HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME VIII.

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES,
OU
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à preſent dans les différentes Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE, DE PLUS UTILE, ET DE MIEUX AVERE' DANS LES PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE',

TOUCHANT LEUR SITUATION, LEUR ETENDUE, leurs Limites, leurs Diviſions, leur Climat, leur Terroir, leurs Productions, leurs Lacs, leurs Rivieres, leurs Montagnes, leurs Mines, leurs Cités & leurs principales Villes, leurs Ports, leurs Rades, leurs Edifices, &c.

AVEC LES MŒURS ET LES USAGES DES HABITANS,

LEUR RELIGION, LEUR GOUVERNEMENT, LEURS ARTS ET LEURS SCIENCES, LEUR COMMERCE ET LEURS MANUFACTURES;

POUR FORMER UN SYSTÊME COMPLET D'HISTOIRE ET DE GEOGRAPHIE MODERNE, qui repreſentera l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHI
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES
Nouvellement compoſées ſur les Obſervations les plus autentiques,
DE PLANS ET DE PERSPECTIVES; DE FIGURES D'ANIMAUX, DE VÉGÉTAUX, Habits, Antiquités, &c.

TOME HUITIE'ME.

A PARIS,
Chez DIDOT, Libraire, Quai des Auguſtins, à la Bible d'or.

M. DCC. L.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

ENFIN la conſtance a manqué aux Auteurs Anglois de ce Recueil. Ils ont abandonné une entrepriſe dans laquelle je ne me ſuis engagé que ſur leurs traces. Le volume que j'offre au Public ne contient d'eux qu'un reſte de Géographie Tartare (*a*), qui n'a pû trouver place dans le Tome précédent.

On apporte différentes raiſons de leur dégout, entre leſquelles il faut compter ſans doute les difficultés d'une longue & épineuſe carriere. Mais quelques avis de Londres aſſurent plus particuliérement, qu'ayant regardé leur Ouvrage comme un objet de quelque importance pour la Navigation & le Commerce, & s'étant flattés de mériter la protection du Gouvernement, ils ont été rebutés de voir differer trop long-tems des ſecours qu'on leur avoit fait eſpérer, & ſans leſquels ils ſe trouvent dans l'impuiſſance de fournir aux frais de l'exécution. On s'eſt diſpenſé de leur tenir parole, ſous prétexte que les beſoins de l'Etat ne permettoient point encore à ceux qui tenoient les reſnes, de tourner leur attention du côté des Lettres; ils ſe ſont crus en droit de quitter un travail, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette eſperance.

Leur derniere Préface, qui contient leurs plaintes & leur appel au Public, confirme la vérité de ces informations. Ils ne diſſimulent pas qu'ils portent envie au bonheur de la France, où les affaires ne font rien perdre aux ſciences de la faveur qu'elles méritent, & où l'on peut dire que les Chefs & les Miniſtres de l'Etat ſont les premiers hommes de lettres de la Nation.

On conçoit donc qu'à l'avenir, ſi cet Ouvrage prend une autre forme & devient plus digne de ſon titre, ce n'eſt point aux Anglois qu'on en aura l'obligation. Il conviendroit mal de relever ici les défauts de leur travail, & de changer en critique les remercimens qu'on leur doit. Le Public n'a pas attendu ſi tard à leur rendre juſ-

(*a*) Les ſoixante premieres pages ſont la concluſion des Voyages à la Chine & en Tartarie. Les Anglois s'étoient propoſé d'y joindre la deſcription de la Siberie, qui fait la partie la plus Septentrionale de l'Aſie, & je ſerois entré dans leur projet; mais M. de Liſle, revenu depuis quelque-tems de Peterſbourg avec un treſor d'Obſervations, qu'il doit à ſes propres recherches autant qu'à celles de feu M. de Liſle ſon frere, m'ayant témoigné qu'il ſe diſpoſoit à les donner au Public, & qu'il ne lui ſeroit pas agréable d'être prevenu ſur un ſujet qui doit faire partie de ſon Ouvrage, j'ai eu d'autant plus de penchant à l'obliger, que ſi je ſuis rappellé à la Siberie, en traitant les Voyages au Nord, je ne doute pas que ſon travail ne ſoit d'une grande utilité pour le mien.

tice; & les efforts continuels que j'ai faits, dans les Volumes précédens, pour les amener à nos principes d'ordre & de goût, ont dû faire juger que je n'ignore pas combien ils s'en ſont écartés. Mes Préfaces & mes Introductions rendent témoignage de mes regrets; ſur-tout dans le premier Tome, où je puis dire hardiment que tout ce qu'il y a de ſupportable, pour la forme & la liaiſon des ſujets, eſt uniquement de moi. Mais j'ai deſeſperé, dans les Tomes ſuivans, de pouvoir rendre le même ſervice aux Auteurs; & je me ſuis réduit à les ſuivre, en remediant, dans l'occaſion, à leurs excès de peſanteur & de prolixité, à leurs répetitions ſans fin, à leurs excurſions déplacées (*b*); en y remédiant, c'eſt-à-dire, en les diminuant beaucoup: car ceux qui ſavent que j'ai reçu l'Ouvrage Anglois feuille à feuille, comme il a été publié, & que ſuivant mes engagemens avec le Public, je l'ai traduit de même, doivent comprendre que n'en ayant pas eu toutes les parties raſſemblées ſous mes yeux, je n'ai pû réformer ce qui manque à leur dépendance mutuelle, ni rien changer dans un plan dont je n'ai pas connu la diſtribution & la meſure.

Il ne faut pas même s'attendre qu'en faiſant déſormais profeſſion de marcher ſans guides, je puiſſe renoncer tout d'un coup à la Méthode d'autrui, ni qu'au milieu de l'Aſie, où les Anglois m'ont laiſſé, je bâtiſſe auſſi-tôt ſur un nouveau Plan. C'eſt le cas d'un édifice mal conſtruit, mais à demi élevé, qu'on regrette de n'avoir pas commencé mieux, quoiqu'il ſoit trop tard pour l'abbattre, & que la raiſon permette encore moins de le continuer ſur un autre plan, qui ne pourroit faire qu'une alliance monſtrueuſe avec le premier. Dans tous les Voyages d'Aſie qui me reſtent à donner, je ſerai aſſujetti à ſuivre l'exemple des Anglois: mais la néceſſité de cette imitation n'empêchera pas qu'on n'y remarque trois principales différences:

1°. Je m'attacherai, comme je le fais obſerver dans un autre lieu (*c*), à faire paroître avec plus d'égalité ſur la même ſcene, quelques Nations dont la gloire paroît avoir peu touché les Auteurs Anglois, & dont ils ſemblent avoir affecté de ne citer qu'un très-petit nombre de Voyageurs particuliers, comme s'ils appréhen-

(*b*) Les Allemans, qui ont fait traduire auſſi l'Ouvrage, ont ſenti l'utilité de ces changemens, puiſqu'au lieu de s'attacher à l'original, ils ont traduit ma traduction. Les Hollandois, en la réimprimant à la Haie, ont cru d'abord honorer beaucoup leur Edition en reſtituant, entre deux crochets, les endroits que j'ai jugé à propos de ſupprimer; mais ils ont reconnu leur erreur, puiſqu'ils ſont revenus enſuite à me copier mot pour mot.

(*c*) Voyez ci-deſſous, l'Introduction aux Voyages des Hollandois.

doient des comparaiſons peu avantageuſes pour eux-mêmes dans la concurrence de la Navigation & du Commerce. Ce ſoin ne regardera pas ſeulement les François, les Eſpagnols & les Hollandois, mais auſſi les Nations du Nord, qui ſont abſolument négligées dans les Volumes précédens. Outre les ſecours publics, j'ai pris des meſures pour me procurer diverſes Relations de Suede, de Dannemark, de Hambourg, &c. qui ſont encore peu connues dans nos Bibliotheques, parce qu'elles ſont demeurées ſans traduction. Les Miniſtres de pluſieurs Cours ſe ſont crus intéreſſés à favoriſer cette entrepriſe, & même à veiller ſur les extraits.

2°. J'aurai l'attention, que les Anglois n'ont point eue, de mettre les Relations dans un ordre qui puiſſe les faire ſervir entr'elles à ſe prêter du jour, & donner à l'Ouvrage la qualité d'une véritable Hiſtoire, par la liaiſon des événemens & par celle de l'intérêt. Un Voyageur arrive dans un Pays; il eſt témoin de quelque fait important, dont il raconte l'origine, & les progrès juſqu'à ſon départ, qui ne lui a pas permis d'en apprendre la concluſion. L'ordre ne demande-t-il pas que le journal d'un autre Voyageur, qui lui aura ſuccédé dans le même lieu, ſoit rapproché du ſien, pour ſuppléer aux lumieres qui lui ont manqué? Il en eſt de même de la Relation des Etabliſſemens Européens dans les Indes, qui ne peut ſatisfaire un Lecteur attentif, lorſqu'elle demeure imparfaite, ou longtems interrompue. D'ailleurs à quel titre cet Ouvrage mériteroit-il le nom d'Hiſtoire, ſi les recits n'ont pas entr'eux une ſorte de rapport conſtant, qui leur donne le caractere hiſtorique?

3°. J'éviterai, autant qu'il eſt poſſible en ſuivant la méthode Angloiſe, les répétitions qui n'ajoutent rien d'utile à de nouveaux ſujets, & qui leur donnent une reſſemblance ennuieuſe avec ceux qu'on a déja traités. Mais il ne faut pas non plus que la délicateſſe du Lecteur lui faſſe toujours donner ce nom à pluſieurs Journaux d'une même route. La différence des obſervations & des événemens eſt une variété réelle, qui peut ſe trouver ſur le même Theatre, c'eſt-à-dire, dans des lieux qu'on a mille fois nommés, & qui donne droit à tous les Voyageurs d'y faire ſucceſſivement leur rolle, par un recit qui doit faire oublier les noms pour ne s'attacher qu'aux faits & aux circonſtances.

Quoique ces trois points, fidellement obſervés, me paroiſſent capables de ſoutenir l'attention du Public pour la ſuite de ce Recueil, je ne fais pas difficulté d'annoncer dès aujourd'hui, que la néceſſité ſeule m'attachant encore au Plan des Anglois, mon deſſein eſt de l'abandonner après avoir achevé l'article de l'Aſie. La

diviſion de mon ſujet (*d*) me conduit enſuite à l'Amerique. Je me ſuis formé d'avance une méthode fort différente, qui ne ſera point ſujette aux défauts que je reproche moi-même à la premiere, & que je m'efforcerai de ſuivre avec un renouvellement d'ardeur, qui puiſſe élever mes forces à la grandeur de l'objet.

Il n'eſt pas queſtion d'expliquer ici des vûes, dont l'exécution eſt encore éloignée. En reprenant aujourd'hui l'engagement de publier un Tome de ſix en ſix mois, je compte de me trouver en état, dans un an, de remplir la promeſſe que je fais au Public.

(*d*) Voyez l'Introduction du premier Tome de ce Recueil.

AVIS AUX RELIEURS.

Pour placer les Cartes.

N°.		Page
1	Idée de l'Iſle de Java,	134
2	Carte des iſles Maldives,	242
3	Iſle Maurice nommée depuis Iſle de France,	122
4	Plan de la Ville & Fortereſſe de Malaca,	326
5	Carte particuliere des Iſles Moluques,	357
6	Cartes des Iſles voiſines des Moluques,	363
7	Carte des environs de Batavia,	484
8	Plan de la Ville & du Château de Batavia,	480
9	Carte de l'Iſle de Ceylan,	516
10	Plan du Fort Dauphin,	553
11	Carte de l'Iſle de Bourbon,	627

Nota. La Carte génerale de l'Iſle de Madagaſcar, ou l'Iſle Dauphine, ſe trouve dans le Tome cinquiéme, page 214, de cet ouvrage.

Pour placer les Figures.

N°.		Page
I.	Diverſes eſpeces de ſinges de l'Iſle de Ceylan,	545
II.	Maniere dont les Chingulais brûlent leurs morts,	536
III.	Exécution par un Elephant,	537
IV.	Badga-Singa Roi de Candy,	530
V.	Vûe de Goa,	259
VI.	Nobles Chingulais,	523
VII.	Chingulais à couvert de la pluie,	541
VIII.	Plantes & fruits de Madagaſcar,	607
IX.	Plan de Goa,	262
X.	Inſulaire d'Amboine,	367
XI.	Homme & femme de l'Iſle de Java,	143
XII.	Poivre & Durions, &c.	376
XIII.	Iſle de Baly ou Petite-Java,	118
XIV.	Iſle de Banda,	397
XV.	Fort Hollandois,	398

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
PREMIERE PARTIE.
SUITE DU LIVRE QUATRIÉME.

VOYAGES DANS LA TARTARIE, LE TIBET, LA BUKKARIE, ET A LA CHINE.

SUITE DU CHAPITRE VIII.
§. VII.

Septiéme Voyage de Gerbillon à la ſuite de l'Empereur.

LE 26 de Janvier 1697, qui étoit le 6 de la ſeconde Lune de la trente-ſixiéme année de l'Empereur Kang-hi, l'Auteur partit de Peking à la ſuite de ce Monarque, pour ſe rendre en Tartarie. On fit ce jour-là ſoixante-dix lis, & le premier logement fut à *Chang-ping-cheu*. Le Prince héréditaire & pluſieurs autres enfans de Sa Majeſté la conduiſirent juſqu'à deux lieues hors de la Ville. Avant que de les renvoyer, elle donna ordre à l'aîné

1697. Départ de la Cour.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

de ces Princes, de partir quatre jours après pour le ſuivre. Enſuite ayant fait venir les deux principaux Officiers qu'elle laiſſoit près de ſes autres fils, elle leur recommanda de les entretenir dans l'exercice de leurs devoirs, de les reprendre librement, & de les châtier même s'il étoit néceſſaire. Elle les avertit que ſi leurs Eleves ſe comportoient mal dans ſon abſence, elle s'en prendroit à eux & qu'il y alloit de leur tête. Elle prit à témoin les principaux Officiers de ſa Cour, de l'autorité qu'elle leur donnoit ſur ſes enfans. Le Monarque Chinois croyoit cette précaution néceſſaire, parce qu'il avoit été informé que pendant ſon dernier voyage quelques-uns des jeunes Princes s'étoient réjouis avec trop peu de modération.

Avis que l'Empereur donne aux Gouverneurs de ſes enfans.

Route. Nan keu. Chatao.

Le 27, continue l'Auteur, nous paſſâmes le détroit des montagnes de *Nan-keu*, pour loger dans une petite Ville qui eſt à l'extrémité Septentrionale du détroit. On fit ſoixante-dix lis. L'Empereur campa hors des murailles de cette Ville, qui n'eſt proprement qu'un Bourg fermé, & qui ſe nomme *Chatao*.

Cha ching.

Le 29, on fit cinquante lis, & le logement fut à *Whay-lay*. Le premier jour de Mars, on logea dans une petite Ville, nommée *Cha-ching*, après avoir fait cinquante lis.

Le 2, nous fimes cinquante lis, & nous campâmes près d'un village nommé *Hia-ho*, ſur le bord de la riviere de *Yang-ho*.

Suen-wha-fu. Kiung-tſo-wey.

Le 3, après avoir fait cinquante lis, nous logeâmes dans la Ville de *Suen-wha-fu*, où nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante dégrés, quarante-deux minutes. Le 4, on fit ſoixante-dix lis, & l'on aſſit le camp ſous les murs d'une Ville nommée *Kiung-tſo-wey*. L'enceinte de cette Ville eſt fort grande. Les murailles ſont de briques, avec des tours ou de petits baſtions quarrés, aſſez entiers; mais l'intérieur n'offroit que des ruines, entre leſquelles il y reſte peu de maiſons. Les habitans ſont fort pauvres, & le terroir d'alentour paroît tout-à-fait ſtérile. Nous paſſâmes & repaſſâmes pluſieurs fois ſur la glace, dans des vallées qui étoient couvertes d'eau.

Whay-ngan-hyen. Tien-ching.

Le 5, on fit ſoixante lis, pour arriver à *Whay-ngan-hyen*. Le 6, après avoir fait ſoixante-dix lis, nous logeâmes à *Tien-ching*, Ville d'une lieue de circuit, mais dont la plûpart des maiſons ſont ruinées. On ne laiſſe pas d'y voir encore des boutiques très grandes & fort bien conſtruites. *Tien-ching* eſt de la dépendance de *Tai-tong-fu*. On y fait beaucoup de ſavon, avec une eſpece de nitre qui ſort abondamment de la terre. Auſſi toutes les eaux qu'on y boit ſont-elles nitreuſes.

Le 7, nous fimes ſoixante lis, dans un chemin continuellement uni, au travers d'une grande plaine qui eſt arroſée d'une riviere aſſez large; mais peu profonde. Nous cotoyâmes au Nord une grande chaine de montagnes fort hautes, pour aller loger à *Yang-ho*, Ville plus grande & mieux bâtie, que *Tien-*

ROUTE.	*Février.*	lis.		lis.
26. Chang-ping-cheu,		70	3. Suen-wha-fu,	30
27. Cha-tao,		70	4. Kiung-tſo-wey,	70
29. Whay-lay-hyen,		50	5. Whay-ngan-hyen,	60
	Mars.		6. Tien-ching,	70
1. Cha ching,		50	7. Yang-ho,	70
2. Yang-ho,		50		

ching. On y fait auſſi beaucoup de ſavon, & le terroir voiſin paroît beaucoup meilleur qu'il ne l'eſt depuis *Suen-wha*. GERBILLON. 1697.

Le 8, nous fîmes ſoixante lis, toujours dans un chemin fort uni, ayant au Nord une autre chaîne de montagnes qui eſt au Sud de celle dont le pied eſt bordé par la grande muraille. Nous logeâmes dans un bourg fermé de murs, qui ſe nomme *Kiu-lo*. VII. Voyage. Kiu-lo.

Le 9, nous fîmes ſoixante lis dans un chemin moins uni que celui des jours précédens. Le pays eſt coupé par quantité de ravines, mais le terroir en eſt bon. Nous logeâmes à *Tai-tong-fu*. Les principaux Mandarins de la Province, qui étoient venus recevoir l'Empereur, ſe préſenterent à une lieue de la Ville, vêtus de leurs habits de cérémonie, & rangés à genoux ſur les bords du grand chemin. Les ſoldats de la garniſon de *Tai-tong-fu* ſe rangerent auſſi ſous les armes, enſeignes déployées. Le peuple parut en foule des deux côtés du grand chemin, hors de la Ville, & dans les rues par leſquelles Sa Majeſté devoit paſſer. Tai-tong fu.

Avant que d'entrer dans la Ville, nous paſſâmes une riviere nommée *Yu-ho*, ſur un pont de pierre à dix-huit arches. Les gardes-fous ſont de grandes tables de pierre, longues de ſept ou huit pieds, entre leſquelles on voit des figures aſſez groſſiérement taillées en demi-relief. Chaque table a ſon pilier de pierre, & ces piliers offrent diverſes figures d'animaux, hautes d'environ un pied & demi, & groſſes à proportion. Les quatre coins du pont ont chacun leur bœuf de fer. A l'égard de la Ville, ſes murailles ſont bien bâties & fort entieres, avec leurs tours ou leurs petits baſtions quarrés. On trouva la hauteur du Pole de quarante dégrés ſeize minutes. Pont de Tai-tong-fu.

La riviere qu'on avoit paſſée vient de la Tartarie au Nord, & n'eſt qu'un ruiſſeau hors de la grande muraille. Auſſi ne prend-elle le nom de *Yu-ho* qu'à l'entrée de la Chine, dans un lieu qui ſe nomme *Ching-keu*. A quatre-vingt lis de *Tai-tong fu*, elle va ſe jetter, comme toutes les petites rivieres que nous avions traverſées, dans celle de *Yang-ho*, qui paſſe près de la montagne de *Ki-ming*. Riviere de Yu-ho.

Le 10, nous ſéjournâmes à *Tai-tong-fu*, & l'Empereur ordonna que les troupes, le gros bagage, & pluſieurs Officiers du cortege, priſſent le chemin de *Ning-hia* par les dehors de la grande muraille, pendant qu'avec tout le reſte de ſa ſuite il prendroit par le côté interieur. Le 11, on fit ſoixante-dix lis au Sud-Oueſt, dans un pays fort uni. A dix lis de *Tai-tong-fu*, nous paſſâmes la riviere de *Chi-li-ho*, qui eſt aſſez large, mais peu profonde. Les villages & les hameaux paroiſſoient fort pauvres, & n'offroient que des maiſons bâties de terre. Nous vîmes auſſi ſur la route pluſieurs petits forts de terre, avec des *Tuntais*, qui ſervent à donner les ſignaux. On logea dans une Ville nommée *Whay-gin-hyen*, qui n'eſt ni grande ni bien bâtie. Le peuple y eſt pauvre, mais en aſſez grand nombre. Riviere de Chi-li-ho.

Le 12, on fit quatre-vingt lis; les trente premiers à l'Oueſt, prenant un peu du Sud; les trente ſuivans au Sud-Oueſt, & les vingt derniers au Sud-Sud-Oueſt;

	lis.		lis.
8. Kyu-lo;	60	11. Whay-gin-hyen, ...	70
9. Tai-tong-fu, ...	60	12. Ching-king-chuan, . . .	80

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

toujours dans un pays plat, dont les terres étoient cultivées. Quoique les maisons soient de terre dans la plûpart des villages, on y voit des tours quarrées, de briques solides, où les habitans se retirent avec leurs meilleurs effets dans les tems de guerre & d'allarme. Nous campâmes près d'un bourg fermé, qui se nomme *Ching-king-chuan.*

Ching king-chuan.

Le 13, nous fîmes soixante lis, les trente premiers à l'Oueſt-Sud-Oueſt, & les trente autres au Sud-Oueſt, toujours dans un pays plat. Les montagnes que nous avions au Nord étoient moins hautes que celles des jours précédens. On m'assura qu'au de-là de cette chaîne de montagnes, que nous avions toujours cotoyées depuis *Tai-tong-fu*, à quinze ou vingt lis de distance, il y avoit une autre plaine de terres cultivées, avec des villages, des bourgs & de petites villes, à-peu-près telle enfin que la plaine où nous marchions.

Disposition des montagnes.

Les montagnes que nous avions eues au Sud, depuis *Tai-tong-fu*, se rapprocherent & devinrent plus hautes. On les découvroit à trente ou quarante lis de nous, toutes couvertes de nége. Nous passâmes deux petits ruisseaux, & nous trouvâmes plusieurs villages assez peuplés, du moins à juger par la quantité de spectateurs qui se présentoient sur le passage de l'Empereur. Ce Monarque s'éloigna un peu du grand chemin, en s'approchant des montagnes du Nord pour la chasse du lievre. Elle en tua sept ou huit. On campa près d'un village nommé *Yu-lin-tsiu.*

Le 14, nous fîmes soixante lis à l'Oueſt-Sud-Oueſt, toujours dans un pays plat. Après en avoir fait vingt-cinq, nous traversâmes une petite ville nommée *May-hyen*, fermée de murailles, à l'Oueſt de laquelle coule la riviere de *San-can-ho*, que nous passâmes sur un pont. Elle n'étoit pas gelée, parce qu'elle y est fort près de sa source. Elle se forme de plusieurs fontaines, qui sortent à gros bouillons, à deux cens pas du pied des montagnes que nous ne cessions pas de cotoyer au Nord, & qui n'étoient plus qu'à la distance d'une lieue. Ces sources sont éloignées de vingt ou vingt-cinq lis de *May-hyen*, & ne sont qu'à dix lis de *So-cheu* où nous allâmes loger. Un peu au-dessus de cette ville, nous passâmes encore une petite riviere assez large, nommée *Chi-li-ho*, à dix lis de *Cheu*, qui va se perdre, aussi bien qu'une autre à-peu-près semblable qui vient du Nord-Oueſt, dans celle de *San-can-ho*, où se rendent toutes les autres petites rivieres que nous avions rencontrées depuis le *Yang-ho*. Le *San-can-ho* coule toujours à l'Orient, prenant un peu du Nord jusqu'à la hauteur de *Suen-wha*. C'est la même riviere que nous avions passée à quarante lis de *Tai-tong-fu* vers l'Est. Elle se joint, près de *Pao-ngan*, à celle de *Yang-ho*. Ces deux rivieres s'étant jointes, en forment une qui entre dans la Chine par un détroit de montagnes nommé *Chi-kia-keu*, & prenant le nom de *Wen-ho*, ella va passer à *Kou-ko-kiau.*

May-hyen.

Riviere de San-can ho.

So-cheu.

Socheu, est une ville peu différente de celles que nous avions traversées. Les terres de *Whay-ngan-hyen* sont si sabloneuses, qu'elles ne sont gueres propres à porter du froment. On n'en tire que du millet & d'autres sortes de petits grains. Aussi le peuple y est-il fort pauvre. Nous prîmes la hauteur du Pole par

	lis.		lis.
13. Yu-lin-tsu,	60	14. So-cheu,	60

la hauteur méridienne du ſoleil, & nous la trouvâmes de trente-neuf dégrés & près de vingt-huit minutes.

VII. Voyage.

Je rencontrai, dans un village, un vieillard qui me parut verſé dans la connoiſſance du pays. Il me dit que la grande muraille n'étoit éloignée de nous, au Nord-Oueſt, que d'environ quatre-vingt lis; que *Yeu-wey* étoit à deux cens quarante lis de *Socheu*; que la grande muraille, depuis *Ka-ho-kiou* vers l'Oueſt & le Sud-Oueſt, n'étoit plus que de terre; qu'en pluſieurs endroits elle n'avoit que cinq ou ſix pieds de hauteur, & qu'elle étoit même preſqu'entiérement ruinée ſans qu'on penſât à la rétablir. Pendant le regne de *Tai-ming*, *Socheu* étoit la réſidence d'un Regule.

L'Auteur rencontre un Vieillard qui connoiſſoit le Pays.

Le 15, nous fimes cinquante lis; les vingt-cinq premiers au Sud, un quart & demi d'Oueſt, & les vingt-cinq autres au Sud-Oueſt, toujours dans un pays de la même nature. En ſortant de *Socheu*, nous paſſâmes une riviere fort large, mais ſi peu profonde qu'elle reſſembloit à une terre inondée. Elle étoit encore glacée. On me dit qu'elle eſt demeurée ſans nom, parce qu'elle a peu de cours & qu'elle ſe jette bien-tôt dans le *San-can-ho*. Cependant le vieillard dont j'avois reçu des lumieres, m'avoit aſſuré qu'elle s'appelloit *Ni-ku-ho*. Nous la repaſſâmes encore à ſeize lis de *Ta-chui-keu*, où nous allâmes camper. Ce lieu eſt fermé d'un pan de la grande muraille. On y découvroit pluſieurs petits villages ſur la droite & ſur la gauche, & un aſſez gros à l'Oueſt-Nord-Oueſt de notre camp. Nous prîmes la hauteur du ſoleil à midi, & nous trouvâmes la hauteur du Pole, de trente-neuf dégrés vingt & une minutes.

Ta-chui-keu.

Le 16, on fit cinquante lis dont vingt furent preſque droit au Sud, & juſqu'à une petite Ville nommée *Chi-ching*, preſque toujours dans un chemin inégal, montant & deſcendant ſans ceſſe, & marchant aſſez ſouvent dans des foſſés étroits; mais comme les chemins avoient été réparés, les voitures mêmes y paſſoient facilement. Pendant les trente derniers lis, on marcha au Sud-Sud-Oueſt, dans un pays fort uni, & l'on campa près d'un village qui ſe nomme *I-ching*. Nous prîmes la hauteur méridienne, qui donna trente-neuf dégrés dix-huit minutes de hauteur du Pole.

Chi-ching.

Preſqu'à la ſortie du dernier camp, nous avions paſſé la branche de la grande muraille qui ferme *Ta-chui-keu*. Elle n'eſt que de terre, & de douze ou quinze pieds de hauteur, avec des tours de diſtance en diſtance, aſſez près l'une de l'autre. Quelques-unes ſont de brique. Cette branche prend depuis la grande muraille au Nord & s'étend vers le Sud à plus de deux cens lis de l'endroit où nous paſſâmes, juſqu'à *Yen-men-keu*. Elle ferme le paſſage de pluſieurs détroits de montagnes, à chacun deſquels on trouve une porte.

Branche de la grande muraille.

A trente lis de *Ta-chui keu*, eſt un autre détroit, qui ſe nomme *Yang-fang-keu*, célebre par le paſſage du fameux *Ly-tſe-ching*, deſtructeur de l'Empire des Taimins, qui prit cette route pour ſe rendre à Peking. Ce détroit étoit gardé alors par un brave *Tſon-ping*, Gouverneur d'une aſſez grande Ville, nommée *Ningu*, qui eſt à vingt-neuf lis de *Yang-fang-keu*. Il réſiſta pendant pluſieurs mois à *Ly-tſe-ching*, & lui auroit entiérement fermé le paſſage s'il n'eût été tué par des traîtres; encore laiſſa-t-il dans ſa femme une héritiere de ſon cou-

Détroit de Yang-fang-keu.

Valeur d'un Tſon-ping, nommé Cheu, & de ſa femme.

	lis.		lis.
15. Ta-chui-cheu, ...	50	16. I-ching, ...	50

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

rage, qui mena les troupes Chinoises à la charge, jusqu'à ce qu'elle fut tuée elle-même. Ce héros se nommoit *Tcheu*. Les habitans du pays lui bâtirent un temple pour honorer sa mémoire. Au reste, les tours de cette muraille regardent l'Orient, car elle est sans défense du côté de l'Occident.

Qualités du Pays.

Le 17, on fit soixante-dix lis, la plûpart droit à l'Oueſt, quelque fois un peu au Sud, & plus souvent un peu au Nord. La hauteur du Pole, prise par la hauteur méridienne du soleil, se trouva augmentée de trois minutes depuis le jour précédent, c'est-à-dire, qu'elle étoit de trente-neuf dégrés vingt & une minutes. Le pays que nous eûmes à traverser étoit beaucoup plus inégal, la vallée plus étroite, & les montagnes des deux côtés moins hautes. L'eau avoit creusé quantité de fossés dans ces terres sabloneuses. Les collines devant lesquelles nous passâmes offroient un grand nombre de maisons de terre, dont les chambres sont construites en forme de voutes, avec des portes & des fenêtres. La terre dont elles sont composées est blanchie avec de la chaux & revêtue en dedans de papier collé; ce qui les rend aussi propres que si elles étoient bâties de brique. On campa près de *San-chu*, Bourg fermé de murailles. Nous vîmes le long du chemin plus de Villages que les jours précédens, & la terre nous parut meilleure. On nous assura que la grande muraille étoit au Nord, à cent lieues de nous.

San-chu.

Le 18, nous fimes cinquante lis, partie au Sud-Oueſt, partie à l'Oueſt; mais comme le chemin étoit fort inégal, & plein de collines & de fossés, nous avançâmes par tant de détours, qu'il nous fut difficile de déterminer la longueur de la route. D'ailleurs, le Ciel ayant été couvert presque tout le jour, surtout depuis le matin jusqu'à midi, qu'il tomba une nége fort épaisse, il nous fut impossible de prendre la hauteur du soleil. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite riviere qui n'a pas de nom, & dont les eaux sont extrêmement obscures. Elles coule au Sud-Oueſt & va se jetter dans le *Wang-ho*. On avoit détourné son cours, pour la faire passer près de notre camp, parce qu'on auroit eu plus de dix lis à faire pour trouver de l'eau. J'entrai dans plusieurs maisons creusées en terre, & je les trouvai assez commodes. Elles ne sont pas larges: la plûpart n'ont pas plus de dix pieds, & plusieurs en ont moins; mais étant fort profondes, elles sont chaudes en Hyver & fraiches en Eté. Les habitans se servent de poeles fort propres, au lieu de cheminées. Ils brulent une espece de charbon de terre, dont l'odeur est mauvaise, mais qui fait un bon feu & qui s'allume aisément. Nous trouvâmes sur la route plusieurs de ces Villages, dont la plûpart des maisons sont creusées aussi dans la terre, & nous campâmes dans un lieu nommé *Ly-kin-cheu*.

Maisons souterraines.

Ly-kin-cheu.

Difficultés du chemin.

Le 19, nous fimes soixante-dix lis; presque toujours en tournant dans les montagnes. Pendant les quarante derniers, ce détroit étoit bordé par des montagnes si roides & si escarpées, que malgré le soin avec lequel on avoit réparé le chemin, il paroissoit impossible d'y faire monter non seulement les voitures, mais les bêtes mêmes de charge, sur-tout par ceux qui régnoient sur les précipices dont ces montagnes sont remplies. Cependant on y fit passer les mulets, les chevaux,

	lis.		lis.
17. San-chu, ...	70	19. Nhyen-hyen-tsun, ...	70
18. Ly-kin-keu, ...	50		

les chameaux chargés, & plusieurs centaines de charettes. A la vérité, on étoit obligé de soutenir les charettes & de les pousser par derriere à force de bras, tandis que les chevaux & les mulets, aidés eux-mêmes d'un grand nombre d'hommes, les traînoient par devant. Heureusement toutes ces montagnes étant de terre sabloneuse, les bêtes de charge avoient plus de prise & tenoient le pied plus ferme. Nous vîmes moins de maisons & de hameaux que les jours précédens; mais quoiqu'il s'en offrît peu sur le chemin, nous jugeâmes que les montagnes en cachoient un grand nombre, parce qu'elles étoient labourées jusqu'au sommet, dans tous les endroits capables de culture. Nous campâmes à dix lis de la sortie des montagnes, près d'un Village nommé *Nhien-yen-tsiun*, où l'on trouva quelques sources de fort bonne eau. Mais comme il y en avoit peu, l'Empereur commit deux Seigneurs de sa Cour, avec plusieurs Officiers, pour faire distribuer par tête une certaine quantité d'eau & prévenir le tumulte. La plus grande partie du bagage n'ayant pû arriver que fort tard, nous logeâmes dans une de ces maisons souterraines, où nous passâmes la nuit fort tranquillement. C'étoit un antre fort propre, qui n'avoit pas moins de trente ou quarante pieds de profondeur, sur douze ou quinze de largeur, & vingt au moins de hauteur. La voute & les murs étoient soigneusement blanchis. On y voit au fond une estrade qui sert de lit, & qui s'échauffe par le feu avec lequel on prépare à manger.

Nhien-yen-tsiun.

Le 20, on fit trente lis, les dix premiers dans les montagnes; après quoi l'on descendit dans une vallée, à l'extrêmité de laquelle passe le *Whang-ho*. On fit environ huit lis, droit à l'Oueſt, jusqu'au bord de ce fleuve, qui coule entre deux chaînes de montagnes escarpées. Ensuite on fit dix-sept ou dix-huit lis droit au Sud, en suivant le *Wang-ho*, qui coule en cet endroit Nord & Sud, & notre logement fut à *Pao-te-cheu*, Ville bâtie sur le sommet d'une montagne, à l'Est du *Whang-ho*. Ses murailles sont composées d'un mélange de briques & de pierres de taille. Elle est bâtie fort irrégulierement, contre l'usage de la Chine, parce qu'elle suit la montagne, qui est fort escarpée du côté du *Wang-ho*, & presque de toutes parts. La Ville contient environ six cens maisons, sans y comprendre les Fauxbourgs, & plusieurs maisons dispersées au pied des montagnes, à l'Est du *Wang-ho*. *Pao-te-cheu* est proprement le lieu qui fournit le poisson nommé *Chi-wa-ly-yu*. C'est une espece de carpe, dont la chair est fort délicate & fort grasse. Elle se pêche dans l'étendue de quinze ou vingt lieues au dessus & au dessous de la Ville. Les habitans du pays attribuent la délicatesse de ce poisson à une espece d'herbe ou de mousse qui croit dans les rochers, dont le *Wang-ho* est bordé, & dont les carpes se nourrissent. On en transporte un grand nombre à Peking, pendant l'Hiver, pour l'Empereur & les Grands de sa Cour, auxquels les Mandarins de la Province en font présent. C'est dans cet endroit que le *Wang-ho* sépare la Province de *Chan-si* de celle de *Chen-si*, qui commence de l'autre côté de la riviere. Par la hauteur méridienne du soleil, celle du Pole se trouva de trente-neuf dégrés huit minutes.

Pao-te-cheu.

Chi-wha-ly-yu, espece de carpes excellentes.

Le 21, l'Empereur passa le *Wang-ho*; avec une partie de sa suite; mais le

Passage du Wang-ho.

	lis.		*lis.*
20. Pao-te-cheu, ...	30	21. Fu-ko-hyen, ...	

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

reſte fut arrêté, faute de barques. Cependant le Viceroi de *Chan-ſi* en avoit fait conſtruire vingt pour le paſſage. Mais chacune ne pouvoit porter que cinq ou ſix chameaux, ou neuf ou dix chevaux à la fois, avec peu de bagage; & la riviere ayant en cet endroit plus de deux cens toiſes de largeur, on ne put faire paſſer qu'une partie de la caravane. L'Empereur avoit envoyé néanmoins tous les Grands de ſa ſuite pour empêcher le déſordre, & Sa Majeſté s'étant rendue elle-même ſur le bord du fleuve, ne paſſa qu'à minuit avec ſes chevaux & ſon bagage, ſur deux barques deſtinées pour lui, qui étoient enrichies de peintures & d'autres ornemens. Les Mandarins de la Province de *Chen-ſi*, dont ce pays reconnoît la Juriſdiction, vinrent recevoir ce Monarque au bord du *Wang-ho*, quoique le Viceroi & le *Tſong-tu* ne fuſſent pas encore arrivés. Nous campâmes à trois lis de *Pao-te-cheu*, vers le Nord, & auſſi loin à l'Oueſt d'une petite Ville à demi-ruinée, qui occupe le ſommet d'une montagne fort eſcarpés. Le *Wang-ho* baigne le pied de cette montagne, & la Ville ſe nomme *Fu-ko-hyen*.

Soins de l'Empereur pour le paſſage.

Le 22, nous ſéjournâmes dans le même camp, & tout le jour fut employé à faire paſſer le *Wang-ho* au reſte de l'équipage. L'Empereur, qui ne quitta pas le bord du fleuve depuis le matin juſqu'au ſoir, fit paſſer une partie des chevaux à la nage. Je le vis, lui quatrieme, dans une petite barque, allant & venant ſur la riviere, & ramant lui-même pour donner ſes ordres. La hauteur du Pole, à *Fu-ko-hyen*, eſt de trente-neuf dégrés neuf minutes.

Le 23, on continua de ſéjourner & l'on acheva de paſſer le *Wang-ho*. Le Viceroi de *Chan-ſi* & les principaux Mandarins de la Province étant arrivés ce jour-là ſaluerent l'Empereur, qui leur ordonna de le ſuivre.

Le 24, on fit quarante lis, en tournant preſque ſans ceſſe dans une vallée, entre deux chaînes de montagnes, dont une partie étoit de terre, & les autres de roches, juſques vers le ſommet, qui n'offroit que des terres labourées. On fit d'abord quelques lis droit au Nord, enſuite au Nord-Oueſt, & enfin à l'Oueſt, prenant quelque fois un peu du Sud. Mais il n'y eut pas d'autre regle, pour l'eſtimation de la route, que la hauteur du Pole dans le lieu où nous campâmes, près d'une petite Forteresſe nommée *Ku-chan*. Elle ſe trouva de trente-neuf dégrés quinze minutes. Nous avions paſſé & repaſſé douze ou quinze fois une petite riviere qui coule dans la vallée & qui va ſe joindre au *Wang-ho*.

Ku-chan.

Le 25, on fit ſoixante-quinze lis dans un fort mauvais chemin; les vingt premiers dans une vallée fort étroite entre deux chaînes de montagnes, paſſant & repaſſant continuellement la petite riviere que nous avions tant de fois paſſée le jour précédent; les quarante-cinq derniers lis toujours en montant & deſcendant des montagnes, la plûpart fort roides & bordées de précipices. Nous paſſâmes devant un Bourg muré, qui ſe nomme *Chin-kiang-pu*. Enſuite nous campâmes dans une vallée fort étroite nommée *Tſi-li-ho*, qui eſt arroſée d'un ruiſſeau. L'entrée de cette vallée ſe nomme *Pien-chui-keu*.

Chin-kyang-pu.

Le 26, on fit ſoixante lis au Sud-Oueſt & à l'Eſt-Sud-Oueſt. Les chemins

	lis.		lis.
24. Ku-chan,	40	25. Tſi-li-ho,	65

n'étoient

n'étoient pas si mauvais que le jour précédent, mais ils ne cessoient pas d'être étroits & inégaux. Après les dix premiers lis, nous passâmes à la vue d'un Bourg nommé *Yung-si*, & nous logeâmes à *Chin-mu-hyen*, Ville qui surpasse beaucoup en grandeur celles que nous avions trouvées depuis *Tai-tong-fu*. Elle contient deux ou trois mille familles. Le commerce y est florissant, parce qu'elle est proche d'une porte de la grande muraille, nommée *Yuen-yanta*, par où les Mongols d'Ortous amenent des chevaux, des bœufs & des moutons. De l'argent qu'ils reçoivent, ils achetent de la toile, de la soie, du tabac & du thé. La grande muraille n'en est qu'à trente lis, & nous en découvrîmes un pan, douze ou quinze lis au-dessus de *Chin-mu*. Nous passâmes près d'une petite riviere, nommée *Ku-ye-ho*, qui vient du pays d'Ortous où elle prend sa source, à quatre ou cinq journées au Nord de *Chin-mu*, & va se jetter dans le *Whang-ho* à cent vingt lis de-là.

Chin-mu-hyen.

Riviere de Kuye-ho.

L'Empereur étant arrivé à *Chan-mu*, on lui amena le fils aîné de Kaldan, qui avoit été pris par la garnison de *Hami* ou *Hamul*. Le fils du petit Prince Souverain de cette Ville l'accompagnoit lui-même, & fut d'abord admis seul à l'audience de l'Empereur, qui voulut voir ensuite le fils de Kaldan. Je le vis aller à l'audience. C'étoit un enfant de quatorze ans, assez bien fait. Il étoit vêtu d'une casaque de drap, avec un bonnet de peau de renard. Son air étoit triste & embarrassé. L'Empereur le retint assez longtems, toujours à genoux, & lui fit diverses questions. Il se nommoit *Sepden-Balju*, qui signifie en langue du Tibet, *longue vie* & *très heureux*. Ce nom lui avoit été donné par le grand Lama. Le Prince de *Hami* s'appelloit *Tarkammepek*; & son fils, qui étoit un grand jeune homme, vêtu, comme les Mores, d'une veste de satin raié, portoit le nom de *Sakipec*. *Pec*, en langue du pays, signifie Prince.

Le fils de Kaldan est amené à l'Empereur.

Le Prince des Eluths ne laissa pas de soutenir son rolle avec dignité. Tout ce qu'il y avoit d'Eluths à la suite de l'Empereur allerent au-devant de lui, se rangerent à genoux sur les bords du chemin & se mirent à pleurer lorsqu'il approcha d'eux. Il étoit à cheval. S'étant arrêté devant eux d'un air ferme, il leur parla avec beaucoup de résolution, sans marquer néanmoins de fierté, ni laisser rien échapper qui put choquer l'Empereur. Il ne se conduisit pas avec moins de sagesse lorsqu'il fut présenté à ce Monarque, qui le fit mener en poste à Peking, dès le jour suivant. La hauteur du Pole, à *Chin-mu*, est de trente-neuf dégrés huit minutes.

Courage de ce jeune Prince.

Il est conduit à Peking.

Le 27, on ne fit que dix lis à l'Oüest-Sud-Oüest. Nous partîmes fort tard, parce que le pont qu'on avoit construit sur la riviere de *Kiu-ye-ho* s'étoit rompu la veille & n'avoit pu être réparé que vers midi. Encore se rompit-il une seconde fois, avant que la moitié de l'équipage fut passée. Cette riviere est fort rapide. Nous la passâmes à gué, car elle n'est pas profonde; mais les bêtes de charge & les charettes ne pouvant résister à sa rapidité furent obligées de passer sur le pont. On campa immédiatement sur l'autre bord. L'Empereur donna un festin au fils du Prince de *Hami*, & fit lutter ensuite plusieurs de ses gens. Il tira de l'arc au blanc, avec son fils & plusieurs de ses Officiers. Il tira aussi avec des

		lis.		lis.
26. Chin-mu-hyen,		60	27.	10

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

fusils à vent, qu'il fit voir au Prince de *Hami*, comme une invention curieuse, qui étoit nouvelle pour ce jeune Tartare.

Fusils à vent.

Le 28, nous fimes cinquante lis, partie droit au Sud-Oueſt, toujours dans des montagnes de ſable mouvant, qui rendirent les chemins difficiles pour les bêtes de charge, avec quelque ſoin qu'ils euſſent été réparés. Nous paſſâmes deux ruiſſeaux & un village, au de-là duquel nous campâmes, au Sud de *Lien-ling-pu*, Bourg fort miſérable, au milieu des ſables mouvans. La hauteur du Pole, dans ce lieu, eſt de trente-huit dégrés cinquante-cinq minutes.

Le 29, nous fimes quarante lis, preſque toujours entre des montagnes, dans une vallée fort étroite, entremêlée de ſables, mais où l'eau ne manquoit pas. Nous campâmes près d'un Bourg muré, qui ſe nomme *Kao-kia-pu*, ſitué dans une vallée qu'arroſe une petite riviere nommée le *Fai-ho*. Nos tentes n'étant point arrivées auſſi-tôt que nous, on nous conſeilla de les aller attendre dans un temple ſitué ſur une montagne voiſine. Nous le trouvâmes fort net, quoiqu'il fût abandonné. C'eſt un grand quarré, qui a plus de trente pieds de face, ſur vingt de hauteur. Il eſt taillé dans le roc avec beaucoup d'art. On n'a laiſſé que deux pilliers du même roc, taillés en colomne, pour ſoutenir la voute, qui a la forme d'une impériale de caroſſe. Cette voute & les quatre faces ſont remplies de petites idoles, taillées en relief & peintes de diverſes couleurs. On y voyoit auſſi pluſieurs grandes idoles de terre, toutes dorées. La hauteur du Pole eſt de trente-huit dégrés quarante-ſix minutes.

Temple taillé dans le roc.

Le 30, on fit quarante lis au Sud-Oueſt, preſque toujours dans des montagnes de ſable mouvant. On ne laiſſe pas d'appercevoir, dans ces ſables, quantité de buiſſons, & même quelques arbres diſperſés. Nous paſſâmes la petite riviere de *Tai-ho*, qui vient du pays d'*Ortous* au Nord, & qui coulant au Sud va ſe jetter dans le *Whang-ho*. Le camp fut aſſis ſur le bord d'une petite riviere qui coule entre les montagnes, à l'Eſt d'un Bourg nommé *Kien-gnan-pu*, compoſé d'une centaine de Maiſons. La hauteur du Pole donna trente-huit dégrés quarante & une minutes.

Kien-ngan-pu.

Le 31, nous fimes cinquante-cinq lis, preſque toujours montant, deſcendant, & tournant dans des montagnes de ſables mouvans ou de terres ſabloneuſes. La journée peut être réduite à quarante lis, qui ſe firent preſque ſans ceſſe à la vue de la grande muraille. J'eus la curioſité de la paſſer par une petite breche, que les gens du pays avoient faite pour labourer & enſemencer quelques terres extérieures. Dans cet endroit, comme dans tous ceux où je l'ai vue pendant le voyage, elle n'eſt que de terre batue. Son épaiſſeur eſt de ſix ou ſept pieds, & ſa hauteur de quinze, avec des tours plus élevées; la plûpart de briques, mais éloignées l'une de l'autre de plus de cent cinquante toiſes. Telle que je la repréſente, elle ne peut gueres ſervir d'obſtacle qu'à la Cavalerie.

Etat de la grande muraille.

Nous campâmes à cinq ou ſix lis au de-là d'un Bourg fermé de murailles, qui ſe nomme *Choang-chan*. Le pied de la montagne, où l'on avoit aſſis le camp, étoit arroſé par un petit ruiſſeau, nommé *Whang-quan-kien*.

Choang-chan.

Le premier jour d'Avril, dixiéme de la troiſiéme lune, nous fimes ſoixante-

	lis.		lis.
28. Pyen-ling-pu, ...	50	30. Kyen-ngan-pu, ...	40
29. Kau-kya-pu, ...	40	31. Chuang-chau-pu, ...	50

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

dix lis ; les cinquante premiers presqu'à l'Oueſt, parmi de grandes herbes & des broſſailles ; les vingt derniers au Sud-Oueſt, toujours dans un pays fort inégal & rempli de ſables mouvans. Nous ſuivimes continuellement la grande muraille, & ſouvent de très près. Nous eûmes encore la curioſité de l'examiner. Elle eſt toujours de terre batue, & ruinée en pluſieurs endroits. Le vent y a jetté tant de ſable, qu'il s'en eſt formé un talu, par lequel on peut monter & deſcendre à cheval. Les tours ſont à cent toiſes l'une de l'autre, toutes de brique, hautes d'environ cinq toiſes du côté interieur, & de plus de ſix en dehors. On entre dans ces tours par une petite porte qui touche la terre. Mais il y a une autre porte ſupérieure, qui ſert au paſſage des machines pour défendre l'entrée de la tour. Chaque tour a ſes gardes, au nombre de trois ou quatre, & des *Tumais* pour allumer les feux qui ſervent de ſignaux.

Autre partie de la grande muraille.

Après avoir fait trente-cinq lis, nous paſſâmes un petit Bourg muré, qui ne contient pas plus de cinquante maiſons. Deux tiers de l'eſpace, qui reſtent vuides, n'en ſont pas moins environnés de murailles. Il a ſon *Cheu pès*, comme tous les Bourgs précédens. Le petit nombre de maiſons qui le compoſent eſt occupé par quatre-vingt ſoldats. Ce Bourg, qui ſe nomme *Chang-lo-pu*, eſt baigné à l'Orient par un ruiſſeau de fort belle eau. Nous logeâmes à *Yu-lin-whey*, Ville auſſi grande & auſſi peuplée que *Tai-tong-fu*, & gardée par trois mille quatre cens Chinois ſous le commandement d'un *Tſong-ping*. C'eſt la réſidence d'un *Tao*. Elle eſt de la dépendance de *Yen-gnan-fu*, comme tout le pays que nous avions traverſé depuis le *Whang-ho*. On ne lui donne que neuf lis de tour ; quoiqu'elle paroiſſe beaucoup plus grande. Etant de toutes parts environnée de ſables, elle reçoit de fort loin les commodités de la vie ; & tout y eſt fort cher, à l'exception des légumes & des herbages qui croiſſent fort bien dans les ſables, lorſqu'ils ſont échauffés par le ſoleil. Par la même raiſon, les melons d'eau & le jujubes y ſont excellens. On y fait auſſi un grand commerce de beſtiaux & de peaux d'agneaux, avec les Mongols d'Ortous. Les murs de la Ville ont plus de ſoixante pieds de hauteur. Les tours & les boulevards ſont de brique ; & bien entretenus. A l'Oueſt, coule une petite riviere, nommée *Vou-tin-ho*, qui prend ſa ſource dans le pays d'*Ortous*, & va ſe jetter dans le *Whang-ho*, à deux cens lis au Sud. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de trente-huit dégrés vingt-ſix minutes.

Chang-lo-pu.

Yu lin-whey grande Ville.

Le 2, nous fimes quatre-vingt lis. On paſſa d'abord la petite riviere de *Vou-tin*, qui eſt guéable, mais fort rapide. Enſuite étant entré dans les pays d'Ortous, on continua de ſuivre ſes bords, qui, dans une largeur de dix ou douze toiſes, forment une prairie continuelle, dont la vue eſt d'autant plus agréable que tous les environs ſont couverts de ſable.

Riviere de Vou tin.

Nous campâmes dans un lieu qui ſe nomme *Tala-pulak*, près duquel paſſe un ruiſſeau. Tout le pays que nous traverſâmes étoit fort inégal. Cependant on n'y voyoit pas de montagnes, ni même de véritables collines, mais ſeulement des monceaux de ſables amaſſés par le vent. La hauteur du Pole, priſe vers midi, à cinquante lis de *Yu-lin*, donna trente-huit dégrés vingt-deux minu-

Tala-pulak.

Yu-lin.

Avril.	*lis.*		*lis.*
1.	55	2. Tala-pulak, ...	80
Yu-lin wey, ...	20		

GERBILLON. 1697.

tes. Dans le lieu où nous campâmes, elle étoit de trente-huit dégrés dix-ſept minutes.

VII. Voyage.

Le 3, nous fimes ſoixante-dix lis; les trente ou quarante premiers preſque droit à l'Oueſt, prenant quelquefois un peu de Sud; le reſte au Sud-Oueſt & au Sud-Sud-Oueſt, toujours dans un pays de ſable & inégal, à-peu-près tel que les jours précédens. On campa ſur le bord d'une petite riviere nommée *Hai-ho-tu*, fort large & fort rapide, mais peu profonde, & guéable par-tout. Mais le fond étant de ſable mouvant, les bêtes de ſomme ne peuvent la traverſer ſans être expoſées au danger de s'abbattre. L'Empereur s'exerçoit, dans ſa marche, à la chaſſe du lievre & du faiſan.

Riviere de Hai-ho-tu.

Le 4, on fit environ ſoixante lis, au Sud-Oueſt. Nous paſſâmes d'abord la riviere de *Hai-ho-tu*, dans un endroit où elle ſe partage en deux branches. L'Empereur arrivant ſur le bord y trouva pluſieurs vivandiers, qui ſuivoient le camp à pied, & qui euſſent été obligés de ſe dépouiller de leurs habits pour le paſſage, ſi l'humanité de ce Monarque ne l'eut porté à les faire paſſer tous en croupe par les cavaliers de ſa ſuite. Enſuite nous montâmes une colline de ſable, & nous marchâmes dans un pays moins inégal & moins ſabloneux. Il y avoit auſſi moins de lievres & de faiſans. L'Empereur ne chaſſa qu'environ dix ou douze lis avant que d'arriver au camp, qui fut aſſis au de-là d'une petite riviere nommée *Kurkire*. Son cours eſt fort rapide, & va du Sud-Oueſt au Nord-Oueſt. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de trente-ſept dégrés cinquante-neuf minutes.

Riviere de Kurkire.

Le 5, nous fimes quarante lis au Sud-Sud-Oueſt, dans un pays fort découvert & moins inégal. On campa dans un lieu nommé *Chahan pulak*, ſur les bords d'un petit ruiſſeau qui ſerpente dans la plaine. Notre camp étoit bordé au Nord par des ſables, où l'on trouva beaucoup de perdrix & de faiſans.

Chahan-pulak.

Le 6, on fit environ cinquante lis au Sud-Oueſt; les deux tiers du chemin dans un terrain inégal & rempli de ſables mouvans, où la nature ne laiſſe pas de produire une eſpece de genievre qui ſerpente à terre, & qui n'eſt pas tout-à-fait ſemblable à celui de l'Europe. Il n'a pas non plus l'odeur ſi bonne. Après s'être étendu en rampant, il s'éleve en petits arbriſſeaux comme les nôtres. Le reſte du chemin ſe fit dans une grande plaine, remplie d'herbes fort hautes. Quoique le terroir paroiſſe capable de culture, on n'y voit que par intervalles quelques traces de labourage. Cette plaine eſt arroſée par un petit ruiſſeau, qui coule du Sud & du Sud-Oueſt au Nord-Eſt. Nous campâmes ſur les bords, dans un lieu qui ſe nomme *Cheltalta*, où la hauteur du Pole eſt de trente-ſept dégrés quarante & une minutes.

Genievre rampant.

Cheltalta.

Le 7, nous fimes environ quatre-vingt lis, à l'Oueſt-Sud-Oueſt, dans un pays uni, ouvert, & preſque ſans ſables. A vingt lis vers le Sud, nous découvrions des collines de ſable, le long deſquelles regne la grande muraille de l'Empire. Après avoir fait ſoixante lis, nous cotoyâmes un bois, qui s'étend plus de dix lis Eſt-Oueſt, & dont nous ne découvrions pas la fin. Nous campâmes au-delà d'un ruiſſeau, d'une eau fort bourbeuſe, & dont les bords ſont ſi eſcarpés,

	lis.		lis.
3. Hay-ho-tu, ...	70	6. Cheltalta, ...	50
4. Riviere de Kurkir, ...	60	7. Tong-halan-nor, ...	60
5. Chahan-pulak, ...	40		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage Tonghalannor.

qu'on avoit fait trois ponts pour en faciliter le passage. Près du camp, dont le lieu se nomme *Tonghalannor*, on voyoit plusieurs étangs d'une eau salée & pleine de nitre. Nous trouvâmes sur le chemin quelques tentes de Mongols fort pauvres, qui étant presque nuds venoient demander l'aumône aux passans.

Le 8, nous fimes soixante-dix lis; les vingt ou trente premiers, droit à l'Oest. Ensuite inclinant un peu vers le Sud, nous fimes les quinze ou vingt derniers à l'Oest-Sud-Oest. Nous rentrâmes dans la Chine par une breche qu'on fit exprès à la grande muraille, qui n'est là que de terre, & nous campâmes près de *Ngan-pien-pu*, Bourg fermé de murs & fortifié. Il contient peu de maisons, la plupart en ruines. Le terroir est uni & capable de culture. Les montagnes escarpées & les sables rendant le chemin presqu'impraticable, depuis *Yu-lin* jusqu'à *Ngan-pien*, l'Empereur ne voulut pas s'y engager, quoiqu'on eût apporté beaucoup de soins à le réparer pour son passage. Nous prîmes par le pays d'*Ortous*, dont la route est plus facile, & qu'on croit même plus courte. Entre *Yulin* & *Ngan-pien*, on rencontre de quarante en quarante lis plusieurs Bourgs murés. Leurs noms sont *Quey-ti-pu*, *Hiang-chui-pu*, *Polo-pu*, *Wha*, *Yuen-pu*, *Oci-vu*, *Sing-pi-pu*, *Long-cheu-pu*, *Ong-ching-pu*, *Tsin-pien*, *Yeng-pu*, *Ning-sui-pu*, & *Leu-chu-kien-pu*.

Ngan-pien-pu.

Bourgs entre Yu-lin & Ngan-pien.

Le 9, nous séjournâmes. C'étoit le jour de la naissance de l'Empereur, qui ne voulut pas néanmoins qu'elle fût célébrée avec les formalités établies par l'usage.

Le 10, nous fimes quatre-vingt lis, presque droit à l'Oest, prenant un peu du Nord. Nous ne cessâmes point de suivre de fort près la grande muraille. Elle n'étoit que de terre, comme la plûpart des tours, à la réserve de celles où l'on entretient une garde, qui sont encore de briques. Il s'y trouve par-tout des breches, qu'on ne pense point à réparer; & l'entrée du pays d'Ortous à la Chine est d'autant plus facile par ces passages, que le terrain est plat des deux côtés de la grande muraille. Nous passâmes dans un Bourg, nommé *Chuen-tsin*, fermé de murailles & fortifié comme les précédens.

Après avoir fait quarante lis, nous prîmes la hauteur méridienne du soleil sur une des tours de la grande muraille. Cette tour étoit de briques, & plus haute de trente pieds que le terrain extérieur. La hauteur du soleil étoit de soixante dégrés trente-huit minutes, qui donnent trente-sept dégrés trente-six minutes de hauteur du Pole. Nous examinâmes curieusement l'intérieur de cette tour. Elle a plusieurs chambres ou galeries voutées, qui servent de logement à quelques soldats avec leur famille. Nous étions à vingt lis de *Ting-pyen*, qui est le *Pou*, c'est-à-dire le Bourg fortifié où nous campâmes. Il est plus grand que les Pous ordinaires, & gardé par cinq cens soldats sous la conduite d'un *Fu-tsiang*. Le terroir est sabloneux & l'on n'y trouve que de l'eau de pluye; ce qui n'empêche pas qu'on ne cultive les terres, & que la récolte n'y soit assez abondante.

Description d'une Tour de la grande muraille.

Quinze lis au dessus de *Ting-pyen*, nous passâmes la grande muraille par une breche qu'on ouvrit exprès pour le passage de l'Empereur, parce que le chemin étoit meilleur en dehors. Ces quinze lis néanmoins étoient de sable mouvant. Nous rentrâmes par une autre breche, un peu avant que d'arriver à *Ting-pyen*.

	lis.		lis.
8. Ngan-pyen-pu,	60	10. Ting-pyen,	80

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Le 11, nous fimes ſoixante lis au Nord-Nord-Oueſt, toujours dans un pays découvert, où le chemin étoit fort bon. Après les trente premiers, nous paſſâmes devant un petit *Pou*, dont les murailles & les tours ne ſont que de terre. Il ſe nomme *Yen-tang-pou*. Un peu au de-là, nous trouvâmes un grand eſpace de terrain, où l'on fait de très bon ſel de nitre. Les eaux des ſources ſalées & nitreuſes ſe répandent dans les parties du terrain qu'on a diſpoſées pour les recevoir. Elles y ſont deſſechées par la chaleur du ſoleil, qui leur fait laiſſer un ſel fort blanc, lorſque toute l'humidité s'eſt exhalée. On y voyoit pluſieurs monceaux de ſel, quoique le ſoleil n'eut pas encore beaucoup de force. Le camp fut aſſis près d'un Pou nommé *Whang-chi*, dont l'enceinte eſt beaucoup plus grande que celle de *Ting-pyen*. Mais il y a bien moins d'habitans. La hauteur du Pole y eſt de trente-ſept dégrés cinquante & une minutes. L'Empereur s'étoit exercé à la chaſſe du lievre, pendant une partie du chemin.

Yen-tang-pou.

Eaux nitreuſes dont on tire du ſel.

Whang-chi.

Le 12, on fit ſoixante lis, les vingt premiers au Nord Oueſt. Enſuite nous prîmes plus du Nord, juſqu'aux vingt derniers, que nous fimes droit au Nord. Nous avions toujours ſuivi la grande muraille, qui tombe en ruine dans tous ces quartiers. Les terres s'étant éboulées en quantité d'endroits, il n'y reſtoit preſque plus aucune tour de briques. Vers le milieu de la route, nous paſſâmes près d'un petit fort de terre, nommé *Kau-ping*, qui joint la grande muraille. La campagne eſt toujours découverte, & le terrain ſabloneux. Mais les terres ne laiſſent pas d'être cultivées, & les chemins y ſont fort beaux. On campa près de *Ngan-tin*, Bourg qui n'a qu'une porte, & qui ne contient pas plus de cinquante ou ſoixante maiſons. L'eau n'y eſt pas bonne, parce que le nitre & le ſel y dominent. La hauteur du Pole eſt de trente-huit dégrés quatre minutes.

Kau-ping.

Ngan-tin.

Le 13, nous fimes ſoixante lis, environ au Nord-Oueſt, quart de Nord, & ſuivant toujours la grande muraille. Quoique la plûpart de ſes tours ſoient de terre, nous en vîmes trois ou quatre plus hautes, plus grandes, & mieux bâties que celles qui s'étoient préſentées dans tout le cours du voyage. Le pays étoit de ſable mouvant, bien fourni de grandes herbes & de broſſailles. Il y croit quantité de réglisſe. L'Empereur, qui continuoit toujours de chaſſer en marchant, tua trois cens ſept lievres à coup de fleches. Nous campâmes à *Hingou-yng*, petit Bourg muré & fortifié comme les précédens. Il nous fut impoſſible de prendre la hauteur, parce que le tems fut couvert tout le jour. Il tomba même un peu de nége le matin.

Hingou-yng.

Le 14, on fit ſoixante-dix lis à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans un chemin moins égal, mais moins ſabloneux auſſi, & dont le terroir n'offroit preſque que des terres labourables. Après les trente premiers lis, nous paſſâmes près d'un petit Bourg, nommé *Naopula*, pour aller camper près d'un autre un peu plus grand, dont les murailles étoient de briques. Il ſe nomme *Ching-chui-yng*. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés vingt & une minutes. Nous ne ceſſions pas de cotoyer de fort près la grande muraille. L'Empereur la paſſa par une breche & prit en dehors l'amuſement de la chaſſe aux lievres, dont il tua plus de deux cens de ſa propre main. Tous les Mandarins de *Ning-hia*, qui n'étoient pas encore venus au devant

Nao-pula.

	lis.		lis.
11. Whang-chi,	60	13. Hingou-yng,	60
12. Ngan-tin,	60		

de Sa Majesté, arriverent ce jour-là. Elle fit tirer de l'arc aux Mandarins d'armes à pied & à cheval, & ceux qui se trouverent trop foibles furent destitués de la qualité de Mandarins.

Le 15, nous fimes soixante-dix lis au Nord-Oüest quart-d'Oüest, dans un pays plus inégal encore que celui du jour précédent. Après les quarante premiers, on passa près d'un petit Bourg, fermé de murailles de terre, qui se nomme *Hang-chin-yng*. Là, les Officiers Généraux des troupes que l'Empereur avoit envoyées de *Taitong* à *Ning-hia*, vingt jours avant son départ de Peking, vinrent saluer Sa Majesté. Nous allâmes coucher dans un Bourg fermé & fortifié, qui se nomme *Heng-ching*, & qui contient environ deux cens maisons, la plûpart de terre & fort miserables. Il est proche du *Wang-ho*, que les équipages de l'Empereur commencerent à passer dès le même jour. Le tems fut si couvert que nous ne pûmes prendre la hauteur du Pole. Le terrain que nous eûmes à traverser étoit sabloneux & peu capable de culture. Nous ne perdîmes pas de vue la grande muraille, quoiqu'un peu plus éloignée que les jours précédens. Elle s'étend jusqu'au bord du *Wang-ho*.

Hang-chin-yng.

Heng ching.

Le 16, nous passâmes ce fleuve à deux ou trois cens pas de *Heng-ching-pu*. Il n'y est pas moins large ni moins profond qu'à *Tui-te-cheu*, & ses eaux n'y sont pas moins bourbeuses. On campa sur ses bords. L'Empereur ne voulut pas aller plus loin, pour donner le tems à l'équipage de passer sans embarras. Le passage se fit sur cent barques, qu'on avoit rassemblées de toutes les autres Villes, situées sur les bords du *Wang-ho*. Il y avoit deux grandes barques, construites exprès pour l'Empereur, & peintes en dehors comme en dedans, avec deux grands pontons pour passer les charettes & les bêtes de charge. Les autres barques étoient médiocres. On n'y pouvoit placer que sept ou huit chevaux à la fois, avec quelques gens & quelque partie du bagage. La hauteur du Pole, trente-huit dégrés trente minutes.

Passage du Wang-ho.

Le 17, nous fimes trente lis au Nord-Oüest quart d'Oüest, dans une grande plaine, qui s'étend vers le Sud à perte de vue jusqu'à une chaine de montagnes, éloignée d'environ cent lis du lieu où nous avions passé le *Wang-ho*. La plus grande partie de cette plaine est extrêmement fertile, sur-tout en riz, parce qu'elle est entre-coupée de canaux, par lesquels on fait entrer l'eau dans les campagnes pour les arroser pendant la sécheresse. Aussi le pays est-il fort habité. Comme les terres y sont fort humides, il falloit des soins continuels pour rendre le chemin praticable. Après avoir fait environ dix lis, nous rencontrâmes une troupe de soldats Tartares de la baniere rouge, sous les armes, avec leurs Etendards, & rangés des deux côtés du grand chemin. C'étoit environ huit cens hommes, qu'on avoit fait venir depuis deux ou trois ans de *Si-ngan-fu*, pour renforcer la garnison de *Ning-hia*. Nous trouvâmes après eux, dans le même ordre, cinq mille soldats Chinois de la même garnison, dont les deux tiers étoient de cavalerie. Chaque compagnie avoit un Etendard de satin verd, brodé d'or, & chaque dixaine de soldats un autre Etendard.

On rencontre un corps de Tartares.

En approchant de *Ning-hya* nous rencontrâmes encore les trois mille hommes de la Gendarmerie de Peking que l'Empereur avoit envoyés à *Tai-tong-fu* vingt jours avant son départ. Ils étoient aussi rangés sous les armes, des deux

Garnison de Nyng-hya.

	lis.		lis.
14.	70	16. Passage du Whang-ho, . . .	
15. Heng-ching, ...	70	17. Ning-hia, ...	100

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

côtés du grand chemin, avec leurs Officiers à leur tête, & suivis d'une multitude de peuple qui s'étendoit jusqu'aux portes de *Ning-hya*. Ils avoient tous à la main un *Hyang*, c'est-à-dire, une baguette parfumée.

Description de cette Ville.

Nous arrivâmes à *Ning-hya*, une des plus grandes Villes & des plus celebres de celles qui sont situées près de la grande muraille. On lui donne plus de dix-neuf lis de circuit. Elle étoit gardée depuis trois ans par une garnison Tartare. Les maisons y sont si pressées, qu'il y en a peu qui ayent des cours, & qu'on n'y voit aucun jardin. Le nombre des habitans est fort grand, & le commerce très-considérable. Mais les édifices n'y sont que de bois & de terre, à la réserve des fondemens & d'environ un pied ou deux au dessus, qui sont de brique. Le bois de construction y est à fort bon marché, parce qu'on va le prendre dans cette chaîne de montagnes qui est au Nord-Oueſt à soixante ou soixante-dix lis de la Ville, & qu'il y est en si grande abondance qu'on en vient acheter de toutes parts, à quatre ou cinq cens lis de distance.

La Ville est accompagnée de deux Fauxbourgs, fermés d'une enceinte de murailles. Celui du midi contient cinq ou six cens maisons. Il y a six portes, deux au Nord, deux au Sud, une à l'Orient & l'autre à l'Occident. Toutes ces portes sont doubles, avec une place d'armes entre-deux. La Ville est bâtie en rectangle oblong, & s'étend bien plus loin Est-Oueſt que Nord & Sud. Ses murailles sont toutes revêtues de briques; mais sans tours & sans boulevards, excepté aux portes. Elles ont quarante ou cinquante pieds de hauteur; mais quoique soutenues en dedans par un rempart de terre, elles commencent à tomber en ruines. Le quartier de la garnison Tartare n'est que de terre.

Deux grands étangs.

A dix lis de la Ville du côté de l'Est, & près du grand chemin, on découvre deux grands étangs, dont l'un a cinquante ou soixante lis de circuit & qui sont extrêmement poissonneux. Les oiseaux aquatiques, tels que les canards, les oyes sauvages, les cygnes &c. s'y rassemblent en grand nombre. *Nyng-hya* & toute la frontiere fournissent à la Chine d'excellens soldats & de braves Officiers. La hauteur du Pole y est de trente-huit dégrés trente-cinq minutes.

Eclipse observée.

On s'arrêta trois jours dans cette Ville. L'Empereur fit faire l'exercice, hors des murs, à la garnison Chinoise, & lui donna ensuite un festin, tel que ceux dont on a déja vu la description. Le 21, j'observai l'Eclipse du soleil, qui fut d'onze doigts & demi. On ne vit aucune étoile. Je pris la hauteur du soleil au commencement de l'Eclipse, avec le quart de cercle du Pere *Thomas*, qui étoit d'un pied & quelques pouces de rayon. Elle étoit de dix-neuf dégrés cinquante-huit minutes, & celle de la fin se trouva de quarante-trois dégrés cinquante-trois minutes; d'où il s'ensuit que l'Eclipse commença à sept heures quatre minutes, qu'elle finit à neuf heures dix minutes; & par conséquent que sa durée ne fut que de deux heures six minutes.

Mort du Dalay-Lama.

Le 22, l'Empereur fit le tour de *Nyng-hya*. Le même jour, on publia la mort du *Dalay-Lama*, qui étoit arrivée depuis seize ans, mais que les Lamas de Putola avoient tenue cachée dans les vues ordinaires de leur politique. L'Empereur avoit pénétré depuis longtems le mystere de cette mort, parce que les Ambassadeurs qu'il envoyoit au *Dalay-Lama* ne pouvoient obtenir d'audience, sous prétexte qu'il étoit en retraite; ce qui s'appelle en Chinois, *Tsochen*. Sa Majesté, résolue d'éclaircir la vérité, avoit dépêché, l'année précédente, un exprès au *Tipa*, qui gouverne sous ce grand Pontife, avec l'ordre

Ordre de l'Empereur au Tipa.

absolu

absolu de voir le *Dalay-Lama*, ou de s'assurer s'il étoit mort. Elle avoit fait ordonner aussi au *Tipa* de lui envoyer la fille de *Kaldan*, qui étoit mariée à un des *Taikis* de *Kokonor*, avec deux *Hutuktus* partisans de ce malheureux Khan des Eluths, dont l'un étoit le plus considérable du pays après le *Dalay-Lama*. Cet ordre étoit accompagné d'une menace de guerre, si le *Tipa* faisoit difficulté d'obéir. GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Réponse du Tipa.

Dans l'épouvante qu'avoit causée la défaite de *Kaldan*, le *Tipa* avoit fait partir aussi-tôt un des principaux *Hutuktus* de *Putala*, qui se nommoit *Nimata*, & qui étant déja venu en Ambassade à Peking, avoit été fort bien reçu de l'Empereur. Ce Ministre étoit chargé d'une lettre par laquelle son Maître promettoit à Sa Majesté une entiere satisfaction. Il offroit d'envoyer la fille de Kaldan, si l'Empereur continuoit de l'exiger; mais il le supplioit de considérer qu'elle étoit mariée, & sortie par conséquent de la maison de Kaldan pour passer dans une autre famille. Il prioit Sa Majesté de faire grace à l'un des deux *Hutuktus*, en considération du *Dalay-Lama*, qui demandoit cette faveur avec instance. Il s'engageoit à faire incessamment partir l'autre, qui se nommoit *Panchan*; & pour ce qui touchoit le *Dalay-Lama*, il promettoit d'exactes observations par la bouche de *Nimata*, son Envoyé.

Explications de son Ambassadeur.

Ce Hutuktu s'étant présenté à l'Empereur, sur la route, Sa Majesté le reçut avec plus d'honneur qu'elle n'en avoit jamais fait aux Princes étrangers. Elle alla au-devant de lui jusqu'à la porte de la seconde cour de la maison où elle étoit logée. Elle accepta ses présens, qui consistoient en beaucoup de pastilles, de pieces d'une étoffe assez semblable à notre ratine, de grains de corail, &c. Nimata lui dit que le vieux Dalay-Lama étoit mort en effet depuis seize ans; mais qu'avant que de mourir il avoit assuré les Lamas de sa Cour qu'il ressusciteroit l'année suivante, & qu'il leur avoit marqué le lieu où il devoit renaître; qu'en même-tems il leur avoit recommandé de le bien élever jusqu'à l'âge de quinze ans, de tenir sa mort secrete, & de répondre à ceux qui demanderoient de ses nouvelles, qu'il observoit le *Tso-chzu*; que pour dernier ordre, il leur avoit remis entre les mains un petit paquet, contenant une Lettre pour Sa Majesté, avec un Portrait de *Fo*, ou plûtôt de sa propre personne, (car il se qualifie de *Fo vivant*) en leur imposant la loi de l'envoyer à sa destination dans la dixiéme Lune de la seiziéme année après sa mort. L'Envoyé ajouta que l'intention du Dalay-Lama ayant été que sa mort ne fût connue que la dixiéme Lune de cette année, il prioit Sa Majesté d'en vouloir garder le secret jusqu'à cette Lune, & de n'ouvrir qu'alors le paquet qu'il lui remettoit.

Ruse des Lamas.

L'Empereur s'y engagea volontiers. Mais voulant être obéi sur les trois autres points, il renvoya Nimata, avec deux petits Mandarins & une Lettre pour le *Tipa*, par laquelle il lui renouvelloit l'ordre non-seulement de faire partir la fille de Kaldan & le Hutuktu Panchan, mais de déterminer le tems auquel ils se rendroient auprès de lui. Deux jours après, un Officier, que Sa Majesté avoit dépêché au neveu de Kaldan, étant venu lui rendre compte de sa négociation, rapporta que dans la seconde Lune de cette année un Envoyé de Putala avoit apporté à ce Prince la nouvelle de la mort du Dalay-Lama & de sa prétendue renaissance; que cette même année le jeune Dalay-Lama sortiroit de sa retraite, âgé de quinze ans, & commenceroit à donner des audiences publiques.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

L'Empereur, ſurpris qu'on lui eût fait myſtere de ce qui ſe publioit ailleurs, fit rappeller ſur le champ le Hutuktu *Nimeta* & les deux Officiers qui l'accompagnoient. Nimata, preſſé de s'expliquer, répondit qu'il ignoroit ce qui ſe paſſoit d'un autre côté, & qu'il avoit exécuté les ordres du *Tipa*. L'Empereur lui déclara qu'il ne connoiſſoit aucune raiſon de tenir la mort du Dalay-Lama ſecrete, lorſqu'elle avoit été publiée dans d'autres lieux. Auſſi-tôt il fit aſſembler tout ce qu'il y avoit de Princes Mongols à ſa ſuite, pour ouvrir en leur préſence le paquet qu'il avoit reçu de Nimata. En l'ouvrant, la tête de la ſtatue de Fo tomba par terre, & le reſte du corps demeura dans les mains de celui qui tenoit le paquet. La confuſion du Lama fut extrême. Les Princes Mongols en tirerent un mauvais augure. L'Empereur & les Seigneurs Mancheous de ſa Cour s'en réjouirent beaucoup.

Elle eſt découverte à leur confuſion.

Le 23, l'Empereur alla prendre le divertiſſement de la pêche & de la chaſſe ſur un lac, où il tua pluſieurs oiſeaux de riviere. On ſéjourna les trois jours ſuivans, & l'Empereur ne fit pas d'autre exercice que de tirer de l'arc, avec les plus habiles archers de ſa Cour.

Le 26, il nous envoya des raiſins ſecs de deux eſpeces, qui étoient venus de *Si-ning*, ou de *Tu-tu-fan*, & du Pays des Uſbeks. On fait venir auſſi, par la même voie, des raiſins de Corinthe, & l'on en préſenta quantité à l'Empereur lorſqu'il fut arrivé à *Ninghia*. Entre divers autres préſens, on offrit à ce Monarque pluſieurs pieces de ſerge, de pluſieurs couleurs, qui ſe fabriquent aux environs de cette Ville, quoique les plus fines viennent du côté des Uſbeks. On lui donna auſſi pluſieurs tapis de pied, aſſez ſemblables à nos tapis de Turquie, mais plus groſſiers. Ils ſe fabriquent à Ninghia. L'Empereur eut la curioſité d'en faire travailler en ſa préſence, auſſi-bien que du papier, qui ſe fait, dans la même Ville, avec du chanvre battu & mêlé dans de l'eau de chaux. Les Mandarins du Pays lui offrirent des chevaux & des mules. C'eſt particuliérement ſur ces frontieres, juſqu'aux confins de la Province de *Chen-ſi*, qu'on éleve de belles mules, & c'eſt du canton de Ninghia que ſortent les meilleures de la Chine.

Manufactures de Ninghia.

Le 27, deux petits Mandarins que l'Empereur avoit envoyés à Kaldan l'année précédente, avec l'Ambaſſadeur de ce Prince, pour l'aſſurer qu'il ſeroit bien traité s'il venoit volontairement, arriverent à Ninghia, avec la réponſe de Kaldan. Elle portoit qu'il avoit beſoin de quelque-tems pour déliberer avec ſon Conſeil ſur la maniere dont il devoit faire ſa ſoumiſſion, & qu'en attendant il prioit l'Empereur de lui marquer plus clairement comment il ſe propoſoit de le traiter. Les deux Envoyés ajouterent que le Khan des Eluths n'avoit aucune diſpoſition à ſe rendre, & ne cherchoit qu'à gagner du tems pour rétablir ſa fortune.

Retour de deux Mandarins envoyés à Kaldan.

Ce ſoupçon fut confirmé par l'Ambaſſadeur même qui étoit venu l'année précédente. Etant retourné à la Cour de ſon Maître & s'étant efforcé de le porter à la ſoumiſſion, il avoit bien-tôt reconnu que les prétextes du Khan n'étoient pas ſinceres, & qu'il ne penſoit qu'à tromper l'Empereur par de feintes promeſſes. Kaldan lui propoſa de retourner à Peking; mais il prit droit de ſon grand âge pour refuſer cette commiſſion; & s'étant hâté de raſſembler ſa famille, il prit la fuite, pour venir implorer la clémence de l'Empereur. Son malheur lui fit rencontrer en chemin le Lama *Hukſan*, qui étoit en marche

Mauvaiſe foi de ce Prince.

avec un corps de deux ou trois cens cavaliers. Il fut attaqué par cette troupe. Une grande partie de ſes gens furent tués ou faits priſonniers. Tout ſon bagage fut pillé. Enfin, bleſſé dangereuſement lui-même, il eut beaucoup de peine à ſe ſauver, avec ſa femme, ſon fils, deux petits-fils & quelques gens de ſa ſuite. Il arriva dans cet état au camp du Général *Fian-gu-pé*, qui étoit toujours ſur la frontiere. Cet Ambaſſadeur ſe nommoit *Keley-kuing*. Il étoit un des principaux confidens de ſon Maître. Ses bleſſures ne lui permettant pas de précipiter ſa marche, il envoya ſon fils à l'Empereur, avec les deux petits Mandarins. Sa Majeſté le traita fort bien dans la ſuite. Elle le mit au nombre de ſes Hyas, après lui avoir fait donner de fort beaux habits à la Mancheou. Mais toutes ces nouvelles la déterminerent à faire partir inceſſamment un corps de deux mille chevaux, pour chercher Kaldan & lui couper toutes les voies de la fuite. On continua de ſéjourner le 28, le 29 & le 30.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Son Ambaſſadeur implore la clémence Impériale.

Le premier jour de Mai, l'Empereur fut informé que le Lama *Han-hukſan* ſe propoſoit de revenir ſur les bords du Wang-ho, pour la commodité du pâturage, & que ſa ſuite étoit d'environ deux cens hommes. Il fit partir à l'inſtant cent cinquante cavaliers choiſis, pour le ſurprendre & l'attaquer. *Keley-kuing* arriva le même jour, & confirma qu'il y avoit peu de fond à faire ſur les propoſitions de Kaldan. Mais il apprit à l'Empereur que *Tangulan*, neveu du Khan, étoit prêt à ſe rendre lorſqu'il ſeroit aſſuré de ſa grace.

Le Lama Han-Hukſan eſt menacé.

On continua de ſéjourner le 2, le 3 & le 4. J'allai me promener aux environs de la Ville, qui commençoient à devenir fort agréables. La verdure naiſſante des arbres, des bleds & des herbages, formoit un ſpectacle amuſant. J'eus même le plaiſir de voir couler l'eau du Wang-ho dans un de ces grands canaux qui traverſent toute la plaine. On venoit d'ouvrir les écluſes. Tous les ans, on emploie pendant l'eſpace d'un mois plus de trois mille hommes à nettoyer ces grands canaux, qui, ſans ce ſoin, ſeroient bien-tôt comblés par le ſable & la terre que cette Riviere entraîne avec elle. Quand ils ſont remplis d'eau, chacun fait une ouverture vis-à-vis de ſon champ, pour y recevoir l'eau néceſſaire; après quoi l'ouverture ſe ferme. Si le défaut de pluie rend la campagne trop ſeche, on remplit les canaux & l'on arroſe les terres ſuivant le beſoin. Comme elles ſont fort graſſes, on n'emploie guéres la charue pour les labourer. On les beche à force de bras. Elles ſont partagées en grands quarrés, autour deſquels eſt un chemin, dans lequel on creuſe un petit canal par où l'on fait entrer l'eau. Dans pluſieurs endroits, on voit quantité de ſalpêtre, qui ſort de terre. Il s'y trouve des ſalines naturelles. On n'a beſoin que de creuſer un ou deux pieds en terre pour trouver des puits d'eau ſalée, dont on remplit de grands quarrés de terre pendant les chaleurs, comme dans les ſalines qui ſont au bord de la mer.

Environs de Ning-hia.

Canaux pour l'arroſement des terres.

Salines naturelles.

A trois ou quatre lis au Nord de la Ville, on trouve un grand Temple, qui ſert de Forteresſe, parce qu'il eſt environné de bons murs. Au centre eſt une grande pyramide quarrée, à neuf étages, toute de brique, & revêtue d'une terre blanchâtre qui a l'apparence de pierre de taille. Ce Temple contient plus de cent Bonzes, qui y vivent commodément du revenu des terres voiſines. Un étang, qui en eſt proche, leur fournit abondamment des roſeaux pour leur chauffage. Il ne s'offre aucun Village dans cette campagne; mais on peut la nommer un Village continuel, parce que les maiſons y ſont répandues de tous côtés

Temple ou Pagode de Ninghia.

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

à cent pas l'une de l'autre. Chacun a sa maison dans les terres qu'il cultive. Ces maisons sont de terre ; mais on assure que la pluie n'y pénetre jamais. Enfin, le Pays est un des plus beaux & des meilleurs que j'aie jamais vûs. Aussi les vivres y sont-ils à vil prix ; ce qui ne manque pas d'y attirer un nombre infini d'Habitans.

Départ de Ninghia.

Le 5, nous partimes de Ninghia, & nous fimes environ soixante-dix lis au Nord-Nord-Est, toujours dans un Pays uni & bien cultivé. Plus on s'éloigne de Ninghia en s'approchant des montagnes, moins on apperçoit de maisons & moins les terres sont belles. On ne laisse pas de voir, par intervalles, des canaux tirés du Wang-ho pour l'arrosement des terres. A quarante lis de Ninghia, nous passâmes devant un petit Bourg fermé de murs de terre, qui se nomme *Yau-fu-pu*, & nous campâmes près d'un Village.

Yau fu-pu.

Pin lo-chin.

Le 6, nous fimes cinquante lis au Nord-Nord-Est. Après les trente premiers, nous passâmes dans un Bourg bien fermé de murailles de brique, mais sans tours & sans boulevards. Il se nomme *Pin-lo chin*. Le camp fut assis à deux ou trois lis de la grande muraille, près d'un canal du Wang-ho, tiré exprès pour ramasser les eaux qui s'écoulent dans la campagne voisine. La hauteur du Pole de la grande muraille est ici de trente-neuf degrés deux minutes. Ce lieu se nomme *Liu-fu-muhé*.

Montagnes de Holang chan.

L'Empereur s'éloigna du grand-chemin pour aller chasser vers les montagnes de *Holang-chan*, qui se nomment *Alajan-alin* en Tartare. Elles sont au Nord de *Ninghia*, & regnent presqu'à l'Oüest dans l'étendue de trois ou quatre cens lis. On y compte, dit-on, trois cens soixante passages, dont la plûpart sont fermés de murs ; mais dont quelques-uns néanmoins ont des portes ouvertes. Ces passages sont gardés par des troupes Chinoises, qui dépendent du Tsong-ping de Ninghia. La grande muraille se termine, d'un côté, vers l'extrêmité orientale de cette chaîne de montagnes, & recommence à l'extrêmité occidentale. Elle est interrompue dans toute leur étendue, parce qu'elle y seroit inutile. Ces montagnes n'ont, en plusieurs endroits, que neuf à dix lis de profondeur. Immédiatement au-delà, étoit le séjour d'un Prince Eluth, nommé *Paturu-chonom*, qui y vit, à la maniere Tartare, du revenu de ses troupeaux. Il étoit de la Maison de Kaldan. Mais ayant pris querelle avec lui, depuis sept ou huit ans, il étoit venu se soumettre à l'Empereur, qui le créa *Pailé* ou Regule du troisiéme Ordre. Ce Pays appartenoit proprement aux Kalkas, qui l'ont abandonné depuis leurs guerres avec les Eluths.

Résidence du Prince Paturu-chonom.

Le 7, nous fimes environ cinquante lis au Nord, toujours au pied des montagnes de *Holang-chan*. Le Pays que nous eûmes à traverser étoit fort uni, mais peu cultivé, parce qu'il est au-dehors de la grande muraille, que nous passâmes après avoir fait deux ou trois lis. Elle est encore moins entiere que dans tous les lieux où nous l'avions déja passée, sans qu'on y fasse la moindre réparation. On campa sur les bords d'un bras du *Wang ho*, à sept ou huit lis du pied des montagnes, dans un lieu nommé *Chau ma-ing*.

Chau ma-ing.

Le 8, on séjourna, parce que le tems étoit couvert & sembloit annoncer beaucoup de pluie. Cependant il redevint fort serein. L'Empereur ayant reçu

	Mai.	*lis.*			*lis.*
5.	Yau-fu-pu, ...	40	7.	Liou fu mu-he, ...	20
6.	Pin-lo-chin, ...	30	7.	Chau-ma-ing, ...	50.

avis, par un courier, que les Princes de *Kokonor* avoient réſolu d'accompagner les Ambaſſadeurs qu'il leur avoit envoyés, & de venir le ſaluer enſemble, prit le parti de s'avancer à petites journées pour les attendre. GERBILLON. 1697.

VII Voyage. Chi tſui-tſe.

Le 9, on fit ſeulement trente lis, vers le Nord-Eſt & toujours dans la même plaine, qui étoit remplie de buiſſons & d'herbes, ſur-tout aux environs de *Chi-tſui-tſe*, où nous campâmes ſur les bords du *Wang-ho*. Le Pays étoit rempli de lievres & de faiſans.

Le 10, il s'éleva, deux heures avant le jour, un grand vent, qui nous obligea de ſéjourner.

Le 11, on fit quarante lis preſqu'au Nord. Cependant, comme nous marchâmes preſque toujours ſur le bord du Wang-ho, parce que le ſable y eſt plus ferme, il fallut faire de tems en tems quelques détours, tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt, qui réduiſirent la journée à trente-cinq lis au Nord. Nous campâmes ſur les bords du même fleuve, dans un lieu riche en fourage, qui ſe nomme *Whang-tu-uen*. La hauteur du Pole y étoit de trente-neuf degrés vingt-huit minutes.

Le 12, on fit quarante lis au Nord, ſans s'éloigner du *Wang ho*, qui eſt continuellement bordé de hayes & d'arbriſſeaux. Le terrain eſt ſabloneux & rempli de lievres. On ne voyoit preſque plus de montagnes à l'Oueſt; mais vers l'Eſt, de l'autre côté du *Wang-ho*, à la diſtance d'environ dix ou quinze lis, on en découvroit d'aſſez hautes, qui paroiſſoient nues & ſans arbres. Nous campâmes ſur le bord de la riviere, dans un lieu inégal & ſabloneux, dont les environs ne laiſſoient pas d'offrir d'aſſez bon fourage. La montagne qui ſe préſentoit vis-à-vis de nous, s'appelle *Whay-tong*. Whay-tong.

Le 13, on fit encore quarante lis au Nord-Oueſt quart de Nord, avec quelques petits détours vers l'Eſt ou vers l'Oueſt, ſuivant le cours du *Wang-ho*. Les dix premiers lis étoient de ſables mouvans, fort profonds & pleins d'inégalités. Le vent raſſemblant ces ſables en fait des collines & des vallées, qui rendent les chemins fort difficiles. On ne voyoit plus de montagnes à l'Oueſt. Celles de l'Eſt, au-de-là du *Whang-ho*, baiſſoient à vue d'œil, & finirent preſqu'entierement vis-à-vis du lieu où nous campâmes, qui étoit une grande prairie très riche en fourage. Le bois de chauffage n'étoit pas en moindre abondance autour de notre camp. On donne à ce lieu le nom de *Wang-chai-tu-ouen*. Whang-chai-tu-ouen.

Le 14, on fit cinquante lis au Nord, toujours ſur le bord du *Wang ho*. Le pays étoit moins ſabloneux que celui du jour précédent. Nous paſſâmes devant un bois fort épais, quoiqu'il ne fût compoſé que d'arbriſſeaux & de grands buiſſons. L'Empereur fit cette journée, tantôt en barque ſur la riviere, tantôt s'exerçant à la chaſſe du cerf. En arrivant à *Chuang pu*, où l'on devoit camper, il fallut Chuang-pu. s'aſſeoir au bord du *Wang ho*, pour attendre que les tentes fuſſent dreſſées. Nous y vîmes un grand cerf, qui s'étoit précipité dans les flots, preſſé par les Chaſſe du cerf. chaſſeurs, & qui paſſoit le fleuve à la nâge. L'Empereur en tua quatre, dont il fit diſtribuer la chair aux Grands & aux principaux Officiers de ſa Cour.

Le 15, nous fîmes quarante lis au Nord-Nord-Eſt, dans les ſables qui bor-

	lis.		lis.
9. Chi-tſui-tſe, ...	30	13. Même Riviere, ...	40
11 Whan-tu-wen, ...	30	14. Suang-pu, ...	50
12. Le Wang-ho, ...	40	15. Cha-teu fu;	40

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

dent la riviere. On campa dans une plaine nommée *Cha-tan-cheu*, près d'un bois fort épais. L'Empereur alla chaſſer avec peu de ſuite, au de-là du *Wang-ho*, dans le pays d'*Ortous*. On tua cinq grands cerfs, & l'on en prit trois petits. Le même jour, deux Taikis Mongols, que Sa Majeſté avoit envoyés de *Tai-tong-fu* aux Princes de *Kokonor*, pour les inviter à le venir trouver ſur la frontiere, arriverent en poſte & lui rendirent compte de leur commiſſion. Ces Princes les avoient bien reçus. Ils avoient promis de ſe ſoumettre à l'Empereur & de venir lui rendre leur hommage; mais ils ne pouvoient partir que dans l'eſpace d'un mois, parce que pluſieurs d'entre-eux étoient malades, & que leurs équipages n'étoient pas prêts. L'Empereur prit la réſolution de ne les pas attendre, & leur fit dire de différer leur départ juſqu'après la fin des chaleurs, pour ſe rendre à Peking dans le cours de la ſeptiéme lune.

Bonne diſpoſition des Princes de Kokonor.

Le 16, nous fimes environ vingt-cinq lis au Nord Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt, cotoyant toujours le *Wang-ho*, & dans un pays fort ſabloneux. Il n'y avoit qu'un petit eſpace, le long de la riviere, où l'on pût marcher d'un pied ferme. Nous campâmes dans un lieu nommé *Peta*, nom qui ſignifie pyramide blanche, parce que cette plaine offre en effet, à trois ou quatre cens pas du *Wang-ho*, une pyramide de brique plâtrée qui réſiſte aux injures du tems. On voit, à peu de diſtance, les débris d'un grand temple, dont il ne reſte que quelques mazures. Nous trouvâmes vis-à-vis du camp cent trente barques chargées de riz, qui venoient de *Ning-hya*, pour le détachement qu'on faiſoit marcher ſur les traces du Khan des Eluths. L'Empereur, qui continuoit de s'exercer à la chaſſe, tua ſept grands cerfs & deux grands ſangliers, dans quelques Iſles que forme le *Wang-ho*, & qui ſont couvertes de bois fort épais. La hauteur du Pole, à *Peta*, eſt de quarante dégrés dix minutes.

Pyramide blanche & débris d'un Temple.

Chuan tha-chai.

Le 17, on ſéjourna. L'Empereur, également amuſé de la chaſſe & de la pêche, tua ſept grands cerfs & prit beaucoup de poiſſon. Tout fut diſtribué par ſon ordre aux troupes qui arriverent ce jour-là près du camp.

Le 18, nous fimes vingt-neuf lis, à-peu-près au Nord-Eſt, ſur les bords du *Wang-ho*, où nous aſſimes auſſi notre camp. Les ſables continuoient toujours, excepté dans quelques endroits voiſins de la riviere, qui étoient pleins de bois fort épais. L'Empereur prit encore l'amuſement de la chaſſe dans les petites Iſles du *Wang-ho*, où il tua quelques cerfs. La hauteur du Pole, à *Chuan-tha-chai* où nous campâmes, étoit de quarante dégrés quatorze minutes.

On ſéjourna les quatre jours ſuivans. Le 19, Sa Majeſté, après avoir été à la chaſſe, vit défiler l'avant-garde du petit corps d'armée qu'elle envoyoit contre Kaldan. Le 20, elle vit défiler le gros, au nombre de deux mille cinq cens cavaliers, ſans y comprendre les Officiers & les valets, qui, ſuivant l'uſage des Mancheous, étoient en beaucoup plus grand nombre. Le 21 & le 22, on fit partir quantité de chameaux, chargés de riz, pour le corps d'armée qui s'étoit mis en marche les jours précédens, avec ordre de porter cette proviſion dans un lieu nommé *Leang-lan-chan*, à cent cinquante lis de notre camp.

Le 23, on fit vingt lis au Nord-Nord-Eſt, en ſuivant la riviere, pour la com-

	lis.		lis.
16. Peta, ...	25	23. Même Riviere, ...	20
18. Whang-ho, ...	29		

modité du fourage. Nous campâmes ſur ſes bords. Toutes les barques avoient ſuivi l'Empereur, qui étant réſolu d'aller par eau juſqu'à *Kutan-hoio*, avoit fait partir deux cens cavaliers de ſa Gendarmerie, pour s'y rendre par terre, avec ordre de paſſer la riviere, & de l'attendre dans ce lieu s'ils y arrivoient avant lui. Kutan-hoio.

Le 24, on fit encore vingt lis au Nord-Eſt. Nous campâmes ſur les bords du *Wang-ho*, dans un lieu où les pâturages ſont excellens, & qui eſt bordé de petits bois remplis de cerfs. L'Empereur en tua quatre ou cinq & prit quantité de faiſans.

On ſéjourna le 25, pour faire paſſer le *Wang-ho* aux chevaux, aux chameaux, & à tout le bagage qui devoit ſuivre le chemin de terre.

Le 26, l'Empereur partit en barque, & deſcendit le *Wang-ho*, avec une petite partie de ſa ſuite. Les autres continuerent de ſuivre le bord du fleuve, & nous fûmes du nombre. On fit cinquante lis au Nord-Eſt, dans un pays fort plat, mais tout de ſable. Nous campâmes ſur le bord du *Wang-ho*, près d'un lieu nommé *Sarkir*, où le fourage eſt en abondance. Quelques Mongols d'Ortous y avoient leur camp à peu de diſtance. L'Empereur s'embarque ſur le Wang-ho.

Le 27, nous fimes quatre-vingt lis au Nord-Eſt, dans un pays fort uni. Nous commencions à nous éloigner du *Wang-ho*, qui coule plus au Nord. Après les vingt premiers lis, nous paſsâmes une petite riviere, nommée *Chigue-muren*, qui eſt guéable par-tout. Son fond eſt de ſable, & ſes eaux ont moins d'épaiſſeur que celles du *Wang-ho*. Nous ne ceſsâmes pas de cotoyer cette petite riviere, dans un pays beaucoup meilleur & moins ſabloneux, quoique par intervalles ils s'y trouve des ſables mouvans. On campa ſur le bord du *Chigue-muren*. Riviere de Chigue muren.

Le 28, on fit environ ſoixante lis au Nord-Eſt quart d'Eſt, dans un pays fort plat & fort uni, mais ſabloneux & ſtérile. Nous campâmes encore ſur le *Chigue-muren*, qui étoit à ſec dans pluſieurs endroits; mais l'eau n'y manquoit pas près d'*Urhatu*, où le camp étoit aſſis. La hauteur du Pole y eſt de quarante & un dégrés. Urhatu.

Le 29, on fit cinquante lis à l'Eſt-Nord-Eſt, dans un pays tout-à-fait ſemblable à celui du jour précédent, & nous campâmes encore ſur les bords du *Chigue-muren*.

Le 30, on fit cent-vingt lis à l'Eſt quart de Sud. Vers la moitié du chemin, nous paſsâmes le *Chigue-muren* dans un lieu où il étoit à ſec, & nous le laiſsâmes au Nord-Eſt. On alla camper dans une prairie, qui s'étend juſqu'au *Wang-ho*, vis-à-vis d'une montagne qui ſe nomme *Mona*, parce que cette riviere y fait une eſpece d'angle. La prairie offre d'excellens fourages, qui y attirent un grand nombre de Mongols. Mais elle eſt marécageuſe en pluſieurs endroits. Le 31, on ne fit qu'environ quinze lis au Sud, & nous campâmes ſur les bords du *Wang-ho*. Mona-hoio.

Le premier jour de Juin, nous fimes ſoixante-dix lis, la moitié à l'Eſt-Sud-

	lis.		lis.
24. Même Riviere,	20	30. Mona-hoio,	120
26. Sarkir,	50	31. Wang-ho,	15
27. Chigue-muren,	80	*Juin.*	
28. Urhatu,	60	1. Wang-ho,	70
29. Chigue-muren,	50		

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Eſt, & le reſte au Sud-Eſt, toujours dans la même plaine, & ſur le bord du *Wang-ho*. La plaine commençant à ſe reſſerrer, nous trouvâmes de petites collines & des hauteurs de ſable qui la bordoient à l'Oueſt. On découvroit un aſſez grand nombre de tentes Mongols, le long de la riviere, & nous campâmes auſſi ſur ſes bords. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés trente-ſix minutes.

Le 2, nous fimes ſoixante lis, preſque droit à l'Eſt, & prenant quelquefois ſeulement un peu du Sud. Le pays que nous eûmes à traverſer n'avoit rien de remarquable. Nous campâmes le long d'une petite riviere, ou plûtôt d'un canal, qui ſert à la décharge des eaux du *Wang-ho* lorſqu'elles ſont fort grandes. Comme elles y demeurent juſqu'aux tems de la grande ſéchereſſe, elles ſe couvrent d'herbes & paroiſſent dormantes. Les pâturages voiſins ſont excellens.

Canal pour la décharge du Wang-ho.

Le 3, nous fimes encore ſoixante lis, à-peu-près vers l'Eſt-Nord-Eſt, & nous campâmes ſur une petite riviere, qui eſt bordée de gros ſaules. Le 4, on fit cent lis, tantôt droit à l'Eſt, tantôt au Nord-Eſt, & à l'Eſt-Nord-Eſt. Un marais, qui ſe trouve ſur la route, nous obligea de faire divers détours. Nous traverſâmes encore un pays fort plat, ſabloneux, mais rempli d'excellent fourage, ſur-tout vers la fin de la journée. On découvre quantité de Tentes Mongols & quelques terres labourées. Nous campâmes près d'une mare d'eau, dans un lieu fort humide, qui ſe nomme *Naima-tainor*. On y creuſa des puits, où l'eau étoit abondante à deux ou trois pieds de profondeur; mais extrêmement ſalée, parce que le terrain eſt rempli de nitre. Il fallut chercher de l'eau douce à deux ou trois lis du camp.

Naimatainor.

Le 5, nous fimes cinquante lis à l'Eſt & à l'Eſt-Sud-Eſt. On campa dans un lieu nommé *Chikeſtay*, ſur le bord d'une petite riviere de fort bonne eau. Ce lieu avoit été le terme du voyage que l'Empereur avoit fait l'hyver d'auparavant dans le pays d'Ortous. Le même jour, on vit ſur le chemin beaucoup de terres labourées & les tentes d'un grand nombre de Mongols, qui ſont attirés par la bonté des pâturages. Auſſi ce territoire nous parut-il le meilleur que nous euſſions vû juſqu'alors dans le pays d'Ortous. Il eſt fort uni, moins ſabloneux, & rempli d'excellent fourage dans les endroits qui ne ſont pas cultivés. Cependant lorſqu'on approche de Chikeſtay, on commence à retrouver des terres ſabloneuſes. Nous nous éloignâmes du Wang-ho beaucoup plus que les jours précédens. La hauteur du Pole, dans ce lieu, eſt de quarante dégrés vingt-deux minutes.

Chikeſtay.

Le 6, on fit quatre-vingt lis preſque droit à l'Eſt, prenant un peu du Sud. On ne ceſſa pas de marcher le long d'une petite prairie qui s'étend vers le Wang-ho. Après les trente premiers lis, nous paſsâmes un gros ruiſſeau qui traverſe la plaine du Sud au Nord & va ſe perdre dans le Wang-ho. Nous vimes auſſi pluſieurs fontaines. Enfin, nous côtoyâmes des collines de ſables, qui bordent la prairie du côté du Sud, & nous campâmes à *Tonskay*, où l'eau

Tonskay.

	lis.		lis.
2. Canal,	60	5. Chikeſtay,	50
3.	60	6. Tonskay,	81
4. Naimatainor,	100		

& le

& le fourage ſont en abondance. La hauteur du Pole y eſt de quarante degrés vingt minutes.

Le même jour, on publia dans le camp une agréable nouvelle, qu'on avoit reçue la veille. Kaldan étoit mort le treizieme jour de la troiſiéme lune, c'eſt-à-dire, le 3 de Mai. *Tanquilau*, ſon neveu, venoit, avec le corps & toute la famille de ce malheureux Prince, pour ſe ſoumettre à l'Empereur. La joye ſe répandit dans le camp, & l'Empereur fut ravi lui-même de voir cette guerre entierement terminée.

Mort de Kaldan, Khan des Eluths.

Le 7, on fit quarante lis & l'on campa ſur le bord du Wang-ho, dans un lieu qui ſe nomme *Kutan-hoio*. En arrivant, on ſe diſpoſa auſſi-tôt à paſſer la riviere, & les cinq jours ſuivans furent employés au paſſage.

Le 13, l'Empereur devant arriver en barque près de notre camp, nous nous avançâmes, au Nord, juſqu'à l'embouchure de la petite riviere de *Turghen*, qui ſe jette dans le Wang-ho, vis-à-vis de l'ancienne Ville de *Toto*, pour faire nos complimens à ce Monarque ſur la mort de Kaldan & ſur la ruine entiere des Eluths. Sa Majeſté étant arrivée aſſez tard voulut camper dans le même lieu. On y tranſporta auſſi-tôt tout notre camp, qui en étoit à dix-huit ou vingt lis. L'Empereur nous ayant apperçus ſur le bord de la riviere, nous témoigna ſa bonté ordinaire par un ſouris & en nous montrant de la main d'auſſi loin qu'il nous apperçut. Le ſoir il nous envoya un des Eunuques de ſa chambre, avec un autre Officier de ſa ſuite, pour nous raconter en détail la mort de Kaldan & la diſperſion de ſa famille. Il nous fit dire que ce Prince réduit aux dernieres extrêmités & abandonné de ſes meilleurs Sujets s'étoit empoiſonné lui-même, pour éviter de tomber entre ſes mains.

Les Miſſionnaires complimentent l'Empereur ſur la mort de Kaldan.

Le 14, nous ſéjournâmes. L'Empereur fit diſtribuer ce jour-là une proviſion de riz à toute ſa ſuite. Le 15, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt, toujours dans un pays fort uni, à l'exception d'une petite hauteur de terre ſabloneuſe, que nous montâmes après avoir fait environ vingt lis. Nous campâmes près d'un petit hameau de Mongols, & ſur le bord d'une fontaine bourbeuſe, aux environs de laquelle on voyoit encore une grande enceinte de murs de terre. C'étoit une Ville, ſous le regne des *Yuens*. Le terroir eſt fort bon, & pourroit être cultivé, quoiqu'il le ſoit peu. Il produit naturellement d'excellens fourages. Le lieu où nous campâmes ſe nomme en Chinois *Chui-tſuen*, & en Mongol, *Orghikiu-pulak*.

Le 16, nous fîmes ſoixante lis à l'Eſt. Après avoir fait les ſept ou huit premiers lis, nous entrâmes dans les montagnes, qui ne ſont ni fort hautes ni fort rudes à monter. Elles ſont couvertes d'excellens fourages. Entre pluſieurs ruiſſeaux qui en deſcendent, nous en paſsâmes un qui coule à l'Eſt, & qui va, dit-on, ſe jetter dans la petite riviere de Turghen. On campa dans une petite plaine environnée de montagnes ſur les bords de l'*Hulan-muren*, autre gros ruiſſeau qui coule vers l'Oueſt, à quatre ou cinq lis des ruines d'une Ville, nommée en Chinois, *Hung-tching*, & en Mongol *Hulan-palaſſon*. Il n'en ſubſiſte plus que les murailles de terre, qui ſont ouvertes en pluſieurs endroits. On n'y voit que cinq ou ſix maiſons, rebâties depuis peu. Le terroir eſt fort bon dans toute la plaine.

Orghikiu-pulak.

Riviere de Hulan muren.

	lis.		lis.
7. Wang-ho, ...	40	15. Chui-tſuen, ...	60
13. Riviere de Turghen, . . .	20	16. Hulan-palaſſon, ...	60

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

Le 17, nous fimes ſoixante lis, à l'Eſt quart de Nord, ſans quitter le bord de l'*Hulan-muren*. Après en avoir fait quarante dans la même plaine où nous avions campé, nous paſsâmes quelques hauteurs, & nous cotoyâmes de grandes montagnes, au Nord de la route. Celles qui ſe préſentoient du côté du Sud, au de-là de la riviere, n'étoient pas fort hautes. Nous entrâmes dans une plaine, nommée *Singui-Paitcha*, qui offroit quantité de buiſſons, d'arbriſſeaux, & d'excellens fourages. On campa dans cette plaine, au milieu de laquelle coule encore la riviere d'*Hulan-muren*, preſque entiérement bordée de gros buiſſons d'une eſpece de ſaules, ſemblables à ceux que nous avions vus ſouvent ſur les bords du Wang-ho.

Plaine de Singui-paitcha.

Le 18, nous fimes ſoixante lis, la moitié à l'Eſt un quart Nord-Eſt, le reſte au Nord-Eſt, toujours dans les montagnes. Nous cotoyâmes long-tems la riviere d'*Hulan-muren*, enſuite nous la paſsâmes & repaſsâmes pluſieurs fois. Après avoir fait trente lis, nous abandonnâmes le chemin qui va droit à *Chau-keu*, au Sud & au Sud-Eſt. Un peu plus loin, nous traverſâmes le grand chemin, qui va de *Huhu-hotun* à *Chaho-keu*. Tout le pays étoit fort agréable, & diverſifié par des montagnes & des vallées couvertes d'une belle verdure. Les montagnes offroient des arbres, & les plaines étoient arroſées par la riviere & par de petits ruiſſeaux. Nous trouvâmes des terres cultivées, & quelques maiſons diſperſées. On campa dans une plaine charmante, où ſerpente un ruiſſeau médiocre de fort belle eau. On y voyoit pluſieurs petits camps de Mongols, attirés par l'excellence du fourage. Ce lieu porte, en Mongol, le nom de *Cucu-oſſu*, & celui de *Chau-keu* en Chinois. La hauteur du Pole y eſt d'environ quarante dégrés vingt minutes. Nous paſsâmes encore à la vue d'une ancienne Ville ruinée, dont il ne reſte plus que l'enceinte, qui eſt une muraille de terre. La hauteur du Pole y eſt de quarante dégrés vingt-ſept minutes.

Beau Pays.

Chau-keu.

Le 19, premier jour de la cinquiéme lune, on fit cinquante lis à l'Eſt-Nord-Eſt, & au Nord-Eſt ſoit dans les montagnes, ſoit dans la plaine où nous avions campé, ſoit dans les vallées. Nous campâmes au milieu d'une grande plaine, traverſée par un gros ruiſſeau qui ſe nomme *Nong-hon*.

Riviere de Nonghon.

Cette plaine eſt une vaſte prairie, remplie d'excellens fourages. On y voit un très grand nombre de Mongols, qui prennent ſoin des troupeaux des Princes & des Seigneurs Mancheous, auxquels appartiennent toutes les terres qui s'étendent depuis *Chau-keu*, vers l'Eſt, le long de la grande muraille, que nous avions au Sud. Le même jour un Regule Kalka, à qui l'Empereur avoit donné des terres dans les montagnes au Nord de la plaine où nous campâmes, vint ſaluer ce Monarque avec toute ſa famille. Sa Majeſté lui fit donner diverſes ſortes de viandes, des pieces de ſoye & de l'argent.

Viſite d'un Regule Kalka.

Le 20, on fit ſoixante lis droit à l'Eſt, plus de la moitié dans la même plaine où nous avions campé, mais toujours en nous approchant des montagnes, ſur leſquelles regne une enceinte de la grande muraille. Après avoir fait environ quarante lis dans cette plaine, nous paſſâmes une petite hauteur, & nous entrâmes dans une autre plaine; mais en tournant, nous paſsâmes une enceinte

	lis.		lis.
17. Riviere d'Hulan-muren, . . .	60	19. Riviere de Nongho, ...	50
18. Kuku-oſſu, ...	60	20. Arouſi-bartay, ...	60

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

de murailles ruinées, qui continuent des deux côtés avec la grande muraille; & laiſſant au Nord un grand étang, formé par les eaux des montagnes, qui ſe déchargent dans une vallée environnée auſſi de montagnes, excepté du côté de l'Oueſt, nous vînmes camper dans une plaine, qui ſe nomme *Arouſi-bartay*. Elle eſt arroſée d'un gros ruiſſeau de même nom, qui rend la verdure charmante & les pâturages excellens. On découvroit, aux environs, pluſieurs tentes de Mongols qui y ſont campés avec leurs troupeaux. Nous vîmes ſur notre route pluſieurs terres labourées; mais elles ſont aſſez bonnes pour mériter plus de culture. Il n'y manque que des arbres, encore n'en ſont-elles dépourvues que par la faute des Mongols, qui n'en plantent jamais, & qui ont coupé ceux que la nature y avoit produits. Riviere & Plaine d'Arouſi-bartay.

Le 22, on fit ſoixante lis à l'Eſt, prenant quelquefois un peu du Sud, toujours entre les montagnes, dans une vallée fort unie, où coule la petite riviere d'*Arouſi-bartay*, vers l'Eſt. Nous ne ceſsâmes point de cotoyer la grande muraille, à douze ou quinze lis de diſtance. Nous l'avions au Sud. Les montagnes ſur leſquelles on la voit s'étendre ont peu de hauteur & ne ſont proprement que des collines. Celles que nous avions au Nord ſont plus hautes, mais on n'y voit aucune ſorte d'arbres. Nous campâmes dans un lieu, nommé *Kert-Chilou*, près d'un ruiſſeau médiocre, nommé *Horho-pira*, qui vient de l'Oueſt & coule à l'Eſt, d'où il tourne enſuite au Sud le long d'une vallée qui mene à une des portes de la grande muraille, nommée en Chinois *Ching-keu*, & en Tartare *Ikirituka*. Elle n'eſt qu'à douze ou quinze lis, au Sud, du lieu où nous campâmes. On me dit que cette porte étoit fermée, & qu'il n'eſt permis à perſonne d'y paſſer. Cependant comme la grande muraille, qui eſt ici de terre & de moellon juſqu'à *Chan-kia-keu*, eſt ruinée en quantité d'endroits, on paſſe facilement par les breches. Cette porte eſt accompagnée d'un gros Bourg, fermé de murailles & fortifié. Elle eſt gardée par trois cens ſoldats, ſous la conduite d'un *Tſan-tſiang*. Nous vîmes dans la route pluſieurs terres labourées; mais on pourroit en cultiver davantage. La hauteur du Pole eſt ici de quarante dégrés trente-ſix minutes. L'Empereur chaſſa tout le jour dans les montagnes. On fit deux enceintes, où il tua pluſieurs cerfs, quelques chevres & quelques renards. Kert-chilou. Riviere de Horho-pira. Porte de la grande muraille.

Le 23, nous fîmes ſoixante-cinq lis au Nord-Eſt quart de Nord, toujours dans les montagnes. Le chemin étoit plus inégal, & moins facile que les jours précédens. Après avoir fait quelques lis dans la plaine où nous avions campé, nous montâmes une colline, ſur laquelle nous trouvâmes quarante haras de chevaux, rangés en file ſur le grand chemin, afin que l'Empereur pût les voir en paſſant. Ils étoient compoſés de dix-ſept mille, tant jumens que poulains, & ce n'étoit néanmoins que la moitié de ceux qui ſont confiés aux ſoins du Tribunal de *Tai-puſſé*. L'autre moitié eſt ſur les bords de la riviere de Chantu, au de-là du *Tuchi-keu*. Chaque année tous les Officiers des écuries de l'Empereur viennent choiſir, parmi ces chevaux, ceux qui ſont propres au ſervice de Sa Majeſté Impériale. Les autres, à l'âge de trois ans, ſont mis entre les mains du *Ping-pu*, ou du Tribunal de la milice, pour les faire ſervir aux poſtes & aux Haras Impériaux.

	lis.		lis.
22. Kert-chilou, ...	60	23. Sidetey.	65

GERBILLON. 1697. VII. Voyage. Si-de-tey.

autres besoins de l'Etat. Nous campâmes dans un lieu qui se nomme *Si-de-tey*, près duquel on trouve plusieurs fontaines qui forment un Ruisseau. Les Mongols y avoient un grand nombre de tentes, sans compter celles des palfreniers & d'autres gens qui prennent soin des haras du *Tai-pusse*. La hauteur du Pole étoit de quarante dégrés quarante-huit minutes.

Le 24, nous fimes soixante lis, les quarante premiers au Nord-Est, & les vingt derniers au Nord-Nord-Est dans les montagnes. Les vallées sont coupées de ruisseaux, & remplies de bons pâturages. Aussi trouve-t-on sur le chemin plusieurs petits camps de Mongols. Nous campâmes à l'entrée d'une plaine assez grande, sur les bords d'un gros ruisseau qui l'arrose. La hauteur du Pole y est de quarante & un dégrés.

Le 25, nous fimes soixante lis à l'Est-Nord-Est, quart de Nord-Est, & dans un pays semblable à celui des quatre jours précédens, mais un peu plus uni. Nous passâmes seulement deux ou trois petites collines, vers la moitié du chemin; après quoi, nous parcourûmes une grande plaine, d'environ trente lis, où nous trouvâmes quatre-vingt aires de vaches & de bœufs, & cent trente troupeaux de l'Empereur, rangés en file sur le bord du grand chemin. Chaque aire contient cent bêtes à cornes, & chaque troupeau est composé de trois cens moutons. On me dit que depuis le commencement du printems dernier, il étoit mort de maladie vingt mille moutons des troupeaux de l'Empereur, & qu'il en étoit mort beaucoup plus à proportion dans les troupeaux des particuliers. La vallée où nous campâmes est arrosée d'un gros ruisseau, qui produit d'excellens pâturages.

Autres bestiaux & troupeaux de l'Empereur.

Le 26, nous fimes soixante lis presque droit à l'Est, prenant quelquefois un peu du Nord. Le chemin ressemble à celui des jours précédens; mais on ne découvroit plus aux environs de si hautes montagnes: ce n'étoit que des collines, couvertes de bons pâturages. Après avoir fait environ quarante lis, nous passâmes près d'un Hameau, qui contenoit quelques maisons de bois enduites de terre, mais la plûpart ruinées. Nous campâmes dans un lieu nommé *Quey-tu-pulak*, du nom d'une grande fontaine qui n'en est pas éloignée. On trouve aux environs plusieurs mares d'eau. Nous vîmes encore sur le chemin quelques aires de vaches, & quelques troupeaux de moutons, de la dépendance du Tribunal des Rits, ou du *Li-pu*, d'où l'on tire les victimes destinées aux sacrifices. L'Empereur marcha toujours en chassant dans les montagnes.

Quey-tu-pulak.

Le 27, on fit cinquante lis à l'Est, toujours dans des collines, la plûpart remplies de pierres & de roches qui sortent de terre. Nous fimes souvent de petits détours, tantôt au Nord & tantôt au Sud. Nous montâmes & descendimes plusieurs collines, & nous trouvâmes plusieurs vallées arrosées de gros ruisseaux. Nous vîmes un grand nombre de haras de l'Empereur, & de vaches qu'il fait nourrir dans ce canton, où les pâturages sont excellens. C'étoient les mêmes bestiaux que nous avions vûs au mois de Novembre, dans le voyage précédent; mais ils n'étoient pas si gras que nous les avions vûs alors, parce que n'étant nourris que de l'herbe de la campagne, ils maigrissent pendant

	lis.		*lis.*
24.	60	26. Queytu-pulak,	60
25.	65	27. Porkastay,	50

l'hiver & vers le commencement du printems. Ce qui reste d'herbe se pourrissant sur la terre, ils n'ont alors que des racines, qu'ils déterrent avec la corne des pieds. S'il arrive quelque maladie contagieuse dans cette saison, il en périt une infinité. Mais ils se rétablissent avec l'herbe naissante, qui dans un climat si froid ne sort de terre que vers le milieu de Mai ; & comme ils ne travaillent point, ils deviennent extrêmement gras vers la fin de l'automne. Pendant les mois de Juillet & d'Août, ils profitent peu, parce qu'ils sont continuellement tourmentés des mouches.

Au reste le terrain alloit toujours en s'élevant, & le pais étoit fort froid. Un vent de Nord-Oueſt, qui souffla pendant tout le jour, rendoit l'air si perçant, quoique d'ailleurs fort serain, que la plûpart des gens de la suite de l'Empereur étoient vêtus de fourrures. Nous campâmes dans une petite plaine, sur le bord d'un gros ruisseau qui se nomme *Porkaſſay*. Porkaſſay.

Le même jour, l'Empereur donna ordre aux Regules & aux Princes Mongols qui l'avoient suivi dans le voyage, de se séparer le lendemain & de retourner dans leurs cantons. Il leur fit distribuer des vaches & des moutons, pour augmenter leurs troupeaux. Il déclara que son dessein étoit de donner sa troisiéme fille en mariage au petit-fils de *Tuchetu-han*, qu'il avoit créé Regule depuis quelques années. Il donna des ordres pour établir les Eluths nouvellement soumis dans les terres voisines du camp, où les pâturages étoient fort bons. Il leur fit distribuer des chevaux, des vaches & des moutons. Leur nombre montoit à quinze cens, dont la plûpart étoient fort proprement vêtus des habits que Sa Majesté leur avoit fait donner. Mais n'étant point accoutumés au climat ni à la maniere de vivre de Peking, ils y devenoient malades. Ce fut cette raison qui porta l'Empereur à les établir hors de la grande muraille, pour leur rendre le pouvoir de suivre leurs propres usages. Etabliſſement des Eluths nouveaux.

Le 28, on fit environ soixante-dix lis au Nord-Oueſt ; mais ils peuvent être réduits à soixante, parce qu'on ne cessa presque point de monter & de descendre. Nous trouvâmes encore à la sortie du camp un grand nombre de troupeaux, rangés sur les bords du chemin comme les jours précédens. Après avoir fait environ trente lis, nous descendimes la montagne de *Hing-hang*, qui est beaucoup plus élevée du côté de la Chine que de celui de la Tartarie. Aussi marchâmes-nous plus de vingt lis toujours en descendant, mais par une pente presqu'insensible. On campa au milieu d'une vallée qui est entre *Hinkan-tu-bahan* & *Chang-kia-keu*, à vingt-cinq lis de ce dernier lieu. Elle est arrosée d'un ruisseau, qui se forme de plusieurs sources, & resserrée des deux côtés par de hautes montagnes. Les pierres dont elle est couverte n'empêchent pas qu'elle ne soit cultivée en divers endroits, & qu'il n'y croisse de très-beaux grains. Hinkan tubahan.

Le 29, nous fimes quatre-vingt-dix lis ; les vingt-cinq premiers, jusqu'à *Chang-kia-keu*, presque droit au Sud, toujours dans une vallée qui s'étend entre deux chaînes de hautes montagnes. C'est celle du jour précédent, qui continue dans la même direction, & qui est plus cultivée à mesure qu'on s'approche de la grande muraille. Un peu au-dessus de cette porte, nous trouvâmes Chang-kia-keu.

	lis.		lis.
28. Vallée, ...	60.	29. Chang-kia-keu, ...	90

GERBILLON. 1697. VII. Voyage.

les soldats de la garnison rangés sous les armes, au nombre de cinq cens. Après avoir passé la grande muraille, nous fimes encore cinq lis jusqu'à *Hya-pu*, Bourg autrefois célebre par son Commerce, avant les guerres qui ont ruiné les Mongols. Il y reste néanmoins environ dix mille familles, tant dans la Ville que dans les fauxbourgs. Nous y trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés cinquante-deux minutes; d'où il s'ensuit que celle de la porte est de quarante degrés cinquante-trois minutes. On logea le soir à *Swen-wha-fu*.

Hya-pu.

Pao-ngan.

Le 30, nous fimes quatre-vingt lis, & nous logeâmes à *Pao-ngan*, où la hauteur du Pole est de quarante degrés trente minutes.

Le premier de Juillet, 31 de la neuviéme Lune, nous fimes soixante-dix lis, pour aller loger à *Whay-lay-hyen*, où le Prince héritier & ses freres attendoient l'Empereur depuis quelques jours. Ils étoient accompagnés de plusieurs Regules & des principaux Tartares de la Cour qui n'avoient pas été du voyage. Le 2, on fit cent vingt lis, jusqu'à *Chang-ping-cheu*, Ville à six lieues de Peking. L'Impératrice douairiere & les Reines y vinrent au-devant de l'Empereur.

Chang ping-cheu.

Peking.

Le 4, l'Empereur entra dans Peking comme en triomphe. Toute la cavalerie & les huit étendards se trouverent sur son passage, avec les marques de la dignité Impériale, & rangés en fort bel ordre des deux côtés du chemin.

		lis.			*lis.*
30. Pao-ngan,			2. Chang-ping-cheu,		120
	Juillet.		4. Peking,		60
1. Whay-lay-hyen,		70			

§. VIII.

Huitiéme Voyage de Gerbillon en Tartarie.

1698. Départ de l'Auteur avec trois Grands de la Cour.

L'AUTEUR ayant reçu ordre de Sa Majesté Impériale de retourner en Tartarie avec le Pere Antoine Thomas, pour accompagner trois Grands de l'Empire, dont l'un étoit premier Président du Tribunal des Finances, le second, Président du Tribunal des Tartares Mongols, & le troisiéme, un *Megren-changkia* de la confiance particuliere de l'Empereur, partit le 24 de Mai 1698, quinziéme jour de la Lune Chinoise, dans la trente-septiéme année de *Kang-hi*. Le cortege étoit composé de plusieurs Mandarins inférieurs de différens Tribunaux, & de quelques Hyas de l'Empereur. Les trois Seigneurs avoient commission de présider aux Assemblées qui devoient se tenir dans les Etats des Tartares-Kalkas, nouvellement soumis à l'Empereur, pour y régler les affaires publiques, établir des loix & déterminer les Habitations.

Motifs du voyage.

Le premier jour on fit quarante lis, pour aller loger à *Tu-cheu*, Ville à l'Est de la partie Chinoise de Peking. Le Pays qu'on traversa est fort uni & soigneusement cultivé. Les Villages s'y présentent en grand nombre. *Tu-cheu* est

ROUTE.		*lis.*
24. *Mai.* Tong-cheu,		40

une fort groſſe Ville, très-bien peuplée, où le Commerce eſt floriſſant, parce qu'elle eſt ſituée à l'extrêmité du canal royal, qui vient s'y joindre à la riviere. Il s'en détache un petit canal qui conduit à Peking; mais qui ne recevant que de petites Barques, ne ſert qu'à tranſporter le riz du tribut. Le nombre de ces Barques eſt ſi grand, que le canal en eſt couvert pendant tout le tems qu'il n'eſt pas gelé. Nous couchâmes, dit l'Auteur, dans la maiſon d'un riche Marchand de Peking, qui y étoit venu exprès pour recevoir le premier Préſident du Tribunal des Finances, avec lequel je logeois. Nous fûmes traités magnifiquement. GERBILLON 1698. VIII. Voyage. Avec qui l'Auteur logeoit.

Le 25, on fit ſoixante-dix lis; les quarante premiers à l'Eſt demi-quart, vers le Nord, & les trente derniers à l'Eſt-Nord-Eſt, toujours dans un Pays fort uni & bien cultivé. En ſortant de *Tong-cheu*, on paſſa deux bras de la riviere ſur deux mauvais ponts; le premier, compoſé de poûtres & de piliers de bois; le ſecond, de barques. On traverſa pluſieurs Villages, dont les deux plus conſiderables ſe nomment *Yen-kio* & *Hya-tien*. Le premier eſt à vingt lis de Tong-cheu. Le ſecond en eſt à quarante lis, & nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui eſt de ſoixante-dix degrés cinquante-neuf minutes; ce qui revient à quarante degrés de hauteur du Pole. On paſſa la nuit dans le fauxbourg d'une petite Ville, nommée *San-ho*, qui eſt médiocrement peuplée. Villages de Yen-kio & de Hya-tien. San-ho.

Le 26, on fit ſoixante-dix lis; les quarante premiers droit à l'Eſt, & les trente derniers, partie au Nord-Eſt, partie à l'Eſt-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt, toujours dans un Pays uni & cultivé, à l'exception de quelques endroits ſabloneux. Nous paſsâmes une petite Riviere nommée *Tſo-kia-ho*, preſqu'en ſortant de *San-ho*, & nous traverſâmes enſuite pluſieurs Villages, dont les deux principaux ſe nomment *Tuang-kia-ling* & *Pang-kiun*; le premier, à vingt lis de San-ho, & l'autre à quarante. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés deux minutes. On paſſa la nuit à *Ki-cheu*, Ville de médiocre grandeur & peu peuplée, dont la ſituation eſt à quatre ou cinq lis des montagnes qui ſe préſentent au Nord. Ki-cheu.

Le 27, nous fimes ſoixante lis, à l'Eſt quart de Nord-Eſt, dans un Pays ſemblable aux précédens, mais qui a des montagnes au Nord, à la diſtance de huit ou dix lis. Après en avoir fait trente-cinq, nous traverſâmes le grand Village de *Machin-tien*. Un peu au-deſſus de *Chi-men*, petite Ville où nous couchâmes, nous découvrîmes, par une ouverture qui ſemble faite exprès dans les montagnes, la ſépulture des Empereurs de la dynaſtie préſente, à la diſtance d'un lieue au Nord. Les toits, couverts de tuiles émaillées de jaune, brilloient dans cet éloignement. La hauteur méridienne de Chi-men eſt de ſoixante-onze degrés neuf minutes; & par conſéquent la hauteur du Pole, de quarante degrés quatre minutes. Machin-tien.

Le 28, l'équipage fit ſoixante lis à l'Eſt quart de Nord-Eſt. Mais nous le quittâmes, par un détour d'environ dix lis, pour viſiter la ſépulture Impériale, où les trois Grands voulurent rendre leurs reſpects aux cendres de l'ayeul de l'Empereur, à ſon pere *Chun-chi*, & aux trois Impératrices, qui avoient été ſucceſſivement femmes de ce Monarque. Après les cérémonies ordinaires

	lis.		lis.
25. San-ho,	70	27. Chi-men,	60
26. Ki-cheu,	70	28. Tſun-wha-cheu,	60

GERBILLON, 1698. VIII. Voyage. Tſun-wha-cheu.

devant chaque tombeau, nous prîmes un moment de repos. Enſuite recommençant à marcher, nous traverſâmes une grande plaine, environnée preſque entierement de montagnes fort hautes & bien cultivées. A trente-cinq lis de Chi-men, nous paſsâmes dans un aſſez gros Village, nommé *Pu-tſu-tien*, d'où nous allâmes loger à *Tſun-wha-cheu*, Ville médiocre du ſecond ordre. On lui donne treize lis de tour, mais elle eſt peuplée, & n'a rien de remarquable que l'abondance du tabac qui croît dans ſon territoire, & qui paſſe pour le meilleur de la Province. On en tranſporte beaucoup à Peking.

San-tun-ying, Ville forte.

Le 29, nous fîmes cinquante lis à l'Eſt, quart de Nord-Eſt, à l'exception des dix derniers, où nous entrâmes dans des montagnes. On traverſa pluſieurs petits Villages pour ſe rendre à *San-tun-ying*, où l'on paſſa la nuit. C'eſt une petite Ville de guerre, autrefois très-forte à la maniere du Pays & gardée par des troupes nombreuſes. Aujourd'hui les murailles tombent en ruines, & la garniſon n'eſt que de quatre cens ſoldats Chinois, ſous le commandement d'un *Fu-tſiang*. Elle ne laiſſe pas d'être aſſez peuplée & d'entretenir un commerce avantageux avec les Tartares de *Karchin*. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante degrés vingt minutes. Cependant, comme le Ciel étoit à demi couvert lorſqu'on prit la hauteur méridienne du Soleil, cette hauteur n'eſt pas certaine.

Le 30, on fit ſoixante lis; les dix premiers droit au Nord, & le reſte au Nord-Nord-Eſt. Mais les détours qu'il fallut faire dans les montagnes pendant les quarante derniers lis, nous font réduire cette journée à quarante lis. Nous paſsâmes devant pluſieurs petits Hameaux, qui nous parurent fort miſérables. Les terres étoient cultivées dans les vallées & ſur les pentes des collines. Après avoir fait environ dix lis, nous nous engageâmes entre de petites montagnes couvertes de boſquets très-agréables, qui nous formerent pendant vingt lis un délicieux payſage. Enſuite nous paſsâmes une hauteur, après laquelle nous traverſâmes la Riviere de *Lan-ho*, ſur un mauvais pont. Cette Riviere, qui coule vers l'Eſt & va ſe décharger dans la Mer orientale, eſt ſi large & ſi profonde qu'elle ne peut être paſſée à gué. On y voyoit flotter beaucoup de bois de chauffage & quelques trains de bois à bâtir, avec pluſieurs petites barques qui ſervent aux conducteurs de ce bois. Près du pont s'offroit un Village, ou plûtôt une petite rue bordée de maiſons, entre leſquelles on trouve des Hôtelleries.

Riviere de Lan-ho.

Après avoir paſſé le *Lan-ho*, nous montâmes & deſcendîmes deux hauteurs, dont la ſeconde eſt aſſez élevée. Elle n'a qu'un chemin, taillé dans le roc avec beaucoup de travail, & ſi étroit qu'à peine deux charettes y paſſeroient-elles de front. Enſuite on tourna beaucoup autour des montagnes, à douze lis de *Hi-ſong-keu*, où l'on alla paſſer la nuit. On paſſa devant une Forteresſe, nommée *Lan-yang*, qui paroît abandonnée. *Hi-ſong-keu* eſt le nom d'une autre Forteresſe, voiſine de la grande muraille comme *Ku-pe-keu*, mais moins grande & moins peuplée. La hauteur du Pole y eſt de quarante degrés trente minutes.

Le 31, on fit ſoixante lis; les vingt-cinq premiers au Nord-Eſt, & les quinze

	lis.		lis.
29. San-tun-ying, ...	50	31. Quan ching, ...	60
30. Hi-ſong-keu, ...	49		

ſuivans

suivans à l'Est-Nord-Est quart de Nord-Est. Pendant les vingt derniers, nous tournâmes beaucoup autour des montagnes ; ce qui réduisit notre route à cinquante lis au Nord-Est. Après avoir passé devant la Forteresse, nous passâmes la grande muraille par une porte dont j'ai déja donné la description. Le chemin fut presque toujours entre des montagnes escarpées, où l'on trouve seulement quelques vallées dont les terres sont cultivées, & qui contiennent de petits Hameaux, pour l'habitation des Chinois qui les cultivent. Ces terres appartiennent à l'Empereur & sont très-fertiles. Les montagnes sont couvertes de bois, sur-tout de chênes. Nous passâmes ensuite deux petits ruisseaux, & deux montagnes où le chemin n'est pas difficile. Le camp fut assis dans une vallée bien cultivée, au-dessous d'un Village qui se nomme *Quan-chin*, & près duquel passe une petite riviere. Le tems ayant été couvert à midi, nous ne pûmes prendre la hauteur du Soleil. Mais nous commençâmes à prendre la mesure du chemin, depuis la grande muraille, avec une corde de cent quatre-vingt changs, que nous avions fait mesurer exactement. Dix pieds Chinois font un chang, & par conséquent trois de ces cordes faisoient un lis.

Autre porte de la grande muraille.

Quan-chin.

Mesure du chemin.

Le premier jour de Juin, vingt-troisiéme de la quatriéme Lune, on fit cinquante-trois lis, toujours entre des montagnes ; mais les détours nécessaires peuvent les faire réduire à quarante-cinq au Nord-Est. Toutes les montagnes étoient couvertes de fort beaux bois, entre lesquels on distinguoit une infinité d'abricotiers sauvages. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois la petite Riviere de *Moha* ou de *Paho*, qui tourne dans les vallées. On découvroit quelques Hameaux, mais en plus petit nombre & plus pauvres que les précédens. Nous campâmes un peu au-delà d'un détroit de montagnes, que les Chinois nomment *Ta-kia keu*, dans une plaine qui offroit quelques chaumines & des terres cultivées. Elle est arrosée par un gros ruisseau & remplie de bons pâturages. Ce Détroit s'appelle, en Tartare, *Taki-haptchil-angha*.

Ta-kia-keu.

Le 2, on fit cinquante lis au Nord-Nord-Est, dans un Pays beaucoup plus découvert que les deux jours précédens. Quoique nous marchassions toujours entre des montagnes, les vallées étoient plus spacieuses & les collines moins couvertes de bois ; aussi le Pays nous parut-il plus cultivé & plus rempli d'Habitations. Après avoir fait vingt-quatre lis, nous traversâmes un gros Village, nommé *Ouchekia*, qui est la premiere poste depuis *Hi-fong-keu*. Il est situé au milieu d'une belle vallée, arrosée de plusieurs ruisseaux & d'une petite riviere qui se nomme *Chibeky*. Depuis *Hi-fong-keu* jusqu'à *Ouchekia*, le Pays appartient en propre à l'Empereur, pour lequel on y entretient plusieurs bonnes Fermes.

Poste d'Ouchekia.

C'est-là qu'on entre dans le Pays de *Karchin*. Le Regule de cette contrée avoit envoyé son troisiéme fils au-devant des trois *Tajins*, pour les saluer de sa part & leur donner le divertissement de la chasse. Nous passâmes & repassâmes plusieurs fois une petite Riviere nommée *Hongor*, qui va se jetter dans le *Lan-ho*, où elle porte les trains de bois qu'on coupe dans le pays pour les envoyer à Peking ; ce qui produit un revenu considerable au Regule de Karchin.

Pays de Karchin.

	Juin.	*lis.*		*lis.*
1.	Ta-kia-keu, ...	53	2. Soraho, ...	55

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

On campa dans une vallée, nommée *Soraho*, sur le bord d'une riviere qui s'appelle *Sirgha*, & proche d'un Hameau composé de quelques maisons de terre & de paille, dans un lieu nommé *Sirgha-pirai-honghor-angha*, parce que les deux Rivieres de Honghor & de Sirgha viennent s'y joindre.

Jonction du Honghor & du Sirgha.

Le 3, on fit soixante lis au Nord, demi-quart de Nord-Est. Après en avoir fait presque la moitié dans la même vallée où nous avions campé, nous montâmes sur des hauteurs, d'où nous descendimes dans une autre vallée fort large & qui s'étend fort loin, mais dont le terrain est inégal. Elle est arrosée d'une petite Riviere, qui se nomme *Lyan-ho*, & qui se rendant au Nord-Est dans la Province de *Lyau-tong*, reçoit quantité d'autres petites rivieres qui la grossissent extraordinairement. On campa sur ses bords, près d'un rocher escarpé, qui se nomme *Queissou-hata*, où l'on voyoit quelques chaumines & plusieurs tentes des Mongols de Karchin. Ce lieu, que les Chinois nomment *Ouchekia*, est la seconde poste depuis *Hi-fong-keu*. Le Pays que nous eûmes à traverser manque de culture, quoiqu'il en puisse recevoir, & paroît si dépourvu d'Habitans, que sur toute la route nous ne découvrimes pas plus de trois ou quatre misérables tentes de Mongols, à dix lis du lieu où nous campâmes. La hauteur du Pole y est de quarante & un degrés vingt-quatre minutes.

Riviere de Lyan-ho.

Le [illegible] fit 54 lis au Nord-Nord-Est demi-quart Nord-Est, toujours dans un Pays découvert, où l'on voit des collines couvertes de pâturages, & peu de hautes montagnes. Nous en avions une chaîne au Nord-Oueſt & à l'Oueſt, mais éloignée de quatre ou cinq lieues. Nous côtoyâmes aussi quelques montagnes à l'Est, mais moins hautes & plus découvertes, & nous ne cessâmes point de marcher dans la plaine. A six ou sept lis du camp, nous trouvâmes, à l'Est, les restes d'une Ville dont les murailles & les tours de terre subsistent encore à demi ruinées. Nous passâmes aussi deux petites rivieres, qui coulent à l'Est & au Sud-Est; la premiere, un peu plus grande que la seconde, quoiqu'elle n'eût pas deux pieds d'eau à l'endroit où nous la passâmes. On voyoit plusieurs Hameaux & quelques tentes de Mongols dans les plaines, dont peu de parties étoient cultivées. Le reste n'offroit que des pâturages. Ces terres appartenoient à un Taiki de Karchin, proche parent du Regule. Nous campâmes au-delà d'un ruisseau, dans une plaine nommée *Ike-chun*, qui s'étend à perte de vûe vers le Nord. On découvroit, à l'Est du camp, une tour qui se nomme en Mongol, *Chahan-subarhan*, reste d'une ancienne Ville. Nous y prîmes la hauteur méridienne du Soleil, qui étoit de soixante-dix degrés cinquante-quatre minutes; ce qui donne quarante-un degrés trente sept minutes de hauteur du Pole.

Reste d'une Ville ruinée.

Le 5, on fit cinquante lis au Nord quart d'Oueſt. Le Pays que nous traversâmes étoit encore découvert & sans bois. Mais après les trente premiers lis, nous trouvâmes des montagnes plus escarpées. On prit droit à l'Oueſt pour les éviter, & nous entrâmes bien-tôt dans une belle vallée, nommée *Pahien-tohoy*, qui est arrosée d'une riviere plus considerable que toutes celles que nous avions passées depuis que nous étions sortis de la Chine. Cette riviere, qui se

Vallée de Pahien-tohoy.

	lis.		lis.
3. Queissou-hata, ...	60	5. Riviere de Kodolon, ...	50
4. Ike-chun, ...	54		

nomme *Kodolen*, coule dans la vallée, de l'Oueſt à l'Eſt-Nord-Eſt. Ses bords, qui ſont cultivés dans quantité d'endroits, offrent un grand nombre d'Habitations, dont la principale étoit la réſidence du Prince *Erinchi*, un des premiers Taikis de Karchin. C'eſt le chef d'une famille qui regnoit autrefois dans le Pays, avant qu'il eût été donné au pere du Regule régnant, qui eſt d'extraction Chinoiſe. Sa maiſon, qui étoit bâtie de briques & couverte de tuiles, ſe faiſoit diſtinguer entre toutes les autres, qui n'étoient que de terre & de paille. Nous campâmes à dix lis de cette maiſon, au Nord-Nord-Eſt, ſur les bords de la riviere. Nous nous étions fort approchés des hautes montagnes que nous avions ſuivies en les laiſſant à l'Oueſt, & qui s'étendent Nord & Sud.

Riviere de Kodolen.

Réſidence d'Erinchi, Prince Karchin.

Pendant qu'on dreſſoit les tentes, je montai ſur une hauteur qui étoit à l'Eſt du camp, d'où je jugeai qu'on pouvoit découvrir le rocher de *Queiſſou-hata*, où nous avions campé le jour précédent. Une bouſſole à pinnules me fit trouver que ce rocher nous demeuroit au Sud ſix degrés vers l'Oueſt; d'où l'on doit conclure, en ſuppoſant que la variation de l'aimant fût la même qu'à Peking, que tout compenſé, la route des deux jours de marche, depuis ce rocher, doit être miſe au Nord dix degrés vers l'Eſt. Nous ne pûmes prendre la hauteur du méridien, parce que le tems étoit couvert.

Variation de l'aimant.

Le 6, on ne fit que trente-trois lis, dont les vingt-cinq premiers furent au Nord quart de Nord-Oueſt. Après en avoir fait douze ou quinze, nous paſsâmes une hauteur, & nous entrâmes dans une autre vallée, mais plus grande, mieux cultivée & plus remplie d'Habitations que la précédente, quoique le terrain y ſoit aſſez inégal. Après dix autres lis, nous paſsâmes encore une hauteur plus conſiderable & toute couverte de broſſailles, qui ſont mêlées d'un grand nombre d'abricotiers ſauvages, la plûpart chargés de fruits. Le terroir de ces collines eſt d'une terre rougeâtre, mêlée de gros ſable. Il y a beaucoup d'apparence qu'il ſeroit propre pour la vigne, s'il n'y manquoit peut-être un peu de chaleur pour mûrir les raiſins. Des deux côtés, on découvroit des montagnes couvertes de broſſailles, où l'on trouve beaucoup de lievres & de faiſans. Au bas de cette hauteur, nous trouvâmes deux vallées, dont l'une prend au Nord-Eſt & l'autre au Nord-Oueſt, & qui offroient pluſieurs Habitations. Les terres étoient cultivées par intervalles. Nous ſuivîmes la vallée du Nord-Oueſt, l'eſpace d'environ cinq lis, & nous y campâmes ſur le bord d'un ruiſſeau, dans un lieu qui eſt nommé *Putole*.

Abricotiers ſauvages, & terrain propre à la vigne.

Le 7, on fit ſoixante lis; les quinze premiers au Nord-Nord-Eſt, & les quarante-cinq autres droit au Nord. Après les quatre premiers, nous paſsâmes une montagne qui ſe nomme *Pulengher-tabahan*, au pied de laquelle eſt une fontaine. On deſcendit enſuite dans une grande plaine, où commence le Pays d'*Onhiot*. Cette plaine s'étend à perte de vûe, excepté vers le Nord, où elle eſt bordée de montagnes. Elle eſt remplie de faiſans & de lievres dans les endroits qui ſont couverts de broſſailles. Le reſte du terroir eſt bon & fertile; mais il n'eſt cultivé qu'en partie, par quelques Mongols, qui ont leurs tentes ſur les bords de deux rivieres dont il eſt arroſé. La plus méridionale ſe nomme *Sibé*. Elle eſt guéable & n'a pas plus de dix pas de largeur. Son cours étant à

Pulengher-tabahan.

Riviere de Sibé.

	lis.		lis.
6. Putola, ...	33	7. Riviere de Sibé, ...	60

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

l'Eſt, comme celui de toutes les rivieres que nous avions paſſées dans le Pays de *Karchin*, elle va ſe rendre dans le Lyau, qui traverſe la Province de *Lyau-tong* & qui lui donne ſon nom. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous campâmes, eſt de quarante-deux degrés dix-huit minutes. Sur les dix heures du matin on reſſentit un tremblement de terre, dont je ne m'apperçus pas, non-plus que mes compagnons, parce que nous étions à cheval; mais pluſieurs de nos gens, qui étoient deſcendus pour ſe repoſer, aſſurerent qu'il avoit été conſiderable.

Tremblement de terre.

Le 8, on ne fit que dix-huit lis au Nord. Nous campâmes dans la même plaine, près d'une Riviere nommée *Sirgha*, plus large & plus profonde que celle de *Sibé*. Elle coule de même à l'Eſt. Nos gens y pêcherent avec leurs filets & prirent quelques poiſſons aſſez gros. On voyoit ſur ſes bords pluſieurs tentes de Mongols, qui cultivent quelques parties des terres voiſines. Les pâturages y ſont excellens, & les broſſailles renferment quantité de lievres.

Riviere de Sirgha.

Le 9, nous fimes ſoixante-cinq lis; les trente premiers au Nord quart de Nord-Eſt, dans la même plaine, en nous approchant des montagnes qui la bornent. Nous y vîmes une petite fontaine, nommée *Mao-pulak*. Enſuite, ayant tourné au Nord-Eſt, puis à l'Eſt dans les montagnes, nous y fimes environ quinze lis, après leſquels nous jugeâmes que depuis la Montagne de *Pulengher*, où commence le Pays d'*Omhiot*, il y avoit en droiture juſqu'à celles-ci, environ quatre-vingt-quinze lis au Nord, dix-huit degrés vers le Nord-Eſt. Au-delà de ces montagnes, dont les chemins n'ont pas d'autre difficulté que de profondes ravines qu'il faut paſſer, nous entrâmes dans une autre plaine, où nous fimes vingt lis, Nord quart de Nord Eſt; & ſur la fin nous prîmes un peu de Nord-Eſt, pour aller camper près d'une petite riviere, nommée *Perké*, qui va ſe jetter dans le *Lyau*, lorſqu'elle conſerve aſſez d'eau pour y arriver. On ne trouve pas d'eau ſur le chemin, ni la moindre Habitation. Le terrain nous parut fort ſec & d'une terre peu liée, quoiqu'il y ait partout de fort bons pâturages. On voyoit à quelques lis du camp, au Sud-Eſt, pluſieurs tentes de Mongols, campés ſur les bords du même ruiſſeau. Nous ſéjournâmes les deux jours ſuivans, pour donner le tems de retrouver quantité de chevaux qu'on avoit perdus la nuit précédente.

Pays d'Omhiot.

Riviere de Perké.

Le 12, on fit quarante-ſix lis au Nord, dix-ſept dégrés vers l'Eſt, environ la moitié dans la plaine où nous avions campé. Enſuite, après avoir paſſé une petite hauteur, nous entrâmes dans une autre plaine, qui s'étend vers l'Eſt à perte de vue, & qui eſt bornée par quelques montagnes au Nord-Oueſt & à l'Oueſt. C'eſt un pays toujours plus découvert, ſans bois & ſans broſſailles. On campa près d'une habitation de Mongols, nommée *Hotoſin-hutuk*, qui conſiſtoit en douze ou quinze tentes. Il fallut s'y contenter de l'eau de quelques puits. La hauteur du Pole y eſt de quarante-deux dégrés cinquante-huit minutes. Nous apprîmes, ce jour-là, que le pays d'*Omhiot* eſt diviſé entre deux Seigneurs. Le premier, qui eſt *Kiun-vang*, ou Regule du ſecond ordre, en poſſede la principale partie. Il étend ſa domination juſqu'à *Ulaſtay*, pays ſemé de bois & de monta-

Hotoſin-hutuk.

Eclairciſſement ſur le pays d'Omhiot.

	lis.		lis.
8. Riviere de Sirgha, ...	18	12. Hotoſin-hutuk, ...	45
9. Mao-pulak, ...	65.		

gnes, où l'Empereur prend plaisir à chasser pendant l'automne. Ce Regule est chef d'un des quarante-neuf Etendards de Mongols, qui est composé de *Nurus* ou compagnies de cent cinquante chefs de famille. Il n'a pas de demeure fixe. Son camp est ordinairement sur les bords du *Sirgha* & du *Sibé*. Cependant sa mere & son frere se sont bâtis chacun une maison de brique ; la premiere sur le bord du Sirgha, à quarante lis du lieu où nous avions campé ; l'autre un peu au Nord-Est d'Ulastay. On voit aussi quelques maisons de terre & de bois, couvertes de pailles, qui appartiennent aux Mongols ; mais la plûpart de ces Tartares habitent sous des tentes, & ne laissent pas de labourer la terre, qui est assez bonne en quelques endroits, malgré la froideur du climat. Les petites rivieres & les ruisseaux du pays d'*Omhiot*, ont leur cours de l'Ouest à l'Est, & vont se rendre dans le Lyau.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Principal Regule.

L'autre partie du pays dépend d'un *Peylé*, c'est-à-dire, d'un Prince du troisiéme ordre. Ses terres sont à l'Est. C'est dans son pays que nous avions marché ce jour-là & le jour précédent. On y trouve d'excellens fourages, quoique le terroir y soit sabloneux. Ce Peylé n'ayant que dix *Nurus* dans l'Etendard dont il est le chef, a la moitié moins de Sujets que le *Kiun-vang*. Comme il n'a pas non plus de demeure fixe, il campe ordinairement à soixante-dix ou quatre-vingt lis Nord-Est du lieu où nous étions campés. Mais il en étoit alors à plus de trois cens lis, du côté de l'Ouest. Nous étions à la hauteur du mont *Pe-cha*, que les Mongols nomment *Hamar-tardahan*. C'est à cette montagne que se termine le pays d'*Omhiot* vers le Nord-Ouest. On n'y trouve pas d'autres rivieres que le *Sibé* & le *Sirgha*, qui le traversent par le milieu, avec quelques ruisseaux, tels que le *Perké*. Le *Lien-ho*, où se jettent ces deux rivieres, passe aussi dans une partie des terres qui sont au Sud-Est ; & le *Sira muren*, qui le sépare des Etats de *Parin*, le termine au Nord.

Second Prince des Omhiots.

Le 13, on fit cent lis. Après en avoir fait vingt, nous découvrîmes plusieurs habitations de Mongols, dans un pays qui se nomme *Imatu-hutuk*. Dix lis plus loin, nous entrâmes dans des montagnes, prenant beaucoup de l'Ouest depuis le Nord-Nord-Ouest jusqu'à l'Ouest-Nord-Ouest ; encore fîmes-nous une partie du chemin droit à l'Ouest. On suivit les vallées par divers détours, pour éviter les montagnes & les sables, que nous eûmes presque toujours à l'Orient & que nous ne cessions pas cotoyer. C'est la queue du desert de *Chamo*. On ne pût éviter néanmoins de faire quelques lis dans ces sables ; mais ce n'étoit rien en comparaison de ceux qui se présentoient à l'Est. Nous traversâmes plusieurs plaines, où l'on découvroit les tentes des Mongols qui y cultivent les meilleures terres. Après avoir fait trente cinq lis, nous nous arrêtâmes pour prendre la hauteur méridienne, qui fut de soixante-douze dégrés ; ce qui donne quarante-trois dégrés treize minutes de hauteur du Pole. Ensuite notre route continua dans les vallées, ou entre des montagnes où tout est rempli d'arbrisseaux & de broussailles, mêlés d'une infinité d'abricotiers sauvages. On n'eut à passer que deux hauteurs un peu considérables ; mais quinze ou dix-huit lis au-dessus du camp, nous traversâmes quatre ou cinq lis de sables, après quoi nous descendîmes dans une belle prairie, au milieu de laquelle passe.

Imatu hutuk.

Queue du Desert de Chamo.

13. Imatu-hutuk. . . . . 106. *lis.*

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

la riviere de *Sira* ou *Chira*. Cette riviere prend ſa ſource au mont *Pe-cha*; traverſe le pays d'*Omhiot* de l'Oueſt à l'Eſt, entre dans le pays d'*Ohan*, qui eſt limitrophe d'Omhiot à l'Eſt, paſſe dans les terres où réſide *Chang-ſu-vang*, principal Prince du pays d'*Ohan*, & s'y joignant à une autre riviere, va ſe jetter dans le *Lian-ho*, qui eſt la plus grande que nous euſſions rencontrée depuis *Hi-fong l'u*. Dans ſes endroits les plus reſſerrés, elle n'a pas moins de vingt ou vingt-cinq pas de largeur. Son cours eſt fort rapide de l'Oueſt à l'Eſt, & ſes eaux ſont obſcures, parce qu'elles entraînent beaucoup de ſables. On fit dix ou douze lis dans cette prairie; & paſſant la riviere à gué, dans un endroit où ſa profondeur n'eſt que d'environ trois pieds, on campa ſur ſes bords, près d'un lieu qui ſe nomme *Kurké-kiamon*, c'eſt-à-dire, les *cinquante maiſons*. Ici commence le pays de *Parin*. Notre route, depuis que nous étions entrés dans les montagnes, peut être réduite à ſoixante lis au Nord-Oueſt. La riviere de *Sora* fait la ſéparation des Etats d'Omhiot & de Parin.

Riviere de Sira & ſon cours.

Pays de Parin.

Le 14, on fit ſoixante lis, les vingt cinq premiers au Nord-Nord-Oueſt, & le reſte preſque toujours au Nord, excepté que pour les ſix derniers nous prîmes beaucoup de l'Oueſt. Nous marchâmes ſans ceſſe dans de petites plaines, ou dans des vallées, entre de petites hauteurs remplies de broſſailles, d'arbriſſeaux & d'excellens fourages. Le terrain étoit ſabloneux, à la réſerve des vallées, où l'on voyoit quelques endroits marécageux, & remplis d'eau. Nous trouvâmes pluſieurs tentes de Mongols, & quelques terres labourées. On campa dans une belle plaine, ſur les bords d'une riviere nommée *Hara-muren*, dans un lieu qui ſe nomme *Kachique-keleſu-purhaſutay*. La riviere coule au milieu de la plaine, du Nord-Oueſt au Sud.

Réſidence du Regule de Parin & des Princes de ſa Cour.

Cette prairie eſt la plus belle que nous euſſions vue dans toute la route. Vers le Nord, à trois lis de la riviere, étoit ſituée entre des montagnes la maiſon du Regule de *Parin*, qui eſt *Kiun-vang*. A quelque diſtance étoit celle de ſa mere, ſœur de l'Empereur *Chun-chi*. Aſſez proche étoit celle de la fille de l'Empereur *Kang-hi*, mariée au petit fils de la ſœur de Chun-chi, frere du Regule. Toutes ces maiſons nous parurent commodes, grandes & bien bâties. Elles avoient été conſtruites par des ouvriers de Peking. On trouve encore quelques autres maiſons dans le voiſinage, & quantité de tentes dans la plaine, ſur les bords de la riviere. Les terres ſont labourées aux environs. Nos *Tajins* & les Mandarins de leur ſuite allerent rendre leurs reſpects aux deux Princeſſes, qui les reçurent & les traiterent fort bien. La riviere de *Hara-muren* prend, dit-on, ſa ſource dans le pays d'*Uchu-muchin*, & va ſe joindre à la riviere de *Sira-muren*. Nous trouvâmes ici, pour hauteur du Pole, quarante-huit dégrés quarante & une minutes.

Autre tremblement de terre.

Nos Tajins apprirent des Princeſſes, que le matin du même jour elles avoient encore ſenti un tremblement de terre, vers les huit heures, mais moindre que celui des jours précédens, qui avoit été ſi conſidérable dans leur habitation, qu'elles avoient été obligées de camper ſous des tentes. Comme nous marchions à cheval, aucun de nous ne s'en étoit apperçu.

Le 15, on fit ſoixante lis, toujours dans la même prairie, au Nord quart

	lis.		lis.
14. Hara-muren, ...	60	15. Kairé-hata, ...	60

de Nord-Oueſt, ſans quitter les bords du *Hara-muren*, qui ſerpente dans la plaine; & nous campâmes ſur la même riviere, près d'une montagne nommée *Hara-hata*, ou *Kairé-hata*. Nous vîmes encore pluſieurs tentes de Mongols, & divers morceaux de terres labourées. A l'Oueſt de la prairie, on découvre des ſables mouvans, & au Nord-Oueſt une grand chaîne de montagnes, qui regne fort loin du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. A l'Eſt, on voit un groupe d'autres montagnes, qui s'appellent *Nimatu*. La hauteur du Pole, quarante-trois dégrés cinquante-huit minutes.

Diverſes montagnes.

Le 16, nous fîmes ſoixante-quinze lis; les quinze premiers au Nord quart de Nord-Oueſt: après quoi nous quittâmes la riviere pour paſſer entre des montagnes, où nous vîmes quelques tentes de Mongols qui paroiſſoient fort pauvres. Un Taiki ne laiſſoit pas d'y faire ſa demeure. Nous avançâmes ſept ou huit lis plus loin vers l'Eſt. Enſuite, ayant tourné à l'Oueſt-Sud-Oueſt & de-là au Nord-Oueſt, nous prîmes ſur la fin beaucoup plus du Nord. Le pays que nous eûmes à traverſer étoit fort découvert, & les montagnes paroiſſoient nues. En nous éloignant du Hara-muren, nous trouvâmes les pâturages moins bons. Le terrain devenoit plus ſec & moins capable de culture. Après avoir fait ſoixante-dix lis, nous entrâmes dans une prairie où les pâturages ſont excellens. Elle eſt arroſée d'un ruiſſeau dont l'eau eſt d'une extrême fraicheur, & qui vient d'une fontaine au Nord, nommée *Kuturi-hu-pulak*, près de laquelle on aſſit le camp. Une Comteſſe Mongole vint attendre nos Tajins ſur la route, pour s'informer de la ſanté de l'Empereur. Elle leur offrit des rafraichiſſemens à la maniere des Tartares, & à chacun deux chevaux, qu'ils accepterent, en lui faiſant préſent auſſi de quelques pieces de ſoye. Cette Dame étoit du pays d'*Uchu-muchin*, qui eſt à l'Oueſt & au Nord-Oueſt de *Parin*.

Fontaine de Kuturi-hu-pulak.

Politeſſe d'une Comteſſe Mongole.

Le 17, on fit ſoixante lis, d'abord entre des montagnes fort nues. C'eſt la chaine qui eſt contigue au mont *Pe-cha*, & qui porte le nom d'*Ingan* vers la ſource du ruiſſeau près duquel on avoit campé. Enſuite nous entrâmes dans une plaine ſabloneuſe, dont quelques parties offroient des marécages. Après avoir fait environ vingt lis, nous entrâmes dans une autre plaine, beaucoup plus étendue, au milieu de laquelle on trouve pluſieurs mares d'eau dormante. Les environs étoient couverts de tentes Mongoles, près deſquelles on voyoit, comme dans la plaine, un grand nombre de vaches, mais peu d'autres beſtiaux. Le terroir de cette plaine nous parut fort nitreux. Les pâturages y ſont bons vers le centre. Tout étoit inondé près d'un gros ruiſſeau, ſur les bords duquel nous allâmes camper vers l'extrémité de la plaine, au pied des collines qui la ferment au Nord-Oueſt. Comme il ne s'offroit point de bois aux environs, on fut réduit à bruler la fiente des animaux. Cette chaîne de collines, que nous avions cotoyées les jours précédens du côté de l'Oueſt, finit dès le commencement de notre marche, & le pays étoit beaucoup plus découvert. Enſuite, lorſque nous eûmes paſſé les montagnes qui bordoient au Nord le lieu où nous avions campé, nous ne trouvâmes plus que des collines, dont la grande plaine étoit preſqu'environnée.

Montagnes d'Ingan.

Grande plaine.

La chaîne de montagnes que les Mancheous nomment *Ingan*, & que nous

Séparation des Pays de Parin & d'Uchu-muchin.

	lis.		lis.
16. Kuturi-hu-pulak, ...	75	17. Kultu, ...	50

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

paſsâmes un peu au deſſous de notre camp, ſépare les pays de *Parin* & *d'Uchu-muchin*. C'eſt le lieu le plus élevé qui ſe trouve dans toute cette étendue de pays qui eſt entre la mer du Sud & celle du Nord ; à-peu-près au même méridien, car toutes les eaux qui coulent en abondance des montagnes, ſe partagent tellement, que celles qui coulent vers le Sud vont ſe jetter dans la mer qui eſt au Sud de la grande muraille ; tandis que celles qui coulent du côté Septentrional des montagnes dont cette chaîne eſt formée, & qui ſont le plus au Nord, vont ſe jetter dans la mer Orientale qui eſt au Nord de la Chine.

Le 18, on fit trente-huit lis ; trente au Nord, prenant un peu de l'Oueſt, & le reſte au Nord-Nord-Oueſt, toujours dans une belle plaine qui eſt la continuation de celle où nous avions campé. Elle eſt reſſerrée d'ailleurs par de petites collines. Mais à dix ou douze lis de-là, elle recommence à s'élargir de plus de dix lis Nord & Sud, ſans ceſſer d'être bordée à l'Eſt & à l'Oueſt par des collines & d'être arroſée du même ruiſſeau. Après s'être étendue juſqu'à vingt lis Nord & Sud, elle ſe diviſe en deux parties ; l'une qui va au Nord-Eſt & qui eſt ſuivie du même ruiſſeau ; l'autre, qui prend au Nord-Oueſt, & qui eſt arroſée d'une petite riviere, nommée *Palu-hur*, ſur les bords de laquelle on aſſit le camp, dans un lieu qui ſe nomme *Paluhur-pira*, & qui eſt bordé à l'Oueſt & au Nord-Oueſt par des ſables mouvans.

Paluhur-pira.

On nous raconta que huit ans auparavant, le Khan des Eluths étoit venu camper dans cette plaine, lorſqu'il s'étoit approché de la Chine, & qu'il avoit à-peu-près ſuivi le même chemin que nous juſqu'aux montagnes d'Ingan. Pluſieurs Taikis du pays d'*Uchu-muchin* s'étoient ſoumis à lui & lui avoient fait des préſens. Mais ils furent condamnés l'année ſuivante au dernier ſupplice, dans l'aſſemblée des Etats de Tartarie. Comme nous n'étions pas éloignés du lieu où le Regule faiſoit ſa réſidence, il vint avec ſon fils au devant de nos Tajins, pour demander des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, & leur fit préparer dans le camp un feſtin à la Tartare.

Le 19, nous ne fimes que dix-neuf lis, au Nord quart de Nord-Oueſt, en remontant le long de la riviere, dans un Pays plat. Nous campâmes dans le lieu même où réſidoit le Regule d'*Uchu-muchin*, ſur les bords de la même Riviere. Ce lieu ſe nomme *Gongheer*. Le Regule étoit *Tſin-vang*, c'eſt-à-dire, Prince du premier ordre. C'étoit un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui comptoit vingt-quatre *Nurus* dans ſon Etendard. Il vint recevoir nos Tajins, les mena chez lui, c'eſt-à-dire dans ſes tentes, qui étoient belles & propres, & leur fit un feſtin de viandes de mouton & de bœuf, de lait & de crême. Enſuite il les conduiſit à leurs tentes. Nous trouvâmes, à Gongheer, quarante-quatre degrés quatre minutes de hauteur du Pole.

Gongheer, réſidence du Regule d'Uchu-muchin.

Le 20, on ſéjourna, pour donner le tems aux valets de l'équipage de ſe fournir de moutons, & de changer quelques bêtes de charge qui paroiſſoient épuiſées de fatigue.

Le 21, on fit quatre-vingt-dix lis, toujours au Nord-Eſt, dans un Pays fort uni. Nous repaſsâmes d'abord la Riviere de *Paluhur*, à douze ou quinze

Riviere de Paluhur.

	lis.		lis.
18. Paluhur-pira, ...	38	21. Pachay-kubur, ...	90
19. Gongheer, ...	19		

lis

lis de Gongheer, & nous découvrîmes quantité de tentes disperſées. Au lieu des excellens fourages que la plaine offre pendant quelques lis, on n'y trouve plus enſuite que des ſables, qui rendent le terrain fort inégal. Après avoir fait vingt lis, nous paſſâmes à la vûe d'un Etang, nommé *Kon-don-nor*, que nous laiſsâmes à l'Oueſt. De-là nous continuâmes de marcher dans un Pays fort découvert, où l'on ne voyoit des montagnes qu'au Sud-Oueſt & dans un grand éloignement. Le terrain étoit ſabloneux & les pâturages fort maigres. A quatorze lis de *Kon-don-nor*, nous vîmes un autre Etang, qui ſe nomme *Keremtu-nor*, & nous allâmes camper près de trois ou quatre mares d'eau, qui ne paroiſſoient qu'un amas d'eau de pluie. Cette eau n'étoit pas bourbeuſe & n'avoit rien de mauvais dans le goût; mais elle ſe troubloit en bouillant, & par degrés il ſe formoit deſſus une pellicule aſſez épaiſſe. C'étoit du nître, dont tout le terrain eſt rempli, & qui rend la terre ſi molle que les chevaux y enfonçoient beaucoup. Le fourage y étoit en abondance; mais n'y pouvant trouver de bois à brûler, on employa la fiente des animaux. Ce lieu s'appelle *Pachay-kubur*.

Kon-don-nor.

Pachay-kubur.

Le 22, on fit ſoixante lis, au Nord-Nord-Eſt quart de Nord Eſt. Nous paſsâmes d'abord une hauteur de ſable, après laquelle nous deſcendîmes dans une plaine environnée de collines d'un ſable dur & couvert d'herbes, où l'on voyoit une prodigieuſe quantité de moucherons. Cette plaine offroit pluſieurs mares d'eau, & le terrain étoit ſi marécageux que les chevaux n'y marchoient pas facilement. C'étoit une terre nîtreuſe & détrempée d'eau. Nous paſsâmes une petite colline, & nous fimes le reſte du chemin dans un Pays plat & uni à perte de vûe. Après y avoir fait trente lis, nous traverſâmes la petite Riviere de *Teng-pira*, & nous allâmes camper au-delà d'une petite Riviere nommée *Horohon-kol*, dont l'eau étoit noirâtre. La hauteur du Pole de ce lieu, qui ſe nomme *Horohon-piray-poro-hojo*, eſt de quarante-cinq degrés vingt-ſept minutes. Le ſoir, l'horizon étant fort uni & l'air ſerein, nous prîmes la variation de l'aimant, en obſervant le coucher du Soleil avec un demi-cercle que l'Empereur nous avoit prêté. L'amplitude occidentale ſe trouva de trente degrés; d'où nous conclûmes que la variation devoit être d'un degré vingt minutes du Nord à l'Oueſt.

Rivieres de Teng-pira & de Horohon-kol.

Le 23, on fit ſoixante-dix-neuf lis au Nord-Nord-Eſt, & un peu plus vers l'Eſt. Après en avoir fait près de quarante dans un Pays ſemblable à celui du jour précédent, nous paſsâmes une petite Riviere qui ſe nomme *Inchachan*, dont les environs ſont extrêmement marécageux. La route continua dans un Pays de la même nature, mais ſi rempli de moucherons, que les hommes & les beſtiaux en ſouffroient cruellement. Le camp fut aſſis au-delà d'une Riviere nommée *Hara-uſſou*, dont le cours eſt très-lent, mais qui eſt pleine d'herbes & aſſez profonde.

Rivieres d'Inchachan & d'Hara-uſſou.

Le 24, nous fimes ſoixante-trois lis au Nord, cinq degrés environ vers l'Oueſt, toujours dans un Pays plat & uni. Après en avoir fait quatre ou cinq, nous paſsâmes une petite Riviere qui ſe nomme *Houdu*. *Hara-uſſou* n'en eſt

	lis.		lis.
22. Horohon-piray-poro-hojo, . . .	60	24. Habirhan, ...	73.
23. Riviere de Hara-uſſou, . . .	79		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Houdu.

qu'un bras, qui va la rejoindre après s'en être séparé. Le cours du Houdu est rapide vers le Nord-Oueſt. Nous côtoyâmes pluſieurs collines, & quelques hauteurs découvertes que nous laiſsâmes à l'Eſt. Deux mares d'eau que nous rencontrâmes étant preſque deſſechées, il fallut continuer notre marche, malgré l'excès de la chaleur & la perſécution des moucherons, qui étoit encore plus incommode. On campa près d'une fontaine d'eau très-claire & très-fraîche, dans un lieu qui ſe nomme *Habirhan*, où la hauteur du Pole eſt de quarante-ſix degrés dix minutes.

Habirhan.

Le 25, nous fimes cinquante-un lis; les douze ou quinze premiers au Nord, prenant un peu de l'Oueſt. Enſuite nous paſsâmes une petite colline, après laquelle nous entrâmes dans une autre plaine, dont le terrain reſſembloit à celui du jour précédent. Nous tournâmes à l'Eſt, pour nous rendre à *Parolichitu-nor*, où nous devions camper. Il ne s'y trouva que de la fiente d'animaux pour le chauffage & pour les offices de la cuiſine.

Parolichitu-nor.

Le 26, on fit ſoixante-quatre lis au Nord, pour aller camper près d'un grand étang dont l'eau étoit fort nîtreuſe, dans un lieu nommé *Anghirtu-ſira-puritu-nor*. Nous fûmes extrêmement incommodés des moucherons dans cette marche.

Anghirtu-ſira-puritu-nor.

Le 27, nous fimes ſoixante-quinze lis, au Nord-Nord-Eſt quart de Nord-Eſt. Il fallut paſſer d'abord une prairie fort marécageuſe, où pluſieurs chameaux demeurerent embourbés. Enſuite, nous marchâmes aſſez long-tems entre des collines d'un terrain ſec, mais toujours couvert d'herbes, ſans arbres & ſans buiſſons. Nous entrâmes de-là dans une ſpacieuſe plaine, au bord de laquelle on aſſit le camp, près d'une grande mare d' u. Les environs étoient fort humides & la prairie remplie d'herbe. Ce lieu mme *Iptartay-nor*. La hauteur du Pole y eſt de quarante-ſept degrés quatre utes.

Iptartay nor.

Le 28, on fit quarante-ſix lis au Nord-Nord-Oueſt. Après en avoir fait vingt, on entra dans des ſables mêlés de broſſailles, qui rendent le terrain fort inégal. Ces ſables ont environ dix lis de largeur, du Nord au Sud; mais n'étant pas mouvans, ils ſont moins difficiles à paſſer. Ils s'étendent plus loin à l'Eſt & à l'Oueſt, & font la ſéparation du Pays d'*Uchu-muchin*, & de celui des Kalkas & de *Che-ching-han*. Le nom de ce lieu eſt *Queighen-eleſu*. Nous entrâmes de-là dans une plaine qui s'étend de toutes parts à perte de vûe, ſans qu'on y découvre aucune apparence de montagne à l'horizon. Quoique le terroir en paroiſſe aſſez bon, les pâturages n'y ſont pas excellens; & l'herbe nouvelle, qui ne faiſoit que ſortir de terre, étoit déja tout-à-fait deſſechée. On campa dans cette plaine, près d'un grand étang, dont l'eau étoit puante & à demi-ſalée. Il en fallut chercher plus loin, dans d'autres petits étangs, qui paroiſſoient formés d'eau de ſource. Le grand étang porte le nom de *Whegtu-taſihan-nor*. Les environs étoient couverts de fiente d'animaux; ce qui fit juger que les Kalkas y avoient campé l'hiver précédent. On voyoit ſur l'eau une quantité ſurprenante de canards, d'oies ſauvages & d'autres oiſeaux de riviere, dont les chaſſeurs de nos Tajins tuerent pluſieurs.

Séparation du Pays d'Uchu-muchin & des Kalkas.

Etang de Whegtu taſihan-nor.

	lis.		lis.
25. Parolichitu-nor, ...	51	27. Iptartay-nor, ...	75
26. Anghirtu-ſira-puritu-nor, . . .	64	28. Wheg-tu-taſihan-nor, . . .	46

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Pays voisins d'Uchu-muchin.

En passant les limites d'*Uchu-muchin*, je m'informai de notre guide quels étoient les Pays qui touchoient au sien, du côté de l'Est & de l'Ouest. Il me dit que vers l'Est, à six journées, telles que nous les faisions ordinairement, c'est-à-dire, de cinquante à soixante lis chacune, on trouvoit le Pays d'*Aru-kartchin*; & vers l'Ouest, à huit journées, celui de *Hautchit*. Lorsque nous fûmes entrés dans le Pays des Kalkas, l'incommodité des moucherons diminua beaucoup. Cependant les herbes hautes en étoient remplies, aux environs de l'étang où nous avions campé; & le soir, aussi-tôt que le vent eut cessé, ils recommencerent leur cruelle persécution.

Etang de Chaptu-nor.

Le 29, nous fimes soixante-quatre lis à l'Oueſt-Nord-Oueſt, dans un Pays fort plat, où nous ne vîmes ni arbres, ni montagnes, ni eau, jusqu'au lieu où nous campâmes, près d'une assez grande mare qui se nomme *Chaptu-nor*. L'eau en étoit chargée de nître, qui la rendoit puante & saumache. On trouva, pour unique ressource, un puits dont l'eau étoit supportable, mais sans fraîcheur. La hauteur du Pole, quarante-sept degrés vingt-quatre minutes. Le vent ayant cessé l'après-midi, nous ressentîmes plus que jamais l'incommodité des moucherons.

Grand lac de Puir-nor.

Le 30, on fit quatre-vingt-cinq lis au Nord quart & demi de Nord-Est, toujours dans un Pays semblable au précédent, mais encore plus uni à l'horizon, où l'on ne découvroit pas la moindre hauteur ni la moindre inégalité sensible. Nous campâmes près d'un grand Lac, nommé *Puir-nor*, aux environs duquel on voyoit plusieurs tentes de Mongols. Avant que d'y arriver, nous rencontrâmes une troupe d'*Hyas* & d'Officiers des Regules du Pays, qui venoient saluer nos Tajins de la part de leurs Maîtres. Ils furent suivis de trois ou quatre Taikis, freres ou fils des principaux Regules Kalkas. Les ordres de l'Empereur étoient portés, avec beaucoup de cérémonie, dans des tuyaux enveloppés de satin jaune, & liés sur le dos de deux hommes. Ils étoient précedés de deux grands étendards Impériaux de brocard jaune, avec des dragons peints en or; puis d'un parasol magnifique, tel qu'on en porte devant l'Empereur, avec des dragons peints en or & en argent. A la vûe de ces étendards, les Taikis descendirent de cheval; & s'étant avancés à pied l'espace d'environ cent pas, ils se mirent à genoux & demeurerent dans cette posture jusqu'à ce que cet appareil fût passé assez loin. Ensuite ils remonterent à cheval, pour joindre les Tajins qui suivoient. Nous campâmes au Sud-Oueſt du Lac de *Puir-nor*, qui est d'une grandeur extraordinaire. Aussi-tôt que les Tajins y furent arrivés, ils ordonnerent une pêche, où l'on prit en peu de tems & à chaque coup de filet quantité de poissons, mais peu dont la grosseur fût remarquable. Les plus grands furent quelques carpes, dont la chair étoit maigre & dure. On prit surtout un grand nombre de poissons blancs. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés quatre minutes.

Respect avec lequel on porte les ordres de l'Empereur.

Pêche dans le lac de Puir-nor.

Le premier jour de Juillet, nous fimes cinquante-six lis au Nord quart de Nord-Est, en côtoyant toujours le Lac de *Puir*, que nous ne perdîmes pas de vûe. Nous avions pris d'abord au Nord-Nord-Oueſt, en nous éloignant un peu

	lis.	Juillet.	lis.
29. Chapen-nor, ...	64	1. Puir-y-ulan-ergui, ...	56
30. Lac de Puir-nor, ...	85		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

du Lac, qui s'avance en cet endroit pour former une espece de cap vers l'Est. Après avoir fait ainsi douze ou quinze lis, nous nous rapprochâmes des bords, sur lesquels nous marchâmes quelque-tems droit au Nord. Ensuite nous tournâmes toujours vers l'Est, jusqu'au Nord-Nord-Est, route que nous suivîmes le plus long-tems. Le terrain du Pays étoit continuellement d'un sable dur, & l'herbe y étoit courte & rare; mais on la croit pleine de suc, & meilleure pour les bestiaux que la plus haute & la plus touffue. La grande quantité de bestiaux que les Mongols nourrissent aux environs, ne laisse guéres le tems de croître, à l'herbe qui est proche du Lac. Ce n'est pas sans raison que ces Mongols sont estimés plus riches que la plûpart de ceux qui sont plus voisins de la Chine. Les chemins étoient couverts de troupeaux de moutons, de vaches, de chevaux & de chameaux. Nous campâmes sur le bord du Lac, dans un lieu qui se nomme *Puir-y-ulan-ergui*. Aussi-tôt que les tentes furent dressées, on se fit un amusement de la pêche. Elle fut si abondante, qu'après avoir choisi les plus gros poissons, on en jetta une prodigieuse quantité dans l'étang & l'on n'en laissa pas moins aux Mongols. Cependant on ne jettoit le filet que dans des lieux peu profonds, où l'eau n'avoit pas quatre pieds de hauteur. Les plus grands poissons n'avoient guéres plus d'un pied & demi. Mais on ne sçauroit douter qu'avec des barques on n'en eût pris de beaucoup plus gros. Quoique le Pays que nous avions traversé fût si uni qu'il n'y paroissoit aucune inégalité, il va néanmoins en s'élevant insensiblement du côté du Nord. La hauteur du Pole, dans le lieu où nous étions campés, est de quarante-huit degrés trois minutes.

Richesse du Pays en bestiaux.

Riviere d'Urson.

Le 2, on fit quarante-neuf lis droit au Nord. L'équipage quitta d'abord le Lac, qui s'étend au Nord-Nord-Est depuis le Sud-Sud-Est, & prit la route au Nord, pour aller camper sur la Riviere d'*Urson*, qui sort du Lac de Puir & va se jetter dans le Lac de *Kulon*. Le Pays que nous traversâmes ne cessoit pas d'être uni & sabloneux. Après avoir marché douze ou quinze lis, nous découvrîmes au Nord-Est une montagne, fort remarquable parce qu'elle est seule, & nous fimes le reste du chemin sans la perdre de vûe. De notre camp, elle paroissoit éloignée de cinq ou six lieues au Nord-Oüest quart d'Oüest. Nous fûmes obligés de camper à deux ou trois lis de la riviere, pour être moins tourmentés des moucherons. Il n'en fut pas moins difficile d'éviter la persécution d'une autre espece de petites mouches, qu'on ne pouvoit chasser qu'en faisant du feu à l'entrée des tentes. Je n'ai parlé que de l'équipage, parce qu'au lieu de prendre le même chemin nous suivîmes le lac pendant l'espace d'environ vingt lis, pour reconnoître sa position vers son extrémité septentrionale. Nous trouvâmes qu'il suivoit toujours le même *rhumb*. Il n'a pas plus de quatre-vingt lis de longueur du Sud-Sud-Oüest au Nord-Nord-Est, sur environ trente lis de largeur; excepté dans quelques endroits, où il est resserré par des pointes de terre. Nous ne pûmes découvrir l'endroit où la Riviere de Kalka-pira se décharge dans ce Lac.

Mouches importunes.

Le 3, nous fimes trente lis dans un Pays moins uni, dont le terrain s'éleve & s'abbaisse insensiblement. On campa sur les bords de la Riviere d'Urson,

	lis.		lis.
2. Riviere d'Urson, ...	49	3. Urson-pira-ulan-pulak, ...	30

que nous n'avions pas cessé de côtoyer, au Midi d'un étang formé par une fontaine qui se nomme *Ulan-pulak*. Comme on n'y apperçoit ni arbre ni buisson, on y fut réduit encore à brûler de la fiente d'animaux.

Conferences des Kalkas.

Visite des Princes Kalkas & cérémonies qui l'accompagnent.

C'est dans ce lieu que s'assemblent les Etats des Kalkas, qui habitent les bords du *Kerlon* & les environs des Lacs de *Kulon*, de *Puir* & de *Che-ching-han*. Leurs principaux Chefs vinrent en cérémonie au-devant du *Chi*, c'est-à-dire, des ordres de l'Empereur. Ils s'avancerent jusqu'à cinq ou six lis du lieu où se tiennent les assemblées; & lorsqu'ils eurent apperçu les étendards & le parasol qui accompagnoient le *Chi*, ils descendirent de leurs chevaux & se mirent à genoux. Ensuite s'étant levés, ils allerent demander des nouvelles de la santé de l'Empereur, fléchissant encore les genoux devant les *Tajins*, qui descendirent aussi & qui se tinrent debout. Après cette cérémonie, ils se saluerent réciproquement & remonterent à cheval, pour se rendre au lieu où nous étions déja campés. Les Kalkas y avoient préparé deux grandes tentes, près desquelles on plaça le *Chi* Impérial. Ils allumerent un *Hyang*, c'est-à-dire, un bois odoriferant, qui sert au même usage que l'encens en Europe. Tous les Princes Kalkas se prosternerent, & frapperent trois fois la terre du front. Ensuite deux Mandarins du Tribunal des Mongols ayant déployé le *Chi* & le tenant par les deux bouts, un troisiéme le lut à haute voix. Cet ordre étoit écrit en langue Mongole. Il portoit; » que suivant l'usage établi on avoit dû tenir, » de trois en trois ans, des assemblées générales, pour y terminer les différends » & décider en dernier ressort toutes les affaires du Pays; mais que la guerre » des Eluths ayant interrompu ce sage établissement, Sa Majesté, après l'avoir » heureusement finie, envoyoit trois Grands de sa Cour pour tenir l'assemblée » en son nom: qu'au reste, les Kalkas étant tous réunis sous la domination » de Sa Majesté & se trouvant partagés en Etendards & en *Nurus*, comme » les autres Mongols, ils devoient se regarder tous du même œil; que par con- » séquent il n'étoit plus désormais nécessaire de poser des gardes & des senti- » nelles sur les frontieres de leurs différens Etats, &c.

Lecture du Chi Impérial.

Après cette lecture, on remit le *Chi* au même lieu. *Che-ching-han* & les autres Princes se prosternerent trois fois & frapperent la terre du front. Alors le Président du *Hupou* alla prendre le *Chi* & le présenta lui-même à *Che-ching-han*, qui le reçut à genoux & le remit entre les mains de ses gens. Ils se prosternerent encore trois fois, pour rendre graces à l'Empereur de ses soins paternels. Ensuite les *Tajins* se rangerent du côté de l'Orient, & Che-ching-han avec les autres Princes Kalkas, du côté de l'Occident, c'est-à-dire, vis-à-vis les uns des autres. Ils se saluerent réciproquement; après quoi, s'étant assis ensemble, ils bûrent du thé Tartare, que les Kalkas avoient fait préparer, & ils commencerent à s'entretenir des affaires publiques.

Commencement des conferences.

On fit, le même jour, une pêche abondante dans la Riviere d'*Urson*, où l'on prit plusieurs de ces grands poissons de *Lyau-tong* qui se nomment *Chachi-ghis*, quelques *Chelus*, quantité de carpes de médiocre grandeur, quelques brochets, des anguilles, des *Tsjus*, & d'autres poissons de diverses especes.

Pêche.

GERBILLON. 1693. VIII. Voyage.

Les six jours suivans furent employés par les *Tajins* à régler toutes les affaires qui leur furent proposées. Ils s'assembloient chaque jour avec les Princes Kalkas. Chacun avoit la liberté d'expliquer ses vûes & ses sentimens. Cependant on ne traita pas d'affaires importantes pendant ces premiers jours. Les Princes envoyerent aux Tajins un présent de quelques chevaux, des viandes cuites à leur maniere, des liqueurs composées de lait de jument, du lait doux & aigre & d'autres sortes de laitages. Entre les viandes, le mouton étoit d'excellent goût. Les Kalkas ont l'art de le préparer. Mon hôte le trouvoit meilleur que celui qu'on servoit à sa table, quoiqu'il eût un fort bon cuisinier. Je goutai d'une espece de *Loutre*, que les Kalkas nomment *Tarhigi*, dont je trouvai la chair fort tendre & d'aussi bon goût que celle du chevreuil. Les *Tajins* envoyerent aux Princes un présent d'étoffes de soie, d'arcs & de fléches. Ils acheterent des chevaux. Ils troquerent les chameaux maigres ou blessés. Les payemens se faisoient en pieces de toile, en tabac & en thé, qu'on avoit apporté de Peking. Ces marchandises paroissoient plus agréables aux Kalkas que de l'argent, quoiqu'il y en eût quelques-uns qui préferoient l'argent aux marchandises. On se pourvut aussi de bœufs & de moutons pour le reste du voyage.

Suite des conférences.

Présens mutuels des Tajins & des Princes Kalkas.

Etat de la Nation des Kalkas.

Les Kalkas menent une vie beaucoup plus aisée que la plûpart des Mongols qui sont aux environs de la Chine. Leurs troupeaux sont en plus grand nombre, & le Pays leur offre plus de commodités pour les nourrir. Avant la guerre des Eluths, ils étoient extrêmement riches, par la multitude infinie de leurs bestiaux. Quelques-uns de leurs principaux Princes ont encore huit à dix mille chevaux dans leurs haras. Cette Nation s'étendoit autrefois depuis la source du *Kerlon* jusques vers le Pays de *Solon ;* mais elle s'est retirée en deça de cette Riviere, pour se mettre à couvert de la fureur des Eluths, qui la désoloient par leurs pillages & leurs massacres.

En combien d'Etendards ils sont divisés.

Une grande partie des Kalkas s'est donnée volontairement aux Moscovites. L'Empereur de la Chine en recevant les autres au nombre de ses Sujets, dans l'assemblée des Etats de Tartarie, qui se tint à Tolonor en 1691, confirma Che-ching-han dans sa dignité de *Khan*, avec cette restriction, que sa dignité ne passeroit pas à ses descendans. Un oncle de ce Khan, qui étoit le plus puissant Prince du Pays, fut créé *Tsin-vang*, ou Regule du premier ordre. Cinq autres Princes furent élevés à la dignité de *Peilé ;* un autre, à celle de *Kong*, & deux à celle de *Taiki* du premier ordre & de Chefs d'Etendards. Ces dix Princes étoient ceux qui avoient un assez grand nombre de Sujets pour en former un Etendard. Ainsi toute la Nation des Kalkas soumis à la Chine est divisée en dix Etendards. Leurs Chefs les gouvernent sans aucune dépendance mutuelle, & ne reconnoissent pas d'autre autorité que celle de l'Empereur & du Tribunal des Mongols, auquel on peut appeller de leur sentence. *Che-ching-han* même ne peut faire mourir aucun de ses Sujets, ni confisquer leurs biens. Ces deux châtimens sont réservés à la connoissance immédiate de l'Empereur. Sa Majesté donne aux Regules qui portent le titre de *Peilé*, le même revenu qu'aux autres Princes Mongols qui sont aux environs de la Chine, & ne tire d'eux aucun tribut.

Autorité de leurs Chefs.

Lorsqu'ils viennent à Peking pour saluer ce Monarque & lui offrir quelques chevaux ou quelques chameaux à titre de tribut, il leur fait donner l'équivalent en étoffes de soie, en toile, en thé, &c. Ils sont défrayés à Peking pendant

le séjour qu'ils y font. Voici les noms des dix Princes Kalkas, & le nombre des *Nurus* qu'ils ont chacun dans leur Etendard :

Noms & forces des dix Princes Kalkas.

1. Che-ching-han. 17 Nurus.
2. Namjal-tsin-vang. 21 Nurus & demi.
3. Pong-suk-kwn-vang. 12 Nurus & demi.
4. Puta-chappé-peilé. 11 Nurus & demi.
5. Ching-peilé. 7 Nurus & demi.
6. Tangaghin-peilé. 6 Nurus.
7. Aldar-peilé. 6 Nurus.
8. Chenden-kong. 28 Nurus.
9. Serentgtachi-taiki. 12 Nurus & demi.
10. Connetchouk-taiki. 1 Nuru.

Nurus, & de quoi ils sont composés.

Chaque Nuru est divisé en cent cinquante familles. Une famille est composée du mari, de la femme, des enfans & des esclaves. De trois en trois ans on examine s'il y a plus ou moins de familles dans les Nurus, & celles qui s'y trouvent de plus servent à remplacer les familles qui manquent dans d'autres Nurus du même Etendard, ou à composer de nouveaux Nurus. Jamais ils ne passent d'un Etendard à l'autre. En un mot, ces Nurus sont pour le nombre ce qu'elles étoient à l'assemblée des Etats de Tartarie en 1691, qui fut l'année de leur établissement, lorsque tous les Kalkas se soumirent volontairement à l'Empereur. Mais on assure qu'ils ont beaucoup diminué depuis, à l'occasion de la guerre des Eluths, qui faisoient des courses continuelles dans le Pays des Kalkas.

Camps ou Résidence des Princes Kalkas.

Joignons ici le nom des lieux aux environs desquels les Chefs des Etendards font ordinairement leur résidence ; car ils n'ont pas de demeure fixe. Leur unique regle pour camper est la commodité des fourages. Cependant ils ont des bornes, qu'ils ne passent guéres. Chacun se contente d'errer de camps en camps, dans une certaine étendue de Pays.

Che-ching-han campe aux environs d'un Etang qui se nomme *Tuené*, vers la Riviere de Kerlon, à trois journées Nord-Oueſt d'*Ulan-pulak*, où se tiennent les assemblées.

Ponsuk-vang forme ses camps vers la Riviere d'*Urson*, dans un lieu nommé *Poioné*, à deux journées Nord-Est d'*Ulan-pulak*.

Namjal-vang campe sur le bord occidental du Lac de *Puir*, à deux journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Tangeghin-peilé campe sur les bords de la Riviere de *Kalka-pira*, dans un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Aldar-peilé campe sur les bords de la Riviere d'Urson, près d'un Etang nommé *Tuené*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

Putachappe-peilé campe au Nord de la Montagne de *Motassa*, dans un lieu qui se nomme *Huhu-tereſſou-toſon*, à cinq journées Sud d'Ulan-pulak.

Ching-peilé campe dans un lieu nommé *Kuran-chahan-pulak*, à dix journées Sud-Oueſt d'Ulan-pulak.

Chenden-kong promene ses camps aux environs d'un lieu nommé *Ula-tsay-y-nadak*, à trois journées Nord-Est d'Ulan-pulak.

Serengtachi-taiki campe aux environs de *Parhoton*, sur les bords du Kerlon, à huit journées Oueſt d'Ulan-pulak.

Connetchouk-taiki campe sur les bords de la Riviere de Kalka-pira, aux

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

environs d'un lieu qui se nomme *Poumé*, à trois journées Sud-Est d'Ulan-pulak.

Ancien état des Kalkas.

Avant que les Kalkas eussent été détruits par les Eluths, tous ces Princes, qui sont de la famille de *Che-ching-han*, le reconnoissoient pour leur Chef & leur Souverain. Mais, par degrés, chacun se rendit indépendant. Ils occupoient alors une fort grande étendue de Pays, depuis *Payeu-ula* jusqu'aux limites de la Province de *Solon*, séparée de leur Pays par deux petites Rivieres, nommées *Ibing* & *Whey*, qui vont se jetter dans celle d'*Ergone*. Elles sont à une où deux journées Est de la Riviere de Kalka, qui prenant sa source dans la Montagne de *Soioltgi*, se jette dans le Lac de Puir.

Gués de la Riviere d'Orson.

Le 11 Juillet, quatriéme jour de la sixiéme Lune Chinoise, nous partîmes du lieu de l'Assemblée, & nous fimes soixante sept lieues au Nord-Ouest quart de Nord. Nous passâmes deux fois à gué la Riviere d'Urson; la premiere fois près du camp, & nos chevaux n'eurent de l'eau que jusqu'aux sangles, parce que le gué étoit large; car le passage étoit impossible dans les endroits où la Riviere étoit plus étroite. Nous la traversâmes une seconde fois à quinze ou vingt lis du camp, après avoir passé une grande prairie qui s'étend des deux côtés de la même Riviere. Le second gué est plus facile que le premier. Notre but, en passant deux fois la Riviere, étoit d'éviter la nécessité de faire le tour de l'étang d'Ulan-pulak & du ruisseau qu'il forme, parce que c'est un marécage dont nous n'aurions pas eu peu de peine à nous tirer, & que d'ailleurs il auroit fallu deux journées au lieu d'une pour nous rendre au Lac de *Kulon*, où nous allâmes camper. Le Pays que nous eûmes à traverser au-delà de l'Urson étoit moins égal. Il alloit en pente presqu'insensible, & le terrain étoit sabloneux. On s'arrêta sur une hauteur, à douze ou quinze lis du lac, d'où nous en découvrîmes la partie qui n'étoit pas cachée par les montagnes. Cette partie du Lac, que nous considerâmes à loisir avec de bonnes lunettes, peut avoir environ cent ou six-vingt lis de tour. La plus grande longueur de l'Ouest-Sud-Ouest à l'Est-Nord-Est, avoit environ quarante lis, suivant notre estimation, & sa largeur un peu plus de trente lis du Sud-Est au Nord-Ouest. Vers le Nord-Est, on découvre une ouverture qui n'étoit pas fort large. On nous dit que c'étoit la communication de cette partie du Lac que nous découvrions, avec celle qui nous étoit cachée. Elle est sans comparaison plus grande, & l'on nous assura même qu'à faire soixante ou soixante-dix lis par jour, il falloit sept jours pour en faire le tour. Les montagnes, qui sont entre le Nord-Est du Lac & le Nord-Ouest, nous en déroboient la vûe. Cependant on voyoit encore çà & là des montagnes au-delà du Lac à l'Est, & quelques collines au Sud-Est. Mais toutes les montagnes qui environnent ce grand Lac ont peu de hauteur. On en distingue trois principales: celle qui est plus au Sud, se nomme *Kaliu-tay*; celle du milieu, *Ol-eçim*, & celle qui est au Nord, sur le bord de l'*Argan*, *Kut-sant-chiré*. On nous dit que la Riviere d'Orson entroit dans cette partie du Lac qui nous étoit cachée vers l'Est; que la Riviere d'*Argan*, que les Kalkas appellent *Ergone*, en sortoit vers le Nord-Est, & que celle du Kerlon y entroit vers le Nord-Ouest., à quarante lis du lieu où nous étions campés.

Description du lac de Kulon.

Après avoir considéré soigneusement ce Lac, de l'éminence où nous étions,

Continuation de la Route & du mois de Juillet. 11. Lac de Kulon, . . . 67 *lis.*

nous

nous descendîmes sur ses bords. Le terrain y étoit inégal, fort sabloneux, & sans autres pâturages que des touffes d'une espece d'herbe que les chameaux aiment beaucoup & qui croît dans les sables. On y voyoit des nuées de moucherons. En promenant encore nos regards sur le Lac, nous y vîmes plusieurs espaces de sable découvert, qui formoient comme de petites Isles; ce qui nous fit juger que cette partie étoit peu profonde. Notre conjecture fut confirmée par nos pêcheurs, qui y entrerent jusqu'à cinq ou six lis avant que d'y trouver trois pieds d'eau. Nous nous rendîmes ensuite au camp, qui étoit à deux lis des bords du Lac, précisément à son extrêmité occidentale, ou plûtôt au Sud-Ouest; car le Lac, dans sa longueur, qui est, dit-on, de plus de deux cens lis, regne du Sud-Ouest au Nord-Est. Ce lieu s'appelle *Dalay-chaye-chong-dalay*. On lui donne ce nom, qui signifie *Mer*, pour exprimer sa grandeur. Les pêcheurs prirent seulement trois ou quatre grandes carpes, & peu de petits poissons. La hauteur du Pole, dont nous ne pûmes nous assurer, parce que l'épaisseur des nuées nous empêcha de prendre la hauteur méridienne, nous parut de quarante-huit degrés quarante-six minutes. On vit encore arriver des Taikis Kalkas, qui venoient saluer nos Tajins & leur offrir des présens. D'autres Kalkas amenerent des chameaux & des chevaux, pour les échanger contre diverses marchandises.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Isles du lac. Dalay chaye chong dalay.

Le 12, nous fimes soixante lis à l'Oueſt, six degrés vers le Nord, dans un pays fort découvert, & assez uni pendant l'espace de quarante lis; après quoi nous passâmes une petite montagne, qui continue depuis la Montagne de *Tulankara* jusqu'à la Riviere de Kerlon. Nous campâmes sur les bords de cette Riviere, dans un lieu nommé *Kerlonni-altroi-emu*. Le Kerlon coule dans une plaine de plus d'une lieue de largeur, qui forme une très-belle prairie & d'excellens pâturages. On campa au pied d'une colline, au Nord de la Riviere. On voyoit d'autres collines, qui paroissoient fort arides. Mais l'eau de la riviere est très-bonne & très-saine. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés quarante-huit minutes. Kerlonni-altroi-emu.

Le 13, on fit soixante-dix lis; les quinze premiers au Sud-Sud-Oueſt; ensuite quinze ou vingt au Sud-Oueſt, tantôt plus au Sud & tantôt plus à l'Oueſt. Vers la fin, nous avançâmes assez long-tems à l'Oueſt, prenant même quelquefois un peu du Nord; de sorte que la totalité de la route fut d'environ soixante lis au Sud-Oueſt quart d'Oueſt. On étoit obligé de faire ces détours, pour suivre le chemin le plus aisé & pour éviter les marais du Kerlon. Nous fimes presque les deux tiers du chemin dans des collines d'un sable dur, où l'on trouve quantité de petites pierres d'agathe, mais d'agathe commune. Nous ne cessâmes point de côtoyer le Kerlon, en le laissant toujours à droite au Nord, à cause des marais, & des grands détours qu'il fait tantôt vers le Nord & tantôt vers le Sud. Pierres d'Agathe.

Après avoir fait quarante lis, nous passâmes à la vûe d'un étang médiocre, où *Che-ching-han* avoit eu son camp, qu'il avoit quitté depuis deux jours pour s'avancer un peu plus à l'Oueſt sur les bords du Kerlon. Nous campâmes à l'entrée de la prairie, dans un lieu qui se nomme *Tueré-nor*. La largeur de Camp de Che-ching-han.

	lis.		*lis.*
12. Kerlonni-altroi-emu, . . .	60	13. Tueré-nor, ...	70

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

cette prairie est de plus d'une lieue, & les pâturages y sont excellens.

Le 14, on fit cinquante-neuf lis au Sud-Oueſt, toujours dans la plaine du Kerlon. Après en avoir fait environ cinquante, nous paſsâmes la Riviere dans un endroit où elle n'avoit pas plus de deux pieds d'eau, mais avec ſa largeur ordinaire, qui eſt d'environ ſoixante pieds. Che-ching-han étoit campé avec ſa famille ſur les deux bords. Dans tout le voyage, nous n'avions pas vû tant de chameaux, de chevaux & de chevres. On voyoit auſſi des moutons, des vaches & des bœufs, mais en moindre nombre. Le Khan avoit environ huit ou dix tentes, qui paroiſſoient plus propres que les autres, mais qui n'étoient pas comparables à celles des Seigneurs Mancheous. On découvroit, au-deſſus & au-deſſous de la Riviere, deux autres tentes & pluſieurs pavillons, avec un amas de tentes communes pour ſes gens. Il avoit fait préparer, à quelque diſtance, un pavillon particulier, pour y recevoir nos Tajins & les y traiter à la maniere des Tartares. Il les avoit fait inviter par ſes Officiers. Lorſqu'ils approcherent de ſa réſidence, il vint au-devant d'eux à cheval & les conduiſit au pavillon qu'il leur avoit fait préparer. Le feſtin qu'il leur donna conſiſtoit en huit ou dix moutons apprêtés différemment & ſervis dans une eſpece d'auges de bois; car il ne parut pas d'autre vaiſſelle. Après avoir goûté de ces viandes, & bû du thé préparé avec du lait, ils remonterent à cheval & ſe rendirent au camp, ſur les bords du Kerlon, dans un lieu nommé *Lahi-tontula*. L'eau de la Riviere étoit fort trouble. On y fit une pêche abondante, ſur-tout de carpes, mais qui n'étoient ni fort groſſes ni fort graſſes. La prairie eſt au Sud de la riviere. C'étoit pour éviter un grand tour que le Kerlon fait du même côté, qu'on prit la réſolution de le paſſer. On fit enſuite quarante lis au-delà. Les Kalkas de la dépendance du Khan amenerent quantité de chameaux & de chevaux, pour faire leur commerce dans le camp.

Ses richeſſes en troupeaux.

Camp de Che-ching-han.

Lahi-tontula.

Le 15, on fit quatre-vingt-quinze lis, tantà l'Oueſt-Sud-Oueſt qu'à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite on traverſa de petites montagnes fort nues, après leſquelles on entra dans une grande plaine, qui s'étendoit au Nord à perte de vûe. On découvroit quelques collines à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Le Pays que nous traversâmes étoit abſolument ſtérile; le terrain, de ſable dur, couvert de très-peu d'herbe, ſans eau & ſans arbres. Nous eûmes toujours le Kerlon au Sud; tantôt plus loin, tantôt plus près; mais nous nous en éloignâmes de quarante ou cinquante lis, parce qu'il fait de ſi grands détours en ſuivant le pied des montagnes, que pour ne pas nous écarter de ſes bords nous aurions employé trois jours juſqu'à *Kerlonni-chik-chira*, où nous allâmes camper ſur la même Riviere. Elle y eſt toujours bordée d'une très-belle prairie, qui offre d'excellens pâturages. De notre camp, on voyoit, à l'Eſt-Sud-Eſt, les montagnes que nous avions paſſées & qui ſe nomment *Horobot*, parce qu'elles ont quelque reſſemblance avec le corps d'un chameau. C'étoit le long de ces montagnes & dans la même plaine, que nous avions paſſé neuf ans auparavant pour nous rendre à *Nipcheu*, après avoir traverſé la Riviere de Kerlon dans l'endroit qui eſt au midi des mêmes montagnes, à ſoixante-dix ou quatre-vingt lis, au Sud,

Kerlonni-chik-chira.

Montagnes de Horobot.

	lis.		lis.
14. Lahi-tula, ...	59	16. Ton-kul-chi-ava, ...	66
15. Kerlonni-chik-chira, ...	95		

du lieu où nous étions campés. Les obſervations que nous fimes, à ſept ou huit lis du camp, s'accorderent fort bien avec celles que nous avions faites dans le premier voyage.

Le 16, nous fimes ſoixante lis; les vingt premiers à l'Oueſt dans la même plaine. Enſuite, ayant paſſé une petite hauteur, nous tournâmes du côté du Sud, depuis l'Oueſt juſqu'au Sud-Oueſt quart de Nord. Nous eûmes toujours au Nord, le Kerlon, qui fait un aſſez grand tour, mais bien moindre que celui du jour précédent. Nous n'en étions ſéparés par aucune hauteur conſiderable. De toutes parts le pays étoit fort découvert, & le terrain toujours ſabloneux, à l'exception de douze ou quinze lis aux environs du Kerlon, où la prairie dans laquelle il ſerpente eſt à peu près de cette largeur. Un Taiki, Lieutenant Général de l'Etendard de *Che-ching-han*, vint viſiter nos Tajins dans le camp.

Le 17, nous fimes ſoixante-trois lis, toujours dans un pays fort découvert, où l'on ne voyoit que quelques collines vers le Sud & le Sud-Oueſt. Nous recommençâmes à marcher au Sud du Kerlon, dont nous nous étions éloignés pendant l'eſpace de quarante lis; & pendant le reſte du chemin nous ne ceſsâmes point de le côtoyer, preſque toujours à vûe. Le camp fut aſſis ſur ſes bords, dans un lieu qui ſe nomme *Kerlonni-ſira-chi-ban-tay*. Kerlonni ſira-chi-ban-tay.

Le 18, nous fimes ſoixante-dix lis, preſque droit à l'Oueſt; excepté qu'aux quinze derniers nous prîmes un peu du Nord, pour aller camper ſur les bords du Kerlon, que nous paſsâmes avant que d'aſſeoir le camp. Nous l'avions continuellement ſuivi preſqu'à vûe, ſans quitter la prairie, excepté dans deux endroits, où nous paſsâmes de petites hauteurs au Sud. On étoit obligé de faire ces détours, pour éviter des lieux marécageux. Cette prairie eſt toujours fort belle & remplie de bons pâturages. Nous laiſsâmes au Sud pluſieurs petites collines, ſans leſquelles le pays ſeroit tout-à-fait plat. Le terrain de ces collines & des hauteurs qui bordent la prairie, eſt ſabloneux & ſtérile. L'herbe y eſt rare & fort courte. On campa dans un lieu qui ſe nomme *Chilun-karchaha*, ſur le bord du Kerlon. Chilun-kar-cha-ha.

Le 19, on fit ſoixante-dix lis à l'Oueſt, dans un pays encore plus plat que les jours précédens, & ſans s'éloigner du Kerlon de plus de dix ou douze lis. De tems en tems, on découvroit quelques collines & des hauteurs au Sud de cette Riviere. Nous campâmes ſur ſes bords, après l'avoir paſſée dans un lieu nommé *Turé-nor*. On y prit quantité de poiſſons blancs, mais la plûpart fort maigres & fort petits. Turé-nor.

Le 20, nous fimes ſoixante-cinq lis à l'Oueſt, juſqu'à quatorze degrés vers le Sud, toujours en côtoyant le Kerlon, dans la plaine & dans la prairie qui le bordent. Après dix-huit ou vingt lis, nous paſsâmes devant les reſtes d'une Ville, autrefois bâtie par la race des *Yuens* ſur le bord ſeptentrional du Kerlon. Sa forme étoit quarrée, & ſa circonference d'environ vingt lis. On y voit encore deux pyramides à demi-ruinées, & de grands pans de ſes murs de terre. Elle ſe nommoit *Para-hotun*, c'eſt-à-dire, *Ville du Tygre*, parce qu'on y entendoit ſouvent les cris de ces animaux féroces. Nous campâmes ſur les Ruines de Para-hotun.

	lis.		lis.
17. Kerlonni ſira-chibantay,	63	19. Turé-nor,	70
18. Bords du Kerlon,	70	20. Bords du Kerlon,	65

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

bords du Kerlon, après avoir passé un petit ruisseau dont l'eau est fort claire, & qui va se jetter près de-là dans cette Riviere. La prairie offre toujours d'excellens fourages. *Kerlonni-kan-chu-ku* est le nom du lieu où le camp fut assis.

Le 21, on fit soixante-huit lis; les premiers à l'Oüest-Sud-Oüest quart d'Oüest. Ensuite, tournant autour de la prairie pour éviter les marais, nous passâmes le Kerlon, que nous ne cessâmes point de côtoyer, à l'exception des quinze ou vingt derniers lis, où cette Riviere faisant un assez long détour au Sud pour aller passer une montagne qui est à son Midi & des collines qui sont au Nord, nous coupâmes droit, par une colline, & nous descendîmes dans la prairie pour aller rejoindre ses bords, sur lesquels nous campâmes, dans un lieu qui se nomme *Pusing-angha. Seringtachi-taiki*, Chef d'un des dix Etendards Kalkas, étoit campé avec un grand nombre de ses gens aux environs de la Riviere. Il en vint plusieurs au camp pour faire leur commerce; & le Taiki ayant attendu nos Tajins sur la route, leur fit un festin à la maniere du Pays. La hauteur du Pole, quarante-deux degrés cinquante-huit minutes.

Camp de Seringtachi-taiki.

Le 22, nous partîmes fort tard à cause de la pluie, & nous ne fimes que trente-cinq lis à l'Oüest quart de Sud-Oüest, en côtoyant toujours le Kerlon à vûe. A la fin nous quittâmes la prairie, pour passer quelques collines & pour éviter des lieux marécageux. Ensuite étant descendus dans la prairie, que nous traversâmes entiérement, nous passâmes la Riviere, pour aller camper de l'autre côté, sur une éminence, dans un lieu qui se nomme *Puir-luk-alin.*

Puir luk-alin.

Le 23, on fit soixante-seize lis, tout compté, à l'Oüest, environ quinze dégrés vers le Sud, côtoyant presque toujours des montagnes & des collines du côté du Sud, & le Kerlon du côté du Nord. On campa dans la prairie, à quatre ou cinq lis de la Riviere, mais proche d'une petite mare d'eau fort fraîche. Ce lieu porte le nom de *Painuk-alinni-hara-ussou.*

Le 24, nous fimes soixante-huit lis; les trente-trois premiers à l'Oüest-Sud-Oüest, & le reste droit à l'Oüest. On marcha toujours dans la plaine, au pied des petites montagnes & des collines qui sont au Sud de la Riviere. Nous passâmes ensuite la Riviere, pour camper sur son bord septentrional, dans la prairie, qui offre toujours de bons pâturages. Pendant la plus grande partie du chemin, nous vîmes de la fiente de mules sauvages & de chevres jaunes. Les collines en sont remplies, & nos gens, qui chassoient dans la marche, en poursuivirent quelques-unes; mais comme ils étoient en petit nombre & que ces animaux sont fort légers à la course, ils n'en purent prendre aucun. On tua seulement un jeune loup, qui suivoit depuis deux jours les troupeaux de moutons de nos Mandarins; & l'on vit cinq grands cerfs dans les montagnes, quoiqu'elles soient découvertes & sans aucune apparence de bois. Le lieu où l'on campa se nomme *Purha-su-hai-hojo*, à quarante-sept degrés quarante quatre minutes de hauteur du Pole.

Mules sauvages & chevres jaunes.

Le 25, nous fimes soixante-quatre lis à l'Oüest, environ seize degrés vers

	lis.		lis.
21. Bords du Kerlon, ...	68	23. Paynuk-alinni-hara-ussou, . . .	76
22. Puir-luk-alin, ...	35	24. Purha-su-hai-hojo, . . .	60

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

le Sud. Après avoir fait vingt lis dans la plaine, nous repassâmes le Kerlon, que nous laissâmes ensuite au Nord, le côtoyant d'assez loin, & suivant de fort près les montagnes & les collines qui sont au Midi. Nous passâmes devant celles qui se nomment *Egutei-kaika*, où les Eluths investirent, en 1696, deux cens cavaliers de l'avant-garde de l'Empereur, & se retirerent ensuite sans les attaquer, contens d'enmener environ quatre cens de leurs chevaux, qu'ils avoient surpris avant que d'avoir été reconnus. Nous campâmes dans le lieu où l'Empereur avoit campé avec toute son armée lorsqu'il étoit arrivé sur les bords du Kerlon, c'est-à-dire au-delà de la Riviere, sur la rive septentrionale. Ce lieu se nomme *Erdeni-talohay-varghi-erghi*, à quarante-sept degrés trente-huit minutes de hauteur du Pole.

Montagnes d'Egutei-Kaika.

Ancien camp de l'Empereur.

Le 26, on fit soixante-quinze lis au Sud-Oüest quart d'Oüest, sans quitter la plaine, qui s'étend depuis le bord septentrional du Kerlon jusqu'aux montagnes & aux collines. Elles continuent & forment une chaîne, mais elles sont peu hautes & fort nues. Le Kerlon fait ici ici un grand détour au Sud. Nous nous en éloignâmes de trente ou quarante lis, dans des sables durs & stériles, où les nids de rats étoient en si grand nombre que le terrain étant creux, quoique couvert de sable à la surface, nos chameaux & nos chevaux en recevoient beaucoup d'incommodité dans leur marche. Nous revînmes camper sur le bord du Kerlon, dans un lieu nommé *Hujetu-tsilao*, à cinquante lis de *Kairé-hojo*.

Nids de rats.

Le 27, nous fimes cinquante lis au Sud-Oüest quart d'Oüest, en comptant les détours & évaluant la variation de trois degrés quarante minutes à l'Oüest. On marcha toujours dans une grande plaine, côtoyant d'assez loin la riviere & les montagnes qui la bordent au Nord. Le terrain étoit d'un sable également dur & stérile. On campa près d'une pointe de collines, qui s'appelle *Kairé-hojo*, sur le bord du Kerlon. La chaleur étoit excessive, causée par un vent brûlant de Sud & de Sud-Oüest. Nous trouvâmes la hauteur du Pole de quarante-sept degrés quinze minutes. Mais le soir, au coucher du Soleil, la variation de l'aiguille étoit de trois degrés quarante minutes Oüest.

Chaleur excessive.

Le 28, on fit cinquante-cinq lis à l'Oüest, six degrés vers le Sud. Après avoir marché quelque-tems dans la plaine, nous entrâmes dans de petites montagnes, laissant le Kerlon au Sud, vers lequel il fait un grand détour. Nous ne fimes que monter & descendre dans les montagnes, mais toujours par des pentes douces, & nous allâmes camper près d'une mare d'eau, qui étoit accompagnée d'une fontaine fort fraiche. Mais comme ce n'étoit qu'une source, qui bouillonnoit, sans aucune pente par où l'eau pût s'écouler, elle formoit seulement deux ou trois petites mares, qui se sentoient du nître dont le terrain étoit rempli. Il arriva aussi que les bestiaux de l'équipage y étant entrés d'abord, rendirent l'eau trouble & de fort mauvais goût; ce qui nous causa d'autant plus d'incommodité qu'il fit ce jour-là une chaleur insupportable. Il souffloit un vent de Sud & de Sud-Oüest, si brûlant qu'il nous desséchoit les entrailles. La chaleur continua toute la nuit; ce qui est sans exemple dans ce climat, sur-tout

L'équipage manque d'eau dans le camp.

	lis.		lis.
25. Erdeni-talohay-varghi-erghi, . .	64	27. Kairé-hojo, ...	50
26. Hujetu-tsilao;	75	28. Honghur-puritu, ...	56

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

après une pluie qui avoit duré tout le soir aux environs du camp, avec des coups de vent très-impétueux. Ce lieu se nomme *Honghur-puritu*, à quarante lis au Nord de la Riviere de Kerlon. C'étoit pour éviter les détours, que nous nous étions éloignés de la Riviere.

Honghur-puritu.

Le 29, nous fîmes soixante-cinq lis, à l'Oueſt, six degrés vers le Nord. Après en avoir fait environ vingt-cinq, nous passâmes à quinze ou vingt, au Nord, du lieu où nous avions campé deux ans auparavant à la suite de l'Empereur, lorsqu'après avoir poursuivi le Khan des Eluths, qui fuyoit devant lui, il étoit retourné sur ses pas, parce que ce Prince étant déja fort éloigné, il auroit été difficile de transporter des vivres pour la subsistance d'une armée aussi nombreuse que la sienne. Nous passâmes de-là entre des montagnes couvertes de roches, & beaucoup plus hautes que toutes celles qui s'étoient offertes depuis *Ingan*. Elles se nomment *Tono-alin*. On fit encore trente lis au-delà, dans une plaine dont le terrain est inégal, sabloneux & rempli de nids de rats, qui faisoient broncher continuellement les chevaux & les bêtes de charge. Le camp fut assis sur les bords d'un ruisseau, dont l'eau étoit heureusement très-fraîche; ce qui fut d'un grand secours pour l'équipage, dans une chaleur des plus brûlantes. Ce ruisseau étoit environné de fort bons pâturages. Il se nomme *Semkut*, & le lieu où nous étions campés porte le nom d'*Eburhu-holo-cheri*, à quarante-sept degrés quinze minutes de hauteur du Pole.

Ancien camp de l'Empereur.

Le 30, on fit soixante-sept lis à l'Oueſt, environ seize degrés vers le Nord, dans une plaine inégale & de sable stérile, comme les jours précédens. On rejoignit la Riviere, sur les bords de laquelle on campa, après l'avoir passée dans un lieu nommé *Ulon-erghi*. Nous avions au Nord-Est de notre camp, à la distance d'environ vingt lis, des montagnes hautes & stériles, qui sont fameuses dans le Pays parce que le Khan des Eluths y étoit venu souvent camper, pour faire de-là ses courses sur les Kalkas. C'est-là d'ailleurs que commencent les terres de *Che-ching han* & qu'il fait ordinairement sa demeure.

Commencement du domaine de Che-ching-han.

Le 31, nous fîmes trente-cinq lis au Nord-Nord-Oueſt, dans la même plaine; & côtoyant toujours le Kerlon, nous campâmes encore sur ses bords, dans un lieu nommé *Ekemur-purha-sutay*. Les Montagnes de *Payen-ulon* s'offroient toujours à côté de nous; mais nous étions plus près de l'entrée d'un grand détroit d'autres montagnes, qui s'étendent au Nord jusqu'à la source du Kerlon. On nous assura qu'elle étoit à trois ou quatre cens lis de notre camp. Elle se forme de quantité de ruisseaux & de sources qui coulent des montagnes, & qui venant à se joindre composent cette Riviere, dont l'eau est fort claire & médiocrement rapide. Elle nous parut plus grande ici que dans tous les lieux où nous l'avions vûe jusqu'alors; ce qui venoit apparemment des pluies abondantes qui étoient tombées les jours précédens sur les montagnes. En effet, nous y vîmes des nuées épaisses, qui ne s'approcherent pas de nous dans la plaine, & nous y entendîmes plusieurs coups de tonnerre. Les Kalkas du Pays nous assurerent aussi que la Riviere de *Saghalian ula*, qu'ils appellent *Onon* jusqu'au lieu où l'*Argun* y entre, prend sa source dans les mêmes montagnes

Ekemur purha-sutay.

Sources du Kerlon & de Saghalian-ula.

	lis.		lis.
29. Eburhu-holo-cheri, ...	65	31. Ekemur-purha-sutay, ...	35
30. Ulon erghi, ...	67		

que le Kerlon, un peu à l'Eſt, à la diſtance d'environ quatre cens lis. La pêche qu'on fit ce jour-là dans la Riviere, nous rapporta quantité de brochets, des carpes & d'autres poiſſons de moindre grandeur.

Le premier jour d'Août, vingt-cinquiéme de la ſixiéme Lune Chinoiſe, on fit ſoixante lis, par divers détours qui ſe rapportoient au Nord-Oueſt quart de Nord. Le camp fut aſſis dans une grande plaine, environnée de collines & de montagnes, près d'une mare d'eau, qui eſt formée par une fontaine dont l'eau a peu de fraîcheur, parce qu'elle n'a pas d'écoulement. Cette mare ſe nomme *Kalutu-nor*. C'eſt le lieu où les deux armées Impériales s'étoient jointes il y avoit deux ans, pour ſuivre les Eluths fugitifs. Nous trouvâmes encore les traces des troupes Chinoiſes, ſur-tout quantité de caſques, de cuiraſſes, de boulets de canon & de balles de mouſquets, que les Chinois avoient abandonnés après la défaite du Khan, parce que leur équipage étoit fort affoibli. Le Kerlon étoit à quarante ou cinquante lis de notre camp, vers l'Eſt. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés trente-ſix minutes. Mais ayant pris le ſoir la variation de l'aimant, nous la trouvâmes de trois degrés vingt minutes, toujours du Nord à l'Oueſt.

Mare de Kalutu-nor.

Variation de l'aimant.

Le 2, nous fimes cinquante lis au Nord-Oueſt quart de Nord. Après avoir fait environ vingt-cinq lis juſqu'à l'extrêmité de la plaine, nous entrâmes dans une aſſez large vallée, qui s'étend environ trente lis entre deux chaînes de montagnes ſtériles, la plûpart couvertes de pierres & de rochers. On campa dans cette vallée, près d'un petit ruiſſeau, formé par une fontaine d'une eau fort pure; mais ce ruiſſeau ſe perd bien-tôt ſous terre. Ses bords offroient d'excellens pâturages.

Le 3, on fit cinquante ſix lis, qui tout compté ſe réduiſirent au Nord-Oueſt. Après avoir fait quinze lis dans la même vallée, à peu près au Nord-Nord-Oueſt, nous prîmes à l'Oueſt par une autre vallée, dans laquelle nous fimes environ dix lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Enſuite reprenant vers le Nord, entre des montagnes dont celles de l'Oueſt offroient de fort beaux ſapins du côté qui étoit expoſé au Nord, nous marchâmes au Nord-Oueſt quart de Nord, pour aller camper ſur la Riviere de *Tula*.

Cette Riviere prend ſa ſource dans la montagne de *Kentey*, à cent vingt lis du Kerlon. Elle coule d'abord vers le Sud-Eſt. Enſuite elle tourne droit à l'Oueſt, après avoir paſſé une petite pointe de montagne ſous laquelle nous campâmes, & qui eſt préciſément à l'Oueſt du lieu où la petite Riviere de *Terelki* ſe jette dans celle de *Tula*. Elle eſt beaucoup plus groſſe que le Kerlon. Ses eaux ſont d'une clarté extraordinaire & roulent ſur un fond de cailloux. Rien n'approche de l'agrément de ſes bords, dans toute l'étendue de la plaine. Ils ſont couverts de beaux bois. Comme elle ſe partage en pluſieurs bras, qui ſe diviſent & ſe réuniſſent, elle forme quantité de petites Iſles, remplies de diverſes ſortes d'arbres fort touffus, qui font les plus agréables bocages du monde, & qui offroient une fraîcheur délicieuſe dans les grandes chaleurs où nous étions. Le cours de cette Riviere eſt très-rapide. Au-delà des bois on découvre, de côté &

Source & cours de la Riviere de Tula.

Beauté de ſes bords.

	Août.	lis.		lis.
1. Kalutu-nor,		65	3. Riviere de Tula,	50
2. Vallée,		55		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

d'autre, une prairie abondante en fourages. En un mot, c'eſt le plus agréable canton que je me ſouvienne d'avoir vû dans tous nos voyages en Tartarie. Au Nord, à la diſtance de cinq ou ſix lis, on ne voit que de hautes montagnes, eſcarpées en divers endroits & couvertes de roches, qui offrent de grands pins du côté qui fait face au Midi. Ce lieu, qui eſt à quarante-ſept degrés cinquante-ſix minutes de hauteur du Pole, eſt proche du célebre champ de bataille où le Khan des Eluths fut défait par l'armée Impériale & contraint de prendre la fuite en abandonnant une partie de ſon bagage & de ſes beſtiaux; malheureuſe journée, qui entraîna ſa perte & la ruine entiere de ſa Monarchie.

Champ de bataille où les Eluths furent défaits.

Le 4, notre équipage ne fit pas plus de dix-ſept lis, en réduiſant la route à l'Oueſt demi-quart de Sud-Oueſt. On avoit le choix de deux chemins, pour arriver au terme de notre voyage; l'un, en doublant cette pointe de montagnes que nous avions au Nord-Eſt, aſſez proche de notre camp; l'autre, en ſuivant le chemin droit, & par conſéquent le plus court. Mais comme il auroit fallu paſſer dans des vallées marécageuſes & difficiles pour les bêtes de charge, on ſe détermina pour le plus long. On repaſſa donc la Riviere, en faiſant un aſſez grand tour, pour éviter les marécages de la prairie qui eſt au Sud; & marchant à l'Oueſt & au Nord-Oueſt, ſur le revers des montagnes qui bordent cette prairie, on alla camper ſur les bords de la Riviere de *Tula*, dans une petite vallée. Le Tula conſerve encore ici toute ſa beauté. Ses rives ſont toujours couvertes de grands arbres. Il tourne dans des gorges fort étroites; & dans pluſieurs endroits il bat le pied des rochers eſcarpés des montagnes. Son cours eſt de l'Eſt à l'Oueſt.

L'Auteur le viſite. Eclairciſſemens qu'il y reçoit ſur la bataille.

Notre chemin fut beaucoup plus long que celui de l'équipage. Nous allâmes viſiter, avec nos Tajins, le champ de bataille dont nous étions voiſins. Le ſecond Préſident du Tribunal des Mongols, qui s'étoit diſtingué dans ce combat, prit la peine de nous en expliquer toutes les circonſtances. Le Khan des Eluths, fuyant devant l'armée Impériale, qui le pourſuivoit par des marches forcées, remonta ſi promptement la Riviere de Kerlon qu'il avoit déja plus de trente lieues d'avance. Il étoit même arrivé ſur les bords de la Riviere de Tula, au pied des montagnes qu'il avoit choiſies pour retraite & qu'il regardoit comme un azile impénétrable, lorſqu'il rencontra un Parti de l'avant-garde Impériale. C'étoit *Fian-gu*, Général de l'Empereur, qui malgré l'embarras auquel il étoit réduit par la diſette des vivres, & par la perte d'une partie de ſes chevaux & de ſes chameaux, remontoit la Riviere de Tula avec un corps de troupes, pour chercher l'ennemi. Les Eluths ayant bien-tôt reconnu ſa foibleſſe le chargerent avec vigueur, le firent plier & pourſuivirent les fuyards juſques vers le corps de l'armée Chinoiſe, qui étoit campée à plus de trois lieues ſur le bord de la Riviere. La facilité qu'ils trouverent à renverſer ce premier corps, fit croire au Khan que l'armée entiere tiendroit peu devant lui; & comptant déja ſur une victoire complette, il ſe hâta de faire avancer toutes ſes forces, qui ne conſiſtoient qu'en ſept mille hommes de troupes reglées. Il ordonna qu'on fît ſuivre tout le bagage & les familles de ſes ſoldats, dans la vûe de faire ſervir les hommes & les enfans à charger le butin. Il les fit placer dans les bois & dans les petites

4. Même Riviere, ... 37 *lit.*

Iſles

Isles de la Riviere. Ensuite, ayant fait passer à ses troupes une petite hauteur qui étoit entre deux montagnes, il étendit hardiment ses escadrons dans la plaine pour marcher droit à l'armée Impériale, qui étoit sortie de son camp & qui s'étoit postée dans un lieu très-avantageux. C'étoit une montagne, qui s'étendoit du Nord-Oüest au Sud-Est & qui se terminoit par un rocher escarpé, au pied duquel passoit la riviere. Toute l'armée Chinoise étoit rangée sur une ligne, au sommet de cette montagne, & présentoit un fort grand front.

Cette disposition ne refroidit point l'ardeur des Eluths. Ils occuperent une autre montagne, plus petite & plus basse, mais couverte de rochers en divers endroits, qui faisoit face à celle des Chinois presqu'à la portée de l'arquebuse. Ils gagnerent même une partie du terrain des Chinois, du côté de la riviere, par où la montagne avoit moins de hauteur ; & dans cette situation, ils attaquerent bien-tôt le quartier des soldats Chinois qui occupoient ce poste. L'avantage fut disputé long-tems. Enfin, après un combat fort opiniâtre, les Eluths se virent forcés de reculer à une certaine distance, où ils ne laisserent pas de tenir ferme assez long-tems, sur une espece de terre-plein qui étoit sur le penchant de la montagne, tandis que les Chinois faisoient un feu terrible de leur artillerie sur les autres quartiers, particuliérement sur ceux qui occupoient la montagne opposée. Cependant les Eluths se soutinrent dans leur poste, jusqu'à ce que voyant avancer un gros de Chinois, qui avoient pris au Sud & qui étoient descendus dans la plaine pour les venir prendre en flanc, ils craignirent d'être enveloppés. Alors, quittant la montagne, ils se retirerent en combattant toujours avec courage. Ils firent même encore face dans la plaine, & ne commencerent à tourner le dos qu'après avoir vû plier leurs compagnons vers l'extrêmité de la montagne, du côté de la riviere.

On ne les poursuivit pas loin, parce que la nuit approchoit & qu'ils se retirerent dans les bois voisins de la riviere, où ils avoient placé leur bagage. Mais la vigueur avec laquelle ils avoient été reçus de leurs ennemis & l'étonnement qu'ils avoient eu de les trouver en si grand nombre, rendirent leur épouvante si vive, qu'ayant pris la fuite en désordre pendant toute la nuit, ils ne sauverent qu'une partie de leur bagage & de leurs familles. Leur Roi même, dont la femme avoit été tuée d'un coup de canon, fut le premier à fuir, avec le reste de sa famille & un fort petit nombre de ses gens. On trouva, dans son camp, des femmes, des enfans & des blessés, avec quelques bestiaux qu'il n'avoit pû emmener. Mais bien-tôt les fuyards, ignorant ce qu'étant devenu leur Chef, vinrent se rendre par troupes. Si les Chinois avoient eu de meilleurs chevaux pour marcher sur leurs traces, il en seroit échapé peu à leur vengeance.

Le lieu où l'armée Impériale s'étoit rangée en bataille porte le nom de *Chaumu*. Après l'avoir observé à loisir, nous descendîmes dans la plaine, qui est à l'Oüest des montagnes, arrosée de plusieurs petits ruisseaux qui vont se jetter dans la Riviere de *Tula*. Cette Riviere coule au pied des montagnes qui bornent la plaine au Nord. Elles sont très-hautes & couvertes de sapins. Vers le centre de la plaine, nous vîmes les ruines d'un Temple qui avoit été bâti par *Chempe-zun-tamba-hutuktu*, Grand-Lama des Tartares. Ayant choisi cet endroit pour sa demeure, il campoit ordinairement sur les bords de la riviere, près des agréables bocages dont elle est environnée. Ce Temple étoit magnifique. Il avoit été construit par des ouvriers venus exprès de Peking. On y voyoit encore des tuiles & des briques

Ruines d'un Temple bâti par le Grand Lama.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

verniſſées de jaune, comme celles qui couvrent les toits du Palais Impérial à Peking. C'étoit le Khan des Eluths qui avoit détruit ce bel édifice en 1688, après la défaite des Kalkas. Nous allâmes camper enſuite dans une autre plaine, un peu moins grande que celle du jour précédent, toujours ſur la Riviere de Tula, dont les bords ne ceſſent pas d'offrir des bois fort agréables.

Le 5, on fit cinquante lis, mais qui doivent être réduits à trente-cinq, Oueſt-Nord-Oueſt, à cauſe d'un grand détour qu'on fit dans les montagnes, au Sud & au Sud-Oueſt, pour éviter les marécages de la plaine. On campa ſur les bords du Tula, qui ſe partage en pluſieurs bras, toujours ornés de beaux arbres. En chemin nous paſsâmes pluſieurs ruiſſeaux qui vont ſe jetter dans la Riviere, & pendant l'eſpace d'environ trente lis nous côtoyâmes une haute montagne, nommée *Han-alin*, couverte d'une grande forêt de pins & de ſapins, & remplie d'ours, de ſangliers & de cerfs. On campa dans la vallée qui eſt au pied de cette montagne, ſur les bords de la même Riviere.

Montagne de Han alin.

Le 6, premier jour de la ſeptiéme Lune Chinoiſe, nous fimes quarante-huit lis, mais qu'il faut réduire à quarante-cinq, parce qu'on fut obligé de prendre un détour dans les montagnes, laiſſant la Riviere de Tula au Sud. Elle coule ici à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Les montagnes, où nous ne ceſsâmes preſque pas de marcher, ſont couvertes de beaux bois de pins, & ſéparées par des vallées, dont la plus agréable eſt celle où l'on aſſit le camp, ſur le bord d'un ruiſſeau. Elle a trois ou quatre lis de largeur à ſon ouverture; mais elle va toujours en ſe rétréciſſant. La beauté de ſes pâturages, les arbres qui bordent le ruiſſeau & les montagnes couvertes de grands bois de pins qui la bordent des deux côtés & qui la terminent au Nord, forment une perſpective charmante. Les ſangliers doivent être en fort grand nombre dans ces forêts, puiſque la vallée étoit remplie de leurs traces & qu'on y voyoit une infinité de foſſes, qu'ils creuſent dans la terre pour y chercher des racines. Les bois produiſent auſſi des fraiſes, qui reſſemblent parfaitement à celles de l'Europe.

Belles vallées.

Fraiſes de Tartarie.

Le 7, on fit cinquante & un lis, que les détours font réduire à quarante-huit au Nord-Oueſt. Après avoir achevé de parcourir la vallée où l'on avoit aſſis le camp droit au Nord, on retourna au Nord-Oueſt quart de Nord, pour grimper une montagne qui ne paroiſſoit pas fort haute du côté qu'on la montoit, mais qui l'étoit beaucoup plus en deſcendant, quoiqu'elle fût plus couverte de pins. Comme ils ſont fort élevés & ſans branches, nous trouvâmes peu de difficulté à nous ouvrir un paſſage. Nous n'étions arrêtés, de tems en tems, que par des arbres couchés en travers, qui étoient tombés d'eux-mêmes; car, outre que ce Pays eſt fort deſert, les Kalkas ſes anciens Habitans, qui ne bâtiſſent point de maiſons, font peu d'uſage de ces grands arbres. Etant deſcendus dans une vallée au Nord-Nord-Oueſt, où nous marchâmes quelque-tems, nous reprîmes au Nord-Oueſt par une autre vallée plus large, bordée de montagnes moins hautes & plus decouvertes. Nous paſsâmes pluſieurs petits ruiſſeaux, après leſquels nous arrivâmes, par quelques détours, dans une vallée, où le camp fut aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau dont l'eau étoit fort mau-

Difficulté à traverſer les forêts.

		lis.			lis.
5.	Même Riviere,	35	7.		38
6.	Vallée,	45			

vaiſe. Les environs offroient néanmoins d'aſſez bons pâturages.

Le 8, on ſéjourna, pour faire ſécher les tentes, qui avoient été mouillées par une groſſe pluie. Le 9, on fit ſoixante-quinze lis, par divers détours, qui réduiſirent la route à ſoixante-dix au Nord-Oueſt quart d'Oueſt. La plûpart des montagnes que nous eûmes à traverſer étoient couvertes d'herbe. On y découvroit, en divers endroits, des bois de pins & de ſapins, dans un deſquels nous trouvâmes quantité de fraiſes. La hauteur méridienne, que nous prîmes ſur le bord d'un gros ruiſſeau, à ſept ou huit lis du lieu où l'on aſſit le camp, fut de cinquante-ſept degrés douze minutes, qui donnent quarante-huit degrés trente-quatre minutes de hauteur du Pole. Le camp fut aſſis près d'un autre ruiſſeau, d'où l'on découvroit, au Sud & à l'Oueſt, des montagnes couvertes de bois.

Route par un Pays deſert.

Le 10, nous fimes ſoixante lis, preſque toujours entre des montagnes; mais ils doivent être réduits à cinquante-cinq, Oueſt quart de Nord-Oueſt. Après en avoir fait environ quinze, on paſſa une montagne couverte de grands bois, aſſez haute, mais peu difficile à monter & à deſcendre. Tous ces bois étoient remplis de fraiſiers & de fraiſes. Au pied de la montagne, nous trouvâmes, dans le vallon, un petit ruiſſeau, à l'extrêmité du bois. L'eau en étoit ſi claire & ſi fraîche, & les bords ſi bien garnis d'arbres, que nous nous y repoſâmes quelque-tems à l'ombre. Enſuite, paſſant encore entre quelques montagnes, nous allâmes camper dans une vallée, où nous trouvâmes une ſource d'eau très-fraîche, près d'une autre montagne, ſur laquelle s'offroient deux ou trois rochers, à quarante-huit degrés trente-ſept minutes de hauteur du Pole. Nos Mandarins, qui avoient marché en chaſſant, tuerent un grand nombre de daims, un grand cerf & un marcaſſin.

Bois & montagnes.

Le 11, on fit trente-ſept lis à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt, preſque toujours dans de grandes & larges vallées, qui n'étoient environnées que de petites montagnes fort nues. Le terrain du Pays reſſemble aſſez à celui des environs du Kerlon; c'eſt-à-dire, qu'il eſt ſtérile, ſabloneux & rempli de nids de rats. Nous vîmes ſur le chemin pluſieurs chevres jaunes; & nos Mandarins, qui continuoient de marcher en chaſſant, en tuerent quelques-unes. On campa ſur le bord de quelques mares d'eau, formées & entretenues par une fontaine, qui donne naiſſance à un petit ruiſſeau d'eau très-fraîche. Le ſoir, on vit arriver une troupe de Kalkas, qui venoient ſaluer nos *Tajins*. Entre pluſieurs ſangliers & d'autres animaux qu'ils leur offrirent, nous admirâmes un liévre dont le poil tiroit ſur le noir. Il avoit d'ailleurs le corps plus long & plus gros, & les jambes plus hautes que les lievres ordinaires.

Lievre noir.

Le 12, nous fimes ſoixante-trois lis; la moitié au Nord-Oueſt, & le reſte au Nord-Nord-Oueſt, toujours dans un terrain fort plat. Ce ſont de grandes vallées qui ſe ſuccedent les unes aux autres, environnées de montagnes peu hautes & fort nues. Nous y vîmes pluſieurs troupeaux de chevres jaunes. Nos Mandarins allerent chaſſer dans les montagnes au Nord-Eſt, où ils tuerent quelques cerfs, & quantité de daims & de chevreuils. Un ours & un ſanglier, qu'on ren-

Troupeaux de chevres jaunes.

	lis.		lis.
9.	75	11.	37
10.	60	12.	63

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

contra, s'échapperent dans l'épaiſſeur des bois. Nous campâmes près d'une fontaine, qui forme enſuite un petit ruiſſeau; mais l'eau en étoit fort mauvaiſe. La hauteur du Pole, quarante-huit degrés cinquante-quatre minutes.

Le 13, on fit quarante & un lis, dans des montagnes découvertes, montant & deſcendant par des chemins fort difficiles pour les bêtes de charge. On deſcendit dans une grande plaine au Nord-Eſt, où la Riviere de Tula ſe joint à celle d'*Orgon*. Après avoir paſſé la premiere, on aſſit le camp entre les deux, ſur une montagne qui borde la plaine. C'étoit le lieu qu'on avoit choiſi pour l'aſſemblée des Kalkas de cette région. Dès le même jour, tous les Princes qui l'habitent & qui ſe ſont ſoumis à l'Empereur, vinrent au-devant du *Chi*, ou de l'ordre Impérial, & des Grands de l'Empire qui en étoient chargés. Les cérémonies ne furent pas différentes de celles qui s'étoient obſervées ſur le Kerlon. Enſuite nos Tajins deſcendirent juſqu'au bord de l'*Orgon*; & remarquant que les eaux de ce fleuve étoient enflées juſqu'à faire craindre une violente inondation, d'autant plus que la ſaiſon des pluies n'étoit pas encore paſſée, ils ordonnerent qu'on tranſportât les tentes ſur les hauteurs voiſines.

Aſſemblée des Kalkas de l'Orgon.

Le 14, & les jours ſuivans juſqu'au 27, on ſéjourna, tandis que les Grands s'occuperent des affaires publiques. Nous paſsâmes ce tems à prendre des informations ſur l'état du Pays & des environs. Nos queſtions s'adreſſerent à divers Kalkas, & à pluſieurs Marchands Moſcovites qui étoient venus trafiquer avec cette Nation & dont pluſieurs avoient parcouru tous les Pays qui ſont entre *Tobolskoy* & *Selingha*; ſur-tout vers l'Oueſt, qui nous étoit le plus inconnu, car nous connoiſſions aſſez le Pays à l'Eſt.

Informations que ſe procurent les Miſſionnaires.

Nous découvrîmes un jeune Kalka, qui étoit au ſervice des Moſcovites, & qui avoit fait pluſieurs voyages à Tobolskoy & dans tous les Pays qui ſont à l'Occident de la *Jeniſſée*, juſqu'au Mont *Altay*. L'ayant engagé à nous venir voir, il nous fit la deſcription de toutes ces contrées d'une maniere fort nette pour un Tartare. Il nous traça même ſur le champ une petite Carte, où il marqua les Rivieres & leur cours, avec les Villes & les Bourgades qui ſont bâties preſque toutes ſur le bord de quelqu'une de ces Rivieres. Nous ne manquâmes point d'interroger auſſi d'autres Kalkas & pluſieurs Moſcovites. Ceux qui paroiſſoient le mieux inſtruits s'accorderent avec ce jeune-homme; ce qui nous donna beaucoup de confiance pour ſon témoignage.

Témoignage d'un jeune Voyageur Kalka.

L'Habitation que les Moſcovites avoient ſur le bord oriental de la Riviere de *Selingha*, à trois cens quarante lis du lieu où l'*Orgon* ſe joint avec le *Tula*, eſt un petit Bourg qui contient environ quatre cens familles, tant de Moſcovites, que de gens du pays qui ſe ſont donnés à eux & qui ont pris leur habillement, quoiqu'ils vivent d'ailleurs ſuivant leurs propres uſages. Quelques-uns ſont même à la paye du Czar & ſervent de garniſon. Leur Bourg eſt un petit quarré, fermé d'une forte paliſſade terraſſée, qui a deux lis de longueur & deux de largeur. La Riviere de Selingha prend ſa ſource d'une haute montagne qui ſe nomme *Tannu*. Celle d'Orgon, après s'être jointe au Tula, ſe jette dans le Selingha, qui eſt beaucoup plus grand, à cent quarante lis du lieu qui porte ce nom, & qui va ſe décharger dans le grand Lac de Paykal.

Riviere de Selingha & ſa ſource.

Les montagnes les plus célebres ſont celle d'*Altay*, celle de *Trangha*, celle

Montagnes les plus célebres.

13. Le Tula & l'Orgon . . . . . 41 lis.

de *Konkoye* & celle de *Kentay*. La derniere n'eſt qu'à cinq journées du lieu où nous étions, & c'eſt d'elle que les Rivieres de Tula & de Kerlon prennent leur ſource ; celle-ci du Nord-Eſt de la Montagne, & celle-là du Sud-Oueſt. Elles reçoivent pluſieurs petits ruiſſeaux qui coulent des mêmes montagnes, ſur-tout celle de *Tula*, qui a ſon cours dans un pays montagneux.

Riviere d'Onon.

La Riviere d'*Onon* prend auſſi ſa ſource du Mont Kentay, au Nord-Eſt, à la diſtance d'environ une journée du lieu où le Kerlon prend la ſienne. Cette Riviere d'Onon eſt celle que les Chinois appellent *Helong-kiang*, & les Tartares, *Saghalian-ula*.

Mont Altay.

Le Mont Altay, qui eſt le plus célebre, ſépare le Pays des Kalkas de celui des Eluths. Avant la derniere guerre, c'étoient les Eluths qui occupoient tout le Pays au-delà de cette Montagne, juſqu'aux Uſbeks & une haute chaîne de montagnes à l'occident deſquelles ils campoient ordinairement. Cependant les Kalkas s'étendoient anciennement au-delà du Mont Altay, mais ils en ont été chaſſés par les Eluths. La Montagne d'Altay eſt éloignée du lieu où nous étions d'environ un mois & demi de marche, en comptant cinquante lis pour chaque journée. C'eſt d'elle que prennent leur ſource les grandes Rivieres d'*Oby*, de *Jeniſſea*, d'*Irtiche*, & celles de *Tum*, de *Hopdo* & de *Chalengha*, qui ſont plus que médiocres.

Rivieres qui y prennent leur ſource.

Mont Hangay.

Le Mont *Hangay* eſt à l'Orient de celui d'Altay, d'environ vingt jours de chemin, qui reviennent à mille lis. Il ſéparoit autrefois les Etats de *Chaſuktu-han* d'avec ceux de *Tuchetu han*. Entre les Montagnes d'Altay & de Hangay, on en trouve une moins conſiderable, nommée *Kokoye*, éloignée d'environ douze cens lis de l'une & de l'autre.

Lac de Payſkal.

Ce Pays contient auſſi des Lacs fameux, dont le principal eſt celui de *Paykal*, que les Habitans nomment *Talay*, ou *Mer*. Il s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt ; & s'il faut s'en rapporter au témoignage des Moſcovites, qui l'avoient parcouru en hyver ſur la glace, ſa longueur eſt d'environ un mois de chemin. Mais il eſt ſi éloigné d'avoir la même largeur, qu'on voit en quelques endroits ſes bords, & qu'on peut le traverſer ordinairement en deux ou trois jours. Il eſt rempli d'excellens poiſſons, qui remontent les rivieres qu'il reçoit. Nos gens firent des pêches abondantes dans celle de Tula, & prirent ſur-tout quantité d'eſturgeons.

Autres Lacs.

Le Lac qui ſe nomme *Ekaral-nor*, eſt à l'Occident du Mont *Hangay*, & reçoit la Riviere de *Hopdo*, après le tour qu'elle fait au pied du Mont Kokoye. Le Lac nommé *Kirkir-nor*, eſt à l'Orient du Hangay. Il eſt aſſez éloigné des Rivieres de *Konghey* & de *Chapkam*, qui prennent leur ſource dans la Montagne de Hangay, & qui après s'être jointes entrent dans le Lac *Kirkir*. Ce Lac n'a pas plus de cent cinquante ou ſoixante lis de tour. Le Lac d'*Ekaral* n'en a pas moins de trois cens.

On nous parla de trois autres petites Rivieres, qui prennent leur ſource dans le Mont *Kentey*. Les Moſcovites les avoient paſſées pour venir juſqu'à notre camp. Ils paſſerent le *Chura*, après trois jours de marche, c'eſt-à-dire, à cent quarante ou cent cinquante lis du Bourg de *Selingha*. Un demi-jour après, ils paſſerent le *Hara*. Ces deux petites Rivieres ſont guéables. On nous dit que l'on pouvoit aller commodément à cheval, de *Selingha* à *Nipcheu*, mais ſans aucune charge, & qu'il falloit des chevaux au double, lorſqu'ils étoient char-

Rivieres de Chura & de Hara.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

gés. D'Ergone juſqu'à la Jeniſſea, on n'emploie que douze jours de marche en deſcendant la Riviere ; mais il en faut quarante-cinq pour la remonter. Encore faut-il que ce ſoit ſur la glace, parce que la rapidité de ſon cours ne permet pas qu'on la remonte dans des barques.

Ergocikoy.

Ergocikoy eſt ſituée ſur la Riviere d'*Angara*, à cent lis de ſon embouchure dans le Paykal. *Doude*, qui eſt une Habitation de Moſcovites ſur la Riviere de Selingha, un peu au-deſſus de ſon embouchure dans le Paykal, au-deſſous du Bourg de Selingha, à une bonne journée de diſtance, eſt éloignée d'*Aborghayjim* d'environ deux cens ſoixante lis.

Riviere de Tum.

La Riviere de *Tum* eſt éloignée de celle de Jeniſſea d'environ un mois de marche.

Etabliſſement des Kalkas après la ruine de Tuſiétu-han.

Les Kalkas qui demeurent aux environs de Tula, d'Orgon & de Selingha, étoient autrefois dépendans de Tuſiétu-han ; mais ne l'ayant pas ſuivi dans ſa fuite & s'étant contentés de ſe retirer ſur les montagnes & dans les bois, ils demeurerent d'abord comme indépendans. L'Empereur les invita dans la ſuite à venir s'établir plus près de la Chine, avec offre de leur donner des terres. Ils répondirent qu'ils ſe ſoumettoient volontiers à Sa Majeſté ; qu'ils lui payeroient le tribut & qu'ils recevroient ſes ordres ; mais qu'ils ne pouvoient quitter leur retraite ſans s'expoſer à périr de miſere, parce qu'ils n'avoient point aſſez de troupeaux & d'équipages pour les néceſſités d'une longue marche ; que dans le lieu où ils étoient, ils pouvoient vivre de leur chaſſe & de leur pêche ; que les bois y étoient pleins d'ours, de ſangliers, de cerfs & de daims, & que les peaux de ces animaux leur ſervoient encore pour ſe vêtir & pour couvrir leurs tentes. L'Empereur, cédant à la force de ces raiſons, leur permit de demeurer dans les Habitations qu'ils s'étoient choiſies, & voulut ſeulement qu'ils fuſſent partagés en Etendards & en *Nurus*. On en forma trois Etendards, parce qu'ils avoient trois de leurs Princes pour Chefs. Chaque Prince eut le ſien. Le plus conſiderable, qui ſe nommoit *Kentu-taiki*, fut créé *Peilé*, c'eſt-à-dire, Regule du troiſiéme ordre. Il n'eut pas le tems de ſe voir revêtu de cette dignité, parce qu'il fut enlevé par la mort, tandis qu'on travailloit au partage des Etendards. Mais il laiſſa un fils âgé de cinq ans, qui fut mis en poſſeſſion de ſon titre, & qui eut toujours en cette qualité le premier rang entre les Princes Kalkas du Pays. Pendant l'aſſemblée il étoit campé avec ſes gens aux environs du lieu où la Riviere de *Haſui* ſe jette dans celle de Selingha. Le ſecond Taiki fut honoré du titre de Comte.

Ils ſont diviſés en trois Etendards.

Leurs trois Chefs.

Le troiſiéme, qui ſe nommoit *Aria*, demeura ſimple Taiki, & n'eut pas d'autre dignité que celle de *Chaſſak*, qui ſignifie *Chef d'Etendard*. Ces trois Chefs eurent chacun leurs appointemens reglés pendant la guerre des Eluths & des Kalkas. Leur Nation eſt d'une adreſſe extraordinaire à tirer de l'arc à pied & à cheval. La plûpart ſont vêtus de peaux de cerf & d'une eſpece de daims qu'ils nomment *Kios*, dont ils ont l'art de paſſer les peaux, pour les rendre douces & maniables. Les Moſcovites nous dirent que ces Kalkas venoient les piller juſqu'aux portes de *Selingha*, & ſouvent en plein jour. Ils redemanderent même pluſieurs chevaux, qui leur avoient été enlevés dans ces courſes & qu'ils reconnurent parmi ceux des Kalkas.

Retour vers Pekin.

Après avoir ſéjourné douze jours, pendant leſquels nos Tajins réglerent les affaires publiques & terminerent quantité de procès, nous partîmes le 26, par

le même chemin qui nous avoit conduits au bord du Kerlon. Nous arrivâmes le 7 de Septembre à *Ulan-erghi*. Le 8, nous fimes cinquante-trois lis droit au Sud, par un chemin dont la moitié fut inégal, & le reſte plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une fort bonne ſource d'eau vive. La hauteur du Pole, quarante-ſept degrés cinq minutes.

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage. Ulan-erghi.

Le 9, nous fimes ſoixante-huit lis au Sud, environ quatre degrés vers l'Oueſt. On campa près d'un puits de fort bonne eau.

Le 10, après avoir fait environ quatre-vingt lis au Sud quart d'Eſt, par un chemin inégal, plein de hauteurs & d'eſpaces pierreux, on campa près d'une petite fontaine, à quarante-ſix degrés vingt-neuf minutes.

Le 11, nous fimes cinquante-trois lis au Sud, huit degrés vers l'Oueſt, par un chemin tantôt inégal & rempli de pierres, tantôt plat & uni. Vers la moitié de la journée nous trouvâmes une très-bonne fontaine; mais dans le lieu où l'on aſſit le camp, l'eau étoit fort mauvaiſe. Le 12, on fit quatre-vingt lis au Sud, douze degrés vers l'Oueſt. Le chemin fut plat, mais inégal, par la quantité de ſables qui ſont remplis de broſſailles. On campa dans un lieu qui ſe nomme *Narat*, où nous avions rejoint *So-ſan-lau-ya* dans notre premier voyage, & d'où la guerre des Eluths nous avoit obligés de retourner ſur nos pas. On y trouve une bonne ſource, qui donne de l'eau en abondance. La hauteur du Pole, quarante-cinq degrés quarante-huit minutes.

Le 13, nous fimes ſoixante-lis au Sud-Sud-Eſt; les vingt premiers entre des rochers & des hauteurs, le reſte dans un pays plat & uni. On campa près d'un étang, qui étoit accompagné d'une ſource, mais d'eau fort mauvaiſe. Le 14, nous marchâmes par un chemin fort uni, au Sud quart de Sud-Eſt, & le camp fut encore aſſis près d'un étang, à quarante-cinq degrés onze minutes.

Le 15, on fit cinquante-huit lis au Sud-Eſt, dans un chemin plat, mêlé de quelques hauteurs, où les apparences nous firent juger qu'il y avoit de fort beau marbre & des mines d'ardoiſe.

Le 16, nous fimes cinquante-quatre lis au Sud, dix degrés vers l'Eſt. Le chemin fut tantôt plat, tantôt mêlé de hauteurs & de vallées. On campa près d'une bonne ſource d'eau vive.

Le 17, après avoir fait quarante-deux lis au Sud-Sud-Eſt, par un chemin fort inégal, mais de ſable ferme, nous campâmes près d'un puits de mauvaiſe eau, dans un lieu dépourvu de fourage.

Le 18, nous trouvâmes le chemin encore plus uni, excepté pendant les quinze derniers lis, qui ne nous offrirent que des buiſſons dans des ſables mouvans. On campa près d'une fontaine, après avoir fait cinquante-ſept lis, à quarante-quatre degrés vingt-quatre minutes.

Le 19, nous fimes cinquante-ſix lis au Sud-Eſt quart de Sud; les vingt premiers dans un pays fort inégal, parmi des ſables mouvans; le reſte dans un terrain de ſable ferme & plus uni. On campa près d'un puits, avec de l'eau médiocre & très-peu de fourage. Le 20, on ſéjourna.

Le 21, on fit quinze lis à l'Eſt, vingt degrés vers le Sud. Le chemin, inégal, Suite de la route & des hauteurs.

Retour.	*Septembre.*	*lis.*		*lis.*
7. Ulan-erghi,		90		68
8.		33	40	80

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

partie de sable mouvant, partie de sable ferme. Un puits, voisin du camp, nous fournit d'assez bonne eau ; mais le fourage nous manqua.

Le 22, quarante-neuf lis à l'Est, huit degrés vers le Sud ; un chemin d'abord inégal & de sable mouvant, ensuite assez plat & de sable dur. Nous campâmes près d'un puits dont l'eau étoit fort bonne, mais le fourage n'y manquoit pas moins. Un Prince Mongol, des plus riches du Pays, étoit campé assez près de nous. On nous assura qu'il avoit plus de dix mille chevaux & d'autres bestiaux à proportion. C'étoit un Regule du second ordre, qui avoit le commandement d'un Etendard.

Camp d'un Prince Mongol.

Le 23, on fit quarante-quatre lis au Sud, tantôt dans un chemin plat, tantôt dans un chemin inégal & de sable, la plûpart ferme, & quelquefois mouvant. Un puits près du camp, mais peu de fourage.

Le 25, nous fimes soixante-trois lis au Sud. Le chemin, comme les deux jours précédens. Nous traversâmes néanmoins quelques endroits pierreux, & parsemés de rochers qui sortoient de terre. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau & dont les environs offrirent de fort bons fourages, à la hauteur de quarante-huit degrés. Là, sont les anciennes limites qui séparoient les Mongols sujets de l'Empire, & ceux qui se nomment Kalkas.

Anciennes limites des Mongols & des Kalkas.

Le 26, on marcha au Sud, dix degrés vers l'Oueſt, & l'on fit soixante-dix lis. Le chemin fut égal, à la réserve de quelques petites pentes qu'on monte & qu'on descend insensiblement sur du sable ferme. Nous campâmes près d'un petit ruisseau, dont l'eau étoit un peu saumache.

Le 27, on fit quatre-vingt-dix huit lis au Sud, dans un beau chemin, & presque toujours sur du sable ferme. Nous découvrîmes plusieurs camps Mongols, de l'Etendard qui se nomme *Tuinchuze*. Le camp fut assis près d'un ruisseau d'eau très-fraîche, aux environs duquel le fourage étoit excellent.

Le 28, nous fimes cinquante-huit lis au Sud, deux degrés vers l'Oueſt ; le chemin semblable à celui du jour précédent. Nous vîmes encore plusieurs petits camps Mongols. On campa près d'un grand Village, qui étoit accompagné de puits, d'une fontaine, avec beaucoup de bon fourage, à quarante-deux degrés de hauteur.

Route & hauteurs.

Le 29, soixante-onze lis au Sud, six degrés vers l'Est ; le chemin tantôt inégal & plein de collines, tantôt plat sur des sables fermes & plein de pelouses. Après avoir fait sept ou huit lis, nous vîmes les débris d'une Ville ruinée. On campa près d'une fontaine de fort bonne eau coulante.

Le 30, nous fimes soixante-cinq lis au Sud, quart de Sud-Est. Le chemin fut uni, dans un fort beau terrain de sable. On campa près d'un petit ruisseau de fort bonne eau, où les fourages n'étoient pas mauvais.

Le premier jour d'Octobre, on fit soixante-sept lis au Sud quart de Sud-Est ; le chemin fort beau pendant les quarante premiers lis ; le reste dans des vallées, entre des montagnes remplies de broussailles & de petits arbres. Nous vîmes encore plusieurs camps Mongols, & nous campâmes près d'un bon ruisseau, à quarante-un degrés sept minutes de hauteur. Le fourage en abondance.

Le 2, on fit quarante lis au Sud-Oueſt quart de Sud ; les vingt-cinq premiers entre des montagnes fort hautes, fort escarpées & remplies de rochers. C'est un détroit fort serré, le long duquel coule la petite riviere où nous avions campé. Nous la passâmes & repassâmes plus de vingt fois. En sortant du détroit, ce n'est

n'eſt plus qu'un chemin plat, dans une belle plaine où eſt ſituée la Ville de Huhu-hotun. Nous nous y arrêtâmes cette nuit. La riviere coule à l'Oueſt. Vers la fin du détroit, nous vîmes quantité de Faiſans. Huhu-hotun eſt à quarante degrés cinquante-quatre minutes.

L'Auteur avertit ici, qu'il ſe diſpenſe de marquer le reſte de la route juſqu'à Peking, parce qu'elle ſe trouve déja dans deux autres de ſes Journaux, & que d'ailleurs ce n'eſt qu'un Déſert, ſans habitations, ſans rivieres, ſans arbres & ſans terres cultivées. Les Tajens & l'équipage arriverent à Peking le 13 d'Octobre.

TABLE des Latitudes obſervées dans le huitiéme Voyage.

Nota. Celles qui ſont marquées d'une Etoile ne ſont que calculées.

	Degrés.	*Minutes.*	*Secondes.*
HYA-TYEN,	40		
Pang-kyun,	40	2	
Chi-men,	40	4	
San-tun-ying,	40	20	
Hi-fong-keu,	40	30	
Queiſſu-hata,	41	24	
Ike-chun,	41	37	
Camp ſur le Kondolen *,	41	50	
Putule *,	41	58	
Camp ſur le Siba,	42	18	
Camp ſur le Sirgha,	42	24	
Camp ſur le Perke,	42	43	
Hotoſin-hutak,	42	58	
Hara-muren,	43	41	
Kaire-hata,	43	58	
Kuturihu-pulak,	44	14	
Kultu *,	44	2	
Gonghir,	44	4	
Horthon-pira-poro-hojo,	45	27	
Hara-uſſu,	45	48	
Habir-han,	46	10	
Anghirtu-ſira-puritunor,	46	48	
Iptartay-nor,	47	4	
Chaptu-nor,	47	24	
Puir-nor,	48	4	
Puir-i-ulan-erghi,	48	8	
Urſon,	48	15	
Ulan-pulak,	48	30	
Dalay-choye,	48	48	
Kerlonni-altroy,	48	48	
Camp ſur le Kerlon,	48		

GERBILLON. 1698. VIII. Voyage.

	Degrés.	Minutes.	Secondes.
Lahitutala,	48		
Tonkul-chi-ava,	48	19	
Kerlonni-tſiray-chibautay,	48	12	
Kerlonni-kauchuku,	48		
Puſing-anga,	47	58	
Paynuk-alinni-harauſſu,	47	49	
Purhaſuhay-hojo,	47	44	
Erdeni-tolohay,	47	48	
Hujetu-tſilan,	47	26	
Kayro-hojo,	47	15	
Eburhu-holo-cheri,	47	15	
Ekemur-pur-haſutay,	47	22	
Kaltutu-nor,	47	36	
Camp ſur le Tula,	47	56	
Grand Temple ruiné,	47	55	
Camp ſur le Tula,	48		
Narat,	45	48	
Camps Mogols,	42		
Kuku-hotun (1),	40	54	

(1) Les Jéſuites, à qui l'on doit la Carte de la Tartarie, trouverent preſque cinq minutes de moins à la latitude de cette Place; d'où il ſemble qu'on peut conclure qu'il y a une erreur de quelques minutes à toutes les autres latitudes. C'eſt ce qu'on a déja fait obſerver. Mais elles ne laiſſent pas d'être utiles à la Géographie, parce qu'elles ſervent du moins à fixer les ſituations d'un grand nombre de Places, qui n'avoient pas été déterminées par les derniers Miſſionnaires.

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES
DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.
SECONDE PARTIE.
LIVRE PREMIER.

VOYAGES DES HOLLANDOIS
AUX INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

C'EST un ſentiment bien étrange que celui de la jalouſie, lorſqu'il s'exerce aux dépens de la juſtice, & que pour relever nos propres avantages il nous porte à jetter un voile ſur ceux d'autrui. Les Auteurs Anglois des premieres parties de ce Recueil n'ont pû s'exempter de cette tache. Leur ſilence ſur tout ce qui regarde les progrès de la Navigation Hollandoiſe fait aſſez connoître qu'ils n'ont penſé qu'à la gloire de leur Patrie, & que s'ils ont rendu plus de juſtice aux Portugais, c'eſt que dans l'abaiſſement où cette Nation eſt tombée aux Indes Orientales, ils n'ont pas cru que les Anglois fuſſent incommodés aujourd'hui de ſon ancienne gloire. La juſtice, autant que la nature de cet Ouvrage, m'oblige de réparer leur oubli. Mais ce deſſein demande quelques Obſervations préliminaires en forme d'Introduction.

Origine du Commerce des Hollandois aux Indes Orientales.

Les Hollandois trouvant une ſubſiſtance abondante dans le Commerce qu'ils faiſoient en Eſpagne & dans les autres Pays de l'Europe, penſoient peu à faire des voyages de long cours & de nouvelles découvertes. Mais les perſécutions qu'ils commencerent à eſſuyer par la priſe de leurs vaiſſeaux, & par l'en-

INTRODUCTION.

levement de leurs Marchands, qui étoient ſoumis aux rigueurs de l'Inquiſition, leur firent naître le deſir de chercher ſous un autre Ciel & parmi des Peuples barbares les ſecours qui leur étoient refuſés par leurs voiſins. Cependant, comme ils avoient à redouter les mêmes ennemis dans les nouvelles routes que les Portugais avoient découvertes, ils jugerent qu'en prenant par le Nord-Eſt, ils pourroient ranger enſuite la Côte de Tartarie & paſſer au Cathay, à la Chine & juſqu'aux Indes Orientales. L'exécution de ce deſſein fut commiſe à de grands Hommes de Mer. Mais leurs recherches, qui furent continuées longtems, renouvellées pluſieurs fois, & qui ſont demeurées juſqu'à préſent ſans ſuccès, appartiennent à d'autres parties de ce Recueil.

Corneille Houtman prend des informations à Liſbone qui lui coutent la liberté.

Pendant qu'on tentoit cette navigation du côté du Nord, un Hollandois nommé *Corneille Houtman*, que ſes affaires avoient conduit à Liſbone, s'y informoit ſoigneuſement de tout ce qui regardoit le Commerce des Indes, & des routes qu'une heureuſe experience avoit rendues familieres aux Portugais. Sa curioſité l'ayant engagé dans quelqu'indiſcretion qui fit naître des défiances, dans un tems où les informations étoient rigoureuſement défendues aux étrangers, il fut auſſi-tôt mis en priſon, & condamné à payer une amende qui étoit fort au-deſſus de ſes forces. La néceſſité lui inſpira le deſſein de s'adreſſer aux Marchands d'Amſterdam, en leur faiſant eſperer, pour prix de ſa liberté, qu'il leur communiqueroit toutes ſes lumiéres ſur le Commerce & les routes des Indes. Sa propoſition fut acceptée. On paya une groſſe ſomme, qui n'avoit été exigée apparemment que pour rendre ſa délivrance impoſſible. En 1594 étant retourné dans ſa Patrie, il ne penſa qu'à l'exécution de ſa promeſſe, avec le double motif de l'intérêt & de la reconnoiſſance.

Premiere Compagnie d'Amſterdam, ſous le nom des Pays lointains.

Après avoir déliberé ſur ſon rapport, les Marchands d'Amſterdam réſolurent de former une Compagnie, ſous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains*. Les premiers Directeurs, au nombre de dix (1), conſiderant que malgré les avantages de la route du Nord, qui eût été plus courte & moins ſujette aux maladies, puiſqu'il n'auroit pas fallu paſſer ſous la ligne équinoxiale, le ſuccès des recherches étoit encore incertain, ſe déterminerent à

Premier voyage.

tenter celle des Indes ſous la direction de Houtman. Dans cette vûe ils firent équiper quatre Vaiſſeaux, dont le plus conſidérable, nommé *le Maurice*, étoit du port de quatre cens tonneaux & de quatre-vingt-quatre hommes d'équipage. L'artillerie conſiſtoit en vingt piéces de canon de fonte, ſix groſſes & quatorze petites; quatre gros pierriers & huit petits, avec un nombre proportionné de fuſils & de mouſquets. Jean-Janſz *Molenaer* fut nommé pour le commander; & Corneille Houtman eut la direction du Commerce, en qualité de Marchand ou de Commis. Le ſecond Vaiſſeau, nommé *la Hollande*, étoit à peu près de la grandeur & de la force du premier. Le Capitaine ſe nommoit *Jean Dignumſz*; & le Commis, *Girard Van-Beuningen*. Le troiſiéme Vaiſſeau, ſous le nom d'*Amſterdam*, étoit du port d'environ deux cens tonneaux, monté de cinquante-neuf hommes, de ſix groſſes piéces de canon de fonte, dix petites, quatre grands pierriers & ſix petits. Il avoit pour Capitaine Jean *Jacobſz Schellinger*, & René *Vanttel* pour Commis. Enfin,

(1) Leurs noms méritent d'être conſervés. Henri *Rudden*, Renier *Paw*, Pierre *Haſſelaar*, Jean *Janſz*, Carel *de Oude*, Jean *Poppen*, Henri *Buyck*, Dire *Van Os*, Syvert *Pietertz*, *Sem* & Arent *Ten Grooten Huiſe*.

le quatriéme Navire étoit une petite Pinasse, d'environ trente tonneaux, montée de vingt hommes d'équipage, deux grosses piéces de canon de fonte, six petites & deux pierriers. Elle étoit commandée par Simon *Lambertsz-Mau.*

Il seroit inutile de donner plus d'étendue à cette Introduction, si je me proposois de faire entrer ici toutes les Relations qui ont été publiées dans le Recueil des Voyages de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Mais la plupart de ces Piéces n'étant qu'une compilation de quantité de Journaux différens, n'appartiennent pas proprement à mon dessein, qui se borne aux véritables Relations des Voyageurs; c'est-à-dire, à celles qui ont été publiées sous leur nom. Les autres doivent être comptées plus justement au rang des Histoires, & c'est une remarque que j'ai déja faite à l'occasion des Portugais, dans l'Avertissement du premier Tome de ce Recueil. Ainsi le Voyage même de *Houtman* ne sera excepté de la loi que je m'impose, que parce qu'il est le premier; & quelques Extraits, avec les Remarques suivantes, suffiront pour faire prendre de tous les autres l'idée qui convient à mon entreprise.

La premiere Flotte étant rentrée dans les Ports de Hollande deux ans & quatre mois après son départ, ses profits, quoique médiocres, exciterent la Compagnie à pousser plus loin cette entreprise. Elle apprit alors que d'autres Marchands d'Amsterdam se proposoient aussi d'envoyer quelques Navires aux Indes. Mais la crainte de se nuire mutuellement leur fit goûter à tous le parti de se joindre. Ainsi les deux Flottes n'en composerent qu'une, au nombre de huit Vaisseaux, qui partirent du Texel en 1598, sous le commandement de l'Amiral Jâques *Van Nek* (2). Le même dessein ayant été formé aussi en Zélande, quelques Marchands de cette Province équiperent des Vaisseaux à leur tour, & les firent partir. Ces exemples exciterent les Habitans de Rotterdam, qui formerent bien-tôt une Société. Ils mirent en mer cinq Vaisseaux, dont ils donnerent la conduite à Jâques *Mahu*, mais pour se rendre aux Moluques par le Détroit de Magellan & la Mer du Sud.

Cependant l'ardeur de la Compagnie d'Amsterdam ne lui permit pas d'attendre le retour de ses huit Vaisseaux. Elle en équipa trois autres, qui firent voile le 4 de Mai 1599, sous le commandement de l'Amiral *Van der Hagen* (3). Le 8 de Juillet de la même année, elle vit arriver quatre des premiers, qui après avoir été déchargés, eurent ordre aussi-tôt de remettre à la voile sous la conduite de Jâques *Willekins*. Dans le même tems, quelques Marchands de la même Ville, la plupart Brabançons, formerent une nouvelle Compagnie, qui fit partir quatre Vaisseaux au mois de Décembre 1599, avec quatre autres de l'ancienne. Ces huit Bâtimens revinrent deux ans après, chargés de richesses. Mais avant leur retour, la nouvelle Compagnie équipa deux autres Vaisseaux, & l'ancienne y en joignit six, qui mirent à la voile ensemble dans le cours de 1600, commandés par Jâques *Van Nek*, Amiral du second voyage (4).

Tant d'heureux succès enflammerent tous les Marchands des Provinces-Unies. Les seules Compagnies d'Amsterdam firent partir quinze Vaisseaux au

(2) La compilation des Journaux de ce voyage est au Tome I. du Recueil de la Compagnie.

(3) *Ibid.* Tome II.

(4) *Ibid.* Tome II.

INTRODUCTION.

mois d'Avril 1601. L'année ſuivante, on en vit revenir trois richement chargés. Ils rapporterent que le Roi d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra, s'étoit efforcé de ſurprendre deux des Bâtimens de 1599 ; que Corneille Houtman y avoit perdu la vie, & qu'il étoit demeuré quelques Hollandois priſonniers entre les mains des Inſulaires. Paul *Van Caerden* (5), qui partit la même année avec Pierre *Borth*, & qui arriva dans le Port d'Achin ſans avoir appris ce qui s'y étoit paſſé, y fut expoſé aux mêmes inſultes. Il étoit difficile d'en ignorer la cauſe. Dès l'année 1601, les Eſpagnols irrités de la concurrence d'une troupe de Marchands avoient armé une puiſſante Flotte pour ſurprendre les Vaiſſeaux Hollandois ; & malgré la ſuperiorité de leurs forces, ils avoient été forcés de leur abandonner le paſſage. Enſuite ayant recours à la ruſe, ils avoient envoyé des émiſſaires dans toutes les Cours de l'Inde pour décrier ces nouveaux Commerçans, qu'ils repréſentoient comme des pyrates, ſans foi & ſans honneur. Le Roi d'Achin fut d'abord ſéduit par ces artifices ; mais après avoir été détrompé, il reçut favorablement l'Amiral *Bicker*, qui étoit parti de Zélande en 1601, & Georges *Spilbergen* (6), qui commandoit la Flotte d'Amſterdam dans le cours de la même année.

Cependant les Etats Généraux, informés des violences que leurs Sujets avoient à redouter des Eſpagnols, prirent la réſolution de donner à l'avenir des commiſſions régulieres à ceux qui entreprendroient le voyage des Indes, pour les autoriſer non-ſeulement à ſe défendre, mais à commencer même les attaques, & à traiter en ennemis tous ceux qui troubleroient leur Commerce.

Les Hollandois obtiennent divers avantages.

Avec un pouvoir de cette nature, l'Amiral Jâques *Heemskerk* attaqua une Caraque Portugaiſe, qui revenoit de la Chine richement chargée & montée de plus de ſept cens hommes. Les Portugais firent quelques efforts pour ſe défendre ; mais la crainte d'être coulés à fond par le canon Hollandois, les força de demander quartier. Ils l'obtinrent. Deux Lettres qui furent écrites à l'Amiral après ſa victoire, par les Officiers Portugais de Malaca, rendent un témoignage fort honorable à la modération des vainqueurs. Elles furent publiées, pour démentir les fauſſes idées que les ennemis des Hollandois s'étoient efforcés de répandre ; & l'amour de la vérité ne me permet pas ici de les ſupprimer. La premiere étoit dans ces termes, qui ne deshonorent pas d'ailleurs la Nation Portugaiſe.

Leur modération prouvée par le témoignage de leurs ennemis.

Deux Lettres Portugaiſes.

» C'eſt un ancien uſage, que dans les différends qui s'élevent entre les Rois » & les Souverains, on s'en prend aux perſonnes & aux biens de leurs Su» jets. L'heureux ſort de votre Amiral a voulu que la Caraque qui venoit de la » Chine ſoit tombée entre ſes mains ; ce qui n'a pû arriver que par les jugemens » impénétrables de la Providence. Malgré cette hoſtilité, je ne laiſſe pas de » vous envoyer les rafraîchiſſemens qui vous ſeront préſentés avec cette Let» tre, pour vous marquer ma reconnoiſſance de la compoſition que vous avez » faite à mes Portugais & de la parole que vous leur avez tenue. Je vous » aſſure que je m'en ſouviendrai à jamais, & que ſi j'en trouve l'occaſion, je » vous rendrai un juſte retour. Dieu vous ait en ſainte garde. A Malaca le 19

(5) *Ibid.* On trouve au Tome III. un ſecond voyage de Caerden, & un ſecond de Vander Hagen.

(6) Tome II. du Recueil de la Compagnie. On verra ici un voyage de Spilberg aux Iſles Moluques.

» Mars 1603 «. Cette Lettre étoit signée ; *Regulos Frammannis*, *Andreas Fernandez*, *Dominico de Monte*, *Isaac de Gusgago*. INTRODUCTION.

La seconde portoit : » Les évenemens de la guerre sont incertains, & la » victoire est entre les mains de Dieu ; les hommes n'étant que des instrumens » pour l'obtenir. La fortune a voulu que vous ayez rencontré & pris une riche » Caraque, remplie de Marchands, de femmes, d'enfans, tous incapables » de défense. J'ai beaucoup de déplaisir que ce ne soit pas mon Vaisseau » que vous ayez rencontré. Je suis persuadé que je vous aurois fait connoître » quelle différence il faut mettre entre des Soldats & des Marchands pour la » défense d'un Navire. J'ai regret de ce qui est arrivé aux Hollandois à la » Chine, & je trouve que l'affaire n'étoit pas assez importante pour mériter » une telle vengeance. Cependant je vous assure que l'auteur du désordre a » été arrêté & qu'il en sera puni par la perte de sa tête. A la vérité, les Bâti- » mens de votre Nation qui m'ont été amenés des Moluques & de la Chine » ont été déchargés, mais je n'ai pas laissé de les traiter favorablement. Je » vous renvoie, avec cette Lettre, le Bâtiment sur lequel sont revenus les » Portugais qui étoient dans la Caraque que vous avez prise. Je vous assure » que j'aurai une éternelle reconnoissance de cette faveur, qui seroit encore » plus grande si vous vouliez bien me rendre le Capitaine, avec le reste des Por- » tugais que vous retenez encore, & si vous vouliez obtenir du Roi qu'il nous » rendît aussi ceux qui ont été pris dans la Jonque de la Chine «. Cette Lettre, qui porte la même datte que l'autre, est signée, *Fernando d'Albuquerque.*

Premier voyage d'un Hollandois autour du Monde.

Ce fut en 1601 qu'Olivier *Van Noerd* revint en Hollande, après un voyage de trois ans, pendant lequel il avoit fait le tour du Monde (7). Il étoit parti de Gorée en 1598, & les richesses dont il revint chargé ne lui firent pas moins d'honneur que la renommée de son voyage.

La Compagnie est menacée de la ruine.

Au milieu de ces prospérités, on ouvrit les yeux sur un inconvénient capable de les interrompre, & qui n'auroit pû manquer à la fin d'en causer la ruine. Ce fut la pluralité des Compagnies qui se formoient de jour en jour, sans aucune correspondance dans leurs projets. Elles chargeoient, dans le même tems, des Vaisseaux pour le même Port ; ce qui faisoit baisser le prix des marchandises & chagrinoit beaucoup les gens de mer. Les Etats Généraux ayant pris connoissance de ce désordre, assemblerent à la Haie les Directeurs des différentes Compagnies, & les firent consentir à ne former désormais qu'un seul corps. On fit un Traité, qui fut confirmé par l'autorité des Souverains pour vingt & un ans, à compter de la datte, qui étoit le 20 de Mars 1602. Les principaux articles de ce fameux Etablissement méritent d'être observés :

Elle est confirmée par l'autorité des Etats Généraux.

Principaux articles de son établissement.

Que les Directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniroient pour le premier équipement la moitié ; ceux de Zélande un quart ; ceux de la Meuse un huitiéme, & ceux de la Northollande un autre huitiéme.

Que l'Assemblée de cette Compagnie générale seroit composée de dix-sept personnes ; sçavoir, huit d'Amsterdam, quatre de Zélande ; deux de la Meuse, deux de Northollande, & la dix-septiéme à tour de rolle, tantôt de Zélande, de la Meuse & de Northollande ; & que cette Assemblée décideroit à la pluralité des voix de tout ce qui concerneroit les interêts de la Compagnie.

(7) On verra ici l'extrait de ce fameux voyage, qui est au second Tome du Recueil de la Compagnie.

INTRODUCTION.

Qu'on assembleroit ce Corps pour délibérer combien de Vaisseaux on enverroit aux Indes, dans quel tems & dans quel endroit; qu'en général il régleroit tout ce qui appartiendroit à la Compagnie, & que les Chambres particulieres exécuteroient ce qui auroit été réglé en commun.

Que l'Assemblée seroit convoquée les six premieres années à Amsterdam, les deux suivantes en Zélande; & réciproquement les six autres en Zélande & les deux suivantes à Amsterdam.

Que les affaires importantes dont l'Assemblée ne pourroit convenir seroient renvoyées à la décision de leurs Hautes-Puissances, & que cette décision seroit exécutée par toutes les Chambres.

Que la Compagnie générale subsisteroit l'espace de vingt & un ans, à compter de 1602; mais que tous les dix ans on rendroit compte de l'administration, & qu'au premier compte les Intéressés seroient libres de s'en séparer; qu'alors on seroit obligé de leur rendre leur argent, avec un interêt de sept pour cent, ou même au-dessus, comme l'Assemblée des dix-sept le jugeroit à propos.

Que chaque Particulier, habitant des Provinces-Unies, seroit admis & invité par des affiches publiques à prendre part aux fonds de la Compagnie, pour la somme qu'il voudroit déposer, à condition qu'elle n'excedât pas cinquante mille florins sous le nom d'une seule personne.

Que le capital, pour lequel on souscriroit, seroit remis & payé en trois payemens égaux, aux années 1603, 1604 & 1605.

Que les Chambres se fourniroient mutuellement les épiceries & les autres marchandises dont elles auroient besoin.

Que les Provinces ou les Villes dont les Habitans auroient mis cinquante mille florins de capital dans une des Chambres de la Compagnie, auroient le droit de demander un état des marchandises envoyées & reçûes des Indes, & de ce que ces marchandises auroient produit.

Que si ce capital de cinquante mille florins étoit apporté par une seule personne de l'une des Provinces ou des Villes, la Compagnie accorderoit à un Agent de cette Province ou de cette Ville, le droit d'accès & de révision pour tout ce qui se passeroit dans l'Assemblée.

Chambres particulieres, & nombre des Directeurs.

Les Chambres particulieres étoient au nombre de six; celles d'Amsterdam, de Zélande, de Delft, de Rotterdam, de Hoorn & d'Enchuise, dont les Membres, qui étoient alors en grand nombre, devoient être réduits par leur mort à vingt pour Amsterdam, douze pour la Zélande, sept pour Delft, sept pour Rotterdam, sept pour Hoorn, & sept pour Enchuise. Leurs gages ont été réglés dans la suite à 3100 florins de banque par an, pour chaque Directeur de la Chambre d'Amsterdam; 2500 pour ceux de la Chambre de Zélande, & 1200 pour ceux des quatre autres Chambres. Les Provinces, & même plusieurs Villes, ont obtenu dans plusieurs Chambres une place de Directeur, à 1200 florins de gages, dont la commission n'est ordinairement que pour trois ans. Les Villes de Harlem & de Leyde députent aussi, pour sept ans dans la Chambre d'Amsterdam un Directeur, qui est compris dans le nombre des vingt ordinaires, aux gages de 3100 florins.

Leurs gages.

On convint encore que la Compagnie pourroit non-seulement faire des contrats dans les Indes avec les Habitans naturels du pays, au nom de leurs Hautes-Puissances; mais y bâtir des Forts, y établir des Gouverneurs, y entretenir des

des Troupes & des Officiers de Justice ; avec cette restriction, que ces Officiers preteroient ferment de fidelité à leurs Hautes-Puissances, pour l'administration militaire, & à la Compagnie pour le Commerce.

Que personne ne pourroit naviguer à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, ou par le Détroit de Magellan, pendant vingt & un ans, à compter de 1602, sous peine de confiscation des Vaisseaux & de la charge.

Que toutes les épiceries seroient vendues suivant le poids d'Amsterdam, &c.

En reconnoissance de cet octroi, la Compagnie s'engagea à payer aux Hautes-Puissances 25000 florins, que l'Etat voulut bien hazarder, aux conditions suivant lesquelles les Particuliers y participent. Dans la suite elle s'est obligée de payer à l'Etat trois pour cent de sortie, pour tout ce qu'elle envoye aux Indes ; excepté pour l'argent, dont elle ne paye rien, non plus que pour tout ce qu'elle reçoit des Indes.

Ainsi la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales étant devenue un corps considérable, dont le capital étoit de six millions six cens mille livres, on la vit bien-tôt profiter de tous ses avantages. Elle équipa d'abord une Flotte de quatorze grands Vaisseaux, qui mit en mer dès le mois de Juin 1602, sous le commandement de l'Amiral *Vibrant van Waerwik* (8). L'année suivante, un Yacht, envoyé pour annoncer l'arrivée de plusieurs autres, rapporta ce qui s'étoit passé entre l'Amiral *Wolphart* & Dom André Furtado de Mendoza, qui ayant entrepris de chasser les Hollandois des Indes, avoit été battu devant Bantam. Un autre combat, que l'Amiral *Van Nek* avoit livré aux Moluques contre trois Vaisseaux Portugais, avoit été moins heureux, puisqu'il avoit été forcé d'abandonner le combat après avoir perdu quelques doigts de la main droite. Sur ces nouvelles, la Compagnie fit partir, le 18 Décembre, une autre Flotte de treize Vaisseaux, commandée par Etienne *Vander Hagen* (9).

L'année 1605 fut célebre par une Déclaration du Roi d'Espagne, portant défense aux Habitans des Provinces-Unies, sous peine de punition corporelle, d'exercer le Commerce en Espagne & dans les Indes Orientales & Occidentales. Mais au lieu d'intimider la Compagnie, cet impérieux Edit ne fit que relever son courage. Elle fit équiper aussi-tôt une Flotte d'onze Vaisseaux, en marchandise & en guerre, dont elle donna le commandement à l'Amiral Corneil *Matelief* (10). A peine cette armée fut-elle en mer, que les Directeurs en préparerent une autre, composée de huit Vaisseaux, qui furent pourvûs de soldats autant que d'équipages, & qui reçurent ordre de demeurer, s'il étoit nécessaire, dans les Mers & les Ports des Indes pour la défense des Comptoirs Hollandois. Paul *Van Caerden* (11) fut nommé Amiral de cette Flotte. Deux Vaisseaux du premier de ces trois équipemens, qui revinrent chargés de clous de girofle & d'autres épiceries, annoncerent le retour de l'Amiral Vander Hagen. Il avoit pris plusieurs Vaisseaux sur les Espagnols & sur les Portugais. Il leur avoit enlevé leur Fort d'Amboine. Il avoit rasé celui de Tidor, & les avoit entiérement chassés des Moluques. Mais cette expédition fit naître une grosse querelle entre la Hollande & l'Angleterre, parce que les Anglois

(8) Tome II. du Recueil de la Compagnie.

(9) Tome III. du même Recueil.

(10) Même Recueil, Tome III, p. 191.

(11) Tome III du même Recueil.

INTRODUCTION.

avoient favorisé les ennemis de la Compagnie, en leur fournissant de la poudre & d'autres provisions.

On négocioit alors la paix dans les Pays-Bas. La Compagnie, pour faire connoître que les Provinces-Unies n'étoient pas disposées à se désister de la navigation aux Indes, équipa une nouvelle Flotte de treize Vaisseaux, & lui donna pour Amiral Pierre *Willemsen Verhoven* (12), dont le courage s'étoit signalé sous Hemskerk au combat de Gibraltar. Le Commerce devint un des principaux objets de la négociation. Mais les difficultés faisant traîner cette affaire en longueur, on fut étonné de la vigueur avec laquelle les dernieres résolutions des Etats Généraux furent proposées dans ces termes : » Ou que par le Traité de » paix l'Espagne consentiroit au Commerce dans les Indes ; ou qu'il seroit » permis par une tréve de quelques années ; ou que les choses demeureroient » sur le pied où elles étoient alors dans les pays situés au-delà du Tropique » du Cancer, & que chacun y feroit la guerre & ménageroit ses propres avan- » tages, comme on avoit commencé «. La tréve fut acceptée & conclue pour douze ans. Mais avant la conclusion du Traité, les Hollandois avoient fait le siége de Malaca, qu'ils furent obligés d'abandonner pour combattre une Flotte Portugaise, & s'étoient emparés de *Machian*, une des Isles Moluques, avec l'espérance de se rendre bien-tôt maîtres de Ternate.

La tréve ayant été publiée dans les Pays-Bas, on prit soin d'en informer promptement les Espagnols & les Hollandois, par une Pinasse chargée des passeports de l'Espagne ; & la Compagnie, qui ne mettoit plus de bornes à ses projets, accorda aux matelots & aux soldats de ses flottes la liberté de mener aux Indes leurs femmes & leurs enfans. Les affaires se trouverent si florissantes en 1615, qu'elle envoya une puissante Flotte dans la Mer du Sud par le Détroit de Magellan, dans l'espérance d'affoiblir de ce côté-là les Espagnols, contre lesquels la guerre s'étoit renouvellée, & de continuer le voyage aux Indes par cette route. Georges Spilbergen, qui fut nommé pour la commander, revint en Hollande après deux ans d'absence, pendant lesquels il avoit fait le tour du Monde (13). Quelques Marchands chercherent, dans cet intervalle, le moyen de supplanter la Compagnie & d'envahir une partie de son Commerce. Ayant résolu de tenter le passage dans la Mer du Sud par quelqu'autre endroit que le Détroit de Magellan, ils équiperent deux Vaisseaux, qu'ils firent partir sous la conduite de Corneille-Guillaume *Schouten* & de Jâques le Maire, au mois de Juin 1615 (14). Ils trouverent effectivement un passage, qui fut nommé le Détroit de le Maire ; & pénétrant dans la Mer du Sud, ils traverserent jusqu'aux Moluques. Mais lorsqu'ils furent arrivés à Batavia, les Officiers de la Compagnie se saisirent de leurs Vaisseaux, parce que leur entreprise étoit contraire à l'Octroi des Etats. Les années suivantes furent si favorables à la Compagnie, que dans le cours de 1618 & 1619, la seule cargaison de dix Navires fut estimée entre six & sept millions. Laurent *Real*, personnage d'un sçavoir & d'une prudence distinguée, lui servit beaucoup à repousser les efforts des Espagnols. On vit arriver, en 1621, sur le Vaisseau *Goode Wreede*, cinq enfans de Rois & de Princes, qui venoient recevoir en Hollande les principes du Christianisme & d'une bonne éducation.

(12) *Ibid.* Tome IV.
(13) Tome IV. du Recueil de la Compagnie.
(14) Même Tome.

Introduction.

Cependant l'Octroi des Etats devant finir en 1622, il s'éleva des différends si animés entre les Directeurs & quelques-uns des Intéressés, que leurs Hautes Puissances furent obligées de les évoquer à leur Tribunal. Ces sages Médiateurs rétablirent la paix par leur prudence. Les comptes furent rendus. La distribution se fit à vingt-cinq pour cent, qui furent payés en girofle. Ensuite la Compagnie obtint un nouvel Octroi (15), de la même durée que le premier. Les démêlés de Commerce entre la Hollande furent ainsi terminés, moyennant une somme de huit cens mille livres que la nouvelle Compagnie paya aux Anglois, à titre de dédommagement.

Depuis la découverte d'un nouveau passage à la Mer du Sud, leurs Hautes Puissances, de concert avec la Compagnie, avoient pris la résolution d'envoyer quelques Flottes aux Indes par cette route. Le premier armement qui suivit les traces de Le Maire, fut commandé par Jâques *l'Hermite* (16). La Compagnie reconnut que tous les avantages qui avoient rendu jusqu'alors son Commerce si florissant, étoient dûs principalement à la conduite des Amiraux. Une considération si importante l'engagea dans la suite à ne rien ménager pour ce choix. Les forces qu'elle confioit à leur prudence répondant toujours aux difficultés qu'elle leur proposoit à vaincre, elle a réussi par degrés, non-seulement à diminuer le pouvoir des Espagnols dans les Indes, mais encore à s'établir sur leurs ruines, en se rendant maîtresse de leurs principaux établissemens. C'est dans les Relations mêmes qu'il faut prendre une juste idée de ses forces & de l'éclat de son Gouvernement. On ne s'est proposé ici que d'y préparer le Lecteur par cette courte Introduction.

§. I.

Dëpart & Navigation jusqu'aux Indes.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Les quatre Vaisseaux de la premiere Flotte (17) Hollandoise mirent à la voile le 2 d'Avril 1595, & leur navigation n'eut rien de plus remarquable que sa datte, jusqu'au 28 d'Avril, que tous les gens de l'équipage, frappés des moindres circonstances dans les nouvelles latitudes où ils pénétroient de jour en jour, observerent à la hauteur de treize degrés trente minutes du Nord, qu'ils avoient le Soleil sur leur Zenith, ou droit sur leur tête, de sorte qu'il ne faisoit pas d'ombre. Le 4 de Mai ils découvrirent deux Caraques Portugaises, qui les ayant vûs aussi, firent tous leurs efforts pour les éviter; mais enfin s'étant approchés les uns des autres, sans aucune disposition à s'offenser mutuellement, les Portugais déclarerent que suivant leur estime on devoit être à quatre-vingt lieues des terres d'Afrique; qu'ils étoient partis de Lisbone depuis vingt jours, au nombre de cinq Vaisseaux, tous destinés pour Goa; qu'une des deux Caraques portoit l'Archevêque de Goa, quatre cens soldats, cent cinquante matelots & dix-huit piéces de canon de fonte. Ils firent présent aux

Premiere rencontre des Hollandois.

(15) La datte de ce renouvellement est le premier de Janvier 1622.

(16) Recueil de la Compagnie, Tome V.

(17) On a vû dans l'Introduction la qualité & le nom des quatre Vaisseaux, avec les motifs de leur voyage. Mais on doit avertir ici, qu'en supprimant ce qui ne mérite pas l'attention du Lecteur dans cette Relation, il a paru nécessaire de ne pas passer trop légerement sur les circonstances qui la distinguent, en qualité de premier voyage d'une Nation à qui les Indes & la route étoient encore inconnues.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Hollandois de quelques confitures de Portugal, & reçurent d'eux des fromages & des jambons. Ils ne se séparerent pas même sans s'être salués fort civilement, chacun d'un coup de canon. Une rencontre si tranquille étoit un prélude bien trompeur pour les longues haines & les guerres sanglantes dont ce voyage des Hollandois devoit être la premiere occasion. Le 14 de Juin les quatre Vaisseaux passerent la Ligne, sans autre incommodité qu'un grand calme & beaucoup de chaleur. Ils ne manquerent point, après l'avoir passée, de porter à l'Est autant qu'il leur fut possible, pour doubler les Abrolhos, fameux rochers qui s'étendent depuis la côte du Brésil jusqu'à trente lieues en mer, & qui faisoient l'épouvante de la navigation.

Caresses surprenantes qu'ils reçoivent des Portugais.

Les maladies les forcent de relâcher dans la baye déserte de San-Bras.

Le scorbut causoit déja tant de ravage dans la Flotte, qu'on ne comptoit pas moins de cinquante malades sur chaque Vaisseau. On soupiroit après la vûe de la terre, lorsqu'elle se présenta le 2 d'Août vers le soir. Le pays parut d'abord haut & montueux, mais on trouva qu'il s'abbaissoit à mesure qu'on rangeoit la côte; & le lendemain on découvrit une riviere, dont l'embouchure étoit traversée d'un banc. Le soir, on découvrit le Cap des Aiguilles, qui est fort bas; & le 4, on entra dans la baye que les Portugais ont nommée *Aguada de San-Bras*; lieu peu fréquenté à cause de sa situation, qui est exposée à tous les vents, excepté celui du Nord. La côte est fort haute, & sur la pointe occidentale on voit un arbre, qu'on prendroit d'abord pour un petit château. Cette baye est à quarante-cinq lieues du Cap de Bonne-Esperance. On y rencontre une petite Isle, ou plutôt un grand rocher, couvert de penguins. Les Hollandois admirerent ces oiseaux, qu'ils ne connoissoient encore que par les Relations des Portugais. Les penguins n'ont pas d'ailes, ou du moins elles sont si courtes qu'elles ressemblent plutôt à une fourrure & à du poil de bêtes. Mais au lieu d'ailes, ils ont une nâgeoire de plumes qui leur sert à fendre l'eau. Dans un lieu où l'on ne voyoit jamais d'hommes, ils se laissoient prendre sans faire aucun mouvement pour s'enfuir. Mais on leur trouva la peau si dure, qu'à peine un coup de sabre pouvoit leur couper la tête. Il y avoit sur le même rocher quantité de chiens marins, qui se mirent en défense contre les matelots. On en tua quelques-uns. Le besoin de vivres n'étoit pas assez pressant pour faire trouver du goût à de si mauvais alimens.

Ils admirent des penguins & des chiens de mer.

Les Hollandois, bien éloignés de prévoir qu'ils devoient avoir quelque jour des établissemens considérables sur cette côte, penserent d'abord à reconnoître le pays. Pendant qu'ils étoient écartés du rivage, sept hommes noirs ayant suivi leurs traces vinrent à la chaloupe, qui étoit demeurée au bord de l'eau. Les matelots, à leur retour, leur offrirent des couteaux, de la toile, des sonnettes & de petits miroirs, qu'ils accepterent sans marquer qu'ils en fissent beaucoup de cas. On leur offrit du vin & du biscuit, dont ils parurent plus satisfaits. Ils comprirent les signes par lesquels on leur demanda des moutons & des vaches, & les matelots crurent entendre aussi qu'ils promettoient d'en amener le lendemain.

Ils se lient avec les Habitans.

Comment ils en obtiennent des rafraîchissemens.

Quelques gens de l'équipage étant retournés à terre le lendemain, découvrirent un beau pays, entrecoupé de bois odoriférans & semé de fleurs. Ils y remarquerent des vestiges d'hommes, de bestiaux & de chiens; mais ils furent extrêmement surpris de trouver à terre les miroirs, les sonnettes & même la toile dont on avoit fait présent la veille aux Négres. En retournant à la cha-

loupe, ils y virent quelques-uns de ces farouches Habitans, qui paroiſſoient occupés à l'admirer, mais qui ſe retirerent auſſi-tôt qu'ils eurent apperçu des hommes qui leur reſſembloient ſi peu. Leur légereté étoit extrême à traverſer les bois. Cependant ils revinrent bien-tôt; & lorſqu'on leur eut montré du fer, qu'ils appelloient *Cori*, ils promirent d'amener des beſtiaux & de les donner en échange. Après midi, vingt hommes de la Flotte deſcendirent encore au rivage & tenterent inutilement de découvrir des maiſons. Les Sauvages ſe mirent à leurs côtés, & marcherent avec eux ſans tenir aucun chemin & ſans en faire connoître. Ils marchoient quand ils voyoient marcher les matelots. Ils s'arrêtoient & s'accroupiſſoient ſur leur derriere & ſur leurs talons lorſque les autres ceſſoient de marcher. Enfin les matelots perdant l'eſpérance de ſe faire mieux entendre, revinrent le ſoir à bord. Le 7, ils retournerent à terre au nombre de vingt-trois, tous gens de réſolution, & déterminés à trouver les lieux où les Sauvages faiſoient leur demeure. Après avoir marché l'eſpace d'une demie-heure, ils les virent paroître avec ſix moutons, pour leſquels on leur donna une barre de fer du poids de trente livres, & quelques piéces d'argent. Mais la difficulté de partager cette barre fit naître une querelle. Auſſi-tôt les Sauvages allumerent du feu, pour avertir leurs compagnons par la fumée. Les matelots l'éteignirent. Mais au même moment, les Sauvages s'étant ſaiſis de deux moutons prirent la fuite avec ces deux animaux. Les quatre autres furent portés dans les chaloupes.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Cependant d'autres Négres ayant ſuivi les matelots dans leur retraite, promirent par des ſignes qu'ils ameneroient un plus grand nombre de beſtiaux. Cette promeſſe & la maniere dont elle fut reçûe rétablirent auſſi-tôt la paix. Les Hollandois firent boire du vin d'Eſpagne aux Sauvages. Ils eurent la liberté de remplir leurs tonneaux d'une eau fort claire, qui couloit des montagnes au côté occidental de la baye. Un petit retranchement de pierre qu'ils apperçurent près de l'aiguade, leur fit juger que d'autres Européens y étoient venus faire de l'eau. Le lendemain on mit plus de monde à terre. Les uns pêcherent des huîtres, où l'on trouvoit des perles. D'autres cueillirent un grand nombre d'herbes odoriférantes, qui étoient de toutes parts en abondance. Bien-tôt les ſentinelles donnerent avis qu'on voyoit paroître des Sauvages avec quantité de beſtiaux. On leur offrit le fer qu'on avoit apporté, & le marché ſe fit avec une ſatisfaction mutuelle. Les jours ſuivans, c'étoient les Sauvages qui venoient attendre les chaloupes ſur le bord de la mer. On eut deux beaux bœufs & trois moutons pour une barre de fer du poids de ſoixante-dix livres, diviſée en cinq piéces; un autre bœuf pour une mauvaiſe hache; trois bœufs & cinq moutons pour un couteau courbé, une cheville de fer, une péle & quelques autres inſtrumens qui ne valoient guéres plus d'un écu. Un couteau étoit reçu avec beaucoup de remercîmens pour un mouton. Les Hollandois auroient eu ce jour-là le nombre de beſtiaux qu'ils ſouhaitoient, s'ils avoient eu plus de fer avec eux; car ils voyoient quantité de bœufs & de brebis paître ſur les hauteurs.

Ils font des grimaces fort extraordinaires.

Les bœufs de ce pays ſont fort hauts & de la groſſeur des bœufs d'Eſpagne. Ils ont une boſſe ſur le dos. On en vit qui n'avoient point de cornes & qui n'en avoient jamais eu. Les moutons ſont auſſi fort grands, & d'une beauté extraordinaire. Quelques-uns ont la queue d'une demie aune de tour, & ſi char-

Beauté des beſtiaux du pays.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

nue, qu'il n'y a pas moins à manger que dans une éclanche. Au lieu de laine, ils ont le poil semblable à celui des chévres, & de la même longueur. Les Hollandois virent, dans ce canton, des perdrix, des cailles, des allouettes, & diverses sortes d'éperviers & de moineaux.

Figure & caractere des Habitans.

En général, les Habitans sont un peu plus petits qu'on ne l'est communément en Hollande. Ils ont le teint naturellement roux-brun, & le visage fort laid; mais ils semblent affecter de se rendre encore plus difformes par la couleur noire qu'ils s'appliquent. L'Auteur compare leur chevelure à celle d'un pendu, attaché depuis long-tems à l'instrument de son supplice. Ils vont nuds, à l'exception de la ceinture, autour de laquelle ils portent une large bande de peau de bœuf, & du devant du corps, qu'ils couvrent de la peau d'une queue du même animal. Quelques-uns s'enveloppent les pieds d'un morceau de peau qui leur tient lieu de souliers. D'autres portent de petits ais sous la plante. Plusieurs s'étoient découpés la peau, pour se faire un ornement de leurs cicatrices, qu'ils avoient remplies de graisse puante. Leur parure ordinaire consiste dans des brasselets d'ivoire & de cuivre rouge, des coquillages polis, quelques anneaux d'or qu'ils portent aux doigts, & de petites boules de bois & d'os. Leurs armes sont de longues javelines, armées d'un large fer, mais fort mauvais. Ils paroissoient de la derniere barbarie, & les Hollandois les soupçonnerent même d'être antropophages, parce qu'en voyant tuer un bœuf ils en demandoient les entrailles & les mangeoient crues, sans autre soin que de secouer la plus grosse ordure. Leur maniere de parler est embarrassée, & semblable au glousslement des cocqs-d'inde; à peu près, dit l'Auteur, comme celle des Allemands qui habitent vers les montages de Suisse & vers les Alpes-Juliennes, à qui les eaux froides de source ou de nége, qu'ils boivent continuellement, causent des tumeurs difformes sous le menton. On ne put connoître s'ils avoient d'autres alimens que leurs bestiaux, leur venaison & leurs herbes. Ils appréhendoient beaucoup de se mouiller lorsque la mer montoit, & cette crainte de l'eau fit juger aux Hollandois qu'ils ne pêchoient point & qu'ils n'avoient pas de goût pour le poisson. Cependant comme on ne put se procurer la vûe de leurs habitations, ni celle d'aucune de leurs femmes, l'Auteur n'ose rien assurer du fond de leurs usages. On leur voyoit souvent allumer du feu, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ils passoient la nuit autour de ce feu.

Les Hollandois sont obligés de quitter la Baye de San-Bras.

Le 11 d'Août, on prit la résolution de remettre à la voile; non qu'on fût satisfait des rafraîchissemens, & qu'à la vûe de quantité de bestiaux qui paissoient sur les hauteurs on n'eût desiré de s'en procurer davantage; mais la fraîcheur de l'eau commençoit à causer des fluxions aux jambes, sans compter les accidens qu'on avoit à craindre de la force des brisans. Les malades étoient en si grand nombre qu'on n'eut pas peu de peine à lever les ancres. Cependant on ne trouva que de nouveaux tourmens sur mer, par les tempêtes dont on fut battu jusqu'au 2 de Septembre; & les ravages du scorbut ne faisant qu'augmenter de jour en jour, il fallut se déterminer à relâcher dans l'Isle de Madagascar, qu'on découvrit le lendemain à la pointe du jour. La partie qui se présenta est une terre basse & unie, excepté vers la pointe orientale, qui se nomme le Cap de *San Roman*, où le pays est montueux. Le Cap même s'éleve beaucoup & forme une double montagne. On fut obligé, par la force des vents & des

Le scorbut les oblige de relâcher à Madagascar.

courans, de gouverner sur cette pointe. L'*Amsterdam* mit sa chaloupe en mer, avec six matelots, qui s'avancerent vers le Cap de Sainte Marie. Quelques hommes, qu'ils apperçurent sur le rivage, s'enfuirent sur les hauteurs à la vûe de la chaloupe. Cependant les six Hollandois ayant découvert trois batteaux pêcheurs se saisirent de deux hommes, dont ils ne purent entendre le langage. Ils leur donnerent quelques grains de verre pour du poisson, & leur rendirent la liberté. En abordant au rivage, ils découvrirent cinq autres hommes, que la crainte fit aussi-tôt disparoître. Ils prirent le parti de revenir à bord avec leur poisson & quantité d'huîtres qu'ils avoient trouvées sur le sable.

I Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Le lendemain, une autre chaloupe découvrit sous des rochers quelques bateaux pêcheurs, dans l'un desquels il y avoit trois hommes, qu'elle amena malgré eux à bord. Après les avoir rassurés par quelques présens, dont ils ne parurent estimer que des bonnets rouges & quelque mercerie, on acheta d'eux environ soixante bremes. Lorsqu'on les eut laissés libres, ils retournerent au rivage avec une promptitude surprenante, en témoignant par leurs cris & leurs gestes la joie qu'ils avoient de s'être échapés. Un d'entr'eux s'étoit jetté de frayeur dans les flots, lorsqu'il avoit vû paroître la chaloupe. Ils avoient si peu d'expérience & de jugement, qu'on avoit eu peine à leur faire comprendre comment il falloit placer le pied pour monter à bord du Vaisseau. Leur taille étoit d'ailleurs très-bien proportionnée, & plus haute que celle des habitans de *San-Bras*. Ils n'avoient autour du corps qu'une bandelette, qui n'empêchoit pas de voir qu'ils étoient circoncis. Leurs cheveux étoient noirs & divisés en trois tresses. Ils portoient aux oreilles de petits ossemens de l'épaisseur d'un pouce. D'autres Insulaires, qui s'étoient avancés sur le rivage & qui les virent enmener par la chaloupe, allumerent des feux & pousserent des cris, pour répandre apparemment l'allarme sur la côte.

Embarras qu'ils ont à se lier avec les Insulaires.

A trois milles du rivage, la Flotte laissa au Nord-Ouest-quart-d'Ouest une Isle qui fut nommée dans la suite le Cimetiére des Hollandois, parce qu'ayant perdu quantité de leurs gens, ils choisirent ce lieu pour leur sépulture.

Isle nommée le Cimetiere des Hollandois.

Envain fit-on descendre le lendemain d'autres matelots, pour chercher des fruits qui pussent apporter quelque soulagement aux malades. Ils ne trouverent qu'un rivage aride, séparé par une eau interne qui étoit salée, sans pouvoir remarquer par où elle se joignoit à la mer. Ils découvrirent quelques vestiges d'hommes & d'enfans, mais sans aucune apparence de maisons. Les recherches furent continuées le lendemain avec aussi peu de succès. Le 17, en retournant derriere les rochers où l'on avoit mouillé d'abord, on vit une grande fumée qui sortoit d'un bois. Quelques matelots s'étant approchés de ce lieu, n'y rencontrerent qu'une vieille femme & une jeune fille qui brûloient des bruyeres, & qui les renvoyerent par leurs signes à deux hommes qu'elles leur montrerent plus loin. Ces deux hommes entendant qu'on les appelloit, s'arrêterent quelques momens; mais enfin ils jetterent leurs filets à terre & prirent la fuite.

Ils cherchent des Habitans.

Pour entrer dans l'embarras des Hollandois & prendre quelqu'intérêt à ce récit, il faut considérer non-seulement qu'ils faisoient pour la premiere fois une route qui étoit déja familiere aux Portugais, mais que cette partie de Madagascar n'étoit guères mieux connue des plus anciens Voyageurs. Les matelots ayant bien-tôt perdu de vûe les deux femmes & les deux hommes, entreprirent de les

Continuation de leurs recherches.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

suivre à la trace. Ils arriverent au bord d'une riviere, d'où ils virent sur la rive opposée un homme qui pêchoit, & trois enfans. Le pêcheur, surpris de les voir paroître, envoya un des enfans pour appeller du secours. L'enfant revint aussi-tôt avec un vieillard, qui ne fit pas difficulté de passer la riviere. Les Hollandois, charmés de cette franchise, voulurent traverser l'eau dans son canot; mais n'étant pas accoutumés à cette sorte de batteaux, ils tomberent dans l'eau & ne se sauverent qu'à la nâge. Leur disgrace fit rire les deux Insulaires & leurs enfans, qui n'en parurent pas moins disposés à les secourir. L'approche de la nuit força les Hollandois de retourner à leur chaloupe, après leur avoir fait un petit présent. Mais ce récit fit prendre à leurs compagnons une meilleure idée du caractere des Insulaires. Le jour suivant on renvoya cinq hommes seulement, pour ne pas causer d'effroi par le nombre. Trois d'entr'eux pénétrerent d'un côté dans le pays, tandis que les deux autres prirent une autre route. Les derniers ne rencontrerent qu'un homme & une femme; & n'ayant pas ordre de passer la nuit à terre, ils retournerent à la chaloupe. Mais les trois autres traverserent un bois, à l'aide d'une boussole qu'ils avoient apportée dans la crainte de s'égarer, & tournerent autour d'une espece de golfe salé. Vers le soir, ils rencontrerent un jeune Négre, qui les conduisit à un vieillard. Ils le prirent pour son pere, sur-tout lorsqu'après avoir caressé cet enfant avec un mélange de crainte & de joie, il leur présenta des écrevisses & de l'eau. Dans le dessein où ils étoient d'aller plus loin pour chercher des rafraîchissemens, ils lui donnerent deux bonnets, qui le disposerent à leur servir de guide. Il étoit nuit; mais la lune suppléoit à l'absence du soleil. Lorsqu'ils eurent marché quelque-tems à sa lumiére, le vieux Négre se sépara d'eux; & reparoissant bien-tôt avec quelques instrumens, il fit du feu & les pressa de s'asseoir pour se reposer. Comme ils n'osoient s'arrêter long-tems dans le même lieu, ils se remirent promptement en chemin. Le jeune homme disparut à son tour, & revint presqu'aussi-tôt, accompagné de six Sauvages, qui approchoient souvent la tête l'un de l'autre & sembloient tenir conseil. Cet air de mystere inspira de la défiance aux trois Hollandois. Ils présenterent de la verroterie à ces Barbares, dans l'esperance de se les concilier. Mais, au même instant, deux d'entr'eux furent saisis par quatre Négres. Le troisiéme, qui fut arrêté aussi, s'étant dégagé par sa vigueur, délivra les deux autres. Ils commencerent alors un combat à coups de pierres, dont les Hollandois se trouverent enfin si fatigués qu'ils se virent forcés de se rendre. Ils furent dépouillés nuds, & leurs armes leur furent ôtées, quoiqu'ils n'en eussent fait aucun usage. Cependant on leur laissa la liberté de retourner à bord, où ils n'arriverent que le lendemain au soir, en fort mauvais état.

Ils sont surpris & maltraités.

Ils continuent vainement leurs recherches.

Le 20 on fit une nouvelle descente, sans se rebuter d'une férocité dont on espéroit de triompher par la douceur. Le nombre des matelots ne fut augmenté que du double. Ils découvrirent à droite, sur les bords de l'eau interne, quelques petites hutes, habitées par des pêcheurs. Deux hommes & deux femmes, qui se présenterent sans effroi, leur montrerent une source d'eau vive. Un des hommes s'offrit même à les y conduire, avec deux écorces d'arbre pour y puiser de l'eau. Mais ils la trouverent somache. Ensuite il les mena dans une autre habitation, où ils ne trouverent que deux femmes. De-là étant retournés à leur chaloupe, ils s'approcherent d'une petite barque, où ils firent l'échange de

de quelques grains de verre pour du poiſſon. L'impatience les ayant fait retourner à terre, ils monterent ſur des arbres, d'où ils découvrirent trois troupes de Négres. Ce ſpectacle s'attira ſi long-tems leur attention, qu'ils furent apperçus du Chef des Sauvages. Cependant ils eurent le tems de retourner à leur chaloupe, d'où ils remarquerent qu'il leur faiſoit ſigne de s'avancer vers un endroit où l'eau avoit fort peu de profondeur. Cet avis leur parut ſuſpect. Ils jetterent l'ancre au contraire dans un endroit profond, où deux canots vinrent à bord pendant la nuit & leur donnerent des écreviſſes. Ils ne jugerent pas mieux de cette viſite, & leurs obſervations pendant la nuit furent égales à leur défiance. Le lendemain, les Sauvages vinrent à la chaloupe avec onze petits bateaux, & prierent l'équipage d'aller voir leurs habitations. Les Hollandois s'approcherent de la côte; mais après ce qui étoit arrivé à leurs compagnons le jour précédent, ils refuſerent de deſcendre au rivage, d'autant plus qu'ils y appercevoient quantité de gens qui ſe tenoient cachés derriere des arbres, & que malgré leurs invitations le Chef n'oſoit venir à bord. Il y vint néanmoins dans un grand canot, où il s'étoit fait apporter tout le poiſſon des Négres, qu'on acheta de lui pour de la raſſade. Il étoit couvert, juſqu'aux genoux, d'une toile de coton rayée.

1. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Les Hollandois ne firent plus de difficulté de deſcendre. Ils mirent des ſentinelles devant eux, pour ſe garantir de toute ſurpriſe. Enſuite ils ſe détacherent au nombre de cinq, pour reconnoître le pays. Leur marche fut tranquille juſqu'au coin d'un bois, où ils tomberent dans une embuſcade de cinquante Négres, qui les environnerent en leur lançant des fléches, & qui les mirent dans la néceſſité de ſe défendre. Ils tirerent trois coups, dont l'un fit tomber mort un des Sauvages. Cet accident leur cauſa tant d'épouvante, que n'oſant attendre une ſeconde décharge, ils prirent la fuite avec de grands cris. Les Hollandois s'en crurent délivrés. Ils viſiterent divers endroits, où n'ayant trouvé qu'un pays fort ſec & plein de bois, ils retournerent à la Flotte avant la nuit (18).

Trahiſon des Négres.

Le 22, on prit la réſolution de faire finir toutes ces incertitudes, en détachant la pinaſſe avec une chaloupe bien armée, pour ſe procurer des rafraîchiſſemens à toutes ſortes de prix. Le troiſiéme jour après leur départ, ces deux bâtimens aborderent à deux Iſles arides, où ils ne trouverent que des pêcheurs qui y étoient venus paſſer la nuit. Mais ils découvrirent, à l'Eſt-Nord-Eſt de ces Iſles, une baye, qui ſe nomme S. Auguſtin, où ils trouverent une belle riviere, qui venoit ſe jetter dans la mer par deux embouchures. Lorſqu'ils furent entrés dans cette riviere, les habitans des lieux voiſins vinrent librement à eux, & parurent fort ſurpris de voir des hommes blancs, & plus encore de voir la pinaſſe naviguer ſans rames & ſans rameurs (19). On acheta d'eux des moutons d'une exceſſive groſſeur, pour leſquels on leur donna de petits miroirs, des grains de verre & d'autres mercéries. Un matelot leur

Comment ils jugent de la Baye de S. Auguſtin.

(18) Pages 274 & ſuivantes, juſqu'à la page 280.

(19) Pages 220, 221. On a conçu juſqu'à préſent que les Hollandois peuvent avoir trouvé beaucoup de barbarie ſur les côtes de Madagaſcar: mais qu'en 1595, c'eſt-à-dire, environ cent ans depuis les premieres navigations des Portugais, les habitans de la Baye de S. Auguſtin ne connuſſent pas des vaiſſeaux & des voiles; c'eſt ce qui paroît ſans vraiſemblance.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

ayant montré une cuilliere d'étain, quelques-uns en offrirent le plus beau de leurs bœufs ; & ce bœuf s'étant échapé, chacun s'empreſſa d'en préſenter un autre pour la même cuilliere. Il s'éleva là-deſſus parmi eux une querelle ſi vive, qu'ils en ſeroient venus aux mains ſi l'on n'eût accordé la cuilliere au premier, qui laiſſa pour gage ſa zagaie & un homme, juſqu'à ce qu'il eût ramené le bœuf.

Apparences qui les y attachent.

Le pays étoit fort beau. On découvroit des vallées couvertes de verdure, & une multitude d'oiſeaux de diverſes eſpeces, dont le chant formoit une admirable mélodie. On voyoit quantité de ſinges ſur les palmiers ſauvages qui produiſent le tamarin, fruit rafraîchiſſant & par conſéquent propre au ſcorbut. Les équipages étoient ſi tourmentés de cette maladie, qu'à peine s'y trouvoit-il aſſez de bras ſains pour la manœuvre. La vûe de ce fruit cauſa tant de joie aux gens de la pinaſſe, que dans l'impatience de porter une ſi douce nouvelle à leurs compagnons, ils ſe hâterent de lever l'ancre pour rejoindre la Flotte. Ils y furent reçus comme des meſſagers du Ciel. On y avoit déja perdu ſoixante-dix hommes, & le nombre des malades étoit ſi grand qu'il n'y reſtoit que vingt hommes en état de ſervir. Pour faire juger de l'extrêmité où l'on étoit réduit, l'Auteur ajoute que deux matelots, l'un de *la Hollande*, l'autre de *l'Amſterdam*, ayant été condamnés au dernier ſupplice pour quelque mutinerie, obtinrent grace à condition qu'ils ſeroient mis à terre, & que dans l'eſpace de cinq jours ils reviendroient avec des limons & d'autres rafraîchiſſemens ; ſans quoi leur ſentence devoit ſubſiſter, s'ils n'aimoient mieux paſſer une vie miſérable entre les Sauvages. Ils étoient partis à l'arrivée de la pinaſſe, & l'on n'a jamais ſçu quel fut leur ſort.

Mort du Capitaine Dignumz.

Le 30, Jean *Dignumz*, Capitaine de *la Hollande*, mourut triſtement du mal commun. Il fut enterré, comme tous les autres, dans la petite Iſle qui a porté depuis le nom de *Cimetiere des Hollandois*. On ouvrit une Lettre fermée, qui étoit ſignée de neuf Directeurs, & qui nommoit, pour lui ſuccéder, Pierre *Dirkez Keiſer*.

Les plus foibles retrouverent des forces pour aller jouir des biens qui leur étoient annoncés. La pinaſſe leur ſervit de guide juſqu'à la baye. Ils y mouillerent ſur trente braſſes d'un fond d'argile. Les Inſulaires leur apporterent à bord pluſieurs moutons, & les inviterent à deſcendre. Ceux que l'impatience fit débarquer obtinrent le choix des meilleurs beſtiaux au plus vil prix. On leur donnoit, pour une cuilliere d'étain, un bœuf ou trois ou quatre moutons. Les Négres étoient ſi paſſionnés pour les uſtenciles de ce métal, qu'un matelot, nommé *Vanderdoes*, obtint une jeune fille de dix ans pour une ſeule cuilliere (20) ; mais, touché de ſes larmes, il lui rendit la liberté par un ſimple mouvement de compaſſion. Le poiſſon ſec, le lait & d'autres rafraîchiſſemens, furent apportés avec tant d'abondance, qu'après avoir choiſi un lieu commode pour les malades, on prit le parti de les tranſporter au rivage.

Simplicité des Négres.

Ils attaquent les malades.

Mais ils n'y trouverent pas tout le repos qu'ils avoient eſperé. Le 15, quelques Sauvages s'étant approchés d'eux, ſous prétexte de leur propoſer quelque choſe à vendre, obſerverent leur foibleſſe & ſe retirerent auſſi-tôt pour s'aſſembler en plus grand nombre. Enſuite, reparoiſſant au nombre de cent, ils

(20) Page 223.

I. Voyage des Hollandois, Houtman, 1595.

pillerent sans résistance des gens que leur foiblesse mettoit hors d'état de se défendre, & les maltraiterent à coups de pierre. De-là ils s'avancerent vers une autre troupe de malades, qui étoit à la portée du mousquet des premiers, mais qui étant un peu moins abbattus se mirent en défense, & tuerent à coups de fusil deux ou trois Sauvages. Le reste des équipages qui étoient à bord n'eut pas plutôt entendu le bruit des armes à feu, qu'il se hâta de descendre au rivage. Mais les Sauvages prirent la fuite à leur vûe & se retirerent dans les montagnes. Cette avanture obligea les Hollandois de faire autour de leurs malades des retranchemens qu'ils environnerent d'arbres, & dans lesquels ils mirent trois ou quatre pierriers, avec quatre ou cinq hommes sains de chaque Vaisseau. Malgré cette infidélité, les Sauvages retournerent à bord peu de jours après, pour y faire l'échange de leurs moutons. On voyoit encore à quelques-uns les traces sanglantes du plomb qui les avoit blessés. Plusieurs portoient au col diverses bagatelles qu'ils avoient pillées, dans l'idée apparemment qu'on ne devoit pas s'en appercevoir, & se conduisirent d'ailleurs comme s'ils eussent été sûrs de n'être pas reconnus.

Occasion d'une nouvelle querelle.

Le 26, quelques-uns des Hollandois qui étoient à la garde des retranchemens sortirent pour aller à la chasse. Ils en faisoient leur exercice ordinaire, tirant ou prenant au lacet des singes, des perroquets, des poules de Barbarie & diverses sortes d'oiseaux. Dans leur marche ayant rencontré un Tisserand Négre qui faisoit une étoffe de coton sur le métier, ils l'emmenerent prisonnier dans leur retranchement. Bien-tôt on vit paroître sept canots, qui sous prétexte d'apporter du poisson à vendre s'approcherent du premier quartier des malades. Les Hollandois, sans examiner l'intention des Sauvages, leur voyant au col diverses choses qu'ils avoient volées, voulurent les reprendre. Il s'éleva là-dessus une querelle si vive, que deux Négres y perdirent la vie. Plusieurs furent blessés, & deux de leurs hommes demeurerent prisonniers avec leurs femmes & quatre enfans. On relâcha les femmes & les deux plus petits des quatre enfans; mais les deux hommes & deux jeunes garçons furent envoyés à bord. Le 30, en remontant la riviere pour chercher à faire des échanges, on mena un des prisonniers. Ses compagnons l'ayant reconnu dans la chaloupe, s'approcherent du rivage; & lorsqu'on fut descendu ils vinrent lui baiser les mains, sans aucun égard au péril qu'ils couroient aussi d'être arrêtés. Ensuite ils amenerent un bœuf & deux brebis pour sa rançon. Mais on paya les bestiaux, on lui accorda la liberté sans rançon, & l'on fit des signes d'amitié aux Sauvages en les quittant pour retourner à bord.

Humanité des Négres entr'eux.

La nuit suivante le second prisonnier, qui n'avoit que des menottes, & les deux garçons, qui étoient sans chaînes, sortirent adroitement par un des sabords & se jetterent à la nâge vers la terre. Le plus vieux, embarrassé par ses menottes, se noya bien-tôt. Les deux jeunes s'étant apperçus de son malheur, nâgerent vers le canot de la pinasse & se mirent dedans pour se sauver. Mais le courant de la riviere les emporta jusqu'à la mer, où ils furent repris le lendemain. Les Hollandois en menerent un à terre, dans la vûe de l'échanger pour quelques bestiaux. Ils ne purent pénétrer pourquoi les Sauvages ne voulurent pas donner même une brebis pour sa rançon. On prit le parti de le ramener à bord avec son compagnon, & de les faire servir sur la Flotte. Ils furent conduits jusqu'en Hollande, l'un sous le nom de *Laurent*, & l'autre sous celui de *Madagascar*.

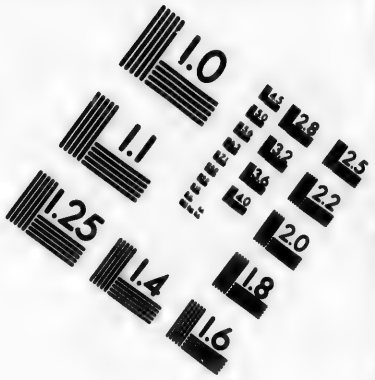
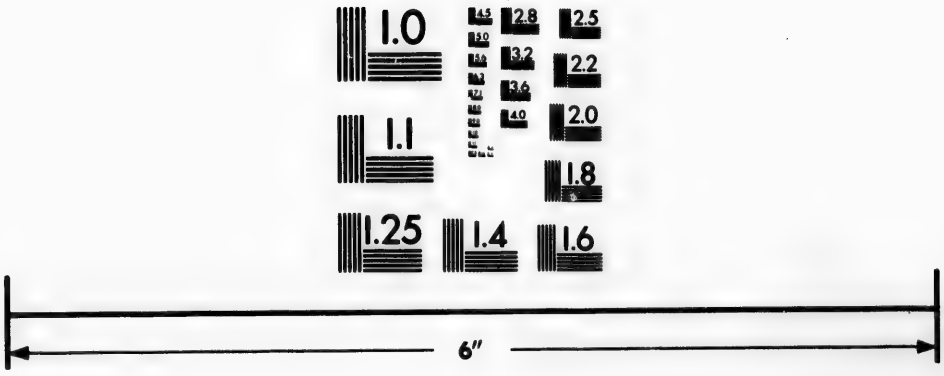
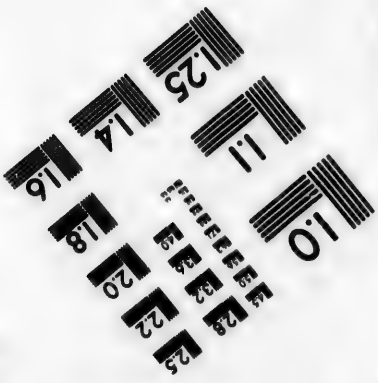


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

La derniere querelle ayant fait perdre aux Sauvages la confiance qu'on avoit tâché de leur inſpirer, il devint impoſſible de trafiquer avec eux, & par conſéquent de ſe procurer des beſtiaux. Ils prenoient la fuite à la vûe des Hollandois, & rien n'étoit capable de les rappeller. On réſolut d'employer d'autres moyens pour obtenir les choſes néceſſaires. Le 28, ſeize hommes reçurent ordre de s'avancer dans le pays, juſqu'à certains puits où les beſtiaux alloient boire. Ils virent quelques Négres, qui y venoient prendre de l'eau dans leurs calebaſſes. Leur deſſein étoit de les ſuivre juſqu'à leurs habitations. En effet, ils s'en approcherent heureuſement. Mais en y entrant ils ſe virent tout-d'un-coup environnés de plus de trois cens Sauvages, qui les menaçoient de lancer leurs fléches, quoiqu'on s'efforçât de les appaiſer par la vûe de diverſes marchandiſes. Leurs menaces devinrent ſi effrayantes, que les Hollandois prirent le parti de lâcher un coup de mouſquet. Ce bruit fit diſparoître auſſi-tôt toute la troupe. Cependant on en arrêta quelques-uns, qui donnerent deux bœufs & trois moutons pour des cuillieres d'étain. Mais ils ſupplierent les Hollandois de ſe retirer, parce que tous les autres habitans, hommes, femmes & enfans, avoient pris la fuite avec les beſtiaux.

Les Hollandois perdent leur confiance.

Ils pénetrent juſqu'aux habitations.

Vers midi, quelques Négres ſe rapprocherent du retranchement, & firent entendre par des ſignes & des cris qu'ils avoient apporté du lait. C'étoit un artifice, pour attirer quelque Hollandois à l'écart. Nicolas *Janſſen*, Pilote du *Maurice*, étant allé vers eux avec deux volontaires, ils les attaquerent tous trois & percerent la gorge du Pilote d'un coup de fléche, qui le fit tomber mort. Ils bleſſerent auſſi les deux volontaires. Lorſqu'ils ſe furent retirés, on vit paroître quantité de leurs gens, qui ſortirent du bois en danſant, pour témoigner la joie qu'ils avoient de s'être vangés. Les Hollandois enterrerent leur Mort avec les cérémonies militaires, & s'animerent à la vangeance. Dès le lendemain ils ſe rendirent au nombre de quarante-huit dans l'habitation des Négres. Mais l'ayant trouvée déſerte, ils revinrent ſur leurs pas ſans avoir exécuté leur projet. Le lendemain on vit deux Sauvages dans un canot, qui s'approchoient du retranchement. L'un étant deſcendu à terre, pour aller prendre quelques pacquets de coton, on pourſuivit l'autre à force de rames. Il fut pris dans l'eau, où il ſe jetta lorſqu'il vit la chaloupe ſur ſon canot. Les deux volontaires l'ayant reconnu pour avoir aſſiſté au meurtre du Pilote, il fut attaché à un pieu dans le lieu où ce crime avoit été commis, & paſſé par les armes. Sa mort acheva de rompre tout commerce avec les habitans. On réſolut de faire retourner les malades à bord, & de mettre le feu au retranchement. Les Négres ne laiſſerent pas d'y venir chercher au milieu des flammes ce qu'on pouvoit y avoir laiſſé.

Les Négres leur tuent un Pilote.

Comment ils vangent ſa mort.

Cependant on entreprit de remonter la riviere, & de faire une derniere tentative pour découvrir des Inſulaires plus humains. Les matelots qui furent envoyés dans la chaloupe revinrent le lendemain, parce que la rapidité du courant ne leur avoit pas permis de faire plus de trois lieues. D'ailleurs ils n'avoient trouvé qu'un pays deſert, qu'il paroiſſoit impoſſible de traverſer; & tout fuyoit devant eux, comme ſi la terreur eût précédé leurs pas. Les bêtes mêmes ſembloient participer à cet effroi. Ils n'en purent tuer qu'une d'un coup de fuſil. Une autre, qui avoit fui vers la mer, y fut priſe & portée à bord. La chaleur étant extrême, on ne tira point d'autre fruit de cette courſe que d'excellente eau fraîche, dont les matelots firent une abondante proviſion.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1595.

Les habitans de cette riviere & des lieux voisins sont fort noirs, & d'une vigueur extraordinaire. Les hommes ont pour unique vêtement une toile de coton qui leur couvre le devant du corps. Les femmes en ont une sur le sein, qui leur descend jusqu'au-dessous des genoux, mais sans aucune sorte de manches. Leur parure consiste en brasselets de cuivre ou d'étain. Elles portent aux oreilles de petits pendans de bois, qu'elles se passent dans des trous d'un pouce de diametre. Ces misérables Insulaires ne sément ni ne moissonnent. Les plus riches se nourrissent de leurs bestiaux. Les pauvres vivent de poisson. Ils n'ont pour maisons que de petites huttes, mal construites & dépourvues de toutes les commodités les plus nécessaires à la vie. Leurs armes sont de petites lances ou des zagaies, dont ils ont toujours la main pleine, & qu'ils lancent avec beaucoup d'adresse. Ils appréhendent tant les armes à feu, que la vûe d'un fusil les fait fuir. Avec un peu plus d'industrie, ils trouveroient dans leurs bois & dans leurs terres de quoi se rendre la vie plus douce. On y voit quantité de tourterelles, des perdrix, des hérons, & une variété admirable d'autres oiseaux. Les singes y sont d'un autre poil & d'une autre figure que ceux qui viennent du Bresil. Les perroquets sont grisâtres. A l'égard des fruits, on y trouve des pompions, des calebasses, & deux à trois sortes de petites féves, que la terre produit naturellement. L'herbe dont on fait l'anil (*) y croît aussi sans culture. Les Sauvages s'en servent pour teindre leur fil de coton ; mais ils ne la cueillent & ne la broient qu'à mesure qu'ils en ont besoin. Ses feuilles ressemblent à celles du romarin, mais la plante n'est pas plus haute que le thym. Les habitans la nomment *Enger*. Ils ont diverses sortes de bois, dont ils se servent pour teindre en noir, en jaune & en brun. Sans connoître leurs mines, les Hollandois furent surpris de leur voir quantité de fer & du cuivre rouge. Ils estiment tant l'étain, qu'un Officier de la Flotte leur ayant présenté une cuilliere d'argent, ils en firent l'essai avec leurs dents, & la rejetterent parce qu'ils la trouvoient plus dure que l'étain. Le coton croît abondamment sur de petits arbres dont leurs champs sont remplis, & leurs femmes s'occupent à le filer. Leur Commerce se réduit au poisson sec, au sel & aux dattes, qu'ils portent plus loin, dans l'intérieur du pays, & jusqu'à une grande habitation qu'ils nomment *Rango*. S'ils tuent quelque grosse bête, soit à la chasse ou dans leur troupeau, chacun vient en demander une piéce, avec promesse d'en rendre autant. Leurs bœufs & leurs moutons sont d'une grosseur surprenante. La queue d'un mouton a vingt-trois pouces d'épaisseur, & ne pese pas moins d'onze livres de Hollande. Elle suffit pour rassasier huit ou neuf hommes.

Figure & caractere de ces Négres maritimes.

Ils pourroient être plus heureux.

(*) *C'est l'Indigo que les Portugais nomment* Anil.

Leur Commerce.

Les Hollandois ne s'apperçurent pas que ces Négres maritimes eussent plus d'une femme. Ils n'avoient pû remarquer s'ils avoient quelque lumiére de religion ; mais dans la suite ils apprirent, des jeunes garçons qu'ils enmenerent, que leur religion est celle de Mahomet, & qu'ils reçoivent la circoncision. Leur Foi se borne à reconnoître un Créateur de tout ce qui existe ; mais ils ne lui adressent ni sacrifices, ni priéres ; & loin de consacrer un jour particulier à son culte, tous les jours sont si égaux pour eux qu'ils n'ont aucun nom pour les distinguer. Ils ne mettent pas plus de différence entre les années & les semaines. Leurs nombres ne montent que jusqu'à dix (21), dont le compte se fait toujours par leurs doigts.

Leurs mœurs & leur Religion.

Combien les Hollandois ont à souffrir de leur ignorance.

(21) Ces nombres s'expriment dans leur langue par *Issa*, *Rove*, *Tello*, *Effat*, *Limeg*, *Enning*, *Fouto*, *Oulo*, *Sidai*, *Soulo*. Voyez ci-dessous la description de Madagascar.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Enfin les Hollandois renonçant à l'eſpoir de ſe procurer des rafraîchiſſemens dans cette baye, & ne jugeant pas mieux des autres parties de l'Iſle, leverent l'ancre le 14 de Décembre pour continuer leur navigation. Mais ils connoiſſoient encore moins d'autres difficultés qui les attendoient. Diverſes tempêtes, dont ils furent battus juſqu'au 4 de Janvier 1596, la violence des courans, les vents forcés du Sud-Eſt, l'augmentation des maladies, en un mot l'impoſſibilité de tenir plus long-tems la mer, leur fit prendre la réſolution de retourner vers Madagaſcar, dans l'eſperance de relâcher à l'Iſle de Sainte Marie. Le 10 ils eurent la vûe de cette Iſle. Le jour ſuivant, ils envoyerent quelques matelots dans un canot de chaque Vaiſſeau, pour viſiter le pays, & chercher des rafraîchiſſemens dont leur vie commençoit à dépendre.

Ils retournent à l'Iſle de Sainte Marie.

Pendant qu'ils attendoient leur retour, avec une impatience égale à leurs beſoins, ils virent paroître un canot de l'Iſle, qui s'avança librement vers la Flotte. Sa grandeur paroiſſoit capable de contenir trente ou quarante hommes. Il étoit entouré de bancs pour s'aſſeoir, mais ſans couverte; & les bordages étoient joints avec des chevilles de bois. Il ne portoit que cinq Négres, qui avoient du riz extrêmement beau, des cannes de ſucre, des limons & une poule. Les Hollandois leur donnerent, en échange, des mouchoirs & des grains de verre, en rendant graces au Ciel du ſecours qu'il leur envoyoit. D'un autre côté, les matelots étant arrivés au rivage y trouverent quantité d'habitans, qui leur apporterent des limons & d'autres fruits. Ils prirent quelques Négres pour continuer leur route avec eux juſqu'à un canal qui eſt entre la grande Iſle & la petite, où ils apperçurent un mât de hune & un mât d'artimon fort endommagés par le feu; ce qui leur fit conclure qu'il étoit péri dans ce lieu quelque caraque. Ils étoient alors trop éloignés des Vaiſſeaux pour s'abandonner à la curioſité: mais ayant envoyé cinq hommes à terre avec les Sauvages, ils apprirent qu'on y trouvoit de l'eau douce, des fruits, & des bœufs dans quelques prairies où l'herbe étoit fort belle. Après avoir porté ces heureuſes nouvelles à la Flotte, & quelques eſſais des biens qu'ils annonçoient, ils retournerent le lendemain à terre. L'expérience du jour précédent leur ayant inſpiré plus de hardieſſe, ils pénétrerent juſqu'à un Village d'environ vingt maiſons, & de-là dans un autre, qui n'étoit pas éloigné du premier. La curioſité de les voir aſſembla auſſi-tôt un grand nombre d'habitans, entre leſquels étoit leur Souverain, qui s'aſſit ſous un arbre dont les branches entrelaſſées formoient ſur ſa tête une eſpece de dais. Les femmes marchoient avec beaucoup de gravité, portant ſur la tête diverſes ſortes de fruits, des poules & d'autres proviſions. Ils accepterent volontiers la verroterie qui leur fut propoſée en échange. Leur Souverain parut faire une grande harangue aux Hollandois, ſur leur arrivée dans ſon Iſle. Ils remarquerent qu'en parlant, il levoit ſouvent les yeux vers le Ciel. Les Officiers de la Flotte, informés d'un accueil ſi favorable, lui envoyerent, le 14, par ſix ou ſept hommes, un préſent de grains bleus, qu'il ſe laiſſa tranquillement attacher autour du col. Mais n'étant pas moins ſtupide que ſes Sujets, il ne fit connoître par aucun mouvement qu'il eût deſſein de répondre à cette civilité. Cependant un grand canot, de la forme des gondoles de Veniſe porta des chévres, des moutons, des poules & du riz à la Flotte. Il étoit monté de vingt-cinq Négres, de qui l'on acheta la plus grande partie de ces proviſions.

Ils trouvent enfin des rafraîchiſſemens.

Gravité d'un Souverain Négre.

Sa ſtupidité.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Pendant ce tems-là le *Maurice* & la pinaſſe entrerent dans un golfe environné de petites montagnes, dans lequel ils trouverent deux petites Iſles, l'une ſemée de riz, & l'autre couverte de bois. S'étant approchés de la côte, ils virent pluſieurs maiſons ſur le rivage, entre des arbres, mais ſans aucune apparence d'hommes. Plus loin ils découvrirent une riviere, un canot & pluſieurs Négres, dont une partie étoit ſur la rive. Quelques matelots qu'on mit à terre, les exhorterent par leurs ſignes & leurs cris à ſe rendre à bord du Vaiſſeau. Leur immobilité fit juger aux Hollandois qu'ils permettroient plutôt qu'on allât vers eux. En effet, ils les attendirent ſans aucune marque de crainte; & s'étant bientôt aſſemblés au nombre de vingt-deux, ils les inviterent à deſcendre au rivage. Les hommes avoient pour armes quatre longues javelines, armées de pointes d'argent, & pour habillement un tiſſu d'herbe, ou une ſorte de natte de diverſes couleurs. Les femmes étoient vêtues d'une robbe de toile rayée, qui leur deſcendoit juſqu'au gras de la jambe, & portoient un corps de juppe. Les deux ſexes ont la tête & les pieds nuds. Le lendemain, lorſqu'on ſe diſpoſoit à deſcendre pour les ſatisfaire, on vit venir à bord du *Maurice* un canot monté de vingt-cinq hommes, qui apportoient du riz, des poules, des œufs, des limons, des vamanes & de petites féves, pour leſquels ils reçurent en échange de petits miroirs, des grains de verre & d'autres bagatelles. Six autres canots ſe préſenterent l'après-midi, couverts de nouveaux rafraîchiſſemens. Dans le peu de commerce que les Hollandois eurent avec eux, ils eurent le tems de remarquer qu'ils ſont extrêmement jaloux de leurs femmes. Leurs maiſons ſont de bois & fort baſſes, couvertes de feuilles de bananiers & de paille de riz. L'Iſle a de longueur environ vingt-cinq lieues du Nord au Sud. Les grands arbres verds dont elle eſt remplie en rendent le payſage fort agréable. La terre eſt fort haute; mais en ſuivant les côtes, on crut s'appercevoir qu'elle eſt ſéparée par un canal, qui en fait deux Iſles. Sa plus grande largeur eſt du côté du Nord-Eſt. Elle produit abondamment du riz, & diverſes ſortes de grains, de fruits & de légumes, propres à la nourriture de l'homme. Les habitans ſont *Saphres*; c'eſt-à-dire, Payens, quoique circoncis. On ne fit pas un aſſez long ſéjour parmi eux pour acquérir la connoiſſance de leurs uſages.

Commerce des Hollandois avec les Inſulaires.

Leurs obſervations ſur l'Iſle de Sainte Marie.

Le lendemain, on vit venir du haut pays de Madagaſcar un grand *Lanciare*, en forme de galere, dans lequel étoit le Roi de cette partie de l'Iſle, auquel ſes gens donnoient le nom de *Phulo*. Il y avoit huit rameurs de chaque côté, & vingt-cinq Négres autour du Prince, que les Hollandois prirent pour ſa garde ou pour ſa principale Nobleſſe. Le Lanciare aborda avec un grand ſilence, & le Roi, ſuivi d'un ſeul homme, entra dans la pinaſſe, où il s'aſſit ſur un tapis. Il fit d'abord une longue harangue, qui fut accompagnée d'un préſent de riz & de fruits. On lui fit viſiter la pinace. On lui en fit faire le tour dans un petit canot. Il marqua beaucoup d'admiration pour ce petit bâtiment. De petits miroirs, quelques verres, de petites roſes, des boucles d'oreille & des grains dont on lui fit préſent, acheverent de le combler de joie. Il partit dans ces ſentimens. Son pagne étoit d'une belle toile de coton rayée, qui deſcendoit juſqu'à terre. Il portoit ſur la tête une ſorte de mître, aſſez ſemblable à celle des Evêques, avec une corne de chaque côté & des houpes aux deux bouts. Son âge étoit de cinquante ou ſoixante ans. Ses gens paroiſſoient lui porter tant de reſpect, qu'ils n'oſoient parler en ſa préſence.

Viſite qu'ils reçoivent d'un Roi.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1595.

Le 18 fut choisi pour rendre les derniers devoirs au Contre-maître du *Maurice*, qui étoit mort du scorbut. On l'enterra dans l'Isle de Sainte Marie, à la vûe des habitans. Ils marquerent par des signes que l'ame étoit montée au Ciel; ce qui fit juger qu'ils avoient des idées de religion plus nettes que les Négres de la premiere baye. Ils souhaitoient qu'on coupât les jambes du mort; mais leurs instances méritant peu d'attention, il fut enterré tout entier.

Mort d'un Contre maître. Opinion des Négres sur son ame.

En cherchant de l'eau douce dans la baye de Sainte Marie, les Hollandois s'approcherent de quelques hutes, où ils n'avoient d'abord apperçu personne. Mais ils en virent sortir à l'instant un homme armé d'une longue javeline & d'un grand bouclier de bois, qui crioit de toute sa force. Quantité d'autres Négres, attirés par ses cris, s'assemblerent aussi-tôt avec les mêmes armes & formerent un corps de troupes. On comprit par leurs signes qu'ils étoient en guerre avec ceux de Madagascar, & qu'ils avoient bâti ces hutes pour leur servir de corps-de-garde. On voyoit sur la montagne un grand Village, environné de palissades & dans une situation inaccessible, à l'exception d'un passage garni de trois palissades, mais si étroit que deux hommes n'y auroient pû passer de front. C'étoit le séjour du Prince, qui vint à bord avec sa femme & plusieurs Officiers de sa suite. Ils apporterent des rafraîchissemens, que les Hollandois acheterent par reconnoissance. C'est un usage assez remarquable, parmi des Négres, que les femmes se frottent ici le visage d'une gomme blanche, & que pour ornemens elles portent du gingembre, avec certaines feuilles seches qui ont l'odeur & le goût du girofle.

Guerre entr'eux & ceux de Madagascar.

Les Hollandois arrivent à la Baye d'Antongil.

Le 21 on leva l'ancre, dans le dessein de faire voile vers la grande baye de Madagascar. Vers la fin du jour on changea de bord, croyant courir derriere la pointe méridionale de l'Isle; mais les Pilotes, toujours incertains, reconnurent que leurs Cartes les avoient trompés. Ils ne trouverent ni golfe, ni baye, quoiqu'il y en eût une de marquée; ni aucun abri contre les vents de Sud-Est, d'Est-Sud-Est & de Sud-Sud-Est, qui soufflent ordinairement dans ces parages. Enfin, le 23, ils arriverent à cette grande baye, que les Portugais ont nommée la Baye d'*Antongil*. Ils y mouillerent à deux lieues du rivage, sur un fort bon fond. Quantité de feux qu'ils virent à terre, pendant la nuit, ne les empêcherent pas d'y descendre le matin. Les habitans de deux Villages voisins reçurent des choses de peu de valeur en échange pour des poules, du riz, du miel, du gingembre verd, des féves & des oranges. Ils firent entendre qu'ils ameneroient le lendemain des bestiaux. D'un autre côté, quelques matelots de l'*Amsterdam* trouverent un autre Village qui n'étoit pas moins peuplé, & dont le Roi faisoit porter derriere lui un bouclier à l'Indienne, bordé d'or.

La pinace n'ayant rejoint les autres Vaisseaux que le 24, on apprit de ses gens qu'ils avoient découvert une riviere d'eau douce, avec une bonne rade qui s'etendoit bien loin derriere une Isle d'environ deux lieues de tour, dont la terre étoit fort haute; & qu'au milieu de la baye ils avoient rencontré trois ou quatre autres petites Isles. Toute la Flotte leva l'ancre aussi-tôt pour aller mouiller dans cette rade. Le lendemain, quelques hommes étant descendus à terre entrerent dans un Village, où ils acheterent librement un bœuf & du miel. Le 26, on vit descendre sur la riviere quinze grands canots, dont l'un se détacha pour aborder le Maurice. Les Négres firent entendre que si quelque Hollandois vouloit se rendre à terre avec eux, ils laisseroient trois de leurs gens pour

Bonne foi des Négres.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

pour ôtages. Cette proposition fut acceptée. On mit quelques présens entre les mains de celui qui s'offrit pour les accompagner. Les ôtages, qu'on affecta de caresser beaucoup, prirent tant de goût au vin, qu'on avoit peine à satisfaire leur avidité.

Cependant on envoya quelques canots au rivage, où l'on trouva une aiguade fort commode & d'une excellente eau, qui tomboit du haut d'une petite montagne. Les matelots pénétrerent assez loin pour s'assurer que cette partie de l'Isle étoit très-fertile en riz, en limons, en citrons & en bananes. Ils trouverent dans un champ de bananiers, deux mains d'hommes entre deux morceaux de bois. C'étoient celles d'un Négre, qui avoit dérobé des bananes, & dont le corps étoit à quelques pas du même lieu, sans sépulture. Vers le soir, l'homme qui étoit parti avec les canots revint à bord, & l'on renvoya les ôtages après leur avoir fait quelques présens. Ce matelot avoit été traité avec beaucoup d'humanité par les Négres. On leur avoit servi des poules, les unes bouillies, d'autres rôties. Il apportoit un singe, dont le Roi ou le Prince du canton lui avoit fait présent. Alors les Hollandois, revenus de toutes leurs craintes, ne regretterent que d'avoir été si long-tems à découvrir une côte où l'abondance & la civilité regnoient également.

Premier Commerce.

Dans cette confiance, ils envoyerent à terre trois canots; deux vers un Village qu'ils nommerent *Spakembourg*, du côté de l'Oueſt; & le troisiéme vers un Village à l'Est, nommé *S. Angelo* sur les Cartes, qui étoit environné d'une forte palissade. Les deux premiers firent un Commerce d'autant plus avantageux, que le Chef du Village & la plupart de ses gens étoient dans l'yvresse. Ce Souverain, tel est le titre que lui donne l'Auteur, fit présenter aux Hollandois, dans une corne de bœuf, un breuvage composé de miel & de riz, dont ils trouverent le goût fort agréable. Le Village étoit composé d'environ cent maisons & fort bien peuplé. Il y avoit vingt hommes dans un corps-de-garde, armés de longues javelines & de rondaches, chacun avec une petite marque blanche sur l'estomac, pour se distinguer entr'eux. Il y avoit aussi une hôtellerie, où les matelots Hollandois s'enyvrerent avec les habitans.

Lorsqu'ils étoient entrés dans le Village, le Prince, suivi d'une grande partie de son peuple, étoit venu au-devant d'eux. Ses gens chantoient dans leur marche & battoient d'une sorte de tambour, sur lequel ils frappent des deux côtés à la fois, par-dessus avec une baguette, & par-dessous avec le plat de la main. Mais après avoir reçu leurs hôtes avec cet air de gaieté & les avoir invités à se réjouir, ils changerent de ton entr'eux dans la chaleur de la débauche. Les pots vuides commencerent à voler de l'un à l'autre avec tant d'animosité, qu'ils se firent de profondes blessures. Les Hollandois ne se ressentirent pas de ce transport, & mangerent tranquillement du riz fort bien cuit que le Prince leur fit servir. En retournant à bord ils observerent quelques petites hutes, qu'ils prirent d'abord pour des corps-de-gardes. Mais ils trouverent ensuite que c'étoient des caveaux exhaussés en forme de fours, qu'ils reconnurent pour des tombeaux, accompagnés de puits & de grandes cornes remplies d'eau. Les corps étoient renfermés dans le creux d'un arbre. Un trou que les matelots firent à la couverture, leur fit appercevoir d'anciens ossemens. Pendant qu'ils satisfaisoient leur curiosité, le Chef du Village vint les prier instamment de ne

Les Hollandois s'enyvrent avec les Négres.

Tombeaux pour les Rois du pays.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

pas toucher à ces petites loges, & leur fit comprendre que c'étoit la ſépulture des *Phulos*, ou des Rois du Pays.

Le lendemain, étant retournés à S. Angelo, ils y firent des échanges pour ſept cens livres de beau riz & pour un grand nombre de poules. Le goût qu'ils avoient remarqué aux habitans pour le vin, leur fit prodiguer leur vin d'Eſpagne. Deux voyages qu'ils firent ſucceſſivement dans les trois Villages, leur produiſirent en un ſeul jour douze cens livres de riz, qui ne leur coutererent que des grains de verre rouges ou bleus. Ces Inſulaires étoient de la même figure & de la même taille que ceux de l'Iſle Sainte Marie. Ils avoient le même habillement & les mêmes uſages. Leurs maiſons étoient poſées ſur des pieux de quatre ou cinq pieds de hauteur, pour ſe garantir apparemment des inſectes venimeux dont l'Iſle eſt remplie. On trouve dans ce canton beaucoup de criſtal de roche, & la mer jette ſur le rivage du corail rouge & blanc (*).

Figure & habits des Inſulaires.

La continuation du Commerce fit regner ſur la Flotte une abondance, qui diſſipa juſqu'aux plus légeres traces du ſcorbut. Cependant on apprit qu'un Phulo d'un des trois Villages avoit défendu à ſes Sujets de vendre plus longtems du riz. Ce Phulo étoit vêtu d'une très-belle toile, & portoit ſur la tête une ſorte de bonnet qui paroiſſoit tiſſu d'herbes vertes. On crut pénétrer le motif de ſa défenſe. La moiſſon du riz étoit encore dans les champs; & la pluie étant continuelle, il craignoit que ce grain ne devînt trop cher ou ne manquât tout-à-fait. Cependant on ne ceſſa point d'en trouver abondamment.

Tempête qui enleve les canots de la Flotte.

Il ne reſtoit qu'à mettre à la voile, & la réſolution en fut priſe le 2 de Février pour le jour ſuivant. Mais vers minuit il s'éleva, du côté du Sud, une ſi furieuſe tempête, que dans l'obſcurité on craignit beaucoup que *la Hollande* & *le Maurice* ne s'incommodaſſent mutuellement, & n'allaſſent peut-être échouer au rivage. L'orage ayant ceſſé le lendemain au ſoir, on s'apperçut avec chagrin que ces deux Vaiſſeaux avoient perdu leurs canots. Le 5, quelques matelots retournerent à terre, avec ordre de les racheter s'ils étoient tombés entre les mains des Négres. En approchant de la riviere, ils trouverent que le courant extraordinaire en avoit élargi l'embouchure, & que les tombeaux qu'ils avoient vûs étoient cachés ſous l'eau. Ce grand flux les empêcha de remonter avec les rames. Ils furent contraints d'avoir recours au touage, & les Négres de *Spakembourg* leur prêterent officieuſement la main. Mais ils leur firent entendre que ceux de *S. Angelo* avoient déja mis les canots en piéces. Auſſi-tôt les Hollandois ſe rendirent dans ce Village & les demanderent aux habitans. On leur répondit que les canots ayant été briſés par la violence des vagues étoient venus échouer ſur le rivage. Ils y envoyerent cinq hommes, qui les trouverent en piéces, mais ſans aucune ferrure & ſans le moindre clou. Leur indignation fut ſi vive, que les habitans qui s'en apperçurent & qui en redouterent les effets, mirent dans leurs canots une partie de leurs biens & de leurs enfans, & ſe hâterent de remonter la riviere. Ils eurent la prudence de laiſſer derriere eux un corps de cinquante hommes, armés de leurs rondaches & de leurs javelines, pour favoriſer leur retraite. Les Hollandois n'ayant pas ordre de s'emporter à la violence, prirent le parti de retourner à bord.

Ils deviennent l'occaſion d'une querelle avec les Négres.

Cependant, lorſqu'on eut entendu leur rapport, on prit la réſolution, dans

(*) Voyez la Deſcription de Madagaſcar, après la Relation de Rennefort.

le conſeil, d'envoyer à terre la chaloupe de chaque Vaiſſeau bien armée, pour propoſer aux Négres de vendre quelques-uns de leurs *Lanciares*, avec menace de les attaquer, s'ils refuſoient cette demande, & de leur faire le même traitement qu'ils avoient fait aux canots. Le nombre des hommes étoit de quarante-huit dans les trois chaloupes. En approchant du rivage, ils apperçurent, à l'Eſt de la riviere, environ ſoixante Négres armés, qui ſembloient les braver par leurs ſauts & leurs grimaces, & qui ſe retirerent vers S. Angelo à meſure qu'ils les virent avancer. Ce ſpectacle ne fit qu'animer les Hollandois. Ils remonterent juſqu'à S. Angelo, où cette troupe inſolente ſe préparoit effectivement au combat. Chaque Négre trempoit dans l'eau la pointe de ſa javeline, & la portant à ſa bouche il y en laiſſoit tomber quelques goutes, pour marquer l'eſpérance qu'ils avoient tous de tremper les mêmes pointes dans le ſang des Hollandois. Enſuite, ſans leur laiſſer le tems de débarquer, ils leur jetterent une ſi grande quantité de pierres, que les chaloupes en étoient remplies. Les Hollandois prirent le parti de jetter leurs ancres & de tirer quelques coups de fuſil, moins pour leur nuire que pour les épouvanter. Cette modération redoublant leur témérité, parce qu'ils ne voyoient point parmi eux aucun bleſſé, ils s'imaginerent que leurs boucliers étoient impénétrables aux balles. On ceſſa de les ménager, & la premiere décharge en fit tomber morts trois ou quatre. Ils furent enlevés par les autres, qui ſe retirerent derriere les maiſons au lieu de prendre la fuite. Quelques momens après, il s'en détacha trois ou quatre, qui vinrent demander la ceſſation des hoſtilités & promettre d'amener des beſtiaux. Mais voyant qu'on faiſoit peu d'attention à leurs ſignes, & que le feu de la mouſqueterie ne ſe rallentiſſoit pas, ils prirent enfin la fuite, & leur exemple fut ſuivi de tous les autres. Alors les Hollandois envoyerent la moitié de leurs gens au Village. Ils n'y trouverent qu'une petite fille d'un an, qu'ils prirent par un ſentiment de compaſſion plutôt que de haine. Le Village fut pillé. Il arriva ſans deſſein, dit l'Auteur, ou par l'ordre du conſeil, ajoute-t-il, qu'on mit le feu à quelques maiſons au-deſſus du vent. Comme elles n'étoient que de bois ſec & de paille, la flamme fit un ſi prompt ravage que les Hollandois mêmes eurent peine à s'en garantir. Cet accident conſuma une grande quantité de riz & de paille, avec beaucoup de fruits & de poules.

Combat.

Les fuſils font fuir les Négres.

Les Hollandois brûlent leur Village.

Ainſi le butin qu'ils remporterent ne les dédommageoit pas du péril auquel ils s'étoient expoſés. Ils laiſſerent ſur le rivage l'enfant qu'ils avoient pris, & les Négres vinrent auſſi-tôt l'enlever. Le nombre des habitans montoit à cent trente ou quarante, dont on trouva quatre morts dans un bois, où ils les avoient traînés, avec une partie de leurs uſtenciles que les premiers fugitifs n'avoient pû embarquer dans leurs canots. Les Hollandois, en ſe retirant, rencontrerent près des tombeaux pluſieurs Négres de Spakembourg, qui leur firent des careſſes, & qui parurent fort ſatisfaits du malheur de leurs voiſins.

Pendant cette expédition, cinq ou ſix autres Négres s'étoient rendus dans un canot à bord du *Maurice*, pour y vendre des citrons. Comme le bruit de la mouſqueterie avoit commencé à ſe faire entendre, on les avoit arrêtés priſonniers. Lorſqu'on vit le feu de l'embraſement, & qu'on eut pris ſoin de leur faire tourner les yeux du côté de S. Angelo, ils prirent de l'eau qu'ils ſe verſerent ſur la tête, pour faire connoître qu'ils n'étoient pas du nombre des coupables qu'on avoit voulu punir. Après le retour des trois chaloupes, non-ſeule-

Réconciliation douteuſe.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

ment on leur rendit la liberté, mais on s'empreſſa de les tranſporter au rivage, parce qu'on avoit cru reconnoître leur Chef pour le Phulo de Spakembourg. En effet, lorſqu'il deſcendit à terre, un grand nombre d'hommes & de femmes vinrent lui baiſer reſpectueuſement les pieds. Il ſe fit apporter quantité de citrons, dont il fit préſent à ceux qui l'avoient amené; ce qui n'empêcha point qu'à leur départ ils ne viſſent paroître une troupe d'habitans, qui paroiſſoient les menacer de leurs javelines & de leurs rondaches.

Apparences de ſincerité du côté des Negres.

Le 9, une chaloupe s'étant rendue au rivage pour y prendre de l'eau, le Phulo vint ſe préſenter à l'équipage, & diſtribua libéralement des poules, du riz & des fruits. Les Hollandois regarderent ces préſens comme un nouveau témoignage de la reconnoiſſance qu'il croyoit leur devoir pour ſa liberté, & ſe crurent obligés de répondre à cette politeſſe par de nouvelles propoſitions de Commerce. Ils envoyerent à terre deux canots & une chaloupe, avec la précaution néanmoins d'y mettre quarante-ſix hommes. Quelques-uns ſe détacherent pour entrer dans le Village. Mais quoique le Phulo n'eût pas moins de ſoixante hommes armés autour de lui, la vûe de trois ou quatre Hollandois leur fit prendre la fuite. Il en reſta quelques-uns ſans armes, qui firent entendre que pour trafiquer avec leur Prince il ne falloit pas s'approcher de l'habitation. Ils députerent même au rivage, pour ſupplier les Hollandois de ſe retirer, & leur promettre qu'à cette condition on leur enverroit des beſtiaux. La chaloupe alla jetter l'ancre à l'autre bord de la riviere, & les Négres y menerent auſſi-tôt un bœuf & un bouc. Ils refuſerent même les grains qui leur furent offerts en échange, en faiſant connoître par des ſignes que c'étoit un préſent pour lequel ils ne demandoient aucun retour. Cependant on leur préſenta du vin qu'ils accepterent avidement. Le Phulo même, ſurmontant ſa frayeur, s'approcha du rivage pour en boire un coup. Mais, après avoir bû, il ſe hâta de ſe retirer.

Embarras des Hollandois ſur leur conduite.

Les Hollandois n'étoient pas ſans embarras ſur l'explication qu'ils devoient donner à ce mélange de douceur & de férocité, lorſque trois Négres arrivant dans un canot, à bord du *Maurice*, vinrent les prier d'envoyer des gens à terre, parce que le Phulo leur vouloit faire préſent de quelques beſtiaux. Il étoit ſi tard, qu'on n'oſa prendre confiance à leurs offres. Le lendemain, une chaloupe s'avança juſqu'aux tombeaux, pour recevoir les libéralités du Phulo. Les matelots, au nombre de douze, y trouverent quelques Négres, qui les preſſerent d'entrer dans le Village. Des inſtances ſi oppoſées à celles qu'ils avoient reçûes deux jours auparavant, étoient capables de leur inſpirer de la confiance. Auſſi prirent-ils le parti d'arrêter cinq Négres, pour leur ſervir d'ôtages, tandis qu'ils envoyerent deux de leurs gens à Spakembourg. Quelle fut leur ſurpriſe, d'apprendre que tous les habitans avoient pris la fuite & n'avoient laiſſé qu'un petit bœuf, que les deux matelots amenoient. Ils s'avancerent juſqu'au Bourg voiſin, qu'ils ne trouverent pas moins deſert. Cependant quelques Négres moins timides leur amenerent un autre bœuf, pour lequel ils donnerent de la toile, & beaucoup plus de grains & de merceries qu'on ne leur en avoit jamais demandé (22).

Ils prennent le parti de lever l'ancre.

Enfin ces alternatives de confiance & de crainte cauſerent tant de dégoût

(22) Pages 247, 248, 249, 250, 251 & 252.

aux Hollandois, que rien ne s'oppoſant d'ailleurs à leur départ, ils leverent l'ancre le 12 de Février. Ils n'avoient pas été ſi longtems dans la baye d'Antongil ſans y faire quelques obſervations qui méritent d'être recueillies. La ſituation de cette grande baye eſt par les ſeize degrés & demi de latitude du Sud. Elle s'étend juſqu'à dix lieues Nord-Nord-Oueſt & Sud-Sud-Oueſt, ſur environ cinq lieues de largeur. La principale des Iſles qu'on y trouve eſt belle & fertile, mais ſi haute qu'il n'y a point d'intervalle du pied de la côte au rivage. Au Nord-Eſt ſont quelques rochers & trois autres petites Iſles, après leſquelles on entre dans une riviere dont les bords offrent pluſieurs Villages. Entre l'aiguade & la baye, du côté du Nord, on en découvre trois, fort bien peuplés, & divers autres juſqu'à une ſeconde riviere que l'on trouve au Nord. Enſuite on arrive à la grande riviere, où les Hollandois acheterent preſque tout le riz dont ils compoſerent leur principale proviſion. Cette riviere a deux bras; l'un, qui s'étend au Nord, & l'autre à l'Oueſt. Elle eſt diviſée par une petite Iſle. Le Village de S. Angelo eſt au côté ſeptentrional. Celui de *Spakembourg*, qui ſe préſente à gauche en entrant dans la riviere, eſt compoſé d'environ cent quatre-vingt maiſons. Plus haut eſt le Village que les Hollandois nomment *du Nord*. A l'Oueſt-Sud-Oueſt de l'Iſle, on trouve encore une riviere, ſur le bord de laquelle eſt un autre Village. Les Hollandois n'étendirent pas plus loin leurs obſervations géographiques.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Leurs obſervations ſur la Baye d'Antongil.

Mais ils remarquerent que les habitans avec leſquels ils eurent quelque commerce étoient fort noirs, ſans avoir les cheveux auſſi crêpus que les vrais Négres, ni leur nez & leurs lévres. En général, ces Inſulaires ſont grands & robuſtes. Ils ſont livrés à la paſſion de boire. Leur liqueur eſt un compoſé de miel & de riz, dont ils s'enyvrent ſouvent, quoique l'uſage leur en ſoit défendu dans certains tems. Les meubles qu'on trouva dans leurs maiſons étoient de peu de valeur. Ils ont une ſorte de natte, aſſez bien ouvragée & de diverſes couleurs, qui leur ſert de ſiége & de lit; des mortiers de bois, & des blocs ſur leſquels ils pilent le riz. Chacun a ſon tamis, pour en ſéparer la farine; des ſacs pour la conſerver, des pots de terre pour la cuire, & des calebaſſes qui leur ſervent de plats & d'aſſiettes. Pour boire, ils ont, au lieu de verre, un grand roſeau creux, qu'ils ferment avec un bouchon.

Habitans.

Leur Roi, qu'ils nomment *Phulo*, a pour unique parure des braſſelets de cuivre, qu'il regarde comme un ornement fort précieux; un collier de grains de verre, & une grande & longue hache qui lui tient lieu de ſceptre. Tous ſes Sujets ſont nuds, à l'exception d'un morceau de toile d'écorce d'arbre, dont ils ſe couvrent le milieu du corps. Leur ſoumiſſion eſt extrême pour leur Souverain. Le vêtement des femmes eſt auſſi un tiſſu d'écorce d'arbre, qui leur deſcend juſqu'aux genoux. Quelques-unes portent des corps de juppe, mais ſans manches. Leurs ornemens ſont des braſſelets d'étain ou du plus bas argent, de la forme des manilles de cuivre qui ſont communes en Guinée, avec une ſorte de petites pierres qu'elles nomment *Laqueua*.

Leur Roi.

L'occupation des hommes eſt la chaſſe, la pêche, l'exercice de l'arc, & le ſoin de nourrir les beſtiaux. Celle des femmes, de planter, de ſemer & de moiſſonner les grains, qui ſe réduiſent au riz & à deux ou trois ſortes de petites féves, vertes, rouges & blanches. Elles cultivent auſſi les bananiers, dont le fruit & les grains ſont une grande partie de leurs alimens. L'uſage de la

Leurs occupations & leur richeſſe.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

viande eſt rare dans cette Nation (*). Ils ſe bornent aux fruits, au riz, au lait & au poiſſon. Leurs beſtiaux conſiſtent dans un grand nombre de beaux bœufs, dont ils font tant de cas qu'on les ſoupçonne de les adorer. Cependant les Hollandois ne remarquerent pas qu'ils ſe fiſſent un ſcrupule de les vendre. Ils ont beaucoup de chévres & de boucs, mais peu de moutons. On leur vit quelques chiens, mais rien en ſi grande abondance que des poules & des canards. Entre les fruits, on peut dire que la Nature leur a prodigué les limons, les citrons & les oranges. Le gingembre, & la *maniguette*, eſpece de poivre qui ſe nomme autrement *Graine de Paradis*, ſont auſſi fort communs dans leurs champs. Ils ont une racine qui reſſemble beaucoup au gingembre par dehors, mais dont l'intérieur eſt jaune, & qui ſe nomme *Cumbet* en langue Malaie, *Habet* en Arabe, & *Safran de las Indias* en Portugais. L'abondance de ſon ſuc empêche d'abord qu'on n'en ſente toute la force, mais on s'apperçoit enfin qu'il eſt fort âpre, quoiqu'il le ſoit moins que le gingembre. Cette racine eſt fort médicinale, & ſes fleurs reſſemblent aux plus beaux lys blancs. On en trouve auſſi beaucoup à Java & dans d'autres endroits des Indes (23).

Navigation des Hollandois ſingulierement heureuſe.

Le vent favoriſa les Hollandois juſqu'au 23 de Mars; mais ils furent alors incommodés des calmes, & de la rapidité des courans, qui venant du Sud-Eſt les obligerent de gouverner ſur les plus méridionales des Iſles Maldives. Dans cette route, dont ils avoient admiré la tranquillité pendant ſix ſemaines, ils avoient vû quantité d'oiſeaux, qu'ils prirent pour des *Mouettes griſes*, & que les Portugais nomment *Garaios*. Ils avoient vû des *Rabos Forcados*, qui ſont des oiſeaux noirs & blancs, fort ſemblables aux pies, mais qui ont la queue longue & fendue, à peu près dans la forme des ciſeaux de tailleur. Ils avoient vû certains oiſeaux blancs de la forme d'un pigeon, avec une longue queue, peu garnie de plumes; & d'autres aſſez ſemblables à de petits canards, mais tachetés. Tous ces oiſeaux trouvent leur nourriture dans les eaux de la mer, & font la guerre aux poiſſons volans. Quelques-uns venoient ſe repoſer ſur les Vaiſſeaux & ſe laiſſoient prendre à la main, ſans marquer, obſerve l'Auteur, d'épouvante à l'approche des hommes, parce qu'ils n'en avoient jamais (24) vû. Les bonites, les dorades, les marſouins, les chiens de mer, que les Portugais appellent *Tuberons*; les grondeurs, &c. offroient ſouvent le plaiſir de la pêche aux matelots, & ne leur étoient pas moins utiles pour les rafraîchir. Les marſouins, qui s'approchoient de la Flotte en ſi groſſes troupes que la mer en devenoit toute verte, leur auroit fait un ſpectacle charmant, ſi les Pilotes ne les euſſent pas avertis que c'eſt un préſage de tempête. Enfin rien ne paroît avoir manqué à la proſpérité de cette navigation qu'un peu plus d'eau fraîche. La proviſion ſe trouva ſi diminuée par les chaleurs, quoiqu'elles ne fiſſent qu'en augmenter le beſoin, qu'on fut obligé de réduire la portion de chaque matelot à une pinte par jour. Les équipages furent ſi preſſés de la ſoif, qu'on offrit une réale de huit pour un verre d'eau, ſans pouvoir l'obtenir. Ils eurent la vûe de la terre le premier de Juin. Quel doux ſpectacle pour des matelots altérés! En approchant de la côte, ils trouverent une Iſle, qui eſt devant le Détroit de la Sonde, à cinquante dégrés & demi du Sud. Ils jugerent que c'étoit

Ils manquent d'eau douce.

(*) On verra dans la Deſcription les uſages de diverſes autres parties de l'Iſle.

(23) Pages 253, 254 & 255.

(24) Il eſt étrange que les Hollandois parlent toujours ici comme s'ils s'étoient crûs les premiers qui euſſent traverſé ces mers.

l'Isle de *Pugniatoa*, nommée par les Portugais *Isle d'Enganno*, qui est à seize lieues de Sumatra. De trois lieues en mer ils avoient senti l'excellente odeur des épiceries & des herbes aromatiques que la nature y produit.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Le 6 ils découvrirent, sur la côte de cette Isle, six à sept canots, qui n'osoient s'approcher de la Flotte. Une chaloupe, qui fut armée pour aller prendre langue, ne servit qu'à les faire retourner légerement vers le rivage, où ils furent aussi-tôt mis à sec. Ces petits bâtimens étoient assez longs; mais à peine avoient-ils un pied de large. Deux longues piéces de bois, qui les élargissoient des deux côtés par le haut, servoient à les faire virer. Les Insulaires qui les conduisoient étoient au nombre de vingt-trois, armés d'arcs & de fléches. Ils paroissoient de grande taille & d'un teint jaune. Leurs cheveux étoient fort longs & flottoient sur leurs épaules. Ils étoient tout-à-fait nuds; ce qui fit juger aux Hollandois qu'ils étoient fort sauvages. Cependant ils invitoient, par des signes, l'équipage de la chaloupe à descendre au rivage. Mais étant mal pourvu d'armes, il n'osa se fier à des Peuples si barbares.

Isle d'Enganno & ses habitans.

On arriva le 11 à la Bouque du Détroit de la Sonde, où la quantité des Isles est innombrable. Celle dont on fit choix pour y mouiller est longue dans sa forme, couverte de bois, deserte & sans eau. Le lendemain on vit venir de la côte de Sumatra trois voiles, qui furent bien-tôt suivies de six aures. C'étoient les premieres qu'on eût rencontrées à l'Est, depuis le Cap de Bonne-Espérance. On leur envoya un canot, qui ne fit pas difficulté de les aborder. Leurs équipages étoient composés chacun de seize hommes, dont sept ramoient, tandis que les autres se tenoient tranquillement sous une *Tengue*, couverts d'une toile de cotton depuis le milieu du corps jusqu'aux pieds, & nuds de la ceinture à la tête, sur laquelle ils avoient des morceaux de la même toile, pliés en forme de turban. L'équipage du canot ne put les entendre (25). Ils nommoient bien *Bantam* & *Japara;* mais comme ils mêloient à ces deux noms celui de *Sonda Calippa*, les Hollandois n'y comprenoient rien. Cependant ces Indiens leur montrerent Sumatra, & leur firent connoître, par des signes, qu'ils y trouveroient de quoi fournir à tous leurs besoins. Cet avis, qu'on crut bien entendre, fit prendre la résolution d'envoyer au rivage la pinace, montée de seize hommes; tandis qu'une des chaloupes suivit les neuf voiles, qui étoient retournées au même lieu d'où on les avoit vû partir. La chaloupe mouilla le soir près d'une Isle, qui en a deux autres à peu de distance. Les matelots y entendirent la voix de quelques gens qui parloient, mais ils ne découvrirent personne. Le lendemain ils apperçurent quatre petits bâtimens à l'ancre, & quelques autres qui étoient à la voile. Ils aborderent les quatre premiers, qui s'amarrerent les uns aux autres en les voyant avancer. Ils demanderent, par des signes, s'ils pouvoient trouver de l'eau dans quelque lieu voisin. On leur montra un endroit peu éloigné. Leur hardiesse croissant par degrés, ils entrerent dans les bâtimens Indiens, où loin de les maltraiter on leur fit voir diverses curiosités, telles qu'un poignard doré, & une bague d'or avec un petit diamant mal taillé. Après avoir satisfait leur curiosité, ils se rendirent à bord de la pinace, où quelques Indiens les suivirent dans un canot. On prit librement d'eux du poisson, du riz, des melons d'eau, des cannes de sucre, des cocos, de l'ail, des oignons

Bouque du Détroit de la Sonde. Bâtimens Indiens.

Premiere liaison des Hollandois avec les Indiens.

(25) N'est-il pas surprenant qu'ils ne se fussent pas munis d'un Interpréte?

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

& quelques fruits propres à l'Isle, pour lesquels ils reçurent de la verroterie rouge & bleue. Ensuite s'étant offerts à servir de guides jusqu'à Sumatra, on prit le parti de les suivre. Sur la route on rencontra trois ou quatre canots, qui paroissoient porter des personnes du premier rang. Les Hollandois en conçurent du moins cette idée à la vûe de leur habillement, qui étoit d'une toile extrêmement fine & bleu céleste. Ces honnêtes Insulaires eurent la complaisance de passer avec eux un chenal d'eau salée pour leur montrer l'aiguade, & de les conduire jusqu'à un Village d'environ vingt maisons, qui étoient proprement construites de bois de palmier. » Là, remarque l'Auteur, ils virent » pour la premiere fois croître le poivre sur les poivriers, qui s'élevent comme » le houblon, à l'appui d'un long roseau «. Ils en acheterent autant qu'on leur en présenta, avec une petite quantité de cloux de girofle & de noix-muscades, comme pour servir de montre. On leur offrit aussi des citrons, des citrouilles & du vin de palmier; mais ils ne virent point de viande. Les femmes avoient de fort gros bracelets. Elles étoient couvertes d'une toile de coton depuis la ceinture jusqu'aux pieds, & d'une autre toile sur le sein. Une partie de leur chevelure étoit flottante, & le reste en tresse, relevée proprement sur leur tête.

Quelle politesse ils leur trouvent.

Ils évitent une querelle.

Quatre canots, qui se rendirent à bord de la pinace, y porterent des poules, du riz, du poivre & des caxias, qu'on eut à fort vil prix. Mais pendant qu'on étoit occupé de ce Commerce, il arriva malheureusement qu'un fusil tira sans dessein. Les Insulaires en furent si effrayés, qu'étendant aussi-tôt leurs pavois, ils halerent sur le bord un petit pierrier de métal, avec des signes menaçans. L'équipage de la chaloupe, qui remarqua ce mouvement, voulut s'avancer vers la terre; mais quelques Indiens des canots sautant sur le rivage ne lui permirent pas d'en approcher. On résolut sur le champ, pour éloigner des soupçons fâcheux, de retourner vers la Flotte.

Le 14, une petite pirogue, qui s'étoit approchée du *Maurice*, se laissa engager par des signes à venir à bord. Il y entra un Insulaire, qui offrit de conduire la Flotte à Bantam pour vingt piéces de huit. Mais les Hollandois, incertains de leurs propres vûes, se contenterent de recevoir honnêtement sa proposition. Cependant il demeura dans le Vaisseau, comme s'ils l'eussent acceptée. Le 17, il y vint une autre pirogue, qui paroissoit lui appartenir. Elle étoit armée de quatorze hommes, dont deux monterent à bord & lui firent une révérence conforme à leurs usages. Ils lui prirent le pied gauche, qu'ils lui passerent doucement par-dessus la jambe droite jusqu'au genou, & de-là sur le visage, depuis le bas jusqu'au sommet de la tête.

Maniere extraordinaire de saluer.

Enfin les Hollandois s'étant déterminés à tourner vers Bantam, remirent à la voile le 19, sous la conduite de l'Indien qui leur avoit offert ses services. En passant à la vûe d'une petite Ville de Sumatra, ils furent abordés par quantité de pirogues, qui leur apporterent des noix de coco, du poivre, des cloux de girofle, des noix-muscades, des bananes, des poules & des oranges, dont l'échange se fit pour des couteaux. Ils naviguerent jusqu'au 22, sans se trouver fort avancés, retenus également par la variété des vents contraires & par la force des courans. Depuis minuit jusqu'à dix heures du matin, le vent ne cesse pas de souffler de l'Est dans le Détroit, & se range ensuite à l'Oüest, où il demeure

Difficulté du passage à Java.

demeure juſqu'au ſoir ; ce qui rend le paſſage fort difficile (26).

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Dans cet intervalle, les Commis de chaque Vaiſſeau commencerent à prendre le nom de Capitaines. On donna celui de Capitaine-major à Corneille Houtman, qui étoit regardé non-ſeulement comme l'auteur de l'entrepriſe des Hollandois, mais encore comme leur principal guide & comme le fondement de toutes leurs eſpérances. Le même jour, qui étoit le 23, on découvrit dans la baye de Java, un de ces bâtimens que les Indiens nomment *Jonque*, du port de trente ou quarante laſtes. Il avoit un mât de beaupré, un grand mât, un mât d'artimon avec ſa voile, qui étoit fort grande, & une ſivadiere au beaupré. Les voiles étoient tiſſues de bois ou de jonc. Toutes les manœuvres, courantes & dormantes, étoient auſſi de bois treſſé. Le corps du Vaiſſeau étoit aſſemblé comme le fond d'une futaille, & le pont étoit couvert d'un petit toit de jonc. Quand ces bâtimens ont le vent en poupe, on amene les couces à l'arriere ; c'eſt-à-dire, ceux de la miſene à un bout, & ceux de la grande voile à l'autre. Les voiles ſont couſues aux ralingues par le bas comme par le haut, & à la même diſtance. Cette conſtruction & ces agrets paroiſſent des nouveautés ſurprenantes à ceux qui viennent pour la premiere fois de l'Europe. Les Hollandois n'admirerent pas moins un grand nombre de petites barques, qu'ils virent aſſez proche de la Ville de Bantam, & que les Indiens nomment *Paras* ou *Pares*. Les voiles & les cordages ſont de la même matiere que ceux des Jonques. Ils revenoient de la pêche ; & leur multitude faiſoit aſſez connoître que la Ville devoit être fort peuplée.

Deſcription d'une Jonque.

Vers le ſoir, on vit venir à bord du *Maurice* un de ces Pares, dans lequel étoient ſix Portugais avec leurs Eſclaves. Leur Chef déclara qu'ils étoient envoyés par le Gouverneur & par les Habitans de Bantam, que l'arrivée de la Flotte étrangere avoit allarmés, pour s'informer d'où elle venoit & dans quelles vûes. On lui répondit qu'elle venoit de Hollande, pour trafiquer tranquillement avec eux. Il repliqua qu'en effet les Hollandois étoient arrivés dans un lieu de Commerce, mais que l'occaſion étoit peu favorable, parce que depuis cinq jours les habitans avoient envoyé à la Chine cinq Vaiſſeaux chargés de poivre, & que la Jonque qu'ils avoient dû voir le matin à l'ancre dans la baye en cherchoit auſſi le long de la côte. Cependant les Portugais affecterent beaucoup de politeſſe. On leur demanda quelques informations ſur le pays & ſur les diſpoſitions du Roi. Ils raconterent que depuis peu ce Prince étoit allé faire le ſiége de *Palimban*, Ville de Sumatra ; qu'il y avoit été tué, & que ſon armée, qui avoit déja forcé les portes de la Ville, ayant été miſe en déſordre par la mort du Roi, avoit été contrainte de ſe retirer ; qu'en partant pour l'Iſle de Sumatra elle étoit compoſée de deux cens voiles, & les troupes ſi nombreuſes, qu'une partie des ſoldats étoient morts de faim ; que le Roi n'avoit laiſſé qu'un fils unique, âgé ſeulement de cinq mois, & que les habitans de la Capitale avoient choiſi pour leur Gouverneur un Seigneur de la Nation nommé *Cheſtate*, pere d'une des femmes du feu Roi (27).

Envoyés Portugais de Bantam.

Leurs diſcours.

Entre les ſix Portugais, il s'en trouvoit quelques-uns qui avoient été faits priſonniers à Ternate, par le Vaiſſeau Anglois de Thomas *Candish*. Ils firent un long récit des ravages que le Capitaine *Lancaſter* (28) avoit commis dans le

Sage réponſe des Hollandois.

(26) Page 277. (27) Page 278. (28) On a vû la Relation de ce Capitaine Anglois au Tome I. de ce Recueil. On peut y jetter les yeux, pour comparer les faits.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Détroit de Malaca, ſans épargner les Portugais plus que les Indiens. On leur répondit que c'étoient des différends auxquels les Hollandois ne prenoient aucune part, & qu'ils n'étoient venus que pour acheter de bonne foi & payer de même.

Adreſſe des Portugais.

Les Portugais prierent le Capitaine-major de ne pas paroître à la vûe des Vaiſſeaux envoyés par *Dom Antonio*, dans la crainte qu'il ne s'élevât quelque démêlé entre les équipages; à quoi il falloit s'attendre que divers Bannis qui étoient à Pégu, à Bengale, à Tanaſſerim, à Martaban, ſur la Côte de Coromandel & dans le reſte des Indes, contribueroient de tout leur pouvoir. Ces miſérables, diſoient-ils, cherchoient quelqu'un qui voulût les aider à ſoutenir leur parti; mais il y avoit du péril à s'y fier, parce que l'eſpérance d'obtenir leur rappel les rendroit toujours capables de trahir ceux qui auroient embraſſé leurs intérêts. Après ces explications, Houtman pria les Portugais d'offrir les ſervices de ſa Flotte au Gouverneur, & de l'aſſurer qu'elle étoit venue pour trafiquer dans un eſprit de douceur & de paix. Ils feignirent d'en avoir beaucoup de joie & de s'en retourner dans cette diſpoſition. Avant la fin du jour le *Sabandar*, qui eſt le premier de la Cour, & devant qui paſſent toutes les affaires qui regardent les droits, vint auſſi à bord de *la Hollande*. On répondit à ſes queſtions, que les Hollandois étoient venus pour acheter du poivre & d'autres épiceries, & que dans cette vûe ils avoient apporté de bonnes réales. On lui en montra même une partie. Loin de combattre leur projet par des objections, il leur dit qu'ils étoient arrivés dans un lieu propre pour ce commerce, & qu'ils trouveroient bien-tôt leur charge.

Le Sabandar ſe rend à bord de la Flotte.

Combien le poivre étoit alors commun à Bantam.

Le 14, pluſieurs Habitans apporterent des marchandiſes à bord & firent beaucoup de careſſes aux Hollandois. Ils les aſſurerent encore qu'ils trouveroient aſſez de poivre pour faire leur cargaiſon, & que d'ailleurs la récolte du nouveau devoit ſe faire dans un mois; que l'année étant très-abondante, il étoit à ſi bon marché, qu'au lieu de trois ſacs, qui étoient la quantité ordinaire pour un *Katti*, (29) on en donnoit cinq ou ſix pour le même prix, chaque ſac peſant cinquante-quatre ou cinquante-cinq livres, poids de Hollande, c'étoit environ quinze deniers la livre. Le Sabandar, qui revint dans le cours de l'après-midi, pria le Capitaine Major de deſcendre au rivage pour faire ſa viſite au Gouverneur. Houtman répondit que ſa commiſſion ne lui en donnoit pas le pouvoir; mais que ſi le Gouverneur faiſoit l'honneur aux Hollandois de venir ſur la Flotte, il pourroit retourner à la Ville avec lui. Le Sabandar lui propoſa auſſi de s'approcher un peu plus du rivage. Il y conſentit, & le même jour on alla mouiller ſous *Pulo Pujam*; c'eſt-à-dire, l'Iſle Longue, qui n'eſt qu'à deux lieues de Bantam. Auſſi-tôt qu'on y eut jetté l'ancre, l'Amiral Indien, qui ſe nommoit *Tomongon Angabaia*, vint à bord & déclara par la bouche de ſon interpréte, que le Gouverneur aſſuroit les Hollandois de ſon amitié. Le Sabandar & les Portugais vinrent donner les mêmes aſſurances, de la part du Roi & de ſon Conſeil. Ils apporterent quantité de rafraîchiſſemens; & chacun répeta qu'il n'y avoit rien dans le pays qui ne fût au ſervice des Marchands de bonne foi, de quelque nation qu'ils puſſent être.

(29) Le katti fait environ dix-neuf florins de Hollande. Ces termes doivent être connus par les Relations précédentes.

Ces assurances de protection parurent d'autant plus sinceres, qu'il se trouvoit à Bantam des Chinois, des Arabes, des Persans, des Mores, des Turcs, des Malabares, des Peguans, & des Marchands en un mot de toutes les Nations. Le Sabandar retourna au rivage vers midi ; mais les Portugais demeurerent à bord, & furent bien traités pendant le reste du jour. Ils avertirent les Hollandois de se défier des Insulaires de Java, parce qu'il y avoit peu de fond à faire sur leurs promesses ; qu'il étoit même à propos de veiller sur leurs mains, & qu'enfin il ne falloit en croire que ses propres yeux. On les remercia de ce conseil. Mais *Tomongon* & le Sabandar étant revenus le lendemain avertirent à leur tour de ne prendre aucune confiance aux Portugais, qui répandoient déja des calomnies, & qui étoient si doubles qu'on ne pouvoit jamais connoître le fond de leur cœur. On vit venir ensuite à bord, de la part du Gouverneur, un Indien, nommé *Quillin Panjam*, qui venoit prier les Hollandois, au nom de toute la Ville, de mener leur Flotte devant Palimbam, pour battre cette Ville de leur artillerie, pendant que les Troupes de l'Isle iroient l'attaquer par terre. Le Gouverneur promettoit de leur en abandonner le pillage. Ils réjetterent cette proposition avec beaucoup d'honnêteté, sous prétexte que leur commission ne regardoit que le commerce. Le 26, ils furent visités par des Marchands de différentes Nations, avec lesquels ils trafiquerent paisiblement ; mais il n'y en eut pas un seul qui ne les avertît de se défier des Portugais.

Multitude de Marchands.

Le 27, outre quantité de visites, on reçut celle du Sabandar, qui pressa Houtman d'aller saluer le Gouverneur, & de se conformer là-dessus à l'usage. Il lui représenta même qu'il ne pouvoit se dispenser de lui faire quelque présent, comme une marque d'alliance & de paix. La résolution d'offrir un présent étoit déja prise au Conseil. Ainsi le Capitaine Major nomma quatre des principaux Hollandois pour le porter. Il consistoit dans plusieurs beaux verres de cristal, un miroir doré, & une piéce d'écarlate.

Présens des Hollandois au Gouverneur.

En entrant dans la Ville, ces députés rencontrerent quelques Portugais, qui les saluerent avec leur dissimulation ordinaire, & qui se retirerent après leur avoir dit qu'ils leur baisoient les mains. Le Sabandar, averti de l'arrivée des présens, s'étoit trouvé au rivage pour recevoir les Hollandois. Il les conduisit au Palais du Gouverneur, qui étoit encore à table. Pendant qu'il achevoit de diner, ils virent devant son Palais une assez belle piéce de canon de fonte, cinq grenades, & quelques autres petits canons avec un mortier. Lorsqu'ils furent admis à l'audience, ils offrirent leurs présens au Gouverneur, & le prierent de la part de leurs Officiers, de se rendre à bord de la Flotte pour y faire une sincere alliance avec eux. Il leur répondit qu'il examineroit leur demande. Ensuite ils allerent au Palais du Sabandar, qui leur fit présenter des confitures. On leur donna aussi, de la part du Roi & de son Conseil, diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils transporterent à bord.

Le lendemain, on fit avertir le Capitaine Major que le Gouverneur étoit résolu de le visiter sur la flotte. Les Hollandois se disposerent à le recevoir. On nomma ceux qui devoient aller au devant de lui, avec ordre de s'offrir pour ôtages, s'il arrivoit quelque difficulté qui parût capable de le retenir. Quillin Panjam, qui lui servoit d'Interpréte, vint à leur rencontre, & leur dit que le Gouverneur étoit au Port, mais qu'il attendroit que le Capitaine

Il leur fait une visite sur la Flotte.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Major allât le prendre. Les Envoyés furent obligés de retourner à bord pour rendre compte de cet obſtacle. Houtman ne fit pas difficulté de deſcendre dans ſa chaloupe, & de s'avancer vers le rivage; mais il ſe fit précéder d'un de ſes gens, pour déclarer qu'il ne toucheroit pas la terre avant que le Traité d'alliance fût conclu. Enfin le Gouverneur étant ſorti du Port avec ſeize grandes Pirogues, à la vue des Portugais, qui firent de nouvelles politeſſes aux Envoyés, Houtman entra dans ſa Pirogue & s'aſſit près de lui. Ils s'entretinrent du gouvernement & des forces de la Hollande. Le Gouverneur demanda combien de Vaiſſeaux elle pouvoit équiper chaque année; de quel tems ils avoient beſoin pour faire le voyage de l'Inde, & ſi les Hollandois avoient deſſein de venir plus d'une fois à Bantam,

Il craint d'y être retenu.

Cette honorable viſite fut reçue à bord avec les plus grandes marques de conſidération. Cependant lorſque le Gouverneur fut introduit dans la chambre du Capitaine, on s'apperçut qu'il trembloit, dans la crainte apparemment d'y être retenu priſonnier. Le Sabandar & Tomongon réleverent ſon courage. On regla les articles du traité. Entre pluſieurs gratifications, le Gouverneur promit que la liberté d'acheter des épiceries ne ſeroit accordée à perſonne, avant que les Hollandois euſſent achevé leur cargaiſon. Il ſouhaita de voir une partie des marchandiſes qu'ils avoient apportées. On lui montra des velours & des écarlates. On joignit à ce ſpectacle un nouveau préſent d'une piéce de chaque eſpéce. Il viſita toutes les parties du Vaiſſeau. Enfin il témoigna qu'on lui feroit plaiſir de le ſaluer, à ſon départ, d'une décharge de toute l'artillerie. Le Sabandar voulut demeurer à bord, pour ſe donner le plaiſir de voir tirer. Ces trois Seigneurs & tous les Gentilshommes du cortége étoient richement vétus. Leur habillement approchoit beaucoup de celui des Inſulaires de Sumatra. Ils s'expliquerent dans des termes qui marquoient peu de confiance pour les Portugais. Le Sabandar raconta qu'il avoit offert à la Ville de Bantam, deux cens mille ducats pour l'Iſle de *Pulo Pujam*, mais que cette propoſition avoit été rejettée, parce que connoiſſant leurs intentions on ne doutoit pas qu'ils n'euſſent élevé dans cette Iſle une forteresſe qui auroit ruiné le commerce de Bantam.

Houtman rend ſa viſite au Gouverneur.

Houtman n'ayant plus de raiſons qui puſſent le diſpenſer de deſcendre à terre, choiſit le premier jour de Juillet pour rendre ſa viſite au Gouverneur. Sa ſuite ne fut que de neuf hommes. Il préſenta la commiſſion du Prince d'Orange, qui autoriſoit les Officiers de la Flotte à former un traité d'alliance, en vertu duquel les Hollandois devoient jouir, dans le pays, de tous les priviléges accordés aux autres Marchands. Cette commiſſion fut promptement traduite en Portugais & en Arabe. Enſuite Houtman demanda au Gouverneur des aſſurances par écrit, qui lui furent promiſes pour la premiere fois qu'il retourneroit au rivage.

Empereur de Java.

Le ſoir du même jour, on vit arriver à Bantam un Prince Indien, à qui les Portugais donnoient le titre d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un empire abſolu ſur la plûpart des Rois de Java. Mais ils refuſoient leur ſoumiſſion au fils, ſous prétexte qu'ayant fait un long ſéjour à Malaca, il y avoit conçu trop d'affection pour les Portugais, auxquels ils appréhendoient extrêmement de ſe voir ſoumis. Cependant il étoit reçu avec une haute diſtinction dans toutes les parties de l'Iſle. Les Rois mêmes lui parloient

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

les mains jointes, suivant l'usage des esclaves à l'égard de leurs maîtres. On l'accusoit de mener un vie fort déreglée, & d'aimer excessivement à boire. Il fit l'honneur aux Hollandois de se rendre à bord, avec ses deux fils & quelques Portugais. Son habillement étoit une belle toile de cotton, brochée d'or. L'ainé de ses fils, qui étoit âgé de vingt ans & bien fait, portoit à sa ceinture un joiau d'or ovale, garni de pierreries fort grosses, dont la plûpart étoient des émeraudes & des rubis.

L'alliance est confirmée.

Le 3, Houtman retourna au rivage, pour demander au Gouverneur la confirmation de l'alliance. Il avoit redigé les articles qui devoient être signés, & dont le principal étoit que non-seulement la foi seroit gardée sans interruption, mais que si quelqu'un entreprenoit d'insulter l'une des deux parties, elles joindroient leurs forces pour résister de concert à tous leurs ennemis. Le cortege du Capitaine Major étoit composé de huit hommes, en habits de velours & l'épée au côté. Quatre marchoient devant lui, & quatre le suivoient. Un Page lui portoit un parasol sur la tête : deux Trompettes, qui marchoient aussi devant lui, avoient ordre de sonner par intervalles, & dix ou douze Matelots fermoient la marche. En chemin ; ils rencontrerent le Prince que les Portugais nommoient Empereur, & qui avoit son Palais hors de la Ville, dans l'enceinte de laquelle il ne devoit pas coucher. Il leur fit servir une collation de fruits & de confitures. Les Portugais affectant toujours de paroître amis des Hollandois, entrerent dans la Ville avec eux, & les prierent, suivant les termes de l'Auteur, de *s'abbaisser* jusqu'à venir dans une de leurs maisons. Ils avoient préparé un grand festin, & la bonne chere fut accompagnée de mille *fausses caresses*. Comme la jalousie est un sentiment difficile à vaincre, un d'entr'eux, qui avoit vû Houtman à Lisbone, lui demanda d'un air railleur s'il étoit devenu Duc. (30) Cependant leurs pratiques sécretes n'empêcherent pas que le traité ne fût signé du Gouverneur. Le Sabandar, dont les dispositions ne se relâcherent point en faveur des Hollandois, leur conseilloit d'acheter incessamment du poivre, parce qu'il n'avoit point été à si bon marché depuis dix ans. Mais d'autres raisons leur firent prendre, dans un conseil général, la résolution d'attendre la nouvelle recolte.

Faste des Hollandois.

Ils sont railleés par les Portugais.

On pense à les attaquer.

Ils déliberoient ensemble sur le degré de confiance qu'ils devoient accorder aux Portugais, lorsque l'Interprête Quillin Panjam, arrivant à bord du *Maurice*, vint les avertir de la part du Gouverneur, qu'ils devoient se tenir sur leurs gardes, s'ils ne vouloient pas être surpris par l'Empereur, que les Portugais avoient séduit & qui avoit formé le dessein de les attaquer sous le voile d'une visite. Il nomma ce Prince *Raja d'Auma*. Un avis de cette importance répandit aussi-tôt l'allarme sur les quatre Vaisseaux. On chargea l'artillerie. On distribua les armes. Le lendemain le Gouverneur fit avertir encore qu'il s'étoit élevé de grandes dissensions dans la Ville ; qu'une partie du peuple vouloit attaquer la Flotte ; que d'autres refusoient de consentir à cette perfidie, mais qu'incertain des évenémens il leur conseilloit de redoubler leurs précautions. Houtman feignant d'ignorer ce qui se passoit à Bantam envoya deux de ses gens au Sabandar, sous le prétexte d'une simple commission. Ils observerent, dans son Palais, soixante fusils, qui paroissoient nouvellement chargés. Mais ce Seigneur,

Bons offices du Sabandar.

(30) Page 287.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

auquel ils en marquerent de l'étonnement, leur dit que de ſa part les Hollandois devoient être ſans inquiétude ; que ces préparatifs ne ſe faiſoient que pour chaſſer l'Empereur de la Ville ; que ce Prince y avoit une faction puiſſante, & que la Cour commençoit à craindre qu'il ne s'en rendît le maître. Il ajoûta qu'il leur recommandoit beaucoup de vigilance, parce que l'Empereur ſollicitoit fortement la Nobleſſe de ſe joindre à lui pour les attaquer, & que c'étoit un avis qu'ils avoient déja dû recevoir du Gouverneur : qu'au reſte, ſuivant les idées de bienſéance établies dans la Nation, la Nobleſſe ne pouvoit refuſer avec honneur de ſuivre ce Prince, & qu'elle aſſiſteroit infailliblement à cet attentat ; mais qu'il étoit ſûr qu'il y auroit entr'elle un ſignal d'avis, & qu'elle ſe tiendroit à l'écart, hors de la portée du canon (31)

Conſpiration contre la Flotte.

Houtman étoit trop mal informé des affaires du Pays pour comprendre la nature de cette politique ; mais s'arrêtant à ce qui le concernoit, il jugea que l'Empereur engagé par les ſollicitations des Portugais, & dans l'eſpérance apparemment de faire un butin conſidérable, avoit pris la réſolution d'attaquer la Flotte Hollandoiſe. En effet, il apprit dans la ſuite que les Portugais lui avoient promis quatre mille Reales de huit pour le corps des quatre bâtimens & pour les munitions (32). Ils avoient ſû lui perſuader qu'en faiſant entrer vingt hommes ſeulement dans chaque Vaiſſeau, il lui ſeroit facile de s'en rendre maître & de maſſacrer les Equipages. Cependant lorſqu'il fut informé que les Hollandois n'ignoroient pas ſon deſſein, il eut recours à d'autres moyens pour l'exécuter. Il fit préparer un grand feſtin, auquel il fit inviter les Capitaines, les Maîtres de Vaiſſeau, les Trompettes & les Muſiciens qui ſe trouvoient dans le Port. On publia, par ſon ordre, qu'il cherchoit à ſe procurer de l'amuſement avec les Etrangers. Mais les Hollandois s'excuſerent ſur les occupations de leur commerce. Le 7, qui étoit la veille du feſtin, ils lui envoyerent un Officier, qui fut chargé de lui dire qu'on le prioit de ne rien entreprendre contre la Flotte ; & que s'il avoit formé ce projet, il ſeroit infailliblement répouſſé avec autant de perte que de honte. On le fit prier auſſi de ne pas s'en rapporter aux fauſſes imputations des Portugais, que l'intérêt ſeul faiſoit parler. Il affecta de marquer beaucoup d'étonnement & d'ignorer de quoi il étoit queſtion. Il ajoûta qu'il comptoit de voir le lendemain à ſa fête les Officiers qu'il avoit invités, & qu'ils ne lui refuſeroient pas cette preuve de confiance & d'amitié. Le 8, il envoya une Pyrogue à bord, pour amener ceux qu'il avoit invités. On répondit que la plûpart ſe portoient mal & n'étoient pas diſpoſés à la joie d'un feſtin. En même-tems, on prit ſoin de conduire ſon meſſager ſur le haut pont, où les armes étoient ſuſpendues en fort grand nombre. Il fut ſi effrayé de ce ſpectacle, qu'il demeura quelque tems ſans parler. Enſuite s'étant aſſis, il demanda quel étoit le deſſein des Hollandois, & pourquoi le Capitaine Major ſembloit irrité. On ne lui donna pas d'autre explication. Il partit ſans rien ajoûter, & ſon effroi qui ſe communiqua bien-tôt à toute la Ville, fit perdre aux ennemis des Hollandois l'eſpérance de pouvoir inſulter leurs Vaiſſeaux. L'Empereur abandonnant ſes projets leur fit faire des excuſes, & les fit même aſſurer que ſi l'on avoit tramé contr'eux quelque mauvais deſſein, il n'y avoit pas eu la moindre part. Mais ils apprirent par des témoignages certains toutes les circonſtances de cet horrible complot ;

La ruſe eſt employée.

Les Hollandois effraient leurs ennemis.

(31) Page 289.

ce qui ne les empêcha point de lui envoyer un préſent qu'il accepta. Son chagrin ou d'autres cauſes, le firent partir le 11 pour Jacatra, qui n'eſt qu'à dix lieues de Bantam. I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Le 12, pluſieurs Marchands Turcs & Arabes étant venus viſiter la Flotte, il s'en trouva un, nommé *Goia Raiaan*, qui avoit été à Veniſe & qui parloit Italien. Il témoigna au Capitaine Major qu'il s'eſtimeroit heureux de pouvoir ſe rendre en Hollande, pour retourner delà à Conſtantinople, qui étoit ſa patrie; parce qu'il déſeſperoit de trouver le paſſage libre par Achin, depuis que le Roi faiſoit arrêter tous les Marchands. Il offroit d'embarquer avec lui tous ſes effets, & d'abandonner ſon héritage aux Officiers de la Flotte s'il mouroit en chemin. On lui répondit qu'il auroit le tems de délibérer encore ſur ce deſſein avant le départ de la Flotte. Goia Raiaan, Marchand Turc.

D'un autre côté, le Sabandar, touché de l'inquiétude des Hollandois, propoſa au Capitaine Major d'aller conférer avec le Gouverneur; & lui voyant quelque doute ſur les diſpoſitions de la Cour, il offrit de demeurer en ôtage pendant ſon abſence. Cette offre ne fut pas acceptée; mais il s'obſtina du moins à laiſſer ſon fils aîné, tandis que Houtman & Robert Verhel deſcendirent à terre avec lui. Ils furent bien reçus du Gouverneur. Les ſermens furent employés de part & d'autre. On jura de ſe prêter mutuellement une forte aſſiſtance contre toutes ſortes d'ennemis, & l'Empereur même n'en fut pas excepté. Après un engagement ſi ſacré, les Hollandois ſe crurent en état de braver leurs ennemis. Renier, avec dix autres, tranſporta dans la Ville diverſes marchandiſes, pour y jetter les fondemens du commerce. On leur donna une maiſon bâtie de pierre, qui ne manquoit d'aucune commodité. Mais le Sabandar les avertit de ne pas ſe lier indifféremment avec tous les habitans, & de n'aller trop ſouvent chez perſonne. Il leur recommanda ſur-tout de ne pas converſer avec les femmes. Le même jour, un Javanois leur fit voir leurs trois Vaiſſeaux & la Pinaſſe deſſinés, avec les Pavillons du Prince Maurice, tels qu'ils étoient dans la rade de Bantam. Ce ſpectacle les ſurprit d'autant plus, qu'ils étoient fort éloignés de croire les Indiens bons peintres ou habiles deſſinateurs. (32) Renouvellement de l'alliance. Ils établiſſent un Comptoir à Bantam.

Quelques Marchands Arabes & Chinois offrirent du poivre aux Hollandois. Houtman, perſuadé avec le Conſeil, que le poivre nouveau ſeroit encore à plus bas prix, ne put ſe déterminer à profiter de ces offres, quoiqu'un Portugais, nommé *Pedro de Tayde* & natif de Malaca, qui avoit donné des preuves effectives d'affection pour les Hollandois, lui conſeillât de les accepter. Il lui repréſentoit que le prix du poivre étoit alors auſſi bas qu'il eut jamais été, & qu'à l'arrivée des Jonques Chinoiſes il s'en faudroit beaucoup qu'il demeurât ſur le même pied. Pedro de Tayde étoit un fameux Pilote, qui avoit fréquenté toutes les côtes & les Iſles des Indes Orientales, & qui en avoit dreſſé des Cartes. Mais on refuſa de s'en rapporter à ſon expérience; & l'on différa ſi long-tems, qu'on ſe répentit enfin d'avoir manqué l'occaſion. Cependant le Gouverneur, l'Amiral & le Sabandar ayant viſité le nouveau comptoir des Hollandois avec un ſuite nombreuſe, s'étoient hâtés d'acheter une grande partie de leurs marchandiſes, qui ne devoient être payées qu'après la récolte, au prix que le poivre ſe vendroit alors. Bon conſeil qu'ils négligent.

Quel que fut alors le motif de cet empreſſement, la jalouſie des Portugais

(32) Page 292.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

ne s'endormoit pas. Ils ſouffloient ſans ceſſe aux oreilles du Gouverneur que les Hollandois n'étoient venus que pour obſerver le pays. Ils en apportoient deux preuves; l'une, que leur conduite faiſoit aſſez connoître qu'ils n'avoient aucune intention d'acheter; la ſeconde, qu'il n'étoit pas poſſible qu'ils fuſſent venus d'un pays auſſi éloigné que la Hollande avec ſi peu de gens d'équipage: qu'il y avoit par conſéquent beaucoup d'apparence qu'ils faiſoient le métier de Corſaires, & qu'ils avoient perdu une partie de leurs gens en attaquant quelque Vaiſſeau qu'ils avoient voulu prendre. Ils ajoutoient qu'ayant vû à Liſbone quantité de Flamands & de Hollandois, ils trouvoient que ceux de la Flotte ne leur reſſembloient pas (33). Ces inſinuations firent naître par degré des ſoupçons au Gouverneur. Une groſſe ſomme d'argent qu'on lui offrit s'il vouloit rompre avec Houtman, eut encore plus de force pour les confirmer. Il propoſa néanmoins aux Hollandois quelques ſacs de poivre, en déduction de ce qu'il devoit pour les marchandiſes. Ils les accepterent: mais les ſacs ne furent pas livrés, & ce procédé leur fit connoître qu'on ne penſoit qu'à les amuſer par de fauſſes eſpérances. D'ailleurs ils apprenoient chaque jour de Tayde, tout ce qui ſe machinoit contr'eux. Cet honnête Pilote les viſitoit ſouvent, avec des ſentimens d'amitié qui lui avoient attiré leur confiance; & s'il eut vêcu plus long-tems, ils ſe flattoient d'en tirer des lumiéres importantes ſur l'état des Indes. Mais le Gouverneur ayant permis aux Portugais de ſe défaire de lui, ils entrerent dans ſa maiſon au nombre de ſeize, le 18 d'Aouſt, & l'égorgerent barbarement, ſans qu'on fît aucune recherche de ce meurtre (34).

Le Gouverneur prête l'oreille aux inſinuations des Portugais.

Aſſaſſinat commis par les Portugais.

Cependant les Officiers de la Flotte firent des plaintes, au Gouverneur, du refus qu'il faiſoit de leur livrer le poivre. Ils lui déclarerent ouvertement que l'honneur d'un Prince conſiſtoit à tenir ſes promeſſes. Dans la chaleur de leur reſſentiment, ils le menacerent de venir devant la Ville & d'y mettre le feu. Enſuite faiſant emballer toutes leurs marchandiſes, avec quelques ſacs de poivre qu'ils avoient achetés, ils ſe diſpoſerent à les faire porter à bord, comme s'ils euſſent pris la réſolution de partir. Les Portugais avoient deux Jonques au Port, qu'ils chargeoient de cloux de girofle & d'autres marchandiſes pour Malaca. Le Gouverneur frappé de l'emportement des Hollandois craignoit qu'ils n'enlevaſſent ces deux bâtimens, & que le Gouverneur de Malaca ne le rendît garant de cette perte. Ses allarmes augmenterent en apprenant que la Pinaſſe Hollandoiſe s'étoit approchée de la Ville, & qu'elle avoit ſondé toutes les parties du Port. Houtman n'avoit eu deſſein que de braver les Portugais, & d'intimider les Habitans; mais une entrepriſe de cette nature fit croire le danger ſi preſſant, que tous les bâtimens de Java qui étoient à la rade couperent leurs cables & ſe laiſſerent dériver vers le rivage. Bien-tôt les Hollandois du comptoir furent avertis qu'il ſe faiſoit à Jacatra de grands préparatifs pour attaquer la Flotte. Ils communiquerent cette nouvelle aux Officiers, & firent porter à bord une ſomme d'argent qu'ils avoient reçue du Gouverneur pour le payement de leurs marchandiſes.

Furieux emportement des Hollandois.

Houtman eſt arrêté.

Malgré cet avis, Houtman, ſuivi de ſept hommes, eut la hardieſſe de ſe rendre chez le Gouverneur. Mais à peine fut-il entré au Palais qu'il y fut arrêté avec tous ſes gens, parce que dans la chaleur de ſes diſcours il s'étoit

(33) Page 294. (34) Page 295.

vanté

vanté de prendre les deux Jonques. Au même instant, le Gouverneur envoya ordre aux Hollandois du comptoir de ne pas s'en écarter, en les faisant assurer néanmoins qu'il n'y avoit rien à redouter pour eux, & qu'il n'étoit irrité que des emportemens du Capitaine.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Les Officiers de la Flotte ne voyant pas revenir la chaloupe, comprirent qu'il étoit arrivé quelque désordre. Mais leur incertitude finit bien-tôt, à la vûe de l'Interprête du Gouverneur, qui s'étant rendu à bord avec un des Hollandois du comptoir & une suite de neuf esclaves, leur déclara que le Capitaine n'avoit été arrêté que pour prévenir l'exécution de ses ménaces, & qu'il seroit relâché après le départ des deux Jonques. Mais cette déclaration parut si suspecte, que le Conseil prit le parti d'arrêter l'Interprête & les esclaves, à l'exception de deux, qui furent renvoyés au Gouverneur, pour lui déclarer aussi qu'il ne devoit espérer la liberté de ses gens qu'après avoir relâché le Capitaine. Ce Seigneur, qui étoit à diner chez le Sabandar lorsqu'il reçut cette nouvelle, se leva brusquement & jura que si son Interprête n'étoit pas relâché avant le coucher du soleil, il feroit mourir tous les prisonniers qui étoient entre ses mains. On ne manqua pas d'en informer Houtman, qui écrivit aussi-tôt aux Officiers de la Flotte, qu'il lui paroissoit nécessaire de rendre la liberté à l'Interprête. Sa lettre fut portée par trois esclaves, à qui l'on rendit sur le champ deux des esclaves prisonniers, en s'excusant de ne pas renvoyer l'Interprête sur ce que le tems étoit fort mauvais & le canot fort petit. Cependant, après une sérieuse déliberation, il fut reconduit le lendemain au rivage. On avoit manqué de prudence dans la maniere dont on s'y étoit pris pour l'arrêter. Le premier mouvement des équipages avoit été si violent, qu'il s'étoit cru menacé de la mort, & que la frayeur avoit porté même quelques-uns de ses gens à se précipiter dans les flots. Ensuite on l'avoit chargé de fers, & son inquiétude avoit duré toute la nuit. Cependant la satisfaction qu'il eut de se voir libre, lui fit obtenir du Gouverneur, que la chaloupe retourneroit à bord avec cinq des prisonniers Hollandois, & que le commerce seroit continué. Mais les Officiers de la Flotte n'envoyerent qu'une petite somme, avec un seul homme, qui avoit ordre d'exhorter le reste des prisonniers à faire tous leurs efforts pour se mettre en liberté, parce que les Vaisseaux commençant à manquer d'eau, il étoit impossible qu'ils demeurassent plus long-tems à l'ancre dans la rade. Ce messager fut retenu avec les autres, sous prétexte qu'étant venu seul & sans marchandises, sa commission devoit renfermer quelque artifice. Les Officiers irrités de cette nouvelle insulte trouverent le moyen de faire sçavoir aux prisonniers qu'ils avoient dessein de s'approcher de la Ville & de la battre en ruine. Houtman leur répondit que s'ils en venoient à cette extremité, c'étoit fait de tout ce qu'il y avoit d'Hollandois à Bantam; & ceux du comptoir envoyerent chaque jour à bord de l'eau & d'autres rafraîchissemens, pour détourner le Conseil d'une résolution qui leur auroit été fatale. (35)

Les Hollandois usent de représailles.

Comment ils traitent l'Interprête du Gouverneur.

Dans un embarras si pressant, le Conseil général fut assemblé le 4 de Septembre à bord du *Maurice*. Il entra dans une longue délibération, dont le résultat fut d'écrire au Gouverneur que s'il ne relâchoit pas le Capitaine & tous ses gens, avec leurs effets, on se croiroit authorisé par la commission du Prince

Hostilités commencées par les Hollandois.

(35) Page 299.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Maurice & par le traité, à ſe ſervir de toutes les forces qu'on avoit en main pour uſer de repréſailles. (36) Cette lettre fut envoyée par un pêcheur, à qui l'on donna quelques petits miroirs pour ſon ſalaire & qui promit de la rendre. Le 5, après avoir attendu inutilement une réponſe juſqu'à midi, les quatre Vaiſſeaux s'approcherent de la Ville & mouillerent ſur trois braſſes. Les chaloupes furent armées; & celle du Lion Hollandois, montée de treize hommes, s'avanca vers une Jonque; y jetta le grapin & s'en ſaiſit. On n'y trouva que quatorze eſclaves des Portugais, qui ne firent aucune reſiſtance & qui demanderent la vie. Auſſi-tôt la Jonque fut amenée proche des Vaiſſeaux, ſans que perſonne entreprît de s'y oppoſer, quoique cette expédition ſe fit à la vûe d'une multitude d'habitans. La chaloupe du *Maurice* aborda une autre Jonque, qui ne fit pas plus de réſiſtance que la premiere. La Pinaſſe s'avançoit vers une troiſiéme; mais les Portugais, à qui elle étoit auſſi, prirent le parti d'y mettre le feu & la brûlerent juſqu'à fleur d'eau. La Pinaſſe en attaqua une autre & la prit. On n'y trouva, comme dans la ſeconde, que du ris, des noix de cocos & d'autres proviſions de peu de valeur. La premiere étoit chargée de vingt tonneaux de cloux de girofle, de vingt-ſix tonneaux de poivre long, de benjoin, & d'autres marchandiſes; l'autre d'Eſclaves. Celle qui avoit été brûlée étoit beaucoup plus riche; elle contenoit, au rapport des Eſclaves, cinquante tonneaux de cloux de girofle, & diverſes marchandiſes précieuſes, dont on ne put rien dérober à l'activité du feu. (36)

Ils prennent pluſieurs Jonques.

Les priſonniers Hollandois ſont conduits au ſupplice.

La lettre du Conſeil avoit été remiſe par le pêcheur à un Hollandois de la Ville, qui l'avoit portée au Sabandar; & le Conſeil Javanois s'étoit aſſemblé le lendemain: mais au milieu de ſes déliberations il apprit que les Vaiſſeaux avoient mouillé devant la Ville & qu'ils s'étoient déja ſaiſis de quelques Jonques. Dans le premier tranſport de ſa colére, le Gouverneur donna ordre au Sabandar de faire arrêter tous les Hollandois du comptoir. Ils furent conduits au Palais, & de-là menés avec les anciens priſonniers au lieu où ſe faiſoient les exécutions publiques. Tout ſembloit leur annoncer une affreuſe ſentence.

On leur accorde la vie.

Cependant un nouvel ordre diſſipa leur crainte. Ils furent diſtribués d'abord dans les maiſons de quelques Chinois; & par un troiſiéme ordre, qui ne fut gueres moins précipité, ils furent reconduits dans leurs priſons. (38)

Houtman écrivit au Conſeil de la Flotte, pour le prier de ſe conduire avec plus de modération. Il ajoûta qu'on lui avoit fait eſpérer que ſi les Jonques n'avoient pas été pillées on lui rendroit la liberté. Avec ſa lettre, les Officiers de la Flotte en reçurent une du Gouverneur, qui demandoit que les hoſtilités fuſſent interrompues, & qui promettoit à cette condition de renvoyer le lendemain les priſonniers. Ils lui firent réponſe; mais ce fut pour l'exhorter d'un ton ferme à remplir ſa promeſſe, en le menaçant, s'il y manquoit, de s'approcher encore plus de la Ville & de la réduire en cendres. Ils lui donnoient, pour l'exécution, juſqu'à la fin du grand marché de Bantam, qui ſe tient chaque jour au matin.

Combat entre les Hollandois & les Javanois.

Le jour ſuivant, on attendit tranquillement la fin du grand marché. Mais ne recevant aucune nouvelle de la Ville, on appréhenda que les habitans n'euſſent employé cet intervalle à pourvoir à leur défenſe. Dans cette crainte,

(36) Page 300. (37) Page 301. (38) *Ibid.*

on détacha la pinaſſe, avec une chaloupe armée de vingt-huit hommes, ſur une Jonque qu'on vit courir derriere une Iſle. Elle fut abordée & coulée à fond. Les habitans, qui étoient en grand nombre ſur le rivage, n'eurent pas plutôt vû périr la Jonque, qu'ils ſe jetterent dans une vingtaine de pirogues, dont chacune étoit capable de contenir cinquante hommes. Ils étoient armés de longues piques, de ſabres, de rondaches, de javelots & de quelques fuſils. Toutes les pirogues, s'étant rangées en forme de croiſſant, porterent enſemble ſur la pinaſſe, qui eut beaucoup de peine à virer aſſez promptement pour éviter leur premier effort. Mais s'étant heureuſement dégagée, avec le ſecours de la chaloupe, elle attendit les pirogues juſqu'à la portée du canon. Alors les Hollandois de deux Bâtimens firent un ſi grand feu, qu'ils en coulerent quelques-unes à fond, & qu'ils tuerent ou bleſſerent plus de cent Javanois (39). Cependant ils ne purent empêcher que par les divers mouvemens des pirogues, les ennemis n'approchaſſent d'aſſez près pour couper la hanſiere qui tenoit la chaloupe à la toue. Les Javanois ſauterent dans la chaloupe, & s'y battirent avec un courage extraordinaire. Ils eurent l'adreſſe de paſſer leurs piques dans les ſabords de la pinaſſe, & d'embarraſſer beaucoup les canoniers. Mais on leur envoya de ſi furieuſes ſalves de mouſquets, qu'il en tomba un grand nombre. Les autres ne ſçachant où placer leurs bleſſés, ſe trouverent dans une confuſion qui les força de ſe retirer. La pinaſſe chaſſa ſur eux & les pourſuivit juſqu'au rivage, tandis que les trois Vaiſſeaux, qui s'étoient avancés à l'entrée du Port, battoient la Ville en ruine avec tout leur canon (40).

Les Javanois ſe retirent mal traités.

Ainſi les Hollandois demeurerent triomphans, & leurs ennemis rentrerent fort humiliés dans leurs murs. Mais le reſſentiment du Gouverneur s'étant tourné contre les priſonniers, ils furent auſſi-tôt condamnés à mort. L'exécution n'auroit pas été differée, ſi le Conſeil avoit pû s'accorder ſur le genre du ſupplice. Les uns vouloient qu'ils fuſſent attachés à des pieux, pour y être percés de fléches. D'autres, qu'on les mît à la bouche du canon; & d'autres, qu'ils fuſſent poignardés. Cette oppoſition de ſentimens fit remettre leur mort au lendemain. Cependant le canon de la Flotte ne ceſſa pas de tirer juſqu'à la pointe du jour, & bleſſa pluſieurs habitans. Un boulet, qui tomba dans le Palais du Roi, acheva de répandre l'épouvante & contribua beaucoup au ſalut des priſonniers. Houtman fut ſollicité d'écrire à bord, & de preſſer les Officiers de la Flotte non-ſeulement de faire ceſſer le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir attaché à un pieu ſur le rivage & percer de fléches. Il ajouta qu'on faiſoit de grands préparatifs pour attaquer les Vaiſſeaux à force ouverte & par toutes ſortes de ruſes; que les habitans, ſans chercher du ſecours hors de leurs murs, avoient aſſez de gens de guerre pour l'entreprendre; que les principaux Seigneurs, tels que le Gouverneur, le *Sabandar*, le *Tommongton* & pluſieurs autres, avoient pour leur garde chacun plus de trois cens hommes, dont la vie les touchoit peu & qu'ils expoſeroient volontiers. Enfin, il paroiſſoit craindre beaucoup que les priſonniers ne fuſſent transferés à Malaca & livrés aux Juifs; infortune qui auroit mis le comble à toutes les autres (41).

La vie des priſonniers eſt menacée.

Craintes de Houtman.

Des inſtances ſi ſérieuſes firent prendre le parti de s'éloigner du rivage. D'au-

Négociations pour la paix.

(39) Page 302. (40) *Ibid.* & ſuivantes. (41) Page 304 & ſuiv.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

tres Lettres promettoient la liberté de Houtman, si l'on vouloit payer trois mille piéces de huit pour sa rançon, & faisoient entendre que les Portugais mêmes employoient tous leurs efforts pour l'obtenir. On n'eut pas de peine à deviner la cause de ce changement. C'étoit l'envie d'obtenir la restitution des Jonques qui leur appartenoient, & dont ils auroient souhaité qu'on fît l'échange avec les prisonniers. Mais le Gouverneur leur avoit répondu que c'étoient les prisonniers de l'Etat; d'où les Hollandois croyoient pouvoir conclure qu'on obtiendroit leur liberté pour une somme d'argent. Le Gouverneur écrivit lui-même qu'il pourroit consentir à les relâcher si l'on vouloit finir les hostilités; mais que si l'on s'obstinoit à continuer la guerre, il feroit tomber sur eux sa vangeance. Quelques Relations lui font ajouter : » Que si les Hollandois » avoient dessein d'entrer en guerre, il s'en soucioit peu, & qu'il se mettroit » en état de les aller visiter; mais que s'ils desiroient la paix, il y consentoit » aussi, & qu'il étoit prêt à remplir toutes les conditions du Traité : Qu'on » ne pouvoit même lui reprocher de les avoir violées jusqu'alors, & que s'il » avoit fait arrêter quelques Hollandois, il y avoit été forcé par l'insolence » de leurs menaces, d'autant plus que son unique dessein avoit été de s'assurer » d'eux jusqu'au départ des Jonques; que si les marchandises en avoient souf- » fert quelque dépérissement, il offroit d'en payer la perte, & de restituer » l'argent qu'il avoit reçu ou d'en rendre la valeur en poivre; qu'il n'avoit au- » cun sentiment de haine contre les Hollandois; que tout le mal étoit venu » des querelles particulieres qu'ils avoient eues avec quelques habitans, & que » dans la premiere source il venoit des faux rapports & de la malignité des » Portugais (42).

Lettre du Gouverneur.

Réponse du Conseil.

Le Conseil de la Flotte répondit qu'il ne desiroit que la paix, & qu'il étoit prêt à convenir d'un dédommagement pour la perte que les Jonques avoient pû souffrir. En effet, avant la fin du même jour, le *Maurice* & la *Hollande* ayant enlevé ce qui pouvoit les accommoder dans les deux Jonques dont ils s'étoient saisis, les laisserent aller à la dérive; & les habitans, qui s'en apperçurent, ne balancerent point à s'en approcher dans leurs pirogues & s'en remirent en possession.

Les Hollandois levent l'ancre.

Après avoir témoigné leur inclination pour la paix par une démarche si volontaire, les Hollandois leverent l'ancre le 13 pour aller chercher une aiguade. L'eau ne manquoit pas sur la côte; mais ils craignoient qu'il n'y eût pas de sûreté à s'en approcher, parce que le Gouverneur avoit posé de gros corps-de-garde à toutes les rivieres. Ils se déterminerent à tourner leurs voiles vers Sumatra. Aussi-tôt qu'ils eurent quitté la rade, les prisonniers furent distribués dans la Ville à ceux qui avoient perdu quelques Esclaves dans le dernier combat. On les sollicita d'abandonner leur Religion, & la violence y fut même employée; mais leur résistance fut si constante, qu'on cessa de les tourmenter. Les Portugais présentoient chaque jour des requêtes au Conseil, par lesquelles ils demandoient à les acheter pour une somme d'argent. Ils offroient quatre mille piéces de huit (43), prix assez considérable pour neuf Hollandois. Mais toutes leurs instances furent rejettées.

Sort des prisonniers.

La Flotte rentre dans la rade de Bantam.

La Flotte étant rentrée dans la rade, après avoir fait de l'eau à Sumatra,

(42) Pages 305 & 306. (43) Page 308.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Houtman eut la liberté d'écrire à ſes Officiers. Il les prioit, non-ſeulement de ne point approcher de Bantam & de ſuſpendre toutes ſortes d'inſultes, mais encore d'écrire eux-mêmes au Gouverneur, & de lui propoſer des conditions raiſonnables pour la rançon des priſonniers. C'étoit le ſeul parti auquel on pût s'arrêter. Quatre Vaiſſeaux Hollandois, dans l'état où ils étoient déja réduits par les fatigues d'une longue navigation, ne pouvoient eſperer ſans une aveugle témérité d'impoſer des loix à une Nation entiere, ni de forcer le Gouverneur dans ſes murs. Après diverſes propoſitions, on convint, le 11 d'Octobre, des trois articles ſuivans : » 1°. Que les Hollandois payeroient deux » mille réales de huit, & qu'auſſi-tôt les priſonniers auroient la liberté de » retourner à bord : 2°. Que ce qui avoit été pris de part & d'autre demeu- » reroit entre les mains de ceux qui en étoient poſſeſſeurs, & paſſeroit pour » une juſte compenſation. 3°. Qu'on feroit un nouveau Traité d'alliance, & » que le Commerce ſeroit rétabli avec une confiance mutuelle «. Dès le même jour, le Gouverneur envoya ſur la Flotte deux ôtages, dont l'un étoit un Gentilhomme Chinois, qui avoit plus de cent Eſclaves. L'autre étoit le maître de la maiſon où les Hollandois avoient établi leur Comptoir. Le Conſeil des Vaiſſeaux envoya de ſon côté mille piéces de huit avant la nuit, & le reſte de la ſomme fut compté le lendemain. Les priſonniers furent renvoyés fidellement (44).

On s'accorde par un Traité.

Cet heureux jour fit renaître les plus belles apparences de tranquillité & d'amitié. On porta toutes ſortes de rafraîchiſſemens aux Hollandois, qui avoient d'ailleurs la liberté d'en venir acheter dans la Ville, & qui profiterent du tems pour ſe procurer diverſes parties de poivre & de muſcades. Mais il s'éleva bien-tôt de nouvelles difficultés à l'occaſion d'un droit de deux cens réales de huit, que le Gouverneur exigea pour chaque Vaiſſeau. Ce différend n'auroit pas été capable de ruiner la bonne intelligence ; mais il arriva dans l'intervalle un Ambaſſadeur Portugais de Malaca, qui apporta au Gouverneur dix mille réales de huit & d'autres préſens, pour l'engager à fermer les voies du Commerce aux Hollandois. Si c'étoit acheter cette grace aſſez cher, elle ne pouvoit être refuſée à ce prix. Le Gouverneur, oubliant toutes ſes promeſſes, apporta pour prétexte que la Nobleſſe du pays ne voyoit pas les Hollandois de bon œil & ne vouloit pas permettre qu'ils demeuraſſent plus long-tems ſur cette côte. Ils avoient pris des engagemens avec les Capitaines de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muſcades, qui étoient venues des Iſles de Banda & qui appartenoient au maître de leur maiſon. Le marché étoit preſqu'à ſa fin ; mais le Gouverneur leur défendit de le conclure (45).

Nouveaux ſujets de diviſion.

Cette défenſe fut regardée comme le ſignal de la haine & de l'interruption du Commerce. Le Conſeil des Vaiſſeaux fit rappeller à bord tout ce qu'il y avoit de Hollandois à terre. Ils furent même avertis par le Sabandar & par tous leurs amis, que s'ils ne vouloient pas être arrêtés & livrés peut-être aux Portugais, ils devoient ſe hâter de partir & ne plus revenir au rivage. Houtman fit emporter les principaux effets & brûler ce qu'il y avoit de moins important. Cette diligence n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de peine à s'embarquer, parce qu'il étoit déja tard, & que le Vaiſſeau de l'Ambaſſadeur étant

Les Hollandois ſont forcés de quitter Bantam.

(44) Page 310 & ſuivantes. (45) Page 311.

I Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

devant le Port, quelques Portugais entreprirent de l'insulter. Cependant il se défendit avec tant de résolution qu'il s'ouvrit un passage. Un de ses Commis qui étoit demeuré dans la Ville, ne put se sauver qu'à l'aide d'un honnête Chinois, qui le fit porter à bord entre deux nattes par sept de ses Esclaves, armés chacun d'une pique & d'un fusil, quoiqu'on lui eût offert cent vingt réales de huit pour le livrer aux Portugais. Le lendemain, un Esclave affectionné aux Hollandois se rendit sur la Flotte, déguisé en habit d'homme libre, pour leur donner avis qu'on avoit arrêté plusieurs de leurs partisans, sur-tout un certain *Antonio Sylveiro*, qui leur avoit rendu des services considérables; qu'on le menaçoit du dernier supplice, & qu'on faisoit en même-tems de grands préparatifs pour attaquer la Flotte (46).

Ils recommencent les hostilités.

On assembla aussi-tôt le Conseil général à bord du *Maurice*, & dans le ressentiment de tant d'injures on prit la résolution d'en tirer vengeance. Les quatre Vaisseaux s'approcherent de Bantam & commencerent par se saisir de deux Jonques chargées de noix & de fleur de muscade, pour lesquelles ils étoient en marché. Soixante Esclaves, qui étoient dans l'une des deux Jonques, & qui ignoroient l'accord de leur Maître avec les Hollandois, firent quelque mouvement pour la défendre. Mais, au bruit des premiers coups de mousquet, ils se jetterent dans les flots & se sauverent à la nâge. Deux chaloupes armées s'avancerent aussi vers celle du Vaisseau Portugais, qui se déroba néanmoins à leurs efforts. On prit quelques autres Jonques, & les quatre Vaisseaux ne se retirerent qu'après avoir fait un feu terrible sur la Ville.

L'Empereur leur propose de se joindre à lui.

Cependant on fut informé que les habitans continuoient leurs préparatifs, excités par les Portugais qui leur promettoient du secours, & qui avoient fait prier l'Empereur de revenir à Bantam pour fortifier leur parti. Ce Prince, qui passoit pour brave, étoit alors devant une petite Isle de la baye, qui se nomme *Pulo-Dua*, avec six ou sept barques armées de cent cinquante hommes. Il répondit qu'après les affronts qu'il avoit reçus à Bantam, il n'y pouvoit retourner avec honneur; & pour confirmer cette réponse du côté des Hollandois, il les sollicita de se joindre à lui pour attaquer la Ville. Quelques-uns de ses gens qu'il envoya sur la Flotte, avec un présent de volaille, demanderent un sauf-conduit & firent entendre que son dessein étoit d'y venir lui-même. En effet, il s'y rendit le 4 de Novembre; mais cette visite fut suspecte aux Hollandois (47). Cependant ils lui firent le récit de tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Bantam, sans lui déguiser le dessein qu'on lui avoit attribué d'avoir voulu les surprendre & les attaquer. Il répondit qu'il n'ignoroit pas qu'on le haïssoit à Bantam; que cette accusation n'étoit qu'une calomnie; qu'il avoit été chassé aussi de Jacatra; mais que si les Hollandois vouloient joindre leurs forces aux siennes, il ne désespéroit pas de réduire ces deux Villes insolentes. Houtman considera qu'il y avoit aussi peu de profit que (48) d'honneur à se promettre de cette entreprise; qu'en supposant même que les Hollandois fissent un carnage extraordinaire des habitans, ils ne pouvoient manquer de perdre aussi quelques-uns de leurs gens, & que dans l'incertitude de ce qui pouvoit leur arriver, à cette distance de leur pays, la moindre diminution de leurs forces étoit une perte considérable. Ces réflexions lui firent prendre le parti de lever l'ancre.

Raisons qui portent les Hollandois à partir sans vangeance.

(46) Page 313 & suiv. (47) Page 316. (48) Page 317 & suivantes.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

Il s'approcha d'une riviere, nommée *Tanjunjava*, huit lieues à l'Eſt de Bantam, ſous la conduite d'un Pilote-*cotier*, Guzarate de Nation, qui ſe nommoit *Abdul*. Cette riviere eſt à la pointe la plus occidentale de la baye de Jacatra, derriere quelques Iſles. Pendant qu'on y étoit à l'ancre, les Hollandois obſerverent que la plus grande étendue de l'Iſle de Java eſt de l'Eſt à l'Oueſt; que le terrain de cette côte eſt bas & uni; qu'il s'y trouve des anſes, des golfes, des enfoncemens, où tombent pluſieurs rivieres, & ſur leſquels on voit différens Villages; que la plupart de ces golfes ont des baſſes & des bancs, ſur-tout devant *Punctan* & *Tanhara*, qui ſont des Villages fort peuplés (*).

Riviere de Tanjun-Java.

Le 13, on arriva devant Jacatra, pays bas & uni, qui eſt bordé de quantité d'Iſles, & qui a divers enfoncemens dans la côte. On vit paroître auſſi-tôt un grand nombre de Pyrogues, la plûpart chargées de rafraîchiſſemens, entre leſquelles étoit celle du Sabandar, qui venoit offrir lui-même tous les ſecours que la Ville pouvoit fournir à la flotte; & pour exciter la confiance des Hollandois, il voulut demeurer en ôtage, tandis qu'ils enverroient à terre quelques-uns de leurs gens. La Ville étoit compoſée d'environ trois mille maiſons, & traverſée par une belle Riviere. Le pays eſt entrecoupé d'eaux & d'une fertilité extraordinaire. Mais la plûpart des habitans ayant pris la fuite à la vûe des Hollandois, Houtman vit peu d'apparence de commercer avec des gens ſi farouches; d'autant plus qu'il n'ignoroit pas que toutes les marchandiſes de la Ville & des lieux voiſins ſe tranſportoient à Bantam. Cependant deux Facteurs, qui y étoient deſcendus, furent traités fort civilement dans la maiſon du Sabandar. Le Roi même, averti de l'arrivée de la Flotte, ſe rendit à bord le 16, accompagné de quelques Seigneurs. Il étoit fort âgé. Après avoir viſité le Vaiſſeau où il étoit monté, il remercia les Officiers Hollandois de l'honneur qu'ils faiſoient à ſes états, & leur promit ſa protection. Ces politeſſes ne les empêcherent pas de remettre à la voile. Ils firent diverſes traverſées, juſqu'au 2 de Décembre, qu'ils relâcherent au-deſſus d'une Ville nommée *Tubaon*. Cet endroit du pays eſt fort montueux, & facile à reconnoître par une haute montagne qu'on découvre en avançant de l'Oueſt à l'Eſt, en forme de chapeau à large bord, ſur le ſommet de laquelle s'éleve un grand arbre qui ſe fait remarquer entre tous les autres. A l'Oueſt de la montagne, on apperçoit un grand golfe, qui reſſemble fort à une riviere; & ſur la même route, le long de la côte, on trouve un autre golfe où les Hollandois mouillerent (50)

La Flotte mouille devant Jacatra.

Etat de cette Ville.

Ville de Tubaon.

A peine les voiles furent-elles amenées, qu'une Pirogue vint à bord de *l'Amſterdam*, demander de la part des habitans d'où venoit la Flotte. On reçut civilement ceux qui étoient dedans, & le tems étant fort gros on les pria de demeurer à bord juſqu'au lendemain. Ils avoient quelques épiceries à vendre. On apprit d'eux qu'il y avoit, ſur la côte, trois Villes peu éloignées l'une de l'autre, dont *Tubaon* eſt la plus conſidérable. Les deux autres ſe nomment *Cidaio* & *Surbaia*. Le pays eſt fort montueux & ſe fait reconnoître à trois montagnes longues & noires, dont le ſommet s'applatit en forme de longues tables. Les Portugais les nomment *Aſmeſas de Tubaon*, & les Malais *Batto Cillinqh*.

Trois Villes peu éloignées entr'elles.

(*) Voyez ci-deſſous la deſcription de cette Iſle.

(49) Perſonne n'ignore que Jacatra eſt aujourd'hui Batavia. On en verra la deſcription dans le Voyage de *Graaf*.

(50) Pages 221, 222.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

A trois lieues du golfe eſt une autre Ville, nommé *Joartam*, où le Commerce eſt aſſez floriſſant, par la multitude des Jonques qui vont aux Moluques, à Amboine & à Banda, d'où elles reviennent chargées pour Bantam. Sur l'invitation des gens de la Pirogue, on envoya au rivage un homme de l'*Amſterdam*, avec le Pilote *Abdul*, qui parloit fort bien le Portugais, le Malais & la langue de Java. Lorſqu'ils furent à terre, on leur amena deux chevaux de ſelle, pour ſe rendre à la Ville. Cependant leurs guides ayant remarqué qu'Abdul n'étoit pas de Java, lui demanderent d'où il étoit. Il répondit naturellement qu'il étoit de Bengale, & qu'il faiſoit ſa demeure à Bantam. On voulut l'arrêter, pour faire connoître que les habitans du pays n'étoient pas amis de cette Ville, contre le Gouverneur de laquelle ils vomirent mille injures. Mais ils s'appaiſerent en apprenant qu'il s'étoit embarqué volontairement ſur la Flotte Hollandoiſe. Ils allerent enſemble ſaluer le Roi, qui les reçut fort bien, & qui leur promit non-ſeulement de viſiter les Vaiſſeaux Hollandois, mais d'y mener des ôtages, pour établir tout d'un coup la confiance. Enſuite il leur fit voir un monceau de cloux de girofle, qui contenoit environ ſoixante tonneaux, & qu'il offrit de vendre à un prix raiſonnable. Ce Prince ſe nommoit *Lella* (51).

Défiance des Habitans.

Entre les gens de la Piroque qui avoient invité les Hollandois à deſcendre, il y avoit un renegat Portugais, qui ayant été fait priſonnier à Malaca dès l'âge de quinze ans, avoit été tranſporté à Java depuis dix-ſept ou dix-huit ans, avec quelques autres Portugais. Il s'étoit acquis tant de conſidération dans le pays, qu'il commandoit deux mille hommes à Surbaia. Ses politeſſes & ſes offres furent ſi affectées qu'elles inſpirerent de la défiance. On le ſoupçonna d'être envoyé par les Portugais de Bantam (52) pour ſuſciter de nouveaux troubles, & la ſuite vérifia ce ſoupçon. Le même jour, Schellinger, Capitaine de l'*Amſterdam*, reçut de la part du Roi un oiſeau fort rare. Les Inſulaires le nomment Eme. Il eſt une fois plus gros qu'un cygne. Son plumage eſt noir par tout le corps, & ſemblable à celui de l'autruche; mais il n'a ni langue, ni aîles, ni queuë. Le deſſus de ſa tête eſt revêtu d'une écaille auſſi dure que celle d'une tortue. Ses jambes ſont longues; ſes pieds, gros & nerveux. Il s'en ſert pour ſa défenſe, ruant & frappant par derriere comme un cheval. Il avaloit tout d'un coup ce qu'on lui offroit à manger, & même une pomme de la groſſeur du poing, qu'il rendoit auſſi entiere qu'il l'avoit avallée. Il dévoroit de même des charbons ardens, ſans en paroître incommodé, & des morceaux de glace, qui ſervoient apparemment à le rafraîchir. Il venoit des Iſles de Banda. Schellinger l'ayant apporté en Hollande comme un animal des plus rares, on en fit préſent aux Etats (53).

Eme, animal extraordinaire.

Le lendemain, qui étoit le 5 de Décembre, on fit des préparatifs ſur les quatre vaiſſeaux, pour recevoir le Roi avec la diſtinction qu'on croioit devoir à ſon titre. Les Trompettes ſonnerent & tous les Pavillons furent déploiés. Mais ce qu'on avoit jugé capable de lui plaire devint le ſujet d'un funeſte ſoupçon. Ce Prince fit demander par une Pirogue ce que ſignifioit cet appareil, & ſi l'on vouloit en uſer avec lui comme on avoit fait avec ceux de Bantam, où les Pavillons avoient été ainſi déployés. On répondit qu'on n'avoit penſé qu'à

Trahiſon dangereuſe pour les Hollandois.

(51) Pages 323, 324.
(52) *Ibidem.*
(53) Cette deſcription ſera confirmée dans les Relations qui regardent *Banda*.

lui

lui faire honneur, à la maniere de Hollande. Il fut impoſſible de pénétrer ſi c'étoit un prétexte médité pour la déteſtable entrepriſe qui ſuivit bien-tôt, ou ſi la réſolution de détruire la Flotte ne fut conçue qu'à cette occaſion. Peu de tems après les plaintes du Roi, le renegat Portugais vint à bord du *Maurice*, & demanda la vûe de quelques belles marchandiſes. On lui montra une cuiraſſe & une piece de drap rouge, qu'il voulut acheter; mais il ſouhaitoit qu'on lui permît auparavant de les porter à la Ville, & cette condition fut rejettée. Cependant on vit deux Jonques ſur la côte, qui mirent à la voile, & qui après avoir commencé à courir au large revirerent preſqu'auſſi-tôt. Leur intention apparemment étoit de voir ſi les chaloupes chaſſeroient deſſus, pour juſtifier leur perfidie par un nouveau prétexte. Mais les Hollandois étoient ſi éloignés de toute défiance, qu'ils ne s'arrêterent point à chercher le deſſein de cette manœuvre. Vers midi, ſix grandes Pirogues, en forme de Galiotes & bien remplies d'hommes, s'approcherent de la Flotte, ſans y cauſer encore la moindre allarme. Trois aborderent l'*Amſterdam*, & les trois autres s'avancerent vers la *Pinaſſe*. Le Sabandar, qui conduiſoit l'entrepriſe, avoit apporté deux animaux curieux, dont il déclara qu'il vouloit faire préſent au Capitaine; & paſſant à bord de l'*Amſterdam* il fit hiſſer lui-même pour les enlever. Pendant qu'une partie de l'équipage étoit occupée de ce ſoin, & l'autre à regarder ſans aucun ſoupçon, un grand nombre d'Inſulaires ſe jetta bruſquement dans le vaiſſeau. *Verhel*, commis de ce bâtiment, demanda au Sabandar, en Portugais, quelle étoit l'intention de ſes gens? Il ne répondit que par un grand cri, qui étoit ſans doute le ſignal du maſſacre; & tirant ſon poignard, il l'enfonça dans la gorge de Verhel. Les autres ſuivirent ſi promptement ſon exemple, que le Capitaine Jean Schellinger & la plûpart de ceux qui étoient ſur le pont furent tués ſans pouvoir ſe défendre, ou mortellement bleſſés (54).

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

Comment elle eſt ſoutenue.

Maſſacre qu'on fait ſur la Flotte.

Ceux qui étoient dans le bas du Vaiſſeau, auſſi animés par le déſir de la vengeance que par l'intérêt de leur propre vie, monterent ſur le haut pont avec des piques & des ſabres, & firent à leur tour un cruel carnage de leurs ennemis. Ils les pouſſerent ſi furieuſement, que ceux qui échapperent à leurs premiers coups furent contraints de ſe précipiter dans les Pirogues. Celle qui étoit la plus proche, & qui ſe trouva remplie de bleſſés, fut coulée à fond d'un coup de canon. Les trois qui avoient abordé la Pinaſſe voyant que les autres avoient manqué leur coup, n'oſerent rien entreprendre & vinrent paſſer ſous le beaupré de l'*Amſterdam*. Mais les équipages des deux autres Vaiſſeaux, qui entendirent le bruit & qui comprirent une partie du déſordre, ſe jetterent dans les chaloupes & pourſuivirent vivement les Pirogues. Ils en joignirent une, ſur laquelle ils firent un grand feu, après lequel ils déchargerent leur furie à ſi grands coups de ſabre, qu'il n'échappa qu'un petit nombre des perfides. On en tua même pluſieurs dans l'eau. Quantité d'habitans, qui voioient ce ſpectacle du rivage, firent partir treize grandes Pirogues armées pour aller au ſecours de leurs gens. Mais le feu de l'artillerie leur ôta la hardieſſe d'approcher (55).

Comment les Hollandois ſe vangent.

Les Hollandois fatigués du combat retournerent à bord de l'*Amſterdam*, après avoir fait quelques priſonniers. Leur triſteſſe fut égale à leur étonnement,

Horribles barbaries.

(54) Page 326. (55) Page 327.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1596.

lorſqu'ils vitent le pont couvert de cadavres, autant de leurs compagnons que de leurs ennemis. Un miſérable Mouſſe, qui n'avoit pas plus de dix ou onze ans, étoit percé de treize coups de poignard. Cette barbarie leur cauſa tant d'horreur, qu'ils poignarderent à l'inſtant les priſonniers qu'ils avoient amenés. Cependant ils leur avoient déja fait confeſſer qu'ils avoient ſuivi les Hollandois depuis Bantam; qu'ils étoient allés à Jacatra dans l'eſpérance de les ſurprendre; qu'enſuite ils étoient venus les attendre à Japara, & qu'ils n'étoient arrivés devant Cidaio que le jour précédent. Tel fut le ſuccès de cette noire trahiſon. Les Hollandois perdirent douze hommes, dont la mort fut vangée par celle de cent cinquante Inſulaires (56).

Ils abandonnent la rade de Bantam.

Toutes les eſpérances de commerce étant ruinées dans l'Iſle de Java, & le petit nombre des Hollandois ne leur permettant de ſe propoſer d'autre vangeance, Houtman fit lever l'ancre pendant la nuit, pour aller mouiller dans la rade de l'Iſle de Madure, qui eſt au côté occidental de Java. Le 6, à peine eut-on laiſſé tomber l'ancre ſur ſept braſſes, qu'on vit arriver à bord deux Pirogues. Les Inſulaires n'oſerent entrer dans le Vaiſſeau; mais ils firent des offres civiles de la part de leur Souverain, quoiqu'ils fuſſent déja informés du combat de Cidaio par les Pirogues qui paſſent continuellement d'une Iſle à l'autre. Ils promirent même d'apporter des rafraîchiſſemens, & de ſe conformer aux intentions des Hollandois pour les articles du Commerce. Le lendemain, une autre Pirogue vint à bord avec vingt-huit hommes, qui propoſerent quelques épiceries, ſauvées, dirent-ils, d'un Vaiſſeau qui avoit fait naufrage depuis un an. Tel fut du moins le langage de leur Chef. Mais quelques-uns de ſes gens, qu'on prit ſoin d'interroger en particulier, ignoroient qu'aucun Vaiſſeau eût peri ſur leur côte. Cette impoſture étoit capable de faire naître des ſoupçons. Cependant on ne laiſſa pas d'envoyer à leur Souverain un préſent de deux miroirs.

Iſle de Madure.

Madure eſt une petite Iſle, de forme longue, ſituée preſqu'à l'oppoſite de la pointe Nord-Eſt de la grande Java, dont elle n'eſt ſéparée que par un canal fort étroit. Elle eſt extrêmement fertile, ſur-tout en ris. Le fond du terroir eſt ſi gras, qu'à peine s'en trouve-t'il un meilleur dans toute la Hollande. Mais il eſt ſi ſouvent couvert d'eau, que les hommes & les bœufs qui le cultivent y ſont quelquefois juſqu'aux genoux, dans le tems même de la recolte. Les bas fonds dont l'Iſle eſt environnée la rendent inacceſſible aux grands Navires. Ses habitans reſſemblent à ceux de Java, autant par leurs mauvaiſes qualités que par leurs habits & leurs armes. La plûpart vivent des pirateries qu'ils exercent avec de petits bâtimens, ſans que leurs voiſins oſent s'y oppoſer, parce que Madure eſt comme un grenier commun de ris, dont ils craignent de ſe fermer l'entrée (57).

Viſite que le Roi veut faire à la Flotte.

Le 8, l'Interprête du Cherif ou du Grand Prêtre de l'Iſle, vint à bord de l'*Amſterdam* avec trois Pirogues, & demanda ſi le Roi & le Cherif pouvoient viſiter la Flotte. Il offrit en même tems un préſent de deux chévres & de quelques autres rafraîchiſſemens. Le Pilote Hollandois, qui étoit encore fort mal de quelques bleſſures qu'il avoit reçues au combat de Cidaio, ne put voir cet Indien ſans être excité à la vangeance. On eut beſoin d'efforts pour empêcher

(56) Pages 327 & 328. (57) Page 405.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

qu'il ne lui perçât la gorge d'un coup de baionnette. Cet incident & d'autres considérations porterent le Capitaine à ne consentir à la demande de l'Interprête qu'à condition qu'on ne viendroit à bord, ni de l'*Amsterdam*, dont l'équipage étoit trop diminué, ni de la Pinace; mais seulement du bord du *Maurice*. Il alla porter cette réponse à ses Maîtres, qui s'étoient déja mis en mer avec plusieurs Pirogues; & soit qu'il se fût mal expliqué, (58) ou qu'il y eût quelque dessein concerté, ils ne laisserent pas d'aller droit à l'*Amsterdam*. Une des Pirogues, qui méritoit plutôt le nom de Fuste, avoit un pont, & trois rangs d'hommes fort serrés, qui y étoient assis les uns au-dessus des autres.

Ce qu'elle lui coute & à ses gens.

L'équipage Hollandois, effrayé de les voir en si grand nombre, fit une décharge de trois pieces de canon. Ce bruit imprevû fit tomber comme morts tous les Indiens de la Pirogue du Roi. Les équipages des autres Vaisseaux, qui le prirent pour un signal de combat, se jetterent aussi-tôt dans leurs chaloupes, & fondirent si impétueusement sur les Pirogues, que de tant de gens dont elles étoient remplies il ne se sauva que vingt-deux personnes. Tout le reste fut tué ou fait prisonnier. On trouva parmi les morts, le Roi, qui avoit, à sa ceinture, un joiau d'or, garni de cinq pierres précieuses, & le Cherif qui avoit eu les deux bras emportés. Les deux corps furent jettés à la mer (59).

Aveux des prisonniers.

Les prisonniers, ayant été conduits à bord, furent examinés chacun en particulier. Quelques-uns avouerent que leur intention avoit été d'attaquer le Vaisseau, si l'occasion leur eût paru favorable. Mais cette confession fut suspecte, parce qu'elle pouvoit être l'effet de la crainte. Les autres protesterent, non-seulement qu'ils n'avoient pas eu ce dessein, mais qu'on ne pouvoit même en former le soupçon, puisque dans cette supposition ils n'auroient pas amené avec eux leurs femmes & leurs enfans. Cette preuve parut si forte en leur (60) faveur, qu'on leur accorda la vie, à l'exception de l'Interprête, qui étoit un jeune homme de vingt ans. Il paroissoit extrêmement affligé du malheur auquel il avoit donné occasion. Il pleuroit amerement. Le fils du Roi, qui n'étoit qu'un enfant de six ou sept ans, & d'une beauté extraordinaire, versoit aussi un ruisseau de larmes. Ce jeune Prince ayant remarqué que Houtman devoit avoir plus d'autorité que les autres & qu'on l'appelloit Capitaine-major, se jetta à ses pieds & lui demanda la vie de l'Interprête. Il fit cette priere avec tant de grace, de respect & de bon sens, que tous les Hollandois, remplis d'admiration, se joignirent à lui pour lui faire obtenir ce qu'il demandoit. Après avoir distribué quelques rafraîchissemens à tous ces malheureux, on les renvoya dans une de leurs pirogues, à la réserve de deux jeunes garçons, qui furent retenus pour le service du Vaisseau (61).

Action d'inhumanité.

Isle de Luboc.

Cette avanture obligea encore les Hollandois de changer de parage. Ils remirent à la voile le 7 de Décembre, pour aller jetter l'ancre sous une petite Isle nommée *Luboc*, ou la petite Madure, à douze ou treize lieues de Java, par les six degrés dix minutes. Le Roi de Japara, qui comptoit cette Isle dans ses Etats, y avoit envoyé, depuis trois ans, environ cinq cens hommes pour la

(58) Page 406.

(59) Page 407 & suivantes.

(60) Il paroît ici que l'action des Hollandois avoit été des plus barbares, & que les vingt personnes qui s'étoient sauvées n'ayant pû être que des hommes, ils avoient massacré toutes les femmes & les enfans. P. 406, 407.

(61) Page 408.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1596.

peupler, ſous le commandement d'un Seigneur de ſa Cour. Le fond en étoit excellent, & devenoit encore meilleur par le ſoin qu'ils apportoient à le cultiver. On y trouvoit déja du riz, de la volaille & des beſtiaux en abondance. La pointe orientale offroit une petite Egliſe & un grand nombre de cocotiers. C'étoit la partie de l'Iſle que les habitans avoient choiſie pour leur demeure (62). En y arrivant, on apperçut vingt-deux hommes qui ſe promenoient ſur le rivage. Une chaloupe, qu'on envoya vers eux, fit quelques échanges de fer & de plomb pour des poules & des fruits. Le deſir des Hollandois avoit été de trouver une rade commode, où ils puſſent laiſſer un de leurs vaiſſeaux. Les équipages étoient ſi foibles, qu'ils ne ſe flattoient plus de pouvoir ſuffire pour quatre bâtimens. Il n'y reſtoit que quatre-vingt-quatorze hommes, ſains ou malades, boiteux & mutilés. Mais après avoir couru juſqu'au 25, en gouvernant toujours à l'Oueſt, ils furent étrangement ſurpris de ſe retrouver à la vûe de l'Iſle de Luboc, dont ils ſe croyoient fort éloignés. Ils attribuerent cette erreur aux vents d'Oueſt & de Nord-Oueſt, & à la force des courans qu'ils avoient eus ſans ceſſe à combattre (63). On fut obligé de mouiller une ſeconde fois ſur la côte de cette Iſle. Le même jour, Jean *Mullenaar*, un des principaux Officiers de la Flotte, mourut ſubitement. Quantité de taches bleues dont il ſe trouva couvert, ſes cheveux qui ſe ſéparerent de ſa tête, & le ſang qui lui couloit abondamment dans la gorge, firent juger qu'il avoit été empoiſonné. Il fut viſité par les Chirurgiens, qui confirmerent ce ſoupçon. Un accident de cette nature répandit tant de conſternation dans tous les équipages, que ceux qui avoient parlé avec empreſſement d'aller juſqu'aux Moluques, s'écrierent qu'il étoit tems de retourner en Hollande. Cependant le Capitaine-major fut accuſé d'un crime ſi noir, & mis aux fers par l'équipage de ſon propre Vaiſſeau (64). On ſe rappelloit que pendant tout le voyage, Mullenaar & lui s'étoient querellés continuellement & s'étoient même battus; qu'ils s'étoient menacés mutuellement de ſe traiter à coups de bayonette; enfin, qu'Houtman avoit eu l'imprudence de dire qu'il voyoit bien que jamais Mullenaar ne le laiſſeroit en paix, & que pour vivre tranquille il n'avoit plus d'autre reſſource que le poiſon. Malgré de ſi fortes apparences, il fut abſous par le Conſeil général (65).

Foibleſſe des Equipages Hollandois.

Un de leurs Capitaines eſt empoiſonné.

1597. Les Hollandois brûlent un de leurs Vaiſſeaux.

Ce fut dans le même Conſeil, qu'après avoir conſideré l'état de *l'Amſterdam*, qui faiſoit eau de toutes parts, on prit la réſolution de l'abandonner. Elle fut exécutée le premier de Janvier 1597. Tous les équipages s'employerent pendant onze jours à le décharger de ſes marchandiſes & à le dépouiller de ſes agrets, qui furent diſtribués dans les autres bâtimens. Pendant qu'il étoit en feu, les habitans de l'Iſle de Luboc s'en approcherent dans leurs pirogues, & le remorquerent ſur un banc pour en conſerver la ferrure. Ils apporterent quelques rafraîchiſſemens à bord de la Flotte, comme un témoignage de reconnoiſſance pour la liberté qu'on leur laiſſa de recueillir ces reſtes. Les deux jeunes Indiens qu'on avoit fait priſonniers ſur la côte de Madure, profiterent de cette occaſion pour ſe ſauver à la nâge. Le 12 on leva l'ancre, dans le deſſein d'aller mouiller à la pointe orientale de l'Iſle de Java, & d'y faire des provi-

(62) Page 409.
(63) Page 410.
(64) *Ibidem* & page ſuivante.
(65) Page 411.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1597.

sions pour le retour. Le 18, on eut la vûe du *Volcan* ou de la montagne enflammée qui eſt au-deſſus de Panarman & qui jette une fumée fort épaiſſe. On vit une autre montagne, que les Portugais nomment *Sierra de Pagode*, au pied de laquelle eſt une petite Ville nommée *Pacadra*. Le même jour, les Hollandois étant entrés dans le Détroit de *Balambuam*, qui a au Midi l'Iſle de *Bali*, & à l'Oueſt celle de Java, ils s'avancerent juſqu'à la vûe de la Ville du même nom. Quelques Inſulaires, venus à bord du Maurice dans deux pirogues, raconterent que Balambuam étoit actuellement aſſiégée par une flotte de Java, ſur laquelle on ne comptoit pas moins de huit mille hommes; que la famine cauſoit plus de mal aux habitans que les armes de leurs ennemis, & que trois Canoniers Portugais, dans leſquels ils avoient mis leur principal eſpoir, leur avoient déclaré qu'ils ne pouvoient faire une plus longue défenſe. Les Hollandois découvroient à la vérité un grand nombre de voiles dans un golfe de la côte de Bali; mais, loin d'ajouter foi au récit du ſiége, ils ſe perſuaderent que c'étoit un artifice pour les tromper (66), & que cette multitude de pirogues étoit compoſée de toutes les forces de Java, qui s'étoient raſſemblées pour les attaquer & leur fermer le paſſage. Dans cette crainte, ils ſe préparerent au combat; mais ils ne laiſſerent pas d'aller mouiller ſur la côte, à une lieue de la Ville. Un Gentilhomme du pays, qui vint à bord, leur confirma néanmoins la vérité du ſiége. Il leur dit que le pere du Roi, Prince d'un âge fort avancé, qui avoit été obligé de ſe retirer dans l'intérieur de l'Iſle, regrettoit beaucoup de ſe voir privé de la ſatisfaction de recevoir les Hollandois, parce que dix ans auparavant il avoit eu celle de lier commerce avec un Vaiſſeau de la forme des leurs. Ils jugerent que ce royal Vieillard pouvoit être celui dont Thomas *Candish* parle dans la Relation de ſon voyage, & auquel il donne plus de cent cinquante ans (67).

Volcan.

Siége de Balambuam.

Roi âgé de plus de cent cinquante ans.

Le 25, ils apprirent qu'en s'avançant un peu plus loin, ils trouveroient une riviere où les proviſions étoient en abondance. L'impatience de s'en procurer aſſez pour une longue navigation leur fit auſſi-tôt lever l'ancre. Ils découvrirent la riviere; mais l'entrée avoit ſi peu d'eau qu'à peine les chaloupes y pouvoient paſſer vuides. On apperçut ſur la rive un Village d'environ ſoixante maiſons, dont les habitans s'occupoient à teindre des habits de coton de diverſes couleurs, & à faire divers tiſſus qu'ils envoyoient aux Iſles voiſines. Ils étoient vêtus plus proprement que tous les autres Inſulaires. Quelques-uns d'entr'eux vinrent à bord, & firent des propoſitions de Commerce. Mais comme ils n'étoient pas en état de fournir toutes les proviſions dont on avoit beſoin, on remit à la voile, & le 27, à minuit, on mouilla ſur la côte d'une petite Iſle ſéparée, qu'on reconnut le lendemain pour l'Iſle de Bali. Quelques Inſulaires s'approchant dans une pirogue, vinrent demander de la part du Roi d'où étoit la Flotte, & voulurent emporter la réponſe des Hollandois par écrit. On leur permit de prendre un poinçon & une feuille de cocotier, ſur laquelle ils écrivirent, dans leurs caracteres, que la Flotte venoit de Hollande, & que les Officiers propoſoient de faire un Commerce honnête & paiſible avec les Sujets du Roi. Il ſe paſſa quelques jours, pendant leſquels pluſieurs matelots étant deſcendus au rivage virent un grand nombre d'Inſulaires qui paroiſſoient venir

Iſle de Bali.

(66) Page 413. (67) *Ibidem*.

I. VOYAGE DES HOLLANDOIS. HOUTMAN. 1597.

de quelque marché. Les uns portoient des denrées, qu'ils y avoient achetées, & d'autres chaſſoient devant eux divers beſtiaux. Quelques-uns étoient à cheval. Mais on en vit venir un qui étoit porté par quatre Eſclaves, ſur une eſpece de litiere, devant laquelle marchoient vingt hommes armés de longues javelines, d'où pendoient de grandes houpes rouges & blanches. Lorſqu'il eut apperçu les matelots Hollandois, il leur envoya quelques fruits, & les fit prier d'accorder à deux d'entr'eux la liberté de le ſuivre. Ils y conſentirent, à condition qu'il laiſſeroit auſſi deux de ſes gens en ôtage. La Flotte s'étant avancée le lendemain un peu plus au Nord, Houtman renvoya les deux Indiens à terre, avec un Eſclave Portugais qui avoit ordre de ramener ſes deux matelots. Mais le Seigneur voyant arriver ſes deux Inſulaires, refuſa de rendre les Hollandois & retint auſſi l'Eſclave, ſous prétexte que les Vaiſſeaux avoient changé de parage & n'étoient plus dans l'étendue de ſa juriſdiction. Cependant un des deux matelots obtint à force d'inſtances la permiſſion de retourner à bord, où il raconta que ſon compagnon & l'Eſclave Portugais avoient été envoyés au Roi dans la Ville de Bali. Bien-tôt on reçut une Lettre d'eux, dans laquelle ils ſe louoient beaucoup de l'accueil qu'ils avoient reçu du Roi; mais ils paroiſſoient craindre que ce Prince ne fût pas diſpoſé à les relâcher. On prit le parti, pour retirer ces deux hommes, de lui envoyer vingt aunes de velours à fleurs, des grains rouges, des verres de criſtal, de petits miroirs & d'autres merceries. Cette générosité le toucha ſi vivement, qu'après avoir renvoyé le matelot & l'Eſclave, il fit porter à la Flotte un préſent de quatre pourceaux gras, avec l'offre de tout ce qui étoit en ſa puiſſance. On ne fit plus difficulté d'entrer dans une grande baye, qui ſe nomme *Padan*, où l'on apprit des Inſulaires que dix-huit ans auparavant ils y avoient vû d'autres Etrangers, vêtus à peu près comme les Hollandois, qui ayant coupé une corde en cinq ou ſix parties, avoient eu l'adreſſe de les rejoindre. On jugea que ce pouvoit être le Chevalier François *Drake* (68) avec ſes Anglois.

Deux Hollandois ſuivent un Seigneur de l'Iſle.

Ils ſont retenus.

La confiance s'établit.

Le 9 de Février fut un jour agréable, par l'honneur que le Roi de Bali fit aux Hollandois de ſe rendre au rivage, ſur un chariot dont ils admirerent le travail, & tiré par deux bufles avec de riches harnois. Ses gardes marchoient devant lui, armés de longues javelines & de traits à pointe dorée. Il parut deſirer qu'on le ſaluât d'une décharge de l'artillerie. Cette ſatisfaction lui fut accordée avec empreſſement. Le lendemain, il fit porter à la Flotte pluſieurs tonneaux d'eau fraîche.

Viſite du Roi ſur la Flotte.

Ce Prince eſt puiſſant & fort reſpecté de ſes ſujets. Sa Cour l'emportoit beaucoup, pour la ſplendeur, ſur celle du Gouverneur de Bantam. La baie de Padan, où les trois Vaiſſeaux étoient à l'ancre, mériteroit le nom de *Baya formoſa*, autant par la beauté de la perſpective que par l'abondance des rafraîchiſſemens qu'on y trouve. Sa ſituation eſt à huit degrés 33 minutes de latitude du Sud. L'Iſle entiere parut aux Hollandois le plus agréable pays qu'ils euſſent vû dans tout le cours du voyage. Ils le nommerent la *jeune Hollande*; & la curioſité qu'ils eurent de le viſiter leur donna le tems de faire les obſervations ſuivantes (69).

Situation de l'Iſle de Bali.

L'Iſle de Bali eſt à l'Eſt de la grande Java, & ſon circuit eſt d'environ douze

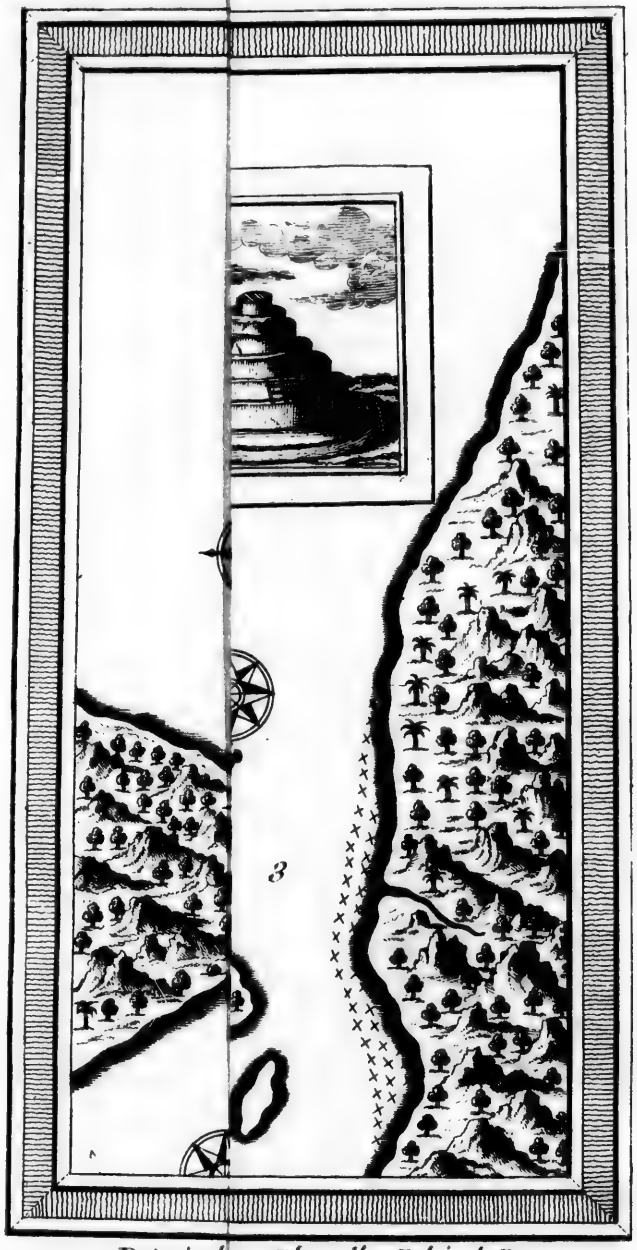
(68) Page 416. (69) Page 417 & ſuivantes.

voient ache-
ns étoient à
ves, sur une
s de longues
Lorsqu'il eut
e les fit prier
ent, à con-
tant avancée
liens à terre,
telots. Mais
s Hollandois
hangé de pa-
e un des deux
bord, où il
voyés au Roi
aquelle ils se
ais ils paroiſ-
prit le parti,
ours à fleurs,
res merceries.
le matelot &
ux gras, avec
eulté d'entrer
des Inſulaires
, vêtus à peu
ou ſix parties,
e le Chevalier

loi de Bali fit
admirerent le
es marchoient
orée. Il parut
action lui fut
lotte pluſieurs

r l'emportoit
m. La baie de
nom de *Baya*
nce des rafraî-
tes de latitude
qu'ils euſſent
llande; & la
s obſervations

environ douze



1. Detroit de. 11. Plan d'un Palais du Roy.
2. Cap de Poy.

T. VIII. N.° XIII.

1. Detroit de Baly. 3. Detroit de Ballabuan. 5. Cocterius. 7. Palais du Ro
2. Cap de Porcus. 4. Ville de Baly. 6. Capua. 8. Coulaen.

...rius. 7. Palais du Roy. 9. Palais du Roy. 11. Plan d'un Palais du Roy.
...na. 8. Coulan. 10. Palais du Roy.

lieues d'Allemagne. Sa côte ſeptentrionale eſt montueuſe. On découvre au Sud un Cap fort élevé, qui s'avance fort loin dans la mer. Le Cap du Nord eſt par les huit degrés & demi de latitude du Sud. Toutes les parties de l'Iſle ſont extraordinairement peuplées. La Ville capitale, qui porte auſſi le nom de *Bali*, offre un Palais également ſpacieux & magnifique, où le Roi fait ſa demeure ordinaire. Mais il en a pluſieurs autres, dans divers endroits de l'Iſle.

Deſcription de l'Iſle.

Les Habitans ſont noirs, & la plupart ont les cheveux crépus. Leur Religion eſt l'Idolâtrie. Ils adorent pendant le jour la premiere choſe qu'ils ont rencontrée le matin. Leur habillement eſt le même que celui des Javanois, avec leſquels ils ont encore cette reſſemblance, qu'ils ne portent point de barbe. Ils ſe l'arrachent avec des inſtrumens inventés pour cet uſage, dans la ſeule vûe de plaire à leurs femmes, qui les appellent *Boucs* lorſqu'elles les voient barbus. Ils en ont pluſieurs, & c'eſt la raiſon, ſi l'on en croit l'Auteur, qui a rendu leur Iſle ſi peuplée. Quoiqu'ils vendent quantité d'hommes pour l'eſclavage, le nombre des Habitans eſt de plus de ſix cens mille. Les hommes & les femmes regardent comme une bienſéance indiſpenſable de s'accroupir pour rendre leur urine. Ils comparent à des chiens ceux qui violent cet uſage, & leur en donnent le nom. Leur occupation la plus commune eſt de cultiver la terre, & de faire des étoffes & des toiles. L'Iſle eſt fort abondante en cotton, outre celui qu'on y apporte de Sambaia & des autres Villes voiſines. On y trouve toutes ſortes de beſtiaux, tels que des bœufs, des buffles, des chévres, des Porcs, & même des chevaux, qui étant, remarque l'Auteur, auſſi petits que ceux de France, ont peine à porter un Cavalier armé. Comme on en tranſporte peu hors de l'Iſle, ils y multiplient beaucoup. Cependant les gens du commun ſont les ſeuls qui s'en ſervent pour aller d'un village à l'autre. L'uſage des Seigneurs eſt de ſe faire porter par des Eſclaves ou traîner dans des chariots. Quoique l'Iſle produiſe une quantité extraordinaire de riz, le Roi ne permet pas qu'on en vende au dehors. Ce qui reſte, après la conſommation, eſt porté chaque année dans les Fortereſſes qui ſont au ſommet des montagnes, & ſe conſerve ſoigneuſement pour les années ſtériles, & pour les tems de guerre ou d'inondation. La volaille, telle que les poules, les canards, les oies, les paons, les tourterelles, n'y eſt pas moins en abondance. Les fruits les plus communs ſont les noix de cocos, les oranges, & les citrons, dont les bois & les lieux les plus incultes ſont remplis. L'Auteur vante un fruit de la groſſeur d'une poire, revêtu d'une coque à peu près ſemblable à celle de la chateigne, mais avec moins de pointes. La chair en eſt blanche, d'un goût agréable, & fort ſain pour le ſcorbut. On peut le confire indifféremment au ſel & au ſucre. Qu'on le lave en le tirant de la ſaumure, il perd le goût de ſel & reprend ſa douceur naturelle. On eſtime un autre fruit, qui croît en terre & qui eſt de la groſſeur d'une noix. Les Hollandois ne remarquerent pas que l'Iſle produiſe d'autres épiceries que le gingembre, quoiqu'elle ait diverſes drogues, telles que le *Galigan*, le *Doringui*, le *Canjor*, le *Bangue* & pluſieurs autres. La mer qui l'environne eſt extrêmement poiſſoneuſe, & les eaux internes le ſont beaucoup auſſi. Avec tous ces avantages, les habitans ont peu de commerce par mer. Ils ſe bornent à porter des toiles & des étoffes de cotton aux côtes de Java, dans leurs petites pirogues.

Ses habitans & leurs uſages.

Ses productions.

Cette Iſle eſt une rade commune & un excellent lieu de rafraîchiſſement:

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1597.

pour les Vaiſſeaux qui vont aux Iſles Moluques, à Banda & à Macaſſar. On y voit quelquefois des Chinois, qui viennent échanger leurs ſabres & leur porcelaine pour des toiles de cotton. Les petits *Caxas* n'y ont aucun cours. On n'y reçoit que les grands; dont ſix mille y valent une réale de huit.

Monnoie nommée Caxas.

Entre divers métaux que l'Iſle produit, on aſſura les Hollandois que les mines d'or & de cuivre y ſont communes. Mais le Roi ne permet pas qu'on les ouvre; & quelque jugement qu'on en porte, ceux qui obtinrent la permiſſion de voir le Palais du Roi y virent pluſieurs Vaiſſeaux d'or ou dorés, plus précieux mêmes qu'ils n'en avoient vû dans aucune autre Cour des Indes, quoique le Gouverneur de Bantam en eût un fort grand nombre.

Les plus grands Seigneurs de cette Cour ne parlent au Roi que les mains jointes. Il ſe répoſe de l'adminiſtration ſur un Lieutenant Général, qui porte le titre de *Quillor*, & ſous lequel pluſieurs autres Seigneurs gouvernent, chacun dans ſon département. L'union eſt admirable dans toutes les parties de ce petit Etat. Un rebelle ſeroit attaqué auſſi-tôt par tous les autres, & ſon moindre ſupplice ſeroit le banniſſement. Il n'y avoit pas plus de dix ou douze ans qu'un Prince du ſang royal ayant conſpiré contre la vie du Roi, ſon entrepriſe avoit été découverte. Il avoit été condamné à mort avec tous ſes complices. Mais le Roi touché de compaſſion avoit changé la peine capitale en un banniſſement dans une Iſle déſerte, où ils furent tous tranſportés : cette Iſle eſt Sud-Eſt de *Bali* & ſe nomme *Pulo Roſſa*, qui ſignifie Iſle déſerte. Ils la cultiverent; & depuis ſi peu d'années, ils l'avoient peuplée de toutes ſortes de beſtiaux. Leur Religion n'étoit pas différente de celle de Bali, mais ils avoient adopté l'uſage établi dans divers autres pays des Indes, de faire un point d'honneur à leurs femmes de ſe brûler après la mort de leurs maris & dans le même bucher. On croit, ſuivant la remarque de l'Auteur, que l'origine de cette barbare coûtume vient d'un certain Royaume, où les femmes qui ſe laſſoient de leurs maris ne faiſoient pas difficulté de les empoiſonner. Pendant que les Hollandois étoient dans la Baie de Padan, ils apprirent qu'on devoit brûler à Pulo Roſſa le corps d'un des principaux Inſulaires, & que pluſieurs femmes s'étoient dévouées volontairement au même ſort. Ils furent ſollicités d'aſſiſter à ce ſpectacle. Mais ne pouvant s'en former qu'une affreuſe idée, ils reſerverent leur curioſité pour des objets moins tragiques (70).

Iſle de Pulo-Roſſa, comment peuplée.

Femmes qui ſe font brûler avec leurs maris.

Le 20, une partie de l'équipage étant à terre, deux matelots du *Maurice*, l'un nommé Emmanuel *Rodembourg*, d'Amſterdam, l'autre Jacques *Claſſen*, de Delft, s'avancerent dans l'Iſle & déclarerent de loin à leurs compagnons que s'ils tardoient trop à revenir, il ſeroit inutile de les attendre. Le lendemain ils firent demander leurs habits, qu'on refuſa de leur envoyer. Comme ils avoient pris ce parti ſans aucun ſujet de plainte, & que tous les Habitans s'accorderent à cacher le lieu de leur retraite, on ne put douter qu'ils n'euſſent été ſéduits par les agrémens d'un ſi beau ſéjour, & peut-être par les careſſes de quelques femmes de l'Iſle.

Etat de la Flotte à ſon départ des Indes.

Après avoir employé trois ſemaines à renouveller les proviſions, on remit enfin à la voile le 26 de Février, pour prendre la route du Cap de Bonne-Eſpérance par le Sud de Java. Les équipages, qui étoient partis d'Hollande au nombre

(70) Pages 421 & 422.

de

de deux cens quarante-neuf hommes, se trouvoient réduits à quatre-vingt-neuf (71); & de quatre Vaisseaux, il n'en restoit que trois, assez mal équipés pour faire craindre les dangers d'un voyage si pénible. Outre les quatre-vingt-neuf Hollandois, on comptoit huit autres hommes qu'on avoit pris ou reçus sur la route; deux Négres de Madagascar, un Chinois, deux Malabares, un jeune garçon qui se disoit né à Malaca, un autre de huit ou neuf ans, natif de Joartam dans l'Isle de Java, & le Pilote *Abdul*, qui paroissoit disposé par inclination à suivre la fortune des Hollandois jusques dans leur Patrie, où il ne pouvoit manquer de trouver des occupations convenables à ses talens. Lorsqu'on n'eut plus devant les yeux que l'image du rétour & la nécessité de rendre compte à la Compagnie des opérations du voyage, tous les Officiers s'étant assemblés à bord de la Hollande, il s'éleva d'étranges débats entr'eux sur la conduite qu'on avoit tenue devant Bantam (72). Les Commis reprocherent aux Capitaines & aux Pilotes de les avoir abandonnés au péril qui les ménaçoit dans le Comptoir, & de n'avoir consulté que leur effroi pour se rétirer. Les Capitaines accuserent les Commis d'avoir manqué, par une fausse prudence & par de mauvais ménagemens, à faire la cargaison de poivre, quoiqu'ils eussent été conduits dans un bon Port & dans la Ville du monde la plus propre à ce commerce. Cette querelle se renouvella plus d'une fois pendant le cours de la navigation, qui fut d'ailleurs fort heureuse jusqu'au Texel, où l'on fut battu d'une si grosse tempête, que l'équipage du Vaisseau la *Hollande* se vit forcé de couper son mât. Enfin l'on arriva le 14. d'Août dans le Port d'Amsterdam.

I. Voyage des Hollandois. Houtman. 1597.

Querelle entre les Officiers.

§. II.

Second Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

Van Nek. 1598.

Quand cette entreprise, qui suivit de près le retour d'Houtman, ne se trouveroit pas liée naturellement avec la premiere, non-seulement parce qu'on y comptoit les mêmes Pilotes, & particuliérement le Guzarate Abdul, que les Hollandois avoient amené de Java dans cette vûe, mais plus encore parce qu'elle fut jugée nécessaire pour réparer les disgraces du voyage précédent; elle ne demanderoit pas moins la place qu'on lui accorde ici, pour satisfaire la curiosité d'un Lecteur attentif, qui doit souhaiter d'apprendre comment le commerce Hollandois fut rétabli à Bantam.

Motifs de ce voyage.

L'importance de cet objet porta les Directeurs de la Compagnie à faire un armement beaucoup plus considérable que le premier. Le nombre des Vaisseaux fut doublé. On employa tout l'hyver à les équiper; & le premier de Mai 1598, ils partirent du Texel sous le commandement de l'Admiral Jacques *Cornelisz Van Neck*. On nous en a conservé les noms: le premier, qui portoit l'Amiral, se nommoit le *Maurice*. Le second, commandé par *Wybrand Van Warwick*, dont le nom s'immortalisa dans la suite par d'autres expéditions, s'appelloit l'*Amsterdam*. Les noms des six autres étoient ceux des Provinces de Hollande, de *Zelande*, de *Gueldres*, d'*Utrecht*, de *Frise* & d'*Overissel*. Tous les équipages montoient ensemble à cinq cens soixante hommes.

On équipe une Flotte nombreuse.

(71) Page 420. (72) Page 421.

II. VOYAGE DES HOLLANDOIS. VAN NEK. 1598.

Leur navigation n'offre que des évenemens communs juſqu'au mois de Septembre, qu'après avoir été ſéparés par une furieuſe tempête à la hauteur du Cap de Bonne Eſpérance, cinq d'entr'eux furent pouſſés vers l'Iſle de Madagaſcar. Ils doublerent le Cap de St. Julien, & le 17 ils découvrirent une Iſle, que les Portugais avoient nommée juſqu'alors l'Iſle de *Cirné*. Les Hollandois ne la connoiſſoient que par ſon nom (73). Ils envoierent auſſi-tôt vers le rivage deux chaloupes, dont l'une apperçut un beau Port, qui pouvoit contenir plus de cinquante Vaiſſeaux à l'abri de tous les vents, avec un excellent fond. Elle apporta le ſoir huit ou neuf gros oiſeaux, & un grand nombre de petits, qui s'étoient laiſſés prendre avec la main. Les matelots avoient découvert de l'eau fraîche, qui couloit des montagnes, & toutes les apparences leur avoit promis une grande abondance de rafraîchiſſemens. Cependant, comme on ignoroit encore qu'elle fût ſans habitans, le Commandant, à qui les maladies preſſantes de ſes gens ne permettoient pas d'employer beaucoup de tems à la reconnoître, fit deſcendre le 20 une grande partie des équipages, & ſe mit en état de n'avoir rien à rédouter de la ſurpriſe. Le lendemain & les jours ſuivans, il envoya les chaloupes dans d'autres endroits de l'Iſle, pour y chercher des hommes. On continua d'y trouver quantité d'oiſeaux, qui ne faiſoient aucun mouvement à l'approche de ceux qui vouloient les prendre. On y vit un grand nombre de cocotiers. Dans un endroit du rivage on trouva environ trois cens livres de cire; ſur laquelle il y avoit des lettres grecques, & l'on fut ſurpris d'appercevoir à peu de diſtance un Pont volant de Vaiſſeau, une barre de Cabeſtan, & une grande vergue, qui devoient être les reſtes de quelque Vaiſſeau enſeveli dans les flots. Mais on s'efforça inutilement de ſe procurer d'autres lumiéres, & toutes les recherches ne firent découvrir aucune trace d'hommes. Il ne put reſter aucun doute que l'Iſle ne fût déſerte. Les Hollandois, après avoir rendu graces au ciel de les avoir conduits dans un ſi bon Port, lui donnerent le nom de Maurice, à l'honneur du Prince d'Orange.

L'Iſle de Cirné nommée Maurice par les Hollandois.

Etat où ils trouvent cette Iſle.

Sa deſcription.

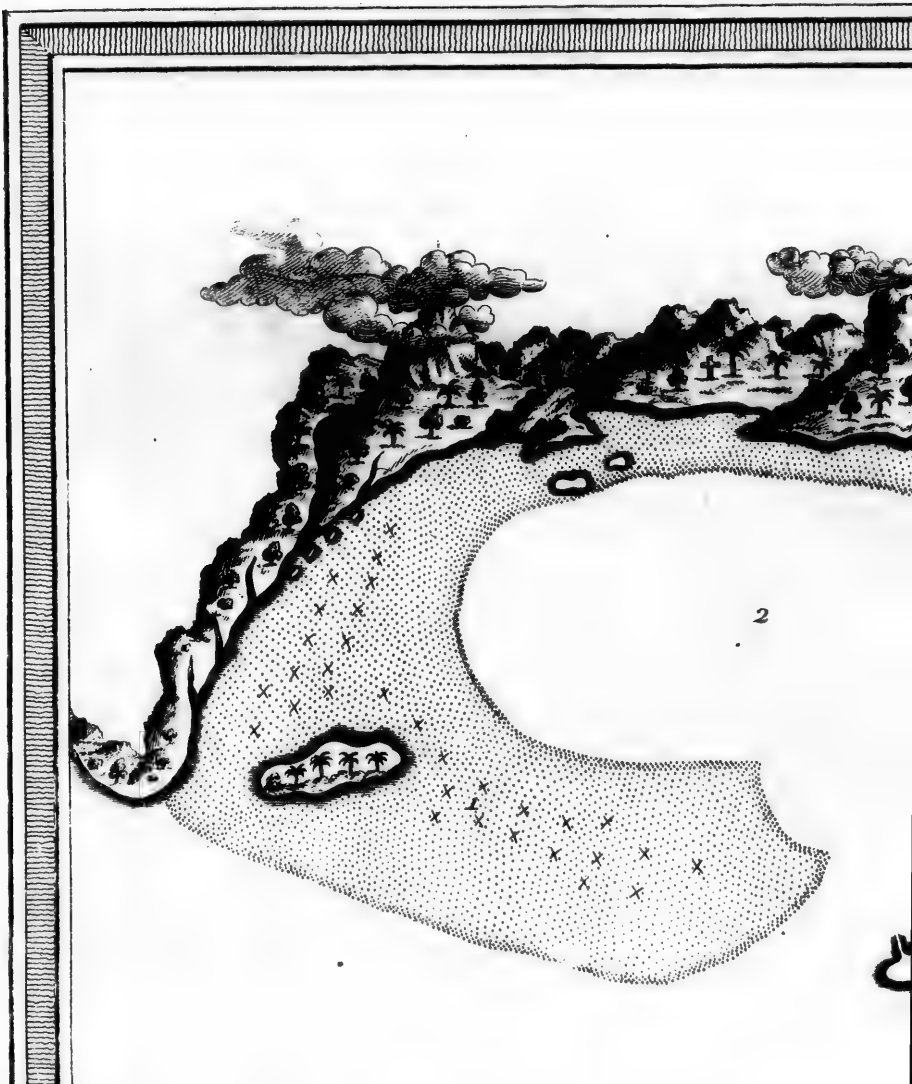
Cette Iſle, qui eſt ſituée par 18 degrés 30 minutes de latitude du Sud, n'a pas moins de quinze lieues de circuit. La profondeur de la mer, à l'entrée du Port, eſt d'environ cent braſſes. De quelque part qu'on jette les yeux ſur le pays, on n'y apperçoit que de hautes montagnes, couvertes à la vérité d'arbres verds, mais ſouvent enveloppées de nuages, & quelquefois d'une epaiſſe fumée. Le fond eſt pierreux preſque par tout. Cependant il eſt ſi fertile en arbres, qu'ils y croiſſent ſerrés l'un contre l'autre juſqu'à ne laiſſer aucun paſſage. Le bois de la plûpart eſt ou noir comme la plus belle ébene, ou d'un fort beau rouge, ou jaune comme de la cire. Les Hollandois en apporterent de ces trois ſortes à Amſterdam, où tout le monde en admira la beauté. Ils trouverent auſſi quantité de palmites, qui fournirent à la Flotte un rafraîchiſſement fort agréable. Leur groſſeur eſt à peu près celle des cocotiers; mais le ſommet de l'arbre offre une groſſe tête, qui contient une moëlle auſſi blanche & auſſi douce qu'un navet.

Ses productions naturelles.

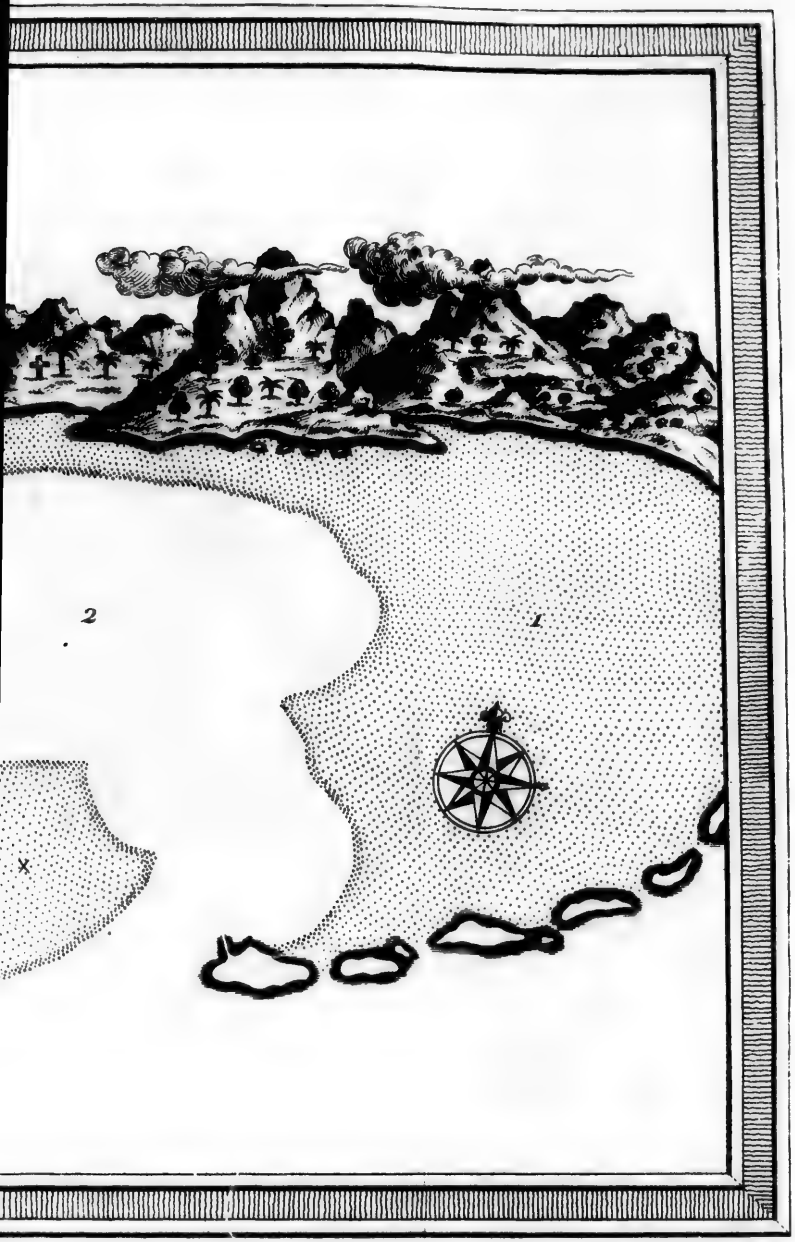
On éleva des Hutes dans l'Iſle, avec la facilité que donnoit cette abondance

(73) On ne ſera pas ſurpris que l'Auteur s'arrête volontiers à la deſcription de cette Iſle, ſi l'on conſidere qu'elle étoit encore déſerte, & que les Hollandois lui ayant donné le nom de *Maurice*, qu'elle a conſervé juſqu'à ce qu'elle ait pris celui d'*Iſle de France*, ils s'y ſont attribué long-tems une ſorte de droit.

T. VIII. N°. 3.



1. Sables. 2. Havre. Latitude. 18 degrés 80 M



de 18 degrés 80 Minute. du Sud.

II. Voyage des Hollandois. Van Nek. 1598.

extraordinaire de bois. Le prompt rétabliſſement des malades fit juger que l'air y étoit fort ſain. La mer y eſt ſi poiſſoneuſe, que d'un coup de ſeine on prenoit un demi tonneau de poiſſon. On prit une raie, qui ſervit pour deux repas à l'équipage entier d'un Vaiſſeau. Les tortues y étoient ſi groſſes, que ſix hommes pouvoient s'aſſeoir dans une ſeule écaille. A l'égard des oiſeaux, jamais les matelots Hollandois n'avoient tant vû de tourterelles. Ils en prenoient juſqu'à cent cinquante dans un après-midi. Les herons, plus ſauvages, s'envolerent lorſqu'ils furent pourſuivis, & ſe percherent d'abord ſur des arbres. Enſuite ils diſparurent tout-à-fait. On ne vit qu'un petit nombre d'oies; mais celui des perroquets gris étoit ſurprenant. On admira particuliérement certains oiſeaux de la grandeur d'un cygne, qui ont la tête groſſe, & une peau par-deſſus en forme de capuchon. Trois ou quatre plumes noires leur tiennent lieu d'aîles, & leur queue n'eſt compoſée que de quatre ou cinq plumes griſâtres & friſées. Leur chair eſt ſi dure & ſi coriace, excepté celle de l'eſtomac, dont on mange plus facilement, que les Hollandois leur donnerent le nom de *Walg-vogels*; c'eſt-à-dire, dans leur langue, *Oiſeaux de dégoût*. D'ailleurs l'abondance des tourterelles, qu'ils trouvoient excellentes, leur faiſoit rejetter tout ce qui leur paroiſſoit moins agréable.

Ses animaux.

Warwick, qui commandoit depuis qu'on s'étoit ſéparé de l'Amiral, fit ſuſpendre à un arbre une table de bois, ſur laquelle il fit graver les armes de Hollande, de Zélande & d'Amſterdam, avec cette inſcription en Portugais: *Chriſtianos Reformados*. Il y fit enfermer de pieux un eſpace d'environ quatre cens toiſes, où il fit ſemer & planter, comme dans un jardin, des fruits, des grains & des légumes, pour faire l'épreuve du terroir. Il y laiſſa auſſi quelques poules, dans la vûe d'y faire trouver aux Vaiſſeaux qui vont aux Indes diverſes ſortes de rafraîchiſſemens (74).

Il remit à la voile, & le reſte de ſa navigation fut heureux; mais il avoit été devancé par l'Amiral, qui arriva le 26 de Novembre, avec les trois autres Vaiſſeaux, dans la rade de Bantam. Il faut ſuppoſer que les Hollandois n'avoient pas attendu qu'ils euſſent jetté l'ancre devant cette Ville, pour concerter les moyens de rentrer en grace avec le Gouverneur. Les excès auxquels ils s'étoient emportés, dans le premier voyage, devoient leur faire craindre de trouver dans l'Iſle autant d'ennemis que d'habitans. Ils firent deſcendre à terre Corneille *Hemskerk*, Commis de l'Amiral, pour ſonder les diſpoſitions. Ses ordres portoient de rechercher la faveur & l'amitié des Inſulaires, ſans leur rappeller le ſouvenir du paſſé, & de demander au Gouverneur, ou au Chepate, la permiſſion d'établir avec eux un Commerce honnête & tranquille.

Arrivée de l'Amiral à Bantam.

Hemskerk trouva toute la Ville revoltée contre ſes propoſitions. Les habitans n'avoient pas plutôt vû paroître la Flotte, qu'ils s'étoient attendus à de nouvelles hoſtilités. Ils ne doutoient pas que ce ne fût la même qui les avoit inſultés l'année précédente, & qu'elle n'eût tenu la mer depuis ce tems-là pour exercer la piraterie. Les Portugais, qui leur en avoient fait prendre cette idée, ne manquerent pas de la fortifier par leurs repréſentations, & de leur inſpirer de nouvelles terreurs. Hemskerk revint à bord, après avoir fait des efforts inutiles pour juſtifier ſa Nation.

Il eſt regardé comme ennemi.

(74) Page 451 & ſuiv.

II. Voyage des Hollandois. Van Nek. 1598.

Dans cet embarras, on prit le parti de faire descendre Abdul (*), qui servoit de Pilote à l'Amiral, & de remettre entre ses mains une négociation dont on commençoit à sentir les difficultés. Ce Guzarate, qui avoit quantité d'amis dans la Ville, eut l'adresse de les adoucir en faveur des Hollandois; & dans l'espace de peu de jours il poussa si vivement son entreprise, qu'il engagea le Gouverneur à recevoir quelques députés de la Flotte. C'étoit avoir gagné beaucoup, & l'on ne douta point que dès la premiere audience les civilités & les présens ne fissent le reste. En effet, les députés furent bien reçus; & le Chepate, qui représentoit pour le Roi, écouta favorablement leurs explications. Les présens consistoient en une coupe dorée, quelques piéces de velours & d'autres étoffes de soie, de beaux verres & des miroirs dorés. Ils présenterent en même-tems les Patentes des Etats Généraux & du Prince Maurice. Après cette cérémonie, on convint facilement des articles du Commerce, & dès le lendemain il fut ouvert avec tant de succès, qu'en moins de cinq semaines les trois Vaisseaux furent presqu'entierement chargés (75).

Le Pilote Abdul fait recevoir les Hollandois à Bantam.

Commerce favorable.

Cependant il ne leur fut pas avantageux qu'Abdul eût annoncé l'arrivée de cinq autres Navires, qui devoient même être suivis d'un plus grand nombre. L'attente d'un si grand Commerce fit tenir d'abord le poivre fort cher. Mais les Hollandois, charmés de voir prendre un tour si favorable à leurs espérances, ne laisserent pas d'achever leur cargaison. Leur joie fut au comble en voyant arriver, un mois après, le Vice-Amiral Warwick avec ses cinq Vaisseaux. Ils se hâterent d'en charger un de tout ce qui restoit de poivre aux habitans; & dans l'impatience de porter de si bonnes nouvelles à la Compagnie, l'Amiral partit le 11 de Janvier 1599, avec les quatre Vaisseaux chargés. Leur cargaison étoit de quatre cens lastes de poivre, cent de cloux de girofle, & une quantité médiocre de fleur de muscade & de canelle. Ils arriverent heureusement au Texel le 19 de Juin, après un voyage de huit mille lieues, qui n'avoit pas duré plus de quinze mois (76). L'unique accident de ce retour, fut le châtiment que l'Amiral imposa au Contre-maître d'un des quatre Vaisseaux, pour avoir osé frapper le Maître. Cet Officier, qui se nommoit Pierre *Gisbrechts*, fut condamné à demeurer dans l'Isle déserte de Sainte Hélene, où on lui laissa néanmoins une certaine quantité de pain, d'huile & de riz, avec des hameçons pour la pêche, de la poudre & un fusil (77).

1599. Retour de l'Amiral en Hollande avec quatre Vaisseaux.

Warwik demeure avec les quatre autres Vaisseaux.

Warwick ayant succedé à la qualité d'Amiral pour les quatre autres Vaisseaux, l'*Amsterdam*, la *Zélande*, la *Gueldres* & l'*Utrecht*, quitta Bantam le 8 de Janvier, pour se rendre aux Isles Moluques. Il mouilla sans défiance devant Jacatra, parce que la Flotte de l'année précédente n'avoit eu rien à démêler avec cette Ville. Le 22, il s'approcha aussi librement de Tubaon, où les premiers Hollandois n'avoient reçu que des faveurs & des civilités du Roi. Ensuite les quatre Vaisseaux s'étant séparés, l'Amiral & l'*Utrecht* allerent jetter l'ancre devant l'Isle de *Madure*, tandis que les deux autres s'approcherent de *Joartam*, pour chercher un Pilote-côtier qui voulût conduire la Flotte aux Moluques. Dans l'intervalle de cette séparation, quarante hommes, tant de l'Amiral que de l'*Utrecht*, qui sans faire réflexion aux querelles de l'année précédente avoient pris terre à Madure, furent arrêtés dans une Ville nommée

Imprudence des Hollandois.

(*) Voyez la Relation précédente.
(75) Pages 457, 458.
(76) Page 459 & suiv.
(77) Page 460.

Arosabaia. Cet incident, qui fut auſſi-tôt communiqué aux deux autres Vaiſſeaux, les fit hâter de rejoindre l'Amiral. Mais il merite d'être expliqué avec plus d'étendue.

II Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

L'Amiral & l'*Utrecht* ayant pris leur cours vers la pointe occidentale de l'Iſle de Madure avoient mouillé devant la petite Ville d'Aroſabaia, Place forte, dont les murailles & les portes ſont fort épaiſſes & munies de plateformes, où les habitans font la garde pendant toute la nuit. Ils avoient envoyé une chaloupe & un canot, pour acheter du riz & d'autres rafraîchiſſemens. La chaloupe s'étant chargée de riz avoit touché au fond, & s'étoit trouvée obligée d'attendre le retour de la matée pour ſe remettre à flot. Pendant ce tems-là, un Seigneur de l'Iſle avoit repréſenté au Roi que ces Etrangers étoient les mêmes qui avoient tué, l'année précédente, un grand nombre de ſes Sujets; & le reſſentiment des Inſulaires s'étoit échauffé ſi vivement, qu'ils avoient arrêté la chaloupe & le canot. *Schuermans*, Commis de l'Amiral, s'étoit rendu au rivage avec quatre hommes, dans un autre canot, pour s'informer de ce qui pouvoit retarder ces deux bâtimens. Il y avoit été arrêté comme eux. On lui avoit ôté ſon chapeau, ſon épée & ſon argent, pour le conduire avec tous les autres, qu'on avoit auſſi déſarmés, dans une petite maiſon, où quelques-uns d'entr'eux avoient même été dépouillés. Le Roi avoit fait enlever deux pierriers & toutes les armes qui étoient dans la chaloupe. Enfin les priſonniers avoient obtenu de ce Prince la permiſſion d'envoyer à bord trois d'entr'eux, pour avertir l'Amiral de ce qui ſe paſſoit, mais à condition de revenir ſur le champ; & la crainte d'expoſer leurs compagnons à d'autres violences par le moindre retardement, leur avoit fait exécuter fidellement leur promeſſe (78).

Leur querelle avec le Roi de Madure.

Il en fait arrêter un grand nombre.

Telle étoit la ſituation de cette affaire à l'arrivée des deux Vaiſſeaux. Il ne paroiſſoit pas que la vie des priſonniers fût menacée; mais l'intention du Roi étoit apparemment de vendre leur liberté fort cher. On tint Conſeil dans la chambre de l'Amiral. Le parti de la négociation étant le ſeul qu'il y eût d'abord à tenter, on s'expliqua par des Lettres & des réponſes qui la firent traîner pendant pluſieurs jours. Les propoſitions du Roi parurent exceſſives. Il demandoit, pour la délivrance des quarante priſonniers (79), deux des plus groſſes piéces de canon qui fuſſent à bord de l'Amiral, pluſieurs piéces de drap & de velours, & mille piéces de huit. L'Amiral rejetta ces demandes. Il fit déclarer qu'il n'étoit pas maître de diſpoſer du canon, mais qu'il étoit prêt à compoſer pour une ſomme d'argent. On continua pendant quelques jours de négocier ſur ce fondement. Les difficultés, de la part des Inſulaires, ſembloient augmenter par le délai. Cependant l'Amiral de l'Iſle, qui étoit favorable aux Hollandois, obtint du Roi la liberté de huit ou neuf des priſonniers, qui retournerent à bord dans le canot. Mais à peine furent-ils partis que les Inſulaires ſe repentirent de cette complaiſance & firent conduire les autres dans un Bourg, où ils furent étroitement gardés. Le lendemain ils furent menés tous, à l'exception du Commis, du Pilote & de quelques autres, dans une caverne ou une eſpece de baſſe-foſſe, ſur le ſommet d'une montagne. Là, ils n'eurent pour lit que des feuilles d'arbre, & pour nourriture, que ce qu'un de leurs gardes alloit mandier pour eux dans les Villages voiſins (80).

Négociations inutiles.

Les priſonniers Hollandois ſont maltraités.

(78) Page 473 & ſuivantes. (79) Page 475. (80) Pages 474, 475.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

L'Amiral fut si peu informé de leur sort, qu'ignorant même où ils avoient d'abord été conduits, il croyoit que la plupart d'entr'eux étoient encore dans la chaloupe. Il assembla le Conseil; &, dans cette idée, on résolut d'entreprendre quelque chose pour les délivrer. La chaloupe étant à l'entrée du Port, il paroissoit facile de surprendre les gardes & de leur enlever leur proie. On mit cent cinquante hommes dans trois chaloupes & trois canots. Cette petite flotte découvrit, en approchant de la terre, une multitude de gens & deux Portugais avec des bannieres de paix, qui vinrent au-devant d'eux pour les assurer que les Insulaires ne desiroient qu'un prompt accommodement. C'étoit un artifice pour leur donner le tems de se mettre en défense. Vingt hommes des chaloupes eurent l'imprudence de sauter à terre sur la foi de cette déclaration. On tira sur eux de toutes parts. Il en demeura trois ou quatre sur la poussiére; & le Vice-Amiral, qui commandoit le détachement, sauva les autres en les faisant rentrer promptement dans sa chaloupe (81).

Tentative pour les délivrer.

Son mauvais succès.

La colere des Hollandois devint si vive, qu'ils ne balancerent point à s'avancer vers la Ville. Ils en étoient fort proches, lorsqu'ils s'apperçurent que les habitans faisoient une sortie par une autre porte, pour les enfermer dans le havre. Leur premier soin fut d'envoyer deux canots à la barre & de s'en assurer, parce qu'ils avoient conçu que si leurs ennemis se rendoient maîtres de la barre, ils s'y trouveroient pris comme dans un filet. Pendant ce tems-là, on ne cessoit pas d'escarmoucher de part & d'autre. Les Insulaires tiroient leurs pierriers. Il se servoient aussi de leurs fusils & de leurs arcs. L'espérance de ces Barbares étoit de forcer les Hollandois à consumer toute leur poudre, dans l'opinion qu'ensuite ils en auroient bon marché. Mais une grosse tempête qui s'éleva presque subitement, & la marée d'ailleurs qui commençoit à se retirer, obligerent les chaloupes & les canots de se retirer vers la Flotte. En sortant du havre, une des chaloupes, montée de trente-six hommes, fut renversée par les vagues. Un canot qui portoit treize hommes eut le même sort. Ce double malheur coûta la vie à plusieurs Hollandois, dont les uns se noyérent, & les autres furent tués par les Insulaires. Quelques-uns, qui furent jettés sur le rivage, du côté où se trouvoit un Renégat de Tuban qui étoit ami de leur Nation, obtinrent la vie en sa faveur. On se contenta de les faire mettre à genoux & de leur répandre une poignée de sable sur la tête, pour marquer la grace qui leur étoit accordée. Mais tous ceux que les flots jetterent de l'autre côté, furent massacrés sans pitié. La fureur de leurs ennemis alloit jusqu'à se jetter dans l'eau pour les tuer. Il n'en échapa que vingt-cinq, qui furent conduits le soir dans les prisons de la Ville. On chargea de fers le Trompette & le Caporal. Tous les autres furent liés ensemble, quoique trois d'entr'eux fussent dangereusement blessés (82).

Massacre des Hollandois.

Le 6 de Février, ils furent transferés dans la même caverne où leurs compagnons étoient déja renfermés. Mais dès le lendemain on les fit sortir tous de ce cachot, pour retourner à la Ville. Le Trompette & le Caporal furent conduits devant le Roi, qui leur offrit des femmes & d'autres gratifications s'ils vouloient s'attacher à son service. Ils répondirent qu'ils étoient résolus de se rembarquer avec leurs amis, & qu'ils esperoient que l'Amiral finiroit leur capti-

(81) Page 476. (82) Page 478 & suiv.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

vité. Le nombre des prisonniers montoit à cinquante & un. On leur fit traverser la Ville, pour être transportés dans une petite Isle, où ils furent gardés à vûe jour & nuit.

Réflexions qui font desirer la paix à l'Amiral.

Cependant l'Amiral considera qu'il n'avoit pas fait le voyage des Indes pour y porter la guerre, & qu'au fond l'entreprise du Roi de Madure n'étoit qu'une représaille, qui n'étoit pas même égale aux outrages que son Isle avoit reçus de la premiere Flotte. Cette réflexion lui fit prêter l'oreille à de nouvelles propositions de paix. On convint enfin de deux mille piéces de huit pour la rançon des prisonniers; à condition que s'ils n'étoient pas renvoyés tous à la fois, le payement se feroit à proportion du nombre, en draps ou en argent, au choix des Insulaires. Le 14 ils se retrouverent tous sur la Flotte, à l'exception de deux matelots, qui demeurerent volontairement dans l'Isle contre l'intention de l'Amiral. Le soir du même jour, les quatre Vaisseaux mirent à la voile pour les Moluques, avec le chagrin d'avoir payé bien cher pour les fautes d'autrui (83).

Il se rend aux Isles Moluques.

Le 3 de Mars, étant entrés dans le détroit d'Amboine, qui est extrêmement étroit, ils mouillerent sur la côte, devant une petite Ville qui se nomme *Iton*. L'Isle d'Amboine, que quelques-uns mettent au nombre des Moluques (84) est très-fertile en cloux de girofle, & en divers sortes de fruits, tels que des oranges, des limons, des citrons, des noix de cocos, des bananes, des cannes de sucre, &c. Les Hollandois étoient bien éloignés de prévoir qu'en moins de quatre ou cinq ans ils deviendroient les maîtres d'un pays si riche, après en avoir chassé les Portugais. Ils ne pensoient qu'à charger leurs quatre Vaisseaux de cloux de girofle. Les apparences furent flateuses pour leurs désirs.

Comment il y est reçu.

Dès le lendemain ils virent paroître l'Amiral d'Amboine, qui fit le tour de leur Flotte avec trois des plus belles Galeres de l'Isle, que les habitans nomment *Caracores* ou *Caracoles*. Elles étoient montées d'un nombreux équipages, & de tout ce qui sert à la guerre & à la mer. Cette volte fut accompagnée de grands témoignages de joie. Les Insulaires chantoient. Ils frappoient sur des bassins de cuivre, & sur de longs tambours qu'ils tenoient sous le bras. Les voix s'accordoient avec le son de ces instrumens, & les Rameurs suivoient la cadence. Chacune des trois Caracores étoit armée de trois pierriers, dont l'Amiral fit faire une double décharge à l'honneur des étrangers. Les Hollandois firent aussi leur salve. Mais toutes ces affectations de zéle & d'amitié ne les empêcherent pas de faire bon quart, sur-tout lorsqu'ils furent informés que les Insulaires avoient fait pendant toute la nuit une garde exacte sur le rivage.

Il obtient la liberté du Commerce.

L'Amiral Indien étant monté à bord de l'Amiral Hollandois, lui demanda quel étoit le dessein de son voyage. Warwick lui fit une réponse dont il parut fort satisfait. Il invita les Hollandois à descendre. Sur cette offre, le Vice-Amiral se rendit le lendemain au rivage. Il y fut reçu avec beaucoup de civilité, sous une tente de voiles de Vaisseaux. Cette premiere conférence dura plus de trois heures. Elle fut renouvellée le 6, & tous les Commandans de l'Isle promirent au Vice-Amiral de lui faire trouver assez de girofle pour la charge de deux Vaisseaux. En revenant à bord, il y amena le frere du Roi

(83) Page 479. (84) Page 481.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

de Ternate, accompagné d'un grand nombre de Seigneurs du pays, qui avoient la curiosité de visiter les Vaisseaux.

Les Portugais chagrinent les Insulaires.

Malgré l'idée que l'Amiral avoit conçue du commerce d'Amboine, il rabbatit beaucoup de ses espérances lorsqu'il eût appris par les offres mêmes des Insulaires, qu'il n'y trouveroit que la charge de deux bâtimens. Les troubles de l'Isle étoient peu favorables au commerce. Quoique les Portugais n'y fussent pas absolument les maîtres, ils possedoient encore un Fort vers la pointe occidentale, d'où ils incommodoient beaucoup les Habitans; & l'arrivée des Hollandois leur causant de l'ombrage, ils faisoient des mouvemens considérables, pour les dégoûter de leur entreprise par la crainte d'une guerre à laquelle il les croyoient peu disposés. En effet Warwick y avoit si peu de penchant, que ses ordres au contraire portoient de l'éviter. Cependant il résolut d'accepter ce qui lui étoit offert à Amboine, & d'envoyer deux de ses Vaisseaux à Banda, pour y charger des noix & de la fleur de muscade. Ainsi les deux Navires *Zelande* & *Gueldres* furent nommés pour cette expédition (85).

Les quatre Vaisseaux Hollandois se séparent.

Ils partirent le 11 de Mars; & dès le 14 au soir ils eurent la vûe de l'Isle de Banda, qui leur demeura au Sud-Est (86). La nuit suivante, ils passerent sous celle de Setton (87), qui n'est qu'à cinq lieues au Nord-Ouest de Banda.

Isle habitée par le Diable.

Les Hollandois furent extrêmement surpris des marques de frayeur que leurs Lamaneurs Indiens donnerent à la vûe de cette Isle. Ils apprirent d'eux non-seulement qu'elle est inhabitée, mais que tous les Insulaires voisins la croient occupée par le diable, & que jamais ils n'ont eu la hardiesse d'y aborder. Comme on rangeoit la côte d'assez près, les Lamaneurs prirent des gaffe & se placerent à l'avant des Vaisseaux, poussant de toute leur force, pour passer plus promptement cette dangereuse terre. Lorsqu'ils étoient las de p ser, ils mettoient la gaffe devant eux, sans permettre qu'on y touchât, & sans vouloir s'en désaisir avant qu'on eût passé l'Isle. Au moindre bruit, ils se mettoient à siffler & à chanter, comme pour adoucir l'ennemi; & les railleries des Hollandois ne partageoient pas même leur attention. Le 15, on reconnut encore deux petites Isles, à une demie lieue Sud-Oueſt de Banda, l'une nommée *Pulo Ouay*, l'autre *Pulo Rim;* & le soir, ces deux Vaisseaux entrerent dans la riviere de Banda. Ils n'eurent pas plûtôt jetté l'ancre, qu'ils se virent environnés de Pirogues, qui leur apportoient des montres de fleur de muscade, de noix & de cloux, avec l'assurance qu'ils trouveroient suffisamment de quoi charger. Mais on leur conseilla de s'avancer, l'un jusqu'à la petite Ville d'*Ortartan*, l'autre à celle de Nera, qui est de l'autre côte de l'Isle. Ils se trouverent si bien de ce conseil, qu'après avoir reglé les conditions du commerce, ils ne furent occupés, pendant tout le mois d'Avril & les premiers jours de Mai, qu'à débarquer des marchandises & à les troquer pour celles du Pays. Du matin au soir on ne faisoit que péser à deux balances, & quelquefois dans un seul jour on recevoit deux lastes ou quatre tonneaux d'épiceries. On ne payoit d'abord que soixante réales de huit, pour la barre de fleur de Muscade, qui pésoit cent livres, poids de Banda, & cinq cens vingt-cinq livres

Les Hollandois se rendent à Banda.

(85) Page 485. *Voyez ci-dessous la description de cette Isle.*

(86) A vingt-quatre lieues d'Amboine, par les quarante & un degrés & demi du Sud.

(87) Ou *Pulo*-Setton.

poids

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

poids de Hollande ; quarante-cinq réales, pour la barre de cloux de girofle, & ſix réales pour la barre de muſcade. Mais les Inſulaires augmenterent le prix à meſure que leurs marchandiſes vinrent à diminuer. L'Auteur remarque ici, comme un évenement aſſez extraordinaire, que le 8 de Mai un ſerpent d'onze pieds de long étant entré dans un des Vaiſſeaux y fut tué & mangé par l'équipage.

Nera, Capitale de l'Iſle.

Nera, où le Vice-Amiral étoit venu mouiller, eſt la capitale de l'Iſle. Les Hollandois y furent témoins d'un évenement fort tragique. Il s'étoit élevé depuis pluſieurs années, à l'occaſion de quelques arbres qui avoient été abbatus dans le territoire de Nera, une guerre ſi vive entre ſes habitans & ceux d'une autre petite Ville, nommée *Labbetacra*, qui n'en eſt éloignée que d'une lieue, que ces deux peuples ne ſe rencontroient jamais ſans en venir aux mains avec la derniere fureur. Un jour les Labbetacres, (c'eſt le nom que leur donne l'Auteur) ſe préſenterent devant Nera avec huit Caracores, & tuerent ou bleſſerent un grand nombre de leurs ennemis. Dans le reſſentiment de cette inſulte, ceux de Nera partirent peu de jours après avec cinq Caracores, & tournerent leur vengeance contre une petite Iſle nommée *Wager*, dont les habitans s'étoient unis avec les Labbetacres. Ils en maſſacrerent une partie, dont ils rapporterent les têtes enfilées dans des cordes, pour témoignage de leur triomphe. Entre un petit nombre de priſonniers, ils amenerent une femme, qu'ils fendirent enſuite du haut en bas, par le milieu du corps ; & pendant cinq ou ſix jours, ils ſe promenerent en montrant leurs ſabres teints du ſang de leurs ennemis. Enfin les têtes furent paſſées dans pluſieurs perches, & portées en cet état devant la maiſon du Sabandar, ſous un arbre, où elles furent expoſées l'eſpace d'une heure ſur une groſſe pierre ; après quoi, elles furent enveloppées dans des toiles de coton blanc, & miſes dans de grands plats pour être jettées en terre, au milieu d'une épaiſſe fumée d'encens (88).

Guerre cruelle.

Barbarie des vainqueurs.

Premier Comptoir des Hollandois.

L'effroi que les Hollandois conçurent de cette barbarie n'empêcha pas le Vice-Amiral de louer une maiſon à Nera & d'y laiſſer vingt de ſes gens, avec de l'argent & des marchandiſes pour acheter des noix & de la fleur de muſcade (89). Il eut ainſi l'honneur d'avoir établi le premier comptoir de la Compagnie aux Indes orientales, dans la vûe d'y tenir des marchandiſes toujours prêtes pour le chargement des Vaiſſeaux qui arriveroient de l'Europe. Il deſcendit à terre le 2 de Juillet, pour recommander ce nouvel établiſſement au Sabandar & aux Seigneurs de l'Iſle. Le 5, il mit à la voile, avec la ſatisfaction que donne le ſuccès d'un riche commerce. Rien ne l'obligeant de réjoindre l'Amiral à Bantam, il prit ſa route vers le Cap de Bonne-Eſpérance, d'où il ſe rendit heureuſement au Port d'Amſterdam, dans le cours du mois d'Avril de l'année ſuivante. La joie de le voir arriver avec tant de richeſſes porta les Directeurs de la Compagnie à faire expoſer ſes cargaiſons aux yeux du peuple. Les noix muſcades étoient ſi belles & ſi ſaines, qu'on en tira de l'huile. Jamais on n'en avoit vû de ſi parfaites à Liſbonne. Toutes les maiſons voiſines furent comme embaumés d'un ſi précieux parfum (90).

Retour de deux Vaiſſeaux, & joie qu'ils apportent à Amſterdam.

Warwick travailloit de ſon côté à ſe procurer le même ſuccès ſur la côte

Warwick continue ſon Commerce à Amboine.

(88) Page 488 & ſuiv. (89) Pages 498, 499. (90) *Ibidem.*

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

d'Amboine. Mais tandis qu'il n'étoit occupé que des soins du commerce, il fut surpris de voir arriver deux Jonques de guerre Javanoises, que les habitans de l'Isle avoient appellées à leur secours, dans le dessein d'attaquer les Portugais, & de se délivrer des insultes qu'ils recevoient continuellement du Fort. Ces troupes auxiliaires causerent d'autant plus de joie, que les hostilités paroissoient redoubler depuis l'arrivée des Hollandois. Les Portugais tenterent une entreprise sur une petite Ville, d'où ils furent repoussés avec perte. Quelques Hollandois s'étant joints aux Insulaires pour marcher contr'eux, cette générosité volontaire excita la reconnoissance & l'affection de tous les habitans, qui n'avoient osé se flatter que des Européens voulussent prendre parti contre le Roi d'Espagne & les Portugais (91). Leur zéle en devint plus ardent pour le commerce. On échangeoit des marchandises pour du clou de girofle. Mais il n'y étoit pas en abondance. Cette raison, joint au trouble de la guerre, détermina l'Amiral à lever l'ancre pour se rendre aux Moluques (92).

Il se rend à Ternate.

Il mouilla le 22, sur quinze brasses, devant l'Isle de Ternate. Quatre jours après, le Roi de l'Isle s'approcha des deux Vaisseaux Hollandois, & fit prier l'Amiral de passer dans sa Caracore. Ils s'y entretinrent assez long-tems par le ministere de leurs Interprêtes. L'Amiral pressa inutilement le Roi d'entrer dans son Vaisseau. Ce Prince s'excusa d'abord sur la difficulté de l'échelle. On la fit aussi-tôt couvrir de drap. Mais lorsqu'on eut ôté ce prétexte il déclara qu'il étoit trop tard, & que le coucher du Soleil l'avertissoit qu'il étoit tems de faire sa priere.

Galanteries du Roi de cette Isle.

Le lendemain, il revint aux Vaisseaux, avec trente-deux Caracores fort bien équipées, & montées de plus de cent pierriers de fonte. Cette Flotte Indienne fit trois fois le tour des bâtimens Hollandois, avec un air de triomphe; c'est-à-dire, en frappant sur des bassins, dont le son étoit accompagné de celui des voix & d'un grand nombre de tambours. L'Amiral inquiet de tous ces mouvemens fit préparer son canon & les autres armes. Une partie des équipages fut placée dans les bas des Navires, & le reste sur les ponts. Cependant la Caracore du Roi fut la seule qui s'approcha. Mais ce Prince réfusa toujours de passer à bord. Il y envoya un de ses Capitaines, qui tint de sa part quelques discours civils à l'Amiral. Les deux côtés de la Caracore royale offroient une galerie en forme d'échafaut, occupée par deux rangs de Rameurs. L'usage qu'ils faisoient de leurs rames n'empêchoit pas qu'ils n'eussent auprès d'eux leurs javelines & leurs boucliers. Chacune des autres Caracores étoit montée d'environ deux cens hommes bien armés à leur maniere, mais avec peu de fusils, & mal exercés d'ailleurs dans l'art de s'en servir. Quelques-uns de leurs pierriers avoient trois volées, qui pouvoient tirer à la fois (92); mais ils font peu d'usage de cette artillerie.

Sur le soir, le Roi s'étant rapproché des Vaisseaux fit mettre en mer une Pirogue, sur laquelle il pria l'Amiral de faire tirer un coup de canon. Le coup porta. Tous les Insulaires du cortége en marquerent beaucoup d'étonnement, & le Roi dit à l'Amiral qu'il ne croioit pas sa Caracore plus capable de résister au boulet, s'il eût été tiré dessus. On lui fit quelques présens, qui le disposerent enfin à permettre l'ouverture du commerce. La barre de cloux de gi-

Commerce & prix des marchandises.

(91) Page 501. (92) Page 502.

rofle fut reglée à cinquante-quatre réales de huit. Elle eſt de ſix cens livres dans l'Iſle de Ternate, & de cinq cens ſeulement dans l'Iſle d'Amboine. On apprit aux Hollandois que les Iſles Moluques, c'eſt-à-dire, Ternate, Tidor, Bachan & Motier, rapportent chaque année quatre mille ſix ou ſept cens barres de girofle (93).

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

Enfin, le Roi conſentit, le 25 de Juillet, à ſe rendre à bord de l'*Amſterdam*, & ſa curioſité, qui n'avoit fait que s'enflammer par un ſi long délai, lui en fit viſiter juſqu'aux moindres parties. Tout ce qui s'offroit à ſes yeux lui cauſoit de l'admiration. Le ſoufflet de la cuiſine lui parut une invention charmante. Il le porta auſſi-tôt à ſa bouche, & ſe mit à ſouffler long-tems de toute ſa force. Entre pluſieurs propoſitions qu'il fit à l'Amiral, il le pria de laiſſer quelques-uns de ſes gens dans ſon Iſle. Cette demande lui fût accordée dans un autre viſite, où l'on convint par un Traité formel, qu'on laiſſeroit cinq Hollandois à Ternate, pour continuer le commerce & garder les marchandiſes juſqu'au retour des Vaiſſeaux. François *Vanderdoes*, couſin du grand Bailli d'Amſterdam, fut nommé dans ce nombre (94).

Le Roi viſite les Hollandois. Sa curioſité.

Le Roi qui regnoit alors à Ternate étoit un gros homme d'environ trente-ſix ans, qui avoit l'humeur gaie & une paſſion extraordinaire de voir ou d'apprendre quelque choſe de nouveau. Un jour que pour lui faire honneur les Hollandois avoient jetté vingt ou trente fuſées, il parut ſi ſatisfait de cette invention, qu'il ſe rendit le lendemain à bord pour en apprendre l'uſage. Lorſqu'il ſe crut bien inſtruit, il n'eut rien de ſi preſſant que de faire l'eſſai de ſon ſçavoir. Il s'imagina qu'avec deux poignées de poudre, il pourroit fendre le plus grand arbre. Cette idée, qui lui vint à la vûe d'une groſſe poutre qu'il avoit apperçue devant ſon Palais, fut exécutée ſur le champ. Il fit percer la poutre avec une tarriere. Il remplit le trou de poudre; & l'ayant bouché d'un tampon de bois, auquel il jugea fort bien qu'il falloit laiſſer une lumiere, il y mit lui-même le feu. La poutre ſe fendit en droit fil. Ce ſuccès lui cauſa tant de joie, qu'il remercia vivement les Hollandois de leur inſtruction (95).

Son caractere.

Il s'étoit fait d'ailleurs une haute réputation de bravoure, & les Hollandois furent témoins de la vigueur avec laquelle il preſſa ſes ennemis dans une expédition qu'il entreprit contre Tidor. Le 20 de Juillet, s'étant embarqué avec ſes meilleurs troupes pour attaquer un Village de cette Iſle, il ſe jetta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuſe & tua pluſieurs de ſes ennemis. Mais ſa victoire fut ſouillée par une cruauté. Entre un grand nombre de priſonniers, on amena devant lui un neveu du Roi de Tidor, âgé d'environ vingt ans. Il le fit conduire ſur le bord de l'eau. Là par ſon ordre, on dit à ce malheureux jeune-homme de ſe laver les mains; & lorſqu'il ſe fut courbé pour obéir, on lui donna ſur le dos pluſieurs coups de ſabre qui le fendirent d'un côté à l'autre. Dans cet état on attacha ſon corps à une Pirogue, qui fut abandonnée aux flots (96).

Sa bravoure & ſa cruauté.

Les inclinations militaires du Roi Ternate, éclatoient juſques dans ſes exercices de dévotion. Sa Religion étant le Mahometiſme, il ne manquoit pas d'aller à la moſquée le jour du Sabbat. Mais il ſe faiſoit précéder d'un

Goût militaire & religieux.

(93) Page 503.
(94) Page 504.
(95) Page 514.
(96) Page 511.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

jeune garçon, qui conduiſoit un chevreau pour le ſacrifice, & qui portoit un ſabre ſur ſon épaule. Ce ſacrificateur étoit ſuivi d'une troupe de gens de guerre, derriere leſquels marchoit un Prêtre, avec un encenſoir à la main. Après le Prêtre marchoit le Roi, environné d'Eſclaves qui lui tenoient un paraſol ſur la tête, & ſuivi d'une autre troupe de ſoldats avec leur enſeigne déployée (97).

Occupations du Roi.

Ce Prince avoit tant de goût pour la mer qu'il y paſſoit une partie de ſa vie dans ſa Caracore, où il avoit un lit doré. Il n'y étoit jamais oiſif. Pendant que les Hollandois étoient dans la rade, il faiſoit ſouvent appeller le Pilote de l'Amiral, qui lui feuilletoit le Livre de Jean *Huygens*, & qui lui faiſoit entendre les explications des figures, Il y prenoit un plaiſir ſingulier, & ſes queſtions cauſoient quelquefois de l'embarras au Pilote. Quoiqu'il traitât les Hollandois avec beaucoup de familiarité, il gardoit la majeſté de ſon rang avec ſes ſujets. Les Seigneurs de ſa Cour, les Officiers de ſes troupes, les Ambaſſadeurs ne ſe préſentoient devant lui que les mains jointes & levées au deſſus de leur tête, d'où ils les baiſſoient avec un mouvement preſqu'inſenſible. Puis ils recommençoient à les élever & les baiſſoient encore, ſans diſcontinuer cette cérémonie pendant qu'ils demeuroient en ſa préſence. Les Seigneurs de ſa Cour étoient vêtus d'étoffes de ſoye ou de coton. Leurs haut-de chauſſes avoient à peu près la même forme que ceux des Portugais. Leurs pourpoints étoient de coton, ou d'une étoffe compoſée d'écorce d'arbres, que les habitans de l'Iſle fabriquent avec une induſtrie qui leur eſt propre. Les Hollandois ne trouverent dans la Nobleſſe de Ternate, que de la droiture & de l'honneur, avec plus de capacité & d'intelligence qu'ils n'en avoient reconnu dans celle de Java. Tous les Capitaines étoient d'un âge avancé; également reſpectables par leur expérience & par leur barbe grife (98).

Caractere de ſes Courtiſans.

Gladiateurs de Ternate.

Il avoit communiqué ſon humeur guerriere à ſes ſujets. Leurs armes étoient des javelines de bois ou de roſeaux, qu'ils lançoient fort adroitement avec la main, & des ſabres fort larges par le bout, avec des boucliers informes, qui n'étoient proprement que des bouts de planche. Mais les plus braves étoient une ſorte de gladiateurs, qui avoient la tête armée d'un caſque. Leur maniere de combattre étoit ſinguliere. Ils ſe tenoient ſur un pied, toujours prêts à faire un ſaut de l'autre, ſoit pour réculer ou ſe jetter en avant. Leur vanité étant égale à leur adreſſe, ils défioient les Hollandois au combat, & leur offroient même de ſe battre un contre ſix. Enfin un matelot de l'*Amſterdam* leur offrit de ſe battre ſeul à ſeul, avec l'épée & le poignard. Mais cette propoſition ne fut pas acceptée (99).

Cruautés dont on accuſe les Portugais.

Comme les Hollandois laiſſoient cinq hommes à Ternate, le Roi fort ſenſible à cette confiance leur fit l'honneur de les conduire à leur départ, & remercia le Ciel de lui avoir procuré des amis d'un caractere ſi conforme à ſes inclinations. Quand ils lui dirent que les Portugais avoient fait aſſaſſiner dans ſon Palais un Prince qui étoit à la tête de leur Republique, il leur répondit que les mêmes Portugais s'étoient ſaiſis de ſon Prédeceſſeur, qu'ils l'avoient haché en pieces, ſalé & tranſporté à Malacca (1); outrage, ajoûta-t'il, dont la vangeance lui étoit reſervée. En quittant l'Amiral, il déſira d'être

(97) Page 516. (98) Page 515. (99) Page 512. (1) Page 524.

II. Voyage des Hollandois. Warwick. 1599.

salué d'une décharge de toute l'Artillerie. On lui rendit volontiers cet honneur. Il avoit à sa Cour un renegat Portugais, homme intrigant & ruſé, dont les Hollandois rechercherent la faveur, comme une protection néceſſaire pour leur nouveau comptoir (2).

Isle d'Oba.

Ils leverent l'ancre le 19 d'Août. Le 30, ils reconnurent l'Isle d'*Oba*, où ils relâcherent le 6 de Septembre, dans l'eſpérance d'y prendre des rafraîchiſſemens, dont ils étoient fort mal pourvûs. La plûpart de ces Isles, ſi fécondes en épiceries, ne ſont pas également fournies des commodités néceſſaires à la navigation. Celle d'Oba en a tant d'autres à l'Oueſt, qu'il eſt impoſſible de les compter. Leur ſituation eſt par les deux degrés du Sud. On y trouva peu de ſecours, & la diſette augmenta ſi fort, que le 10 un fromage du poids d'environ ſept livres fut vendu douze florins & demi (3). Ainſi l'on eut beaucoup à ſouffrir juſqu'à la riviere de Jaccatra, où l'on n'arriva que le 13 de Novembre. Le 17, ayant fait voile vers Bantam, on rencontra deux Vaiſſeaux de Zelande, le *Barquelenque* & le *Soleil*, qui ſortoient de la rade de cette Ville, où ils avoient fait un heureux commerce depuis le départ de Warwick. Les mers des Indes commençoient à devenir familieres aux Hollandois.

Retour de l'Amiral à Bantam.

En arrivant à Bantam, l'Amiral fut reçu du Gouverneur avec de ſi vives marques d'eſtime & d'amitié, que pour répondre à ces ſentimens & les entretenir en faveur de ſa Nation, il lui fit préſent de la chaloupe dans laquelle il s'étoit rendu à terre, montée de deux pierriers & tendue de drap écarlate (4). Les deux Vaiſſeaux, après avoir encore paſſé quelques jours à charger du poivre, reprirent enfin la route d'Hollande. Ils mirent à la voile le 21 de Janvier de l'année 1600. Leur navigation ne fut troublée par aucune infortune. Mais étant arrivés le 16 de Mai à la vûe de l'Isle de Ste. Helene, ils y auroient pris volontiers quelques rafraîchiſſemens, s'ils n'y euſſent trouvé pluſieurs caraques Portugaiſes qui les obligerent de prendre une autre route. Le 30, ils reconnurent l'Isle de l'Aſcenſion, où quelques Matelots aborderent dans une chaloupe. Ils en viſiterent toutes les parties, ſans y trouver une goutte d'eau. La terre de cette Isle n'eſt proprement qu'un rocher brûlé, qu'on peut comparer à du charbon de forge. Cependant les Hollandois y virent des pourceaux, & ne purent s'imaginer de quoi ces animaux pouvoient vivre, dans un lieu où l'on n'apperçoit ni arbres, ni feuilles, ni herbes (5). Il eſt moins étonnant qu'il s'y trouve un grand nombre de mouettes, qui ſe laiſſent tuer facilement avec un baton. On y prit auſſi quantité de tortues, dont quelques-unes étoient ſi grandes qu'elles ne devoient pas peſer moins de quatre cens livres (6). Le reſte du voyage ayant été fort heureux, la Compagnie Hollandoiſe eut la ſatisfaction d'avoir vû revenir ſucceſſivement les huit Vaiſſeaux de ſa ſeconde Flotte, avec des richeſſes qui devinrent un ſecours & un encouragement pour de nouvelles entrepriſes.

1600. Son départ pour l'Europe.

Isle de l'Aſcenſion.

(2) Page 525.
(3) *Ibid.*
(4) Page 525.
(5) Page 527.
(6) Page 528.

Deſcription de l'Iſle de Java avant l'établiſſement des Hollandois.

1595. QUelques obſervations qui ſe trouvent répandues ſur l'Iſle de Java, dans les relations du premier tome de ce Recueil, ne diminueront rien du plaiſir qu'on doit prendre à voir ici du même coup d'œil tout ce qui appartient à l'ancien état de cette grande Iſle. On n'avertit le lecteur du préſent qu'on lui a déja fait, que pour le mettre en état de rapprocher ces morceaux diſperſés & de les comparer avec ce qu'il va lire (*).

Situation de l'Iſle. L'Iſle qu'on nomme ordinairement *Java*, & quelquefois la *grande Java*, pour la diſtinguer d'une autre Iſle qui n'en eſt pas éloignée & qui ſe nomme la *petite Java*, ou *Bali*, eſt ſituée à l'Eſt quart de Sud-Eſt de celle de Sumatra. On a crû long-tems que c'étoit une partie du continent meridional, qui s'appelle autrement *Terre auſtrale inconnue*, ou *Terre de feu*. Marco Polo lui donne trois cens lieues de circuit. D'autres l'ont fait commencer par les ſept degrés de hauteur du Sud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, ſans ſe croire certains de ſa largeur. Nos derniers Géographes la placent entre 123 & 134 degrés de longitude, & entre ſix & neuf degrés de latitude du Sud.

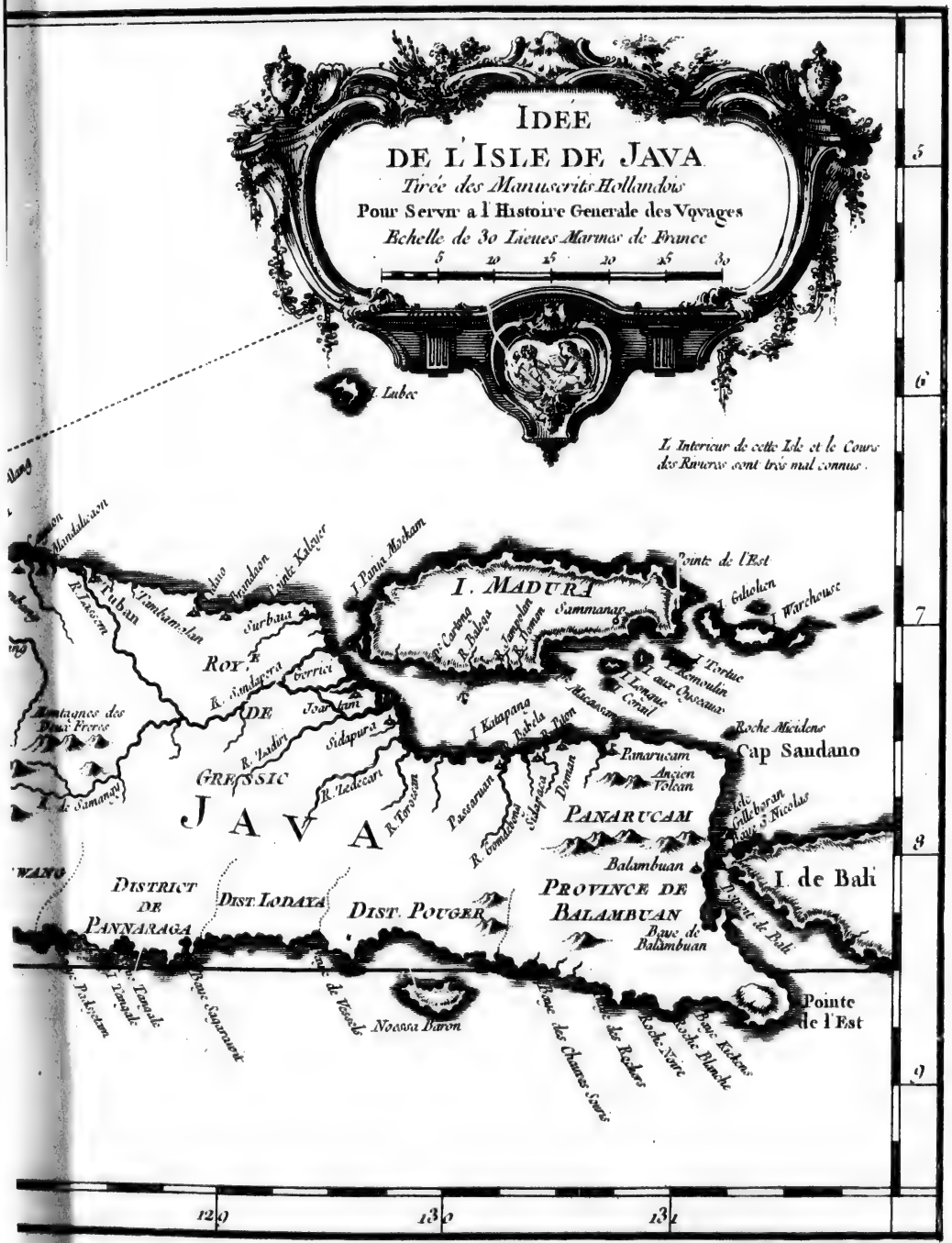
Origine de ces Inſulaires. Les habitans de Java n'ayant pas de lumieres bien éclaircies ſur leur origine, il y auroit beaucoup de témerité à s'en attribuer plus qu'eux. Ils ſe croient ſortis de la Chine. Leurs ancêtres, diſent-ils, ne pouvant ſupporter l'eſclavage où ils étoient réduits par les Chinois, s'échapperent en grand nombre; & vinrent peupler cette Iſle. Si l'on s'arrêtoit à leur phyſionomie, l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ne ſeroit pas ſans vraiſemblance. La plûpart ont, comme les Chinois, le front large, les joues grandes, & les yeux fort petits. Cette idée ſe trouve même confirmée par le témoignage de *Marco Polo*, qui ayant vécu parmi les Tartares avoit appris d'eux que la grande Java leur payoit anciennement un tribut, & qu'auſſi-tôt que les Chinois ſe furent révoltés contr'eux les Javanois ſecouerent auſſi le joug. On voit encore à Bantam un grand nombre de Chinois, qui viennent s'y établir pour ſe dérober aux rigoureuſes loix de la Chine.

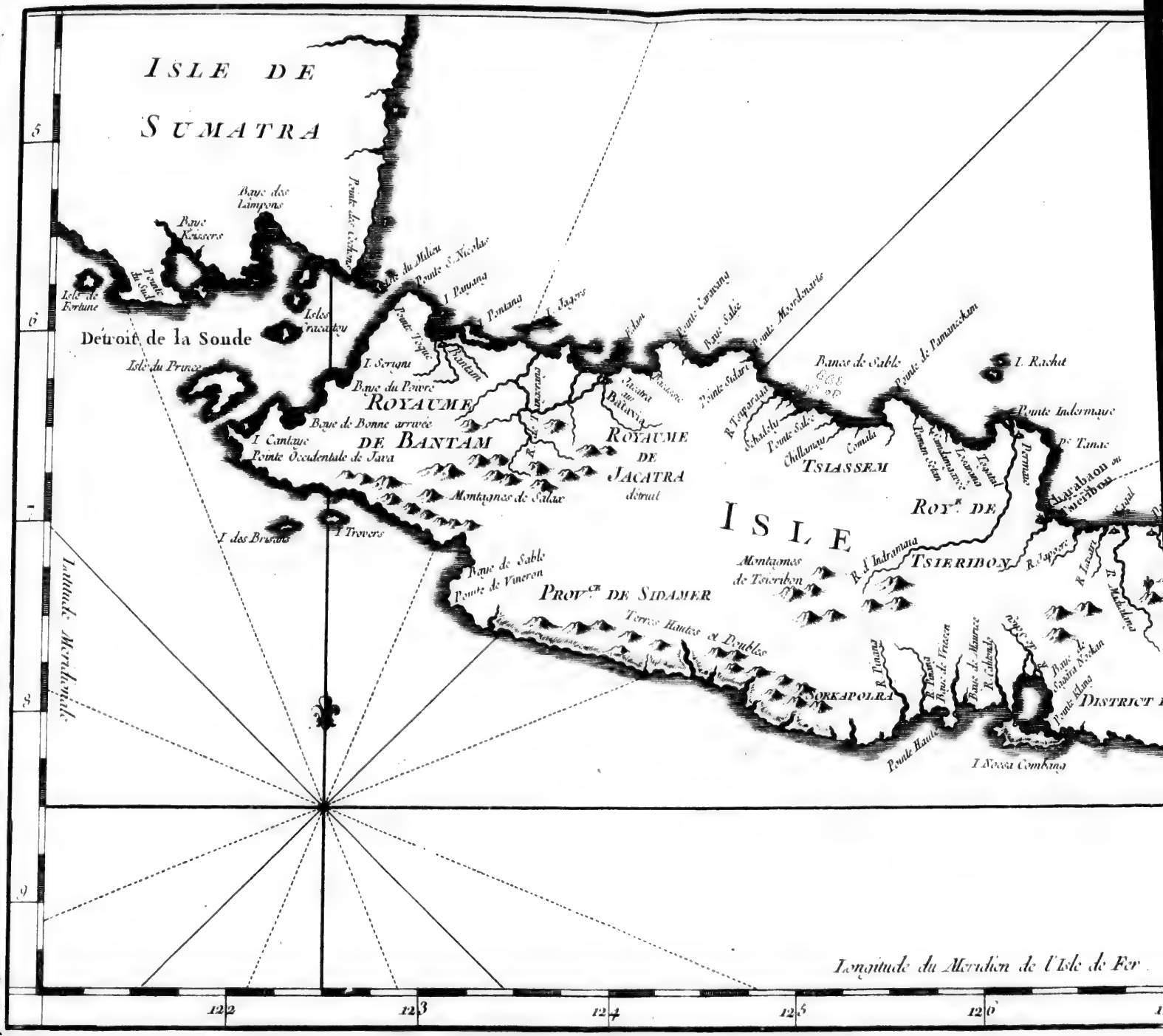
Chaque Ville a ſon Roi. On ne ſçauroit douter, du moins, que les habitans de Java n'ayent depuis long-tems leurs propres Rois. Il eſt arrivé dans cette Iſle, comme dans d'autres Pays, que faute de loix ou d'ordre bien établi dans la ſucceſſion, quantité de particuliers ont aſpiré au titre de Souverain, & ſe ſont formé de petits Etats par la force ou par l'adreſſe. Chaque Ville en compoſoit un, avec les terres de ſa dépendance; mais le Royaume de Bantam a toujours été le plus puiſſant. A l'égard de l'Empereur, dont tous les Rois de l'Iſle avoient long-tems reconnu l'autorité (**), on a vû dans le journal des Hollandois qu'il ne conſervoit plus qu'un vain nom, & qu'à peine rendoit-on quelques honneurs à la Majeſté de ſon rang.

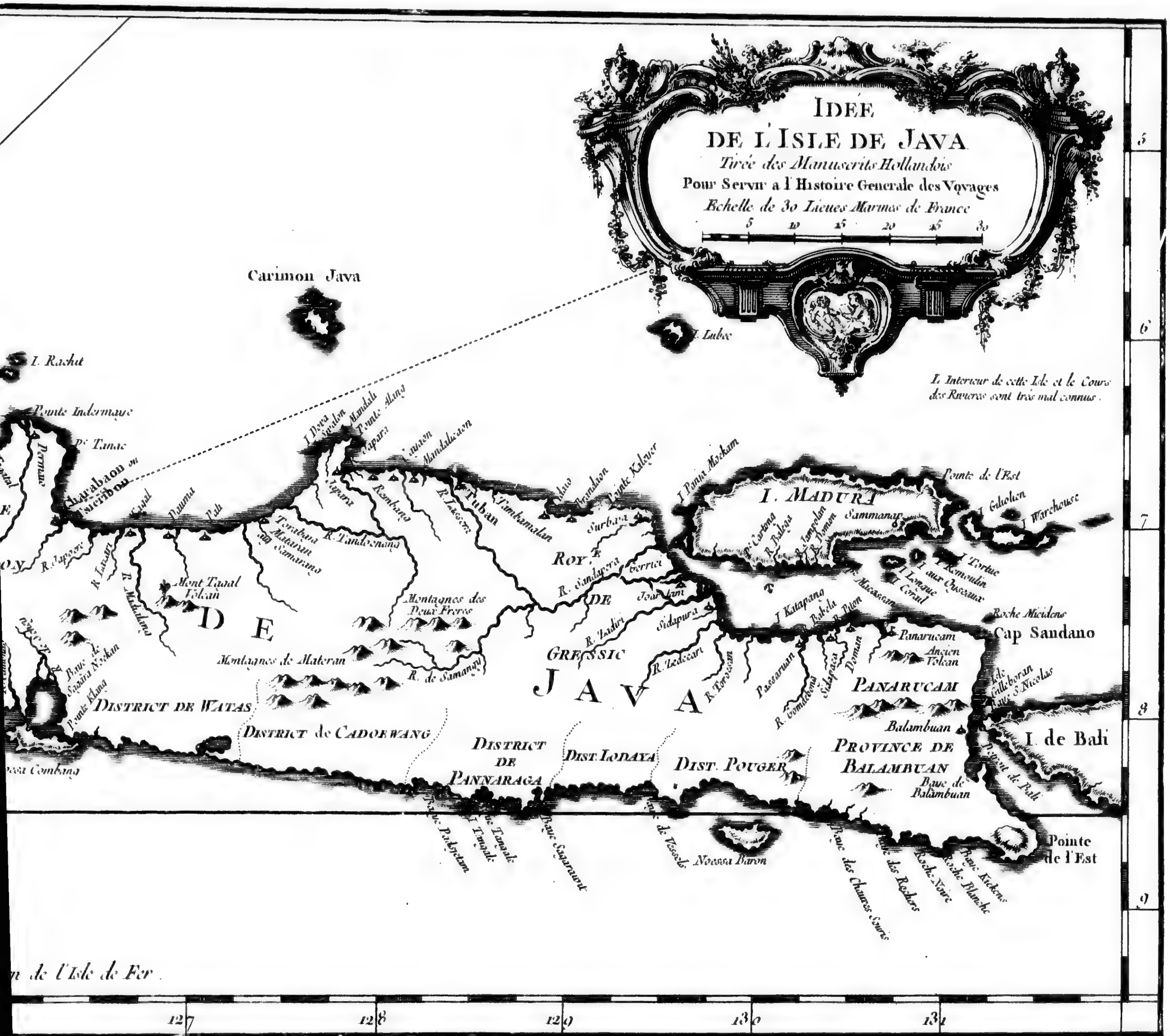
Villes principales de l'Iſle. Il eſt important d'obſerver ici l'ancien état des principales Villes de Java, pour les comparer dans la ſuite avec les changemens que les Hollandois y ont introduits. L'ordre naturel de cette revûe eſt de commencer par la pointe orien-

(*) Voyez la Relation de Scot & pluſieurs autres, où les Auteurs Anglois ſe ſont bornés à leur propre Nation, & n'ont pas eu d'ailleurs beaucoup de reſpect pour l'ordre.

(**) Nommé le *Mataram*.


IDEE
DE L'ISLE DE JAVA
Tirée des Manuscrits Hollandois
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Echelle de 30 Lieues Marines de France
5 10 15 20 25 30
I. Labec
Le Interieur de cette Isle et le Cours des Rivieres sont très mal connus.
I. MADURA
Pointe de l'Est
Sammanap
Warchouse
Roy.
DE
GRESSIC
JAVA
Cap Saudano
Panarucam
Ancien Volcan
PANARUCAM
Balambuan
I. de Bali
PROVINCE DE BALAMBUAN
DISTRICT DE PANNARAGA
DIST. IODAYA
DIST. POUGER
Pointe de l'Est
Roche Noire
Roche Blanche
120
130
134
5
6
7
8
9


ISLE DE SUMATRA
Baye des Lamyons
Baye Kaissere
Pointe du Sud
Isle de Fortune
Pointe des Cocos
Isle du Malheu
Pointe S.t Nicolas
I. Panaitan
Pontang
I. Jaques
Detroit de la Sonde
Isles Tracatan
Pointe Tinjoe
Bantam
Isle du Prince
I. Serigni
Baye du Poivre
ROYAUME DE BANTAM
Baye de Bonne arrivée
I. Cantaue
Pointe Occidentale de Java
Montagnes de Salak
I. des Brisans
I. Trovers
Baye de Sable
Pointe de Vincent
PROV.CE DE SIDAMER
Terres Hautes et Doubles
Montagnes de Tsieribon
ISLE
ROYAUME DE JACATRA detruit
Batavia
Pointe Carawang
Baye Sidari
Pointe Mordaware
Bancs de Sable
Pointe de Pamanockan
I. Rachat
R. Tegaregal
Pointe Sidari
Chilamay
Comala
TSIASSEM
Pointe Indermaye
Pointe Tanac
Permane
Roy.e DE TSIERIBOY
R. d'Indramaya
R. Japara
SOKAPOLRA
R. Pamana
R. Tisana
Baye de Tracen
Baye de Maurice
R. Cidenak
Pointe Haute
I. Nossa Combang
Latitude Meridionale
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
122
123
124
125
126



Tome VIII. N° I.re

tale & de descendre à celle de l'occident. On trouve d'abord *Balambuam*, Ville célebre & revêtue de bonnes murailles, qui étoit assiégée par le Roi de *Passaruan*, pendant le premier voyage des Hollandois. Elle a vis-à-vis d'elle l'Isle de Bali, dont elle n'est séparée que par un Détroit d'une demie lieue de large, qu'on nomme le Détroit de Balambuam.

Panarucan & son volcan.

A dix lieues au Nord de cette Ville, on trouve celle de *Panarucan*; où quantité de Portugais s'étoient établis, parce qu'ils y étoient amis du Roi & que le Port y est excellent. Il s'y fait un grand commerce d'Esclaves, de poivre long, & de ces habits de femmes qui portent le nom de conjorins dans le pays. Au-dessus de Panarucan est une grande montagne ardente, qui s'ouvrit pour la premiere fois en 1586, avec tant de violence qu'elle couvrit la Ville de cendre & de pierres, & tous les environs d'une épaisse fumée qui obscurcit pendant trois jours la lumiere du Soleil. Cet horrible embrasement fit perir dix mille Insulaires.

Passaruan.

On trouve six lieues plus loin la Ville de Passaruan, qui est arrosée par une belle riviere, & dont le Roi tenoit Balambuam assiégée au mois de Janvier 1597. Les Hollandois donnent une cause fort étrange à cette guerre. Le Roi de Passaruan, qui faisoit profession du Mahometisme, ayant demandé en mariage la fille du Roi de Balambuam, cette Princesse lui fut envoyée avec un beau cortege. Dès la premiere nuit de ses nôces, son mari après avoir joui des droits que donnent ce titre, la fit massacrer avec toute sa suite, parce qu'elle n'étoit pas de la même Religion que lui (8), & qu'apparemment elle faisoit difficulté de l'embrasser. Ensuite assemblant son armée, il la mena d'abord devant Panarucan, qu'il se flattoit de surprendre. Mais son entreprise eut si peu de succès, qu'il y perdit la moitié de ses troupes. Avec celles qui lui restoient, il alla mettre le siége devant Balambuam, qui avoit resisté depuis quatre mois à ses attaques lorsque les Hollandois arriverent sur la côte.

Les marchandises qui font le Commerce de Passaruan sont les *garnitres* & les toiles de coton. On nomme *garnitres* un petit fruit de la forme des fraises, mais si dur que ses grains servent à faire des colliers & des bracelets.

Joartam.

Dix lieues plus à l'Oueſt se présente la Ville de Joartam, située sur une belle riviere, avec un bon Port, où relâchent les Vaisseaux qui viennent des Moluques à Bantam. On y trouve toutes sortes de rafraîchissemens.

Gerrici.

Gerrici est une autre Ville, qui est située sur le bord occidental de la même riviere, & dont le Roi est si respecté que tous les autres Rois de l'Isle ne lui parlent que les mains jointes, à la maniere des Esclaves. On charge dans ces deux Villes quantité de sel pour Bantam (9).

Surbaia.

Surbaia suit Gerrici sur la même côte, & sa situation est aussi sur une petite riviere. Cette Ville, ou son Roi, compte dans sa dépendance *Brandaon*, autre Ville à six lieues vers l'Oueſt; & *Cidaio*, Ville forte, mais dont le Port a si peu d'abri, qu'on n'y peut demeurer à l'ancre dans les gros tems (10).

Tubaon ou Tuban.

A dix lieues, Nord-Nord-Oueſt, on trouve Tubaon, ou *Tuban*, Ville marchande & bien murée, avec de fort belles portes. C'est la plus belle Ville de l'Isle. Son Roi, que les Hollandois virent dans leur second voyage, se distinguoit par la magnificence de sa Cour. Un jour qu'ils étoient descendus au

Cour du Roi.

(8) Premiere Relation, p. 335.
(9) Page 336.
(10) Seconde Relation, p. 462 & suiv.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

rivage, il s'y rendit pour leur faire honneur, aſſis les jambes croiſées ſur un Elephant, dans une ſorte de petit château dont le toît pouvoit le garantir de la pluie & du ſoleil. Son habillement étoit un pourpoint de velours noir, à larges manches. Il étoit accompagné d'une nombreuſe Nobleſſe, armée de fuſils, & de longues javelines, dont quelques-unes avoient deux grandes pointes de fer. Après s'être approché des chaloupes, il engagea les Hollandois à le ſuivre juſqu'à ſon Palais, qui eſt fort vaſte, & compoſé d'un grand nombre d'appartemens. On les fit monter d'abord par un eſcalier de ſept marches, & paſſer par une porte étroite, quoique plus large que les portes communes; car toutes les portes du Pays ſont fort étroites & fort baſſes. Enſuite on les introduiſit dans le corps du Palais, dont les murailles étoient de briques, & le pavé de carreau commun, tel que celui de Hollande. A l'entrée, ils virent les Elephans du Roi, chacun ſous un petit toît particulier, ſoûtenu par quatre colomnes. On leur fit remarquer le plus grand & le plus beau, dont on leur raconta des choſes fort extraordinaires. Lorſqu'on lui commandoit de tuer quelqu'un, il exécutoit auſſi-tôt cet ordre; & prenant le cadavre, qu'il ſe mettoit ſur le dos avec ſa trompe, il alloit le jetter aux pieds du Roi. La moitié de ſa trompe étoit blanche. Il étoit ſi bien dreſſé aux combats, que le Roi n'en montoit pas d'autre pendant la guerre. On lui donnoit une arme, dont il ſe ſervoit auſſi habillement avec ſa trompe, que le ſoldat le plus exercé. Les Hollandois en compterent douze autres, tous d'une beauté extraordinaire, mais moins grands que le premier, auquel ils donnent la hauteur de deux hommes l'un ſur l'autre (11).

Les Hollandois viſitent le Palais du Roi.

Le premier appartement qu'on leur fit voir contenoit le bagage du Roi, dans des caiſſes entaſſées l'une ſur l'autre, qui rempliſſoient preſqu'entierement l'eſpace. On porte toutes ces caiſſes, avec le Roi, dans ſes moindres voyages. De-là ils entrerent dans l'appartement des *Cocqs de Joûte*, dont chacun occupe une cage particuliere, de la forme de celles où l'on renferme les allouettes en Hollande, mais dont les batons ont deux doigts d'épaiſſeur. Il y a des Officiers commis pour en prendre ſoin & pour regler leurs combats. Cet uſage de les tenir renfermés à la vûe l'un de l'autre, les rend ſi vifs & ſi coleres, qu'ils ſe battent avec une furie ſurprenante (12). Les Hollandois paſſerent dans l'appartement des perroquets, qui leur parurent beaucoup plus beaux que ceux qu'ils avoient vûs dans d'autres lieux; mais d'une groſſeur médiocre. Les Portugais leur donnent le nom de Noiras. Ils ont un rouge vif & luſtré ſous la gorge & ſous l'eſtomac, & comme une belle plaque d'or ſur le dos. Le deſſus des aîles eſt mêlé de verd & de bleu, & le deſſous paroît d'un bel incarnat. Cette eſpéce eſt ſi recherchée dans les Indes, qu'on donne volontiers juſqu'à dix reales de huit pour un *Noiras*. On lit dans les voyages de Jean *Huygens*, que les Portugais ont tenté inutilement de tranſporter quelques-uns de ces beaux oiſeaux en Europe, parce qu'ils ſont trop délicats pour réſiſter à la navigation. Cependant les Hollandois du ſecond voyage en apporterent un à Amſterdam. Les Noiras ſont d'un agrément admirable pour leurs maîtres. Ils les careſſent avec une douceur & une familiarité ſurprenantes. Mais ils picquent & mordent les Etrangers avec toute la fureur d'un chien (13).

Deſcription fort ſinguliere.

(11) *Ibid.* p. 464. (12) *Ibid.* p. 464. (13) *Ibid.* p. 465.

Les

Les Hollandois furent conduits de cet appartement dans celui des chiens, qui avoient leurs loges à part, & chacun ſon maître particulier qui l'inſtruiſoit pour la chaſſe ou pour d'autres exercices. Le Roi demanda s'il y avoit de grands chiens en Hollande. On lui répondit qu'il y en avoit d'auſſi grands que ſes petits chevaux, & ſi furieux qu'ils étoient capables de tuer un homme. Il demanda ſi les chevaux y étoient grands. On lui dit qu'il s'en trouvoit d'auſſi grands que ſes petits élephans. Ces deux réponſes furent reçues d'abord comme une plaiſanterie. Mais lorſqu'on les eut renouvellées ſérieuſement, il offrit un prix conſidérable pour un des plus grands chevaux & un des plus grands chiens de Hollande. Sa ſurpriſe devint encore plus grande en apprenant que la différence des climats ne permettoit pas d'amener facilement ces animaux juſqu'aux Indes (14).

Description de la Grande Java. 1595.

Après avoir admiré l'appartement des chiens, on conduiſit les Hollandois dans celui des canards. Ils les trouverent ſemblables à ceux de Hollande, excepté qu'ils étoient un peu plus gros & que la plûpart étoient blancs. Leurs œufs ſont plus gros du double que ceux de nos plus belles poules.

De ce lieu, le Roi les fit paſſer, par une porte étroite, dans l'appartement de quatre de ſes femmes légitimes, dont les deux plus âgées vinrent au-devant de lui & ſe tinrent proche de la porte. Il avoit ſix fils & deux filles de ces quatre femmes. Les deux plus jeunes de ces femmes regardoient curieuſement, à demi cachées derriere une natte. Elles ſont toutes ſervies par des vieilles Eſclaves. Au dehors de cet appartement étoient aſſiſes quelques-unes des concubines du Roi, vêtues d'une fine toile de coton.

Enſuite les Hollandois furent conduits, par une petite porte très-étroite, dans un corps de logis ſéparé du même appartement par une muraille, où quantité d'autres concubines ſe préſenterent par ordre, & vêtues comme les premieres. Leurs chambres bordoient ce mur de ſéparation. De cet édifice, on les fit entrer dans un autre, qui renfermoit encore un grand nombre de concubines. La totalité de ces femmes ne montoit pas à moins de trois cens (15). Ce fut le dernier ſpectacle qui leur fut accordé. On leur montra une petite porte, par laquelle ils ſortirent du Palais.

Autres obſervations ſur le Palais du Roi de Tubaon.

Dans une autre viſite, où ils étoient en plus grand nombre, on ſe contenta de leur montrer, comme dans la premiere, les appartemens dont on vient de lire la deſcription; mais le Roi fit l'honneur à trois d'entr'eux de les mener dans la chambre des tourterelles, où il couchoit. Auſſi-tôt qu'ils y furent entrés, il alla ſe coucher ſur un matelas d'étoffe de ſoye, rempli d'ouate & garni de couſſins. Le lit, dont l'Auteur compare la forme à celle d'un Autel, étoit de pierres griſes, qui s'élevoient un peu au-deſſus du Plancher, & qui étoient revêtues en dehors d'ornemens de ſculpture. La partie d'en haut, qui ſoutenoit les matelas, avoit plus de largeur que le bas; mais elle étoit de la même pierre, pour l'entretien de la fraîcheur (16).

On étendit, devant les trois Hollandois, une natte ſur laquelle ils s'aſſirent à la maniere du pays. Le Roi leur demanda quel étoit leur Prince ou leur maître. Ils firent une longue réponſe à cette queſtion, par la bouche de l'Interprête. Mais il n'écouta rien avec tant de plaiſir, que le récit des guerres ſanglantes qu'ils avoient ſoutenues long-tems contre les Eſpagnols. Pendant

(14) Page 466. (15) Page 467. (16) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

cette converſation, une vieille Eſclave apporta ſur ſon dos une des filles du Roi & la mit à terre devant ſon lit. Cette jeune Princeſſe avoit des braſſelets d'or émaillé. Elle ſe tint debout près de ſon pere, badinant familiérement avec lui. La plus grande partie de la chambre étoit ouverte, comme le ſont preſque toutes les maiſons de l'Iſle, pour recevoir de la fraîcheur. Elles ne ſe ferment qu'avec des rideaux, qui ſe tirent ſuivant le beſoin. Les tourterelles étoient dans des cages ſuſpendues, dont les perchoirs étoient de petites boules de verre de diverſes couleurs, enfilées dans des bâtons. Elles formoient un ſpectacle agréable, & le lit du Roi en étoit entouré (17).

Ecuries du Roi.

Ce Prince fit conduire enſuite les Hollandois dans ſept écuries, dont chacune ne contenoit qu'un cheval. Elles étoient fermées, par les côtés, d'un treillage de bois ; & le deſſous n'étoit auſſi qu'un ſorte de plancher à jour, par lequel la fiente des chevaux pouvoit paſſer, pour être emportée auſſi-tôt. Les chevaux de Java ne ſont pas grands ; mais ils ſont bien faits & légers à la courſe. En général, les chevaux ſont aſſez rares dans les Indes, & par conſéquent d'un grand prix. Les harnois ſont magnifiques, du moins dans le goût de magnificence qui eſt propre au pays ; car l'Auteur convient qu'ils paroîtroient fort extraordinaires en Europe (18). On lit dans la Relation du ſecond Voyage, que les brides ſont garnies de pierreries & blanches comme l'albâtre, & les boſſettes d'argent, quelquefois dorées ; que les ſelles ſont de velours ou de maroquin, avec des figures dorées de dragons & de diables, & que par la forme elles ſont aſſez ſemblables aux nôtres.

La Nobleſſe eſt fort nombreuſe à Tubaon. Elle y exerce le Commerce des ſoies, des camelots, des toiles de coton, & d'une ſorte de petits vêtemens qui ne ſe fabriquent que dans ce lieu. Elle y charge du poivre pour l'Iſle de Bali, où elle prend en échange des habits d'une toile groſſiere de coton qui ſe font dans cette Iſle, pour les tranſporter à Banda, à Ternate & aux Philippines, d'où elle revient avec des noix muſcades, du macis & des cloux de girofle. Le peuple tire ſon entretien de la pêche & des beſtiaux qu'il nourrit (19).

Autres Villes. Caïaon.

A cinq lieues de Tubaon, au Nord-Oueſt, eſt la Ville de *Caïaon*, qui a ſon Roi particulier, mais où il ne ſe fait preſqu'aucun Commerce maritime, non plus qu'à *Mandalicaon*, autre Ville voiſine, qui n'eſt compoſée que de pêcheurs. Cinq lieues plus loin, vers l'Oueſt, on arrive à *Japara*, Ville ſituée ſur une pointe qui s'étend trois lieues en mer. Elle eſt arroſée d'une belle riviere, avec un bon Port où l'on trouve toujours quantité de Vaiſſeaux. Son Roi eſt puiſſant ſur terre & ſur mer. A vingt-cinq lieues de Japara & quarante-cinq de Bantam eſt la grande Ville de *Mataran*, qui eſt la réſidence & le domaine particulier de cet Empereur ſans autorité, avec lequel les Hollandois eurent divers démêlés dans leur premier voyage (*). Cinq lieues après, vers l'Oueſt, on rencontre la Ville de *Pati*, & trois lieues au-delà de Pati celle de *Dauma*, qui eſt ceinte de bonnes murailles ; toutes deux du domaine de l'Empereur, & ſituées ſur un golfe. Trois lieues plus loin, ſur le même golfe, eſt la Ville de *Taggal*. Chacune de ces trois Villes eſt arroſée d'une belle riviere. On trouve enſuite *Charabaon*, Ville fermée d'une forte muraille, & traverſée par une riviere fort agréable. Après Charabaon ſe préſente la Ville de *Der-*

Mandalicaon.

Japara.

Mataran.

Pati.

Dauma.

Taggal.

Charabaon.

Dermaio.

(17) Page 466. (18) *Ibid.* (19) Premiere Relation, p. 336 & ſuiv.

(*) Quelques Voyageurs le nomment lui-même le *Mataran*.

maio, qui eſt arroſée auſſi d'une riviere; & celle de *Moncaon*, entre laquelle & celle de *Japara* on rencontre un grand Bourg nommé *Cravaon*, d'où l'on commence à paſſer aux Iſles du golfe de Jacatra. Ce golfe offre une autre Ville royale, nommée . . . . . , mais moins conſidérable que celle de *Jacatra* même, dont les Hollandois rapportent la ſituation & la grandeur dans leur premiere Relation (20).

Description de la Grande Java. 1595. Moncaon. Cravaon. Jacatra.

Après avoir paſſé les canaux qui ſéparent les Iſles du golfe de Jacatra, on arrive enfin devant Bantam, dont le Port eſt ſans comparaiſon le plus grand & le plus beau de l'Iſle entiere. Auſſi eſt-il comme le centre du Commerce. La Ville eſt ſituée dans un bas pays, au pied d'une haute montagne, à la diſtance d'environ vingt-cinq lieues de l'Iſle de Sumatra. Trois rivieres qui l'arroſent; c'eſt-à-dire, une de chaque côté & la troiſiéme au milieu, n'y laiſſeroient rien à deſirer pour la facilité du Commerce, ſi elles avoient plus de profondeur; mais la plus profonde n'ayant guères plus de trois pieds d'eau, elles ne peuvent recevoir les Bâtimens qui en tirent davantage. Au lieu d'arbres pour les fermer, on n'emploie que de gros roſeaux.

Bantam. Deſcription de Bantam.

Bantam eſt à peu près de l'ancienne grandeur d'Amſterdam, ſans être comparable néanmoins, ſoit pour la beauté, ſoit pour la force, à la moindre des Villes de Hollande. Ses murs ont au moins quatre pieds d'épaiſſeur, & ſont bâtis de brique rouge. Ils n'ont ni remparts ni parapets, mais ils ſe flanquent d'eſpace en eſpace, à la diſtance d'un jet de pierre. L'angle de chaque flanc eſt armé d'une piéce de canon; ſans aucun appareil, parce que loin de le ſçavoir manier, les habitans en ont peur, & n'ont d'ailleurs de munitions que ce qu'ils en peuvent obtenir de Malaca, où il y a un moulin à poudre. Toute leur artillerie eſt de fonte verte. Ils ont quantité de pierriers, mais à terre ou ſur des traîneaux (21). Sa défenſe.

Les portes de la Ville ſont ſi foibles, qu'elles pourroient être enfoncées avec un levier. Leur défenſe conſiſte dans leur ſituation, qui en rend l'approche difficile, & dans une forte garde. Comme les murailles & les portes ſont ſans tours, on monte, pour tirer, ſur certains échaffauts à trois étages, élevés ſur de grands mâts & ſur des poutres, contre leſquels on poſe des échelles; & de-là, les habitans ſe défendent fort bien dans un ſiége. Un jour qu'ils craignoient d'être attaqués par l'Empereur de *Mataran*, ils firent le long du mur une eſpece de coridor ſur de grands arbres; & le haut du mur leur ſervant de parapet, ils pouvoient tirer facilement par-deſſus (22).

La Ville n'a que trois rues droites, qui commencent toutes trois devant le Palais du Roi qu'on nomme le *Pacebam*. L'une va du Palais à la mer; la ſeconde, du Palais à la porte de la campagne; & la troiſiéme, du Palais à la porte de la montagne. Le fond eſt de gros ſable, ſans aucune ſorte de pavé. On peut aller par toute la Ville ſur l'eau, par de petits canaux ou des ruiſſeaux qui ſe joignent; mais comme ils ne ſont pas fort grands, & qu'ils ne coulent pas avec aſſez de force pour emporter les immondices qu'on y jette ſans ceſſe, ſans compter que le terrain de Bantam eſt très-marécageux, ils exhalent une fort mauvaiſe odeur, qui augmente encore par l'uſage que les habi- Ses rues.

(20) Voyez la Relation de Houtman.
(21) Page 338.
(22) Page 349.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

tans des deux ſexes ont de s'y laver publiquement ; ce qui rend l'eau continuellement bourbeuſe (23).

Diviſion de ſes quartiers.

Bantam eſt diviſé en divers quartiers, dont chacun a ſon Commandant ou ſon Inſpecteur. Chaque quartier eſt ſéparé des autres par des portes qui ſe ferment le ſoir. On y entretient une ſorte de tambour, de la groſſeur de trois pipes de vin & de la même forme, avec un gros maillet qui y eſt ſuſpendu, pour donner l'allarme lorſqu'il y arrive quelque déſordre. D'ailleurs on le bat régulierement à la pointe du jour, à midi & à l'entrée de la nuit. La grande Moſquée en a un beaucoup plus gros, qui ne ſert que dans les occaſions importantes, & dont le bruit, qui s'entend de fort loin, fait aſſembler en fort peu de tems dix mille hommes ſous les armes. Les habitans ont auſſi des tambours ou des baſſins de cuivre, qui rendent à peu près le même ſon que celui de nos cloches ; mais ils ne s'en ſervent que pour leur muſique & pour les proclamations. Chaque rue a ſes ſentinelles, qui font une garde exacte. Vers le ſoir, tous les bateaux qui ſervent dans la Ville ſont ſerrés ſoigneuſement. On ne s'en ſert jamais la nuit ; & perſonne ne quitte alors ſa maiſon ſans un preſſant beſoin (24).

Edifices & maiſons.

La plupart des maiſons ſont environnées de ces grands arbres qui produiſent les noix de cocos, & dont la Ville eſt remplie. Elles ſont compoſées de paille & de roſeaux, & ſoutenues par huit ou dix piliers de bois, qui ſont chargés d'ornemens de ſculpture. Le toit eſt de feuilles de palmiers. Elles ſont ouvertes par le bas, pour recevoir de la fraîcheur ; car le froid n'eſt pas connu dans l'Iſle. Pour les fermer pendant la nuit, elles ont de grands rideaux qui ſe tirent & qui s'attachent. Comme elles n'ont ni grenier, ni chambre ſupérieure, elles ſont ordinairement accompagnées d'une grange ou d'un magaſin de pierre, qui n'a qu'un étage, ſans fenêtres, & qui eſt couvert d'un toit de paille, pour y renfermer ce que chacun poſſede. Si le feu prend à la maiſon, accident qui n'eſt pas rare à Bantam, on couvre ces toits de ſoliveaux épais & ſerrés, ſur leſquels on ſeme du ſable, qui empêche le feu de pénétrer. Les cloiſons des chambres, ou des appartemens, ſont compoſées de lattes de bambou, eſpece de gros roſeau, de la dureté du bois, qui eſt fort commun dans l'Iſle & dans toutes les Indes. Ainſi les habitans de Bantam ſe logent à peu de frais (25).

Palais.

L'entrée du Palais offre une grande cour quarrée, où ſe tiennent les gardes de chaque Seigneur, avec une ſalle couverte de feuilles de palmier, pour les audiences. Dans un coin de la même cour eſt la Chapelle, où l'on va faire la priere du midi. Au fond ſe préſente la porte de l'édifice, qui eſt fort étroite, & par laquelle on entre dans une allée qui ne l'eſt pas moins, où les Eſclaves ſe tiennent la nuit dans des angles & des recoins, pour la ſûreté de leur Maître. Le caractere de la Nation eſt la défiance, parce que chacun juge de l'infidélité d'autrui par la ſienne (26).

Quartier des Chinois.

Les environs de la Ville, juſqu'aux bords mêmes du rivage, ſont habités par des Etrangers, tels que des Malais, des Guzarates, des Bengalois & des Abyſſins. Les Chinois ont un quartier qui leur eſt propre, du côté de l'Oueſt.

(23) *Ibid.*
(24) Page 340.
(25) Page 341.
(26) Page 342.

Il eſt défendu en dehors par une bonne paliſſade & par un marais, qui le rendent très-difficile à forcer. Un grand ruiſſeau, dont il eſt arroſé du côté de la Ville, n'y laiſſe manquer aucune commodité. Les Hollandois du premier voyage comprirent fort bien que s'ils pouvoient s'y établir quelque jour, en y élevant une Forteresſe, ils ſe rendroient maîtres du Commerce des épiceries, non-ſeulement de Java, mais encore de Banda, des Moluques & des autres lieux (27).

Description de la Grande Java. 1595.

Bantam a trois grandes places publiques (28) où le marché ſe tient chaque jour, autant pour le Commerce que pour les néceſſités de la vie. Le plus grand, qui eſt du côté oriental de la Ville & qui s'ouvre dès la pointe du jour, eſt le rendez-vous d'une infinité de Marchands, Portugais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, Péguans, Malais, Bengalois, Guzarates, Malabares, Abyſſins & de toutes les régions des Indes. Cette aſſemblée dure juſqu'à neuf heures du matin. C'eſt dans la même Place qu'on voit la grande Moſquée de Bantam, environnée d'une paliſſade. On trouve en chemin quantité de femmes, qui ſe tiennent aſſiſes avec des ſacs & une meſure nommée *Gantan*, qui contient environ trois livres de poivre, pour attendre les payſans qui apportent leur poivre au marché. Elles ſont fort entendues dans ce Commerce. Mais les Chinois, encore plus fins, vont au-devant des payſans & s'efforcent d'acheter en gros toute leur charge. On trouve d'autres femmes, dans l'enceinte de la paliſſade, qui vendent du bétel, de l'arecca, des melons d'eau, des bananes; & plus loin, d'autres encore, qui vendent pluſieurs ſortes de pâtiſſeries toutes chaudes. D'un côté de la Place, on vend diverſes eſpeces d'armes, telles que des pierriers de fonte, des poignards, des pointes de javelot, des couteaux & d'autres inſtrumens de fer. Ce ſont les hommes qui ſe mêlent excluſivement de ce commerce. Enſuite on trouve le lieu où ſe vend le ſandal blanc & jaune; & ſucceſſivement, dans des lieux ſéparés, du ſucre, du miel & des confitures; des féves, noires, rouges, jaunes, vertes, griſes; de l'ail & des oignons. Devant ce dernier Marché ſe promenent ceux qui ont des toiles & d'autres marchandiſes à vendre en gros. Là ſont auſſi ceux qui aſſurent les Vaiſſeaux & les autres entrepriſes de Commerce. A droite du même lieu eſt le Marché aux poules, où ſe vendent en même-tems les cabris, les canards, les pigeons, les perroquets & quantité d'autres volailles. Ici le chemin ſe diviſe en trois, dont l'un conduit aux boutiques des Chinois, l'autre au Marché aux herbes, & le troiſiéme à la boucherie. Dans le premier on trouve, à main droite, des jouailliers, la plupart Coracons ou Arabes, qui préſentent aux paſſans des rubis, des hiacinthes & d'autres pierreries; & à main gauche des Bengalois, qui étallent toutes ſortes d'émaux & de merceries. Plus loin on arrive aux boutiques des Chinois, qui offrent des ſoies de toutes ſortes de couleurs; des étoffes précieuſes, telles que des damas, des velours, des ſatins, des draps d'or, du fil d'or, des porcelaines & mille ſortes de bijoux, dont il y a deux rues entieres garnies des deux côtés. Par le ſecond chemin, on trouve d'abord, à droite, des boutiques d'émaux; & à gauche, le Marché au linge pour les hommes. Enſuite eſt le Marché au linge pour les

Places publiques de Bantam.

Grande Place & grand Marché.

Sa deſcription.

(27) *Ibid.* & p. 343.

(28) Cette deſcription mérite d'être repréſentée dans le détail de l'Original.

DESCRIPTION DE LA GRANDE JAVA. 1595.

femmes, dans l'enceinte duquel il eſt défendu aux hommes d'entrer ſous peine d'une groſſe amende. Un peu plus loin, on arrive au Marché aux herbes & aux fruits, qui s'étend juſqu'au bout des Places; & en retournant, on trouve la poiſſonnerie. Un peu au-delà eſt la boucherie à main gauche, où l'on vend ſur-tout beaucoup de groſſe viande, telle que du bœuf ou du bufle. Plus loin encore eſt le Marché aux épiceries & aux drogues, où les boutiques ne ſont tenues que par des femmes. Enſuite on trouve à main droite le Marché au riz, à la poterie & au ſel; & à gauche, le Marché à l'huile & aux noix de cocos, d'où l'on revient par le premier chemin à la grande Place où les Marchands s'aſſemblent, & qui leur ſert de bourſe.

Deux autres Places de Bantam.

La ſeconde Place, qui ſe nomme Place Royale, ou *Pacebam*, eſt vis-à-vis du Palais du Roi. On y vend en détail diverſes ſortes de denrées & de poivre. Ce Marché commence après l'autre, & dure ordinairement juſqu'à midi, ou même juſqu'à la fin du jour. Après midi, il ſe tient un autre Marché dans la troiſiéme Place, qui appartient au quartier des Chinois. Elle eſt auſſi pour les denrées, & les Chinois en tirent beaucoup de profit.

Religion des habitans.

La Religion, dans l'Iſle de Java, n'eſt point uniforme. Les habitans du centre de l'Iſle & de ce que les Hollandois nomment les hauts pays, ſont véritablement Payens, & fort attachés à l'ancienne opinion de la métempſicoſe, qui leur fait reſpecter les animaux juſqu'à les élever avec ſoin, dans la ſeule vûe de prolonger leur vie. C'eſt un crime, parmi eux, de les tuer, & ſur-tout de les faire ſervir à leur nourriture. Il ſe trouve auſſi quelques Payens le long de la mer, particuliérement ſur la côte occidentale, qui eſt la plus connue; mais, en général, la plupart des Javanois ſont Mahométans. Les Hollandois apprirent avec étonnement, dans leur premier voyage, qu'il n'y avoit pas plus de cinquante ou ſoixante ans que l'Iſle avoit embraſſé la Religion de Mahomet, & qu'elle tire de la Mecque & de Médine la plus grande partie de ſes Docteurs. Auſſi les ſuperſtitions & les pratiques de cette créance y ſont-elles encore dans toute leur force (29).

Pluralité des femmes.

La pluralité des femmes n'en eſt pas l'article le plus négligé; & l'Auteur obſerve qu'outre la permiſſion de Mahomet, les Javanois ont une autre raiſon de ne ſe pas borner à une ſeule femme; c'eſt que dans l'Iſle, & à Bantam en particulier, on trouve dix femmes pour un homme. Outre leurs femmes légitimes, ils prennent librement des concubines, qui ſervent comme de ſervantes aux premieres, & qui ſont partie de leur cortége lorſqu'elles ſortent de leurs maiſons. Il faut même qu'une concubine ait la permiſſion des femmes légitimes pour coucher avec ſon Maître; mais il eſt établi en même-tems qu'elles ne peuvent la refuſer ſans faire tort à leur honneur. Les enfans qui naiſſent des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs meres ſoient Eſclaves achetées à prix d'argent. Ils ſont nés pour les femmes légitimes, comme Iſmaël l'étoit pour Sara; mais ces marâtres s'en défont ſouvent par le poiſon (30).

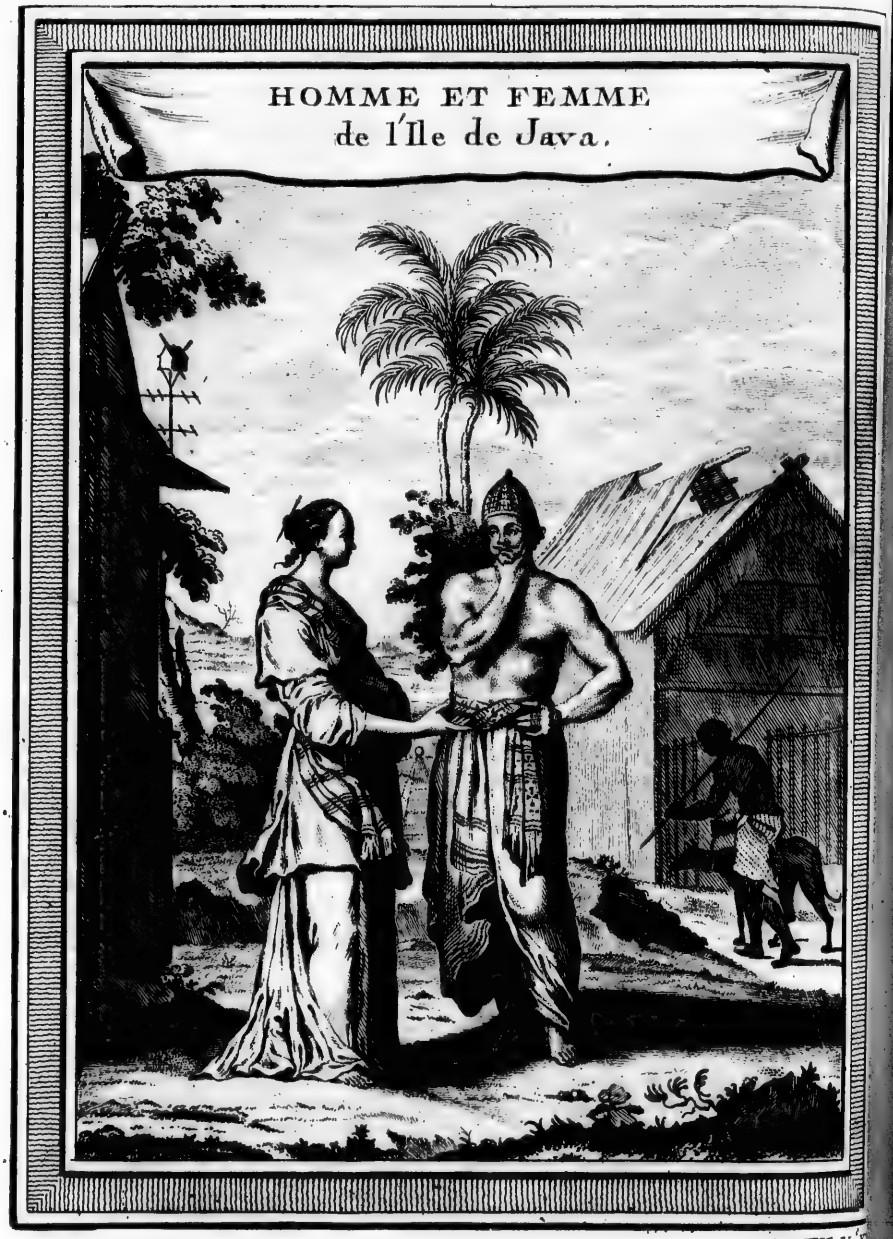
Droits des concubines.

Enfans & leur diſcipline.

Les enfans de l'Iſle vont nuds, à la réſerve des parties naturelles, qu'ils ſe couvrent d'un petit écuſſon d'or ou d'argent (*). Les filles y joignent des braſſelets. Mais lorſqu'elles ont atteint l'âge de treize ou quatorze ans, qui eſt le tems où l'uſage les oblige de ſe vêtir, leurs parens ne perdent pas un moment pour les

(29) Page 346.
(30) Page 348.

(*) Ceci doit s'entendre apparemment des familles aiſées.



T. VIII. N.

T. VIII. N.

marier, lorſqu'ils veulent les ſauver du libertinage, parce que ſous le voile de leurs habits elles s'attribuent alors le droit de mener une vie débordée. Une autre raiſon, qui porte les peres à marier leurs enfans fort jeunes, eſt le deſir de leur aſſurer leur ſucceſſion. C'eſt un droit établi à Bantam, qu'à la mort d'un homme le Roi ſe ſaiſit de ſa femme, de ſes enfans & de ſon bien. Ainſi, pour dérober leurs enfans à la rigueur de la loi, les peres s'empreſſent de les marier quelquefois dès l'âge de huit ou dix ans (31).

Moeurs et Usages de Java. 1595.

La dot des femmes, du moins entre les gens de qualité, conſiſte dans une ſomme d'argent & dans un certain nombre d'Eſclaves. Pendant le ſéjour des Hollandois à Bantam, le ſecond fils du Sabandar épouſa une jeune fille de ſes parentes, à qui l'on donna pour dot cinquante hommes, cinquante jeunes filles & trois cens mille caxas, qui montent à peu près à la valeur de cinquante-ſix livres cinq ſols, monnoie de Hollande (32).

Dot des filles.

Le jour de la nôce, il ne manque rien à la parure des deux époux, ni à celle de leurs parens & de leurs Eſclaves. Les deux maiſons offrent quantité de javelines, appliquées contre le mur, & garnies de houpes de coton blanc & rouge. On fait pluſieurs décharges de pierriers. L'après-midi on amene au marié un cheval richement équipé, ſur lequel il ſe promène juſqu'au ſoir dans tous les quartiers de la Ville. Pendant ſa cavalcade, les Eſclaves qu'on lui a donnés ſe rendent auprès de leur nouvelle maîtreſſe & lui font chacun leur préſent. Enſuite ils lui apportent la dot, environnée de divers ornemens. Le feſtin ſe trouve préparé pour le retour de l'époux. Tous les parens y aſſiſtent; & lorſqu'il eſt fini, l'heureux couple eſt conduit ſous un toit entouré de rideaux (33).

Cérémonies du mariage.

Les femmes de qualité ſont gardées ſi étroitement, que leurs fils mêmes n'ont pas la liberté d'entrer dans leurs chambres. Elles ſortent rarement; & tous les hommes que le hazard leur faire rencontrer, ſans en excepter le Roi, ſont obligés de ſe retirer à l'écart. Le plus grand Seigneur ne peut leur parler ſans la permiſſion du mari. Elles ont toute la nuit du betel auprès d'elles, pour en mâcher continuellement, & une eſclave qui leur gratte la peau. Les femmes riches qui ſortent de leurs maiſons ne peuvent être diſtinguées des pauvres par leur ajuſtement, car elles ont toujours deux grandes piéces de toile ou d'étoffe qui leur couvre entierement le corps; l'une depuis la tête juſqu'au deſſous du ſein, & l'autre depuis la ceinture juſqu'aux pieds. Elles vont pieds nuds, & n'ont ſur la tête que leur chevelure relevée en nœuds. Mais, dans les fêtes & les cérémonies, elles portent une couronne d'or & des bracelets d'or ou d'argent (34).

Egards publics pour les femmes.

Leur habillement.

Elles pouſſent la propreté juſqu'à ſe laver cinq ou ſix fois par jour. Leur pareſſe eſt extrême pour le travail. Elles demeurent aſſiſes du matin au ſoir dans la plus ennuieuſe oiſiveté. Les ſoins domeſtiques ſont le partage des Eſclaves. Les hommes n'étant gueres plus laborieux ſe tiennent auſſi ſur des nattes, à mâcher du betel, au milieu de dix ou vingt femmes. Le tems que le Gouverneur de Bantam paſſoit avec les ſiennes retardoit ſouvent les affaires les plus importantes. Quelquefois les Eſclaves, viennent jouer de certains inſtrumens, qui reſſemblent à ces anciens violons à trois cordes qu'on nommoit rebecs. Ils ont auſſi de grands baſſins de cuivre, ſur leſquels ils frappent en

Leurs occupations.

(31) *Ibid.* (32) Page 349. (33) *Ibid.* (34) Page 350.

Moeurs et Usages de Java. 1595.

cadence. Les femmes danſent à ce ſon; mais elles font peu de ſauts. Leur danſe eſt unie, & conſiſte ſeulement en divers tours, qu'elles accompagnent du mouvement des épaules & des bras. Cet exercice eſt réſervé particuliérement pour une partie de la nuit, & l'on entend alors un grand bruit de baſſins & d'autres inſtrumens dans toute la Ville. Le mari, qui aſſiſte tranquillement à ce ſpectacle, jouit des efforts que ſes femmes font pour lui plaire (35).

Maniere ſimple de rendre la juſtice.

Les Magiſtrats de Bantam tiennent le ſoir leur aſſemblée au Palais, pour rendre juſtice à ceux qui la demandent. L'entrée eſt ouverte à tout le monde, parce que chacun eſt obligé de plaider ſa propre cauſe. Ainſi l'on n'y connoît point d'Avocats ni de Procureurs, & les procès ne ſont jamais fatiguans par leur longueur. On attache à un poteau les criminels condamnés à mort, & l'unique ſupplice eſt de les poignarder dans cette ſituation. Les étrangers qui ont commis quelque meurtre peuvent ſe racheter par une ſomme d'argent, qu'ils payent au maître ou la famille du mort; Loi de pure politique, dont le but eſt de favoriſer le commerce. Les Hollandois du premier voyage eurent obligation plus d'un fois à cet établiſſement. Mais les habitans du Pays ne ſont pas traités avec la même indulgence (36).

Conſeil d'Etat.

C'eſt pendant la nuit, à la clarté de la lune, qu'on traite les affaires d'Etat & qu'on prend les plus importantes réſolutions. Le Conſeil s'aſſemble ſous un arbre fort épais. Il doit être au moins de cinq cens perſonnes lorſqu'il eſt queſtion d'impoſer quelque nouveau droit, ou de faire quelque levée de deniers ſur la Ville. Les Conſeillers donnent audience chez eux pendant le jour & reçoivent les propoſitions qui regardent le bien public. S'il eſt queſtion de guerre, on appelle au Conſeil les principaux Officiers militaires, qui ſont au nombre de trois cens; & pour exécuter les réſolutions, on les établit chacun ſur une partie du peuple, qui rend une obéiſſance aveugle à leurs ordres. C'eſt un uſage fort ſingulier, que ſi le feu prend à quelque maiſon, les femmes ſont obligées de l'éteindre ſans le ſecours des hommes, qui ſe tiennent ſeulement ſous les armes, pour empêcher qu'on ne les vole (37).

Police extraordinaire pour les incendies.

Faſte des Bantamois.

Lorſqu'un des principaux Seigneurs, qui ſont diſtingués par le nom de Capitaines, ſe rend à la Cour avec ſon train, il fait porter devant lui une ou deux javelines, & une épée dont le fourreau eſt rouge ou noir. A cette marque, le peuple de l'un & de l'autre ſexe s'arrête dans les rues, ſe retire à côté des maiſons, & ſe met à genoux pour attendre que le Seigneur ſoit paſſé. Tous les habitans de quelque diſtinction marchent dans la Ville avec beaucoup de faſte. Ils ſont ſuivis de leurs domeſtiques, dont l'un porte une boëte de betel, l'autre un pot de chambre, d'autres un paraſol qu'ils tiennent ſur la tête de leur maître. Ils vont pieds nuds, & ce ſeroit une infamie, dans ces occaſions, de marcher chauſſés, quoique dans l'intérieur des maiſons ils ayent des ſandales de cuir rouge, qui viennent de la Chine, de Malaca & d'Achin. Le maître porte entre ſes mains un mouchoir broché d'or; & ſur la tête, un turban de Bengale, dont la toile eſt très-fine. Quelques-uns ont ſur les épaules un petit manteau de velours ou de drap. Leur poignard pend à la ceinture, par derriere ou par devant; & cette arme, qu'ils regardent comme leur principale défenſe, ne les quitte jamais (38).

(35) Page 351. (36) Page 352. (37) *Ibid.* (38) Page 344.

Les

Les Insulaires de Java sont naturellement infidéles & malins. Le meurtre les effraye peu dans leurs querelles, & le sort commun de celui qui a le dessous est de perir par les mains de son adversaire. Mais la certitude du châtiment produit un effet fort étrange. Celui qui a tué son ennemi dans un combat s'abandonne à sa fureur, & perce à droite & à gauche tout ce qui se rencontre dans son chemin, sans épargner les enfans, jusqu'à ce que le peuple attroupé se saisisse de lui & le livre à la justice. Il arrive rarement qu'on l'arrête en vie; parce que dans la crainte d'être poignardés, ceux qui le poursuivent, se hâtent de le percer de coups (39). L'Auteur ajoûte à cette peinture de leur caractere, que de toutes les nations connues, c'est la plus adroite au larcin. Ils sont si vindicatifs, qu'étant blessés par leurs ennemis, ils ne craignent pas de s'enfiler dans leurs armes, pour le seul plaisir de les frapper à leur tour & de se venger en périssant.

Moeurs et Usages de Java. 1595. Fureur sans exemple.

Ils portent ordinairement les cheveux & les ongles fort longs; mais leurs dents sont limées. Ils ont le teint aussi brun que les Brasiliens. La plûpart sont grands, robustes, & bien proportionnés. Ils ont le visage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupieres, de petits yeux, & peu de barbe (40).

Figure des Javanois.

Leur soumission est admirable pour ceux qui les gouvernent, & pour tout ce qui porte le caractere d'une juste autorité. La certitude de la mort n'est pas capable de refroidir leur obéissance. Avec toutes ces qualités, ils sont nécessairement bons soldats, & d'une intrepidité qui ne connoît aucun danger; mais ils ne sçavent ni manier le canon, ni se servir d'un fusil. Leurs armes sont de longues javelines, des poignards, qu'ils nomment *Cris* ou *Crisses*, des sabres & des coutelas. Leurs boucliers sont de bois, ou de cuir étendu autour d'un cercle. Ils ont aussi des cottes d'armes, composées de plusieurs placques de fer qu'ils joignent avec des anneaux. Leurs poignards sont bien trempés, & le fer en est si uni qu'il paroît émaillé. Ils les portent ordinairement à leur ceinture. Le Roi en donne un à chaque enfant, dès l'âge de cinq ou six ans, avec le droit de le porter (41).

Leur Milice.

La milice ne reçoit point de solde; mais pendant la guerre on lui donne des habits, des armes, & la nourriture, qui est du riz & du poisson. La plûpart des soldats sont attachés aux Seigneurs & aux personnes riches, qui les logent & les nourrissent. C'est dans le nombre de ces Esclaves qu'on fait consister la puissance & la plus grande distinction des Seigneurs de Java (42). On doit comprendre que dans cette situation, avec le penchant qu'ils ont naturellement à l'obéissance, il est toujours aisé de les mettre en marche ou de les désarmer. Aussi sont-ils particulierement propres aux expéditions subites. On les voit rarement oisifs. Ils ont toujours quelque ouvrage à la main, & c'est ordinairement du bois, pour faire des poignées à leurs armes. Ce bois est du sandal, blanc & leger, qu'ils creusent fort adroitement. Ils apportent aussi beaucoup de soin à nettoyer leurs armes, qui sont presque toujours teintes de quelque poison subtil, & aussi tranchantes que nos razoirs. La nuit comme le jour, ils ne prendroient pas un moment de repos sans les avoir auprès d'eux. Ils les tiennent sous leur tête en dormant. Capables de trahison comme ils se connoissent mutuellement, ils ne prennent jamais de confiance aux liens du sang

(39) *Ibidem.* (40) *Ibid.* (41) Page 355. (42) *Ibid.* & 356.

MOEURS ET USAGES DE JAVA. 1595.

ni à ceux de l'amitié. Un frere ne recevroit pas ſon frere dans ſa maiſon, ſans avoir ſon poignard prêt, & trois ou quatre javelines à portée de ſes mains. On voit même quelques pierriers dans leurs avant-cours, quoiqu'ils ayent rarement de la poudre pour les charger. Ils ont auſſi l'uſage de certains tuiaux, qui leur ſervent à ſouffler de petites fléches d'os de poiſſon, dont la pointe eſt empoiſonnée, & affoiblie par quelques entailles, afin que venant à ſe rompre plus aiſement elle demeure dans le corps pour y répandre ſon infection. En effet les playes s'enflamment, avec une ſi grande corruption, qu'elles ſont preſque toujours mortelles. Quelques Hollandois, qui avoient été bleſſés de ces fléches, ne laiſſerent pas de ſe rétablir aſſez facilement. Mais les habitans, qui connoiſſoient la force du poiſon, en témoignerent beaucoup de ſurpriſe (43).

Sarbacanes pour lancer des fléches d'os de poiſſon.

Derriere la Ville de Bantam & la côte de la Sonde, au pied d'une montagne qui ſe nomme *Gonon Beſar* & qui produit beaucoup de poivre, on trouve une colonie de gens ſimples, qui habitoient autrefois le pied du mont Paſſaruan, ſitué à l'extrêmité orientale de Java. Ce peuple, ayant gemi long-tems ſous une domination tyrannique, étoit venu, depuis quelques années, s'établir ſous la protection du Roi de Bantam. Il avoit bâti une Ville, qui ſe nomme *Secra* (44) où ſon propre Roi faiſoit ſa réſidence avec une partie de la nation. Les autres s'étoient répandus dans les terres voiſines, & ne ceſſoient pas d'y bâtir des Villages. Leur caractere eſt paiſible. Ils ſont attachés à l'agriculture, & livrés aux principes des Bramines, qui excluent toutes ſortes d'animaux de leur nourriture. Rien n'eſt plus admirable que leur ſobriété. L'Auteur ajoûte qu'ils ne ſe marient point, ſans expliquer par quelle voie ils ont ſû pourvoir à la propagation. Leur habillement eſt compoſé d'une ſorte de papier blanc, qu'ils fabriquent eux-mêmes de l'écorce de leurs arbres. Ils menent d'ailleurs une vie tout-à-fait philoſophique, & leur unique commerce conſiſte à porter du poivre & des fruits à Bantam.

Colonies voiſines de Bantam.

On donne le nom de *Captifs du Roi* (45) à d'autres habitans de l'Iſle, qui n'ont pas d'autre profeſſion que de cultiver la terre, & qui prennent à ferme les domaines du Roi & des Seigneurs, dont ils payent le revenu en riz ou en *Caxas*. Dans quelque dépendance qu'ils ſoient obligés de vivre pendant la durée de leur bail, ils deviennent libres après en avoir rempli toutes les conditions. Outre ces groſſes fermes, les Seigneurs & les perſonnes riches ont des métairies & des maiſons de campagne, où ils tiennent des Eſclaves qui leur apportent dans la ſaiſon tous les fruits qu'elles produiſent, tels que du poivre, du riz, des noix de cocos, avec quantité de volaille & un grand nombre de chévres. Les Eſclaves mêmes prennent quelquefois des biens à ferme, & s'engagent par exemple à payer quinze cens ou deux mille caxas pour un cocotier. Mais ils doivent apporter beaucoup d'attention à faire leur marché, parce que ſans égard pour le ſuccès de leur travail, il faut que le maître ſoit payé. Delà vient que la plûpart aiment mieux travailler à la journée. Ils gagnent alors huit cens caxas par jour & leur nourriture. Ceux qui ſervent dans la maiſon de leur maître n'ont à prétendre que le ſimple entretien. Il y en a d'autres qui travaillent ſix jours pour leurs maîtres, & ſix autres jours pour leur propre ſubſiſtance & celle de leur famille. Leur partage eſt le plus heureux, lorſqu'ils ſe contiennent dans

Maniere d'affermer les terres.

Eſclaves, & profits qu'en tirent les maîtres.

(43) Page 356. (44) Page 357. (45) Page 358.

les bornes qu'on leur impoſe ; mais ſi leur fidélité devient ſuſpecte, ils ſont expoſés à diverſes punitions, dont la plus légere eſt de porter au cou une piece de bois, avec une chaîne qu'ils traînent pendant toute leur vie. Les femmes ne ſont pas moins aſſujetties à travailler pour leur maître. Elles ſont aſſiſes dans les places publiques, pour vendre diverſes ſortes de denrées, & ſe mettre en état de payer chaque jour un tribut. D'autres filent, ou fabriquent des étoffes. Un Eſclave qu'on veut vendre eſt conduit de maiſon en maiſon, & demeure à celui qui en offre le plus. Le prix ordinaire eſt de cinq *ſardos*, qui reviennent à neuf livres. La propriété des enfans appartient au maître, qui en ordonne à ſon gré, ſans autre exception que leur vie, dont il ne peut diſpoſer qu'avec le conſentement du Roi ou du Gouverneur (46).

Moeurs et Usages de Java. 1595.

La diſſimulation, la ruſe & l'infidélité ſont des vices communs à tous les marchands de Bantam. Ils falſifient particulierement le poivre, en y mêlant du ſable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Cependant leur commerce eſt floriſſant, non-ſeulement dans leur pays & dans les Iſles voiſines, mais juſqu'à la Chine & dans la plus grande partie des Indes. On leur apporte du riz de Macaſſar & de Sombaia. Il leur vient des noix de cocos de Balambuan. *Joartam*, *Gerrici*, *Pati*, *Juama*, & d'autres lieux leur envoient du ſel, qu'ils tranſportent eux-mêmes dans l'Iſle de Sumatra, où ils l'échangent pour du *Lacq*, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandiſes. Le ſucre, le miel & la cire leur viennent de Jacatra, de Japara, de Cravaon, de *Timor* & de Palimban ; le poiſſon ſec, de Cravaon & de Bandermachen ; le fer, de *Crimata* dans l'Iſle de Borneo ; la reſine, de *Banica*, Ville capitale d'une Iſle de même nom ; l'étain & le plomb, de *Pera* & de *Gaſelan*, Villes de la côte de Malaca ; le coton & diverſes ſortes d'étoffes ou d'habits, de Bali & de Cambaia (47).

Commerce de l'Iſle de Java.

Les marchands dont la fortune eſt bien établie, renoncent aux voyages, & ſe bornent à mettre ſur les Vaiſſeaux d'autrui une ſomme qui leur rapporte ordinairement le double du fond. Si le vaiſſeau perit, ils perdent leurs avances ; mais revient-il heureuſement ? l'emprunteur, au défaut de payement, eſt obligé de leur donner en gage ſa femme & ſes enfans, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement acquitté. Ces contrats ſe font, comme tous les autres écrits, ſur des feuilles d'arbre, avec un poinçon de fer. Enſuite on roule les feuilles ; ou s'il eſt queſtion d'en faire un livre, on les met entre deux planches, qui ſe relient fort proprement avec de petites cordes. On écrit auſſi ſur du papier de la Chine, qui eſt très-fin & de diverſes couleurs. L'art d'imprimer n'eſt pas connu des Inſulaires, mais ils écrivent fort bien de la main. Leurs lettres ſont au nombre de vingt, par leſquelles ils peuvent tout exprimer. Ils les ont empruntées des Malais, dont ils parlent auſſi la langue. Elle eſt facile & d'un uſage commun dans toutes les Indes. Mais ils ont des écoles pour l'Arabe, dont l'étude fait une partie de leur éducation (48).

Ecriture & Livres.

Les Perſans, qui ne ſont connus dans l'Iſle de Java que ſous le nom de Coracons, y exercent le trafic des pierreries & des drogues. On vante leurs lumieres dans cette profeſſion & la douceur de leur caractere. Ils ont même de l'affection pour les Etrangers, & leur politeſſe l'emporte beaucoup ſur celle

Divers caracteres des Marchands étrangers.

(46) Page 359. (47) *Ibid.* & page ſuivante. (48) Page 361.

Moeurs et Usages de Java. 1595.

de tous les marchands de Bantam. Le commerce des Arabes & des Portugais se fait presqu'uniquement par eau. Ils portent des marchandises d'une Ville à l'autre, & font beaucoup d'échanges avec les Chinois pour celles qu'ils apportent des Isles. Les Malais & les Quillins prêtent à la grosse avanture. Les Guzarates qui sont presque tous pauvres, servent en qualité de mariniers; & c'est à eux que les Guzarates prêtent leur argent, qu'ils font valoir au triple & au quadruple. Tous ces étrangers sont vêtus d'une fine toile de coton & portent le turban. En arrivant à Bantam, ils achetent une femme, qu'ils revendent à leur départ; mais ils sont obligés d'emmener les enfans, s'ils en ont eû de ce commerce passager (49).

Chinois de Bantam.

On a déja fait observer que tous les Chinois font leur demeure dans un même quartier, qui est environné d'une forte palissade & d'un marais. Les maisons y sont plus belles & plus commodes que dans les autres quartiers de la Ville. En général, l'adresse & la diligence font le caractere des marchands de cette nation. Ils tiennent une fort bonne table; mais ils passent à Java pour des grands usuriers, à peu près comme les Juifs en Portugal & dans les autres pays de l'Europe (50). Leur principale attention est d'acheter le poivre de la premiere main. Ils vont de Village en Village, tirant parti de la simplicité des payſans, & ne donnent gueres plus d'un cati ou cent mille caxas pour huit sacs de poivre, quoiqu'à l'arrivée des Vaisseaux de la Chine, ils en revendent deux sacs au même prix. Ces Vaisseaux arrivent tous les ans à Bantam dans le cours du mois de Janvier, en petites flottes de huit ou dix, chacun de cinquante tonneaux. C'est la monnoie qu'ils apportent, qui a cours dans toute l'Isle de Java & dans les Isles voisines. On la nomme *Caxas* en Malais, & *Pitil* en langue de Java. Elle est de fort mauvais alloi. Son épaisseur est à peu près celle d'un liard, & sa matiere du plomb fondu, mêlé d'un peu d'écume de cuivre. Aussi est-elle si fragile, que si l'on en laisse tomber un pacquet il se trouve toujours un grand nombre de pieces rompues; & si par quelqu'autre accident elles passent une nuit dans de l'eau salée, elles se colent maniere qu'il s'en brise toujours une partie (51).

Monnoie nommée Caxas.

Son origine à Bantam.

Cette étrange monnoie se fond à la Chine, dans une Ville qui se nomme *Chincheu*; mais elle ne s'étoit introduite à Bantam que depuis l'année 1590, & les Hollandois apprirent à quelle occasion. Wontay, Empereur de la Chine, informé que le nombre des caxas qui avoient été monnoyés sous son Prédécesseur avoit rempli toutes les Isles voisines & qu'ils n'avoient plus de cours parmi ses Sujets mêmes, imagina, pour les rendre moins communs, d'en faire de si mauvais alloi, que se cassant avec la facilité qu'on vient de représenter, chaque année en pût faire périr une grande partie dans le Commerce. Mais cet expédient même n'en ayant pas assez diminué le nombre, *Hommion*, successeur de Wontay, en fit fondre encore de plus mauvais, pendant que les Hollandois étoient à Bantam. Les caxas ont au milieu de chaque piéce un trou quarré par lequel on les enfile dans des cordons de paille qui se nomment *Santas*; deux cens à chaque cordon. Cinq santas contiennent par conséquent mille caxas, & portent le nom de *Sapocou*. On ne voit presque plus des premiers caxas, ou du moins ils n'ont plus de cours à Java (52).

(49) Page 360. (50) Page 362. (51) Page 363. (52) Page 364.

Les Vaiſſeaux Chinois apportent auſſi de la porcelaine fine & groſſiere, de la ſoie à coudre, de petites piéces d'étoffe de quatorze ou quinze aunes, & beaucoup d'autres marchandiſes. Pour le retour, ils chargent, outre le poivre, tout le laq qu'on apporte de *Tolomban*, où il eſt en abondance. Ils chargent de l'*Anil* ou de l'indigo, qui vient d'*Anir*; du bois de ſandal, des noix muſcades, des cloux de girofle, des écailles de tortue, dont on fait à la Chine divers ouvrages fort bien travaillés; des dents d'éléphant, dont on fait de beaux ſiéges, auſſi eſtimés que s'ils étoient d'argent, & qui ſervent aux Mandarins & aux Vicerois (53). Moeurs et Usages de Java. 1595.

Les Chinois brûlent à Bantam beaucoup de vin de cocos, dont ils font d'aſſez bonne eau-de-vie. Comme c'étoit une occaſion, pour les Hollandois, de les voir ſouvent, ils obſerverent que la plûpart étoient des gens de fort mauvaiſe mine. Mais dans le portrait que l'Auteur fait de leur figure, il leur donne de grands yeux; ce qui paroît contraire à l'idée qu'on s'en forme ordinairement ſur le témoignage de tous les autres Voyageurs. Il ajoute qu'ils ont la peau tendue ſur le viſage, le front large, de longs cheveux noirs, & ſi ſemblables à ceux des femmes, que lorſqu'ils n'ont pas de barbe on ne diſtingue pas aiſément leur ſexe; d'autant plus qu'ils les relevent en treſſes ſur leur tête, & qu'ils mettent par-deſſus, un rets fort fin, qui eſt compoſé de crin de cheval (54). Figure des Chinois de Bantam.

Les Marchands Portugais n'ayant pas la liberté de demeurer dans la Ville, ont obtenu des Chinois celle de s'établir dans leur quartier. Ils exercent le commerce du poivre, du girofle, de la muſcade, du bois de ſandal, du poivre long & des drogues qui ſont propres aux Indes, pour leſquels ils donnent en échange des toiles & d'autres marchandiſes qui leur ſont envoyées de leurs divers établiſſemens. Ceux de Bantam vivent ſans Prêtres & ſans Egliſes; mais il ne leur manque rien pour l'exercice de leur Religion à *Panarucan*, où pluſieurs habitans ont embraſſé le Chriſtianiſme. Leur habillement ordinaire eſt un long haut-de-chauſſe, tel qu'on en porte dans toute la Perſe. Ils marchent pieds nuds, à la maniere du pays, toujours ſuivis de pluſieurs Eſclaves qui leur tiennent un paraſol ſur la tête (55). Portugais & leur Commerce.

Quoique les bâtimens de mer Indiens ſoient fort inférieurs à ceux de l'Europe, on voit à Bantam quelques fuſtes & quelques galeres. Mais tout le ſoin qu'on apporte à les conſerver ſous de grands toits, n'empêche pas que dans un climat ſi chaud il ne s'y faſſe des ouvertures qui demandent une réparation continuelle. On ne les emploie guères que pour les grandes expéditions, telles qu'un ſiége, où l'on voit quelquefois des flottes Indiennes de deux ou trois cens voiles. Les galiotes de Java reſſemblent beaucoup à nos galeres, excepté qu'elles ont une galerie à l'arriere, & que les Eſclaves ou les Rameurs ſont ſeuls dans le bas, bien enchaînés, & les ſoldats au-deſſus d'eux ſur un pont, pour combattre avec plus de liberté. Elles ont quatre pierriers à l'avant, & ſeulement deux mâts. Les *Pares*, ou les *Pirogues*, ſervent de garde-côtes contre les pirates & les autres accidens. Elles ont un pont, un grand mât & un mât d'artimon, ſix hommes à l'avant qui rament dans le beſoin, & deux à l'arriere qui gouvernent; car tous les bâtimens du pays, ſans en excepter les Jon- Bâtimens de mer.

(53) *Ibid.* & ſuiv. (54) Page 365. (55) Page 366.

Moeurs et Usages de Java. 1595.

ques, ont deux gouvernails (56); c'eſt-à-dire, un de chaque côté. Les Jonques ont un mât de beaupré, & quelquefois un mât de miſene, avec un grand mât & un mât d'artimon. Elles ont un pont courant, devant & arriere, en forme de toit de maiſon, ſous lequel on ſe met à couvert de la chaleur du ſoleil & de la pluie, ſans autre chambre d'ailleurs que celle du Capitaine ou du Maître. Le fond de calle eſt ſéparé en divers petits eſpaces où l'on place les marchandiſes, & les cheminées ſont entre ces eſpaces (57).

Vents communs dans la Mer de Java.

Les Mariniers de Bantam n'avoient pas de Cartes marines & n'en connoiſſoient pas l'uſage. Il y avoit peu de tems qu'ils ſe ſervoient de la bouſſole, & c'étoit aux Portugais qu'ils en avoient l'obligation. Ils ne diſtinguoient que huit rhumbs de vent, parce qu'ils ont deux vents principaux qui regnent preſque toute l'année dans leur Mer. L'un eſt le Nord-Eſt, qu'ils nomment *Ceilaon*, & qui commençant au mois d'Octobre dure juſqu'à la fin de Mars, lorſque les courans deviennent ſi rapides vers l'Eſt que les Hollandois naviguerent alors onze jours ſans pouvoir avancer. L'autre, qui regne le reſte du tems, eſt l'Eſt-Sud-Eſt, qu'ils nomment *Timor;* & pendant lequel les courans portent à l'Oueſt avec autant de force qu'ils en avoient auparavant vers l'Eſt (58).

§. II.

Hiſtoire naturelle de l'Iſle de Java.

IL n'eſt queſtion, dans cet article, que des propriétés particulieres de cette grande Iſle, & de celles qui méritent un rang diſtingué par leur excellence, ſoit qu'elles la doivent à la nature du terroir ou à la qualité du climat. Tout ce qui lui eſt commun avec les autres parties des Indes doit être renvoyé à l'article géneral, ſuivant l'ordre établi dans ce Recueil. Ainſi l'on ne s'arrête, ni aux éléphans, qui ſont en fort grand nombre à Java; ni même aux rhinoceros, qui ne doivent pas y être fort rares, puiſque les Inſulaires en tuent aſſez pour vendre au Marché des morceaux de leur corne, à laquelle ils attribuent des vertus merveilleuſes contre toutes ſortes de venins (59); ni aux cerfs, qu'on y rencontre en troupes; ni à quantité d'autres animaux ſauvages, tels que des bufles & des ſangliers, dont le nombre eſt auſſi fort grand; des ſinges & des belettes, dont les arbres ſont couverts; des perroquets & des paons ſauvages; des crocodiles ou des alligators, que les Chinois de l'Iſle ont trouvé le ſecret d'apprivoiſer & d'engraiſſer, pour en manger la (60) chair; des chats-civettes, qu'on y appelle *Caſtoris*, mais dont le muſc n'eſt pas ſi blanc & ſi pur que celui de Guinée, &c. Les Hollandois ne vantent, comme véritablement propre à l'Iſle de Java, que deux eſpeces de poules, dont ils nomment l'une des *demi-poules d'Inde*, parce qu'elles en ont à peu près la forme, ſans être tout-à-fait de la même grandeur. Les Anglois leur ont donné le nom de *Bantams*. C'eſt l'animal le plus colere qu'il y ait au monde. Auſſi ne les éleve-t-on que pour le plaiſir de les faire battre; & ces combats ſont ſi furieux, qu'ils ne finiſſent ordinairement que par la mort de

Animaux communs aux autres Pays de l'Inde.

Deux eſpeces de poules particulieres à l'Iſle de Java.

(56) Page 367.
(57) *Ibid.* & 358.
(58) *Ibidem.*
(59) Page 370.
(60) *Ibidem.*

la poule vaincue (61). La ſeconde eſpece eſt une ſorte de poules dont le plumage, la chair & les os ſont abſolument noirs, mais qui n'en ſont pas moins un très-bon aliment.

Les arbres & les fruits offrent un plus grand nombre de ſingularités. On ne parle point du bétel & de l'arecca, dont l'uſage eſt auſſi commun à Java que dans les autres pays de l'Inde. Cependant on doit obſerver, avec l'Auteur de la premiere Relation Hollandoiſe, que hors du Détroit de la Sonde on rencontre une Iſle nommée *Pulo-Seveſſi*, où le bétel croît naturellement & foiſonne ſans culture. Les Inſulaires de Java l'y vont prendre à pleines pirogues, ſans autres frais que ceux du voyage, & ſans autre peine que celle de le démêler d'entre les orties dont il ſe trouve entortillé. Ses feuilles ont quelque reſſemblance avec celles du citronier, quoiqu'elles ſoient plus longues & qu'elles aient le bout plus pointu. La préparation du bétel, avec la chaux d'écailles d'huîtres brûlées & la noix d'arecca, eſt la même à Java que dans le reſte de l'Inde, avec cette ſeule différence que les Javanois y ajoutent ſouvent un peu de *Cate*, qui eſt une ſorte de petit gâteau ou de bignet, compoſé du bois moëlleux d'un certain arbre (62).

Iſle de Pulo-Seveſſi, où le bétel croît naturellement.

L'Iſle de Java produit un fruit excellent, qui ſe nomme *Mangas*. Il croît ſur des arbres à peu près ſemblables à nos noyers, mais qui a peu de feuilles, quoiqu'il ait beaucoup de branches. Sa groſſeur eſt celle d'un gros œuf d'oie, ſa forme oblongue, & ſa couleur d'un verd jaune qui tire quelquefois ſur le rouge. Il contient un gros noyau, dans lequel eſt une amande aſſez longue, qui eſt amere lorſqu'on la mange cruë; mais, rôtie ſur les charbons, elle devient plus douce, & ſa vertu eſt extrêmement vantée contre les vers & le flux de ſang. Les *Mangas* meuriſſent aux mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre. Leur goût ſurpaſſe celui des meilleurs pêches. On les confit verds avec de l'ail & du gingembre, & l'on s'en ſert au lieu d'olives, quoique leur goût ſoit plutôt aigre qu'amer (63). Il y a une autre eſpece de *Mangas*, que les Portugais ont nommés *Mangas-bravas*, & qui ſont un poiſon très-ſubtil. Il cauſe la mort à l'inſtant, & l'on n'a pas encore trouvé de remede qui en puiſſe arrêter l'effet. Ce funeſte fruit eſt d'un verd clair & plein d'un jus blanc. Il a peu de poulpe. Son noyau eſt couvert d'une écorce fort dure, & ſa groſſeur eſt à peu près celle d'un coing.

Mangas.

Mangas-bravas.

Les ananas de Java paſſent pour les meilleurs des Indes. Le *Samaca* eſt un autre fruit de cette Iſle, de la groſſeur d'un citron & d'un verd qui tire ſur le rouge. Il rend beaucoup d'eau, & le goût en eſt un peu aigre. Mais on fait beaucoup moins de cas du fruit que de ſes feuilles, qui reſſembleroient à celles du citronier ſi elles n'étoient plus rondes. On les confit dans le ſucre & l'on s'en ſert, comme des tamarindes, contre les inflammations & les fiévres chaudes.

Samaca.

La plante du poivre de Java s'attache & croît le long de certains gros roſeaux, que les habitans de l'Iſle nomment *Mambus*, au dedans deſquels on prétend que ſe trouve le *Tabaxir*, nommé par les Portugais *Sacar* ou *Sucre*

Mambus ſans tabaxir.

(61) On a vû dans le Paragraphe précédent ce qui regarde les poules de Tubaon.

(62) Page 270. Pour l'arecca, voyez la Relation de Knox, & l'Hiſtoire naturelle des Indes.

(63) C'eſt ſans doute ce que nous nommons *Mango*. L'Iſle de Ceylan en produit auſſi, près de Columbo.

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

de Mambu. Ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que les mambus de Java n'ont pas de tabaxir, quoiqu'il s'en trouve dans ceux qui croiſſent ſur toute la côte de Malabar, & ſur-tout à Coromandel, Biſnagar & Malaca. Ce ſucre, qui n'eſt qu'une ſorte de jus blanc, ſemblable à du lait caillé, eſt néanmoins ſi eſtimé des Arabes & des Perſes, qu'ils l'achetent au poids de l'argent. Mais le détail de ſes vertus appartient à l'hiſtoire naturelle des Indes.

Duriaon. Le fruit que les Malais appellent ***Duriaon***, & que les Portugais ont voulu faire paſſer pour une production particuliere de Malaca & des lieux voiſins, eſt plus parfait dans l'Iſle de Java qu'en aucun autre lieu. L'arbre qui le porte ſe nomme *Batan.* Il eſt auſſi grand que les plus grands pommiers. Le bois en eſt dur & compact, l'écorce griſe. Ses fleurs, qu'on nomme *Buaas*, ſont d'un blanc-jaunâtre, longues d'une palme & demie, & de deux ou trois doigts d'épaiſſeur. Elles ſont un peu fendues ſur les bords, & d'un fort beau verd, quoique plus pâles en dedans. Son fruit, qui eſt à peu près de la groſſeur du melon, eſt environné d'une écorce ſolide & garnie de petites pointes fort aigues. Il eſt verd en dehors, avec de longues raies comme celles des melons. Dans l'intérieur il contient quatre creux, dans chacun deſquels ſont trois ou quatre coquilles, en forme de petites boëtes, qui renferment un fruit de la blancheur du lait, de la groſſeur d'un œuf de poule, & d'un goût qui ſurpaſſe en bonté la gelée de riz, de blancs de chapons & d'eau-roſe, qui ſe nomme en Eſpagne *Manjar-blanco* ou blanc-manger (64). Chaque fruit a ſon noyau particulier, de la groſſeur du noyau de pêche. Ceux qui n'ont jamais mangé de duriaon lui trouvent d'abord une odeur forte, qui tient un peu de celle des oignons cuits ſous la braiſe. Mais il n'en eſt pas moins un des meilleurs, des plus ſains & des plus agréables fruits des Indes. On parle avec admiration de l'inimitié, ſi l'on oſe hazarder ce mot dans un article phyſique, qui ſe trouve entre le duriaon & le bétel. Qu'on mette une ſeule feuille de bétel dans un magaſin rempli de *Duriaons*, ils ſe pourriront preſqu'auſſitôt. D'ailleurs, ſi l'on a mangé de ces fruits avec aſſez d'excès pour en avoir l'eſtomac trop chargé, une feuille de bétel qu'on ſe met ſur le creux de l'eſtomac diſſipe immédiatement l'incommodité, & l'on ne craint jamais d'en manger trop lorſqu'on a ſur ſoi quelques feuilles de bétel (65).

Inimitié entre le duriaon & le bétel.

Le lantor. L'arbre qui ſe nomme ***Lantor*** eſt auſſi d'une beauté extraordinaire dans l'Iſle de Java. Ses feuilles ſont de la longueur d'un homme. Elles ſont ſi unies, qu'on peut écrire deſſus avec un crayon ou un poinçon. Auſſi les habitans de l'Iſle s'en ſervent-ils au lieu de papier, & leurs livres en ſont compoſés. Ils ont néanmoins une autre ſorte de papier qui eſt fait d'écorce d'arbre, mais qu'on n'emploie que pour faire des envelopes (66).

Le cubebe. Le ***Cubebe*** ne croît qu'à Java, ſur la côte de la Sonde, où il porte le nom de *Cuciombi* & de *Cumuc.* Dans le reſte des Indes on le nomme *Cuba-chini*, parce qu'avant les premieres navigations des Portugais, c'étoient les Chinois qui l'alloient prendre dans l'Iſle de Java & qui le tranſportoient dans les autres pays orientaux, dont tout le Commerce étoit entre leurs mains. Ce fruit ne croît que dans des lieux incultes. La plante s'attache à des arbres, comme celle du poivre. Il croît par grappes, comme le raiſin, & chaque grain ſur

(64) Page 387. (65) Page 388. (66) *Ibid.*

une

une queue particuliere. Les Javanois l'eſtiment d'autant plus qu'il ne s'en trouve que dans leur Iſle, & le vendent bouilli, pour empêcher qu'on ne le cultive ailleurs. On s'en ſert contre le rhume, & pour chaſſer la pituite. Les Mores le prennent dans du vin, pour s'exciter à la volupté (67). HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

Les *Mangoſtans* ſont auſſi d'excellens fruits de Java, quoique par la forme ils reſſemblent beaucoup à nos prunelles de haie. L'herbe qui ſe nomme *Talaſſe* en langue de Java, & *Lalade* en Malais, ne produit ni fruit ni fleurs. Mais les Inſulaires font divers uſages de ſes feuilles pour aſſaiſonner leurs alimens. Ils les mangent auſſi vertes, dans l'opinion qu'elles n'ont pas moins de vertu que le cubeb pour exciter la nature au plaiſir (68). Mangoſtans. Talaſſe.

On trouve dans la même Iſle (69) un fruit nommé *Jaca*, de la longueur de nos plus groſſes citrouilles, qui croît ſur de grands arbres, mais de leur tronc, à fleur de terre. L'odeur en eſt admirable dans ſa maturité. Sa poulpe a quelquefois celle du melon, quelquefois celle de la pêche, celle du miel & celle des plus excellens citrons. Ses noyaux, ou ſes pignons, ſont plus gros que les dattes communes. Bouillis ou rôtis, ils ſont d'un excellent goût, & d'une chaleur favorable à la volupté. Quoique ce fruit ſoit commun dans d'autres parties des Indes, il ſemble qu'il n'ait cette derniere propriété que dans l'Iſle de Java. Le jacat

Celle de Bali, qui en eſt ſi voiſine, en produit un de la groſſeur d'une poire, rond par le bas & pointu par le haut, couvert d'une peau fort rude, qui lui a fait donner par les Hollandois le nom de *Porc-épi*. Sa chair eſt blanche & fort aſtringente. Il croît ſur de grands arbres, auſſi preſſé que les grains de raiſin le ſont ſur la grappe, & en ſi grand nombre qu'on eſt ſurpris que les branches en puiſſent ſoutenir le poids. On le confit dans la ſaumure ou dans le ſucre. Le porc-épi.

La *Caſſe* & les *Mirabolans* ne ſont pas aſſez particuliers à l'Iſle de Java pour mériter ici une deſcription ; mais la caſſe des Iſles du Détroit eſt célebre, du moins par ſon abondance. Java produit auſſi une ſorte de *Canelle ſauvage*, que les Portugais nomment *Canela di Mato*, moins bonne à la vérité que la canelle fine. Il eſt défendu d'en faire entrer en Portugal ; ce qui n'empêche pas qu'on n'y en tranſporte beaucoup ſous le faux nom de canelle de Ceylan (70). Elle a peu de goût & de vertu. L'écorce en eſt épaiſſe & groſſiere, & les arbres ſont plus petits que ceux de Ceylan. Canelle ſauvage de Java.

Le *Carcapuli* eſt une ſorte de ceriſe aigre de Java, qui a la groſſeur d'une ceriſe commune, mais qui renferme pluſieurs petits noyaux. On en voit de blancs, de rouges & d'incarnats, tous également eſtimés. Carcapuli.

Le *Coſt-Indique* (71), dont il ſe fait un grand commerce en Turquie, en Arabie, à Malaca, &c. le *Roſeau aromatique* (72), & le *Zerumbet*, ſans appartenir particuliérement à l'Iſle de Java, y ſont communs & d'une beauté particuliere. Le zerumbet, racine qui a plus de vertu que le gingembre, y porte le nom de *Canjor*. Le *Galanga*, que les Arabes nomment *Calvegian*, croît dans la même Iſle ſous le nom de *Lanquas ;* mais quoiqu'il ſoit plus Zerumbet. Lanquas.

(67) Page 389.
(68) *Ibid.*
(69) Voyez ci-deſſous la Relation de l'Iſle de Ceylan par Knok.
(70) Page 392.
(71) *Coſtus Indicus.*
(72) *Calamus-aromaticus.*

HISTOIRE NATURELLE DE JAVA.

grand que celui qui vient de la Chine, il s'en faut beaucoup que l'odeur en ſoit auſſi bonne. Il croît ſur une petite plante, qui vient ſans culture. Ses feuilles reſſemblent au fer d'une lance. Quelques Inſulaires en tranſplantent dans leurs jardins pour la manger en ſalade. Mais ſon uſage ordinaire eſt en qualité de remede pour diverſes maladies. Ses racines ſont longues & groſſes, avec quantité de petits nœuds comme ceux du roſeau. Elles ſont rouges, en dehors comme dans l'intérieur, & leur goût tire ſur celui du gingembre.

Fagara.

Le *Fagara* eſt un fruit de Java, de la groſſeur du cubebe. Son écorce eſt tendre, & couverte d'une coque noire fort mince. Il ne contient qu'un ſeul grain, qui eſt excellent pour le rhume, pour les foibleſſes d'eſtomac & pour le cours de ventre.

Benjoin.

Il croît dans l'Iſle de Java de gros melons d'eau fort verds, & d'un agrément particulier dans le goût. Le *Benjoin* eſt encore une de ſes productions les plus eſtimées (73). C'eſt une ſorte de gomme qui reſſemble à l'encens ou à la mirrhe, mais qui eſt beaucoup plus précieuſe par ſes uſages dans la Médecine & dans les parfums. Elle découle, par inciſion, du tronc d'un grand arbre fort touffu, dont les feuilles different peu de celles des limoniers. Les plus jeunes produiſent le meilleur benjoin, qui eſt noirâtre & d'une très-bonne odeur. Le blanc, qui vient des vieux arbres, n'approche pas de la bonté du premier; mais, pour tout vendre, on les mêle enſemble. Cette gomme eſt nommée par les Mores, *Louan-jovy*, c'eſt-à-dire, *Encens de Java*. C'eſt une des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient.

On trouve du bois de ſandal rouge à Java; mais il eſt moins eſtimé que le jaune & le blanc, qui viennent des Iſles de *Timor* & de *Solor*. Le ſandal de Java reſſemble au noyer. Il porte un fruit noir, dont la forme approche de celle des ceriſes, mais ſans odeur & ſans goût. On fait un grand uſage du ſandal dans toutes les Indes. On le broie avec de l'eau, juſqu'à ce qu'il ſe tourne en bouillie, pour s'en oindre le corps.

L'anacardium.

Le fruit qui s'appelle *Anacardium*, ou fruit du cœur, à cauſe de ſa reſſemblance avec le cœur humain, croît auſſi dans les Iſles de la Sonde, & particuliérement à Java. Les Portugais le nomment *Fava de Malaca*, parce qu'il reſſemble auſſi à la féve, quoiqu'il ſoit un peu plus gros. Les Indiens en prennent avec du lait, pour l'aſthme & pour les vers. Mais, préparé comme les olives, il ſe mange fort bien en ſalade. Sa ſubſtance eſt épaiſſe comme le miel, & auſſi rouge que du ſang.

Serpentine, ou Pao de cobra.

C'eſt dans l'Iſle de Java & dans toutes les Iſles de la Sonde que croît la racine que les Portugais nomment *Pao de cobra*, les Hollandois, *Bois de ſerpent*, & les François, *Serpentaire* ou *Serpentine*. Elle eſt d'un blanc qui tire un peu ſur le jaune, amere & fort dure. Les Indiens la broient avec de l'eau & du vin, pour s'en ſervir dans les fiévres chaudes & contre les morſures des ſerpens. Elle a été connue par le moyen d'un petit animal, nommé *Quil* ou *Quirpele*, de la grandeur & de la forme du furet, qu'on entretient dans les maiſons des Indes pour prendre les rats & les ſouris, comme nous nourriſſons ici des chats pour le même office. Ces petits animaux portent une haine naturelle aux ſerpens; & comme il arrive ſouvent qu'ils en ſont mordus, ils ont

(73) Page 395 & ſuivantes.

recours à cette racine, dont l'effet eſt toujours certain pour leur guériſon. Depuis cette découverte, il s'en fait un grand commerce aux Indes (74).

Histoire naturelle de Java.

Le bois que les Portugais ont nommé *Aguilla-brava*, vient auſſi de Java. Quoiqu'il n'ait pas tant de vertu que le *Calamba* (75), qui croît particuliérement à Sumatra & dans quelques autres lieux, il ne laiſſe pas d'être eſtimé & de faire un article conſidérable du Commerce. Les Indiens l'emploient pour brûler les corps de leurs Bramines & des grands Seigneurs. C'eſt un honneur auſſi diſtingué, parmi eux, d'être brûlé ſur un bucher de ce bois, que d'avoir en Europe un magnifique tombeau de marbre (76). Les Marchands de Bantam vendent beaucoup de calamba, quoiqu'il n'en croiſſe point dans leur Iſle. Cet arbre eſt de la grandeur de l'olivier. Son odeur n'acquiert la perfection qui la diſtingue, qu'à meſure que le bois ſeche. On juge de ſa qualité par ſon poids, par ſes veines noires, & par la liqueur graſſe qui en découle lorſqu'on le fend en morceaux. Pilé ou broyé avec quelque liqueur, il rend l'haleine agréable, il fortifie l'eſtomac, il ſert de remede contre le flux de ſang, la pleuréſie, &c. (77).

Aguilla-brava.

Calamba.

Entre les Plantes & les Drogues de Java, l'Auteur de la premiere Relation des Hollandois met les noms ſuivans; mais ſans avertir auſſi exactement qu'il le devoit (78) s'il les donne toujours pour des productions particulieres de l'Iſle (79).

(74) Page 399.

(75) Les Portugais le nomment *Pao d'Aguilla*.

(76) Page 400.

(77) Page 399.

(78) Cependant on peut conclure du ſoin qu'il a pris de nommer les pays dont l'on en apporte pluſieurs à Bantam, que les autres ne croiſſent qu'à Java.

(79) Le *Podi*, eſpece de farine dont on ſe ſert contre le froid & contre le vent.

Le *Caxumba*, ou *Flors*, racine qu'on emploie pour aſſaiſonner les mets & pour teindre les habits de coton.

Le *Cajuapi*, eſpece de bois qui met la bouche en feu. On le briſe fort menu pour l'utilité & l'agrément de ſon odeur, & on le réduit en conſiſtence d'onguent pour s'en frotter le corps.

Le *Cantiour*, fruit de la nature des raupinambours & des truffes. L'Auteur obſerve ici que le même fruit eſt commun dans la Guinée, mais il n'ajoute pas ſous quel nom.

Le *Semparentaon*, racine amere, à laquelle on attribue des vertus extraordinaires, mais qui ne ſe trouvent pas expliquées.

Le *Pontion*, qui vient de Malaca & du Coromandel; le *Gato-gamber*, fruit ſemblable aux olives, qui vient de Cambaye: le *Ganti*, racine dont les Indiens ſe frottent le corps, & qu'on apporte de la Chine à Bantam.

Le *Sabani*, graine dont on fait une eſpece de moutarde.

Le *Doringi*, dont on fait prendre aux enfans naiſſans. Mais l'Auteur n'explique pas ſi c'eſt une graine ou une racine.

Le *Galam*, racine qui croît dans l'eau & qui eſt fort rafraîchiſſante.

Le *Fianco*, fruit que les Inſulaires pilent, & qu'ils prennent en liqueur dans diverſes maladies.

Le *Madian*, le *Maju* & le *Coroſſani*, qui viennent d'Achin à Bantam, & dont la vertu eſt d'enyvrer. On n'explique point autrement leur nature; mais l'Auteur ajoute qu'on mêle le *Madian* & le *Maju* avec le bon *Cumin* de Perſe, qui s'appelle *Jentanieran* en Malais, pour en faire un remede contre les maladies apoplectiques & les rhumatiſmes.

Le *Spodium*, cendre d'un arbre des Iſles de la Sonde, dont on ſe ſert pour ſe nétoyer le corps.

Le *Sari*, eſpece de farine dont on ſe frotte le corps, & qui ſert, comme le podi, à garantir de l'effet des mauvais vents.

Le *Tagari*, le *Suraban* & le *Sedoucia*, racines qu'on broie ou qu'on pile pour s'en frotter le corps.

Le *Sambaia*, connu à la Chine ſous le nom de *Geiduar*; fruit de la groſſeur d'un gland, très-rare & très-cher, excellent pour diverſes ſortes de maladies, ſur-tout contre les morſures venimeuſes & contre d'autres poiſons.

Le *Jalave*, fruit de la groſſeur du précédent,

§. III.

Poids, Meſures & Monnoie des Indes Orientales.

C'Est à l'exemple des Hollandois qu'on ſe détermine à recueillir ſous un titre commun tout ce qui appartient aux Meſures & aux Monnoies des Orientaux, ou du moins ce qu'ils en ont pû découvrir dans leurs voyages par la pratique du Commerce & par leurs obſervations. Gaſpard *Balbi*, jouaillier Vénitien, qui voyagea dans les mêmes pays depuis 1579 juſqu'en 1588; c'eſt-à-dire, treize ans avant le premier voyage des Hollandois, avoit déja publié un Tarif des Monnoies Indiennes, réduit d'une monnoie à l'autre, pour la facilité des comptes (80); mais il ſe borne à cette réduction, qui contient plus de quarante pages d'opérations arithmétiques, ſans y rien joindre qui puiſſe faire connoître la nature même de ces monnoies. D'autres Voyageurs, tels que *Pyrard* (81) & *Saris* (82), ont donné l'explication de quelques monnoies particulieres & de quelques meſures dont ils ont eu l'occaſion de s'inſtruire; mais ſans avoir pouſſé plus loin leur curioſité, ou ſans avoir eu plus d'égard pour celle du Public. C'eſt apparemment pour ſuppléer à ces omiſſions, que les Hollandois ont publié les Remarques ſuivantes.

Poids. A Malaca, Achin & dans les lieux voiſins, on peſe par Bahars. Il y en a deux ſortes; le grand & le petit. Le grand Bahar contient deux cens *Catis*, dont chacun eſt de vingt-ſix *Taels*, ou trente-huit onces & demie, poids de Portugal; chaque Tael étant d'une once & demie, mais un peu foible. C'eſt à cette ſorte de poids qu'on peſe le poivre, le clou de girofle, la noix muſcade, le gingembre, la canelle, les tamarins, le lacq, le macis, le ſucre, les mirabolans, le bois de ſandal, l'indigo ou l'*Anil*, l'alun & diverſes autres marchandiſes.

Le petit Bahar contient auſſi deux cens Catis; mais chacun de ces Catis n'eſt que de vingt-deux Taels, ou trente-deux onces & un huitiéme; car, dans ce petit Bahar, le Tael eſt d'une once & demie bien forte. C'eſt à ce poids qu'on peſe le vif-argent, le vermillon, le cuivre, le fer-blanc, l'étain, le plomb, l'yvoire, la ſoie, le muſc, la civette ou l'*Agaglia*, l'ambre & le camphre.

Dans le Continent des Indes, le camphre, la caſſe, le bois d'aloës, la rhubarbe & le nard ſe peſent par Farateles, dont chacune vaut une Arrobe, ou deux livres poids de Liſbone. Le ſaffran ſe vend à un autre poids, qui ſe nomme *Almene*, & qui eſt auſſi de deux livres.

dont on ſe ſert dans les potions médicinales.

Le *Paravas*, herbe rafraîchiſſante, chere & rare. On vante ſes qualités pour les ardeurs du ſang & les ardeurs du foye.

Le *Tomonpute*, racine ſemblable au *Galigan* ou *Curcoema*, excepté qu'elle eſt blanche. On s'en frotte le corps pour ſe rafraîchir.

On trouve à Java & dans les Iſles de la Sonde, une Plante dont les feuilles reſſemblent à celles de l'arbre qui produit les tamarins. Son fruit eſt une eſpece de féve, ſemblable à nos haricots, qui a des qualités fort ſaines. Les petites féves, qui ſe nomment *Conduri* en Malais, & *Saga* en langue Javanoiſe, ſervent de poids pour peſer l'or, l'argent & les autres métaux. Elles ſont d'un beau rouge, avec une petite tache noire ſur le côté. Leur amertume ne permet pas d'en manger.

(80) *Viaggio dell' Indie Orientali di Gaſparo Balbi in* Venetia 1590, in-12, page 149 & ſuivantes.

(81) Sa Relation eſt à la ſuite de celle-ci.

(82) Au premier Tome de ce Recueil.

Poids, Monnoies et Mesures des Indes Orientales.

A la Chine, on peſe par Bahars ; mais chaque Bahar Chinois eſt de trois cens Catis, qui n'en font que deux cens de Malaca ; & chaque Cati contient ſeize Taels. A Malaca, le Cati n'eſt que de quatorze Taels ; c'eſt-à-dire, vingt & une onces de Portugal. Un Tael peſant une réale & demie de huit, contient dix *Maſes*, & une Maſe dix *Conduris*. C'eſt à ce poids que les Chinois peſent l'argent lorſqu'ils en reçoivent pour des marchandiſes, parce qu'ils n'ont pas de monnoie. Ils coupent en petits morceaux les réales de huit & tout l'argent.

A Bantam & dans toute l'Iſle de Java, comme dans les Iſles voiſines, le Tael ne contient que huit Maſes ; & deux Réales de huit peſent ſept Maſes.

On ſe ſert encore d'un autre poids qui ſe nomme *Mao* ou *Main*, & qui contient ſeulement douze Catis, chacun de vingt-deux Taels. Mais à Cambaye & dans les Indes, il contient vingt-ſept Taels, & l'on s'en ſert pour peſer toutes les denrées qui ſervent à la vie.

On ſe ſert auſſi, à la Chine, d'un poids qu'on nomme *Picol*. Il eſt de ſoixante-ſix Catis & trois quarts ; de ſorte que trois Picols & un Bahar peſent deux cens Catis. C'eſt à ce poids qu'on peſe la ſoie.

Les diamans, les rubis & les autres pierres précieuſes, ſe peſent dans les Indes par *Mangalis*, dont chacun eſt de cinq grains. On peſe les émeraudes par *Cates*, de trois grains chacun.

Les Apoticaires ſe ſervent d'un petit poids, nommé *Metricol*, qui eſt la ſixiéme partie d'une once ; & d'un autre nommé *Mitricoli*, qui en eſt la huitiéme partie.

Meſures.

Aux Indes, à Cambaye & à Bengale, la meſure commune pour le riz & les autres grains, ſe nomme *Candijl* ou *Candile*. Elle contient environ quatorze boiſſeaux, du poids de cinq cens livres. C'eſt par cette meſure qu'on jauge les Vaiſſeaux, & l'on dit, un Vaiſſeau du port de tant de *Candiles*.

A Java & dans les Iſles voiſines, on ſe ſert d'une meſure plus petite, qui ſe nomme *Gantan*, & qui contient environ trois livres de poivre. Le ſac, qu'on nomme *Baruth*, contient dix-ſept Gantans, qui peſent cinquante-quatre livres & quelquefois cinquante-ſix livres, poids de Hollande. Il y a, pour tous les autres grains, une meſure nommée *Gedeng*, qui contient environ quatre livres de poivre, par leſquelles on peut juger des autres ſuivant leur proportion.

La meſure d'étendue pour les velours, les draps, les toiles & les autres marchandiſes d'Occident eſt le *Covodo* de Portugal, qui eſt de deux aunes & un quart, meſure de Hollande. Les toiles & les étoffes du pays même ſe vendent par pieces & par demi-pieces, qui doivent avoir une meſure déterminée. Cette meſure eſt de quatorze à quinze aunes, tant à la Chine que dans les autres lieux.

Monnoies.

A l'égard des Monnoies, on compte à Goa & ſur la côte de Malabar par *Pardaos-cherafins*, qui ſont une monnoie d'argent, mais de mauvais aloi. Elle ſe bat à Goa, & ſa valeur eſt de trois *Teſtons* ou trois cens Reys de monnoie Portugaiſe. Elle a d'un côté un Sebaſtien, & de l'autre un paquet de quatre fléches.

On y compte auſſi par *Tangas*, qui ne ſont pas des eſpeces, mais une ſimple monnoie de compte, comme les livres & les florins en Europe. Un Par-

POIDS, MONNOIES ET MESURES DES INDES ORIENTALES.

dao-cherafin, par exemple, fait quatre Tangas de bon aloi, & cinq Tangas de mauvais aloi ; car le bon & le mauvais aloi ſont deux autres manieres de compter. On ſe ſert auſſi de *Vintins* dans les comptes, quoiqu'il n'y ait pas proprement d'eſpeces de ce nom. Quatre Vintins de bon aloi, ou cinq de mauvais aloi, font un Tanga. Les *Baſarucos* ſont du plus bas aloi. Leur matiere eſt un mauvais étain, & l'on y diſtingue encore des degrés. Quinze bons Baſarucos ou dix-huit mauvais font un Vintin, & les trois valent deux Reys de Portugal ; de ſorte qu'il entre trois cens ſoixante-quinze Baſarucos dans un Pardao-cherafin (83).

Quoique les Pardaos-cherafins ſoient la monnoie qui a le plus de cours dans les Indes, elle eſt ſujette à de grandes altérations. Dans les grandes Villes, on trouve, aux coins de chaque rue, des Chrétiens Indiens qui s'y tiennent exprès pour viſiter les pieces, & qui pour un fort petit ſalaire rendent ce ſervice à ceux qui le demandent. L'expérience leur donne tant d'habileté, que ſans le ſecours de la pierre de touche ils diſtinguent une fauſſe piece entre mille, & qu'en la faiſant paſſer d'une main à l'autre ils en connoiſſent préciſément la valeur. Les Européens n'ont pas d'autre regle que le ſon pour découvrir les fauſſes piéces. Elles ſont fabriquées dans le Continent, par des Indiens qui s'enrichiſſent de cette impoſture, mais qui s'expoſent à de rigoureux châtimens lorſqu'ils ſont reconnus.

Ce qu'on a dit des Caxas (84) ſuffit pour l'explication de cette miſérable monnoie. Les *Fanos* ſont une autre eſpece des Indes, dont vingt font un *Pardao*. Les *Larrins* ſont une monnoie d'argent fort pur, qui tire ſon nom de la Ville de *Lar* en Perſe, où elle ſe fabrique. Sa forme eſt longue, à peu près comme un fil épais d'argent, plié en double, avec une marque de Perſe d'un côté. Un Larrin vaut cent cinq ou cent huit Baſarucos, ſuivant les variations du change.

Une monnoie célebre eſt celle qui eſt connue dans toutes les Indes ſous le nom de *Pagodes*. On en diſtingue deux ou trois ſortes, qui valent toujours plus de huit Tangas. Les Pagodes ſe fabriquent à Narſingue, Biſnagar & dans d'autres lieux. On voit ſur un des côtés la figure d'une Idole, aſſiſe ſur un ſiége ; & ſur l'autre, un Roi dans un char de triomphe, tiré par un éléphant.

Les Sequins ou les Ducats de Veniſe, qui paſſent aux Indes par Ormuz, & les autres Ducats qui ſe fabriquent en Turquie, valent ordinairement deux Pardaos-cherafins. Les *S. Thomé*, monnoie qui tire ce nom de la figure de Saint Thomas Apôtre, qu'elle porte d'un côté, & d'une longue croix qui eſt ſur l'autre, valent toujours plus de ſept Tangas, & quelquefois juſqu'à huit.

De toutes les monnoies d'Eſpagne, il n'y a que les Réales de huit, nommées autrement Piaſtres, qui aient cours aux Indes, ſous le nom de *Pardaos-reales*. A l'arrivée des Vaiſſeaux, elles valent ordinairement quatre cens trente-ſix Reys de Portugal. Enſuite elles hauſſent au change lorſqu'on en cherche pour les faire paſſer à la Chine ; mais elles ne baiſſent jamais davantage. Soit qu'on achete ou qu'on vende, il faut toujours convenir en quelles eſpeces ſe feront les payemens. Cependant s'il eſt queſtion de perles, de pierreries, d'or,

(83) On trouvera quelques autres explications ſur les Changes & ſur les Baſaruques, dans la Deſcription de Goa par Pyrard.

(84) Voyez ci-deſſus, §. I.

d'argent & de chevaux, il ſuffit de nommer le nombre des Pardaos, parce qu'on entend toujours des Pardaos de ſix Tangas. Mais pour toutes les autres marchandiſes, ſi l'on ne ſpécifie rien, & qu'on ſe contente en général de nommer les Pardaos, on eſt réduit aux Pardaos de cinq Tangas. Quelques-uns comptent auſſi par Pardaos de Larrins; & dans ce compte, cinq Larrins font un Pardao.

Poids, Meſures et Monnoies des Indes Orientales.

Les petites coquilles, qui tiennent lieu de Baſarucos dans le Royaume de Bengale & dans quelques autres pays, ne méritent pas d'obſervation parmi les monnoies générales des Indes, & ſont renvoyées à l'article des Régions où elles ſont précieuſes à ce titre.

VOYAGE DE PAUL VAN CAERDEN aux Indes Orientales.

Van Caerden. 1599. Introduction.

QUOIQUE ce Voyage aux Indes Orientales ne dût tenir que le quatriéme rang dans l'ordre des années (85), les Editeurs lui donnent le troiſiéme, par la double raiſon, qu'il fut la premiere entrepriſe d'une nouvelle Compagnie dont on a rapporté l'origine dans l'Introduction, ſous le nom de *Compagnie de Brabançons*, & que la Flotte de Van Caerden n'ayant été arrêtée par aucun obſtacle, n'arriva guères plus tard aux Indes que celle du troiſiéme Voyage, qui étoit partie ſept mois plutôt. L'objet de la Compagnie des Brabançons n'étant que de s'enrichir par le Commerce, à l'exemple de la premiere, elle mit en mer quatre Vaiſſeaux, dont on ne nous apprend pas les forces, mais qui ſe nommoient les *Pays-Bas*, les *Provinces-Unies*, le *Naſſau* & la *Cour de Hollande*, ſous la conduite de Paul *Van Caerden*, & qui partirent du Texel le 21 de Décembre 1599. Huit mois d'une heureuſe navigation, dans le cours de laquelle le *Naſſau* & la *Cour de Hollande* ſe ſéparerent volontairement des deux autres (86), rendirent les *Provinces-Unies* & la *Cour de Hollande* à Bantam le 6 d'Août 1600. Van-Caerden montoit les *Provinces-Unies*, avec le titre de Général.

Départ de Van Caerden & ſon arrivée aux Indes.

1600.

Il prit à Bantam un Pilote & deux Interprêtes, pour aller charger du poivre à *Priaman*. Mais n'y ayant pas trouvé l'abondance qu'on lui avoit fait eſperer, il ſe rendit à *Tikou*. Le Commerce n'y fut guères plus avantageux, parce qu'on y eut à ſe défendre de la mauvaiſe foi des habitans. Ils mêloient du ſable & des pierres avec le poivre. Ils le faiſoient tremper dans l'eau pour le rendre plus peſant. D'ailleurs on étoit obligé de tenir les chaloupes dans des lieux dangereux, où elles demeuroient à ſec pendant la baſſe marée. Van Caerden propoſa aux Indiens de venir trafiquer dans une petite Iſle qui eſt à demie-lieue du Port, en offrant de leur payer le poivre plus cher, à proportion de leur dépenſe. Non-ſeulement ils rejetterent cette propoſition, mais ils mirent chaque jour de nouveaux impôts ſur les marchandiſes. La trompe-

Les Hollandois ſont trompés par les Indiens de Tikou.

(85) Le voyage de Vander Hagen devoit précéder naturellement celui ci, puiſque cet Amiral partit du Texel le 6 d'Avril 1599.

(86) Ce fut avec la participation des autres, qui leur donnerent une partie de leur eau & de leurs vivres, & qui prirent trois hommes de leurs équipages qui étoient malades, afin qu'ils puſſent ſe rendre promptement à Bantam ſans relâcher en aucun lieu. Ils vouloient précéder quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie, qui étoient partis en même-tems.

VAN CAERDEN. 1600.

rie fut pouſſée ſi loin, qu'un des principaux Négocians Indiens ayant trafiqué du poivre pour des toiles, les rapporta, ſous prétexte qu'il aimoit mieux être payé en argent; mais après l'avoir ſatisfait, on s'apperçut, en examinant les toiles, qu'il avoit coupé une ou deux aunes de chaque piece (87).

Autres malheurs à Paſſaman.

Ces infidélités, qui méritent d'être publiées pour l'inſtruction du Commerce, obligerent les Hollandois de s'avancer à *Paſſaman*, autre Ville ſituée à trois lieues de *Tikou*, ſous la Ligne équinoxiale. Mais ils y eurent d'autres dangers à courir, de la part des pluies & des vents. Deux de leurs barques, coulerent à fond en ſortant de la riviere. Ils prirent la réſolution de ſe rendre au Port d'Achin, quoiqu'ils fuſſent déja informés de la barbarie avec laquelle pluſieurs Vaiſſeaux de Zélande y avoient été traités (88). Comme ils avoient appris en même-tems que le poivre y étoit en abondance, & qu'il n'y avoit pas d'endroit plus avantageux pour le Commerce, ils ne purent réſiſter à des images ſi flatteuſes (89).

Ils ſe font des amis pour la Cour d'Achin.

Ils avoient à bord trois habitans d'Achin, qu'ils comblerent de careſſes, dans l'eſpérance de tirer quelqu'utilité de leur ſecours. En effet, ces trois Indiens, ſenſibles à l'amitié, leur promirent de rendre à leur Roi un témoignage favorable de leur caractere & de leurs intentions. Ils s'engagerent à lui dire qu'à Bantam, d'où ils venoient, les Hollandois exerçoient le Commerce avec autant de tranquillité que de bonne foi, & qu'ils y avoient détruit les fauſſes impreſſions que les Portugais avoient données d'eux dans toutes les Cours des Indes, où ils s'efforçoient de les faire paſſer pour de miſérables pyrates (90).

Ils ſe rendent à la rade de cette Ville.

En arrivant dans la rade d'Achin (91), le 21 de Novembre, Van Caerden y trouva neuf Vaiſſeaux de Guzarate, de Bengale & d'autres pays, entre leſquels il n'eut pas de peine à reconnoître un petit bâtiment Portugais de Malaca. A peine eut-il jetté l'ancre, que le Capitaine Portugais, nommé *Badriga de Coſte*, l'envoya féliciter de ſon arrivée par un Hambourguais qui étoit à ſon ſervice & qui ſe nommoit Matthieu *Mew*. Les Hollandois remercierent cet homme de ſa civilité, mais ſans lui marquer autrement qu'ils y attachaſſent beaucoup de prix.

Adreſſe de Van Caerden dans ſes négotiations.

La nuit ſuivante, un Interprête du Roi d'Achin, qui feignit de ne pas entendre le Portugais, apporta des fruits au Général, de la part de ſon Maître, & lui demanda quel deſſein l'amenoit dans ſa rade. Van Caerden ſentant l'importance d'une premiere explication, répondit dans des termes fort meſurés. Il remercia vivement le Roi de ſon préſent. Il témoigna une extrême ardeur de mériter par ſon reſpect & ſes ſervices une faveur qu'il ne devoit encore qu'à la bonté d'un ſi grand Monarque. Enſuite il pria l'Interprête de demander pour lui la liberté de parler aux priſonniers Zélandois, qui étoient ſes compatriotes & les Sujets des mêmes Maîtres. Il ajouta qu'il n'ignoroit pas le malheur des Vaiſſeaux de Zélande, mais qu'il ſçavoit auſſi que cette diſgrace n'étoit venue d'aucune mauvaiſe intention du Roi, & qu'ils ne devoient

(87) Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, Tome II, p. 119 & ſuiv.

(88) Voyez l'Introduction.

(89) Voyage de Van Caerden, *ubi ſuprà*, page 111.

(90) *Ibid.*

(91) A cinq degrés & demi de latitude du Nord. D'autres écrivent *Achem*; mais on ſuit ici la Relation.

l'attribuer

VAN CAERDEN. 1600.

l'attribuer qu'aux mauvais offices des Portugais : que dans cette confiance il n'avoit pas fait difficulté de venir trafiquer au Port d'Achin, & qu'il se flattoit que le Roi avoit été désabusé (92). Le lendemain, sans attendre la réponse de ce Prince, il fit descendre au rivage les trois Habitans d'Achin, accompagnés d'un des deux Interprêtes qu'il avoit amenés de Bantam, pour aller saluer le Roi de la part des Hollandois. Il leur avoit fait présent à chacun d'une bague d'or, avec promesse d'y joindre une robbe d'écarlate & d'autres bienfaits, s'il étoit content de leurs services.

Il marque de la défiance aux Portugais.

Le même jour, *Mew* revint à bord avec deux Portugais, qui apporterent au Général un présent de soie, de toile fine & de fruits. Van Caerden n'accepta que les fruits, à condition qu'ils en feroient sur le champ l'épreuve. C'étoit leur déclarer, avec peu de ménagement, qu'on croyoit leur Nation suspecte. Aussi-tôt qu'ils en eurent gouté, le présent fut distribué à l'équipage ; mais le Général n'y toucha pas : ce qui leur causa un dépit qu'ils s'efforcerent néanmoins de dissimuler (93).

Caerden envoie ses Députés à la Cour.

L'Interprête des Hollandois & les trois Habitans d'Achin étant revenus le 24, présenterent au Général quelques Eunuques du Roi, qui lui apportoient de la part de ce Prince un saufconduit (94), avec ordre d'envoyer quelques-uns de ses gens à terre. *Vogelaar* & *Meyer* furent chargés de descendre. Ils revinrent le soir du même jour. Le Roi les avoit reçus avec bonté. Il leur avoit fait présent d'une robbe à chacun. *Hansdeker*, un des prisonniers Zélandois, avoit été nommé pour leur servir d'Interprête. Ils avoient déclaré qu'ils étoient venus pour leur Commerce, & le Roi s'étoit laissé engager sans peine à faire examiner les montres de leurs marchandises. Pendant cet examen, ils avoient eu quelqu'entretien avec Hansdeker, & leur curiosité les avoit portés d'abord à lui demander comment les prisonniers Zélandois étoient traités. Mais l'Ambassadeur Portugais, qui étoit un homme d'Eglise, & qui avoit beaucoup de crédit dans cette Cour, avoit voulu s'opposer à leur conversation. Il avoit averti Hansdeker de s'observer dans ses discours, & de ne pas donner lieu par son imprudence au départ de la Flotte Hollandoise. L'Auteur rapporte ses termes : » Prens garde à ce que tu fais. Conduis-toi prudemment ; & si tu » ne veux pas prolonger ta captivité, fais que ces Vaisseaux demeurent dans » la rade «. Hansdeker n'en avoit pas avoué moins naturellement aux deux Envoyés, que quatre Vaisseaux de l'ancienne Compagnie étant venus mouiller dans la rade, il avoit cru leur devoir conseiller de lever l'ancre, & qu'étant partis en effet, leur retraite lui avoit attiré de fort mauvais traitemens (95).

Ambassadeur Portugais qui annonce malheur aux Hollandois.

Délibération de Caerden.

Ce récit chagrina Van Caerden & lui fit naître une juste défiance. Il craignit que le Roi, de concert avec l'Ambassadeur Portugais, ne formât quelque dessein contre la Flotte, & cette pensée lui fit délibérer si l'intérêt de sa sûreté ne l'obligeoit pas de partir. D'un autre côté, il se rappella les dangers & les peines qu'il avoit essuyés dans un si long voyage ; & se fiant à la fortune qui l'en avoit délivré, il comprit que dans les entrepriſes de cette nature il falloit donner quelque chose au hazard (96). Ainsi, banissant toutes

(92) Page 122.
(93) Page 123.
(94) C'est une certaine marque, que l'Auteur appelle un *Schappa*.
(95) Pages 123 & 124.
(96) *Ibid.*

VAN CAERDEN. 1600.

les apparences de crainte, il prit le parti de deſcendre à terre le lendemain avec un cortége honorable, pour aller lui-même offrir des préſens au Roi & lui demander la permiſſion du Commerce.

Il ſe rend lui-même au Palais.

Auſſi-tôt qu'il parut au rivage, on lui envoya des éléphans pour le porter juſqu'au Palais. Hansdeker vint au-devant de lui & le conduiſit dans l'appartement du Roi. Ce Prince l'embraſſa, reçut ſes préſens avec de grands témoignages de ſatisfaction, & lui fit préſenter des rafraîchiſſemens. Mais il ne voulut ni recevoir, ni ſe faire lire, la Lettre que Van Caerden lui préſenta de la part du Prince de Naſſau. Les Hollandois ſe figurerent, & ne font pas difficulté d'aſſurer que l'Ambaſſadeur Portugais avoit averti le Roi de refuſer cette Lettre ; *parce qu'elle étoit écrite ſur un parchemin fait de peau de pourceau.* Van Caerden ſe réduiſit à faire dire par ſon Interprête qu'il étoit venu pour acheter du poivre, & le payer en argent ou en marchandiſes. Enſuite ayant déclaré qu'il étoit inſtruit du malheur des Zélandois, mais qu'il n'en accuſoit que les Portugais, il pria ce Prince de ne plus prêter l'oreille aux artifices de ces ennemis de ſa Nation. Le Roi répondit qu'il étoit réſolu de ne les plus écouter ; qu'il traiteroit les Hollandois comme ſes propres enfans (97), & que pour ne leur en laiſſer aucun doute il les déchargeoit, à l'heure même, des droits d'entrée & de ſortie, avec défenſes à tous les habitans du pays, naturels ou étrangers, de recevoir & de charger du poivre avant que les Hollandois en fuſſent pourvûs (98).

Plaiſante raiſon qui fait rejetter une Lettre du Prince d'Orange.

Caerden guéri de ſes défiances ne balança point à louer une maiſon dans la Ville, pour y faire tranſporter ſes marchandiſes & commencer le commerce. Sa faveur fut confirmée par un habit more & un poignard doré dont le Roi lui fit préſent. L'Ambaſſadeur Portugais ſe contraignit juſqu'à faire beaucoup de civilités aux Hollandois ; mais ils lui firent entendre par leur réponſe que l'expérience leur avoit appris à n'attendre aucune ſincérité des Eſpagnols. Le principal Marchand de la Flotte, nommé Adam *Ulaming*, qui fut envoyé à terre avec des marchandiſes, reçut auſſi du Roi un habit, un poignard & quelque monnoie d'argent. Enfin il ne reſtoit plus qu'à convenir de prix pour le poivre, lorſque de nouvelles difficultés replongerent les Hollandois dans tous leurs doutes. Elles roulerent non-ſeulement ſur le prix du poivre, mais ſur la nature du payement & ſur la qualité des marchandiſes qu'ils offroient. Caerden irrité parla de ſe retirer. On lui propoſa des conditions plus raiſonnables, qui furent miſes par écrit en langue Malaie. Mais Ulaming n'ayant voulu les ſigner qu'après les avoir fait traduire en Portugais, fut ſurpris d'entendre, à la lecture, qu'on l'engageoit à différer juſqu'à la récolte & à payer d'avance tout le prix. Cette clauſe fut lûe avec tant de rapidité, qu'elle auroit pû échapper à des gens moins attentifs. Caerden & Ulaming refuſerent de ſigner. Les conteſtations devinrent ſi vives, que les Commiſſaires Indiens déchirerent le contrat. Cependant Ulaming en ayant porté ſes plaintes au Roi, ce Prince releva les eſpérances des Hollandois. Ils avoient d'autant plus de confiance à ſes promeſſes, qu'il avoit accordé la liberté, en leur faveur, à quelques priſonniers des Vaiſſeaux de Zelande, & qu'il promettoit même de leur laiſſer celle de s'embarquer pour demeurer déſormais à bord. Enſuite toutes les apparences marquoient effective-

Mélange de caresſes & d'infidélités de la part des Indiens.

Le Roi d'Achin ſe laiſſe prévenir contre les Hollandois.

(97) Page 125. (98) *Ibid.*

ment que ſes intentions étoient ſinceres. Mais il étoit obſédé par l'Ambaſſadeur, qui ne ceſſoit pas de lui repréſenter ces nouveaux marchands comme des Pyrates, & ſollicité contr'eux par ſes propes Officiers, dont la plûpart étoient vendus aux Portugais (99). VAN CAERDEN. 1600.

Quelques pyrogues, que les Hollandois virent mettre en mer, ayant commencé à leur inſpirer des ſoupçons, le Sabandar, ſans en paroître informé, leur fit donner avis d'entretenir nuit & jour une bonne garde dans leur loge, & d'y faire même apporter quelques armes à feu, parce que la Ville étoit remplie de voleurs & de gens mal intentionés. Ce conſeil fut ſuivi avec reconnoiſſance. Cependant le Sabandar même, de qui il étoit venu, alla dire au Roi que les Hollandois lui faiſoient injure; qu'ils s'étoient munis d'armes, & qu'ils devoient avoir formé quelque mauvais deſſein. Caerden eut beſoin de plus d'une explication pour ſe juſtifier à la Cour. Rapports qui leur donnent des défiances.

Peu de tems après, cinq des Zelandois, qui étoient encore priſonniers à *Pedir*, s'échapperent de leur priſon & ſe rendirent heureuſement à bord de la Flotte. Ils rapporterent que depuis ſon arrivée ils avoient été reſſerrés plus étroitement que jamais; qu'il s'étoit rendu à Pedir onze pyrogues, ſous prétexte d'y chercher du poivre pour la cargaiſon de la Flotte; mais qu'au lieu d'en charger, elles avoient été équipées en guerre, & que s'étant avancées à *Pajange*, où leur nombre s'étoit augmenté, elles avoient pris leur route vers la côte de *Lumarlanga*, qui eſt à quinze lieues de Pedir, pour y faire de l'eau & ſe joindre à la Flotte royale d'Achin, qui devoit venir tomber ſur les Vaiſſeaux Hollandois. Le Commandant des pyrogues n'avoit pas craint de vanter ce futur exploit devant les priſonniers. Il avoit ajoûté qu'on n'ignoroit plus que les Hollandois étoient venus pour exercer la pyraterie & pour violer les privileges des rades du Roi (1).

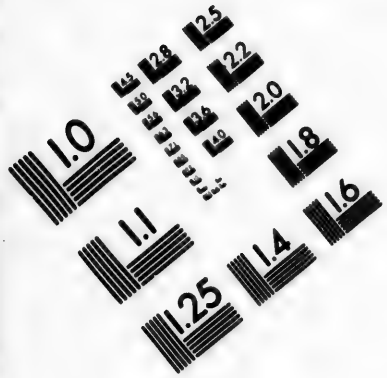
Les cinq fugitifs déclarerent encore que pendant le ſéjour que les quatre Vaiſſeaux de l'ancienne Compagnie avoient fait dans la rade, l'Armée navale d'Achin s'étoit tenue à l'ancre derriere un Cap voiſin, dans le deſſein de les ſurprendre, ou même de les attaquer à force ouverte, parce que les Indiens n'ignoroient pas que les équipages étoient fort affoiblis par les maladies. Ce recit augmenta beaucoup les allarmes de Caerden. Il aſſembla le Conſeil. Quelques-uns repréſenterent que le Roi du moins avoit marqué juſqu'alors de la bonne foi, & que cette conſidération obligeoit encore à prendre un parti moderé. On réſolut que le Général iroit lui-même avertir ce Prince de l'évaſion des priſonniers, mais ſans lui faire connoître ce qu'on avoit appris d'eux; & qu'on ſe tiendroit d'ailleurs ſur ſes gardes, c'eſt-à-dire, prêts à ſe retirer ſuivant les circonſtances, ou à ſe vanger par des juſtes repréſailles (2). Modération des Hollandois.

Caerden alla déclarer au Roi que cinq des priſonniers Zelandois s'étoient réfugiés ſur la Flotte. Il le pria de lui accorder leur liberté; & faiſant valoir la bonne foi des Hollandois, il proteſta qu'ils agiroient toûjours avec auſſi peu de diſſimulation. Le Roi parut fort ſatisfait de ce procédé. Il conſentit à la liberté des priſonniers. Il ajoûta qu'il regardoit le Général, non-ſeulement comme ſon ami, mais comme ſon propre fils. Enfin, dans l'effuſion de ſon cœur, il lui fit préſent d'une petit coupe, dont la matiere étoit plus eſtimée que l'or. Mais d'au- Ils reçoivent de nouvelles careſſes du Roi. Les circonſtances changent.

(99) Voyage de Van Caerden, page 126 & ſuivantes.

(1) Page 132 & ſuivantes.

(2) Page 134.



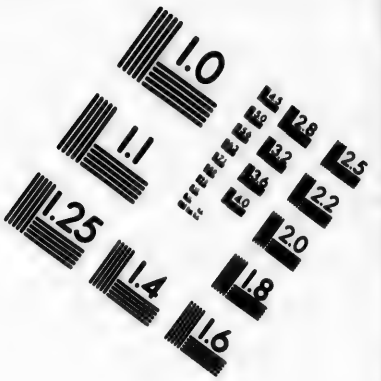
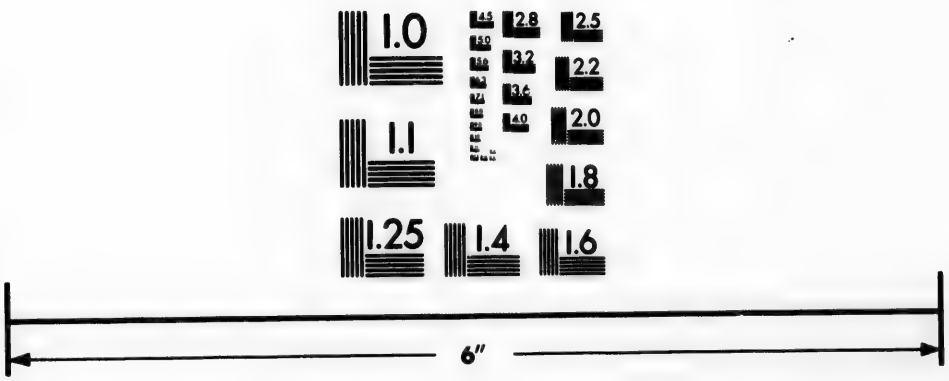
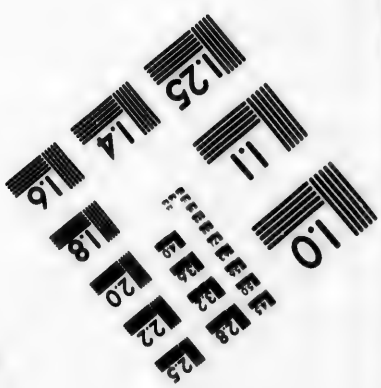


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VAN CAERDEN. 1600.

tres vûes lui firent bientôt changer de disposition. Malgré les stipulations du Traité, il fit demander de l'argent d'avance aux Hollandois, qui furent obligés de le satisfaire. Après avoir accordé la liberté aux cinq prisonniers, & à quelques autres qui se sauverent à leur exemple, il en fit reprendre plusieurs, qui furent conduits dans une nouvelle prison. D'un autre côté, on apprit des équipages, que les Portugais les avoient fait exciter à la revolte par leur Hambourguais, & qu'on leur avoit proposé de massacrer leurs officiers, & de conduire leurs Vaisseaux à Malaca, où cette perfidie devoit être récompensée. Le Conseil effrayé jugea que sans le consentement du Roi d'Achin, les Portugais n'auroient osé former un projet si détestable, ni proposer une retraite à ceux qui auroient violé l'hospitalité dans son Port. Il conclut que tant de conférences tenues à la Cour avec l'Ambassadeur de cette Nation, tendoient à la destruction entiere de la Flotte Hollandoise (3).

Autres raisons qui les portent à la vengeance.

Cette idée ne fit que se confirmer par d'autres évenemens. Le Roi demanda de nouvelles avances aux Marchands Hollandois, & leur fit craindre qu'il n'exigeât d'eux le payement du poivre que les Vaisseaux Zelandois avoient emporté (4). Ensuite, sous prétexte qu'on avoit vû paroître quelques pyrogues de *Johor* qui le menaçoient de la guerre, il les pressa d'armer leurs chaloupes pour les aller combattre. En vain Caerden représenta que sa commission ne l'autorisoit pas à faire la guerre; que ses Vaisseaux étoient marchands, & que s'ils étoient armés c'étoit uniquement pour leur propre défense. Son refus & d'autres mécontentemens affectés lui attirerent des reproches injurieux (5). Il fut même averti que le dessein de la Cour avoit été de lui faire couper les pieds & les mains, & qu'il ne devoit sa conservation qu'à des interêts plus pressans, qui obligeoient le Roi de garder des mesures avec les étrangers. Un jour que l'Ambassadeur & tous les Capitaines qui étoient dans la rade avoient été reçus à l'audience, elle fut refusée aux Hollandois. Ils apprirent en même-tems que l'Ambassadeur avoit défendu aux Portugais toute communication avec eux, & leur avoit ordonné de se tenir prêts à partir dans quatre jours. Le Roi fit publier aussi par toute la Ville, un ordre à ses gens de mer, de se rendre à bord pour le même tems. Enfin quelques amis sécrets conseillerent à Caerden de se retirer avec ses effets, parce que tant de mouvemens ne pouvoient ménacer que la Flotte Hollandoise (6).

Il se rendit sur son Vaisseau, où l'on conclut dans un Conseil général qu'il étoit tems de penser à la retraite. Mais comme on avoit fait des avances considérables pour quantité de poivre qui n'étoit pas livré, on prit la résolution de s'assurer des bâtimens qui se trouvoient dans la rade, pour forcer le Roi & ses sujets de remplir ce qu'ils devoient à la Justice. La seule difficulté qui parût s'opposer à ce dessein, regardoit les gens qui étoient à terre. Ulaming y étoit demeuré avec les malades. On n'osoit le rappeller ouvertement, dans la crainte qu'il ne fût arrêté prisonnier; d'autant plus que d'un moment à l'autre on recevoit de nouveaux avis de la conspiration, & qu'il étoit dangereux de se laisser prevenir. Nicolas *Gerritz*, maître du Vaisseau, les *Provinces Unies*,

Comment les Hollandois du Comptoir sont ramenés sur la Flotte.

(3) Page 138.

(4) Il paroît ici que les Zélandois avoient donné des sujets de plainte, à moins que ce ne fût une vengeance pour ceux qu'ils avoient reçus.

(5) On l'appella *Buffle*. Page 144.

(6) Page 140 & suivantes.

leva cet embarras, en s'offrant volontairement pour favoriſer la retraite de Ulaming & des malades. Il ſe rendit à terre avec de nouvelles marchandiſes, qui éloignerent le ſoupçon de ſon entrepriſe. Pendant ſon abſence, on communiqua aux équipages la réſolution qui avoit été priſe au Conſeil, & l'ordre fût donné de tenir les armes prêtes pour ſe ſaiſir des bâtimens (7).

Van Caerden. 1600.

A l'entrée de la nuit, la chaloupe de Gerritſz qui étoit demeurée au rivage, s'avanca, ſuivant ſes ordres, près d'une petite Iſle de la Riviere, où elle devoit le recevoir avec ceux qu'il avoit eſpéré d'y mener. Il falloit faire le trajet à la nage. Auſſi Gerritſz, qui nageoit parfaitement, s'étoit-il fait accompagner de quatre autres nageurs. Il diviſa les gens du comptoir en deux troupes, & ſe réſerva pour ſervir de guide à la derniere; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver avant l'autre, qui étoit partie une demie heure avant lui. L'inquiétude qu'il reſſentit de ne pas la trouver déja dans la chaloupe, lui fit rappeller qu'à ſon départ il avoit entendu quelque bruit dans la Ville. Il commençoit à craindre qu'elle n'eût été découverte, lorſqu'il eut la joie de la voir paroître dans un canot. Elle avoit été retardée par l'infortune d'un des quatre nageurs, qui s'étoit noyé, quoiqu'on eût fait beaucoup de fond ſur ſon habileté; & la fortune avoit favoriſé les autres en leur faiſant rencontrer un canot dans lequel ils s'étoient mis. Deux malades que Gerritſz avoit entrepris de conduire, & qui ſembloient n'avoir pas la force de marcher, en avoient retrouvé aſſez pour ſe rendre au bord de l'eau avec ſon ſecours & pour paſſer à la nage (8). Les marchandiſes qu'on laiſſoit dans la loge cauſoient peu d'embarras, parce qu'après avoir délivré les gens on ne manquoit pas de moyens pour ſe faire reſtituer tout le reſte.

Van Caerden ſe ſaiſit de tous les bâtimens de la rade d'Achin.

Au retour de la chaloupe, Caerden ne perdit pas un moment pour ſe rendre maître de tout ce qu'il y avoit de bâtimens dans la rade. Il s'y en trouvoit neuf; trois Romiſſes, trois Guzarates, un Portugais & deux de Bengale, ſur leſquels il fit environ cent priſonniers, avec ſi peu de reſiſtance qu'il n'y eut pas de ſang répandu. Trois de ces Vaiſſeaux, qui étoient chargés de poivre, furent conduits au large & ſoigneuſement gardés. Avant la fin de la même nuit, le Général Hollandois écrivit au Roi, pour lui expliquer les motifs de ſa conduite & lui redemander les ſommes qui avoient été exigées ſous ſon nom. Cette Lettre fut portée le matin par un des priſonniers. Mais le jour s'étant écoulé ſans réponſe, on ne vit paroître que le lendemain un Interprête qui apportoit une Lettre du Roi, où ſans toucher aux articles dont on lui avoit demandé l'explication, ce Prince affectoit de ſe reduire à d'inutiles complimens. On prit droit de l'adreſſe, qui étoit à *Van Caerden* & à *Ulaming* Capitaines *Anglois*, pour n'y pas répondre. Cette Lettre, dit-on à l'Interprête, ne regardoit pas les Hollandois, qui étoient d'une nation différente. Cependant on lui déclara qu'on ne demandoit que l'exécution du Traité; & pour lui faire connoître qu'il n'étoit pas queſtion de pyraterie, on le mena, lui & deux hommes qui l'accompagnoient, dans la chambre générale; on ouvrit les coffres, & les ſacs d'argent qu'on deſtinoit au commerce furent expoſés à leurs yeux. Caerden offrit encore de recevoir le poivre dont on avoit reglé le prix, & de payer le reſte de la ſomme en argent; mais il ne diſſimula pas que ſi les Hol-

Négociations infructueuſes.

(7) Page 145. (8) *Ibid.* & p. 146.

VAN CAERDEN. 1601.

landois n'obtenoient pas cette juſtice, ils étoient réſolus de prendre leur charge dans les Vaiſſeaux dont ils s'étoient ſaiſis (9).

Après le départ de l'Interprête, on fit le denombrement de tout ce qui étoit contenu dans les bâtimens enlevés, pour ſe mettre en état d'en rendre un compte exact ſi cette querelle ſe terminoit par un accommodement. Pendant qu'on étoit occupé de ce ſoin, on vit paroître trois Fuſtes de guerre (10). Caerden fit promptement armer une chaloupe, qui leur donna la chaſſe. Les hoſtilités commencerent auſſi du côté de la Ville, d'où les habitans firent quelques décharges ſur la Flotte. A cette hardieſſe, on ne répondit encore que par une Lettre, qui contenoit la menace de brûler tous les bâtimens qu'on avoit pris. En effet, les décharges ayant continué, on commença par brûler le Vaiſſeau Portugais. Le lendemain, qui étoit le 17 Janvier 1601, on mit le feu à deux autres Vaiſſeaux, & l'on n'auroit pas ceſſé juſqu'au dernier ſi cette méthode n'eut pas mieux réuſſi. On reçut le lendemain des Lettres du Roi & des Priſonniers Zelandois, qui demandoient une compoſition. Caerden voyoit planter du canon ſur les remparts de la Ville. Il ne pouvoit douter par conſéquent que le deſſein du Roi ne fût de l'amuſer. Cependant, en inſiſtant ſur ſes premieres demandes, il offrit un dédommagement pour les Vaiſſeaux qu'il avoit brûlés. Il n'attendit pas même que cette propoſition fut acceptée, pour faire payer quelques barres de poivre à un Romiſſe, qui vint ſe plaindre de les avoir perdues ſur un de ces bâtimens. Mais la réponſe du Roi, & d'autres Lettres qu'on reçut de ce Prince, n'entrant dans aucune explication ſur les demandes & ſur le fond du différend, on demeura perſuadé qu'il ne penſoit qu'à gagner du tems pour raſſembler ſes forces. Un de ſes meſſagers, qui ſouhaita de demeurer au ſervice des Hollandois, & dont ils accepterent volontiers les offres, parce qu'il parloit fort bien diverſes langues, leur déclara qu'on équipoit actuellement dans la riviere quatre pyrogues en brulots, qui devoient être liées l'une à l'autre pour les faire dériver ſur les Vaiſſeaux Hollandois à la faveur du flot, & qu'elles devoient être ſuivies de toutes les forces maritimes de l'Etat (11).

Les Hollandois brûlent pluſieurs Vaiſſeaux.

Péril dont ils étoient menacés.

Le jour ſuivant, il n'en put reſter aucun doute lorſque du haut des mats on vit la riviere couverte de Galiotes, de Pyrogues, de Fuſtes & de Jonques, avec une grande Galere qui étoit ſous la forteresſe. On prit enfin le parti de ſortir de la rade, & dès la nuit ſuivante on profita d'un bon vent de terre pour mettre à la voile. Cependant la fin du jour avoit été employée à mettre tous les priſonniers dans une des priſes. Ils furent agréablement ſurpris de ſe voir accorder la liberté. Une lettre, dont ils furent chargés pour le Roi, contenoit un nouveau détail de ce qui s'étoit paſſé, avec un inventaire des effets qu'on avoit été contraint d'abandonner & des ſommes d'argent qu'on avoit avancées. Caerden y trouvoit une compenſation fort juſte pour le poivre dont il s'étoit ſaiſi, & qui joint avec celui qu'il avoit acheté faiſoit à peu près la moitié de ſa charge. D'ailleurs il promettoit de demeurer deux jours à l'ancre ſous une petite Iſle voiſine (12), dans l'eſpérance que le Roi prenant de meilleurs conſeils executeroit de bonne foi les articles du Traité.

Ils l'évitent en ſortant la rade d'Achin.

Comment ils payent leur charge de poivre.

Tel étoit apparemment ſon deſſein; mais n'ayant pas trouvé de fond près de

(9) Page 147 & ſuiv.

(10) Ces petits bâtimens ſe nomment *Pares* dans toutes ces mers, & le nom de *Fuſte* n'y eſt guères connu.

(11) Pages 149, 150, 151.

(12) Elle ſe nomme *Putoway*.

cette Isle, il continua sa route pour aller chercher une autre rade (13). Toute la Flotte s'engagea dans un canal entre des Isles & des rochers, où le courant étoit fort rapide. Le soir s'étant mise heureusement au large, elle se rapprocha bientôt de la côte, pour aborder successivement à *Pasane*, à *Ticou* & à *Priaman*. Mais n'y voyant pas plus d'apparence à charger du poivre qu'à recevoir des avis favorables d'Achin, elle gouverna droit à Bantam, où elle mouilla le 19. de Mars. VAN CAERDEN. 1601. Ils se rendent à Bantam.

Caerden avoit deux objets en reprenant cette route; l'un, d'acheter sa cargaison; l'autre, de raconter lui-même au Gouverneur Hollandois de Bantam toutes les disgraces qu'il venoit d'essuyer, dans la crainte qu'un rapport infidéle n'exposât les autres agens de sa nation à quelque désagrément. Après avoir fait un recit exact au Gouverneur, il n'eut besoin que d'environ trois semaines pour se mettre en état de partir avec une charge complete. Pendant son séjour à Bantam, il y vit arriver trois Vaisseaux de l'ancienne Compagnie, reste de six qui s'étoient dispersés dans un voyage moins heureux que le sien (14). Enfin la nuit du 12 d'Avril il mit à la voile pour retourner en Hollande.

Son retour lui couta sept mois d'une pénible navigation. Dès le 18, la mort lui enleva Ulaming. Ensuite il fut battu par des furieuses tempêtes jusqu'à la hauteur d'environ trente-huit degrés, où dans un grain terrible qu'il essuya pendant la nuit, la grêle fut aussi grosse que des balles de mousquet. Le triste état d'un de ses Vaisseaux, qui faisoit eau par divers endroits & dont la plus grande partie du doublage avoit été emportée par les coups de mer, l'obligea le 8 de Juillet d'entrer dans une baie d'Afrique, par les 34. degrés & demi. Pendant qu'on se radouboit, étant descendu à terre avec vingt hommes, pour chercher des rafraîchissemens, il rencontra sept Négres & une femme qui lui promirent des bestiaux par leurs signes. Le pays lui parut beau, quoiqu'il y eût peu d'arbres. Il vit des cerfs & des élephans. Cependant il ne put se procurer que de l'eau & des moules; ce qui fit donner par ses gens le nom de *Baie des moules* à cette Baie. Ils eurent deux fois le spectacle de plusieurs chevaux marins, qui sortirent de l'eau, & dont la grandeur leur causa de l'étonnement (15). Retour de Van Caerden. Diverses Baies d'Afrique auxquelles il donne des noms.

Le 14, on se remit à cotoier la terre sans avancer beaucoup, jusqu'au 17, qu'on fut obligé par la force du vent d'entrer dans une autre baie, où l'on fit quelque trafic de bestiaux avec les habitans. Ils donnoient un bœuf pour un morceau de fer d'un demi-pied de longueur, & le reste à proportion. Cette baie, qui est par les trente-quatre degrés trois quarts à l'Est du Cap des Aiguilles, fut nommée *Baie de la viande* (16). On en sortit le 22; mais dès le jour suivant, de nouvelles voyes d'eau forcerent les deux Navires de mouiller dans une troisiéme baie, à 34. degrés 2. tiers, & de s'y arrêter jusqu'au 30. Le 2 d'Août, il fallut entrer encore dans une Riviere, où l'on vit de prodigieux chevaux marins, & quantité de beaux poissons, qui lui firent donner

(13) On n'entreprend pas de démêler de quel côté étoit l'injustice; sur tout lorsque l'Auteur du Journal accuse moins les Indiens que les Portugais.

(14) Page 153. Cette mention qu'on fait ici de Van Nek, lie naturellement son voyage avec celui de Van Caerden.

(15) Page 154.

(16) Page 155.

VAN CAERDEN. 1601.

le nom de *Baie des Poiſſons*. Les habitans amenerent cinq brebis, & ſe crurent bien payés par quelques petits morceaux de fer (17). On leva l'ancre le ſoir; & le 27, on reconnut avec un joie extrême qu'on avoit doublé pendant la nuit le Cap de Bonne-Eſpérance, à l'Eſt duquel on ſe croioit menacé d'hiverner, parce que l'un des deux Vaiſſeaux continuoit de perdre ſon doublage. On vit un monſtre effroyable à la hauteur de trente-neuf degrés. L'Iſle de Ste. Helene, où l'on fit de l'eau le 17. Septembre, celle de l'Aſcenſion dont on eut la vûe le 25, & celle de St. Michel, qu'on coroya de ſi près, le 8. d'Octobre, qu'il fut aiſé aux Matelots de compter les Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la rade, n'offrirent rien qui ſoit capable de plaire ou d'inſtruire. Un bon vent d'Oueſt, qui n'abandonna plus les deux Vaiſſeaux, fit arriver Caerden en Hollande avec une riche cargaiſon. Il avoit perdu vingt-ſept hommes de ſes deux bords; mais il en ramenoit dix, qu'il avoit délivrés des priſons d'Achin (18).

Il double le Cap de Bonne-Eſpérance ſans s'en appercevoir.

Il arrive en Hollande.

SECOND VOYAGE DE JACQUES VAN NEK aux Indes Orientales.

VAN NEK. II. Voyage. 1600.

LA confiance augmentant par le ſuccès, il étoit naturel que le choix de la Compagnie tombât ſur ceux dont elle avoit éprouvé le courage & la prudence. Van Nek, qui avoit déja fait éclater ces deux qualités à ſon ſervice, fut nommé en 1600 pour commander, avec le titre d'Amiral & de Capitaine général, une Flotte de ſix Vaiſſeaux, deſtinés au commerce des Indes Orientales. Celui qu'il monta ſe nommoit l'*Amſterdam*, & le nom du Vice-Amiral étoit le *Dordreck*. Les autres étoient le *Harlem*, le *Leyde*, le *Delft* & le *Goude*; noms capables d'animer les Hollandois, par l'image continuelle des principales Villes de leur patrie.

Capacité de Van Nek.

Son départ.

Cette Flotte partit du Texel le 28 de Juin. Pendant près de dix mois qu'elle mit à ſe rendre au Détroit de la Sonde, elle n'eut à ſe plaindre que des vents, qui la jetterent comme au hazard dans l'Iſle d'Annobon, & qui lui firent voir ſucceſſivement les côtes de l'Afrique & de l'Amérique. Mais elle trouva, dans le Gouverneur Portugais d'Annobon, plus de civilité qu'il n'en avoit eu pour d'autres Hollandois; & les ſix Vaiſſeaux en obtinrent des rafraîchiſſemens qui commençoient à leur devenir néceſſaires (20). On admira, comme un événement fort ſingulier, qu'ayant pris une dorade longue de cinq pieds & demi, on trouva dans ſon corps un compas de fer, qu'un matelot avoit laiſſé tomber dans la mer quatre jours auparavant. Un autre poiſſon, qui fut pris le 17 de Septembre, ne cauſa pas moins d'admiration par ſa figure. Il avoit une demie aune de long, le bec fort aigu, & la chair auſſi molle que de la boue. On eut la curioſité de le conſerver long-tems vif. Mais il tomba de lui-même en piéces (21).

Evenement ſingulier.

Navigation juſqu'à Bantam.

Après avoir quitté l'Iſle d'Annobon, le Conſeil crut devoir diviſer la Flotte,

(17) *Ibid.* & p. 156.

(18) *Ibid.* On verra reparoître Van Caerden dans un autre voyage, en qualité d'Amiral d'une Flotte de huit Vaiſſeaux. Il s'attache plus aux mœurs & aux uſages dans la ſeconde Relation que dans celle-ci.

(19) On apprend dans le cours de ce Journal, que l'Auteur, qui étoit du voyage, ſe nommoit *Roelof Roelofsz.*

(20) *Ubi ſup.* p. 159 & ſuiv.

(21) *Ibid.* p. 258.

& faire

& faire prendre le devant à l'*Amſterdam*, au *Delft* & au *Goude*, qu'on avoit reconnus pour les meilleurs voiliers, dans la vûe de pouſſer le commerce & de faire les premiers marchés. On nettoya l'*Amſterdam*, qui étoit comme revêtu d'une croute de coquillages & de filandres vertes. Comme ces trois Vaiſſeaux ne devoient pas s'arrêter dans leur navigation, Van Nek inſtruit par l'expérience y établit d'abord une ſage œconomie. Le biſcuit y fut diſtribué en rations, d'une demie livre pour chaque jour. Mais il n'avoit pas prevû que cette diſtribution ne ſe faiſant qu'une fois chaque ſemaine, quantité de matelots mangeroient leur portion de ſept jours en un jour ou deux, & ſeroient reduits à jeûner pendant le reſte du tems. Sa loi n'en fut pas exécutée avec moins de rigueur, & quelques poiſſons qu'on prenoit par intervalles, tels qu'une lamproie de quatorze pieds de long, que vingt-cinq hommes eurent aſſez de peine à tirer (22), furent l'unique reſſource des eſtomacs trop avides. Cette diſette de vivres, joint à celle de l'eau qu'on fut obligé de reduire, le 17 de Janvier 1601, à une pinte par jour pour la portion de chaque homme, rendit le voyage extrêmement pénible. Les tempêtes s'en mêlerent auſſi, juſqu'à mettre le *Delft* dans la néceſſité de couper ſon mât, à 17 degrés de latitude du Sud (23). Cependant les Matelots, qui n'appellent malheur que ce qui les empêche d'arriver au terme, s'applaudirent du ſuccès de leur voyage, le 22. de Février, en découvrant la terre qu'ils n'avoient pas vûe depuis quatre mois & demi. Ils furent encore retardés par le calme juſqu'au 27 de Mars, qu'ils entrerent dans le Détroit de la Sonde, & le 30 ils mouillerent devant Bantam. *Van Caerden*, dont la relation a précédé celle-ci, étoit alors dans cette rade avec ſes deux Vaiſſeaux.

Van Nek. II. Voyage. 1601.

A l'arrivée de Van Nek, quantité de Chinois & de Javanois lui apporterent à bord des marchandiſes & des rafraîchiſſemens. Ils étaloient, ſur leurs pyrogues, avec autant d'ordre qu'on en voit à la foire d'Amſterdam (24). Mais leur attention ſe partageoit auſſi ſur ce qui leur étoit préſenté. Tout ce qu'ils voioient entre les mains des Hollandois ſembloit leur convenir. Ils ne laiſſoient rien échapper, quoique leurs yeux paruſſent fort éclairés, & qu'ils ſuſſent donner à peu près leur valeur aux moindres marchandiſes (25).

Ardeur des Indiens pour le Commerce.

Il ſe trouvoit alors peu de poivre à Bantam. *Van Nek* n'en pouvant eſpérer que la charge d'un ſeul Vaiſſeau, prit le parti de la mettre ſur le Delft, & de renvoyer ce Navire en Europe; enſuite, dans l'eſpérance de ſe rendre aux Moluques avant la fin de la mouſſon, il remit à la voile le 2 d'Avril, avec ſa proviſion de riz & d'arrack. Après avoir repaſſé la Ligne, le 4 de Mai, il ſe trouva dès le 10 à vingt-cinq minutes de latitude du Nord, d'où il découvrit le Cap de Célebes. Il rangea la côte de cette Iſle juſqu'au 20, qu'il vit celle de Gilolo; & le 31, il reconnut celle de Ternate.

L'Amiral ſe rend aux Moluques avec deux Vaiſſeaux.

Sa joie fut partagée par les habitans de cette Iſle, qui le reconnurent à ſon arrivée. Le Roi même & ſes courtiſans s'empreſſoient de venir le féliciter à bord, accompagnés de Vanderdoes & de trois autres Hollandois, qu'il avoit laiſſés dans cette Iſle pour fondateurs du comptoir. Tout ce jour eut l'éclat d'une fête. Le Roi parut ſi ſatisfait, qu'étant revenu le lendemain, qui étoit un Dimanche, pendant qu'on étoit occupé au ſervice divin, il voulut que la

Avec quelle joie il y eſt reconnu.

Reſpect du Roi pour le Chriſtianiſme.

(22) Page 263. (23) Page 264. (24) Page 266. (25) *Ibid.*

VAN NEK. II. Voyage. 1600.

Religion de ſes Hôres fût reſpectée ; & pour en donner l'exemple aux Seigneurs de ſa ſuite, il demeura ſur le pont. Le Prévôt du Vaiſſeau ſe plaça près de lui, ſon bâton de juſtice à la main, dans la vûe d'empêcher qu'aucun Inſulaire ne deſcendît dans le bas du Vaiſſeau. Comme il ſe tenoit debout, le Roi, qui voioit tous les autres Hollandois à genoux, lui fit ſigne de s'y mettre auſſi. Il répondit que ſon devoir l'obligeoit d'être debout, pour contenir ceux qui ne connoiſſoient pas la ſainteté du culte chrétien. Alors le Roi prenant le bâton de Juſtice, lui dit qu'il pouvoit donner toute ſon attention à ſon culte, & qu'il lui promettoit de contenir ſes gens dans le reſpect. En effet, l'Officier Hollandois s'étant mis à genoux, ce Prince fit l'office de Prevôt pendant toute la durée du Service, qui fut bien d'une heure & demie (26).

L'Amiral & tous les Officiers de la Flotte ſe crurent obligés de récompenſer ſa piété par un grand feſtin. Il leur dit qu'il étoit fort édifié de l'ordre qu'ils obſervoient dans leurs exercices de religion, & que tout ce qu'il avoit vû ne reſſembloit guères à la peinture qu'il en avoit entendu faire aux Portugais (27).

Les Portugais veulent attaquer l'Amiral, qui veut les prévenir.

Quelques jours après, l'Amiral ayant appris que les Portugais de l'Iſle de Tidor penſoient à le venir attaquer avec quatre Vaiſſeaux, dont l'un étoit un Hollandois qu'ils avoient pris (28), réſolut de demander au Roi la permiſſion de les prévenir. Il envoya au Palais de ce Prince quelques Officiers de la Flotte, qui le trouverent aſſis à la maniere du pays, vêtu d'un caleçon d'étoffe de ſoie, avec une chaîne d'or au col. Son fils, qui étoit aſſis près de lui, portoit un caleçon d'étoffe d'or, & une chaîne auſſi riche que celle de ſon pere. Les Députés préſenterent leurs Patentes, avec une Commiſſion du Prince Maurice écrite en Portugais & en Arabe. Enſuite ils demanderent la permiſſion que l'Amiral brûloit d'obtenir. Le Roi leur répondit qu'il délibereroit ſur cette demande avec ſes Miniſtres, & qu'il expliqueroit ſes intentions dans l'eſpace de trois jours (29).

Portrait qu'ils font des Hollandois.

Les Portugais, avertis de cette démarche, écrivirent une Lettre à ce Prince, dans laquelle ils lui peignoient la Nation Hollandoiſe ſous les plus noires couleurs. Ces ennemis de l'autorité, diſoient-ils, ne cherchoient qu'à dépouiller les Rois de leur Empire & qu'à les chaſſer du Trône. Ils n'avoient ni loix ni religion. Le fils vivoit dans un commerce impur avec ſa mere, le frere avec ſa ſœur, & les hommes ſe ſouilloient entr'eux par des actions abominables. En un mot, cette Lettre étoit un horrible tiſſu de calomnies. Le Roi la fit lire aux Hollandois. Elle étoit écrite en langue Portugaiſe. Dans l'horreur qu'il en eut lui-même, il permit à l'Amiral d'attaquer de ſi cruels ennemis ; mais il déclara qu'il vouloit être ſpectateur du combat (30).

Combat, dont le Roi de Ternate eſt ſpectateur.

Le 8 de Juin, les deux Vaiſſeaux mirent à la voile ; & le 11, jour de la Pentecôte, à ſept heures du matin, ils joignirent les Portugais, ſur leſquels en même-tems ils gagnerent l'avantage du vent. Les Portugais tirerent le premier coup, & les Hollandois répondirent de leurs pieces de chaſſe de l'avant, qui n'étoient que de demi-calibre. Ce fut alors que le feu devint terrible. Les Portugais avoient élevé des batteries en trois endroits du rivage, & leurs

(26) Page 168.
(27) Page 169.
(28) Il étoit de Rotterdam, deſtiné pour le Détroit de Magellan.
(29) *Ibid.*
(30) Page 170.

Vaiſſeaux envoyoient ſans ceſſe des bordées. L'*Amſterdam* alla prolonger l'Amiral Portugais & lui lâcha toute la ſienne. Le *Goude* prêta auſſi le côté au Vaiſſeau Portugais qui étoit le plus avancé. Cette furieuſe attaque fut renouvellée pluſieurs fois & duroit depuis plus d'une heure, lorſqu'un boulet de canon emporta la main droite de l'Amiral, dans le tems qu'il la tenoit étendue pour donner ſes ordres. Trois hommes furent tués preſqu'auſſi-tôt ſur ſon Vaiſſeau, & le Maître du *Goude* eut la jambe droite emportée (31).

Van Nek. II. Voyage. 1601.

Les Hollandois ſe retirent.

Le Roi de Ternate, qui obſervoit le combat dans ſa pirogue, envoya dire aux Hollandois qu'il étoit tems de ſe retirer, & que cet eſſai lui faiſoit aſſez connoître de quoi leur courage étoit capable. Ses ordres ne furent point écoutés. On continua de tirer, juſqu'à ce qu'envoyant une ſeconde fois, il fit preſſer l'Amiral de ſe retirer par conſidération pour lui, & de revenir à Ternate, parce qu'il avoit reçu avis qu'on voyoit paroître deux autres Vaiſſeaux ſur ſes côtes. Cette nouvelle obligea les Hollandois d'abandonner le combat, où l'*Amſterdam* ſeul avoit tiré plus de trois cens volées de canon (32).

A leur retour, ils trouverent que les deux bâtimens dont on leur avoit annoncé l'apparition étoient deux Jonques Portugaiſes. Le Roi les ſollicita de ſe rendre à Telingamme, quoique leurs Vaiſſeaux euſſent beaucoup ſouffert de l'artillerie des Portugais. Là ils remirent ſur le chantier une chaloupe qu'ils avoient entrepris de conſtruire à Ternate, & que la grande chaleur ne leur permit pas d'achever en moins de ſix ou ſept ſemaines.

L'Amiral veut ſe rendre à Patane.

La bleſſure de Van Nek ayant été guérie dans cet intervalle, il demanda au Roi la liberté de faire voile à Patane, parce qu'il y avoit alors peu de Commerce à faire dans ſon Iſle. Ce Prince auroit ſouhaité que les Hollandois euſſent attendu l'arrivée de quelqu'autre Flotte de leur Nation, pour ſe trouver en état de chaſſer les Portugais. Cependant il ne put s'oppoſer au deſſein qu'ils avoient de partir. Le Maître du *Goude* mourut de ſa bleſſure le 15 de Juillet, & fut enterré avec décence près du Comptoir Hollandois (33).

Fête dont il eſt témoin.

Van Nek eut avant ſon départ le ſpectacle d'une cérémonie extraordinaire, qui ſe fit pour le mariage d'une fille du Sabandar avec un des Prêtres de l'Iſle; race fort eſtimée du Roi & de toute la Nation. Ce Prince, accompagné de toute ſa Cour, ſe rendit d'abord à la maiſon du Sabandar, où l'Amiral, pour contribuer à cette fête publique, le fit ſuivre d'une Compagnie de Hollandois ſous les armes, avec leurs tambours & leurs fifres. On avoit préparé dans la maiſon une grande ſalle, garnie de tapis, autour de laquelle les Hollandois ſe placerent. Auſſi-tôt que le Roi & les Seigneurs furent aſſis, on vit paroître un ouvrage rare, dont le mari faiſoit préſent à ſa femme. C'étoit un compoſé de cinq tours, de diverſes couleurs, travaillé avec beaucoup d'art & ſoutenu par quatre roues, qui étoient tirées par plus de ſoixante (34) perſonnes. Enſuite vinrent huit hommes, chacun avec ſon étendard & ſa banderolle; & quatre autres, qui portoient une boëte d'or, ou du moins bien dorée, dans laquelle étoient les pierreries nuptiales. Cent cinquante femmes, qui entrerent après eux, portoient chacune leur préſent dans un vaiſſeau de cuivre, qu'elles tenoient élevé des deux mains. Elles furent ſuivies de ſoi-

(31) Pages 170 & 171.
(32) *Ibidem.*
(33) Page 172.
(34) On ne comprend pas trop la compoſition & l'uſage de cette machine.

VAN NEK. II. Voyage. 1601.

xante-dix hommes, avec de grands vaſes de porcelaine remplis de fleurs & de bétel, qu'ils mirent à terre devant les Hollandois, en les invitant à mâcher du bétel. La ſcene fut terminée par une ſorte de gladiateurs, qui firent, avec beaucoup d'adreſſe, divers exercices du ſabre & du bouclier (35).

Grand feſtin que le Roi donne aux Hollandois.

Le Roi pria l'Amiral de ne pas mettre à la voile ſans avoir reçu de nouvelles marques de ſon eſtime, dans un feſtin qu'il vouloit donner à tous les Hollandois des deux Vaiſſeaux. En acceptant cette invitation, Van Nek conſentit ſeulement à mener au feſtin la moitié des équipages des deux Vaiſſeaux. Le Dimanche, 29, fut choiſi pour cette fête. Les Hollandois y trouverent tout ce qu'il étoit poſſible de préſenter à la maniere du pays. Preſque tout le peuple de l'Iſle avoit été employé à faire la cuiſine (36), & le Roi avoit fait faire des tables de roſeaux pour les matelots. Celle des Officiers étoit de bois & bien dreſſée. La Nobleſſe donna le divertiſſement d'un feint combat.

Les Hollandois levent l'ancre.

Enfin les deux Vaiſſeaux ayant levé l'ancre, traverſerent juſqu'à la côte de Celebes, d'où ils firent route pour Patane juſqu'au 14 du mois ſuivant. Mais étant arrêtés par les vents du Sud-Sud-Oueſt, ils réſolurent de gouverner vers la Chine, pour tenter quelque commerce dans la Riviere de Canton. Le 19, ils mouillerent ſur la côte de l'Iſle de Coyo, qui eſt une des Philippines. Une chaloupe qui fut envoyée à terre, reconnut que les habitans étoient des Sauvages, qui payoient tribut aux Eſpagnols. Le 22 on mouilla ſur la côte d'une autre grande Iſle, dont le nom ne ſe trouve pas dans les Cartes. On lui donna celui de *Lang-hairs Eyland*, l'Iſle aux longs cheveux, parce que les Inſulaires avoient les cheveux pendans juſqu'au-deſſous des épaules (37).

Iſle qu'ils nomment Lang-hairs Eyland.

Ils s'approchent de la Chine.

Le 20 de Septembre, on ſe trouva près des Iſles du grand Empire de la Chine. Van Nek, ayant fait jetter l'ancre, envoya la chaloupe aux obſervations. Elle rencontra quelques pêcheurs, à qui le Pilote demanda où étoit l'Iſle de *S. Juan*. Ils leverent ſept de leurs doigts, en montrant le côté de l'Eſt; d'où l'on conclut qu'ils vouloient dire ſept lieues à l'Eſt. Le 27, en gouvernant autour des Iſles, on découvrit une grande Ville, bâtie à peu près dans le goût des Villes d'Eſpagne. Les Hollandois, fort ſurpris, jetterent l'ancre à une demie-lieue de cette Ville. Une heure après ils virent venir à bord deux barques Chinoiſes, dont chacune portoit une famille entiere; c'eſt-à-dire, un homme, une femme & quelques petits enfans. Van Nek apprit d'eux que la Ville ſe nommoit *Macao*; ce qui redoubla ſa ſurpriſe, parce qu'il avoit peine à s'imaginer comment il avoit pû tant avancer dans la Riviere de Canton. Il envoya auſſi-tôt dans un canot deux hommes, dont l'un parloit le Malay & l'autre l'Eſpagnol, avec ordre de prendre des informations dans la Ville (38) même.

Perte qu'ils font de vingt hommes à la vûe de Macao.

Le canot n'étant pas revenu à bord de tout le jour, on découvrit le lendemain de deſſus les ponts une foule de peuple aſſemblé ſur une montagne. Les matelots des deux Vaiſſeaux en conçurent de fâcheux ſoupçons. Ils craignirent que ce ne fût pour mener leurs compagnons au ſupplice, parce qu'ils avoient appris du célebre Jean-Hugues *Linſchoot* que la Ville de Macao étoit habitée par des Portugais, ſous le commandement d'un Gouverneur & d'un

(35) Pages 172 & 173.
(36) *Ibid.*
(37) Page 174.
(38) Page 175.

Van Ner. II. Voyage. 1601.

Evêque. On réſolut d'aller mouiller plus près de la Ville ; mais on fut repouſſé par un vent furieux. Les habitans, qui avoient vû paroître la chaloupe & qui reconnurent bien-tôt que les deux Vaiſſeaux ne pouvoient s'avancer pour la défendre, détacherent ſur elle cinq Jonques, qui l'enleverent à la vûe des deux Equipages. Cette funeſte avanture coûta aux Hollandois leur premier Pilote, nommé Jean *Dircksz*, d'Enchuyſe ; un Quartier-Maître de l'Amiral, & dix-huit matelots du *Goude*. Ils s'efforcerent en vain de prendre quelques Jonques, pour envoyer du moins des Lettres à Macao & redemander les priſonniers. Les vents continuerent de ſouffler avec tant d'impétuoſité, qu'après avoir couru pluſieurs fois le danger de périr & d'échouer au rivage, on prit le parti de retourner vers Patane, & de remettre à chercher dans ce lieu quelque moyen de retirer les priſonniers (39).

Ils retournent vers Patane.

Les deux Vaiſſeaux reprirent leur route entre les Iſles & le Continent de la Chine. Après avoir paſſé avec beaucoup de peine & preſque toujours la ſonde à la main, entre des bancs & des bas-fonds, ſans pouvoir demander la moindre inſtruction aux habitans du pays, ils ſe retrouverent au même endroit où ils avoient jetté l'ancre en arrivant dans cette Mer. Leur joie fut extrême de ſe revoir dans un parage dont ils avoient du moins quelque connoiſſance. Van Nek fit aſſembler les équipages, & demanda triſtement ſi quelqu'un pouvoit lui inſpirer quelque moyen de délivrer les priſonniers. Cette entrepriſe paroiſſant impoſſible, on réſolut de continuer le voyage, & le Général prit tous ſes gens à témoins de la néceſſité où il étoit d'abandonner leurs compagnons (40).

Route embarraſſante.

Le 5 d'Octobre on ſe trouva par les dix-huit degrés quinze minutes, où la vûe de quelques oiſeaux blancs annonça, ſuivant la remarque de *Pedro Taydo*, Voyageur Portugais, qu'on n'étoit pas éloigné du grand Banc. Sa ſituation eſt à dix-ſept degrés. Batochine (41) ſe préſenta le lendemain à huit lieues vers l'Oueſt, & le jour d'après on y jetta l'ancre entre deux petites Iſles, ſur neuf braſſes, fond de ſable, à l'abri de tous les vents. Quelques matelots deſcendirent à terre pour chercher des rafraîchiſſemens ; mais trois ou quatre hommes qu'ils avoient vûs ſur le rivage, prirent la fuite en les voyant approcher. On fut obligé de remettre à la voile ; & dans le beſoin d'eau, qui étoit devenu fort preſſant, on ſuivit la côte juſqu'à onze degrés quarante-cinq minutes, où l'on trouva une excellente rade, à couvert de tous les vents, & ſi ſpacieuſe que mille Vaiſſeaux y pourroient mouiller à l'aiſe. Les Hollandois la nommerent *Baie de la Folie*, parce qu'ils y trouverent une ſorte de prunes à gros noyau, qui faiſoient perdre la mémoire à ceux qui en mangeoient avec un peu d'excès ; ſur-tout l'amande qui étoit dans le noyau. Cette maladie ne duroit pas plus de deux ou trois jours ; mais elle cauſoit aux malades une ſorte de folie que l'Auteur traite d'incroyable (42).

Baye de la Folie. Origine de ce nom.

La vûe des terres de Patane, à laquelle on arriva le 24, conſola les Hollandois de toutes leurs diſgraces (43). Le 27 ils découvrirent entre deux mon-

Iſle & Ville de Tikos.

(39) *Ibid.* & p. 176.
(40) Pages 176, 177.
(41) Autrement *Gilolo*. Cette Iſle eſt à 15 degrés 47 minutes.
(42) Page 178.
(43) Le 25, à la hauteur de ſept degrés quarante minutes, la terre leur demeuroit au Sud-Oueſt quart d'Oueſt ; d'où ils conclurent que la ſituation n'en étoit pas bien marquée dans les Cartes. Ils reconnurent qu'elle couroit

VAN NEK. II. Voyage. 1601.

tagnes un grand golfe, dans lequel eſt ſituée l'Iſle de *Tikos*, ou *Pulo Tikos*. Une Jonque chargée de riz, qu'ils eurent le bonheur de rencontrer, ſoulagea heureuſement leur faim. Le Gouverneur de la Ville de Tikos leur ayant envoyé auſſi quelques rafraîchiſſemens, ils firent éclater leur reconnoiſſance par des préſens proportionnés au bienfait. Cette Iſle eſt à ſept degrés un tiers de latitude ſeptentrionale. A huit lieues de là, vers le Nord, eſt une grande Ville nommée *Ligor*, où les Chinois envoient tous les ans quatre grandes Jonques pour y charger du poivre (44). Le Commis de l'Amiral s'étant rendu à Tikos pour y prendre des informations, ramena trois buffles, qui étoient un nouveau préſent du Gouverneur. Cet Officier Indien étoit un vieillard à cheveux gris, vêtu fort proprement, & dont l'air inſpiroit du reſpect. Il offrit aux Hollandois de leur livrer, dans l'eſpace de huit jours, une aſſez grande quantité de poivre. Mais ils refuſerent civilement cette faveur, parce que la rade ne leur parut pas bonne.

Les Hollandois arrivent à Patane, où ils prennent du poivre.

Ils ſe rendirent enfin, le 7 de Novembre, devant la Ville de Patane, où ils reçurent d'abord toutes les civilités dont les Indiens ne ſont point avares dans les Villes de Commerce. Ils y convinrent d'un prix raiſonnable pour le poivre, & Van Nek ſe propoſa d'y laiſſer quelques-uns de ſes gens pour commencer l'établiſſement d'un Comptoir. Ce ne fut pas néanmoins ſans avoir quelque choſe à ſouffrir, & beaucoup plus à redouter, de la jalouſie des Portugais & des Siamois. Mais la prudence & le courage de Van Nek, ſoutenues par ſes préſens, lui firent ſurmonter toutes les difficultés (45).

Fête à laquelle Van Nek eſt invité.

Ses peines furent mêlées d'ailleurs de quelque plaiſir. Le 14. de Juin fut un jour de triomphe à Patane, & la Reine fit inviter l'Amiral Hollandois à cette fête avec les gens de ſa ſuite. Il y alla ſuivi de ſes Commis, que les Indiens nommoient ſes Gentilshommes (46), de *Koelof Roelofsz* Auteur de Journal, & de cinquante Mouſquétaires, autant pour ſa ſûreté que pour faire honneur à la Reine. Près de quatre mille habitans virent au devant de lui, armés à leur maniere, avec cent cinquante-ſix grands élephans dont quelques-uns étoient magnifiquement équipés. La Reine étoit elle-même à la tête de cette troupe, avec la Princeſſe ſa fille, montées toutes deux ſur le même élephant. Lorſque les Hollandois ſe furent approchés, douze de leurs Trompettes, fort galamment vêtus, avec des banderolles couleur d'orange à leurs inſtrumens, commencerent à ſonner ſur l'air de la chanſon *Guillaume de Naſſau*. Cette fanfare ſurprit agréablement la Reine. Elle fit paſſer les Hollandois proche de ſon élephant, pour ſe donner le plaiſir de les conſidérer. Mais l'Auteur ne donne pas plus d'étendue à cette deſcription (47).

Deſcription de Patane.

Il obſerve que le Fauxbourg de Patane eſt auſſi long que l'étoit, dit-il, l'ancienne Amſterdam, mais qu'il eſt fort étroit; & que de même, la Ville eſt étroite & longue. Du côté de la terre elle eſt environnée d'un marais, & défendue à la maniere du pays par une paliſſade de grandes poutres quarrées, un peu dé-

du Sud à l'Eſt, & du Nord à l'Oueſt, ſans aucun golfe; au lieu qu'on y trouve un grand golfe dans les Cartes.

(44) Les Hollandois reconnurent ici que la hauteur de Patane n'eſt pas de ſept degrés & demi, puiſque la pointe où cette Ville eſt ſituée étoit d'un demi degré plus au Sud que l'Iſle de Tikos, à huit degrés cinquante-ſix minutes du Nord.

(45) Page 180 & ſuivantes.

(46) Page 182.

(47) Page 187.

groſſies ſeulement par les côtés, fort enfoncées en terre, & ſi proches qu'elles ſe touchent. Elles ne s'élevent pas moins, au-deſſus du rez-de-chauſſée, que le grand mât d'un Vaiſſeau depuis le haut pont juſqu'à la hune. Du coté de la mer, la Ville eſt fermée par une petite Riviere, qui coule le long des maiſons. Elle ne manque pas d'artillerie; & l'Auteur la met au rang, non-ſeulement des plus belles, mais des plus fortes places des Indes. Les Siamois y ont trois Temples, qu'ils nomment Pagodes, & dans l'un deſquels on voioit une ſtatue dorée, de la hauteur d'un cheval, quoiqu'en figure d'homme aſſis, qui tenoit une main baiſſée & l'autre levée. De chaque côté, il avoit un grand dragon doré, & près de chaque dragon une ſtatue de pierre, dont l'une repréſentoit un homme & l'autre une femme, toutes deux les mains jointes. Dans le ſecond Temple, on voioit une autre Idole de la même figure, mais moitié dorée & moitié peinte en rouge. Celle du troiſiéme Temple n'avoit qu'une raie dorée ſur la poitrine. Derriere l'Autel de la derniere, on découvroit une autre petite Idole de figure humaine, avec une groſſe treſſe de cheveux ſur la tête, qui avoit aſſez l'air d'une corne. Un Prêtre Siamois, qui invita quelques Hollandois à manger chez lui & qui leur fit beaucoup de careſſes, leur dit que ces ſtatues étoient le grand Dieu. Il avoit auſſi dans ſa maiſon, ſur un petit autel, trois petites Idoles de metal, avec un rideau qui les couvroit. Son nom étoit Brabala. Mais comme il ignoroit le Portugais & le Malais, on ne put tirer de lui d'autres lumieres. La moſquée des habitans du pays, qui ſont Mahometans, étoit dorée avec beaucoup d'art (48).

VAN NEK. II. Voyage. 1602.

Temples & Idoles des Siamois dans cette Ville.

Le Royaume de Patane eſt d'une grande étendue, & ſi peuplé (49) qu'il peut mettre ſur les armes cent quatre-vingt mille hommes; mais la nation n'eſt pas naturellement guerriere. Patane & ſa banlieue ne contiennent pas néanmoins plus de dix mille habitans, dont un tiers eſt compoſé de Malais ou de Mores, un tiers de Chinois ou de Metifs, c'eſt-à-dire, d'un mêlange de diverſes nations, & l'autre de Siamois, dont la plûpart habitent les champs & les cultivent. Les Patanois ont plus de Vaiſſeaux ſur mer que Bantam, Jahor, Pahan, & leurs autres voiſins. Ils entendent fort bien la navigation; & leurs rivieres, qui ſont belles & en grand nombre, leur donnent continuellement l'occaſion de l'exercer. Cependant ils ont un fond de pareſſe, qui leur donne de l'éloignement pour le travail; ſur tout les Malais, qui ne vivent que de leurs fruits & de leur pêche. Ils épouſent deux ou trois femmes, auxquelles ils joignent autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir. Les biens des perſonnes riches conſiſtent en domaines, & en Eſclaves. Tous les arts & les métiers ſont exercés par les Chinois, qui ont auſſi le commerce entre leurs mains. Leurs Facteurs ſont toujours en voyage, & portent, dans toutes les parties des Indes, des porcelaines, des *Poeles*, des chaudrons, toutes ſortes de fertures, des viandes ſéches & fumées, du poiſſon ſec & ſalé, diverſes ſortes de toiles, &c. En retour, ils apportent pluſieurs eſpéces de bois, pour la conſtruction des édifices, des rattangs, des cordages, du riz, des petit-pois verds, de l'huile de noix de coco, des fruits, des peaux de bufles, de vaches, de boucs, de cerfs, de lapins, de liévres, &c. Ils vendent auſſi le poivre qui croît

Obſervations ſur le Royaume de Patane.

(48) Page 188.

(49) Victor *Sprinckel*, premier Commis Hollandois à Patane, fut appellé à l'Aſſemblée des Etats, où les liſtes des Villes, des Bourgs & des Villages formoient ce nombre.

VAN NEK. II. Voyage. 1602.

à Patane & dans quelques autres lieux voiſins; mais il y eſt toujours un peu plus cher qu'à Bantam (50). Ils vendent des ſaroy-bouras. C'eſt le nom qu'ils donnent à certains nids d'oiſeaux, que les payſans vont chercher dans le creux des rochers, le long des côtes de la mer; marchandiſe ſi recherchée des Seigneurs & des perſonnes riches, qu'elle ſe vend à la Chine juſqu'à trois ou quatre piaſtres la livre (51).

Nids d'oiſeaux qui ſe mangent.

Le terroir de Patane eſt d'ailleurs très-fertile. Il abonde en riz, en beſtiaux & en volailles. Les paons y ſont fort communs, & les plumes de leur queue s'employent, pour ornement, autour des viandes qu'on ſert aux tables des Grands. Les cerfs, les liévres & les lapins n'y ſont pas plus rares, non plus que les fruits & les oiſeaux ſauvages & privés. On compte, entre les principaux fruits, les durions, les mongaſtons, les ananas, les lanciats, les ramboutans, les piſſans, les grenades, les oranges, les *limons-gibol*, qui ſont une autre eſpéce d'orange venue de la Chine, les mamplans, les batians, & les centuls (52).

Tribut que Patane paie au Roi de Siam.

Les Rois de Patane payent au Roi de Siam le tribut annuel d'une fleur d'or, & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine, qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de ſon mari, étoit âgée d'environ cinquante ans. Elle paſſoit preſque tout le jour dans ſon Palais avec ſes femmes d'honneur, à qui cette qualité ôtoit le pouvoir de ſe marier. Lorſqu'elle ſortoit du Palais, ſa ſuite étoit toujours fort nombreuſe. Si elle s'arrêtoit dans quelqu'autre lieu, elle y traitoit avec profuſion tous ceux qui l'avoient accompagnée. Lorſque les Hollandois allerent prendre congé d'elle, & qu'ils lui recommanderent les Facteurs qu'ils laiſſoient dans ſes Etats, elle leur promit une protection conſtante, mais à condition que leur conduite répondît à ſes eſpérances, & ſurtout qu'ils ne tombaſſent jamais dans l'yvreſſe. Elle leur fit des excuſes de ne les avoir pas traités aſſez ſouvent. C'étoit, dit-elle, un devoir de civilité qui convenoit à une femme. Elle les pria de revenir à Patane, chaque fois qu'ils feroient le voyage des Indes. En diſant le dernier adieu à l'Amiral, elle lui fit préſent d'un poignard doré; elle lui recommanda de ſecourir les Vaiſſeaux de Patane, dans les occaſions qui pourroient s'offrir. Enfin, il ne manqua rien aux témoignages de ſa bonté & de ſa politeſſe (53).

Caractere de la Reine de Patane.

1603. Retour de Van-Nek en Hollande.

Van Nek quitta la rade de Patane le 23. d'Août 1602, avec deux Vaiſſeaux de Zélande qui y étoient arrivés pendant ſon ſéjour, & qui devoient revenir de conſerve avec lui. Mais s'étant ſéparé d'eux à Bantam, il continua ſa route juſqu'au 23 Janvier 1603, que ſe trouvant à la hauteur de trente-trois degrés, il crut, ſuivant l'eſtime, être Sud & Nord avec la pointe occidentale de Madagaſcar. Le 13 du mois de Février, il découvrit deux voiles, qu'il prit pour les deux Vaiſſeaux Zélandois, dont il s'étoit ſéparé à Bantam. Mais ayant reconnu que c'étoit un François (*) & un Anglois, il apprit d'eux qu'ils venoient d'Achin. L'Anglois avoit ſa charge de poivre, & le François n'avoit pu s'en procurer plus de quinze laſtes. Mais ils étoient tous deux en fort bon état; au lieu que le Vaiſſeau de Van Nek étoit en proie aux maladies, à la faim, à la ſoif & preſqu'au déſeſpoir. De cent vingt-deux hommes, on en comptoit vingt au plus qui fuſſent capables de travail. L'Iſle de Ste Helene, où l'on relâcha

(50) Page 189 & ſuiv.
(51) Page 191.
(52) Page 192.
(53) Page 194 & ſuivantes.
(*) C'étoit le ſecond Vaiſſeau du voyage de Pyrard. *Voyez ci-deſſous.*

le 2

le 2. de Mars apporta du ſoulagement aux malades. Mais après avoir paſſé la Ligne, les deux Vaiſſeaux retomberent dans la même infortune. L'équipage du Goude ſe vit réduit à mettre la girouette pour ſignal de péril, parce que tout le monde étoit ſi foible qu'il n'y avoit plus perſonne en état de gouverner. L'*Amſterdam* y envoya quatre hommes, quoiqu'il ne fût guéres lui-même dans une ſituation plus heureuſe. Ils n'y trouverent que des objets de douleur & de compaſſion. On y avoit perdu quantité d'hommes ; & le nombre de ceux qui réſiſtoient encore aux maladies n'étoit que de douze, en y comprenant le Pilote & les Commis. Wernaert Vanderdoes, premier facteur de Ternate dans l'origine du comptoir, & fils du Seigneur de *Noertwick*, mourut ſur l'*Amſterdam* (54). Après avoir été long-tems dans une ſi miſérable extrêmité, les deux Vaiſſeaux relâcherent enfin à Portland en Angleterre, d'où ils allerent mouiller le 15 de Juillet 1604, devant *Rammekens* en Zélande (55).

VAN NEK. II. Voyage. 1603.

Six ſemaines après, on vit arriver au Texel, avec une pleine cargaiſon, les trois autres Vaiſſeaux qui étoient partis depuis quatre ans ſous les ordres de Van Nek, & qu'il avoit laiſſés derriere lui vers l'Iſle d'Annobon. Ils avoient fait le voyage avec plus de bonheur que de conduite. S'étant préſentés ſur la côte de Sumatra, dans un tems où le ſouvenir de Van Caerden y rendoit encore les Hollandois fort odieux, ils avoient été repouſſés avec une violence qui leur avoit coûté trois de leurs gens. Delà diverſes agitations les avoient conduits juſqu'au Royaume de Camboya, où loin d'être traités plus favorablement ils avoient eu vingt-trois hommes maſſacrés par leur imprudence. Leur Amiral même ayant été retenu priſonnier par les Indiens, n'avoit obtenu la liberté qu'à des conditions humiliantes. Ils s'étoient rendus à *Kayhan*, où ils avoient couru les mêmes dangers. Enfin ils n'avoient trouvé de faveur que ſur la côte de Parane, après avoir appris que Van Nek s'y étoit arrêté long-tems & qu'il y avoit laiſſé quelques Hollandois pour l'établiſſement du commerce. Les trois Navires y avoient pris leur charge de poivre; mais le *Harlem* ne s'étant pas trouvé en état de finir le voyage, on avoit été contraint de le décharger & de le livrer aux flammes. Cependant ayant remis à la voile, avec deux autres Vaiſſeaux Hollandois qui revenoient de la Chine & qui avoient enlevé une Caraque Portugaiſe richement chargée, ils apporterent à la Compagnie une heureuſe augmentation de joie & de richeſſes (56).

Voyage & retour des trois autres Vaiſſeaux de Van Nek.

(54) Pages 211 & 214.
(55) Page 213.
(56) Page 220 & précédentes.

§. II.

VOYAGE DE DEUX VAISSEAUX HOLLANDOIS au Royaume d'Achin, lié avec ceux de VAN CAERDEN & de VAN NEK.

1600. Introduction.

DAns le deſſein qu'on s'eſt propoſé, de mettre, autant qu'il eſt poſſible entre des Relations qui n'ont guéres d'autre rapport enſemble que par le fond du ſujet, une eſpéce d'ordre hiſtorique qui puiſſe ſervir du moins à faire connoître les progrès de chaque nation dans leurs établiſſemens & dans leur commerce, c'eſt ici que doit ſe préſenter le voyage de deux Vaiſſeaux Brabançons (57), partis en 1600 de conſerve avec la Flotte de l'Amiral Van Nek, & deſtinés pour Achin. Les diſgraces qu'on a vûes eſſuyer dans ce Port, à Van Caerden & à quelques autres Hollandois, doivent donner de la curioſité pour les ſuites de leurs différends; & l'intérêt en doit même augmenter pour le ſort de deux Vaiſſeaux, qui, ſans être informés de ces événemens, alloient s'expoſer aux mêmes périls dans des lieux où la nation Hollandoiſe étoit devenue fort odieuſe.

Triſte & longue navigation.

Trois révoltes extraordinaires.

Leur navigation n'a de remarquable qu'un excès de miſére, cauſée par la faim & la ſoif, qui donna lieu à quelques ſéditions d'un dangereux exemple. Dès le 5. de Juillet, c'eſt-à-dire, environ trois ſemaines après leur départ, la crainte du mauvais tems, qui leur avoit déja cauſé de l'embarras dans la route, ayant porté le Conſeil à regler les rations, vingt-cinq ou vingt-ſix matelots conſpirerent de déſerter. Ils ſe ſaiſirent des picques, & quelques-uns monterent dans la galerie, pour aller demarrer le canot, qui étoit à la touë derriere le Vaiſſeau. Cependant leur deſſein fut prévenu, & le Capitaine leur propoſa des rations plus fortes. Pluſieurs ſe laiſſerent vaincre. Mais les autres ſe défiant de cette offre & craignant que dans la ſuite on n'arrêtât leurs gages pour leur faire payer ce qui étoit au-deſſus du premier reglement, demeurerent fermes dans leur réſolution. Un d'entr'eux ſe jetta dans la mer pour gagner la côte d'Angleterre à la nage, & ſon exemple entraîna onze de ſes compagnons. Le Capitaine les ſuivit dans la chaloupe. Quoiqu'ils fuſſent déja au rivage, ils ſe rendirent enfin à la promeſſe d'un pardon général & d'une plus forte ration. Le Chirurgien, qui étoit yvre, fut le ſeul qui s'obſtina; mais il fut jetté malgré lui dans la chaloupe & reconduit à bord (58). On apprend dans ce recit combien l'obéiſſance eſt contrainte, ſur mer, & par conſéquent ce qu'il en coute aux Officiers pour contenir les matelots dans la ſoumiſſion. Le mal eſt encore plus dangereux lorſqu'il vient de ceux mêmes qui ſont établis pour le reprimer, & l'Auteur veut nous apprendre par le ſecond exemple qu'on n'y peut apporter un re[illegible]de trop ſévere & trop prompt. Les deux Vaiſſeaux Brabançons s'étant ſéparés de la Flotte de Van Neck, *Janſz*, Prévôt d'un des deux bords, obligé par ſon office à faire regner l'ordre, fut le premier qui ſe plaignit outrageuſement de la mauvaiſe qualité des nourritures. Cette violence

(57) C'eſt-à-dire, de la nouvelle Compagnie, qui étoit compoſée de Marchands la plupart Brabançons. Ces deux Vaiſſeaux ſe nommoient *l'Aigle blanc* & *l'Aigle noir*.

(58) Voyage de deux Vaiſſeaux à Achin, *ubi ſup.* Tome II, p. 280.

le fit mettre aux fers, avec la réſolution de lui faire ſon procès. Quelques jours après, les deux Vaiſſeaux ayant relâché dans l'Iſle d'Annobon, il fut condamné par le Conſeil à être deſerté (59). On le conduiſit au rivage vers le ſoir ; mais le Gouverneur Portugais n'ayant pas voulu permettre qu'on le fît deſcendre, il fut mené vers autre pointe de l'Iſle, où les habitans s'oppoſerent encore à l'approche de la chaloupe. On ne voulut point employer la violence dans un lieu d'où les Hollandois vouloient tirer des rafraîchiſſemens, & l'exécution de la Sentence fut ſuſpendue juſqu'au départ. Alors on donna quelques hardes au criminel, avec un ſac rempli de pain; & ſans autre ſecours il fut abandonné ſur une pointe où l'on n'avoit vû paroître perſonne (60).

Voyage au Royaume d'Achin. 1600.

La troiſiéme révolte fait prendre une étrange idée du caractere des matelots Hollandois. Trois d'entr'eux, nommés *Hendrikſz*, *Jacobſz* & *Wouterſz* ayant été mis aux fers pour quelque mutinerie, les deux premiers trouverent le moyen de s'en délivrer, & ſe rendirent audacieuſement à la chambre du Capitaine, pour demander qu'on leur fît juſtice & qu'on prononçât leur Sentence. Le Conſeil aſſemblé leur ordonna d'attendre & de retourner à leur priſon. Ils refuſerent d'obéir, en proteſtant que la néceſſité d'attendre leur paroiſſoit plus inſuportable que la mort, & qu'ils vouloient être jugés. Cette réponſe n'ayant paſſé que pour une ridicule bravade, ils allerent tirer des fers leur troiſiéme compagnon, & s'étant emparés tous trois fort adroitement de la chambre aux poudres, ils s'y mirent en défenſe, avec menace de mettre le feu aux poudres ſi le Conſeil ne leur faiſoit pas une compoſition avantageuſe (61). Ils chaſſerent deux Canoniers, qui étoient de garde & tirerent un baril de poudre. Mais dans la chaleur d'une ſi furieuſe entrepriſe ils n'avoient pas eû la précaution de prendre du feu. Un d'entr'eux, qui ſortit pour en faire, fut ſaiſi & lié pieds & mains à un canon. Les deux autres n'en parurent pas moins diſpoſés à ſe défendre; mais ils perdirent courage contre le nombre, & leur Sentence fut prononcée le 20 d'Avril. On condamna les deux plus mutins à paſſer par les armes, & le troiſiéme à ſouffrir trois fois la grande calle par deſſous la quille; ce qui fut exécuté le 23 (62).

Courage brutal de trois Matelots Hollandois.

1602.

Après avoir tenu la mer pendant plus d'un an, & perdu quarante-un hommes par les maladies, les Hollandois arriverent dans un Port de l'Iſle de Sumatra, que l'Auteur n'a pas nommé (63), mais qui leur parut un lieu de délices à la fin d'un ſi pénible voyage. Quelques pyrogues Indiennes leur apporterent d'abord diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, qui furent trocqués pour de viles marchandiſes. Mais un Capitaine du pays étant venu à bord, avec un Interprête qui parloit un peu le Portugais, leur fit demander qui ils étoient & quel étoit leur deſſein. Comme ils ignoroient encore la fâcheuſe avanture des Zelandois & de Van Caerden, ils répondirent qu'ils étoient des marchands Hollandois, partis de leur pays pour apporter des marchandiſes aux Indes & pour y acheter du poivre. On leur répondit qu'ils trouveroient facilement de quoi charger les deux Vaiſſeaux.

Arrivée des Vaiſſeaux dans l'Iſle de Sumatra.

Ils commencerent à traiter dans cette eſpérance. Le prix du poivre fut reglé. Pluſieurs Marchands & quantité de matelots des deux bords furent invités

Trahiſon des Inſulaires.

(59) *Ibid.* p. 291 ; 292.
(60) *Ibid.*
(61) Page 294.
(62) *Ibid.* & p. 295.
(63) Page 299. On verra dans la ſuite que c'eſt *Tikou*.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

à descendre sous divers prétextes. On les fit même consentir à prendre une loge dans la Ville. Mais les Officiers Indiens ne pensoient qu'à les trahir. Un jour que les trois Marchands, nommés *Pieterſz*, *Loſt* & *Seneſcal* revenoient des Vaisseaux à la loge, ils y furent arrêtés tumultueusement, avec le chagrin d'apprendre que plusieurs de leurs compagnons avoient été massacrés; & que le reste étoit dans les fers. Ils furent liés eux-mêmes; & les habitans se disputoient entr'eux le droit de les enmener, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon. Cependant quelques-uns paroissoient les plaindre; tandis que d'autres employoient toutes sortes de ruses pour sçavoir d'eux combien il restoit de gens sur les deux Vaisseaux (64).

Plusieurs Hollandois tués ou prisonniers.

On leur ôta jusqu'à la liberté d'informer leurs Officiers du malheur qui leur étoit arrivé, & cette contrainte auroit duré plus long-tems si leurs blessures n'eussent fait craindre aux Indiens de perdre par leur mort le prix qu'ils espéroient pour leur liberté. On leur permit enfin d'écrire à bord que cinq de leurs compagnons avoient été tués, & qu'on mettoit la rançon des autres à trois mille piéces de huit; sur quoi l'on offroit néanmoins de rabattre le prix des marchandises, qui montoient à seize cens. A cette condition, on offroit aux Hollandois des deux Vaisseaux la liberté du commerce.

Ressentiment du Roi d'Achin contre les Hollandois.

Cependant les prisonniers furent transferés dans la maison du Gouverneur, pour y demeurer jusqu'au payement de leur rançon, ou pour être conduits à la Cour d'Achin. Quelques Indiens crurent les consoler beaucoup en leur apprenant la cause de leur malheur. Ils leur raconterent que deux Vaisseaux de leur nation avoient emporté mille barres de poivre sans les avoir payées, & que pour se dédommager de cette perte le Roi étoit résolu de faire arrêter tous les Hollandois.

Le Conseil des deux Vaisseaux chargea un Marchand, nommé *Ravinck*, d'aller représenter au Gouverneur, qu'après avoir fait périr cinq hommes & s'être saisi d'un grand nombre de marchandises, il n'y avoit pas de justice à demander une si grosse somme pour la rançon des prisonniers; que c'étoit de bonne foi & sur la confiance qu'on avoit cru devoir aux habitans qu'on avoit entrepris de négocier avec eux; qu'on ne leur avoit donné aucun sujet de reproche, & qu'à l'égard du poivre que d'autres Marchands leur avoient enlevé sans payer, on étoit persuadé que cette accusation regardoit les Anglois (65).

Loin de se rendre, le Gouverneur soûtint avec fermeté que c'étoit la même nation, la même langue, les mêmes vêtemens, & que des Marchands du même pays ne devoient pas ignorer ce qui appartenoit à leurs intérêts communs. Ravinck fut renvoyé avec cette réponse, accompagné d'un interprête pour la confirmer. Le Conseil des Vaisseaux, envisageant les difficultés d'un œil tout différent, consentit au payement de la rançon, & fit offrir d'envoyer ce qui restoit à payer. Mais il s'éleva un autre obstacle de la part du Conseil de la Ville, qui se plaignit de n'avoir eu aucune connoissance de ces propositions,

Loix tyranniques qu'on veut leur imposer.

& qui prétendit que les marchandises des Hollandois ayant déja été confisquées & distribuées ne devoient pas être compriſes dans le Traité. Il demanda que sans

(64) Page 301 & suivantes.

(65) Voyez ci-dessus la Relation de Van Caerden, où les mêmes Hollandois dont le Roi d'Achin se croyoit offensé avoient paru choqués d'être pris pour des Anglois. Ces deux Relations demandent d'être lûes successivement.

égard aux marchandiſes, les Hollandois laiſſaſſent le plus grand de leurs deux Vaiſſeaux pour la rançon des priſonniers, ou qu'ils payaſſent quatre mille piéces de huit. Ravinck étant tombé malade à bord, la navigation fut interrompue pendant quelques jours, d'autant plus qu'aucun des habitans ne vouloit porter ces nouvelles demandes aux Hollandois, dans la crainte d'être arrêté ſur les Vaiſſeaux. Un des priſonniers obtint enfin la permiſſion de s'y rendre. Il étoit chargé par les habitans d'expliquer leurs prétentions; & par ſes compagnons, de prier leurs Officiers d'enlever des Indiens & des Jonques, ou d'effrayer la Ville par le bruit du canon. Le Conſeil des Vaiſſeaux ne fit qu'une réponſe vague aux habitans; mais exhortant les priſonniers à ne rien épargner pour leur délivrance, il les fit avertir qu'on enverroit la nuit une chaloupe & un canot à l'embouchure de la riviere, ſoit pour recevoir ceux d'entr'eux qui pourroient s'échapper, ſoit pour enlever quelques habitans. Cette réſolution fut exécutée; mais les Indiens ayant remarqué que l'entrée de leur riviere étoit gardée pendant la nuit, il arriva non-ſeulement qu'ils eurent plus d'éloignement pour ſe rendre à bord, mais qu'ils refuſerent auſſi à leurs captifs la permiſſion d'y envoyer, & que toutes les communications furent abſolument interrompues (66).

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

On étoit au 21 du mois d'Août. Les deux Vaiſſeaux ne recevant plus de lettres des priſonniers prirent le parti de lever l'ancre; triſte nouvelle pour des malheureux qui languiſſoient dans un dur eſclavage (67). Cependant ils ſe flatterent que les Vaiſſeaux n'avoient fait voile que pour prendre des Jonques ou des Indiens, & qu'ils reviendroient après s'être mis en état de les délivrer. Mais ils furent trompés dans cette attente. Leur déſeſpoir fut qu'en partant, le Conſeil n'eût pas donné du moins quelque ſignal. Ils auroient entrepris de ſe ſauver à la nage. Leur reſpect pour la negociation avoit eu la force de les arrêter, dans la crainte qu'on ne leur reprochât de l'avoir troublée par des tentatives indiſcretes. Ils s'accuſerent amerement d'avoir fait le ſacrifice de leur liberté à l'eſpérance d'obtenir celle du commerce.

Les priſonniers Hollandois ſont abandonnés de leurs Vaiſſeaux.

Ils étoient au nombre de douze, ſix de chaque Vaiſſeau, dépourvus de toutes les commodités de la vie, & même de vêtemen, dont quelques-uns n'avoient pas aſſez pour couvrir leur nudité. Le lieu dans lequel il ſe voioient abandonnés étoit un canton détourné & ſans commerce. Il n'y paſſoit point d'Etrangers, dont ils puſſent eſperer du ſecours ou de la conſolation. Dans une ſituation ſi triſte, où ils ne pouvoient plus rien attendre que d'eux mêmes, ils délibererent enſemble ſur les moyens de ſe dérober à l'eſclavage. Depuis le départ des deux Vaiſſeaux ils étoient moins obſervés, & leurs maîtres ne leur refuſoient pas la liberté de ſe voir entr'eux. Quelques-uns s'étant communiqué leurs idées réſolurent de ſaiſir l'occaſion d'une Jonque Malabare, qui étoit arrivée dans la rade & dont le Patron les traitoit civilement. Ils s'imaginerent qu'en ſe rendant quelque jour ſur la Jonque, ſous prétexte de la viſiter, ils pourroient s'emparer de quelque barque ou de quelque canot qui ſerviroit à leur fuite (68).

Leur ſituation.

Comp'ot qu'ils forment pour leur fuite.

Deux d'entreux ſe chargerent d'aller d'abord à la Jonque. Il s'ouvrirent au Patron Malabare & lui demanderent conſeil. Loin de condamner leur deſſein,

Sages repréſentations d'un Malabare.

(66) Pages 304 & 305.
(67) Page 306.
(68) Page 307 & ſuivantes.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

il admira le courage qui leur faiſoit tout entreprendre pour ſortir de leur chaînes & pour éviter de tomber entre les mains des Portugais, qui vivoient dans une grande correſpondance avec le Roi d'Achin. Il leur repréſenta ſeulement que dans une entrepriſe dont leur vie paroiſſoit dépendre, ils ne pouvoient obſerver trop de meſures, & qu'ils devoient regarder comme un grand obſtacle de ne pas ſçavoir la route de Bantam, qui étoit d'environ cent lieues, ſur une côte dangereuſe, où l'on rencontroit ſouvent des Pyrates, qui paſſoient pour Antropophages, & dont on ne pouvoit attendre de plus grande faveur qu'une rigoureuſe ſervitude. Cette affreuſe peinture ne fut pas capable de les refroidir. Ils promirent au Patron que ſi la fortune leur étoit favorable ils le rembourſeroient avantageuſement de tous ſes frais; & ſur cette aſſurance les Malabares leur promirent tout le ſecours qui dépendoit d'eux, tel que de faire force de voiles, de leur fournir de l'eau, des vivres, des rames, des fuſils, des javelines & des boucliers (69).

Après de ſi heureuſes conventions, les deux captifs aſſemblerent leurs compagnons pendant la nuit. Ce recit les combla de joie. Ils réſolurent enſemble de ſe ſaiſir de leur propre chaloupe, qui étoit demeurée dans la riviere, ou de quelques-unes des barques Indiennes, qui y étoient en aſſez grand nombre. Ils élurent pour Capitaine, à la pluralité des voix, Guillaume *Seneſcal*, auquel ils prêterent ſerment d'obéiſſance & de fidélité. Ils convinrent auſſi que ſi quelqu'un d'entr'eux prenoit la fuite, il ſeroit permis aux autres de le tuer. Le Malabare, à qui toutes leurs réſolutions furent communiquées dès le lendemain, paroiſſant ferme dans le deſſein de les ſervir, l'exécution fut reglée pour le jour ſuivant. Cependant, comme leur chaloupe étoit ſans agrets & qu'il falloit employer la force pour ſe rendre maîtres d'une autre barque, ils ſe munirent, au défaut d'armes, chacun d'un gros levier. Le Patron leur recommanda de prendre le tems de la nuit ſuivante, quoiqu'il parût étonné de leur hardieſſe, & qu'il ne ceſsât pas d'admirer ce qu'ils oſoient entreprendre avec ſi peu de forces & ſans armes (70).

Pourquoi leur complot eſt ſans effet.

Ce fut parmi ces témoignages d'étonnement qu'il lui vint à l'eſprit de leur demander ſi *Pieterſz*, leur premier Commis, étoit dans le projet de leur fuite. Ils lui répondirent qu'il n'en avoit aucune connoiſſance. En effet, ils avoient compris qu'il ſeroit trop difficile de le ſauver, parce qu'il étoit plus étroitement gardé que les autres & qu'ils craignoient qu'on n'apportât plus de diligence à le reprendre. D'ailleurs ils n'étoient pas bien diſpoſés pour lui, depuis qu'ils croyoient avoir une partie de leur infortune à lui reprocher. Cependant le Patron leur ayant déclaré qu'il ne les aſſiſteroit pas ſi Pieterſz n'étoit avec eux, & qu'il vouloit ſe faire honneur à Bantam d'avoir délivré un Officier de conſidération, ils furent obligés de s'ouvrir au Commis, qui apprit leur réſolution avec beaucoup de joie. Mais une autre difficulté fit changer abſolument les diſpoſitions des Malabares. Ils s'apperçurent que les habitans de la Ville avoient mis une garde ſur le rivage, pour obſerver leurs priſonniers. Cet obſtacle leur parut ſi invincible, qu'ils renoncerent entiérement à ſe mêler d'une affaire ſi délicate (71).

(69) Page 307 & 308.
(70) *Ibidem*.
(71) Page 309 & ſuivantes.

Les Hollandois, retombés dans le déſeſpoir, eſſuyerent pendant quelques mois tout ce que le chagrin & la miſere ont de plus inſupportable. Nuit & jour ils formoient de nouveaux projets, avec la douleur de les voir toujours manquer par quelque fâcheuſe circonſtance. S'il leur reſtoit quelque reſſource, elle n'étoit que dans l'eſperance de voir repaſſer leurs Vaiſſeaux pour les racheter, lorſqu'ils auroient achevé leur cargaiſon. Quelquefois les habitans leur diſoient que le Roi d'Achin étoit réſolu de faire la paix avec les Hollandois & de leur accorder la liberté du Commerce. Mais c'étoit inſulter à leurs peines ; car d'autres venoient les aſſurer auſſi-tôt qu'ils devoient être transférés à Achin, où ils ſeroient forcés de renier leur foi, s'ils n'aimoient mieux être expoſés aux éléphans ou vendus aux Portugais pour l'eſclavage. Ces diſcours à la verité n'étoient que des bruits populaires. Le Gouverneur, à qui ils en faiſoient des plaintes, menaçoit de punir ceux qui les entretenoient de ces fables. Il les aſſuroit même que le Roi aimoit peu les Portugais, & que malgré la liberté qu'il leur accordoit d'exercer le Commerce dans ſes Etats, il n'avoit jamais ceſſé de ſe défier d'eux. L'opinion qu'il en avoit fut bientôt juſtifiée. Vers le même tems, une Flotte Portugaiſe de plus de ſoixante voiles parut ſur les côtes d'Achin, pour exiger du Roi la ceſſion d'une Iſle où ils vouloient bâtir un Fort, ſous prétexte d'aſſurer leur Commerce contre les prétentions des Hollandois (72). Le Roi leur refuſa ce qu'ils oſoient demander avec tant de hauteur, & ne leur permit pas même de faire de l'eau dans ſes rivieres. Mais il conçut que s'il n'avoit toujours les yeux ouverts pour ſa défenſe, il ne devoit s'attendre de leur part à rien moins qu'une invaſion. Cependant la Flotte Portugaiſe ſe retira ſans avoir rien entrepris (73).

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

Leur déſeſpoir.

Le Roi d'Achin ſe défie des Portugais avec raiſon.

Les priſonniers Hollandois ſe reſſentirent de cet évenement, par l'ordre que le Roi donna de les mieux traiter. Mais il fut ſi mal exécuté, qu'un de leurs compagnons mourut d'un flux de ſang. Au milieu de tant d'inquiétude & d'ennui, le 6 d'Octobre leur apporta de nouvelles eſpérances. Quelques-uns d'entr'eux ayant obſervé une petite barque qui étoit prête à mettre à la voile, ils prirent tous la réſolution de s'en ſaiſir. Le tems leur parut favorable, parce que la lune étant nouvelle & les nuits fort pluvieuſes, la garde étoit devenue moins exacte (74).

Autre complot des priſonniers Hollandois.

Ils convinrent de ſe raſſembler ſur le rivage à minuit. Tous s'y trouverent, à l'exception de deux, qui avoient été nommés pour faire l'arriere-garde. On les attendit l'eſpace d'une heure. Mais un bruit qui ſe fit entendre alors dans la Ville, jetta ces malheureux fugitifs dans un extrême embarras. Ils regrettoient mortellement d'abandonner leurs deux compagnons. Cependant comme le bruit croiſſoit, ils s'encouragerent à pouſſer leur entrepriſe. Les barques étoient à quelque diſtance du rivage. Ils ſe mirent dans l'eau juſqu'à la ceinture, pour ſe rendre à celle où ils avoient attaché leurs eſpérances. Un d'entr'eux ſe mit dans un petit canot avec le bagage, pour aller attendre ſes compagnons à l'embouchure de la riviere, & un autre ſe chargea de lever l'ancre. Les ſept qui demeuroient, armés chacun d'un gros levier, attaquerent la barque, d'où ils chaſſerent ſept ou huit hommes, les forcerent de ſe jetter dans l'eau. Il ne leur reſtoit qu'à s'avancer promptement à l'embouchure de la riviere (75).

(72) Page 311. (73) *Ibidem.* (74) *Ibid.* (75) Page 312 & ſuiv.

VOYAGE AU ROYAUME D'ACHIN. 1602.

Mais on s'étoit apperçu dans la Ville que les priſonniers avoient diſparu, & chacun avoit cherché le ſien. On étoit allé d'abord au Marché, où l'on tenoit ordinairement quelques pirogues, dont on les ſoupçonnoit de s'être ſaiſis. De-là on avoit couru vers le rivage, où l'on ſçavoit qu'il y avoit quelques barques prêtes à faire voile. Les matelots Indiens qui arriverent à terre ayant bien-tôt levé tous les doutes, il s'éleva de grands cris, & le Patron Malabare fut ſollicité de prêter du ſecours pour arrêter les fugitifs. Cependant ils étoient au moment de ſe voir libres, puiſque leur barque avançoit. Mais quelques-uns manquerent de courage & ſe jetterent dans l'eau pour s'enfuir à terre. Les autres demeurant trop foibles ſuivirent cet exemple, dans la crainte d'être maſſacrés par le peuple en furie. Ils ſe jetterent dans un bois, où ils ſe rejoignirent preſque tous. Ceux qui ſçavoient nâger prirent le parti de repaſſer la riviere, & de profiter de l'obſcurité pour retourner volontairement dans la Ville. Un des autres, ſe trouvant dans le danger de ſe noyer, pouſſa de ſi grands cris qu'il attira les habitans de ſon côté avec des feux. Ils ſe mirent à chercher de toutes parts, moins pouſſés par la haine que par leur compaſſion pour des malheureux, qui pouvoient être déchirés par les bêtes ſauvages ou maſſacrés par les voleurs. On leur crioit qu'ils pouvoient revenir ſans crainte; mais ſe fiant peu à cette promeſſe, ils ſe tenoient cachés dans les buiſſons, d'où ils voyoient paſſer près d'eux ceux qui les cherchoient ſans les appercevoir, & qui ne ceſſoient pas de crier; *revenez, Anglois inſenſés* (76). Cette chaſſe ayant duré juſqu'au jour, il leur fut impoſſible de ſe cacher plus longtems. Les Indiens coururent à eux les armes à la main; & voyant que la crainte les faiſoit fuir encore, ils jetterent leurs armes pour les raſſurer. En effet, loin de leur faire aucun mauvais traitement, ils leur dirent qu'ils n'étoient pas ſurpris de leur voir chercher la liberté; mais qu'ils trouvoient leur entrepriſe légere & téméraire, dans un pays & ſur une mer qu'ils ne connoiſſoient pas (77).

Comment il manque encore.

Ils ſont traités avec bonté par les habitans.

Eclairciſſement ſur leur ſort.

Leur captivité ayant duré peut-être autant que leur vie, on n'a jamais eu d'éclairciſſement ſur leur ſort que par un Extrait du Journal de *Renier Corneliſſ*, Pilote de l'Amiral *Heemskerk*, qui parle d'eux dans ces termes: » Au côté occidental de l'Iſle de Sumatra eſt une petite Ville nommée *Tihou*, » par les quarante minutes de latitude méridionale, où le Vice-Amiral de la » Flotte ſe rendit pour le Commerce. Ce fut immédiatement après un grand » incendie de la Ville d'Achin, qui conſuma dans l'eſpace de deux heures » plus de deux cens maiſons, au nombre deſquelles fut la loge des Hollandois, qui y perdirent plus de quatre cens mille livres. Le Vice-Amiral apprit à *Tikou* qu'il y avoit des Hollandois priſonniers, & qu'ils étoient des » équipages de *l'Aigle blanc* & de *l'Aigle noir*. Ces deux Vaiſſeaux ayant relâché dans ce Port, ceux qui deſcendirent à terre furent attaqués par trahiſon. » Quelques-uns furent tués, & d'autres retenus priſonniers. Les habitans n'en » uſerent pas de meilleure foi avec le Vice-Amiral. Ils s'efforcerent de le ſurprendre. L'exemple des Hollandois qui l'avoient précedé, le tint également » en garde contre la ruſe & la violence. Il y chargea même trente-deux barres » de poivre. Mais tous ſes efforts ne purent lui faire obtenir la liberté des » priſonniers (78).

(76) Page 313. (77) Page 314. (78) *Ibid.* & 315.

TROIS

VANDER HAGEN. 1599.

TROIS VOYAGES AUX INDES ORIENTALES, depuis 1599 jusqu'en 1601.

§. I.

ETIENNE VANDER HAGEN.

Introduction.

L'AMIRAL Van Nek n'étoit pas encore revenu de son premier voyage, lorsque les Directeurs de la Compagnie, qui lui avoient confié huit Vaisseaux en 1598, en équiperent trois autres en marchandise & en guerre, autant pour hâter le succès des précédens, que pour s'ouvrir de nouvelles voies de Gloire & de Commerce. Ils leur donnerent des noms éclatans; le *Soleil*, la *Lune*, l'*Etoile du matin*; & quoiqu'ils ne portassent les armes que pour leur propre défense, les évenemens firent connoître, dans ce voyage & dans les deux suivans, qu'ils avoient déja formé le dessein de réprimer l'orgueil & l'avidité des Portugais. Etienne *Vander Hagen*, homme de courage & d'expérience dans la marine, fut choisi pour commander cette petite Flotte. Il partit du Texel le 6 d'Avril 1599 (79).

Départ.

Le premier exercice qu'il fit de sa générosité fut en faveur des ennemis mêmes de son entreprise; c'est-à-dire, d'un petit bâtiment Portugais, qui ayant été pillé par un Corsaire François, étoit demeuré à l'ancre sans vivres & sans ressource. Il fit donner fort noblement aux gens de l'équipage tous les secours nécessaires pour se conduire (80). Mais cette action fut mal récompensée dans l'Isle de May, où il fut obligé de relâcher pour faire de l'eau. Ses gens faisant trop de fond sur l'innocence de leurs vûes, s'occuperent de ce travail avec aussi peu de précaution que s'ils eussent été dans le sein de leur Patrie. Quoiqu'il y eût peu de Portugais dans l'Isle, & que la plupart ne fussent que des bannis, cette négligence leur inspira l'audace de massacrer pendant la nuit un Hollandois sur le rivage. Les cris de cet infortuné ayant été entendus à bord, on arma promptement une chaloupe qui se rendit au même lieu. Mais l'équipage fut aussi-tôt attaqué & dispersé, parce que la brume empêchoit de voir les ennemis, qui s'étoient postés, avec leurs fusils & leurs mousquets, entre des arbres & dans d'autres lieux avantageux. L'*Etoile du matin* reçut ordre de faire le tour de l'Isle, pour observer s'il n'étoit pas arrivé, dans quelques barques, d'autres Portugais de l'Isle de S. Jago; car on ne pouvoit s'imaginer que ceux de May, qui n'étoient qu'au nombre de huit ou dix, eussent osé braver les forces de trois Vaisseaux. De trente hommes qui avoient été envoyés contr'eux, il en étoit revenu vingt-trois; mais sept étoient restés prisonniers. Outre le Vaisseau qui devoit visiter les côtes de l'Isle, on détacha des deux autres, cent fusiliers, avec ordre de la traverser pour délivrer leurs compagnons. Ils trouverent le corps de celui qui avoit été assassiné, & sur lequel la barbarie de ses meurtriers s'étoit exercée même après sa mort. On lui avoit coupé le nez & les oreilles; on lui avoit arraché les yeux, le nombril & les

Bonté des Hollandois mal récompensée.

Les Portugais massacrent un homme de leurs équipages.

Recherche inutile des habitans de l'Isle de Mai.

(79) Journal du Voyage de Vander Hagen, *ubi sup.* p. 260.

(80) *Ibid.* p. 261.

VANDER HAGEN. 1599.

parties naturelles. Ce ſpectacle inſpira de l'horreur aux cent Hollandois; mais quoiqu'animés à la vengeance, ils parcoururent l'Iſle preſqu'entiere ſans y rencontrer un ſeul Portugais. Dans cette recherche, ils découvrirent ſur la côte deux voiles étrangeres, qui furent reconnues pour des Vaiſſeaux Anglois. Le jour ſuivant, la même troupe recommença la viſite de l'Iſle avec auſſi peu de ſuccès. On eut peine à s'imaginer quelle pouvoit être la retraite de ſes habitans. Mais dans la néceſſité où l'on étoit de profiter du tems après avoir fait de l'eau, on fut obligé d'abandonner les ſept priſonniers, dans une dure captivité, entre les mains des Portugais (81).

Route incertaine juſqu'à Sumatra.

L'Iſle du Prince, diverſes parties de la côte d'Afrique juſqu'au Cap Lopez & l'Iſle d'Annobon, furent d'autres lieux où les trois Vaiſſeaux tenterent de ſe procurer des rafraîchiſſemens. Ils y trouverent preſque par-tout le même obſtacle de la part des Négres & des Portugais. Mais ils en furent dédommagés par le bonheur extraordinaire de doubler le Cap de Bonne-Eſpérance ſans être maltraités des tempêtes, & de trouver dans l'Iſle de Madagaſcar, où ils viſiterent quelques Bayes dont ils ignoroient les noms, des Négres d'un caractere humain (82). Ces courſes incertaines durerent juſqu'au 22 de Décembre,

1600.

qu'ils gouvernerent vers Sumatra, où ils arriverent au mois de Février de l'année ſuivante. *Lampon*, Port de cette Iſle, mais de la domination du Roi de Bantam, leur fournit des rafraîchiſſemens. Ils y prirent auſſi un Pilote, pour ſe faire conduire à Bantam, quoique n'étant point encore informés de la réconciliation de Van Nek avec les habitans de cette Ville, ils ignoraſſent comment ils y ſeroient reçus (83). Mais les derniers démêlés d'Achin, dont ils avoient eu quelque connoiſſance à Lampon, leur firent eſperer plus de faveur à Bantam où la querelle étoit moins recente.

Les Hollandois ſont bien reçus à Bantam.

En arrivant dans la rade ils furent raſſurés, par une multitude de pirogues qui leur apporterent officieuſement des vivres. Il paroît qu'indépendamment de la réconciliation de Van Nek, les habitans de cette Ville étoient toujours diſpoſés à profiter des occaſions qui ſe préſentoient pour le Commerce; ce qui doit faire juger, ou que les premiers Hollandois avoient manqué de conduite, ou qu'ils avoient eu raiſon d'attribuer toutes leurs diſgraces à la jalouſie des Portugais. Cependant un Interprête, qui ſe rendit à bord de l'Amiral, le pria de la part du Sabandar, ou plutôt lui commanda dans des termes honnêtes (84), d'envoyer quelques-uns de ſes gens à la Ville, pour déclarer quel étoit leur deſſein; & joignant à cet ordre tous les témoignages d'une honnête franchiſe, il offrit de laiſſer des ôtages.

Deſcription du Palais.

Quelques Commis, vêtus fort galamment, deſcendirent au rivage avec des trompettes & un cortége honorable. En approchant du Palais, ils en trouverent les bâtimens fort bas, mais d'une propreté qu'ils admirerent. Chaque côté de la porte avoit ſon corps-de-garde, rempli de ſoldats bien armés, qui étoient des Eſclaves du Gouverneur (85) & qui s'occupoient de divers ouvrages de main. Les Hollandois firent quelques fanfares à cette premiere entrée. Enſuite paſſant à la ſeconde, dont le portail leur parut fort beau, ils recommencerent à faire entendre le ſon de leurs trompettes. La cour eſt bordée,

(81) Page 162.
(82) Page 264 & ſuivantes.
(83) Page 276.
(84) P. 277.
(85) On a vû dans la Relation d'Houtman que le Roi étoit mineur.

entre ces deux portes, par des maisons fort basses, qui servent de logement aux gardes du Palais. VANDER HAGEN. 1600.

Delà ils passerent par une grande place, qui contient la Mosquée à droite, & de l'autre côté un corps-de-garde composé de Noblesse. C'étoit-là que le Sabandar, accompagné d'un grand nombre de Nobles, attendoit les Hollandois pour les introduire dans l'appartement du Gouverneur. De cette place il les fit passer par une autre porte, qui n'étoit pas moins belle que la précédente; après laquelle ayant traversé un petit ruisseau, ils entrerent dans la salle d'audience. Ce lieu étoit ouvert de tous côtés, & formoit une sorte de grand dôme, soutenu sur des piliers, avec de très-belles nattes étendues pour servir de siéges. Le Gouverneur, sans paroître mécontent d'apprendre qu'il parloit à des Hollandois, leur dit que s'ils venoient pour acheter du poivre ils étoient arrivés dans un tems fâcheux, parce que la récolte avoit été peu abondante, & que les Vaisseaux Chinois qui étoient actuellement en charge avoient achevé d'en faire hausser le prix. Ensuite il leur demanda s'ils étoient de la même Compagnie que deux autres Flottes de leur Nation qu'on avoit vûes à Bantam, & si leur dessein étoit de payer le poivre en argent ou en marchandises. La réponse des Hollandois lui causa tant de satisfaction, qu'après leur avoir promis sa protection pour leur Flotte & pour leur commerce, il leur offrit une maison bâtie de pierre, où leurs marchandises seroient en sûreté contre le feu & les voleurs. Ils le remercierent de ses offres, mais en se reservant la liberté d'en user suivant leurs intérêts. A leur retour, l'Amiral charmé de l'accueil qu'ils avoient reçu, envoya des présens au Gouverneur, qui consistoient dans des miroirs dorés, du velours, & diverses curiosités de l'Europe. Le Sabandar se rendit le même jour à bord, sans aucune marque de défiance. Il y fut reçu au bruit des trompettes, & fort bien traité (86).

Favorable audience du Gouverneur.

Cependant lorsqu'il fut question de regler le prix des marchandises & des impôts, on s'apperçut non-seulement que le Gouverneur vouloit se prévaloir de la rareté du poivre, mais que dans le dessein de charger extraordinairement les Hollandois, il demandoit des droits excessifs pour l'ancrage; sans compter le cinquiéme & le huitiéme denier de toutes les marchandises qu'ils apportoient. On se fit donner, dans le même tems, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, une lettre que les derniers Vaisseaux Hollandois avoient laissée dans la Ville. Elle marquoit que *Wybrand Van Warwick*, Vice-Amiral de Van Nek, ayant passé par Madure & les Moluques, avoit laissé des Facteurs dans ces Isles. L'Amiral encouragé par cette espérance & rebuté des tributs de Bantam, se crut appellé plus loin par la fortune. Il prit la résolution de se rendre à Amboine ou à Ternate. Ce dessein fut communiqué au Gouverneur, qui, fort mécontent à son tour, regréta de voir échapper les profits qu'il avoit espérés, & n'épargna rien pour arrêter les Hollandois par d'autres offres. Mais ils s'excuserent sur la nécessité où ils étoient de se conformer à la lettre qu'ils avoient reçue; & leur départ se fit avec tant de civilité, que le Gouverneur ne leur refusa ni des vivres, ni la permission de prendre dans la Ville un Interprête & un Pilote. Observons que le 28 de Mars 1600, jour auquel ils mi-

Changemens qui obligent les Hollandois de quitter Bantam.

Ils n'avoient point d'établissement en 1600.

(86) Page 278 & 279.

VANDER HAGEN. 1600.

rent à la voile, la Compagnie des Indes occidentales n'avoit encore aucune eſpéce d'établiſſement dans l'Iſle de Java (87).

Les calmes fréquens rendirent leur voyage ennuyeux, juſqu'au 2 de Mai, qu'ils arriverent devant l'Iſle d'Amboine. Le *Soleil* y jetta l'ancre; mais la *Lune* & l'*Etoile* entraînés par la force des courans, furent portés ſur la côte de Banda, où l'Amiral n'apprit que douze jours après, par une de leurs chaloupes, qu'ils étoient tous deux en ſûreté, & qu'ils eſpéroient y trouver leur cargaiſon. Les apparences étoient moins heureuſes à Amboine. La plus grande partie du girofle étoit vendue & déja tranſportée. Il falloit attendre la nouvelle récolte. Ce délai, qui devoit être de ſix mois, auroit cauſé de l'impatience à l'Amiral, s'il n'avoit eu vraiſemblablement d'autres ordres & l'occaſion de les exécuter.

L'Amiral entreprend de faire la guerre aux Portugais d'Amboine.

Les *Orancaies*, ou la Nobleſſe du Pays, étoient en guerre contre les Portugais. Ils implorerent ſon ſecours. Quel prétexte plus favorable pour vanger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçus de ces cruels ennemis, & pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, d'une Iſle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir? Cependant l'Auteur du Journal ajoûte modeſtement que l'Amiral refuſa d'abord, *avec beaucoup de civilité* (88) le ſecours qu'on lui demandoit, mais qu'*ayant été fort preſſé* il réſolut enfin d'aſſiſter les Inſulaires de ſix chaloupes armées (89). Dans cette vûe les chaloupes de la *Lune* & de l'*Etoile* furent appellées de Banda, avec les plus braves gens de ces deux Vaiſſeaux.

Elle tourne mal pour les Hollandois.

Le 25 du même mois, l'Amiral deſcendit dans l'Iſle, à la tête d'un corps de Hollandois, pour ſe joindre aux Inſulaires. Il devoit former par terre le ſiége du Fort Portugais; tandis que les chaloupes, ſuivies de pluſieurs galeres Indiennes, l'attaqueroient du côté de la mer. Mais les Portugais avoient élevé, ſur le bord de l'eau, des batteries qui rendirent l'approche des chaloupes impoſſibles. Elles tenterent, dans la baie du Fort, une deſcente dont le ſuccès ne fut pas plus heureux. On crut pouvoir laver cet affront en faiſant avancer le Vaiſſeau même, & l'on ſe flatta de prendre du moins une carraque chargée de girofle, qui étoit ſous le Fort. Mais cette entrepriſe fut tentée inutilement. Après un ſiége de deux mois, les Hollandois ne voyant pas la dixiéme partie des troupes que les Inſulaires avoient promiſes, furent obligés de ſe retirer. Ce ne fut pas ſans avoir fait tirer encore quelques boulets ſur le Fort & ſur la carraque, & ſans les avoir ſommés de ſe rendre. Mais les Portugais ſe mocquerent tranquillement de ces bravades (90), & les virent même punies par un évenement dont ils furent redevables au hazard. Un de leurs boulets donna dans la chaloupe de l'Amiral, mit le feu aux poudres & bleſſa ſeize hommes, dont l'un mourut & les autres ne guerirent qu'après avoir ſouffert de longues douleurs. L'attaque d'ailleurs n'avoit pas dû être fort animée, puiſque les Hollandois n'y firent pas d'autre perte (91).

Adroit & heureux parti que l'Amiral tire des Inſulaires.

Ils ſe reduiſirent d'abord à charger leur Vaiſſeau de tout ce qui reſtoit de vieux girofle. Mais lorſque la *Lune* & l'*Etoile* furent arrivés de Banda avec leur charge, leurs idées s'étendirent juſqu'à former la réſolution de conſtruire un

(87) C'eſt le but qu'on s'eſt propoſé en donnant plus d'étendue à cet Extrait qu'il n'en mérite d'ailleurs. On veut auſſi faire remarquer la guerre d'Amboine & l'érection du Fort Hollandois.

(88) Page 282.
(89) *Ibidem.*
(90) Page 285.
(91) *Ibid.*

Fort dans l'Isle d'Amboine, & d'y laisser une garnison. Ils commencerent une alliance avec les Insulaires, sous le prétexte d'unir leurs forces pour résister conjointement aux Portugais. Les conditions portoient que les Insulaires travailleroient à bâtir un Fort sur le modéle qui leur seroit tracé; que les Hollandois y mettroient des hommes, du canon, des munitions & des vivres; & que pour reconnoître un si important service tout le girofle de l'Isle leur seroit livré à un prix constant, sans qu'aucune autre Nation pût y prétendre. Un traité de cette nature méritoit bien qu'on n'apportât point de lenteur à l'exécution. Les Insulaires furent pressés de travailler à la construction du Fort. Il fut achevé en moins de six semaines. On y mit une assez bonne artillerie, dont cinq piéces étoient de fonte. On y laissa du plomb, de la poudre, & tout ce qui étoit nécessaire aux besoins d'une garnison de vingt-sept Hollandois, dont Jean Dirks Sanneberg fut nommé Gouverneur (92).

Vander Hagen. 1600. Il fait un Traité avantageux à la Compagnie & bâtit un Fort.

Vander Hagen partit d'Amboine le 6 d'Octobre, plus satisfait sans doute du service qu'il venoit de rendre à la Compagnie, que de tout autre fruit de son voyage. Il acheva la charge de son Vaisseau à Bantam; d'où ayant remis à la voile, le 14 de Janvier 1601, avec cinq autres Vaisseaux Hollandois qui retournoient aussi en Europe, ils arriverent tous heureusement au Texel dans le cours de la même année (93).

§. II.

Wolphart Harmansen.

Harmansen. 1601. Introduction.

L'Auteur de ce Journal fait observer (94) qu'au commencement du dix-septiéme siécle, la navigation aux Indes orientales devint une entreprise si commune en Hollande, qu'on ne cessa plus de voir partir tous les ans un grand nombre de Vaisseaux. Il ne faut pas s'attendre que tous ces voyages ayent été signalés par des évenemens d'importance. Leur plus grand mérite est d'avoir suivi par degrés à former la puissance de la Compagnie Hollandoise dans les Indes, les uns par les simples voies du Commerce, d'autres par celles de la ruse & de la négociation, & d'autres par celles des armes. Le tems de la décadence étoit arrivé pour les Portugais, & *Wolphart Harmansen* eut la gloire d'être appellé par la fortune à leur porter les premiers coups. C'est ce qui distingue cette relation de celles qui n'ont offert jusqu'à présent que des avantures de mer & des entreprises de commerce, ou du moins, que de legers essais du courage & des grandes vûes de la Nation Hollandoise.

Départ & nombre des Vaisseaux.

La Flotte qui partit du Texel le 22 d'Avril 1601, sous le commandement de l'Amiral *Harmansen*, étoit composée de cinq Vaisseaux, dont le principal nommé le *Gueldre*, n'étoit que de 520 tonneaux; mais ils étoient tous fort bien armés. Ils firent voile de conserve avec une autre Flotte, qui partoit, pour l'ancienne Compagnie, sous l'Amiral *Van Heemskerk*: l'Auteur du Journal ajoûte, & sous Jean *Grenier* pour la nouvelle (95); ce qui laisse en doute pour laquelle des deux *Harmansen* entreprenoit le voyage; à moins qu'on ne veuille

(92) Pages 284 & 285.
(93) Page 287.
(94) Journal du Voyage de Wolphart Harmansen, *ubi sup.* p. 316.
(95) Plus bas il le nomme Vice-Amiral de la Flotte de Heemskerk.

HARMANSEN. 1601.

conclure de la premiere obſervation, qu'il étoit employé par divers Marchands particuliers.

Signaux ſoigneuſement reglés.

Les ſignaux, qui furent reglés avec un ſoin dont on n'avoit pas encore vû d'exemple ſur les Flottes de la Compagnie, & les autres réſolutions du Conſeil, ſemblerent annoncer des projets extraordinaires. *Harmanſen* s'étant ſéparé de Heemskerk & de Grenier le 8 de Mai, continua heureuſement ſa route juſqu'à la hauteur de cinq degrés cinquante minutes. Il n'avoit fait aucune rencontre juſqu'au 6 de Juin, qu'un bâtiment s'étant fait voir, on détacha deux chaloupes qui l'amenerent à la Flotte. C'étoit une caravelle, qui venoit de *Villa nova*. Elle étoit chargée de vins & d'amandes pour Fernambuc. Les gens de l'équipage déclarerent qu'on avoit fait partir de Liſbonne ſept carraques, avec quantité de Soldats qui étoient menés par force aux Indes orientales, & que deux autres étoient prêtes à les ſuivre. Ils ajoûterent que cinq jours auparavant ils avoient découvert une Flotte Hollandoiſe. Ce bâtiment ayant fait route avec l'Amiral juſqu'au lendemain, n'en fut ſéparé que par un grain de vent qui rompit ſon artimon & qui le força de demeurer en arriere. Mais loin de lui faire aucune inſulte, on lui donna ce qui convenoit à ſes beſoins, & l'Amiral lui fit quelques préſens de pure civilité; faveurs qu'une barque Hollandoiſe n'auroit pas reçûes des Portugais. Le même jour à la hauteur de cinq degrés, *Grenier*, Vice-Amiral de Heemskerk, réjoignit Harmanſen avec ſon Vaiſſeau. Il raconta que le 19 de Mai, à la hauteur de 24 degrés, ſa Flotte avoit rencontré douze ou treize Vaiſſeaux Portugais, dont le Vice-Amiral, qui étoit de ſix cens tonneaux, avoit percé au milieu des Hollandois & leur avoit accroché un yacht, avec de furieuſes décharges de mouſqueterie qui y avoient cauſé beaucoup de déſordre; que les Portugais auroient enlevé ce bâtiment, ſans le ſecours qu'il avoit reçu; que lui-même, il s'étoit trouvé au milieu d'onze Vaiſſeaux de la Flotte Portugaiſe, & que dans ce danger il n'avoit pas eu d'autre reſſource que la légereté de ſes voiles; que les ennemis avoient chaſſé ſur lui tout le jour, & qu'enfin ſur le ſoir il les avoit perdu de vûe; qu'il ignoroit ce qui étoit arrivé aux autres Vaiſſeaux Hollandois, mais qu'il ne doutoit pas que le yacht n'eut beaucoup ſouffert, & que l'Amiral avoit perdu un Trompette, ſans compter cinq hommes bleſſés (96).

Monté Hollandoiſe.

Heemskerk rencontre des Portugais.

Harmanſen comprit qu'il y avoit peu de ménagemens à garder avec les Portugais, & que ſi la généroſité étoit une vertu elle devoit toujours marcher à la ſuite de la prudence. Ses réglemens furent renouvellés ſur chaque bord avec de nouvelles précautions. Le 12 d'Août, il prit la réſolution de relâcher à l'Iſle Maurice, pour y prendre de l'eau & des vivres qui commençoient à lui manquer. Il s'y étoit fait précéder apparemment du yacht le *Pigeonneau*, puiſque l'Auteur raconte qu'un mois après on vit revenir ce bâtiment, avec un François qu'il amenoit de cette Iſle. Ce François s'étoit embarqué en Angleterre, quelques années auparavant, ſur un Vaiſſeau qui en étoit parti avec deux autres, pour faire le voyage des Indes. Il raconta que les Anglois, après avoir perdu un de ces bâtimens près du Cap de Bonne-Eſpérance, avoient été contraints par la mort d'une grande partie de leurs gens de brûler leur Vice-Amiral & de n'en faire qu'un, des deux qui leur reſtoient; que les maladies ayant

Avantures étranges d'un François.

(96) Pages 321 & 322.

continué de les affoiblir, & ne leur laiſſant plus aſſez de bras pour la manœuvre, ils avoient échoué ſur la côte de *Pulo Bontan*, proche de Malaca, où tout le reſte de l'équipage étoit mort, à la reſerve de ſept hommes; lui, quatre Anglois & deux Négres. Ces malheureux, ſuivant le même recit, ne pouvant ſuffire à la conduite de leur Vaiſſeau, s'étoient emparés d'une Jonque Indienne, dans le deſſein de retourner en Angleterre. Ils avoient navigué long-tems avec beaucoup de bonheur. Mais les Négres, dans le regret apparemment de s'éloigner de leur pays, avoient formé le deſſein d'une trahiſon qui avoit été découverte, & la crainte du châtiment les avoit portés à ſe jetter dans la mer. Diverſes agitations avoient conduit les cinq Européans à l'Iſle Maurice, mais leur bonne intelligence n'y avoit pas duré plus de huit jours. Le François vouloit y demeurer, pour attendre ce qu'il plairoit au Ciel d'ordonner de leur ſort, & pour rendre leur Jonque plus capable de réſiſter aux flots. Les Anglois s'étoient obſtinés à n'y pas faire un plus long ſéjour, & s'étoient remis tous quatre en mer, dans l'eſperance de retourner en Angleterre. Ainſi le François étoit demeuré ſeul dans une Iſle abſolument déſerte. Il y avoit paſſé dix-huit ou vingt mois, vivant de dattes & de chair de tortues. Cependant il paroiſſoit auſſi vigoureux qu'aucun Hollandois de la Flotte. Mais on reconnut qu'il avoit la tête légere & le cerveau altéré. La préſence d'eſprit lui manquoit lorſqu'on le faiſoit parler trop long-tems, ou qu'on lui faiſoit un trop grand nombre de queſtions. L'Auteur obſerve que cette foibleſſe n'avoit rien de ſurprenant, après la ſolitude & la miſere où il avoit vêcu, & ſur-tout après une grande maladie qu'il avoit eſſuyée, pendant laquelle ſes habits étoient tombés en lambeaux & l'avoient laiſſé preſque nud (97). HARMANSEN. 1601.

On gouverna juſqu'au 26 de Septembre vers l'Iſle Maurice, qu'on eut beaucoup de peine à découvrir, & qu'on manqua même après l'avoir apperçue; mais y étant enfin revenus, on employa juſqu'au 20 d'Octobre à s'y rafraîchir. Le premier de Novembre, à quinze degrés trente minutes de latitude, on ſe trouva le ſoir ſur trente braſſes d'un fond de coquillages blancs, & quelquefois de pierres ſemblables à des pois. On étoit, ſuivant l'eſtime des Pilotes, proche du Banc de *Garreſans*, qu'on s'efforça d'éviter en gouvernant au Nord pour ſe rendre au-deſſous (98). Le 19, à la hauteur de ſept degrés trente-trois minutes, on découvrit une Iſle inconnue, dont on n'étoit éloigné que de deux lieues, Nord quart de Nord-Oueſt. Le terrain en étoit bas, & ſa longueur paroiſſoit de l'Eſt à l'Oueſt. Quelques-uns la prirent pour l'Iſle de S. Roch. Les jours précédens, depuis le 9, on n'avoit pas ceſſé de voir de ſi grandes houles, d'un vent qui étoit le plus ſouvent Oueſt, qu'on s'étoit imaginé que la mer briſoit contre quelque rocher (99). Route des Hollandois juſqu'à Palimban.

Le 17 de Décembre, à la hauteur de trois degrés cinquante quatre minutes, on crut reconnoître que les courans portoient vers le golfe de Bengale, dont on étoit fort proche, & l'on jugea qu'ils y faiſoient entrer la Flotte. Quelques jours après, on vit flotter des morceaux de terre & des roſeaux. On apperçut pluſieurs ſerpens, & un arbre entier qui ſuivoit le mouvement des vagues; tous ſignes de terre, qui furent confirmés le 23 par la vûe de l'Iſle

(97) Page 325 & ſuivantes.
(98) Page 334.
(99) Pages 335 & 336.

HARMANSEN. 1601.

d'*Enganno*, & le 25 par celle de l'Isle de *Bonne fortune*. On s'engagea dans le détroit de Bantam, où l'Auteur observe (1) que ceux qui arrivent sur la brune doivent prendre leur cours à l'Est-Sud-Est jusqu'à l'Isle Blanche, qui est à droite, & qui est éloignée de cette partie d'environ douze lieues. La variation y est d'un demi-rhumb (2). Enfin l'on arriva devant la Ville de Palimbam.

Fâcheuse nouvelle pour les Hollandois.

Le dessein de l'Amiral étoit de prendre des informations sur l'état des Indes, pour regler sa course par ces lumieres. Une pirogue de Chinois, qui vint d'elle-même à bord, lui en apporta de fort étranges. On lui apprit qu'il y avoit actuellement devant Bantam une armée navale de Portugais, composée de trente voiles, qui consistoient en huit gros galions de six à huit cens tonneaux, douze fustes & huit frégates; que tous ces Vaisseaux étoient bien armés, & qu'ils avoient été rassemblés de Goa, de Cochin & de Malaca, sous l'Amiral Dom André Furtado de Mendoza, pour assiéger la Place par mer & par terre, dans l'unique dessein d'empêcher qu'on n'y accordât la liberté du Commerce aux Hollandois (3).

Conseil qu'ils tiennent près d'une Flotte Portugaise.

Cette nouvelle fut regardée d'abord comme un sujet de terreur. On laissa tomber l'ancre devant Palimbam, & l'Amiral fit le signal du Conseil. Les délibérations furent longues & convenables à l'importance des conjonctures. Ici l'Auteur du Journal reprend toute l'histoire du Commerce moderne, comme un prélude nécessaire pour justifier les résolutions du Conseil Hollandois. Il seroit inutile de le suivre dans une excursion qui n'ajouteroit rien à l'idée qu'on a dû prendre, au premier Tome de ce Recueil, des conquêtes, des établissemens & du Commerce des Portugais (4). Sans remonter si loin sur nos traces, il suffit de remarquer que dans la possession de tant d'avantages, les Portugais avoient fort bien compris que pour s'y conserver il falloit interdire la navigation des Indes aux Etrangers, & y demeurer seuls maîtres du Commerce. Dans cette vûe ils s'étoient emparés d'un grand nombre de Places, de Villes & de Royaumes entiers, la plûpart subjugués par la force des armes, où ils avoient élevé des Fortereſſes & mis des garnisons pour tenir les Peuples en bride. A l'égard des Princes & des Etats qu'ils n'avoient pû mettre sous le joug, ils avoient fait avec eux des ligues & des alliances dont ils ne tiroient pas moins d'utilité que de leurs garnisons & de leurs Forts, parce qu'ils avoient l'adresse de persuader à toutes ces Puissances qu'ils ne se proposoient que leur interêt commun.

Remarques sur la haine des Portugais pour les Hollandois.

Cependant la connoissance de ces difficultés n'avoit pas empêché d'autres Nations de l'Europe d'entreprendre le voyage des Indes. Elles avoient conçu à leur tour que les mers étant ouvertes, on pouvoit prendre la même route que les Portugais; qu'il ne falloit pas les en croire lorsqu'ils s'attribuoient l'empire exclusif de toutes ces grandes régions; qu'il y avoit sans doute quantité de pays dont ils n'avoient pû se rendre maîtres; que ces pays devoient produire aussi des épiceries & d'autres marchandises précieuses; enfin, que sans contester aux premiers Conquerans les biens dont ils étoient en possession, il étoit

(1) Le Lecteur doit s'appercevoir qu'on supprime les parties inutiles de ces détails, pour ne laisser que ce qui peut servir à la navigation.

(2) Page 338.

(3) *Ibidem.*

(4) Voyez l'Introduction qui est à la tête du premier Tome, & toutes les Relations de ce Recueil.

permis

permis de tirer des autres parties des Indes les richeſſes qu'elles accorderoient volontairement. C'étoit ſur ces principes que les Hollandois avoient commencé leurs navigations. Ils avoient trouvé dans divers Ports Indiens, où le vent les avoit conduits, de la diſpoſition à les recevoir, & ſur-tout une haine mortelle pour les Portugais. Ils avoient profité de cette heureuſe ouverture; & ſans aucun deſſein de troubler les anciens maîtres, ils continuoient, en paiſibles Marchands, un Commerce dont les fruits juſtifioient toutes leurs eſperances. De quel droit les Portugais vouloient-ils s'oppoſer au progrès de leur travail & de leur induſtrie? HARMANSEN. 1601.

Les Hollandois prennent le parti d'attaquer la Flotte Portugaiſe.

Tels furent les raiſonnemens du Conſeil Hollandois. Il ne faut pas douter que le reſſentiment de quantité d'outrages, eſſuyés par les Vaiſſeaux de la Compagnie dans toutes les occaſions où les Portugais s'étoient crûs les plus forts, n'eût autant d'effet pour animer les réſolutions. Mais on conclut, avec une ardeur unanime, que ne devant s'attendre qu'à de nouvelles inſultes, de la part d'une Flotte qui n'étoit armée que pour la ruine du Commerce Hollandois, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, avec le triple motif d'acquerir de l'honneur à la Patrie, d'aſſurer la liberté du Commerce, & de remplir le ſerment par lequel on s'étoit engagé au ſervice des Intéreſſés (5).

Grandeur de cette entrepriſe.

L'Auteur du Journal nomme cette entrepriſe *un évenement des plus conſidérables & digne de la valeur des anciens Romains* (6). Il fait admirer, comme une diſpoſition de la Providence, que les Portugais ayant eu deſſein de ſe préſenter devant Bantam dès le mois d'Août, euſſent été retenus par les vents & qu'ils ne fuſſent arrivés que le 24 de Décembre; c'eſt-à-dire, le jour même auquel cinq Vaiſſeaux Hollandois arrivoient dans le même pays (7). Il obſerve encore que ſuivant l'uſage établi, cette petite Flotte avoit démonté ſon canon, comme inutile juſqu'au Détroit de la Sonde. Elle auroit été ſurpriſe dans cet état, qui l'auroit fait tomber infailliblement entre les mains des Portugais, *ſi Dieu, dont la protection n'abandonne jamais les ſiens*, ne l'eût fait avertir du péril par un meſſager, dont le zéle officieux *doit paſſer pour un vrai miracle* (8). Ce meſſager fut un Chinois, qui crut rendre un ſervice ſignalé à des Marchands étrangers. En effet, il étoit tems encore d'éviter la rencontre de l'ennemi. Mais on prit un parti bien différent. *Dieu*, ſuivant le langage du même Ecrivain, *fortifia ſes Serviteurs & leur inſpira du courage* (9). Les Hollandois firent entrer auſſi, dans leurs motifs, l'eſperance de faire lever le ſiége de Bantam, & de ſauver une Ville amie de leur Nation, dont la ruine ne pouvoit être que funeſte au Commerce des Provinces-Unies.

Préparatifs des Hollandois.

Harmanſen ayant fait déclarer aux cinq Vaiſſeaux la réſolution du Conſeil, on travailla auſſi-tôt à mettre bas les branles & à démolir les cabanes qui étoient ſous les hauts-ponts. On jetta dans les flots tout ce qui ne put être mis à l'écart, pour faciliter la manœuvre & tous les mouvemens du combat. L'artillerie, les armes, tout ce qui devoit ſervir à l'action fut préparé dans l'eſpace d'une nuit; & le lendemain, avant le jour, la Flotte leva l'ancre au ſignal d'un feu dont on étoit convenu.

Le 27 Décembre, vers le coucher du ſoleil, on découvrit l'armée Portu-

(5) Page 338.
(6) Page 343.
(7) Page 347.
(8) *Ibidem.*
(9) *Ibid.*

HARMANSEN. 1601.

gaiſe, qui avoit poſté deux galions, pour garde avancée, ſous la pointe occidentale de l'Iſle *Penſano*. A la vûe des Hollandois, pluſieurs bâtimens ennemis ne ſoupçonnant pas que des Marchands qui arrivoient de l'Europe fuſſent diſpoſés à les recevoir, s'avancerent bruſquement pour tomber ſur eux & s'en ſaiſir les premiers. Ils ne firent point attention qu'ils s'éloignoient trop les uns des autres, & qu'il leur ſeroit difficile de ſe dégager dans le beſoin. Auſſi furent-ils ſi maltraités du premier feu, qu'ils n'eurent l'obligation de leur retraite qu'au malheur de l'Amiral Hollandois. Un de ſes canons, qui vint à crever, incommoda le gouvernail & rompit la barre. Le Vice-Amiral *Hans Brower*, qui ne put être informé de cet accident, continua de combattre, & lâcha tant de bordées ſur une caraque de Malaca qu'il lui enfonça les deux côtés. Cette intrépidité de cinq Vaiſſeaux parut étonner les Portugais. Ils ſe retirerent, pour aller mouiller ſous l'Iſle de *Penſano*. L'accident qui étoit arrivé à l'Amiral Hollandois obligea auſſi le reſte de ſa Flotte d'aller jetter l'ancre avec lui ſous une autre Iſle. Le 28 amena un ſi gros tems, qu'il fut impoſſible de manœuvrer les voiles & de manier le canon. Les Hollandois regarderent cet obſtacle comme une nouvelle faveur du Ciel, qui donnoit du tems à l'Amiral pour rétablir parfaitement ſon gouvernail (10).

Combats réitérés.

Le même jour au ſoir, ils prirent la réſolution d'envoyer pendant la brune un canot, avec une lettre, au Roi de Bantam, pour lui donner avis de ce qu'ils avoient entrepris pour ſon ſervice. Le canot revint à bord, ſans avoir pû avancer contre la marée. On n'étoit qu'à une lieue & demie des Portugais; mais ſous le vent. La terreur qu'on avoit remarquée parmi eux ne permettoit pas de craindre qu'ils profitaſſent de cet avantage pour recommencer l'action. Cependant les Hollandois auroient eu trop de regret de voir échapper leur proie. Ils apperçurent quatre galeres ennemies, qui étoient auſſi ſous le vent du gros de l'armade, & qu'ils ſe flatterent de pouvoir joindre. Le 29, ayant remis à la voile, ils s'en approcherent aſſez pour leur lâcher toutes leurs bordées. Le feu devint terrible de part & d'autre. Les galeres combattoient en ſe retirant; mais comme elles avoient auſſi le vent en proue, deux Vaiſſeaux Hollandois, l'*Utrecht* & le *Gardien*, en aborderent chacun une. Celle où l'*Utrecht* avoit jetté le grapin, étoit déja ſi percée de coups, que l'équipage, au lieu de penſer à ſe défendre, s'efforça de monter dans le navire Hollandois pour y trouver un azile contre les flots. La crainte qu'il n'y devînt le plus fort, obligea les Hollandois d'en précipiter la plus grande partie dans les flots. Ces malheureux y périrent, & l'on ne ſauva que le Capitaine & quelques Portugais. L'équipage étoit de quatre-vingt-trois hommes; vingt-trois Portugais & ſoixante Indiens. Le Capitaine ſe nommoit *Dom Franciſco de Souza*, fils de *Dom Juan de Teves*, Contador-major de Liſbone (11).

Les Portugais perdent deux galeres.

Circonſtances de cette perte.

La ſeconde galere, que le *Gardien* avoit accrochée, fit acheter la victoire plus cher. Le Capitaine étoit un homme âgé, qui ſe nommoit *Dom André Rodrigues Paliota*, & qui ſervoit depuis trente-deux ans dans les Indes. Son obſtination lui couta la vie, d'un coup de demi-pique qui lui traverſa le corps, & fit faire main-baſſe ſur tout l'equipage, dont il ne ſe ſauva que trois Portugais. On enleva le canon & les pierriers des deux galeres; & quoiqu'elles

(10) Pages 348 & 349. (11) Pages 351 & 352.

fussent chargées de riz & d'autres vivres, on prit le parti de les brûler toutes deux (12). HARMANSEN. 1601.

L'Amiral Hollandois apprit alors, des prisonniers, le détail des forces Portugaises. On comptoit dans ce grand armement cinq galions de Goa, dont l'un étoit monté par Dom André Furtado de Mendoza, leur Amiral; un autre, par le Vice-Amiral *Thomé de Juza de Reucha*, & trois par des Capitaines d'une naissance distinguée; deux caraques de Malaca & une de Cochin; deux fustes & deux galeres de *Minar* & de Ceylan; deux galions de Malaca; deux jonques & sept *Bantines* ou yachts à rames. Tous ces bâtimens portoient huit cens soldats Portugais, sans y comprendre les équipages, qui étoient tous composés de Négres ou d'Indiens. On ne parle point d'une autre caraque de Malaca, qui avoit été détachée avec dix-huit fustes pour se rendre à Ceylan; voyage non moins funeste, dont il ne revint qu'une seule fuste, qui fut prise aussi par les Hollandois. Les prisonniers ajouterent qu'il y avoit quatre autres Vaisseaux Portugais & un yacht dans le Port d'Achin, & que leur armée n'attendoit pas d'autre renfort que celui qui devoit partir de Goa au commencement d'Avril (13). Eclaircissemens tirés des prisonniers.

La Flotte Portugaise avoit été témoin de l'infortune de ses deux galeres, sans faire aucun mouvement pour les secourir, quoiqu'elle n'eût pas cessé d'avoir l'avantage du vent & que les Hollandois eussent à combattre cet ennemi de plus. Cependant, pour ne pas demeurer tout-à-fait dans l'inaction, elle mit le feu à deux de ses propres bâtimens, dont elle espera que les flammes pourroient être funestes à ses ennemis. Mais le vent, qui les poussoit avec beaucoup de rapidité, ne servit qu'à les faire entiérement consumer avant qu'ils fussent parvenus aux Vaisseaux Hollandois (14). La Flotte Portugaise se conduit mal.

Harmansen, animé par sa victoire, mit à la voile le 31, dans la résolution d'aller braver ses ennemis sur leurs ancres. Ils se mirent aussi sous les voiles, & les Hollandois crurent l'action prête à s'engager. Cependant un calme qui survint ayant rendu l'approche difficile, ce fut en vain que les Hollandois recommencerent le lendemain leur manœuvre & porterent droit sur la Flotte Portugaise. Après avoir paru disposée à les recevoir, elle dériva, malgré le pavillon rouge que Furtado avoit arboré, & qui ne put donner à ses gens une envie de combattre qu'ils n'avoient pas. Ainsi les Hollandois passerent sans opposition, & porterent eux-mêmes à Bantam la nouvelle de leur triomphe (15). Ils y furent reçus comme les libérateurs de la Ville, & l'on verra dans la suite combien cette heureuse témérité devint avantageuse à leur Commerce. Elle ne leur avoit couté qu'un homme; mais leurs blessés étoient en grand nombre. Ils prirent quelque-tems pour réparer leurs Vaisseaux; & quoique dans la disposition où des services de cette importance avoit mis la Ville de Bantam il dépendît d'eux d'y prendre leur charge, ils résolurent de continuer leur voyage aux Moluques (16). Elle est bravée par les Hollandois. Harmansen arrive triomphant à Bantam.

A leur retour, ils obtinrent facilement du Gouverneur de Bantam & des Habitans la permission d'y établir un Comptoir, dont les premiers Commis furent Nicolas *Gaeff* & Jean *Lodowicksen* (17). Dans le reste de la route, ces vainqueurs des Portugais reprirent la qualité de Marchands, pour ne s'occu- Il y établit un Comptoir. Son retour en Hollande.

(12) *Ibidem.*
(13) *Ibid.* & p. 353.
(14) *Ibidem.*
(15) Page 354.
(16) Page 355.
(17) Page 361.

HARMANSEN. 1601.

per que d'obſervations utiles à leur Commerce (18), & pour ſe rendre paiſiblement dans leur Patrie, où ils arriverent au mois d'Avril 1603 (19).

§. III.

CORNEILLE DE WEEN.

WEEN. 1602.

Ce que cette courte Relation a d'utile.

C'ETTE Relation ne mériter[illegible] qu'en faveur de ſon exiſtence, & pour accorder à celui dor[illegible]tte le nom un rang entre les Voyageurs, ſi deux actions éclatantes dont elle eſt preſqu'uniquement compoſée n'appartenoient à l'Hiſtoire des Voyages par la facilité qu'elles apporterent à d'autres entrepriſes. Harmanſen avoit commencé à faire redouter le nom Hollandois dans les Indes. *Ween*, qui ſuivit immédiatement ſes traces, parut perſuadé, comme lui, qu'il étoit tems de renoncer à tous les ménagemens qu'on avoit gardés juſqu'alors avec les Portugais. Etant parti du Texel le 17

(18) Le 2 de Novembre 1602 on jetta la ſonde, & l'on trouva cent quinze braſſes d'eau, fond de coquillage. Sur le midi on la jetta encore, & l'on trouva cent quarante-cinq braſſes. Sur le ſoir on ne trouva plus de fond, quoique la ligne fût de deux cens trente braſſes. Cette manœuvre fit connoître avec certitude qu'on étoit par la hauteur de trente-cinq degrés de latitude du Sud, puiſqu'on ne trouvoit plus de fond. *Page* 361. Il faut tenir pour certain que ceux qui veulent aller à l'Iſle de Sainte Hélene & s'éloigner du Cap de Bonne-Eſperance, lorſqu'ils ſont à la hauteur de le pouvoir découvrir, prenant leur cours droit au Nord-Oueſt ſur la bouſſole tenue directement Sud & Nord, ne manqueront pas de décheoir environ cent lieues à l'Eſt de cette Iſle; & en ce cas, il faut continuer de porter au Nord-Oueſt, juſqu'à ce que l'on ſoit par la hauteur de ſeize degrés de latitude du Sud. C'eſt auſſi une eſtime certaine pour ceux qui trouvent fond par les trente-ſix degrés, de conclure qu'ils ſont Sud & Nord avec le Cap des Aiguilles. Il faut alors prendre ſon cours à l'Oueſt Nord-Oueſt, juſqu'à ce qu'on ait le Cap de Bonne-Eſpérance devant ſoi au Nord-Oueſt, ſuivant l'eſtime. Enſuite il faut courir au Nord-Oueſt ſur la bouſſole tenue directement Sud & Nord, & naviguer toujours ſur le même rhumb, juſqu'à ce que l'on ſoit par la hauteur des ſeize degrés. Alors on n'eſt plus éloigné que d'environ onze lieues Eſt de l'Iſle Sainte Hélene. C'eſt l'expérience qu'on a faite dans le Navire le *Gueldres*, au mois de Novembre 1602.

Dans le même mois, le Vice-Amiral de la Flotte approcha ſi près du Cap, qu'il n'en fut qu'à la portée du petit canon; & quand il l'eut doublé, il courut la bande du Nord-Oueſt ſur la bouſſole tenue directement Sud & Nord, juſques par la hauteur des ſeize degrés, croyant que par cette route il gagneroit l'Iſle de Sainte Hélene. Mais il eut le chagrin de ſe trouver à plus de cent lieues à l'Eſt de cette Iſle.

Une Flotte de quatre Vaiſſeaux, ſous le commandement de l'Amiral *Schuermanſz*, a fait la même expérience. Après avoir paſſé le Cap, ils ne virent point de terres. Mais ils avoient auſſi trouvé fond ſur quatre-vingt-dix braſſes, par la hauteur de trente-ſix degrés, par le travers du Cap des Aiguilles. Enſuite ils naviguerent juſqu'à la diſtance de quatorze lieues du Cap, ſuivant leur eſtime; d'où ils coururent au Nord-Oueſt juſques par la hauteur de ſeize degrés, où ils étoient bien encore éloignés de l'Iſle de quatre-vingt-dix lieues à l'Eſt, ſuivant l'indication de ce qu'ils avoient couru à l'Oueſt. *Pages* 362 & 363.

Le 9 de Janvier 1603, on eut dès le matin la vûe de l'Iſle *Fernando Laurentio*, qui demeuroit environ quatre lieues Oueſt de la Flotte. La rade où l'on jetta l'ancre eſt au côté occidental de l'Iſle, ſur dix-huit, dix-ſept & ſeize braſſes, fond de corail. En y venant on laiſſe les terres à babord, comme on doit faire auſſi à celles de Sainte Hélene; ſans quoi on n'y ſçauroit entrer. Ainſi il eſt bon d'avertir, quand on y vient par l'Eſt, de faire le tour du bout ſeptentrional de ces Iſles, pour gagner la rade. *Page* 365.

(19) Page 365. Un yacht de la Flotte, qui avoit été détaché près du Cap de Bonne-Eſpérance, pour chercher quelques Vaiſſeaux écartés, étoit déja arrivé à Middelbourg, & Harmanſen l'apprit devant Plymouth, où il s'arrêta quinze ou ſeize jours.

de Juin 1602, avec neuf Vaiſſeaux d'Amſterdam & d'Enchuyſe, il s'arrêta le 22 d'Octobre dans la rade d'Annobon, où il ne trouva pas, dans le Gouverneur, plus de civilité que la plupart des autres Commandans Hollandois; mais réſolu de venger une fois ſa Nation de tous les outrages qu'elle avoit reçus dans cette Iſle, il y fit une deſcente, qui fit prendre aux Portugais, après s'être inutilement défendus, le parti de ſe retirer dans les montagnes, & d'abandonner, à la diſcretion du Vainqueur, des rafraîchiſſemens qu'il ne leur avoit demandés qu'avec le deſſein d'en payer le prix (20).

WEEN. 1602. Actions vigoureuſes des Hollandois.

Enſuite ayant pénetré juſqu'à Macao, où il arriva le 30 de Juillet 1603, il s'y rendit maître d'une caraque Portugaiſe richement chargée pour le Japon, qu'il fit brûler juſqu'à fleur-d'eau, après en avoir enlevé toutes les richeſſes (21). Dans ſon retour vers Bantam, il découvrit le 18 de Septembre une grande Jonque, dans laquelle il ſoupconna, dit l'Auteur, qu'il y avoit ou des Portugais, ou des effets qui appartenoient à cette Nation. Il l'attaqua, ſur le refus qu'elle fit de ſe rendre. Les Hollandois en vinrent à l'abordage & tuerent tout ce qui eut le malheur de tomber ſous leurs armes; c'eſt-à-dire, près de 80 Indiens. Ils apprirent de ceux qui furent épargnés, que la Jonque étoit Siamoiſe. Leur regret fut extrême, d'avoir maſſacré leurs amis & leurs alliés, des gens avec leſquels ils trafiquoient tous les jours (22). Mais le mal étant ſans remede, ils ſe contenterent de relâcher le reſte de ces malheureux avec leur Jonque. On peut ſe perſuader néanmoins qu'ils garderent la cargaiſon, qui étoit de ſoies & d'étoffes précieuſes; car loin de leur faire honneur de cette reſtitution, le Journal ajoute qu'après avoir achevé leur charge à Bantam, ils retournerent en Hollande avec leur riche butin (23). Il peut naître un embarras de ce récit: Ween n'a-t-il pas droit à la qualité de Pyrate autant qu'à celle de Voyageur?

Ween eſt pyrate autant que voyageur.

(20) *Ubi ſup.* p. 366.
(21) *Ibid.* p. 367.
(22) Page 368.
(23) *Ibidem.*

On trouvera la ſuite de l'établiſſement des Hollandois, après la Relation ſuivante.

VOYAGE DE FRANÇOIS PYRARD, qui eſt le premier des François aux Indes Orientales (24).

§. I.

Route & Avantures de l'Auteur juſqu'aux Iſles Maldives.

PYRARD. 1601.

Motifs de ce voyage.

L'Emulation, ſource de tant de vertus & de grandes entrepriſes, paroît avoir été le premier ſentiment qui porta les Marchands de Bretagne à marcher ſur les traces des Portugais & des Eſpagnols. Depuis près d'un ſiécle, l'Europe avoit retenti des exploits de ces deux Nations. Les Indes Orientales étoient devenues comme leur proie, & l'on ne parloit qu'avec admiration des richeſſes qu'elles tiroient continuellement de ce fonds inépuiſable, ſans que les François, leurs plus proches voiſins, aſpiraſſent encore à les partager. Une Compagnie, formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit, ſuivant les termes de l'Auteur, *de ſonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiſer à la ſource.* Elle équipa, dans cette vûe, deux Navires, l'un de quatre cens tonneaux, nommé le *Croiſſant*, ſous la conduite de *la Bardeliere*; l'autre, nommé le *Corbin*, de deux cens, ſous celle de François *Grout du Clos-neuf. Pyrard*, qui s'embarqua ſur le ſecond, ne s'attribue pas d'autre motif que le deſir de voir des choſes nouvelles & d'acquerir du bien.

Dans le récit d'un Voyageur fidéle & judicieux, les circonſtances d'une longue & malheureuſe navigation deviennent autant de leçons utiles, qui méritent d'être ſoigneuſement recueillies (25). On partit de S. Malo le 18 de Mai 1601. La fortune n'avoit pas pris les deux Navires ſous ſa protection. A peine eût-on fait quelques lieues en mer, que le mât de miſene s'étant rompu ſur le *Corbin*, il fallut employer les Charpentiers de l'un & de l'autre Vaiſſeau pour le réparer. Un effet plus fâcheux de cette premiere diſgrace, fut le découragement de la plupart des voyageurs & des matelots, qui la prirent pour un mauvais augure, & qui menacerent hautement d'abandonner le voyage ſi l'on relâchoit dans quelque Port de France. Pyrard ne déſavoue pas que depuis l'embarquement, il avoit mal auguré du ſuccès de ſa navigation; mais il en apporte une cauſe plus juſte. L'ordre & l'obéiſſance n'étoient pas connues dans les deux Equipages. On n'y entendoit que des juremens & des blaſphemes. Il s'y élevoit continuellement des querelles, que les deux Chefs n'avoient pas le pouvoir d'appaiſer. Enfin l'on y voyoit regner tous les vices.

Départ des deux Vaiſſeaux.

Mauvais augures pour la route.

On reconnut, le 21, neuf gros navires Hollandois, de ceux qui ſe nomment *Hourques*, qui ſe diſpoſerent d'abord à faire honneur aux navires de France. Ils paſſerent même ſous le vent, marque de ſoumiſſion la plus grande qu'on puiſſe donner en mer, & tirerent chacun leur coup. Mais leur Vice-Amiral ayant tiré à balle & percé les voiles du *Corbin*, la Bardeliere, qui

Apparence de querelle avec pluſieurs Vaiſſeaux Hollandois.

(24) C'eſt cette raiſon qui fait interrompre les progrès des Hollandois, pour mettre ce Voyage dans l'ordre du tems qui lui convient. *Voyez* à la fin du Journal de Pyrard, ce qui peut lui diſputer le titre qu'on lui donne ici.

(25) C'eſt la diſtinction qu'on met toujours entre les bonnes & les mauvaiſes Relations.

commandoit en chef les deux François, crut la guerre annoncée par cette insulte. Il se hâta de tout disposer pour une vigoureuse défense ; & sans autre explication, il fit tirer deux coups de canon à balle au travers des voiles du Vice-Amiral Hollandois, pour le mettre lui-même dans la nécessité de s'expliquer. Surpris de le voir tranquille, il prit un autre parti, qui fut de profiter du vent pour aller à toutes voiles vers l'Amiral, & de lui tirer un coup à balle, en lui commandant d'amener les voiles. Il ne fut pas moins étonné de voir exécuter promptement son ordre, & de trouver l'Amiral fort allarmé d'une si vive expédition. On s'expliqua. Le canonier du Vice-Amiral étoit yvre ; & toute la faute paroissant tomber sur lui, les Hollandois offrirent de le livrer sur le champ, ou de le faire pendre eux-mêmes à la vergue. Le Général François demanda grace au contraire pour lui, & partit content de cette satisfaction. PYRARD. 1601.

Après avoir passé les Isles Canaries le 3 de Juin, & celles du Cap-Verd le 12 & le 13, on se trouva le 29 du même mois à cinq degrés de hauteur, où l'Etoile du Nord parut fort basse. On apperçut en même-tems celle du Sud, que les matelots nomment *la Croisade*, parce qu'elle est composée de quatre Etoiles en forme de croix. Quoiqu'elle ne soit pas à moins de vingt-sept degrés du Pole *Antarctique*, c'est sur elle, comme la plus proche, que les Pilotes se reglent & prennent la hauteur. Pyrard & ses compagnons virent ici une étrange quantité de poissons-volans, dont les aîles ressemblent à celles des chauve-souris. Il en tomboit beaucoup sur les deux Navires, où il devenoit très-facile de les prendre, parce que leurs aîles s'étant sechées dans leur vol, ils ne pouvoient se relever. L'Auteur trouva leur chair délicate. Les *Albacores*, les *Bonites* & les marsouins, donnerent aux deux équipages le plaisir d'une pêche continuelle, & leur servirent de rafraîchissemens. On voit, en approchant de la Ligne, du côté du Sud comme de celui du Nord, la même abondance de poissons-volans. Témoignage de Pyrard sur la multitude de poissons-volans.

Les courans, par lesquels on fut emporté jusqu'à la vûe de la côte de Guinée, contre l'opinion des Pilotes, retarderent beaucoup la navigation. On n'arriva sous la Ligne que le 24 d'Août. » Ce jour, dit l'Auteur, ayant pris » la hauteur du Soleil à l'heure accoutumée, qui est le point de midi, il ne » fut trouvé aucune hauteur ; de sorte qu'on reconnut par-là que nous étions » sous la Ligne «. Il ne fait pas une description moins naïve des incommodités du passage. Comme il n'y a pas de Voyageurs où l'on en trouve tant de circonstances réunies, elle mérite d'être rapportée dans ses propres termes : Courans dont l'effet est insensible.

» Depuis les sept ou huit degrés approchant de la Ligne, du côté du Nord » & autant du côté du Sud, on est fort incommodé de l'inconstance du tems » & des injures de l'air. La chaleur est si violente & si étouffante, que rien » plus ; ce qui corrompt la plupart des vivres. L'eau devient puante & pleine » de gros vers. Toutes sortes de chairs & de poissons se corrompent, même » les mieux salés. Le beurre que nous avions apporté étoit tout liquefié en » huile ; la chandelle de suif fondue. Les Navires s'ouvroient aux endroits » où ils ne trempoient point dans la mer. La poix & le goudron se fondoient » par-tout, & il étoit presqu'aussi impossible de demeurer dans le bas du Na- » vire que dans un four. Il n'y a rien de si inconstant que l'air ; mais là c'est » l'inconstance même. En un instant il fait si calme que c'est merveille, & à » demie-heure de-là on ne voit & on n'entend de tous côtés qu'éclairs, que Description remarquable du passage de la Ligne.

PYRARD. 1601.

» tonnerres & foudres les plus épouvantables qu'on puiſſe s'imaginer, prin-
» cipalement quand le Soleil eſt près de l'Equinoxe ; car alors on les remarque
» plus véhémens & plus impétueux. Incontinent le calme revient, puis l'orage
» recommence, & ainſi continuellement. Il ſe leve tout d'un coup un vent ſi
» impétueux, que c'eſt tout ce qu'on peut faire d'amener & mettre bas en
» diligence toutes les voiles, & on diroit que les mâts & vergues vont ſe
» briſer & le Navire ſe perdre. Souvent on voit venir de loin de gros tour-
» billons, que les mariniers appellent *Dragons* ; s'ils paſſoient par-deſſus les
» Navires, cela les briſeroit & les couleroit à fond. Quand on les voit venir,
» les mariniers prennent des épées nues & les battent les unes contre les au-
» tres en croix ſur la proue, ou vers le côté où ils voient cet orage, & tien-
» nent que cela l'empêche de paſſer par-deſſus le Navire, le détournant à
» côté. Au reſte, ſous cet air les pluies y ſont fort dangereuſes ; car ſi une
» perſonne en eſt mouillée & ne change promptement d'habits, elle eſt bien-
» tôt après toute couverte de bubes & de puſtules ſur ſon corps, & des vers
» s'engendrent dans les habits. Nous étions contraints de couvrir nos Navi-
» res de toile-cirée, & nous ſervir de tentes & de pavillons, pour nous ga-
» rantir tant de la pluie que du ſoleil. Il me ſeroit impoſſible de raconter par
» le menu toutes les extrêmités & les travaux que nous endurâmes à cauſe de
» ces calmes & *Travades*, (car ainſi s'appellent ces bouraſques) bien plus
» que ſi c'eût été en grand vent & même en tourmente, & même les Navires
» s'en uſent auſſi-tôt. Le Navire branle & va chancellant, tantôt d'un côté,
» tantôt de l'autre, à cauſe de la violence du grand *Loueſme* qui eſt en ces
» mers là ; mais lors du vent en poupe, les voiles tiennent le Navire ferme ; &
» s'il eſt à la bouline, il ne panche que d'un côté. Ces calmes ébranlent fort un
» Vaiſſeau & lui donnent bien des efforts, principalement à ceux qui ſont
» grands & chargés, & le plus ſouvent le font tellement entr'ouvrir, que par
» après s'il ſurvient quelque tourmente il ne peut pas réſiſter long-tems (*).

Les deux Vaiſſeaux tombent à l'Iſle d'Annobon.

Le 29 d'Août, on découvrit la terre à dix lieues, & la joie fût extrême dans les deux Navires, parce qu'ayant été rabbatus pluſieurs fois par les courans vers la côte de Guinée, ils commençoient à manquer d'eau. On reconnut bientôt l'Iſle d'*Annobon*. Le lendemain ayant pris terre, ſur la foi des Portugais, qui étoient maîtres de l'Iſle, on ſe repentit trop tard d'avoir eu cet excès de confiance à leurs promeſſes. Il en coûta la vie au Lieutenant du *Corbin*, & la liberté à pluſieurs matelots, qui furent rachetés à prix d'argent. On ne laiſſa pas de ſéjourner ſix ſemaines dans la même rade, mais ſans communication avec les habitans, dont on avoit éprouvé la perfidie, & dans la néceſſité de prendre le tems de la nuit pour s'approcher de quelques ſources d'eau fraîche, au riſque d'eſſuyer des coups de pierres & d'arquebuſes.

Deſcription de cette Iſle.

L'iſle d'Annobon appartenoit alors à un Seigneur Portugais, & tout ce qu'il y avoit d'habitans de ſa Nation n'étoient que ſes Facteurs ou ſes Commis. Des naturels, qu'il regardoit comme ſes Eſclaves, il faiſoit tous les ans un Commerce conſidérable, ſuivant leur multiplication. C'étoit des Négres, qui alloient nuds, hommes & femmes, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvroient de coton. Les femmes portoient leurs enfans ſur le dos, & leurs mammelles étoient aſſez longues pour les allaiter par deſſus l'épaule. La hau-

(*) Remarquez qu'on paſſe quelquefois la Ligne ſans ſe reſſentir de ces incommodités.

teur

teur de l'Isle est d'un degré & demi du Sud. Elle n'a que cinq ou six lieues de circuit; mais elle est haute, montagneuse, & toujours couverte de verdure. Les oranges & les ananas y croissent en abondance. Les bananes y servent de pain aux habitans. Les cocos leur fournissent du vin. Ils ne manquent pas de riz & de millet. Le coton fait leur principal revenu, & la mer qui les environne est remplie d'excellent poisson. Une petite Isle, qui n'en est éloignée que d'une lieue & demie, mais sans aucune sorte de verdure, sert de retraite à une prodigieuse quantité de pengouins (26), oiseaux un peu plus gros que nos pigeons & qui leur ressemblent beaucoup par le plumage. Leur chair, quoique noire, est nourrissante & d'assez bon goût. C'étoit une ressource pour les deux équipages, qui en prenoient tous les jours un fort grand nombre. PYRARD. 1601.

Le scorbut oblige de gagner Sainte Hélene.

La nécessité de trouver d'autres rafraîchissemens pour le scorbut, dont on commençoit à sentir les atteintes, détermina le Général à lever l'ancre. Le 16 d'Octobre, on prit la route de Ste Heleine, malgré les incertitudes du Pilote, qui ne se promettoit pas de la rencontrer avec les vents qui regnoient dans cette saison. On y arriva néanmoins le 17 de Novembre. Cette Isle est au seiziéme degré du Sud, à six cens lieues du Cap de Bonne-Espérance. On s'étoit flatté d'y trouver du bois propre à reparer le mât de misaine du Corbin; mais elle n'en produit pas de convenable à cet usage. Son air & ses eaux, qui sont d'une pureté admirable, ses fruits & la chair de ses animaux, retablirent la santé de tous les malades. On partit le 16 de Novembre, pour s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance. Trois jours après, on doubla les *Abrolhos*, qui sont des bancs & des écueils, vers la côte du Bresil, auxquels les Portugais ont donné ce nom pour tenir les Voyageurs en garde contre le danger. Ce nom signifie *ouvre les yeux;* conseil nécessaire à ceux qui seroient tentés de s'y engager, parce qu'il leur seroit fort difficile d'en sortir. Comme il n'est pas moins dangereux de s'approcher trop de la côte de Guinée, où l'air est fort mal sain, & où les calmes & les courans ont causé tant d'infortunes, l'Auteur exhorte les Navigateurs à se garantir également de ces deux perils, & leur représente, pour les rassurer, que l'espace ne manque à personne, puisqu'on ne compte pas moins de mille lieues de la côte d'Afrique à celles du Bresil. Il observe qu'après avoir doublé les *Abrolhos*, l'usage de la mer est de célébrer une fête qui dure un jour entier, & dans laquelle on élit un Roi pour y présider. Cette cérémonie vient des Portugais. Mais l'Auteur la condamne, parce que les réjouissances de cette nature consistant en festins, ne servent qu'à diminuer les liqueurs & les vivres, qui ne peuvent être trop ménagés dans le cours d'une longue navigation.

Abrolhos, écueils dangereux.

Fête des Abrolhos.

On croioit s'avancer vers le Cap de Bonne-Espérance, & l'on voioit déja sur les flots cette espece de Roseaux qu'on appelle *Trombes*, qui sont joints dix ou douze ensemble par le pied; sans compter une multitude d'oiseaux blancs tachetés de noir, que les Portugais ont nommés *Manches de velours* & qui commencent à se montrer à cinquante ou soixante lieues du Cap; lorsque dans une nuit obscure, dont l'horreur étoit redoublée par la pluie & par un grand vent, le *Corbin* se trouva fort près de terre & n'auroit pas évité de se briser contre des rochers qui s'avançoient dans la mer, si quelques matelots ne s'étoient apperçus du danger. On se hâta de reprendre le large, & d'avertir le Général par

(26) L'Auteur les nomme *Pingui.*

PYRARD. 1601. un coup de canon. Le jour ſuivant fit remarquer qu'on avoit paſſé le Cap de Bonne-Eſpérance, & qu'on avoit devant les yeux le Cap des *Aiguilles*. Pyrard obſerve qu'il porte ce nom parce que vis-à-vis le Cap, les aiguilles ou compas de mer demeurent fixes & regardent directement le Nord, ſans décliner vers l'Eſt ni l'Oueſt, & qu'après l'avoir doublé elles commencent à décliner au Nord-Oueſt.

Cap des Aiguilles. Origine de ſon nom.

1602. L'intention du Général étoit de prendre ſa route par le dehors de l'Iſle de *Madagaſcar*, & dans cette vue il avoit quitté deux Vaiſſeaux Hollandois, qui allant aux Indes comme lui, devoient réjoindre leur Flotte dans la baie *Formoſe* ſur la côte de Melinde. Mais l'ignorance de ſon Pilote lui fit ſuivre d'abord la terre de Natal, qu'il eut le bonheur à la verité de paſſer ſans tempêtes, quoiqu'elles y ſoient très-fréquentes depuis les 33 degrés juſqu'à 28; mais le 7 de Février, s'étant apperçu qu'il s'étoit trompé, & s'obſtinant à vouloir repaſſer la même côte pour retourner ſur ſes traces, il expoſa ſes deux Vaiſſeaux à tout ce que les flots ont de plus redoutable dans cette mer. Une tempête, qui dura quatre jours, préſenta mille fois à Pyrard toutes les horreurs de la mort. Elle ne ceſſa que pour jetter les gens du *Corbin* dans un autre inquiétude. Non-ſeulement ils avoient perdu de vûe le Général; mais appercevant un grand mât qui flottoit autour d'eux, ils ne douterent pas que ce ne fût celui du *Croiſſant*, & que ce malheureux Vaiſſeau n'eût été ſubmergé. Ils étoient épuiſés de fatigues, & la plûpart accablés de maladies. Grout du Clos Neuf, leur Capitaine, propoſa de prendre terre, parce que ſon Pilote, qui étoit Anglois, n'avoit jamais fait le voyage des Indes. On le ſupplia d'aller au plus près. C'étoit apparemment l'Iſle de Madagaſcar. Mais cette entrepriſe même n'étoit pas ſans danger, parce que dans tout l'équipage il n'y avoit qu'un Canonier Flamand qui eût quelque connoiſſance des côtes, & qu'on avoit peu de confiance à ſes lumieres. A trente ou quarante lieues de l'Iſle, la mer parut changée. Elle étoit jaunâtre & fort écumeuſe, couverte de châtaignes de mer, de cannes, de roſeaux, & d'autres herbes flotantes. Ce ſpectacle ne ceſſa point juſqu'au rivage. Enfin l'on découvrit la terre le 18 de Février; & le 19 au matin on jetta l'ancre dans la baie de St Auguſtin. Pyrard met ſa ſituation à vingt-trois degrés & demi au Sud, ſous le tropique du Capricorne.

Tempête qui jette les deux Vaiſſeaux dans l'Iſle de S. Laurent.

On entre dans la Baye de S. Auguſtin.

Vers le milieu du même jour, on vit paroître un grand Vaiſſeau, qui fut bientôt reconnu pour le *Croiſſant*. Il avoit été beaucoup plus maltraité que le *Corbin*, & la plus grande partie de ſon équipage étoit malade. Le ſoir, un des deux Navires Hollandois qu'on avoit rencontrés au Cap des Aiguilles entra auſſi dans la baie, & ne vint mouiller près des François qu'après les avoir reconnus. Son Capitaine, qui ſe nommoit le *Fort*, étoit né en Hollande, d'un François de *Vitré*. Il avoit déja fait le Voyage des Indes, & s'étoit acquis une faveur extraordinaire à la Cour d'*Achin*, dans l'Iſle de Sumatra. Les trois Vaiſſeaux ayant preſqu'également beſoin de réparation, le réſultat du Conſeil, qui ſe tint en commun, fut de choiſir d'abord un lieu commode pour y placer les malades. Le nombre en étoit grand ſur les deux Vaiſſeaux François. On prit, au pied d'une haute montagne, ſur le bord de la riviere qui tombe dans la baie, un endroit qu'on ferma d'une paliſſade de gros pieux, plantés l'un fort près de l'autre & entrelaſſés de groſſes branches. On le couvrit de voiles; & pour défendre cette petite fortereſſe, on y mit quelques pieces de canon, avec une garde d'hommes ſains, armés de mouſquets & d'arquebuſes.

Précautions pour la ſûreté des malades.

Pendant qu'on travailloit à réparer les Vaiſſeaux, il ne fut pas difficile de lier commerce avec les habitans de l'Iſle, & de ſe procurer des vivres. Après quelques incertitudes, qui venoient de leur défiance, ils convinrent, par divers ſignes, de fournir toutes ſortes de proviſions pour de petits cizeaux, des couteaux, & d'autres bagatelles dont ils paroiſſoient faire beaucoup de cas. Ainſi l'on ſe trouva bientôt dans une grande abondance de beſtiaux, de volailles, de lait, de miel & de fruits. Pour deux jettons, ou pour une cuilliere de cuivre ou d'étain, on obtenoit d'eux une vache ou un taureau. Mais leur induſtrie n'allant pas juſqu'à châtrer les animaux, il ne falloit eſpérer d'eux ni bœufs ni moutons. Un grand bois, qui bordoit la riviere, ſervoit de promenade pendant le jour à ceux qui avoient la force de marcher. Ils y trouvoient quantité de petits ſinges, un nombre ſurprenant de toutes ſortes d'oiſeaux, ſurtout des perroquets de divers plumages, & diverſes eſpeces de fruits, dont quelques-uns étoient fort bons à manger. Malgré tous ces ſecours, on avoit à combattre une chaleur ſi ardente, qu'avec des bas & des ſouliers on ne laiſſoit pas d'avoir les jambes & les pieds brûlés; ce qui non-ſeulement empêchoit de marcher, mais cauſoit ſouvent des ulceres difficiles à guérir. Les mouches, & d'autres inſectes volans, étoient une incommodité dont il falloit ſe défendre nuit & jour. D'un autre côté, les matelots, après avoir jeûné ſur la mer, ſe livroient à leur appetit ſans diſcretion, & ſe rempliſſoient de viandes dont l'excès de la chaleur rendoit la digeſtion difficile. Auſſi, loin de ſe rétablir, la plûpart furent attaqués d'une fiévre chaude, qui les emportoit dans l'eſpace de deux ou trois jours. Quarante-un François moururent de leur intempérance ou du ſcorbut. On avoit employé ſix ſemaines au travail, & les deux Vaiſſeaux ſe trouvoient en état de remettre à la voile. Mais le Général effrayé de la diminution de ſes gens, & tremblant pour les ſuites d'un voyage qui étoit encore ſi peu avancé, prit la réſolution d'enlever quelques habitans de l'Iſle pour ſuppléer au nombre. Il y employa inutilement l'adreſſe & la force. Mais ce fut enſuite un bonheur, pour le *Corbin*, de n'avoir pas réuſſi dans cette injuſte entrepriſe.

PYRARD. 1602.

Secours qu'ils reçoivent dans la baye.

Triſte ſituation des François.

Pyrard donne à l'Iſle de Madagaſcar plus de ſept cens lieues de circuit, & demande qu'on ſe fie à ſon témoignage, parce que dans ſes deux navigations il eut l'occaſion d'en faire le tour. Son extrêmité, vers le Sud, eſt à la hauteur de vingt-ſix degrés, & celle du Nord à quatorze. Cette grande Iſle eſt fort abondante en beſtiaux (27). Les brebis portent trois ou quatre agneaux à la fois; ce que l'Auteur vérifie par ſes propres yeux. La queue des beliers & des brebis peſe juſqu'à vingt-huit livres. Toutes les eſpeces de beſtiaux appartiennent en commun aux habitans, ou plûtôt à ceux qui les prennent, parce que mangeant fort peu de viande ils ne prennent pas ſoin de les nourrir régulierement. Auſſi la plûpart de ces animaux ſont-ils ſauvages, & l'on en voit des troupes de trois ou quatre cens. Les taureaux & les vaches ont ſur le coû une groſſe maſſe de graiſſe, du même goût que la queue des moutons. Mais en général leur chair n'eſt pas d'auſſi bon goût ni auſſi ſaine qu'en Europe. La nourriture commune de l'Iſle eſt le poiſſon, les fruits & le laitage. Les ſinges y ſont en très-grand nombre. Celui des perroquets eſt incroiable, & la chair n'en eſt pas moins bonne que celle des gros pigeons. Nos François s'en trouvoient ſi bien, qu'ils

Obſervations de l'Auteur ſur Madagaſcar.

(27) Voyez ci-deſſous ſa deſcription. On n'a deſſein ici que de faire un honneur particulier aux obſervations de Pyrard.

PYRARD. 1602.

en faiſoient cuire cinquante ou ſoixante enſemble dans la même chaudiere. Les poules, les perdrix, les faiſans & d'autres eſpeces d'oiſeaux ne ſont pas moins communs dans l'Iſle. On y voit quantité de cameleons, des lézards d'une groſſeur monſtrueuſe, & des chauveſouris auſſi groſſes que les corbeaux. Les rivieres ſont remplies de poiſſon, mais infeſtées d'un grand nombre de crocodiles.

La couleur des habitans eſt bazanée, tirant ſur le roux. Ils ſont hauts, droits, diſpos, nuds, à la réſerve des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une petite toile de coton. Ils portent leurs cheveux longs & treſſés. Les femmes ont une toile qui les couvre depuis le deſſus des mammelles juſqu'à la ceinture; & une autre depuis la ceinture juſqu'aux genoux; mais leur tête eſt raze, par le ſoin qu'elles prennent continuellement de ſe couper les cheveux. Leurs ornemens ſont des braſſelets de cuivre, d'étain ou de fer. L'Auteur ne rejette pas l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de ces Inſulaires, à des Chinois jettés dans cette Iſle par un naufrage. Il trouva dans leur viſage beaucoup de reſſemblance avec celui des Chinois, à l'exception de leur couleur bazanée, qu'il regarde comme l'effet du climat & de leur nudité continuelle. Il ajoûte que l'Iſle étoit fort peuplée, quoiqu'elle fût deſolée par les guerres de pluſieurs Rois entre leſquels elle étoit diviſée. La Religion des habitans étoit un mêlange de Mahometiſme & d'Idolâtrie.

Les deux Vaiſſeaux vont chercher de meilleurs rafraîchiſſemens aux Iſles de Comorre.

On leva l'ancre le 15 de Mai, avec ſi peu de confiance pour l'état des deux Vaiſſeaux, qu'au lieu de penſer au terme du voyage on ſe propoſa de gagner les Iſles de Comorre, où les rafraîchiſſemens ſont plus ſains pour les malades. On les découvrit le 23, à douze degrés & demi d'élevation du Sud, entre l'Iſle de Madagaſcar & la terre ferme d'Afrique. On prit le parti de mouiller dans celle de *Malailli*, qui eſt au milieu de quatre autres. Les habitans apporterent volontairement aux deux Navires les richeſſes de leur Iſle, qui conſiſtoient en riz, dont la couleur eſt violette lorſqu'il eſt cuit, en miel, en pluſieurs ſortes d'oranges, aigres & douces, en citrons de deux ſortes & en d'autres eſpeces de fruits, tels que des bananes & des cocos qu'ils échangerent pour diverſes bagatelles de l'Europe. Leur Iſle ne manquoit pas de beſtiaux, ni de volailles; mais ils en demandoient le prix en argent. Quinze jours qu'on paſſa dans cette rade ſuffirent heureuſement pour rétablir tous les malades. Le Général fut ſollicité par les Inſulaires de deſcendre au rivage & de viſiter même leur Roi, de la part duquel ils lui promettoient beaucoup de faveur. Mais l'obſtination qu'ils eurent à lui refuſer des ôtages, & le ſouvenir de ce qu'il avoit éprouvé dans l'Iſle d'Annobon, étoient deux puiſſantes raiſons qui le firent réſiſter à toutes leurs offres. Ces Iſles ſont peuplées de différentes Nations de la côte d'Ethiopie, de Caffres, de Mulâtres, d'Arabes & de Perſans, qui ſont tous profeſſion de la Religion Mahometane & qui ſont en commerce avec les Portugais du Mozambique, dont elles ne ſont éloignées que d'environ ſoixante-dix lieues. Je ſçais, obſerve l'Auteur, que dans tous ces lieux les Portugais conſeillent aux peuples avec leſquels ils ont quelque alliance, & les prient même inſtamment, d'employer toutes ſortes de trahiſons & de ſurpriſes contre les Navires François, Anglois & Hollandois, juſqu'à leur promettre des récompenſes pour leur perfidie. Il ajoûte, comme une merveille de cette côte, qu'étant dans la chaloupe à une lieue de terre, il apperçut de près un poiſſon monſtrueux, qui avoit la tête d'un homme, mais un peu en pointe

Politique des Portugais.

& couverte d'écailles, avec une ſorte de barbe au menton. Il ne put découvrir qu'une partie de ſon dos, qui étoit écaillé; & le mouvement qu'il fit, pour l'obſerver de plus près, le fit diſparoître.

PYRARD. 1602. Poiſſon à tête humaine.

Jusqu'ici les avantures de Pyrard ne le diſtinguent pas du commun des Voyageurs, & l'utilité de ſes obſervations ſe borne aux gens de mer. Mais la ſcene va s'ouvrir à des évenemens plus agréables, qui le mettent au rang des Hiſtoriens, des Géographes, des Naturaliſtes, & dans leſquels il conſerve toujours ſon caractere d'Obſervateur exact & d'Ecrivain judicieux. Envain prétendroit-on faire honneur de toutes ces qualités à quelques perſonnes d'un mérite diſtingué qui ont revu ſes Mémoires, puiſque l'attention même qu'ils ont apportée à ce travail, prouvent l'eſtime qu'ils ont eue pour l'Auteur & pour ſon ouvrage (28).

Remarque ſur le caractere de l'Auteur.

La fortune, qui le deſtinoit à une vie fort agitée, commença ſes diſgraces par un naufrage. Grout du Clos Neuf, Capitaine du *Corbin*, ne s'étoit pas rétabli ſi parfaitement aux Iſles de Comorre, qu'il ne fût retombé dans une langueur dangereuſe pour la ſûreté de ſon Vaiſſeau. Après avoir répaſſé la Ligne, le 21 de Juin, on eut un tems aſſez favorable juſqu'au cinquiéme degré du Nord. Le 2 de Juillet, on reconnut de fort loin de grands bancs, qui entouroient quantité de petites Iſles. Le Général & ſon Pilote prirent ces Iſles pour celles de *Diego de Reys*, quoiqu'on les eût laiſſées quatre-vingt lieues à l'Oueſt. Envain les gens du *Corbin* ſoutinrent que c'étoient les Maldives, & qu'il falloit s'armer de précaution. Cette diſpute dura tout le jour; & l'opiniâtreté que le Général eut dans ſon opinion lui fit négliger indiſcretement d'attendre de petites barques, qui venoient, comme on en fut informé depuis, pour lui ſervir de guides. Son intention étoit de paſſer par le Nord des Maldives, entre la côte de l'Inde & la tête des Iſles; mais, en ſuivant ſes ordres, on alloit au contraire s'y engager avec une aveugle imprudence. Pour comble de témerité, chacun paſſa la nuit dans un profond ſommeil, ſans en excepter ceux mêmes qui devoient veiller pour les autres. Le Maître & le Contre-Maître étoient enſevelis dans l'yvreſſe d'une longue débauche. Le feu qui éclaire ordinairement la bouſſole s'éteignit, parce que celui qui tenoit alors le gouvernail eut auſſi le malheur de s'endormir. Enfin tout le monde étoit dans un fatal aſſoupiſſement, lorſque le Navire heurta deux fois avec beaucoup de force; & tandis qu'on s'éveilloit au bruit, il toucha une troiſiéme fois & ſe renverſa ſur le banc.

Naufrage du Corbin.

Quels furent les cris & les gémiſſemens d'une troupe de malheureux, qui ſe voyoient échoués au milieu de la mer & dans les ténébres, ſur un rocher où la mort devoit leur paroître inévitable. L'Auteur repréſente les uns pleurans & crians de toute leur force, les autres en priéres, & d'autres ſe confeſſant à leurs compagnons. Au lieu d'être ſecourus par leur Chef, ils en avoient un qui ne faiſoit qu'augmenter leur pitié. Depuis un mois, ſa langueur le retenoit au lit. La crainte de la mort le força néanmoins d'en ſortir, mais ce fut pour pleurer avec les autres. Les plus hardis ſe hâterent de couper les mâts, dans la vûe d'empêcher que le Vaiſſeau ne ſe renverſât davantage. On tira un coup de canon pour avertir le *Croiſſant* du malheur où l'on étoit tombé. Tout le reſte de

(28) L'Editeur avertit, dans ſa Préface, que le célebre *Jérôme Bignon*, Avocat Général au Parlement de Paris, y a mis la main.

PYRARD. 1602.

la nuit se passa dans l'attente continuelle de couler à fond. La pointe du jour fit découvrir, au-delà des bancs, plusieurs Isles voisines, à cinq ou six lieues de distance, & le *Croissant* qui passoit à la vûe des écueils, sans pouvoir donner le moindre secours à ceux qu'il voioit périr (29). Cependant le Navire tenoit ferme sur le côté, & sembloit promettre de résister quelque tems aux flots dans cette situation, parce que le banc étoit de pierre. Pyrard & ses compagnons en conçurent l'espérance de sauver au moins leur vie. Ils entreprirent de faire une espece de claie, ou de radeau, d'un grand nombre de piéces de bois, sur lesquelles ils clouerent plusieurs planches tirées de l'intérieur du Vaisseau. Cette machine, qui se nomme *Pangaie*, étoit suffisante pour les contenir tous, & pour sauver avec eux une partie du bagage & des marchandises. Chacun prit aussi ce qu'il put emporter de diverses sommes d'argent qui se trouvoient dans le Vaisseau. On avoit employé plus de la moitié du jour à tous ces soins. Mais lorsqu'on eut achevé la pangaie, il fut impossible de la passer au-delà des bancs pour la mettre à flot. Dans les mouvemens de ce nouveau désespoir, on apperçut une barque qui venoit des Isles, & qui sembloit s'avancer droit au Vaisseau pour le reconnoître. Elle s'arrêta malheureusement à la distance d'une demie lieue. Ce spectacle jetta tant d'armertume dans le cœur d'un matelot François, que s'étant jetté à la nage, il alla au devant d'elle, en suppliant, par des cris & des signes, ceux qui la conduisoient, d'accorder leur assistance à de malheureux Etrangers, dont ils ne pouvoient attendre qu'une reconnoissance égale à ce bienfait. Mais leur voyant rejetter sa priere, il fut obligé de revenir avec beaucoup de peine & de danger. Pyrard apprit, dans la suite, qu'il étoit rigoureusement défendu à tous les Insulaires d'approcher des Navires qui faisoient naufrage, s'ils n'en avoient reçu l'ordre exprès de leur Roi. Quoiqu'il traite cette loi de barbare, il y trouve beaucoup moins de brutalité, que dans ce qui se passoit autour de lui parmi plusieurs matelots, qui malgré la présence de la mort, ne laissoient pas de boire & de manger avec excès, sous prétexte qu'étant à l'extrêmité de leur vie, ils aimoient mieux mourir à force de boire qu'en se noiant dans l'eau de la mer. Après s'être enivrés, ils se querellerent avec d'affreux juremens. Quelques-uns pillerent les coffres de ceux qu'ils voyoient en prieres pour se disposer à la mort; & ne reconnoissant plus l'autorité du Capitaine, ils lui disoient qu'après avoir perdu leur voyage, ils n'étoient plus obligés de lui obéir.

Personne ne s'étoit flatté jusqu'alors de pouvoir tirer parti du Galion, non-seulement parce que les mâts étant coupés il n'y avoit aucun moyen d'attacher une Poulie, pour l'enlever de dessous le second Pont, où il étoit de[illegible] les Isles de Comorre, mais plus encore parce que les vagues passoient à tous momens de la hauteur d'une picque au dessus du Navire, & que la mer étoit si impétueuse dans l'espace de deux lieues autour des bancs, qu'il n'y avoit rien à se promettre d'un si foible secours. Cependant comme il ne restoit plus d'autre ressource, tous les efforts se tournerent vers cet unique objet d'espérance. Le Galion fut tiré avec des peines incroyables. Il étoit ouvert en plusieurs endroits, & tout brisé des coups de mer. On n'épargna rien pour le mettre en état de servir. Mais la nuit étant survenue avant que ce travail pût être achevé, on fut obligé de le passer sur le bord du Navire, avec d'autant plus d'incommodité & de danger, que le dedans étoit déja presque rempli d'eau, & qu'on étoit ex-

(29) On verra son sort, à la fin de cette Relation.

PYRARD. 1602.

posé sans cesse aux vagues qui passoient par dessus. Ce ne fût que le matin du jour suivant, qu'on se mit à la nage pour passer le Galion au delà des bancs; entrepriſe également dangereuſe & penible. Elle réuſſit néanmoins, & tout le monde eut la liberté de s'embarquer, après avoir pris des épées, des arquebuſes & des demi-picques. Dans cet état, qui faiſoit fremir les moins timides, parce que le Galion étoit exceſſivement chargé & qu'il faiſoit eau de toutes parts, on mit à la mer vers les Iſles, au riſque d'être ſubmergés pluſieurs fois par les vents & les flots qui étoient d'une violence ſurprenante. Enfin, la crainte & la fatigue devant être comptées pour rien dans une ſi étrange ſituation, on ſe crut trop heureux, après avoir vû la mort ſous mille formes, d'aborder dans une des Iſles, qui ſe nomme *Pulodou* (30).

Comment les François abordent dans l'Iſle de Pulodou.

Les habitans étoient aſſemblés ſur le rivage. Quoique leur contenance n'annonçât rien de funeſte, ils firent connoître par des ſignes qu'ils ne permettroient de deſcendre qu'à ceux qui ſe laiſſeroient déſarmer. Il faliut s'abandonner à leur diſcretion. Après avoir écarté les armes, leur premier ſoin, fut de tirer le Galion à ſec, d'en ôter le gouvernail, le mât & les autres appareils, & de les envoyer dans d'autres Iſles. Leurs propres bâteaux furent éloignés. Pyrard s'apperçut bientôt qu'on s'étoit trop hâté de prendre le parti de la ſoumiſſion. L'Iſle n'avoit pas une lieue de tour, & le nombre des habitans n'étoit que de vingt-cinq. Il auroit été facile à des gens armés, qui étoient au nombre de quarante, de leur faire la loi & de ſe ſaiſir de leurs bâteaux.

A quelles conditions ils y ſont reçus.

Les priſonniers, car l'Auteur ne ſe donne plus d'autre nom, furent conduits dans une loge, au milieu de l'Iſle, où ils reçurent quelques rafraîchiſſemens de cocos & de limons. Un vieux Seigneur, nommé *Ibrahim*, ou *Pulodou Quilague*, qui étoit le maître de l'Iſle & qui ſçavoit quelques mots de Portugais, leur fit diverſes queſtions dans cette langue; après quoi ils furent fouillés par ſes gens, qui leur ôterent tout ce qu'ils portoient, comme appartenant au Roi des Maldives depuis que leur Navire s'étoit perdu ſur ſes côtes. Le Capitaine avoit ſauvé une piéce d'écarlate. On lui demanda ce que c'étoit. Il répondit que c'étoit un préſent qu'il vouloit faire au Roi, & qu'il n'avoit tiré cette piece du Vaiſſeau que pour l'offrir plus entiere, dans la crainte qu'elle ne fût altérée par les flots. Cette déclaration inſpira tant de reſpect aux Inſulaires, qu'ils n'oſerent y porter la main ni même y tourner leurs regards. Le Capitaine & ſes Compagnons réſolurent néanmoins d'en couper deux ou trois aunes, & d'en faire préſent au Seigneur de l'Iſle, pour lui inſpirer quelques ſentimens de bonté en leur faveur. Mais apprenant bien-tôt qu'on voyoit venir des Officiers du Roi, il rendit l'écarlate au Capitaine, & le conjura de ne pas dire même qu'il y eût touché.

On leur prend tout ce qu'ils ont.

Reſpect ſingulier des habitans pour le Roi.

Quelques Officiers, qui arriverent effectivement, prirent le Maître du *Corbin* avec deux matelots, & les menerent à quarante lieues de Pulodou dans l'Iſle de *Malé*, qui eſt la capitale de toutes les Maldives & le ſéjour ordinaire du Roi. Le Maître ayant porté avec lui la piece d'écarlate, & l'ayant préſentée à ce Prince, reçut un traitement fort civil & fut même logé dans le Palais. Un Prince, nommé *Ranabaadery Talouron*, beau-frere du Roi, reçut ordre d'aller recueillir tous les débris du Navire échoué. Il en tira non-ſeulement les mar-

Les Inſulaires recueillent les débris du Vaiſſeau.

(30) *Pulo* ſignifie *Iſle* dans la langue Indienne.

PYRARD. 1602.

chandiſes, mais le canon même & ce qu'il y avoit de plus peſant. Delà paſſant par l'Iſle de *Pulodou*, il prit avec lui le Capitaine François & cinq ou ſix de ſes Compagnons, qui furent fort bien reçus du Roi. Ce Monarque promit au Capitaine de faire équiper une barque, pour le conduire dans l'Iſle de Sumatra, où le *Croiſſant* devoit être arrivé. L'Auteur doute s'il auroit tenu parole; mais le malheureux *Grout* du Clos Neuf mourut ſix ſemaines après, dans l'Iſle de Malé.

Sommes d'argent que les François avoient ſauvées.

Les autres Captifs ayant été diſtribués dans pluſieurs Iſles, Pyrard fut conduit, avec deux de ſes Compagnons, dans celle de *Pandoué*, qui n'a pas plus d'étendue que celle de *Poulodou*, & qui n'en eſt éloignée que d'une lieue. Il raconte ici que dans le partage qui s'étoit fait de l'argent qu'on avoit pû ſauver du Vaiſſeau, ceux qui s'en étoient chargés avoient mis leur fardeau dans des ceintures de toiles, qu'ils s'étoient liées autour du corps. L'uſage de cet argent devoit être pour les néceſſités communes, & dès la premiere nuit on avoit eu ſoin de l'enterrer de concert dans l'Iſle de *Pulodou*, pour le dérober à l'avidité des habitans. Pyrard & ſes deux Compagnons n'avoient pas eu le tems de reprendre leurs ceintures lorſqu'on leur avoit fait quitter cette Iſle, comme on ignoroit encore ce qu'ils avoient ſauvé de leur naufrage, ils reçurent d'abord aſſez d'aſſiſtance dans celle de Pandoué. Mais les autres, qui étoient demeurés à Pulodou, ne ſe trouvant pas dans l'abondance qu'ils auroient déſirée, furent obligés de deterrer l'argent & de l'offrir pour obtenir des vivres. Auſſi-tôt que les habitans leur connurent cette reſſource, ils prirent le parti de ne leur plus accorder aucun ſecours ſans ſe faire payer; & le bruit s'en étant répandu dans les autres Iſles, ceux qui étoient partis, comme Pyrard, ſans avoir pris leur ceinture, ſe trouverent réduits à la derniere néceſſité. Il arriva même aux autres, qu'ignorant l'uſage des Indes, où l'argent de toute marque eſt reçu lorſqu'il eſt de bon alloi, & où il peut être coupé en petites parties qu'on donne au poids, à meſure qu'on a beſoin de l'employer, ils offroient leurs piaſtres aux Inſulaires qui ne leur donnoient jamais de retour; de ſorte qu'une marchandiſe du plus vil prix leur coutant toujours une piece d'argent, ceux qui en avoient le plus épuiſerent bientôt leurs ceintures, & ne ſe virent pas moins expoſés que les plus pauvres à toutes ſortes de miſéres. Pyrard fait une triſte peinture de la ſienne. Il alloit chercher ſur le ſable, avec ſes Compagnons, des limaçons de mer ou quelque poiſſon mort qui avoit été jetté par les flots. Pour aſſaiſonnement, ils les faiſoient bouillir avec des herbes inconnues & de l'eau de mer qui leur tenoit lieu de ſel. Ce qui leur arrivoit de plus heureux étoit de trouver quelque citron, dont ils y mêloient le jus. Ils vécurent aſſez long-tems dans cette extrêmité; mais les Inſulaires reconnoiſſant enfin qu'ils étoient ſans argent, recommencerent à leur donner quelque marque de compaſſion. Ils les employerent à la pêche & à d'autres ouvrages, pour leſquels ils leur offroient des cocos, du miel & du millet. Pour logement Pyrard n'eut pendant l'hyver du pays, qui eſt le mois de Juillet & d'Août, qu'une loge de bois qu'on avoit dreſſée ſur le bord du rivage pour y conſtruire un bâteau, couverte à la vérité par deſſus, mais toute ouverte par les côtés; de ſorte qu'y étant expoſé pendant toute la nuit aux vents, à la pluie qui eſt continuelle dans cette ſaiſon, & ſouvent aux flots mêmes de la mer, il ne dut la conſervation de ſa ſanté qu'à une faveur extraordinaire du Ciel. Ses deux Compagnons, que

Elles ne ſervent qu'à augmenter leur miſere.

Triſte ſituation de Pyrard.

leur

leur qualité de matelots devoit rendre moins ſenſibles à la fatigue, tomberent dangereuſement malades. PYRARD. 1602.

Il tira néanmoins de ſa diſgrace un fruit dont il reſſentit bientôt les avantages, & que ſes Compagnons regréterent beaucoup d'avoir mépriſé. Pendant ſon travail, il s'efforçoit de retenir quelques mots de la langue du pays. Ce ſoin, auquel il apportoit toute ſon attention, le mit en état de ſe faire entendre. Le Seigneur de l'Iſle, qui ſe nommoit *Aly Pandio Acatourou*, & qui avoit épouſé une parente du Roi, conçut de l'affection pour lui & prit plaiſir à ſon entretien. C'étoit un homme d'eſprit, & verſé même dans les ſciences, qui avoit eu en partage les bouſſoles & les cartes marines du Vaiſſeau. Comme elles ne reſſembloient point à celles du pays, ſa curioſité lui faiſoit ſouhaiter des explications. Il n'en avoit pas moins pour ſe faire inſtruire des mœurs & des uſages de l'Europe. Cette converſation hâta les progrès de Pyrard dans la langue, & lui en fit faire encore de plus utiles dans l'eſtime d'Aly Pandio. Il obtint des vivres & d'autres ſecours, qui lui rendirent la ſituation plus ſupportable. Elle devient plus douce par ſon induſtrie.

Aly Pandio étoit parent d'*Ibrahim*, Seigneur de Pulodou, & l'amitié jointe au lien du ſang le portoit à lui rendre de fréquentes viſites. Un jour il ſe fit accompagner de Pyrard, pour lui donner le plaiſir de revoir ſes Compagnons. Mais cette faveur expoſa ſa vie au dernier péril. Dans la miſére où les autres étoient reduits, loin de pouvoir lui offrir des rafraîchiſſemens, ils le menerent avec eux au bord de la mer pour y chercher de quoi ſoulager leur faim. Ils y trouverent une groſſe tortue qui étoit renverſée ſur le dos & qui avoit cinq ou ſix cens œufs, de la groſſeur des œufs de poule. Leur joie fut extrême. Ils la mirent en pieces & la firent bouillir dans de l'eau douce. Mais ſoit qu'elle demandât d'autres aſſaiſonnemens, ſoit que dans l'avidité de leurs eſtomacs ils euſſent mangé avec excès, ils furent tous mortellement malades. Pyrard eut beaucoup de peine à ſe rétablir, & conçut par cet exemple quelles étoient les ſouffrances de ſes Compagnons dans l'Iſle de Pulodou. Auſſi mouroient-ils les uns après les autres. Le Capitaine, le premier Commis, le Contre-maître & quantité de matelots étoient déja morts. Le Maître, qui après avoir été conduit dans l'Iſle de Malé, étoit revenu à Pulodou, voyant que depuis la mort du Capitaine le Roi ne parloit plus de la barque qu'il lui avoit promis d'équiper pour l'Iſle de Sumatra, forma l'entrepriſe de ſe ſauver. Il ne communiqua ſon deſſein qu'à douze de ſes Compagnons, qui ſe conduiſirent avec tant d'adreſſe, qu'enfin ils ſurprirent la barque d'Aly Pandio dans une viſite que ce Seigneur rendit à Ibrahim. Ils ſe fournirent d'eau douce & de cocos, qu'ils avoient ſecretement cachés dans un bois voiſin, & s'embarquerent en plein midi, c'eſt-à-dire, dans le tems qu'on s'en défioit le moins. Cependant les Inſulaires s'en apperçurent bientôt; mais n'ayant pas d'autres barques pour les pourſuivre, ils tournerent leur reſſentiment contre les infortunés qui reſtoient entre leurs mains, au nombre de huit; quatre ſains & quatre malades. Ils les maltraiterent avec tant de cruauté, que les malades en moururent, & furent jettés à la mer, ſans qu'il fût permis à leurs Compagnons de les enterrer. Le Lieutenant du Vaiſſeau étoit de ce malheureux nombre. Danger qu'il court pour ſa vie. Le Maître du Corbin prend la fuite avec douze de ſes compagnons.

Il s'étoit paſſé trois mois & demi depuis leur naufrage, lorſqu'on vit arriver dans l'Iſle de Pandoué un des premiers Seigneurs de la Cour, chargé des Arrivée d'un grand Seigneur dans l'Iſle de Pandoué.

PYRARD. 1602.

ordres du Roi pour achever de faire tirer du Vaiſſeau tout ce qui pouvoit y être demeuré, & pour faire une recherche exacte de l'argent que les Inſulaires de Pulodou avoient arraché à leurs captifs. Il ſe nommoit *Aſſan Caounas Calogue*. A ſon arrivée, il fut reçu avec les cérémonies qui s'obſervent pour les perſonnes de ce rang. Pyrard en fut témoin. La barque qui portoit ce Seigneur fit de loin un ſignal avec une enſeigne rouge, amena ſes voiles, & jetta l'ancre à une portée de fuſil de l'Iſle. Aly Pandio l'envoya reconnoître auſſi-tôt; & lorſqu'il fut informé que c'étoit un Miniſtre du Roi, il donna des ordres preſſans pour ſa réception. Toutes les barques de l'Iſle s'étant raſſemblées, il partit accompagné de la plûpart des habitans. Les Prêtres, qui ſe nomment *Catibes*, & quatre ou cinq Anciens de l'Iſle, qui portent le titre de *Moſcoulis*, furent les ſeuls qui reſterent ſur le rivage. Quelques barques étoient chargées de cocos, d'autres de bananes, de betel, & de tous les fruits de l'Iſle, rangés fort proprement dans des paniers de feuilles de cocotier, qui ne ſervent jamais qu'une fois, non-ſeulement parce que l'abondance en eſt extrême, mais encore parce qu'ils ſont faits de maniere qu'on n'en ſçauroit ôter les fruits ſans les mettre en pieces. Le Seigneur de l'Iſle entra le premier dans la barque de l'Envoyé du Roi, en lui diſant *allam alecon* qui eſt le terme commun pour ſaluer; & ſe baiſſant, il lui toucha les pieds de la main droite. Enſuite il leva la même main ſur ſa tête, pour ſignifier qu'il étoit diſpoſé à mettre ſa tête ſous les pieds de l'Envoyé. Tous ceux qui le ſuivoient imiterent ce dernier ſigne, & s'avancerent deux à deux avec les préſens qu'ils portoient ſur leurs épaules, ſuſpendus à un bâton. Ces préſens & la ſalutation ſe nomment *Vedon à roueſpou*. Le Seigneur fit ſa harangue, & pria l'Envoyé de deſcendre à terre où ſon logement étoit préparé. L'Envoyé s'approcha du rivage; mais avant qu'il fût deſcendu, les Catibes & les Moſcoulis ſe mirent dans la mer juſqu'à la ceinture pour aller au devant de lui, chacun portant ſous le bras gauche une piece de toile, moitié ſoie, moitié coton, longue d'une aune & demie ſur trois quarts de large, teinte en rouge & d'un fort bel ouvrage. Ils le ſaluerent par un compliment, & lui offrirent leurs toiles avec d'autres préſens. Lorſque l'Envoyé voulut deſcendre, un des principaux Catibes ou Moſcoulis lui préſenta l'épaule. Il s'y mit comme à cheval, les jambes d'un côté & de l'autre, & fut porté dans cette ſituation juſqu'à terre, avec beaucoup de ſoin pour empêcher qu'il ne ſe mouillât les pieds. On le conduiſit en foule juſqu'au logement qui lui avoit été préparé. Les ſalutations y recommencerent & l'on paſſa une demie heure dans divers entretiens; après quoi le Seigneur de l'Iſle ſe retira. Mais ſes gens offrirent alors à l'Envoyé un bain à demi chaud, qu'il accepta. On lui apporta des huiles odoriferantes, dont il ſe frotta le corps à la maniere des Indes. En ſortant du bain, on lui préſenta un breuvage du coco le plus délicat, avec quantité de plats de bétel. Enſuite il ſe rendit au temple principal, qui ſe nomme *Oucourou Miſquite*, où il fit ſa priere l'eſpace d'une demie heure. Pendant tout le tems qu'il paſſa dans l'Iſle, ſes repas furent apprêtés avec toutes les délicateſſes du pays; & toutes les maiſons de qualité lui envoyerent des préſens.

Cérémonies de ſa réception.

Auſſi-tôt qu'il eut exécuté ſa premiere commiſſion, qui regardoit les débris du Navire, il paſſa dans l'Iſle de *Pulodou*, pour y faire la recherche de ceux qui avoient eu part à l'argent des captifs. Perſonne ne s'empreſſant de ſe décla-

Rigueurs exercées contre ceux qui avoient pris l'argent des François.

ter coupable, il fit prendre & attacher tous les habitans de l'Isle, sans en excepter les femmes, & les menaça des plus rudes supplices. On leur mit les pouces entre des bâtons fendus, qu'on pressoit & qu'on lioit après les avoir serrés. La douleur les força de parler. Ils rendirent du moins une partie de ce qu'on leur demandoit, car il étoit difficile de découvrir la véritable quantité de l'argent qu'ils avoient reçu. Ils accuserent divers particuliers des autres Isles, qu'on fit promptement arrêter. Les soldats mêmes qui avoient été chargés de veiller sur les dépouilles des Captifs furent convaincus de différens larcins. Cette rigoureuse exécution fut continuée plus d'un an, & produisit toujours de nouvelles découvertes. PYRARD. 1602.

Pyrard ayant été présenté à l'Envoyé par Aly Pandio eut le bonheur de lui plaire. Sa physionomie, qui étoit heureuse, le faisoit prendre pour quelque Seigneur de l'Europe. Cette opinion lui étoit si avantageuse, qu'il se gardoit bien de détromper ses Maîtres. Mais rien ne lui fut si utile que d'avoir appris la langue du pays. L'Envoyé charmé de son entretien ne lui permettoit pas un moment de le quitter. Il le mena dans une Isle éloignée de dix lieues, qui se nomme *Pulador*, où il avoit alors une de ses femmes; & lorsqu'il partit pour retourner à la Cour, non-seulement il le prit avec lui, mais il lui permit de se faire accompagner d'un des autres Captifs avec lequel il étoit lié d'une amitié particuliere, & la considération qu'il eut pour lui s'étendit jusqu'à ses autres compagnons, qu'il daigna consoler par l'espérance d'un meilleur sort. Bonheur qui fait changer de sort à Pyrard.

Le jour du depart, on relâcha vers le soir dans une petite Isle nommée *Maconnodou*, parce que l'usage des Maldives est de ne jamais tenir la mer dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain, étant arrivé à Malé, l'Envoyé donna ordre à ses gens de conduire Pyrard dans son Palais, & se rendit d'abord à la Cour pour rendre compte au Roi de sa commission. Ce Prince, à qui il ne manqua pas de parler de son Captif, eut aussi-tôt la curiosité de le voir. Pyrard fut appellé; mais on le fit attendre trois heures dans une salle du Palais, & le soir on le fit entrer dans une cour, où le Roi étoit à voir ce qu'on avoit apporté du Navire. C'étoient des canons, des boulets, des armes, & divers instrumens de guerre & de marine, qui furent renfermés dans le magasin de l'Isle. Pyrard s'étant approché fit son compliment au Roi, non-seulement dans la langue, mais encore suivant les usages du pays. Un spectacle si nouveau causa tant de satisfaction à ce Monarque, que prenant plaisir à s'entretenir avec lui, il lui demanda plusieurs explications sur quelques restes du Navire dont il ne pouvoit pas comprendre l'usage. Ensuite lui ayant recommandé de se présenter tous les jours au Palais avec les autres Courtisans, il donna ordre à l'Envoyé de lui procurer un logement commode & de le bien traiter. Les jours suivans, Pyrard eut peine à répondre aux empressemens du Roi, qui vouloit être informé des mœurs & des usages de la France. Son étonnement parut extrême, lorsqu'il eut appris la grande supériorité d'étendue & de force que la France a sur le Portugal. Il demanda pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardiesse de faire passer leur Roi pour le plus puissant de tous les Rois Chrétiens. Pyrard fut présenté aux Reines des Maldives, qui l'occuperent pendant plusieurs jours à satisfaire aussi leur curiosité. Elles lui firent mille questions sur la figure, les habits, les mariages & le caractere des Il est conduit dans l'Isle de Malé. Traitement qu'il y reçoit du Roi. Curiosité de ce Prince & de ses femmes pour les usages de l'Europe.

PYRARD. 1602. Dames de France. Souvent elles le faiſoient appeller ſans la participation du Roi, & ces entretiens n'avoient pas de bornes.

Sort funeſte des autres captifs François. Cependant, de quinze ou ſeize Captifs, qui avoient été conduits avant lui dans cette Iſle, il n'en reſtoit que deux Flamands; ce qui faiſoit le nombre de quatre avec Pyrard & le Compagnon qu'il avoit amené. Tous les autres étoient morts, ou de maladie, ou par de funeſtes accidens. En arrivant ils avoient trouvé dans la rade un Navire Portugais de Cochin, chargé de riz. Le Capitaine & le Marchand, qui étoient Metifs, & tous les gens de l'équipage qui n'étoient que des Indiens Chrétiens, quoique vêtus à la Portugaiſe, avoient marqué peu d'affection pour eux. En ſuite ils les avoient demandé au Roi, qui avoit conſenti qu'ils fuſſent tranſportés à Cochin. Mais le Capitaine François & tous les autres, n'ignorant pas que leur plus grand malheur étoit de tomber en de ſi mauvaiſes mains, avoient proteſté qu'ils aimoient mieux la mort, d'autant plus qu'ils conſervoient l'eſpérance d'obtenir une barque du Roi pour ſe rendre à Sumatra. Le Capitaine n'avoit pas ſurvécu long-tems, & ſa mort avoit été ſuivie de celle du premier Commis. D'autres avoient ſuccombé auſſi à leurs fatigues & au mauvais air du pays, qui eſt mortel pour les Etrangers. D'ailleurs en apprenant l'évaſion du Maître & des douze Captifs de Pulodou, le Roi avoit fait un ſerment ſolemnel de n'en plus laiſſer partir un ſeul. Le Pilote, qui s'étoit conſervé juſqu'alors en bonne ſanté, deſeſpérant de voir la fin de ſa miſére, avoit formé avec trois matelots la réſolution de ſe ſaiſir d'une barque & de riſquer tout pour s'évader. Ce deſſein avoit été découvert par quelques Inſulaires, qui avoient obſervé leurs démarches. Quoiqu'ils euſſent pris le tems de la nuit pour leur embarquement, ils avoient été ſurpris par des ſoldats, qui leur avoient mis les fers aux pieds ſous prétexte de les reſſerrer plus étroitement dans d'autres Iſles, & qui leur avoient coupé la tête en mer. Pyrard reçut ces triſtes informations en arrivant à Malé. Sa ſeule conſolation fut d'apprendre d'un Pilote du Roi, que le Maître & les douze Captifs de Pulodou étoient arrivés heureuſement à la terre ferme; encore fut-elle empoiſonnée lorſque le même Pilote ajoûta qu'on leur avoit mis les fers aux pieds dans une Galere Portugaiſe, & qu'il les avoit vûs tranſporter à Goa.

Il ne reſte que neuf captifs, de quarante. Enfin des quarante qui étoient échappés à la fureur des flots, il n'en reſtoit que cinq dans les autres Iſles & les quatre de Malé. Pyrard employa toute ſa faveur pour obtenir du moins qu'ils fuſſent tous raſſemblés dans la même Iſle. Cette grace lui fut accordée. Ils ſe trouverent ainſi au nombre de neuf, quatre François & cinq Flamans, tous aſſez humainement traités du Roi & des Seigneurs. Mais la bonne intelligence dura peu entre les Flamans & les François. La faveur de Pyrard ſe répandant ſur ceux de ſa nation, par des ſoins plus marqués de la part du Roi & des Reines, les autres en conçurent de la jalouſie. Ils ſe perſuaderent que l'Auteur leur rendoit de mauvais offices à la Cour, & le ſouvenir de ſes ſervices ne fut pas capable de leur faire perdre cette idée.

Affection d'un Seigneur pour Pyrard. Il ne ceſſoit pas néanmoins de partager avec eux les vivres & les autres biens qu'il recevoit d'Aſſan. Ce Seigneur lui avoit accordé un logement dans ſon propre Palais, & ne le traitoit pas avec moins de bonté que ſes propres enfans, qui l'aimoient auſſi comme leur frere. Aſſan étoit de l'âge du Roi, c'eſt-à-dire, d'environ cinquante ans. Il avoit été élevé dès l'enfance avec ce Prince

Pyrard ne pouvoit désirer un protecteur plus puissant. Cependant l'abondance & la liberté dont il jouissoit ne l'empêcherent pas de tomber dans une fiévre ardente, qui est la plus dangereuse maladie du pays. Elle est connue dans toute l'Inde sous le nom de *Maléons* ou *fiévre des Maldives*. Un étranger qui échappe à sa malignité passe pour naturalisé dans ces Isles, & reçoit le nom de *Dives* qui est celui des habitans. Ce Royaume s'appelle Malé Ragué dans leur langue; mais les autres peuples de l'Isle le nomment *Malé divas*, & donnent le nom de *Dives* à ceux qui l'habitent. Pyrard fut à l'extrémité pendant deux mois. Il ne se passoit pas de jour où le Roi & les Reines ne voulussent être informés de sa situation. Ils lui envoyoient sans cesse leurs plus délicieux alimens; & dans la crainte qu'il ne manquât de quelque secours, ils placerent près de lui un de ses Compagnons pour le servir. Pendant huit jours entiers il ne voulut avaller que de l'eau fraîche; régime pernicieux, qui devoit lui causer la mort. Les habitans du pays boivent au contraire de l'eau bien tiede, dans laquelle ils mêlent du poivre concassé, pour empêcher l'enflure qui survient autrement à la fin de la maladie. Aussi la fiévre ne l'eut pas plûtôt quitté, que ses jambes & ses cuisses s'enflerent, comme dans l'hydropisie. Ses yeux s'affoiblirent jusqu'à lui faire craindre de perdre entierement la vûe. Il lui resta une opilation de ratte, qui lui rendoit la respiration difficile, & dont il ne fut jamais délivré parfaitement pendant tout son séjour aux Maldives. Ce mal est commun parmi les habitans, qui le nomment *Ont covi*. Les Medecins & les remédes ne manquoient pas à Pyrard; mais il n'en reçut aucun soulagement, jusqu'à ce que ses jambes s'étant crévées, les eaux qui en causoient l'enflure s'évacuerent d'elles mêmes, & ses yeux reprirent leur ancienne force. Il se forma néanmoins dans ses jambes, des ulceres si profonds & si douloureux, qu'il en perdit le sommeil. Il passa quatre mois dans cette situation, dont il a cru devoir le recit à ceux qui pourront tirer quelque utilité de son exemple.

PYRARD. 1602.

Il est attaqué de la fiévre des Maldives.

Description de sa maladie.

Le Roi ne cessoit pas de s'intéresser à sa santé & de le faire traiter avec beaucoup de soin. Il fit venir d'une petite Isle, nommée *Bandou*, qui est à la vûe de celle de Malé, un homme célebre pour la guérison de cette maladie, par le conseil duquel Pyrard fut transporté dans cette Isle où l'air est plus favorable aux malades. Son absence devint funeste à quatre des cinq Flamans qu'il laissoit derriere lui. L'embarras de se trouver sans Interprête & le retranchement des secours qu'ils recevoient de l'Auteur leur rendirent le séjour de Malé si insupportable, qu'ayant fait secretement quelques provisions pour leur fuite & s'étant saisis d'une petite barque destinée à la pêche, ils s'embarquerent à l'entrée de la nuit. Malheureusement pour leur entreprise, il s'éleva une furieuse tempête, qui brisa leur barque au milieu des bancs & des rochers. On en reconnut le lendemain quelques piéces, qui firent juger que les quatre fugitifs avoient peri dans les flots. Deux jours après, le Compagnon particulier de Pyrard, qui étoit de Bretagne comme lui, & qui lui avoit toujours rendu les devoirs d'une fidele amitié, mourut d'une maladie dont il étoit affligé depuis long-tems. Sa douleur en fut si vive qu'elle retarda encore sa guérison de deux mois, sur-tout lorsqu'il eut appris que le Roi faisoit un crime aux autres de l'évasion des quatre Flamands, & le soupçonnoit lui-même d'y avoir contribué par ses conseils. Les deux François & le seul Flamand qui restoient à Malé furent examinés avec beaucoup de rigueur; & quoiqu'ils ne fussent pas reconnus coupables, on leur

Quatre des cinq Flamands périssent en voulant s'échapper.

Pyrard est soupçonné d'avoir contribué à leur fuite.

PYRARD. 1602.

retrancha les provisions qu'ils recevoient de la Cour, en leur permettant seulement de recevoir des vivres de la charité de ceux qui voudroient leur en donner. L'Auteur, après son rétablissement, prit la résolution de demeurer dans l'Isle de Bandou, pour y cacher sa tristesse & se mettre à couvert de la colére du Roi. Mais on lui conseilla de retourner à la Cour, comme le seul moyen de se justifier. A son arrivée, il se présenta au Palais, & le hazard lui ayant fait rencontrer le Roi qui sortoit dans une de ses cours, il eut la hardiesse de le saluer sans aucune marque d'embarras. Ce Prince en tira une conclusion favorable pour son innocence. Il lui demanda s'il étoit bien guéri. Il voulut même s'en assurer en regardant les traces de ses plaies. Cependant, loin de lui rendre son ancienne faveur, il donna ordre qu'il fût traité comme ses Compagnons; ce qui étoit d'autant plus humiliant, que les plus grands Seigneurs du Royaume se croiant honorés de recevoir de la Cour du riz & d'autres provisions, c'étoit une espéce d'infamie d'en être privé. Dans le cours de sa disgrace, & lorsque ses amis lui représenterent, pour le consoler, non-seulement qu'elle ne seroit pas de longue durée, mais qu'il ne devoit pas cesser de paroître au Palais, suivant l'usage du pays, où les Seigneurs disgraciés se présentent sans cesse au Roi, pour attendre qu'il recommence à leur parler, le bruit se répandit qu'il avoit formé le dessein de prendre la fuite avec ses Compagnons. Il fut appellé au Palais par les six principaux *Moscoulis*, qui lui défendirent de fréquenter les trois autres Captifs & même de leur parler françois. L'exécution de cet ordre étant fort difficile, parce qu'ils étoient logés les uns près des autres, on ne laissa pas de leur faire un crime de l'avoir violé, & deux des trois Compagnons de Pyrard en porterent la peine. Ils furent conduits dans une Isle nommée *Sonadou*, à quatre-vingt lieues de Malé vers le Sud. Le troisiéme auroit eû le même sort, si les services qu'il rendoit à quelques *Moscoulis*, en qualité de Tailleur & de Trompette, ne les eussent portés à solliciter pour lui. Le Roi fit à Pyrard des reproches fort vifs de sa désobéissance; mais ayant ajoûté avec plus de douceur qu'il auroit été fâché d'apprendre qu'il se fut noyé comme les quatre Flamands, il lui donna occasion de se justifier avec tant de force, que cette avanture servit à le remettre en grace. Il fut logé au Palais, & servi avec abondance. On lui donna un Esclave, pour les offices domestiques, une somme d'argent & diverses commodités. Il obtint bientôt le rappel des deux exilés, à l'occasion d'un ouvrage que l'un des deux, qui étoit Flamand, fit avec la seule pointe d'un couteau. C'étoit un petit Navire à la maniere de Flandres, qui n'avoit qu'une coudée de longueur, mais auquel il ne manquoit, ni voiles, ni cordages, ni le moindre ustencile, comme dans un Navire de cinq cens tonneaux. Le Roi charmé de son industrie consentit à son retour, & fit grace en sa faveur à son Compagnon.

Sa disgrace à la Cour.

Occasion qui le remet en faveur.

L'Auteur s'enrichit dans le repos.

Pyrard passa quelques années dans une situation si douce, qu'il n'avoit, dit-il, à regretter que l'exercice de sa Religion. Il voyoit tous les jours le Roi, qui le combloit de bienfaits. Il étoit caressé des Grands, & plusieurs d'entr'eux lui portoient une sincere affection. Il acquit même quantité d'arbres de cocos, qui sont une des richesses du pays; & trafiquant avec les Navires étrangers, que le Commerce amenoit souvent à Malé, il se trouva dans une véritable opulence. Les Marchands avoient pris tant de confiance à sa bonne foi, qu'ils

lui laiſſoient dans leur abſence des marchandiſes à vendre pour leur retour. Il ſe conformoit d'ailleurs aux uſages & aux manieres des habitans. Jamais perſonne n'avoit dû les mieux connoître, & ſon deſſein dans cette étude n'étoit pas moins de plaire à la Nation, que de ſe mettre en état de donner quelque jour une fidéle relation des Maldives, lorſqu'il plairoit au Ciel de lui accorder la liberté. En 1605, il arriva une grande éclipſe du Soleil, qui dura trois heures en plein midi. Le peuple fit éclater ſon effroi par d'étranges hurlemens. Ceux qui la regarderent comme un mauvais préſage pour l'état ne furent pas trompés dans leurs conjectures, puiſque la même année une des femmes du Roi mourut en mettant au monde un Prince, & que bientôt après le Roi même perdit la vie avec ſa couronne. Mais l'augure des Maldives fut plus heureux pour l'Auteur, dont l'infortune d'autrui rompit les chaînes, & qui retrouva ſa liberté dans la ruine des Maldives.

PYRARD 1602.

1605. Grande Eclypſe de Soleil.

Il y avoit environ cinq ans qu'il demandoit ce miracle au Ciel, lorſqu'une nuit, en dormant, il crut ſe voir hors de l'Iſle & libre dans un pays Chrétien. C'étoit au mois de Février 1607. Deux jours après, le Roi reçut avis qu'on voyoit approcher une Armée navale compoſée de ſeize Galeres ou Galiotes, qui étoient déja prêtes à s'engager dans les Iſles. Cette nouvelle, dont on n'avoit pas eu le moindre preſſentiment, cauſa une étrange allarme à Malé. Le Roi fit mettre en mer auſſi-tôt ſept Galeres, qu'il tenoit prêtes pour les évenemens imprévus; ſans compter les Navires, les barques & les bâteaux, qui étoient en fort grand nombre. Les voiles ennemies s'étant fait apperçevoir pendant ces préparatifs, il donna ordre d'embarquer promptement ce qu'il avoit de plus précieux, pour ſe ſauver avec ſes femmes dans les Iſles du Sud, où la difficulté des paſſages auroit empêché les ennemis d'aborder. Comme leur Flotte ne ceſſoit pas d'avancer, il ſortit de ſon Palais avec les trois Reines ſes femmes, portées ſur les bras de quelques Officiers de la Cour, & couvertes de grands voiles de taffetas. Pyrard, qui s'occupoit à faire armer les Galeres, rencontra ce malheureux Prince dans ſa marche, & craignit d'abord qu'il ne l'obligeât de s'embarquer avec lui. Mais le Roi, l'ayant remercié de ſon zéle, ſe contenta de lui dire, la larme à l'œil, qu'il étoit honnête homme, & qu'il louoit ſa fidélité. Il entra dans la Galere royale, qui ſe nomme *Ogate Gourabe*, accompagné de ſes femmes & de ſon neveu, avec le regret d'abandonner la plus grande partie de ſes richeſſes & toute ſon artillerie. On mit auſſi-tôt à la voile, pour prendre la route du Sud vers les Atollons de Souadou. Toutes les Galeres étoient parties enſemble, à la réſerve de la plus petite, qui demeuroit pour charger des richeſſes. Pyrard craignant encore qu'on ne le forçât de s'y embarquer, déclara nettement à ſes compagnons qu'il étoit tems de ſe cacher dans un bois voiſin. Il prit un chemin détourné, & deux des trois autres firent de même pour gagner le bois. Le troiſiéme ayant eu moins d'adreſſe à ſe dérober fut ramené à la Galere & forcé de s'embarquer; mais elle fut priſe auſſi-tôt par l'ennemi. Il n'étoit demeuré dans l'Iſle qu'un petit nombre d'habitans. Pyrard retourna au Palais, où l'or, l'argent, les joiaux & les meubles du Roi étoient à l'abandon. Loin d'y toucher, il ne garda pas même l'argent qu'il avoit. Il le donna, avec tout ſon bien, qui conſiſtoit dans ſes arbres, un bâteau & une maiſon qu'il avoit achetés, au fils du même Seigneur qui l'avoit tiré de Pandoué, & auquel il avoit tant d'obligation. Ses Compagnons, moins deſintéreſſés, ſauverent quelques hardes qu'ils avoient cachées.

1607. Révolution ſurprenante, qui procure la liberté à Pyrard & à ſes compagnons.

Fuite du Roi & de ſes femmes.

PYRARD. 1607.

Il eſt tué dans un combat.

Le Chef de l'Armée ennemie ayant découvert la fuite du Roi détacha huit Galeres ſur ſes traces, & vint deſcendre dans l'Iſle avec le reſte de ſa Flotte. Pyrard s'offrit volontairement aux premiers qui toucherent la terre. Ils le prirent pour un Portugais; & ſa mort étant auſſi-tôt reſolue, ils le depouillerent de ſes habits & lui ôterent tout ce qu'il avoit. Mais lorſqu'il eut fait connoître qu'on le prenoit pour ce qu'il n'étoit pas, il fut traité plus humainement & conduit au Général, qui lui accorda ſa protection & lui fit donner d'autres habits. Pour ſa ſûreté, on l'obligea de paſſer le reſte du jour & la nuit ſur les Galeres. Enſuite il eut la permiſſion de marcher librement dans l'Iſle. On vit arriver dès le lendemain les Galeres qui avoient pourſuivi le Roi. Elles avoient joint promptement la ſienne, parce que le tems étoit fort calme & qu'elles étoient meilleures de rames. Il s'étoit mis en défenſe avec beaucoup de courage, mais ayant été d'abord abbatu d'un coup de picque, on avoit achevé de le tuer à coups d'épée. Le Prince ſon neveu s'étoit noyé, en s'efforçant de fuir à la nage. Les Reines étoient tombées entre les mains de l'ennemi, & tous leurs joyaux avoient été pillés; mais leurs perſonnes furent reſpectées. Des ſept Galeres du Roi, il n'en échappa que deux, qui s'étoient échouées ſur les baſſes.

Pyrard eſt traité humainement par les vainqueurs.

Pyrard vit arriver les Reines, dans toute la triſteſſe qui convenoit à leur infortune. Elles furent enfermées, avec quelques domeſtiques pour les ſervir, dans un petit Palais voiſin du grand, tandis que les ennemis pilloient toutes les richeſſes & les chargeoient immédiatement ſur leurs Vaiſſeaux. L'Auteur obtint la liberté de les voir, quoiqu'elle fut refuſée à tous les habitans de l'Iſle. Elles s'abandonnoient aux larmes; & ſenſibles néanmoins à ſes attentions, elles lui demandoient ſouvent s'il ne regretoit pas [illegible]oi, dont il avoit été ſi tendrement aimé. Il explique la raiſon qui le mi[illegible] d'un coup dans une haute faveur auprès du Général. La meilleure artillerie de l'Iſle étoit celle qu'on avoit ſauvée du naufrage des François. Les ennemis charmés de ſe voir maîtres de ces belles pieces, mais fort embarraſſés à les monter, apprirent de lui des méthodes qu'ils ignoroient. D'ailleurs étant informés de la conſidération que le Roi & toute la Cour avoient eue pour lui, ils ſe flattoient d'en tirer diverſes lumieres pour la connoiſſance de ces Iſles. Il ajoûte que la perte du Roi & la ruine des Maldives vint de la trahiſon d'un Pilote du pays, qui connoiſſant parfaitement les paſſages, offrit aux Pyrates de Bengale de les y conduire pour une groſſe ſomme d'argent.

Cauſe de la ruine des Maldives.

Pillage exercé par les Pyrates de Bengale.

Le pillage dura dix jours & fit paſſer des richeſſes ineſtimables ſur la Flotte ennemie, ſans compter cent vingt pieces de canon, que les Pyrates regardoient comme la plus précieuſe partie de leur butin. En ſe retirant ils laiſſerent les Reines en liberté, & la couronne à diſputer entre quelques parens du Roi & les principaux Seigneurs. Ils n'enmenerent pas d'autre priſonnier que le frere de la grande Reine, non pour en tirer rançon, comme Pyrard ſe l'étoit d'abord imaginé, mais ſur ſes propres inſtances & pour lui faciliter les moyens de ſe rendre à la Cour de Cananor, d'où il ſe flattoit de revenir avec une puiſſante armée, & de faire valoir ſes droits ſur l'héritage du Roi ſon beaufrere. L'Auteur apprit dans la ſuite que la fortune ayant ſecondé ſon entrepriſe, il s'étoit mis en poſſeſſion du thrône ſous la protection du Roi de Conor.

Ils emmenent Pyrard & ſes compagnons.

Les Pyrates ſe relâcherent ſi peu dans leurs civilités pour Pyrard & ſes Compagnons, qu'en s'embarquant ils ſe diſputerent l'honneur de les avoir ſur leur Galere,

Galere. Cet excès d'affection les chagrina d'autant plus, qu'en leur faisant craindre de retomber dans une nouvelle captivité, elle leur causa le déplaisir de se voir séparés dans leur navigation, & de ne se réjoindre que long-tems après. Pyrard fut conduit vers le golphe de Bengale. En passant par la derniere Isle des Maldives, qui se nomme *Ouslimé*, les Pyrates y mouillerent, parce que le Roi qu'ils venoient de massacrer y étoit né; & faisant main basse sur tous les habitans, ils y laisserent d'horribles traces de leur barbarie. Ensuite ils employerent trois jours pour gagner une petite Isle nommée *Malicut*, où ils jetterent l'ancre pour s'y rafraîchir pendant deux jours. Cette Isle, qui n'a que quatre lieues de tour, est d'une fertilité admirable en millet, en cocos, en bananes, & quantité d'autres fruits. La pêche y est excellente, & l'air beaucoup plus temperé qu'aux Maldives. Le langage & les mœurs y sont les mêmes. Elle avoit été soumise au même Gouvernement; mais le Roi l'ayant donnée en partage à un de ses freres, elle étoit passée entre les mains d'une Dame qui relevoit du Roi de Cananor. Cette Reine reçut Pyrard avec beaucoup de caresse. Elle l'avoit vû plusieurs fois à la Cour du Roi des Maldives, dont elle étoit proche parente. Elle se fit raconter la fin tragique de cet infortuné Monarque, & elle donna beaucoup de larmes à ce triste recit. Les Pyrates ayant remis à la voile s'avancerent vers les Isles de *Divandurou*, à trente lieues de Malicut vers le Nord. Elles sont au nombre de cinq, chacune d'environ six à sept lieues de tour, à quatre-vingt lieues de la côte de Malabar, & sous l'obéissance du Roi de Cananor. Leurs habitans sont des Mahometans Malabares, la plûpart fort riches par le trafic qu'ils font dans toutes les parties de l'Inde, sur-tout aux Maldives d'où ils tirent quantité de marchandises, & où ils ont habituellement des Facteurs. Les coûtumes & le langage n'y sont pas différens de ceux de Cananor, de Cochin, de Calecut, & de toute la côte du Malabar. Le terroir y est fertile & l'air extrêmement sain. Ces Isles sont comme un entrepôt pour toutes les marchandises de la terre ferme, des Maldives & de Malicut. Delà, tirant vers le Sud, on alla doubler le Cap *de Galle*, qui fait la pointe de l'Isle de Ceylan. Le nombre des baleines est si grand dans cette route, qu'elles mirent les galeres en danger, & que les Pyrates furent obligés d'employer leurs tambours, leurs poëlles & leurs chaudrons pour les éloigner par le bruit.

Pyrard. 1607.

Isle de Malicut.

Isles de Divandurou.

Nombre extraordinaire de baleines.

Après un mois de navigation, on arriva au Port de *Chartican*, dans le Royaume de Bengale, où Pyrard fut présenté au Gouverneur de la Province, qui prend le titre de Roi, suivant l'usage de toutes ces contrées. Le séjour du grand Roi de Bengale est plus loin dans les terres, à trente ou quarante lieues de la côte. Il se trouvoit à Chartican un Navire de Calecut, dont le Maître assura Pyrard qu'on voyoit souvent des Navires Hollandois à Calecut, & lui offrit cette voie pour retourner en France. Toutes les caresses du Gouverneur ne l'empêcherent pas de l'accepter. Il partit, après avoir fait sur les singularités du pays quelques observations, qui trouveront place dans l'article qui leur convient. Sa navigation fut de trois semaines, à la fin desquelles il prit terre au Port de *Moutingué*, retraite des Pyrates Malabares, dans le Royaume du même nom, entre Cananor & Calecut. Sa surprise fut extrême de trouver la plupart des habitans en armes; ce qu'il restraint ensuite aux Officiers Malabares, qui y sont en fort grand nombre; car le peuple n'a pas la liberté d'en porter. Il fut conduit chez un Seigneur Mahométan, chez lequel il passa

Port de Chartican.

Royaume & Port de Moutingué.

PYRARD. 1607.

trois jours & qui le traita fort bien. Le Roi prit ce tems pour rendre une visite à ce Seigneur. Pyrard admira sa figure. C'étoit un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vûs, à la réserve de sa couleur, qui étoit un peu olivâtre. Lorsque ce Prince fut entré, un de ses gens qui portoit une selle quarrée, d'un pied & demi de largeur & haute d'un demi-pied, la posa au milieu de la salle. Il s'y assit, & tous les Seigneurs se tinrent debout autour de lui, sans toucher aux meubles ni aux murailles du logis. C'est un soin qu'ils ont toujours les uns chez les autres. Le Roi fit diverses questions à Pyrard sur l'état de la France, & lui demanda particuliérement quelle difference il y avoit entre les Anglois, les Hollandois & les François. Ensuite il le pria de l'aller voir dans sa demeure, qui étoit éloignée d'un quart de lieue de la mer. L'Auteur fit le lendemain ce petit voyage. Il trouva un château à ponts-levis, fortifié de terrasses & de bonnes murailles. Le Roi de Moutingué n'entretient qu'un seul éléphant. Outre son Port, la même côte en a deux autres, au milieu desquels le sien est situé; l'un, qui s'appelle *Chombaye*, vers Cananor; l'autre, nommé *Badara*, vers Calecut. Ces trois Ports, qui ne sont éloignés entr'eux que de deux lieues, ont chacun leur Roi particulier, & relevent tous trois du Samorin.

Traitement que Pyrard reçoit du Roi.

Chambaye & Badara, autres Ports de Pyrates.

Pyrard eut à combattre les instances du Roi de Moutingué, qui s'efforça de l'arrêter dans ses Etats par l'offre de ses bienfaits. Mais pressé du desir de revoir sa patrie, il partit après quelques observations, & se rendit d'abord à Badara, où le bon accueil qu'il reçut du Roi augmenta son admiration pour l'humanité de ces peuples, quoiqu'ils n'aient pas d'autre profession que la pyraterie. Ils sont ennemis mortels des Portugais. Les trois Ports de Chambaye, de Moutingué & de Badara, sont comme au fond d'une baye & peuvent se donner des secours mutuels, après s'être avertis par le moyen de plusieurs loges plantées sur de fort hauts pilotis, où ils placent des sentinelles dont les observations s'étendent fort loin. *Cangelotte*, autre Port de corsaires, plus considerable par l'étendue du pays & le nombre des peuples, est éloigné d'environ dix-huit lieues vers le Nord, assez près de *Barcelor*. Tous ces pyrates doivent rapporter un grand butin de leurs courses, puisqu'outre les frais de leurs armemens & les droits qu'ils paient à leurs Princes, ils sont obligés de faire des présens continuels au Samorin leur premier Maître.

Pendant quinze jours que Pyrard fut retenu à Badara, il se promena souvent dans l'interieur du pays, qu'il trouva très-fertile & très-agréable. La terre y est rouge & sabloneuse. Le palais du Roi est situé à trois portées de fusil de la côte, sur une montagne qui le rend inaccessible du côté de la mer. Il tient ses femmes dans un autre château, qui est à une lieue & demie du premier. Pyrard étoit logé chez un Seigneur Mahométan, qui le mena plusieurs fois à *Marquaire-coste*, Forteresse de la dépendance immédiate du Roi de Calecut. Il lui demandoit pourquoi les peuples de l'Europe se faisoient la guerre, puisqu'ils étoient tous Chrétiens. Pyrard lui répondit que les habitans de la côte, quoique Mahométans, ne la faisoient pas moins entr'eux. Cela n'est pas surprenant, répliqua le Malabare, parce que la pyraterie est notre unique métier & que nous l'exerçons de pere en fils. Ce Seigneur ne lui faisoit tant de caresses, que dans la vûe d'en tirer des éclaircissemens sur les Maldives, parce qu'il se proposoit de les aller piller l'année suivante avec une armée. Il s'in-

Caresses intéressées qu'on fait à l'Auteur.

formoit ſoigneuſement où le Roi & les Reines avoient leurs tréſors, & Pyrard auroit eu peine à ſe défendre des inſtances qu'il lui faiſoit de l'accompagner, s'il n'eût employé pour excuſe le deſſein qu'il avoit d'aller faire ſa cour au Samorin, dont le ſeul nom étoit un frein pour les pyrates. PYRARD. 1607.

Il prit ſon chemin par terre, avec des lettres de protection du Roi juſqu'à Calecut, qui n'eſt éloigné de Badara que d'environ douze lieues. S'étant arrêté dix ou douze jours à *Marquaire-coſté*, où il retrouva un de ſes compagnons, il y fut traité avec diſtinction, non-ſeulement par ſon hôte de Badara, qui venoit les voir ſouvent, mais encore par les Officiers & les Receveurs du Samorin, qui dans le deſſein où il étoit de ſe rendre à la Cour de Calecut, auroient regardé comme une honte pour leur Maître qu'il n'eût pas accepté d'eux ſa nourriture & des commodités pour ſa route. Le pays lui parut fort bon ; & les Portugais en avoient la même opinion, s'il en faut juger par divers efforts qu'ils avoient faits inutilement pour s'y établir. Ils le nommoient *Terre de Cognaly*, du nom d'un Gouverneur du Samorin qui les avoit battus pluſieurs fois & qui avoit ruiné toutes leurs entrepriſes. La Forteresſe, & deux autres petits Forts qui gardent l'embouchure de la riviere, ne ſont que pour la défenſe d'une aſſez grande Ville, où les maiſons, les rues & les boutiques n'ont pas moins d'éclat qu'à Calecut. Elle eſt ſituée ſur le penchant d'une montagne, & la Forteresſe eſt au-deſſus. Pyrard la met au rang des plus riches & des plus belles Villes de la côte. Il ſe rend par terre à Calecut. Marquaire-coſté, ou Terre de Cognaly.

Sa route juſqu'à Calecut eut tant d'agrément pour lui & pour ſon compagnon, qu'il a peine à repréſenter les honneurs & les marques d'affection qu'ils reçurent continuellement des Mahométans Malabares. Ils employerent huit jours dans un voyage qu'ils pouvoient faire en moins de deux. Quoique le pays ſoit ſabloneux, le ſable en eſt ferme, les maiſons en grand nombre, & les terres ſont couvertes d'une grande quantité d'arbres qui portent d'excellens fruits. Les chemins y offrent ſans ceſſe une foule de paſſans, qui n'ont pas beſoin d'autre précaution, pour leur ſûreté, que d'être accompagnés d'un Naire : c'eſt une ſorte de Nobleſſe, qui eſt fort nombreuſe dans le pays. Il y a quelques marais & deux rivieres à paſſer. A une lieue de Calecut on rencontre une fort belle Ville, où les Portugais avoient autrefois une Forteresſe & un Etat, qu'ils ont perdus. Beauté de la route.

Les deux François arrivant enfin à Calecut rencontrerent d'abord quelques Officiers du Roi qui ont un logement au bord de la mer, élevé ſur des pilotis, où ils ne demeurent que le jour. Comme la Ville & le Port ont plus d'une lieue de long, il y a trois de ces édifices, où l'on veille à l'arrivée des marchandiſes, pour les faire tranſporter à l'Alfandique, qui eſt un grand bâtiment quarré à doubles galeries, voutées de pierres en arcade, avec un grand nombre de loges & de magaſins pour toutes ſortes de marchandiſes. L'Alfandique eſt à deux ou trois cens pas de la mer, entre la Ville & le Port. On y fait une garde continuelle, & les Officiers en ſont fort reſpectés. Arrivée de Pyrard à Calecut.

Ceux que les deux Etrangers avoient rencontrés n'eurent pas plutôt appris d'eux qu'ils étoient Européens, que paroiſſant fort joyeux de pouvoir les préſenter au Roi, ils les conduiſirent dans une maiſon de la Ville pour y paſſer la chaleur du jour. Calecut a ſur les autres Villes Malabares l'avantage de ne pas manquer d'hôtelleries, où l'on eſt nourri & logé pour ſon argent. Le ſoir, un Commodités de cette Ville pour les Etrangers.

PYRARD. 1607.

détachement de la garde, qui avoit été averti, vint prendre Pyrard & son compagnon, pour les conduire au palais du Roi, qui est à une demi-lieue de la Ville. Ils furent traités respectueusement par cette escorte. Le Roi, déja instruit de leur arrivée, descendit dans une salle basse du palais. Il étoit accompagné de dix ou douze Pages Naires, qui portoient de grandes lampes d'or ou d'argent doré, & un grand vase rempli d'huile pour l'entretien des lampes. Elles étoient suspendues au bout d'une longue barre d'argent doré, courbée par le haut pour les tenir plus droites, & pointue par l'autre bout, pour la ficher en terre. Les siéges de la salle étoient d'un fort beau bois, entremêlés de pierres noires & polies, qui servent aussi à s'asseoir. Le Roi ne paroît guères assis en public. Il se tient ordinairement debout.

Comment Pyrard est reçu du Roi.

Ce Prince avoit entre ses bras un de ses petits-neveux, de l'âge d'environ trois ans & d'une figure charmante. Il prit d'abord plaisir à faire approcher cet enfant des deux Etrangers, en lui demandant qui ils étoient & paroissant charmé de ne lui voir donner aucune marque de frayeur. Ensuite, après diverses questions qui lui firent connoître quel étoit leur pays, il leur demanda, par son Interprête, quelle différence il y avoit entr'eux & les Hollandois, & laquelle des deux Nations étoit la plus puissante. Pyrard ayant répondu naturellement qu'elles ne pouvoient être comparées, & que les forces du Roi de France étoient infiniment superieures : » les Hollandois, repliqua-t-il, » en disent autant de leur Comte Maurice, & les Portugais de leur Roi. A qui » dois-je donc m'en rapporter ? « Les explications de Pyrard furent simples & conformes à la verité. L'Interprête continua de lui demander quels étoient les motifs de son voyage ; & lorsque le Roi eut appris, par ses réponses, qu'il n'étoit venu que dans l'esperance de trouver quelque Vaisseau Hollandois pour retourner en Europe, il lui fit dire que depuis un mois il en étoit passé treize, qui s'étoient rafraîchis dans son Port, & qu'il leur avoit même accordé la permission de bâtir une Forteresse dans ses Etats, mais qu'ils étoient partis avec promesse de revenir l'année suivante ; ce qui n'empêchoit pas que deux François ne pussent demeurer librement à Calecut & s'assurer de ne manquer de rien auprès de lui. Il donna ordre à l'Interprête, qui étoit un Baniane, fort versé dans la langue Portugaise, de prendre soin d'eux & de leur donner un logement commode.

Son entretien avec ce Prince.

Ils furent logés chez un Seigneur Mahométan des plus distingués, & dont la maison étoit une des plus belles du pays. Mais, outre l'incommodité d'être fort éloignés de la Ville & du Palais, elle les exposoit aux artifices des Portugais, qui ne les voyoient pas de bon œil à Calecut. L'Interprête, qui se nommoit *Maniaste*, & qui répondoit fidellement aux intentions du Roi par ses soins, trouva plus de sûreté à les loger dans l'Alfandique. On leur donna un Esclave pour les servir ; & chaque jour ils recevoient chacun deux *Panauts*, qui sont des piéces de monnoie de la valeur de quatre sols, avec tout ce qui étoit nécessaire pour leur nourriture & leur habillement. Ils étoient dans cette situation depuis trois semaines, lorsqu'ils eurent la satisfaction de voir arriver leurs deux autres compagnons, qui avoient suivi leurs traces depuis Moutingué. On ne les reçut pas avec moins de civilité, & le Roi voulut qu'ils fussent logés & traités en commun.

' Ses deux autres compagnons le rejoignent à Calecut.

Leur séjour à Calecut fut d'environ huit mois, que Pyrard employa soigneu-

sement à faire ses observations. Le Roi étoit homme d'esprit & d'un caractere fort affable, sur-tout pour les Etrangers ; mais inconstant dans son amitié comme dans sa haine, & fort emporté dans sa colere ; ce qui le faisoit redouter de tous les Naires. Un jour qu'il s'amusoit en public à voir danser une Comédienne, qui faisoit des sauts & des tours de soupleſſe extraordinaires, il se plaignit plusieurs fois de n'avoir pas la vue assez libre, parce que la foule étoit fort grande entre le lieu du spectacle & la galerie où il étoit avec les Reines. Le bruit & la confusion n'ayant guères permis de l'entendre, il en fut si irrité que saisissant un parasol entre les mains d'un Page, il descendit avec cette arme à la main, & se mit à frapper tous ceux qui se rencontrerent sous ses coups. Il s'engagea si loin dans la presse, que les assistans pressés de fuir par la crainte & le respect, se renverserent misérablement les uns sur les autres, en mettant les deux mains sur la tête pour marquer leur soumission, & formerent pendant quelque-tems un fort étrange spectacle. Toute l'assemblé n'auroit pas manqué de se retirer, s'il n'eût ordonné lui-même que chacun reprît sa place & que la fête fût continuée.

PYRARD. 1607.

Caractere du Roi.

Exemple de ses emportemens.

L'Auteur rapporte un autre exemple des emportemens de ce Prince & de la facilité avec laquelle il revenoit néanmoins à son caractere naturel. Les Seigneurs prenant plaisir à faire des civilités continuelles aux Etrangers, Pyrard & ses compagnons étoient souvent invités à boire ou à manger chez eux, & n'en revenoient pas sans quelques présens de piéces d'or, de toile, de soie, de coton & de fruit. Ils furent un jour conduits à la maison de campagne d'un des premiers Officiers de la Cour, qui commandoit à Calecut dans l'absence du Roi. Cette maison étoit bâtie sur un étang, où deux Seigneurs vinrent se baigner pendant la fête. L'un, qui étoit neveu du Roi, portant une envie secrette à l'autre, lui fit demander comment il avoit la hardiesse de se baigner dans un lieu où il voyoit le neveu de son Maître, & le fit menacer d'une punition humiliante. Ce Seigneur, homme de courage & revêtu d'un office considerable, ne répondit que par un soufflet à celui qui lui apportoit des ordres si mépriſans. Un affront de cette nature porta aussi-tôt le Prince à rassembler imprudemment un grand nombre de gens armés ; & le Seigneur n'ayant pû se dispenser d'appeller aussi ses amis & ses gens à sa défense, il se trouva de part & d'autre une si grande quantité de Naires, que l'Auteur les fait monter à plusieurs mille. Le Roi ne put ignorer long-tems ce tumulte. Il s'en fit expliquer l'origine, & dans la colere qu'il conçut contre son neveu en apprenant qu'il étoit coupable, il ordonna qu'il fut tué sur le champ. Cependant quelques amis de ce Prince l'avertirent assez-tôt pour lui donner le tems de se dérober par la fuite. Il se hâta de traverser une riviere qui fait la séparation des Etats de Chaly & de Calecut. La fureur du Roi ne fit qu'augmenter, lorsqu'il apprit que ses ordres n'avoient pas été exécutés. Cependant le Prince fut reçu en grace peu de tems après, avec plus de cent Naires qui s'étoient attiré la menace du même châtiment pour l'avoir suivi. De tous les Souverains qui regnent dans le Malabar ; c'est-à-dire, depuis Barcelor jusqu'au Cap de Comorin, tels que les Rois de *Cananor*, de Mourtingué, de Badara, de Cochin, de Tananor, de *Coilan* & plusieurs autres, le Samorin est le plus puissant & le plus absolu. La situation de ses Etats est entre Cochin & Cananor.

Autre exemple.

Quoique les Portugais eussent été chassés du pays, il y avoit dans la Ville

PYRARD. 1607. Egliſe Chrétienne de Calecut, gouvernée par deux Jéſuites.

deux Jéſuites ; l'un Italien, l'autre Portugais, tous deux fort bien avec le Roi, qui leur faiſoit une penſion annuelle, outre celle qu'ils recevoient du Portugal. Ils avoient eu la permiſſion de faire bâtir une fort belle Egliſe, environnée de ſon cimetiére ; & le Roi leur laiſſant la liberté d'y prêcher publiquement l'Evangile, ils avoient converti un grand nombre d'habitans. Ces nouveaux Chrétiens venoient ſe loger dans le quartier des Miſſionnaires, qui employoient une partie de leur revenu à leur faire bâtir des maiſons. L'un de ces deux Peres, quoique Portugais, traitoit Pyrard avec affection, le conſoloit dans ſes ennuis, & lui conſeilloit de ſe rendre à Cochin avec des lettres de recommandation qu'il lui offroit pour le Gouverneur. Le Jéſuite Italien étoit fort éloigné de lui marquer tant de bonté. Cependant, après avoir déliberé ſur cette offre avec ſes compagnons, ils réſolurent de l'accepter, à la réſerve du Flamand, qui étant Calviniſte ne voulut pas ſe fier aux Portugais, dont il avoit déja reçu quelques mauvais traitemens. Le Roi & les Seigneurs du pays s'efforcerent d'inſpirer la même défiance à Pyrard. Mais il demeura ferme dans ſa réſolution ; & rien ne s'oppoſant à ſon départ, il prit un paſſeport du Samorin pour tous les lieux de ſa dépendance où il devoit paſſer.

1608. Pyrard & deux de ſes compagnons partent pour Cochin.

On étoit à la fin de Février. Les trois François firent marché avec quelques matelots pour ſe faire tranſporter dans une *Almadie* juſqu'au Port de Cochin, qui n'eſt qu'à vingt lieues de Calecut. Mais ils reconnurent bien-tôt que leurs guides étoient des traîtres. Pyrard étoit convenu avec eux de partir à la haute marée. Ils vinrent l'appeller vers minuit ; & lui laiſſant le tems de faire ſes derniers préparatifs avec ſes compagnons, ils feignirent de l'aller attendre dans le lieu où il devoit s'embarquer. La lune étoit fort claire. Il ſe mit en chemin avec les deux autres François, chargés tous trois de leur bagage ; & ſuivant le bord de la mer, ils marcherent quelque-tems ſans obſtacle. Mais lorſqu'ils furent proche de l'almadie, ils ſe virent environnés tout d'un coup d'une troupe de Chrétiens du pays, amis des Portugais, qui s'étoient mis en embuſcade pour les attendre, & qui fondirent ſur eux en criant *matar*, *matar*, c'eſt-à-dire *tue*, *tue*, & leur donnant même quelques coups pour augmenter leur frayeur. Pyrard s'écria qu'il étoit Catholique, & les ſupplia de ne pas le tuer du moins ſans confeſſion. Ils parurent peu ſenſibles à ſa priere, & le traiterent de *Luthérien*. Enſuite l'ayant ſaiſi au collet, lui & ſes compagnons, ils leur lierent étroitement les mains par derriere, & les menacerent de la mort s'ils ouvroient la bouche pour parler. Ils leur tinrent l'épée ſur la gorge pendant plus d'une heure, pour ſe donner le tems de rendre compte aux Facteurs Portugais du ſuccès de leur entrepriſe. Le Chef de ces brigands étoit un Metif de Cochin, nommé Jean *Furtado*, qui étoit depuis quelque-tems à Calecut pour ſe faire reſtituer un navire que les corſaires voiſins lui avoient enlevé. Auſſi-tôt que ſon meſſager fut revenu, il fit dépouiller les trois François de tout ce qu'ils avoient apporté, & les fit jetter nuds & liés, dans une almadie preſque remplie d'eau, où ils s'imaginerent d'abord qu'on vouloit les noyer. Cependant il leur promit avec ſerment de ne leur faire aucun mal. L'almadie fut miſe en mer. On s'avança juſqu'à la côte de Chaly, où l'on prit terre. Furtado vouloit être informé, par ſes correſpondans de Calecut, ſi le Samorin étoit inſtruit de l'enlevement des François & comment il auroit reçu cette nouvelle.

Ils ſont trahis par les Portugais.

Comment ils ſont traités.

Les éclairciſſemens qu'il reçut, peu de jours après, lui cauſerent peu de ſatisfaction. Ce Monarque n'eut pas plutôt appris avec quelle violence on avoit traité trois Etrangers qu'il protegeoit, que faiſant appeller les deux Jéſuites, le Facteur & tous les Portugais qui étoient à Calecut, il les menaça de toute ſa colere. Les Jéſuites s'excuſerent & rejetterent cette trahiſon ſur Furtado. Il les fit jurer ſur leur livre d'Evangiles qu'ils n'y avoient pas eu de part; & tournant alors tout ſon reſſentiment contre Furtado, il ordonna que le navire qu'il redemandoit fût brûlé ſur le champ & que l'entrée de Calecut lui fût fermée pour jamais. Malgré le chagrin qu'il reçut de ces informations, il donna des habits Portugais à ſes priſonniers, & prenant ſa route par terre, il leur fit traverſer le pays & la ville de Chaly pour ſe rendre à *Tananor*. Les Portugais y avoient, comme à Calecut, une Egliſe, un Jéſuite & un Facteur. Furtado, avant que d'entrer dans la Ville, les fit avertir de ſon arrivée. Mais il apprit avec étonnement qu'un des deux Jéſuites de Calecut y étoit depuis deux jours, & que loin d'approuver ſon entrepriſe, on lui reprochoit d'avoir irrité mal-à-propos le Samorin. Dans cet embarras, il prit le parti de ſe tenir éloigné de Tananor & de faire embarquer les trois François dans une almadie, pour les envoyer à Cochin ſous la conduite de quelques ſoldats. Il les aſſura même qu'ils n'avoient rien à redouter, & qu'il écrivoit au Gouverneur de Cochin des lettres qui leur ſeroient favorables. C'étoit une nouvelle perfidie; car dans l'eſperance de couvrir ſon action & d'en tirer même quelque récompenſe, il marquoit au contraire qu'il les avoit pris ſur mer, où ils avoient tué quantité de Malabares, & qu'ils alloient à *Marquaire-coſté* pour y faire rebâtir la Forteresſe de *Cognaly*, que le Samorin, diſoit-il, avoit promiſe aux Hollandois. En effet, le bruit s'en étoit répandu. Pyrard & ſes compagnons naviguerent le reſte du jour & pendant toute la nuit. Le lendemain, à dix heures, ils arriverent à Cochin.

PYRARD. 1608.

On s'adoucit en leur faveur.

Ils ſont conduits à Cochin & menacés de la mort.

Pendant qu'ils furent gardés ſur le rivage, pour attendre le retour d'un de leurs guides, qui étoit allé porter au Gouverneur la lettre de Furtado, ils admirerent la foule du peuple, que la curioſité amenoit pour les voir. Chacun leur diſoit qu'ils ſeroient pendus le lendemain, & leur montroit une grande place, à droite de la riviere en entrant dans la Ville, où l'on voyoit encore au gibet deux ou trois Hollandois, qui avoient eu depuis peu le même ſort. Leurs habits n'étoient qu'une ſimple piece de coton; car, en les congédiant, Furtado leur avoit ôté ceux qu'il leur avoit fait prendre à Chaly. Bien-tôt ils virent paroître un Sergent Portugais, accompagné de ſept ou huit Eſclaves armés de pertuiſanes, qui les conduiſit chez le Gouverneur. Ils y furent interrogés, & leurs réponſes furent regardées comme autant d'impoſtures. Cependant la femme & les filles du Gouverneur, qui obtinrent la liberté de les voir & dont Pyrard admira la beauté, parurent touchées de quelque ſentiment de compaſſion, qui les auroit portées, dit-il, à leur faire du bien, ſi la crainte ne les eût arrêtées. Ils furent menés de-là chez l'*Oydor de cidade*, ou le Juge criminel, pour être traités comme des voleurs; mais heureuſement cet Officier refuſa d'être leur Juge, parce qu'ils étoient priſonniers de guerre. Enfin le Gouverneur les fit conduire dans la priſon publique, pour attendre l'occaſion de les envoyer à Goa, devant le Tribunal du Viceroi des Indes.

Le Gouverneur les fait renfermer.

La priſon de Cochin ſe nomme le *Tronco*. C'eſt une grande & haute Tour

Priſon de Cochin.

PYRARD. 1608.

quarrée, ſous le toit de laquelle eſt un plancher, avec une eſpece de trappe qui ferme à clef, & par où l'on deſcend les priſonniers ſur une planche ſoutenue par quatre cordes. On les retire de même. La profondeur de cette eſpece de puits eſt de ſix à ſept toiſes. Il n'a pas de porte par le bas, & ne reçoit le jour que par une grande fenêtre pratiquée dans le mur, qui eſt d'une braſſe & demie d'épaiſſeur & fermée par de gros barreaux de fer, au travers deſquels on peut paſſer un pain de la groſſeur de deux livres. C'eſt par cette ouverture que le geolier fournit aux captifs, avec une ſorte de pelle à long manche, ce qu'on juge à propos de leur accorder. La grille de fer eſt triple; c'eſt-à-dire, qu'il y en a une en dedans, une en dehors & une autre au milieu. Pyrard ne peut s'imaginer qu'il y ait de plus effroyable priſon dans le reſte du Monde. Lorſqu'on l'eut fait monter au ſommet de la Tour avec ſes compagnons, on écrivit leurs noms ſur le regiſtre commun. Ils obſerverent que ce ſommet étoit une autre priſon; & leur eſperance, pendant quelques momens, fut de n'être pas menés plus loin. Ils y trouverent un Hollandois qu'ils avoient vû aux Maldives, où il avoit perdu ſon Vaiſſeau, & qui avoit été tiré depuis peu de la priſon d'en bas en faveur d'une violente maladie, à la recommandation des Jéſuites. Mais ils furent beaucoup plus ſurpris d'y voir un Gentilhomme qui avoit été à Marſeille, & qui parlant bien la langue Françoiſe, leur demanda des nouvelles de M. le Duc de Guiſe, au ſervice duquel il avoit été. Il leur fit préſent d'une piece d'or, de la valeur d'une *Cruzade*. Enfin le geolier les fit deſcendre dans la priſon inferieure, qui contenoit alors cent vingt ou trente priſonniers, tant Portugais que Metifs & Indiens, Chrétiens, Mahométans & Gentils. L'uſage, entre ces malheureux, eſt de choiſir parmi eux un ancien auquel ils obéiſſent. Chacun lui paye un droit d'entrée, dont il donne la moitié au geolier, & ſur lequel il eſt obligé d'entretenir une lampe devant une image de Notre-Dame. La Meſſe ſe dit tous les jours de Fête, du côté extérieur de la grille. Comme ce lieu eſt le plus ſale & le plus infect qu'on puiſſe ſe repréſenter, on a beſoin d'une force extraordinaire pour réſiſter long-tems aux vapeurs empoiſonnées qu'on y reſpire. La lampe qu'on y entretient allumée pendant toute la nuit s'éteint ſouvent faute d'air. On eſt forcé, par l'excès de la chaleur, d'être nud jour & nuit. A la verité quelques Eſclaves, payés par l'ancien, rafraîchiſſent tout le monde avec un éventail. Mais le principal ſoulagement, ſans lequel on périroit dès les premiers jours, vient d'une Confrérie Portugaiſe de ſa Miſéricorde, qui donne tous les jours à chaque priſonnier Chrétien un demi-*tengue*, c'eſt-à-dire, la valeur de cinq ſols; & aux autres, une fois le jour du riz cuit & du poiſſon. On fournit auſſi de l'eau pour ſe laver. Pyrard & ſes deux compagnons n'eurent pas demeuré neuf ou dix jours dans cet horrible cachot, qu'ils ſe trouverent le corps enflé & couvert de bubes fort douloureuſes.

Uſages & miſeres de cette priſon.

Quelques priſonniers Portugais leur conſeillerent d'écrire aux Peres Jéſuites du Collége de Cochin. Le Superieur ne tarda point à les venir viſiter; & les ayant reconnus François & Catholiques, il entreprit d'obtenir leur liberté. Le Gouverneur lui répondit qu'ayant déja écrit au Viceroi, il n'en étoit plus le maître; mais que ſon deſſein étoit de les envoyer à Goa, & que dans l'intervalle il conſentoit qu'ils fuſſent élargis, à condition que les Jéſuites s'obligeroient à les repréſenter. Ainſi, quittant leurs chaînes, ils furent aſſez bien traités

Pyrard s'adreſſe aux Jéſuites, dont il éprouve la charité.

traités jusqu'à leur départ ; & l'usage que Pyrard fit de sa liberté, fut pour observer ce qu'il y a de remarquable à Cochin. PYRARD. 1608.

Il s'étoit passé environ deux mois, lorsqu'on vit arriver une Flotte de cinquante navires Portugais, qui venoient du Cap de Commorin & de Point de Galle dans l'Isle de Ceylan. Elle s'arrêta au Port de Cochin pour y prendre des rafraîchissemens. Le Viceroi des Indes armoit tous les ans, vers le commencement de l'été, qui arrive au mois de Septembre, une Flotte de cent galiotes, avec trois ou quatre galeres, dont il envoyoit la moitié vers le Nord, jusqu'à Diu & Cambaye, pour garder la côte & se saisir des Vaisseaux qui tenoient la mer sans passeport. L'autre moitié étoit envoyée dans la même vûe vers le Sud, jusqu'au Cap de Commorin & l'Isle de Ceylan. Ainsi la navigation n'étant ouverte que pour les Portugais & leurs amis, les Arabes & les Insulaires de Sumatra, qui étoient en guerre continuelle avec eux, n'osoient sortir de leurs Ports sans être en état de leur résister.

Il est envoyé à Goa. Ce qu'il souffre dans cette route.

La Flotte Portugaise devoit retourner à Goa, qui n'est qu'à cent lieues de Cochin, au Nord. Pyrard ayant employé les Jésuites pour obtenir d'y être embarqué avec ses compagnons, cette grace leur fut accordée ; mais le Gouverneur de Cochin commença par leur faire remettre, aux pieds, des fers qui pesoient trente ou quarante livres, & les livra dans cet état au Général. Pyrard eut le malheur d'être mis dans la galiote d'un Capitaine barbare, qui se nommoit *Pedro Doderoso*, & qui le prenant pour Hollandois le traita pendant toute sa navigation avec la derniere cruauté. D'autres incidens le jetterent dans une mortelle maladie, à laquelle il eut mille fois succombé sans le secours d'un Religieux Dominiquain, dont il reçut tous les bons offices de la charité. Les Portugais mouillerent à Gananor, qui est éloigné de Cochin d'environ quarante lieues ; & ne s'y étant arrêtés que trois jours, ils arriverent à Goa au commencement de Juin.

Il arrive à Goa.

§. II.

Arrivée de l'Auteur à Goa.

Etat de sa santé, qui le reduit à l'hôpital.

Tant d'infortunes & de maladies avoient réduit Pyrard & l'un de ses compagnons dans un si triste état, que lorsqu'on voulut leur ôter leurs fers pour les conduire devant le Général, il leur fut impossible de marcher. Un reste d'humanité fit prendre le parti de les porter à l'Hôpital du Roi. On les y plaça d'abord à la porte, sur des siéges, pour attendre les Officiers qui devoient leur en permettre l'entrée. Ils furent si frappés de la beauté de l'édifice, qu'ils le prirent moins pour un Hôpital que pour un vaste Palais. Cependant ils remarquerent au-dessus de la porte l'inscription d'*Hôpital du Roi*, avec les armes de Castille & de Portugal, & une sphere. On les fit bien-tôt entrer dans un grand portique, où les Médecins vinrent les visiter. De-là ils furent transportés par un grand escalier de pierre dans la chambre où ils devoient être traités ; & le Directeur général, qui étoit un Jésuite, ordonna qu'on leur fournît promptement toutes les commodités qui étoient convenables à leur situation.

Beauté de ce lieu.

Ce n'est pas sans raison que l'Auteur s'attache à de si légeres circonstances. Comme il ne croit pas qu'il y ait au monde un Hôpital comparable à celui de

PYRARD. 1608. Description de l'Hôpital de Goa.

Goa, il en donne une description dont il espere que l'utilité se fera sentir, pour le bien public, à toutes les Nations où son Ouvrage sera connu. Cet édifice est de fort grande étendue & situé sur le bord de la riviere. C'est une fondation des Rois de Portugal, avec un revenu de vingt-cinq mille *Pardos*, qui valent, dit-il, chacun vingt-cinq sols de notre monnoie & trente-deux du pays, mais fort augmenté par les libéralités de divers Seigneurs. D'ailleurs, le seul fond royal est un revenu considérable dans un pays où les vivres sont à très-bon marché ; & l'excellente administration des Jésuites qui le gouvernent, sert encore à le multiplier de jour en jour. Ils envoient jusqu'à Cambaye, pour en faire apporter le froment & d'autres provisions. Les autres Officiers sont des Portugais & des Esclaves Chrétiens. Il y a quantité de Médecins, de Chirurgiens & d'Apoticaires, qui sont obligés, deux fois le jour, de visiter les malades ; mais aussi le nombre en est fort grand, quoiqu'on n'y reçoive pas les Indiens, qui ont un Hôpital à part, ni les femmes, qui sont aussi dans un bâtiment séparé. Lorsque Pyrard y fut admis, on en comptoit quinze cens, tous Portugais & la plupart soldats. Ils ont chacun leur lit, à deux pieds l'un de l'autre, composé de plusieurs matelats de coton & de taffetas. Les bois ont peu d'élévation, mais ils sont peints fort proprement de diverses couleurs. Chaque espece de maladie a des chambres qui lui sont propres, & l'on n'y dresse des lits qu'à mesure qu'il y entre des malades. Tout le linge est de coton, fort fin & fort blanc. On commence par raser le poil à ceux qui arrivent, dans toutes les parties du corps. On les lave soigneusement ; après quoi rien n'est épargné pour les entretenir dans cette propreté. Le nombre des commodités qu'on leur fournit forme un détail surprenant, & tout est changé de trois en trois jours. Les Etrangers n'ont la liberté d'entrer dans l'Hôpital que le matin, depuis huit heures jusqu'à onze, & l'après-midi depuis trois jusqu'à six. Il est permis aux malades de manger avec leurs amis ; & quand les serviteurs s'apperçoivent qu'un ami vient les visiter, ils apportent quelque chose de plus que l'ordinaire. Ils donnent du pain autant qu'on en demande. Les pains y sont petits, & l'on en porte trois ou quatre à un malade, quoique le plus souvent il n'en puisse manger qu'un. Ce qui est desservi ne se présente jamais deux fois. On ne donne jamais moins d'un poulet entier, rôti ou bouilli ; & chacun obtient ce qu'il demande, riz, excellens potages, œufs, poisson, confitures, & toutes sortes de chairs & de fruits, à moins que le Médecin ne lui en ait interdit l'usage. Les plats & les assiettes sont de porcelaine de la Chine. Après les repas, un Officier Portugais demande tout haut dans chaque chambre, si chacun a reçu sa nourriture ordinaire, & s'il y a quelque sujet de plainte.

Les bâtimens sont d'une grande étendue. On y voit quantité de galeries, de portiques & d'agréables jardins, où les malades qui commencent à se rétablir ont la liberté d'aller respirer l'air. On leur fait changer de chambre à mesure qu'ils commencent à se porter mieux, & chacun est placé avec ceux qui sont au même degré de convalescence. Au milieu de l'Hôpital est une grande cour, bien pavée, dont le centre est un bassin d'eau, où les malades vont quelquefois se baigner. Toutes les parties de l'édifice sont éclairées la nuit par un mélange de lampes, de lanternes & de chandelles. Au lieu de verre, les lanternes sont d'écailles d'huîtres, comme toutes les vîtres des Eglises &

des maisons de Goa. Les galeries sont revêtues de fort belles peintures, dont les sujets sont tirés de l'Histoire-Sainte. L'Hôpital a deux Eglises, éclatantes de richesses & d'ornemens. En un mot, l'air de grandeur, de propreté & d'abondance qui regne dans cette belle fondation, forme un spectacle si magnifique, que le Viceroi, l'Archevêque & les principaux Seigneurs de Goa vont souvent s'y promener. PYRARD, 1608.

Dans l'espace de vingt jours, Pyrard & son compagnon se trouverent si parfaitement rétablis, qu'osant se promettre tout de l'humanité de leurs hôtes, ils ne douterent pas que de si heureux commencemens ne fussent comme le prélude de leur liberté. On leur avoit même envoyé le troisiéme François, qui ne se louoit pas moins des soins qu'on avoit eus de sa santé, quoiqu'il ne fût malade que de fatigue. Ils se joignirent tous trois pour demander au Directeur la permission de se retirer. Loin de paroître empressé à les satisfaire, le Directeur employa, pendant trois mois, divers prétextes pour retarder leur départ. Il n'ignoroit pas, remarque Pyrard, de quelle maniere ils devoient être traités. Enfin, cédant à leurs instances, il leur dit de le suivre, puisquils desiroient si ardemment de sortir. Il les mena dans un magasin, où il leur fit donner des habits neufs, & à chacun un *Pardo*, ou trente-deux sols du pays. Il les pressa de déjeuner, malgré l'impatience qu'ils avoient de le quitter; & paroissant s'attendrir sur leur sort, il leur donna sa bénédiction. A peine se fut-il éloigné de leurs yeux, qu'ils se virent rudement saisis par deux Sergens accompagnés de leurs records. On leur lia les mains, & sans écouter leurs plaintes on les conduisit dans une des prisons de la Ville. Le geolier & sa femme étoient Metifs. Ayant appris que ces trois Etrangers étoient François & Catholiques, ils les traiterent avec assez de douceur; & les prisons de Goa sont d'ailleurs moins rigoureuses & moins infectes que celle de Cochin. L'ordonnance du Roi de Portugal oblige de nourrir tous les prisonniers de guerre & les Etrangers; mais une partie de l'argent qu'on leur destine est dérobée par les Officiers. Cependant les Confreres de la Miséricorde y suppléent généreusement. Pyrard se trouva moins misérable qu'il ne s'y étoit attendu. Après avoir passé un mois dans cette situation, il fut reconnu pour François par un Jésuite, qui venoit visiter les prisonniers; & dans l'entretien qu'il eut avec lui, il apprit qu'il y avoit au Collége de S. Paul de Goa un Jésuite François, qui se nommoit le Pere Etienne *de la Croix*. Il ne balança point à lui écrire; & dès le lendemain cet honnête Missionnaire étant venu à la prison, le consola non-seulement par ses exhortations, mais par la communication même de sa bourse, & plus encore par la promesse de demander au Viceroi sa liberté & celle de ses compagnons. Il étoit de Rouen. Son zéle se refroidit si peu, qu'il ne cessa pas d'importuner, pendant l'espace d'un mois, le Viceroi & l'Archevêque. On lui répondit long-tems que les trois François méritoient la mort; qu'ils étoient venus aux Indes contre l'intention de leur propre Roi, & depuis la conclusion de la paix entre l'Espagne & la France. Le Viceroi paroissoit résolu de les envoyer en Espagne, pour y être jugés par le Roi même. Mais le Jésuite mit tant d'ardeur dans ses instances, qu'il obtint enfin la liberté des trois prisonniers.

Fausses espérances des deux François.

Ils sont remis en prison.

Par quel hazard ils sont délivrés.

Ils se crurent sortis du tombeau. Cependant leur sort, en revoyant la lumiere, fut d'être réduits à la qualité de soldats dans les troupes Portugaises,

PYRARD. 1608.

& de vivre deux ans à Goa de la paie commune. Ils trouvoient à la verité beaucoup de ſecours dans les maiſons des Seigneurs, où l'uſage du pays n'eſt pas d'épargner les vivres. Mais ils furent obligés de ſuivre leur corps dans diverſes expéditions juſqu'à Diu & Cambaye, & du côté oppoſé juſqu'au Cap de Commorin & l'Iſle de Ceylan. Ce fut dans les intervalles de ces courſes que Pyrard s'attacha ſouvent à recueillir ce qu'il obſervoit de plus remarquable dans la Capitale des Indes Portugaiſes. Il confeſſe néanmoins que s'il lui étoit reſté quelqu'eſperance de revoir jamais ſa Patrie, il auroit apporté beaucoup plus de ſoin à ce travail. Mais depuis le jour de ſon naufrage, il avoit vû ſi peu d'apparence à ſon retour, qu'il ne s'étoit jamais flatté ſérieuſement d'une ſi douce idée. D'ailleurs les Portugais ſont ſi jaloux de tout ce qui appartient à leurs établiſſemens, que s'ils euſſent pû ſoupçonner d'y porter un œil trop curieux, il devoit s'attendre à périr miſérablement dans les horreurs d'une éternelle priſon. Divers exemples lui ſervoient de leçons. Il ſçavoit qu'ayant pris vers la côte de Melinde, la chaloupe d'un navire Anglois, dans laquelle ils avoient trouvé un matelot de cette Nation la ſonde à la main, ils avoient ôté la vie à ce malheureux par un cruel ſupplice. Ainſi, loin de chercher à leur faire prendre une haute idée de ſon eſprit, il affectoit d'en marquer peu, juſqu'à feindre de ne ſçavoir lire ni écrire, & de ne pas entendre la langue Portugaiſe. Il exécutoit leurs ordres avec une ſoumiſſion aveugle; & s'il découvroit quelque marque de haine ou de mauvaiſe diſpoſition pour lui, il ne dormoit tranquillement qu'après avoir obtenu par ſes ſervices l'amitié de ceux qu'il redoutoit. » Malgré toutes ces humiliations, il lui eſt impoſſible, dit-» il, d'exprimer les affronts, les injures & les opprobres qu'il eſſuya dans une » ſi longue captivité.

Ils ſont engagés dans les troupes Portugaiſes.

Remarques de l'Auteur ſur ſa ſituation.

Pendant ſon ſéjour à Goa, il apprit de quelques Anglois, qui avoient été faits priſonniers dans la Riviere de Surate, que le *Croiſſant*, l'un des deux Vaiſſeaux avec leſquels il étoit parti de S. Malo, avoit mouillé dans l'Iſle de Sainte Hélene à ſon retour, & que ſe trouvant en fort mauvais état il avoit tenté de ſurprendre un navire Anglois qui avoit relâché dans la même rade. Les Anglois, plus foibles d'hommes, ſe déroberent pendant la nuit. Le *Croiſſant*, qui faiſoit eau de toutes parts, ne put arriver en France, & ne ſauva ſes marchandiſes que par un évenement dont l'Auteur fut informé dans un autre lieu. Il apprit auſſi, à Goa, que le Maître de ſon propre Vaiſſeau & les onze matelots qui s'étoient échappés des Maldives, étoient arrivés à Ceylan, pays de la dépendance des Portugais; mais que le Maître y étoit mort de maladie avec quelques autres, & que de ceux qui reſtoient, les uns s'étoient embarqués pour le Portugal, & les autres avoient pris parti dans les troupes de la même Nation.

Sort du Croiſſant & des douze François qui s'étoient ſauvés des Maldives.

La qualité de ſoldat faiſant auſſi toute la fortune de Pyrard, il fut obligé de ſuivre les armées Portugaiſes dans pluſieurs courſes, qui lui donnerent occaſion de viſiter non-ſeulement la côte où Goa eſt ſituée, mais encore l'Iſle de Ceylan, Malaca, Sumatra, Java, pluſieurs autres Iſles de la Sonde, & les Moluques. Ceylan lui parut une fort grande Iſle. Il lui donne ſon étendue du Midi au Septentrion. Sa pointe auſtrale regarde le Cap de Commorin, entre lequel & la côte de l'Iſle, la mer eſt ſi baſſe que les navires n'y peuvent paſſer. C'eſt, au jugement de Pyrard, la plus belle & la plus fertile partie du Mon-

Voyage de Pyrard en qualité de ſoldat dans l'Iſle de Ceylan.

de. Les Portugais y avoient deux Forteresses, Colombo & Point de Galle, gardées toutes deux par quelques troupes, dont la plupart des soldats sont des criminels, auxquels ce bannissement tient lieu du supplice qu'ils ont mérité. Leur Commandant général se nommoit *Dom Jerôme Azebedo*. Entre plusieurs Rois qui gouvernent l'Isle, les Portugais en avoient enlevé un & l'avoient mené à Goa, où l'ayant converti au Christianisme ils lui avoient donné une pension considérable pour son entretien. Ensuite, dans la confiance qu'une longue habitude leur fit prendre à son caractere, il fut renvoyé à Ceylan, de l'avis du Conseil des Indes, pour y commander sous la protection du Roi d'Espagne. Mais à peine y eut-il passé deux ans, qu'ayant abandonné la Foi Chrétienne il fit la guerre aux Portugais. Il avoit pris au Baptême le nom de Dom Juan, & ses Etats étoient aux environs de Point de Galle, qui est un Cap fort avancé au Midi. Vers le même tems, trois Vaisseaux Hollandois mouillerent l'ancre à Point de Galle; & n'ignorant pas la trahison de Dom Juan, ils se flatterent de la faire tourner à l'avantage de leur Nation en succédant aux droits des Portugais. L'amitié fut aisément contractée. Les Hollandois, séduits par de belles promesses, descendirent librement, & leur Général ne fit pas difficulté d'assister avec plus de soixante de ses gens à un festin solemnel que le Roi lui offrit dans son palais. De part & d'autre, il ne manqua rien aux apparences de bonne foi, ni à la magnificence de la fête. Mais, pendant le dessert, tous les Hollandois furent massacrés. Leurs navires auroient été saisis, si quelques matelots heureusement échappés n'y fussent retournés assez tôt pour faire couper les cables & mettre à la voile, en abandonnant les autres. Dom Juan se proposoit, par cette perfidie, de faire sa paix avec les Portugais; & Pyrard apprit d'eux-mêmes, non-seulement qu'ils avoient mis leur réconciliation à ce prix, mais qu'ils lui avoient promis une partie des richesses Hollandoises à condition qu'il leur livrât les trois navires. Ces Rois de Ceylan étoient si peu fidéles dans leurs traités & leurs alliances, que les Portugais avoient pris le parti de leur faire continuellement la guerre. Elle étoit cruelle; car outre les rencontres, qui étoient sanglantes dans un pays couvert, où il falloit toujours marcher la hache & la serpe à la main, il n'y avoit aucune convention d'humanité pour les prisonniers. Les Portugais tuoient sans pitié tous ceux qu'ils ne jugeoient pas propres pour l'esclavage, & les Insulaires coupoient le nez aux Portugais dont ils ne pouvoient tirer de service, par un principe de la religion du pays, qui ne leur permet pas de tuer un prisonnier sans défense. Pyrard admire que les deux garnisons Portugaises n'eussent jamais été forcées par leurs ennemis, quoique les Forteresses fussent exposées à des siéges continuels (31).

PYRARD. 1609.

Trahison d'un Roi qui s'étoit fait Chrétien.

De Ceylan, la Flotte se rendit à Malaca, Ville que les Portugais avoient fortifiée soigneusement, comme la principale clef de la navigation & du commerce à la Chine, au Japon, aux Moluques & dans toutes les Isles voisines de la Sonde. Aussi passoit-elle alors pour la plus riche des Indes, après celles de Goa & d'Ormuz. Elle apportoit tant d'incommodité aux Anglois & aux Hollandois, que peu d'années auparavant ces derniers l'avoient attaquée avec toutes les forces qu'ils avoient dans ces mers; mais ils avoient été forcés de lever le siége par Alphonse de Castro, quoiqu'ils eussent détruit une partie

L'Auteur visite Malaca.

(31) On verra le détail de ces évenemens dans d'autres Relations.

PYRARD. 1609.

de ſa Flotte, dans un combat ſi opiniâtre, que tous les Capitaines Portugais avoient ordre de ſe brûler ou de ſe perdre, pour détruire un navire ennemi. Malgré la richeſſe de Malaca, qui y attire un prodigieux nombre d'Etrangers, le ſéjour en eſt ſi dangereux, qu'après y avoir paſſé quelques années on n'en ſort qu'avec une couleur plombée & des infirmités qui durent toute la vie. Les uns y perdent les cheveux, d'autres la peau. Pyrard obſerva que les Naturels mêmes y ſont ſujets à quantité de maladies, & regarde ce lieu comme le plus mal-ſain des Indes.

Iſles de Madura & de Bally.

Il ne fit que paſſer à la vûe des deux grandes Iſles de Sumatra & de Java, pour aller mouiller dans celle de *Madura*, qui eſt au Nord de la ſeconde. Elle eſt petite, mais ſi fertile en riz, qu'elle en fournit pluſieurs Iſles voiſines. Sa Ville, qui ſe nomme *Arosbay*, eſt agréablement bâtie & revêtue de bonnes murailles. Les habitans ſont armés & vêtus à la maniere des Javanois. L'Iſle de *Baly*, où la Flotte alla prendre des rafraîchiſſemens, & qui eſt à l'Orient de Java, eſt abondante en volaille & en excellens porcs. Enfin l'on toucha aux Moluques, d'où l'on revint au Port de Goa.

Voyage d'Ormuz & de Cambaye.

Commerce d'Ormuz.

Dans un autre voyage, Pyrard ſuivit les Portugais à Ormuz & à Cambaye. La petite Iſle qui porte le nom d'Ormuz, étoit alors, après Goa, le plus riche établiſſement des Portugais dans les Indes, parce que c'étoit le paſſage de toutes les marchandiſes des Indes, de la Perſe, de la Syrie & de tout le Levant dans le Commerce mutuel de toutes ces régions. Il venoit d'Ormuz à Goa des perles fines, qui ſe pêchent dans ce détroit, & qui ſont les plus groſſes, les plus nettes & les plus précieuſes de l'univers. Il en venoit quantité d'une monnoie d'argent qui s'appelle *Larins d'Ormuz*, & qui paſſe pour le meilleur argent du Monde; des ſoies de Perſe, en fil & en étoffe; des tapis d'un travail admirable; des chevaux d'Arabie & de Perſe, tout couverts de riches harnois d'or, d'argent, de ſoie & de perles, & plus eſtimés encore à Goa par leur propre beauté; toutes ſortes de ſucre, de conſerves, de marmellades, de paſſes ou de raiſins ſecs de Perſe & d'Ormuz; quantité d'excellentes dattes; des camelots ondés de Perſe & d'Ormuz, faits de la laine de ces grands moutons qui n'ont pas la laine friſée comme les nôtres; d'autres étoffes & toutes ſortes de capes & de manteaux de la même laine. Mais rien ne cauſa plus d'admiration à l'Auteur que la multitude & la variété infinie de drogues, tant médicinales qu'aromatiques, qui ſe raſſembloient de toutes parts dans la Ville d'Ormuz. Il ne lui parut pas ſurprenant que les Gouverneurs à la fin de leur adminiſtration, qui dure trois ans, revinſſent avec plus de ſix cens mille écus dans leurs coffres. Celui qui l'étoit alors ſe nommoit *Dom Pedro de Coutinho*. Comme il touchoit à la fin de ſon terme, il prit l'occaſion de la Flotte pour retourner à Goa. Dom André Furtado de Mendoza, Viceroi des Indes, voulut emprunter de lui cinquante mille écus, qu'il promettoit de lui faire rendre en Portugal. Il le refuſa; & le Viceroi lui ayant repréſenté que c'étoit pour le payement d'une armée navale, qu'il étoit obligé d'envoyer contre les Malabares, Coutinho répondit qu'il étoit capable d'équiper lui-même une armée & de la conduire pour le ſervice du Roi, mais qu'il ne ſe repoſoit pas de l'emploi de ſon argent ſur le zéle d'autrui. L'Auteur raconte que le frere du Roi d'Ormuz avoit pris le parti de ſe rendre à Goa dans un navire chargé de richeſſes, ſous prétexte d'embraſſer le Chriſtianiſme, mais

Richeſſe des Gouverneurs Portugais d'Ormuz.

au fond parce qu'il avoit eu quelque démêlé avec le Roi ſon frere. Il avoit demandé du ſecours aux Portugais pour obtenir le partage de ſa naiſſance, & la Flotte où Pyrard étoit embarqué lui fit rendre la juſtice qu'il deſiroit. Mais pendant qu'il étoit à Goa, où il différoit de jour en jour à recevoir le Baptême, il ſe rendit coupable d'un crime qui bleſſe la nature, avec un jeune Ecolier Portugais qu'il avoit ſéduit par ſes préſens. L'Inquiſition le fit arrêter. En vain ſe hâta-t-il de ſe faire baptiſer par les Jéſuites & promit-il cinq cens mille écus à l'Egliſe. C'étoit offrir ce qu'on étoit sûr d'obtenir par ſon ſupplice. Il fut condamné au feu, & le jeune Portugais fut abandonné aux flots de la mer dans un tonneau.

PYRARD. 1609.

L'Inquiſition condamne au feu le frere du Roi d'Ormuz.

La Flotte ayant relâché à Cambaye, Pyrard n'y trouva pas moins de ſujets d'admiration qu'à Ormuz, dans la beauté de la Ville & dans la grandeur du Commerce. C'eſt le lieu du monde où l'on ſe connoît le mieux en perles & en toutes ſortes de pierreries, & c'eſt auſſi, de toutes les Indes, le pays dont les habitans ont le plus de politeſſe. Ils envoient deux fois l'année, à Goa, juſqu'à trois ou quatre cens Vaiſſeaux, qui portent le nom de *Caſſiles* de Cambaye, & qui ſont attendus des Portugais comme la Flotte des Indes l'eſt en Eſpagne. *Cambaye* eſt d'ailleurs un grand Royaume, dont la Ville capitale porte le nom. Elle eſt ſituée au fond d'un golfe, qui a vingt lieues de largeur à ſon embouchure. On rencontre, au Nord, à vingt lieues de l'entrée du golfe & fort près de la terre, l'Iſle de Diu, célebre établiſſement des Portugais. Depuis Cambaye juſqu'à Goa, ils n'avoient ſur la même côte que trois autres Forteresſes; *Daman*, *Baſſains* & *Chaul*; car *Dabul*, qui ſuit Chaul, n'étoit pas de leur dépendance, quoiqu'ils y euſſent un Facteur. La Flotte mouilla ſucceſſivement dans tous ces Ports. Daman fournit beaucoup de riz à Goa. Baſſains envoie du bois de conſtruction pour les maiſons & les navires, avec une ſorte de pierre de taille, belle & dure, dont les Egliſes & les Palais de cette ſuperbe Ville ſont bâtis. Chaul, beaucoup plus riche par la variété & l'abondance de ſes marchandiſes, donne particuliérement une eſpece de ſoie, qui eſt plus eſtimée à Goa que celle de la Chine.

Cambaye & Diu.

Daman, Baſſains & Chaul.

A l'approche de l'hyver, les Portugais ne penſerent qu'à prévenir les vents, qui deviennent réguliérement contraires dans ces mers. Le Général, ſatisfait des ſervices de Pyrard, lui avoit promis ſa recommandation auprès du Vice-roi, pour lui faire obtenir la liberté de retourner en Europe au départ des caraques. Ses compagnons étant compris dans cette promeſſe, ils formoient tous trois les mêmes vœux pour l'heureuſe navigation de la Flotte, & le moindre vent qui pouvoit les éloigner de Goa leur cauſoit de mortelles allarmes. Ils y arriverent enfin. Mais tandis qu'ils ſe repaiſſoient de leurs eſpérances, le Viceroi, ſur quelque défiance qu'il conçut des Etrangers qui ſe trouvoient dans la Ville, fit arrêter tous ceux qui n'étoient pas venus aux Indes dans les navires de Portugal. Quelques Anglois arrivés nouvellement, furent conduits les premiers dans une étroite priſon, & les trois François ne furent pas exempts du même ſort. Il fallut recourir aux Jéſuites, qui recommencerent leurs ſollicitations à la Cour du Viceroi. Pyrard nomme le Pere Gaſpard *Aleman*, qu'on honoroit du titre de Pere des Chrétiens; le Pere Thomas *Stevens* (32), Anglois de nation; le Pere Jean *de Cenes*, de Verdun; le

Pyrard eſt remis en priſon lorſqu'il croit toucher à ſa liberté.

(32) C'eſt un témoignage en faveur de ce Miſſionnaire, dont on a vû la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

JAVRARD. 1609.

Pere Nicolas *Trigaut*, de Douai ; & le Pere Etienne *de la Croix*, de Rouen. Leur zéle fut ſi actif & ſi preſſant, que dans l'eſpace de ſix ſemaines il fit ouvrir aux trois François les portes de leur priſon.

Arrivée des caraques du Portugal.

Avant la fin de l'hyver, on vit arriver au Port de Goa quatre grandes caraques, chacune de port d'environ deux mille tonneaux. Elles étoient parties de Liſbone au nombre de cinq ; mais ayant été ſéparées par les tempêtes à la hauteur du Cap de Bonne-Eſperance, *Dom Manuel Meneça*, leur Amiral ou *Capitaine-major*, ignoroit ce que la cinquiéme étoit devenue. Chacun de ces bâtimens portoit juſqu'à mille perſonnes, tant ſoldats & matelots, que Gentilshommes & Marchands ; mais à peine en reſtoit-il trois cens ſur chaque caraque, & la plupart accablés de maladies. Ils apportoient un Edit du Roi d'Eſpagne, qui portoit défenſe au Viceroi de ſouffrir qu'aucun François, Anglois ou Hollandois s'arrêtât dans les Indes ; avec ordre de faire embarquer, ſous peine de mort, ceux qui pouvoient s'y trouver, comme autant d'eſpions qui n'y demeuroient que pour reconnoître le pays.

Difficultés qui arrêtent encore l'Auteur.

Pyrard conjura les Jéſuites de ſaiſir cette ouverture. Ils y étoient portés, dit-il, par leur propre interêt ; car aſſiſtant les trois François comme leurs freres, c'étoit un fardeau continuel dont ils ſouhaitoient de ſe voir délivrés. Mais ce n'étoit pas aſſez de faire conſentir le Viceroi à leur départ, il falloit un ordre de ſa main pour leur procurer les moyens de vivre. Les Capitaines de Goa, qui en connoiſſoient la difficulté, s'efforçoient d'engager Pyrard à faire avec eux le voyage de Mozambique & de Sofala. Cependant les Jéſuites le ſoutenant toujours dans la réſolution de partir, & lui faiſant tout craindre d'un plus long ſéjour parmi les Portugais, il les pria de le préſenter au Viceroi avec ſes deux compagnons. Ce Seigneur, qui venoit de ſucceder à Dom Furtado de Mendoza, fut étonné de voir paroître devant lui trois François. Il croyoit qu'aucun Vaiſſeau de cette Nation n'avoit pas encore pénetré dans les Indes Orientales. Mais, apprenant de quelle maniere ils y étoient venus & le long ſéjour qu'ils y avoient fait, il leur promit leur congé & des vivres pour le voyage.

Il obtient enfin la liberté de partir.

L'ancien Viceroi prend le commandement des caraques.

Quatre mois furent employés à réparer les caraques. Elles furent équipées pour le retour & chargées de poivre. Dom Antoine Furtado de Mendoza, qui ſortoit de l'adminiſtration, en devoit prendre le commandement juſqu'à Liſbone. On étoit perſuadé que ce Seigneur, qui étoit malade depuis long-tems, avoit été empoiſonné par la main d'une femme. L'uſage des poiſons lents eſt commun dans les Indes. C'étoit néanmoins un des plus grands Hommes que le Portugal eût employé dans la dignité de Viceroi. Il étoit venu fort jeune à Goa, & la fortune l'avoit accompagné dans toutes ſes guerres. Le Roi d'Eſpagne ne l'avoit rappellé que ſur ſa réputation, & par le deſir de voir un Sujet dont il avoit reçu d'importans ſervices. Auſſi promettoit-il au peuple, dont il étoit adoré, de revenir aux Indes lorſqu'il auroit ſatisfait aux ordres du Roi. Mais il n'acheva pas ſon voyage. La mort le ſurprit ſur mer, à la vûe des Iſles Açores.

Malgré les promeſſes du Viceroi, Pyrard & ſes compagnons ne purent obtenir des vivres. Leur paſſeport contenoit ſeulement un ordre, aux Officiers de la quatriéme caraque, de les faire embarquer avec leur bagage, & de leur donner une certaine meſure d'eau & de biſcuit, telle qu'elle eſt reglée pour les

les mariniers. Le Roi fourniſſoit toutes les commodités à ceux qui alloient aux Indes ; mais il n'accordoit que du biſcuit & de l'eau à ceux qui en revenoient, dans la crainte que trop de facilité pour le retour ne fît perdre à quantité de Portugais l'envie d'y demeurer.

§. III.

Retour de l'Auteur en Europe.

L'Embarquement ſe fit la nuit du trentiéme de Janvier 1610 ; & des quatre caraques, la quatriéme étant la ſeule qui fût parfaitement équipée, partit auſſi la premiere, ſous le commandement du Capitaine *Antonio Baroſo*. On y reçut, avec les trois François, un Flamand, qui pour s'aſſurer des vivres accepta des gages en qualité de valet, que les Portugais nomment *Grometto*. Pyrard, qui croit ici le détail néceſſaire pour l'inſtruction de ſes Lecteurs, raconte qu'il obſerva d'abord avec étonnement la grandeur du navire. Il le compare à un château, non-ſeulement par ſon étendue, mais encore par le nombre d'hommes qu'il portoit & par la quantité incroyable de ſes marchandiſes. Il en étoit ſi chargé, qu'elles s'élevoient preſqu'à la moitié du mât & qu'il reſtoit à peine des paſſages pour marcher. Quatre jours ſe paſſerent avant qu'on mît à la voile. Dans cet intervalle, on n'entendit que le bruit des inſtrumens de muſique, de la mouſqueterie & du canon, d'une infinité de barques où les Portugais de la Ville venoient dire adieu à leurs amis ; d'autant plus qu'une Flotte, qui alloit faire la conquête de Coeſme entre Sofala & Mozambique, étoit prête alors à lever l'ancre. Le lendemain de l'embarquement, un Officier voyant Pyrard oiſif, tandis qu'on travailloit au navire, lui donna un ſoufflet & le traita de *Luthérien*, avec menace de le jetter dans la mer s'il ne ſe rendoit pas plus utile au bien public. Cette leçon lui donna de l'ardeur pour le travail. En effet, d'environ huit cens perſonnes qui étoient ſur la caraque, en y comprenant les Eſclaves & ſoixante femmes Indiennes ou Portugaiſes, il y en avoit peu qui ne paruſſent empreſſés pour la ſûreté commune. On avoit reçu auſſi deux Cordeliers, qui avoient demandé ſecrettement à s'embarquer, ſans la permiſſion de l'Archevêque ni de leur Superieur, & qui avoient néanmoins aſſez d'argent pour payer leur penſion. Elle eſt, pour chaque perſonne, de trois cens *Pardos*, qu'il faut compter d'avance.

Obſervations de l'Auteur ſur les uſages des Portugais dans leur navigation.

En ſortant de la barre de Goa, on apperçoit, à douze lieues vers le Nord, des Iſles fort ſeches & comme brûlées, que les Portugais nomment *Iſlas-quimadas*, écueils dangereux pour la navigation. C'eſt la premiere terre qu'on découvre en venant de Liſbone à Goa. Lorſqu'on fut à la voile, Pyrard & ſes compagnons, qui s'étoient attendus d'être traités comme ſur les Vaiſſeaux François, furent extrêmement ſurpris de ne voir donner aux gens de l'équipage qu'une petite portion de pain & d'eau. Ayant compté juſqu'alors qu'on leur fourniroit des vivres, ils n'avoient pris qu'une petite quantité de rafraîchiſſemens, qui ne leur devoient pas durer plus de quatre jours. Ils ſe préſenterent au Capitaine & à l'Ecrivain, & leur montrerent leur paſſeport, qu'ils n'avoient fait voir encore qu'aux gardes du navire en y entrant. Le Capitaine

Pyrard & ſes compagnons ſont réduits à vivre de biſcuit & d'eau.

PYRARD. 1610.

parut étonné d'avoir trois François sur son bord. Mais il le fut beaucoup plus, de trouver que le passeport n'étoit pas dans la forme qui ordonne des vivres, quoique l'usage soit de nourrir aux dépens du Roi ceux qui sont embarqués par ses ordres. Il plaignit les François de n'avoir pas mieux pourvû à leurs besoins, & s'emportant contre le Viceroi & les Officiers, ils les traita de voleurs, qui ne manqueroient pas de mettre, dans leurs comptes, la nourriture des trois Etrangers comme s'ils l'avoient reçûe. Il ajouta que le pain & l'eau qu'on leur donneroit pendant la route, seroit une diminution de la portion des mariniers. Cependant leur situation inspira tant de pitié à tous ceux qui en furent informés, qu'elle leur attira du moins un traitement fort doux. Leur misere fut respectée ; mais ils eurent beaucoup à souffrir du côté de la nourriture. On leur donnoit par mois trente livres de biscuit & vingt-quatre pintes d'eau ; & comme ils n'avoient pas de lieu fermé pour y garder cette provision, il arrivoit souvent qu'on leur en déroboit quelque partie, sur-tout pendant la nuit, où ils n'avoient pas même dequoi se mettre à couvert de la pluie. Une autre incommodité, qui n'étoit pas moins nuisible à leur repos qu'à leurs alimens, étoit la multitude d'une sorte d'insectes aîlés, fort semblables aux hannetons, qui font un tourment continuel pour ceux qui reviennent des Indes, parce qu'on les en apporte. Ils jettent une puanteur insupportable lorsqu'on les écrase. Ils mangent le biscuit ; ils percent les coffres & les tonneaux ; ce qui cause souvent la perte du vin & des autres liqueurs. La caraque étoit remplie de ces fâcheux animaux. Pyrard trouvoit d'ailleurs le biscuit Portugais de très-bon goût. Il est aussi blanc, dit-il, que notre pain de Chapitre. Aussi n'y emploie-t-on que le pain le plus blanc, qu'on coupe en quatre morceaux plats, & qu'on remet deux fois au feu pour le cuire. Tout le monde avoit la même portion d'eau que les Officiers du navire. L'épargne est recommandée sur cet article, parce que la provision générale ne durant que trois mois, on se trouve réduit à de terribles extrêmités lorsque le voyage est beaucoup plus long. Quelques honnêtes gens invitoient quelquefois les trois François à manger avec eux, ou leur envoyoient ce qui sortoit de leur table. Mais les vivres étant salés, Pyrard ne mangeoit qu'avec précaution, parce qu'avec si peu d'eau par jour il craignoit la soif dans les calmes & les grandes chaleurs qu'on souffroit continuellement. Dès les premiers jours, le Capitaine avoit pris les noms de tous ceux qui étoient dans le navire. Il avoit donné des ordres de police & nommé des Capitaines de garde pour les faire observer. Son autorité se bornoit à faire empriſonner les coupables, ou à leur faire donner l'estrapade. Dans les différends civils, il pouvoit juger définitivement les causes qui ne passoient pas cent écus.

Friponnerie des Officiers Portugais.

Insectes aîlés qui tourmentent les Vaisseaux au retour des Indes.

Secours accordés à l'Auteur.

Bon ordre de la caraque.

Après neuf ou dix jours de navigation, l'allarme se répandit sur la caraque, à la vûe de trois Vaisseaux qui venoient du côté de l'Arabie vers les Maldives. On les prit pour des Hollandois ; & la plupart des gens de l'équipage se souvenant d'avoir été maltraités par cette Nation, le ressentiment & la crainte les faisoient déja penser à tourner leur vengeance sur les trois François, qu'ils regardoient comme leurs amis, ou que dans leur prévention ordinaire ils comprenoient avec eux sous le nom de *Lutheranos*. Quelques-uns proposoient de les jetter dans la mer. Mais cette petite escadre ayant suivi tranquillement sa route, on jugea que c'étoient des Arabes, qui alloient aux Maldives ou à Sumatra.

Allarme des Portugais.

PYRARD. 1610.

Le 15 de Mars, à la hauteur de vingt degrés du Sud, on découvrit, vers la pointe du jour, l'Isle *Diego Rodrigue*, qui n'est éloignée que d'environ quarante lieues de Madagascar du côté de l'Est. Cette Isle étant inhabitée, rien n'obligeoit d'y relâcher, lorsqu'on y fut jetté par une furieuse tempête, qui dura cinq jours avec la même violence & qui mit la caraque dans le dernier danger. Le Maître ne se vit pas plutôt délivré de cette crainte, qu'appréhendant d'y retomber vers la Terre de Natal & le Cap de Bonne-Espérance, il fit descendre en bas toute l'artillerie & la chaloupe. Ensuite il fit lier la caraque avec des cables, par la poupe, le milieu & la proue. Ces cables, qui prennent ainsi tout le corps du Vaisseau, par deux ou trois tours qu'on leur fait faire en dehors sous la quille, serrent merveilleusement toutes les parties. Après la tempête, une Dame Portugaise, belle & de l'âge de trente ans, accoucha si malheureusement, qu'étant morte avec son fruit elle n'eut pas d'autre sépulture que la mer. Pyrard se trouva le cœur assez sensible, dans sa malheureuse situation, pour être vivement touché de ce spectacle.

Tempête. Précautions pour d'autres dangers.

On passa la Terre de Natal sans essuyer aucun outrage de la mer & des vents. Mais les grandes afflictions étoient réservées au Cap. Pyrard observe qu'on étoit parti trop tard de Goa. L'usage est de se mettre en mer à la fin de Décembre ou au commencement de Janvier, & ceux qui s'en écartent ne manquent pas d'être exposés à tout ce que la mer a de plus redoutable. Il seroit inutile de s'étendre, avec l'Auteur, sur tous les obstacles qui retinrent deux mois la caraque à la vûe du Cap de Bonne-Esperance, & qui la rendirent le jouet pitoyable des vents & des flots. Elle étoit si ouverte, que dans un si long espace de tems les deux pompes ne furent abandonnées ni nuit ni jour. Quoique tout le monde y travaillât, jusqu'au Capitaine, on ne pouvoit suffire à vuider l'eau qui entroit de toutes parts. La grande vergue se rompit deux fois par le milieu, & les voiles furent mises plusieurs fois en pièces. Trois Matelots & deux Esclaves furent emportés au loin dans la mer. Le péril devint si pressant, qu'on résolut de soulager le Vaisseau en jettant toutes les marchandises; mais cette fatale nécessité fut l'occasion d'un autre désordre. Comme il falloit commencer par les coffres & les ballots qui s'offroient les premiers, il s'éleva une si furieuse querelle qu'on en vint aux coups d'épée. Le Capitaine, quoiqu'appellé par d'autres soins, fut contraint d'employer tous ses efforts pour arrêter les plus furieux, & de leur faire mettre les fers aux pieds. Ce qui augmentoit la douleur & les regrets, c'est qu'en arrivant à la vûe du Cap, on n'auroit eu besoin du même vent que six heures de plus pour le doubler.

Terribles dangers auxquels la caraque est exposée pendant deux mois.

Dans cette extrêmité, qui paroissoit sans remede, le Capitaine ayant tenu conseil avec les Gentilshommes & les Marchands, tout le monde panchoit à retourner aux Indes; d'autant plus qu'il étoit défendu, par le Roi d'Espagne, de s'efforcer dans cette saison de doubler le Cap de Bonne-Espérance, & qu'en supposant même qu'on y pût arriver, il étoit impossible à un bâtiment tel que la caraque d'y aborder & d'y prendre Port. Mais les Pilotes combattirent cet avis, parce que la caraque n'étoit pas en état de recommencer une si longue route, sur-tout ayant à repasser la Terre de Natal, où il falloit s'attendre à de nouvelles tempêtes. On se trouvoit assez près de la terre pendant le Conseil. A peine fut-il fini, qu'on y fut pris d'un calme

On pense à retourner aux Indes.

PYRARD. 1610.

qui rendit les voiles inutiles pour ſe retirer au large. La caraque fut portée, par l'agitation des flots ou la violence des courans, dans une grande baye, dont il étoit impoſſible de ſortir ſans le ſecours du vent. Cependant on voyoit ſur les côtes un prodigieux nombre de Sauvages, qui paroiſſoient s'attendre à profiter des débris du Vaiſſeau. Le Capitaine exhortoit déja tout le monde à prendre les armes, & l'on étoit également occupé de la crainte de ſe briſer contre la côte & de celle de tomber entre les mains de ces Barbares. Mais le Ciel permit, dans ce danger, qu'il s'élevât un petit vent de terre qui ſauva la caraque en la jettant hors de la baye.

Autre danger cauſé par un calme.

On double enfin le Cap de Bonne-Eſperance. Comédie Portugaiſe.

Ce ne fut que le dernier jour de Mai, après quantité d'autres infortunes, que le vent devint propre à doubler le Cap. Les Pilotes reconnurent le lendemain qu'on l'avoit paſſé, & la joie commença auſſi-tôt à renaître dans l'équipage, avec l'eſperance d'arriver heureuſement à Liſbone. Les Portugais ne s'y livrent jamais qu'après avoir paſſé le Cap, & ſe croient toujours menacés avant cela de retourner ſur leurs traces. On rendit à Dieu des graces ſolemnelles, auxquelles on joignit la repréſentation d'une très-belle Comédie, ſuivant les termes de l'Auteur, qu'on avoit appriſe & répetée depuis Goa juſqu'à ce jour, pour la jouer après avoir doublé le Cap. Cependant, ſur un nouveau Conſeil, on prit la réſolution d'aller relâcher dans l'Iſle de Sainte Hélene. L'eau douce commençoit à manquer; la caraque étoit ouverte de toutes parts; & quoiqu'on fût à ſix cens lieues de cette Iſle, c'étoit la terre la plus proche où l'on pût aborder. Le Capitaine craignant d'y trouver des Hollandois, fit remonter tous les canons, qui étoient au nombre de quarante piéces de fonte verte, & tout le reſte fut mis en état de défenſe.

On aborde à l'Iſle de Sainte Hélene.

On aborda le 5 de Juin à l'Iſle de Sainte Hélene. Il n'y avoit aucun navire; mais on trouva dans la Chapelle (33) une lettre des trois autres caraques, qui avoient abordé à ce Port dans le cours d'une navigation beaucoup plus heureuſe. Elle étoit accompagnée d'une autre lettre, qui avoit été laiſſée par une caravelle envoyée d'Eſpagne pour s'informer du ſort de la quatriéme caraque, & qui étoit retournée en Eſpagne après avoir perdu l'eſperance de la voir arriver. Pyrard étant deſcendu au rivage, fut étonné du changement qu'il remarqua dans la Chapelle. En paſſant pour aller aux Indes, il y avoit vû un fort bel Autel, des tableaux & d'autres ornemens. Devant la porte, il y avoit une grande Croix de pierre de taille, que les Portugais y avoient apportée de Liſbone. Tout avoit été briſé par les Hollandois, moins en haine de la Religion que pour ſe vanger des Portugais, qui ôtoient toutes les lettres & les inſcriptions que les autres y laiſſoient. Ils y avoient mis un billet, qui contenoit ces deux lignes: *Portugais, laiſſez nos Inſcriptions & nos Lettres; nous laiſſerons vos Croix & vos Tableaux.* Mais les gens de la caraque ne marquerent que du dédain pour cette propoſition. Ainſi tout étoit détruit par des averſions & des jalouſies mutuelles. Les arbres mêmes n'étoient pas épargnés.

Changemens que Pyrard y trouva.

Effet ſingulier de la jalouſie des Nations.

Cependant l'équipage de la caraque rebâtit l'Autel & l'orna de nouveaux paremens. L'origine de cette Chapelle étoit auſſi ancienne que la découverte de l'Iſle; mais perſonne ne penſant encore à s'établir dans un lieu ſi deſert,

Remarques de l'Auteur ſur Ste Hélene.

(33) Au premier Tome de ce Recueil.

elle servoit moins aux exercices de religion qu'à conserver les avis que les voyageurs se donnoient mutuellement. Cependant on assura Pyrard que quatre Esclaves de différent sexe s'étant dérobés de leur bord, avoient été longtems dans l'Isle sans qu'on les y pût trouver, parce qu'en voyant arriver les Vaisseaux ils se retiroient dans des lieux inaccessibles. Ils y multiplierent jusqu'au nombre de vingt, & par degrés ils y auroient formé une Nation, si les Portugais, irrités du ravage qu'ils faisoient dans les fruits, n'eussent employé la force & l'adresse pour les prendre. On rapporta aussi à Pyrard l'histoire du célebre Hermite, qui y avoit mené pendant quelques années une vie pieuse & solitaire. Mais au lieu du récit qu'on a déja fait des circonstances de sa fin, on lui dit qu'un ordre du Roi d'Espagne avoit fait ramener cet Hermite en Portugal, parce que faisant un grand trafic de peaux de chevres, il en tuoit un si grand nombre, qu'avec le tems il en auroit éteint l'espece. PYRARD. 1610.

Cette Isle, qui n'a que cinq ou six lieues de circuit, est entourée de grands rochers, contre lesquels la mer bat sans cesse avec beaucoup de furie, & qui retiennent, dans leurs concavités, de l'eau que la chaleur du soleil épaissit & change en un fort beau sel. L'air y est pur & les eaux fort saines. Elles descendent des montagnes en plusieurs gros ruisseaux, qui n'ont pas beaucoup de chemin à faire pour se jetter dans la mer. On trouve, dans un si petit espace, des chevres, des sangliers, des perdrix blanches & rouges, des ramiers, des poules d'Inde, des faisans & d'autres animaux. Mais ce qu'il produit de plus utile à la navigation, est une quantité extraordinaire de citrons, d'oranges & de figues, qui avec la pureté de l'air & la fraîcheur des eaux servent de remede certain à ceux qui viennent y chercher du soulagement pour le scorbut. Pyrard est persuadé que l'Isle doit tous ces fruits, & même ses animaux, aux premiers Portugais qui la découvrirent. Ils y laissoient autrefois leurs malades, & les autres Nations imiterent leur exemple. Mais, depuis neuf ans, les Hollandois y avoient commis tant de ravages, qu'il ne falloit plus faire de fond sur les fruits. La nature y prenoit soin de la rade, qui est bonne dans toutes les saisons, & si profonde que les caraques mêmes peuvent s'approcher jusqu'au rivage. On s'arrêta neuf jours à Sainte Hélene, pendant lesquels deux Portugais & deux Esclaves, avec une Indienne du navire, ayant formé sécretement le dessein de demeurer dans cette Isle, mirent à terre leur bagage & s'allerent cacher dans les montagnes. Ils avoient emporté quelques arquebuses, & des lignes pour la pêche. Mais ils furent découverts & ramenés à bord. Etat où elle étoit alors.

Avec quelque soin que la caraque eût été réparée, un nouvel accident fit douter si elle étoit capable d'achever le voyage. On avoit levé l'une des deux ancres vers la terre ; mais lorsqu'on voulut lever la seconde, elle se trouva prise dans un gros cable qui étoit demeuré depuis long-tems au fond de la mer, & qui la faisant couler à mesure qu'on s'efforçoit de la tirer, fit approcher le navire fort près du rivage. Le Capitaine, qui s'en apperçut, fit couper aussi-tôt le cable de l'ancre & donna ordre qu'on mît à la voile. Malheureusement, le vent changea tout-d'un-coup ; & venant de la mer, il poussa la caraque avec tant de violence, qu'elle demeura couchée l'espace de cinq heures avec fort peu d'eau. On vit même sortir quelques planches du fond. Chacun se crut perdu. On ne balança point à décharger les eaux douces qu'on Danger que la caraque court dans la rade.

PYRARD. 1610.

venoit de prendre dans l'Iſle & les marchandiſes de moindre prix. On fit porter des ancres bien loin en mer, pour tirer le navire à force de bras. Enfin il recommença heureuſement à flotter. Mais il faiſoit beaucoup d'eau ; & le Capitaine jugeant après un long travail qu'on avoit beſoin de quelqu'un qui ſçût plonger, promit cent *Cruzades* à celui qui rendroit un ſi important ſervice. Un des compagnons de Pyrard, ancien Charpentier du *Corbin*, fut le ſeul qui s'offrit, quoiqu'il doutât lui-même du ſuccès, parce qu'il falloit demeurer trop long-tems ſous l'eau & viſiter entierement le deſſous du navire. D'ailleurs il faiſoit aſſez froid ; car le Soleil étoit alors au Tropique du Cancer, qui eſt l'hyver de l'Iſle. Cependant, excité par les promeſſes de tout le monde & par ſes propres offres, il alla pluſieurs fois ſous le Vaiſſeau & rapporta même quelques planches briſées ; mais il jugea que la quille n'étoit point endommagée, & ſon témoignage raſſura le Capitaine. On regretta de n'avoir pas connu plutôt l'utilité qu'on pouvoit tirer des François, & leur ſituation en devint plus douce. On fit une quête dans la caraque en faveur du Charpentier, & le Capitaine l'aſſura d'une groſſe récompenſe s'il vouloit aller juſqu'en Portugal. Quoiqu'on eût employé dix jours à remedier au mal, on n'en prit pas moins la réſolution d'aller ſe radouber au Breſil. Pyrard admire ici la bonté du Ciel. Sans ce favorable accident, on auroit continué la navigation vers le Portugal, & la caraque ne pouvoit manquer de périr. On s'apperçut, en la viſitant, que le gouvernail ne tenoit preſque plus, & la moindre tempête l'auroit précipité dans les flots.

Un François ſe fait conſiderer par un important ſervice.

On eſt obligé d'aller au Breſil.

On commença, le 8 d'Août, à découvrir la terre du Breſil, qui paroît blanche de loin comme des toiles tendues pour ſécher, ou comme un grand amas de nége. Auſſi les Portugais lui donnent-ils le nom de *Terre des linceuls*. Le 9 on jetta l'ancre à quatre lieues de la Baye de *Tous les Saints*, où le Pilote n'oſa s'engager ſans guide. Trois caravelles qui arriverent bien-tôt chargées de rafraîchiſſemens, jetterent la joie dans tout l'équipage. Il y étoit mort deux cens cinquante perſonnes depuis Goa, & tous les autres ſe reſſentoient de la fatigue d'un voyage de ſix mois. On entra, le 10 au matin, dans la baye du côté du Nord, où l'on voit une fort belle Egliſe & un Couvent de l'Ordre de S. Antoine. L'entrée de cette baye eſt large d'environ dix lieues, & diviſée par une Iſle de quatre lieues de tour, dont les deux côtés offrent un paſſage également sûr aux navires. Cependant, en approchant de la Ville, il arriva, par un malheur d'autant plus étrange qu'on avoit deux bons Pilotes du pays, que la caraque toucha ſur un banc de ſable & qu'elle s'y renverſa. Les caravelles & les barques ſe préſenterent en grand nombre pour recevoir les hommes & les marchandiſes. Lorſque le bâtiment fut ſoulagé, il ſe remit à flot, & l'on alla mouiller ſous le canon de la Ville, qui ſe nomme *S. Salvador*. Le Viceroi dépêcha auſſi-tôt une caravelle à Liſbone, pour donner avis de l'arrivée & du triſte état de la caraque. Elle fut jugée incapable de ſervir plus long-tems à la navigation, & tout le reſte des marchandiſes fut déchargé.

Naufrage de la caraque au Port.

Singularités qui frappent l'Auteur à S. Salvador.

Le premier ſpectacle qui s'attira les yeux de Pyrard, fut la ſituation même de S. Salvador, qui eſt ſur le ſommet d'une haute montagne, ſi eſcarpée du côté de la mer, que tout ce qu'on porte dans cette Ville ou qu'on en fait ſortir, monte ou deſcend par une machine. L'uſage des voitures y ſeroit difficile & demanderoit de grands frais ; au lieu que pour monter un tonneau de

vin ou le deſcendre par cette machine, il n'en coute que vingt ſols. On en deſcend en même-tems un autre de même poids, à peu près comme deux ſeaux montent & deſcendent dans un puits. Entre pluſieurs petites Iſles qui ſont diſperſées dans la baye, Pyrard eut la curioſité de viſiter celle que les Portugais nomment l'*Iſle des François*, parce que les François ayant été les premiers qui découvrirent le Breſil, ils ſe retiroient dans ce lieu pour ſe garantir des inſultes des Sauvages. Mais renvoyant les obſervations de l'Auteur à d'autres lieux, nous nous bornons ici, ſuivant notre méthode, à ce qui le concerne perſonnellement.

Les Portugais craignent d'être attaqués par Henri le Grand.

A ſon arrivée, il trouva les Portugais fort allarmés du bruit qui s'étoit répandu que Henri le Grand ſe diſpoſoit à leur faire la guerre avec une puiſſante armée navale, dont la plupart des Vaiſſeaux s'équipoient en Hollande. La même crainte s'étoit communiquée dans tous les pays des Indes où le Roi d'Eſpagne avoit des Sujets. Elle n'empêchoit pas qu'ils ne parlaſſent de ce grand Roi avec une haute eſtime, & des témoignages extraordinaires d'admiration pour ſa valeur & ſes autres vertus. Mais au commencement de Septembre, on apprit la nouvelle de ſa mort, par un petit Vaiſſeau envoyé exprès de Seville. Pyrard trouva au Breſil un François natif de Nantes, nommé *Julien Michel*, riche Marchand, qui s'étant aſſocié avec un Portugais, avoit obtenu la pêche des baleines pour ſept ans dans cette baye. Il devoit cette faveur à d'anciens ſervices qu'il avoit rendus à l'Eſpagne, où il avoit été envoyé pendant la Ligue par M. de Mercœur; & depuis ce tems-là il s'étoit établi à Bilbao. Il falloit, ſuivant la remarque de l'Auteur, qu'il eût acquis des droits extraordinaires ſur la reconnoiſſance des Eſpagnols, puiſque la pêche de la baleine étoit défendue ſous peine de mort aux Etrangers. Il arriva même qu'un navire chargé d'huiles, qui lui appartenoit, s'étant échappé ſecretement pour ſe diſpenſer de payer les droits, fut arrêté par quelques caravelles & ramené dans la baye, où le Capitaine & les matelots furent punis rigoureuſement, ſans que le Marchand François en reçût la moindre inquiétude. Il en fut quitte pour déſavouer ſes gens, quoiqu'il n'y eût aucune apparence qu'ils euſſent oſé violer les loix ſans ſa participation. Michel fit connoître à l'Auteur, par ſes civilités & ſes ſervices, que l'amour de la Patrie ne s'éteint jamais entiérement dans le cœur d'un François. Il lui donnoit quelquefois l'amuſement de la pêche. Un jour entr'autres, une grande baleine, dont on avoit pris le petit, ſe jetta ſi furieuſement ſur la barque, qu'ayant tout renverſé elle le ſauva malgré les cris & les efforts des pêcheurs. Pyrard a cru cet exemple de tendreſſe naturelle & d'adreſſe dans une baleine, digne de l'attention des Naturaliſtes.

Services de Julien Michel, François, pendant la Ligue.

Exemple du ſon naturel de la baleine.

Il trouva auſſi à S. Salvador un François de Marſeille, attaché au ſervice d'un ancien Viceroi Portugais, en qualité de Muſicien, pour enſeigner la muſique & l'uſage de divers Inſtrumens à vingt ou trente Eſclaves, qui s'exerçoient continuellement à faire des concerts d'inſtrumens & de voix. Ce Seigneur, qui étoit extrêmement reſpecté, preſſa beaucoup l'Auteur de s'attacher à lui dans l'emploi de Chef des Eſclaves, & lui offrit des appointemens d'autant plus conſiderables qu'il lui promettoit de les continuer en Portugal, où il devoit retourner l'année d'après. Mais l'empreſſement de revoir la France & l'amour de la liberté l'emporterent ſur ces offres. Pyrard n'étoit pas traité avec moins d'eſtime par le Viceroi. Après lui avoir montré ſon paſſeport de Goa,

Pyrard néglige l'occaſion de faire fortune.

PYRARD. 1610.

il fut ſurpris de ſe voir invité non-ſeulement à manger chez lui, mais à prendre même ſon logement au Palais. Le Viceroi ſe nommoit *Dom Franciſco de Menaiſſa*. Il avoit deux fils, dont l'un, âgé de vingt-cinq ans, fut ſurpris au lit avec une Dame Portugaiſe & bleſſé par le mari; mais il ſe ſauva plus heureuſement que cette Dame, qui reçut cinq ou ſix coups d'épée. Le goût de la galanterie étoit commun à S. Salvador, & Pyrard en fit l'experience. Un jour qu'il ſe promenoit ſeul par la Ville, vêtu de ſoie à la Portugaiſe, mais à la maniere de Goa, qui eſt différente de celle des Portugais de Liſbone & du Breſil, il rencontra une jeune Eſclave Négre, qui lui dit, ſans aucune autre formalité, qu'il pouvoit la ſuivre avec confiance, & qu'elle vouloit lui procurer la connoiſſance d'un honnête homme qui deſiroit ardemment de lui parler. Quoiqu'il ne crût pas cette avanture ſans danger, il réſolut de l'approfondir. L'Eſclave lui fit faire quantité de tours par un grand nombre de petites rues; & lui voyant quelques marques d'embarras, elle l'exhortoit vivement à prendre courage. Enfin elle l'introduiſit dans une grande maiſon, fort richement meublée, où il ne vit qu'une jeune Dame Portugaiſe, qui lui fit un agréable accueil. On lui prépara auſſi-tôt une excellente collation. Son chapeau étant fort mauvais, la jeune Dame le lui ôta de ſa propre main, & lui en donna un neuf de laine d'Eſpagne avec un beau cordon. Elle lui fit promettre de la venir voir ſouvent; & n'ayant pas manqué de répondre à tant de bontés, il reçut d'elle, pendant ſon ſéjour à S. Salvador, d'autres marques de libéralité & toutes ſortes de bons offices. L'Auteur fait ce récit avec tant de modeſtie & d'ingénuité qu'on jugeroit favorablement de la nature de cette liaiſon, s'il n'ajoutoit qu'il en fit une autre avec une jeune femme Portugaiſe, nommée *Marie Mena*, qui tenant une auberge reglée pour les Etrangers, le nourrit long-tems & lui fourniſſoit même de l'argent ſans la participation de ſon mari. A la fin d'une longue Relation, où l'on n'a remarqué, dans la conduite & dans les obſervations de Pyrard, que des principes auſteres & des inclinations ſérieuſes, on ne s'attend point à la voir finir par deux avantures d'amour.

Ses galanteries à S. Salvador.

Contraſte dans ſon caractere.

Il avoit paſſé deux mois au Breſil, dans l'attente d'une occaſion pour retourner en Europe, lorſque trois Gentilshommes Portugais, qui avoient conçu pour lui beaucoup d'affection, lui propoſerent de s'embarquer avec eux. C'étoient Dom Fernando de Sylva, qui avoit été Général de la Flotte du Nord à Goa, & deux de ſes beaux-freres. Il accepta leurs offres, & le Vaiſſeau étoit prêt à partir; mais le Capitaine refuſa de recevoir Pyrard, ſous prétexte qu'ayant une fois porté un François, qui lui avoit cauſé plus d'embarras que tout le reſte de l'équipage, il avoit fait ſerment de n'en porter jamais d'autre. Ce refus devint une faveur du Ciel pour l'Auteur. Il apprit, en arrivant à Liſbone, que le navire de ce farouche Capitaine Portugais avoit été pris par les corſaires. Ses regrets ne tomberent que ſur les trois Gentilshommes, auxquels il devoit de la reconnoiſſance, & qui furent menés en Barbarie.

Etrange raiſon qui lui fait manquer l'occaſion de partir.

Deux Flamands, naturaliſés Portugais & liés par une ſociété de Commerce, dont l'un devoit retourner à Liſbone dans une Hourque de deux cens cinquante tonneaux qui leur appartenoit, s'eſtimerent fort heureux de trouver Pyrard & ſes deux camarades pour les ſervir dans ce voyage. On convint de part & d'autre que les trois François ne payeroient rien pour leur paſſage, mais

Accord qu'il fait avec le Maître d'un Vaiſſeau Flamand.

qu'ils travailleroient dans le Vaiſſeau ſans être payés. Ils regarderent auſſi comme un bonheur de pouvoir gagner leur paſſage & leurs dépens par leur travail ; car il en coutoit ordinairement plus de cent vingt livres. La Hourque étoit chargée de ſucres, bien fournie d'artillerie & d'autres armes, & le nombre des paſſagers d'environ ſoixante. Pyrard ne pouvant éviter de deſcendre en Portugal, n'oublia pas de prendre un paſſeport du Viceroi du Breſil. PYRARD. 1610.

Il arrive à l'embouchure du Tage.

On mit à la voile le 7 d'Octobre, avec un vent ſi contraire qu'on fut vingt-cinq jours à doubler le Cap de S. Auguſtin, quoiqu'il ne ſoit qu'à cent lieues de S. Salvador. Mais le reſte de la navigation ayant été fort heureux, on découvrit, dès le 15 de Janvier, le canton de Portugal qui ſe nomme *la Brelingue*, à huit lieues de Liſbone au Nord. Le Capitaine s'étoit propoſé d'entrer dans le Tage ; mais le vent devint ſi contraire, qu'il s'éleva une diſpute fort vive entre lui & un de ces Marchands Juifs que les Portugais nomment *Chrétiens nouveaux*, qui avoit plus de cent mille écus en marchandiſes ſur le Vaiſſeau. Depuis long-tems il n'étoit arrivé un navire ſi riche. On s'efforçoit d'entrer dans la riviere, malgré l'impétuoſité du vent, en louvoyant tantôt vers la terre, tantôt vers la mer. Le Marchand Juif déclara au Capitaine qu'ayant à combattre tout à la fois la tempête & le vent, il étoit impoſſible d'aller à Liſbone. Le Capitaine lui répondit qu'il conſentoit à prendre une autre route, s'il vouloit ſe rendre caution, par un acte ſigné de ſa main, de tous les dommages qui pouvoient arriver de ce retardement ; ſans quoi il étoit réſolu de tenir la mer, parce que le tems y étoit propre, & que le vent ne pouvoit être long-tems contraire. L'autre s'obſtinant dans ſes idées, vouloit qu'on tournât la proue vers les Iſles de Bayonne, qui étoient éloignées de quatre-vingt lieues ; & dans la chaleur de ce démêlé il prit lui-même le gouvernail, pour exécuter ſon deſſein. On auroit eu peine à moderer le reſſentiment du Capitaine, ſi le Marchand Juif n'eût enfin ſigné l'acte ; après quoi l'on prit tranquillement la route de *Galice*. Cependant la tempête étoit ſi violente, qu'on employa cinq jours à gagner les Iſles. Le navire faiſoit eau de toutes parts, & le vent, qui étoit de mer, le jettoit ſans ceſſe vers la côte. Pyrard aſſure qu'il ſe fit pour plus de quinze cens écus de vœux. Le principal Marchand en fit un de huit cens cruzades ; la moitié pour marier une orpheline, & le reſte pour donner une lampe à *Notre-Dame*. Il s'acquitta de ces deux engagemens auſſi-tôt qu'il eut pris terre. C'eſt le caractere des Portugais, de penſer plutôt à faire des vœux qu'à réſiſter au danger par l'induſtrie & le travail. Depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Iſles, Pyrard ſe crut dix fois enſeveli dans les flots. Il regarde ce danger comme le plus terrible qu'il eut eſſuyé depuis dix ans, dans toutes ſes courſes.

Tempête, & querelle du Capitaine avec un Marchand.

Ils vont aborder aux Iſles de Bayonne.

Vœux Portugais.

Après avoir heureuſement pris terre, il ſe ſouvint que pendant ſa priſon de Goa, il avoit promis au Ciel que ſi le cours de ſes avantures le conduiſoit jamais en Eſpagne, il feroit le voyage de S. Jâques en Galice. Ses deux compagnons l'ayant quitté, il ſe rendit à Compoſtelle, dont il n'étoit éloigné que d'environ dix lieues. De-là il prit le chemin de la Corogne, dans l'eſpérance d'y trouver l'occaſion de paſſer en France. Elle ne ſe préſenta qu'à deux lieues de ce Port, dans une petite rade, où il s'embarqua ſur une barque de la Rochelle, dont le maître, charmé du récit de ſes avantures, lui accorda libéralement ſon paſſage. Il fut regardé avec admiration des principaux ha-

Vœu de l'Auteur.

Il arrive dans ſa Patrie.

PYRARD. 1611.

bitans de la Rochelle, & retenu quelques jours par leurs careſſes. Mais n'aſpirant qu'à revoir Laval, ſa chere Patrie, il y arriva le 16 de Février 1611 (*).

§. IV.

Deſcription des Iſles Maldives.

Leur ſituation, leur nombre, leur forme & leur climat.

1602.

Situation des Maldives.

CEs Iſles, qui portent entre leurs habitans le nom de *Malé-ragué*, & qui ſont nommées *Maledives*, & leurs Peuples *Dives* par les autres Peuples de l'Inde, commencent à huit degrés de latitude du Nord & finiſſent à quatre degrés du Sud; ce qui fait en longueur une étendue d'environ deux cens lieues, quoiqu'elles n'en aient que trente ou trente-cinq de largeur. Leur diſtance de la terre-ferme; c'eſt-à-dire, du Cap de *Comorin*, de *Coilan* & de *Cochin*, eſt de cent cinquante lieues. Les Portugais comptent quatre mille cinq cens lieues depuis l'embouchure du Tage juſqu'aux Bancs des Maldives (34).

Leur diviſion en Atollons.

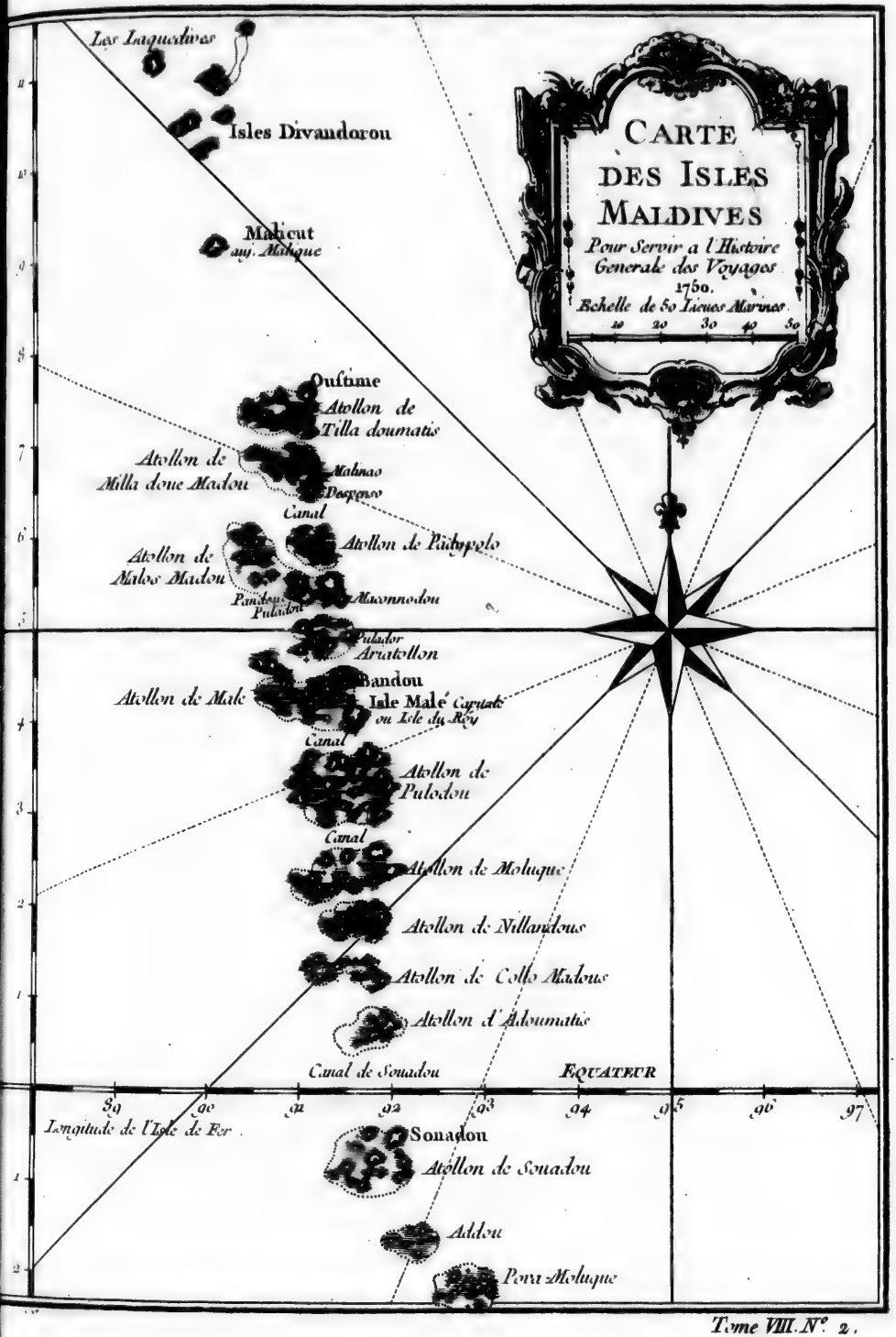
Elles ſont diviſées en treize Provinces, qui ſe nomment *Atollons*; diviſion qui eſt l'ouvrage de la nature, car chaque Atollon eſt ſéparé des autres & contient en ſoi quantité de petites Iſles. C'eſt un ſpectacle ſingulier, que de voir chacun de ces Atollons environné d'un grand banc de pierre, auquel il n'y a point de murailles qui puiſſent être comparées. Ils ſont preſque ronds ou de figure ovale, dans une circonférence d'environ trente lieues; & s'entreſuivant du Nord au Sud, ſans ſe toucher, ils ſont ſéparés par des canaux de plus ou moins de largeur. Au centre d'un Atollon, on voit autour de ſoi le banc de pierre qui l'environne, & qui défend les Iſles contre l'impétuoſité de la mer. Les vagues s'y briſent avec tant de fureur, que le Pilote le plus hardi n'en approche pas ſans effroi. On aſſure, entre les habitans, que le nombre des Iſles, dans les treize Atollons, monte juſqu'à douze mille, & le Roi des Maldives prend le titre de *Sultan des treize Provinces & des douze mille Iſles*. (35) Mais Pyrard s'imagine qu'il faut entendre par ce nombre une multitude qui ne peut être comptée, d'autant plus qu'une grande partie de ce qui porte le nom d'Iſles n'offre que de petites mottes de ſable inhabitées, que les courans & les grandes marées rongent ou emportent tous les jours. Il y a beaucoup d'apparence que toutes ces petites Iſles, & la Mer qui les ſépare, ne ſont qu'un banc continuel; ſi l'on n'aime mieux penſer que c'étoit anciennement une ſeule Iſle, que la violence des flots a coupée comme en pieces. Les canaux interieurs ſont tranquilles, & l'eau n'y a pas plus de vingt braſſes dans ſa plus grande profondeur. On voit preſque par-tout le fond, qui eſt de pierre de roche & de ſable blanc. Dans la baſſe marée on paſſeroit d'une Iſle, & même d'un Atollon à l'autre, ſans être mouillé plus haut que la ceinture; & les habitans n'auroient pas beſoin de bateaux pour ſe viſiter, ſi deux raiſons ne les obligeoient de s'en ſervir; l'une eſt la crainte des *Paimones*, eſpece de grands poiſſons qui briſent les jambes aux hommes & qui les dévorent; l'autre eſt le danger de ſe bleſſer entre des rochers aigus & fort tranchans. Il s'y rencontre auſſi quantité

Nombre de ces Iſles.

(*) Le Vaiſſeau le *Croiſſant*, qui étoit parti de France avec celui de Pyrard, revint des Indes en 1603; mais coula à fond vers les Iſles Terceres, où l'équipage fut ſauvé par trois navires Hollandois. François-Martin *Vitré*, qui étoit ſur ce bord, donna une petite Relation de ſon voyage en 1609, mais ſi mauvaiſe & ſi peu exacte qu'elle mérite peu d'attention.

(34) Voyage de Pyrard, premiere Partie, page 71.

(35) *Ibid.* p. 72.


Les Inquedives
Isles Divandorou
Malicut
aug. Malique
CARTE
DES ISLES
MALDIVES
Pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages
1750.
Echelle de 50 Lieues Marines
10 20 30 40 50
Ouslime
Atollon de
Tilla doumatis
Atollon de
Milla doue Madou
Malnas
Despenso
Canal
Atollon de Padoppolo
Atollon de
Mallos Madou
Pandou
Pulodon
Maonnodou
Pulodor
Aratollon
Pandou
Atollon de Male
Isle Malé Capitale
ou Isle du Roy
Canal
Atollon de
Pulodou
Canal
Atollon de Moluque
Atollon de Nillandous
Atollon de Collo Madous
Atollon d'Adoumatis
Canal de Souadou
EQUATEUR
89 90 91 92 93 94 95 96 97
Longitude de l'Isle de Fer
Sonadou
Atollon de Souadou
Addou
Pena Moluque

Tome VIII. N°. 2.

de branches d'une ſorte de corail, mais rude & poreux, que les Inſulaires nomment *Aquiry* dans leur langue, & qu'ils font bouillir concaſſé avec de l'eau de cocos pour en faire leur miel & leur ſucre. Pyrard nous apprend les noms des treize Atollons, qui ont été peu connus des autres Voyageurs (36).

Leur forme.

La plupart de ces Iſles ſont entiérement déſertes & ne produiſent que des arbres & de l'herbe. D'autres n'ont aucune verdure & ſont de pur ſable mouvant, dont une partie eſt ſous l'eau dans les grandes marées. On y trouve, dans tous les tems, quantité de groſſes crabes & d'écreviſſes de mer, avec un ſi prodigieux nombre de pengouins, qu'on n'y peut mettre le pied ſans écraſer leurs œufs & leurs petits. Mais quoique la chair de ces oiſeaux ſoit fort bonne, les habitans n'en font aucun uſage. Il n'y a d'eau douce que dans les Iſles couvertes & habitées; non qu'elles aient aucune riviere, mais on y creuſe facilement des puits, & l'eau ſe préſente en abondance à trois ou quatre pieds de profondeur. La nature n'en refuſe pas, juſqu'au bord de la mer, & dans les lieux mêmes qu'elle inonde. Ces eaux ſont froides le jour, particuliérement à midi, & la nuit fort chaudes (37).

Canaux qui ſéparent les Atollons.

Quoique les Atollons ſoient ſéparés entr'eux par des canaux, on n'en compte que quatre où les grands navires puiſſent paſſer, & le péril ne laiſſe pas d'y être extrême pour ceux qui n'en connoiſſent pas les écueils. Les habitans ont des Cartes marines, où les rochers & les baſſes ſont exactement marqués. Ils ſe ſervent auſſi de bouſſoles dans ces grands canaux. Le premier eſt au côté du Nord, & ce fut à l'entrée que le Vaiſſeau de Pyrard fit naufrage, ſur le banc de l'Atollon de *Malos-madou*. Le ſecond eſt entre Pulodou & Malé, d'environ ſept lieues, & l'eau de la mer y paroît auſſi noire que de l'encre: quoique puiſée dans un vaſe elle ne differe pas de l'autre. On la voit continuellement bouillonner, comme de l'eau qui ſeroit ſur le feu; & le mouvement des flots y étant ordinairement fort léger, ce ſpectacle cauſe une ſorte d'horreur aux Inſulaires mêmes. Le troiſiéme canal eſt au-delà de Malé, vers le Sud. Le quatriéme, qui eſt celui de Souadou & qui n'a pas moins de vingt lieues de largeur, eſt directement ſous la Ligne. En général, le plus ſûr de ces quatre paſſages a ſes dangers. Auſſi s'efforce-t-on de fuir les Maldives, lorſqu'on n'y eſt pas appellé néceſſairement; mais elles ſont ſi longues, & leur ſituation eſt telle, qu'il eſt difficile de les éviter, ſur-tout dans les calmes & les vents contraires, où les navires ne pouvant bien s'aider de leurs voiles y ſont entraînés par les courans. Gardons-nous d'oublier que ces courans, qui ſe nomment *Oyvarou*, changent tantôt à l'Eſt, tantôt à l'Oueſt, entre les canaux des Iſles & en divers endroits de la mer, ordinairement ſix mois d'un côté & ſix mois de l'autre, mais quelquefois plus ou moins; ce qui jette quantité de Vaiſſeaux dans une funeſte erreur. Les vents ſont aſſez ſouvent fixes, comme les courans, à l'Eſt & à l'Oueſt. Cependant ils varient davantage, quelquefois vers le Nord & quelquefois vers le Sud; au lieu que les courans ne changent qu'avec la ſaiſon (38).

(36) 1. *Tillæ-doumatis*. 2. *Milla-doue-madoue*. 3. *Padypolo*. 4. *Malos-madou*. 5. *Ariatollon*. 6. *Malé*, où eſt l'Iſle de Malé, Capitale des Maldives. 7. *Pulodou*. 8. *Molucque*. 9. *Nillandous*. 10. *Collo-madous*. 11. *Adoumatis*. 12. *Souadou*. 13. *Addou* & *Pova-Molucque*, qui en ſont deux différens, mais comptés pour un à cauſe de leur petiteſſe.

(37) *Ibi[illegible]* 3.

(38) *Ibi[illegible]* 6,

DESCRIPTION DES MALDIVES. 1602.

A l'égard des canaux de chaque Atollon, quoique la mer y ſoit toujours tranquille, les baſſes & les roches y rendent la navigation ſi dangereuſe, que les habitans mêmes ne s'y expoſent jamais pendant la nuit. Le nombre des barques y eſt infini pendant le jour; mais l'uſage eſt de prendre terre le ſoir; ce qui n'empêche pas que les naufrages n'y ſoient fréquens, malgré l'habileté des Inſulaires, qui ſont peut-être la Nation du monde la plus exercée aux fatigues de la mer. Les ouvertures des Atollons ont peu de largeur, & chacune eſt bordée de deux Iſles, qui pourroient être aiſément fortifiées. La plus large de ces entrées n'a pas plus de deux cens pas. Le plus grand nombre en a trente ou quarante; & par une diſpoſition admirable de la nature, chaque Atollon a quatre ouvertures, qui répondent preſque directement à celles des Atollons voiſins; d'où il arrive qu'on peut entrer & ſortir par les unes ou les autres, de toutes ſortes de vents, & malgré l'impétuoſité ordinaire des courans (39).

Canaux qui ſéparent les Iſles de chaque Atollon.

Climat & qualités de l'air.

La ſituation des Maldives étant ſi proche de la Ligne, on doit juger que la chaleur y eſt exceſſive & l'air fort mal ſain. Cependant, comme le jour & la nuit y ſont toujours égaux, la longueur des nuits y amene d'abondantes roſées, qui les rendent très-fraîches. Auſſi les grandes Iſles ne manquent-elles ni d'herbe ni d'arbres, malgré l'ardeur du ſoleil. L'hyver commence au mois d'Avril & dure ſix mois. Il eſt ſans gelée, mais continuellement pluvieux. Les vents ſont alors d'une extrême impétuoſité du côté de l'Oueſt. Au contraire, il ne pleut jamais pendant les ſix mois d'été, & les vents ſont de l'Eſt.

Figure, Caractere, Langue, Mœurs, Uſages & Religion des Habitans.

Figure des Maldivois.

CEUX qui cherchent l'origine des Maldivois dans l'Iſle de Ceylan, ne ſe fondent pas ſur d'aſſez fortes raiſons pour nous perſuader que deux Nations qui n'ont aucune reſſemblance entr'elles, quoique ſituées à peu près ſous le même climat, puiſſent venir d'une ſource commune. Les Inſulaires de Ceylan ſont noirs & mal formés. Les Maldivois ſont olivâtres, & d'une ſi belle taille, qu'à l'exception de la couleur ils different peu des Européens. Il y a plus d'apparence qu'ils viennent des côtes de l'Inde, quoiqu'ils en ſoient plus éloignés que de Ceylan, & l'on trouveroit le fond d'une comparaiſon plus juſte, non-ſeulement entre leur figure & celle des Indiens, mais même entre leur caractere & leurs uſages, ſur-tout dans ceux qui habitent depuis Malé juſqu'à la pointe du Nord. Les Maldivois du Sud ont plus de groſſiereté dans leurs manieres & dans leur langage. On y voit encore des femmes qui n'ont pas honte d'être nues, avec une ſeule petite toile dont elles ſe couvrent le milieu du corps; au lieu que du côté du Nord les uſages different peu de ceux des Indes, & la civilité n'y eſt pas moins établie. C'eſt là que toute la Nobleſſe fait ſa demeure & que le Roi leve ordinairement ſa milice. Il eſt vrai qu'indépendemment de l'origine, on peut en apporter pour raiſon le Commerce avec les Etrangers, qui a toujours été plus fréquent dans cette partie, & le paſſage de tous les navires, qui enrichit & civiliſe tout à la fois le pays.

(39) *Ibid.* p. 76, 77 & 78.

Mais en général le peuple des Maldives eſt ſpirituel, induſtrieux, porté à l'exercice des arts, capable même des ſciences dont il fait beaucoup de cas, ſur-tout de l'Aſtronomie, qu'il cultive ſoigneuſement. Il eſt courageux, entendu aux armes, ami de l'ordre & de la police. Les femmes ſont belles; & quoique le plus grand nombre ſoit de couleur olivâtre, il s'en trouve d'auſſi blanches qu'en Europe (40).

Usages des Maldives. 1602.

Leur caractere.

Tous les habitans de l'un & de l'autre ſexe ont les cheveux noirs, & regardent cette couleur comme une beauté. Elle leur vient moins de la nature que du ſoin qu'ils ont de raſer la tête aux enfans de huit en huit jours, avec cette différence, qu'ils laiſſent aux filles, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, une bordure de cheveux le long du front, pour les diſtinguer des garçons, auxquels ils n'en laiſſent aucune trace. Enſuite il n'eſt permis, entre les hommes, qu'à la Nobleſſe & aux gens de guerre de porter les cheveux longs. Mais c'eſt l'ornement des femmes lorſqu'elles ſont ſorties de l'enfance. Elles ſe les parfument avec beaucoup de ſoin & de dépenſe, & les lient par derriere en y joignant même de faux cheveux, pour leur donner plus de force & de grace. Le lien qui les raſſemble eſt une ſorte d'anneau, d'or ou d'argent, ſouvent orné de perles & de pierreries. Elles y mêlent des fleurs odoriférantes, & tout y eſt compaſſé avec autant d'agrément que de juſteſſe. La plupart de ces fauſſes chevelures leur viennent de Cochin, de Calecut & de toute la côte de Malabar, où les hommes, portant leurs cheveux longs, ont la liberté de les couper & de les vendre. Les filles ne portent, juſqu'à l'âge de huit ou neuf ans, qu'un petit pagne, qui met l'honnêteté à couvert; & les garçons ne commencent auſſi à ſe vêtir qu'à l'âge de ſept ans, c'eſt-à-dire, après qu'ils ont été circoncis (41).

Goût qu'ils ont pour les cheveux noirs.

Chevelure des femmes

L'habillement commun des Maldivois eſt une ſorte de haute-chauſſes, ou de caleçon de toile, qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au-deſſous des genoux, & par-deſſus lequel ils portent un pagne de ſoie ou d'autre étoffe, orné diverſement, ſuivant les degrés du rang ou la richeſſe. Le reſte du corps eſt nud. Comme la chaleur du pays les rend fort velus, & qu'ils ſe croient même diſgraciés de la nature lorſqu'ils n'ont pas tout le corps couvert de poil, ils ſe le raſent ſur la poitrine & l'eſtomac, mais de maniere néanmoins qu'ils y en laiſſent dans divers endroits; ce qui offre l'apparence de quelque étoffe découpée. Ils donnent, à leur barbe, deux formes différentes: l'une, qui n'eſt permiſe qu'aux Pandiares, aux Moſcoulis, aux Miniſtres de la Religion, & à ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Médine, conſiſte à la porter dans toute ſa longueur, raſée ſeulement ſous la gorge & autour des deux lévres, parce qu'ils craignent, comme une impureté, qu'elle ne touche à ce qu'ils boivent ou ce qu'ils mangent: l'autre forme, qui eſt celle des gens du commun, eſt de la porter fort petite, raſée autour de la bouche & ſous la gorge, ſans aucune ſorte de mouſtaches, quoique n'étant coupée qu'avec des ciseaux il en paroiſſe toujours quelque reſte, mais plus apparente au menton, où elle ſe termine en pointe. L'habit des femmes eſt fort différent de celui des hommes. Elles portent de véritables robbes, d'une étoffe légere de ſoie ou de coton, & la bienſéance établie les oblige de ſe couvrir ſoigneuſement

Habillement des hommes.

Leur poil & leur barbe.

(40) *Ibid.* p. 79 & 81. (41) *Ibid.*

USAGES DES MALDIVES. 1602.

le ſein. Il n'y a point de Barbiers publics aux Maldives. Chacun ſe fait le poil avec des raſoirs d'acier, ou des cizeaux de cuivre & de fonte. Quelques-uns ſe rendent mutuellement ce ſervice. Le Roi & les principaux Seigneurs ſe font raſer par des gens de qualité, qui ſe font un honneur de cette fonction ſans en tirer aucun ſalaire. Mais leur ſuperſtition eſt extrême pour les rognures de leur poil & de leurs ongles. Ils les enterrent dans leurs cimetieres, avec beaucoup de ſoin pour n'en rien perdre. C'eſt une partie d'eux-mêmes, qui demande, diſent-ils, la ſépulture comme le corps. La plupart vont ſe raſer à la porte des Moſquées (42).

Superſtition populaire.

Langue des Maldives.

La langue commune des Maldives eſt fort particuliere à ces Iſles, mais plus groſſiere & plus rude dans les Atollons du Sud, quoiqu'elle y ſoit la même. L'Arabe s'apprend dès l'enfance, comme le Latin en Europe. Ceux qui ont des liaiſons de Commerce avec les Etrangers parlent les langues de Cambaye, de Guzarate, de Malaca, & même le Portugais.

Forme des Villes & des maiſons.

L'Iſle principale, qui ſe nomme *Malé*, & d'où toutes les autres tirent leur nom, auquel on joint *Dives*, qui ſignifie *Amas de petites Iſles*, eſt à peu près au centre de toutes les autres. Son circuit eſt d'environ une lieue & demie. Le ſéjour du Roi, qui y tient continuellement ſa Cour, y attire tant de monde que c'eſt la plus peuplée, comme la plus fertile; mais elle eſt auſſi la plus mal-ſaine. La raiſon que les Inſulaires en apportent, eſt qu'il s'éleve des vapeurs fâcheuſes de la multitude des corps qu'on y enterre. Les eaux y ſont auſſi fort mauvaiſes. Le Roi & les Seigneurs s'en font apporter de quelques autres Iſles, où l'on n'accorde la ſépulture à perſonne. Dans toutes les Maldives, ſans en excepter l'Iſle de Malé, il n'y a pas de Villes qui ſoient environnées de murs. Chaque Iſle habitée eſt remplie de maiſons, dont les unes ſont ſéparées par des rues, & d'autres diſperſées. Celles du peuple ſont compoſées de bois de cocotier & couvertes de feuilles du même arbre, couſues en double les unes dans les autres. Les Seigneurs & les riches Marchands en font bâtir d'une ſorte de pierre blanche & polie, mais un peu dure à ſcier, qui ſe trouve en abondance au fond des canaux, & qui devient tout-à-fait noire après avoir été long-tems (43) mouillée de la pluie ou de toute autre eau douce. La méthode qu'on emploie pour la tirer mérite d'être obſervée. Il croît dans les Iſles une ſorte d'arbre qui ſe nomme *Candou*, de la groſſeur du noyer, ſemblable au tremble par les feuilles & auſſi blanc, mais extrêmement mol. Il ne porte aucun fruit & n'eſt pas même propre à brûler. Lorſqu'il eſt ſec, on le ſcie en planches, qui ſont auſſi légeres que le liége. Si l'on a quelque groſſe pierre à tirer du fond de l'eau, on y attache un cable; ce que les Inſulaires font d'autant plus aiſément, qu'ils ſçavent tous nâger & plonger. Enſuite ils prennent une planche de candou, qu'ils lient ou enfilent au cable, fort près de la pierre. Ils en mettent par-deſſus une ou pluſieurs autres, en un mot autant qu'il en eſt beſoin, juſqu'à ce que ce bois flottant au-deſſus de l'eau ſouleve la pierre, qu'ils conduiſent alors très-facilement juſqu'au bord de leur (44) Iſle. Pyrard aſſure qu'ils tirerent ainſi juſqu'à l'artillerie de ſon navire ſubmergé. Les planches du même bois leur ſervent à faire des radeaux bordés pour la pêche, qu'ils nomment *Candou-patis*. Une autre propriété de ce bois eſt

Maniere de tirer les plus groſſes pierres du fond de l'eau.

Propriété du bois de candou.

(42) *Ibid.* p. 81. (43) *Ibidem*, p. 88. (44) *Ibid.* p. 90.

qu'il produit du feu en frottant une piéce contre une autre, & les habitans n'emploient pas d'autres fuſils pour en allumer. A l'égard de la chaux qui ſert à lier les pierres des édifices, ils la font, comme dans la plus grande partie des Indes, d'écailles & de coquilles qui ſe trouvent au bord de la mer (45).

USAGES DES MALDIVES. 1602.

La Religion des Maldives eſt le pur Mahometiſme, avec toutes ſes fêtes & ſes cérémonies. Chaque Iſle a ſes Temples ou ſes Moſquées. Ceux qui ont fait le voyage de la Mecque & de Medine reçoivent des marques particulieres d'honneur & de reſpect, quelque vile que ſoit leur naiſſance, & jouiſſent de divers priviléges. On les nomme *Agis*, c'eſt-à-dire, Saints; & pour être reconnus ils portent des pagnes de coton blanc & de petits bonnets ronds de la même couleur, avec une ſorte de chapelet qui leur pend à leur ceinture.

Religion des Maldives.

L'éducation des enfans eſt un des principaux objets de la legiſlature dans toutes ces Iſles. Auſſi-tôt qu'un enfant eſt né on le lave dans l'eau froide ſix fois le jour, après quoi on le frotte d'huile; & cette pratique s'obſerve long-tems. Les meres doivent nourrir leurs enfans de leur propre lait, ſans en excepter les Reines. On ne les enveloppe d'aucuns langes. Ils ſont couchés nuds & libres, dans des petits lits de corde ſuſpendus en l'air, où ils ſont bercés par des Eſclaves. Cependant on n'en voit pas de contrefaits, & dès l'âge de neuf mois ils commencent à marcher (47). Ils reçoivent la circonciſion à ſept ans. A neuf, on doit les appliquer aux études, & aux exercices du pays. Ces études ſont d'apprendre à lire & à écrire, & d'acquerir l'intelligence de l'alcoran. On leur enſeigne trois ſortes de lettres; l'arabique, avec quelques lettres & quelques points qu'ils y ont ajoutés pour exprimer les mots de leur propre langue; une autre, dont le caractere eſt particulier à la langue des Maldives; & une troiſiéme qui eſt en uſage dans l'Iſle de Ceylan & dans la plus grande partie des Indes. Ils écrivent leur leçon ſur de petits tableaux de bois qui ſont blanchis; & lorſqu'ils la ſçavent par cœur, ils effacent ce qu'ils ont écrit & reblanchiſſent leur tableau. Ce qui doit durer eſt écrit ſur une ſorte de parchemin, compoſé des feuilles d'un arbre qui ſe nomme *Macarequeau* (48). Ces feuilles ont une braſſe & demie de long, ſur un pied de large. Ils en font des livres, qui reſiſtent mieux au tems que les nôtres. Pour épargner le parchemin en montrant à écrire aux enfans, ils ont des planches de bois fort polies, ſur leſquelles ils étendent du ſable pour y former les lettres, qu'ils font imiter à leurs éleves, & qu'ils effacent à meſure qu'elles ont été copiées. Quoique le tems des études ſoit borné, il ſe trouve parmi eux quantité de particuliers qui les continuent, ſur-tout celle de l'alcoran & des cérémonies de leur Religion. Les Mathematiques ne ſont pas moins cultivées. Ils s'attachent principalement à l'aſtrologie, & leur ſuperſtition va ſi loin pour les aſtres qu'ils n'entreprennent rien ſans avoir conſulté leurs Aſtrologues. Le Roi entretient à ſa Cour un grand nombre de ces Mathematiciens, & ſe conduit ſouvent par leurs lumiéres (49).

Education des enfans.

Caracteres d'écriture.

Eſpece de parchemin, fait de feuilles d'arbres.

Le Gouvernement de l'Etat des Maldives eſt royal & fort ancien; mais quoique l'autorité du Roi ſoit abſolue, elle eſt exercée généralement par les Prêtres. La diviſion naturelle des treize Atollons forme celle du gouverne-

Gouvernement des Maldives.

(45) Page 91.
(46) Page 92.
(47) Page 134.
(48) Page 135.
(49) *Ibid.*

USAGES DES MALDIVES. 1602.

ment. On en a fait treize Provinces, dont chacune a ſon Chef, qui porte le titre de Naybe. Ces Naybes ſont des Docteurs de la loi, qui ont l'intendance de tout ce qui appartient, non-ſeulement à la Religion, mais encore à l'exercice de la Juſtice. Chaque Iſle d'un Atollon qui contient plus de quarante-un habitans, eſt gouvernée par un autre Docteur qui ſe nomme Catibe, & qui a ſous lui les Prêtres particuliers des Moſquées. Leur revenu conſiſte dans une ſorte de dixme qu'ils levent ſur les fruits, & dans certaines rentes qu'ils reçoivent du Roi ſuivant leur degré. Mais l'adminiſtration principale eſt entre les mains des Naybes. Ils ſont les ſeuls Juges, civils & criminels. Leur emploi les oblige de faire quatre fois l'année la viſite des Iſles de leur Atollon. Ils ont néanmoins un Supérieur qui fait ſa réſidence continuelle dans l'Iſle de Malé, & qui ne s'éloigne jamais de la perſonne du Roi. Il eſt diſtingué par le titre de Pandiare. C'eſt tout à la fois le Chef de la Religion & le Juge ſouverain du Royaume. On appelle à ſon Tribunal de la Sentence des Naybes. Cependant il ne peut porter de jugement dans les affaires importantes ſans être aſſiſté de trois ou quatre graves perſonnages, qui ſe nomment *Mocouris* & qui ſçavent l'alcoran par cœur. Ces Mocouris ſont au nombre de quinze & forment comme ſon Conſeil. Le Roi ſeul a le pouvoir de reformer les jugemens de ce Tribunal : lorſqu'on lui en fait quelque plainte, il examine le cas avec ſix de ſes principaux officiers, qui ſe nomment *Moſcoulis*, c'eſt-à-dire, anciens, & la déciſion eſt exécutée ſur le champ. Les Parties plaident elles-mêmes leur cauſe. S'il eſt queſtion d'un fait, on produit trois témoins, ſans quoi l'accuſé eſt cru ſur le ſerment qu'il prête en touchant de la main le livre de la loi. Si le différend regarde quelque point de droit, on juge par les termes de la loi. Il eſt rigoureuſement défendu aux Juges d'accepter le moindre ſalaire, même à titre de préſent. Mais ſes ſergens, qui ſe nomment *Devanits*, ont droit de prendre la douziéme partie des biens conteſtés. Un Eſclave ne peut ſervir de témoin devant les Tribunaux de juſtice, & le témoignage de trois femmes n'eſt compté que pour celui d'un homme (50).

Il eſt exercé par des Prêtres.

Adminiſtration de la Juſtice.

Etat des Eſclaves.

Les Eſclaves ſont ceux qui ſe vendent volontairement ou ceux que la loi réduit à cette condition pour n'avoir pû payer leurs dettes, ou des Etrangers amenés & vendus en cette qualité. Le naufrage ne donne aucun droit aux Inſulaires ſur la liberté des Etrangers. Malgré l'humanité de cette loi, le ſort des Eſclaves eſt fort dur aux Maldives (51). Ils ne peuvent prendre qu'une femme, quoique toutes les perſonnes libres puiſſent en avoir trois. Ceux qui les maltraitent ne reçoivent que la moitié du châtiment que les loix impoſent pour avoir maltraité une perſonne libre. L'unique ſalaire de leurs ſervices eſt leur nourriture & leur entretien. Ceux qui deviennent Eſclaves de leurs créanciers ne peuvent être vendus pour ſervir d'autres maîtres; mais après leur mort, le créancier ſe ſaiſit de tout ce qu'ils peuvent avoir acquis; & s'il reſte à payer quelque choſe de la dette, les enfans continuent d'être Eſclaves juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement acquittée.

Punitions pour les crimes.

A l'égard des crimes, il faut que l'offenſé ſe plaigne, pour s'attirer l'attention de la juſtice, & qu'ils ſoient dénoncés formellement pour être punis. Si les enfans ſont en bas âge lorſque leur pere eſt tué par quelque meurtrier,

(50) *Ibid.* p. 147. (51) *Ibidem.*

on

on attend qu'ils aient atteint l'âge de seize ans pour sçavoir d'eux-mêmes s'ils veulent être vengés par la Justice. Dans l'intervalle; celui qui est connu pour l'auteur du meurtre est condamné seulement à les nourrir & à leur faire apprendre quelque métier. Lorsqu'ils arrivent à l'âge reglé, il dépend d'eux ou de demander justice ou de pardonner au coupable, sans que dans la suite il puisse être recherché. Les peines ordinaires sont le bannissement dans quelque Isle déserte du Sud, la mutilation de quelque membre, ou le fouet, qui est le châtiment le plus commun, mais extrêmement cruel. On emploie des courroies de gros cuir, de la longueur du bras, larges de quatre doigts & épaisses de deux, dont on attache cinq ou six ensemble dans un manche de bois. Les coups en sont si rudes, que souvent ils deviennent mortels. C'est le supplice ordinaire des grand crimes, tels que la sodomie, l'inceste & l'adultere. On coupe le poing aux voleurs lorsque le vol est considérable (52).

Usages des Maldives. 1602.

La Nation est distinguée (53) en quatre ordres, dont le premier comprend le Roi & tout ce qui lui touche par le sang, les Princes des anciennes races royales & les grands Seigneurs. Le second ordre est celui des dignités & des offices, que le Roi seul a le pouvoir de distribuer, & dans lesquels les rangs sont fort soigneusement observés. Le troisiéme est celui de la Noblesse, & le quatriéme celui du peuple. Comme la Noblesse ne doit ses distinctions qu'à la naissance, c'est par elle qu'il est naturel de commencer. Outre les Nobles d'ancienne race, dont quelques-uns font remonter leur origine jusqu'aux tems fabuleux, le Roi est toujours libre d'annoblir ceux qu'il veut honorer de cette faveur. Il accorde des lettres, dont la publication se fait dans l'Isle de Malé, au son d'une sorte de cloche, qui est une plaque de cuivre sur laquelle on frappe avec un marteau. Le nombre des Nobles est fort grand. Ils sont répandus par toutes les Isles. Les personnes du peuple, sans en excepter les plus riches Marchands qui n'ont pas obtenu la noblesse, ne peuvent s'asseoir avec un Noble, ni même en sa présence lorsqu'il se tient débout. Ils doivent s'arrêter, lorsqu'ils le voient paroître, le laisser passer devant eux; & s'ils étoient chargés de quelque fardeau, ils sont obligés de le mettre bas. Les femmes nobles, quoique mariées avec un homme du peuple, ne perdent pas leur rang, & communiquent la Noblesse à leurs enfans. Celles de l'ordre populaire, qui épousent un homme Noble, ne sont pas annoblies par leur mariage, quoique les enfans qui viennent d'elles participent à la noblesse de leur pere. Ainsi chacun demeure dans l'ordre où il est né, & n'en peut sortir que par la volonté du Souverain.

Division de la Nation en quatre Ordres.

Noblesse des Maldives.

Le Roi des Maldives porte le titre de *Rasquan*, & la Reine celui de *Renequillague*. Après le Roi sont les Princes de sang, & d'autres Princes, descendus d'autres Rois ses Prédécesseurs, qui ne sont pas moins respectés, quoique de race différente. Ensuite viennent les grands Officiers du Royaume, dont le plus distingué se nomme le *Quilague*, qui est comme le Lieutenant Général du Roi. Il y a un Chancelier, un Secrétaire d'Etat, un Intendant des finances, un Trésorier général, &c. six *Moscoulis*, dont on déja parlé, & d'autres dignités que le Roi donne ordinairement aux Nobles qu'il honore de son amitié, avec certaines Isles qui sont assignées pour leurs appointemens ou leur

Grands Officiers du Royaume.

(52) *Ibid.* p. 148 & 149.

(53) *Ibid.* p. 151 & suivantes.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

penſion. Il leur fait diſtribuer auſſi leur proviſion de riz. L'honneur du pays conſiſte à manger du riz accordé par le Roi. Les Nobles mêmes obtiennent peu de conſidération lorſqu'ils ne joignent pas cet avantage à celui de la naiſſance. Tous les ſoldats en jouiſſent, ſur tout ceux de la garde du Roi, qui ſont au nombre de ſix cens, diviſés en ſix compagnies ſous le commandement des ſix Moſcoulis. Le Roi entretient habituellement dix autres compagnies, commandées par les plus grands Seigneurs du Royaume, mais qui ne le ſuivent qu'à la guerre, & qui ſont employées à l'exécution de ſes ordres. Leurs priviléges ſont fort diſtingués. Ils portent leurs cheveux longs. Ils ont au doigt un gros anneau, pour les aider à tirer de l'arc; ce qui n'eſt permis qu'à eux. Outre le riz du Roi, on aſſigne pour leur ſubſiſtance diverſes petites Iſles & certains droits ſur les paſſages. La plûpart des riches Inſulaires s'efforcent d'entrer dans ces deux corps, mais cette faveur ne s'accorde qu'avec la permiſſion du Roi, & ſe paye aſſez cher, comme la plûpart des emplois civils & militaires (54).

Diſtinction de la milice.

Uſages communs aux quatre Ordres.

L'uſage des Maldives eſt de ne porter qu'un nom propre, tel que *Haly*, *Huſſum*, *Aſſan*, *Ibrahim* &c. ſans aucun nom de famille. Mais comme la varieté n'en eſt pas infinie, ils y joignent, pour ſe reconnoître, le titre de leur qualité. Ce titre eſt *Tacourou* pour les Nobles de race, & *Bybis* pour leurs femmes (55). Quelques-uns y joignent le nom d'une Iſle qui leur appartient. Les Officiers qui ne ſont Nobles que par leurs emplois prennent le titre de *Callogues*, & leurs femmes celui de *Camullogues*. Les gens du commun joignent à leur nom celui de *Callo*, & leurs femmes celui de *Camulo* (56). On y ajoute, pour les diſtinguer mieux, le nom de leur métier ou de leur profeſſion. Dans les quatre ordres, il y a divers uſages communs, auxquels les grands & les petits ſont également attachés. Ils ne mangent jamais qu'avec leurs égaux, en richeſſe comme en naiſſance ou en dignité : & comme il n'y a point de regle ſure pour établir cette égalité dans chaque ordre, il arrive delà qu'ils mangent rarement enſemble. Ceux qui veulent traiter leurs amis font préparer chez eux un ſervice de pluſieurs mets, qu'on arrange proprement ſur une table ronde, couverte de taffetas, & l'envoient chez celui qu'ils veulent traiter. Cette galanterie eſt reçue comme une grande marque d'honneur. Lorſqu'ils mangent en particulier, ils ſeroient fâchés d'être vûs, & ſe retirant dans leurs appartemens les plus intérieurs, ils abbaiſſent toutes les toiles & les tapiſſeries qui ſont autour d'eux. Leur table eſt le plancher d'une chambre, couvert à la vérité d'une natte fort propre, ſur laquelle ils ſont aſſis les pieds croiſés. Ils ne ſe ſervent pas de linge; mais pour conſerver leurs nattes ils emploient de grandes feuilles de bananier, qui tiennent lieu de nappes & de ſerviettes. Cependant leur propreté va ſi loin qu'il ne leur arrive jamais de rien répandre. La vaiſſelle eſt une ſorte de faiance, qui leur vient de Cambaye, ou de la Porcelaine qu'ils tirent de la Chine, & qui eſt fort commune dans toutes les conditions. Mais on ne leur ſert jamais un plat de terre ou de porcelaine qui ne ſoit dans une boëte ronde, d'un aſſez beau vernis de leurs Iſles, avec ſon couvercle de la même matiere; & cette boëte, toute fermée qu'elle eſt, ne ſe préſente point ſans être couverte encore d'une

Bizarrerie dans la maniere de manger.

Propreté du ſervice.

(54) *Ibid.* p. 150 & 151. (55) *Ibid.* p. 154. (56) *Ibid.* p. 156 & 157.

piece de ſoie de même grandeur. Les plus pauvres ont l'uſage de ces boëtes, non-ſeulement parce qu'elles coutent fort peu, mais beaucoup plus à cauſe des fourmis, dont le nombre eſt ſi étrange qu'il s'en trouve par tout & qu'il eſt difficile d'en préſerver les alimens. La vaiſſelle d'or ou d'argent eſt défendue par la loi, quoique la plûpart des Seigneurs ſoient aſſez riches pour en uſer. Ils ſe ſervent de cuillieres pour les choſes liquides, mais ils prennent tout le reſte avec les doigts. Leurs repas ſont fort courts, & ſe paſſent ſans qu'on leur entende prononcer un ſeul mot. Ils ne boivent qu'une fois, après s'être raſſaſiés. La boiſſon la plus commune eſt de l'eau, ou du vin de cocos tiré le même jour. On en fait deux autres ſortes, plus délicates, & reſervées pour le Roi & les Seigneurs, ou pour les fêtes ſolemnelles; l'une eſt chaude, compoſée d'eau & de miel, avec quantité de poivre & d'une autre graine qui ſe nomme *Cahoa;* l'autre eſt froide, & ſe fait avec du ſucre & des cocos détrempés dans l'eau. Après le repas, on leur préſente un plat de betel pour deſſert; car les fruits ſe ſervent avec les viandes. Ce ſont des femmes ou des filles qui exercent l'office de la cuiſine, & les hommes regarderoient le nom de Cuiſinier comme un outrage. Ils emploient beaucoup de formalités pour couper la gorge aux animaux, & perſonne n'en mangeroit la chair ſi l'on ſçavoit qu'elles n'euſſent pas été obſervées. L'uſage du betel & de l'areca eſt auſſi commun aux Maldives que dans le reſte des Indes. Chacun en porte ſa proviſion dans les replis de ſa ceinture. On s'en préſente mutuellement lorſqu'on ſe rencontre. Les grands & les petits ont les dents rouges à force d'en mâcher, & cette rougeur paſſe dans toute la Nation pour une beauté. Dans leurs bains, qui ſont fort fréquens, ils ſe nettoient les dents avec des ſoins particuliers, afin que la couleur du betel y prenne mieux (57).

Usages des Maldives. 1602.

Boiſſon des Maldivois.

Uſage du betel.

Leur Médecine conſiſte plus dans des pratiques ſuperſtitieuſes que dans aucune méthode. Cependant ils ont divers remedes naturels, dont les Européens uſent quelquefois avec ſuccès. Pour le mal des yeux, auquel ils ſont fort ſujets, après avoir été long-tems au ſoleil; ils font cuire le foie d'un cocq & l'avallent. Pyrard & ſes compagnons, attaqués du même mal, imiterent leur exemple ſans vouloir ſouffrir l'application des caracteres & des charmes que les Inſulaires joignent à ce remede. Ils en reconnurent ſenſiblement la vertu. Pour l'opilation de rate, maladie commune, qu'on attribue à la mauvaiſe qualité de l'air & qui eſt accompagnée d'une enflure très-douloureuſe, ils appliquent un bouton de feu ſur la partie enflée & mettent ſur la plaie du coton trempé dans de l'huile. Pyrard ne put ſe réſoudre à faire uſage de ce remede, quoiqu'il en reconnût la bonté par l'experience d'autrui; mais il ſe guérit des ulceres qui lui étoient venus aux jambes en y appliquant des lames de cuivre à l'exemple des Inſulaires. Ils ont auſſi des ſimples & des drogues d'une vertu éprouvée, ſur-tout pour les bleſſures. L'application s'en fait en onguent, dont ils frottent les parties affligées, ſans aucun bandage. Ils guériſſent la maladie vénérienne avec la décoction d'un bois qu'ils tirent de la Chine; & ce qui doit nous paroître auſſi ſurprenant qu'à Pyrard, ils prétendent que cette maladie leur eſt venue de l'Europe, & l'appellent *Frangui haeſcour;* c'eſt-à-dire, *Mal François* ou *des Francs*. Outre une eſpece de fiévre, ſi commune & ſi dange-

Médecine des Maldives.

Expériences d'un Voyageur.

Les Maldivois croient que le mal vénérien leur vient de l'Europe.

(57) *Ibid.* p. 127, 128.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

reuſe dans toutes leurs Iſles qu'elle eſt connue par toute l'Inde ſous le nom de fiévre des Maldives, de dix en dix ans il s'y répand une ſorte de petite vérole, dont la contagion les force de s'abandonner les uns les autres, & qui emporte toujours un grand nombre d'habitans (58).

Déreglement de leurs mœurs.

Le déreglement de leurs mœurs ne contribue pas moins que les qualités du climat à ruiner leur ſanté & leur conſtitution. Les hommes & les femmes y ſont d'une laſciveté ſurprenante. Malgré la ſéverité des loix, on n'entend parler que d'adulteres, d'inceſtes & de Sodomie. La ſimple fornication n'eſt condamnée par aucune loi, & les femmes qui ne ſont pas mariées s'y abandonnent auſſi librement que les hommes. Elles ſortent rarement le jour. Toutes leurs viſites ſe font la nuit, avec un homme qu'elles doivent toujours avoir à leur ſuite, ou pour les accompagner. Jamais on ne frappe à la porte d'une maiſon. On n'appelle pas même pour la faire ouvrir. La grande porte de la cour eſt toujours ouverte pendant la nuit. On entre juſqu'à celle du logis, qui n'eſt fermée que d'une tapiſſerie de toile de coton; & touſſant, pour unique ſigne, on eſt entendu des habitans, qui ſe préſentent auſſi-tôt & reçoivent ceux qui demandent à les voir (59).

Deſcription du Palais du Roi.

Le Palais du Roi eſt dans un enclos d'aſſez grande étendue, qui renferme des jardins & des vergers, ornés de fontaines & de réſervoirs d'eau. Il eſt bâti de pierres & d'un ſeul étage; mais compoſé d'un grand nombre d'appartemens qui environnent pluſieurs cours, au milieu deſquelles on voit dans chacune un beau puits de pierre blanche.

L'entrée du Palais eſt un corps-de-garde, muni de quelques pieces de canon & d'autres armes. Le portail a l'apparence d'une grande tour quarrée. Après la ſalle des gardes, on entre dans une autre ſalle, qui eſt pour les Seigneurs & les Courtiſans. Il n'eſt permis qu'aux Officiers domeſtiques du Roi & des Reines de pénetrer plus loin. Le pavé de ces deux premieres ſalles eſt élevé de trois pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & revêtu d'un plancher fort bien aſſemblé, ſur lequel on étend, chaque jour au matin, une natte de diverſes couleurs mêlées de chiffres & d'autres ornemens. Les murs ſont tendus de tapiſſeries de ſoie. Du platfond, qui eſt couvert auſſi d'une tapiſſerie, pendent à l'entour quantité de belles franges. Le lieu où le Roi ſe place, dans la ſeconde ſalle, eſt un grand tapis, ſur lequel il eſt aſſis les pieds croiſés. La forme du platfond repréſente au-deſſus de ſa tête une eſpece de dais. Tous les Seigneurs qui s'aſſemblent pour compoſer ſa Cour, s'aſſeient autour ſur la natte, en obſervant l'ordre de leur naiſſance & de leurs dignités. Ceux qui ſont d'un rang inferieur ſe tiennent debout derriere les premiers, à moins que le Roi, ou quelques Seigneurs dans ſon abſence, ne leur donnent ordre de s'aſſeoir. Les Nobles de l'Iſle de Malé ſont obligés de ſe préſenter au Palais tous les jours à midi. Si le Roi ne ſe montre pas, ils lui font dire qu'ils ſont venus pour le ſaluer & qu'ils attendent reſpectueuſement ſes ordres. Quelquefois ce Monarque leur envoie du betel & des fruits. Il ne reçoit les Etrangers que dans la premiere ſalle (60).

Maniere dont on lui fait la cour.

Richeſſe de ſes appartemens.

Les chambres des appartemens interieurs ſont ornés des plus belles tapiſſe-

(58) *Ibid.* p. 132, 133.
(59) *Ibid.* p. 141, 142.
(60) *Ibid.* p. 155, 156 & 157.

ries de la Chine, de Bengale & de Maſulipatan. L'or & la ſoie y éclatent de toutes parts, avec une diverſité admirable dans l'ouvrage & dans les couleurs. Les Maldives ont auſſi leurs manufactures de tapiſſeries & d'étoffes, mais la plupart de coton, pour l'uſage du peuple. Les lits du Roi, comme ceux de ſes principaux Sujets, ſont ſuſpendus en l'air, par quatre cordes, à une barre de bois qui eſt ſoutenue par deux piliers. Les couſſins & les draps ſont de ſoie & de coton, ſuivant l'uſage général de l'Inde. On donne cette forme aux lits, parce que l'uſage des Seigneurs & des perſonnes riches eſt de ſe faire bercer, comme un remede ou un préſervatif pour le mal de ratte dont la plupart ſont attaqués. Les gens du commun couchent ſur des matelats de coton, poſés ſur des ais montés à quatre piliers.

Usages des Maldives. 1602.

Pendant le ſéjour que Pyrard fit aux Maldives, l'habillement ordinaire du Roi étoit une robbe de coton, fort blanc & fort fin, ou plutôt, dit-il, une caſaque qui lui deſcendoit un peu au-deſſous de la ceinture, bordée de blanc & de bleu, & fermée par-devant avec des boutons d'or maſſif (61). Le reſte du corps étoit couvert, juſqu'aux talons, d'une ſorte de pagne de taffetas rouge, ceint par le haut d'une longue & large ceinture de ſoie rouge à franges d'or, & d'une groſſe chaîne d'or, dont l'agraffe, qui étoit plus large que la main, brilloit d'un grand nombre de pierreries. Il portoit ſur le devant de la cuiſſe un couteau richement travaillé, & ſur la tête un petit bonnet rouge brodé d'or, avec un bouton d'or maſſif & quelques pierres précieuſes au ſommet. Quoique l'uſage du pays, pour les Grands, ſoit de porter les cheveux longs, il ſe faiſoit raſer chaque ſemaine, ſans exiger que ſon exemple ſervît de regle aux Seigneurs de ſa Cour. Il avoit les jambes nues, comme le moindre de ſes Sujets; mais il portoit aux pieds des ſandales de cuir doré, qui viennent d'Arabie. Lorſqu'il ſortoit, accompagné de ſa garde, on ſoutenoit ſur ſa tête un paraſol blanc, qui eſt aux Maldives la principale marque de la majeſté royale. Il avoit toujours, auprès de ſa perſonne, trois Pages, dont l'un portoit un éventail, un autre ſon épée nue & une rondache, & le troiſiéme une boëte pleine de betel & d'areca. Il ſe faiſoit ſuivre auſſi par un Docteur de ſa loi, qui tenoit un livre à la main. Son goût ne le portoit pas à la pêche, comme la plupart des Rois ſes prédéceſſeurs. Il s'amuſoit le plus ſouvent, dans ſon palais, à voir travailler des artiſtes & d'habiles ouvriers qu'il attiroit par ſes récompenſes, tels que des Peintres, des Orfévres, des Brodeurs, des Armuriers & des Tourneurs. Il leur fourniſſoit la matiere de leur travail; & les payant libéralement, il gardoit leurs ouvrages pour en orner ſa demeure ou pour en faire quelquefois des préſens. Sa curioſité le portoit continuellement à s'inſtruire. Un Etranger qui poſſedoit quelque talent, ou qui ſçavoit quelque choſe d'ignoré aux Maldives, trouvoit une faveur certaine à la Cour (62).

Son habillement.

Marque de la majeſté royale.

Les revenus du Roi des Maldives conſiſtent dans ſon domaine, qui eſt compoſé de pluſieurs Iſles dont il eſt Seigneur immédiat; dans la cinquiéme partie des fruits du pays; dans une taille proportionnelle qu'il impoſe ſur les cordes de cocotier; ſur une ſorte de coquilles, que les Maldivois nomment *Bolys*, dont ils font un grand commerce, & ſur le poiſſon ſec; dans les

Revenus du Roi des Maldives.

(61) *Ibid.* p. 158. (62) *Ibid.* p. 159.

Usages des Maldives. 1602.

droits qu'il leve sur les Marchands étrangers, & dans le Commerce qu'il fait lui-même au dehors, par quantité de navires chargés des marchandises de son Royaume. Il a d'ailleurs un droit exclusif sur tout ce que la mer jette au rivage, soit par le naufrage des Etrangers, soit par le cours naturel des flots, qui amene au bord des Isles quantité d'ambre gris & de corail; sur-tout une sorte de grosse noix, que les Maldivois nomment *Tavarcarré* & les Portugais *Cocos des Maldives*. On ne nous en apprend pas l'origine; mais ses vertus sont vantées par les Médecins, & Pyrard la représente aussi grosse que la tête d'un homme. Elle s'achete à grand prix. Lorsqu'un Maldivois fait fortune, on dit en proverbe qu'il a trouvé de l'ambre gris ou du *Tavarcarré*, pour faire entendre qu'il a découvert quelque tréfor (63).

Monnoie du pays.

La monnoie des Maldives est d'argent, & ne consiste qu'en une seule espece (64), qui se bat dans l'Isle de Malé & qui porte le nom du Roi en caracteres Arabesques. Ce sont des pieces qu'on nomme *Larins*, de la valeur d'environ huit sols de France. Les monnoies étrangeres y ont cours, mais on ne les prend qu'au poids & pour leur juste valeur. Dans l'Inde & les pays voisins, où les Royaumes & les Seigneuries sont en si grand nombre, il y a aussi beaucoup de diversité dans les monnoies, non-seulement d'or & d'argent, mais encore d'un autre métal qui se nomme *Calin*, & qui est fort estimé par sa dureté & sa blancheur. Il se fait même de la monnoie de fer, dont le cours se borne à la verité aux Etats du Prince qui la fait battre. Mais l'or & l'argent ont toujours une valeur réelle, indépendamment de leur marque. D'un autre côté, cette valeur est fort différente de celle qu'ils ont en Europe; car le prix de l'argent y est plus haut, & celui de l'or plus bas que parmi nous. Les piastres d'Espagne sont reçûes avidement dans tous les Etats de l'Inde. A l'égard des larins qui se battent aux Maldives, l'usage est de les couper dans le Commerce, pour donner au poids la valeur des marchandises qu'on achete; ce qui ne se fait pas sans quelque dommage, parce que cette division entraîne la perte d'un douziéme. Au lieu de petite monnoie, on se sert de *Bolys*, petites coquilles qui sont une des richesses de ces Isles. Elles ne sont guères plus grosses que le bout du petit doigt. Leur couleur est blanche & luisante. La pêche s'en fait deux fois chaque mois, trois jours avant la nouvelle lune & trois jours après. On laisse ce soin aux femmes, qui se mettent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour les ramasser dans le sable de la mer. Il en sort tous les ans des Maldives la charge de trente ou quarante navires, dont la plus grande partie se transporte dans le Bengale, où l'abondance de l'or, de l'argent & des autres métaux n'empêche pas qu'elles ne servent de monnoie commune. Les Rois mêmes & les Seigneurs font bâtir exprès des lieux où ils conservent des amas de ces fragiles richesses, qu'ils regardent comme une partie de leur tréfor. On les vend en paquets de douze mille, qui valent un larin, dans de petites corbeilles de feuilles de cocotiers, revêtues en dedans de toile du même arbre. Ces paquets se livrent comme les sacs d'argent dans le Commerce de l'Europe, c'est-à-dire, sans compter ce qu'ils contiennent (65).

Commerce des bolys, petites coquilles de mer.

Autres marchandises des Maldives, & leur réparation.

Les autres marchandises des Maldives sont les cordages & les voiles de co-

(63) *Ibid.* p. 165.

(64) *Ibid.* p. 163.

(65) *Ibid.* p. 165. Une partie de ce Commerce se fait aujourd'hui par les Hollandois, qui portent des bolys, ou koris, dans plusieurs pays de l'Afrique.

cotier, l'huile & le miel du même arbre, & les cocos mêmes, dont on tranſporte chaque année la charge de plus de cent navires; le poiſſon cuit & ſéché; les écailles d'une ſorte de tortues qui ſe nomment *Cambes*, & qui ne ſe trouvent qu'aux environs de ces Iſles & des Philippines; les nattes de jonc, qui ne ſe font nulle part avec tant de fineſſe & d'agrémens; les toiles de coton colorées; diverſes étoffes de ſoie qu'on y apporte crue & qu'on y met en œuvre de toute ſorte de grandeur, pour en faire des pagnes, des turbans, des mouchoirs & des robbes. Enfin l'induſtrie des habitans eſt renommée pour toutes les marchandiſes qui ſortent de leurs Iſles, & cette réputation leur procure en échange ce que la nature leur a refuſé, comme du riz, des toiles de coton blanches, de la ſoie & du coton crus, de l'huile d'une graine odoriférante, qui leur ſert à ſe frotter le corps; de l'areca pour le betel, du fer & de l'acier, des épiceries, de la porcelaine, de l'or même & de l'argent, qui ne ſortent jamais des Maldives lorſqu'une fois ils y ſont entrés, parce que les habitans n'en donnent jamais aux Etrangers, & qu'ils l'emploient en ornemens pour leurs maiſons, ou en bijoux pour leur parure & pour celle de leurs femmes (66).

USAGES DES MALDIVES. 1602.

Les Portugais ayant profité des diviſions de quelques Princes Maldivois, s'étoient rendus maîtres de la plupart des Iſles (67), & jouirent paiſiblement de leur conquête l'eſpace d'environ dix ans. On lit, dans leurs Hiſtoriens, par quels degrés ils étoient parvenus à l'exécution de cette grande entrepriſe. Un Roi des Maldives, touché de la vérité du Chriſtianiſme & déſeſperant de faire approuver à ſes Sujets la réſolution qu'il avoit formée de l'embraſſer, prit le parti de s'embarquer ſecretement, avec la Reine ſa femme & quelques amis fidéles, pour ſe rendre à Cochin, où il reçut le Baptême. Son trône fut auſſi-tôt rempli par un Prince Maldivois, ſon ancien concurrent. Mais comptant ſur le ſecours des Portugais, avec leſquels il venoit de s'unir par une ſi ſainte alliance, il n'en écrivit pas moins à ſes peuples, qu'il leur commandoit de recevoir la Foi Chrétienne & de lui payer le tribut ordinaire, ſans quoi ils devoient s'attendre à le voir bien-tôt paroître avec une puiſſante armée, pour les punir de leur infidelité. Ils lui répondirent qu'ils ne le connoiſſoient plus, & que s'il lui étoit dû quelque choſe il devoit le venir demander; que s'il ſe trouvoit bien d'avoir embraſſé le Chriſtianiſme, il continuât de vivre dans cette créance, mais que pour eux ils périroient plutôt que de changer de religion. Ce fut alors qu'il demanda du ſecours aux Portugais. Le Viceroi des Indes lui en accorda volontiers, mais à condition qu'il ne marchât point en perſonne, dans la crainte que s'accordant avec ſon peuple il ne jouât quelque mauvais tour à ſes protecteurs. Les Portugais mirent à la voile & répandirent la terreur dans les Iſles. Cependant ils y trouverent tant de réſiſtance, qu'ils furent contraints de ſe retirer avec perte. L'année ſuivante, y étant retournés avec de nouvelles forces, ils ſe rendirent maîtres de l'Iſle de Malé, où le nouveau Roi fut tué les armes à la main. Ils y éleverent une Forteresſe, & de-là, s'étant fait reconnoître dans les autres Iſles, ils convinrent avec les habitans de les laiſſer en paix & de ne rien changer à leur religion, pourvû que les droits du Roi chrétien fuſſent payés fidellement. Ce

Comment les Portugais s'étoient emparés de ces Iſles.

Un Roi des Maldives ſe fait Chretien.

Il eſt privé du Trône & les Portugais prennent ſa défenſe.

(66) *Ibid.* p. 166. (67) *Ibid.* p. 169.

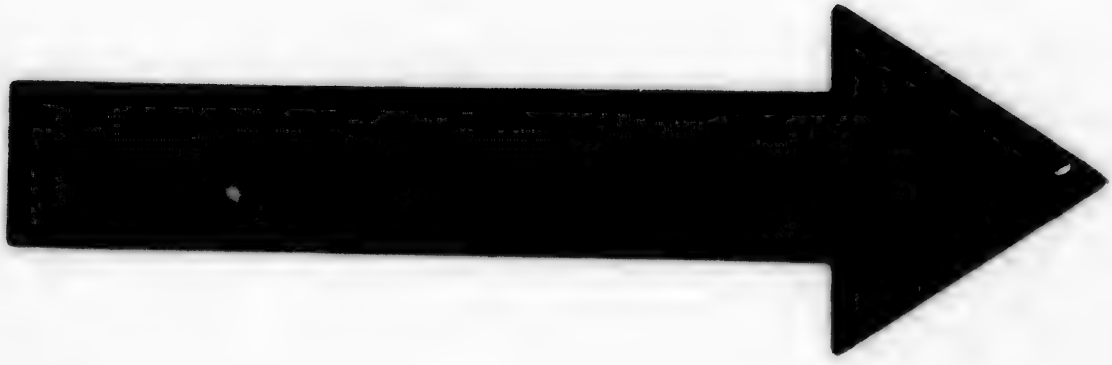
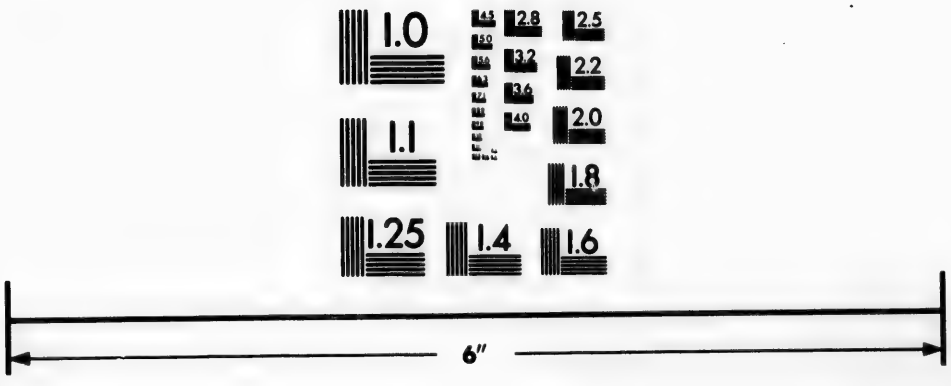


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

USAGES DES MALDIVES. 1602.

Traité rendit la tranquillité à la plus grande partie des Maldives; mais deux des principaux Seigneurs réuniſſant leurs forces dans l'Atollon de Souadou, qui eſt à la pointe du Sud, & s'obſtinant à refuſer leur ſoumiſſion, il fut impoſſible aux Portugais d'y pénétrer. Ainſi cet Atollon & toutes les Iſles du Sud n'ont jamais reconnu l'autorité du Portugal (68).

Ils ſe rendent maîtres du pays.

Les Maldivois confeſſent encore que le commerce ne fut jamais ſi floriſſant dans leurs Iſles, que pendant le regne de ces nouveaux Maîtres. Il dura l'eſpace d'environ dix ans. Tout ſe faiſoit au nom du Roi Chrétien, qui continua de demeurer à Cochin; & les Portugais avoient mis, dans l'Iſle de Malé, un Viceroi de la Nation auquel ils accordoient certains honneurs; mais les ordres venoient de leur Conſeil & s'exécutoient par une nombreuſe garniſon qu'ils entretenoient dans la forteresſe. Cependant les deux Princes rebelles augmenterent tellement leurs forces dans l'Atolon de Souadou, que malgré l'éloignement, qui eſt d'environ quatre-vingt lieues, ils incommodoient beaucoup la garniſon de Malé. Après divers ſuccès, qui firent traîner longtems cette petite guerre, il leur arriva un jour quatre Galeres de Corſaires Malabares, qui cherchoient l'occaſion de piller. Ils leur propoſerent la moitié du butin pour faire la guerre aux Portugais; & recevant avis que le Gouverneur de la Forteresſe étoit allé à Cochin avec une partie de ſa garniſon, ils aborderent ſi bruſquement à l'Iſle de Malé, qu'ayant ſurpris la Forteresſe par eſcalade, ils firent main baſſe ſur trois cens Portugais qui étoient reſtés pour la garde. Toutes les richeſſes de l'Iſle furent partagées fidélement entre les vainqueurs. Mais le regret de voir emporter hors de l'Iſle la moitié de tant de biens fit commettre une noire perfidie aux deux Princes. Ils attaquerent les Malabares; & la victoire les ayant rendus maîtres du butin & des Galeres après un long combat, ils firent tranſporter aſſez humainement les Corſaires ſur leur côte (69).

Comment ils en ſont chaſſés.

Envain les Portugais recommencerent la guerre. Toutes leurs Flottes furent battues pendant trois ans, & la Forteresſe qu'ils avoient élevée avec tant de ſoins devint un obſtacle invincible à leur retabliſſement. Ils comprirent enfin que pour l'avantage de leur commerce, il valoit mieux s'accorder par un traité que de continuer une guerre incertaine (70). On convint de part & d'autre que les deux Princes demeureroient paiſiblement en poſſeſſion des Maldives, ſous trois conditions; la premiere, qu'ils ne prendroient pas le titre de *Raſquans*, qui ſignifie Rois, mais ſeulement celui de *Quilagues*, c'eſt-à-dire, de Princes ou de Ducs; la ſeconde, que ſans reconnoître le Roi Chrétien pour leur ſouverain, ils ne laiſſeroient pas de lui faire une penſion, qui lui ſeroit payée à Cochin, & qui paſſeroit à ſes ſucceſſeurs ou ſes héritiers; la troiſiéme, que tous les Maldivois qui ſortiroient de leurs Iſles pour le commerce ſeroient obligés de prendre un Paſſeport des Portugais, comme tous les autres peuples de l'Inde qui ſont en paix avec eux. Cette paix duroit encore lorſque Pyrard fut jetté aux Maldives par ſon naufrage; mais les Inſulaires n'en portoient pas moins une haine mortelle aux Portugais (71).

Traité entr'eux & les Maldivois.

Le Roi chrétien s'établit à Goa.

Le Roi Chrétien donna dans la ſuite au Roi de Portugal le tiers de ſon revenu, pour obtenir la permiſſion de s'établir à Goa; où Pyrard le vit dans

(68) *Ibid.* p. 169. (69) *Ibid.* p. 170. (70) *Ibid.* p. 171. (71) *Ibid.* p. 172.

le cours

le cours de ſes avantures. Ce revenu conſiſte en bolys, & en cordages d'écorce, qui ſe nomment *Cayro*. Les Maldivois en chargeoient tous les ans à leurs frais quatre Navires, chacun de cent cinquante tonneaux, dont ils devoient répondre juſqu'à ce qu'ils fuſſent ſortis de leurs Iſles & de leurs bancs (72). Usages des Maldives. 1602.

Pendant le gouvernement des deux freres, qui regnerent enſemble l'eſpace de vingt-cinq ans, la paix intérieure des Maldives fut troublée par diverſes révoltes. L'aîné ſe nommoit *Bode-ta-courou*, & l'autre *Aſſan Quilaque*. Ils avoient épouſé l'un la femme, & l'autre la fille du Roi qui avoit été tué dans la conquête des Portugais. L'aîné eut un fils, qui devint ſon ſucceſſeur, & qui étoit celui que Pyrard trouva ſur le trône. Il l'avoit fait reconnoître avant ſa mort & lui avoit fait prêter le ſerment de fidélité par tous ſes peuples. Cette précaution lui avoit paru d'autant plus néceſſaire, qu'il connoiſſoit à ce jeune Prince des inclinations douces & peu de penchant pour la guerre. Auſſi l'avoit-il délivré d'un obſtacle redoutable en faiſant mourir pluſieurs Seigneurs, dont il craignoit pour lui la concurrence. Mais une ſi cruelle politique l'avoit expoſé lui-même à diverſes entrepriſes, qu'il eut le bonheur d'arrêter par ſa prudence & ſa fermeté (73). Pyrard en rapporte une, qui paroîtra intéreſſante à la fin de cet article. Un grand Navire ayant échoué ſur les bancs des Maldives, il s'y trouva un jeune Portugais, âgé de ſept ans, d'une figure ſi charmante que les deux Rois le prirent dans une ſinguliere affection. Ils le firent nourrir avec leur héritier préſomptif, qui étoit à peu près du même âge. La nature n'avoit pas donné moins d'eſprit que de beauté à ce jeune étranger. Il ſe perfectionna dans les ſciences & les exercices du pays; & ſe voyant traité avec les mêmes honneurs que le Prince des Maldives, il ſe perſuada qu'il étoit ſon frere. A la vérité lorſqu'il fut dans un âge plus avancé, on lui apprit ſon origine, en l'avertiſſant qu'il devoit autant de ſoumiſſion que de fidélité au Prince qui devoit être ſon maître. Cependant après la mort du ſecond des deux Rois, l'autre, par un ſentiment d'amitié qui ne s'étoit pas refroidi, lui fit épouſer la fille de ſon frere, qui étoit le plus noble & le plus riche parti du Royaume. Les dignités lui furent prodiguées après ce mariage. Il ſe vit honoré de l'emploi d'Amiral, de la qualité de *Moſcouli*, & du commandement de la premiere compagnie des gardes. Tant de grandeur excita ſon ambition & le fit penſer à s'élever ſur le trône, d'autant plus qu'il ne voyoit dans le Prince des Maldives qu'un concurrent foible & moins eſtimé que lui. Ses projets ſe fortifierent encore lorſqu'il eut obſervé que le Roi ſe défaiſoit inſenſiblement de tous les Seigneurs qu'il jugeoit redoutables pour ſon fils. Il craignit que cette défiance ne lui devînt funeſte à ſon tour, & dans ces idées il traita ſecretement avec les Portugais. Le Roi, toujours prêt à s'allarmer, pénetra le complot, & découvrit par la trahiſon de quelque complice, que ſa couronne & ſa vie étoient également menacées. Il fit appeller ce jeune ambitieux, qui eut la hardieſſe de ſe rendre au Palais comme s'il n'eut eu rien à ſe reprocher. Il le fit aſſeoir en ſa préſence, au milieu de toute ſa Cour qu'il avoit fait aſſembler; & pour mettre ſa fermeté à l'épreuve, il parut prendre plaiſir à l'interroger, en le regar-

Etat des Maldives après ces guerres.

Fortune & fin tragique d'un jeune Portugais.

(72) *Ibidem.* (73) *Ibid.* p. 173.

USAGES DES MALDIVES. 1602.

dant d'un œil fixe. Enfin s'indignant de ſon audace, il fit paroître quelques gardes, qui le ſaiſirent, le lierent, & le traînerent dans cet état juſqu'au bord de la mer, où ils le tuerent dans une barque à quelques pas du rivage (74).

Deſcription de l'Iſle de Goa.

1608. Remarque en forme d'introduction.

QUoique les Hiſtoriens Portugais ayent traité avec beaucoup d'étendue tout ce qui appartient à ce fameux établiſſement de leur Nation dans les Indes Orientales, il ſemble que les obſervations d'un Etranger n'en doivent être que plus précieuſes aux yeux d'un lecteur éclairé, qui cherche à pouvoir diſtinguer ce que la vanité & l'intérêt font mêler de faux ou d'exageré dans la plûpart de ces hiſtoires nationales. On doit ſe ſouvenir que Pyrard paſſa deux ans entier à Goa, & qu'il s'attachoit à remarquer tout ce qu'il croyoit capable d'enrichir ſon Journal (75).

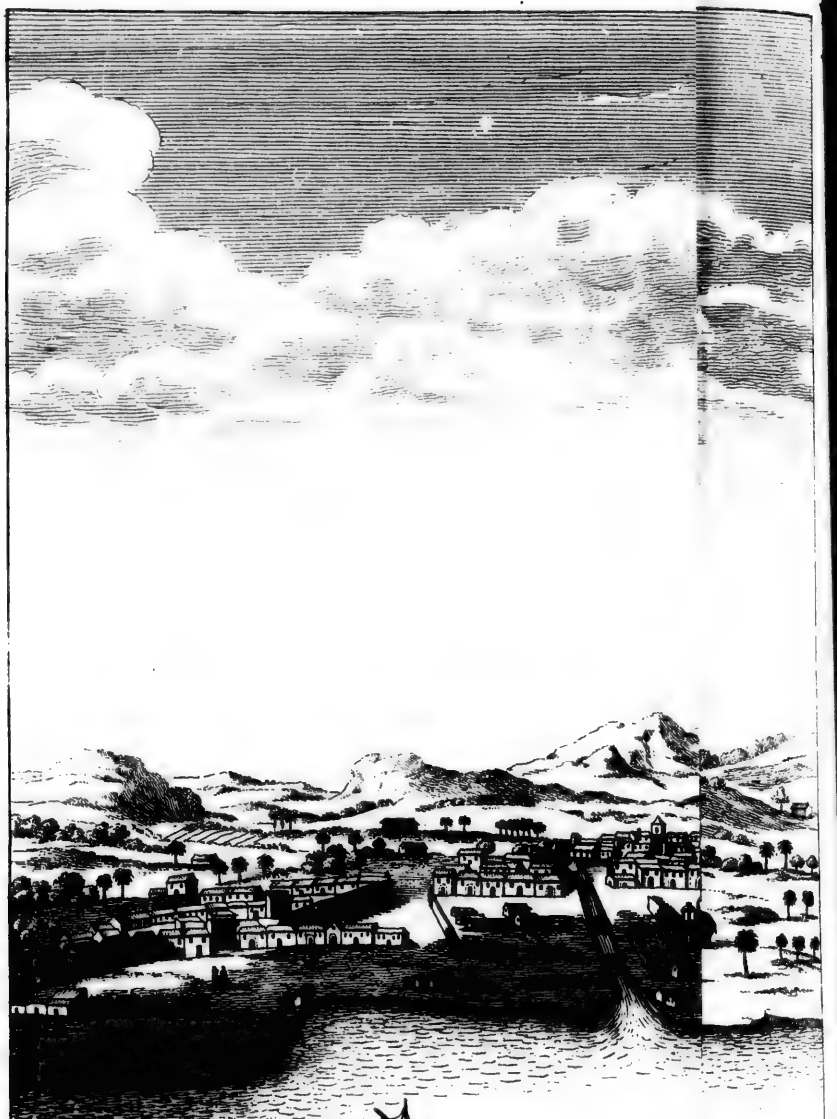
Iſle de Goa, formée par une riviere.

Goa eſt une Iſle qui dépendoit autrefois du Royaume de *Decan* ou *Dealkan*, & dont le circuit eſt d'environ huit lieues. Cette Iſle eſt formée par une belle & grande riviere qui l'environne, & qui fait pluſieurs autres Iſles, peuplées d'Indiens & de Portugais. Cette riviere eſt aſſez profonde, quoique les grands Vaiſſeaux, tels que les Caraques & les Galions ſoient obligés de s'arrêter à l'embouchure, qui porte le nom de *Barre*. Les bords de l'Iſle ſont défendus par ſept Forteresſes, dont les deux principales ſont à l'embouchure de la riviere; l'une au Nord du côté de la terre ferme, qui eſt le pays de *Bardes*, dépendant auſſi des Portugais, & pour la garde d'une belle fontaine d'eau fraîche autant que pour celle de la Riviere; l'autre à l'oppoſite, ſur un cap de l'Iſle. Ces deux Forteresſes défendent fort bien l'entrée de la riviere; mais elles ne peuvent empêcher les Navires étrangers de mouiller à la barre, & par conſéquent de fermer le paſſage aux Vaiſſeaux Portugais. Une lieue plus loin, entre la barre & la Ville, eſt le Fort de *Pangin*, où tous les Vaiſſeaux ſont obligés de prendre le paſſeport du Gouverneur, ſoit pour l'entrée ou la ſortie. C'eſt une des plus agréables demeures de l'Iſle entiere, & le lieu où les nouveaux Vicerois deſcendent pour y attendre le jour & les cérémonies de leur entrée.

Ses propriétés.

Toute l'Iſle eſt montagneuſe. La plus grande partie eſt d'une terre rouge, dont les habitans font d'aſſez belle poterie. Mais on y trouve une autre terre d'un gris noiratre, beaucoup plus fine & plus délicate, qui ſert auſſi à faire des vaſes de la fineſſe du verre. Le pays n'eſt pas des plus fertiles; ce qu'il faut moins attribuer aux mauvaiſes qualités du terroir qu'à ſes montagnes; car on ſeme, dans les vallées, du riz & du millet qui ſe moiſſonnent deux fois l'année. L'herbe & les arbres y conſervent toujours leur verdure, comme dans la plûpart des Iſles & des Pays qui ſont entre les deux tropiques. On y voit un grand nombre de vergers, bien plantés & fermés de murailles, qui ſervent de promenades & de maiſons de campagne aux Portugais. Ils y conduiſent de l'eau par un grand nombre de canaux, pour l'entretien des cocotiers, dont ils tirent leur vin & d'autres utilités. Aſſez près de la Ville eſt un fort bel étang, de plus d'une lieue de tour, ſur les bords duquel les Sei-

(74) *Ibid.* p. 174 & 175. (75) Voyages de Pyrard, l. 2, p. 16.



VIII. N.o V.

gneurs ont de fort belles maiſons, & des jardins remplis de toutes ſortes de fruits (76).

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Les Villages de l'Iſle ſont peuplés de différentes ſortes d'habitans, naturels ou étrangers. La plupart des naturels ſont encore Idolâtres. On diſtingue 1°. les Bramines, qui ſont répandus dans toutes les Indes, & que les autres regardent comme leurs ſupérieurs & leurs maîtres; 2°. Les *Canarins*, qui ſe diviſent en deux eſpeces; l'une de ceux qui exercent le commerce & d'autres métiers honnêtes; l'autre, compoſée de pêcheurs, de rameurs, & de toutes ſortes d'artiſans : 3°. les Colombins, qui s'emploient aux choſes les plus viles, & qui vivent dans la pauvreté & la miſere. Le privilége de ces anciens habitans de l'Iſle eſt de jouir tranquillement de leur liberté, en vertu d'une Ordonnance des Rois de Portugal, & de ne pouvoir être forcés dans leur culte de religion, ni reduits à l'eſclavage. Entre les Etrangers, quoique le premier rang appartienne aux Portugais, ils mettent eux-mêmes beaucoup de différence entre tous ceux qui prennent ce nom. Les véritables maîtres ſont ceux qui viennent de l'Europe, & qui ſe nomment avec affectation *Portugais de Portugal*. On conſidere après eux ceux qui ſont nés, dans l'Inde, de pere & de mere Portugais. Ils portent le nom de *Caſtices*. Les derniers ſont ceux qui ont pour pere un Portugais, ou une Portugaiſe pour mere, mais qui doivent la moitié de leur naiſſance à une Indienne ou un Indien. On les appelle *Metifs*; comme on appelle *Mulâtres* ceux qui viennent d'un Portugais & d'une Négreſſe d'Afrique. Les Mulâtres ſont au même rang que les Metifs. Mais, entre les Metifs, ceux qui ſont de race Bramine, du côté de leur pere ou de leur mere, jouiſſent d'une conſidération particuliere. Les autres habitans ſont ou des étrangers Indiens, qui achetent la liberté de demeurer dans l'Iſle en payant un tribut perſonnel; ou des Européens, tels qu'un petit nombre d'Eſpagnols, quantité d'Italiens, quelques Allemans & Flamands, un fort bon nombre d'Armeniens & quelques Anglois. On n'y voit pas un ſeul François, à l'exception de quelques Jéſuites employés dans les Miſſions. Le nombre des Eſclaves y eſt infini. Les Portugais en achetent de toutes les Nations Indiennes, & le commerce qu'ils en font eſt très-étendu. Ils s'arrêtent peu aux défenſes qui doivent leur faire excepter pluſieurs peuples avec leſquels ils vivent en paix. Amis, ennemis, ils enlevent ou achetent tous ceux qui tombent entre leurs mains, & les vendent pour le Portugal ou pour leurs autres Colonies (77).

Variété de ſes habitans.

Différence entre les Portugais.

La Ville de Goa, qui tire ſon nom de l'Iſle où elle eſt ſituée, regne l'eſpace d'une demie lieue ſur le bord de la riviere, du côté du Nord. Depuis environ cent dix ans que les Portugais s'étoient rendus maîtres de l'Iſle, l'Auteur ne ſe laſſoit pas d'admirer qu'ils y euſſent élevé tant de ſuperbes bâtimens, qui comprennent des Egliſes, des Monaſteres, des Palais, des places publiques, des Fortereſſes, & d'autres édifices à la maniere de l'Europe. Il lui donne une lieue & demie de tour, ſans y comprendre les Fauxbourgs. Elle n'eſt forte que du côté de la riviere. Une ſimple muraille, qui l'environne de l'autre côté, ne la défendroit pas long-tems contre ceux qui ſeroient maîtres de l'Iſle. Elle avoit, dans ſon origine, de bonnes portes & des murs plus

Ville de Goa.

Simplicité de ſes fortifications.

(76) *Ibid.* p. 17 & 18. (77) *Ibid.* Liv. II, p. 20 & 21.

VUE DE

VUE DE GOA.

T. VIII. N.V.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

hauts & plus épais ; mais s'étant fort accrue pendant les années floriſſantes du regne de ſes Habitans dans les Indes, ces anciennes défenſes ſont devenues preſqu'inutiles. Auſſi toute la confiance des Portugais eſt-elle dans la difficulté des paſſages (78).

Elle eſt mieux défendue du côté de la riviere.

Entre la Ville & le bord de la riviere, on a ménagé trois grandes places, ſéparées par des murs qui tiennent à ceux de la Ville & qui entrant aſſez loin dans l'eau ferment l'accès des deux côtés, & ne permettent d'entrer que par les portes. La premiere de ces places, d'où l'on a la vûe de la mer à l'Oueſt, ſe nomme la *Riviera grande*. Elle a deux portes pour entrer dans la Ville, & quelques terraſſes bordées de canon pour la défendre, mais une de ces portes appartient au logement du Commandant de la place, qui eſt auſſi l'Intendant des finances, & qui tient le premier rang après le Viceroi, ſous le titre de *Viador de faſienda*. C'eſt dans la *Riviera grande* qu'eſt la monnoie, la fonderie des canons, & le grand magaſin des ferremens qui ſervent à la guerre & au commerce. Le travail y eſt continuel, ſans aucun égard pour le Dimanche & les Fêtes, avec cette unique reſtriction, que le Dimanche on ne travaille que l'après-midi, quoique les Ouvriers ne ſoient pas moins payés pour le matin. Le *Viador* peut voir de ſa galerie tout ce qui ſe fait ſur la place & ſur la riviere. Près de ſa maiſon eſt une magnifique Egliſe, dont le Parvis renferme une eſpace fermé, pour le Conſeil qu'il y tient tous les jours avec les autres Officiers du Roi. La *Riviera grande* eſt un quarré long d'environ huit cens pas, ſur deux cens de largeur (79).

Seconde Place.

La ſeconde place, qui ſuit le bord de la riviere, à l'Eſt, eſt bordée du côté de la Ville par ce bel Hôpital dont on a lu la deſcription dans le Journal de Pyrard. Cette place ſe nomme le Quai de Ste Catherine, ou le Marché au poiſſon, parce que c'eſt là que le poiſſon s'apporte en effet & qu'il ſe vend au Public. Ce Quai eſt fort commode pour la deſcente des malades qui arrivent ſur les Flottes du Portugal. On y peut décharger auſſi les marchandiſes. Il a pluſieurs portes, avec des terraſſes garnies de canon. La populace y eſt toujours fort nombreuſe, parce qu'elle y trouve continuellement l'occaſion de s'employer au travail. On paſſe delà dans la troiſiéme place, qui eſt d'autant mieux fermée que le dernier mur extérieur s'avance aſſez loin dans la riviere. Elle ſe nomme la place des Galeres, & l'on y en voit effectivement quelques-unes, qui ont la forme de celles d'Eſpagne & d'Italie. Les bâtimens dont elle eſt environnée renferment tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſervice de la guerre & de la marine. Les entrées ſont gardées ſoigneuſement du côté de la riviere, parce que c'eſt dans cette place que donne la grande porte de la Ville, qui eſt ſous le palais du Viceroi. C'eſt là auſſi qu'on embarque toutes les marchandiſes qui doivent être tranſportées en Portugal. Elles payent trois pour cent à la ſortie de Goa, au lieu que celles qui viennent du Portugal ne payent aucun droit d'entrée. Tous les quais de cette place ſont fort bien murés, & la plus grande partie a des degrés de pierre. La grande porte de la Ville eſt ornée avec beaucoup de magnificence. Ce ſont des peintures qui repréſentent les guerres des Portugais dans les Indes ; des trophées d'armes ; ſur tout une belle ſtatue dorée, qui eſt celle de Ste Ca-

Troiſiéme Place.

(78) *Ibid.* p. 16 & 22. (79) *Ibid.* p. 24 & 25.

therine, patrone de Goa, parce que ce fut le jour de sa fête que les Portugais se rendirent maîtres de l'Isle (80).

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Outre ces trois places, il y en a d'autres sur la riviere, qui ne sont ni gardées ni défendues par des remparts. Celle qui se nomme *Terrero* est entre la riviere & le palais du Viceroi. Sa longeur est d'environ sept cens pas, sur deux cens de large. Elle est fermée d'un côté par les murailles du palais du Viceroi, & de l'autre côté par celles de la place des Galeres. C'est un vaste quai, où abordent tous les Vaisseaux Indiens que le commerce amene à Goa, & dont le nombre est toujours fort grand. On y voit un fort beau bâtiment, dont la cour intérieure, a quelque ressemblance, par son peristile, avec la place royale de Paris. C'est la douane pour toutes les marchandises qui servent d'alimens. Elle porte le nom d'*Alfandeque*, comme un autre édifice où les autres marchandises payent les droits, s'appelle *Banquesalle*. Il y a aussi divers bâtimens pour les poids, pour les Commis de la douane & pour tous les Officiers qui sont employés dans les Fermes du Roi. Aussi-tôt que les Vaisseaux sont déchargés, ils s'avancent plus loin dans la riviere, pour faire place à ceux qui leur succédent. Au bout de ce quai est une autre place, fort vaste & de forme ronde, qui est le plus grand Marché de Goa pour les provisions de bouche. Elle est continuellement peuplée; car le marché s'y tient tous les jours, sans en excepter les Dimanches & les Fêtes; & l'usage de Goa est de ne faire aucune provision d'un jour à l'autre. Au pied de cette Place s'offre un fort beau Fauxbourg, où les Dominiquains ont leur Couvent, avec une magnifique Eglise. Il contient plusieurs Paroisses, & d'autres Eglises en fort grand nombre (81).

Autres Places sur la riviere.

Un des faux bourgs.

Le Palais du Viceroi, qui se nomme aussi la Fortereſſe (82), est un somptueux édifice, avec une grande Place, du côté de la Ville, qui se nomme *Campo del passo*, où la Noblesse s'assemble lorsque le Viceroi doit sortir en cérémonie. Elle est avertie la veille par le son du tambour; & le lendemain elle se rend à cheval sur cette Place, dans l'équipage le plus riche & le plus galant, pour attendre son passage & ses ordres. Vis-à-vis la porte du Palais est un grand bâtiment où se tient la principale Cour de Justice, dont le premier Président se nomme *Desembarguador-mayor*. Quoiqu'on donne au Palais le nom de *Fortaleza* ou de Fortereſſe, il est mal défendu du côté de la Ville; mais le logement en est fort commode. En entrant, à main droite, on trouve la prison, qu'on appelle *Tronco*, & qui fait partie du corps de l'édifice. Deux grandes cours, qui communiquent de l'une à l'autre, sont environnées d'appartemens, d'Eglises, d'horloges, de réservoirs d'eau, & de chambres pour une partie du trésor royal, dont l'autre partie est au Couvent des Cordeliers. Dans la premiere cour, à main gauche, on monte par un grand escalier de pierre dans une salle très-spacieuse, où sont peintes toutes les Flottes qui ont fait le voyage de Portugal aux Indes, avec les noms des Amiraux & des Capitaines. On y voit jusqu'aux Vaisseaux qui ont péri par le naufrage, & le nombre en est incroyable. Plus loin, on trouve une autre salle, qui est celle du Conseil. Là sont les portraits au naturel de tous les Vicerois qui ont gouverné les Indes. Il y a toujours une garde à l'entrée de cette salle. Pyrard ne parle pas des appartemens interieurs, où il n'eut jamais la liberté de pé-

Palais du Viceroi, ou la Fortereſſe.

Deux grandes salles & leurs peintures.

(80) *Ibid.* p. 27 & 28. (81) *Ibid.* p. 28 & 29. (82) *Ibid.* p. 29.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

nétrer. Mais il releve beaucoup ce Palais, par ſa ſituation & par la beauté de ſes bâtimens. Les écuries ne ſont pas dans ſon enceinte. Elles ſe préſentent à main droite en entrant (83).

Grande & belle rue de la Ville.

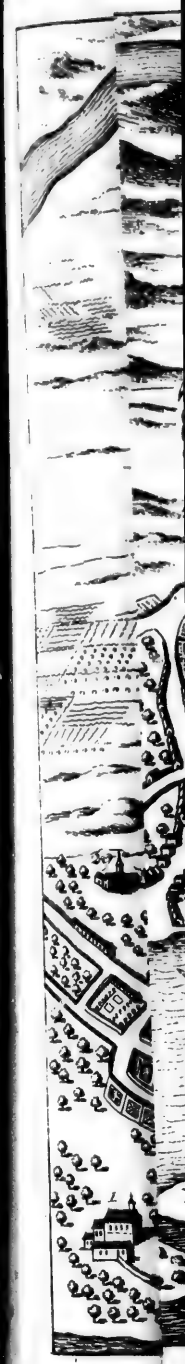
Du Palais pour aller à la Ville, on entre dans la plus belle rue de Goa, qui ſe nomme la *Rua drecha*, ou la rue droite. Elle a plus de mille cinq cens pas de long, & les maiſons qui la bordent offrent les riches enſeignes d'une infinité de Lapidaires, d'Orfévres, de Banquiers & des plus gros Marchands Portugais, Italiens, Allemands, qui ſoient établis aux Indes. Cette rue eſt terminée par l'Egliſe de Notre-Dame d'*Aſera* ou de la Miſéricorde, qui eſt une des plus belles de la Ville, & dont l'interieur eſt entiérement doré. Sur le portail eſt la ſtatue, en pierre dorée, du célebre *Dom Alphonſe d'Albuquerque*, qui ſoumit aux Portugais l'Iſle de Goa. Près de cette Egliſe eſt un fameux Monaſtere pour les filles orphelines de bonne maiſon, qui ſont obligées d'y faire leur demeure juſqu'au tems de leur mariage. C'eſt dans le même lieu que les Portugais de quelque conſidération renferment leurs femmes lorſqu'ils s'éloignent de la Ville. Au milieu de la rue *Drecha*, on rencontre une grande Place, qui offre d'un côté le Tribunal redoutable de l'Inquiſition, & de l'autre la Maiſon de Ville. Ces bâtimens ſont vaſtes & de très-belle pierre, avec de grands eſcaliers; & dans les termes de Pyrard, » il n'y a maiſons de Roi » qui aient de ſi belles ſalles. Le Palais de l'Archevêque fait un autre ornement de cette Place. Il eſt accompagné d'une ſuperbe Egliſe, qui ſe nomme *Aſſée*; & l'on découvre à peu de diſtance le Couvent des Cordeliers, qui eſt le plus beau & le plus riche du monde (84). Toute la Vie de S. François eſt repréſentée dans le cloître en or & en azur.

Edifices remarquables.

Pyrard continue de parcourir une grande partie des rues & des édifices, en faiſant obſerver particuliérement que le nombre des Egliſes y eſt merveilleux. Les ſeuls Jéſuites en ont quatre (85), dont la principale eſt fondée à l'honneur de la Converſion de S. Paul. C'eſt l'Egliſe de leur Collége, qui eſt le plus célebre de toutes les Indes Orientales, & où l'Auteur vit plus de deux mille écoliers. La ſeconde, qui porte le nom de Jeſus, eſt entiérement dorée dans l'interieur. L'Auteur y vit une croix d'or maſſif, longue de trois pieds & large de quatre doigts, ſur deux pouces d'épaiſſeur, enrichie de toutes ſortes de pierres précieuſes. C'étoit un préſent de plus de cent mille écus, que les Jéſuites deſtinoient au Pape, & qui fut envoyé à Sa Sainteté dans le navire où Pyrard s'embarqua pour retourner en Europe. Cette ſeconde maiſon eſt dédiée au ſervice du public, pour confeſſer & adminiſtrer les Sacremens, & pour recevoir les Infidéles qui veulent embraſſer le Chriſtianiſme. On y en nourrit un grand nombre, juſqu'à ce qu'ils aient reçu les inſtructions ordinaires. Un jour de la Converſion de S. Paul, l'Auteur en vit ſortir quinze cens, qui ſe rendirent à l'Egliſe du Collége pour y recevoir le Baptême. La troiſiéme maiſon des Jéſuites eſt ce qu'ils nomment le *Noviciat*, où ils ne reçoivent, pour multiplier leur Ordre, que des Portugais de pere & de mere. Les autres Religieux reçoivent des Métifs; mais les ſimples Indiens ſont exclus de tous les Ordres Monaſtiques, quoiqu'on ne faſſe pas difficulté de leur accorder la Prêtriſe. La quatriéme maiſon, qui eſt hors de la Ville, ne peut paſ-

Quatre maiſons de Jéſuites.

(83) *Ibid.* p. 29 & 30. (84) *Ibid.* p. 31. (85) *Ibidem.*



1. Madre de dio.
2. St. Joseph.
3. S. Domo.
4. N. Sign. de Monte.
5. St. Amara.
6. Marché au bois.
7. Marché au Poisson.
8. Palais et Place du Viceroi
9. St. Catherine.
10. Marché de St. Francois
11. St. Marc.
12. La Bourse.
13. La Misericorde.
14. Collége de St. Paul.
15. Hopital.
16. Palais de l'Archevesque.
17. Place de St. Antoine.
18. St. Andre.
19. St. Mathieu.
20. N. Sign. de Guadalup
21. St. Anne.
22. St. Pierre.
23. N. Sign. de Ribando
24. Douane.
25. Halle.
26. Il. de Capoteiro.
27. Pangin.
28. Place des Gallero
29. St. Bras.
Les Rois Mages

T. VIII. N. IX.

PLAN DE GOA

AN DE GOA

T. VIII. N. IX.

ſer que pour
tal, qui ſert
ſanté des Mi
& de maladi
On a vû,
de Goa. L'é
lorées de rou
n'aient leur
nettes, avec
pluie, & do
la grandeur
côté de la ru
arcades; ma
ſouvent à Go
meurent-elle
dont les bâti
mentent beau
Marchés de
puis ſix heur
pétuel, où l'
C'eſt-là que
ment, pour
les Eſclaves
ſonne qui n'
ſerrée, que
dont le diam
également de
s'entretouche
vendent pas
mene en trou
& que chacu
de Pyrard, n
hommes très
dont la plup
ſortes d'ouvr
la chaleur du
mauvaiſe od
verd, odeur
Les Portug
qu'ils achete
renoncent à
voir violer ſ
légitimé & l
nombre d'Eſc
d'autres, qui

(86) *Ibid.* p

ſer que pour une maiſon de plaiſance, ou du moins pour une eſpece d'Hôpital, qui ſert, par l'agrément de ſes jardins & de ſes fontaines, à rétablir la ſanté des Miſſionnaires, lorſqu'ils reviennent quelquefois accablés de fatigues & de maladies.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

On a vû, dans le Journal de Pyrard, de quoi ſont compoſées les maiſons de Goa. L'étendue en eſt aſſez grande, mais avec peu d'étages. Elles ſont colorées de rouge & de blanc, en dehors & dans l'interieur. On en voit peu qui n'aient leur jardin. Les grandes rues ſont pavées de belles pierres, larges & nettes, avec des ruiſſeaux qui ſervent à les laver parfaitement dans les tems de pluie, & dont les eaux s'écoulent par des canaux voutés. Pyrard ſe plaint de la grandeur de ces ruiſſeaux, qui rendent ſouvent le paſſage difficile d'un côté de la rue à l'autre. On trouve, en pluſieurs endroits, de petits ponts en arcades; mais le nombre n'en eſt pas proportionné au beſoin. Il pleut fort ſouvent à Goa. Auſſi les rues qui ſont mal pavées & qui n'ont pas de pente demeurent-elles toujours fort boüeuſes. On compte ſept ou huit fauxbourgs, dont les bâtimens ſont de la même forme que ceux de la Ville, & qui en augmentent beaucoup l'étendue (86). L'Auteur fait une peinture fort agréable des Marchés de Goa. Ceux qui ſont pour les vivres ſe tiennent tous les jours depuis ſix heures du matin juſqu'à midi. Mais la rue Drecha eſt un Marché perpétuel, où l'on trouve toutes ſortes de marchandiſes de l'Europe & de l'Inde. C'eſt-là que tous les ordres de la Ville ſe raſſemblent & ſe mêlent indifféremment, pour vendre ou acheter. On y fait les changes & les encans, on y vend les Eſclaves; & dans une Ville où le Commerce eſt ſi floriſſant, il n'y a perſonne qui n'ait journellement quelqu'interêt à ce qui s'y paſſe. La foule y eſt ſi ſerrée, que tout le monde y portant de grands chapeaux, nommés *Sombreros*, dont le diametre eſt au moins de ſix ou ſept pieds, & qui ſervent à défendre également de la chaleur & de la pluie, il ſemble, dans la maniere dont ils s'entretouchent, qu'ils ne faſſent qu'une ſeule couverture. Les Eſclaves ne s'y vendent pas avec plus de décence qu'en Turquie; c'eſt-à-dire, qu'on les y mene en troupes de l'un ou de l'autre ſexe, comme les animaux les plus vils, & que chacun a la liberté de les viſiter curieuſement. Les plus chers, du tems de Pyrard, ne coutoient que vingt ou trente *Pardos*, quoiqu'il s'y trouvât des hommes très-bien faits, & de fort belles femmes de tous les pays des Indes, dont la plupart ſçavent jouer des Inſtrumens, broder, coudre, faire toutes ſortes d'ouvrages, de confitures & de conſerves. L'Auteur obſerva que malgré la chaleur du pays, tous ces Eſclaves Indiens des deux ſexes ne rendent pas de mauvaiſe odeur; au lieu que les Négres d'Afrique ſentent, dit-il, le poreau verd, odeur qui devient inſupportable lorſqu'ils ſont échauffés (87).

Maiſons & rues de Goa.

Nombre des fauxbourgs.

Marchés & leurs ſingularités.

Eſclaves qui s'y vendent.

Les Portugais de Goa ne ſe font pas un ſcrupule d'uſer des jeunes Eſclaves qu'ils achetent, lorſqu'elles ſont ſans maris. S'ils les marient eux-mêmes, ils renoncent à ce droit, & leur parole devient une loi qu'ils ne croient pas pouvoir violer ſans crime. S'ils ont un enfant mâle d'une Eſclave, l'enfant eſt légitimé & la mere eſt déclarée libre. C'eſt une richeſſe à Goa qu'un grand nombre d'Eſclaves, parce qu'outre ceux dont on tire des ſervices domeſtiques, d'autres, qui s'occupent au dehors, ſont obligés d'apporter chaque jour ou

(86) *Ibid.* p. 38. (87) *Ibid.* p. 37 & 38.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

chaque ſemaine à leur Maître ce qu'ils ont gagné par leur travail. On voit, dans le même Marché, un grand nombre de ces Eſclaves qui ne ſont point à vendre, mais qui mettent eux-mêmes leurs ouvrages en vente, ou qui cherchent des occupations convenables à leurs talens. Les filles ſe parent ſoigneuſement pour plaire aux ſpectateurs, & cet uſage donne lieu à quantité de diſſolutions (88).

Chevaux.

Il ſe trouve, dans le Marché de la rue *Drecha*, quantité de beaux chevaux, Arabes & Perſans, qui ſe vendent nuds juſqu'à cinq cens *Pardos*; mais la plupart y ſont amenés avec de ſuperbes harnois, dont la valeur ſurpaſſe quelquefois celle du cheval.

Changeurs.

Les Changeurs, qui ſe nomment *Xeraffes* ou *Cheraffes*, ſe préſentent dans leurs boutiques, comme au Marché, & s'enrichiſſent d'un trafic que la nature des monnoies rend abſolument néceſſaire. Outre les monnoies d'or & d'argent, Goa eſt rempli de petites monnoies de cuivre, qui ſe nomment *Boſuruques*, *Arcos*, &c. Une *Tangue*, qui n'eſt qu'une petite piece d'argent de la valeur de ſept ſols & demi, vaut cinq cens vieilles Boſuruques, & ſoixante-quinze neuves. Elle vaut deux cens quarante Arcos. Il en eſt de même, à proportion, des monnoies de fer & de celle de *Calin*, qui eſt un métal de la Chine. L'office des changeurs eſt de donner cette petite monnoie pour de l'or & de l'argent, parce que toutes les denrées étant à très-vil prix, on a beſoin continuellement des moindres eſpeces, dont le poids néanmoins eſt fort incommode. On ſeroit chargé de cuivre & de fer, s'il en falloit porter de chez ſoi pour toutes les commodités qu'on achete. Les Cheraffes, qui ſe trouvent répandus dans toutes les parties de la Ville, y ſuppléent par les Boſuruques & les Arcos qu'ils ſont toujours prêts à compter. Lorſqu'ils ont amaſſé beaucoup d'or & d'argent, ils le donnent aux Receveurs & aux Fermiers du Roi, de qui ils reçoivent, par un autre change, de nouvelles eſpeces de cuivre & de fer (89). La monnoie d'argent de Goa conſiſte dans les *Pardos*, qui valent trente-deux ſols du pays; les *Demi-pardos*; les *Larins*, qui viennent d'Ormuz & de Perſe, & qui ſont recherchés dans toute l'Inde; les *Tangues*, & les Piaſtres ou d'autres Eſpeces qui viennent d'Eſpagne. La monnoie d'or conſiſte en *Cheraffins*, dont chacun vaut vingt-cinq ſols; en *Veniſiens* & *Saint-Thomés*, qui ſont de cinquante ſols, & quelques autres piéces frappées à Goa ou dans d'autres parties de l'Inde; car on n'y voit pas de monnoie d'or d'Eſpagne & de Portugal, parce que l'or y vaut beaucoup moins qu'en Europe. D'ailleurs on a déja remarqué que l'or & l'argent ſe vendent ou ſe changent au poids (90).

Monnoies de Goa.

Fontaine de Banguenin, qui fournit de l'eau à Goa.

La marée montant juſqu'à la Ville, les habitans ſont réduits à tirer l'eau qu'ils boivent de quelques ſources qui deſcendent des montagnes, dont il ſe forme des ruiſſeaux qui arroſent pluſieurs parties de l'Iſle. Il y a peu de maiſons dans Goa qui n'aient des puits; mais cette eau ne peut ſervir qu'aux beſoins domeſtiques. Celle qui ſe boit eſt apportée d'une belle fontaine, nommée *Banguenin*, que les Portugais ont environnée de murs, à un quart de lieue de la Ville. Ils ont pratiqué, au-deſſous, quantité de réſervoirs où l'on blanchit le linge, & d'autres qui ſervent comme de bains publics. Quoique le

(88) *Ibid.* p. 38. (89) *Ibid.* p. 39. (90) *Ibid.* p. 40.

chemin

chemin en ſoit fort pénible, & qu'on ait à monter & deſcendre trois ou quatre grandes montagnes, on y rencontre nuit & jour une prodigieuſe quantité de gens qui vont & qui viennent. L'eau ſe vend par la Ville. Un grand nombre d'Eſclaves, employés continuellement à cet office, la portent dans des cruches de terre qui tiennent environ deux ſeaux, & vendent la cruche cinq boſuruques, qui reviennent à ſix deniers. Il auroit été facile aux Portugais de faire venir la ſource entiere dans Goa, par des tuyaux & des aqueducs; mais ils prétendent que le principal avantage ſeroit pour les Etrangers, auxquels il n'en coureroit rien pour avoir de l'eau, quoiqu'ils ſoient en plus grand nombre qu'eux dans la Ville; ſans compter que le ſoin d'en apporter occupe les Eſclaves & fait un revenu continuel pour les Maîtres, qui tirent le fruit de leur travail (91).

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Il ſeroit difficile de faire le dénombrement exact des habitans de Goa, parceque ce compte change en quelque ſorte à tous momens, par la multitude d'Etrangers qui ſe ſuccédent ſans ceſſe, & qui s'y arrêtent plus ou moins, ſuivant la nature de leurs affaires & les vûes de leur commerce. Mais la Ville & les Fauxbourgs ſont merveilleuſement peuplés (92), & l'opulence y eſt un avantage ſi commun, que dans les profeſſions les plus méchaniques il ſe trouve des particuliers riches de cent mille écus. Ce ſont des Indiens, Idolâtres ou Mahométans, qui tiennent les Fermes du Roi & qui levent les droits ſur toutes ſortes de marchandiſes. Les Portugais, prétendant tous à la qualité de Gentilshommes, affectent de fuir ce qu'ils croient capable de les avilir, & ſe bornent au commerce qui peut s'accorder avec la Nobleſſe & les armes. La plûpart ne marchent qu'à cheval ou en palanquin. Leurs chevaux ſont de Perſe ou d'Arabie; les harnois, de Bengale, de la Chine & de Perſe, brodés de ſoie, enrichis d'or, d'argent, & de perles fines; les étriers, d'argent doré; la bride couverte de pierres fines, avec des ſonnettes d'argent. Ils ſe font ſuivre d'un grand nombre de pages, d'eſtafiers & de laquais, à pied, qui portent leurs armes & leurs livrées. Les femmes ne ſortent que dans un palanquin, qui eſt une ſorte de litiere portée par quatre Eſclaves, couverte ordinairement d'une belle étoffe de ſoie, ſuivie d'un multitude d'Eſclaves à pied (93).

Les Fermes du Roi ſont entre les mains des Indiens.

Faſte des Portugais.

Dans la ſituation de Goa, les ſeuls ennemis qui puiſſent cauſer de l'inquiétude aux Portugais ſont les Indiens du Decan, lorſque la paix ceſſe de ſubſiſter entre les deux Nations. Mais elle eſt établie depuis long-tems d'une maniere qui paroît inaltérable. Les Rois du Decan, qui comptoient l'Iſle de Goa & le pays de Bardes dans leurs Etats, employerent d'abord toutes leurs forces pour empêcher des étrangers de s'y établir. Ils les attaquerent deux fois avec des armées de deux cens mille hommes, & la durée de chaque ſiége fut de neuf mois entiers. Cependant ayant compris qu'ils recevroient plus de richeſſes & de commodités du commerce qu'ils pouvoient avoir avec eux, que de la poſſeſſion de Goa, & les Portugais voyant de leur côté qu'ils ne pouvoient former d'établiſſement ſolide ſans l'amitié de ces Rois, parce qu'ils avoient à tirer des vivres de leur pays, on convint d'une paix ſincere, à des conditions fort ſimples, qui s'obſervent avec beaucoup de fidélité: que les Portugais demeureroient en poſſeſſion de ce qu'ils avoient conquis, ſans pouſſer plus loin leurs entrepriſes ſur les Rois du Decan, qui promettoient auſſi de les laiſſer jouir

Rois de Decan, voiſins de Goa.

Conditions de la paix qui les unit.

(91) *Ibid.* p. 41. (92) *Ibid.* p. 43 & 44. (93) *Ibidem.*

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

tranquillement de leur Iſle; & que les Indiens de l'Iſle, qui étoient au nombre d'environ vingt mille, conſerveroient la liberté de vivre dans leurs uſages & leur Religion, en payant un pardo par tête au Roi de Portugal & ſe conformant aux Loix Portugaiſes de police & de juſtice; ſans qu'ils euſſent néanmoins des Temples & des Pagodes. On promit encore que les priſonniers ou les criminels à qui l'on auroit accordé un azile de part & d'autre, ne pourroient être pourſuivis par la Juſtice. Mais il eſt fort difficile de ſe ſauver de Goa, parce qu'on ne peut paſſer en terre ferme ſans une permiſſion par écrit, & qu'il n'y a point de paſſages qui ne ſoient gardés ſoigneuſement. On ne laiſſe pas de trouver, dans le Decan, un grand nombre de Portugais qui s'y ſont établis & qui y jouiſſent d'une parfaite liberté, à l'exception de leur Religion, dont on ne leur permet pas l'exercice (94). Les Rois ſont anciennement livrés au Mahometiſme, quoiqu'une partie de leurs ſujets ſoient Idolâtres, comme les Canarins de Goa & la plûpart des Indiens. L'état du Decan eſt d'une fort grande étendue. Il contient pluſieurs Royaumes, que le tems & la force des armes ont réunis ſous un même titre. D'un côté, il touche au Royaume de Bengale, & de l'autre aux terres du grand Mogol. Le Viceroi Portugais entretient toujours un Ambaſſadeur à cette Cour, avec quelques Jéſuites, qui ménagent la faveur du Roi pour obtenir la liberté de prêcher l'Evangile. Le Roi du Decan a auſſi ſon Ambaſſadeur à Goa. Pyrard parle avec admiration de la multitude d'hommes & de femmes, d'animaux, & de toutes ſortes de vivres qui paſſent tous les jours du Decan dans l'Iſle Portugaiſe. Il raconte qu'un parent fort proche du Roi du Decan étant venu dans le deſſein de ſe faire baptiſer, on l'inſtruiſoit chaque jour avec ſoin; & trois ans s'étoient déja paſſés à lui catechiſer, lorſqu'il lui vint quelques impoſteurs Indiens, qui lui perſuaderent que le Roi étoit mort, & que la couronne lui appartenoit comme au plus proche héritier. Ils feignirent même de lui être envoyés par les principaux Seigneurs du Royaume. Enfin l'ayant engagé à ſortir de Goa, ils lui prêterent leur ſecours pour traverſer ſécretement la riviere. Mais il fut mis aux fers de l'autre côté, & condamné par le Conſeil à perdre les yeux, ſupplice établi par les Loix pour ceux qui ſont convaincus d'avoir aſpiré à la couronne. L'Auteur vit à Goa un autre Prince du Decan, qui s'y étoit marié, après avoir embraſſé le Chriſtianiſme, & qui tiroit penſion du Roi, comme tous les Rois, les Princes & les grands Seigneurs Indiens, qui ſe faiſant Chrétiens viennent demander une retraite aux Portugais. Ce Prince s'étant laſſé de ſa femme, après cinq ou ſix ans de mariage, voulut la quitter, ſuivant l'uſage des Mahométans, & demanda qu'il lui fût permis de ſe remarier. Cette permiſſion lui fut refuſée par l'Egliſe. Le reſſentiment qu'il en eut l'ayant porté à ſe retirer dans les terres Mahométanes, il fit déclarer aux Portugais qu'il ne retourneroit jamais parmi eux s'il n'étoit démarié. Après de longues délibérations, le Conſeil Eccléſiaſtique jugea qu'il valoit mieux lui voir abandonner ſa femme que la Religion. Il fut déclaré libre, & marié à la fille d'un Bramine avec laquelle l'Auteur lui a vû mener une vie fort tranquille (95).

Puiſſance du Decan.

Fin tragique d'un Prince Indien.

Loix de l'Egliſe violée en faveur d'un de ces Princes.

Le pouvoir de Viceroi Portugais s'étend ſur tous les établiſſemens de ſa Nation dans les Indes. Il y exerce tous les droits de l'autorité royale, excepté à l'égard des Gentilshommes, que les Portugais nomment *Fidalgos*. Dans les

Pouvoir du Viceroi.

(94) *Ibid.* p. 82. (95) *Ibid.* p. 49.

causes civiles comme dans les criminelles, ils peuvent appeller de sa Sentence en Portugal; mais il les y envoye prisonniers, les fers aux pieds. Ses appointemens sont peu considérables, en comparaison des profits qui lui reviennent pendant les trois ans d'administration. Le Roi lui donne environ soixante mille pardos; ce qui suffit à peine pour son entretien; au lieu que de l'autre côté il gagne quelquefois un million d'or. Il se fait servir avec tout le faste de la Royauté. Jamais on ne le voit manger hors de son Palais, excepté le jour de la conversion de St Paul & celui du Nom de Jesus, qu'il va dîner dans les deux maisons de Jésuites qui portent ces deux noms. L'Archevêque est le seul qui mange quelquefois à sa table (96). Ce Prélat est lui-même un Seigneur assez fier, par son rang & par l'immensité de son revenu. Son autorité dans les Indes représente celle du Pape, excepté à l'égard des Jésuites, qui ne voulant reconnoître que le Pape même & leur Général, étoient en procès avec lui depuis long-tems (97). Son revenu n'a pas de bornes, parce qu'outre les rentes annuelles qui sont attachées à la dignité d'Archevêque & de Primat des Indes, il tire des présens de tous les autres Ecclésiastiques des Indes, & la principale part des biens confisqués par l'Inquisition de Goa. On lui rend à peu près les mêmes honneurs qu'au Viceroi. Il mange en public avec la même pompe, & ne se familiarise pas plus avec la Noblesse. Un Evêque qu'il a sous ses ordres, & qui porte aussi le titre d'Evêque de Goa, rend pour lui ses visites, comme il exerce en son nom la plûpart des fonctions Episcopales (98).

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

Autorité de l'Archevêque.

On n'a pû jusqu'à présent reprocher à Pyrard de manquer de respect pour la Religion, dans les peintures qu'il fait de ce qui appartient à l'Eglise. Ainsi son caractere devant paroître fort bien établi, voici l'occasion d'éclaircir, par son témoignage, quelle idée l'on doit prendre de cette fameuse Inquisition de Goa, que les Portugais croient si nécessaire au soutien du Christianisme dans les Indes, tandis que les Voyageurs Anglois & Hollandois la représentent comme un établissement honteux pour le Portugal. Un article de cette importance merite d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, & j'aurai la fidélité de n'y pas changer le moindre mot.

Inquisition de Goa.

» Quant à l'Inquisition, dit Pyrard (99), leur Justice y est beaucoup plus » sévere qu'en Portugal, & brûle fort souvent des Juifs que les Portugais » appellent *Christianos novos*, qui veut dire nouveaux Chrestiens. Quand ils » sont une fois pris par la Justice de la sainte Inquisition, tous leurs biens » sont saisis aussi, & n'en prennent gueres qui ne soient riches. Le Roi fournit à » tous les frais de cette Justice, si les Parties n'ont de quoi, mais ils ne les » attaquent ordinairement que quand ils sçavent qu'ils ont amassé beaucoup de » biens. C'est la plus cruelle & impitoiable chose du monde que cette Jus» tice, car le moindre soupçon & la moindre parole, soit d'un enfant, soit » d'un Esclave qui veut faire déplaisir à son Maître, font aussi-tôt prendre un » homme, & ajouter foi à un enfant, pourvu qu'il sçache parler. Tantôt » on les accuse de mettre des Crucifix dans les coussins sur quoi ils s'assient » & s'agenouillent; tantôt qu'ils fouettent des images & ne mangent point de

Témoignage de l'Auteur sur cet établissement.

(96) *Ibid.*
(97) *Ibid.* p. 52 & 53.
(98) *Ibid.* p. 53 & 54.
(99) Voyage de Pyrard, l. 2, chap. VI, p. 55 & 56.

DESCRIPTION DE GOA. 1608.

» lard ; enfin qu'ils obſervent encore leur ancienne loi, bien qu'ils faſſent
» publiquement les œuvres de bons Chrétiens. Je crois véritablement que le
» plus ſouvent ils leur font accroire ce qu'ils veulent, car ils ne font mou-
» rir que les riches, & aux pauvres ils donnent ſeulement quelque pénitence.
» Et ce qui eſt plus cruel & méchant, c'eſt qu'un homme qui voudra mal à
» un autre, pour ſe vanger, l'accuſera de ce crime ; & étant pris il n'y a ami
» qui oſe parler pour lui, ni le viſiter ou s'entremettre pour lui non plus que
» pour les criminels de leze-Majeſté. Le peuple n'oſe non plus parler en gé-
» néral de cette Inquiſition, ſi ce n'eſt avec un très-grand honneur & reſpect ;
» & ſi de cas fortuit il échappoit quelque mot qui la touchât tant ſoit peu,
» il faudroit auſſi-tôt s'accuſer & déferer ſoi-même ſi vous penſiez que quel-
» qu'un l'eut oui, car autrement ſi un autre vous déferoit, on ſeroit auſſi-tôt
» pris. C'eſt une horrible & épouvantable choſe d'y être une fois, car on n'a
» ni Procureur ni Avocat qui parle pour ſoi, mais eux ſont Juges & Parties
» tout enſemble. Pour la forme de procéder, elle eſt toute ſemblable à celle
» d'Eſpagne, Italie & Portugal. Il y en a quelquefois qui ſont deux ou trois ans
» priſonniers ſans ſçavoir pourquoi, & ne ſont viſités que des Officiers de
» l'Inquiſition & ſont en lieu d'où ils ne voient jamais perſonne. S'il n'ont de
» quoi vivre, le Roi leur en donne. Les Gentils & Mores Indiens de Goa,
» de quelque Religion que ce ſoit, ne ſont pas ſujets à cette Inquiſition ſi ce
» n'eſt lorſqu'ils ſe ſont faits Chrétiens. Cependant ſi d'avanture un Indien,
» More ou Gentil, avoit diverti ou empêché un autre qui auroit eu volonté
» de ſe faire Chrétien & que cela fut prouvé contre lui, il ſeroit pris de l'In-
» quiſition, comme auſſi celui qui auroit fait quitter le Chritianiſme à un
» autre, comme il arrive aſſez ſouvent. Il me ſeroit impoſſible de dire le
» nombre de tous ceux que cette Inquiſition fait mourir ordinairement à
» Goa. Je me contente de l'exemple ſeul d'un Jouaillier ou Lapidaire Hol-
» landois, qui y avoit demeuré vingt-cinq ans & plus, & étoit marié à une
» Portugaiſe Metille, dont il avoit une fort belle fille prête à marier, ayant
» amaſſé environ trente ou quarante mille croiſades de bien. Or étant en
» mauvais ménage avec ſa femme, il fut accuſé d'avoir des livres de la
» Religion prétendue. Sur quoi étant pris, ſon bien fut ſaiſi, la moitié laiſ-
» ſée à ſa femme, & l'autre à l'Inquiſition. Je ne ſçais ce qui en arriva. Car
» je m'en vins là-deſſus. Mais je crois plûtôt qu'autre choſe qu'on l'a fait
» mourir, ou pour le moins tout ſon bien perdu pour lui. Il étoit Hollandois
» de nation. Au reſte toutes les autres Inquiſitions des Indes répondent à
» celle-ci de Goa. C'eſt toutes les bonnes fêtes qu'ils font juſtice. Ils font
» marcher tous ces pauvres criminels enſemble, avec des chemiſes enſouffrées
» & peintes de flammes de feu ; & la différence de ceux qui doivent mourir
» d'avec les autres, eſt que les flammes vont en haut & celles des autres en
» bas. On les mene droit à la grande Egliſe, qui eſt aſſez près de la priſon,
» & ſont là durant la Meſſe & le Sermon, auquel on leur fait de grandes re-
» montrances ; après on les mene au *Campo ſancto Lazaro*, & là on brûle les
» uns en préſence des autres qui y aſſiſtent (1).

Bizarres pratiques de piété.

C'eſt un ſpectacle qu'on traiteroit de comique, s'il ne touchoit la Religion par une pratique reſpectable, que de voir tous les nouveaux Chrétiens de la

(1) *Ibid.* p. 55, 56 & 57.

domination Portugaiſe, avec un grand chapelet de bois qu'ils portent au col, & les Portugais mêmes, hommes & femmes, qui en portent ſans ceſſe un entre les mains, ſans le quitter dans les exercices les plus profanes & les plus oppoſées aux bonnes mœurs. Ils ont quelques autres uſages d'une piété mal entendue. A la Meſſe, par exemple, lorſque le Prêtre leve l'Hoſtie conſacrée, ils levent tous le bras comme s'ils vouloient la montrer, & crient deux ou trois fois de toute leur force, *Miſericordia*. Les connoiſſances & les vûes pour le mariage ne ſe forment qu'à l'Egliſe. Toutes les filles y ſont fort parées. Un homme, qui cherche à ſe marier, choiſit des yeux celle qui lui convient, s'informe de ſon nom & de ſon état, la demande auſſi-tôt à ceux de qui elle dépend, & va la fiancer dès le lendemain, accompagné d'un Prêtre. Il eſt libre enſuite de l'aller voir, mais on ne les laiſſe pas ſeuls. Le mariage ſe célébre ordinairement après-midi, avec des réjouiſſances qui ont l'air d'une fête profane plûtôt que d'une cérémonie Chrétienne.

Description de Goa. 1608.

Quelque opinion qu'on ait du caractere de l'Auteur, on ne ſçait quel jugement l'on doit porter des qualités qu'il attribue à un fruit de la groſſeur d'une nefle, qui croît dit-il, » non ſur un arbre, mais ſur une herbe, & qui » eſt verd, rond, picoté par deſſus, & rempli d'une petite graine. En parlant des diſſolutions qui regnent à Goa dans les deux ſexes, il aſſure qu'une femme mariée qui veut jouir librement de ſes amours » fait boire à ſon mari » de ces fruits détrempés dans ſa boiſſon ou ſon potage, & qu'une demie » heure après il devient comme inſenſé, chantant, riant, faiſant mille ſin» geries, ſans ſçavoir ni ce qu'il fait ni ce qu'on fait en ſa préſence. Il de» meure cinq ou ſix heures dans cet état; après quoi il s'endort, & lorſqu'il » vient à ſe reveiller, il croit avoir toujours dormi, ſans ſe ſouvenir de ce » qui s'eſt paſſé même à ſes yeux. Les hommes qui veulent reduire une fem» me difficile, corrompent quelqu'une de ſes Eſclaves, pour lui faire avaller » ce dangereux poiſon. Pyrard ajoute que pendant ſon ſéjour à Goa, pluſieurs » filles ſe trouverent groſſes, ſans ſçavoir d'où venoit leur diſgrace. Cette herbe » ſe nomme *Dutroa*, dans l'Inde, & *Moetol* aux Maldives (2).

Herbe favorable à la diſſolution.

VOYAGE DE GEORGES SPILBERG aux Indes Orientales.

L'Ordre des années me rappelle aux voyages des Hollandois. Après s'être ouvert l'entrée des Indes Orientales, & s'y être acquis aſſez de reputation pour faire craindre aux Portugais de les voir penſer quelque jour à la ruine de leur puiſſance, comme ils travailloient déja fort heureuſement à celle de leur commerce, ils vont nous apprendre par leurs propres relations comment ils formerent effectivement ce grand deſſein, & par quels degrés ils ſont arrivés à l'exécution. L'ancienne & la nouvelle Compagnie n'avoient pas encore uni leurs intérêts & leurs forces. Ces deux ſociétés n'ayant rien de commun que le nom de Hollandois, leur patrie, & le devoir d'une aſſiſtance mutuelle fondé ſur cet unique lien, jettoient ſans le ſçavoir les fondemens du grand édifice

Spilberg. 1601. Introduction.

(2) *Ibid.* chap. VII, p. 68 & 69.

SPILBERG. 1601.

qui devoit réſulter bientôt de leur union. Le Voyage de Spilberg eſt le dernier qui nous préſente trois Vaiſſeaux, partis de Zélande avec une ſimple commiſſion du Prince Maurice, c'eſt-à-dire, indépendante de l'ancienne Compagnie.

Départ.

Il partit de Veer (3) le 5 de Mai 1601. Etant arrivé le 10 de Juin au Cap verd, il ſe mit dans un yacht pour aller exécuter quelques commiſſions à Porto Dali. Trois bâtimens qu'il rencontra près de *Rufiſco*, ſans les connoître, lui envoyerent bruſquement leurs bordées. Il conçut que cette inſulte ne lui pouvoit venir que des Portugais. C'étoient en effet trois caravelles de cette Nation. Malgré l'inégalité des forces, il réſolut, ſans perdre le tems à canoner ni à faire d'autre manœuvre, d'en aborder une & de lui faire payer cette hoſtilité bien cher. Le grapin fut jetté auſſi-tôt. Dans le premier effort il étoit ſur le point de s'en rendre maître, lorſque les deux autres la vinrent dégager par un feu terrible de leur canon & de leur mouſqueterie. Les Hollandois ſe trouverent forcés de ſe retirer, mais ſans aucune perte. Ils n'eurent que trois bleſſés, entre leſquels il faut compter leur Général, qui reçut un coup de balle au bras. Mais les Portugais eurent trois hommes tués & quantité de bleſſés. Ce combat fit d'autant plus d'honneur aux Hollandois, qu'il s'étoit fait à la vue de l'Alcade & de tous les habitans de Porto Dale (4). Spilberg, qui voulut profiter du vent de terre pour retourner à ſa Flotte, ſe mit dans ſa chaloupe, & donna ordre au yacht d'entrer dans la rade de Porto-Dale. Son deſſein étoit d'y revenir lui-même avec les deux autres Vaiſſeaux. Mais la hardieſſe qu'il eut de partir preſque ſeul étoit une téméraire imprudence dans un Amiral. Il fut attaqué par un grand nombre de Négres, qui s'étant ſaiſis de lui le dépouillerent de tous ſes habits, le bleſſerent aux deux mains, & le menerent à Rufiſco. Quelques Vaiſſeaux François, qui s'y trouvoient heureuſement, le prirent à bord & le firent panſer. L'Auteur du Journal ajoute, pour juſtifier ſon Amiral, qu'il devoit peu s'attendre à cet accident, parce que tous les Négres de cette côte ſont amis des François & des Flamands (5).

Hardieſſe de Spilberg contre les Portugais.

Avanture à laquelle il s'expoſe.

Ses deux Vaiſſeaux, informés de ſa diſgrace, ſe hâterent de le venir prendre à Rufiſco, où les François leur rendirent leur chaloupe, qu'ils avoient enlevée aux Négres. Ils rejoignirent le yacht à Portodale, & n'y trouvant plus qu'une des trois caravelles, ils n'eurent pas de peine à s'en ſaiſir. Les Portugais reconnurent eux-mêmes qu'ils étoient punis juſtement, & l'honnêteté de cet aveu diſpoſa Spilberg à leur reſtituer leur caravelle (6).

Route juſqu'au Cap.

Les bleſſures de l'Amiral lui ayant fait ſuſpendre aſſez long-tems l'exercice de ſes fonctions, *Guion le Fort*, Vice-Amiral, y ſuppléa juſqu'à ſon rétabliſſement. Dans cet intervalle, qui lui donna le tems de s'avancer juſqu'au Cap de Baixos, la néceſſité de ſe procurer des rafraîchiſſemens expoſa les Hollandois à diverſes humiliations. Après avoir été repouſſés par les Négres de la côte, ils ne furent pas mieux traités des Portugais dans les Iſles de Saint Thomas & d'Annobon. Le Cap Lopez leur offrit un azile plus favorable, dont ils profiterent l'eſpace d'environ quinze jours. Ils y trouverent un Vaiſſeau d'Amſterdam (7) qui venoit de la côte de Guinée, chargé de ſix cens

(3) Journal du Voyage de Spilberg, au Tome II, du Recueil de la Compagnie Hollandoiſe, page 371.

(4) *Ibid.* p. 373.

(5) On donnoit encore ce nom aux Hollandois.

(6) Page 374.

(7) Page 80 & précédentes.

marcs d'or, & qui voulut les accompagner juſqu'au Cap de Bonne-Eſperance. On ne s'eſt arrêté à les ſuivre dans cette route, que pour avoir l'occaſion d'obſerver qu'étant arrivés le 28 de Novembre à la vûe du Cap de Bonne-Eſpérance, ils eurent en même-tems celle d'une Iſle que l'Amiral nomma *Sainte Eliſabeth*; & qu'ayant mouillé le ſoir dans la rade de cette Iſle, le vent de terre leur fit entendre, pendant la nuit, des cris confus d'animaux, qui avoient quelque choſe de terrible (8). Ils ne manquerent pas d'y deſcendre le lendemain. Elle eſt à la diſtance d'environ deux lieues du Continent, à dix-neuf ou vingt lieues au Nord du Cap. Son circuit eſt d'une lieue. Elle eſt bordée de rochers, du côté occidental; mais, à l'Eſt, on trouve ſeize braſſes d'eau, ſur un fond de ſable blanc. Le terrain, quoique bas & ſabloneux, eſt couvert d'excellens herbages, & de fleurs d'une odeur très-agréable. Le bois & l'eau douce y manquent; mais on y voit toutes ſortes d'animaux. Les Hollandois reſſentirent quelqu'effroi à la vûe d'une multitude de loups-marins, ou plutôt d'ours de mer, car ils leur trouverent plus de reſſemblance avec les ours qu'avec les loups. Ces monſtres étoient couchés ſur les rochers, le long du rivage. Leur tête & leur couleur ſeroient abſolument celles de l'ours, s'ils n'avoient le muſeau plus aigu. Ils lui reſſemblent encore par leurs mouvemens & par leur maniere de les faire, excepté qu'ils ne remuent pas facilement les jambes de derriere, ou leurs pattes, qu'on prendroit pour celles d'un chien. Cependant ils ſont ſi légers à la courſe, qu'un homme ne court pas mieux. Ils mordent avec tant de force, qu'ils peuvent trancher d'un coup de dents la lame d'une demi-pique; ce qui fut vérifié par l'expérience. Deux ou trois hommes ne font pas fuir cet affreux amphibie. Il oſe même les attaquer, lorſqu'il peut les joindre à la courſe. Les Hollandois en tuerent un grand nombre (9). Mais ils employerent plus volontiers leurs armes contre une eſpece de daims, qui n'ont pas le goût moins délicat que l'agneau, & qu'on ne compare aux daims que par la forme & la couleur; car ils ſont ſi lents que pluſieurs ſe laiſſerent prendre à la courſe. Il y avoit une multitude d'oiſeaux, ſur-tout des penguins, & de ceux qu'on nomme *ſcholvers*, qui ſont noirs & de la groſſeur des canards, & dont la prodigieuſe quantité ne permettoit preſque pas aux Hollandois de ſe remuer. Cette Iſle, où peu de Vaiſſeaux relâchent s'ils n'y ſont jettés par quelque fortune de mer, ne laiſſe à deſirer que de l'eau douce pour s'y rafraîchir. On pourroit encore s'y pourvoir d'huile d'ours-marins, dont on chargeroit en peu de tems un bâtiment de ſix cens tonneaux. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible d'y faire des puits, & dans cette ſuppoſition il n'y manqueroit rien (10).

SPILBERG. 1601.

Deſcription de l'Iſle de Sainte Eliſabeth.

Ours marins qui effraient les Hollandois.

Utilité de cette Iſle.

L'Amiral ſe propoſoit de faire route par le Nord de Madagaſcar vers les Iſles de Comorre, où Matthieu *Smith*, Maître de la pinaſſe, qui avoit déja fait ce voyage, ſe flattoit d'être connu. On viſita une baie, à trente quatre degrés quatre minutes, environ quinze lieues au Nord du Cap de Bonne-Eſperance, à laquelle Spilberg donna le nom de *Baie de la Table* (11), à cauſe d'une haute montagne de cette forme qui s'étend neuf ou dix lieues en mer,

Baie de la Table, nommée par Spilberg.

(8) Page 384.
(9) Page 385.
(10) *Ibid.* & 386. C'eſt apparemment l'Iſle qui a été nommée *Iſle des Lapins* dans d'autres Relations.
(11) Page 389. On doit remarquer l'origine du nom de cette célebre Baie.

SPILBERG. 1601.

& qui ſert à faire connoître cette baie. Il nomma *Rio de Jacquelina* une anſe qui en eſt à demie lieue, à l'Eſt du Cap, & qui s'enfonce dans les terres avec toute l'apparence d'une riviere. De-là on alla mouiller, le 23, près d'une autre Iſle, à cinq lieues au Sud de l'Iſle Eliſabeth, & un peu plus grande, qui fut nommée *Cornelia* (12). Les Hollandois y éleverent un poteau, ſur lequel ils marquerent le nom qu'ils lui avoient donné. Le 27, ayant remis à la voile, ils rencontrerent, près du Cap, deux Vaiſſeaux François de S. Malo, dont M. de la Bardeliere étoit Amiral, & M. le *Connétable de Vitré* Vice-Amiral (13). Ils avoient un Pilote Flamand, nommé *Wouter Willekens*. Spilberg, qui avoit perdu de vûe ſon Vice-Amiral, fit route avec eux. Il ſe rendit même à leur bord, & le lendemain les François paſſerent ſur le ſien. Ils lui dirent qu'ils avoient auſſi relâché à l'Iſle d'Annobon, où on leur avoit montré les tombeaux de quelques gens de leur Nation, qui avoient été tués dans un combat contre trois Vaiſſeaux Flamands. Ils s'étoient imaginés que leur qualité de Catholiques devoit les mettre en ſûreté dans cette Iſle, ſur-tout n'y étant deſcendus que pour entendre la Meſſe. Mais cette Meſſe leur avoit couté cher. Les Portugais en avoient maſſacré quelques-uns. Ils en avoient retenu d'autres priſonniers, & les deux Vaiſſeaux avoient été obligés de payer pour leur rançon juſqu'à mille écus en argent, avec diverſes marchandiſes.

Rencontre des deux premiers Vaiſſeaux François aux Indes.

Leur avanture dans l'Iſle d'Annobon.

Les François ayant déclaré qu'ils vouloient prendre par l'Eſt de Madagaſcar, Spilberg ſe ſépara d'eux avec regret, quoique ſes interêts d'ailleurs ne lui permiſſent guères de faire plus long-tems voile avec eux. Ses gens n'avoient par ſemaine que chacun trois livres de biſcuit, & tous les dix jours deux pintes de vin ; au lieu que tout étoit en abondance ſur les deux navires François. Cet exemple étoit dangereux pour la Flotte Hollandoiſe, & n'auroit ſervi qu'à cauſer des murmures & peut-être des ſéditions dans les (14) équipages. Ils rangerent donc les côtes de la Terre de Natal, où ils trouverent les courans ſi rapides, qu'avec le vent même en arriere & à toutes voiles, ils ne pouvoient y réſiſter ; ce qui doit paroître incroyable, ajoute l'Auteur du Journal, à ceux qui ne l'ont pas éprouvé (15). La mer ne pouvant manquer d'être fort haute dans de tels parages, ils n'eurent, depuis le premier Janvier 1602, juſqu'au commencement de Février qu'ils ſe trouverent ſur la côte de Soffala, qu'une triſte & pénible navigation. Quelques Négres à qui l'on propoſa le Commerce, en leur montrant des pieces de fer & d'autres marchandiſes, firent entendre à leur tour, par des ſignes, qu'il falloit s'avancer cinq ou ſix lieues plus loin. Ils nommerent la riviere de *Quama*, où l'on alla mouiller, avant le 4 de Février, devant ſon embouchure. La chaloupe entra dans la riviere, pour obſerver la ſituation & l'état du pays. Mais les briſans devinrent ſi terribles, qu'elle ne put revenir à bord. Malheureuſement pour elle, un vent forcé fit chaſſer la Flotte ſur ſes ancres, & la contraignit de remettre à la voile. Le 8, après avoir paſſé devant *Rio buon ſenary* & doublé les Iſles *Primeras*, elle eſſuya une tempête ſi violente, que pluſieurs ma-

Route de Spilberg juſqu'aux Iſles de Comorre.

1602.

Il perd une chaloupe.

Tempête affreuſe.

(12) Page 391. C'eſt apparemment l'Iſle Roben.

(13) 1°. C'eſt *la Bardeliere*. 2°. M. le Connétable de Vitré n'étoit qu'un Bourgeois de Vitré, nommé *François-Martin*, qui a publié la Relation de ſon voyage. *Voyez ci-deſſous l'Introduction du voyage de Pyrard.*

(14) Page 392.

(15) Page 393.

telots

SPILBERG. 1602.

telots qui avoient vieilli dans leur profeſſion ne ſe rappelloient rien d'approchant. Le vent & la pluie avoient tant de force, que ceux qui travailloient à la manœuvre croyoient recevoir des coups de verges ſur le viſage & ſur les jambes, & qu'ils en reſſentoient la même douleur. Le bruit des vagues ne permettoit pas d'entendre la voix de ceux qu'on touchoit de la main. Elles s'élevoient avec des élancemens d'une hauteur incroyable, & les Vaiſſeaux en étoient ſi ſouvent couverts, qu'il falloit pomper nuit & jour. L'arcaſſe de l'Amiral fut preſqu'enfoncée. Ses bordages ſe ſéparoient du voutis. Les côtes, courbes & autres, qui ſont liées avec la liſſe de hourdi, étoient déja ébranlées, & quelques-unes ſéparées & briſées. Tous les efforts qu'on fit pendant trois jours pour remédier à des maux ſi preſſans n'auroient pas ſauvé le Vaiſſeau, ſi le Ciel ne l'eut ſoutenu par un ſecours inviſible, dont l'Auteur ſe croit obligé de le remercier toute ſa vie (16).

Cette horrible ſituation ayant duré juſqu'au 11, on vit reparoître enfin le ſoleil, & les Hollandois recommencerent à ſe ſervir de leurs voiles. Le 17, ils découvrirent une des Iſles de Comorre. Le vent les obligea de ſe tenir au large, à deux ou trois lieues de cette Iſle. Une petite voile, qu'ils virent le long de la côte, leur fit préſumer que ce pouvoit être leur chaloupe, qu'ils croyoient avoir perdue dans la riviere de Quama. C'étoit elle en effet, mais avec deux hommes de moins, dont l'un étoit Julien *Steil* ſon Pilote. Elle étoit entrée dans la riviere, où ces deux hommes étoient tombés entre les mains des Portugais, qui avoient un Fort ſur la rive. L'Auteur n'explique pas mieux leur diſgrace (17). Mais les autres, après avoir paſſé cinq jours dans la Quama ſans les voir revenir, avoient pris le parti d'employer les inſtrumens du Pilote, quoiqu'ils n'en connuſſent pas l'uſage, & s'en étoient ſervis ſi heureuſement qu'ils étoient arrivés au rendez-vous commun de la Flotte, ſous la premiere des Iſles de Comorre.

La chaloupe Hollandoiſe rejoint la Flotte.

Spilberg, en arrivant auſſi, avoit envoyé au rivage une autre chaloupe, pour s'aſſurer de la diſpoſition des Inſulaires. Elle revint à bord le 20, avec divers rafraîchiſſemens qui rendoient témoignage de la liberté qu'on avoit de s'approcher. Le lendemain, un Interprête & quelques Inſulaires de l'Iſle amenerent dans un canot quelques vivres, qui leur furent payés. On alla mouiller le 22 dans la rade. Spilberg l'ayant trouvée fort bonne, ſur trente braſſes, fit porter à terre, dans la maiſon même du Prince, une caiſſe remplie de marchandiſes, & quelques barres de fer, pour caution du payement de ce qui devoit être livré aux Hollandois. L'Auteur nomme cette Iſle *Mulali* (18). On y trouva des bœufs en abondance, mais peu de riz. Le Prince étoit un homme d'experience, qui avoit voyagé en Arabie & dans d'autres lieux. Il parloit aſſez bien la langue Portugaiſe. Son goût paroiſſoit fort vif pour la muſique. Il prit beaucoup de plaiſir aux fanfares des trompettes & au ſon de quelques autres Inſtrumens. On jugea même qu'il avoit entendu des clavecins & des harpes, car il demanda s'il y en avoit ſur la Flotte. Son fils ſe rendit à bord avec quantité d'Officiers & deux Turcs, tous richement vêtus à la maniere de Turquie. Spilberg le reçut avec beaucoup de déférence & lui pré-

Comment les Hollandois ſont reçus aux Iſles de Comorre.

(16) Pages 399 & 400.

(17) Il laiſſe entrevoir, que le Pilote étant deſcendu & tardant à revenir, les autres le crurent arrêté par les Portugais & craignirent le même ſort.

(18) Page 402.

SPILBERG. 1602.

senta une collation galante, qu'il refusa, parce que ce jour-là sa Loi l'obligeoit au jeûne. L'Amiral lui fit des présens pour la Reine sa mere & pour lui-même, qui consisterent dans quelques miroirs, des colliers de femme, de l'ambre & des cristaux. La Reine envoya sur le champ aux Vaisseaux un bœuf & plusieurs cabris (19).

On sollicite Spilberg de descendre dans l'Isle de Mulaly.

Ces civilités mutuelles inspirerent tant de confiance aux Hollandois, qu'ils allerent visiter librement la Ville, où ils continuerent de recevoir toutes sortes de caresses. Ils solliciterent leur Amiral de se rendre aux desirs du Roi & & de la Reine, qui l'avoient fait prier plusieurs fois de descendre. On l'assura que l'esperance de le voir avoit amené cette Princesse, de l'extrêmité de l'Isle. Mais l'avanture de Rusisco, qu'il n'avoit pas oubliée, le rendit sourd à toutes ces instances, quoique le Roi lui fit offrir son fils même en ôtage, & que pour lui donner un exemple de franchise il promît de se rendre à bord le premier. Ce fut le 5 de Mars qu'il choisit pour cette visite. Il se fit accompagner d'un grand nombre de ses gens, tous vêtus à la Turque. Son entretien avec l'Amiral ne fut pas sans agrément. Il entendoit l'art de la navigation. S'étant fait apporter un cercle & un globe, il y marqua les principaux lieux des Indes orientales. On reconnut particuliérement qu'il avoit fréquenté la Mer-rouge, & qu'il en avoit une parfaite connoissance (20). Comme le tems du jeûne duroit encore, on ne put lui offrir d'autre divertissement que de la musique & le bruit de l'artillerie. Il parut charmé de tout ce qu'on fit pour lui plaire, & l'Auteur n'ose décider s'il y avoit alors de la mauvaise foi dans ses sentimens.

Raisons qui lui attirent une fâcheuse avanture.

Mais deux jours après, Spilberg descendit au rivage sans lui en avoir fait donner avis. Il monta même dans la Ville; & le hazard lui ayant fait rencontrer le Pontife de l'Isle, qui le pressa de rendre visite au Roi, il demanda encore d'être excusé pour cette fois, sous prétexte que le jeûne n'étoit pas fini, & que le principal agrément de ces visites étoit de boire & de manger avec ceux qu'on aime. La fin du jeûne arriva. Il fut sollicité plus que jamais de descendre & d'aller prendre part aux réjouissances de la Ville. Ses refus se fonderent sur d'autres prétextes; & le Roi n'ayant pas fait difficulté de revenir à bord pour féliciter le Capitaine Speck, qui avoit rejoint la Flotte avec son Vaisseau (21), cette politesse & les nouvelles invitations de ce Prince n'eurent pas plus de force pour vaincre son obstination. Pendant ce tems-là, les gens de l'équipage avoient continué le Commerce, avec des facilités qui ne s'étoient pas démenties. Mais le 31 de Mars, la chaloupe & un canot ayant été commandés avec vingt-huit hommes pour aller faire de l'eau, on fut surpris, à la fin du jour, de ne voir revenir personne à bord. En vain tira-t-on deux fois pour donner le signal. La nuit se passa sans aucune nouvelle. On arbora le lendemain un pavillon blanc, après avoir pris toutes les précautions nécessaires contre une attaque imprévûe. Il ne parut personne sur le rivage; on n'en vit partir aucun canot, & l'on ne fit même aucun signal pour répondre à ceux de la Flotte. Un évenement si étrange causa d'autant plus d'embarras à l'Amiral, qu'après une telle diminution de ses forces, ce qui lui restoit de gens,

On lui enleve vingt-huit de ses gens.

Circonstances extraordinaires de cette perte.

(19) Pages 403 & 404.
(20) Page 405.
(21) Pages 407 & précédentes.

dont la moitié même étoit malade, ne ſuffiſoit pas pour lui faire rien eſperer de la violence. Quoiqu'il eût perdu ſa chaloupe & ſon canot, il auroit pû mettre du monde à terre, près d'un Bourg d'environ deux cens maiſons, qui ſe nomme le *Bourg des Pêcheurs*, & faire demander du moins la raiſon d'un évenement qui confondoit toutes ſes idées. La confiance & l'amitié avoient regné ſans interruption dans le Commerce. Il ne s'étoit pas élevé le moindre différend entre les Hollandois & les Inſulaires. Cependant il étoit à craindre que ceux qui deſcendroient au rivage ne fuſſent retenus comme les autres, & cette démarche d'ailleurs pouvoit devenir l'occaſion de quelque hoſtilité. On appareilla, on louvoya dans la baie, on fit de nouveaux ſignaux, pour faire entendre qu'on ſe préparoit au départ. Enfin Spilberg, rebuté de tant d'efforts inutiles, réſolut de ſe rendre à l'Iſle d'*Anjouan*, où la Reine, alors Souveraine des quatre Iſles de Comorre, tenoit ordinairement ſa Cour. Il leva l'ancre dans cette vûe. Mais ſa ſurpriſe & ſa douleur augmenterent beaucoup, lorſque s'étant approché ſucceſſivement d'Anjouan & de *Mayotte*, il y trouva de la part des habitans la même obſtination à ne ſe pas montrer & à ne pas répondre à ſes ſignaux, quoiqu'auparavant ils fuſſent venus librement juſqu'à bord de la Flotte pour y apporter des rafraîchiſſemens. La prudence lui permettoit encore moins de deſcendre dans ces deux Iſles. Enfin la mutinerie de ſes malades & l'impuiſſance de délivrer les priſonniers, lui firent prendre à témoins tous ceux qui étoient en état de l'entendre, qu'il n'avoit point de reproche à ſe faire, & que pour l'interêt de ſes Maîtres il ne pouvoit ſe diſpenſer de continuer le voyage. Cette réſolution fut approuvée, comme la ſeule qu'il y eût à ſuivre, & ſur le champ on mit à la voile. Les vingt-huit hommes qu'on abandonnoit, entre leſquels on comptoit le Sécretaire, étoient les plus ſains & les plus vigoureux de la Flotte (22).

SPILBERG. 1602.

Il eſt obligé d'abandonner les gens qu'on lui a pris.

On étoit parti des Iſles de Comorre le 12 d'Avril, & dès le 23 de Mai on ſe trouva près de Cochin, ſur la côte de Malabare; d'où ayant doublé le Cap de Comorin deux jours après, on eut le 28 la vûe de *Point de Galle* dans l'Iſle de Ceylan (23).

Route juſqu'à l'Iſle de Ceylan.

L'Amiral, qui étoit chargé des ordres ſecrets de ſa Compagnie, prit vers la riviere de *Matecalo*. Mais trouvant en chemin un golfe, où il crut voir entrer une riviere, il s'imagina avoir rencontré ce qu'il cherchoit. Cependant il ne trouva point de riviere dans le golfe; & n'y découvrant qu'un Village, près d'un bois de cocotiers, il envoya un canot au rivage, pour faire demander aux Indiens de quel côté il falloit chercher *Matecalo*. Ils répondirent qu'il étoit plus au Nord. On leur donna quelques couteaux. Ils promirent d'amener le lendemain d'autres Inſulaires, qui conduiroient la Flotte à Matecalo (24).

Spilberg profita de quelques autres éclairciſſemens qu'il reçut des mêmes Négres, pour envoyer par terre un homme au Roi du pays, dont la Cour n'étoit pas à plus d'une demie lieue du rivage. Il ne trouva de riviere qu'environ ſix lieues plus loin. L'eau en étoit fort baſſe; mais quelques Inſulaires vinrent à bord avec un Interprête Portugais. Ils déclarerent qu'ils avoient du poivre & de la canelle à vendre, & qu'un Officier du Roi, qu'ils nommerent le *Modeliar*, étoit dans un lieu voiſin, où il déſiroit que l'Amiral allât lui parler.

Les Hollandois ſe rendent à Matecalo.

(22) Pages 415 & précédentes.
(23) Page 416.
(24) On trouvera la deſcription de l'Iſle de Ceylan après la Relation de *Knox*.

SPILBERG. 1602.

Dans le même tems, l'homme qu'on avoit envoyé à la Cour revint avec les mêmes nouvelles. Il avoit été bien reçu du Roi, qui l'avoit chargé d'apprendre aux Hollandois qu'ils trouveroient dans ſon pays du poivre & de la canelle. Spilberg ne balança point à deſcendre, avec cinq ou ſix hommes. Il trouva ſur le rivage cinq élephans, dont les guides avoient ordre de le conduire au *Modeliar*. Après avoir reçu de ſa bouche les mêmes explications & s'être engagé à ſe rendre le lendemain auprès du Roi, il revint à bord, pour y prendre les Muſiciens & des préſens. Le 4, il retourna au rivage, d'où s'étant rendu à la Ville de Matecalo, quelques-uns des principaux Seigneurs le conduiſirent à l'audience. La garde royale étoit de plus de ſix cens hommes, l'épée nue; & le Roi, qui avoit auſſi la ſienne au poing, lui dit, en le voyant paroître, qu'il étoit le bien venu. Spilberg offrit à ce Prince les préſens qu'il avoit apportés. Il fit jouer ſes Muſiciens, qui parurent cauſer beaucoup de plaiſir à toute la Cour. Enſuite il fut conduit chez le Modeliar, où il fut civilement traité avec tous ſes gens. Le lendemain, ayant reçu ordre de ne pas ſortir de ſon logement ſans la permiſſion du Roi, il fut appellé que le ſoir au palais, où quelques Seigneurs lui ſoutinrent fortement qu'il étoit Portugais. Ce ne fut pas ſans peine qu'il leur fit prendre d'autres idées. Mais lorſqu'il eut réuſſi à les détromper, il obtint la liberté de retourner ſur ſa Flotte (25).

Spilberg ſe rend à la Cour.

On lui ſoutient qu'il eſt Portugais.

Le lendemain on vit arriver au rivage, le Roi, ſuivi de toute ſa garde. Spilberg, qui avoit employé toute la nuit à préparer de nouveaux préſens, pour échauffer en ſa faveur l'inclination de ce Prince & celle de ſes Courtiſans, y retourna le matin, & ſe fit honneur de ſes libéralités. Mais il fut ſurpris de voir de nouvelles compagnies de gens armés, qui arrivoient à chaque moment près du Roi; & ſon étonnement augmenta beaucoup lorſque le Modeliar lui propoſa de mettre ſon Navire à ſec, comme les Inſulaires y mettent leurs canots. Cette propoſition lui parut d'autant plus ſuſpecte, qu'il ſçavoit déja de quelques Mores qu'il y avoit peu de poivre dans l'Iſle, & qu'il ne s'y en faiſoit même aucun commerce. Cependant, pour déguiſer ſes craintes, il conſentit à la demande du Modeliar, dans la ſeule vue d'obtenir la liberté de retourner à ſa Flotte. Mais lorſqu'il voulut partir, on lui déclara qu'il falloit laiſſer quatre de ſes gens au rivage. Il y conſentit encore; & d'un air libre il pria pluſieurs Chingulais de l'accompagner juſqu'à bord. Onze le ſuivirent ſans défiance. Auſſi-tôt qu'ils y furent arrivés, il en fit deſcendre huit à fond de cale, ſous prétexte d'y examiner les marchandiſes; mais ayant fait fermer les écoutilles, il leur en fit une priſon. Enſuite il affecta de montrer à l'Interprête & aux deux autres, quantité de richeſſes qu'il avoit apportées pour le commerce; & les renvoyant au Roi, il les chargea de lui rapporter combien ils avoient vû de choſes précieuſes qui lui avoient été deſtinées, s'il eut envoyé le poivre & la canelle qu'il avoit promis. Après il écrivit une lettre à ce Prince, par laquelle il l'exhortoit à ſe garder des mauvais conſeils, & à livrer les marchandiſes qu'il avoit offertes. Il lui déclaroit qu'il ne reverroit jamais ſes huit Chingulais, s'il ne lui renvoyoit les quatre Hollandois qu'il avoit retenus. Il ſe plaignoit qu'on eût oſé lui propoſer de faire porter ſes marchandiſes à

Défiance des Hollandois.

L'Amiral arrête onze Chingulais.

Sa Lettre au Roi.

(25) Pages 429 & précédentes.

terre & d'y louer un Vaiſſeau, ſans lui avoir fait connoître qu'on eut de la canelle & du poivre à lui donner. Puiſqu'on n'avoit pas eu honte de lui ſoutenir qu'il étoit Portugais, il devoit craindre, ajoutoit-il, que ſous ces faux prétextes on ne confiſquât ce qu'il porteroit au rivage. Cependant s'il plaiſoit au Roi de renouer ſincerement le commerce, il promettoit d'en uſer auſſi de bonne foi, & de contenter ceux qui ſeroient chargés de traiter avec lui. Cette lettre fut accompagnée de quelques nouveaux préſens. On déploya les pavillons & les flammes, & l'on fit pluſieurs décharges de l'artillerie à l'honneur du Roi, qui fut à la verité plus effrayé de ce bruit, qu'il ne s'en crut honoré (26). SPILBERG. 1602.

A quelles conditions on ſe reconcilie.

Dès le même jour, néanmoins, il renvoya l'Interprête à bord, dans un canot chargé de rafraîchiſſemens, tels que de œufs, des poules, du beurre, des fruits, &c. avec ordre d'offrir à l'Amiral tout ce qui pouvoit lui plaire dans le pays. Les quatre Hollandois furent renvoyés auſſi dans un autre canot. L'Interprête pria l'Amiral de ne pas chercher ailleurs ſa cargaiſon. Il offrit même de laiſſer pour ôtages trois ou quatre Chingulais, qui y demeureroient juſqu'à la concluſion du commerce. Il traita la propoſition du Modeliar de mal-entendu. Enfin il ne demanda que du tems pour raſſembler le poivre qu'on déſiroit. Ces excuſes furent reçues avec des témoignages naturels de ſatisfaction. Le lendemain on vit apporter à bord une montre de poivre & de cire, dont le prix parut exceſſif. Mais Spilberg répondit qu'on ne pouvoit entrer en marché, ſur une ſi petite quantité (27).

L'Amiral apprend qu'il y a un plus grand Roi dans l'Iſle.

A l'occaſion de quelques autres démarches, les Hollandois, qui étoient fort mal informés du Gouvernement de Ceylan, apprirent du Roi même que pour leur accorder tout ce qu'ils paroiſſoient déſirer, il avoit beſoin de la permiſſion d'un ſupérieur, qu'il nommoit le grand Roi. Il leur demanda le tems d'envoyer à ſa Cour, & leur offrit même de faire accompagner ſes gens par un Commis Hollandois. Spilberg ouvrant les yeux à cette propoſition réſolut d'aller lui-même à la Cour du grand Roi. Mais il demanda au Roi de Matecalo cinq ôtages, que ce Prince ne fit pas difficulté de lui envoyer (28). Cependant ayant appris que la Ville de *Candy*, où le grand Roi faiſoit ſa réſidence étoit fort éloignée, il choiſit pour le voyage, un Commis, qui partit avec des préſens. Pendant dix-huit jours qu'il y employa, le commerce fut continuel ſur le rivage, en pierreries, telles que des rubis, des topazes, des grenats, des hyacinthes, &c. Comme celles du pays ne ſont pas des plus eſtimées, elles coutoient peu, & la plus grande dépenſe des Hollandois conſiſtoit dans les préſens qu'ils étoient obligés de faire au Roi de Matecalo (29).

Il lui députe un Commis.

Il eſt invité à ſe rendre lui-même à la Cour de Candy.

Le retour du Commis, qui arriva le 3 de Juillet avec deux Agens du grand Roi, nommés *Gonzala Roderigos* & *Melchior Rebecca*, mit beaucoup de changement dans les réſolutions de l'Amiral. Il lui apportoit des lettres obligeantes, qui l'invitoient à faire le voyage de Candy pour voir la Cour, & qui lui promettoient des marchandiſes pour la cargaiſon de ſes Vaiſſeaux. Elles étoient accompagnées d'un préſent de pluſieurs anneaux d'or, & d'une ſorte de grandes fleches nommées *Segunſios*. Le Vice-amiral, qu'on n'avoit pas revu depuis le 24 de Décembre étant arrivé le même jour dans la baie, Spilberg, dans

(26) Pages 421 & précédentes.
(27) *Ibidem.*
(28) Pages 422 & ſuivantes.
(29) *Ibidem.*

SPILBERG. 1602.

la joie de ces deux évenemens, prit la réſolution de ſe rendre à Candy, & ne fit plus un myſtere du principal motif de ſon voyage. Il avoit ordre de ſes Maîtres de voir le Roi de Ceylan, & de lui préſenter les patentes du Prince Maurice, qui contenoient des offres d'alliance & de ſecours contre ſes ennemis. C'étoit prendre les Portugais par l'endroit le plus ſenſible, & jetter les fondemens du traité qui devoit bientôt les exclure entierement de l'Iſle. L'Amiral avoit tenu ce deſſein caché auſſi long-tems qu'il y avoit trouvé des obſtacles, ou qu'il avoit eu beſoin d'éclairciſſemens ſur l'objet de ſa commiſſion. Mais la lumiere commençant à ſe répandre autour de lui, la longueur & les difficultés du chemin ne furent plus capables de l'arrêter. Il partit le 6 de Juillet, avec un cortége de dix hommes, entre leſquels il y avoit quelques Muſiciens (30).

Motifs importans du voyage de Spilberg.

Il ſe rendit d'abord à Matecalo, où le Roi lui fit donner des éléphans & des palanquins, pour le conduire juſqu'aux terres du grand Roi, avec ordre à ſes propres ſujets de le defrayer ſur les ſiennes. En arrivant aux limites des deux Etats, il trouva un Modeliar qui étoit venu au-devant de lui, & qui le conduiſit au ſon des flutes & des tambours dans un Aldea (31), où il fut bien traité. La chambre qu'on avoit préparée pour le recevoir étoit tendue d'une ſorte de tapiſſerie blanche, honneur le plus diſtingué qu'on puiſſe rendre dans l'Iſle de Ceylan. Delà il ſe rendit, par une marche de deux lieues, à l'Aldea d'une Reine fille du feu Roi de Candy, & l'une des femmes du Roi regnant. Elle étoit alors à Vintana, où l'Amiral paſſa le lendemain. En approchant de cette Ville, il fut reçu par ſix Modeliars, ſuivis d'une troupe nombreuſe d'Officiers & d'inſtrumens, qui le conduiſirent dans la Ville au bruit des flutes & des tambours. Il y fut logé dans une chambre tendue de blanc, où il demeura deux jours. La Reine lui fit dire à ſon arrivée, qu'elle avoit beaucoup d'impatience de le voir, & qu'il pouvoit demander librement tout ce qui étoit néceſſaire à ſes beſoins.

Il part pour Candy. Honneurs qu'il reçoit ſur la route.

Vintana, Ville ſituée ſur la riviere de Trinquemale, eſt à vingt-une lieues de Matecalo & à neuf de Candy. On y conſtruit les galeres & les champans du Roi. Le plus bel édifice de la Ville eſt un grand Temple de figure ovale, dont le bas a cent trente pas de circuit. Il s'éleve en piramide quarrée vers la pointe, & dorée au ſommet. Entre quelques autres Temples, on en diſtingue un qui eſt accompagné d'un Monaſtere, dont les Religieux ſont vêtus de jaune & ſe font raſer la tête. Ils marchent avec une ſorte de chapelet à la main, en prononçant quelques prieres (32). Les Hollandois furent témoins d'une de leurs fêtes, qui fut célébrée par une proceſſion ſolemnelle. Le Supérieur étoit aſſis ſur un éléphant, vêtu d'étoffes d'argent & d'or, avec un ſceptre ou un bâton de commandement qu'il tenoit des deux mains ſur ſa tête. Devant lui marchoient en ordre les autres Religieux au ſon de divers inſtrumens. On portoit autour d'eux quantité de lampes & des torches allumées. La proceſſion finiſſoit par une groſſe troupe d'hommes & de femmes, qui ſuivoient ſans ordre, pour ſatisfaire leur dévotion. Avant qu'elle ſe mît en mar-

Ce qu'il voit à Vintana.

(30) Page 423.

(31) Nom des palais ou des maiſons de Seigneurs.

(32) On renvoie le Lecteur, pour les Uſages, à la Deſcription de Ceylan par *Knox*, qui avoit paſſé près de vingt ans dans cette Iſle.

che, & lorſqu'elle rentra dans le Cloître, les filles les mieux faites, vêtues par le bas de riches habits & nues par le haut du corps, danſerent long-tems à la vûe de tous les Spectateurs (33). SPILBERG. 1602.

En partant de Vintana, le Général Hollandois fut conduit dans l'Aldea du fils du Roi, qui n'étoit qu'à une journée de la Ville royale. Le palanquin du Roi y fut apporté par des éléphans; & les voitures & les éléphans qui avoient amené Spilberg de Vintana y furent renvoyés. Ce Palanquin du Roi étoit couvert d'étoffe d'or, & le reſte du convoi répondoit à cette magnificence. On voyoit arriver, par intervalles, des gens chargés de vivres, de fruits, & d'une ſorte de vin du pays, qui ne cede rien à celui de Portugal. A quelque diſtance de Candy, on pria le Général de s'arrêter ſur le bord d'une riviere, où le Roi envoya au-devant de lui ſon premier Modeliar, qui étoit un Portugais nommé *Emmanuel Dios*, & pluſieurs autres Officiers de la même Nation. Ils avoient tous les oreilles coupées, pour marquer qu'ils étoient au ſervice de la Cour. Spilberg ſe remit en marche avec eux, ſuivi de plus de mille ſoldats de diverſes Nations, Turcs, Mores, Chingulais, Caffres, Portugais renégats, tous ſous les armes, avec huit Enſeignes déployées, entre leſquelles on en voyoit quelques-unes qui avoient été enlevées depuis peu aux Portugais (34). Le Roi envoie au-devant de Spilberg.

Ce fut au milieu de cette pompe, que Spilberg fut conduit au logement qu'on lui deſtinoit. Il étoit accompagné du Capitaine *Jongerhelt*, de Fleſſingue, précedé de trois trompettes, & d'un quatriéme qui portoit l'étendard du Prince Maurice. Quatre autres domeſtiques marchoient derriere lui. La maiſon qu'on lui avoit préparée étoit meublée à la Portugaiſe. Emmanuel Dios & d'autres Seigneurs de la Cour lui tinrent compagnie, juſqu'à l'heure où le Roi lui envoya trois chevaux de ſelle pour ſe rendre Palais. Il partit, accompagné de ſes dix Hollandois, qui portoient ſes préſens.

Dans cette premiere audience, le Roi étoit vêtu de blanc. Il reçut le Général & ſes préſens avec de grands témoignages de ſatisfaction. Enſuite s'étant levé, il ſe promena dans la ſalle avec lui, & leur entretien dura longtems. Cependant s'étant ſouvenu que Spilberg devoit être fatigué du voyage, il le preſſa d'aller prendre un peu de repos. Les Muſiciens Hollandois firent entendre leurs Inſtrumens, & ceux du pays leur rendirent cette galanterie avec uſure. Le lendemain, Spilberg étant retourné à la Cour, on lui fit des propoſitions de Commerce; mais le prix de la canelle & du poivre lui parut exceſſif. Après d'autres entretiens, lorſqu'il ſe diſpoſoit à prendre congé du Roi, ce Prince lui demanda combien il offroit donc pour ſes marchandiſes? Alors, s'ouvrant ſur ſa Commiſſion, il répondit qu'il étoit venu beaucoup moins pour acheter de la canelle & du poivre que pour offrir au Roi l'alliance & l'amitié de ſon Prince, & lui déclarer que s'il avoit beſoin de ſecours contre les Portugais, ſon Prince étoit diſpoſé à lui envoyer des Vaiſſeaux & des troupes. Le Roi, charmé de cette propoſition, la répeta auſſi-tôt à toute ſa Cour, qui en marqua beaucoup de joie; & dans celle qu'il reſſentit lui-même, il embraſſa le Général avec tant d'affection qu'il l'enleva de terre, en lui proteſtant que tout ce qu'il avoit de canelle & de poivre étoit à ſon (35) ſer- Audiences du Roi de Candy. Spilberg lui fait l'ouverture de ſa Commiſſion.

(33) Page 427. (34) Page 428. (35) Pages 429 & 430.

SPILBERG. 1602.

vice. Cependant il ajouta qu'il en avoit peu, parce qu'il n'avoit pû prévoir une si heureuse conjoncture, & que loin de trafiquer en canelle il faisoit détruire les arbres qui la portoient, pour faire perdre aux Portugais ses ennemis l'avantage qu'ils en avoient tiré. Spilberg le remercia de ses sentimens, & prit occasion de la mousson, qui le pressoit de partir, pour remettre le Commerce à son premier voyage (36).

Faveurs qu'il reçoit.

Les jours suivans, il ne cessa point d'avoir avec le Roi des entretiens de confiance & de familiarité. Ce Prince lui fit voir toutes les [illegible] avoit enlevées aux Portugais. Il lui montra toutes ses pagodes [illegible] contenoient quatre ou cinq cens Idoles, dont quelques-unes étoient de la hauteur d'un mât de Vaisseau. Aussi avoit-on bâti exprès, pour leur servir de Temples, des Tours de belle pierre, travaillées avec beaucoup d'art & de magnificence. Le Général fut traité à dîner dans une grande salle du palais, tendue de tapisseries, avec des siéges & sur une table, où l'on servit à la maniere de l'Europe. Il fit présent au Roi d'un portrait du Prince Maurice, représenté au naturel, à cheval & tout armé, tel qu'il étoit au combat du 2 Juin 1600. Ce tableau paroissant plaire beaucoup au Roi, Spilberg lui fit le récit de cette bataille & de l'état des Provinces-Unies. Ensuite il fut conduit dans l'appartement de la Reine, faveur extraordinaire dans cette Cour. Il trouva cette Princesse assise au milieu de ses enfans, & vêtue à la maniere de l'Europe.

Promesse du Roi en faveur des Hollandois.

Le Roi lui dit alors : » Vous devez compter que s'il plaît aux Etats & au Prince » vos Maîtres de faire bâtir une Forteresse sur mes terres, la Reine, le Prince » & la Princesse que vous voyez ici, feront les premiers à porter sur leurs » épaules des pierres, de la chaux & tous les matériaux nécessaires. Ceux qui » seront envoyés de la part de vos Maîtres, auront la liberté de choisir la baie » & le lieu qui leur conviendront (37).

Il donna au Général des lettres & des instructions pour la conduite de ce projet. Il le revêtit même de la qualité de son Ambassadeur, pour traiter d'une affaire si importante avec les Etats Généraux & le Prince. Enfin il le combla d'honneurs & de présens ; de sorte qu'il y avoit lieu d'esperer, suivant l'observation de l'Auteur du Journal, qu'il demeureroit ferme dans les interêts des Hollandois, & que son aversion pour les Portugais ne feroit qu'augmenter (38).

Comment ce Prince étoit monté sur le Trône.

Ce Monarque se nommoit, en langage Chingulai, *Fimala-darma-suriaada*. Il avoit délivré, par sa valeur, le Royaume de Candy de la domination des Portugais. Spilberg se fit instruire des circonstances de cette (39) révolution. L'Isle de Ceylan étoit divisée en plusieurs Royaumes. *Mara-ragu*, Roi d'une partie de l'Isle, dont la Capitale se nommoit *Setavacca*, fut trahi par un de ses bâtards, qui eut l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son trône. Cet Usurpateur, nommé *Darma* ou *Derma*, se déclara contre les Portugais, qui avoient leurs établissemens sur les côtes de l'Isle, & ne leur laissa que les deux Places de *Colombo* & de *Manar*. Mais s'étant rendu odieux aux habitans de Candy, Royaume fort puissant qui occupe le centre de l'Isle, il eut à soutenir contr'eux de longues guerres, dans lesquelles ils appellerent les Portugais à leur secours. Elles se terminerent par la mort de Derma, qui fut empoisonné.

(36) *Ibidem.*
(37) Page 433.
(38) Page 434.
(39) Pages 438 & suivantes.

Les

Les Portugais avoient profité de cette diviſion des Inſulaires, pour s'ouvrir un chemin libre dans l'Iſle de Ceylan; & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre les maîtres. Ils y avoient fait bâtir des Fortereſſes, dans leſquelles ils étoient bien établis. La plupart s'étoient mariés avec des femmes du pays, & l'on en voyoit encore ſubſiſter pluſieurs races. Le Roi de Candy n'ayant pas d'autre enfant qu'une fille, ils avoient conduit cette jeune Princeſſe à Manar, où ils l'avoient fait baptiſer ſous le nom de *Donna Catharina*. D'un autre côté, ils avoient mené à Colombo un jeune Prince nommé *Pimala-darma-juria-ada*, fils du grand Modeliar, & l'ayant diſpoſé auſſi à recevoir le Baptême, ils lui avoient donné le nom de *Dom Juan d'Autriche*. Ce jeune homme étoit paſſé enſuite à Goa, où il avoit achevé de recevoir une noble éducation. Son eſprit & ſon courage s'étoient formés ſi avantageuſement, que les Portugais le croyant affectionné à leurs intérêts, l'avoient rappellé à Ceylan pour le faire ſucceder à la dignité de ſon pere, qui étoit la premiere du Royaume.

SPILBERG. 1602.

Il avoit été baptiſé ſous le nom de Dom Juan d'Autriche.

Il y gouverna long-tems ſous le Roi, avec une habileté qui le rendit maître de toutes les affaires; & ſans inſpirer la moindre défiance à ſes protecteurs, il gagna le cœur des troupes & ſe rendit cher à la Nation. Mais auſſi-tôt que le Roi fut mort, il profita du pouvoir qui étoit entre ſes mains pour monter ſur le trône. Les Portugais parurent condamner ſon entrepriſe. Cette incertitude l'offenſa. Il fit maſſacrer tous ceux qui ſe trouvoient dans le Royaume de Candy; & ne ſe propoſant plus de compoſition avec eux, il déclara la guerre à toute leur Nation (40).

Il fait maſſacrer tous les Portugais.

Ils armerent puiſſamment à Goa & dans les autres pays de leur obéiſſance. Leur Flotte mit à la voile ſous le commandement de *Pedro Lopez de Souza*, qui ayant pris la Princeſſe Catherine à Manar, marcha vers Candy pour l'élever ſur le trône de ſon pere. Il devoit l'épouſer après cette expédition, & jouir avec elle des droits de la Couronne. Dom Juan parut reculer devant lui, & ne lui diſputa pas même l'entrée de la Ville capitale. Mais s'étant poſté dans les bois, il lui coupa les vivres, il défit tous les Portugais qui oſerent ſortir de Candy, il fit maſſacrer ceux qu'on trouva dans les chemins écartés; enfin il mit Souza dans la néceſſité de quitter la Ville pour lui livrer bataille. Elle ſe donna un Dimanche de l'année 1590. La valeur fut égale dans les deux Partis. Le Général Portugais avoit de bonnes troupes, & les Chingalais qui combattoient pour Dom Juan lui étoient affectionnés. L'Amant de la Princeſſe Catherine avoit quarante grands éléphans, dreſſés à la guerre. Mais tous ces avantages ne le ſauverent pas de la furie de Dom Juan, qui remporta la victoire. Souza fut tué, tous les éléphans furent pris, & quantité de Portugais tomberent dans l'eſclavage. Cette grande journée ayant affermi Dom Juan ſur le trône, il épouſa la Princeſſe Catherine, & c'étoit d'elle qu'il avoit eu les deux enfans que Spilberg eut l'honneur de ſaluer.

Il défait une armée Portugaiſe.

Le reſte des Portugais ſe déroba par la fuite, & trouva un azile dans les murs de Colombo. Toutes leurs Fortereſſes furent ruinées. Dom Juan, demeuré paiſible poſſeſſeur du trône, fit bâtir à Candy un magnifique palais, & quantité de tours, de pagodes & d'autres édifices, auxquels il employa les

Fruits qu'il tire de ſa victoire.

(40) Pages 448 & ſuivantes.

SPILBERG. 1602.

Portugais qu'il avoit faits priſonniers. De ce nombre étoient ceux à qui Spilberg avoit vû les oreilles percées, & qui conſervoient cette marque humiliante de leur défaite & de leur ſervitude.

Autre défaite des Portugais.

Pendant les trois ou quatre années qui ſuivirent cet évenement, Dom Jérôme *Oviedo* tenta pluſieurs fois de rétablir ſa Nation dans le Royaume de Candy. Ses efforts ayant été repouſſés, il les renouvella plus ardemment que jamais, avec un grand nombre de Cavalleros Hidalgos de Goa, qui ne ſe promettoient pas moins que la conquête entiere de l'Iſle. Cette nouvelle armée pénetra juſqu'à *Ballene*, lieu même où la premiere avoit été défaite. Dom Juan y vint auſſi camper. On y livra une ſeconde bataille, qui ne fut pas moins opiniâtre & moins ſanglante. Mais Oviedo eut l'adreſſe de tenir ſes troupes fort ſerrées & de faire ſa retraite en bon ordre. Il fut pourſuivi l'eſpace de cinq jours ; & s'il eut le chagrin d'avoir été vaincu, il emporta l'honneur d'avoir conſervé une partie de ſon armée, & de n'y pas compter plus de morts que Dom Juan n'en eut dans la ſienne.

Etat où ils étoient réduits.

Depuis ce combat, les Portugais n'avoient plus mis de troupes en campagne. Ils ſe contentoient de quelques courſes, qu'ils faiſoient faire à leurs garniſons. Mais ils employoient toutes ſortes de ruſes pour ſurprendre ou pour corrompre les Commandans des Forteresſes du Roi, dont la plupart étoient peu éloignées des leurs. Dom Juan, de ſon côté, n'épargnoit rien pour ſe ſaiſir des Places qu'ils avoient conſervées. *Emmanuel Dios*, qui étoit alors ſon grand Modeliar, ne devoit cette importante dignité qu'aux ſervices qu'il lui avoit rendus contre ſa propre Nation. Au mois de Juin 1602, c'eſt-à-dire, pendant le ſéjour même que Spilberg fit dans l'Iſle, il ſurprit un Fort commandé par Dom Simon *Correro*, dont il paſſa la garniſon au fil de l'épée.

Heureuſe idée des Hollandois.

C'étoit dans ces conjonctures que Spilberg venoit offrir au Roi de Candy le ſecours des Hollandois pour achever la ruine de ſes ennemis ; avec cette circonſtance extrêmement ſinguliere, qu'il ignoroit l'état de l'Iſle juſqu'à n'avoir dû la connoiſſance du Royaume de Candy qu'au hazard (41).

Ils laiſſent deux Muſiciens au Roi.

Avant ſon départ, le Roi lui demanda quelques-uns de ſes Muſiciens. Il ſaiſit ardemment cette occaſion de laiſſer quelqu'un à Candy, pour entretenir la Cour dans la bonne diſpoſition qu'il y avoit fait naître pour la Nation Hollandoiſe. Il donna au Roi deux hommes, qui ſe nommoient *Hans Rempel* & Eraſme *Martsberg*. Ce Prince ſe fit donner ſur le champ une leçon de leurs Inſtrumens, & fit l'honneur à Martſberg de l'élever à la qualité de ſon Sécretaire (42).

Le Général ayant pris congé de la Cour, on lui fournit des éléphans pour retourner juſqu'à la mer, & le Roi lui envoya pluſieurs *Segunſios*, comme un gage de la fidélité de ſes promeſſes. Pendant vingt-deux jours, qui furent la durée de ſon voyage, il fut défrayé avec tant de libéralité & d'attention, qu'il ne lui en couta que ſes préſens.

Les Hollandois ſe diſpoſerent à lever l'ancre pour profiter de la mouſſon de l'Eſt, qu'on attendoit le dernier d'Août. Ils reçurent à bord la viſite d'Emmanuel Dios, grand Modeliar, qui venoit confirmer toutes les promeſſes du

(41) Voyez ci-deſſus. On arrivera par degrés, dans les Relations ſuivantes, à l'établiſſement des Hollandois dans cette Iſle.

(42) Page 434.

Roi, & les aider à trouver quelque bon mouillage pour leurs Flottes. Ce Miniſtre étoit encore au rivage, lorſqu'on découvrit une voile au large. Spilberg fit armer auſſi-tôt ſa chaloupe, avec ordre de joindre ce bâtiment. C'étoit une galiote neuve & d'une belle fabrique, du port d'environ quatre-vingt tonneaux, montée de quarante-ſix hommes d'équipage, tant Portugais qu'Indiens, & de quelques petits canons, avec deux pierriers & d'autres armes. Quoique dans cet état elle fût capable d'une belle défenſe, elle ſe laiſſa prendre par la chaloupe, qui n'étoit montée que de quatorze hommes. Elle n'étoit chargée que d'*Arecca*, marchandiſe peu précieuſe pour les Hollandois. Le Capitaine ſe nommoit *Antonio de Coſta Montero*. Emmanuel Dios fut témoin de cette action. On lui fit préſent d'une partie des armes Portugaiſes. Le corps de la galere & ſa cargaiſon furent donnés au Roi, qui reçut ce préſent avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'il ne pouvoit plus lui reſter aucun doute que les Hollandois ne fuſſent ennemis du Portugal. L'unique avantage que Spilberg tira de cette priſe & de quelques autres, fut de prendre ſur la Flotte une partie des hommes, qui s'engagerent volontairement à ſon ſervice. Des autres, il en donna quelques-uns au Roi de Candy, & le reſte ayant été jetté à la mer, ceux qui ſçavoient nâger arriverent facilement au rivage (43).

SPILBERG. 1602.

Spilberg prend une galiote Portugaiſe.

Uſage qu'il fait de ſa priſe.

La Flotte Hollandoiſe remit à la voile le 2 de Septembre, pour faire route vers Achin. Elle y arriva le 16 du même mois. Quelques Vaiſſeaux Anglois qui étoient dans ce Port, ſous le commandement de l'Amiral *Lincefter* (44), inviterent Spilberg à ſe joindre à eux pour aller croiſer ſur une caraque Portugaiſe nommée le *S. Thomas*, qui devoit ſe rendre à Malaca. Il promit de les accompagner avec ſon ſeul Vaiſſeau. Mais étant chargé d'une Lettre du Prince Maurice pour le Roi d'Achin, avec lequel il étoit important de réconcilier la Nation Hollandoiſe, il deſcendit à terre dans cette vûe. Les Zélandois qui étoient encore à Achin le reçurent avec beaucoup de careſſes. Il obtint la permiſſion d'aller au palais, où il préſenta ſa Lettre. Elle contenoit une priere que le Prince Maurice faiſoit au Roi, d'accorder ſa faveur & la liberté du Commerce aux Hollandois. Spilberg, après avoir fait ſes préſens au Roi, le ſupplia de conſiderer les pertes que divers navires Hollandois avoient eſſuyées dans ſes Etats, & de leur accorder quelque dédommagement. Cette demande étoit appuyée de la préſence de *Guion le Fort*, qui avoit été témoin oculaire de leurs diſgraces, & qui avoit été expoſé à perdre la vie, comme le Général *Houtman* & Thomas *Coymans* l'avoient perdue. Le Roi répondit qu'il avoit fait punir les coupables; que ces déſordres étoient arrivés ſans ſa participation, & que les Hollandois ne devoient les attribuer qu'à l'ancien Sabandar, qui avoit péri lui-même dans l'action; qu'il n'avoit pas épargné ſon propre fils, actuellement Roi de Pedir, & qu'il l'avoit condamné à l'exil pour ne s'être pas oppoſé à la naiſſance des troubles. Il ajouta que ſi l'on en connoiſſoit d'autres qui euſſent participé à cette malheureuſe affaire, il étoit encore prêt à les punir. Après ces vaines excuſes, il ſe crut diſpenſé de la ré-

Les Hollandois quittent Ceylan & ſe rendent à Achin.

Repréſentations de Spilberg au Roi d'Achin.

(43) Pages 437 & précédentes. *Voyez* la Relation de Knox, pour ce qui regarde l'Iſle de Ceylan, & la fin de celle-ci pour la tragique avanture des Hollandois.

(44) Le nom de cet Anglois étoit *Lancaſter*. *Voyez ſa Relation au premier Tome de ce Recueil.*

SPILBERG. 1602.

paration qu'on lui demandoit. Mais Spilberg & ſes gens furent bien traités, & la plus grande partie des Seigneurs alla manger avec eux pour leur faire honneur. Comme ils aiment beaucoup à boire, ils y exciterent auſſi les Hollandois. Ce feſtin fut accompagné de pluſieurs ſortes de divertiſſemens. Les Muſiciennes du Roi, magnifiquement vêtues & couvertes de pierreries, y vinrent chanter, danſer & jouer de leurs Inſtrumens (45).

Il part avec des Anglois pour attaquer une caraque Portugaiſe.

Spilberg étant parti le 21 avec les Anglois, laiſſa au Port d'Achin *Guion le Fort* & *Specx*, pour l'emplette du poivre. La Flotte Angloiſe, compoſée de trois Vaiſſeaux & du ſien, ſe rendit d'abord aux Iſles de *Queda*, nommées autrement *Pulo-punaon*. Le premier d'Octobre elle ſe trouva près d'une autre petite Iſle, qui ſe nomme *Gerre*, où elle ſe mit à croiſer pour découvrir la caraque le *S. Thomas*. Elle s'avança juſqu'à la côte de Malaca, où elle rencontra le 11 un petit bâtiment, qui fut pris pour une barque Portugaiſe & enlevée à ce titre; mais c'étoit une pirogue de *Jor*, dont les habitans étoient en guerre avec ceux d'Achin & les déſoloient par leurs pyrateries. Cet exemple ne fit qu'animer Lineſtre & Spilberg contre les Portugais. Ils découvrirent le 13 une autre voile, qu'ils s'efforcerent de joindre; & dans la crainte qu'elle ne leur échappât, les quatre Vaiſſeaux s'étendirent dans le détroit, pour s'entr'avertir par des ſignaux (46).

Combat nocturne.

La nuit étant devenue fort obſcure, Spilberg envoya ſa chaloupe bien armée à la ſuite du Vaiſſeau qu'on chaſſoit, avec ordre de ne pas l'abandonner juſqu'au jour; & ſi l'équipage étranger demandoit quels étoient les navires qu'il avoit vûs, de répondre que c'étoit l'*Armade* de Malaca, commandée par Dom André de Furtado, qui croiſoit ordinairement dans les parages de Malaca, de la Sonde & des Moluques, pour ruiner le Commerce des autres Nations (47). Pendant que la chaloupe faiſoit voile, la caraque, car c'étoit elle, ſe trouva fort proche du Vaiſſeau Hollandois. Elle tira la premiere, tandis que ſes ennemis faiſoient des ſignaux pour ſe rejoindre. Enfin Spilberg & *Middleton*, Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois, lui envoyerent leurs bordées. Elle répondit de ſon gros canon & de ſa mouſqueterie. Mais l'obſcurité empêchoit que de part & d'autre on ne ſe fît beaucoup de mal. La caraque eſſuya ainſi pendant deux heures le feu des deux Vaiſſeaux, ſans que le ſien parût ſe rallentir. Tous ſes ennemis s'étant raſſemblés, l'action devint beaucoup plus vive, quoiqu'ils ne fuſſent pas ſans inquiétude pour eux-mêmes, parce que dans les ténebres ils craignoient de tirer les uns ſur les autres. Cependant la fortune les ſervit ſi bien, qu'après avoir continué heureuſement leur manœuvre pendant toute la nuit, ils s'apperçurent le matin que la caraque étoit fort déſemparée. Elle fut pouſſée dans le détroit, proche des Iſles d'*Arri*. Les Portugais ayant eu quantité de gens tués & commençant à faire eau de toutes parts, amenerent leur pavillon. Leur Capitaine paſſa triſtement à bord du Capitaine Lineſtre. On lui promit la vie & de lui rendre ſon Vaiſſeau *lege*, après en avoir pris la cargaiſon.

La caraque eſt priſe.

Les principaux Portugais furent diſtribués ſur les Vaiſſeaux de leurs ennemis. La plupart étoient des perſonnes riches & de conſidération, vêtus de ve-

(45) Pages 459 & 460.
(46) Pages 461 & ſuivantes.
(47) Le même qui avoit été battu près de Bantam par Wolphart Harmanſen. *Voyez ci-deſſus.*

lours & des plus belles étoffes de ſoie. Ils furent traités civilement. Spilberg & Middleton avoient été chargés du ſoin des priſonniers & de l'inſpection ſur les effets. Ils eurent beſoin de huit jours entiers pour enlever la cargaiſon. Elle conſiſtoit en neuf cens ſoixante balles, quatre-vingt caiſſes & quarante canaſtres de toutes ſortes de belles toiles, quantité d'habits & d'armes, diverſes ſortes de raretés précieuſes & beaucoup de vivres. On ne prit point ce qui parut de peu d'importance, ni même le riz, le beurre & l'huile, qui auroient occupé trop d'eſpace ſur les quatre Vaiſſeaux. Le port de la caraque étoit de douze cens tonneaux. Plus de ſix cens Portugais, dont elle étoit montée, avec pluſieurs femmes & quelques enfans, furent renvoyés (48) libres.

SPILBERG. 1602.

Sa cargaiſon.

Spilberg eut divers entretiens avec le Capitaine & leurs principaux priſonniers. Ils lui demanderent pourquoi les Hollandois venoient chercher de ſi loin à trafiquer ? » C'eſt, leur répondit Spilberg, parce que le Roi de Caſtille » & de Portugal ne ceſſe pas de nous faire des injuſtices, & qu'il nous em» pêche de négocier dans ſes Royaumes. Il nous met dans la néceſſité de » tourner notre Commerce vers l'Amérique & les Indes Orientales. Nous » eſperons d'obtenir bien-tôt la liberté d'aller à la Chine. Nos Vaiſſeaux ont » déja viſité le Détroit de Magellan, la Mer du Sud & les Philippines. Ils » ont été à Patane, & ſe louent de l'accueil qu'ils y ont reçu. Nous avons » envoyé, ſur un bâtiment Turc, des Commis à Guzarate & à Cambaye «. Ces images de proſperité cauſerent un chagrin mortel aux Portugais. Mais lorſqu'ils eurent appris que Spilberg venoit de Ceylan & qu'il avoit fait alliance avec le Roi de Candy, ils regarderent cet incident comme un préſage funeſte qui annonçoit quantité d'autres malheurs à leurs établiſſemens (49).

Entretien de Spilberg avec les Portugais.

La Flotte victorieuſe retourna au Port d'Achin, où les Commis Anglois & Hollandois avoient été moins heureux dans leur Commerce. Ils s'y étoient procuré peu de poivre. La Bardeliere (50), qui ſe trouvoit dans le même Port, n'avoit pas mieux réuſſi. Les Anglois, rebutés d'un ſi mauvais ſuccès, prirent la réſolution d'abandonner une maiſon qu'ils avoient bâtie dans la Ville d'Achin & de ſe préparer au départ. Spilberg ſe hâta de lever l'ancre, & reprit en apparence la route de l'Europe. Mais après s'être avancé juſqu'aux Iſles de Nicobar, où il ſéjourna pendant quelques jours, il prit le parti de retourner à Achin, dans l'eſperance que les Anglois & les François en étant partis, il y trouveroit le poivre à meilleur marché. Il y arriva le 25 de (51) Décembre.

Départ ſimulé des Hollandois.

Ils retournent à Achin.

Le Roi, informé de ſon retour, lui envoya des rafraîchiſſemens à bord & le fit inviter à deſcendre. Ces témoignages d'affection acheverent de déterminer les Hollandois à recommencer le Commerce. Spilberg s'étant rendu à la Cour, fit préſent au Roi d'une piece de canon de fonte, & de quantité d'armes qui lui étoient reſtées de la dépouille des Portugais. Comme il n'avoit pas eu une partie moins conſidérable des toiles, ſon adreſſe le fit profiter de la bonne volonté de ce Prince pour s'en défaire avantageuſement. Il lui re-

Adreſſe de Spilberg pour obtenir les faveurs du Roi d'Achin.

(48) Pages 464 & ſuivantes.

(49) Pages 465 & 466.

(50) Commandant des deux Vaiſſeaux de S. Malo que les Hollandois avoient déja rencontrés & ſur l'un deſquels étoit Pyrard, dont on a vû la Relation.

(51) Page 468.

SPILBERG. 1602.

préſenta que l'objet de ſon voyage n'avoit pas été le Commerce ; qu'il étoit venu aux Indes en qualité d'Ambaſſadeur du Prince Maurice, & que cette raiſon l'avoit empêché de ſe pourvoir d'argent pour acheter du poivre ; que cependant le hazard ayant fait tomber entre ſes mains diverſes toiles des Indes, il ſouhaitoit que le Roi les voulût prendre en payement pour deux cens barres de poivre qu'il ſeroit bien aiſe de charger. Le Roi lui accorda ſa demande, à condition qu'il fît deux mois de ſejour dans ſon Port. Quelques jours après, il eut le malheur de perdre une chaloupe chargée de poivre, qui fut coulée à fond par la force des briſans. Neuf Hollandois y périrent, & les autres ne dûrent leur ſalut qu'au ſecours du Ciel. Quelques-uns ne reparurent qu'après avoir paſſé pluſieurs jours dans les Iſles déſertes de Gomeſpoul, où ils avoient été jettés par les flots, & où ils n'avoient vécu que d'herbes & de feuilles d'arbres (52).

Perte qu'il fait d'une chaloupe & de neuf hommes.

Le 17 du même mois, on vit entrer dans la rade d'Achin deux Vaiſſeaux Zélandois, nommés le *Fleſſingue* & le *Dergoes*, qui venoient de Matecalo dans l'Iſle de Ceylan, où ils avoient laiſſé le *Ziriczée*, autre navire de Zélande, dont le Commis, *Sebald Weert*, étoit allé à la Cour de Candy. Ces deux Vaiſſeaux apprirent à Spilberg l'heureuſe nouvelle de l'union des deux Compagnies Hollandoiſes, qui fut célebrée par tous les Hollandois avec de grands témoignages de joie. Le Roi logea Spilberg dans la maiſon que les Anglois avoient abandonnée. Elle étoit bâtie de belles pierres blanches, avec beaucoup de précaution contre le feu, & compoſée de pluſieurs appartemens qui environnoient une belle cour quarrée. Les Hollandois firent mettre auſſi-tôt ſur la porte les armes du Prince Maurice (53).

1603. Union des deux Compagnies de Hollande.

Mais leur ſatisfaction augmenta beaucoup par l'arrivée de Sebald Weert, qui revenoit de Ceylan comblé des faveurs du Roi de Candy. Trois autres Vaiſſeaux de la Compagnie, qui mouillerent un mois après dans la rade, lui apporterent une Commiſſion qui l'établiſſoit Vice-Amiral de la Flotte que *Vibrand de Warwyck* avoit amenée dans les Indes Orientales. Cette diſpoſition parut d'autant plus avantageuſe, qu'il s'étoit déja élevé quelque diſpute entre les Capitaines des Vaiſſeaux qui étoient dans le Port d'Achin. Le changement qui étoit arrivé dans la Compagnie ſemblant annuller les anciens droits, ils ſe prétendoient égaux & chacun affectoit de ne plus reconnoître ſon Supérieur ; au lieu que par la Commiſſion de Sebald Weert, ils ſe trouverent tous réunis ſous ſon autorité. Ce Vice-Amiral, après avoir établi une forme ſolide à Achin dans les affaires de la Compagnie, ne penſa plus qu'à retourner dans l'Iſle de Ceylan, avec une Flotte de ſept Vaiſſeaux, dont il ſe promettoit des effets extraordinaires pour les vûes qu'il y avoit formées dans ſon premier voyage (54).

Spilberg ſe rend à Bantam.

Spilberg, que d'autres ordres rappelloient en Europe & qui étoit d'ailleurs aſſez ſatisfait de ſa cargaiſon, partit de ſon côté pour Bantam. Il eut avant ſon départ le plaiſir de voir pluſieurs Portugais humiliés juſqu'à lui demander des paſſeports, qu'il affecta de leur faire payer aſſez cher. » Ainſi, re-
» marque l'Auteur du Journal, la fierté Portugaiſe qui nous avoit fait tant

Portugais humiliés.

(52) Page 470.
(53) Page 471.
(54) Pages 472 & ſuivantes. Weert couroit à ſa perte.

» de bravades dans les Indes Orientales, ſe vit abbaiſſée juſqu'à reconnoître » le beſoin qu'elle avoit de notre protection. La priſe de la caraque & d'au- » tres avantages que nous avions remportés ſur eux, leur avoit cauſé tant » d'épouvante qu'ils aimerent mieux ſe réduire à cette démarche que de ſe » voir expoſés au même traitement «. Spilberg trouva dans la rade de Java Vibrand Warwyck, avec neuf Vaiſſeaux des Compagnies réunies. La nouvelle de cette union, qui fut bien-tôt répandue dans toutes les Indes, fit prendre une autre face au Commerce, en augmentant de toutes parts la réputation & le crédit des Hollandois. *Heemskerk*, Amiral d'une autre Flotte, qui croiſoit depuis quelque-tems dans les parages de Johor, entra comme en triomphe à Bantam avec une grande caraque qu'il avoit enlevée aux Portugais. Elle s'étoit bien défendue; mais le nom Hollandois avoit commencé à prendre l'aſcendant. Sa cargaiſon étoit du cuivre, du métal, de l'alun, quantité de *Lignum-olium* & de racines de *Sina*, quantité d'étoffes de ſoie, une partie d'or en barre, & tant de raretés d'un grand prix, que ſans compter le pillage ce butin fut eſtimé à ſept millions de livres. Cet avantage, qui pouſſa la joie des Hollandois juſqu'au tranſport, fut accompagné de deux autres, auxquels ils ne furent pas moins ſenſibles. Les Anglois enleverent auſſi une caraque Portugaiſe aux environs de Sainte Hélene, & les Zélandois en prirent une autre vers la riviere de *Lixie* (55).

SPILBERG. 1603.

Proſperité des Hollandois.

Cependant ces proſpérités furent troublées le 13 d'Août par les triſtes nouvelles que le Vaiſſeau *Dergoes* apporta de Ceylan. *Janſz Sout*, qui le commandoit, étant venu mouiller à Bantam, raconta que le Vice-amiral Sebald Weert, avoit été tué avec cinquante-trois de ſes gens près de Matecalo. Spilberg plus frappé qu'un autre de ce fatal évenement, parce qu'il n'avoit reçu du Roi de Candy que des préſens & des careſſes, interrogea ſucceſſivement diverſes perſonnes de l'équipage pour en éclaircir toutes les circonſtances. La plûpart étoient incertains de la cauſe; mais ils s'imaginoient que l'infortune du Vice-amiral étoit venue d'avoir relâché quatre bâtimens Portugais qu'il avoit pris, & d'avoir refuſé à Emmanuel Dios quelques priſonniers qu'il lui avoit demandés de la part du Roi (56). Ce Prince jaloux & défiant avoit cru trouver, dans la conduite de Weert, une preuve que les Hollandois n'étoient pas auſſi mal avec les Portugais qu'ils affectoient de le paroître, & s'étoit perſuadé ſur ce fondement qu'ils cherchoient à le trahir. Il n'en étoit pas moins venu de Candy à Matecalo, mais ſous un faux ſemblant d'amitié qui ne ſervoit que de voile à des projets de vengeance. Le Vice-amiral étant deſcendu au rivage avec trois cens hommes, pour lui faire honneur, il lui avoit témoigné que ce grand nombre lui déplaiſoit, & qu'il vouloit moins de tumulte pour le deſſein qu'il avoit de s'entretenir librement avec lui. Weer avoit renvoyé ſes gens à bord, & n'avoit retenu que ſes Commis, ſes Trompettes & d'autres domeſtiques. *Eraſme Martsberg*, ce même Muſicien que Spilberg avoit laiſſé à Candy & qui ſçavoit déja la langue Chingulaiſe, étant venu avec le Roi pour lui ſervir d'interprête, avoit conſeillé au Vice-amiral, de

Elle eſt troublée par un tragique accident.

Le Vice-Amiral Weert eſt aſſaſſiné avec cinquante-trois hommes dans l'Iſle de Ceylan.

(55) Pages 482 & précédentes.

(56) On a vû dans la Relation de Pyrard un autre récit de cet évenement, qui eſt un peu différent dans les circonſtances. Mais Pyrard étoit alors aux Portugais, & cette raiſon explique ſeule pourquoi les deux récits ne ſe reſſemblent pas. On peut les comparer.

SPILBERG. 1603.

la part de ce Prince, de conduire sa Flotte à Point de Galle, où les troupes de Candy devoient se rendre par terre pour attaquer cette place, & le Vice-amiral y avoit consenti. Mais il avoit prié le Roi de lui faire auparavant l'honneur de venir à son bord. Ce Prince s'en étoit excusé avec quelques apparences de soupçon; sur quoi le Vice-amiral lui avoit fait dire, que s'il ne vouloit pas venir à bord, la Flotte n'iroit pas à Point de Galle. Le Roi irrité n'avoit répondu que par cet ordre terrible, *Matta esto can* (57); & ses gardes avoient fait aussi-tôt main basse sur le Vice-amiral & ses gens.

Regrets de Spilberg sur le massacre de Sebald Weert.

Spilberg trouva un double sujet de douleur dans la perte de tant de braves Hollandois, & dans la ruine de son ouvrage & de ses espérances. Il étoit chargé des lettres du Roi de Candy aux Etats Généraux & au Prince d'Orange, pour leur demander du secours contre les Portugais; & n'ayant rien observé qui n'eut été propre à lui persuader que ce Prince les haïssoit mortellement, il ne pouvoit attribuer le changement de ses dispositions qu'à l'imprudence du Vice-amiral (58). Mais n'ayant reçu la nouvelle de cet évenement que par un Vaisseau détaché de la Flotte de Weert, il ne fut pas informé que la paix étoit déja conclue entre les Hollandois & le Roi de Candy, ou du moins que *Pieterſz d'Enchuyſe*, qui avoit pris le commandement de la Flotte après la mort de Weert, avoit prêté l'oreille aux justifications du Roi, & n'étoit parti de Ceylan qu'après avoir jetté les fondemens d'une parfaite reconciliation. Le lendemain même du massacre, qui étoit le 16 de Juin, un Envoyé du Roi s'étoit rendu à bord avec une lettre de ce Prince par laquelle il redemandoit l'amitié des Hollandois, attestant Dieu, & jurant par lui-même qu'il ne s'étoit laissé emporter à son ressentiment contre Weert, qu'après avoir eu lieu de se persuader qu'il étoit trompé, ou, si l'on vouloit, par un funeste mal-entendu dont il avoit beaucoup de regret; qu'il promettoit à l'avenir de se fier sans réserve aux Hollandois; qu'il les prioit de lui envoyer quelqu'un avec lequel il pût traiter, enfin qu'il étoit prêt à leur livrer tout le poivre & toute la canelle qui étoient dans ses Etats, & toujours disposé à recevoir les secours qu'ils lui avoient promis contre les Portugais. Après de longues réflexions sur cette lettre, le nouveau Vice-amiral avoit jugé que l'intérêt de la Compagnie l'obligeoit d'entrer en négociation. Il avoit envoyé un de ses gens à la Cour de Candy; & s'il ne s'étoit pas livré avec une entiere confiance aux promesses du Roi, il n'avoit du moins quitté l'Isle qu'avec des ménagemens qui en laissoient l'entrée libre aux Flottes Hollandoises (59). On verra dans la suite quels furent les fruits de cette sage politique.

Le Roi de Candy cherche à se réconcilier avec les Hollandois.

Retour de Spilberg en Hollande.

Spilberg, n'étant plus arrêté que par quelques arrangemens de commerce avec l'Amiral Warwick, partit de Bantam après les avoir heureusement terminés; & vint mouiller le 30 d'Août, devant Flessingue avec une riche cargaison, le 24 de Mai 1604 (60).

(57) Pages 485 & 486.
(58) *Idem.*
(59) Ces circonstances se trouvent dans la Relation du premier Voyage de la Compagnie d'Octroi, avec un détail qui ne change rien au fond de l'évenement.
(60) Page 490.

VOYAGE

VOYAGE
DE VIBRAND VAN WARWYCK
aux Indes Orientales.

WARWYCK. 1602. Introduction.

DAns l'état où les Hollandois voyoient déja leur commerce, ils comprirent que les plus grands obſtacles ne pouvoient venir déſormais que d'eux-mêmes, par la diviſion de leurs forces entre deux Compagnies dont les intérêts étoient différens & nuiſoient par conſéquent à leurs progrès mutuels. Les Etats Généraux, qui firent cette réflexion, n'ayant point eu de peine à la faire goûter aux Directeurs de l'ancienne & de la nouvelle Compagnie, elle produiſit le célébre traité d'union dont on a pris ſoin de rapporter les principaux articles (61); & le ſuccès en juſtifia ſitôt l'idée, que c'eſt de ce point, comme de leur véritable époque, qu'il faut compter les proſpérités de la Hollande, c'eſt-à-dire, les accroiſſemens continuels de ſes richeſſes & de ſes forces.

Union des deux Compagnies de Hollande.

Les préparatifs de la premiere Flotte répondirent à de ſi grandes vûes. Elle fut compoſée de quatorze Navires & d'un yacht, la plûpart de ſix & de huit cens tonneaux, tous montés d'une bonne artillerie & de plus de mille hommes d'équipages. *Vybrand de Warwick*, qui fut nommé pour la commander avec la qualité d'Amiral, s'étoit déja diſtingué par ſon courage & ſa conduite. Quoique dans le nombre de ſes Vaiſſeaux quelques-uns duſſent le quitter, pour différentes deſtinations dont ils emportoient les ordres, ils devoient reconnoître ſon autorité lorſqu'ils ſe trouveroient ſous ſon Pavillon. Il partit du Texel le lundi 17 Juin 1602 (62).

Flotte digne de cette nouvelle forme.

Sa route ne pouvoit lui rien offrir de ſurprenant après avoir traverſé pluſieurs fois les mêmes mers. Cependant lorſque la néceſſité de chercher des rafraîchiſſemens, qu'il n'avoit pas trouvés en aſſez grande abondance au Cap Lopez, l'eut conduit à la rade d'Annobon, il ne put ſe défendre d'un étonnement égal à ſon indignation, en apprenant qu'un Vaiſſeau de ſa Flotte, qui avoit abordé le premier avec des propoſitions de paix & d'amitié, eut été repouſſé par les habitans, & qu'il eut même eſſuyé un fort grand feu de mouſqueterie qui lui avoit bleſſé un matelot. Ces Inſulaires, toujours fiers & perfides, quoiqu'humiliés depuis deux ans par l'Amiral Van Nek, prétendoient-ils faire la loi à quatorze Vaiſſeaux qui ne lui demandoient qu'à prix d'argent les droits communs de l'hoſpitalité? Warwick, auſſi preſſé de ſa colere que des beſoins de ſa Flotte, réſolut de leur donner une leçon qu'il leur fut moins aiſé d'oublier. Vingt chaloupes furent commandées avec quatre cens hommes pour deſcendre au rivage. Onze s'avancerent vers l'Oueſt de l'habitation, & les neuf autres prirent à l'Eſt. Les habitans ne laiſſerent pas d'arborer fiérement le pavillon rouge, & de ſe couvrir de leurs retranchemens, d'où ils firent feu ſur les Hollandois. Mais s'étant bientôt apperçus qu'ils ne pouvoient empêcher le débarquement, ils ne penſerent qu'à fuir vers les montagnes, où ils avoient tranſporté tous leurs effets dès le jour précédent.

Les Hollandois pillent & brûlent l'Iſle d'Annobon.

(61) Voyez l'Introduction au Voyage de Houtman, qui eſt le premier des Hollandois.

(62) Journal du Voyage pour la Compagnie d'Octroi, *ubi ſup.* p. 499.

WARWYCK. 1602.

Leur Isle, qui n'a que deux lieues de circuit, leur offre toujours une retraite inaccessible, dans deux hautes montagnes, qui sont continuellement environnées de nuages. On y voit néanmoins plusieurs belles vallées, fertiles en divers fruits, tels que des bananes, des patates, des oranges, des ananas, des tamarins, des cocos, &c. L'eau y est bonne, quoique difficile à découvrir lorsque la mer acheve de monter ou de descendre. Les Insulaires nourrissent quantité de porcs & de poules, dont ils pourroient faire un trafic avantageux avec les Navires étrangers que le besoin amene sur leur côte. Mais leur caractere naturel, entretenu par les Portugais qui les gouvernent, ne cesse pas de les porter à la défiance où à la perfidie, & les expose toujours à recevoir autant de mal qu'ils s'efforcent d'en causer. Leur nombre n'est que d'environ six cens, tous fort attachés à la Religion des Portugais, qui leur inspirent une haine particuliere pour les Protestans. Warwick fit ravager leurs vallées & brûler sans pitié toutes leurs habitations (63).

Caractere des Insulaires.

Le 14 de Décembre, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, trois Vaisseaux de la Flotte, qui étoient destinés pour Achin, prirent congé de l'Amiral à la hauteur de l'*Aguade de San hras.* C'étoient les mêmes qui s'étant joints dans la rade d'Achin avec trois autres, sous le Vice-amiral *Sebald Weert*, firent le malheureux voyage de Ceylan dont on a lu le recit dans la Relation précédente.

Observations sur la route de Warwyck.

Warwick prit sa route à l'Est (64) jusqu'à la longitude de *Romeros* qu'il passa au Sud vers 31 degrés, avec un vent Oüest très-frais qui lui fit faire beaucoup de chemin. Mais à vingt-neuf degrés il eut des vents variables, qui le pousserent avec viteſſe au Nord, jusqu'à onze degrés de latitude méridionale.

1603. Etat des Hollandois à Bantam.

En arrivant à Bantam, le 29 d'Avril 1603, il trouva les marchandises du pays assez cheres, mais la Cour & la Nation si bien disposées pour les Hollandois, qu'il n'eut à s'occuper que de la cargaison de ses Vaisseaux, & de quantité d'autres entreprises, honorables ou utiles à la Compagnie. Il détacha deux bâtimens de sa Flotte, l'*Erasme* & le *Nassau*, pour aller faire l'ouverture d'un nouveau commerce à la Chine. *Heemskerk* avoit trouvé, dans une caraque Portugaise dont il s'étoit rendu maître (65), des instructions sécretes concernant le commerce de ce grand Royaume, dont ces deux Vaisseaux reçurent une copie qui leur donna des lumieres importantes. Le 13 d'Août, Warwick apprit par le *Dergoes*, Vaisseau arrivé de Ceylan, le massacre du Vice-amiral *Weert* (66). Ce contretems retarda l'exécution des ordres dont il étoit chargé pour la Cour de Candy; mais il devint avantageux au commerce de Bantam, parce qu'il fit tourner tous les soins de l'Amiral à l'établir solidement. L'abondance du poivre, du girofle, de la muscade & du macis devint extraordinaire dans cette Ville, sur la nouvelle que la Flotte d'André

(63) *Ibid.* pages 508 & précédentes. L'Isle d'Annobon git par le premier degré cinquante minutes de latitude du Sud, à cinquante lieues du Continent d'Afrique.

(64) L'Auteur du Journal observe que pour aller en droiture jusqu'à Bantam, sans relâcher nulle part, il faut porter au Sud jusqu'à ce que, selon l'estime, on soit à deux cens cinquante ou trois cens lieues à l'Est de Romeros, pour ne pas tomber dans l'inconvénient où tomba Warwyck; car lorsqu'il fut par les onze & douze degrés, ils eurent de longs & ennuyeux calmes, & presque toujours des vents contraires; de sorte qu'ayant perdu plus de trois mois, il ne prit terre à Bantam que le 29 d'Avril 1603.

(65) Voyez la Relation précédente.

(66) Relation précédente.

WARWYCK. 1603.

Mesures de Warwyck pour confirmer leur établissement.

Nouvelle forme du Comptoir Hollandois.

Réglemens du Comptoir de Bantam.

l'ultado s'étoit dissipée, & les Hollandois profiterent de cette occasion pour obtenir du Roi un emplacement qui lui appartenoit, où ils firent bâtir une maison de pierre à l'épreuve du feu. C'étoit, non-seulement un des meilleurs quartiers de la Ville, mais un lieu même où dans l'occasion on auroit pu construire un Fort. A la vérité les habitans de Bantam, qui firent aussi cette observation, en conçurent quelque défiance, & ne voulurent pas souffrir qu'on rendît l'édifice aussi considérable que Warwick en avoit formé le projet (67).

Il y mit dix Facteurs de différens degrés, avec cette stipulation singuliere, qu'ils ne pourroient demander aucune augmentation de gages, & qu'il seroit arbitraire aux Directeurs de la Compagnie d'accorder des récompenses à ceux qu'ils en jugeroient dignes. Il leur confia des sommes considérables, pour remplir leurs magasins par degrés, en profitant des occasions favorables au commerce. Mais le plus célébre de ses Réglemens fut une instruction qu'il laissa au Directeur François *Witter*, & qui devoit servir comme de loi fondamentale pour le gouvernement (*). Elle mérite d'autant plus d'attention, qu'elle passe pour le modéle sur lequel tous les autres établissemens de cette nature ont été formés (68).

A ce Réglement, qui contient les devoirs des Subalternes, Warwyck en

(*) 1. Tous les Commis subalternes, les Assistans & les Matelots, seront tenus d'obéir avec fidélité & soumission, au Directeur du Comptoir, dans tout ce qu'il leur ordonnera. Ils s'y obligeront par le même serment qu'ils ont prêté pour l'observation du Réglement de l'*Artykel brief* (69).

2. Lorsqu'au matin avant le déjeûner, & le soir avant le souper, celui à qui le Directeur en donnera l'ordre lira la Parole de Dieu & fera la Priere, chacun des assistans de quelque qualité qu'il soit, se tiendra dans un état respectueux pour l'écouter, & priera Dieu de lui accorder sa grace, d'être son guide & son conducteur, de bénir & faire prospérer les affaires qu'il fera, accompagnant ses priéres de tous les mouvemens de dévotion qui peuvent servir à son salut (70). Quiconque ne se trouvera pas à la priére lorsqu'il y sera appellé par le signal marqué, payera six sols d'amende.

3. Quiconque prendra le Nom de Dieu en vain, qui jurera, blasphemera, calomniera ou tombera dans d'autres excès pareils, payera dix sols d'amende (71).

4. Personne n'entreprendra de parler de Controverse, ni de disputer de Religion, sous peine de confiscation d'un mois de gages; & si de telles disputes donnoient naissance à des haines & des querelles, ceux qui les auront commencées seront punis arbitrairement.

5. Afin que ces Ordonnances soient bien observées, & qu'il ne manque rien à l'administration de la Justice, il y aura un Collége de quatre Juges, qui auront un plein pouvoir d'administrer la Justice dans toutes les affaires civiles. A l'égard des affaires criminelles, l'Amiral dressera une Instruction particuliere, & toutes ses Sentences seront exécutées sans faveur & sans délai. Si quelqu'un fait résistance, ou s'oppose à l'exécution, il sera puni par la confiscation de quatre mois de ses gages & par quelque peine afflictive. Celui qui sera mis aux fers payera un escalin au Contremaître pour droit de fers, & dix sols à l'Officier.

6. Afin que les Juges puissent exercer leur Charge avec l'autorité & le pouvoir convenables, tous les Officiers & les Matelots seront tenus de les assister & de leur prêter main-forte, soit pour arrêter quelqu'un ou pour faire exécuter quelqu'autre Sentence. Si quelqu'un donne à boire ou à manger au Criminel, il sera mis lui-même aux fers, au pain & à l'eau, outre la confiscation d'un mois de gages.

7. Personne ne pourra demander qu'on rende sa condition meilleure pour avoir de-

(67) Journal de Warwyck, p. 620 & précédentes.

(68) *Ibid.* p. 624 & suiv.

(69) Fameux Réglement Hollandois pour la police des Vaisseaux.

(70) On ne change point un mot à cet Article.

(71) Cet Article n'est pas digne du précédent. Dix sols, c'est trop peu pour des gens de mer.

WARWYCK. 1603.

joignit un autre, qui renferme ceux du Directeur & des autres Officiers, avec l'Inſtruction qu'il promet, au cinquiéme Article du premier, pour les affaires

meuré dans le pays. On ſera tenu de s'en remettre au jugement & à la diſcretion des Directeurs généraux; & ſi quelqu'un eſt mis aux fers, il y aura contre lui confiſcation d'autant de mois de gages que le tems de ſa priſon pourra durer.

8. Le Directeur aura ſoin de faire inſérer, dans un regître relié, tous les teſtamens des gens d'équipages & des autres, écrits au net, & ſignés au moins de deux témoins avec l'Ecrivain. Tous les habits, joyaux, argent, obligations & autres effets du Mort ſeront bien & dûement inventoriés, & l'inventaire ſera employé ſur le même regiſtre. Ce qui aura été legué à pere ou mere, femme, enfans ou autres parens & amis, ſera dépoſé entre les mains d'un gardien, pour être délivré aux Directeurs généraux après le retour, que ce ne fût des choſes ſujettes au dépe- ment; en ce cas, la vente s'en fera publiquement, avec celle des autres effets du Défunt; dans laquelle vente, le Mort pourra être établi pour crédit & l'acheteur pour *debet*, ainſi qu'on ſera obligé de le pratiquer en tout négoce & vente de marchandiſes qui ſe fera dans la Loge, où les conſentemens du vendeur & de l'acheteur ſont requis, & vérifiés par la ſignature qu'ils ſeront obligés de faire. La même choſe ſera obſervée à l'égard de ce qui ſera legué par teſtament; car ſi le teſtateur meurt, la choſe ſera portée en débet ſur ſon compte, & en crédit ſur celui à qui le leg aura été fait. Il en ſera de même à l'égard des legs faits aux pauvres.

9. Pour l'entretien de la paix & de la bonne intelligence, aucun n'entreprendra de quereller ou d'attaquer qui que ce ſoit, ſous peine de correction arbitraire. Quiconque prendra un autre aux cheveux ou lui donnera des coups de poing, ſera tenu pendant trois jours aux fers, au pain & à l'eau. Quiconque tirera le couteau en colere, pour en donner des coups, quoiqu'il n'en arrive aucune bleſſure, on lui tranſpercera la main d'un couteau contre un pilier de bois ou un mât, auquel elle demeurera attachée juſqu'à ce qu'elle puiſſe s'en arracher d'elle-même. Quiconque bleſſera d'un couteau recevra la grande cale par-deſſous la quille d'un Vaiſſeau, ou ſera puni de tel autre ſupplice qu'on jugera convenable, avec confiſcation de ſix mois de gages. Si l'on tue, ou que la mort du bleſſé s'enſuive, le coupable ſera puni de mort, & tous ſes gages ſeront confiſqués.

10. Comme le jeu de dez & les autres jeux ſont la cauſe de quantité de maux, perſonne ne pourra tenir de dez ni de cartes, ni d'autres choſes ſemblables qui s'emploient pour le jeu, ſous peine de vingt ſols d'amende chaque fois qu'on en ſera trouvé ſaiſi; à moins que dans quelqu'occaſion particuliere on n'en eût obtenu la permiſſion du Directeur. S'il arrive qu'on ait gagné quelque choſe à gager ou au jeu, avec ou ſans permiſſion, celui qui aura perdu ne ſera point obligé de payer: & s'il a payé, le vainqueur ſera tenu de reſtituer; faute de quoi, la ſomme ſera déduite ſur ſes gages. Il eſt pareillement défendu de faire aucun trafic ou commerce, de troquer, échanger ou négocier en quelque maniere que ce ſoit, ſi ce n'eſt du conſentement du Directeur, qui en fera mention dans le regître.

11. Perſonne ne pourra vendre ni troquer ſes habits ſans permiſſion, ſous peine de punition corporelle, parce que ces changemens ſont ſujets à fâcheux inconvéniens; & qu'ils attirent des maladies & d'autres déſordres.

12. Perſonne ne pourra de jour, encore moins de nuit, ſortir de la Loge ſans la permiſſion du Directeur; & lorſqu'on en aura reçu l'ordre, on retournera dans la Loge le plus promptement qu'il ſera poſſible, pour prévenir toutes ſortes de fâcheux accidens. Ceux qui contreviendront à cet Article ſeront punis à diſcretion.

13. La nuit, après que la ſentinelle aura été poſée, il ne ſe fera plus aucun bruit & chacun ſe tiendra dans le poſte qui lui aura été aſſigné par le Directeur. La ſentinelle, ni aucun autre, ne pourra, ſans ſa permiſſion, faire entrer perſonne dans la Loge, ſous peine de punition corporelle.

14. Tous ceux qui demeureront à terre prendront ſoin de tenir propres & nettes les armes qui leur auront été commiſes par le Capitaine, afin qu'elles puiſſent toujours ſervir à l'inſtant.

15. Chacun ſera tenu de ſe contenter de la ration qui lui ſera ordonnée par le Directeur, ſous peine de confiſcation de deux mois de gages. Chacun ſera obligé de ſe ſervir, à l'heure même, de l'arrack qui ſera préſenté devant lui, ou de la liqueur qui lui ſera préſentée à la place d'arrack, ſans en pouvoir rien réſerver ou revendre. Perſonne ne pourra prendre des vivres ou aucun breuvage en cachette, ni exiger ou prendre une plus groſſe ration,

criminelles. Mais il n'y a rien d'assez remarquable pour mériter ici une place qui sera mieux remplie par un Mémoire secret laissé au Directeur, dans lequel

WARWICK. 1603.

sous peine de confiscation de deux mois de gages.

16. Chacun se gardera de s'enyvrer ; & quiconque sera trouvé yvre payera chaque fois l'amende d'un mois de gages, sans être exempt d'autres punitions, suivant l'exigence du cas.

17. Personne ne pourra, sans la participation du Directeur, vendre, jetter, ni donner aucune sorte de vivres, sous prétexte qu'ils ne seroient pas bons, sous peine de confiscation d'un mois de gages.

18. Personne n'entrera dans les magasins du Comptoir, ni n'en pourra rien tirer, ni allumer du feu ou de la chandelle qu'avec la permission du Directeur, sous peine de punition arbitraire & de confiscation d'un mois de gages.

19. Ceux qui seront convaincus d'avoir forcé les serrures, ouvert des caissons, des paquets, des tonneaux & des coffres sans le consentement du Directeur, seront punis corporellement, & leurs biens confisqués avec leurs gages, comme pour vol.

20. Si le Directeur & son Conseil jugent à propos d'ajouter au présent Réglement quelques Articles qui leur paroîtront nécessaires après avoir pris une plus grande connoissance du pays, leurs Ordonnances auront lieu & seront observées comme celles-ci, sous les peines qui y seront portées.

21. Si quelqu'un étant à terre dans le pays se trouve avoir contrevenu aux Réglemens, ou commis quelqu'autre mauvaise action pour laquelle il n'ait point été cité en Justice ni puni, il sera livré, en arrivant dans les Provinces-Unies, pour y être puni sans miséricorde & servir d'exemple aux autres. Bien entendu que le Directeur & tous les Juges du Collége sont autorisés & ont pouvoir d'administrer la Justice en toutes sortes d'affaires, sans que personne puisse demander d'être renvoyé devant d'autres Juges.

22. Tous les délits qui ne sont pas exprimés dans ces Articles, & qui pourroient être commis, seront punis par ordre de la Justice, suivant l'exigence du cas.

23. Les amendes pécuniaires ou confiscations de gages ne pourront être remises ni moderées par le Directeur du Comptoir, quand même le coupable seroit condamné à quelque peine afflictive plus considérable qu'aucune de celles qui sont contenues dans ces Articles. Il n'appartiendra qu'aux Directeurs généraux de les remettre ou de les modérer, suivant la connoissance qu'ils auront de la conduite que le coupable aura tenue depuis sa condamnation, & suivant les bons services qu'il aura rendus sur la Flotte.

24. Les amendes & les confiscations de gages seront appliquées & distribuées à la discretion des Directeurs.

25. Ceux à qui il sera ordonné de garder les malades, obéiront volontairement, sans délai & sans résistance, sous peine de correction arbitraire.

26. Nul de ceux qui retourneront dans les Provinces-Unies ne pourra emporter plus de porcelaines que la valeur d'un mois de ses gages & dix livres au-dessus. Ceux dont les gages montent à quarante livres, ou plus, par mois, jusqu'à l'Amiral inclusivement, n'en pourront emporter pour une plus grande somme que cinquante livres ; c'est-à-dire, au prix que cette marchandise a dans les Indes ; & les Directeurs seront obligés de retenir pour la Compagnie toutes les parties de porcelaines qu'ils croiront valoir plus que ce qui est ici reglé, en rendant néanmoins le prix de l'achat & rien de plus ; ce que chacun sera tenu de souffrir sans s'y opposer, afin que la Compagnie puisse conserver ses droits.

27. Nul ne pourra emporter de marchandises, grosses ou menues, pour une plus grande somme que celle qui est contenue dans le précédent Article, sous peine de confiscation des marchandises & de la moitié de ses mois de gages ; & chacun souffrira, au retour du voyage, qu'il en soit fait une exacte recherche avant qu'il descende à terre. On sera même tenu de se purger par serment, si l'on en est requis.

28. Chacun sera tenu de remettre fidellement, entre les mains du Capitaine ou des Directeurs, les Journaux, Cartes, Ecrits, Figures & représentations des Côtes, Villes, Rivieres, Rades, Ports, Caps, Remarques faites à l'égard des Etoiles, Routes, Courses, & généralement tout ce qui regarde la Navigation aussi-bien que le Commerce des Indes, & qu'on aura remarqué, noté, écrit & acquis ou gagné, soit qu'on soit requis ou non de livrer toutes ces choses ; & cela, sans en pouvoir retenir ni copie ni exemplaire, ou en faire part à personne.

29. Si quelqu'un s'expose à quelque péril ou fait quelqu'entreprise pénible par l'ordre du Directeur, il sera récompensé à la discretion de la Compagnie.

WARWYCK. 1603.

on voit comme la quinteſſence du Commerce & de la Politique des Hollandois. On y apprend auſſi certains Uſages Indiens, dont on a lû pluſieurs fois les noms ſans les entendre (*).

30. Si dans un tems de péril on fait quelque ſignal d'allarme, chacun ſe mettra auſſitôt en état de défenſe & viendra ſe préſenter, ſous peine de punition corporelle, afin qu'on ſoit toujours prêt à réſiſter aux ennemis; ſous promeſſe auſſi qu'on fera tout ce qu'il ſera poſſible pour bien panſer & traiter les bleſſés. Si quelqu'un eſt eſtropié ou tombe dans quelque maladie incurable, il ſera pourvû à ſon entretien ſuivant les uſages de la mer, à la diſcretion d'arbitres & de gens de probité; auquel payement & à celui des mois de gages, le Vaiſſeau où l'on ſert ſera affecté; ce qui ſe doit entendre, à l'égard des mois de gages, juſqu'à ce que l'Amiral ou quelqu'un du Conſeil ait congédié les gens dans les Indes Orientales, car alors les mois de gages ſeront aſſignés ſur tous les biens & ſur tous les effets qui ſeront appartenans à la Compagnie dans les Indes, où l'on ſuppoſe les gens employés; & lorſqu'on en partira, ils demeureront aſſignés ſur tout ce qui ſera porté en Hollande & en Zélande. Bien entendu que les mois de gages qui ſeront dûs juſqu'au jour du congé qui aura été donné par l'Amiral ou par le Conſeil, ſeront payés dans Amſterdam à ceux qui auront été indiqués pour les recevoir, auſſi-tôt que le Navire d'où ils auront été congédiés ſera de retour.

31. Afin que le contenu de ce Réglement puiſſe être exécuté en tous ſes points, chacun ſera obligé de promettre, par le même ſerment qu'il a prêté pour l'obſervation de l'*Artykel-brief*, de l'obſerver fidellement.

32. Si quelqu'un, au tems qui ſera marqué pour faire cette promeſſe, ſe tait ou s'abſente, il ſera néanmoins réputé obligé, comme s'il avoit parlé & qu'il eût été préſent.

Mémoire ſecret, qui contient les reſſorts du Commerce Hollandois.

(*) LE Directeur avertira diligemment, ſans rien diſſimuler, les Officiers des Vaiſſeaux de la Compagnie, des conjonctures favorables qui ſe préſenteront pour l'avantage du Commerce, & leur donnera ſes ſoins & ſon ſecours. Il cherchera toutes les occaſions d'obtenir diminution du droit du Roi, nommé *Roba*, *Roba*, pour lequel nous avons payé au Roi cinq cens réales de huit par chaque Vaiſſeau grand & petit, & deux cens cinquante réales au Sabandar. Mais comme ce dernier droit du Sabandar n'eſt pas ancien, mais une uſurpation nouvelle, on fera toutes ſorres d'efforts pour le faire retrancher & ne le payer plus à l'avenir. Nous avons payé au Roi le droit de *Billet ilan*, pour trois Vaiſſeaux ſans en ſpécifier la capacité, deux mille réales, faiſant pour chaque Vaiſſeau ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers. Pour deux mille ſacs de poivre qui ont été achetés du Roi, nous avons payé une réale de huit par chaque ſac, plus que de celui que nous avons acheté des Particuliers. Mais comme le poivre ne nous fut pas livré ſur le champ, nous lui payâmes par avance ſeulement ſix cens ſoixante-ſix réales & un tiers, & outre cela les cinq cens réales & un tiers pour un Navire; & quand le Navire fut chargé, nous lui en payâmes autant pour un autre, & de même pour un troiſiéme. Mais quand les trois Navires eurent leurs charges, qui furent de vingt-deux à vingt-trois mille ſacs, on commença de nous chicaner, & l'on voulut avoir, pour ſix mille ſacs de poivre, les droits que nous avions payés pour la charge entiere du Vaiſſeau. On apportoit pour prétexte de cette chicane, qu'en marchandant pour les deux premiers Vaiſſeaux nous avions dit qu'ils n'étoient que du port de ſix mille ſacs ou à peu près. Enfin nous convînmes avec les Officiers & nous payâmes pour ce que nous avions pû charger ſur les trois Navires, & plus de dix-huit mille ſacs, cent cinquante réales & dix nobles à la roſe, au Roi, au Gouverneur, à la Nourrice & à d'autres; ſous condition que nous pourrions acheter ce qui manquoit encore pour la cargaiſon, en payant par proportion ſur le pied de ſix mille ſacs pour la charge entiere d'un Vaiſſeau. Je vous répete ici ce détail, afin qu'il puiſſe ſervir à vous faire prendre de juſtes meſures, & que vous ne conſentiez pas, comme une choſe reglée, qu'il faille payer tant par chaque ſix mille ſacs, mais ſeulement par chaque Vaiſſeau, grand ou petit, comme on l'a toujours pratiqué. Mais en cas que les Officiers du Roi veuillent ſçavoir la capacité des Vaiſſeaux, & faire leur compte par le nombre des ſacs, il faut tâcher de faire paſſer les Vaiſſeaux communs, au moins pour dix mille ſacs dans leur cargaiſon.

Le droit de l'Ecrivain, pour le poivre qu'on charge, eſt d'une réale de huit par chaque cent de ſacs, & l'impôt pour le Roi de huit

Ces ſages diſpoſitions furent ſecondées ſi heureuſement par les circonſtances, que dans le ſeul cours de cette année les Hollandois & les Anglois chargerent plus de 48000 ſacs de poivre, qu'ils tranſporterent en Europe.

WARWYCK. 1603.

par cent; & l'on compte le tout ſur le pied du moindre prix qu'on a donné, ainſi que nous avons fait, en comptant ſur le pied de quatre réales & demie, quoiqu'il y eût une partie qui nous eût coûté quatre réales & trois quarts, & cinq réales. Le *Pangroro* eſt auſſi un droit ancien, mais de moindre conſéquence, n'étant que de douze caſſies & demie par ſac. Ce ſont là les frais ordinaires que le poivre porte; car pour le poids il n'eſt rien dû, quoiqu'on prétende le contraire: mais ſi celui qui peſe vous rend ſervice en augmentant l'*Archien*, il faut l'en récompenſer à votre diſcretion. Prenez bien garde à cette augmentation du poids de l'*Archien*, & tâchez de vous la procurer; & vous pourrez plus facilement réuſſir lorſqu'il n'y aura point de Vaiſſeaux dans cette rade & que le poivre ſera au Marché ſans acheteurs; car alors vous pourrez bien plus aiſément faire que le poids du Marché ſoit chargé & rendu peu à peu plus peſant; & ſi une fois un tel poids pouvoit être en train & qu'on y fût accoutumé, on continueroit ſans doute de s'en ſervir, & la choſe paſſeroit de même lorſqu'il ſeroit venu des Vaiſſeaux. En tout cas, les Commis des Vaiſſeaux pourroient marchander au premier achat de poivre qu'ils feroient, qu'il leur fût livré à l'*Archien* de telle ou telle grandeur. Je vous donne cet avis & vous recommande d'y apporter vos ſoins, parce que je ſçais avec certitude qu'on a diminué l'archien & qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être: car un *Picol* ou deux *Baſouts*, qui ſont cent *Catis*, n'eſt que de cent vingt livres de poivre, & il devroit être de cent trente-deux, poids d'Amſterdam; par conſéquent une barre, qui eſt de neuf baſouts ou de quatre picols & demi, qui devroit être d'environ ſix cens livres, n'eſt à préſent que de cinq cens quarante livres.

Le macis, les noix-muſcades, les cloux de girofle, les cubebes, le poivre-long, la racine *Sina* & les autres ſemblables marchandiſes, paient au Roi cinq par cent pour tous droits, ſans payer ni *Roba-roba*, ni *Billebilan*, ni *Pangroro*, ni droits d'Ecrivain, ni aucun autre droit ou frais, quoiqu'on en prétende environ mille caſſies par chaque barre. Mais nous ne les avons pas payés. Un yacht ou pluſieurs, qui ſont pour demeurer dans ce pays, ne ſont pas tenus de payer en arrivant dans le Port ni quand ils en ſortent. Les marchandiſes qu'on vous apportera ici des autres endroits & que vous ferez mettre dans vos magaſins, ne doivent rien, ſoit qu'elles ſoient chargées pour la Hollande ou pour quelqu'autre lieu. Par cette raiſon, le poivre qui pourra venir ſur le yacht doit être mis à part & dans un lieu ſéparé de celui que vous pourrez acheter, & vous en donnerez connoiſſance à l'Ecrivain; car le poivre qu'on achete ici n'étant pas enregiſtré ſur l'heure, mais ſeulement lorſqu'on l'embarque, on ne manqueroit pas de faire auſſi payer les droits de celui qui auroit été amené d'ailleurs, ſi vous manquez à cette précaution.

Vous rechercherez diligemment les occaſions d'écrire aux gens que nous aurons laiſſés à Greſſick, à *Banda* & dans les autres lieux, leur donnant avis du prix des marchandiſes, de l'état du Commerce & des autres circonſtances. Vous demanderez au Commis du yacht un compte de ce qu'il a fait, & prendrez garde que tout ait été bien noté & enregiſtré. Vous lui ferez auſſi des queſtions, & vous tâcherez de tirer de lui ce qu'il aura pû apprendre ou connoître par expérience touchant le Commerce dans les divers Pays & Places qu'il aura viſités. Vous ferez de pareilles queſtions au Maître, ſur le ſujet de la Navigation & de ce qui en dépend, & vous tiendrez note de tout ce qui vous paroîtra digne de remarque.

Auſſi-tôt que le yacht ſera revenu, il ne faut pas différer de l'envoyer à Greſſick, pour en partir le plutôt qu'il pourra & ſe rendre à *Macaſſar*, à *Baly*, *Bima*, *Corée* & autres lieux, afin d'y acheter des toiles, du riz, du ſagu, & d'autres marchandiſes propres pour Banda & pour les Moluques. A Baly, ſuivant ce qu'on nous a fait entendre, on pourroit troquer de nos marchandiſes avec profit pour des toiles de coton.

Le Roi de Tuban nous a depuis peu marqué de la bienveillance, & la reconnoiſſance nous a fait donner des paſſeports à ſes Jonques. Il ſera bon d'entretenir alliance & amitié avec lui, car c'eſt un puiſſant Prince. Nos Vaiſſeaux qui feront route à l'Eſt & qui pourront relâcher dans ſes Ports, lui marqueront beaucoup de reſpect. On ira lui faire la révérence, & l'on en uſera comme avec un bon & puiſſant ami. Cependant il faudra toujours ſe tenir ſur ſes gardes & ne pas s'abandonner trop à la confiance, car on n'a pas encore lieu de faire fond ſur lui.

Panaruca, qui eſt au bout oriental de Java, fournit beaucoup de riz, & trois gantans de Java y valent un larin. La petite Java,

WARWYCK. 1603.

Warwick étant parti de Bantam, le 11 de Novembre, mouilla le 25 à nommée par les Portugais *Cumbava y lima*, produit auſſi du riz en abondance. La Ville de Lima, dans cette Iſle, eſt admirablement ſituée. Elle eſt au bord de l'eau, ſur un golfe dont l'entrée eſt étroite & qui eſt large en dedans. Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les braſſelets & autres marchandiſes de cette nature, y ſont demandées. Les gens y ſont ſociables. Lorſqu'ils ſeront bien perſuadés que nous ſommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous feront encore un meilleur accueil, parce qu'ils ont reçu beaucoup d'inſultes de cette Nation.

Macaſſar, ſuivant ce qui nous a été dit par des Malais & par d'autres, eſt une Iſle ſituée entre Borneo & Celebes. Mais, ſuivant l'opinion de l'Amiral Jâques *Heemskerk* & de quelques autres, Macaſſar eſt dans l'Iſle de Celebes; de ſorte que ce point demeure encore indécis (*). On y trouve une grande abondance de riz & d'autres denrées. On nous a fait entendre que le Roi a de l'affection pour nous.

On trouve, à Madure & à Baly, des toiles fort propres pour Banda & pour les Moluques. On prend à *Benjarmaſſin* & à *Lanw* dans l'Iſle de Borneo, des diamans & des pierres de bezoard. Il ya auſſi de ces pierres à Macaſſar, pour un prix fort médiocre. Toutes ſortes de marchandiſes de la Chine ſont bonnes à porter à Macaſſar & Borneo. *Timor* fournit beaucoup de bois de ſandal, de cire & de miel. On y débite bien les marchandiſes de la Chine, de même que les toiles blanches avec des bordures jaunes, qu'on nomme *Foriades*. On y débite encore fort bien un métal fait d'un alliage moitié d'or & moitié d'argent; mis en barres ou lames d'un empan de long & d'un pouce d'épaiſſeur. On y vend bien les toiles de *Cain-dropm*, ſemées de bouquets; les toiles rouges de Guzarate pliées en quarré; les taffetas du plus bas prix; les perles de verre: les petites pelles de fer quarrées; le plomb, l'acier, l'étain, & particulierement le fer. Toutes ſortes de vivres y ſont à bon marché & en abondance. Pour Banda & les Moluques, il eſt bon d'y porter des toiles de *Cain-turias*, *Cain-pattas*, *Mouti*, *Balaëſios*, de Madure & Baly; & des gounges & autres ouvrages de cuivre: des velours, des armoiſins, des damas, du fil d'or, des toiles peintes de Coromandel, noires & blanches, & d'autres couleurs; du *Serre-maleyo*, de l'*Amſion*, des racines de *Sina*, du muſc & d'autres marchandiſes.

Dans le Royaume de Siam, dont la principale Ville & la plus marchande ſe nomme *Judea*, toutes les marchandiſes des Pays-Bas ſont recherchées, telles que les draps fins rouges, cramoiſi & de toutes les autres couleurs; les miroirs de glaces fines, les velours, les ſatins, les draps d'or & d'argent. Plus les marchandiſes ſont fines, rares & cheres, mieux elles ſe vendent. On ne ſçauroit y porter rien de trop précieux.

Toutes les marchandiſes de la Chine ſont propres auſſi pour Achin, comme les armoiſins, les porcelaines, le mercure, les gounges de cuivre, la ſoie de *Beckenſios*, le fil d'or, le velours rouge, l'amſion, &c. On en apporte pour retour du *Dragoum* & de la *Serraſſa*, des toiles blanches de Bengale, une ſorte de ceinture de ſoie nommée *Sabock-te-ſchinde*, & d'autres marchandiſes.

On trouve abondance de mouchoirs & de toiles de coton de diverſes ſortes à Conimor ſur la côte de Coromandel, entre S. Thomé & Negapatan. L'or & l'argent, les maſes d'Achin, les velours, les ſatins, les armoiſins, le cariſé, les draps, le plomb, les verres, les miroirs, la racine, y ſont fort demandés.

Suivant mon avis, il y a trois endroits propres pour croiſer & faire des priſes ſur les Portugais, à quoi il faut bien prendre garde; ſçavoir, le Détroit de Sincapur, près de *Johor*, où paſſent ordinairement les Vaiſſeaux qui viennent de Macao, de Siam, de Cochin, de la Chine, du Japon, &c. Ce fut là que l'Amiral Heemskerk ſe rendit maître de la riche caraque de Macao, au mois de Février 1603, qui fut le ſecond Vaiſſeau qu'il prit en venant de la Chine. La ſeconde croiſiere eſt vers le Cap ou le Détroit de Luſipara, proche de Sinapare, où paſſent les Vaiſſeaux qui viennent des Moluques, d'Amboine, de Banda, de Timor, &c. La troiſiéme eſt environ quarante lieues à l'Oueſt de Malaca, où le Général Lancaſter, Anglois, prit la caraque qui venoit de S. Thomé, chargée de toiles & de mouchoirs de coton, le 1 d'Octobre 1602. On peut eſperer de faire des rencontres dans ces trois parages, d'autant plus qu'il n'y a pas d'autres paſſages pour aller à Malaca ou en venir. Les Vaiſſeaux de Goa & de la côte de Malabar partent ordinairement pour Malaca aux mois d'Avril & de Septembre. Ceux qui

(*) Pour les Hollandois; car les Portugais, mieux inſtruits, n'ignoroient pas que Macaſſar eſt le nom d'un Royaume, d'une Ville & d'une Riviere de l'Iſle Celebes.

Greſſick,

Greſſick, où il apprit que deux de ſes Vaiſſeaux qu'il avoit détachés pour la Chine avoient livré le combat aux Portugais vers Patane. Il envoya quelques-uns de ſes Officiers avec des préſens, au Roi du pays, qui tenoit ſa Cour à *Sedeccari*, Ville éloignée d'une journée de la mer. Il faiſoit ſupplier ce Prince de lui accorder une place à Greſſick, pour y bâtir une maiſon, & cette faveur lui fut accordée. Le commerce étant aſſez floriſſant dans cette Ville il s'étoit propoſé d'y former un comptoir. Le Roi promit aux Hollandois de ne les jamais charger d'impôts, & de leur laiſſer la liberté du commerce dans ſes terres, avec toutes les franchiſes qu'il y avoit accordées aux Portugais; mais il exigea qu'on ne fît aucune inſulte aux Marchands de cette Nation, dans les ports & les mers qui relevoient de ſes Etats. Warwyck établit ſix Facteurs dans ce nouveau comptoir, auxquels il donna les mêmes réglemens qu'il avoit compoſés pour Bantam, avec cette ſeule reſtriction qu'ils ne pourroient prononcer ſur aucune affaire criminelle, & que les coupables devoient être envoyés les fers aux pieds à Bantam, avec les témoins néceſſaires pour l'inſtruction & le Jugement du procès. Le Directeur de Greſſick ne devoit être ſoumis à aucune autre Juriſdiction que celle de Bantam (72).

WARWYCK. 1603.

L'Amiral ſe rend à Greſſick.

Conditions auxquelles il y établit un Comptoir.

Des quatorze Vaiſſeaux que l'Amiral avoit amenés aux Indes, il ne lui en reſtoit que quatre & deux yachts, avec leſquels il remit à la voile le 6 de Décembre. Bientôt même il en détacha un pour Banda, & prenant ſa route à l'Oueſt vers Johor, il dériva le 15 vers une Iſle que les Malais nomment Graſſica, ſituée par les 4 degrés un tiers, entre Borneo & Madure. La navigation devint ſi difficile juſqu'au 25 de Février 1604, qu'après avoir employé tout ce tems à faire 40 ou 50 lieues, on apprit que l'Iſle dont on rangeoit encore la côte étoit celle de Borneo, dont cette partie ne ſe nomme Graſſica que

Il ſe rend à Johor.

1604. Difficultés de ſa route.

viennent de Malaca à Macao emploient vingt à vingt-cinq jours dans leur route. Le premier part au commencement de Décembre, & le ſecond un mois après. Ceux qui vont de Malaca à Goa, font voile au mois de Janvier, quoique le vent commence à changer aux mois de Novembre & de Décembre.

Les Vaiſſeaux de Portugal viennent ordinairement terrir à Goa au mois de Septembre. La mouſſon du Nord-Oueſt y commence en Avril, auſſi-bien que ſur la côte de Malabar, & dure cinq ou ſix mois. Pendant cette mouſſon, & ſur-tout depuis le 10 de Mai juſqu'au dernier d'Août, les Vaiſſeaux ne peuvent approcher de cette côte. Toutes les rivieres ſont barrées de ſable; il n'y a qu'au Cap de Comorin qu'il en demeure quelqu'une de navigable, & qu'il ſe trouve encore quelque havre d'entrée. Le premier des Vaiſſeaux qui partent de Macao, territ ordinairement à Malaca depuis le 20 juſqu'au dernier de Décembre; & le ſecond, ou le dernier, depuis le 20 juſqu'au dernier.

Pour enfiler le détroit de Sincapura, en venant de l'Oueſt, il faut ranger la côte de Malaca, quand même on auroit avec ſoi quelqu'un des meilleurs Pilotes Malais. Ordinairement les Portugais mouillent l'ancre devant la Bouque; ils mettent, aux deux côtés de la paſſe, deux matereaux, ou y font poſter deux canots, entre leſquels ils paſſent à la faveur du flot. Ils avoient accoutumé d'entrer par la vieille paſſe; mais maintenant c'eſt par la nouvelle en venant de l'Oueſt, & ils laiſſent l'Iſle à babord; au lieu que quand ils entrent par la vieille paſſe, ils laiſſent l'Iſle à ſtribord.

Quand ils viennent de l'Eſt, ils font le tour de Pedro Blanco, de l'un ou de l'autre côté. Pedro Blanco paroît comme une Jonque renverſée, qui a ſa quille par-deſſus, & gît Sud & Nord avec l'Iſle Bintam. Le meilleur eſt de naviguer dans le canal, ſoit de l'un ou de l'autre côté de cette roche; car à une demie-lieue de la pointe orientale de Johor il y a des rochers à quatre ou cinq braſſes ſous l'eau.

(72) Journal de Warwyck, p. 653 & 654.

WARWYCK. 1604.

du nom d'un Bourg qui y eſt ſitué, & devant lequel la Flotte avoit mouillé ſans le ſçavoir (73). On trouva que les terres couroient ici à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt, & à l'Eſt quart de Sud-Eſt. Trois ou quatre lieues plus loin, la côte ſuit au Nord-Oueſt & au Nord. L'Iſle de *Crimata*, comme on l'apprit des chaloupes qu'on prit ſoin d'envoyer à la découverte, eſt ſituée à 14 lieues Nord-Oueſt, ou un peu plus à l'Oueſt de Borneo, vis-à-vis la riviere de *Succadana* & la Ville de *Lauw*, qui fournit quantité de diamans & quelques pierres de Bezoard. Mais on fut informé en même-tems qu'il y avoit dans la riviere des barres de ſable, qui ne permettent pas aux grands Vaiſſeaux d'en approcher, quoiqu'elle ſoit navigable pour les chaloupes & les yachts (74).

Sa politique.

Ces obſtacles ne firent pas perdre à Warwick le deſſein de ſe rendre à Johor, parce qu'il croyoit ce voyage néceſſaire pour l'intérêt de la Compagnie & de toute la Nation. L'alliance que le Roi de Johor avoit faite avec les Hollandois l'expoſoit aux inſultes des Flottes Portugaiſes. Un peu d'empreſſement à le ſecourir ne pouvoit manquer d'échauffer ſa reconnoiſſance; & les fruits en étoient d'autant plus certains, que non-ſeulement Johor eſt le droit chemin pour la Chine, & plus commode même que par les Manilles, mais que ſi l'on en pouvoit chaſſer une fois l'armée Portugaiſe & la diſſiper entierement, le Roi de Ternate ſeroit aſſez fort pour ſe ſoutenir contre les Portugais de Tydor. Cependant la mouſſon étant directement contraire, il fallut mouiller le 13 de Mars ſur la côte de *Crimata* pour y prendre des rafraîchiſſemens. Warwick envoya delà une chaloupe à *Succadana*, où elle employa cent réales de huit en diamans. Les difficultés ne ceſſerent pas (75) & couterent beaucoup à vaincre, juſqu'au 3 de Mai, qu'on jetta l'ancre dans la riviere de Johor, à deux degrés deux tiers de latitude du Nord. Le Roi parut fort ſatisfait de l'arrivée d'une Flotte Hollandoiſe. *Buys*, Directeur du comptoir qui s'étoit déja formé dans ce lieu, rendit témoignage des diſpoſitions favorables qu'il y avoit trouvées pour ſa Nation. Elles augmenterent encore à la nouvelle qu'on reçut d'un avantage conſidérable que deux Navires Hollandois, l'*Eraſme* & le *Naſſau*, avoient remporté ſur les Portugais. Ils avoient attaqué, dans la rade de Macao, un grand galion qui partoit de cette Ville pour le Japon. Ils s'en étoient rendus maîtres. Ils avoient enlevé la cargaiſon, & brûlé le Vaiſſeau à la vûe des habitans; vangeance aſſez juſte pour la mort de dix-huit Hollandois qui avoient été barbarement maſſacrés dans la même rade. Warwyck ne trouva point de Portugais à combatre aux environs de Johor. Mais après avoir confirmé l'alliance & ſolidement établi les intérêts du commerce, il s'occupa du grand deſſein

Deux Vaiſſeaux Hollandois enlevent un riche galion.

(73) *Ibid.* p. 656.

(74) *Ibidem.*

(75) Obſervons, avec l'Auteur du Journal, qu'en levant l'ancre pour Johor on laiſſa, au Sud-Sud-Oueſt de *Crimata* ou *Crimita*, trois ou quatre petites Iſles entourées de roſeaux, & un petit banc étroit qui court en mer environ une lieue & un tiers au Sud-Eſt. Ainſi ceux qui viennent de l'Eſt doivent s'éloigner un peu de Crimata & ranger la côte de Suraton où il y a dix braſſes de profondeur, fond de bonne tenue. On eut encore vents & marées contraires juſqu'au 22, que les courans abandonnerent les Vaiſſeaux; enſuite un vent de Sud-Sud-Eſt & de Sud-Eſt les fit dériver le 26 vers l'Iſle de *Linga*, d'où ils paſſerent entre des Iſles à l'Oueſt de *Bintam*, qui leur demeuroit à ſtribord. Ainſi l'on trouva que ces Iſles, auſſi-bien que celles de Borneo, giſſoient fort différemment de la poſition qu'elles avoient dans les Cartes, & l'on en deſſina de nouvelles pour ſervir dans l'occaſion. P. 659.

d'ouvrir l'entrée de la Chine aux Hollandois. Un Orfévre Chinois de Queda lui rendit d'importans ſervices. La dépenſe fut ſi peu ménagée, qu'on donna juſqu'à mille réales de huit à quatre autres Chinois, qui furent employés dans la même entrepriſe. D'un autre côté *Speck* fut envoyé à Siam avec des préſens. Il devoit ſupplier le Roi, qui faiſoit partir une Ambaſſadeur pour la Chine, de le mettre dans le cortége & de lui accorder ſa protection. La lettre que Warwick écrivit à ce Monarque eſt un monument de ſon zéle & de ſes glorieuſes vûes, qui mérite d'être conſervé (76).

WARWYCK. 1604.

Adreſſe de Warwyck.

» Nous Wybrand Van Warwyck, Amiral & Capitaine général d'une Flotte » de quinze Vaiſſeaux, venus de Hollande & de Zélande à Bantam dans l'Iſle » de Java, où nous avons fait un ſéjour de ſept mois, ſouhaitons à votre » Majeſté, très-illuſtre & très-puiſſant Roi de *Chrongh Prenechoon* & *Sry y* » *Judea* (77) toutes ſortes de bonheur, de proſpérité & d'agrandiſſement. » Nous, ſerviteur de V. M. ayant diviſé notre Flotte & envoyé des Vaiſſeaux » en divers endroits des Indes pour y trafiquer, ſommes préſentement venus » à Patane, avec deux Navires, ſuivant les ordres de notre Roi de Hollande » & de Zélande (78), pour faire notre commerce & nous rendre à la Chine. » Mais nous avons appris que cette entrepriſe eſt impoſſible, ſi ce n'eſt ſous la » protection & la faveur de quelque Puiſſance. Nous avons en même-tems eu » le bonheur de rencontrer ici *Opra Rad'zia Phaedy Stry Suaſdy*, Ambaſſa- » deur de V. M., qui vient de Borneo, & nous avons ſçu que V. M. a cou- » tume d'envoyer tous les ans des Ambaſſadeurs au grand Roi de la Chine. » Cette circonſtance m'auroit engagé à partir pour avoir l'honneur de me » rendre moi-même auprès de V. M. avec mes Vaiſſeaux, ſi la mouſſon n'y » apportoit pas un obſtacle. Mais j'envoye, avec votre Ambaſſadeur, Cor- » neille Speck, mon frere cadet, ſerviteur de V. M., pour la ſupplier très- » humblement que lorſqu'Elle enverra ſes Ambaſſadeurs au grand Roi de la » Chine, il puiſſe aller à leur ſuite & être rangé dans leur train, afin qu'il » puiſſe y faire connoître le nom des Hollandois, & ſçavoir ſi les Vaiſ- » ſeaux de notre Nation qui pourroient aller ſur les côtes de la Chine, au- » ront la liberté d'y trafiquer. Si cet avantage nous arrive par la faveur de » V. M., nous la ſupplions de trouver bon que les pays de Hollande & de » Zélande demeurent étroitement unis & alliés avec le pays de ſa domina- » tion. Cependant comme les Portugais ſont ennemis mortels des Hollan- » dois, & qu'ils mettront en œuvre toutes ſortes de ruſes & d'impoſtures » pour les traverſer & les détruire, nous ſupplions encore V. M. de vouloir » recommander la nation Hollandoiſe, tant dans les terres de ſon obéiſſance » qu'à la Chine, & de la prendre ſous ſa protection.

Sa Lettre au Roi de Siam.

Cette adreſſe à ſaiſir les moindres ouvertures fait autant d'honneur aux Généraux Hollandois, que tous les avantages qu'ils continuoient de remporter par les armes. On voit, dans toute leur conduite, que l'habileté n'y étoit pas moins employée que la valeur, tandis que l'une & l'autre ſembloient manquer également aux Portugais. Si Warwyck n'eut pas la ſatisfaction, dans ce voyage, d'ouvrir les Ports Chinois à ſa Nation, il jetta du moins *les fondemens ſur leſquels ſes ſucceſſeurs ont édifié* depuis. Il s'approcha des côtes, il

Comment il prépare les Chinois à ſouffrir les Hollandois.

(76) Page 665.
(77) Principale Ville du Royaume de Siam.
(78) Page 673.

WARWYCK. 1604.

s'y procura d'heureuſes explications avec quelques Officiers de ce grand Empire, il y détruiſit une partie des impreſſions que les Portugais s'efforçoient d'y répandre contre la Nation Hollandoiſe; il y en laiſſa de ſi favorables, qu'en revenant à Patane, il ſe flatta d'en apprendre l'effet par les premieres Jonques. Les Chinois diſoient déja que ſous le regne de *Hombon*, il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée *Hollam* s'étoit déclarée vaſſale de ce Monarque, que *Hollam* & *Hollande* étoient ſans doute le même nom; qu'avec le tems cette Nation avoit tellement diſparu de la Chine, qu'ils n'avoient conſervé que la connoiſſance de ſon nom; mais qu'il ſe trouvoit encore dans leurs Regiſtres, & qu'ils ne voyoient que les Hollandois ſur qui leurs conjectures puſſent tomber (79). L'Auteur du Journal ajoûte, que ceux qui ſe faiſoient des armes de tout pour combattre la rigoureuſe loi de la Chine, qui interdit le commerce avec les Etrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produiſît quelque jour des effets extraordinaires en leur faveur (80).

Chimere Chinoiſe qui lui devient avantageuſe.

L'Amiral employa tout le reſte de l'année à fortifier de ſi belles eſpérances; & ſes ſoins s'étendant à tous les autres lieux où les Hollandois pouvoient trouver quelque avantage pour leur commerce, il acheva de jetter l'épouvante & la conſternation parmi les Portugais. Auſſi paſſa-t'il pour un des plus grands hommes qui aient ſervi dans les Indes à l'établiſſement & à la gloire de la Compagnie. Après avoir exécuté tous ſes projets & richement chargé ſes Vaiſſeaux, il partit de Bantam le 6 de Février 1606 (81), pour retourner en Hollande, où il rentra heureuſement dans le Port du Texel, après un voyage de cinq ans (82).

Retour de Warwyck en Hollande.

(79) Pages 682 & 683.
(80) Tout le reſte de la Relation ne contient que des détails de cette nature.
(81) Page 691.
(82) Page 697.

SECOND VOYAGE
D'ETIENNE VANDER HAGEN aux Indes Orientales.

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1604.

Introduction.

MAlgré les hoſtilités & les cruels emportemens des Portugais, la Compagnie Hollandoiſe avoit toujours recommandé à ſes Généraux de ſe contenir dans les bornes d'une généreuſe moderation. Elle eſpéroit de les gagner enfin par la douceur, & de voir arriver le tems où ſon commerce ne ſeroit plus troublé par les horreurs de la guerre. Il s'eſt trouvé des témoins de cette vérité juſqu'au milieu de ſes ennemis. L'Auteur du Journal de Vander Hagen cite une lettre de l'Evêque de Malaca au Roi d'Eſpagne, où ce Prélat s'exprime dans les termes ſuivans (83).

Témoignage en faveur des Hollandois.

» Les Portugais ont regardé la douceur des Hollandois comme un effet » de leur crainte & de l'impuiſſance où ils étoient de ſe défendre. C'eſt ce » qui les a rendus de jour en jour plus fiers & plus inſupportables. Ainſi les » Hollandois n'ont fait que céder à la force de la néceſſité, qui les a con- » traints d'employer les armes pour repouſſer la violence. Pourquoi ſe ſe- » roient-ils déſiſtés de la navigation aux Indes, qu'ils avoient tant d'intérêt » à continuer? Pourquoi n'auroient-ils pas aſſiſté les Indiens, qu'ils ne » voyoient opprimés qu'en haine des alliances qu'ils faiſoient avec eux? » Lorſqu'ils ont vû que la perſécution n'avoit pas de fin, & qu'elle ne » faiſoit qu'augmenter de toutes parts au lieu de diminuer, ils ont jugé » qu'il étoit tems de faire une vigoureuſe réſiſtance, d'attaquer les Flottes » de leurs ennemis, de détruire & de confiſquer leurs Vaiſſeaux, de ſe ren- » dre maîtres de leurs Forts, & d'employer toutes ſortes de voies pour les » chaſſer de leurs anciennes poſſeſſions.

Armement conſidérable de la Compagnie Hollandoiſe.

On ne commence ici par ces réflexions que pour annoncer des expéditions ſanglantes, & une guerre ſans ménagement. Les grands armemens, que la Compagnie ſe propoſa de faire chaque année, déclarerent ouvertement qu'elle ne vouloit, ni renoncer à la navigation, ni ſouffrir plus long-tems les inſultes & les inhumanités des Portugais. Dès le mois de Décembre 1603, c'eſt-à-dire, un an après le départ de l'Amiral Warwyck, elle fit équiper douze Vaiſſeaux, (*) & l'année ſuivante une autre Flotte. Van der Hagen, déja célébre par le ſuccès de ſon premier voyage, fut nommé pour commander ce redoutable armement.

(83) Il eſt fâcheux qu'on ne faſſe pas connoître où ſe trouve cette Lettre.

(*) Les noms des douze Vaiſſeaux étoient 1°. pour la Chambre d'Amſterdam, *les Provinces-Unies*, Vaiſſeau du port de ſept cens tonneaux, monté par l'Amiral, ſous la conduite du Capitaine Simon *Hoen*; l'*Amſterdam*, du même port, monté par le Capitaine *Arent Claaſz Callekthuis*; le *Gueldres*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Janſz Mol*; la *Cour de Hollande*, du port de trois cens quarante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Corneliſz Schout*; le *Delft*, du port de trois cens tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Lock*; le *Pigeonneau*, du port de ſoixante tonneaux, monté par le Capitaine Guillaume *Janſz*. 2°. Pour la Chambre de Zélande, le *Dordrecht*,

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1604.

Il mit à la voile avec ces forces le 18 de Décembre 1603 ; mais le mauvais tems l'ayant arrêté près de deux mois sur la côte d'Angleterre, il n'arriva que le 10 de Mars à la vûe des Isles du Cap verd. Les Portugais de S. Jago, auxquels il fit demander des rafraîchissemens, lui répondirent qu'il n'y avoit dans leur Isle que de la poudre & du plomb au service des Hollandois ; nouvel aiguillon de vangeance, pour un Général dont la principale entreprise étoit d'humilier cette arrogante Nation. L'Isle de S. Jago ne lui parut pas digne de son ressentiment ; mais ayant mouillé le 17 d'Avril proche de Mozambique, il résolut d'armer toutes ses chaloupes pour visiter l'Isle & la Forteresse. Le lendemain de leur départ, elles lui amenerent la chaloupe d'une caraque qui étoit à l'ancre sous le Fort. Tout l'équipage avoit pris la fuite, à l'exception d'un garçon de bord & d'un *Metif* qui étoient fort blessés, & qui avoient été faits prisonniers. On apprit d'eux que la caraque attendoit dans ce lieu, depuis sept mois, l'arrivée d'autres caraques de Portugal, pour se rendre ensemble à Goa. Le Conseil s'étant assemblé aussi-tôt, on prit le parti d'attaquer les Portugais. La caraque resista peu, quoiqu'on fît grand feu de la Forteresse. On n'y trouva qu'une assez bonne partie de dents d'élephans. Cent cinquante hommes allerent visiter l'Isle, où ils ne firent pas d'autre expédition que de brûler une maison des Portugais. Les Caffres n'étoient pas peu épouvantés de la mousqueterie des Hollandois. Ils paroissoient prêts à les favoriser contre leurs premiers Maîtres, qui s'étoient attiré leur haine par de continuelles tyrannies. Le 12 on mit le feu à la caraque, qui brûla proche de la Ville, à la vûe des habitans.

Départ.

Insulte reçue aux Isles du Cap-Verd.

Vangeance que les Hollandois en tirent à Mosambique.

Mais ce leger exploit n'étoit qu'un essai. L'Amiral se trouva dès le 21 de Septembre sur la côte de Goa, où il découvrit un bâtiment Arabe, qui venoit de la Mecque. On le prit, mais comme il n'étoit monté que par des Mores qui alloient à Corripatan, & qu'il ne s'y trouva point d'effets qui appartinssent aux Portugais, on ne fit pas difficulté de le relâcher.

Ils croisent proche de Goa.

Le 26, on mouilla devant la riviere de Goa, à une lieue du Fort, dans le dessein d'attendre qu'ils y vînt des bâtimens Portugais. On voyoit tous les jours quelques-unes de leurs galeres ; mais elles se tenoient sur leurs gardes. L'Amiral s'étant plus avancé dans la riviere donna la chasse à quatre de ces bâtimens, sans en pouvoir arrêter un. Le 13, les Hollandois remonterent jusqu'au Fort de Bardes, où ils trouverent quelques Vaisseaux de guerre qu'ils n'oserent attaquer, parce que le rivage étoit bordé d'une si grande quantité de gens armés, qu'il sembloit qu'on eut donné avis aux Portugais de l'arrivée d'une Flot-

comme Vice-Amiral, du port de sept cens tonneaux, monté par le Capitaine *Hans Rymelandt* ; le *Zélande*, du port de cinq cens tonneaux, monté par le Capitaine *Crijn Pietersz.* 3°. Pour la Chambre de Hoorn & d'Enchuyse, le *Hoorn*, du port de sept cens tonneaux ; monté par le Capitaine Jean *Cornetisz Avenhorn* ; le *Medemblick*, du port de deux cens cinquante tonneaux, monté par *Dierick Claasz Moylieves* ; le *Ouej[illegible]rise*, du port de cinq cens tonneaux, monté par Jâques *Jacobiz Cluns* ; l'*Enchuise*, du port de trois cens tonneaux, monté par Nicolas *Thijsz Cul.* Depuis ce tems-là ; c'est-à-dire, au mois de Juillet 1604, pour la Chambre d'Amsterdam, le treiziéme Vaisseau réputé de la même Flotte, se nommoit le *Gouda*, du port de deux cens soixante tonneaux, monté par le Capitaine Corneille *Hersz Brouk.* On comptoit sur toute cette Flotte douze cens hommes d'équipage, & les frais de l'équipement montoient à deux millions deux cens quatre-vingt-dix mille trois cens soixante-huit livres.

VANDER-HAGEN. II. Voyage. 1604.

le ennemie, & que toutes leurs forces ſe fuſſent réunies pour la combattre. Vers le ſoir, on vit quatre galeres, auxquelles les Hollandois envoyerent quelques volées de canon, qui leur ôterent le deſſein de s'approcher (84).

La Flotte ſe rend à Cananor.

Cependant onze Vaiſſeaux de guerre Portugais, qui vinrent mouiller le 14 à Goa, firent prendre à Vander Hagen la réſolution de ſe rendre à Calecut. Le 26 il mouilla devant Cananor. Une chaloupe de la Flotte, qui s'étoit avancée au rivage pour prendre langue, tomba dans une embuſcade de Portugais. L'équipage les repouſſa vivement, avec la ſatisfaction de remarquer que les Mores ne firent aucun mouvement pour les ſoutenir. Les Portugais du Fort ne firent pas feu non plus de leurs remparts, & l'on apprit qu'ils avoient été retenus par la défenſe du Roi de Cananor. Bientôt quelques Mores, envoyés de la part de ce Prince avec une baniere de paix, ſe rendirent à bord de l'Amiral, & lui préſenterent une lettre qui contenoit en ſubſtance; que le Roi avoit appris depuis long-tems que les Hollandois étoient ennemis jurés des Portugais; qu'il craignoit qu'étant venus ſi près du Fort, leur deſſein ne fût de le ſurprendre; qu'il ne leur conſeilloit pas de former cette entrepriſe, parce qu'il étoit en bon état & bien pourvû de munitions; que d'ailleurs ſes ancêtres avoient pris depuis cent deux ans les Portugais ſous leur protection, & que ſon intention étoit de les proteger auſſi, qu'il avoit crû en devoir donner avis aux Hollandois, & que s'ils vouloient être de ſes amis, comme il ſouhaitoit d'être des leurs, il les prioit de ſe retirer; qu'ils ſe gardaſſent auſſi de rien attenter contre ſes Iſles Maldives & d'inſulter les Vaiſſeaux de ſes ſujets. L'Amiral lui promit ce qu'il demandoit, & faiſant lever l'ancre auſſi-tôt il continua ſa route vers Calecut (85).

Lettre du Roi de Cananor, qui preſſe les Hollandois de ſe retirer.

Ils ſe rendent à Calecut.

Le 27, il mouilla dans la rade de cette Ville, d'où il deputa *Sebaſtiaanſz*, ſon Vice amiral, pour aller ſaluer de ſa part le Samorin, qui eſt Roi de Calecut, & comme Empereur du Malabar. Il ſe trouvoit neuf fregates Portugaiſes dans la rade. Les chaloupes furent armées pour les attaquer. Mais les Portugais s'étant bien défendus, Hagen fut obligé d'envoyer du ſecours à ſes gens, qui en prirent une. Quatre-vingt hommes qui la montoient ſe jetterent tous dans les flots & ſe noyerent, à l'exception de ſix qui furent faits priſonniers, & de trois autres qui ſe ſauverent à la nage. On ne trouva dans la fregate que vingt-cinq barils de poudre, que les Portugais envoyoient à Ceylan. Six jours après, quatre hommes paſſerent à bord de l'Amiral, & le prierent, de la part du Samorin, d'aller jetter l'ancre proche du lieu où ce Prince étoit à la tête d'une armée, qu'il avoit miſe en campagne contre les Portugais. On leva l'ancre pour le ſatisfaire. Le lendemain, les Hollandois ayant découvert dix-neuf fregates Portugaiſes, qui raſoient la côte, firent grand feu ſur elles & les incommoderent beaucoup. Mais le calme empêcha qu'on ne put les joindre, & l'on ne ſçut que des Habitans du Pays qu'elles avoient eu beaucoup de monde tué à bord. On prit, quelques jours après, deux Jonques Portugaiſes (86).

Traité d'alliance qu'ils font avec le Samorin.

Le Flotte s'étant approchée du lieu que le Samorin avoit marqué (87), & ce Monarque ayant fait connoître l'envie qu'il avoit de s'allier avec les Hollan-

(84) Journal du ſecond Voyage de Vander Hagen, p. 5 & ſuivantes.
(85) *Ibid.* p. 7 & 15.
(86) Page 16.
(87) Page 17.

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1604.

dois par un traité, l'Amiral prit la réſolution de deſcendre au rivage, avec un cortege convenable à ſon rang. Il fut reçû avec beaucoup d'honneurs & de careſſes. Le traité fut conclu, & l'obſervation en fut jurée ſolemnellement. Le Samorin promettoit aux Hollandois une liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les pays de ſon obéiſſance (88). Il les pria de porter en Hollande l'original de cette alliance, & tous ſes ſujets y applaudirent par de grands témoignages de joi.

1605. Ils chaſſent les Portugais d'Amboine.

Après d'autres courſes, qui occuperent l'Amiral juſqu'au mois de Février 1605, il alla mouiller le 21 du même mois dans la baye d'Amboine, du côté du Nord; pour l'exécution d'un projet plus glorieux & beaucoup plus utile à la Compagnie. Dès le lendemain, il débarqua une partie de ſes troupes, qui ſans laiſſer aux Portugais le tems de ſe reconnoître marcherent droit devant leur Fort. Le Gouverneur étonné de ſe voir inveſti, envoya, dans un canot, deux Portugais à bord de la Flotte, avec une lettre pour l'Amiral. Il demandoit avec fierté ce que les Hollandois vouloient de lui, & ce qu'ils prétendoient entreprendre contre un Fort qui lui avoit été confié par le Roi d'Eſpagne. L'Amiral répondit qu'il étoit venu, par l'ordre du Prince Maurice, pour ſe rendre Maître du Fort. Cette déclaration, qui fut ſuivie de quelques décharges de l'artillerie contre les murs, cauſa tant de frayeur aux Portugais, que n'oſant s'expoſer à l'aſſaut, ils offrirent de capituler. Après pluſieurs conférences, on conclut que tous les Portugais qui n'étoient pas mariés ſortiroient du Fort; qu'il ſeroit libre aux habitans mariés de demeurer, en prêtant le ſerment de fidélité aux Etats Généraux & au Prince Maurice; que chacun pourroit emporter un fuſil, & que le canon, avec les autres armes & les munitions demeureroient aux Hollandois. L'Amiral étant entré dans le Fort, avec cinquante hommes, y fit arborer ſon étendard. Les Vaiſſeaux célébrerent cette conquête par des témoignages éclatans de leur joie. On trouva, dans la place, trente pieces de fonte. Le nombre des Portugais qui furent chaſſés du Fort & de l'Iſle étoit d'environ ſix cens hommes, à qui les Hollandois abandonnerent deux bâtimens qu'ils avoient pris à leur Nation. Il reſta dans l'Iſle quarante-ſix familles Portugaiſes, qui prêterent le ſerment de fidélité. Cette victoire fut importante, non-ſeulement parce qu'elle couta peu, mais parce qu'elle aſſuroit à la Compagnie la poſſeſſion d'une Iſle, où elle déſiroit depuis long-tems de ſe voir bien établie. Le Fort fut pourvu de tout ce qui étoit néceſſaire à ſa conſervation, & muni d'une garniſon conſidérable, ſous le commandement de Frederic Houtman (89).

Capitulation du Fort.

Vander Hagen ſe rend à Tidor.

Les deſſeins de l'Amiral le conduiſirent enſuite à Tidor. Il avoit appris, d'un Amiral Anglois, que le Roi de cette Iſle s'étoit engagé par ſerment à ſecourir les Portugais; mais d'autres recits l'ayant informé qu'ils manquoient de poudre, il alla mouiller le 2 de Mai devant le Palais même du Roi, avec lequel il ſe propoſoit d'avoir quelque explication. A peine eut-il laiſſé tomber ſes ancres, qu'il découvrit fort près de la terre deux caraques, entre deux retranchemens qui pouvoient ſervir à leur défenſe. Il commença par faire ſommer le Fort; mais ceux qui le gardoient ayant répondu qu'ils étoient réſolus de ſe battre juſqu'à la derniere extrêmité, il prit le parti de tourner ſes premiers

(88) *Ibid.* & p. 18.

(89) P. 73 & 74. L'Auteur du Journal ne parle point du Fort Hollandois qui avoit été bâti par Wolphart Harmanſen.

efforts

efforts ſur les deux caraques. Le Vice-amiral & *Genſz Mol*, Capitaine du *Gueldres*, qui reçurent ordre de s'avancer de ce côté-là, firent d'abord un feu terrible, auquel les Portugais des deux retranchemens & des caraques répondirent aſſez bien. Mais deux chaloupes Hollandoiſes, qui pénétrerent au travers d'une grêle de boulets & de balles, aborderent les caraques, & s'en ſaiſirent après une heure de combat. La plus grande partie des équipages s'étant jettée à la mer avoit mis auparavant des méches aux poudres. La fortune, qui veilloit pour les Hollandois, fit appercevoir le danger à quelques-uns de leurs gens, lorſqu'un moment plus tard il auroit été impoſſible d'y remédier. Ils n'avoient perdu que trois hommes dans une action ſi vive; mais ils y eurent dix-ſept bleſſés. Leur butin ſe reduiſit à ſept pieces de canon de fonte. Dans le chagrin qu'ils en reſſentirent, ils mirent le feu aux deux caraques & les abandonnerent aux vagues (90).

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1605.

Il prend deux caraques Portugaiſes.

Cette perte ne determina point les Portugais à livrer le Fort. Ils parurent ſi fermes dans la réſolution de ſe défendre, que l'Amiral prit le parti d'aller conſulter le Roi de Ternate ſur la maniere de les attaquer. Il ne fit pas même difficulté de lui demander du ſecours; mais ce Prince, qui avoit beſoin de quelques jours pour raſſembler ſes troupes, conſeilla aux Hollandois de ne rien précipiter, parce qu'on avoit eu connoiſſance que les Anglois avoient vendu aux Portugais de la poudre, du plomb, du vin & des vivres (91). Pendant que le Roi de Ternate faiſoit ſes préparatifs, on fit ſolliciter le Roi de Tidor de ne prendre aucune part à cette affaire & de laiſſer les Hollandois & les Portugais vuider leur querelle, en lui promettant qu'à cette condition le Roi garderoit la même neutralité. Il y conſentit. Le 14 de Mai, cent cinquante Hollandois deſcendirent à terre ſous le commandement du Capitaine *Mol* & d'un Officier Zélandois nommé *la Derre*. Ils marcherent vers deux Villages, l'un ſitué au Nord & l'autre au Sud, qui appartenoient aux Portugais, & les brûlerent. Le Roi de Ternate, qui étoit venu avec 14 caracores, montés chacune de cent quarante hommes, deſcendit au rivage, accompagné de cinq cens, autant pour être ſpectateur du combat que pour contenir le Roi de Tidor (92).

Siége du Fort.

Les Rois de Ternate & de Tidor promettent de demeurer neutres.

Cependant la Flotte s'étant avancée au Nord du Fort avoit déja commencé à faire jouer l'artillerie; & Mol, avec ſes cent cinquante hommes, faiſoit ſes approches à la faveur du feu. Il fit conſtruire un retranchement de tonneaux remplis de terre, qui fut promptement achevé. Ses gens tirerent delà ſur la place. Mais les aſſiégés ne lui cauſant pas moins d'incommodité qu'ils n'en recevoient, il jugea que ſon entrepriſe devoit être pouſſée avec d'autant plus de vigueur, que des matelots ne ſont pas propres à ſoutenir long-tems un combat de terre. La nuit s'approchoit, il prit avec lui deux hommes réſolus, pour aller viſiter dans les ténébres tous les côtés de la place. Une breche qu'il y découvrit lui parut ſuffiſante. Il donna auſſi-tôt ſes ordres pour l'aſſaut.

Conduite & courage du Capitaine Mol.

(90) Pages 76 & ſuiv.

(91) Ce fut le ſujet d'une grande querelle entre les Anglois & les Hollandois. Elle ſe termina par une ſomme conſidérable que l'Angleterre conſentit de payer à la Compagnie de Hollande à titre de dédommagement. *Voyez* l'Introduction au premier Voyage de la Compagnie.

(92) Page 76.

VANDER. HAGEN. II. Voyage. 1605.

Dès la pointe du jour, les deux Capitaines s'avancerent avec leurs gens jusqu'au pied du Fort, & leur marche se fit avec tant de précaution que l'ennemi n'en eut aucune défiance. Les Vaisseaux avertis de leur résolution ne cesserent pas de tirer jusqu'au moment de l'assaut, qu'on leur fit connoître en élevant un étendard. A ce signal, le feu ayant cessé, Mol s'approcha de la breche, sa demi-picque dans une main, & dans l'autre une enseigne. Il y trouva beaucoup de resistance; mais après un combat long & opiniâtre, il entra dans la place avec sept hommes. Les Portugais qu'il avoit forcés de se retirer dans la tour firent de-là un feu terrible. Ils jetterent tant de grenades & d'autres feux d'artifices sur ceux qui entroient dans le Fort, que l'enseigne de Mol en fut brûlée. Les sept braves, qui l'avoient si bien secondé jusqu'alors, en conçurent tant d'effroi, qu'ayant pris le parti de se retirer, ils le mirent dans la nécessité de suivre leur exemple. Mais, en sortant par la bréche, il eut le malheur de tomber & de se casser une jambe. Quelques-uns de ses gens vouloient l'emporter. Il rejetta leur secours; & sans aucune attention pour sa vie, il rappella toutes ses forces pour exciter leur courage & les presser de retourner à l'assaut. Cependant un homme robuste le chargea sur ses épaules & l'emporta malgré lui (93). Dans la premiere chaleur de l'attaque, un des deux Capitaines dont les caraques avoient été brûlées s'étoit présenté devant lui, armé de toutes pieces & l'avoit voulu percer d'un coup d'épée. Mais Mol ayant détourné le coup avec sa demie picque, un de ses mousquetaires, qui s'avança heureusement, cassa la tête au Portugais d'un coup de fusil (94).

Affaut des Hollandois.

Mol entre par la bréche.

Comment on lui sauve la vie.

Les Hollandois ranimés par les exhortations de leur chef retournerent à l'assaut, & renouvellerent tous leurs efforts, mais avec si peu de succès, qu'ils furent poussés jusqu'à la moitié du chemin de leur retranchement. Cette confusion n'auroit fait qu'augmenter, si le hazard ne les eut mieux servis que leur courage. Les Officiers des Vaisseaux voyant leurs gens maltraités firent recommencer le feu de l'artillerie. Un boulet, tiré du *Gueldres* contre la Tour, tomba sur la poudre & fit sauter la Tour en l'air avec environ soixante-dix hommes qui la gardoient. Ce terrible accident, qui jetta les assiégés dans la consternation, releva les esperances des Hollandois. Ils retournerent à l'assaut pour la troisiéme fois. Les Portugais perdirent courage & demanderent quartier. Aussitôt les gens du Roi de Ternate, qui n'avoient été que spectateurs, accoururent pour piller, & détruisirent tout ce qu'ils craignirent de ne pouvoir emporter, jusqu'à mettre le feu dans une Tour de pierre qui étoit remplie de girofle. Envain les Hollandois s'efforcerent d'arrêter cette brutalité (95).

Accident qui force les Portugais de se rendre.

Une conquête de cette importance ne couta que deux hommes aux vainqueurs; mais ils eurent sept blessés, sans y comprendre le Capitaine *Mol*. Les Portugais perdirent soixante-treize hommes. La plupart des femmes & des enfans s'étoient retirés dans une maison forte, sur une haute montagne qui n'étoit pas loin du Fort. Comme on n'y pouvoit monter que par un sentier fort étroit & presqu'inaccessible, il ne falloit espérer de le prendre que par la famine & par la disette d'eau. Mais lorsqu'on eut offert, à ces fugitifs, des bâtimens pour se retirer, ils s'embarquerent avec ceux du Fort, au nombre de cinq cens personnes, dans le dessein de se rendre aux Philippines. L'Auteur du Journal

Ils sont entiérement chassés des Moluques.

(93) Page 78. (94) *Ibidem*. (95) Page 79.

reconnoît que ſans l'heureux accident qui mit le feu aux poudres, il y a peu d'apparence que la victoire eût été pour les Hollandois. Ils détruiſirent le Fort, après l'avoir vuidé par le pillage, & les Portugais ſe virent ainſi chaſſés de toutes les Moluques (96). Le *Gueldres* & le *Goude*, richement chargés de leurs dépouilles, reprirent la route de Hollande, pour y porter cette agréable nouvelle (97).

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1605.

L'Amiral s'étant rendu à Bantam avec le reſte de ſa Flotte, entreprit l'année ſuivante un voyage de pur commerce à la côte de Coromandel & dans quelques autres parties des Indes. Quoique toutes les circonſtances en ayent été ſoigneuſement recueillies par un Commis de ſon bord, nommé *Pavan Solt*, elles n'offrent rien qui convienne à ce Recueil. Mais on y trouve quelques éclairciſſemens ſur une expédition Angloiſe de la même année, qui nous apprennent à donner ſon véritable nom à *Michelburne*, que les Auteurs de nos premiers Tomes ont rangé hardiment au nombre des Voyageurs (98). C'étoit un Pirate, qui ne cauſa pas moins de chagrin aux Hollandois qu'aux Indiens.

Voyage de Commerce.

» Le 7 de Novembre, dit l'Auteur du Journal, nous vîmes paſſer près de » notre bord deux Vaiſſeaux Anglois qui venoient de Priaman, où ils avoient » enlevé un bâtiment Guzarate, chargé de marchandiſes de la Chine, de bois » d'Aigle, d'environ cinquante pieces de draps cramoiſis, &c. Cependant les » Guzarates avoient un paſſeport du Général Anglois *Middleton*, qu'ils préſenterent au Commandant des deux Corſaires; mais l'ayant jetté à ſes pieds » d'un air mépriſant, il leur répondit qu'il étoit auſſi grand maître que le Général Middleton, & la cargaiſon n'en fut pas moins enlevée. Ce rapport nous » fut fait par *Aert Corneliſz Ruyl*, qui étoit alors à Priaman avec un yacht » Hollandois. Il ajouta que les Anglois lui avoient déclaré à lui-même qu'ils » étoient venus pour ruiner le commerce. Leur Commandant ſe nommoit » Michelburne; & ſon Vaiſſeau qui étoit d'environ deux cens tonneaux, portoit ſoixante-dix hommes & vingt canons de fonte. Le ſecond, qui étoit » auſſi ſous ſes ordres, n'avoit que quatorze hommes d'équipage & deux pieces de petit canon. Il croiſoit particulierement ſur les Vaiſſeaux de la Chine; » ce qui affligeoit beaucoup les Hollandois, parce que les Chinois & les Indiens ne mettoient encore aucune diſtinction entr'eux & les Anglois, & » ſoutenoient conſtamment que c'étoit une même Nation. D'ailleurs le Général » Middleton, avant ſon départ de Bantam, avoit publié que c'étoient les Hollandois qui avoient pris le Vaiſſeau Guzarate; & n'ayant pas eu honte de » les charger de cette guerre, il avoit pris occaſion, pour donner du credit » à ſon impoſture, de ce que le *Gueldres* & le *Goude* avoient relâché à » Priaman (99).

Eclairciſſement ſur Michelburne.

Ces plaintes ſemblent juſtes; mais l'Auteur avoit oublié que dans le cours de ſa relation il expoſe les Hollandois aux mêmes reproches, par le recit d'une infinité de violences qu'ils exercerent contre les Indiens (1), ſous le double

(96) *Ibid.* Ils revinrent à Tidor après le départ des Hollandois.

(97) *Ibid.*

(98) Il eſt nommé *Michelborne* dans le Journal, & toujours avec le titre de Pyrate & de Corſaire. *Voyez ſa Relation au premier Tome de ce Recueil.*

(99) Pages 81 & ſuiv.

(1) Tout le reſte du Journal en eſt rempli.

VANDER HAGEN. II. Voyage. 1605.

prétexte de quelques hoſtilités qu'ils avoient eſſuyées à Palimbam, & de chercher, dans tous les bâtimens qui tomboient entre leurs mains, des marchandiſes qui appartinſſent aux Portugais. Ces courſes & ces rapines, qui durerent environ deux ans, contribuerent beaucoup à leur faire une riche cargaiſon, avec laquelle ils retournerent en Hollande vers la fin d'Avril 1608.

VOYAGE
DE CORNEILLE MATELIEF
aux Indes Orientales.

C. MATELIEF. 1605. Introduction.

ON a vû juſqu'ici les Hollandois établis à Bantam, par la reconnoiſſance que cette Ville devoit à leurs ſervices; maîtres des commerces de Banda, d'Amboine, de Ternate, de Tidor, par l'expulſion des Portugais; liés par des traités avec les Rois de Calecut, de Johor, de Biſnagar & quantité d'autres Princes; occupés à s'ouvrir l'entrée de la Chine par leurs négociations ſecretes & par leur adreſſe à profiter des évenemens; preſque toujours ſupérieurs aux Portugais par les armes, & beaucoup plus habiles ou plus heureux dans toutes les entrepriſes de guerre & de commerce. Tant de ſuccès ne peuvent paſſer néanmoins que pour les premiers eſſais d'une Compagnie, qui comptoit à peine trois ans depuis ſa véritable origine. Pendant que ſes Amiraux & ſes Facteurs jettoient les fondemens de ſa puiſſance dans les Indes, ſes Directeurs s'occupoient en Hollande à former de nouveaux plans ſur ces heureuſes opérations. Ils regardoient la haine des Portugais comme leur plus grand obſtacle. Ce n'étoit pas aſſez de les avoir humiliés. Leur ruine étoit jurée à la bourſe d'Amſterdam, & toutes les Flottes qu'on verra partir déſormais du Texel, contribueront par quelque entrepriſe éclatante à l'exécution de ce projet. Si la fortune paroît quelquefois leur manquer, le courage & la prudence ne les abandonnerent jamais.

Nouvelle Flotte & ſes forces.

Corneille Matelief (2) fut choiſi, en 1605, pour commander en qualité d'Amiral une Flotte d'onze Vaiſſeaux, montée d'environ quatorze cens hommes (3). Quoique l'Auteur du Journal n'explique pas quelles étoient particulierement ſes inſtructions (4), on recueille de ſon recit que les deux principales portoient l'ordre d'attaquer les Portugais ſur terre & ſur mer, & de faciliter l'ouverture du Commerce à la Chine. Les Iſles du Cap Verd & d'Annobon avoient inſulté plus d'une fois le pavillon Hollandois. Matelief ayant mouillé le 4 de Juillet, dans la rade de l'Iſle de Mai, réſolut d'y mettre à l'épreuve la diſpoſition des habitans. Il fit deſcendre cent cinquante hommes, qui lui amenerent le lendemain un vieillard Portugais, banni pour un meur-

Matelief met les Portugais à l'épreuve aux Iſles du Cap V[illegible].

(2) Il eſt fâcheux que les Auteurs des Journaux ne faſſent pas mieux connoître tous ces braves Hollandois, auxquels on ne peut refuſer la qualité de grands hommes.

(3) Le Vaiſſeau Amiral ſe nommoit l'*Orange*. Les frais de l'équipement montoient à près de deux millions.

(4) Il dit que l'Amiral, avant que de les lire au Conſeil, fit jurer à tout le monde de les tenir ſecretes & de les exécuter.

tre, mais à qui l'âge & ſon châtiment ſembloient avoir inſpiré de meilleures inclinations. Il étoit chargé d'offrir, aux Hollandois, la paix & des rafraîchiſſemens de la part du Gouverneur. L'Amiral lui répondit qu'il dépendoit des habitans de n'être pas inſultés; qu'il ne leur demandoit de l'eau & des vivres qu'à des conditions raiſonnables; mais que ſi ſes gens recevoient la moindre inſulte, il ruineroit l'Iſle & feroit paſſer au fil de l'épée tous ceux qui auroient le malheur de s'y trouver (5).

C. Matelief. 1605.

Les Inſulaires deviennent traitables.

La Flotte devoit ſéjourner quinze jours dans cette rade, pour y attendre deux Vaiſſeaux, qui étoient partis les derniers. Matelief fit faire pendant la nuit huit feux dans l'Iſle, & le lendemain quinze ou ſeize, pour ôter aux Portugais de S. Jago la connoiſſance de ſon deſſein & de ſes forces. Obſervons, pour expliquer cette conduite, que c'eſt un ancien uſage, dans l'Iſle de Mai, d'y faire autant de feux qu'on y voit relâcher de Vaiſſeaux, afin que ſur cet avis les Inſulaires de S. Jago prennent des meſures, ſoit pour l'attaque ou la défenſe. Comme l'intention de l'Amiral n'étoit pas de chercher querelle, & qu'il auroit même regreté d'être interrompu dans de plus grands deſſeins, il ne permit à ſes gens d'aller à la chaſſe aux boucs qu'avec une eſcorte bien armée. On tua bien mille de ces animaux; mais ce n'étoit pas un excellent mets. La ſéchereſſe, qui regnoit alors dans l'Iſle, les rendoit moins bons qu'ils ne ſont ordinairement. Vers la fin du mois d'Août, lorſque les vents du Sud commencent à ſouffler, & qu'ils amenent de grandes pluies, l'herbe croît dans ces Iſles, les Boucs s'engraiſſent, & l'on en tue beaucoup au mois de Décembre, pour les ſaler & les envoyer à Madere. Les peaux ſe tranſportent en Portugal. Dans les bonnes années, on en tue quelquefois près de douze mille (6).

Effet de leur crainte.

Ceux qui allerent à la chaſſe trouverent un petit Village d'environ vingt maiſons, mais ſans aucun habitant. Un peu plus loin, ils rencontrerent deux femmes Négres, qui leur dirent que tous les autres Inſulaires s'étoient retirés dans les montagnes. L'Amiral, aſſez content de leur tranquillité ou de leur frayeur, partit le 18 de Juillet, ſans aucun deſſein de chercher des ennemis ſi faciles à diſſiper. Cependant ayant trouvé les vents du Sud par les onze degrés, quoique ceux qui partent de bonne heure de Hollande ne les trouvent ordinairement que par les deux, trois ou quatre degrés, il ſe vit jetté dans le golfe d'Afrique, d'où ſe remettant tantôt au large, tantôt à louvoier, toujours dans la crainte de donner ſur les bancs, il paſſa la Ligne le 25 d'Août, & le 27 il ſe trouva devant l'Iſle d'Annobon. Il réſolut d'y relâcher, quoiqu'il en eût abandonné le deſſein. Le ſcorbut commençoit à ſe repandre dans tous les Vaiſſeaux. Quelques-uns avoient beſoin de leſt. D'ailleurs la vûe de cette Iſle, où les Hollandois avoient eſſuyé tant d'outrages & n'avoient jamais rien obtenu que par la force, renouvella dans le cœur de Matelief tous les reſſentimens qu'il avoit étouffés au Cap Verd.

L'Amiral relâche malgré lui à l'Iſle d'Annobon.

Il entra dans la rade le 7 de Septembre. Une chaloupe qui ſe rendit au rivage lui rapporta que les Inſulaires avoient pris l'épouvante & s'étoient retirés dans les montagnes. Ils y avoient emporté juſqu'aux ornemens de leurs Egliſes. Cependant on avoit vu un corps d'environ cinquante Négres, commandés par deux Blancs qui avoient offert avec beaucoup de moderation tous

(5) Journal de Matelief, p. 192 & ſuiv. (6) Page 193.

C. Matelief. 1605.

les rafraîchiſſemens qui ſe trouvoient dans leur Iſle. Mais ils demandoient auſſi que les habitans ne fuſſent point inſultés, & qu'on ne fît aucun tort à leurs bananes ni aux arbriſſeaux qui portent le coton (7).

L'Amiral donna ordre, à tous les équipages, de prendre de l'eau & de la pierre; avec la précaution néanmoins de faire garder l'aiguade par un détachement de trois cens hommes. Il fit dire au Commandant que s'il ne vouloit pas que les Hollandois ſe repandiſſent en troupes dans ſon Iſle, il falloit qu'il envoyât lui-même ſur le rivage les proviſions dont la Flotte avoit beſoin. On vit venir auſſi-tôt des femmes, qui apporterent toutes ſortes de fruits. Un jour de Dimanche, il ſe fit à terre deux Sermons, auxquels quantité de Négres & de Mulâtres eurent la curioſité d'aſſiſter. Ils furent étonnés de l'attention qu'ils remarquerent dans l'auditoire, » ſur-tout d'entendre par-

Opinion que les Portugais inſpirent aux Négres.

» ler de la foi en J. C. & de ſa mort ſous Ponce Pilate; car ils étoient perſua-
» dés, comme ils le dirent enſuite à l'Amiral, que lui & tous ſes gens étoient
» Lutheriens, qu'ils croyoient au diable & l'adoroient, & qu'ils ne connoiſ-
» ſoient pas même le nom de Dieu & de J. C. (8) Matelief ayant retenu deux des principaux Negres à diner avec lui, le Gouverneur Portugais en parut mécontent, & s'en plaignit comme d'une démarche qui pouvoit lui devenir fort nuiſible. Ce reproche fit connoître avec quelle hauteur il traitoit ces Inſulaires, & qu'il n'auroit pas été difficile de les porter à la révolte. On [illegible] d'eux, dans l'eſpace de huit jours, plus de deux cens mille oranges, [illegible] ſoixante-ſeize porcs, qui ne couterent chacun qu'une chemiſe ou un chap[illegible]u, c'eſt-à-dire, la valeur de trente ſous. L'Amiral fit préſent au Gouverneur d'une piece de velours des Indes, qui lui inſpira tant de reconnoiſſance, qu'après avoir promis de ne plus inſulter les Vaiſſeaux de la Nation Hollandoiſe, il ajouta qu'à l'avenir il auroit moins d'égard pour les ordres de ſon Roi, & plus d'attention pour ſes propres interêts (9). Ainſi les Hollandois commencerent à ſe flatter que l'Iſle d'Annobon deviendroit une retraite paiſible pour leurs Vaiſſeaux.

Le Gouverneur d'Annobon ſe laiſſe gagner.

Ils remirent à la voile le 15 de Septembre. Les vents de Sud-Eſt, qu'ils trouverent trop tôt, les ayant empêchés de relâcher à l'Iſle Romeros, ils mouillerent le premier de Janvier 1606 à la rade de l'Iſle de Maurice, où ils rencontrerent l'Amiral Vander Hagen, qui étoit parti de Bantam depuis un mois. Matelief apprit de lui l'état des affaires des Indes, c'eſt-à-dire, la priſe des Forts d'Amboine & de Tidor, l'alliance des Hollandois avec divers Princes, ſur tout avec le Samorin de Calecut, auquel Vander Hagen s'étoit engagé à donner du ſecours par mer pour s'emparer de Cochin, à condition que cette place ſeroit remiſe entre les mains des Hollandois. A l'égard de Malaca, qui faiſoit le principal objet du voyage de Matelief, quoiqu'il tînt encore ſes vûes ſecretes, Vander Hagen ne lui donna point des nouvelles agréables. Il lui avoua qu'avec tous ſes efforts il n'avoit pu trouver le moyen d'y faire une deſcente; qu'André Furtado de Mendoza, qui y commandoit depuis ſix ans, avoit commencé à fortifier la Ville & l'avoit munie de remparts; que dans la derniere revue ſes troupes montoient à huit mille hommes; enfin que les Portugais paroiſſant tourner tous leurs ſoins à la défenſe de cette place, il

1606.

Rencontre de Matelief & de Vander Hagen.

Inſtruction ſur l'état des Indes.

(7) Pages 195 & 196. (8) Pages 196 & 197. (9) Page 197.

falloit en attendre une vigoureuſe reſiſtance. Il ajouta que Furtado s'étoit cru aſſez fort pour déclarer la guerre au Roi de Johor, allié des Hollandois, & qu'il le tenoit actuellement aſſiégé (10). C. Matelief. 1606.

Matelief, ſans s'ouvrir encore ſur ſes vûes, ſe contenta d'annoncer un grand deſſein, par des prieres générales qu'il ordonna ſur toute ſa Flotte. Il leva l'ancre le 27. Deux mois d'une heureuſe navigation le rendirent à la vûe du Cap d'Achin, dans l'Iſle de Sumatra. Là, ſe trouvant ſi proche de l'objet de ſa commiſſion qu'il ne pouvoit differer plus long-tems à s'expliquer, il crut que la prudence l'obligeoit à quelques précautions, parce que les équipages ne s'étant engagés qu'à ſervir ſur mer, il ne pouvoit rien tenter ſur terre ſans leur conſentement. Quelques expreſſions équivoques, qu'il avoit lâchées comme au hazard, avoient déja excité des murmures (11). La crainte de trouver une réſiſtance ouverte le fit recourir à des voies indirectes, qui lui reuſſirent. Au lieu d'employer l'autorité pour déclarer ſes ordres, il fit publier les deux articles ſuivans : Politique de Matelief pour diſpoſer ſes gens à l'obéiſſance.

» Que l'article du Reglement (12) qui n'attribuoit aux équipages que 4 » pour cent du butin, ne ſeroit entendu que du butin fait ſur mer, & ne » ſeroit pas tiré à conſéquence pour ce qui ſe feroit par des ordres particu- » liers qui pouvoient être contenus dans des inſtructions ſecretes & regarder » la terre ; que par cette raiſon, on ne s'arrêteroit pas à ce qui pouvoit avoir » été reglé pour le pillage, ſous quoi l'on comprendroit tout ce qui pourroit » être pris, & qui ſeroit de qualité à pouvoir y être raiſonnablement com- » pris.

» Que ſi l'on pouvoit prendre d'aſſaut la Ville de Malaca, elle ſeroit aban- » donnée au pillage, ſuivant les loix de la guerre ; mais que ſi elle ſe ren- » doit par un traité, la capitulation ſe faiſant ſuivant l'état des affaires, on » ne laiſſeroit pas de faire un ſi bon parti aux équipages qu'ils auroient lieu » d'être contens ; mais que de leur côté ils ſeroient obligés à l'avenir d'ob- » ſerver la diſcipline militaire, telle que l'Amiral la jugeroit néceſſaire pour » l'exécution de ſes projets (13).

Ces promeſſes, qui établiſſoient la récompenſe avant que de propoſer le travail, furent entendues & acceptées avec beaucoup de ſatisfaction. Enſuite, à la priere de tous les Capitaines, l'Amiral accorda un pardon général de toutes les fautes qui pouvoient avoir été commiſes, & ceux qui étoient aux fers obtinrent la liberté. Cette douceur acheva de gagner tout le monde (14). On remit à la voile ; &, le dernier jour d'Avril, toute la Flotte ſe trouvant raſſemblée à une demie lieue de Malaca, l'Amiral ne balança plus à montrer cette Ville, comme le lieu où il devoit faire le premier eſſai de ſon nouveau Reglement. Il fit armer auſſi-tôt les chaloupes, pour attaquer quatre Vaiſſeaux, qui s'étoient échoués ſous la Ville, auſſi près qu'ils l'avoient pu. Ils furent pris ſans réſiſtance. On n'y trouva rien à piller, mais on les brûla. Une eſpece de petard, qu'on eut l'imprudence d'y laiſſer dans cet incendie, tua trois Hollandois & en bleſſa dix-neuf. Quelques tonneaux d'arrack qui ſe trouvoient ſur le même bord leur avoient fait mépriſer le peril. Ceux qui La Flotte arrive devant Malaca. Premieres hoſtilités.

(10) Pages 198 & 201.
(11) Page 201.
(12) Il ſe nomme l'*Artykel-brief*.
(13) Page 202.
(14) *Ibidem*.

C. Matelief. 1606.

échapperent ſans bleſſure en apporterent quelques flacons à l'Amiral ; mais il les fit jetter ſur le champ dans la mer, avec un reproche adroit, qu'il crut capable d'arrêter une autre fois leur intempérance : *Quelle témerité*, leur dit-il, *de boire d'un breuvage que nos ennemis peuvent avoir empoiſonné* (15)? Les Vaiſſeaux qui furent détruits étoient, l'un, du port de quatre cens tonneaux, le ſecond, de deux cens, & les deux autres chacun de 160. On tira inutilement quelques coups de canons de la Ville, ſur ceux qui avoient été chargés de cette expédition. Le ſoir du même jour, l'Amiral fit partir deux hommes dans une chaloupe, pour aller porter au Roi de Johor la nouvelle de ſon arrivée, & lui communiquer la réſolution que les Hollandois avoient formée d'entreprendre le ſiege de Malaca.

Cette importante entrepriſe, la premiere qui ait menacé l'Empire Portugais dans un de ſes principaux établiſſemens, & qui fut accompagnée d'ailleurs de pluſieurs combats terribles entre les Flottes des deux Nations, mérite un détail que je n'accorde guères aux expéditions de cette nature (16).

Le ſiége eſt déclaré.

L'Amiral ayant aſſemblé le Conſeil général, ne diſſimula plus qu'il avoit ordre d'employer toutes ſes forces pour enlever aux Portugais un de leurs plus importans boulevards, & pour y établir la Compagnie Hollandoiſe. On réſolut de s'approcher de la Ville juſqu'à la portée du mouſquet, & de commencer auſſi-tôt à la canoner. Quelques obſervations avoient fait juger qu'à cette diſtance on ſeroit encore ſur cinq braſſes d'eau. Mais après s'être avancés juſques ſur deux braſſes & demie, il ſe trouva que les pieces de demi-calibre ne pouvoient encore porter juſqu'aux murs. Cependant les plus groſſes pieces, porterent dans la Ville, endommagerent pluſieurs maiſons, & ruinerent quelques parties du parapet. On tira auſſi du côté de la Ville ; mais le ſeul coup qui porta juſqu'à la Flotte fut un boulet de vingt-ſept livres, qui entra dans un Vaiſſeau ſans y cauſer aucun mal. Un coup des Hollandois donna dans l'Egliſe de S. Paul, qui étoit celle des Jéſuites (17).

Préparatifs des aſſiégeans.

Pendant que le canon jouoit, l'Amiral détacha quatre chaloupes, avec ordre de viſiter le côté ſeptentrional de la Ville, & de chercher un lieu favorable pour la deſcente des troupes. Son deſſein étoit de s'emparer du Fauxbourg. Mais le terrein fut trouvé ſi mou, que cette difficulté parut difficile à ſurmonter. D'ailleurs deux cens hommes armés ſe préſenterent ſur le rivage, & l'on découvrit autour des maiſons quantité de paliſſades, qui en rendoient l'accès dangereux. Matelief prit le parti de faire dreſſer une batterie de deux pieces de vingt-quatre dans l'Iſle que les Portugais nomment *Ilha das Naos*, qui étoit plus proche de la Ville que les Vaiſſeaux ; dans la vûe d'envoyer deux chaloupes, à la faveur de cette batterie, pour reconnoître le bout occidental de la Ville, & pour donner tout à la fois le change aux ennemis, en les rendant incertains du côté par lequel on ſe propoſoit de les attaquer. Cette Iſle n'eſt pas plus grande que la place d'Amſterdam, où la maiſon de Ville eſt ſituée, & n'eſt pas tout-à-fait à la portée du canon de demi calibre des murs de Malaca. On y mit trente hommes pour le ſervice & la garde des deux pieces. Ceux qui étoient allés viſiter le côté méridional de la Ville, ayant rapporté que le terrein étoit encore plus bourbeux que de l'autre, on revint à

Ilha das Naos.

(15) Page 203. (16) Pages 204 & ſuiv. (17) Page 203.

l'idée

l'idée de faire la descente du côté du Nord (18). Cependant lorsque tout y fut préparé, on remit en déliberation au Conseil si c'étoit le meilleur parti qu'on pût embrasser. Ceux qui ne l'approuvoient pas représentoient » que l'armade » de Goa étoit attendue; qu'elle seroit assez nombreuse pour obliger les Hol- » landois de lui opposer toutes leurs forces; que s'ils pouvoient la battre, » Malaca, qui demeureroit sans secours, ne feroit plus qu'une foible résistance: » qu'au contraire, si l'armade paroissoit tandis qu'on seroit à terre, il faudroit » nécessairement se retirer, & laisser la Ville pour retourner à bord; qu'il n'y » avoit pas d'apparence que la place se rendît, aussi long-tems qu'elle atten- » droit du secours; qu'en supposant même qu'on en devînt maître avant l'ar- » rivée de l'armade, ce ne pouvoit être sans s'affoiblir; & qu'on s'exposeroit » par conséquent au risque de perdre & la Ville & les Vaisseaux, puisqu'il » ne resteroit pas assez de monde pour garder la place, & pour se mettre en » état de résister en même-tems aux forces supérieures qui viendroient atta- » quer la Flotte. Ils concluoient qu'on devoit attendre la réponse du Roi de Johor, & s'assurer du secours qu'on pouvoit esperer de ce Prince, parce qu'on en recevroit peut-être assez pour surmonter les obstacles qui se présentoient, & pour faire tête à l'armade; après quoi l'on iroit à l'assaut, avec plus de confiance au succès (19).

C. Matelief. 1606. Conseil Hollandois.

Ceux qui se déclaroient pour la descente convenoient qu'il falloit s'attendre à l'arrivée de l'armade; mais ils prétendoient que le tems en étoit incertain, & que peut-être n'arriveroit-elle que dans quatre ou cinq mois; que la Ville étant encore peu fortifiée par l'un de ses côtés, il ne falloit pas donner le tems au Gouverneur de la rendre plus capable de défense; que la plus grande partie de la garnison n'étoit pas composée de Portugais, mais de Négres, c'est-à-dire, d'ennemis foibles & timides, qui ne feroient pas beaucoup de résistance s'ils étoient poussés sans avoir le tems de se reconnoître, au lieu que le délai pouvoit dissiper leur frayeur & ranimer leur courage; qu'au contraire les équipages Hollandois pouvoient se rebuter & changer de résolution; que loin de considérer la garde de la Ville comme un obstacle à la défense des Vaisseaux, ils soutenoient que la Ville serviroit elle-même à les défendre lorsqu'on en seroit en possession; que les Vaisseaux Portugais tirant plus d'eau que ceux de Hollande ne pourroient s'approcher si près des murs, & que si l'armade étoit assez forte pour obliger les Hollandois de se tenir sur la défensive, ils seroient toujours à couvert sous le canon de la place: que suivant les avis qu'on avoit déja reçus, le Roi de Johor n'étoit pas en état de donner de puissans secours; que si la descente ne se faisoit pas promptement, il ne falloit pas esperer qu'elle se pût jamais faire; enfin qu'il n'étoit pas certain non plus qu'après la défaite de l'armade, la Ville se crût perdue & cessât de résister, parce qu'il n'y avoit nulle apparence que si proche d'une côte favorable aux Portugais, la victoire pût être assez complete pour leur ôter les moyens de donner du secours à la Ville par leurs fustes & leurs galeres.

La pluralité des voix fut pour le premier de ces deux avis, & la descente fut différée jusqu'à l'arrivée des nouvelles qu'on attendoit du Roi de Johor (20).

Résolution du Conseil.

(18) *Ibidem.* (19) Pages 206 & 207. (20) Page 208.

C. Matelief. 1606.

Le jour suivant, qui étoit le 2 de Mai, on tira quelques volées de canon qui ne porterent point jusqu'à la Flotte ; & pour chaque coup l'Amiral en renvoya deux, qui causerent beaucoup de désordre dans la Ville. Les habitans brûlerent leur Fauxbourg méridional, parce que la batterie qu'on avoit dressée dans l'Isle leur fit juger que l'attaque se feroit de ce côté-là. Matelief avoit fait poster au Nord quatre chaloupes à voiles, sur lesquelles ils tirerent avec peu de succès. Cette garde lui avoit paru nécessaire pour couper le passage à quelques pyrogues, qui rasant la côte avoient trouvé le moyen d'entrer dans la Ville & d'en sortir. Il y joignit ensuite une grande chaloupe à rames, qui prit une pyrogue chargée d'Indiens, dans laquelle on ne trouva que deux pierriers de fonte & deux hallebardes. Mais les hommes qu'elle portoit s'étant jettés à la mer, on en retira un Négre blessé, qui se disoit pêcheur & qui fut mené à bord de l'Amiral. Il raconta que le canon avoit tué dix hommes dans la Ville, & qu'il en avoit blessé d'autres ; qu'on attendoit chaque jour l'armade de Goa, avec le Viceroi & l'Archevêque, pour se remettre en possession des Moluques & combattre le Roi de Johor : que la place étoit mal pourvue de vivres, mais assez bien munie de canon & de poudre ; qu'on n'y comptoit pas plus de quatre-vingt Portugais, & que le reste de la garnison, au nombre d'environ trois mille hommes, étoit composé d'Esclaves & de Malais ; qu'il ne restoit personne dans le fauxbourg de *Compochin*, dont les habitans s'étoient retirés dans la Ville, & que de tous les lieux voisins on y avoit porté quantité de marchandises (21).

Informations qu'on reçoit d'un Negre.

Le Roi de Johor députe à la Flotte.

Le lendemain, deux pyrogues de Johor, qui en étoient parties depuis cinq jours, se présenterent à l'Amiral. Elles étoient commandées par le Sabandar de Sincapur, qui se nommoit *Seri Raja Nugara*. Dans l'entretien qu'il eut avec Matelief, il lui dit que le Roi son maître ayant appris qu'on avoit vû arriver devant Malaca une Flotte qu'on croyoit Hollandoise, l'envoyoit pour s'informer de la verité ; qu'il avoit rencontré, dans sa route, la chaloupe que l'Amiral avoit dépêchée à Johor ; qu'aussi-tôt que le Roi la verroit paroître, on pouvoit compter qu'il partiroit avec vingt fustes & trente galeres pour venir joindre la Flotte (22), & que pour hâter cette heureuse jonction par son rapport, il alloit retourner vers ce Prince avec ses deux pyrogues. Il confirma aussi ce qu'on avoit appris de l'armade & des desseins du Viceroi, qui la commandoit en personne (23).

Renfort qui arrive aux assiégés.

Dans le même tems, deux barques, chargées d'Indiens, ayant passé au Sud des batteries entrerent dans la place à la vûe des Hollandois. Elles furent suivies le soir de deux autres, qui ne passerent pas moins heureusement. Les assiegés en firent éclater leur joie. Ces petits bâtimens revenoient de Pahan, où ils avoient été envoyés avec des Ambassadeurs, pour faire relâcher l'équipage d'un Vaisseau Portugais qui avoit peri sur cette côte. Les prisonniers revenoient libres, au nombre de quatre-vingt-dix Blancs & de cent Négres. Ainsi ce renfort, que les habitans regarderent comme envoyé du ciel, augmentoit du double les Portugais de la garnison (24).

Le Roi de Johor joint la Flotte Hollandoise.

La chaloupe que les Hollandois avoient envoyée à Johor revint le 13, avec l'agréable nouvelle du départ du Roi, qui devoit amener dans quatre jours

(21) Page 209. (22) Page 210. (23) *Ibid.* (24) Page 211.

toutes les forces qu'il avoit pû raſſembler. On remit à l'Amiral une lettre de ce Prince, qui avoit été traduite par les Hollandois établis dans ſa capitale (25). Elle confirmoit de ſi belles promeſſes. En effet, on vit paroître, le 17, les galeres & les fuſtes de Johor, montées d'environ trois cens hommes, la plupart Eſclaves, & commandées par *Raja Zabrang*, nom déja cher aux Hollandois par d'anciens ſervices que ce Général avoit rendus à leur Nation. Le Roi étoit auſſi ſur ſa Flotte. Mais l'Auteur du Journal s'arrête ici à quelques éclairciſſemens, qu'il croit néceſſaires pour faire entendre la ſuite de ſon récit. C. Matelief. 1606.

Le feu Roi de Johor étoit un Prince belliqueux, qui avoit fait ſouvent la guerre aux Portugais. Il avoit laiſſé quatre fils, dont l'aîné, qui ſe nommoit *Jan de Patuan* (26), occupoit le trône des Malais; homme de peu d'eſprit, dont les uniques occupations étoient de dormir juſqu'à midi, de manger en ſortant du lit, de ſe baigner, & de boire le reſte du jour juſqu'à s'enyvrer. Il ſe repoſoit de tous ſes devoirs ſur le Raja Zabrang, ſans vouloir prêter l'oreille à ce qu'il croyoit capable de lui cauſer de l'inquiétude. Lui propoſoit-on quelqu'affaire ? il feignoit de ne pas entendre. On lui demandoit trois & quatre fois quelle étoit ſa volonté, ſans pouvoir vaincre l'obſtination qu'il avoit à ne rien répondre. Le Prince, ſecond fils du même pere, mais d'une autre femme, ſe nommoit *Raja-Siacai*, c'eſt-à-dire, Prince de *Siacai*, qui eſt un fief relevant de la Couronne. Il avoit épouſé une fille de la Reine de Patane; mais ſes qualités naturelles répondant mal à ſa naiſſance, il réſidoit continuellement à Siacai, & ne venoit preſque jamais à Johor. Caractere de ce Monarque & de ſes Princes ſes freres. Second Prince.

Le troiſiéme Prince de la Maiſon royale de Johor étoit le *Raja Zabrang*, dont le nom ſignifie, *Roi de l'autre côté*, parce qu'il faiſoit ſa réſidence & qu'il exerçoit l'adminiſtration du côté de la riviere qui eſt vis-à-vis de *Batuſabar* ou *Batuſawar*, Ville conſidérable où il avoit une Fortereſſe & des Sujets, quoiqu'il relevât de *Jan de Patuan*. Il étoit âgé d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, le teint preſque blanc. Ses qualités dominantes étoient la diſcretion, la douceur, la patience, l'activité, & ſur-tout cette Troiſiéme Prince.

(25) L'Auteur du Journal la rapporte, comme un titre d'honneur pour les Hollandois : » Le Roi de Johor ſalue l'Amiral & lui » ſouhaite un bon ſuccès dans ſes entrepri- » ſes. Vous, Sieur Amiral, qui avez été en- » voyé par le Roi de Hollande pour combat- » tre nos ennemis & les vôtres; puiſſiez-vous, » ainſi qu'il arrivera infailliblement, faire » voler votre réputation dans tout l'Univers, » ſelon que vous le méritez, pour n'avoir » pas craint de venir de ſi loin avec vos » compatriotes vous oppoſer à la tyrannie » que les Portugais exercent dans ces pays, » de même que vous vous y êtes oppoſés » dans le vôtre. Je me tiens heureux d'avoir » vû Louis Iſaacſz & Hans van Hagen, que » vous m'avez envoyé pour me donner avis » de votre arrivée devant Malaca; d'avoir » vû ceux qui ſont venus pour nous délivrer » de l'eſclavage où les Portugais veulent » nous réduire. Je tâcherai de reconnoître » le ſervice que votre Roi veut bien me ren- » dre, ſans que je l'aie mérité. Il n'y a point » de Roi ſur la terre qui pût me rendre les » ſervices que le vôtre m'a déja rendus. Je » vous envoie *Tntſe-amar* & *Tntſe-camar* » pour vous avertir que j'irai vous joindre. » Je fais raſſembler mes rameurs; dès qu'ils » ſeront venus, je ne differerai point à par- » tir. Si j'avois deux galeres prêtes, je m'y » embarquerois dès ce moment. Son Excel- » lence m'a fait tant d'honneur, que je n'en » puis jamais aſſez marquer ma reconnoiſ- » ſance. Enfin je vous ſuis tellement obligé » & à tous ceux qui ſont venus pour nous » affranchir, que je crains de ne pouvoir » vous récompenſer d'un ſi grand ſervice, » n'étant Roi que d'un peuple qui eſt bien » pauvre.

(26) Il paroît que c'eſt un titre plutôt qu'un nom propre.

C. MATELIEF. 1606.

prévoyance qui fait pénétrer dans l'avenir & pourvoir à tous les évenemens. Il auroit été capable des plus grandes affaires ſi ſon pouvoir eut répondu à ſes lumiéres. En un mot, il méritoit de porter la Couronne. On lui auroit vû de l'attention pour récompenſer les ſervices, & de la reconnoiſſance pour les ſecours qu'il recevoit des Hollandois. Son reſpect ne s'étoit jamais relâché pour ſon frere, qui de ſon côté marquoit pour lui beaucoup d'égards, quoiqu'il ne pût voir ſans jalouſie l'eſtime dont il étoit en poſſeſſion. Le quatriéme Prince, fils d'une troiſiéme femme du feu Roi, ſe nommoit *Raja-Laut*, c'eſt-à-dire, Roi de la mer. Tout ſon mérite conſiſtoit à prendre du tabac, à boire de l'arrack & à mâcher du betel. Il auroit mérité, ſuivant l'expreſſion du Journal, d'être précipité dans la mer dont on le nommoit Roi. L'yvrognegnerie, les plaiſirs des ſens & le meurtre, faiſoient tous ſes plaiſirs & ſon unique occupation. On auroit crû, dit encore l'Auteur, que c'étoient trois ſciences qu'il avoit appriſes pour les profeſſer (27). Les courtiſans ſe formant preſque toujours ſur leurs Princes, la Cour de Raja-Zabrang étoit fort différente de celle des trois autres.

Quatriéme Prince de Johor.

L'Amiral ſe rend ſur la Flotte du Roi de Johor.

Matelief ſe mit dans la chaloupe pour aller au-devant du Roi de Johor, & le fit ſaluer de pluſieurs décharges de ſon artillerie. Raja-Zabrang, qui faiſoit les honneurs au nom de ſon frere, reçut fort civilement les Hollandois & fit préſent à l'Amiral d'un poignard orné de quelques pierreries. On parla du ſiége. L'Amiral voulut ſçavoir quel fond il pouvoit faire ſur le ſecours du Roi. Mais au lieu d'une réponſe poſitive, ce Prince répeta pluſieurs fois qu'il étoit un Roi pauvre; qu'il feroit tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir, & qu'il ne ſçavoit pas préciſément ce que ſon frere pourroit faire. Il ajouta qu'il n'avoit pas eu d'autre raiſon que ſa pauvreté pour demander du ſecours au Roi de Hollande; & que s'il eût été aſſez puiſſant pour combattre les Portugais, il n'auroit pas eu beſoin d'implorer l'aſſiſtance d'autrui. L'Amiral ceſſa de le preſſer, & ſe réduiſit à parler des conditions. Chacun ſe défendit d'abord de faire les premieres ouvertures. Enfin Matelief, comme forcé de s'expliquer, demanda que la Ville demeurât aux Hollandois, pour y établir leur Commerce & la fortifier, ſous l'autorité d'un Gouverneur & ſous la garde d'une bonne garniſon. Il offrit d'ailleurs de laiſſer au Roi tout le reſte du pays, à condition qu'on ſe prêteroit des ſecours mutuels (28).

Leur conférence.

Le Roi répondit que s'il ne devoit pas demeurer maître de la Ville, il lui importoit peu qu'elle fût enlevée aux Portugais; qu'à l'égard du pays voiſin il en faiſoit peu de cas, parce qu'il avoit vingt fois plus de terres que ſes Sujets n'en pouvoient occuper: que la propoſition qu'on lui faiſoit n'étoit pas digne d'une Nation qui étoit venue pour le ſecourir; que l'unique avantage qu'il en pouvoit eſperer ſeroit peut-être d'avoir de bons voiſins, au lieu qu'il en avoit de mauvais; expérience qui dépendoit de l'avenir, puiſque les Hollandois pouvoient n'être pas tels qu'ils paroiſſoient, & reſſembler même aux Portugais, à la parole deſquels on ne pouvoit prendre aucune confiance: qu'il s'étoit flatté mal-à-propos qu'on venoit à ſon ſecours, puiſqu'on exigeoit qu'il aſſiſtât lui-même des Etrangers pour leur livrer ſon pays; c'eſt-à-

(27) Pag. 215 & précédentes.

(28) Page 216. Ces ſecours devoient être défenſifs contre tous ennemis, & offenſifs contre les Portugais & les Eſpagnols.

dire, pour lui donner des maîtres moins connus que ceux qu'il avoit déja ; sans autre espérance pour lui que le hazard de se procurer de meilleurs voisins : qu'il laissoit à juger aux Hollandois mêmes si cette proposition étoit juste, lorsqu'ils faisoient profession de ne vouloir pas usurper le bien d'autrui, & que se plaignant sans cesse de l'injustice des Portugais, ils n'avoient pas d'autre raison pour leur faire la guerre. C. Matelief. 1606.

L'Amiral, surpris de trouver tant de subtilité dans un Prince ennemi de toute sorte d'application, lui demanda quel seroit donc le fruit que les Hollandois pourroient tirer de cette guerre, après avoir fait tant de dépenses pour le secourir. » Je vous donnerai, repliqua le Roi, une place pour y bâtir une » maison. Le Commerce vous sera libre, & vous serez affranchis des droits » & des impôts «. Matelief s'efforça de lui prouver que cet affranchissement de droits étoit une faveur médiocre, parce qu'on apportoit très-peu de marchandises dans son pays ; qu'à l'égard d'une place pour bâtir une maison, c'étoit un présent qu'il pouvoit faire à ses ennemis mêmes, s'il en avoit de Marchands, parce qu'il en partageoit toujours les avantages : que les Rois de Bantam, d'Achin & de Ternate, dans les Etats desquels il y avoit beaucoup plus de profit à tirer du Commerce, avoient accordé aux Hollandois des places & des maisons sans avoir reçu d'eux aucun service ; & qu'au reste il ne demandoit rien qui appartînt aux Rois de Johor, puisqu'ils n'avoient pas bâti la Ville de Malaca & qu'elle étoit l'ouvrage des Portugais : qu'on ne leur demandoit que le terrain, le reste n'étant pas leur bien & ne leur ayant rien couté (29).

Demande frivole du Roi de Johor.

Cette conférence dura long-tems, avec la même chaleur. Enfin le Roi désespérant de se faire ceder la Ville, consentit à la laisser aux Hollandois ; mais il ajouta qu'il y vouloit mettre une condition. L'Amiral promit sur le champ de l'accorder, pour peu qu'elle fût raisonnable & qu'elle dépendît de lui. Sur cette promesse, le Roi tira Matelief à part avec l'Interprête, & demanda que la Flotte Hollandoise accompagnât la sienne à Achin, pour en chasser le Roi. L'Amiral lui répondit que les Hollandois étant en paix avec le Roi d'Achin, cette demande blessoit la raison & l'équité ; mais que si le Roi d'Achin lui déclaroit la guerre, les Hollandois s'engageroient volontiers à l'assister de tout leur pouvoir, après avoir fait néanmoins tous leurs efforts pour rétablir la paix entre les deux Etats. On s'en tint à ces termes, & l'on dressa un Traité qui fut signé le 17 de Mai à bord de l'Amiral (30). Après la

Conclusion du Traité.

(29) Pages 215 & suivantes.

(30) Quoiqu'il soit devenu inutile par l'évenement, on ne peut se dispenser de lui donner place ici, pour faire connoître quel étoit alors l'esprit des Hollandois. On y verra que leur établissement de Batavia n'a été que leur pis-aller, après avoir manqué un autre plan.

1. Promet le sieur Amiral, au nom de Leurs Nobles Puissances les Seigneurs Etats Généraux des Provinces Unies, *sur la requête du Roi*, de lui aider à prendre la Ville de Malaca sur les Portugais leurs ennemis communs, chacun employant ses forces pour les en chasser ; & lorsque la Ville sera prise, elle sera & demeurera en propriété aux Seigneurs Etats Généraux, à perpétuité, dans l'état où elle se trouve, avec murs & remparts, libre & franche de toutes charges, sans reconnoître aucun autre Souverain, ledit Roi la cédant par ces Présentes pour récompense de services & de frais de guerre. Tout le pays qui l'environne & sera reconquis, sera & demeurera sous la domination dudit Roi, à condition que lesdits Seigneurs Etats, ou le Capitaine établi de leur part dans la Ville, voulant la faire fortifier plus qu'elle n'est, pourront prendre autant de terrain qu'il en faudra pour l'exécution de leur projet.

C. Matelief. 1606.

conclusion, le Roi demanda que tout étant déja brûlé & désolé autour de la Ville, on lui promît, aussi-tôt qu'elle seroit prise, un lieu dans l'enceinte des murailles pour s'y loger avec ses principaux Officiers. Il prétendoit aussi demeurer maître du Fort. L'Amiral lui dit que jamais il ne lui refuseroit rien qui pût être accordé ; mais qu'il le prioit de considerer que ce qu'il desiroit à l'égard du Fort ne pouvoit manquer de devenir un sujet de trouble & de désordre, où il prévoyoit trop de désavantage pour les Hollandois. A l'égard du logement, il s'engagea sans difficulté à faire préparer une maison capable de loger seize ou dix-sept personnes, où le Roi seroit reçu lorsqu'il lui plairoit d'y venir, jusqu'à ce que le fauxbourg de Campochin fût rebâti. Au reste, les Hollandois consentirent que le Roi levât des droits & des impôts sur les personnes des autres Nations qui seroient habituées hors des murs. Ils jugerent que la franchise ne regardant que les habitans de la Ville, ce motif y attireroit quantité d'Etrangers, qui trouveroient un si grand avantage à s'y établir ; & comptant d'ailleurs qu'on y ameneroit des colonies de Hollande, ils se flattoient non-seulement d'y être bien-tôt en état de se défendre sans le secours du Roi de Johor (31), mais d'y avoir assez de matelots pour les employer de toutes parts au Commerce (32).

2. Lesdits Seigneurs Etats pourront prendre dans tout le pays de l'obéissance du Roi autant de bois qu'il en sera besoin pour l'entretien de la Ville & pour la construction des Vaisseaux.

3. Tous les vassaux desdits Seigneurs pourront décharger leurs effets dans la Ville, & y faire venir leurs Vaisseaux, de quelque part que ce soit, sans que le Roi ait rien à dire ou à prétendre, soit de droits d'entrée & de sortie ou autrement.

4. Le Roi ne pourra permettre qu'aucuns Hollandois ou Européens, maintenant vivans ou leur posterité, trafiquent dans ses Etats, s'ils n'en ont permission du Gouverneur de Malaca ; & ceux qui oseroient s'y ingérer sans cette permission seront poursuivis & traités en ennemis.

5. Il sera permis au Roi de rebâtir & repeupler le fauxbourg de *Campochin*, qui vient d'être brûlé, en y demeurant le maître & gouvernant les habitans à son gré. Il y pourra faire sa résidence. Il le pourra fortifier, & lesdits Seigneurs de l'aider pour cela de leur conseil.

6. La Ville étant prise, tout le canon qui se trouvera dans les murs demeurera au Roi, qui à l'instant en pourra faire enlever la moitié ; & l'autre moitié restera dans la Place pour sa défense, jusqu'à ce qu'il y ait été pourvu par lesdits Seigneurs Etats.

7. Tout ce qui sera trouvé dans la Ville, soit marchandises, argent, denrées, &c. demeurera pour une moitié aux Sujets desdits Seigneurs, servant sur la Flotte, & l'autre moitié demeurera au Roi.

8. Les marchandises qui n'appartiendront pas aux Sujets desdits Seigneurs seront déchargées dans le fauxbourg, ou ailleurs dans les pays du Roi, & les vassaux desdits Seigneurs Etats auront la liberté d'aller les y acheter comme les autres & de les porter dans la Ville.

9. On s'assistera mutuellement dans toutes les entreprises que les uns ou les autres feront contre les Portugais & les Espagnols. Si l'une des deux parties veut faire la guerre à d'autres ennemis, l'autre partie ne sera tenue de l'assister que défensivement.

10. Aucune des deux Parties ne fera la paix avec le Roi d'Espagne que du consentement de l'autre.

11. Si quelqu'un cause du scandale pour fait de Religion, il en sera fait plainte à son Souverain, qui l'en fera punir, tant d'un côté que de l'autre.

12. Si quelqu'un d'un côté a quelques prétentions contre ceux de l'autre, soit dettes exigibles ou autrement, le demandeur sera tenu de faire appeller le défendeur devant son Juge naturel.

13. Si quelque Hollandois qui auroit commis un crime, ou autrement malversé, va se réfugier auprès du Roi de Johor ou de ses Sujets ; & si quelqu'un des Sujets du Roi se réfugie chez les Hollandois, on sera tenu de part & d'autre de livrer les fugitifs.

(31) Pages 222 & 223.

(32) Page 223.

C. Matelief. 1606.

On ne s'occupa plus que des préparatifs de la deſcente. Le ſoir du 18 Mai, l'Amiral fit mettre à terre ſept cens hommes, qui trouverent ſur le rivage un corps de quatre cens ſoldats, Négres & Portugais, aſſez bien armés, mais en ſi mauvais ordre qu'ils n'oſerent tenir ferme un moment. Les Hollandois les pouſſerent juſqu'au fauxbourg, où l'Amiral s'étoit perſuadé fauſſement qu'il n'y avoit qu'une paliſſade, quoiqu'il fût environné d'une muraille de *Taipa ;* c'eſt à-dire, d'un mélange de terre & de petites pierres broyées enſemble, enduit de chaux par dehors, & d'une épaiſſeur que les boulets de demi-calibre ne pouvoient percer. L'Ennemi ſe retira derriere ce mur, & les Hollandois firent un retranchement à cent cinquante pas, où ils dreſſerent une batterie de deux piéces de campagne qui enfiloient la porte. Ils l'avancerent enſuite de quatre-vingt pas. Mais, la nuit ſuivante, ils perdirent ſix hommes & n'eurent pas moins de trente-trois bleſſés. S'ils euſſent mieux connu les chemins, ils auroient pû enlever tout ce qu'il y avoit de gens armés dans le fauxbourg ; car ils s'apperçurent le lendemain que dans quelques endroits les bréches du mur n'étoient bouchées que de planches. Auſſi les Portugais profiterent-ils des ténebres pour ſe retirer dans la Ville, après avoir brûlé le fauxbourg (33).

Deſcente des Hollandois devant Malaca.

L'Amiral étant deſcendu le jour ſuivant, pour reconnoître la Place & viſiter les travaux, fut ſurpris de trouver une groſſe riviere, qu'il étoit impoſſible de paſſer. D'un autre côté la Ville lui parut ſi forte, les murailles en ſi bon état & ſi bien flanquées de tours, qu'il ſembloit que ſans faire d'autre réſiſtance, les aſſiégés n'avoient qu'à tenir leurs portes fermées & tirer quelques coups de mouſquet du rempart. Cette viſite lui fit beaucoup rabattre du récit des Malais & de ſes propres eſperances. De ſept cens hommes qu'il avoit débarqués, il en falloit renvoyer à bord cent cinquante, que leurs bleſſures ou d'autres incommodités avoient déja mis hors de ſervice. La chaleur étoit extraordinaire. On ne pouvoit faire aucun fond ſur le travail des Malais, qui ſe croyoient morts au bruit d'un coup de mouſquet, & qu'il étoit enſuite impoſſible de faire marcher. L'attente de l'Armade, qui ſe joignoit à toutes ces difficultés, & le danger qu'il y auroit eu pour la Flotte à l'affoiblir davantage, firent regretter à Matelief d'avoir trop précipité ſon entrepriſe. Mais l'honneur du nom Hollandois y étant engagé, il fit dreſſer une batterie à la portée du mouſquet de la Ville, moins pour battre en bréche, que pour démonter les batteries ennemies & ruiner des maiſons. Le mur paroiſſoit à l'épreuve de ſes piéces ; & quand elles auroient pû l'entamer, on auroit rencontré la riviere, qui eſt fort rapide, & qui n'ayant pas moins de deux cens pieds de large formoit une barriere impénétrable depuis que les ennemis avoient rompu le pont (34). On ne laiſſa pas de pouſſer les travaux & d'avancer beaucoup pendant la nuit. Les Malais commencerent alors à rendre quelque ſervice. Cependant ils prenoient la fuite à la vûe des armes à feu ; & l'on ne pouvoit pas même obtenir d'eux de les garder, tandis que les Hollandois s'employoient au travail.

Difficultés qui diminuent les eſperances de l'Amiral.

Il démonte ſes batteries de la Ville.

Lâcheté des Malais.

On planta ſur la batterie deux piéces de canon de demi-calibre & deux autres piéces de dix-ſept livres de balle, qui démonterent ceux de la Ville. Matelief, encouragé par ce ſuccès, propoſa au Raja Zabrang, qui avoit pris

(33) Page 225. (34) *Ibid.* & p. 226, 227.

C. MATELIEF. 1606.

poſte près de lui hors de la porte du fauxbourg, de diviſer ſes Malais en trois troupes, pour les joindre à trois corps de Hollandois qui étoient commandés par trois différens Capitaines. Son eſperance étoit de les animer, par l'exemple, à la garde & au travail, & de tenir les retranchemens & les redoutes continuellement garnis. Mais, à la moindre allarme, ces foibles Indiens s'enfuyoient dans le dernier déſordre, en criant de toutes leurs forces, *les Portugais ſont ſortis*. On n'en auroit pas engagé vingt à ſe tenir dans un corps-de-garde, s'ils n'euſſent eu avec eux quelques Hollandois pour les raſſurer. Lorſqu'il étoit queſtion de piller les fauxbourgs, de porter le butin dans leurs pyrogues, de détruire & de brûler des maiſons pour en prendre les cloux & le fer, il ne manquoit rien à leur ardeur. Elle alloit toujours au-delà des bornes, & l'Amiral, qui vouloit quelquefois l'arrêter, crioit en vain pour ſe faire obéir. Il en fit des plaintes à leur Roi, qui ne faiſant pas mieux reſpecter ſes ordres, permit enfin qu'on les battît. Mais cette méthode acheva de les rebuter. Tantôt on avoit frappé un *Orankaie*, tantôt un *Orambaie*, tantôt ceux qui n'avoient commis aucune faute. Les plus coupables avoient toujours été maltraités ſans raiſon. D'ailleurs le Roi étoit logé à un quart de lieue de la Ville; & ſi l'on avoit beſoin de lui parler, on le trouvoit toujours livré au ſommeil ou à la débauche. Un jour que l'Amiral lui renouvelloit ſes plaintes, le *Bendahara*, un des principaux Officiers de la Cour, eut la hardieſſe de répondre que les Hollandois avoient bien pris Ternate & Amboine ſans le ſecours des habitans; qu'ils pouvoient prendre Malaca de même, & que pour lui il n'étoit pas venu pour ſe battre, mais pour être ſpectateur du combat (35).

Les Hollandois en tirent peu de ſervice.

Reproche extravagant qu'ils en reçoivent.

L'Amiral entreprend d'affamer la Place.

Les travaux ne laiſſoient pas de continuer. Mais l'Amiral perdant l'eſpérance de réuſſir par la force, entreprit d'affamer la Ville. Il fit jetter, avec beaucoup de peine, un pont ſur la riviere, par le moyen duquel il s'empara d'un bon poſte, que l'Auteur nomme *le Cloître*, où il fit tranſporter quelques piéces d'artillerie. Il poſa des corps-de-garde à toutes les avenues, pour empêcher que les habitans ne puſſent tirer leur ſubſiſtance des dehors. Il entreprit même de faire jetter un autre pont, depuis le Cloître juſqu'au rivage, qui en étoit à la portée du mouſquet. Cet eſpace étoit un marais bourbeux & rempli de pins, entre leſquels il y avoit peu de diſtance. L'ouvrage fut achevé heureuſement. Il fit élever un Fort derriere les arbres, où il fit conduire auſſi du canon, dans la vûe d'y tenir des munitions raſſemblées, parce qu'il étoit trop pénible d'en faire venir chaque jour de l'autre côté de la riviere. Ce Fort n'étoit que de terre & de bois, mais il étoit bien flanqué. Le Roi de Johor y fit travailler ſes Eſclaves, & ne balança point à s'y loger, parce qu'il y étoit à couvert de toutes ſortes de coups (36).

Les vivres deviennent cher à Malaca.

Lorſque les aſſiégés ſe trouverent ſi reſſerrés, on apprit bien-tôt que le riz étoit devenu beaucoup plus cher dans la Place. Cette nouvelle fit prendre la réſolution, non-ſeulement de ne plus faire de priſonniers, mais de repouſſer dans la Ville ceux qu'on en verroit ſortir, ou de tuer ceux qui s'obſtineroient à la vouloir quitter. Le Roi donna ordre aux Orankaies d'exécuter cette réſolution. Raja-Zabrang, plus pénétrant que lui, conçut que les Malais, à qui l'on ne donnoit aucune ſolde & dont le butin ne conſiſtoit qu'en Eſclaves, exécuteroient mal des ordres ſi contraires à leurs interêts.

(35) Page 331 & précédentes. (36) Page 334.

En

En effet, ils continuerent de prendre ou de recevoir tous les habitans qui oſerent ſe montrer. L'Amiral en fit inutilement des plaintes. Le Roi ne lui répondoit que par un profond ſilence. Cependant le Gouverneur Furtado faiſoit ouvrir chaque jour une de ſes portes, pour faire enterrer ſes morts hors de la Place; & pendant la baſſe marée, ſes gens pêchoient le long des murailles, ſans que l'Amiral pût les empêcher. On ne manquoit pas de tirer ſur les pêcheurs & d'en tuer quelques-uns; mais la crainte de la mort n'étoit pas capable d'arrêter les autres. Ils ſe mettoient dans l'eau juſqu'à la ceinture, & la faim leur faiſoit oublier le danger (37). Les pyrogues de Johor, qui auroient pû réprimer cette hardieſſe, s'écartoient lorſqu'elles étoient appellées, ou feignoient de ne pas appercevoir ceux qu'elles vouloient épargner. Matelief, pour remédier à ce déſordre, & pour ſatisfaire l'ardeur de ſes gens, que l'eau empêchoit de conduire les tranchées dans la terre, s'aviſa de faire la nuit ſes approches avec des tranchées de bois. Le Gouverneur, qui s'en apperçut, craignit qu'on ne prît enfin le parti de battre en bréche & d'en venir à l'aſſaut. Il auroit eu beſoin de monde, & cette raiſon lui fit fermer ſes portes. Les approches ne ſe firent pas ſans peine (38). On travailloit toute la nuit; mais dès la pointe du jour les ennemis, qui avoient des batteries ſur les baſtions de *S. Domingo*, de *Madre de Dios*, de *S. Jago* & dans le Cimetiere du Cloître de S. Paul, tiroient dès la pointe du jour ſur les travailleurs. Ainſi quand l'eſpace d'une nuit n'avoit pas ſuffi pour mettre les travaux à couvert du canon, il falloit les abandonner au jour. Le premier retranchement fut nommé le *Pot à feu*, parce que la nuit qu'on y travailloit, deux cens habitans firent une ſortie & jetterent des pots à feu ſur les ouvriers. Mais ils furent repouſſés avec perte; & les Hollandois, qui avoient été ſurpris, eurent l'obligation de ce ſuccès à leurs paliſſades garnies de pointes de cloux, qui empêcherent l'ennemi de ſe couler le long de l'eau. Un avantage qu'on avoit dans la Ville, c'eſt que du Cloître de S. Paul on pouvoit voir juſqu'au fond des tranchées. Les Hollandois étoient obligés de ſe couvrir par des blindes. Ils dreſſerent, ſur le bord de la mer, une batterie qui abbattit bien-tôt le baſtion des *onze mille Vierges*, & qui leur donna moyen de pouſſer la tranchée juſqu'au corps de la Place. Cependant ils demeurerent encore expoſés au canon du Cloître de S. Paul, qui leur tuoit toujours quelques hommes & qui favoriſoit les ſorties. L'Amiral fit faire d'autres batteries, & divers retranchemens pour la garde des munitions. Mais il étoit quelquefois arrêté par la crainte que l'Armade ne vînt le ſurprendre dans la baſſe marée, & que les chaloupes ne puſſent s'approcher du rivage pour recevoir le canon (39). Les maladies devinrent un autre obſtacle, qui augmenta ſon inquiétude. Ses troupes eſſuyoient une fatigue exceſſive. Elles paſſoient de deux nuits l'une à la tranchée, où l'eau les incommodoit beaucoup, parce qu'il pleuvoit continuellement. La plûpart couchoient à l'air, ſi tourmentés des moucherons qu'à peine conſervoient-ils la figure humaine. Ils mangeoient beaucoup de fruits. Ils buvoient beaucoup d'arrack. L'yvrognerie fut pouſſée ſi loin, que l'Amiral ne viſitoit jamais un poſte, ſans être obligé de relever quantité de gens yvres; & ceux qu'il mettoit à leur place tomboient bien-tôt dans le même état. En vain

C. Matelief, 1606.

A quoi la faim réduit les habitans.

Sorties des aſſiégés.

Fatigues & maladies des Hollandois.

Excès de leur yvrognerie.

(37) Page 335. (38) *Ibid.* & p. 236. (39) *Ibid.* & p. 237.

C. Matelief. 1606.

faiſoit-il viſiter les pyrogues. Elles trouvoient le moyen d'apporter de l'arrack, qu'on ſe hâtoit de cacher dans les bois. Souvent il n'y avoit pas dix hommes qui euſſent la raiſon libre ; ſi les ennemis euſſent été informés de ce déſordre, ils auroient pu choiſir des occaſions certaines pour faire main-baſſe ſur tous les aſſiégeans. Mais le plus fâcheux effet de la fatigue & de l'intempérance fut la dyſſenterie, qui devint un mal commun & difficile à guérir (40).

Cependant l'arrivée de l'*Eraſme* & des *Provinces-Unies*, deux Vaiſſeaux qu'on attendoit depuis long-tems & qui joignirent la Flotte le 14 de Juin (41), ranima les eſperances de Matelief. Cent quarante-cinq hommes de ces deux bords prirent la place de ceux qui étoient trop affoiblis. On ne douta plus de l'heureux ſuccès du ſiége, ſi l'Armade ne paroiſſoit avec aſſez de forces pour le faire lever. Le 18, les ennemis firent une ſortie dans laquelle ils furent repouſſés. Mais ils tuerent un Hollandois yvre. Dans leur fureur, ils le perçerent de neuf coups mortels, & lui couperent la tête & les mains, qu'ils emporterent dans la Place.

Barbare action des aſſiégés.

Repréſailles des Hollandois.

Cette barbarie irrita d'autant plus les aſſiégeans, qu'un autre Hollandois ayant été tué proche des murs, les Portugais lui avoient coupé la tête & l'avoient portée au bout d'une lance dans toutes les rues ; après quoi ils l'avoient plantée au lieu le plus éminent de la Ville. Le Conſeil de guerre, pour appaiſer les troupes, qui demandoient hautement vengeance, ordonna qu'on pendît ſur le champ trois priſonniers Portugais qu'on avoit entre les mains. Mais cette exécution parut exceſſive à l'Amiral. Il prit le parti d'écrire à Furtado, qu'en faiſant des ſorties & ſe défendant avec courage, il avoit agi juſqu'alors en brave guerrier ; mais que de ſouffrir qu'on traitât brutalement des corps morts, c'étoit une licence odieuſe, qui bleſſoit l'humanité & la raiſon : que les aſſiégeans le ſommoient de leur livrer celui qui s'étoit rendu coupable de cet excès, ſans quoi ils étoient réſolus de faire pendre le lendemain un de leurs priſonniers Portugais ; & qu'après cela, s'il perſiſtoit encore dans ſon refus, on en feroit pendre deux autres : qu'au reſte il pouvoit s'aſſurer qu'il ne lui en prendroit pas bien d'avoir mis les têtes des Hollandois à prix & d'avoir promis quarante livres pour chacune (42). Furtado répondit à un priſonnier Chinois, qui fut envoyé dans la Ville avec cette lettre, qu'il n'avoit pas mis les têtes des Hollandois à prix ; qu'il s'embarraſſoit peu de leurs repréſailles, & que ſi l'Amiral vouloit faire pendre tous les priſonniers Portugais, il en étoit le maître. Sur cette réponſe, on fit tirer tous les priſonniers au ſort. Le malheur tomba ſur un nommé Dominique *Conſalvo*, qui fut pendu le même jour, à peu de diſtance de la Ville, après avoir obtenu quelques momens pour adreſſer ſes plaintes aux habitans & pour les exciter à la compaſſion. Mais il ne reçut d'eux que des injures pour réponſe (43).

Le reſte du mois & le commencement d'Août ſe paſſerent à faire jouer les batteries & à repouſſer les ſorties des aſſiégés. Quelquefois les Hollandois plongés dans l'yvreſſe auroient été fort maltraités, ſi l'Amiral s'avançant lui-même avec quelques gens d'élite n'eût ſuppléé à la foibleſſe de leur défenſe. Il ſe perſuadoit de jour en jour que ſi l'Armade ne venoit point interrompre

(40) Pages 238 & 240.
(41) *Ibid.* C'étoient les mêmes que Matelief avoit attendus au Cap-Verd.
(42) Page 241 & 242.
(43) *Ibidem.*

ſes progrès, la Ville ne pouvoit plus réſiſter long-tems. On apprit qu'un *ganton* de riz y valloit deux ducats, & qu'il y mouroit chaque jour trente-cinq ou quarante hommes. En effet, ceux qui en ſortoient librement & qui préféroient l'eſclavage à leur miſere, étoient pâles & défigurés. L'ordure & l'infection qui regnoient dans les murs, ne contribuoient pas moins à leur langueur que la faim. Furtado laiſſoit aux femmes la liberté de ſe retirer, pour ménager ſes vivres, & l'Amiral auroit ſouhaité de les faire rentrer dans la Place; mais priver les Malais du profit qu'ils eſperoient de leur vente, c'étoit les rebuter entiérement & renoncer à leur ſecours (44).

C. Matelief. 1606.

La Ville ſouffre beaucoup de la faim.

Cependant, ſur le récit même des priſonniers, il falloit compter que la Place étoit encore en état de ſe ſoutenir près d'un mois, & le nombre des malades ou des bleſſés augmentoit tous les jours parmi les aſſiégeans. On aſſembla un Conſeil général, où Matelief propoſa de choiſir entre trois expédiens: l'un, de battre en bréche pour donner l'aſſaut; le ſecond, d'abattre les retranchemens pour en faire de plus éloignés, & pour donner du repos aux troupes en attendant l'arrivée de l'Armade; le troiſiéme, de ſe rembarquer & d'aller au-devant de cette redoutable Flotte dont on étoit menacé depuis ſi long-tems, & dont l'attente cauſoit en effet plus d'embarras que toutes les réſiſtances des aſſiégés (45).

Délibération du Conſeil Hollandois.

La plus grande partie du Conſeil marqua de l'éloignement pour l'aſſaut, parce qu'on avoit à peine quatre cens hommes en état d'y être employés, & qu'on étoit encore incertain de pouvoir faire bréche. On conſideroit auſſi que la prudence ne permettoit pas de conſumer la poudre & les boulets, dont le beſoin pouvoit devenir plus important pour combattre l'Armade; ſans compter qu'on n'avoit que trop éprouvé qu'il y avoit peu de fond à faire ſur les Malais. On ne fut pas d'avis non plus de s'éloigner de la Ville, ni de ſe rembarquer ſans aucune certitude du départ de l'Armade. Enfin l'on ſe réduiſit à la réſolution de faire expliquer nettement le Roi ſur la quantité de troupes qu'il pouvoit fournir pour l'aſſaut (46).

Le même jour, on vit arriver de la Ville un transfuge, ſorti, diſoit-il, pour éviter les horreurs de la faim. Il racontoit que ſa femme avoit été tuée en chemin, d'un coup de mouſquet des aſſiégeans; qu'un parti de Portugais s'étant rendu dans deux pyrogues ſur la côte de Pulo Sambilan, s'y étoient ſaiſis d'une petite barque & de trois hommes que le Roi d'Achin envoyoit au Roi de Johor, pour lui donner avis que l'armade avoit fait deſcente dans l'Iſle de Sumatra & qu'elle y avoit pris un Fort; mais qu'elle en étoit partie depuis un mois ſur la nouvelle qu'elle avoit reçue du ſiége de Malaca, & que ſans cet incident il y avoit beaucoup d'apparence que les Portugais ſe ſeroient rendus maîtres d'Achin: que l'armade étoit compoſée de vingt voiles, & que les trois Meſſagers d'Achin étoient à Malaca dans la maiſon même de ſon Maître, où il leur avoit parlé. Ce recit parut ſuſpect à l'Amiral. Le transfuge fut mis à la torture, avec promeſſe de lui accorder la vie s'il avouoit la verité. Il réſiſta long-tems aux ſupplices; mais la douleur lui fit enfin confeſſer qu'il étoit venu pour obſerver l'état de la principale batterie des Hollandois; que les aſſiegés devoient ſe gliſſer à la faveur des broſſailles, dans l'eſpérance de forcer ce re-

Rapport d'un transfuge.

On emploie les ſupplices pour le faire parler.

(44) Page 245. (45) Page 246. (46) *Ibidem.*

C. Matelief. 1606.

tranchement, & de s'ouvrir un paſſage pour l'entrée des vivres; que tout ce qu'il avoit dit d'Achin & de l'armade étoit un artifice, pour cauſer de l'épouvante aux Malais & les forcer à la retraite: qu'il reſtoit peu de riz dans la place; & qu'on n'y eſperoit pas de voir arriver l'armade avant la petite mouſſon, c'eſt-à-dire, avant le mois d'Octobre (47).

Embarras de l'Amiral de la part du Roi & des Malais.

Dans le doute de la vérité, qui pouvoit encore être cachée par quelque ruſe, l'Amiral alla demander au Roi, ſuivant la reſolution du Conſeil, quel nombre de gens il pourroit fournir pour l'aſſaut. Ce Prince leur répondit qu'il donneroit juſqu'au dernier homme & qu'il marcheroit lui-même à leur tête. Cette vigueur auroit ſatisfait Matelief, s'il n'eut appris par une triſte expérience à compter peu ſur les promeſſes des Indiens. En effet, s'étant expliqué avec les Orankaies, il ſçut bientôt que leur ſecours ne pouvoit être que de cent Malais & de ſix cens eſclaves, & que pour former ce corps il faudroit laiſſer vuides la plupart des poſtes. Ils ne firent pas même difficulté de lui déclarer, qu'il s'abuſoit s'il attendoit d'eux beaucoup de ſervice. Un Orankaie l'aſſura nettement que s'il les faiſoit marcher à la tête des Hollandois, ils n'étoient propres qu'à les mettre en déſordre; & que s'il les plaçoit à la queue, ils prendroient infailliblement la fuite. L'Amiral étoit perſuadé que s'il pouvoit ouvrir la breche, mener quatre cens Hollandois à l'aſſaut, & faire ſeulement montre de ſept ou huit cens Malais qui paruſſent bien diſpoſés à les ſoutenir, on ne manqueroit pas d'emporter la Ville. Mais dans l'incertitude d'être ſoutenu, il n'auroit pas voulu employer inutilement trois ou quatre cens coups de canon à battre en breche. Il prit le parti de s'adreſſer encore au Roi, pour l'exciter par les plus puiſſans motifs de l'honneur & de l'intérêt. Il lui demanda s'il croyoit que ſes gens vouluſſent aller à l'aſſaut. Je crois qu'ils iront, lui répondit ce Prince, pourvu que ce ſoit avec les Hollandois. Allons, lui dit Matelief, les Hollandois feront la premiere attaque. Mais s'ils étoient repouſſés, peut-on compter que pendant qu'ils ſe remettront, les Malais veuillent ſe préſenter un moment? Le Roi ne fit aucune réponſe & laiſſa juger par ſon ſilence qu'il n'étoit ſûr de rien (48).

Arrivée de l'Armade.

L'Auteur du Journal épargne ici au Conſeil Hollandois la honte d'une cruelle irréſolution, en faiſant paſſer tout d'un coup l'attention du lecteur ſur l'armade, qui étoit beaucoup plus proche que les deux Partis ne ſe l'imaginoient (49). On étoit au 13 d'Aouſt. Le ſoir du même jour, une pyrogue dépêchée par le Capitaine du yacht Hollandois le *petit Soleil*, qui croiſoit ſous le Cap *Rachado*, vint donner avis à l'Amiral que les forces Portugaiſes n'avoient plus beſoin que d'environ deux jours pour arriver devant Malaca. Cette nouvelle finit les incertitudes. Elle demandoit d'autres vues & d'autres ſoins. Mais dans le premier mouvement de la ſurpriſe, les dangers de la précipitation n'étoient pas moins redoutables que ceux de la lenteur.

Meſure des Hollandois pour ſe diſpoſer à la recevoir.

Matelief fit tranſporter auſſi-tôt, ſur la Flotte, le canon qui étoit à *Compochin;* mais ne perdant pas de vûe les aſſiégeans, qui pouvoient l'incommoder pendant le travail, il diſtribua les troupes de cette batterie dans d'autres poſtes, d'où elles pouvoient empêcher les ſorties. Dès le 15 tout le bagage fut embarqué, & le canon qui ne put l'être le même jour demeura ſur le rivage, à la

(47) *Ibid.* & p. 247. (48) Pages 248 & 249. (49) Page 250.

portée de celui de la Ville, où il fut couvert de branches d'arbres & de feuillages, pour en dérober la vûe. Le 16, on decouvrit de la Flotte les premiers Vaiſſeaux de l'armade. Le Conſeil Géneral déſira que tout ce qui reſtoit à terre fût abandonné, & que l'Amiral retournât promptement à ſon bord. Cinq ou ſix jours auparavant il avoit fait la revûe de ſes gens, qui ſe trouvoient encore au nombre de douze cens hommes, mais entre leſquels on comptoit trente-deux bleſſés & cent ſoixante-deux malades. Il avoit fait conſtruire en même-tems, ſur le bord de la mer, un pont qu'il avoit fait avancer auſſi loin dans l'eau qu'on l'avoit pû. Cette précaution contribua beaucoup à la promptitude de l'embarquement (50). C. Matelief. 1606.

Tous les momens étoient d'une extrême importance; car à peine les équipages furent-ils à bord, que les ennemis comptant de les trouver encore en déſordre s'avancerent pour commencer l'attaque. Ils furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'étoient pas attendus. Leur Amiral eut ſix ou ſept hommes tués autour de lui, & l'on aſſura qu'il en avoit perdu cinquante-deux ſur ſon bord. Cette diſgrace lui fit remettre la partie au lendemain. L'armade étoit compoſée de ſeize grands galions, quatre galeres, une caravelle, & treize ou quatorze fuſtes. Après avoir de grand matin mis à la voile, elle s'approcha, ſur le midi, de la Flotte Hollandoiſe, & l'on commença ſur la brune à ſe canoner (51). Attaque du premier jour.

Le jour ſuivant, un des Vaiſſeaux Portugais aborda le *Naſſau* avant qu'il eut achevé de lever l'ancre. L'*Orange* & le *Midelbourg*, s'étant avancés pour le dégager, s'aborderent eux-mêmes. Le Vice-amiral des Portugais, qui s'en apperçut, ſe hâta d'accrocher le *Midelbourg*. Le galion de *Dom Enrique de Norinha* ayant abordé l'*Orange* en flanc, celui de *Dom Duarte de Guerra*, qui étoit le plus fort en équipage, l'aborda auſſi par l'avant, & le *Maurice* aborda ce dernier. On doit juger que dans cette ſituation le combat fut long & opiniâtre. La principale manœuvre des Portugais étoit de jetter des pots à feu, & celle des Hollandois de faire de continuelles décharges de leurs armes. Enfin le *Maurice* ayant mis le feu dans le gallion de *Guerra* trouva le moyen de ſe déborder. Le *Midelbourg* demeura malheureuſement accroché avec ce galion & celui du Vice amiral, qui ſe nommoit *Alvaro de Carvalho*, & tous trois furent brûlés. Mais la plus grande partie de l'équipage du *Midelbourg* ſe ſauva. Le Vice-amiral *Carvalho* s'étant jetté avec 40. ou 50. hommes dans la chaloupe de ce Vaiſſeau Hollandois, y fut tué avec tous ſes gens par les décharges de l'*Orange*, ſans que Matelief pût l'empêcher (52). L'action s'engage le lendemain. Combat terrible.

Dom Enrique de Norinha qui étoit demeuré au flanc de l'*Orange*, perdit deux pavillons qu'on lui enleva. L'Amiral Hollandois lui commanda d'amener & de ſe rendre. Il fit une réponſe que le bruit ne permit pas d'entendre. Mais lorſque l'Amiral eut jetté l'ancre, & tandis que ſe croyant ſûr de ſa priſe il ne penſoit qu'à la faire amarrer derriere ſon mât d'artimon pour la remor-

(50) Page 251.

(51) *Ibid.* On trouve dans une autre Relation de ce combat, que les Portugais avoient dix-huit galions depuis neuf cens juſqu'à ſix cens tonneaux; que leur Amiral ſe nommoit Dom Martin-Alfonſe de Caſtro, le plus jeune des fils de Dom Antonio de Caxcais; & qu'ils avoient ordre de brûler deux de leurs Vaiſſeaux pour en faire perdre un aux Hollandois.

(52) Page 252.

C. Matelief. 1606.

quer, elle ſe laiſſa deriver ſi heureuſement, que malgré les bordées du *Maurice* elle ſe dégagea des Hollandois. La marée étoit ſi rapide qu'il fut impoſſible à l'Amiral de lever l'ancre pour la ſuivre. Ainſi Norinha, tout deſemparé qu'il étoit, eut le bonheur de rejoindre le gros de l'armade (53).

Perte des deux Partis.

Il ne paroît pas qu'elle eut engagé d'autre action, puiſque l'Auteur du Journal peſant la perte des Hollandois ne compte que deux Vaiſſeaux brulés & vingt-quatre hommes de morts, avec un fort grand nombre de bleſſés; & que du côté de l'ennemi, il compte auſſi deux Vaiſſeaux conſumés par les flammes & quatre ou cinq cens hommes tués ou noyés, entre leſquels il nomme quantité d'Officiers & de Gentilshommes d'une haute diſtinction (54). Il ajoute que les Portugais avoient un grand avantage dans leurs galeres & leurs fuſtes, qui pouvoient être employés à toutes ſortes d'uſage pendant le calme & ſervir à dégager leurs autres Vaiſſeaux. Dans la derniere revûe, dit-il, que leur Amiral avoit faite de ſes troupes, il avoit trouvé trois mille ſept cens cinquante-quatre Blancs, & le double de matelots Indiens. Son deſſein étoit de ſe rendre maître d'Achin, du pays de Malaca, de Johor, de Pahan, de Patane, de Bantam & d'Amboine. Il y auroit trouvé peu d'obſtacles, ſi la néceſſité de ſe tenir en garde contre la Flotte Hollandoiſe n'eut d'abord arrêté ſes progrès, & ſi toutes les pertes que Matelief lui fit eſſuyer dans la ſuite ne l'euſſent affoibli juſqu'à le contraindre de rentrer dans ſes Ports. Les Hollandois ſe propoſoient de retourner au combat le lendemain de cette premiere action, & de tout mettre au hazard pour terminer promptement leur querelle. Mais ils eurent pendant pluſieurs jours le vent ſi contraire, que leurs Vaiſſeaux s'étant écartés les uns des autres, & ne pouvant ſe rallier au vent des ennemis, ils firent route vers Johor. L'armade prit la ſienne vers Malaca, qui profita ſeule du combat (55), par le bonheur qu'elle eut de ſe voir délivrée d'un long ſiége.

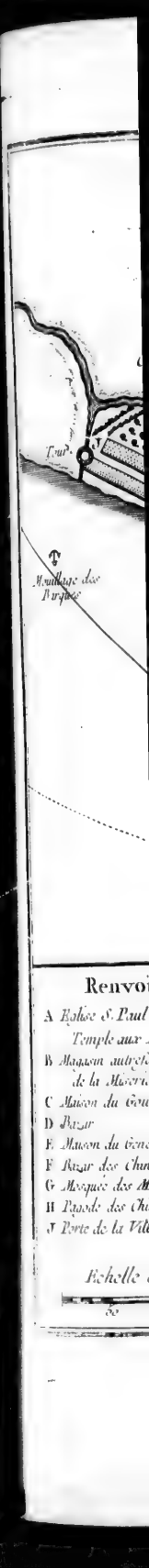
Suites du combat.

Deſcription de Malaca.

Sa ſituation, ſa grandeur & ſa force.

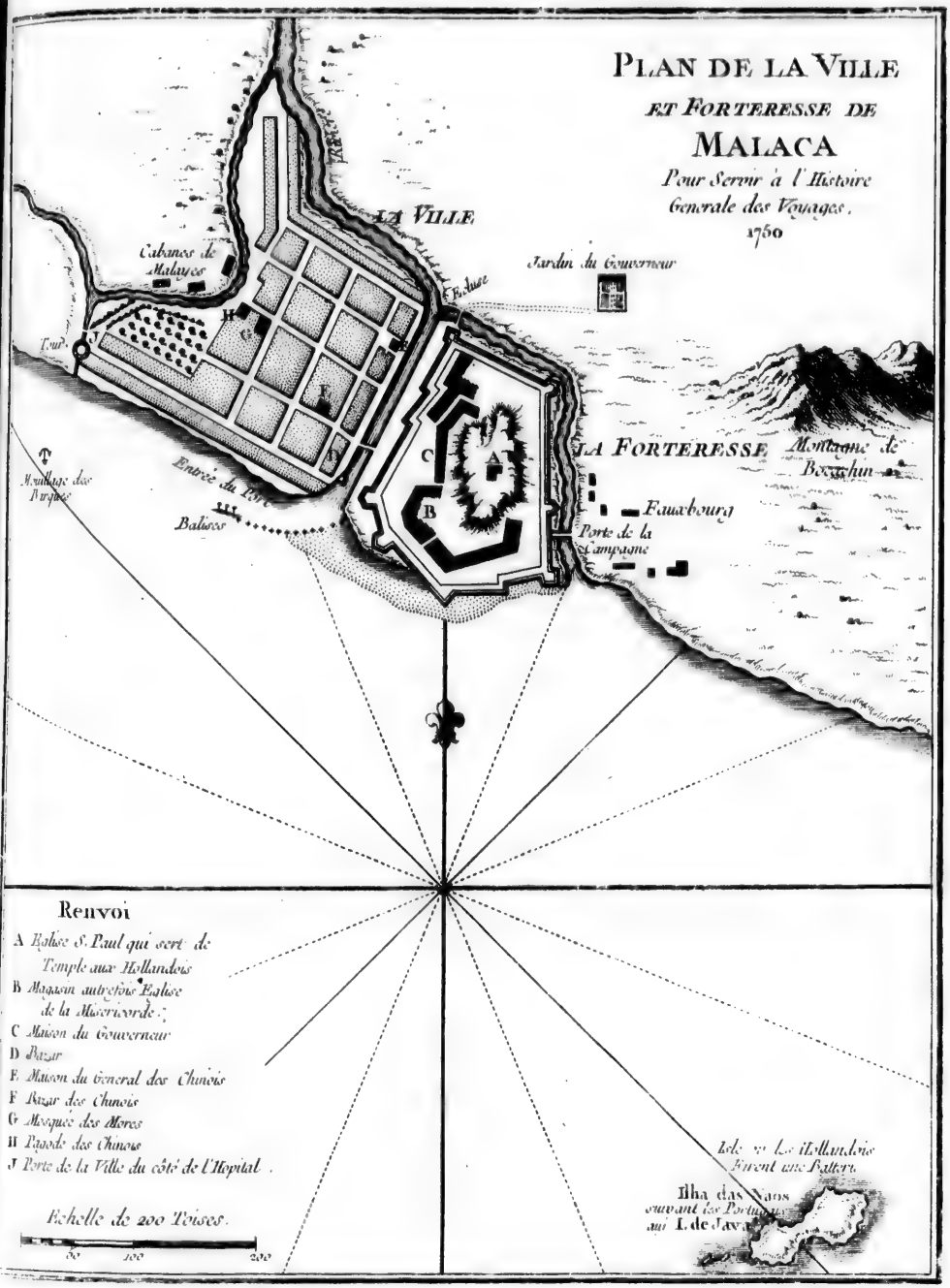
Cette Ville eſt ſituée ſur la côte qui porte le même nom, dans le Détroit que forme l'Iſle de Sumatra avec cette côte, à deux degrés & demi de latitude du Nord, dans une campagne raze où il n'y a qu'une ſeule hauteur, qui forme le milieu de la Ville, & dont la pente fait la Ville même, car il n'y a d'uni qu'un petit eſpace au Nord-Eſt (56). Une riviere, qui coule au Nord-Oueſt, baigne le pied de ſes murs. Sa largeur eſt d'environ cent pieds. L'eau y eſt douce en baſſe marée; mais le flux & le reflux y ſont rapides. Elle eſt traverſée par un pont de bois. Les terres ſont aſſez hautes au-delà. Du côté du Sud, elles ſont ſi marécageuſes, qu'un coup de bêche y fait rencontrer l'eau. Quelques endroits en ſont même couverts, ſur-tout dans les tems pluvieux, où preſque toute cette partie eſt inondée, à l'exception du rivage, qui demeure au-deſſus de l'eau, de la hauteur du genou. On voit, hors de la Ville, une eſpece d'étang, où l'on fait écouler les eaux de la campagne, & qu'on paſſe ſur un pont de pierre. Le circuit de Malaca eſt d'environ dix-huit cens pas. Vers la mer, elle eſt enfermée d'une forte muraille, d'environ cent toiſes de long. Du côté de la riviere, ſa longueur eſt à peu près la même; mais elle s'étend un peu plus du côté oriental, le long des terres. La muraille qui borde

(53) Page 253.
(54) Page 253 & 254.
(55) Page 256.
(56) Cette deſcription eſt à la page 285 du même Journal.



PLAN DE LA VILLE
ET FORTERESSE DE
MALACA

Pour Servir à l'Histoire Generale des Voyages.
1760



la riviere eſt auſſi très-forte. Le Nord-Eſt eſt flanqué d'un baſtion de pierre, qui ſe nomme *San Domingo*. Delà juſqu'à la mer, la muraille, qui eſt de Taypa, va juſqu'à une eſpece de baſtion rond qui eſt au Sud-Eſt, au bord même de la mer, & qu'on nomme *San Jago*. Du baſtion de San Domingo juſqu'à celui-ci, on rencontre deux boulevards; l'un de Taypa, nommé *San Antonio*, ou *Madre de Dios*, qui eſt à moitié chemin; l'autre, qui eſt quarré, & qui avoit été conſtruit depuis deux ou trois ans à chaux & à ſable, nommé *As onze mil virgines*. Il eſt entre Madre de Dios & San Jago. Dans le même intervalle eſt une eſtacade de pieux, haute de dix-huit pieds, à deux toiſes du rempart en dehors; & depuis Madre de Dios il y a un foſſé de peu de largeur. C. Matelief. 1606.

Au haut de la Ville, c'eſt-à-dire, preſqu'au milieu, on découvre le Collége des Jéſuites, nommé *St. Paul*, d'où la vûe s'étend ſur toute la Ville, qui l'environne; & d'où le canon peut battre toute la campagne autour de la Place. La montagne la plus voiſine offre un Couvent de Cordeliers qui ſe nomme *Madre de Dios*, où les petits canons ont peine à porter. Les autres montagnes ſont fort éloignées de la Ville. Du côté de la mer, le terrein eſt uni; & la baſſe marée laiſſe le rivage à ſec, dans l'eſpace d'environ deux portées de fuſil. Le fond y eſt de vaſe molle, qui ne permet pas d'y prendre terre, même en morte marée (57). Collége des Jéſuites. Couvent des Cordeliers.

Aſſez près de la Ville, ſe préſentent deux Iſles, l'une au Sud-Eſt, qui ſe nomme Ilha das Naos, à la portée du canon de la Ville, & l'autre au Sud-Oueſt, nommée *Ilha de Pedra*, où le canon ne ſçauroit porter. De la ſeconde, on tire de la pierre pour les bâtimens de la Ville. C'eſt entre ces deux Iſles que mouillent les caraques, les galions & tous les grands Navires, ſur quatre ou cinq braſſes d'eau, hors de la portée du canon de la place, mais à celle de l'Iſle de Naos. Les plus petits bâtimens mouillent dans la riviere; & ceux qui ſont un peu plus grands, entre l'iſle de Naos & la côte de Malaca, ou proche du rivage, parce que le fond y eſt ſi mou qu'il ne peut les incommoder. Deux Iſles voiſines de la Ville.

Pendant que l'Amiral Matelief étoit devant la Ville, on y comptoit environ douze mille ames, dont trois mille étoient capables de porter les armes; outre les Etrangers qui y abordoient inceſſamment. Les Hollandois en furent aſſurés par un Moine qu'ils firent priſonnier & qui avoit vû les Regiſtres des Egliſes. Il ajouta que dans la Ville & les Fauxbourgs on comptoit cinq paroiſſes; que la premiere, nommée Saint Thomas, à Campochin, au Nord-Oueſt de la Ville, contenoit deux mille ames; que celle qui borde la riviere étoit compoſée de 1800; celle de S. Lorenzo, au Sud, de 2000; celle de *Noſſa ſenhora de Peidade*, au Sud-Eſt, ſur le rivage, de 200; celle de *Noſſa ſenhora de Guadalupe*, à cinq lieues en remontant la riviere, de 600; & celle qui eſt dans l'enceinte des murs, d'environ 3000. Mais, dans tout ce nombre, il y avoit à peine trois mille Blancs; & le reſte étoit compoſé de Metifs, d'habitans du pays, & de Négres, libres ou eſclaves (58). Nombre des paroiſſes.

On avoit aſſuré l'Amiral que l'air étoit fort mal ſain à Malaca. Mais ſon expérience & d'exactes informations lui en firent prendre une autre idée. D'ailleurs on ne conçoit pas aiſément d'où viendroit la mauvaiſe qualité de Jugement de Matelief ſur l'air de Malaca.

(57) Page 287. (58) *Ibidem.*

C. Matelief. 1606.

l'air. La Ville eſt ſituée ſur la côte & ſur une pointe qui s'avance dans la mer. Elle eſt preſqu'entiérement bâtie ſur une petite montagne. Les eaux de la riviere qui l'arroſe ſont d'une clarté extraordinaire. Celles qu'on boit ne ſont pas moins pures; & dans un puits, qui eſt au pied du Couvent de Madre de Dios, on en trouve la meilleure du monde (59). La campagne eſt rafraîchie de toutes parts, & capable de toutes ſortes de productions ſi elle étoit bien cultivée. On n'y avoit commencé que depuis trois ou quatre ans à ſemer du riz, qui y croiſſoit en abondance. Avec un peu plus de goût pour le travail, les Portugais en auroient pu faire un pays délicieux; d'autant plus qu'il étoit aiſé de faire paſſer la riviere autour de la Ville (60).

Pays voiſins.

L'endroit le plus éloigné où les Portugais ſe ſoient établis ſe nomme Noſſa ſenhora de *Guadalupe*, à cinq lieues de la Ville. On trouve enſuite des peuples nommés Bavancambos, qui relevent du Roi de Johor, & qui ne laiſſoient pas de vivre en paix avec Malaca, où ils alloient vendre, du betel, de l'arrack & des fruits. Mais le ſiége interrompit ce commerce. A ſix lieues de la Ville, au Sud-Eſt, on trouve une autre riviere, nommée *Muar*, dont les habitans dépendent auſſi du Roi de Johor. Matelief n'apprit pas que les Portugais euſſent le moindre établiſſement au Sud-Oueſt de Malaca.

Pourquoi Malaca ne s'agrandiſſoit pas.

En général, cette place eſt admirablement ſituée pour le commerce de la Chine, des Moluques, & de tous les autres pays voiſins. S'il y avoit été libre, il auroit augmenté ſa grandeur & ſa puiſſance. Mais la tirannie des Gouverneurs, qui changeoient de trois en trois ans, & qui ne penſoient, dans cet intervalle, qu'à mettre deux cens mille écus à couvert, étoit un obſtacle continuel à ſon accroiſſement.

Autres raiſons qui menaçoient Malaca de ſa ruine.

Une autre raiſon qui s'oppoſoit aux progrès de Malaca, étoit la prodigalité des habitans dans leur dépenſe ordinaire & dans l'entretien de leurs maiſons. Elle n'étoit fondée que ſur les profits qu'ils faiſoient journellement, & qui ſortoient par conſéquent de leurs mains auſſi facilement qu'ils y entroient. A la vérité, on pouvoit les regarder comme un revenu certain avant que les Hollandois euſſent paru dans les parties méridionales des Indes. Mais depuis l'arrivée de ces Etrangers, la proſpérité des Portugais avoit ſouffert tant de diminution, que ſi Malaca n'étoit pas ruinée par un ſiége elle n'étoit pas moins menacée de ſa chute par le cours naturel des évenemens. Ses habitans mêmes ne comptoient pas de la pouvoir conſerver, ſi le déclin du commerce continuoit long-tems; parce que la cherté des vivres augmentant de jour en jour, ils prévoioient qu'il leur deviendroit impoſſible d'y ſubſiſter (61).

Suivant les Regiſtres des Egliſes, le ſiége de Matelief avoit coûté à cette Ville environ ſix mille hommes; & les arbres, qui ne ſervoient pas moins à la ſubſiſtance qu'à l'ornement du pays, tels que les palmiers & les cocotiers, avoient été ſi maltraités par les ravages de la guerre, qu'il falloit ſeize ans pour les retablir (62).

Cependant la Flotte Hollandoiſe étoit entrée le 13 de Septembre dans la riviere de Johor, & le Roi, plein de reconnoiſſance pour les ſervices de

(59) Page 289.

(60) Voyez la Relation de Pyrard. Il étoit dans le préjugé commun ſur le mauvais air de la Ville, qu'il croyoit capable de dégoûter les Etrangers.

(61) Page 290.

(62) *Ibidem.*

l'Amiral

l'Amiral étoit venu au-devant de lui jusqu'à la mer. L'obstacle du vent n'avoit pas plus contribué à la retraite des Hollandois que le besoin de poudre. Tout le pouvoir du Roi ne put leur en faire trouver que pour dix *Taels*; encore n'étoit-ce que de la poudre de farine, d'une bonté médiocre. Il auroit été facile néanmoins de faire un moulin à poudre, puisque le pays a du bois en abondance, qu'il s'y trouve des courans d'eau avec des chutes, & qu'on n'y manque pas de souffre & de salpêtre. L'Amiral ayant visité la Ville de *Batusawer* jugea qu'elle pouvoit être aisément fortifiée. Mais quelle espérance de reduire les Malais au travail? Il ne laissa pas de leur faire un plan de fortifications, qu'ils promirent de suivre, & dont ils commencerent même l'exécution en sa présence. Ensuite étant retourné à bord, il ne put reflechir sur sa situation sans beaucoup d'inquiétude. S'il prenoit le parti de se rendre à Bantam ou à Amboine, il avoit lieu de craindre que les Portugais ne vinssent assiéger Batusawer & ne s'en missent en possession. Il y auroit eu de l'imprudence à retourner contre l'armade, avec aussi peu de poudre qu'il lui en restoit. Mais aussi pouvoit-il la laisser dans toute sa force? N'étoit-ce pas abandonner les Rois voisins, & les livrer à des vainqueurs furieux qui les menaçoient de toutes sortes de violences? N'étoit-ce pas exposer les Hollandois au péril inévitable d'être chassés de cette côte, où les vûes qu'ils avoient pour le commerce de la Chine leur faisoient une nécessité de s'établir? Après de longues déliberations, il résolut de ne pas quitter la riviere de Johor sans avoir fait travailler aux fortifications dont il avoit donné le plan (63).

C. Matelief. 1606.

Matelief manque de poudre.

Embarras de sa situation.

La Ville de *Batusawer*, ou *Batusabar*, est située sur cette riviere, à cinq ou six lieues de la mer. Le pays est bas, & n'est gueres peuplé que sur ses bords. Il étoit défendu par deux Forteresses; l'une du nom de la Ville; l'autre nommée *Cotta Zabrang*, & située au-delà de la riviere. La premiere avoit environ 1300. pas de circuit. Elle étoit entourée de palissades, d'environ quarante pieds de haut, dont les pieux se touchent. Il n'auroit pas été difficile de lui faire un fossé de la riviere, qui est belle & profonde, & qui auroit suffi pour sa défense, parce que les montagnes les plus voisines en sont éloignées d'un quart de lieue. On ne comptoit pas à Batusawer moins de trois ou quatre mille habitans capables de porter les armes, nombre assez considérable, dans un pays où la plus grande partie du peuple demeure hors des Villes avec ses Esclaves & ses bestiaux (64).

Fortifications qu'il fait commencer sur la riviere de Johor.

La Forteresse de Cotta Zabrang n'avoit qu'environ cinq cens pas de circonférence. Elle étoit moins peuplée que l'autre, mais elle étoit entourée aussi de palissades. Le terrein y étant si bas qu'il demeure inondé pendant les grandes eaux, l'Amiral conseilla d'y élever trois bastions, & les habitans goûterent cette idée. Raja Zabrang, Prince de ce lieu, sa femme legitime, qui étoit fille du Roi son frere, quelques-unes de ses concubines & son fils rendirent visite à l'Amiral dans son Navire; honneur qu'ils n'avoient jamais fait aux Portugais, & que le Roi fit valoir comme le plus grand témoignage de reconnoissance & d'amitié qu'il pût donner aux Hollandois (65).

Visite honorable pour Matelief.

Le traité, qui s'étoit conclu devant Malaca, ne pouvant être exécuté dans

(63) Pages 257 & 258. (64) Pages 258 & 259. (65) Page 260.

C. Matelief. 1606. Demandes des Hollandois.

quelques-uns des principaux points, puiſqu'on n'avoit pas pris la place, Matelief demanda que les autres articles demeuraſſent dans toute leur force juſqu'à la reduction de cette Ville, & qu'en attendant on lui donnât du terrein pour bâtir des maiſons, des magaſins, des Forts, des atteliers de conſtruction, &c. ſoit ſur les bords de la riviere, ſoit dans l'Iſle de *Linga*, ou dans celles de *Bintam* ou de *Caryman*. Il promettoit qu'on feroit venir de Hollande des Ouvriers & des familles entieres, qui établiroient le commerce & des manufactures dans le pays, avec une égal avantage pour le Roi & pour ſes ſujets, qui ſe trouveroient dans l'abondance de mille biens dont ils avoient manqué juſqu'alors (66).

Demandes du Roi de Johor.

Les Officiers du Roi firent auſſi leurs demandes. On ne les rapporte que pour donner quelque idée de la politique Indienne, & pour faire connoître dans quels principes les Hollandois faiſoient leurs alliances. Le Roi de Johor demandoit premiérement qu'ils s'engageaſſent à lui prêter, lorſqu'il en auroit beſoin, juſqu'à mille reales de huit, qui ſeroient reſtituées en marchandiſes, telles que le Facteur les déſireroit, à condition que ce Prince ne pourroit faire d'autre emprunt avant que le premier fût rembourſé : 2°. que les Etats-Généraux l'aſſiſtaſſent de toutes leurs forces & contre tous ſes ennemis ſans exception, dans ſes guerres offenſives & défenſives; 3°. qu'ils fuſſent obligés, ſur ſa demande, de l'aſſiſter des équipages de leurs Vaiſſeaux, de leur canon, de leurs munitions & de tout ce qui ſeroit néceſſaire à ſes beſoins; que les Vaiſſeaux qui ſe trouveroient dans les parages de Johor fuſſent toujours prêts à reconnoître ſes ordres, & que l'Amiral demeurât dans la riviere avec ſa Flotte, juſqu'à l'arrivée d'une autre Flotte Hollandoiſe qui vînt le relever. A ces deux conditions le Roi leur promettoit trente toiſes de terrein, pour bâtir une maiſon & des magaſins. Raja Zabrang ajouta, comme en ſecret, que ſi la Flotte ne demeuroit pas pour la garde du pays, les habitans paroiſſoient réſolus d'abandonner la Ville & de ſe retirer vers le haut de la riviere (67).

Réponſe de Matelief.

Matelief répondit qu'on ne faiſoit pas des propoſitions de cette nature aux Seigneurs des Etats-Généraux, & qu'ils ne trouveroient pas bon qu'on les engageât dans un Traité pour mille reales; que ſi le commerce des Hollandois s'établiſſoit dans le pays de Johor, comme ils en avoient l'eſpérance, un ſeul jour produiroit ſouvent au Roi plus de mille reales de profit, & par conſéquent, que de pareilles clauſes étoient indignes d'entrer dans un traité; que lui-même, qui n'étoit qu'un ſimple ſujet des Etats-Généraux, il offroit au Roi de lui faire préſent de mille réales de ſa propre caiſſe, & de les employer, dans les Provinces-Unies, en fuſils, en ſabres ou en autres marchandiſes; en un mot, que ſi le Roi ne ſe propoſoit pas d'autre avantage dans ſon alliance avec les Hollandois, ce n'étoit pas la peine de s'unir avec eux contre la nation Portugaiſe. Cette réponſe déconcerta les Indiens & les fit renoncer à leur premier article. Sur le ſecond, l'Amiral déclara que l'intention de ſes Maîtres n'étoit pas de faire des guerres injuſtes, ni de hazarder mal-à-propos la vie de leurs ſujets; qu'ils entreroient volontiers dans une ligne défenſive, mais qu'ils ne la vouloient offenſive que contre les Portugais, qui s'étoient déja déclarés leurs ennemis. Sur le troiſiéme, il témoigna qu'il n'étoit pas

(66) Page 261. (67) Pages 262 & ſuivantes.

beſoin d'une longue explication, parce que les Hollandois ne pouvoient s'établir dans le pays ſans être obligés pour leur propre intérêt de ſe tenir en état de défenſe; ce qui ne regarderoit pas moins les Malais qu'eux-mêmes. Mais à l'égard des trente toiſes qu'on leur offroit pour leur établiſſement, il en marqua tout l'étonnement que cette propoſition lui parut mériter. Pour le ſimple étallage de leurs marchandiſes, les Hollandois avoient beſoin de ſix fois plus d'eſpace. Qu'étoit-ce de bâtir un Fort & des magaſins? Il demanda donc, non trente toiſes de terrain, mais autant qu'on en auroit beſoin ſans aucune reſtriction, parce que plus on en occuperoit, plus il s'enſuivroit que le Commerce ſeroit étendu, & par conſéquent avantageux au pays. D'ailleurs, ajouta-t-il, l'eſpace devoit-il être conſideré, dans un Etat où les terres étoient ſi déſertes & de ſi peu de prix? Comme il y avoit beaucoup d'apparence que cette réſerve venoit de l'opinion que les Indiens s'étoient formée des Portugais (68), l'Amiral, offenſé de ce ſoupçon, dit à Raja Zabrang que le Roi, lorſqu'il avoit envoyé des Ambaſſadeurs en Hollande, avoit dû leur donner ordre de s'informer du Gouvernement des Provinces-Unies; qu'ils auroient appris que l'eſprit des Etats-Généraux n'étoit pas de s'emparer du pays d'autrui, mais d'y établir le Commerce. Il proteſta même que ſi le Roi ſouhaitoit de devenir maître de l'Iſle d'Amboine, que les Hollandois avoient enlevée aux Portugais, les Etats étoient prêts à lui en ceder l'empire, lorſqu'il leur auroit fait voir ſeulement qu'il pouvoit la conſerver & qu'il ſe ſeroit engagé à n'y permettre le Commerce qu'à leur Nation; parce qu'ils ne ſe propoſoient que les avantages du Commerce, & qu'ils n'attachoient aucun prix à la propriété du fonds (69).

C. Matelief. 1606.

Enfin ſur la demande qui regardoit le ſéjour de la Flotte Hollandoiſe, dans la riviere ou ſur les côtes de Johor, juſqu'à l'arrivée d'une autre Flotte, il fit connoître que l'exécution en étoit impoſſible, parce qu'il ſeroit obligé de renvoyer au mois de Décembre quelques-uns de ſes Vaiſſeaux en Hollande; mais il promit de s'éloigner le moins qu'il pourroit de Malaca juſqu'au mois de Décembre, & il repréſenta au Roi que tandis qu'il y auroit des Vaiſſeaux Hollandois dans cette mer, il n'y avoit pas d'apparence que les Portugais oſaſſent rien entreprendre. On conclut un nouveau Traité ſur toutes ces explications (70).

On conclut un nouveau Traité.

L'Amiral y avoit employé près d'un mois, lorſqu'il reçut avis que deux navires Portugais, trois galeres & quelques fuſtes croiſoient proche de *Pulocariman*, pour eſcorter un grand nombre de Jonques qui étoient attendues de Macaſſar & de Java, chargées de marchandiſes & de vivres pour Malaca. Il apprit en même-tems que ſept autres Vaiſſeaux de la même Nation avoient pris leur route vers le Nord, ſoit pour retourner à Achin, ou pour eſcorter un bâtiment qu'ils attendoient de S. Thomé. De ſi belles offres de la fortune lui firent prendre auſſi-tôt la réſolution de mettre à la voile. Il ſe trouva le 18 d'Octobre à la hauteur de Malaca. Le 20, s'étant approché de la rade, il fut ſurpris d'y trouver encore ſept Vaiſſeaux de l'Armade, entre leſquels étoit celui du Viceroi, qui ſe nommoit *la Conception*. Le ſecond galion étoit le

Matelief quitte Johor pour aller combattre les Portugais.

Il retrouve une partie de l'Armade à Malaca.

(68) Les Portugais, diſoit-on dans les Indes, demandent une place pour bâtir une maiſon. Enſuite ils s'emparent du pays & réduiſent les habitans à l'eſclavage. *Ibid.* p. 264.

(69) Page 265.

(70) Page 267.

C. Matelief. 1606.

Nicolas, qui portoit dix-neuf piéces de fonte, monté par *Dom Fernand de Maſcarenhas*; le troiſiéme, le *S. Simon*, commandé par *Dom Franciſco de Sotomaior*; le quatriéme, nommé *Todos los Santos*, étoit celui de *Dom Franciſco de Norinhar*. Sebaſtien *Soarez*, Vice-Amiral, montoit le cinquiéme, qui ſe nommoit le *Santa-Cruz*. *Dom Paulo de Portugal* commandoit le ſixiéme; & le dernier, qui portoit le nom de *S. Antoine*, étoit monté par le Capitaine *Antonio de Souza Falcaon* (71).

Les Hollandois l'attaquent.

L'ardeur de la gloire & du butin ne permit pas aux Hollandois de conſiderer les difficultés de l'attaque. On réſolut que trois Vaiſſeaux de la Flotte, l'*Orange*, le *Grand Soleil* & les *Provinces-Unies* commenceroient par jetter le grapin ſur un des galions ennemis, tandis que les ſix autres feroient tête au reſte de l'Armade. Cependant on fut retardé, par le vent, juſqu'au ſoir du 21, que l'Amiral ayant fait appeller ſur ſon bord les Capitaines de ſes deux Vaiſſeaux, Matelief leur donna ordre de tomber, à la fin du flot, ſur le Vice-Amiral, qui étoit le plus au Sud; & cette réſolution fut encore changée, parce qu'il n'y eut point alors aſſez de mer & qu'on couroit riſque de dériver trop ſous le vent. Ce ne fut donc que le 22 au matin, après des priéres ſolemnelles (72), que l'Amiral fit lever l'ancre & mit le cap ſur l'Iſle *das Naos*, dans le deſſein d'aborder le *Santa-Cruz*, qui étoit alors ſous le vent de tous les autres. Mais ayant vû le banc qui s'étend de cette Iſle vers la mer, il ſe crut obligé de revirer, & ſa ſeule eſperance fut de pouvoir aborder le *S. Nicolas*, qui étoit au Nord. Dès qu'il lui eut préſenté le flanc, la barre fut pouſſée ſous le vent & les grapins furent jettés aux écubiers; mais ce ne fut qu'après avoir fait une décharge de ſes piéces de chaſſe de l'avant, qui étoient de vingt-quatre livres de balle; de ſes piéces de l'embelle, qui étoient de dix-huit livres, & de celles du château-d'avant, dont tous les coups porterent. Auſſi-tôt qu'il eut acroché l'ennemi, il fit faire des décharges de mouſqueterie par quarante hommes qui tiroient ſans ceſſe, & jetter, de la grande hune, des grenades & d'autres feux d'artifice. Le *Grand-Soleil* & les *Provinces-Unies* ayant abordé auſſi chacun de ſon côté, Matelief fit couper alors les ancres du galion; & les trois Hollandois dérivant au large, à la faveur du vent de terre, entraînerent avec eux le Vaiſſeau ennemi. C'étoit la diſette de poudre qui leur avoit fait prendre le parti d'aller tout-d'un-coup à l'abordage. L'Amiral ne pouvant eſperer de grands avantages par le canon, aimoit mieux hazarder ſa vie & celle de ſes gens, que de manquer cette occaſion de ruiner ou de diſſiper les forces Portugaiſes. Cependant ſes autres Vaiſſeaux n'épargnoient rien de leur côté, pour incommoder l'ennemi par leur artillerie. Il avoit ordonné aux canoniers de tirer horizontalement, & plutôt un peu plus haut que plus bas, parce que dans la difficulté de couler bas d'auſſi gros bâtimens que les galions, il falloit leur tuer des hommes. Cet expédient lui réuſſit. Son expérience lui en avoit fait naître l'idée dans le combat précédent, par l'exemple du galion de *Norinha*, qui avoit reçu tant de coups dans les flancs ſans en avoir été moins heureux à ſe dégager (73).

Raiſonnemens de l'Amiral Hollandois.

Combat terrible.

Lorſque les trois Vaiſſeaux Hollandois furent au large avec le *S. Nicolas*, les gens de l'Amiral voyant que les grenades & les mouſquets ne permettoient

(71) Page 271. (72) *Ibid.* (73) *Ibid.*

plus aux Portugais de se montrer sur le pont, voulurent sauter dans son bord L'Amiral voulut les arrêter; mais il fut mal obéi. On y passa avec une espece de fureur. Les gens des *Provinces-Unies* s'y jetterent par le beaupré; ceux de l'*Orange* & du *Grand-Soleil* s'y précipiterent de toutes parts. Il se fit alors un combat furieux. Quantité de Hollandois furent blessés, mais ils n'eurent pas un seul homme de tué, & le carnage des ennemis fut épouvantable. Il n'en échappa qu'un petit nombre, que l'Amiral fit sauver sur son bord. Enfin, de deux cens soixante-cinq hommes dont le galion étoit monté, il n'en resta que sept en vie, qui s'étoient cachés au fond de cale dans le lest (74). C. Matelief. 1606.

D'un autre côté le Vice-Amiral Hollandois fut abordé par le *S. Simon*, & presqu'aussi-tôt par un autre; de sorte qu'il en avoit un de chaque côté. Mais le *Lion-noir* s'étant avancé vers lui tomba sur le second Portugais, & le *Maurice* l'ayant abordé dans le même tems, ils y mirent le feu & le brûlerent avec tout son équipage. L'*Erasme* aborda le *Santa-Cruz*. Ils se canonerent; mais s'étant séparés aussi-tôt, l'Amiral cria vîte à l'Erasme de recommencer l'abordage à stribord, tandis qu'il aborderoit aussi à basbord. Mais le Portugais se déborda pour la seconde fois, après avoir perdu cent hommes. Alors le *Maurice* l'aborda encore, & l'Amiral se disposant à recommencer aussi, le Capitaine, qui avoit été dangereusement blessé, prit le parti de se rendre. Le Viceroi dériva par le calme. Ensuite, à la faveur d'un vent de mer, il s'éloigna beaucoup des Hollandois. La nuit étant survenue, ils ne le revirent que le lendemain, sans pouvoir le joindre. Mais ils apperçurent sous le vent un autre grand galion, sur lequel Matelief alloit tomber, lorsque les Portugais offrirent de se rendre. C'étoit le *S. Simon*, qui avoit déja perdu quarante-cinq hommes, & sur lequel on trouva trois milliers de poudre. Ainsi les Hollandois enleverent ou firent périr dans ce combat quatre galions, sans avoir fait presqu'aucune perte. Cependant leur joie fut troublée par le malheur de soixante-quinze de leurs gens, que le Vice-Amiral avoit envoyés dans quatre chaloupes pour piller les Portugais qui sortoient du *Santa-Cruz*. Ce galion étant en feu, ils sauterent avec lui & périrent tous (75) misérablement.

Autre galion pris.

Malheur qui arrive aux Hollandois.

Il restoit, dans la rade de Malaca, trois Vaisseaux, qui avoient été halés sur le sec & que l'Amiral vouloit aussi détruire. La crainte des feux d'artifice qui pouvoient y être cachés, lui fit donner ordre de ne pas s'en approcher sans précaution, & l'on remit cette entreprise au lendemain. Mais, vers la fin du jour, les feux, qui y étoient effectivement, s'étant enflammés lorsqu'on s'y attendoit le moins, épargnerent aux Hollandois la peine de l'exécution. Un incident si extraordinaire fit connoître l'excès de terreur qui s'étoit répandu parmi les Portugais. Quelques lettres, qui furent interceptées devant *Queda*, apprirent à Matelief qu'ils avoient perdu dans l'action six des principaux Officiers de l'Armade & cinq cens vingt & un soldats (76). Après avoir enlevé, des galions qui étoient échappés au feu, tout le canon & toutes les munitions de guerre & de bouche, les Hollandois brûlerent ces masses inutiles & ne chercherent qu'à se débarrasser de leurs prisonniers. L'Amiral fit offrir au Viceroi de lui rendre tous les soldats Portugais, tant sains que blessés, à con-

Ils brûlent trois autres Vaisseaux Portugais.

Perte de l'Armade.

Difficultés singulieres pour la rançon des prisonniers.

(74) *Ibid.* (75) Page 278. (76) Page 277.

C. MATELIEF. 1606.

dition qu'on lui renvoyât les Hollandois qui ſe trouvoient ſur l'Armade, à Malaca ou dans d'autres endroits des Indes. Mais il exigeoit une rançon pour les Officiers & les perſonnes riches. Le Viceroi répondit qu'il étoit diſpoſé à renvoyer les Hollandois, mais qu'il s'étonnoit d'entendre parler de rançon, parce que cet uſage ne ſe pratiquoit pas dans les Indes, & qu'il demandoit par conſéquent qu'on lui rendît auſſi les Capitaines & les Marchands.

Matelief lui écrivit alors qu'il y avoit trop d'inégalité dans une telle propoſition; que c'étoit l'inſulter que de lui demander environ deux cens hommes pour quatre ou cinq Hollandois que les Portugais avoient entre leurs mains; & que pour leur faire connoître qu'on ne le jouoit pas impunément, il leur déclaroit que ſi tous ſes gens ne lui étoient pas renvoyés la nuit ſuivante, qui étoit celle du 28 d'Octobre, il feroit jetter le lendemain tous ſes priſonniers à la mer (77). En attendant la réponſe du Viceroi, on réſolut au Conſeil, qu'André *Peſoa*, Sébaſtien *Soarez* & Jean *Brazvo*, Capitaines de deux galions, deux jeunes neveux de Soarez, un riche Marchand nommé *Fernando del Mercado*, & un Prêtre, payeroient chacun ſix mille ducats Malais, qui ſeroient diſtribués aux matelots. Quoique cette réſolution parût néceſſaire, l'Amiral ne pouvoit penſer ſans chagrin qu'il ſeroit regardé comme le premier qui auroit introduit dans les Indes la rançon des priſonniers (78). La ſomme fut payée, & chaque homme des équipages eut pour ſa part cinq réales de huit. La nuit du 28 s'étant paſſée ſans aucune réponſe du Viceroi, l'Amiral ſe détermina, malgré ſon inclination, à faire jetter dans les flots tous les autres priſonniers Portugais. Déja le Conſeil s'étoit aſſemblé pour ſigner cette réſolution, lorſqu'on vit paroître deux pirogues qui amenoient trois Hollandois, & qui déclarerent qu'il n'en reſtoit pas d'autres à Malaca; mais qu'il y en avoit encore quatre ou cinq avec l'Armade, proche des Iſles de *Nicobar*. Matelief, en rendant quelques Portugais pour ces trois hommes, les chargea d'un Mémoire par lequel il demandoit le reſte de ſes gens avec beaucoup de hauteur. Enſuite il fit embarquer, ſur un Vaiſſeau que les Hollandois avoient pris à ſon retour de Negapatan, de la poudre & quatre-vingt hommes pour le Fort d'Amboine, où il étoit réſolu de ſe rendre lui-même à la fin de Décembre.

Deux cens Portugais menacés d'être jettés à la mer.

L'unique ſoin qu'il ſe propoſoit dans l'intervalle, étoit de chercher les reſtes de l'Armade. Cependant il fut retenu ſur la côte de Queda par une négociation avec le Roi du pays, qui lui propoſoit une alliance conſtante, à condition qu'on le mît à couvert de tout ce qu'il avoit à craindre du reſſentiment des Portugais, & qui offroit même de faire maſſacrer (79) tout ce qu'il y avoit de Marchands de cette Nation dans ſes Etats. Il ne paroît pas que Matelief approuvât cette barbare idée; mais il ſaiſit l'occaſion qui lui fut offerte par le Roi, de brûler pluſieurs bâtimens Portugais qui étoient dans le Port de Queda; après quoi, l'impatience qu'il avoit de combattre le reſte de l'Armade lui fit précipiter ſon départ. Le premier jour de Décembre il ſe trouva ſur les côtes de *Pulo-boton*, où il la découvrit au Nord, entre deux Iſles, ſans pouvoir compter de combien de Vaiſſeaux elle étoit compoſée. Il n'en réſolut pas moins de l'attaquer. Le 7, ayant paſſé les Iſles de Boton, il compta ſept na-

Propoſition de maſſacrer tous les Portugais de Queda.

Matelief cherche les reſtes de l'Armade.

& la découvre.

(77) Page 292. (78) Page 293. (79) Page 298.

vires Portugais & trois galiotes, mouillés ſur une ligne, avec vent & marée pour eux, ſous un cap dont il étoit difficile d'approcher. Ils étoient rangés en croupiere, ſur deux ancres, l'une par proue & l'autre par poupe, avec tous leurs canons paſſés de bas-bord. Un front ſi redoutable arrêta les Hollandois ſans les effrayer. Ils réſolurent de faire un brûlot, d'une galiote qu'ils avoient priſe à Queda, & d'y mettre ſix volontaires, à chacun deſquels on promit vingt-cinq réales de huit s'ils adreſſoient le brûlot à l'avant des Vaiſſeaux Portugais. Ce projet fut exécuté la nuit ſuivante, mais avec peu d'effet, parce que les ennemis employerent heureuſement des gaffes & des pointilles pour détourner le brûlot. On fut obligé d'envoyer deux chaloupes, pour le remorquer au large. Le feu même y prit trop promptement, & ceux qui le conduiſoient ſe virent forcés de l'abandonner trop-tôt. Ils eurent néanmoins toute la récompenſe qui leur avoit été promiſe (80); car dans la paſſion dont Matelief étoit animé pour ruiner juſqu'au dernier Vaiſſeau de l'Armade, il rapportoit toutes ſes vûes à ſoutenir le courage & les eſperances de ſes ſoldats.

C. Matelief. 1606.

Brulot ſans effet.

Le 9 il envoya aux ennemis, dans une pirogue, Abraham *Vander Beets*, chargé d'une lettre de créance, pour demander les priſonniers Hollandois qui lui avoient été promis devant Malaca. Le principal but de cette députation étoit de reconnoître & de pénétrer la diſpoſition des Portugais par leurs diſcours. En approchant, Vander Beets fit arborer une baniere blanche. Les ennemis envoyerent au-devant de lui une de leurs pirogues, qui ne voulut pas recevoir la lettre de créance ſans le conſentement de ſon Général. Elle retourna vers l'Armade, d'où elle revint bien-tôt avec cette fiere réponſe; que le Capitaine-major ne vouloit recevoir aucune lettre des Hollandois; & que ſi leur Amiral deſiroit de lui quelque choſe, c'étoit les armes à la main qu'il falloit l'obtenir (81).

Fierté Portugaiſe.

Matelief ne crut pas devoir précipiter l'attaque, dans un poſte dont il voyoit que l'ennemi pouvoit tirer beaucoup d'avantage (82). Il y avoit longtems que les Portugais avoient jetté les yeux ſur un lieu ſi favorable; & s'y étant retirés à l'approche des Hollandois, ils s'étoient mis en état de ne pas redouter leurs inſultes. Outre la diſpoſition qu'on a repréſentée, ils avoient eu la précaution de faire dans leurs Vaiſſeaux des retranchemens d'arbres, & d'y mettre des pipes remplies de ſable, qui étoient à l'épreuve du canon. Matelief apprit d'un déſerteur Flamand, qui ſe rendit ſur la Flotte Hollandoiſe,

Comment les Portugais s'étoient fortifiés dans leurs Vaiſſeaux.

(80) Pages 301 & ſuivantes.

(81) Page 304.

(82) Pulo-Boton contient pluſieurs Iſles, particuliérement deux grandes, dont le canal s'étend Sud & Nord. L'Iſle qui eſt à l'Eſt de ce canal a une baie de ſable qui forme un grand enfoncement, plus grand néanmoins du côté ſeptentrional de la baie que du côté méridional. Un haut-cap, formé par des rochers, la met à l'abri des vents de Nord & de Nord-Eſt, qui ſoufflent continuellement dans ces parages, & des courans, qui ſont extraordinaires & fort variables entre ces Iſles. De plus, il n'y a dans cette baie qu'une eſpece de raz de marée; & lorſque par un vent frais ou forcé du Nord on y vient du lieu où les Hollandois étoient à l'ancre, on ſe trouve pris de calme en approchant du cap des rochers, ce qui eſt cauſé par une hauteur, & l'on dérive malgré ſoi du côté où l'on eſt porté par le raz de marée, ſans pouvoir gouverner. Mais lorſqu'on paſſe plus avant dans l'enfoncement de la baie, on y trouve un vent de terre qui vient d'une vallée; de ſorte que ceux qui ſont avantageuſement poſtés vers les terres y ſont toujours au lof, & que le danger ſeroit grand pour ceux qui voudroient les aborder.

C. Matelief. 1606.

qu'ils avoient préparé auſſi des feux d'artifices, par leſquels ils eſperoient de faire ſauter leurs ennemis dans l'abordage, au riſque de ſauter avec eux; & qu'à l'extrêmité, tous leurs Capitaines avoient ordre de mettre le feu à leurs Navires, & d'en faire hardiment périr deux pour detruire un ſeul Hollandois. Ils regardoient les Vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe comme des Vaiſſeaux marchands, dont la ruine entraînoit celle de leur commerce; au lieu que l'armade étant compoſée de ceux de leur Roi, ils comptoient pour rien de les perdre, ſi ce ſacrifice pouvoit les conduire à leur but (83).

Ruſe des Hollandois.

Toutes ces difficultés paroiſſant invincibles, on ſe réduiſit à tenter la ruſe, pour attirer l'ennemi hors de ſon avantage. La Flotte ſe mit au large vers le ſoir, & feignit de prendre la route d'Achin. Enſuite, revirant au clair de la Lune, elle s'approcha de l'Iſle de *Lanchevy*. Les Portugais ne changerent point de ſituation; mais on étoit ſi proche d'eux, qu'on chercha du moins l'occaſion de les inſulter. Le yacht du Vice-amiral fut mis en brûlot. On donna des ordres pour le canonement, & l'attaque fut pluſieurs fois prête à commencer. Cependant la diſpoſition des lieux, les vents & les courans retarderent ce deſſein juſqu'au 15, qu'ayant levé l'ancre d'un vent aſſez favorable, on porta droit ſur les ennemis. Le *Lion Blanc* & le *Petit Soleil* allerent mouiller fort près d'eux. Ils furent ſuivis de tous les autres Vaiſſeaux, & la Flotte entiere forma une demie lune. Mais les Portugais avoient l'avantage de prêter le flanc dans toute ſa longueur, & de pouvoir envoyer toutes leurs bordées. D'ailleurs l'ombre des terres, qui étoient derriere eux, empêchoient de voir auſſi-bien leurs Vaiſſeaux qu'ils voyoient ceux des Hollandois. Le brûlot ne put être adreſſé, faute de vent. On tira, dans l'eſpace de quatre ou cinq heures, plus de ſept cens cinquante coups de canon, dont cinq Navires Hollandois tirerent ſeuls plus de quatre cens. Mais ils ſouffrirent beaucoup de ceux de l'ennemi; & déſeſperant de recueillir d'autre fruit de tous leurs efforts, ils ſe retirerent avec perte de quelques hommes.

Les deux Flottes ſe canonnent.

Retraite des Hollandois, & nouvelles vûes de Matelief.

1607.

La ſaiſon s'ouvroit pour d'autres deſſeins. Matelief ſe propoſoit de faire trouver à trois de ſes plus grands Vaiſſeaux leur cargaiſon de poivre, pour retourner en Hollande, & de ſe rendre aux Moluques avec le reſte de ſa Flotte. Dans cette ſéparation, qui pouvoit engager les Portugais à le ſuivre, il entreprit de leur donner le change, par des meſures qui les rendiſſent incertains de ce qu'il étoit devenu. Il aborda, le premier Janvier, ſur la côte de *Pulo Pinaon*, où tout fut diſpoſé pour le voyage qu'il méditoit. Il y fit la revue de ſes neuf Vaiſſeaux, dont les équipages montoient encore à huit cens cinquante-ſept hommes. De ce nombre il en mit cinq cens quatre-vingt-neuf ſur les ſix Vaiſſeaux qu'il devoit conſerver, & le reſte demeura ſur ceux qu'il renvoyoit en Europe. Il publia que toute la Flotte retourneroit devant Malaca; mais étant parti la nuit, ſans avoir expliqué ſes veritables vues, il ſe rendit lui-même, pendant les ténébres, à bord des trois Vaiſſeaux qu'il deſtinoit à le quitter, & leur ordonna de faire route vers Achin. Ils furent dès le matin hors de la vûe des autres. Pour lui s'étant avancé vers Malaca, juſqu'au Cap

(83) Page 307.

(84) La Flotte demeura néanmoins ſur la côte de Lanchevy juſqu'au 30 de Décembre, pour continuer d'obſerver & de défier l'Armade Portugaiſe.

Rachado,

Rachado, il prit de-là vers Bantam, où il vouloit ſe procurer quelques rafraîchiſſemens avant que de faire voile aux Moluques (85).

C. Matelief. 1607.

Il paſſe à Bantam.

Il y apprit que le *Delfe*, Navire Hollandois, arrivé de Maſulipatan, étoit parti depuis trois jours pour Amboine, avec des Envoyés du Roi de Ternate, venus à Bantam pour demander du ſecours contre les Eſpagnols, qui ſe promettoient de reprendre facilement les Moluques. Cette nouvelle le fit travailler ardemment à ſe pourvoir de vivres & de munitions. Mais elle le rendit plus ſenſible, qu'il ne l'auroit été dans d'autres circonſtances, au déſordre de ſes matelots, qui joignant l'inſolence à l'yvrognerie reſpectoient auſſi peu ſes ordres que les loix de l'Iſle, & le mettoient dans la néceſſité d'aller lui-même de cabaret en cabaret, pour les ramener par la confuſion plutôt que par la crainte; car dans le beſoin qu'il avoit d'eux il n'oſoit employer les châtimens, de peur qu'ils ne fiſſent valoir leur ancien prétexte pour ſe diſpenſer de combattre. Ils n'étoient pas engagés pour le ſervice de terre. C'étoit une faute que les Directeurs de la Compagnie reconnurent trop tard. D'un autre côté, l'Amiral ayant permis aux priſonniers Portugais de deſcendre à terre pour donner ordre au payement de leur rançon, il falloit qu'il obtînt le conſentement de l'équipage, à qui elle appartenoit par ſes promeſſes. Perſonne ne s'oppoſoit directement à ſes volontés; mais, en s'y ſoumettant, on demandoit qu'il avançât l'argent de la rançon. Cette difficulté ne lui cauſant pas moins d'embarras que l'autre, non-ſeulement il n'oſoit entreprendre de ſe faire obéir par la force, mais il ſe voyoit obligé de fermer les yeux ſur une licence inſupportable. A l'égard de la rançon, il répondit qu'il n'étoit pas encore tems d'en parler; que dans le peu de ſéjour qu'on devoit faire à Bantam, perſonne ne pouvoit avoir beſoin d'argent, & que lorſqu'on ſeroit aux Moluques, il ſeroit le premier à parler d'une obligation ſi juſte. Cette réponſe les ſatisfit, comme s'ils n'euſſent formé leur demande que pour le rendre plus indulgent par l'embarras qu'elle devoit lui cauſer. Cependant il crut avoir gagné beaucoup en renvoyant cette affaire aux Moluques. Il eſpéroit de la faire ſervir alors à les tenir en bride; ſoit par de nouvelles promeſſes s'ils demeuroient dans le devoir; ſoit par le refus du payement, s'ils marquoient trop de réſiſtance à ſes ordres pour le ſervice de terre (86).

Embarras où le jette l'yvrognerie de ſes équipages.

Dès les premiers jours de ſon arrivée à Bantam, il étoit allé ſaluer le Roi, qui n'avoit alors que douze ans. Ce jeune Prince reçut ſes préſens & l'offre de ſes ſervices avec de grands témoignages d'eſtime & de reconnoiſſance. Le Gouverneur, le Tomongon & le Sabandar (87), plus accoutumés à la diſſimulation, y joignirent l'éloge de ſes victoires, & des félicitations ſur le ſuccès de toutes ſes entrepriſes. Ils ajouterent que l'intention de leur Cour étoit d'entretenir une amitié conſtante avec le Roi de Hollande, & de ne jamais renouer avec les Portugais. Cependant Matelief n'ignoroit pas qu'avant l'arrivée de la Flotte Hollandoiſe, & ſur le ſeul bruit des préparatifs de l'armade, ils avoient enlevé une flute de la Compagnie. A la vérité ils s'étoient hâtés de la relâcher, à la premiere nouvelle du combat de *Rachado*. Mais le Directeur du Comptoir de Bantam aſſura l'Amiral que ſi l'armade n'eut pas

Diſſimulation de la Cour de Bantam.

(85) Page 311.

(86) Page 313.

(87) Voyez l'explication de ces noms & de l'état de Bantam dans la Relation de Houtman.

C. Matelief. 1607.

été battue, ils se seroient déclarés presque tous contre les Hollandois, & que ne les croyant pas capables de résister à la puissance Portugaise, ils avoient déja commencé à les traiter avec beaucoup de froideur. Le succès sembloit avoir changé leur disposition; mais l'Auteur du Journal ne leur en donne pas moins le nom de traîtres (88), qui avoient besoin d'être retenus par des chaînes plus fortes que les engagemens ordinaires des Traités.

Matelief passe à Jacatra & répare une négligence de la Compagnie.

L'Amiral partit le 7 de Février; & n'ayant pû trouver à Bantam la provision d'arrack qui lui étoit nécessaire, il mouilla le 11 à Jacatra, pour en acheter dans ce Port. Le Roi, qu'il eut l'honneur de saluer, parut surpris de ne pas recevoir de réponse du Prince Maurice, à qui il avoit écrit & envoyé des présens par l'Amiral Wolphart *Harmansen*. Matelief persuadé qu'il regretoit moins la réponse, que les présens auxquels il s'étoit attendu, lui donna deux pierriers de fonte, de la dépouille des Portugais, six balles de dattes & quelques pieces de toile de coton. Ainsi les fautes de negligence ou d'oubli n'avoient jamais de suites fâcheuses, parce qu'avec des Princes moins sensibles à l'honneur qu'à l'interêt elles étoient toujours faciles à réparer. Ce Monarque paroissoit d'ailleurs homme de courage & d'intelligence. Il s'informa soigneusement de tout ce qui appartenoit à la Hollande & aux desseins des Hollandois, comme s'il eut prévu qu'un jour le pays de sa domination devoit passer entre leurs mains. La Ville de Jacatra, qui a reçu depuis le nom de Batavia, étoit alors bâtie comme les autres Villes de l'Isle, c'est-à-dire, que les maisons étant de paille, environnées d'une cloture de bois, on ne l'auroit prise que pour un Village. Le Roi se proposoit de la faire entourer de murailles (89), dépense qui fut épargnée à ses peuples par de nouveaux Maîtres.

Il relâche dans l'Isle de Celebes.

La flotte ayant remis à la voile le 13, mouilla le 2 de Mars devant le Village de *Rakeka* dans l'Isle *Celebes*, où l'Amiral fut charmé de la perspective du pays de Macassar, le plus agréable & le plus peuplé qu'il eût encore vû dans son voyage (90). Mais n'y ayant reçu aucun éclaircissement sur l'armade, il reprit la route d'Amboine, où il arriva le 28. Frederic Houtman, Gouverneur du Fort, vint le saluer aussi-tôt, & lui rendre témoignage que depuis l'établissement des Hollandois tout avoit été paisible dans l'Isle. Il s'y trouvoit alors un Vaisseau de la Flotte de *Verhagen*, nommé l'*Enchuise*; qui après avoir chargé environ deux cens barres de cloux de girofle étoit prêt à partir pour Bantam. Le *Delft* avoit fait voile pour Banda, le jour précédent, parce que la saison étant avancée, on avoit perdu l'espérance de voir arriver l'Amiral. Mais l'objet le plus intéressant pour lui fut de trouver au Port d'Amboine les Envoyés de Ternate, qui avoient été demander du secours à Bantam contre les Espagnols. Ils lui apprirent que leur Isle étoit déja dans l'oppression. Les Espagnols, au nombre de trois cens, s'étoient rétablis dans leur ancien Fort & travailloient ardemment à le fortifier. Le Roi supplioit l'Amiral de ne pas l'abandonner, & promettoit de répondre à l'amitié des Hollandois par un immortel attachement. Matelief assembla le Conseil. On y résolut de donner, au Roi de Ternate, tout le secours dont on étoit capa-

Il arrive à Amboine.

Engagement qu'il prend de secourir Ternate.

(88) Pages 312 & 313.
(89) Page 314.
(90) Page 315. Les Hollandois y avoient déja un Comptoir à *Tello*, qui est dans l'intérieur de l'Isle.

ble dans les circonſtances, mais à condition qu'il fourniroit deux mille hommes effectifs, & que s'il en manquoit un ſeul on l'abandonneroit à ſa mauvaiſe fortune. Cette menace étoit néceſſaire, après avoir éprouvé tant de fois qu'avec la meilleure intention, les effets, de la part de ce Prince, répondoient mal aux promeſſes. Les Envoyés s'étant ſoumis, en ſon nom, à tout ce qu'on exigeoit d'eux, on remit à regler le reſte avec leur Maître. Houtman inſiſtoit beaucoup ſur la néceſſité de ſecourir Ternate. Auſſi-tôt que l'entrepriſe fut decidée, l'Amiral mit quelques changemens dans la diſpoſition de ſes Vaiſſeaux & rapporta tous ſes ſoins à cette nouvelle expédition (91). C. Matelief. 1607.

Cependant il ne put ſe diſpenſer d'en donner quelques-uns aux déſordres qui regnoient dans la garniſon Hollandoiſe d'Amboine. Les ſoldats étoient plongés dans l'yvrognerie & dans l'incontinence. Chacun avoit ſa concubine, & les Inſulaires offenſés de cette conduite ſe refroidiſſoient beaucoup pour la Nation. » Ils avoient vû, diſoient-ils (92), les Portugais mener une vie re-» glée, ſe marier, & prendre des femmes parmi eux; ce qui ſervoit à lier les » deux Nations. Les Hollandois ne faiſant point de mariage, quel moyen » de s'affectionner à leur ſociété? On n'avoit pas le tems de concevoir de » l'amitié pour des gens qui partoient de l'Iſle avec les premiers Vaiſſeaux qui » paroiſſoient, ni avec de nouveaux venus, qui ne ſuccedoient aux premiers » que pour ſe retirer à leur tour lorſqu'on commençoit à les connoître. « Ces plaintes, & l'intention où étoit la Compagnie d'envoyer des familles Hollandoiſes dans ces Iſles, engagerent l'Amiral & le Conſeil à permettre aux ſoldats de s'y marier. » On voyoit bien, obſerve l'Auteur du Journal, qu'avant » que d'en venir là, il eut été à propos qu'on ſe fut tout-à-fait aſſuré la poſ-» ſeſſion d'Amboine; mais il falloit ceder à la néceſſité: & d'ailleurs il étoit » à propos de ne pas regarder les droits comme douteux; ſans quoi il auroit » mieux valu y renoncer (93). Un an ou deux, ajoute l'Auteur, ſuffiſoient » deſormais pour mettre le Fort en état de ſoutenir un ſiége. La prudence » obligeoit d'y envoyer des Blancs, afin que la familiarité s'établiſſant avec » les Noirs, ils puſſent porter le commerce de la Compagnie dans les Iſles » voiſines. Quoiqu'il ne ſoit pas d'une extrême étendue, il y eſt néanmoins » avantageux, & l'on y gagne cent pour cent (94).

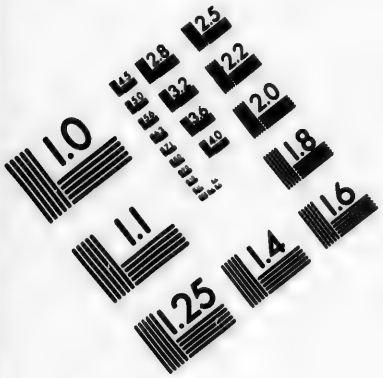
Déreglement des Hollandois d'Amboine.

Obſervation de l'Auteur ſur l'établiſſement des Hollandois à Amboine.

L'Amiral, avant ſon départ, fit aſſembler les principaux Inſulaires. Il leur ſouhaita toutes ſortes de proſpérités ſous la regence des Etats-Généraux; & les remerciant de leur zèle, qui alloit juſqu'à travailler volontairement aux fortifications du Château, il leur en fit eſperer les plus heureux fruits pour le bonheur & la tranquillité de l'Iſle. La permiſſion de ſe marier, qu'il accordoit à la garniſon, leur cauſa beaucoup de joie, & devint un lien très-puiſſant pour les attacher aux Hollandois. Ils reconnurent que le Gouvernemeur de la Compagnie étoit plus ſupportable que celui des Portugais. Mais ils ſe plaignirent d'être abandonnés, comme les bêtes de leurs bois, ſans diſcipline & ſans inſtruction. Matelief, touché de leur voir des inclinations ſi raiſonnables, leur promit de faire donner les ordres néceſſaires pour les faire inſtruire, & chargea le Miniſtre du Fort de tenir école deux fois le jour,

Matelief tâche de ſe concilier les habitans.

(91) Pages 317 & précédentes.
(92) Page 318.
(93) *Ibid.*
(94) Page 319.



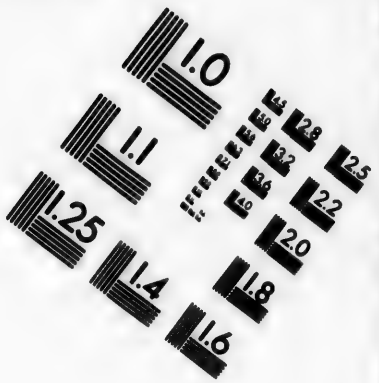
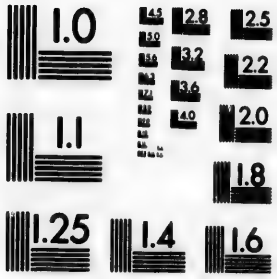
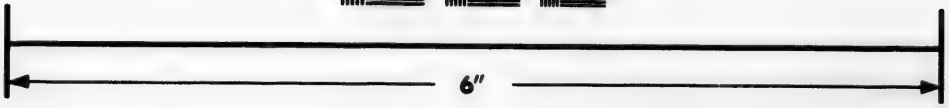
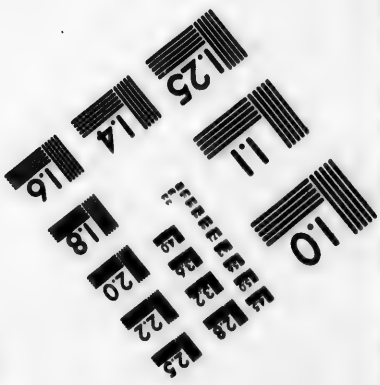


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

C. MATELIEF. 1607.

Pourquoi il prend quelques jeunes Insulaires sur son bord.

en attendant que la Compagnie y pourvût autrement. Dans la même vûe, il prit sur son bord trois jeunes garçons des principales familles; l'un, fils du Capitaine *Hitto*, qui avoit toujours marqué de l'affection pour les Hollandois; & les deux autres, fils au contraire de leurs plus mortels ennemis, dont l'un se nommoit *Marcos*, Chef de la race des *Alteyves*; & l'autre *Antonio*, Chef de celle des Tavires. Ces deux races, qui étoient Chrétiennes, étoient toujours demeurées dans les interêts des Portugais, & n'avoient jamais entretenu de Commerce avec les Mores (95). Cependant cette ancienne aversion commençoit à s'affoiblir par l'entremise des Hollandois. Le dessein de l'Amiral, en prenant le premier de ces trois jeunes Insulaires, étoit de lui faire voir la Hollande, & de lui faire prendre les manieres du pays, dans l'espérance que parvenant un jour aux premiers emplois de l'Isle, son exemple pourroit servir à la propagation du Christianisme. Il prenoit les deux autres, pour ôtages de la fidélité de leurs parens, & pour leur faire connoître que la Hollande n'étoit pas un pays aussi barbare que les Portugais l'avoient représenté. Dom *Marcos*, pere de l'un, avoit fait le voyage de Goa, où le Vice-roi l'avoit comblé d'honneurs, jusqu'à le faire marcher à son côté. L'Auteur observe que cette méthode est familiere aux Portugais pour gagner les Chefs d'une Nation, & conseille aux Hollandois de ne pas la négliger (96).

Avec quelles forces & dans quelle vûe il part pour Ternate.

Matelief partit d'Amboine le 3 de Mai, pour se rendre à Ternate. Sa Flotte étoit composée de huit Vaisseaux, l'*Orange*, qu'il montoit, le *Maurice*, l'*Erasme*, l'*Enchuise*, qu'il avoit trouvé dans la rade d'Amboine, le *Delfi*, qu'il avoit fait venir de Banda, le *Petit Soleil*, le *Pigeonneau* & le yacht. Les équipages étoient au nombre de cinq cens trente-un hommes, entre lesquels on ne comptoit que cinquante Indiens (97). Il se proposoit de secourir l'Isle de Ternate, & de s'emparer du Fort où les Portugais étoient rentrés dans celle de Tidor.

Mais la fortune ne reservoit pas plus de succès à cette expédition qu'au siége de Malaca. Les mesures que les Espagnols avoient eu le tems de prendre pour leur défense, la lenteur du Roi de Ternate à rassembler ses forces, les mutineries des soldats Hollandois & leur petit nombre, qui ne suffisoit pas pour le service de terre & pour la garde de la Flotte, reduisirent l'Amiral à quelques foibles tentatives dont il recueillit peu de fruit. Il eut même le chagrin de ne pouvoir faire sa descente à Tidor; & lorsqu'étant descendu à Ternate, il eut observé la forteresse Espagnole, il désespera de l'emporter par la force. Ses ennemis étoient au nombre de trois cens dans les deux Isles; deux cens Espagnols à Ternate, & cent à Tidor, avec vingt Portugais, cinquante Chinois & quelques Esclaves (98).

Fort Hollandois bâti à Ternate.

Il résolut du moins de bâtir un Fort à Ternate, où les Facteurs Hollandois fussent à couvert de toutes sortes d'insultes, sous la protection du Roi & sous celle de leurs remparts. Après avoir visité un endroit nommé *Mankonora*, qui pouvoit être fortifié avec peu de travail & rendu même imprenable, quoiqu'il ne fût qu'à une demie lieue de la forteresse Espagnole, il prit du dégoût pour ce lieu, parce qu'il auroit été difficile d'y conduire des vivres. La Ville

(95) Voyez ci dessous la description de l'Isle d'Amboine.

(96) Page 325.

(97) Matelief avoit laissé quelques Hollandois au Fort d'Amboine.

(98) Page 345.

de *Malaye* (99), qui eſt au Nord-Eſt de l'Iſle, dans une plaine qui n'eſt commandée par aucune hauteur, lui parut plus convenable à ſon deſſein. Elle étoit entourée d'une muraille ſéche d'environ deux toiſes de hauteur & de huit ou dix pieds de large, qui pouvoit être reparée en peu de tems, & devenir capable d'une bonne défenſe avec le ſecours de quelques autres ouvrages. Un banc long & étroit, qui la couvre du côté de la mer, ſert en même-tems à tenir les pyrogues en ſureté, ſans empêcher qu'au dehors le mouillage ne ſoit ſûr, à la portée du canon de la côte. L'ouvrage fut commencé auſſi-tôt, & fini dans l'eſpace de cinq ſemaines, malgré tous les obſtacles que Matelief trouva dans la mauvaiſe humeur de ſes troupes & dans la pareſſe des Inſulaires. Il y mit une forte garniſon, dont il donna le commandement à *Gerritz* avec ordre de ſe conformer aux inſtructions qu'il lui laiſſa. Tout le tems qu'il eut de reſte fut employé à faire ſes dépêches pour la Compagnie. Il la preſſoit d'envoyer de puiſſans ſecours à Ternate, & ſes ſollicitations furent accompagnées d'un Mémoire important (1) ſur l'état & le Commerce des Indes.

C. Matelief. 1607. Sa ſituation.

Dépêches de l'Amiral à la Compagnie.

(99) Voyez ci-deſſous la Deſcription des Moluques.

(1) Ce Mémoire eſt en effet d'autant plus important, qu'on y trouve toutes les vûes que les Hollandois ont exécutées depuis. Celui de l'Amiral Warwick ne regardoit que le fond & l'ordre du Commerce; au lieu que celui-ci en traite la partie politique, & paroît avoir ſervi de regle à la Compagnie Hollandoiſe dans toutes les entrepriſes qui l'ont ſuivi. Cette raiſon en rendra la lecture intéreſſante.

» Quand je conſidere l'état de notre Patrie & les guerres dont elle eſt affligée par » un auſſi puiſſant ennemi qu'*Albert d'Autriche*, ſoutenu des forces de la Maiſon d'Eſpagne & de ſa propre maiſon, il me ſemble » qu'on ne peut pas ſe promettre que les affaires des Indes puiſſent proſperer ſi elles » demeurent entre les ſeules mains des Directeurs : car je ne vois pas que leur ſeule » autorité puiſſe être aſſez grande & aſſez » reſpectée dans les Indes pour en attendre » un grand effet. On y a pour adverſaires les » Eſpagnols & les Portugais, qui ont commencé à s'y établir depuis plus d'un ſiécle & » qui ont pénétré dans pluſieurs pays, où ils » ont des Fortereſſes, beaucoup de monde & » un gouvernement reglé. Ils peuvent faire » leurs affaires par des voies plus commodes » que nous, qui ſommes obligés d'amener » de Hollande des gens atténués par la fatigue » du voyage. Si les Portugais n'y ont pas tou- » jours aſſez de monde, il leur eſt beaucoup » plus aiſé d'y en envoyer qu'à nous. Les » Vaiſſeaux qui viennent de Portugal ne ſont » pas obligés d'aller plus loin que Goa. Ils y » font débarquer & rafraîchir leurs gens, » dont ils forment enſuite leurs armades, » ainſi que des Eſpagnols qui leur viennent » des Manilles.

» Si nous voulons nous établir auſſi avantageuſement & auſſi ſolidement qu'eux dans » les Indes, il faut nous aſſurer quelqu'endroit où nous puiſſions être librement reçus » en venant de Hollande. Non-ſeulement » nous y trouverions des rafraîchiſſemens » prêts pour les équipages & les vaiſſeaux, » mais notre réputation augmenteroit chez » les Princes Indiens, qui juſqu'à préſent » n'ont oſé prendre une entiere confiance en » nous. Ils demeurent aſſez d'accord que les » Hollandois ſont de bonnes gens, & qu'ils » ſont plus doux & plus traitables que les Eſpagnols. « Mais, diſent-ils, que nous ſert « leur bonté ? Ils ne viennent ici qu'en paſſant. Ils s'en retournent auſſi-tôt que leurs « Vaiſſeaux ſont chargés. Nous demeurons « alors abandonnés aux Eſpagnols & aux « Portugais, qui viennent fondre ſur nous « parce que nous avons trafiqué avec leurs « ennemis. Au contraire, en nous tenant at- « tachés aux Eſpagnols, du moins ils nous « protegent au beſoin. D'un autre côté, quand « les Hollandois auroient des forces ſuffiſan- « tes pour nous protéger, nous n'avons rien « à craindre de leur part. Ils ne nous traitent « point en ennemis quoique nous trafiquions « avec les Portugais. Nous n'avons à ména- « ger véritablement que ceux qui troublent « notre repos. Ainſi le meilleur parti que nous « ayons à prendre eſt de favoriſer les Portu- « gais, dans la crainte qu'ils ne nous exter- « minent.

C. MATELIEF. 1607.

Ce ſage & vaillant Amiral étoit arrivé à la derniere partie de ſa commiſſion, qui n'étoit pas la moins importante dans les idées de la Compagnie

» Telles ſont les réflexions de tous les Indiens. Avec cela les Portugais tâchent de » leur perſuader que nous ſommes ſans forces, & nous repréſentent comme une poignée de gens ramaſſés, qui bien loin de » pouvoir faire des établiſſemens ſolides aux » Indes, avons à peine des demeures fixes » dans notre propre pays. Il faut donc que » nous cherchions des voies pour gagner les » Indiens & pour leur faire connoître que » nous ſommes capables de nous établir parmi eux & de réſiſter à nos ennemis.

» Le Commerce des Indes conſiſte principalement, 1°. en poivre, qui ſe charge à » *Bantam*, à *Johor*, à *Patane*, à *Queda* & » à *Achin*. 2°. En cloux de girofle, qui ſe » chargent à *Amboine* & aux *Moluques*. 3°. » En noix-muſcades & en macis, ou fleur » de muſcade, qui ſe chargent à *Banda*. 4°. » Dans le Commerce de *Cambaie*. 5°. Dans » celui de la Côte de *Coromandel*. 6°. Dans » celui de la *Chine* & du *Japon*.

» Si chacun de ces Commerces ne demeure » pas dans une ſeule main, ſoit celle des Portugais ou la nôtre, il arrivera infailliblement qu'on ſe détruira les uns les autres, » qu'on fera hauſſer le prix des marchandiſes » dans les Indes & qu'elles ſe donneront à » vil prix en Europe. Cependant à l'égard du » poivre, il n'eſt pas poſſible que nous puiſſions en attirer le Commerce à nous ſeuls; » car, outre les Portugais, les Anglois ont » entrepris auſſi la navigation de Bantam. Ils » y ont leurs Comptoirs & des maiſons. Ils y » trafiquent paiſiblement, tandis que nous » avons la guerre contre les Portugais. Nous » défendons tout à la fois & Bantam & eux, » pendant qu'ils y font des profits qui ne leur » coutent ni dépenſes, ni ſang, ni inquiétudes. Il ne faut pas ſe promettre d'agir auprès du Roi de Bantam, qui n'eſt encore » qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer » qu'avec nous. Ajoutez qu'il faudroit lui » donner de très-groſſes ſommes d'argent, » qu'on ſeroit en danger de perdre ſans aucun » fruit; car je tiens pour certain que quand » ce Prince & tous les autres Princes Indiens » auroient fait avec nous ou avec toute autre » Nation les alliances les plus étroites & les » plus ſaintement jurées, la premiere apparence de quelque péril ou l'eſpoir d'un plus » grand profit ne manquera pas de les rendre infidéles. D'ailleurs nous ſommes en » paix & en bonne intelligence avec les Anglois. Il ne ſeroit pas honnête de chercher » à les exclure d'un Commerce qu'ils ont déja » commencé. Mais on peut bien prendre des » meſures pour empêcher qu'ils n'entrent dans » le Commerce des autres épiceries. A l'égard » du poivre, il faudroit le faire ſervir de leſt. » On ſe trouveroit en état, par ce moyen, de » le donner à ſi bon marché, que les autres » Nations n'y trouvant preſque plus de profit, ſeroient obligées d'abandonner volontairement ce négoce; & de notre part nous » ne compterions que ſur le profit qu'il y auroit à tirer des autres marchandiſes.

» Nous pouvons nous attirer facilement » tout le Commerce des noix-muſcades & du » macis. Au lieu de nous emparer de Banda » & d'y bâtir un Fort, ce qui couteroit beaucoup & nuiroit à notre réputation parmi les » Princes Indiens, voici ce que je propoſe: » Comme le Roi de Macaſſar eſt un Prince » puiſſant, dont le pays eſt fort peuplé, » abondant en riz & en toutes ſortes de denrées, & que c'eſt lui qui en fournit à Malaca & à Banda, il faudroit faire un Traité » avec lui & lui envoyer trois Vaiſſeaux, avec » deux cens hommes de débarquement. Ce » nombre ſuffiroit, avec les Inſulaires de » Macaſſar, pour attaquer Banda, qu'on promettroit au Roi de lui mettre entre les » mains, en ſtipulant pour unique condition, » que nulle autre Nation que la nôtre n'y » pourroit charger des marchandiſes, & que » tous les ans nous prendrions les noix & le » macis à un prix qui ſeroit fixé. Je ne doute » pas que le Roi de Macaſſar ne prêtât l'oreille à cette propoſition, à laquelle on » pourroit ajouter qu'il nous ſeroit bâtir à » Banda une maiſon auſſi grande & auſſi » forte que nous le ſouhaiterions, dans un » lieu commode & sûr pour la garde de nos » marchandiſes. Comme le Roi ne ſeroit pas » ſon ſéjour dans cette Iſle & qu'il la feroit » gouverner par un Orankaie, il ne faut pas » douter qu'en faiſant des préſens au Gouverneur nous n'en fuſſions les maîtres. Ce ſeroit ſuſciter un ennemi dangereux aux Portugais, & nous acquerir un puiſſant ami.

» Pour le négoce des cloux de girofle, il » eſt bien difficile de nous en rendre les ſeuls » maîtres. Nous avons le produit d'*Amboine*, de *Luho* & de *Cambelo*; mais il nous » manque celui des Moluques. Le ſeul moyen » d'y parvenir eſt de chaſſer les Eſpagnols de » Ternate; entrepriſe difficile, ſur laquelle

Hollandoise & dans ſes propres vûes. Il étoit queſtion de chercher des ouvertures favorables pour le Commerce de la Chine. Un ſi grand projet, qui avoit C. Matelief. 1607.

» je ne laiſſerai pas d'expliquer ici mes vûes » Elle n'eſt pas impoſſible, ſi l'on veut bâtir » ſur un bon fondement, qui eſt de reprendre l'affaire de Malaca. Si les Portugais » avoient perdu cette Ville, il ne leur ſeroit » pas aiſé d'aller de Goa ſecourir les Moluques, & je crois qu'on empêcheroit ſans » beaucoup de peine, qu'il ne paſſât des vivres des Manilles à Ternate. Il faudroit » premierement mener deux ou trois navires » au Roi de Mindanao, dont le pays eſt bien » peuplé, & qui peut mettre, dit-on, cinquante caracores en mer. Toute cette armée » iroit à *Panama* ou *Panati*, qui eſt proche » des Manilles, & où il y a un lieu nommé » *Otting*, qui n'eſt gardé que par dix-huit » ſoldats Eſpagnols, avec à peu près le même nombre d'habitans. On détruiroit cette Place; ou ſi le Roi de Mindanao vouloit la garder, on la lui livreroit; car » c'eſt un pays abondant en riz & en pluſieurs » autres denrées qui ſe tranſportent à Ternate. Enſuite on renverroit à Mindanao un » Vaiſſeau qu croiſeroit avec les caracores du » Roi dans le Détroit de *Tagima*, pour prendre les bâtimens qui voudroient encore aller à Ternate, parce qu'il n'y a point d'autre » route; & ſi l'on en avoit pris un ou deux, » il n'y en auroit plus qui oſaſſent s'y hazarder: d'où il arriveroit qu'on périroit de » faim dans cette Iſle. Il ne faut pas penſer à » s'en rendre maître à préſent par la force, » car les Eſpagnols s'y fortifieront tellement » & y tiendront tant de monde, qu'il faudroit » de groſſes armées pour les en chaſſer. Si » l'on pouvoit mener auſſi une galere ſous » notre Fort de Ternate, elle les incommoderoit beaucoup.

» Le Commerce de la Chine dépend encore » de Malaca. Si l'on avoit chaſſé les Portugais de cette Place, il faudroit qu'ils renonçaſſent à ce trafic.

» Le Commerce des toiles de coton qu'on » fait à Coromandel eſt d'une grande importance, parce que tous les peuples des Indes » s'habillent de ces toiles. Il y en a différentes ſortes pour chaque Nation, ſuivant » les goûts qui dominent, & elles ſe fabriquent en différens lieux. Celles de Negapatan n'ont aucune reſſemblance avec celles » de Maſulipatan. Si Malaca étoit enlevée aux » Portugais, il n'auroient plus d'occaſion favorable pour le trafic des toiles, quand on » ſuppoſeroit qu'ils puſſent conſerver Negapatan. Au contraire, s'ils conſervent Malaca, ils pourront ſe ſervir de leurs fuſtes » pour s'oppoſer à notre Commerce de Coromandel. Cette côte étant baſſe & ſans profondeur, ils peuvent ſe poſter entre le rivage & nos Vaiſſeaux. Avec un peu de diligence ils envoient de leurs nouvelles à » Goa, d'où il eſt toujours facile de faire partir des armades.

» Il eſt conſtant que ſi l'on pouvoit chaſſer les Portugais de Malaca, ils ſeroient » obligés de renoncer au Commerce de la » côte de Coromandel, parce qu'il n'y auroit » aucun chemin sûr pour eux, & que leurs » profits ne ſeroient jamais égaux aux frais. » Ainſi tout leur Commerce aux Indes Orientales roule ſur Malaca, & c'eſt-là qu'il » faut porter le coup ſi l'on penſe à le ruiner. » Il ne faut pas douter que les habitans de » Bantam ne ſe miſſent à la raiſon, lorſqu'ils » nous verroient des établiſſemens fixes, & » qu'ils comprendroient que les Anglois » n'ayant aucun autre Commerce dans les Indes que celui du poivre, n'y voudroient » pas faire de fréquens voyages ni de groſſes » dépenſes. Le poivre de *Jambeo*, d'*Adrogyri*, » & d'autres endroits, qui ſe porte à Bantam, » ſeroit porté à Malaca, où l'on trouveroit » des toiles pour le retour comme à Bantam.

» Je n'ai pas appris que les Portugais ſoient » puiſſans à Bengale. Ceux qui parlent de ce » pays aſſurent qu'on y pourroit faire un bon » Commerce. Il y a deux Ports; l'un, nommé *Porto-Piqueno*; l'autre, *Porto-Grande*. » Le ſecond, qui eſt le plus à l'Oueſt, dépend » du Roi de Cambaie. On n'y trouve que du » riz, mais il y eſt en abondance, & le principal tranſport s'en fait à Cochin. Le commerce des toiles eſt floriſſant à Porto-Pequeno. Il ſeroit bon d'envoyer deux Vaiſſeaux à Arrakan pour l'entretien du Commerce, d'autant plus que le Roi nous en » ſollicite inſtamment. Un Portugais, nommé Philippe *de Britto*, y poſſede un Fort à » cinquante lieues dans les terres, avec une » garniſon de quatre-vingt hommes, qui » tient tout le pays en bride. Le Roi, quoique puiſſant, n'a pû juſqu'à préſent chaſſer » ce Portugais, dont la réputation jette auſſi » l'allarme dans le Royaume de Pegu. On lui » attribue d'immenſes richeſſes, ſur-tout en » pierreries.

» Il ne faut rien eſperer à Cambaie, pendant que les Portugais auront quelques for-

C. MATELIEF. 1607.

été tenté plusieurs fois sans succés, demandoit moins de la valeur & des forces, que de l'adresse & de la prudence. Aussi Matelief ne prit-il que quatre Vaisseaux, l'*Orange*, le *Maurice*, l'*Erasme* & le *Yacht*, avec environ trois cens hommes d'équipage, & vingt-cinq Chinois qu'il avoit enlevés dans une Jonque, & dont il esperoit de se faire des guides & des médiateurs pour obtenir la liberté de négocier dans leur pays (2). Ayant levé l'ancre le 12 de Juin, il s'engagea le 29 dans le Détroit de *Tagima*, & vers midi du même jour, il se trouva devant le Cap de Mindanao. Trois ou quatre jours se passerent à chercher un des golfes de cette Isle; & lorsqu'on l'eut trouvé, il fallut aller encore dix ou douze lieues plus loin, parce qu'il n'étoit pas marqué dans les cartes. C'est le troisiéme à compter de la Ville de Mindanao; & les cartes n'en marquent que deux (3). Quelques Pêcheurs, qui vinrent à bord, présenterent du poisson, de la canelle sauvage & de la cire. On apprit d'eux que leur Roi, qui est Mahométan comme tous ses sujets, ne cessoit pas de faire la guerre aux Espagnols & qu'il exerçoit ses pirateries jusqu'aux Manilles. Un de ces Insulaires fit voir à Matelief un billet, de la main de Dom *Pedro d'Acunha*, datté le 6 de Février 1606, par lequel ce Général Portugais recommandoit à tous ceux qui connoîtroient son nom, de ne faire aucun tort au porteur & à tout ce qui lui appartenoit, parce qu'il avoit reçu & bien traité les sujets du Roi d'Espagne. Cette recommandation fit rire les Hollandois, & n'auroit pas attiré beaucoup de faveur à l'Indien, s'il n'en avoit eu une plus puissante dans leurs sentimens d'humanité.

Matelief part pour la Chine. Ses motifs.

Il relâche à Mindanao.

Recommandation plaisante.

Ils rentrerent, le premier de Juillet, dans le Détroit de Tagima; & passant entre les Isles, dont ils compterent quarante-cinq dans un seul jour, ils se trouverent le 22 assez proche de terre. Une Jonque, de seize ou dix-sept qu'ils découvrirent, vint à bord de l'Amiral, & le Patron lui dit qu'il falloit encore deux jours à la Flotte pour arriver à Macao. On lui proposa une grosse récompense, s'il vouloit servir de Pilote aux Hollandois jusqu'à Macao. Il y consentit, & s'étant fait apporter ses hardes de la Jonque, il lui laissa continuer sa route. Le 23 au soir, on se trouva près de *Lamao* (4), Isle de trois ou quatre lieuës de long, qui n'est qu'à une demie lieue de la côte. On découvre à l'Est & à l'Oueſt plusieurs autres Isles, dont elle est la plus grande. Vis-à-vis sa côte occidentale, le continent s'ouvre par un grand

La Flotte arrive à une lieue de la Chine.

» ces sur la côte de Malabar, & que le Roi » ne sera pas dans de meilleurs sentimens pour » nous. Attendons qu'il nous connoisse » mieux, & qu'il soit désabusé sur les Espa- » gnols. D'ailleurs les grands Vaisseaux ne » peuvent entrer dans ses Ports; & son pays » est si proche de Goa, que les Portugais, » avertis de notre arrivée, viendroient fon- » dre sur nous.

» Toutes ces observations font connoître » de quelle importance est Malaca pour l'éta- » blissement que la Compagnie veut former » aux Indes. On ne sçauroit y faire trop de » réflexion; car enfin il est tems de nous as- » surer un lieu fixe & une retraite sûre. Ce » lieu, quel qu'il soit, coutera des sommes » immenses avant qu'il soit dans l'état où Ma- » laca est à présent, sans compter qu'il sera » fort difficile de trouver une situation si avan- » tageuse.

(2) Pages 360 & 370.

(3) P. 371. Le Cap de Mindanao est à six degrés trois quarts de latitude du Nord, & cent quarante-quatre degrés de longitude. Le Détroit s'étend à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt. Les Hollandois s'étoient approchés de cette Isle pour y débarquer deux Ambassadeurs que le Roi de Ternate envoyoit à celui de Mindanao, dans les vûes apparemment qui sont expliquées par les Mémoires.

(4) C'est sans doute l'Isle d'*Emoy*, car on ne connoît pas d'Isle de *Lamao*.

golfe,

golfe, au-delà on trouve d'abord deux collines, puis une troiſiéme. Une lieue plus loin, en remontant la riviere, on arrive à la Ville de *Fien-cheu*, où ſe fabriquent la plupart des armoiſins de la Chine, à deux journées de celle de Chincheu. C. Matelief. 1607.

Officiers Chinois qui viennent à bord.

Auſſi-tôt que les Vaiſſeaux Hollandois eurent jetté l'ancre, ſix Officiers de l'Iſle, dans l'abſence du Mandarin, qui étoit allé au continent avec une Flotte d'environ vingt Jonques, vinrent demander à bord de quel pays ils étoient, quelles étoient leurs intentions, & s'ils apportoient la paix ou la guerre. Ils étoient vêtus d'un long habit de toile noire, qui augmentoit la gravité naturelle de leur phyſionomie. L'Amiral répondit qu'ignorant où étoit le Mandarin, il lui avoit dépêché un homme au continent, pour lui déclarer de quelle nation étoient les Vaiſſeaux; mais qu'il vouloit bien donner les mêmes éclairciſſemens à ceux qui ſe préſentoient de ſa part: que lui & ſes gens étoient Hollandois; que leur Roi les avoit envoyés pour trafiquer à la Chine; qu'ils étoient pourvus de marchandiſes & d'argent, & qu'ils ne vouloient faire la guerre à perſonne (5).

Leur avidité pour les préſens.

Ils retournerent au rivage; mais avant que de partir, ils demanderent qu'on leur fît quelque préſent. Matelief conſulta l'Interprête, qui lui conſeilla de donner à chacun une demie reale de huit. Il jugea que c'étoit trop peu & leur fit donner une reale entiere. Mais il fallut y joindre diverſes cérémonies. Les reales furent enveloppées dans un papier & préſentées dans un plat. En les recevant, un des Officiers Chinois fit connoître qu'il y avoit encore trois de leurs Compagnons dans leur barque, pour chacun deſquels on mit autant de réales. Enfin l'on en mit une auſſi pour les ſoldats de leur eſcorte.

Réponſes vagues du Mandarin.

Un Chinois de la Flotte Hollandoiſe, que l'Amiral avoit envoyé à terre, revint le 26. Il avoit reçu ordre de demander qu'un Hollandois pût deſcendre, pour s'expliquer avec le Mandarin. On lui avoit répondu que le Mandarin y penſeroit, & qu'à l'égard des rafraîchiſſemens il falloit que les Vaiſſeaux doublaſſent le Cap, où l'on prendroit ſoin de leur en porter. Mais ce Mandarin, qui étoit de l'ordre inferieur, dépendoit de celui de Chincheu. Comme il étoit nommé pour commander à Canton, où il devoit aller prendre poſſeſſion de ſon emploi, il avoit promis d'y être favorable aux Hollandois. Il leur fit même ſçavoir, avant la fin du jour, que le vent étoit favorable pour aller à Canton. Dans cet intervalle, on vit paſſer plus de ſoixante-dix Jonques entre l'Iſle & les terres. On en avoit rencontré ſoixante le jour précédent; ce qui fit connoître que ces parages étoient très-fréquentés (6).

Cependant l'Amiral ne recevant point d'autre réponſe à ſa demande, prit le parti de ſe rendre à Canton. Mais il avoit beſoin d'eau, & le Mandarin ne lui avoit pas fait dire s'il lui permettoit d'en prendre. D'un autre côté, il apprit qu'on ſe défioit de ſes intentions dans l'Iſle, & que les habitans d'une petite Ville voiſine avoient déja tranſporté tous leurs effets dans le Fort. Quelques ménagemens qu'il fût réſolu d'obſerver, ayant ſçu de ſon Pilote Chinois qu'il y avoit de l'eau vers l'extrémité occidentale de l'Iſle, il y fit avancer ſa Flotte, avec la ſeule précaution de lever l'ancre ſur la brune. Un canot bien armé, qu'il envoya au rivage, lui rapporta qu'il étoit aiſé d'y faire

(5) Page 374 & précédentes. (6) Page 375.

C. MATELIEF. 1607.

de l'eau, près d'un Temple, qui étoit accompagné de quelques cabanes. Il y descendit lui-même. Vingt Insulaires fort pauvres, qui faisoient leur demeure proche du Temple, prirent la fuite à la vûe des Hollandois. Mais ils furent rassurés par les Chinois qu'on avoit amenés de Ternate. L'Amiral entra dans le Temple (7), où il vit trois Idoles, avec une table devant la principale, sur laquelle étoient quelques petites coupes de Porcelaine, remplies d'eau & de riz. Il y avoit aussi une lampe, & un petit Autel pour les parfums. La table offroit encore deux petits morceaux de bois, qu'on auroit pris pour les deux parties d'une boule coupée par le milieu, creux par dedans & chacun de la grosseur du poing. On demanda aux Insulaires quel usage ils en faisoient: Ils répondirent qu'à l'arrivée des Etrangers, ils s'en servoient pour connoître si c'étoient des gens doux & traitables. L'Amiral voulut sçavoir quelle idée ces sorts lui avoient fait prendre de lui. Ils lui dirent qu'ils le croyoient honnête-homme. Sa curiosité alla plus loin. Il leur demanda s'ils pouvoient connoître quelle seroit la destinée de sa Flotte, & si elle seroit bien reçue à Canton. Alors un d'entr'eux ayant pris les deux morceaux de bois dans sa main & les ayant jettés à terre, la partie creuse des deux morceaux se trouva dessus. Elle se trouva, la seconde fois, dans la même situation; mais la troisiéme fois, le creux des deux demi-boules se trouva dessous. Chaque fois que l'Insulaire les jettoit, il adressoit quelques mots à son Idole. Ensuite ayant consulté un écrit, qui étoit attaché au mur du Temple, il assura l'Amiral que sa Flotte seroit bien reçue à Canton. On lui fit d'autres demandes, auxquelles il répondit avec les mêmes cérémonies. Matelief leur fit dire que toutes leurs pratiques n'étoient que de misérables superstitions; que les Hollandois croioient au seul Dieu qui gouverne le ciel & la terre, & qui réserve des punitions au crime & des récompenses à la vertu; que des Idoles sans mouvement & sans connoissance n'étoient propres à rien. Ils répondirent que ce qu'il disoit leur paroissoit fort raisonnable, mais qu'ils étoient obligés de suivre les coutumes de leur pays (8).

Matelief descend dans l'Isle de Lamao. Ce qu'il y voit.

Curiosité badine des Hollandois dans un Temple.

Ils consultent une Idole.

Pendant quelques jours que les Hollandois passerent devant Lamao, ils reçurent peu de secours de cette Isle, où les habitans mêmes se plaignoient de manquer de vivres, & rejettoient leur embarras sur la diminution du Commerce. Mais quelques Pêcheurs du Continent apporterent du poisson & d'autres rafraîchissemens sur la Flotte. Matelief fit observer une rigoureuse discipline à ses équipages. Un Chinois de son Vaisseau ayant perdu pendant la nuit cent cinquante reales qu'il avoit cachées dans l'oreiller de son lit, toutes les hardes furent fouillées, & l'on trouva que le voleur étoit un autre Chinois. L'Amiral le fit mettre aux fers; & dès le même jour il écrivit au Mandarin, que si le coupable eut été Hollandois, il l'auroit fait pendre sur le champ, mais que respectant la Justice Chinoise dans un Détroit de sa Jurisdition, il étoit disposé à lui abandonner la connoissance & le jugement de cette affaire. Le Mandarin répondit que les Hollandois pouvoient juger le coupable, puisqu'il étoit à leur service. Cependant Matelief persista dans la résolution de le rendre à ses Juges naturels. L'ayant fait conduire à la Ville, il marqua au Mandarin, par une seconde lettre, que puisqu'il le laissoit maître du prisonnier,

Ils s'efforcent inutilement de se concilier les Chinois.

(7) Page 377. (8) Page 378.

il ſe déterminoit à le lui envoyer, & qu'il le prioit ſeulement de reconnoître par écrit qu'il l'avoit reçu (9). Cette attention continuelle à ſe concilier l'eſtime des Chinois, leur fit dire que les Hollandois paroiſſoient de fort honnêtes gens; mais elle ne procura point à l'Amiral plus d'accès ſur la côte, ni plus de faveur pour les rafraîchiſſemens & pour le Commerce. Le 12 d'Août, on entendit des décharges d'armes à feu dans la Ville & ſur les Jonques. Un Chinois de la Flotte jugea que c'étoit une ſalve à l'honneur du Mandarin qui devoit ſe rendre à Canton, & qui étoit peut-être au moment de ſon départ. Matelief rebuté de fatigue & d'ennui crut s'imaginer, avec plus de vraiſemblance, que ce bruit d'armes ſe faiſoit pour lui déclarer que la côte étoit pourvue de munitions & de troupes; & dans l'une ou l'autre de ces deux ſuppoſitions, il ne vit pas d'autre parti que de lever l'ancre pour s'avancer à Canton. Un *Champan* (10), qu'il rencontra, s'offrit pour dix réales à le conduire. Il en prit le Patron ſur ſon bord; & ſe croyant aſſuré, par cette précaution, de la fidélité des autres, il fit deſcendre dans le Champan un Caporal Hollandois, nommé *Roelofzs*, pour aller reconnoître l'Iſle de Macao (11).

C. Matelief. 1607.

La Flotte ſe rend à Canton.

La Flotte entra, le 28, dans la riviere de Canton, & mouilla fort près de la terre, dans un lieu d'où elle pouvoit voir l'Iſle de Macao, qui eſt au côté occidental de la riviere. Le premier de Septembre, s'étant avancé vers une pointe de terre, où elle devoit être à l'abri des vents de Sud-Eſt, d'Eſt & de Nord-Eſt, elle rencontra quelques pyrogues, dont l'une vint à bord avec une hardieſſe qui n'eſt pas ordinaire aux Chinois. Le Patron étoit un vieillard, de qui l'on apprit qu'il y avoit à Macao ſix Vaiſſeaux Portugais, arrivés de Malaca depuis dix jours; que la vûe de la Flotte Hollandoiſe avoit jetté l'allarme dans cette Iſle; qu'on embarquoit, ſur les ſix Vaiſſeaux, tout ce qu'il y avoit de gens propres à la guerre, & qu'on retenoit même toutes les pyrogues Chinoiſes, afin que la nouvelle de cet armement ne parvînt pas juſqu'à la Flotte (12). Il conſeilla au Général Hollandois d'aller relâcher à l'Iſle de *Lentengwan*, qu'on voyoit du bord, & d'envoyer de-là un ou deux hommes au Mandarin de Canton, pour l'avertir de ſon arrivée & lui faire demander en quel endroit il vouloit que ſes Vaiſſeaux jettaſſent l'ancre. Ce Patron étoit de Lamthan, & voiſin du Pêcheur Chinois que l'Amiral avoit à bord; mais il n'avoit pas entendu parler, à Macao, du Champan qu'on y avoit envoyé.

Elle apprend des nouvelles de Macao.

Les Portugais y armoient en ſecret.

Ce recit cauſa tant de ſurpriſe à l'Amiral, qu'il douta ſi celui qui l'avoit fait n'étoit pas un homme apoſté. Cependant il gouverna, ſuivant ſon conſeil, vers l'Iſle de Lentengwan. A peine y eut-il laiſſé tomber l'ancre, qu'il vit revenir le Champan avec Roelofzs & les Pêcheurs. Ils avoient ſéjourné vingt-quatre heures dans le Port de Macao, retenus par une tempête ſur le grapin, & fort proche d'une pyroque de Portugais, qui s'étoient tenus cachés dans leur chambre de pouppe. Roelofzs aſſura qu'il avoit quatre grandes caraques & deux autres Vaiſſeaux de moindre grandeur; mais c'étoit tout ce qu'il avoit pû découvrir. Matelief prenant plus de confiance aux conſeils du Patron Chinois, écrivit la lettre ſuivante au Mandarin de Canton.

(9) Pages 382 & 383.
(10) Barque de Pêcheurs.
(11) Il s'étoit déja informé ſi les Portugais y avoient quelques Vaiſſeaux, ſans en avoir pû rien apprendre.
(12) Page 387.

C. Matelief. 1607.

Lettre que Matelief écrit au Mandarin de Canton.

» Nous ſommes envoyés de Hollande par notre Prince, pour trafiquer ici. » Nous avons apporté de l'argent & des marchandiſes, dans la vûe de payer » fidélement ce que nous acheterons & les droits du Roi. Ainſi nous vous ſup- » plions de nous envoyer quelqu'un de vos gens, à qui nous donnerons de » plus amples informations, & de nous permettre de vous envoyer un des » nôtres. Notre déſir auroit été d'aller juſqu'à Canton. Mais comme on nous » a conſeillé de ne pas aller plus loin ſans votre conſentement, nous n'avons » pas voulu paſſer l'Iſle de Lentengwan, où nous ſommes actuellement. Nous » vous prions de nous marquer un lieu où nous puiſſions être à couvert. Le » porteur de cette lettre ſe nomme Lipku. Il eſt de Chincheu. Nous l'avons » pris aux Moluques (13).

Civilités Chinoiſes qui ſe démentent.

La ſimplicité de ce ſtile déplut ſi peu aux Chinois, que dès le lendemain on vit arriver à bord quatre Jonques de guerre, qui inviterent l'Amiral à s'avancer juſqu'à Lamthau. On ne lui permit pas d'entrer dans le Port, mais il eut la liberté de mouiller dans la baie, juſqu'à ce qu'on eût reçu les ordres du grand Mandarin de Canton. Dans cet intervalle, les rafraîchiſſemens ne manquerent pas ſur la Flotte. Cependant la joie des Hollandois reçut quelque altération le 6, par une lettre du Mandarin de Lamthau, qui leur fut apportée par deux Officiers, collée ſur une planche. Les caracteres en étoient preſqu'auſſi longs que la main; & la planche avoit un manche, ou une queue, qui ſervoit aux Officiers à la porter comme une baniere (14). Le Mandarin marquoit une vive colere de la hardieſſe qu'on avoit eue de venir ſi loin ſans ſon conſentement. On avoit dû s'arrêter à Macao, qui étoit le lieu, diſoit-il, où les Vaiſſeaux étrangers avoient la liberté de ſe mettre à couvert. Matelief, après s'être fait expliquer ces reproches, répondit aux Officiers que Macao étoit entre les mains des Portugais, ennemis de ſa Nation, qui y avoient fait pendre depuis quelques années pluſieurs Hollandois. Il ne crut pas devoir s'excuſer ſur l'invitation qu'il avoit reçue des quatres Jonques de guerre; mais il fit obſerver que la ſaiſon étoit mauvaiſe, & que par les droits de l'humanité, il avoit pû ſe promettre qu'on accorderoit une retraite à ſa Flotte. Le ton des Officiers Chinois parut changer ſi ſenſiblement, que Matelief comprit bientôt qu'on n'en vouloit qu'à ſa bourſe. A la fin s'étant expliqués nettement, ils firent offre de la faveur de leur Maître, & de tous ſes efforts pour faire obtenir la liberté du Commerce aux Hollandois, s'ils vouloient lui donner deux cens réales de huit pour chaque Vaiſſeau, & lui faire porter cette ſomme à Lamthau, l'Amiral prit le parti de ſacrifier quelque choſe à de ſi importantes eſpérances. Non-ſeulement il promit d'envoyer le lendemain ſon Secrétaire à Lamthau, mais il fit donner ſur le champ trois réales à chacun des Envoyés du Mandarin, & trois autres à leur eſcorte (15).

Reproches faits à l'Amiral.

Il gagne les Chinois avec de l'argent.

Il envoie ſon Sécretaire au Mandarin de Lamthau.

Cependant la nuit lui donna le tems de faire réflexion qu'il ſuffiſoit de hazarder la moitié de la ſomme, & que le payement du reſte pouvoit être remis après le ſervice qu'on lui faiſoit eſpérer. Il envoya, le jour ſuivant à Lamthau, *Vander Broeck*, ſon Sécretaire, avec ordre d'expliquer ſes vûes & de promettre au Mandarin des préſens beaucoup plus conſidérables, c'eſt-à-dire,

(13) Page 389.

(14) Voyez les uſages Chinois au ſeptiéme Tome de ce Recueil.

(15) Page 392.

proportionnés à ſes bienfaits. Vander Broeck fut préſenté d'abord à un Mandarin inférieur, qui lui demanda rudement pourquoi il avoit oſé pénétrer ſi loin dans le pays, & qui ayant écouté néanmoins ſes excuſes le conduiſit à l'Audience du premier Mandarin. Les choſes y furent traitées, ſuivant l'expreſſion du Journal, avec beaucoup de magnificence & de hauteur (16). On obligea le Sécretaire Hollandois de ſe mettre à genoux pour parler à cet Officier. Les queſtions qu'on lui fit furent les mêmes auxquelles il avoit déja repondu. Le Mandarin lui dit que tout le pays étoit en allarme; & que le bruit couroit qu'il y avoit ſur chaque Vaiſſeau quatre cens Européens, & deux cens Japonois, Nation ennemie de la Chine. Vander Broeck ayant détruit cette fauſſe idée, il reprit avec plus de douceur, que pour lui, il étoit porté à croire que les Hollandois étoient de *bonnes gens*, mais que devant quelques égards au bruit public, il enverroit le lendemain ſur la Flotte un homme qu'il chargeroit de la viſiter, afin de pouvoir rendre un témoignage certain au grand Mandarin de Canton: qu'enſuite il permettroit volontiers aux habitans de porter des rafraîchiſſemens aux Vaiſſeaux; qu'il donneroit la liberté de prendre de l'eau, & qu'il marqueroit plus haut dans la riviere, à une journée de Canton, quelque place où les Vaiſſeaux pourroient mouiller à l'abri. Dans une audience, où les Spectateurs étoient en grand nombre, Vander Broeck ne trouva point le moyen de lui remettre la ſomme dont il étoit chargée; mais ne l'ayant pas quitté ſans lui avoir fait connoître les intentions de l'Amiral, il retourna le lendemain à terre pour achever ſa commiſſion; tandis qu'un Officier Chinois fit la viſite des Vaiſſeaux, où il parut ne rien trouver qui lui déplût (17).

C. Matelief. 1607.

Explications du Sécretaire & du Mandarin.

Il ſembloit qu'après des conventions ſi ſolemnelles, & ratifiées ſécretement par une ſomme acceptée, Matelief dût voir croître l'abondance ſur ſa Flotte, & ne recevoir des habitans que des témoignages de confiance & d'amitié. Cependant, ſous prétexte que la réponſe de Canton n'étoit pas encore arrivée, on refuſa de laiſſer prendre terre à ſes chaloupes; & les Chinois mêmes n'eurent plus la liberté de lui porter des rafraîchiſſemens à bord. Le Mandarin, preſſé de s'expliquer ſur cette conduite, répondit que ſes engagemens ſuppoſoient la participation de ſes Maîtres, & qu'il n'avoit pas moins d'impatience que les Hollandois de recevoir des nouvelles de Canton (18). Il n'approuvoit pas même qu'ils appellaſſent, par des ſignaux, les Jonques qui paſſoient ſous leurs yeux, & qu'ils s'entretinſſent avec les Pêcheurs ou les Matelots. Tandis que cette contrainte tenoit Matelief dans l'inquiétude, on découvrit ſix Vaiſſeaux Portugais, qui, à la faveur d'un vent frais qu'ils avoient en pouppe, portoient droit ſur la Flotte Hollandoiſe. Le vent ſouffloit directement dans la baie; & la marée, qui achevoit de ſe retirer, laiſſoit la Flotte avec ſi peu d'eau, que ne pouvant mettre à la voile, elle eut été dans un grand embarras ſi ſes ennemis l'euſſent attaquée (19). L'Amiral fit donner avis au Mandarin de leur approche. Il lui fit dire que cette bravade des plus cruels ennemis de ſa Nation étoit contraire aux promeſſes des Chinois; que ſi elle ſe faiſoit de leur conſentement, ils ne devoient pas trouver mauvais qu'il n'épargnât rien pour ſa dé-

Six Vaiſſeaux Portugais menacent la Flotte Hollandoiſe.

(16) Page 394.
(17) Page 395.
(18) Pages 396 & 397.
(19) Page 397.

C. Matelief. 1607.

fenſe ; que ſi c'étoit ſans leur participation ils devoient défendre aux Portugais d'approcher, & que dans cette ſuppoſition les Hollandois demeureroient à l'ancre. Le Mandarin répondit que l'Amiral n'avoit rien à redouter, & que les Portugais n'auroient pas la hardieſſe d'entrer dans la riviere ſans la permiſſion du Gouvernement. Le lendemain, Matelief voyant qu'ils ne ceſſoient pas de ſe tenir ſous les voiles, ne balança plus à s'y mettre auſſi, & ſe rapprocha de l'Iſle de *Lentengwan*, où il laiſſa tomber l'ancre. Dans la réſolution où il étoit de tout mettre au hazard pour ſoutenir l'honneur de ſa Nation, il prit le parti de faire ſéparer le yacht, que ſa ſaleté obligeoit de demeurer en arriere, & dont il ne pouvoit attendre que du trouble & de l'incommodité (20). Enſuite, tournant tous ſes ſoins à relever le courage de ſes gens, il propoſa au Conſeil de déclarer, que ceux qui manqueroient à leur devoir ſeroient regardés comme *traîtres & meurtriers*, punis à ce titre par les Etats-Généraux, & leurs biens confiſqués au profit de ceux qui auroient été fidéles. Tous les Officiers ſe ſoumirent à cette loi & s'y engagerent par un ſerment (21). Alors, ſortant de ſa chambre à leur tête, il fit aſſembler ſes équipages, & leur tint un diſcours qu'on ne doit pas ſoupçonner de fiction, puiſqu'il avoit été préparé, & qui mérite autant d'être conſervé par cette raiſon, que pour faire connoître l'implacable animoſité qui étoit mutuelle entre les deux Nations (22).

Matelief ſe diſpoſe à les combattre.

Diſcours de Matelief à ſes équipages.

» Chers & généreux Compagnons, ſi je n'avois pas eu juſqu'à préſent des » preuves de votre généroſité & de votre courage, je pourrois concevoir de » la frayeur dans le péril qui nous environne. Mais deux choſes excitent mes » eſpérances ; premierement, la connoiſſance que j'ai de vous, & en ſecond » lieu, celle que j'ai de nos ennemis, dont nous avons déja deux fois ſou- » tenu les efforts. Une troiſiéme raiſon me raſſure encore : c'eſt que notre ſa- » lut ne peut ſe trouver que dans nos propres mains, & que nous ſommes » dans la néceſſité abſolue d'y travailler ou de périr ; car malgré l'humanité » avec laquelle nous avons traité cette indigne Nation, lorſqu'il en eſt tombé » quelques-uns dans notre pouvoir, elle eſt ſi brutale, ſi cruelle, & ſi achar- » née contre nous, que ſi nous avons le malheur d'être vaincus, perſonne ne » doit eſpérer que la vie lui ſoit conſervée. Ces lâches ennemis n'étant pas » accoutumés à combattre & à vaincre des Blancs, il ne faut pas compter » qu'ils ſçachent uſer de la victoire avec moderation. Vous devez donc fon- » der votre ſalut ſur le ſecours & la grace de Dieu, qui vous a ſi ſenſible- » ment protegés dans tout le cours d'un long voyage, & ſur vos propres ef- » forts, ſeule reſſource qui vous reſte pour vous ouvrir le chemin de votre Pa- » trie. Au reſte ce ne ſont pas des gens fort aguerris que vous avez à combattre. » Ils ont été obligés de laiſſer malades à terre une partie de ceux qu'ils avoient » amenés, & de prendre à leur place quelques Bourgeois de Macao & quel- » ques Chinois, en leur mettant trois taels à la main. Voila quels ſont la » plûpart de vos ennemis. Ils ne comprent que ſur la force de leurs ſix grands » Navires, & ſur le nombre, moins utile qu'embarraſſant, de leurs équipages. » Je puis le dire, par la certitude que m'en donne l'expérience ; Je ſuis ſûr » que la confuſion & le déſordre regnent parmi eux.

(20) Page 400. (21) *Ibidem.*

(22) Ajoutons un autre mérite, qui eſt d'avoir été facilement entendu de toute l'aſſemblée ; ce qu'il n'eſt pas ſi aiſé de s'imaginer des diſcours que les Hiſtoriens prêtent aux Généraux qui ſont à la tête d'une armée.

» Si les forces étoient égales, ou si nos Vaisseaux n'étoient pas embarrassés » de leurs cargaisons, vous êtes bien persuadés sans doute que je n'attendrois » pas un moment pour commencer l'attaque. Nous ne sommes que trois con- » tre six, & nos bâtimens ne sont pas libres. Je me dispenserai de combattre, » autant que je le pourrai, pour ne pas exposer, sans une nécessité absolue, » vos vies & les biens de nos Maîtres. Mais s'il en faut venir à l'action, fai- » sons, mes chers Compagnons, faisons connoître à ces lâches qu'ils ont à » faire à des Hollandois (23). C. Matelief. 1607.

Après avoir écouté ce discours avec un profond silence, tous les matelots Hollandois s'écrierent d'une seule voix; » Oui, brave Amiral, nous voulons » combattre, vivre & mourir avec vous.

Pendant qu'il parloit, on vit les ennemis s'approcher par l'Est de l'Isle avec la marée, & l'engagement paroissoit inévitable. Mais craignant peut-être que la rapidité du courant ne les fît dériver au-dessous des Hollandois, ils serrerent leurs voiles & jetterent l'ancre. Le *Yacht*, qu'on n'avoit pas encore eu le tems de mettre en pieces, étoit demeuré beaucoup à l'arriere. Trois fustes se détacherent de la Flotte Portugaise & porterent sur lui. Mais l'*Erasme*, qui étoit heureusement sous voiles, s'avança promptement pour le dégager. Les fustes n'ayant osé l'attendre, Matelief donna ordre qu'on tirât du *Yacht* le canon & l'argent, qu'on y fît des ouvertures & qu'il fût coulé à fond. On y fit un trou; & dans cet état il fut abandonné aux flots & au vent, qui le pousserent vers Canton avec ses voiles & tous ses agrets (24).

On croit le combat inévitable.

Matelief fait abandonner son yacht.

Cependant le combat ne pouvoit plus être différé, lorsque l'ennemi, qui vouloit se tenir proche des terres, se trouva sur des bas fonds, où il parut embarrassé dans sa manœuvre. Matelief, aussi éloigné de la témerité que de la crainte, prit ce tems pour s'avancer à l'Ouest de la riviere; & la nuit favorisant bientôt sa retraite, il alla mouiller vers les dernieres Isles qui sont à l'embouchure. Le lendemain, ayant assemblé le Conseil, il proposa si avec l'avantage du vent, qu'on avoit gagné sur les Portugais, il n'étoit pas à propos de les attaquer. Mais il ne trouva que de l'opposition à cet avis. L'inégalité du nombre, la difficulté de réparer les moindres pertes, dans un pays où non-seulement on n'avoit aucun azile certain, mais où la conduite des Mandarins devoit paroître suspecte; enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation, à la vûe d'un grand Empire où l'on étoit intéressé à le conserver, firent prendre la résolution de remettre la vengeance & le commerce à des tems plus favorables. En s'éloignant des Isles, on vit paroître les ennemis, avec le vent arriere, & quelques-uns les crurent prêts à fondre sur la Flotte. Mais l'Amiral ne douta point qu'ils ne retournassent à Macao, assez satisfaits de pouvoir se vanter que leurs ménaces avoient chassé les Hollandois. L'Auteur observe qu'ils ne devoient pas avoir eu beaucoup d'empressement pour le combat, puisqu'il avoit dépendu d'eux de l'engager avec beaucoup d'avantages (25). Il ajoute que s'il falloit s'en rapporter au recit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit qu'ils fussent encore établis à Macao; qu'ils en avoient été chassés depuis plusieurs années, & qu'ils y étoient revenus sous le nom de Castillans; qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû à Macao

Les Hollandois s'éloignent.

Triste état des Portugais à Macao.

(23) Page 401. (24) Page 403. (25) Page 405.

C. Matelief. 1607.

aucun Vaiſſeau de leur Nation; que ce retardement avoit réduit les habitans au dernier excès de la miſere, & que ſe trouvant ſans argent & ſans ſecours, ils étoient ménacés de mourir de faim ſans l'arrivée de leurs derniers Navires (26),

Regrets de Matelief.

Matelief alla relâcher à l'Iſle de *Sunchoam* (27), pour y prendre de l'eau & du bois. Il emportoit un chagrin ſi vif d'avoir manqué l'occaſion d'ouvrir l'entrée de la Chine à la Compagnie Hollandoiſe, qu'en reconnoiſſant la néceſſité de ſe retirer, il voulut néanmoins que le ſentiment où il avoit été de combattre fut couché ſur le Regiſtre de la Flotte. Mais à meſure que la triſteſſe fit place à ſes réflexions, il conçut que pour obtenir ce qu'il déſiroit, il auroit fallu attendre fort long-tems la permiſſion de la Cour; que les Portugais n'auroient épargné ni ſollicitations ni préſens pour l'empêcher; que ſi la réponſe de Canton eut été favorable, elle pouvoit être frauduleuſe, & concertée même avec les ennemis des Hollandois, pour trouver le moyen de ſe ſaiſir des Vaiſſeaux & partager avec eux le butin; qu'en ſuppoſant le Mandarin ſincere, il n'auroit pas garanti les Vaiſſeaux des inſultes des Portugais, qui avoient alors des forces conſidérables, & qui étoient d'autant plus intéreſſés à s'en ſervir, qu'outre le motif de la haine, ils devoient ſentir que c'étoit fait de leur Commerce à la Chine ſi l'accès du pays étoit une fois libre aux Hollandois: qu'il ne falloit pas douter par conſéquent qu'ils ne s'y oppoſaſſent de toute leur force, & contre le gré même des Chinois, qu'ils trouveroient le moyen d'appaiſer par des préſens, & s'il le falloit, aux dépens de tous leurs biens, parce que les plus grands ſacrifices leur ſeroient moins deſavantageux que la perte de leur Commerce. Toutes ces raiſons lui firent conclure, que ſans avoir rien à ſe reprocher, il avoit à ſe plaindre de la fortune, qui l'avoit amené à Canton lorſque les Portugais étoient en état de l'en chaſſer, & que ce qui lui reſtoit à faire pour la Chine, étoit de donner avis de ce qui s'étoit paſſé aux Directeurs de la Compagnie, afin qu'à l'avenir ils y envoyaſſent de plus grandes forces (28). Après s'être confirmé dans cette réſolution, il fit des préſens à divers Chinois qui étoient encore ſur la Flotte, & les renvoyant libres il leur donna une lettre dans ces termes (29) pour le Mandarin de Canton.

Réflexions qui le conſolent.

Lettre qu'il écrit au grand Mandarin de Canton.

» Je ſuis venu devant Lamthau, dans la riviere de Canton, par l'ordre du
» Roi de Hollande, pour exercer le Commerce; & dans cette vûe j'ai ap-
» porté beaucoup d'argent & de marchandiſes. Les Portugais ſe ſont oppoſés
» à mon deſſein & m'ont interdit l'accès du pays. J'ignore ſi c'eſt par votre
» ordre. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai pas jugé à propos de me battre contre ces
» ennemis, qui avoient ſix Vaiſſeaux libres, tandis que je n'en ai que trois,
» chargés de marchandiſes & d'argent. J'ai pris le parti de me retirer. Si
» vous déſirez que les Hollandois viennent trafiquer à Canton, qu'il vous
» plaiſe d'envoyer une lettre à Patane, à Johor, ou à Bantam, & nous re-
» viendrons avec des forces qui ôteront aux Portugais l'envie de nous atta-
» quer. Je vous renvoye dix Chinois, que j'ai délivrés des fers des Japonois.

(26) *Ibid.* & page ſuivante.

(27) Apparemment celle que nous nommons *Sancian*, où mourut l'illuſtre S. François-Xavier.

(28) Pages 467, 468 & ſuiv.

(29) Page 468.

» C'eſt

» C'eſt le ſeul ſervice que je puiſſe vous rendre. Cependant ſoyez perſuadé » que les Hollandois ſeront toujours amis des Chinois.

C. MATELIEF. 1607.

La Flotte, ayant mis à la voile le 15 de Septembre, mouilla ſucceſſivement à Champa, à Paham, & dans quelques autres rades, où Matelief laiſſa des Facteurs. Deux mois ſe paſſerent ainſi à regler les affaires du Commerce, juſqu'au 27 de Décembre qu'il aborda au Port de Bantam. De-là, ſes ſoins s'étendirent dans tous les lieux où les Hollandois avoient des Comptoirs, & ſa principale attention tomba ſur Amboine & Ternate. Il fit partir des Vaiſſeaux pour l'Europe. Il reçut de la Compagnie des inſtructions ſécretes, qui lui recommandoient les affaires de la guerre, & qui lui ordonnoient même de les préferer à celles du Commerce (30). Il termina pluſieurs difficultés importantes, qui s'étoient élevées, pour les droits, entre le Sabandar de Bantam & le Comptoir Hollandois. Le détail de ces grandes occupations ne ſeroit ici qu'un médiocre ornement; mais on ne doit pas ſupprimer une déclaration fort ſinguliere que l'Auteur du journal lui fait faire à Bantam, ſans nous apprendre quel en étoit le fondement, ou ſi c'étoit un artifice dont on doive faire honneur à ſa politique (31).

Il part & donne ſes ſoins au Commerce.

Le 30 de Décembre, dit-il, Matelief ayant mandé le Tomongon & le Sabandar, leur déclara que le Roi de Hollande avoit envoyé un Vaiſſeau exprès pour avertir tous les Rois des Indes, que les Portugais viendroient dans leurs Ports avec des pavillons Hollandois & des Vaiſſeaux de fabrique Hollandoiſe, pour tromper également les Hollandois & les Indiens; qu'on ne pouvoit être trop ſur ſes gardes; que ces ennemis communs devoient aſſembler encore une puiſſante armade, dans la réſolution de ne pas même épargner les Rois; que leur principale vûe étoit d'exterminer ceux de Johor & de Bantam; qu'il falloit ſe hâter d'en avertir le Roi de Johor & de le ſoutenir par l'eſpoir d'un prompt ſecours, s'il ne l'avoit déja reçu, parce que la Compagnie avoit fait partir ſous le commandement de l'Amiral *Van Caerden*, huit Vaiſſeaux qui étoient peut-être déja dans la mer des Indes, ou qui y ſeroient bientôt; que l'année ſuivante on verroit encore arriver une groſſe Flotte de Hollande, & qu'on laiſſeroit des troupes à Johor, pour y réſider conſtamment.

Etrange déclaration qu'il fait à Bantam.

Cette confidence, feinte ou réelle, produiſit un effet qui ſurpaſſa les eſpérances de Matelief. Les Officiers de Bantam ayant demandé le tems de faire leur rapport au Roi, ou plutôt, celui de déliberer entr'eux dans leur Conſeil, revinrent chargés des plus vifs remercimens. Ils aſſurerent, de la part du Roi, qu'ils eſpéroient pourvoir à tout; qu'ils étoient réſolus de ne ſouffrir dans leur Port aucun Vaiſſeau, de quelque nature qu'il pût être, ſans en avoir donné avis au Directeur du Comptoir Hollandois; que ceux qui paroîtroient ſuſpects n'obtiendroient pas la liberté du Commerce, & que s'ils n'étoient reconnus & protegés par le Directeur, ils ſeroient traités en ennemis, fuſſent-ils partis des Ports de Hollande (32).

Elle produit d'excellens effets.

1608.

L'arrivée de Paul Van Caerden, qui entra dans la rade de Bantam avec ſept Vaiſſeaux, le 5 de Janvier 1608, vint confirmer ces diſpoſitions. Cet Amiral avoit perdu, près de Mozambique, un de ſes bâtimens par le naufrage; mais on avoit ſauvé la cargaiſon. Matelief lui raconta une partie de

Flotte du ſecond voyage de Van Caerden.

(30) Page 492. (31) Page 493. (32) Page 494.

C. Matelief. 1608.

ſes expéditions, & lui conſeilla de ſe hâter s'il vouloit rencontrer les Vaiſſeaux Portugais qui venoient de la Chine. A l'égard des affaires des Indes, il lui offrit les informations qu'il jugeoit néceſſaires pour la facilité de ſes entrepriſes; mais il le pria de faire deſcendre ſon Conſeil, avec lequel il étoit important d'entrer en délibération. Caerden répondit qu'on délibéreroit à bord, & que ſes Vaiſſeaux ne pouvoient demeurer dépourvûs de leurs principaux Officiers. Matelief, qui pénétra ſes diſpoſitions, lui dit qu'il feroit ce qu'il jugeroit à propos (33). S'il étoit queſtion de bagatelles ou de choſes indifférentes, Caerden ne s'ennuioit point. Mais s'agiſſoit-il des affaires? il affectoit de ne pas prêter l'oreille à la converſation, il ne s'informoit de rien; & ſi l'on commençoit à l'en entretenir, il détournoit le diſcours. Matelief fut ſurpris de cette conduite. Il lui auroit donné volontiers ſon Pilote, qui auroit été reconnu dans tous les lieux qu'il avoit déja viſités; mais Caerden ne parut pas le déſirer. L'Auteur du Journal reconnoît qu'il ne manquoit pas de courage; mais ſa négligence, dit-il, pouvoit être dangereuſe, & Matelief n'en avoit pas bonne opinion (34).

Cet Amiral s'accorde peu avec Matelief.

Il revient à ſes conſeils.

Cependant il ſentit à la fin le beſoin qu'il avoit de ſes conſeils; & les lui ayant demandés, ſur quelques incidens qu'il voyoit tourner autrement qu'il ne s'y étoit attendu, Matelief, ſans ſe faire trop valoir, offrit de les donner par écrit, ſous prétexte que les paroles peuvent quelquefois recevoir un ſens équivoque. Non-ſeulement il ſatisfit à ſes demandes, mais il lui fit un plan d'opérations pour ſa Flotte, auquel Van Caerden n'eut pas toujours la docilité de ſe conformer. Ce plan rouloit ſur les principes qu'on a lus dans ſon Mémoire; & la ſuite des évenemens fera juger, ſur-tout dans la Relation ſuivante, de quel côté étoient les lumieres & le véritable zèle.

Retour de Matelief en Hollande.

Matelief, ne penſant plus qu'à retourner en Europe, mit à la voile le 28 de Janvier (35). Il avoit pris, à bord, des Ambaſſadeurs, que le Roi de Siam envoyoit au Prince Maurice, ſous la conduite de ce même *Corneille Spex*, qu'on a vû deſtiné par l'Amiral Warwick à faire le voyage de la Chine avec d'autres Ambaſſadeurs du même Monarque. Sa navigation fut tranquille juſqu'au 12 d'Avril, qu'il mouilla dans la baie de la Table, où il eut la curioſité de viſiter l'Iſle qui eſt à l'entrée de cette baye, & dont le circuit eſt d'environ une lieue & demie. On ne s'arrête à ce leger incident que pour faire remarquer l'influence du climat ſur les brebis qu'on tranſporte d'Europe en Afrique. Les Anglois en avoient laiſſé huit dans cette Iſle, dont ſept avoient tenu lieu, à l'Amiral Spilberg, des rafraîchiſſemens qu'il n'avoit pû obtenir des Sauvages. Il y en reſtoit une, que Matelief rencontra & qu'il fit tuer. Elle étoit ſi prodigieuſement engraiſſée, que ſa queue avoit vingt-cinq pouces d'épaiſſeur, & peſoit dix-neuf livres. La graiſſe des boyaux & du rognon peſoit trente-quatre livres, & l'on fut obligé d'en ôter dix ou douze livres de deſſus la chair pour en pouvoir manger. Matelief jugea qu'il ſeroit utile pour ſa Nation de pouvoir trouver quelquefois une ſi bonne reſſource, dans un lieu où les autres proviſions n'étoient pas toujours abondantes. Il y fit mettre dix-ſept brebis,

Combien les animaux de l'Europe s'engraiſſent en Afrique.

(33) *Ibid.* & p. 495. Le jour qu'une Relation jette ſur l'autre eſt un fruit très-utile de l'ordre où l'on prend ſoin de placer chaque Voyage.

(34) Page 495. On verra dans la Relation du ſecond Voyage de Van Caerden, quelle opinion il avoit de Matelief à ſon tour.

(35) Page 503 & ſuiv.

trois beliers, & quatre chevres; avec une inſcription gravée ſur une placque d'étain, pour rendre témoignage du nombre de ces animaux, du tems, & de ſes intentions (36). C. Matelief. 1608.

Il continua ſa route avec le même bonheur, juſqu'au 7 de Juillet, que le ſcorbut commença ſes ravages vers les vingt-ſept degrés & demi de latitude du Nord. Corneille *Spex* en fut une des premieres victimes. Comme il avoit eu l'occaſion d'amaſſer beaucoup de pierreries, on fut ſurpris de n'en trouver aucune dans ſon bagage. Un autre paſſager avertit Matelief que *Spex* l'avoit chargé, en mourant, de retirer certaines pierreries qu'il avoit données en garde aux Ambaſſadeurs Siamois & de les rendre à ſa famille; mais, après ſa mort, ces perfides Indiens n'ayant contr'eux qu'un ſeul témoin, nioient de les avoir reçues (37). Matelief fit appeller le premier Ambaſſadeur, qui ſe nommoit *Conchi*, & lui demanda pourquoi il faiſoit difficulté de rendre ce qui lui avoit été confié. Sa réponſe fut un deſaveu formel. L'Amiral irrité lui dit qu'il ne lui demandoit pas s'il étoit chargé des pierreries, parce qu'il en ſçavoit la vérité, mais qu'il lui ordonnoit de les rendre. Il ajouta que c'étoit une action infâme, pour l'Ambaſſadeur d'un grand Roi, de nier un dépôt & d'oſer ſoutenir un ſi odieux menſonge. Ce reproche n'ayant pas eu plus de force pour émouvoir Conchi, Matelief le traita de *méchant coquin*, de *perfide noir*, & jura qu'il alloit lui *faire couper les oreilles*. A cette menace, l'Ambaſſadeur envoya ſur le champ un petit ſac de damas gris cendré, qui contenoit les pierreries enveloppées dans de petits papiers. Infidélité d'un Ambaſſadeur Siamois.

Entre ceux qui moururent du ſcorbut, on compta *Sapoti*, frere de Fernando, chef des Raſſanives d'Amboine (38), qui alloit en Hollande pour y apprendre la langue. L'Amiral même fut attaqué du mal commun & ne dut la vie qu'à la force de ſon temperament. Dans tout l'équipage, à peine reſtoit-il un ſeul homme qui jouît d'une parfaite ſanté; & de plus de deux cens, il n'y en avoit que quarante qui ne fuſſent pas retenus au lit. On arriva le 26 d'Août à *Portland*, & l'on fut obligé d'y louer quarante Matelots pour conduire le Vaiſſeau juſqu'en *Zélande*, où Matelief mouilla devant Rammekens, le 2 de Septembre, après un voyage de trois ans, trois mois & vingt-un jours (39). Mort de Sapoti, & triſte état du Vaiſſeau de Matelief. Il arrive en Zélande.

Il ſe rendit à la Haie, le 11, avec les Ambaſſadeurs de Siam, qu'il préſenta au Prince Maurice. Leurs préſens conſiſtoient dans une boëte d'or ciselé, qui contenoit leurs lettres de créance; deux autres petites boëtes d'or, dans l'une deſquelles il y avoit un diamant, & dans l'autre un rubis; deux fuſils d'ouvrage en relief; deux demi-piques garnies d'or, & deux autres, dont l'une étoit auſſi garnie d'or, mais d'un ouvrage moins rare. Le motif de cette ambaſſade n'étoit en apparence que de viſiter les Provinces-Unies, & de rendre au Prince les civilités que le Roi de Siam en avoit reçues. Mais *Spex* avoit mieux informé l'Amiral. Ce Monarque étoit frappé des horribles imputations dont les Portugais ne ceſſoient pas de charger la Nation Hollandoiſe. Ils en parloient avec le dernier mépris, & comme du rebut de tous Préſens des Ambaſſadeurs de Siam. Motifs ſecrets de cette ambaſſade.

(36) Pages 512 & 513.

(37) Page 516. L'Auteur du Journal croit ce détail néceſſaire, pour faire connoître combien de précautions il faut apporter aux moindres affaires avec les Indiens.

(38) Page 517.

(39) Page 518.

C. Matelief. 1608.

les hommes (40). Cependant n'ayant pû ignorer ce qui s'étoit passé entre l'Armade & la Flotte de Matelief, il avoit peine à comprendre qu'une Nation qui envoyoit tant de navires aux Indes & qui s'y distinguoit par de telles actions, fût en effet si méprisable (41). C'étoit pour l'éclaircissement de cet important mystere, qu'il avoit fait entreprendre un si long voyage à ses Ambassadeurs.

Eloges que reçoit Matelief.

Dans l'audience que Matelief eut des Etats de Hollande, il fut remercié, par la bouche du Grand-Pensionnaire, avec des éloges extraordinaires de son courage & de sa conduite. Les Etats-Généraux lui firent les mêmes remercimens, & le Prince Maurice y ajouta des témoignages particuliers de la plus haute estime (42).

(40) Page 519.

(41) *Ibidem.*

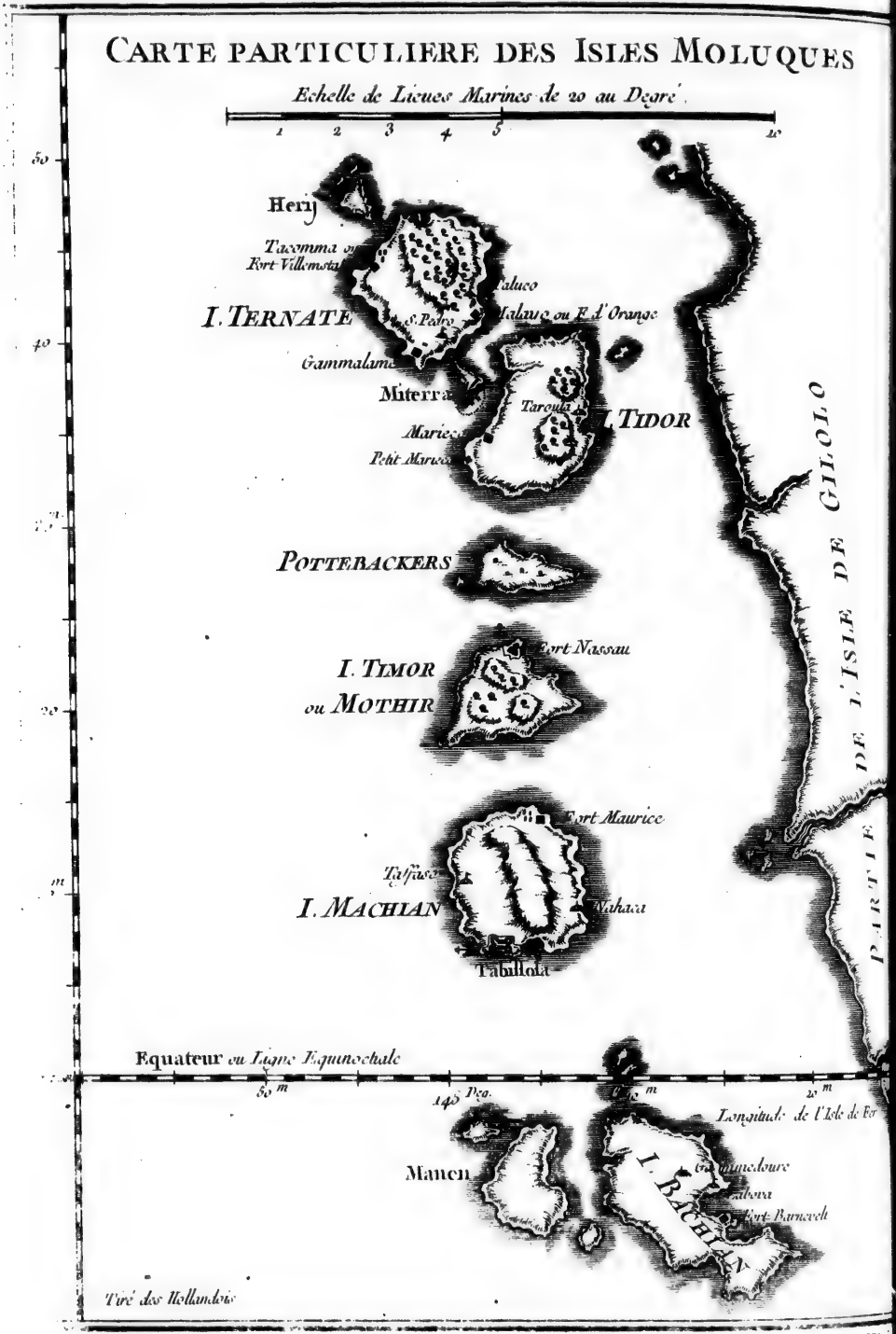
(42) Cette Relation est confirmée par diverses Lettres qui se trouvent à la fin du Journal, & qui contiennent plusieurs autres circonstances de Guerre & de Commerce. Elles sont de Jâques l'Hermite le jeune (*) à son pere. Il étoit persuadé, comme Matelief, que la ruine de Malaca étoit nécessaire au Commerce des Hollandois, parce que cette Place traverseroit toujours leur navigation à la Chine & aux Moluques, qui étoient leurs principaux objets. Il ne croyoit pas que la liberté du Commerce à la Chine pût être obtenue par la douceur, & il conseilloit d'employer d'autres moyens. Il donnoit un avis pour la construction des Vaisseaux, qui mérite de terminer cet article.

» Les Directeurs, dit-il, ont fait construire » cette fois leurs Vaisseaux sans châteaux d'a- » vant, & sans demi-pont derriere le mât; » mais nous avons éprouvé que cette sorte de » construction est fort désavantageuse pour » le combat. Si le Midelbourg avoit eu un » château-d'avant, il y a bien de l'apparence » qu'il n'auroit pas été brûlé; parce qu'on » auroit eu plus de facilité à se déborder; au » lieu que personne n'osoit paroître sur le » bord, pour faire cesser cette manœuvre, » qu'il n'eût aussi-tôt la tête cassée. La force » de pareils bâtimens doit particuliérement » consister à être capables de se défendre de » l'abordage; & pour cela ils doivent avoir » de bons châteaux d'avant & d'arriere, ou » un haut-pont courant devant arriere, qui » soit fort & sur lequel il y ait du canon; car » ce sont ces piéces-là qui font le plus d'effet » lorsqu'on est à l'abordage. Celles qui sont » sur le bas-pont tirent trop haut pour faire » des ouvertures à l'eau & couler à fond, & » trop bas pour porter sur les gens du pont » ennemi. Les Vaisseaux qu'on envoie aux » Indes peuvent bien supporter cette charge, » parce qu'il n'est pas nécessaire que les piéces qui sont sur le haut-pont soient du plus » gros calibre. Quand on a eu l'occasion de » faire des expériences, on sçait quelle est » l'utilité de chaque chose & l'on en connoît » les défauts.

Enfin l'Hermite conseille de faire incessamment des moulins à poudre, soit à Johor ou à Achin; non-seulement, dit-il, parce qu'il sera très-avantageux aux Vaisseaux de la Compagnie d'y en trouver toujours, mais encore parce qu'on en pourra vendre aux Indiens, & que le profit en seroit considerable (**).

(*) Il étoit employé sur la Flotte de Matelief, & dans la suite on lui verra faire un voyage aux Indes Orientales par le Détroit de Magellan, en qualité d'Amiral d'une Flotte d'onze Vaisseaux.

(**) Copies de diverses Lettres, à la fin du Journal de Matelief, pages 371 & suiv.



Tome VIII. N° 3

D

L'ARCH
entrep
dernes le
à celui des
du pays, fi
mot Arabe
que le nom
On en cor
lieues d'éte
qu'entiéren
mi degré d
Vers le Co
tugais *Ba*
distance,
lebres, pa
geurs, por
& *Bachian*
Montil, *M*

La form
pas plus d
des autres
petites &
bancs de f
quelques r
fec & fi fp
torrens qu
ques-uns r
trop couv
dure perp
plaignent
On fait un
Iſles. Elle
preſqu'inu
l'effet paſſ
des Philip
attribuent

Les Mo
aromatiqu

(43) Arg
(44) On

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

L'ARCHIPELAGUE' oriental comprend un ſi grand nombre d'Iſles, qu'on entreprendroit inutilement de les compter ; mais les Géographes modernes le diviſent en cinq autres, entre leſquels ils donnent le premier rang à celui des Iſles Moluques. Ce nom, qui ſe prononce *Moloc* dans la langue du pays, ſignifie *Tête* ou *Chef*. D'autres néanmoins le font venir de *Maluco*, mot Arabe, qui ſignifie le *Royaume* : mais dans l'un & l'autre ſens, il paroît que le nom de Moluques emporte une idée d'excellence & de diſtinction. On en compte cinq principales, qui n'occupent guères plus de vingt-cinq lieues d'étendue, toutes à la vûe les unes des autres. Leur ſituation eſt preſqu'entiérement ſous la Ligne ; car la plus ſeptentrionale n'en eſt qu'à un demi degré du côté du Nord, & la plus méridionale à un degré du côté du Sud. Vers le Couchant, elles ſont près de l'Iſle de *Gilolo*, nommée par les Portugais *Batochina de Moro*. Pluſieurs autres Iſles, qui ſont ſituées à peu de diſtance, ſont auſſi compriſes ſous le nom de Moluques. Mais les plus célebres, par les épiceries qu'elles produiſent & par les Relations des Voyageurs, portent les noms de *Ternate*, *Tydor*, *Motier*, *Machien* ou *Maquien*, & *Bachian*. Anciennement elles ont été connues ſous ceux de *Cape*, *Duco*, *Montil*, *Mara* & *Seque* (43).

Idée générale des Moluques.

Origine du nom.

La forme de ces cinq Iſles eſt ronde, & preſque la même. On ne donne pas plus de huit lieues de tour à la plus grande. Elles ſont ſéparées les unes des autres par des bras de mer, & par quelques autres Iſles beaucoup plus petites & la plûpart déſertes. L'accès en eſt dangereux, par la multitude de bancs de ſable & d'écueils dont elles ſont environnées. Cependant on y trouve quelques rades où les Vaiſſeaux peuvent mouiller. En général le terroir eſt ſi ſec & ſi ſpongieux, que malgré l'abondance des pluies, les ruiſſeaux & les torrens qui tombent des montagnes ne parviennent pas juſqu'à la mer. Quelques-uns n'en trouvent pas la perſpective agréable (44), parce qu'elles ſont trop couvertes d'herbes & de broſſailles, qui s'y entretiennent dans une verdure perpétuelle. Au contraire, d'autres ſont charmés de cette vûe, & ſe plaignent ſeulement que l'air n'y eſt pas ſain, ſur-tout pour les Etrangers. On fait une triſte deſcription du *Berber*, maladie fort commune dans les cinq Iſles. Elle fait enfler tout le corps. Elle affoiblit les membres & les rend preſqu'inutiles. Cependant les habitans ont découvert un préſervatif, dont l'effet paſſe pour certain lorſqu'il n'eſt pas employé trop tard. C'eſt du vin des Philippines, pris avec du clou de girofle & du gingembre. Les Hollandois attribuent la même vertu au ſuc de limons.

Propriétés des cinq Iſles.

Les Moluques produiſent une variété ſurprenante d'épiceries & de plantes aromatiques ; ſur-tout quantité de cloux de girofle, de canelle, de noix & de

(43) Argenſola, T. I, p. 16 & 17.

(44) On cite le célebre Barros, qui eſt peut-être ſeul de cette opinion. P. 19.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Alimens que la nature fournit aux habitans.

fleurs de muſcade, de ſandal, d'aloës, d'oranges, de limons & de cocos. Elles n'ont ni bled ni riz; mais la nature & l'induſtrie ſuppléent à ce défaut. Les habitans pilent le bois d'un arbre qui reſſemble beaucoup au palmier ſauvage, & qui rend une ſorte de farine très-blanche, dont ils font de petits pains, de la forme des pains de ſavon d'Eſpagne. Cet arbre ou cette plante, qu'ils nomment *Sagu*, s'éleve de quinze ou vingt pieds, & pouſſe des branches qui approchent de celles du palmier. Son fruit, qui eſt rond & fort ſemblable à celui du cyprès, contient une ſorte de fils ou de petits poils déliés, qui cauſent de l'inflammation lorſqu'ils touchent à la chair. En coupant les branches tendres de la plante, on en fait ſortir une liqueur qui ſert de breuvage aux Indiens. Pour la recevoir, ils mettent le bout de la branche quireſte à l'arbre, dans l'ouverture de quelque vaiſſeau, & l'eſpace d'une nuit ſuffit pour le remplir. Cette liqueur, qu'ils nomment *Tual*, a la blancheur du lait. Elle eſt douce dans ſa fraîcheur. Si on la fait bouillir, elle fermente à peu près comme le grain germé dont on fait la biere, & on lui fait prendre le goût du vin ou du vinaigre, ſuivant le beſoin qu'on en a. Le Nipa & le Cocotier ſont deux autres arbres, dont les habitans tirent auſſi beaucoup d'utilité; ſur-tout le ſecond, qui leur fournit tout à la fois du vin, de l'huile, des cordages, & des ſolives pour leurs édifices. Ils trouvent encore une liqueur plus douce dans l'eſpece de roſeau qu'ils nomment *Bambous*. Quelques Relations Hollandoiſes ne leur accordent ni viande ni poiſſon: ce qui ne doit être entendu que de la quantité néceſſaire pour en fournir aux Vaiſſeaux; car tous les autres Voyageurs aſſurent qu'ils en ont aſſez pour leur proviſion. Le Ciel, ſoit dans ſa colere ou dans ſa bonté, ne leur a donné aucune mine d'or ni d'argent, ni même d'autres métaux inferieurs; mais ils ne ſont pas éloignés de *Lambaco*, Iſle abondante en fer & en acier. Ils en tirent la matiere de leurs ſabres, qu'ils nomment *Campillanes*, & celle de leurs poignards, auxquels ils donnent le nom de *Cris*, comme dans pluſieurs autres parties des Indes. D'ailleurs les Portugais & les Hollandois leur ont fourni des mouſquets, des canons, & toutes les armes qui ſont connues en (45) Europe.

Anciens Maîtres & Religion des Iſles Moluques.

On prétend que les Chinois occuperent autrefois les Moluques, lorſqu'ils ſubjuguerent la plus grande partie des pays orientaux, & qu'après eux, elles eurent ſucceſſivement pour maîtres, les Javanois, les Malais, les Perſans & les Arabes (46). C'eſt aux derniers qu'on y attribue l'introduction du Mahométiſme, dont les ſuperſtitions s'y mêlerent avec celles de l'idolatrie. Il s'y trouve d'anciennes familles, qui ſe font honneur de tirer leur origine des premieres Divinités du pays, ſans en être moins attachées à l'Alcoran. Les Loix y ſont groſſieres & barbares. Elles permettent la pluralité des femmes, ſans en fixer le nombre & ſans aucune regle pour le bon ordre des mariages. Cependant la premiere femme du Roi eſt diſtinguée par le nom de *Putrix*, & ſes enfans ſont eſtimés plus nobles que ceux des autres femmes. Leur droit à

Loix groſſieres du pays.

(45) Argenſola, T. I, p. 19.

(46) On parle pluſieurs langues différentes dans ces Iſles; ce qui doit faire juger qu'elles ont été peuplées par divers peuples. Le Malais y eſt la langue la plus commune. Quelques-uns ont écrit que les habitans des Moluques ſont deſcendus des peuples de Java, qui furent attirés dans ces Iſles par l'odeur du girofle & des autres aromates.

la ſucceſſion n'eſt jamais conteſté par les enfans d'une autre mere. Les Loix pardonnent fort difficilement le larcin, & font grace à l'adultere. Dans l'opinion de ces Inſulaires, la propagation du genre humain doit être le premier objet de la politique. Ils ont des Miniſtres publics, qui ſont obligés de ſe promener dès la pointe du jour dans toutes les rues des Villes & des Bourgs, en battant la caiſſe, pour éveiller les perſonnes mariées & les exciter à remplir le devoir conjugal (47).

Habillement & caractere des habitans.

Les hommes portent des turbans de diverſes couleurs, ornés de plumes & quelquefois de pierres précieuſes. Celui du Roi eſt diſtingué des autres. C'eſt une eſpece de mître, qui lui tient lieu de couronne. L'habit commun eſt un pourpoint ou une veſte, qu'ils appellent *Chenines*, avec des haut-de-chauſſes de damas bleu, rouge, verd ou violet. Ils portent auſſi des manteaux courts de la même étoffe, quelquefois étendus, & quelquefois racourcis & noüés ſur l'épaule. Les femmes entretiennent ſoigneuſement leur chevelure, qu'elles laiſſent flotter de toute leur longueur, ou qu'elles relevent en nœuds, entremêlés de fleurs, de plumes & d'aigrettes (48). Leurs robbes ſont à la Turque ou à la Perſane. Elles portent des braſſelets, des pendans-d'oreilles, des colliers de diamans & de rubis, & de grands tours de perles. Ces ornemens ſont communs à tous les états. Les étoffes de ſoie & d'écorce d'arbre ſont en uſage auſſi, ſans aucune diſtinction pour les deux ſexes, & leur viennent de toutes les parties de l'Inde, qui s'empreſſent de les apporter en échange pour du girofle & du poivre. On doit juger que ce n'eſt pas pour ſe garantir du froid, qu'ils apportent tant de ſoins à leur parure. Ce goût de propreté leur eſt venu ſans doute avec le Mahométiſme. Les hommes le portent juſqu'à parfumer leurs habits (49).

Figure des hommes & des femmes.

En général les femmes ſont d'une taille médiocre, blanches, aſſez jolies & d'une humeur vive. Avec quelque ſoin qu'elles ſoient gardées, on ne peut les empêcher de tromper leurs maris. Elles s'occupent ordinairement à filer du coton, qui croît en abondance dans toutes leurs Iſles. Celles qui ſont pauvres vendent du poiſſon ſec ou frais dans les marchés, des poules, des bananes, des cannes de ſucre, du gingembre verd & d'autres denrées. Mais les plus riches ne poſſedent point d'argent. La principale richeſſe de ces Inſulaires conſiſte en cloux de girofle. Il eſt vrai qu'avec cette précieuſe marchandiſe il n'y a rien qu'ils ne puiſſent ſe procurer (50). Les hommes ſont un peu bazanés, ou plutôt d'une couleur jaunâtre, plus obſcure que celle du coing. Ils ont les cheveux plats, & pluſieurs ſe les parfument d'huiles odoriférantes. La plûpart ont les yeux grands & le poil des ſourcils fort long. Ils le colorent d'une ſorte de peinture, auſſi-bien que celui des paupieres. Ils ſont robuſtes, infatigables à la guerre & ſur mer, mais pareſſeux pour tout autre exercice. Ils vivent long-tems, quoiqu'ils blanchiſſent de bonne-heure. Ils ſont doux & officieux à l'égard des Etrangers, ſe familiariſant aiſément ; mais importuns par leurs demandes continuelles, intereſſés dans le Commerce,

(47) *Ibid.* p. 23, & ſecond Voyage des Hollandois, p. 519.

(48) Argenſola, *ibid.* p. 24. La Relation des Hollandois dit au contraire qu'elles n'y portent aucun ornement. P. 522.

(49) Second Voyage des Hollandois, page 521.

(50) P, 522, & Argenſola, T. II, p. 23.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

soupçonneux, trompeurs; & pour joindre plusieurs vices en un seul, ils sont ingrats (51).

Trois Rois des Moluques.

Les Isles de Ternate, de Tidor & de Bachian, ont chacune leur Roi particulier; mais le plus puissant de ces trois Princes est celui de Ternate, qui compte dans ses Etats la plûpart des Isles voisines. On a déja remarqué que l'Isle de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrain en est haut, & l'eau des puits y est fort douce. Elle a deux ports qui regardent l'Orient; l'un qui se nomme *Telingamma*, & l'autre à une lieue de-là, qui se nomme *Toloco* (52). Leurs quais sont revêtus de pierre, & commodes pour les Vaisseaux. Le Roi tient sa Cour à *Gammalamma*, Ville située sur le rivage, mais sans rade, parce que la mer y a trop peu de profondeur & que le fond en est pierreux. Les habitans y ont fait une jettée de pierre, pour se mettre à couvert des surprises; de sorte que les Vaisseaux étrangers vont mouiller ordinairement devant Telingamma, où la rade est fort bonne entre cette Place & l'Isle de Tidor. A une demie-lieue de Telingamma, dans les terres, est une petite Ville nommée *Maleia*, qui est revêtue d'un mur de pierres (53) séches.

Isle de Ternate & son Roi.

Gammalamma, qui peut passer pour la capitale de Ternate, quoique d'autres donnent ce titre à *Maleia*, ne contient qu'une rue, de l'ancienne longueur d'Amsterdam, mais sans pavé. La plupart des édifices sont de roseaux. Le reste est de bois; & les deux rangs qui forment la rue s'étendent le long du rivage (54). On découvre, au milieu de l'Isle, une montagne qui n'a pas moins de deux lieues de hauteur, couverte de palmiers & d'autres arbres, au sommet de laquelle on trouve une profonde caverne, qui semble pénétrer jusqu'au fond de la montagne, & dont l'ouverture est si large, qu'à peine reconnoîtroit-on quelqu'un d'un côté à l'autre (55).

Volcan de Ternate.

Elle contient un espace en forme d'aire, composé de pierre & de terre mouvante. C'est un volcan d'une nature extraordinaire. On en voit sortir une fontaine; mais on ne sçait si l'eau en est douce, aigre, ou amere, car personne n'a la hardiesse d'en gouter. Un Espagnol, nommé Gabriel Rebelo, ayant eu la curiosité de mesurer avec des cordes la profondeur de la caverne, la trouva de cinq cens brasses. Mais Antoine Galva, qui commandoit les Portugais dans ces Isles en 1538, en a donné la description suivante.

Sa description par Antoine Galva.

Il prit un tems calme pour ses observations. Celui des équinoxes, & les mois d'Avril & de Septembre ne lui auroient pas été favorables, parce que les vents qui soufflent alors embrasent la matiere combustible, & lui font jetter de grandes flammes. Ce volcan sent beaucoup le souffre. Aussi en jette-t-il une grande quantité, qui se mêle avec de la terre & des pierres rouges, qui en sortent impétueusement, comme de la bouche d'un canon. Il y a beaucoup d'apparence que le bas de la montagne contient de grandes concavités, où la rarefaction de l'air, causée par le feu, produit des tremblemens de terre avec un bruit furieux. Les flammes & les pierres embrasées, qui s'élevent dans l'air, vont jusqu'à la Ville de Gammalamma, & quelquefois jusqu'aux Isles de Meao & de Cafure, qui sont à vingt lieues de Ternate. La fumée est de di-

(51) Argensola, T. I, p. 22.
(52) *Ibid.* p. 113.
(53) Second Voyage des Hollandois, pages 513, 514.
(54) *Ibid.* p. 512.
(55) Argensola, T. I, p. 113.

verses

verſes couleurs, ſuivent la nature de l'humeur ou de la terre qui pouſſe quantité d'exhalaiſons différentes. L'air, qui en eſt rempli, peut contribuer auſſi à cette variété. L'infection en eſt ſi forte, qu'elle corrompt les eaux & qu'elle les rend même dangereuſes. Cependant la montagne ne laiſſe pas d'être fertile & couverte de verdure, juſqu'aux deux tiers de ſa hauteur. Delà juſqu'au ſommet, on ſent beaucoup de froid, & l'on n'y trouve aucune eſpece d'oiſeaux; mais on y voit quantité de mouches. Lorſqu'on eſt arrivé au ſommet, on découvre une vaſte mer & une infinité d'Iſles, parce que l'air y eſt toujours pur, & ſans mêlange d'aucunes vapeurs qui puiſſent arrêter la vûe. A l'endroit de la hauteur où finit la verdure, on trouve une fontaine d'eau douce, mais extrêmement froide. Au ſommet, dans un lieu éloigné de l'ouverture d'où ſortent les flammes, il ſe détacha dans le même tems une grande piece de terre, & l'on vit couler pendant deux jours de l'eau en abondance. Enſuite de grandes maſſes de roche, qui roulerent en bas & qui entraînerent des arbres & des terres juſqu'au bord de la mer, formerent au pied de la montagne diverſes concavités en forme de voutes. Antoine Galva raconte auſſi qu'on trouve ſur la montagne un grand lac d'eau douce, entouré d'arbres, dans lequel on voit des crocodiles azurés & dorés, qui ont plus d'une braſſe de longueur, & qui ſe plongent dans l'eau lorſqu'ils apperçoivent ou qu'ils entendent des hommes (56).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Les Relations Hollandoiſes rapportent plus ſimplement, que près de la Ville où le Roi tient ſa Cour, il y a un volcan qui paroît terrible, ſur-tout dans le tems des équinoxes, parce qu'alors on voit toujours regner certains vents, dont le ſouffle embraſe la matiere qui nourrit ce feu. Elles ajoutent qu'il fait toujours froid ſur le haut de la montagne, & qu'elle ne jette point de cendre, mais ſeulement une matiere légere qui reſſemble à la pierre de pouce, qu'elle s'éleve en forme de piramide, & que depuis le bas juſqu'au ſommet elle eſt couverte d'arbriſſeaux & de broſſailles qui conſervent toujours leur verdure, ſans que le feu qui brûle dans ſes entrailles paroiſſe jamais les altérer; qu'au contraire, il ſemble contribuer à les arroſer & à les rafraîchir par des ruiſſeaux qui ſe forment des vapeurs qu'il exhale.

Témoignage des Relations Hollandoiſes.

Un Hollandois, de la ſuite du Gouverneur *Timb*, qui alloit commander aux Moluques en 1626, dans les établiſſemens de la Compagnie de Hollande, déclare dans la Relation de ſon voyage, que malgré le témoignage de pluſieurs perſonnes, qui ſe ſont vantés d'avoir viſité ſur le ſommet de la montagne de Ternate, il ne peut ſe perſuader que cette entrepriſe eut jamais été véritablement exécutée. » Ce n'eſt pas ſeulement, dit-il, par les roſeaux poin-» tus dont preſque tout le bas de cette montagne eſt environné, & qui ſe » nomment *Cannacannas*, ni par la multitude des rochers eſcarpés, qu'un curieux ſeroit arrêté. Il y trouveroit un obſtacle invincible dans la quantité » de cendres & de pierres brûlées, qui ſont entre ces roſeaux & qui rempliſ-» ſent tous les endroits par leſquels on pourroit eſpérer de s'ouvrir un paſ-» ſage. Toutes les ſéparations qu'on croit voir entre les cannes & les broſ-» ſailles ſont bouchées de ces cendres, dont les monceaux ont plus de hau-» teur que les pointes mêmes des buiſſons, & qui ſont comme autant de pe-

Témoignage d'un Voyageur plus moderne.

(56) Hiſtoire de la conquête des Moluques, T. I, p. 114 & ſuivantes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

» tites montagnes taillées à pié-droit; car la hauteur du volcan n'eſt pas ſi » extraordinaire. Ceux qui l'ont meſurée le plus exactement ne la font aller » qu'à trois cens ſoixante-ſept braſſes & deux pieds (57).

Etat de Ternate en 1686.

Vers le méme tems, l'Iſle de Ternate étoit fort bien peuplée. La Ville de *Maleye* ſe trouvoit environnée de bonnes paliſſades. Elle étoit habitée par des Bourgeois libres & par des Mardicrès. Les Hollandois y avoient élevé au côté du Nord une Fortereſſe, ſous le nom d'*Orange*, à quatre baſtions, revêtus de pierre. Les murailles des courtines étoient épaiſſes, & les foſſés profonds. On y voyoit des appartemens commodes pour les Officiers & les Subalternes, de grands magaſins, un Hôpital, un grand attelier pour les ouvriers & quantité de canon. En ſortant de la Ville, on découvroit le grand jardin de la Compagnie, & une nouvelle *Négrerie*, avec une petite redoute de pierre du côté de l'eau.

Fort d'Orange.

Negrerie.

La Négrerie, ou la petite Ville, qui étoit au côté ſeptentrional de la Fortereſſe conſiſtoit en une grande & large rue, qui avoit plus de mille pas de long. On y voyoit la moſquée royale & la ſepulture des Rois. Le Prince frere du Roi y faiſoit ſa demeure, avec ſa ſœur, qu'on nommoit la Princeſſe de *Gammalamma*. Au bout de la rue étoient les Palais du Roi & ſes jardins. Les édifices étoient dans le goût du pays, c'eſt-à-dire, fort mal entendus. Encore avoient-ils été ruinés par les dernieres guerres. Un peu plus loin, en tirant au Nord le long du rivage, on trouvoit un Bourg, de la dépendance d'un Seigneur du pays nommé *Magade*, qui avoit été Sécretaire du cabinet du Roi, & qui étoit alors Conſeiller d'Etat. Sa maiſon étoit aſſez belle, & ce Bourg avoit une moſquée, qui en faiſoit le ſecond ornement. Au delà, ſur le bord de la mer, ſe préſente une éminence ſur laquelle les Hollandois avoient un Fort nommé Terbeke.

Ville de Gammalamma.

En allant du Fort d'Orange au Sud-Eſt, à trois lieues on trois lieues & demie, on rencontre la Ville de Gammalamma, dont les Eſpagnols ont été ſi long-tems les maîtres & où ils s'étoient bien fortifiés. Les ruines & les fondemens du Château rendent encore témoignage que c'étoit une excellente place; mais on n'y voit plus qu'un lieu déſert & rempli de broſſailles.

Port creuſé par les Eſpagnols.

Entre Gammalamma & le Fort d'Orange, on trouve, dans une vallée, une eau interne nommée *Saſſé*, qui a près d'une lieue de tour, & qui n'eſt ſéparée de la mer que par une digue aſſez étroite. Sa profondeur eſt de ſoixante à ſoixante-dix pieds. On prétend que les Eſpagnols prirent la peine de creuſer ce grand eſpace, pour en faire un petit port qui pût ſuppléer aux incommodités du rivage; mais que leur travail devint inutile, parce que le fond ſe trouva de roche (58).

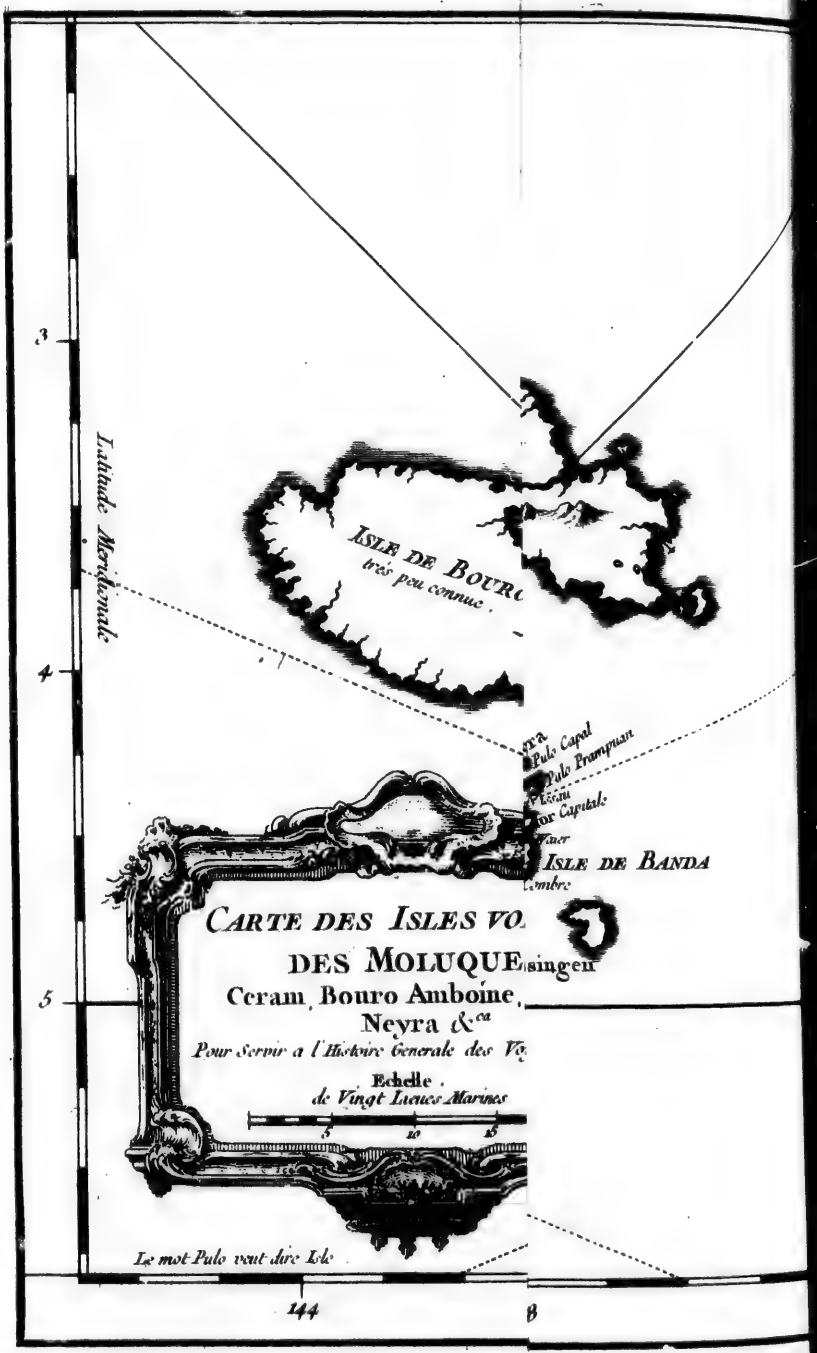
Iſle de Tidor.

L'Iſle de Tidor eſt plus grande que celle de Ternate, au Sud de laquelle elle eſt ſituée (59). Son nom ſignifie fertilité & beauté dans l'ancien langage du pays; mais il paroît qu'il s'écrivoit *Tidura*, du moins en caracteres Ara-

(57) Hiſtoire de la conquête des Moluques, T. 3, p. 378, 379. Graaf, p. 225.

(58) Relation d'un voyage aux Moluques en 1686. Il faut remarquer ici que les Portugais & les Eſpagnols ont poſſedé ſucceſſivement les Moluques, & qu'enſuite ils en ont été les maîtres enſemble pendant qu'ils ont été réunis ſous le même Roi.

(59) Latitude, trente minutes; longitude, cent quarante-quatre degrés.


3
4
5
Latitude Meridionale
ISLE DE BOURO
très peu connue.
Pulo Capal
Pulo Brampuan
Isle de Banda
CARTE DES ISLES VO
DES MOLUQUE
Ceram, Bouro Amboine,
Neyra &ca
Pour Servir a l'Histoire Generale des Vo
Echelle
de Vingt Lieues Marines
0
10
20
Le mot Pulo veut dire Isle
144
B

bes & Perſans (60). Elle n'eſt pas moins fertile ni moins agréable que celle de Ternate, & elle a auſſi ſon Roi particulier. Sa côte orientale eſt couverte de bois. Du Nord au Sud, le rivage eſt défendu par un retranchement de cailloux, de la longueur de deux ou trois portées de mouſquet. A l'extrêmité méridionale eſt une montagne ronde & aſſez haute, au pied de laquelle eſt la Ville capitale qui porte auſſi le nom de Tidor. Le Fort des Portugais étoit à une portée de canon de cette montagne, ſi couvert de broſſailles qu'on ne l'appercevoit pas des Vaiſſeaux, & défendue d'ailleurs, du côté de la mer, par une chaîne étroite de rochers qui ne ſont qu'à un jet de pierre du rivage. On les apperçoit dans la baſſe marée; mais, en pleine eau, ils ſont couverts à la hauteur de trois pieds, & plus ou moins dans quelques endroits. Entre les terres & cette chaîne, qui court au Sud depuis la montagne juſqu'au delà du Fort, il n'y a que quatre ou cinq pieds d'eau. Le reſte de l'Iſle eſt rempli, comme Ternate, de Bourgs & de Villages, & n'eſt pas moins fertile.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Bachian eſt auſſi un Royaume particulier, mais tombé en décadence par la molleſſe de ſes habitans. L'Hiſtorien des Moluques traite cette Iſle de grand pays déſert, quoiqu'abondant en *Sagu*, en fruits, en poiſſon, & en diverſes ſortes de vivres; mais il ne fait pas connoître autrement ſon étendue. Il ajoute ſeulement qu'on y recueilloit peu de cloux, & que les girofles s'y étoient inſenſiblement détruits, quoiqu'ils y cruſſent mieux qu'en aucun autre endroit (61). Les Portugais y avoient un Fort nommé *Labocca*, les Hollandois y en ont élevé un qui ſe nomme *Gammacanor* ou Gammadour, & qui s'eſt peuplé des habitans d'une Ville voiſine, nommée *Sabongo*.

Iſle de Bachian.

Machian, eſt ſous la domination du Roi de Ternate. Son circuit eſt d'environ ſept lieues. C'eſt, après Bachian, la plus fertile des Moluques en ſagu, dont elle a non-ſeulement ſa proviſion, mais aſſez pour en faire part aux Iſles voiſines (62).

Motir ou *Motier* eſt une grande Iſle, qui dépend auſſi de Ternate. Elle eſt ſituée entre Tidor & Machian. Mais on n'en trouve aucune deſcription qui faſſe mieux connoître ſon étendue & ſes propriétés (63).

On ne prendroit pas une haute idée de la puiſſance des Moluques, ſi on la croyoit bornée à ces cinq Iſles. Mais elles en ont un ſi grand nombre dans leur dépendance, que le ſeul Roi de Ternate en a poſſedé juſqu'à ſoixante-douze. Les principales, que quelques-uns rangent auſſi ſous le nom de Moluques, ſont celles de *Meao*, de *Macigoran*, Cinome Cabel, Amboine & Gilolo. D'autres y joignent même celle de Celebes. Aux environs d'Amboine ſont celles d'Omo, d'Anemo, *Naſſelan*, *Bouro*, *Manipe*, *Soule Beſſié*, *Amblau*, *Kielang*, *Bono* & quantité d'autres.

Amboine, qui fut découverte par les Portugais en 1515, c'eſt-à-dire, en même-tems que Ternate, & que les Hollandois leur enleverent le 23 de Février 1603, eſt ſituée à 4. degrés de latitude du Sud. Dès l'an 1607, la Com-

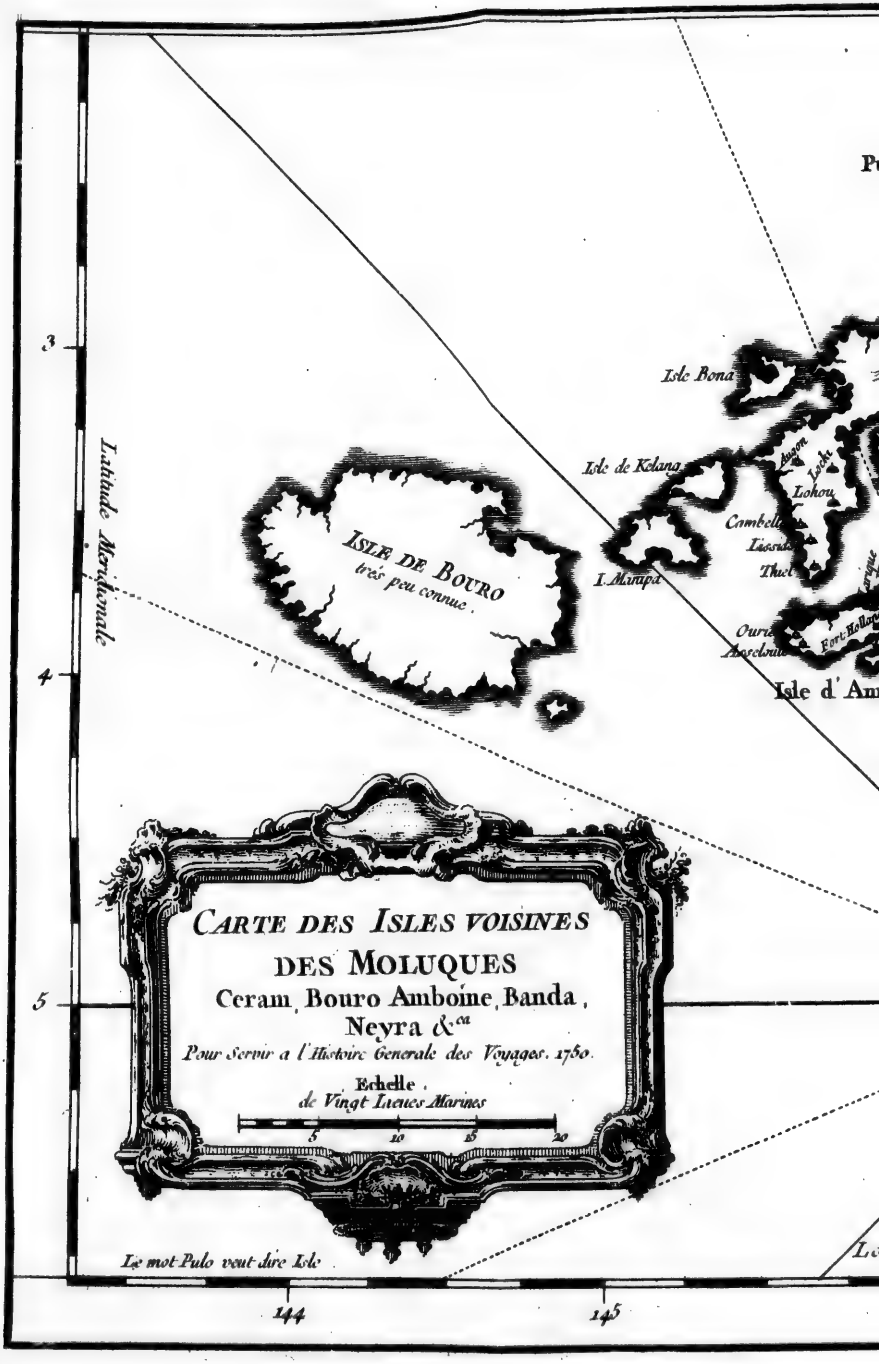
Iſle d'Amboine comptée au rang des Moluques.

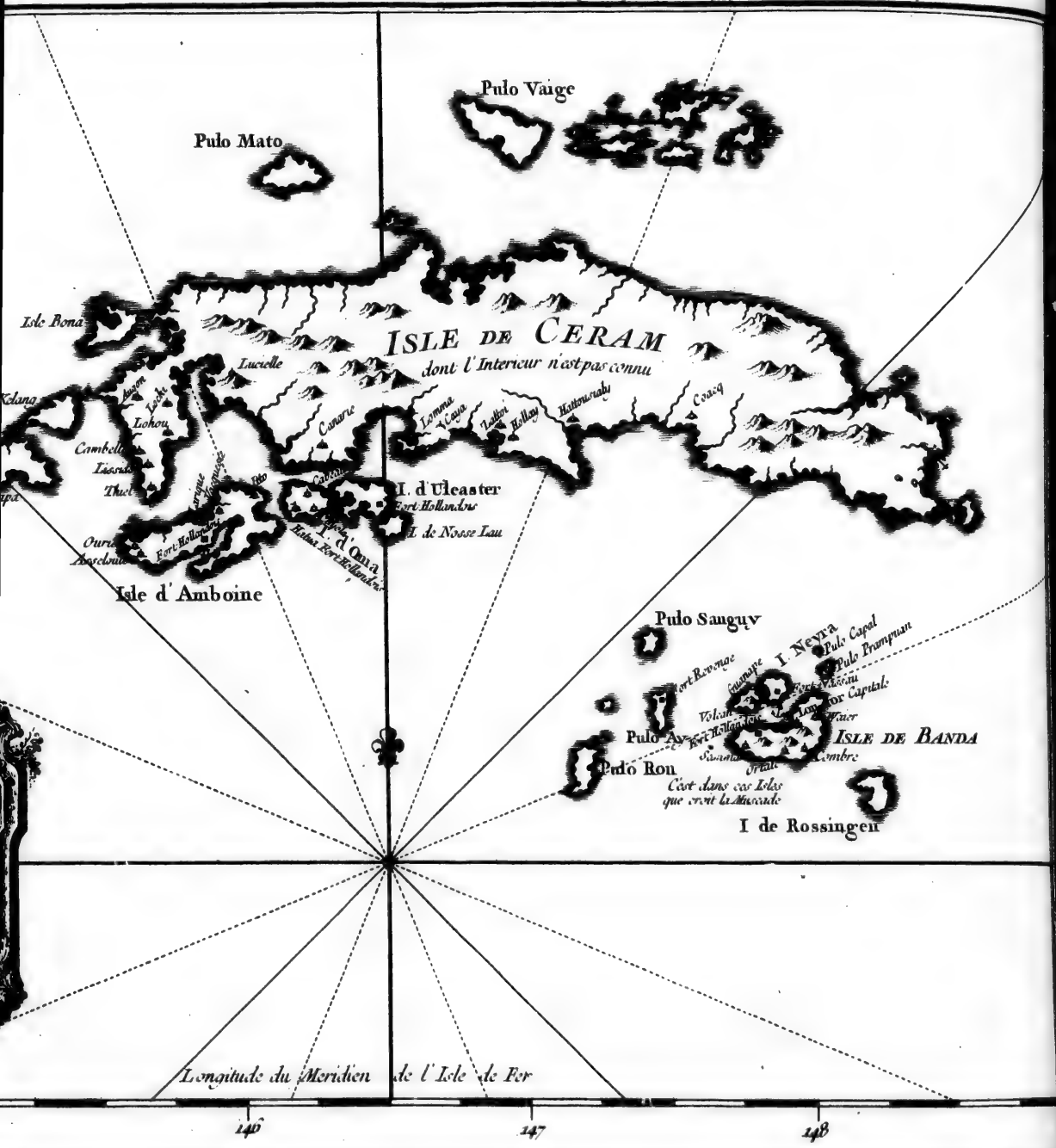
(60) Hiſtoire de la conquête des Moluques.

(61) *Ibid.* liv. XI, p. 23.

(62) Longitude, cent quarante-quatre degrés cinquante minutes; Latitude, dix minutes. Les Hollandois y ont eu trois Forts; *Taffaſo*, *Noffagina* & *Tabillola*. En 1609 il y avoit neuf mille habitans.

(63) Longitude, cent quarante-quatre degrés quarante minutes; Latitude, vingt minutes.


3
4
5
Latitude Meridionale
Isle Bona
Isle de Kelang
Lohou
Cambella
Thuel
I. Manipa
ISLE DE BOURO
très peu connue.
Isle d' Am
CARTE DES ISLES VOISINES
DES MOLUQUES
Ceram, Bouro Amboine, Banda,
Neyra &ca
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages. 1750.
Echelle
de Vingt Lieues Marines
5
10
15
20
Le mot Pulo veut dire Isle
144
145


Pulo Vaige
Pulo Mato
Isle Bona
ISLE DE CERAM
dont l'Interieur n'est pas connu
Lucielle
Canarie
Lohou
Cambello
Lissato
Thel
Lomma
Capa
Hollay
Hattourahy
Coacq
I. d'Uleaster
Fort Hollandois
I. de Nosse Lau
I. d'Oma
Isle d'Amboine
Pulo Samguy
I. Nevra
Pulo Capal
Pulo Prumpuan
Fort Revenge
Fort Capital
Pulo Ay
ISLE DE BANDA
Pulo Ron
C'est dans ces Isles
que croit la Muscade
I de Rossingen
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer
146
147
148

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES. Sa description.

pagnie de Hollande y avoit un Gouverneur, qui se nommoit Frederic *Houtman*. L'Amiral Matelief, qui y passa dans le même-tems, en fait la description suivante : Cette Isle, dit-il, est divisée en deux parties, & presqu'en deux Isles, par deux golfes qui s'enfoncent dans les terres. On y comptoit aussi vingt habitations d'Insulaires, qui pouvoient mettre deux mille hommes sous les armes, tous convertis au Christianisme par les Portugais. La grande partie de l'Isle, nommée *Hito*, avoit quatre Villes ou quatre habitations principales, dont chacune en avoit sept autres sous sa Jurisdiction. Elles pouvoient fournir quinze cens hommes pour la guerre, la plupart Maures, c'est-à-dire, Mahométans, & qui relevant du Fort étoient sous la domination des Hollandois.

Ce Fort tenoit en bride non-seulement toute l'Isle, mais encore les Isles voisines, jusqu'à celle de Banda. Mais il avoit proprement, dans sa dépendance quatre autres Isles qui se nommoient en général Isles *d'Uliasser*, & qui abondoient en *Sagu*. Leurs habitans s'attribuoient la qualité de Chrétiens; mais l'Auteur Hollandois remarque qu'on auroit pu les nommer *Chrétiens* sauvages, puisqu'ils mangeoient encore la chair de leurs ennemis lorsqu'ils les pouvoient prendre.

Deux factions des Olisivas & des Olilimas.

Les Insulaires d'Amboine étoient divisés en deux factions, qui se nommoient *Olisivas* & *Olilimas*. La plupart des Maures étoient de la seconde. Olisivas signifioit dans leur langue neuf pays, & *Olilimas* sept pays. Ces deux races, anciennement habituées dans l'Isle, y étoient venues de différens pays, & chacune avoit conservé son langage particulier, qui n'étoit pas entendu de l'autre. Presque tous les Olisivas étoient Mahométans, & les autres étoient un mêlange de Chrétiens, de Mahométans & d'Idolâtres. Les mêmes factions regnoient dans les Isles voisines.

Dans la petite partie de celle d'Amboine, on comptoit douze races d'Olisivas, toutes Chrétiennes, qui pouvoient mettre sur pied douze cens trente-cinq hommes, de l'âge militaire; & onze races d'Olilimas, qui en pouvoient armer onze cens. A *Hito*, ou dans la grande partie de l'Isle, il y avoit sept races d'Olisivas, dont trois étoient Chrétiennes, deux Mahométanes, & deux Idolâtres. Elles pouvoient fournir mille hommes de guerre. Les Olilimas, au nombre de trente races, toutes Mahométanes, pouvoient mettre en campagne deux mille cinq cens hommes.

Isles d'Uliasser, dépendantes d'Amboine.

Les noms particuliers des quatre Isles d'*Uliasser*, sont *Hatuaha*, *Tuaha*, *Jhemaho* & *Neusélaho*. Dans la premiere, on comptoit quatre races d'Olilimas, qui pouvoient fournir neuf cens cinquante hommes, tous Mahométans; & quatre races d'Olisivas, deux Chrétiennes & deux Idolâtres, qui en pouvoient lever cinq cens; Dans la seconde Isle, deux races d'Olisivas, Idolâtres, qui avoient deux cens vingt hommes de milice; dans la troisiéme, quatre races d'Olilimas, Mahométans, qui avoient quatorze cens hommes, & trois d'Olisivas, Idolâtres, qui en avoient deux cens quatre-vingt. A Neusalaho, il y avoit quatre races d'Olisivas, Idolâtres, qui pouvoient fournir six cens hommes. Ainsi dans l'Isle d'Amboine & celles d'Uliasser, on pouvoit trouver alors près de neuf mille neuf cens cinquante hommes capables de porter les armes, & tous sujets de la Hollande. Celle de Ciram, qui n'est qu'à deux lieues d'Amboine au Nord, étoit alors sous l'obéissance du Roi de Ternate. On y con-

noiſſoit du côté d'Amboine, quarante races d'Olilimas, Mahométans & Idolâtres, qui pouvoient mettre ſous les armes mille deux cens hommes, & ſix races d'Oliſivas, qui en pouvoient fournir deux cens ſoixante. Mais l'intérieur & les autres côtés de l'Iſle, contenoient d'autres races qui n'étoient pas connues (64).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Toutes les Relations Hollandoiſes du même tems donnent vingt-deux ou vingt-quatre lieues de circuit à l'Iſle d'Amboine, & s'expliquent dans les mêmes termes (65) ſur les deux parties dont elle eſt compoſée. Au côté occidental ſuivant la Relation du premier voyage, on trouve un grand Port, qui s'enfonce l'eſpace de ſix lieues dans les terres, & qui peut contenir un nombre infini de Vaiſſeaux. Il eſt preſque par-tout ſans fond, excepté vers le Fort, où le fond eſt de bonne tenue : ſa largeur, qui eſt d'abord de deux lieues, ſe reſſerre enſuite de la moitié. Au côté oriental eſt un grand golfe qui répond à ce Port. Le terrein qui les ſépare n'eſt que d'environ quatre-vingt perches. Il eſt ſi bas qu'en le creuſant de la hauteur d'un homme, on auroit joint facilement les deux golfes. Déja même les pyrogues & les caracores qui venoient de l'Eſt au golfe occidental, aimoient mieux ſe faire tirer par deſſus cette eſpece d'iſthme que de faire le tour de l'Iſle, & ce travail ne demandoit pas plus de deux heures.

Témoignage des anciennes Relations.

L'air du pays eſt ſain, quoique la chaleur y ſoit exceſſive ; l'eau eſt excellente ; le riz, le ſagu, & les fruits en abondance. Le bois de conſtruction n'y manque pas, & le brou de cocos y fournit des cordages. La plus grande partie de l'Iſle étoit alors inculte, par l'indolence des habitans, qui ne ſe donnoient pas la peine de planter des girofles. Mais la nature leur en fourniſſoit aſſez pour en faire un continuel commerce. Leurs mœurs, leurs uſages & leurs armes étoient à peu près les mêmes qu'à Ternate (66).

Une Relation de 1606, place l'Iſle d'Amboine à 4 degrés de latitude méridionale, & à 170 degrés de longitude ; mais elle ne lui donne que quinze ou ſeize lieues de tour. Il eſt naturel de s'arrêter aux derniers éclairciſſemens, ſur-tout ſi l'on conſidere qu'une longue poſſeſſion des Iſles Moluques doit avoir apporté beaucoup de lumieres aux Hollandois. L'Auteur fait une peinture curieuſe de l'état préſent d'Amboine. Il donne un quart de lieue de large à la langue de terre qui ſépare les deux golfes. On la nomme, dit-il, *le pas de Baguewal.* Si elle étoit emportée par l'eau, ou creuſée par l'induſtrie des hommes, une même Iſle en compoſeroit deux. L'un des deux côtés ſe nomme *Roſſanive*, & l'autre *Hito.* Le Chef de Roſſanive, en 1606. ſe nommoit *Fernando.* Il permit à ſon frere, nommé *Sapoti*, de faire le voyage de Hollande pour y apprendre la langue & les manieres du pays. Sapoti étoit un homme fort bienfait ; mais il mourut pendant la navigation, au mois d'Août 1608.

Derniers éclairciſſemens ſur l'iſle d'Amboine.

Roſſanive & Hito.

Le côté de Roſſanive contient la Ville d'Amboine & un Fort Hollandois, qui ſe nomme *la Victoire.* Celui de *Hito* eſt auſſi bridé par un Fort, mais peu comparable à l'autre par la grandeur & la force. *La Victoire* paſſeroit pour

Forts Hollandois.

(64) Premier Voyage de Matelief, au Recueil de la Compagnie de Hollande.

(65) Premier Voyage des Hollandois aux Indes Orientales.

(66) Relation du ſecond Voyage des Hollandois aux Indes Orientales, au Tome II du Recueil de la Compagnie.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

une bonne place en Europe. Sa forme eſt en loſange. Elle eſt entourée de hautes & épaiſſes murailles & de profonds foſſés; flanquée de quatre gros baſtions revêtus de pierre, bien pourvûe d'artillerie, & munie d'une groſſe garniſon. On y voit de grands bâtimens, des magaſins, des atteliers, & des appartemens commodes. Cependant le Gouverneur Hollandois & les principaux Officiers refuſent d'y loger, parce que [illegible] ſujette à de fréquens tremblemens de terre, qui ébranlent les grands [illegible], & qui fendent quelquefois les rochers mêmes. Ils habitent, hors [illegible] enceinte du Fort, dans des maiſons de bois & de bambou. En 1672, pluſieurs montagnes demeurerent entr'ouvertes par un de ces terribles accidens. Des Villages entiers furent engloutis dans les entrailles de la terre; & les lieux où ils exiſtoient offrent encore des creux qui ont vingt & trente braſſes de profondeur. Tous les gros bâtimens ſe reſſentirent d'une ſi violente ſecouſſe, & la plupart furent entierement renverſés.

Ville d'Amboine.

La Ville d'Amboine s'étend derriere le Fort de la Victoire. Les rues en ſont belles & regulieres. Elle eſt traverſée de quelques canaux, ſur leſquels on a bâti des ponts. On y compte deux Egliſes, pluſieurs Hôpitaux, & des maiſons d'orphelins & de diſcipline. L'Eccléſiaſtique s'y fait en langue Hollandoiſe & en Malais. Dans l'une des deux Egliſes, on voit les armes de tous les Gouverneurs Hollandois, depuis Frederic Houtman, qui fut le premier. Le dernier Gouverneur Portugais avoit été Antoine *de Mello* (*).

Robert *Patbrug*, qui y commandoit en 1686, lorſque Jean Timb y fut envoyé de Batavia pour lui ſuccéder, avoit fait faire quantité d'ouvrages, tels que des bâtimens, des digues, des canaux & des paliſſades. Il avoit détourné le cours d'une riviere, qui ſe nomme l'Elephant, & lui avoit fait creuſer un nouveau lit, dans la ſeule vûe d'augmenter les fortifications de la Place. On y travailloit encore à l'arrivée de l'Auteur. Mais la plupart déſeſperoient du ſuccès de ces entrepriſes. Elles avoient été tentées pluſieurs fois inutilement. Les grandes pluies détruiſent tout, parce que le fond du terrain manque de ſolidité. Dans la ſaiſon de ces pluies, on voit couler des torrens. Les rivieres s'enflent & ſe débordent. L'eau pénétrant au travers des ſables les détrempe juſqu'aux fondemens des édifices. Les terres s'éboulent. Le pied des paliſſades ſe découvre & tout eſt entraîné dans la même ruine. Dans d'autres endroits, il s'aſſemble des monceaux de ſable, dont la hauteur ſurpaſſe celle des fortifications. L'expérience apprend aux plus ſages à faire des Forts de médiocre grandeur, pour ſe conſerver le moyen de les réparer continuellement; ſans quoi ils ne peuvent long-tems ſubſiſter.

Le Fort d'Hito eſt à quatre baſtions. Dans les autres quartiers de l'Iſle, on voit quelques redoutes, telles que *Norigke Noorſtel*, Lima Negerys Hieta, *Lamme*, & celle du pas de Baguewal. Les quartiers d'Ouri & de Wai ont des loges un peu fortifiées.

(*) Graaf en marque la ſucceſſion juſqu'en 1676. Après Houtman ſuivent Gaſpard *Janſz*, Jean-Adrien *Broekom*, Adrien *Blok Martens*, Herman *Spelt*, Philippe *Lucas*, Aartſen *Gyſel*, Joachim *Roelof Duetecom*, Jean *Ottens*, Antoine *Kaan*, Gerhar *Gemmer*, Arnold *de Ulaming d'Outshoorn*, Willem *Verbeck*, , Jacob *Huiſert*, Simon *Kos*, Jean *Van Dam*, Philippe *Marvelte*, Jacob *Kols*, Antoine *Hurt*, Robert *de Vicq* & Robert *Patbrug*.

T. VIII. N.° X.

Les Hollandois ont auſſi de petits Forts dans la plupart des Iſles qui ſont aux environs d'Amboine. Celle d'*Omo*, qui eſt vis-à-vis du pas de Baguewal, a deux redoutes, nommées *Arouke* & *Hoorta*. Celles d'Anemo & de Naſſelau ont, l'une un petit Fort avec une redoute, & la ſeconde une redoute ſeulement. Ces deux Iſles & celle d'Omo ſont entre Amboine & *Ceran*, qui a près de cinquante-ſix lieues de longueur & quinze ou ſeize de large. Il y a par tout des garniſons Hollandoiſes. *Bouro* a ſa redoute, nommée Ooſtbrug; *Manipe* a la ſienne, qui ſe nomme *Wantra*. Celle de Soule Baſſié porte le nom de Klaverblad. *Amblau* n'a qu'une loge de bois, parce qu'on n'en tire que du bois de charpente & de chaufage. Quoique Kielang & Bono ſoient auſſi de la dépendance d'Amboine, aucun Hollandois n'y reſide. Mais d'un ſi grand nombre d'Iſles, qui environnent celle d'Amboine, & de quantité d'autres plus petites, qui ſont ſans noms, il n'y a qu'Amboine même, *Omo*, *Anemo* & *Naſſelau*, qui fourniſſent du girofle. Toutes les autres ne rapportent preſqu'aucun profit à la Compagnie (67).

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Autres Forts des Iſles voiſines d'Amboine.

En 1677, Gilles *Seiſt*, Commiſſaire envoyé de Batavia, avec les Vaiſſeaux l'*Orange* & la *Brille*, trouva l'établiſſement d'Amboine dans un état beaucoup plus floriſſant. Les marchandiſes étoient bien conditionnées dans les magaſins, les vivres en abondance & le grand Fort bien pourvû. Ce Fort, dit-il, dans ſa Relation (68), eſt au bord du rivage. Les Vaiſſeaux peuvent mouiller à une demie portée de mouſquet, ſur un fond de bonne tenue. Ils ſont à l'abri de la plupart des vents dans l'enfoncement du golfe. Seiſt amenoit une recrue de cent ſoixante ſoldats, pour renforcer la garniſon du Fort, qui étoit encore compoſée de 450 hommes, mais dont une partie avoit été diſtribuée dans d'autres retranchemens pour la ſûreté de l'Iſle. Il admira, dans le Fort, un grand bâtiment qui eſt fait pour loger le Gouverneur & les Officiers. Sous les appartemens, ſont les magaſins des vivres & des autres proviſions. Au deſſus regne un ſecond étage, qui contient les toiles. L'arſenal eſt un autre édifice, qui n'a pas moins de beauté & qui eſt couvert de thuiles. Les toiles ſe vendent dans une grande boutique du Fort, à côté de la porte qui regarde les terres, où les Etrangers, comme les Inſulaires, ont la liberté d'aller choiſir ce qui leur convient.

Témoignage de Gilles Seiſt de l'Iſle d'Amboine.

Les ſujets Négres qui habitoient près du Fort étoient au nombre de 1620, dont plus des deux tiers étoient capables de porter les armes; & dans toute l'Iſle on en comptoit trois mille ſoixante, que la Compagnie pouvoit employer en qualité de ſoldats. Quatre habitations Mahométanes qui lui étoient ſoumiſes, une à la pointe Sud-Eſt, une à la pointe Sud-Oueſt de l'Iſle, qui ſe nomment *Larique* & *Wacqueſie*, & deux autres au bout occidental, nommées *Ourie* & *Aſſelouti*, n'étoient pas moins fidéles à l'obéiſſance que les Inſulaires Chrétiens. *Hatua*, *Caglola* & *Cabeau*, trois habitations de l'Iſle d'Omo, avoient pris ſujet de quelques mécontentemens pour ſecouer le joug; mais il y en avoit trois autres, nommées *Oma*, *Abora* & *Cricu*, qui étoient demeurées ſoumiſes & qui contenoient les rebelles dans leurs bornes. L'Iſle d'Uliaſſer avoit neuf Bourgs, dont ſept, compoſés de quinze cens habitans, reconnoiſſoient

(67) Relation de 1686.

(68) Quatriéme Tome du Recueil de la Compagnie, p. 212 & ſuiv.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

l'autorité de la Compagnie. Les deux autres lui étoient moins attachés, mais ils ne contenoient qu'environ ſix cens hommes. L'Iſle de Naſſelau avoit dans ſes trois Bourgs 1500 hommes, qui relevoient auſſi du Fort d'Amboine. Enfin tous les Inſulaires de la dépendance de la Compagnie, ſoit dans Amboine ou dans les Iſles voiſines, montoient à 7460 hommes.

Sujets des Hollandois dans l'Iſle de Ceram.

Elle avoit quantité de Sujets dans l'Iſle de Ceram, quoique la grandeur de cette Iſle, qui a cinquante-ſix lieues de long ſur ſeize de largeur, y rendît ſes progrès plus difficiles. On y comptoit néanmoins dans ſes intérêts ou dans ſa dépendance, l'Habitation de Canarie, qui eſt au Nord de l'Iſle d'Omo; celle de *Lomma Caia*, à quatre lieues Eſt de Canarie; Lattoi & Hollai, à lieues Eſt de *Louma Caia*; *Quelqueponti* ou *Hatouſieli*, qui eſt deux lieues plus loin, & *Coacq*, qui en eſt à quatre, & où les Hollandois ont eu un Fort nommé Hardewyk. Dans toutes ces habitations, qui prenoient la loi du Fort d'Amboine, on comptoit ſix cens hommes capables de porter les armes. Mais plus loin, dans l'intérieur de l'Iſle, il y avoit ſix habitations Idolâtres, qui rendoient obéiſſance à la Compagnie & qui pouvoient nommer trois mille hommes; gens braves & induſtrieux, que le Gouverneur d'Amboine s'efforçoit de retenir dans ſes intérêts. Lorſqu'il avoit beſoin de leur ſecours, il les envoyoit prendre dans des caracores, parce qu'habitant des lieux montueux, ils ſont ſans barques & ſans aucune connoiſſance de la navigation. A l'Eſt de Coacq, la côte offre trois autres habitations, qui ont entr'elles ſix mille ſix cens hommes capables de porter les armes, & qui avoient prêté ſerment de fidélité au Fort d'Amboine, mais moins par affection que par crainte. Auſſi le Gouverneur Hollandois y prenoit-il peu de confiance. Plus loin dans les terres, il y en a quatre autres, qui obéiſſoient mal à ſes ordres, quoiqu'elles fiſſent profeſſion de relever auſſi du Fort. La difficulté de réduire l'Iſle entiere, ou d'aſſujettir à des loix plus étroites la plupart des habitations ſoumiſes, venoit du Roi de Ternate, qui étoit mal alors avec les Hollandois, & qui ayant toujours compté l'Iſle de Ceram dans ſon domaine, en poſſedoit encore une partie conſidérable. Il y entretenoit des Gouverneurs & des troupes. Lucielle, principal poſte des Ternatois, eſt ſituée ſur une montagne, qui n'a d'accès que par un chemin détourné où ſix hommes peuvent monter de front, mais qui n'étoit pas bien connu des Hollandois. Cette place étoit défendue par deux ou trois pieces de canon, & par une garniſon de quatre-vingt-dix hommes. De *Lucielle* relevoient les Bourgs d'*Aujen* & de *Lock*; où l'on recueilloit tant de cloux de girofle, que la derniere moiſſon en avoit produit 400 barres. Il y croît auſſi aſſez de ſagu pour la ſubſiſtance des habitans. *Cambelle* & Liſſidi, qui n'en ſont pas éloignés, fourniſſent, dans les bonnes années, trois ou quatre cens barres de girofle. Par le travers de *Cambelle*, au Nord, on trouve une Iſle nommée *Kelang*, qui dépend des habitations de Cambelle & de Liſſidi. Elle ne produit point de cloux; mais les habitans, qui peuvent armer quatre cens hommes, vivent de rapines & de piraterie. C'étoit particulierement de ces ſix habitations, que les Hollandois avoient à redouter des obſtacles. Elles étoient liées ſécretement avec le Chef d'Hito, dont la Juriſdiction s'étend dans l'Iſle d'Amboine, depuis l'habitation qui ſe nomme *les trois Freres* à l'Oueſt, juſqu'à celle de *Thiel* à l'Eſt, c'eſt-à-dire, dans une grande partie de l'Iſle. Ce Chef, ou ce Capitaine, qui avoit trois mille hommes de guerre ſous ſes

Forces du Roi de Ternate dans la même Iſle.

Mécontentemens mutuels entre les Inſulaires & les Hollandois.

ſes ordres, plus adroit & plus diſſimulé qu'aucun de ſes Prédéceſſeurs, ne laiſſoit pas de vivre en bonne intelligence avec les Hollandois; mais quoique leur ſujet, comme tous les autres habitans de l'Iſle, il prenoit la qualité de leur allié; & les Hollandois étoient informés que depuis deux ans il attendoit des ſecours, que le Roi de Ternate lui faiſoit eſpérer pour ſe déclarer contr'eux. Seiſt ne déguiſe pas les raiſons qui avoient irrité ce Prince. 1°. Jean (69) *Speult*, Gouverneur d'Amboine avant *Gorcum* qui l'étoit alors, avoit employé toutes ſes forces pour ruiner le girofle dans tous les lieux qui dépendoient de Ternate. 2°. Les Hollandois vouloient introduire leur monnoie pour payer les cloux. 3°. Ils violoient les priviléges de ſes rades, en y enlevant les Jonques de Macaſſar. 4°. Ils s'efforçoient d'appeſantir les chaînes des habitans, pour les tenir plus facilement en bride dans tous les lieux où la Compagnie avoit porté ſes conquêtes; ce que le Roi de Ternate ne prétendoit pas ſouffrir à l'égard des habitans de la côte de *Ceram*, qu'il regardoit toujours comme ſes ſujets. D'un autre côté le Gouverneur d'Amboine étant convenu avec les Inſulaires, de leur payer regulierement le girofle à ſoixante réales de huit la barre Portugaiſe, s'oppoſoit au commerce étranger, quoiqu'ils euſſent ſouvent l'occaſion de tirer cent & juſqu'à cent vingt réales de la barre. Ces divers ſujets de plainte avoient produit des mécontentemens qui s'étoient déclarés, & dont on ne devoit attendre à l'avenir que des violences & des hoſtilités ouvertes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Seiſt, pour remédier à tant de maux, jugea d'abord à propos de bâtir de nouvelles Forteresſes dans tous les lieux où l'autorité du Gouverneur avoit beſoin de ce ſoutien, ſur-tout à Larique & à Ourie, & d'y mettre des garniſons proportionnées. Il conſeilla non-ſeulement de chaſſer tous les Négocians étrangers, Malais, Javanois, & Macaſſars, mais encore de d'enlever leurs Jonques ou de les brûler dans les Ports. Son principe étant que les affaires de la Compagnie ne ſeroient jamais bien établies dans l'Iſle d'Amboine, ſi tous les habitans n'étoient parfaitement ſoumis, il propoſa d'extirper ou de chaſſer toutes les races Mahométanes, pour introduire des Chrétiens à leur place. C'étoit en même-tems le ſeul moyen de tenir en bride les Mahométans de Ceram. Mille Hollandois lui paroiſſoient ſuffire, avec les Inſulaires qui étoient affectionnés à la Compagnie, pour chaſſer dans l'eſpace de cinq ou ſix mois le Capitaine d'Hitto & toute ſa faction. Il comprenoit qu'après cette expédition, on auroit beſoin de cinq ou ſix ans pour repeupler l'Iſle; mais avant que de commencer l'entrepriſe, il vouloit qu'on s'aſſurât du nombre de Chrétiens néceſſaire, & qu'on les tînt prêts pour l'uſage auquel on devoit les employer. Il recommanda auſſi qu'on tînt la main à l'exécution d'un Reglement fort utile du Gouverneur Gorcum, qui obligeoit chaque ſujet de la Compagnie de planter & de cultiver chaque année dix girofles. On ne ſçauroit douter que tous ſes projets n'aient été remplis dans le tems, puiſque la puiſſance des Hollandois s'eſt ſi bien ſoutenue dans l'Iſle, & qu'ils ne ſont parvenus ſans doute à ce point, que par les voies dont la politique de Seiſt leur avoit tracé le plan. Cependant il paroît par le traité de 1638 entre le Roi de Ternate & la Compagnie, que les races Mahométanes d'Hito ſubſiſ-

Conſeils de Seiſt pour aſſurer l'Iſle d'Amboine aux Hollandois.

(69) Graaf l'appelle *Herman Spelt*.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

toient encore. C'eſt dans ce traité célebre que moyennant la ſomme annuelle de 4000. reales de huit, le Roi de Ternate s'engagea pour lui & pour ſes ſucceſſeurs à livrer aux ſeuls Hollandois tous les cloux de girofle qui ſont ſous ſa dépendance (70).

Trois Conſeils à Amboine.

Il y a trois Conſeils établis à Amboine; le Conſeil d'Etat, le Conſeil de Juſtice, & le Conſeil journalier. Le premier, qui eſt compoſé de quinze membres, juge ſouverainement toutes les affaires civiles & criminelles. Le Conſeil de Juſtice eſt compoſé de ſix perſonnes. Le troiſiéme, qui n'eſt pas plus nombreux, connoît, en premiere inſtance, des affaires communes, qu'il rapporte au Conſeil de Juſtice (71).

Frais de la Compagnie pour cet établiſſement.

Pendant l'année où Seiſt exerça ſa commiſſion, les frais des garniſons d'Amboine & des Comptoirs de ſa dépendance monterent à 438394 livres. On y comptoit plus de ſix cens perſonnes aux gages de la Compagnie. En général, les principaux frais ſont pour l'entretien des garniſons, pour les préſens, pour les Ecoles & les Etudians, pour les Hôpitaux, pour les fortifications, pour l'Egliſe, & pour l'entretien d'un Vaiſſeau, de deux yachts, & d'une fregate; ſans y comprendre ceux qui ſe font pour deux Vaiſſeaux qu'on y envoye tous les ans de Batavia, chargés de vivres & de munitions de guerre, & qui remportent dans cette Capitale les cloux de girofle qu'on a recueillis. Les droits qu'on leve ſur le vin, ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, ſur les beſtiaux; la capitation ſur les Chinois; les droits ſur les Cabaretiers, ſur les Diſtillateurs d'arrack, ſur les Maiſons qui ſe vendent, ſur les cocos, &c. monterent la même année à 13947 livres (72).

Etat du Chriſtianiſme dans l'Iſle.

» Le Chriſtianiſme, ſuivant la remarque de l'Auteur, ne fait pas dans » l'Iſle d'Amboine des progrès qui répondent au zèle de la Compagnie, ni à » la dépenſe qu'elle fait dans cette vûe. Il lui en coute chaque mois plus de cinq » cens livres pour les Eccléſiaſtiques & pour les Maîtres d'Ecole. Le Service » divin ſe fait le Dimanche; mais il ne paroît pas qu'on marque beaucoup d'em- » preſſement pour y aſſiſter. Le ſermon & le ſervice en Hollandois commen- » cent à huit heures & durent juſqu'à dix. Le ſermon en langue Malaie ſuc- » cede & finit à onze heures & demie. Il s'y trouve environ trois cens Inſu- » laires, mais on y voit très-peu de Hollandois. Le Miniſtre catechiſe le » même jour cinq ou ſix enfans, & le reſte de la ſemaine ſe paſſe ſans aucune » devotion publique. « Seiſt ajoute qu'il ne comprend pas pourquoi l'on n'apporte pas plus de ſoins à la converſion des Maures. » Ils ne ſeroient pas tout- » à-fait inutiles. On ſatisferoit au devoir de la conſcience & l'on y trouve- » roit aſſurement des avantages temporels. J'ai même oui dire qu'il s'en trouve » beaucoup qui ſont dans des diſpoſitions favorables, & qui prêteroient vo- » lontiers l'oreille aux inſtructions. Le Conſiſtoire avoit *une fois pris la réſolu- » tion* de leur envoyer un Eccléſiaſtique, pour demeurer parmi eux & les ex- » horter ſans ceſſe; mais elle eſt demeurée ſans effet.

Ecoles publiques.

Les Ecoles ſont aſſez bien ſervies. On en compte ſeize à Amboine & dans les Iſles de ſa dépendance; mais on y manque de papier & de plumes; ce qui fait que les enfans n'y peuvent apprendre qu'à lire. D'ailleurs les Maîtres ſe

(70) Recueil de la Compagnie, T. IV, p. 288.

(71) Mémoire de Seiſt.

(72) *Ibidem.*

laſſent du travail, après y avoir employé quelque tems ; & ceux qui leur ſuccédent ayant beſoin de paſſer des années entieres à étudier la langue, les progrès ſont malheureuſement retardés. Mais l'Auteur obſerve que tout imparfaits que ſont ces nouveaux Chrétiens, & quoique la plûpart n'aient rien de plus que la profeſſion exterieure du Chriſtianiſme, ces foibles rayons de lumiere ſervent du moins à leur donner quelques idées de vertu. Ils ont plus de douceur & de bonne foi que les Maures, & le Gouverneur Hollandois prend plus de confiance à leurs engagemens. Description des Isles Moluques.

Les ſujets de plainte qui avoient aliéné le Roi de Ternate & qui l'avoient porté même à faire la paix avec les Eſpagnols, n'empêcherent pas Seiſt de ſuivre le cours de ſa commiſſion. Il alla mouiller avec ſes deux Vaiſſeaux dans la rade de Ternate, ſans aucune marque d'attention pour les reſſentimens de ce Prince. La préſence de ſon eſcadre & le renfort d'hommes qu'il menoit aux Etabliſſemens de la Compagnie, furent une nouvelle mortification pour les Ternatois. Il fait la deſcription des Forts. Celui d'Orange ou de Maleie, avoit quatre bons baſtions de maçonnerie à chaux & à ſable, défendus par trente-trois piéces de canon ; quatre groſſes de fonte, ſix petites, & vingt-trois de fer. La garniſon étoit de deux cens cinquante hommes. Au Nord de Maleie, ſur la croupe d'une montagne, étoit un autre petit Fort nommé *Tolucco*, gardé par un caporal & vingt-deux ſoldats, avec ſix piéces de canon & pluſieurs pierriers. Mais l'Etabliſſement Hollandois conſiſtant proprement dans le Fort d'Orange, c'étoit là que la Compagnie tournoit ſes ſoins & ſa dépenſe. Du côté de la mer, proche du gros baſtion, s'éleve un grand édifice où le Gouverneur & les autres Officiers font leur réſidence. Aux deux bouts de cet édifice ſont les magaſins. Dans l'enceinte de la Place, on comptoit alors cinquante familles ; vingt-ſix de Hollandois mariés, cinq de Japonois, quatre de Pampangres, dix de Bourgeois libres, & quelques transfuges Négres & Eſpagnols. Tous les Mardicres Chrétiens qui étoient ſous l'obéiſſance de la Compagnie habitoient au côté méridional du Fort, dans un eſpace renfermé de paliſſades & diviſé en deux belles rues. De cent vingt familles dont cette habitation étoit compoſée, quatre-vingt-dix étoient aux gages de la Compagnie, & les autres s'entretenoient de leur travail. On donnoit à chaque famille gagée, cinq réales par mois ; & cette paye les aſſujettiſſant aux moindres ordres du Gouverneur, la Compagnie en tiroit de ſi grands ſervices, que ſuivant l'aveu de Seiſt elle auroit eu peine à ſe ſoutenir ſans eux. Ils travailloient aux fortifications. Ils abbattoient du bois pour le chauffage & pour toutes ſortes de conſtructions. On leur donnoit dans ces occaſions une eſcorte de quarante ou cinquante ſoldats, ſans laquelle ils auroient été expoſés aux inſultes des ennemis, qui étoient fort proches ; car le Roi de Ternate & la plus grande partie de ſes Sujets faiſoient leur réſidence entre Maleie & Tolucco, le long de la côte, vis-à-vis la chaîne de rochers qui la défend. Il y a des armes de réſerve dans le Fort pour deux compagnies ; de ſorte qu'au beſoin on peut armer les Mardicres.

Seiſt viſite l'Iſle de Ternate.

Forts de cette Iſle.

Les frais de l'entretien de Maleie & de Tolucco monterent cette année à 96117 liv. (73).

(73) Mémoire de Seiſt, *ubi ſup.* p. 237 & ſuivantes.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES. Fort de Bachian.

Le Roi de Bachian vivoit fort bien avec la Compagnie ; mais il lui fourniſſoit peu de girofle, parce que ſes Sujets ſont trop indolens pour le cultiver. Seiſt y viſita le Fort de *Barnevelt*, qui avoit été bâti depuis quelques années par le Vice-Amiral *Hoen*. Il en trouva les fortifications en bon état & la garniſon de quarante-ſix hommes, outre quelques Eſclaves mariés, quelques Mardicres libres, & vingt-cinq pauvres Chinois, qui s'entretenoient de leur pêche & du travail de leurs mains.

Forts de Machian.

Dans l'Iſle de Machian, qui appartient au Roi de Ternate, mais où l'Amiral Paul Van Caerden avoit établi les Hollandois, Seiſt trouva trois Forts; l'un au Nord, l'autre à l'Oueſt & le troiſiéme à l'Eſt. Leurs noms, dans cet ordre, ſont *Gnoffiquia*, *Taffajo* & *Tabillola*.

Le premier eſt ſur une éminence qui a trois cens pas de hauteur, loin du rivage, & de difficile accès. Il n'eſt pas d'une grande étendue, mais il eſt environné d'une muraille de maçonnerie à chaux & à ſable. Sa garniſon eſt de cinquante-cinq hommes. Il commande une habitation de Maures, qui eſt à la portée du canon. Comme il n'eſt pas aiſé d'y tranſporter les marchandiſes, on a bâti ſur le rivage une maiſon forte, qui eſt munie de quatre piéces de canon, & dans laquelle le Gouverneur des trois Forts fait ſa réſidence avec les Facteurs. Elle eſt environnée d'une paliſſade, & de logemens pour vingt ſoldats qui y font la garde ; ſans compter trente-trois familles de Mardicres, qu'on emploie, comme ceux de Maleie, à toutes ſortes de travaux. Il y a toujours des vivres à Gnoffiquia pour plus d'un an, & du riz pour trois. Auſſi les deux autres Forts en tirent-ils leur ſubſiſtance. Cette Place eſt capable de réſiſter à tous les aſſauts paſſagers ; mais elle ne ſoutiendroit pas un ſiége de quelque durée, parce qu'on peut lui couper l'eau, qu'il faut aller prendre à une portée de mouſquet, vers la maiſon qui eſt ſur le rivage. Seiſt conſeilla d'y faire une citerne, capable de contenir de l'eau pour deux ou trois mois; ce qui l'auroit miſe à couvert de toutes ſortes de crainte.

Le Fort de *Taffajo* eſt plus grand que celui de Gnoffiquia. Sa ſituation eſt au ſommet d'une petite montagne, à cent ſoixante pas du rivage. Il manque auſſi d'eau; mais on a fait, dans la deſcente, un retranchement qui aſſure la communication avec le puits. Il eſt muni de quatre piéces de canon, & ſa garniſon conſiſte en ſoixante hommes, quatorze Mardicres & trois Eſclaves. Les campagnes qui l'environnent ſont habitées par un grand nombre d'Inſulaires diſperſés, qui ne compoſent pas de Villages réguliers.

Tabillola eſt auſſi ſur une hauteur, à une grande portée de mouſquet du rivage. Non-ſeulement il eſt ſans eau ; mais pour aller au puits il faut paſſer par des broſſailles, qui rendent les habitans maîtres des paſſages. La garniſon eſt de dix-neuf ſoldats, ſous les ordres d'un Sergent (74).

Combien cette Iſle eſt peuplée.

Seiſt s'aſſura, par une exacte recherche, que l'Iſle de Machian eſt fort peuplée, quoiqu'elle n'ait pas plus de ſept lieues de tour. Elle avoit alors environ deux mille deux cens hommes, capables de porter les armes. Cette multitude d'hommes venoit de la jonction des Inſulaires de *Caio*, qui y furent tranſportés en 1609 par le Capitaine *Schot*, & de celle de quelques habitans de *Motir*, qui y étoient paſſés volontairement. C'eſt, après Bachian, la plus

(74) Mémoire de Seiſt, *ibid.* p. 255 & ſuivantes.

fertile de toutes les Moluques. Sous le Fort de Gnoffiquia eſt une petite Ville du même nom, qui a ſous ſa juriſdiction cinq Bourgs, dans leſquels on compte environ ſix cens hommes de milice. Entre ce Fort & celui de Taffaſo, on trouve cinq autres Bourgs, où l'on en compte environ quatre cens quatre vingt. Entre Taffaſo & Tabillola, on en compte ſix cens dans ſept Bourgs, & trois dans quatre Bourgs entre Tabillola & Gnoffiquia (75). DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

Enfin Seiſt nous donne, à la fin de ſon récit les noms des Forts que les Eſpagnols conſervoient encore aux Moluques; ce qui ne ſe trouve juſqu'ici dans aucun autre Voyageur. » Ils en ont, dit-il (76), trois à Ternate, qui » ſe nomment *Gammalamma*, *Dongiel* & *Callematte*; & deux à Tidor, » nommés *Taboula* & *Romi*. Pour la garde de ces Forts, ils entretiennent » deux galeres, dont chacune eſt armée de ſept piéces de canon & de vingt-» trois hommes. Ils ſe fortifient de toutes parts, ils augmentent leurs garni-» ſons, ils forment de grands projets pour nous chaſſer. C'eſt à nous d'y pren-» dre garde & de renforcer les nôtres. Forts Eſpagnols aux Moluques.

Ce conſeil d'un habile Obſervateur n'eſt pas demeuré ſans effet. Les forces de la Compagnie Hollandoiſe n'ayant fait qu'augmenter par les progrès continuels de ſon Commerce, ſur-tout lorſqu'elle eut chaſſé les Eſpagnols des Moluques, & que s'étant fortifiée dans ſon célebre établiſſement de Batavia elle en eut fait comme un arſenal d'où elle pouvoit fournir des ſecours à toutes ſes autres poſſeſſions, on trouve d'année en année, dans les Mémoires de ſes Agens, une ſuite de proſperités qui cauſent de l'admiration quand on les compare à leur origine. On y voit ſortir comme du néant une infinité de Forts & de nombreuſes garniſons. On y voit des Provinces qui ſe forment réguliérement, avec un rapport fidéle & bien ordonné à leur centre, d'où elles reçoivent leurs Gouverneurs & leurs munitions. On voit les Rois de Ternate conſentir à brûler tous les girofles de leur Iſle, pour rendre ce commerce plus avantageux aux Hollandois dans celle d'Amboine. Enfin l'on y voit leur puiſſance établie ſur des fondemens ſi ſolides, que de leur propre aveu elle ne peut être ébranlée par les Peuples du pays, & qu'ils ne la croient pas plus en danger du côté de l'Europe. L'Hiſtoire de leurs ſuccès n'appartient à cet ouvrage qu'autant qu'elle ſe trouve mêlée avec les récits des Voyageurs; mais on lira volontiers ce que Daniel *Braems* diſoit d'Amboine & de Ternate aux Etats-Généraux, dans le compte qu'il leur rendit des Etabliſſemens de la Compagnie en 1697, c'eſt-à-dire, environ cent ans après ſa formation. Obſervations ſur les progrès de la Compagnie Hollandoiſe.

» Nous poſſédons Amboine en propre (77); ce qui fait que la Compagnie » eſt ſeule maîtreſſe des cloux de girofle qui ſe recueillent tous les ans » dans cette Iſle. Les habitans nous le livrent à un certain prix reglé; » mais la Compagnie eſt obligée de prendre toute la moiſſon au même » prix, quelque grande qu'elle puiſſe être; d'où il arrive que la quantité » va ſouvent au-delà du débit qu'on en peut faire. Ainſi cette Iſle pro-» duit plus de clou de girofle qu'il n'en peut être débité & conſommé dans Témoignage de Daniel Braëms ſur l'état preſent d'Amboine.

(75) *Ibid.* p. 259.
(76) *Ibid.* p. 269.
(77) Rapport fait aux Etats-Généraux par Daniel *Braems*, Facteur général de Livres à Batavia & commandant la derniere Flotte arrivée, &c. au Recueil de la Compagnie, T. I, p. 132.

DESCRIPTION DES ISLES MOLUQUES.

» tout le reſte du Monde. Par cette raiſon, il n'eſt plus néceſſaire, comme » autrefois, d'obliger les Inſulaires d'Amboine à planter tous les ans un » certain nombre de jeunes arbres. Auſſi n'y prend-on plus garde depuis quel» ques années.

» Cette Iſle & ſa Forteresſe ſont beaucoup plus expoſées aux entrepriſes » étrangeres que Banda, non-ſeulement à cauſe de leur grandeur, mais en» core parce qu'il y a plus de ſoixante mille habitans; ſans compter les py» rateries auxquelles Amboine a toujours été expoſée de la part des Inſulai» res voiſins. On n'y ſçauroit pourvoir avec trop de précaution; car c'eſt une » des plus importantes poſſeſſions de la Compagnie dans les Indes. Batavia » fournit à cette Iſle, comme à Banda, toute la ſubſiſtance néceſſaire, parce » que les habitans ſont ſi pareſſeux qu'il n'eſt preſque pas poſſible de leur » faire cultiver la terre. Et comme le trafic qui s'y fait en toiles & en ha» billemens n'eſt pas conſidérable, les charges de la Compagnie monte» roient au-delà des profits, ſi le grand débit des cloux de girofle ne la dé» dommageoit amplement. Ce profit excede ſix fois au moins les dépenſes » auxquelles ce pays donne occaſion.

Hiſtoire Naturelle des Moluques.

Ancienne connoiſſance du girofle.

IL reſte à joindre ici quelque propriétés des Iſles Moluques, qui regardent l'Hiſtoire Naturelle. On a déja remarqué que le clou de girofle qui fait leur principale richeſſe ne croît dans aucune autre lieu du monde, à l'exception de trois ou quatre Iſles voiſines (78), que cette propriété commune fait quelquefois ranger ſous le même nom. Argenſola remontant aux anciennes traces du girofle, prétend que les Chinois ont été les premiers qui en ont connu le prix. Ces peuples, dit-il, attirés par l'excellence de ſon odeur en chargerent leurs Jonques, pour le porter dans les golfes de Perſe & d'Arabie (79). Mais il n'ajoute rien qui puiſſe fixer le tems de cette découverte. Pline a connu le girofle, & le décrit comme une eſpece de poivre long, qu'il appelle *Cariophylum*. Les Perſes, l'ont nommé *Calafu*. Il n'eſt pas queſtion d'examiner ici lequel de ces deux noms a pris naiſſance de l'autre. Les Eſpagnols le nommoient anciennement *Girofa* ou Girofle, & depuis ils l'ont appellé *Clavo*, ou clou, à cauſe de ſa figure. Les habitans des Moluques nomment l'arbre *Siger*, la feuille *Varaqua*, & le fruit *Chimque* ou *Chamque*.

Forme de la plante.

L'arbre du girofle reſſemble beaucoup au laurier par la grandeur & par la forme des feuilles; mais la tête eſt plus épaiſſe, & les feuilles un peu plus étroites. Le goût du clou ſe trouve dans les feuilles, & juſques dans le bois. Les branches, qui ſont en grand nombre, jettent une quantité prodigieuſe de fleurs, dont chacune produit ſon clou. Ces fleurs ſont d'abord blanches. Enſuite elles deviennent vertes; puis rouges & aſſez dures. C'eſt alors qu'elles ſont proprement cloux. En ſéchant, les cloux prennent une autre couleur, qui

(78) L'Iſle de Meao, qui eſt à onze lieues de Ternate; l'Iſle d'Amboine & celles de Giſolo, de Cinomo, de Cabel & de Marigoran.

(79) Hiſtoire des Moluques, Tome premier, pag. 107 & ſuiv.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

eſt un brun jaunâtre. Lorſqu'ils ſont cueillis, ils deviennent d'un noir de fumée. Ils ne ſe cueillent pas avec la main, comme les autres fruits. On attache une corde à la branche, qu'on ſecoue avec force; ce qui ne ſe fait pas ſans incommoder les arbres ; mais ils en deviennent plus fertiles l'année d'après. Cependant quelques-uns les battent avec des gaules, comme on abbat les noix, après avoir ſoigneuſement nettoié l'eſpace qui eſt deſſous. Comment on cueille le fruit.

Les cloux pendent aux arbres par de petites queues, auxquelles la plupart tiennent encore lorſqu'ils ſont tombés. On les vend même avec ces queues, car les Inſulaires ramaſſant tout enſemble ne ſe donnent pas la peine de les trier. Mais ceux qui les achetent prennent celle de les nettoier pour les tranſporter en Europe. Les cloux, qui reſtant aux arbres portent le nom de *Meres*, y demeurent juſqu'à l'année ſuivante, & paſſent pour les meilleurs, parce qu'ils ſont plus forts & mieux nourris. Les Javanois du moins les préferent aux autres; mais les Hollandois prennent par choix les plus petits. On ne plante point le girofle. Les cloux qui tombent & qui ſe répandent en divers endroits le reproduiſent aſſez; & les pluies fréquentes hâtent ſi fort leur accroiſſement qu'ils donnent du fruit dès la huitiéme année. Ils durent cent ans. Quelques-uns ont prétendu qu'ils ne croiſſent pas bien lorſqu'ils ſont trop près de la mer, ni quand ils en ſont plus loin que la portée d'un pierrier. Mais les Hollandois rendent témoignage qu'il s'en trouve de fort éloignés de la mer, & qu'ils viennent également dans toutes ces Iſles, ſur les montagnes comme dans les vallées. Ils meuriſſent depuis la fin du mois d'Août juſqu'au commencement de Janvier. Obſervations.

Il ne croît point d'herbe, ni aucune ſorte de verdure autour des girofles, parce qu'ils attirent tous les ſucs nourriſſiers de la terre. Les cloux ſont d'une nature extrêmement chaude. Si l'on en met un ſac ſur un Vaiſſeau plein d'eau, on trouvera dans peu de tems que l'eau ſera conſidérablement diminuée, ſans que la qualité des cloux y perde rien. S'il ſe trouve une cruche d'eau dans le lieu qu'un Marchand choiſit pour les nettoier, quelque éloignée qu'elle ſoit des cloux, elle ſera vuide en deux jours, par la chaleur extraordinaire qu'ils répandent autour d'eux. Les Hollandois qui ont fait cette expérience ajoutent que la ſoie grege de la Chine a la même vertu. Qu'on la mette dans quelque lieu, un pied ou deux au-deſſus de la terre, & qu'on arroſe d'eau le pavé, on trouvera le lendemain le pavé ſec & la ſoie toute imbibée d'eau. Les Indiens employent cette ruſe, pour donner plus de poids à la ſoie qu'ils livrent dans le commerce (80). Propriété ſingulière du girofle.

L'Hiſtorien des Moluques raconte, ſur les Mémoires des Portugais, que les pigeons ramiers, qui ſont en grand nombre dans l'Iſle de *Gilolo*, mangent le reſte des cloux qui vieilliſſent ſur les arbres, & que les rendant avec leur fiente il en renaît d'autres girofles. C'eſt la raiſon, dit-il, qui les fait multiplier par tout (81), & qui s'oppoſera toujours aux efforts qu'on pourroit faire pour les détruire. Il rapporte auſſi qu'après la conquête des Portugais, les Rois des Moluques, indignés de l'inſolence & de la cruauté de leurs vainqueurs, ne trouverent pas d'autre moyen, pour s'en délivrer, que de détruire les funeſtes richeſſes qui les expoſoient à cette tirannie. Le déſeſpoir leur Ce qui ſert à ſa multiplication.

(80) Second Voyage des Hollandois, page 507.

(81) Argenſola, T. I, p. 112.

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

mit le feu à la main pour brûler tous les girofles; mais cet incendie répondit ſi mal à leurs vûes, qu'au lieu de répandre une éternelle ſtérilité dans leurs Iſles, il en augmenta beaucoup la fertilité. En effet, remarque le même Auteur, l'expérience a fait connoître que la cendre mêlée à la terre eſt capable de l'engraiſſer. Dans pluſieurs endroits de l'Europe, on brûle le chaume ſur les terres ſtériles, & l'on embraſe de grandes campagnes pour les rendre plus fécondes (82).

Uſages qu'en font les Indiens.

On confit, aux Indes, le clou de girofle dans le ſucre, ou dans le ſel & le vinaigre. Quantité de femmes Indiennes ont l'habitude de mâcher du clou, pour donner plus de douceur à leur haleine. Mais les excellentes qualités du girofle ſont d'ailleurs aſſez connues.

Sagu, pain des Moluques.

Le ſagu, qui ſupplée, dans les Iſles Moluques, au défaut du riz & d'autres grains, que la nature leur a refuſés, eſt un arbre de grandeur médiocre, dont on fend le tronc pour en tirer la moelle. Un maillet de bois ſert à l'écraſer; & de cette ſubſtance, qui ſe réduit à peu près en forme de ſcieure de bois, on fait une ſorte de pain que les Inſulaires nomment ſagu. Ce pain eſt fort [illegible]. La grandeur qu'on lui donne eſt celle de la paume de la main. Tout ce qu[illegible] Inſulaires vendent ou achetent entr'eux, ſe paye avec du ſagu. Des branches du même arbre, en les coupant avec adreſſe, il coule un jus nommé *Tuacan*, qui eſt la liqueur ordinaire des Moluques, & dont l'uſage eſt également agréable & ſain. Les Inſulaires ne vendent le vin de palmier qu'en ſecret, parce que leur loi interdit toutes ſortes de vins (83).

Amandiers.

Ils ont quantité d'amandiers, dont le fruit eſt plus gros que les amandes de l'Europe. Les coques en ſont ſi dures qu'on a de la peine à les caſſer avec un marteau; mais l'uſage en eſt excellent pour les forges, parce que le feu en eſt extrêmement âpre. Chaque coque renferme deux ou trois amandes, de forme longue. Le tabac croît en abondance aux Moluques; mais il n'égale pas en bonté celui des Indes Orientales, quoique les fruits communs y ſoient les mêmes, & qu'ils n'ayent rien d'inférieur.

Couleuvres extraordinaires.

On y trouve de grandes couleuvres, qui ont plus de trente pieds de long & qui ſont d'une groſſeur proportionnée. Elles rampent peſamment. On n'a jamais reconnu qu'elles ſoient venimeuſes. Ceux qui les ont vûes aſſurent que lorſqu'elles manquent de nourriture, elles mâchent d'une certaine herbe dont elles doivent la connoiſſance à l'inſtinct de la nature; après quoi elles montent ſur les arbres au bord de la mer, où elles dégorgent ce qu'elles ont mâché. Auſſi-tôt divers poiſſons l'avallent; & tombant dans une ſorte d'yvreſſe qui les fait demeurer ſans mouvement ſur la ſurface de l'eau, ils deviennent la proie des couleuvres (84).

Crocodiles différens des autres.

On remarque ici que les crocodiles, fort différens de ceux des autres lieux pour la voracité, ne ſont dangereux que ſur terre; & que dans la mer au contraire ils ſont ſi lâches & ſi engourdis qu'ils ſe laiſſent prendre aiſement (85). Un jour on en prit un qui avoit quatre yeux & le cœur fort petit (86).

Cuzos.

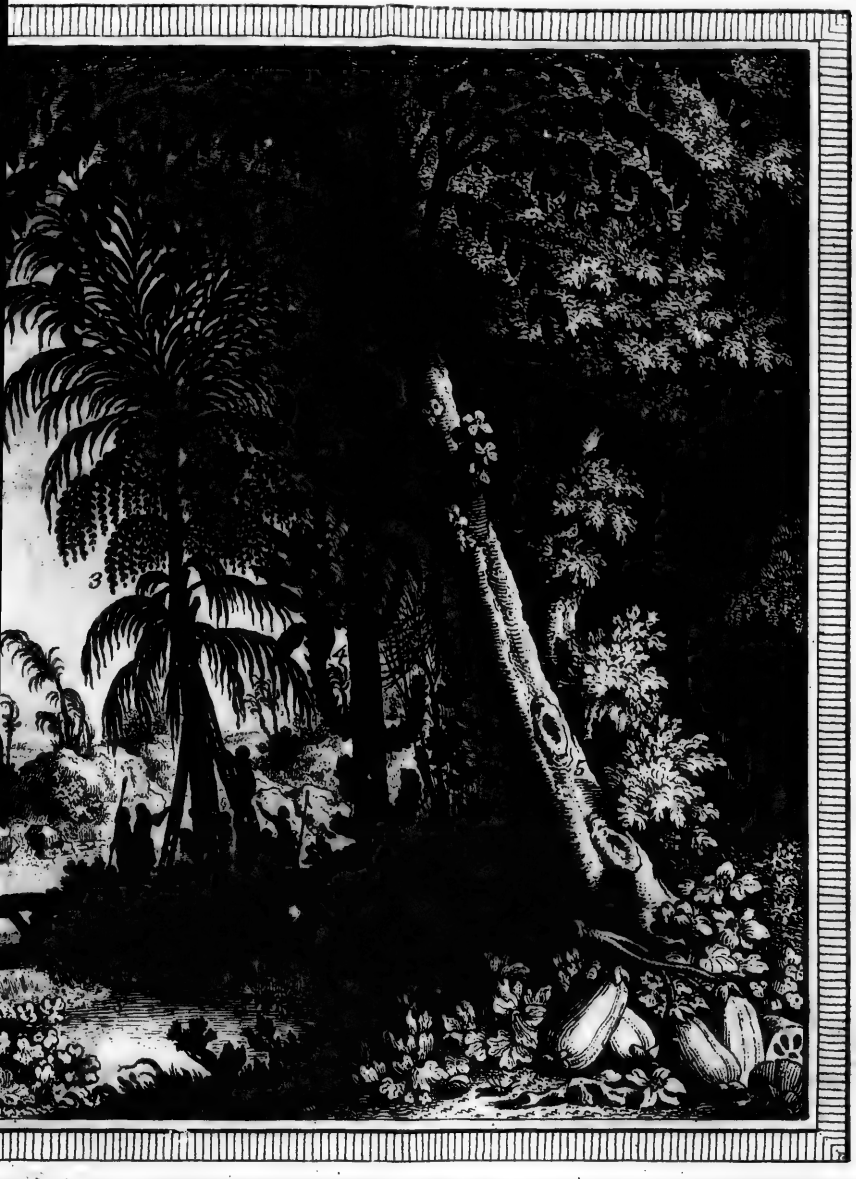
Les *Cuzos*, petits animaux qui ſe trouvent dans ces Iſles, ſont une eſpece

(82) *Ibid.* p. 106.
(83) Second Voyage, p. 508.
(84) Hiſt. des Moluques, l. 2, p. 116.
(85) *Ibid.*
(86) *Ibidem.*

de lapins

Blimbing. *T. VIII. N.° XII.*

1. Poivre. 2. Durions. 3. Sagu. 4. Hontz Tonge ou langue



Tonge ou langue de Chien. 5. Blimbing.

T. VIII. N.° XII.

de lapins qui
Ils ont le poi
ronds & vifs
pendre aux b
odeur eſt mau
Tous les Vo
des Moluques
riées & forme
ſure que dans
un perroquet
& que battan
du ſecond voy
autres animau
Occidentales
L'Iſle de T
ment *Paxaro*
nom de *Man*
tent quelquef
tans, on ne lit
reconnoître s'
mais à terre,
Iſles. Telle eſ
quelques Voy
des Marchan
que l'opinion
de leur ôter l
qui eſt compo
ce qui fait di
On voit au
ſemblent à ce
mais le clima
qui eſt comp
renommées r
de poiſſon. L
On y trouve
heures, pou
ſous certains
des maladies
aux langouſte
qui leur ſerv
entre les roc
les jambes &
la queue, un
le goût eſt fo

(86) Page 1
(87) *Ibid.* &
dois, p. 509.

de lapins qui se tiennent sur les arbres & qui se nourrissent de leurs fruits. Ils ont le poil épais, crêpu & rude, de couleur entre gris & roux, les yeux ronds & vifs, les pieds petits, la queue longue & belle, qui leur sert à se pendre aux branches, pour atteindre plus facilement jusqu'aux fruits. Leur odeur est mauvaise & tire sur celle du renard (86). HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Tous les Voyageurs parlent avec admiration de la facilité que les perroquets des Moluques ont à répeter tout ce qu'ils entendent. Leurs couleurs sont variées & forment un mêlange agréable. Ils crient beaucoup & fort haut. On assure que dans le tems qu'on y formoit la ligue qui en chassa les Portugais, un perroquet, volant dans l'air, cria d'une voix très-forte, *je meurs, je meurs*, & que battant au même tems des aîles il tomba mort (87). Les Hollandois du second voyage en avoient un qui contrefaisoit sur le champ tous les cris des autres animaux qu'il entendoit. Ils sont un peu plus petits que ceux des Indes Occidentales (88). Perroquets.

L'Isle de Ternate a quantité d'oiseaux de Paradis, que les Portugais nomment *Paxaros del sol*, ou oiseaux du soleil. Les habitans leur donnent le nom de *Manucodiata*, qui signifie oiseaux des dieux. Les Hollandois en achetent quelquefois de morts à fort vil prix; mais comme ils les tiennent des habitans, on ne lit dans aucune de leurs Relations qu'ils ayent jamais eu l'occasion de reconnoître s'il est vrai que ces oiseaux vivent de l'air, qu'ils ne viennent jamais à terre, qu'ils n'ont pas de pieds, & qu'ils tombent morts en traversant ces Isles. Telle est l'idée sous laquelle plusieurs Naturalistes les représentent. Mais quelques Voyageurs assurent avec plus de vraisemblance, sur le témoignage des Marchands Indiens, qu'ils ont deux pieds comme les autres oiseaux, & que l'opinion contraire vient de l'usage établi parmi ceux qui les prennent, de leur ôter les pieds, & de ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables. Ils les font sécher ensuite au soleil, ce qui fait disparoître toutes les traces des pieds (89). Oiseaux de Paradis.

On voit aux Moluques de grandes troupes d'oies noires, dont les pieds ressemblent à ceux des perroquets. Les cannes & les grives y sont en abondance; mais le climat, ou la nourriture, n'est pas favorable aux poules, & à tout ce qui est compris ordinairement sous le nom de volaille. Ces Isles ne sont pas renommées non plus pour la pêche, quoique la mer y offre diverses especes de poisson. Les manatées ou les vaches marines y ressemblent à celles du Brésil. On y trouve une sorte d'écrevisse de mer, qui cause la mort dans vingt-quatre heures, pour peu qu'on en mange. Les côtes en offrent une autre espece, sous certains arbres dont l'ombre ne souffre aucune herbe, & causent même des maladies à ceux qui s'y endorment. Ces écrevisses terrestres ressemblent aux langoustes. Elles ont les jambes courtes, & des dents blanches & fermes, qui leur servent à casser les fruits à coquille pour s'en nourrir. Elles naissent entre les rochers, où on les va prendre la nuit à la lumiere du feu. Le corps, les jambes & la chair en sont les mêmes qu'aux langoustes. Elles ont, près de la queue, une espece de sachet ou de bourse, remplie d'une certaine pâte dont le goût est fort agréable (90). Oies noires. Volaille. Deux sortes d'écrevisses.

(86) Page 117.
(87) *Ibid.* & second Voyage des Hollandois, p. 509.
(88) Second Voyage des Holland. *ubi sup.*
(89) *Ibidem.*
(90) Hist. des Moluques, *ubi sup.*

HISTOIRE NATURELLE DES MOLUQUES.

Dans toutes les Moluques, il croît une espece de bois rougeâtre, qui brûle & fait de la flamme & de la braize, sans se consumer. Il semble tenir de la nature de la pierre. On le met aisément en piéces avec les doigts, & on peut le briser entre les dents (91).

Bois qui brûle sans se consumer.

Catopa, plante qui produit des papillons.

Assez près de l'ancien Fort Portugais de Ternate, on trouve une plante nommée *Catopa*, d'où tombent de petites feuilles, moindres que sa feuille commune, qui ne sont pas plûtôt tombées qu'on voit la tête d'un ver ou d'un papillon se former de la queue de la feuille, dont les filamens sont les pieds de l'insecte, & les plus minces, se changent en aîles; de sorte qu'elle paroît presqu'en même-tems feuille & papillon. Cet arbrisseau se renouvelle tous les ans, & pousse des sions comme ceux du chateigner, d'où naissent ces vers, qui rampent ensuite le long des filamens des grandes feuilles, comme s'ils y étoient attachés (92).

SECOND VOYAGE
DE PAUL VAN CAERDEN
aux Indes Orientales.

Introduction.

N'Abandonnons pas les Héros Hollandois dans le cours de leurs principaux exploits, jusqu'au terme du moins que la Compagnie s'étoit proposé, par le conseil de Warwik & de Matelief, pour l'établissement de ses forces & pour le succès perpétuel de son Commerce. C'est une justice qu'on leur doit, dans cet Ouvrage, après l'avoir rendue à leurs ennemis. Paul *Van Caerden*, qui avoit déja fait le voyage des Indes en 1599, fut choisi, en 1606, pour y exécuter de nouvelles entrepriſes, avec son ancienne qualité d'Amiral; préjugé favorable pour son mérite, mais que d'autres raisons néanmoins paroîtront capables d'affoiblir.

Départ du Texel.

Il partit du Texel, le 20 d'Avril 1606, avec huit Navires, dont la plupart étoient d'environ sept cens tonneaux, & dont l'armement revenoit à plus de dix-huit cens vingt-cinq mille livres. Les équipages étoient composés de mille soixante hommes. Toutes les informations qu'il se procura jusqu'au 29 de Juin, par la rencontre de plusieurs Navires Anglois ou Hollandois, lui présenterent les images d'une guerre sanglante. Il étoit sorti de la riviere de Lisbonne environ vingt-huit Vaisseaux, pour croiser sur les bâtimens de ces deux Nations. Quatre galions & sept Vaisseaux Hollandois s'étoient déja livré un furieux combat, après lequel, deux des Vaisseaux Hollandois s'étant écartés des autres joignirent la Flotte de Caerden. Les Espagnols avoient pris deux Navires Anglois qui venoient des Indes Orientales, & un Capre Hollandois, dont on racontoit qu'ils avoient fait pendre tout l'équipage. Quelques-uns disoient néanmoins qu'ils s'étoient bornés à leur faire couper le nez & les oreilles (94).

Nouvelles sanglantes.

Route jusqu'à Mozambique.

Caerden, fortifié par la jonction de deux Vaisseaux, redouta si peu la rencontre de l'ennemi, qu'il employa au contraire quelque tems à chercher les galions. Mais ayant abandonné cette entreprise pour continuer sa route, il passa le reste de l'année & les deux premiers mois de l'année suivante à sur-

(92) *Ibidem.* (91) *Ibidem.* Van Caerden, *ubi sup.* T. III, p. 574.
(93) Journal du second Voyage de Paul (94) *Ibid.* p. 575.

monter les obſtacles que les vents & les calmes oppoſerent ſucceſſivement à ſa navigation. Il étoit le 13 de Septembre au cap Lopez, ſur la côte de Guinée (95); le 6 de Novembre à la rade d'Annobon, où il fut bien reçu des habitans; le premier de Janvier à la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, & le 12 de Mars à la vûe des Ilhas Primeras, dont la rapidité des courans rend l'approche dangereuſe.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il avoit renoncé ſitôt à chercher les Portugais ſur leurs propres côtes. Ses inſtructions portoient l'ordre de leur cauſer de l'inquiétude à Mozambique, & de tenter encore l'attaque du Fort. Cette Place, une des meilleures que les Portugais euſſent dans les Indes, étoit défendue par une groſſe garniſon, & parfaitement munie de vivres. L'Iſle qui la contient eſt petite, & ſituée à une grande demie-lieue du Continent, dans un golfe où les terres du Continent s'avancent plus en mer que l'Iſle même. Mais au devant de cette Iſle, il y en a deux autres, nommées Saint Jacques & Saint Georges, qui faiſant une ligne droite avec la ligne avancée du Continent, rendent le paſſage ſuſpect à ceux qui l'ignorent (96).

Caerden eſt chargé d'inſulter cette Forteresſe Portugaiſe.

La Flotte Hollandoiſe avoit des Pilotes exercés dans ces mers. Mais avant que de les employer à ſes vûes, Caerden lut aux équipages l'article de ſes inſtructions, qui régardoit la conduite qu'ils devoient tenir à terre & les armes qu'ils y devoient porter. Un autre article leur défendoit, ſous peine de punition corporelle, de faire aucun tort aux Indiens de l'Iſle de Mozambique, d'inſulter les femmes, de mettre le feu aux édifices & aux grains, de manger à terre d'aucune choſe cuite, dans la crainte du poiſon, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer ſouvent cette voie pour ſe défaire de leurs ennemis (97). Après cette explication, la Flotte s'avança vers le Fort, à la vûe duquel le Vaiſſeau de Caerden arriva le 29 de Mars. La garniſon ne l'eut pas plûtôt découvert, qu'elle tira ſur lui. Mais aucun coup ne porta. Il y avoit, dans la rade, deux caraques & un autre Vaiſſeau de moindre grandeur. Le reſte de la Flotte, ayant ſuivi ſon Chef, jetta l'ancre avec lui vers le ſoir, hors de la portée du canon.

Inſtructions qu'il donne à ſes troupes.

(95) N'omettons pas des obſervations utiles. Ce Cap, qui eſt à un grand degré de latitude, a ſes dangers. On trouve bon fond au dedans; mais il n'en a pas par ſon travers. Ceux qui ſont déchus ſous le Cap, à ſon côté oriental, doivent ranger la côte pour le doubler, parce que les courans portent ordinairement au Nord & qu'on a beaucoup de peine à les ſurmonter. Le long du Cap, au Sud de Rio de Gabon, gît, à deux lieues de terre, un banc qui eſt fort uni & qu'il faut bien prendre garde à parer. Lorſqu'on traverſe à l'Iſle des chevaux, on va contre le Banc François, auquel il faut auſſi faire honneur; car de haute eau, il n'y a que trois braſſes de profondeur en certains endroits. Il y a encore un troiſiéme Banc qui commence proche des terres & qui court en mer, qu'il ne faut pas moins ſoigneuſement éviter; ce qui peut ſe faire aſſez facilement, à cauſe de la blancheur du ſable qu'on découvre. Pour ancrer dans la véritable rade, il faut que ce ſoit proche de l'arbre ſec, où il y a dix à douze braſſes d'eau & où le mouillage eſt bon. Mais quand on veut jetter l'ancre à la pointe du Cap, il faut que ce ſoit ſur trente braſſes, & l'on eſt tout à terre. Proche de la riviere tortueuſe & au-delà de l'arbre ſec, on trouve de bonne eau douce. *P.* 577.

(96) C'eſt entre ces deux dernieres, qui ſont déſertes, & le Continent, qu'il faut paſſer, en les laiſſant à main droite du côté du Sud, & le Continent à main gauche du côté du Nord. On va juſqu'au Fort ſans avoir beſoin de Pilote-cotier, parce qu'il y a une profondeur ſuffiſante, & qu'on voit diſtinctement les bancs & les bas-fonds qui ſont du côté du Continent. Le mouillage eſt entre le Fort & le Continent, à un jet de pierre de l'Iſle, & les Vaiſſeaux y ſont comme dans un port à l'abri de toutes ſortes de vents. *P.* 589.

(97) Page 578.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Le lendemain, à la pointe du jour, on porta au *Beaupré* les grapins d'abordage, on ſe pavoiſa, & tout fut diſpoſé pour tomber ſur les caraques. Mais lorſqu'on s'en fut approché, malgré le feu continuel du Fort, on reconnut qu'il n'y avoit perſonne dans les trois bâtimens. Ils furent enmenés par les canots & les chaloupes, tandis que la garniſon faiſoit des décharges de mouſqueterie, parce qu'on étoit ſi proche que le canon ne pouvoit nuire. Le Capitaine d'un Vaiſſeau Hollandois, nommé le *Ceylan*, fut percé d'un coup de balle. Mais tout le canon de la Flotte joua long-tems avec beaucoup de vigueur.

Il s'empare de trois bâtimens Portugais.

La nuit ayant donné le tems d'aſſembler le Conſeil, on réſolut que la deſcente ſe feroit le lendemain, & qu'en même-tems deux Vaiſſeaux s'approcheroient du Fort, autant pour le canoner ſans relâche que pour empêcher les habitans d'entrer dans les belles maiſons qui l'environnoient, & qui occupant un grand eſpace, faiſoient juger que l'Iſle étoit fort peuplée. Mais le jour fut employé aux préparatifs. La garniſon voyant qu'on n'avoit pas débarqué ſortit du Fort ſur le ſoir, enſeignes déployées, dans la crainte que la deſcente n'eut été remiſe à la nuit ſuivante, & demeura juſqu'au jour dans le Village, pour s'y oppoſer vigoureuſement.

Les Hollandois font leur deſcente.

Caerden avoit ordonné qu'elle ſe feroit le matin du premier d'Avril. La plus grande partie de ſes gens fut tranſportée à terre, au travers de mille coups de mouſquets, dont il n'y eut perſonne de tué. Loin de trouver de la réſiſtance ſur le rivage, ils y furent reçus par quelques Noirs, qui jetterent leurs armes aux pieds de l'Amiral, en demandant grace & ſe qualifiant de miſérables Eſclaves. Caerden, leur ayant donné ordre de retourner dans leurs demeures, fit paſſer ſes gens en ordre de bataille par le V[illage], qu'il trouva bien bâti & partagé en rues qui lui donnoient l'apparenc[e] de Ville, pour aller camper au Couvent de Saint Dominique, qui eſt à la portée du canon de la Fortereſſe. On ceſſa de tirer ſur eux; mais, ſans chercher d'où venoit ce changement, ils ſerrerent de ſi près la Place qu'on n'y pouvoit entrer ni en ſortir. Le même jour on commanda un détachement pour aller déſarmer les Négres du Village, & rompre leurs armes, qui n'étoient que des zagaies, des fléches & d'autres armes. Tous les habitans qu'on y trouva furent enfermés dans l'Egliſe, qui avoit autrefois ſervi de Fortereſſe, & l'on y mit une bonne garde (1).

Siége d'un mois.

Les Hollandois ſont obligés de ſe retirer.

Le ſiége prit alors une forme réguliere & fut continué l'eſpace d'un mois, avec une ardeur égale dans l'attaque & dans la défenſe. Mais les maladies, qui commencerent à devenir ſi fréquentes, dans le camp Hollandois, que chaque jour on renvoyoit à bord trente ou quarante malades, forcerent l'Amiral de penſer à ſa propre conſervation. Il fit rembarquer ſon artillerie au commencement de Mai; & ſe diſpoſant à la retraite, il écrivit au Commandant du Fort, pour lui demander s'il vouloit ſauver par une rançon les maiſons Portugaiſes du pays. La réponſe fut ſi peu civile, que dès le même jour les Hollandois brûlerent les trois Vaiſſeaux qu'ils avoient pris & toutes les barques qu'ils purent trouver. Ils abbatirent tous les cocotiers, & pendant les

(98) Page 580 & ſuivantes.

(1) On ſupprime un détail dont il n'y a rien d'utile à recueillir.

jours ſuivans ils s'employerent à brûler les édifices, ſans en excepter les Egliſes de Saint Gabriel & de Saint Dominique (2). Mais s'ils cauſerent à leurs ennemis tout le mal qu'ils purent s'imaginer, ils en reçurent auſſi du canon de la Forteresſe, ſous lequel il falloit paſſer pour ſortir de la rade (3). Le *Zirizée*, un de leurs Vaiſſeaux, ayant touché & demeurant immobile pendant la baſſe marée, on tira ſur lui plus de ſoixante-dix coups, qui le déſemparerent juſqu'à mettre l'Amiral dans la néceſſité de le décharger & de le brûler. La plupart des autres Vaiſſeaux étoient perçés auſſi de tant de coups, qu'ils furent obligés de mouiller hors de la portée du canon, pour ſe mettre en état d'aller prendre des rafraîchiſſemens aux Iſles de Comore (4).

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Ravages qu'ils commettent.

Ils perdent un Vaiſſeau.

Mais l'animoſité des Hollandois s'étant ranimée avec leurs forces, pendant un ſéjour de ſix ſemaines qu'ils firent dans l'Iſle Mayotte, ils retournerent ſur la côte de Mozambique vers la fin de Juillet. Leur eſpérance étoit d'y rencontrer les caraques, qui y étoient attendues dans cette ſaiſon. Ils ſe rapprocherent du Fort, ſous lequel ils en virent effectivement trois à l'ancre. Mais, après quantité d'efforts, il leur fut impoſſible de prendre aſſez d'avantage pour les attaquer. Quantité de priſonniers, qu'ils firent dans des canots, leur apprirent que les Portugais en attendoient trois autres, qui s'étoient écartées de leur Flotte vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Caerden ſe promettant qu'il en tomberoit du moins une entre ſes mains, croiſa plus de trois ſemaines entre le Continent & les Iſles. Enfin les vents & les courans devinrent ſi contraires, qu'on prit au Conſeil la réſolution de continuer le voyage. On découvrit la côte des Indes à la fin de Septembre. Le 2 d'Octobre, ayant gouverné ſur les terres, on entra dans la riviere de *Sifarnon*, à quatre lieues au Sud de *Danda*, & à ſept ou huit lieues au Nord de Dabul (5). Après y avoir pris des rafraîchiſſemens, on remit à la voile le 6 d'Octobre, ſans autre vûe que de s'avancer vers les lieux du commerce, lorſque le 10 on découvrit une voile qui raſoit la côte pour ſe retirer à Goa, dont elle n'étoit plus qu'à deux lieues. On la reconnut bientôt pour une caraque. Elle fut ſerrée de ſi près, qu'avant le coucher du Soleil, elle s'échoua contre les terres où elle fut forcée de ſe rendre. C'étoit l'Amiral des trois qui s'étoient écartées proche du Cap de Bonne-Eſpérance. Elle avoit eu trois cens hommes d'équipage, qui ſe trouvoient reduits à cent, la plupart malades, parce qu'elle étoit en mer depuis huit mois ſans avoir pû ſe procurer les moindres rafraîchiſſemens. Elle étoit du port de ſept cens tonneaux, chargée d'huile, de vin & d'argent. L'équipage fut enlevé & mis à terre, à la reſerve de l'Amiral qu'on retint priſonnier. On donna deux pieces de huit à chaque homme, pour ſe conduire juſqu'à Goa; & les effets ayant été tranſportés ſur la Flotte, tout le reſte fut livré aux flammes (6).

Caraque qu'ils prennent & qu'ils brûlent ſur la côte des Indes.

(2) Pages 588 & précédentes.

(3) Pour tirer de la rade à la mer par le travers du Fort, ſous lequel il faut paſſer, on porte le Cap au Sud-Eſt, un peu plus vers l'Eſt; car proche de-là il y a une roche à laquelle il faut faire honneur. Il ne faut pas non-plus s'approcher des bancs qui ſont du côté du Continent, à moins de quatre ou cinq braſſes d'eau; mais il faut courir autant qu'on le peut ſur huit ou neuf braſſes, juſqu'à ce qu'on ait dépaſſé le Fort. Alors on peut fort bien aller mouiller ſous les petites Iſles, à l'abri de tous les vents, ſur huit ou neuf braſſes.

(4) Page 596.

(5) Page 601.

(6) Page 602.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

Ainſi les Hollandois dûrent au hazard un riche butin, qu'ils avoient cherché inutilement au travers de mille dangers. Le 17, ils mouillerent à l'embouchure de la riviere de Goa, où ils trouverent les trois caraques dont ils venoient de brûler l'Amiral. Mais leur avidité pour cette nouvelle proie fut refroidie par la difficulté d'en approcher. Elles étoient ſous le Fort, avec d'autres bâtimens; ſans compter que Caerden ſçavoit déja qu'elles étoient déchargées (7). La Flotte alla mouiller le 20 d'Octobre, ſous les petites Iſles de *Zuemadas*, qui ſont formées par huit ou neuf rochers à deux lieues du Continent (8). Les Hollandois ne pouvoient choiſir un poſte plus favorable, pour fondre ſur tous les bâtimens Portugais qui s'approcheroient de Goa. Cependant, après y avoir employé inutilement dix jours, le Conſeil ayant conſideré que le tems où le reſte des caraques auroit dû paroître étoit paſſé, fit lever l'ancre, pour croiſer dans ces parages, juſqu'à *Pinanni*, où l'on mouilla le 15 de Novembre à ſix ou ſept lieues de Calecut. C'eſt une Forteresſe du Samorin, bâtie de caillou. Quoique ce Prince fût alors à la tête de ſes troupes, & qu'on eût fait entendre à Caerden qu'il étoit en guerre avec les Portugais, la difficulté qu'il fit d'accorder de l'eau & des vivres à la Flotte, la vûe de quelques fuſtes Portugaiſes qui couroient librement vers la côte, & d'autres raiſons, firent juger aux Hollandois qu'ils avoient peu de fond à faire ſur ſon amitié. Cependant ils déguiſerent leurs ſoupçons; & rangeant la côte de Malabar, ils allerent paſſer devant Cochin, d'où ils s'avancerent juſqu'au cap de Comorin. Là, ils furent expoſés le ſoir au peril de ſe briſer contre un rocher à fleur d'eau, qui reſſemble au dos d'une baleine (9). L'Iſle de Ceylan, qu'ils viſiterent enſuite, ne leur ayant offert aucune occaſion de nuire aux Portugais, & le peu qui reſtoit de cette mouſſon ne leur permettant point d'aller répandre la terreur à Malaca, ils ſe déterminerent à gouverner vers Bantam.

Iſles de Zuemadas.

Les Hollandois ſe defient du Samorin.

Ces courſes incertaines, qui les auroient fait prendre moins pour des Marchands que pour des pyrates ou des avanturiers, ſemblent répondre à certaines inſtructions de la Compagnie, qui ordonnoient à l'un de ſes Amiraux d'apporter plus de ſoins à la guerre qu'au commerce (10). Mais ne juſtifient-elles pas auſſi le jugement que Matelief porte de Caerden, dans la Rélation précédente, & l'opinion peu avantageuſe qu'il avoit de ſa prudence? Il ne pa-

Irréſolutions de Caerden, & jugement que Matelief porte de lui.

(7) Page 603.

(8) Pour reconnoître *Bardes*, quand on eſt au Sud des Zuemadas, il faut ſe rallier à la terre & courir le long de la côte au Sud quart de Sud-Eſt, ou au Sud-Sud-Eſt, ſelon qu'on eſt plus ou moins proche des terres. Quand on les a perdues de vûe, on découvre à l'Eſt une pointe de terre en *écore*, ſur laquelle il y a une Tour blanche; & au Sud un haut-cap, ſur lequel on a bâti un Couvent qui eſt blanc auſſi, la riviere étant entre ces deux Caps. Lorſqu'on en eſt proche, on a la vûe de deux ou trois petites Iſles proches de la côte, à trois lieues du Cap où eſt la Tour blanche, qui ſe nomme le Cap de Bardes, & qui eſt la pointe ſeptentrionale en entrant dans le Port. *P.* 634.

(9) Le véritable Cap de Comorin eſt une petite pointe de terre, un peu élevée d'abord & fort montueuſe plus avant. Il y a au bout trois ou quatre éminences, qui paroiſſent ſéparées les unes des autres lorſqu'on vient par le Nord & qu'on prend pour autant d'Iſles, parce qu'on ne peut voir les baſſes terres qui ſont au pied. Le rocher, où les Hollandois faillirent de perir, eſt à une petite lieue de terre. Il y en a un autre à la portée d'un petit canon de terre, qui eſt toujours au-deſſus de l'eau; de ſorte que de jour on n'y peut paſſer ſans péril, & que de nuit il faut s'éloigner à deux ou trois lieues de la côte. *P.* 651.

10. Voyez ci-deſſus le Journal de Matelief

roît pas qu'il eut pris juſqu'alors la moindre information ſur les nouveaux établiſſemens des Hollandois, ni qu'il eut compté parmi ſes devoirs le ſoin de leur porter du ſecours. Ce fut le reproche qu'il reçut de Matelief à Bantam. On a vû dans le Journal de ce grand homme qu'il n'épargna rien pour engager Caerden à tourner du côté des Moluques, en s'efforçant de lui faire comprendre que le principal intérêt de la Compagnie étoit alors de conſerver Amboine & les Moluques.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

La froideur avec laquelle il avoit reçut de ſi ſages conſeils ne l'empêcha pas de s'y conformer. De Bantam, qu'il quitta le 10 de Janvier 1608, il alla jetter l'ancre ſur la côte de Pulo Panian, d'où il arriva le 29 de Février à la pointe méridionale de Celebes, formée par une haute montagne, qui fait une baſſe pointe de terre du côté occidental. Le 3 de Mars, après avoir paſſé l'Iſle *Cabone*, qui eſt un pays montueux à huit ou neuf lieues au Nord-Nord-Eſt de Botton, il rencontra deux Vaiſſeaux Hollandois, l'un de ſa propre Flotte, nommé le *Patane*, qu'il avoit envoyé à Celebes pour y prendre du riz; l'autre qui ſe nommoit l'*Eraſme*, de la Flotte de Matelief, & qui conduiſoit une fregate Eſpagnole chargée de vivres pour Ternate, qu'il avoit priſe ſur la côte de Celebes. Les Eſpagnols, preſſés à Ternate par les Hollandois, avoient envoyé cette fregate à Malaca pour y demander du ſecours (11).

Il rencontre deux Vaiſſeaux Hollandois.

Après avoir cotoié l'Iſle de Botton, & ſur le ſoir une des petites Iſles de *Cabincos*, entre leſquelles la Flotte paſſa pendant la nuit (12), on découvrit, le 8, l'extrêmité orientale de l'Iſle Burro; & le 10, on jetta l'ancre devant le Fort d'Amboine. Quoique la tranquillité des Hollandois n'eut pas été troublée dans cette Iſle, Caerden y employa deux mois à regler les affaires du commerce & celles du nouvel établiſſement. Il y reçut un Envoyé de Ternate, de la part du jeune Roi, dont le pere avoit été enlevé par les Eſpagnols & conduit aux Manilles. Cette députation le fit partir d'Amboine le 10 de Mai, pour ſe rendre droit à Ternate. Trois galeres & quelques jonques Eſpagnoles qu'il y apperçut à l'ancre, en y arrivant le 18, ne l'empêcherent de mouiller devant le Fort Hollandois de *Maleye*, où il trouva le *Gueldres*, le *Petit Soleil* & le *Pigeonneau*, trois Vaiſſeaux de la Flotte de Matelief, avec la fregate Eſpagnole qui avoit été priſe par l'*Eraſme* (13).

La Flotte arrive à Amboine.

Elle ſe rend à Ternate.

Dans les projets que Caerden avoit formés ſur les Forts ennemis de Ternate & de Tidor, il avoit eſperé de pouvoir déguiſer ſes forces en affectant de l'incertitude & de la lenteur, pour ſurprendre les Eſpagnols par terre & les attaquer en même-tems par mer. Mais il fut trahi par quelques déſerteurs Indiens, qui éventerent ſes préparatifs. L'ennemi fit un retranchement ſi profond, que les Hollandois trouverent leur marche coupée le long du rivage; & du côté de la terre, ils ne furent pas moins arrêtés par l'épaiſſeur d'un bois impénetra-

Tentatives impuiſſantes à Tidor & à Ternate.

(11) Les gens du *Patane* avoient vû à Celebes un homme des Pays-Bas, qui étoit dans cette Iſle depuis dix ans, & qui avoit tellement oublié ſa langue maternelle qu'il avoit de la peine à ſe faire entendre & à répondre aux queſtions qu'on lui faiſoit. Il étoit fort bien auprès du Roi, qui ne vouloit pas lui permettre de ſe retirer.

(12) Elles ſont entr'elles à ſix lieues de diſtance. Lorſqu'on en approche, on peut voir les hautes & grandes Iſles qui ſont au Nord de Botton; car celle qui eſt le plus au Nord gît au Nord quart de Nord-Oueſt, à dix-ſept ou dix huit lieues du bout ſeptentrional de Botton, & à l'Oueſt quart de Nord-Oueſt des plus ſeptentrionales Iſles de *Cavincos*, à ſeize lieues de diſtance.

(13) Page 656.

VAN CAERDEN. II. Voyage. 1607.

ble. Les galeres Eſpagnoles ſe mirent à couvert ſous le canon de leur Forteresſe de Tidor. Enfin la diſpoſition des lieux fit avorter toutes les entrepriſes; & les Eſpagnols, malgré toutes leurs rodomontades (14), ne s'empreſſant point d'aller au-devant de leurs ennemis, tous les mouvemens de vengeance & de haine ſe bornerent à quelques legers combats entre des chaloupes & des caracores. L'Amiral, rebuté des obſtacles, prit la réſolution d'aller chercher une meilleure fortune à *Machian*. Cette Iſle eſt à huit ou neuf lieues de Ternate, & n'eſt gueres plus éloignée de Tidor. C'eſt la plus abondante de toutes les Moluques en cloux de girofle. Les Eſpagnols y avoient auſſi un Fort, & Caerden avoit appris de Matelief que les habitans y étoient fort affectionnés aux Hollandois. Cinq bâtimens furent détachés pour cette expédition, avec une grande partie de tous les équipages; & le reſte de la Flotte, conſiſtant en cinq grands Vaiſſeaux, demeura devant Tidor (15).

Les Hollandois vont attaquer Machian.

Défenſes du Fort.

Ce détachement ayant mouillé le 20 ſur la côte de Machian, la deſcente ſe fit le lendemain avec beaucoup de péril, parce que le rivage eſt fort inégal. Le Fort, qui ſe nommoit *Taffaſo*, étoit ſitué ſur un rocher, qui n'étoit acceſſible que par trois chemins eſcarpés, dont les avenues étoient bien munies de canons & de pierriers. On avoit garni tous les autres endroits, de chauſſes-trappes, qui rendoient le paſſage impoſſible (16).

Il eſt attaqué,

Les Hollandois n'ignoroient pas avec quelles précautions ils étoient attendus. Ils ſe diviſerent en trois troupes, pour s'avancer à la fois vers les trois chemins. Le Gouverneur de Maleye commença l'attaque au premier, qui étoit le plus uni. Un Capitaine de la Flotte entreprit la ſeconde, & l'Amiral, qui étoit auſſi deſcendu, ſe joignit à lui. Un autre Capitaine ſe chargea de la troiſiéme. Il parut que les aſſiegés avoient raſſemblé leurs principales forces au premier chemin. Neuf Hollandois y furent bleſſés. Un autre y fut tué d'un coup de canon, & le reſte fut repouſſé par une vigoureuſe ſortie. Mais tandis que les Eſpagnols étoient occupés de ce côté-là, Caerden, avec ſa troupe, marcha vers une autre paſſage, où malgré les coups redoublés d'une piéce de canon, qui le firent reculer trois fois, il s'avança juſqu'à la porte & s'en rendit maître par la mort de vingt ou trente hommes qui étoient chargés de la défendre. Le Gouverneur de Maleye, qui s'étoit retiré en bon ordre après avoir été repouſſé, ſuivit de près l'Amiral par le paſſage qu'il s'étoit ouvert, & le ſeconda ſi vivement, qu'ils emporterent la place d'aſſaut. Ceux qui avoient fait une ſortie par le premier chemin, trouvant les Hollandois dans la place lorſqu'ils y voulurent rentrer, ne penſerent qu'à s'enfuir dans les bois; mais ils ſe précipiterent eux-mêmes ſur les chauſſes-trapes qu'ils avoient tendues, & les Negres alliés des Hollandois firent main-baſſe ſur tout ce qui eut le malheur de tomber ſous leurs coups, à l'exception des jeunes femmes qu'ils reſerverent pour l'eſclavage. Le Fort fut pillé. Cependant l'Amiral racheta le clou de girofle & le canon, pour mille pieces de huit qu'il promit aux équipages. On comptoit dans la place huit cens Inſulaires de Tidor, deux Eſpagnols & deux Métifs. Les Hollandois ne perdirent que deux hommes; mais ils en eurent pluſieurs de bleſſés, & cinq ou ſix qui tomberent malheureuſement ſur les chauſſes-trapes (17).

Et pris d'aſſaut.

Sort de la garniſon.

(14) Page 658.
(15) Pages 659 & précédentes.
(16) Page 660.
(17) *Ibid.* & p. ſuiv.

Caerden

Van Caerden. II. Voyage. 1608.

Caerden trouva le Fort en assez bon état. L'artillerie consistoit en quarante pierriers, deux gros canons, & trois fauconneaux. Un grand nombre d'habitans obtint grace en prêtant serment de fidélité au Roi de Ternate, & la tranquilité fut rétablie, pour durer aussi long-tems du moins que la Flotte Hollandoise ne s'éloigneroit pas de ces Isles. Les Vaisseaux qui étoient demeurés devant Tidor vinrent mouiller avec les autres à la vûe du Fort. Ils ne se proposoient plus que de charger tout le girofle qui se trouvoit dans l'Isle. Mais, peu de jours après cette expédition, pendant qu'on jouissoit d'un calme extraordinaire, la mer commença tout d'un coup à s'agiter, & brisa bientôt avec tant d'impétuosité, que tous les bâtimens de la Flotte furent poussés sur le rivage, sans qu'il fût possible de mettre à la voile. L'orage continua si furieusement, qu'il en fit périr deux, dont on ne put sauver qu'une partie de la cargaison. Ensuite le volcan de Tidor s'étant ouvert avec un bruit épouvantable, on en vit sortir des flammes, qui furent suivies d'une épaisse fumée (18). Cet étrange accident reçut diverses interprétations des Espagnols & des Indiens. Les Hollandois, qui n'ont pas l'esprit tourné au merveilleux, n'y virent qu'un simple jeu de la nature, qui ne les empêcha pas de mettre l'ordre convenable à leurs affaires, & de partir un mois après (19) pour Bantam, où ils arriverent le 3 d'Octobre. Ils y employerent six semaines à finir leur cargaison, sans autre trouble qu'une allarme imprévue, qui leur fut causée par le malheur d'autrui. Un des principaux Seigneurs de la Cour s'étant marié le 22, les habitans, dans un tumulte dont l'Auteur nous laisse ignorer la cause, massacrerent leur Sabandar, & donnerent le lendemain son emploi à celui dont le mariage avoit été l'occasion de ce désordre. Les Hollandois, qui avoient assisté à cette fête, se retirerent dans leur Comptoir, où ils demeurerent tout le jour sous les armes.

Orage qui fait périr deux Vaisseaux Hollandois.

Le Sabandar est massacré à Bantam.

1609. Retour de cinq Vaisseaux de la Flotte Hollandoise.

Trois semaines après, c'est-à-dire, le 15 de Novembre, les Hollandois mirent à la voile avec cinq Vaisseaux richement chargés. Ils relâcherent au mois de Janvier dans l'Isle Maurice, le 15 de Mars au cap de Bonne-Espérance, & le 3 d'Avril dans la rade de Sainte Heleine; d'où ne trouvant plus que des vents favorables, ils arriverent le 7 d'Août au Port de Flessingue (20).

(18) Voyez la description particuliere de l'Isle de Ternate. Quoique ce Volcan brûle toujours, il est rare qu'il jette des flammes & même de la fumée.

(19) Le 3 d'Août 1608.

(20) Pages 663 & précédentes. Remarquez que Caerden ne revint point avec cette partie de la Flotte. Le Journal n'en dit rien; mais on trouvera des explications là-dessus dans la Relation suivante.

VOYAGE
DE PIERRE WILLEMSZ VERHOEVEN
aux Indes Orientales.

VERHOEVEN. 1607.

CHAQUE année faiſoit naître de nouvelles vûes à la Compagnie Hollandoiſe; & ſes forces augmentant avec ſes lumieres par le retour annuel de quelque Flotte, il ſembloit qu'il n'y eut plus d'entrepriſes qu'elle n'oſât tenter, ni d'ennemis qu'elle crût capables d'arrêter ſes progrès (21).

Armement conſidérable.

Cet armement, qui lui coutoit deux millions ſept cens quatre-vingt ſeize mille livres, étoit compoſé de treize Navires, dont pluſieurs étoient du port de mille tonneaux. Les équipages montoient à près de dix-neuf cens hommes, & l'artillerie à trois cens ſoixante-dix-ſept pieces de canon, avec des vivres pour trois ans. Le commandement d'une Flotte ſi redoutable fut donné à Pierre Willemſz Verhoeven (22), natif d'Amſterdam. Il monta le premier Vaiſſeau de la Chambre de Hollande avec la qualité d'Amiral, & François *Witert*, nommé Vice-amiral, prit le commandement du premier Vaiſſeau de Zélande. Le jour du départ fut le 12 de Décembre 1607. Ils arriverent le 2 de Février à la vûe des Iſles du cap Verd, où ils obtinrent par la douceur, des rafraîchiſſemens dans l'Iſle de Mai. Cependant ils réſolurent d'avertir la Compagnie que pour la ſûreté de ſes Vaiſſeaux, il valoit mieux leur donner ordre de ſe rafraîchir dans les Ports du Continent, aux environs du cap Verd, où le mouillage eſt fort bon, & où l'on trouve une grande abondance de limons & d'oranges. Si l'on continuoit de leur marquer l'Iſle de Mai pour rendez-vous, le Roi d'Eſpagne y pouvoit envoyer ſes galions, auxquels il ſeroit d'autant plus aiſé de détruire les Flottes Hollandoiſes, qu'elles ne pouvoient entrer dans le Port que Vaiſſeau à Vaiſſeau; au lieu qu'en leur marquant tour à tour différens Ports du Continent, pour les mettre à couvert de toute ſurpriſe, elles ne s'éloigneroient preſque pas de la route qui conduit ſous la Ligne, puiſque les vents aliſés d'Eſt-Nord y ſouffient auſſi (23).

1608.

Avis donné à la Compagnie ſur le rafraîchiſſement de ſes Flottes.

Inſtructions de Verhoeven.

Les inſtructions portoient de paſſer promptement la Ligne, & marquoient pour lieu d'aſſemblée, aux Vaiſſeaux qui pourroient s'écarter, la baie de Verhagen ou celle de S. Auguſtin. Mais cet article, que l'Auteur nomme ſecret (24), devoit l'être moins que l'ordre de combattre la Flotte Portugaiſe, & de faire une nouvelle entrepriſe contre le Fort de Mozambique. C'eſt une obſervation propre à ce Journal, qu'entre les poiſſons qui ſe trouvent ordinairement aux environs de la Ligne, les Hollandois prirent quantité d'*Hydres* ou de ſerpens d'eau, longs de quatre à cinq pieds. Verhoeven défendit aux équipages de ſe baigner, parce qu'on eſt ſouvent ſurpris par ces animaux, qui

Hydre ou Serpent-d'eau.

(21) Cette Relation fut écrite par Jean de *Molre*, premier Commis du Vaiſſeau Amiral, & par Jâques *le Fevre*, Fiſcal de la Flotte. *Journal de Verhoeven*, p. 5.

(22) On prononce *Verhouven*.

(23) *Ubi ſup.* p. 6.

(24) Il a voulu dire apparemment que c'étoit un article peu ſecret de l'Inſtruction ſecrete.

ont tant de force dans les dents, que s'ils saisissent un homme par le bras ou la jambe, ils l'entraînent au fond de l'eau. Ils ont la gueule grande & les dents aigues. On les prend avec un gros hameçon de l'épaisseur d'un doigt, où l'on attache un morceau de chair. Mais c'est moins leur goût qu'il faut consulter, que celui de certains petits poissons qui les précédent toujours, & qui vont sucer l'amorce avant que l'hydre y touche. S'il ne leur en arrive aucun mal, l'hydre s'en approche hardiment & s'accroche en voulant avaller le morceau qu'on lui présente. Quantité de Matelots refuserent d'en manger, d'autres en trouverent la chair fort bonne. On leur ouvroit le ventre pour en ôter les entrailles, qu'on jettoit à la mer, où elles étoient aussi-tôt devorées par d'autres hydres (25). VERHOEVEN. 1608.

Le grand nombre des malades ayant forcé l'Amiral de relâcher à l'Isle de Sainte Helene, il ne doubla le Cap de Bonne-Espérance que le 27 de Juin. Quelques jours après, il fut battu d'une furieuse tempête. Le 23 d'Août, il assembla le Conseil, pour délibérer sur l'instruction secrete, qui ordonnoit de chercher la Flotte Portugaise. La question se réduisoit à sçavoir s'il falloit l'attendre vers les dix-sept degrés quatorze minutes, où l'on étoit alors, ou s'il n'étoit pas plus à propos d'aller se poster aux Isles de Comorre. Un article de l'instruction portoit défense de paroître à la vûe de Mozambique, dans la crainte que la Flotte ne fût découverte; mais on fit une réflexion qui étoit échappée à la prudence des Directeurs. Il falloit être assuré que les caraques n'étoient pas déja dans le Port de Mozambique; car supposé qu'elles y fussent, il n'étoit pas possible, avec des Vaisseaux aussi grands que ceux de la Flotte, & pendant une mousson où l'on avoit les vents & les courans contraires, d'approcher du Port & d'y entrer malgré elles. Au contraire, si elles n'y étoient pas, on ne pouvoit prendre de meilleur parti que de les y aller attendre, & d'attaquer le Fort pour ne pas demeurer dans l'inaction. Ce raisonnement ayant entraîné toutes les voix, on donna d'avance les ordres nécessaires pour la descente. Le 28, on eut la vûe du Fort. Il n'y avoit, dans la rade, qu'une caraque & deux autres petits bâtimens, qui furent enlevés dès le même jour. La caraque y avoit hyverné, & n'étoit armée que depuis peu pour se rendre à Goa. Son artillerie consistoit en trente-quatre ou trente-cinq canons de fer. Elle étoit chargée de draps d'Espagne, de ras, de serges, de dents d'éléphans & de chevaux marins, d'ébene, de vins, d'huiles, & de quelques autres marchandises. Les prisonniers furent distribués sur la Flotte. On ne trouva rien dans les deux autres bâtimens; & l'on en vit quelques-uns de la même grandeur, qui avoient été halés presqu'à sec, dans un lieu d'où il étoit impossible de s'approcher (26).

Délibérations de Verhoeven sur ses instructions.

Il entreprend le siége du Fort de Mozambique.

Après cette expédition, l'Amiral fit arborer le pavillon rouge, & le débarquement fut achevé sans résistance avant la fin du jour. Les troupes Hollandoises ayant passé au travers du bois & du Bourg (27), pour aller droit au Fort, s'arrêterent dans le jardin de Saint Dominique, où elles camperent autour de l'Eglise. La tranchée fut ouverte le lendemain & conduite jusqu'au pied du Fort. Ce travail s'étoit fait avec une tranquillité dont l'Amiral avoit

(25) Pages 10 & 11. Peut-être étoit-ce des requins.

(26) Pages 21 & précédentes.

(27) Il est nommé *Village* dans le second voyage de Van Caerden, & *Ville* ci-dessous.

VERHOEVEN. 1608.

été ſurpris. Mais les aſſiegés commencerent bientôt un grand feu de mouſqueterie, qui fut ſuivi d'une ſortie vigoureuſe, dans laquelle ils repouſſerent les Hollandois & leur tuerent quelques ſoldats. Il paroit que ſe fiant ſur la bonté de leurs murs (28), une attaque dont ils prévoioient que la durée ne ſeroit pas longue leur cauſoit peu d'effroi. Cependant Verhoeven fit dreſſer deux batteries regulieres, & plaça quatre chaloupes armées devant le Fort, pour en fermer l'entrée du côté de l'eau. Le 4 d'Août, il y envoya un Trompette, avec une lettre pour le Gouverneur, qui ſe nommoit Dom Eſtevan d'*Ataïda*, par laquelle il le ſommoit de ſe rendre. On répondit que le Gouverneur, à qui le Roi de Portugal ſon maître avoit confié cette Place n'étoit pas diſpoſé à la remettre ſi facilement; que ceux qui cherchoient à s'en ſaiſir devoient employer d'autres moyens que ceux dont ils s'étoient déja ſervis, & que ce n'étoit pas *un chat à prendre ſans mitaines*. Cette réponſe n'étoit ſignée que d'un Capitaine, la fierté du Gouverneur ne lui ayant pas permis d'y mettre ſon nom (29); & quoique la place fût mal pourvûe de vivres, on avoit affecté, pour en ôter le ſoupçon aux Hollandois, de ſervir au Trompette quantité de biſcuits & d'oranges. On avoit chaſſé auſſi devant ſes yeux, des chevres & des porcs ſur le rempart, comme ſi les habitans euſſent ſouffert quelque embarras du nombre. Enſuite ils firent une ſortie, dans laquelle ayant chaſſé les aſſiegéans de leurs tranchées, ils leur enleverent deux Tambours & pluſieurs mouſquets; après quoi ils rentrerent en bon ordre dans leurs murs. Verhoeven fut ſi picqué de cette diſgrace, qu'il fit élever une nouvelle batterie & qu'il attacha le mineur au pied du Fort. Mais les pots à feu des Portugais interrompirent le travail (30).

Il ſomme le Gouverneur de ſe rendre.

Réponſe qu'il reçoit.

Les Hollandois ſe rebutent du ſiége.

Si le recit de l'Auteur manque ſouvent d'ordre & de clarté, on eſt dédommagé par ſa bonne foi. Il confeſſe que les Hollandois n'eſperant rien du tems ſe rebuterent après douze ou quinze jours de ſiége, & prirent le parti de rembarquer leur canon. Il raconte, avec la même franchiſe, une action qui ne fait pas honneur à leur humanité. Un de leurs ſoldats ayant déſerté le 15 d'Août & s'étant jetté dans la Place, l'Amiral envoya un Trompette avec une lettre pour le demander. Le Gouverneur fit répondre que cet homme étoit venu volontairement, qu'on lui avoit donné parole de le garder, & qu'on vouloit tenir ce qu'on lui avoit promis. Alors les Hollandois chargerent de chaînes tous leurs priſonniers, les conduiſirent à la tranchée, & crierent aux ennemis que ſi le déſerteur n'étoit pas rendu à l'inſtant, ils alloient les maſſacrer à leur vûe. On leur répondit qu'ils en uſeroient à leur gré; que s'ils maltraitoient des priſonniers de guerre, le Gouverneur traiteroit de même les Hollandois qui tomberoient entre ſes mains; qu'euſſent-ils cent Portugais, au lieu de 34. qui étoient dans leurs fers, il les laiſſeroit perir plutôt que d'abandonner un homme qui étoit venu ſe livrer à lui, & à qui il avoit promis ſa protection. Sur cette réponſe, les priſonniers furent tués à coups d'arquebuſe (31). Dans l'emportement de la même fureur, l'armée Hollandoiſe brûla la Ville & marchant vers le bout occidental de l'Iſle, elle y commit les plus cruels ravages. Enſuite elle rentra dans ſes chaloupes, ſans qu'il ſortît un Portugais pour l'in-

Actions barbares.

(28) Le Fort avoit quatre baſtions & trois remparts.

(29) Page 24.

(30) *Ibidem.*

(31) Page 25.

commoder dans sa retraite. Verhoeven avoit eu trente hommes tués, pendant ce siége, & quatre-vingt blessés. Des trois batteries & des Vaisseaux, on avoit tiré douze cens cinquante coups de canon sur la Place (32). VERHOEVEN. 1608.

Les Hollandois furent un peu consolés de cette humiliation par la prise d'un galion de guerre de quatre cens cinquante tonneaux, nommé le *Bon Jesus*, qui étoit tombé entre trois de leurs Vaisseaux, à l'entrée de la rade. Il portoit dix canons de fonte, vingt barils de poudre, cent mousquets, quantité de demi-picques & d'autres armes, & cent quatre-vingt-hommes, la plupart *Gallegas*, qui sont de pauvres soldats. Le Capitaine nommé Francisco *Sodropereera*, avoit fait peu de résistance. Un de ses gens ayant eu le bras emporté à la troisiéme décharge, les autres avoient perdu courage & s'étoient rendus (33). L'équipage fut distribué sur la Flotte, & l'on mit soixante Hollandois sur la prise. Verhoeven apprit des prisonniers que la Flotte Portugaise, en partant de Lisbone, étoit composée de huit grandes caraques & de six galions, qui devoient conduire un nouveau Viceroi des Indes à Goa. Ces quatorze Vaisseaux avoient été séparés, par la tempête, aux Isles Canaries. Prise d'un galion de guerre.

Avant que de lever l'ancre, les Hollandois mirent la plus grande partie de leurs prisonniers dans la petite Isle de S. Jago, & leur donnerent des vivres pour deux jours. Mais ayant retenu dans leurs chaînes le Capitaine, le Maître, le Pilote, le Contre-Maître, & l'Ecrivain, avec un Flamand de Bruges, nommé *Paul le Comte*, & deux Prêtres, ils les forcerent d'écrire au Gouverneur de Mozambique, qu'ils étoient menacés de la mort s'il ne rendoit les déserteurs Hollandois (34). Le Gouverneur répondit froidement qu'il avoit envoyé les déserteurs à Goa, & que les Hollandois étoient maîtres de la vie de leurs Prisonniers (35). L'Auteur du Journal ne nous apprend pas si cette cruelle ménace fut exécutée. Fermeté du Gouverneur Portugais.

Il ne restoit à Verhoeven que l'espérance de rencontrer successivement les caraques dans la route de Goa. Il remit à la voile le 23; & le 18 du mois suivant, étant arrivé à la vûe de cette Ville, il fut informé qu'une caraque avoit relâché à cinq ou six lieues au Nord, dans un lieu qui se nomme *Carli*. Il y envoya aussi-tôt trois bâtimens legers; mais à leur approche, les ennemis se firent échouer & brûlerent la caraque jusqu'à fleur d'eau (36). Prise d'une caraque près de Goa.

Toute la Flotte s'étant rassemblée sous le pavillon de l'Amiral, quatre Vaisseaux furent détachés pour ranger la côte & croiser sur les Portugais, tandis que les autres demeureroient devant Goa. Mais après avoir donné plus de quinze jours à de vaines espérances, Verhoeven prit la résolution de faire route avec huit Vaisseaux vers Montedelli, pour se rendre ensuite à Calecut. Il se fit précéder, par deux autres bâtimens, qui devoient annoncer au Samorin l'arrivée de sa Flotte. Elle relâcha le 5 d'Octobre à Montedelli, où elle n'obtint qu'à prix d'argent la liberté de faire de l'eau. Les Marchands du pays apporterent à bord, de l'*Amfion*, quelques pierreries médiocres, pour lesquelles ils demandoient de l'or, de l'argent, du corail & de l'écarlate; marchandises dont les Vaisseaux Hollandois n'étoient pas trop bien pourvûs. Ce pays est fertile. Il produit d'excellent poivre, mais en petite quantité. Ses ha- Verhoeven se rend à Calecut.

(32) Page 26.
(33) Page 41.
(34) Il en étoit passé deux ou trois au Fort depuis le premier.
(35) Page 42.
(36) Page 43.

VERHOEVEN. 1608.

bitans ſont raiſonnables, bien inſtruits dans l'exercice des armes & curieux d'en porter de belles. Leur vivacité, qui eſt extraordinaire, n'empêche pas qu'ils n'ayent beaucoup de ſoumiſſion pour leurs ſouverains (37).

Comment il y eſt reçu.

La Flotte ayant mouillé le 8 à Calecut, *Van Driel*, Commandant des deux Vaiſſeaux qui l'avoient précédée, rendit témoignage à l'Amiral qu'ils avoient été bien reçus, & que le Samorin paroiſſoit bien diſpoſé pour les Hollandois (38). Bientôt un des Officiers de ce Prince, & deux Arabes, ſe rendirent à bord, de la part de ce Prince. Cet Officier avoit pour unique habillement, une piece de toile de coton, blanche & très-fine, tournée pluſieurs fois autour du corps, & pendante au-deſſus des genoux. Il avoit les cheveux longs, relevés & noués ſur le haut de la tête, des pendans d'oreilles d'or & de pierreries, qui lui tomboient ſur les épaules, & un cercle d'or d'un pouce d'épaiſſeur, au-deſſus du coude. On lui voyoit, en pluſieurs endroits du corps, des cicatrices de balles & d'autres armes, qui faiſoient honneur à ſon courage.

Il ſalua l'Amiral, & le pria, au nom du Samorin, de deſcendre avec la ſuite qu'il lui plairoit d'amener. Ses Interprêtes lui expliquerent les cérémonies de l'audience, & les uſages auxquels il falloit s'aſſujettir pour ſe rendre agréable à cette Cour. On leur fit voir les préſens, qui conſiſtoient dans une piece de drap écarlate, quelques petits paquets de corail fin, une demie douzaine de grands miroirs, deux petites pieces de canon de fonte, deux beaux mouſquets, un ſabre à poignée d'argent, deux cens nattes d'une fabrique particuliere. Ils demanderent qu'au moment que l'Amiral s'embarqueroit dans ſa chaloupe, on fît une décharge de toute l'artillerie de la Flotte à l'honneur du Samorin; & l'Officier promit que ce Prince enverroit des Gentilshommes de ſa maiſon, pour recevoir les Hollandois au rivage.

Préſens pour le Samorin.

Le lendemain, quelques Conſeillers de Calecut s'avancerent juſqu'au bord de l'eau, tandis que Verhoeven, accompagné de huit Commis, de cent cinquante Mouſquétaires & de cinquante Picquiers, deſcendit au bruit du canon & au ſon des trompettes. Mille hommes l'attendoient ſous les armes; & d'autres Envoyés, qui étoient demeurés à quelque diſtance du rivage, étant venus au-devant de lui avec leurs paraſols, le firent mettre deſſous avec eux & le conduiſirent au Palais. Ils y trouverent le Samorin, paré de ſes plus riches ornemens. Il n'avoit autour du corps qu'une toile blanche très-fine, mais ſes colliers étoient garnis de diamans d'une beauté admirable. Un Seigneur lui ſoutenoit le bras droit, qui étoit chargé, comme ſes doigts & ſes oreilles, d'anneaux d'or, enrichis de pierreries. Son front, ſes épaules & ſa poitrine étoient teints en jaune, de bois de ſandal, & ſes cheveux étoient noués enſemble ſur le haut de ſa tête. Il mâchoit du betel. Le Prince héréditaire étoit à ſon côté, avec ſon bouclier, ſon ſabre, & ſes autres armes à la main. Autour d'eux étoient quelques Seigneurs, qui tenoient des vaiſſeaux dorés, remplis de betel (39).

Habillement de ce Prince.

L'Amiral, s'étant approché, ſalua l'Empereur à la maniere de Hollande. Ce Prince le reçut d'un air compoſé à la joie, & lui préſenta ſa main pour la baiſer. Enſuite prenant la ſienne, & paſſant ſes doigts entre les ſiens, il lui

Audience qu'il accorde à Verhoeven.

(37) Page 45.

(38) On a vû dans la Relation précédente qu'il n'étoit pas bien diſpoſé pour eux; mais une Flotte nombreuſe ſe faiſoit reſpecter. *Voyez le Mémoire de Matelief dans ſon Journal.*

(39) Pages 46 & 47.

dit (40) : de même que nos doigts ſont joints, ainſi ſeront unies les deux Nations de Calecut & de Hollande. Après quelques momens d'entretien, il conduiſit l'Amiral dans les appartemens de ſon Palais, où il lui fit ſervir une collation de confitures & de fruits. Il prit lui-même quelques fruits, pour les lui préſenter. On but dans des coupes d'argent & de cocos. Les préſens Hollandois furent alors offerts, avec les deux pieces de canon, qu'on avoit chargées ſur un éléphant. Verhoeven étoit paré d'une chaîne d'or, à laquelle pendoit une grande médaille de même métal, où étoit la tête du Prince Maurice. Le Samorin l'ayant maniée & conſiderée pluſieurs fois avec beaucoup d'attention, l'Amiral en prit occaſion de la lui offrir. Elle fut acceptée, & payée auſſi-tôt par une bague d'or, garnie de fort beaux diamans. Ce Prince fit voir enſuite à l'Amiral ſa femme & ſes concubines. C'étoit leur faire entendre qu'il falloit leur offrir auſſi des préſens. Cependant il ne paroît pas que l'Amiral l'eût compris, puiſque le lendemain, un Interprête, qui ſe rendit à bord, lui parla de ce qu'il devoit à l'Impératrice, au jeune Prince & aux autres enfans de l'Empereur (41). Les Hollandois ne ſe firent pas preſſer deux fois. Ils préparerent des draps écarlates, des nates & diverſes galanteries, pour ſe mettre en état de ſatisfaire à tous les devoirs, ſans avoir droit de reprocher trop d'avidité aux Indiens ; car le Samorin avoit donné des exemples de libéralité à l'Amiral, en faiſant des préſens de pierreries & de bijoux d'or aux moindres Commis. VERHOEVEN. 1608.

Les affaires ſuccederent aux complimens. Verhoeven fut conduit le 12 à la Chambre du Conſeil, où il trouva ſix Conſeillers aſſis en rond, dans la poſture de nos Tailleurs d'habits. Il s'aſſit de même, avec quelques-uns de ſes Commis, dont on lui avoit preſcrit le nombre. L'Interprête s'approcha d'eux & leur parla fort bas, comme s'il eut craint d'être entendu. Il leur dit (42) que le Roi de Cochin, allié des Portugais, avoit ſollicité pluſieurs fois le Samorin d'entrer auſſi dans leur alliance ; mais que ce Monarque ne leur ayant trouvé que de la diſſimulation & de l'infidélité, avoit refuſé leurs offres & s'étoit déterminé en faveur des Hollandois, par le traité qu'il avoit fait depuis quatre ans avec l'Amiral Vander Hagen ; que cependant, malgré les promeſſes qu'il avoit reçûes de cet Amiral, on ne lui avoit envoyé aucun ſecours d'hommes ni de Vaiſſeaux pour agir contre les ennemis communs ; qu'il en étoit fort étonné, mais qu'il eſperoit qu'au moins la Flotte qu'il voyoit dans ſon Port ſeroit prête à lui rendre les ſervices dont il avoit beſoin ; qu'il demandoit qu'on employât deux Vaiſſeaux à croiſer devant la barre de Goa, deux devant Calecut & deux devant la barre de Cochin, auxquels il promettoit de joindre ſes frégates, pour ôter aux Portugais l'envie de le braver, & les éloigner enfin de ſes côtes : que ſi l'Amiral conſentoit à lui donner deux Vaiſſeaux pour Cochin, il aſſiégeroit cette Place par terre avec une ſi groſſe armée, qu'il ne tarderoit pas à s'en rendre le maître ; & qu'avec le ſecours de l'Hidalcan ſon allié, il tenteroit enſuite la conquête de Goa (43).

Conſeil entre les Indiens & les Hollandois.

Offres du Samorin.

L'Amiral répondit que ſes Maîtres lui avoient recommandé les interêts du

Réponſe de l'Amiral.

(40) L'Auteur du Journal fait obſerver que ce furent ſes propres termes.

(41) Page 48.

(42) Ce détail paroîtra néceſſaire dans la ſuite, pour faire connoître de quelle nature étoient les engagemens entre le Samorin & les Hollandois.

(43) Pages 49 & 50.

VERHOEVEN. 1608.

Samorin, & l'avoient chargé de l'aider puiſſamment contre les Portugais, comme tous les Hollandois y devoient être portés par le reſpect qu'ils avoient pour ſes vertus & par la reconnoiſſance qu'ils devoient à ſon amitié ; mais que l'Empereur n'ignoroit pas l'état des affaires aux Moluques, & de quelle néceſſité il étoit d'y donner les premiers ſoins ; que ſi l'on differoit à les rétablir, tout ce qu'on pourroit entreprendre pour lui deviendroit inutile, parce qu'il n'y avoit aucune apparence de réduire les Portugais auſſi long-tems qu'ils ſeroient les maîtres du Sud ; qu'il ſupplioit donc le Samorin de recevoir encore une fois les excuſes de ſes Maîtres & de conſentir qu'il menât ſa Flotte aux Moluques, d'autant plus que le premier fruit de cette expédition ſeroit d'humilier les ennemis communs & de faciliter d'autres entrepriſes ; que dans l'intervalle on enverroit volontiers, de Bantam à Calecut, deux Vaiſſeaux, pour y prendre le reſte de leur cargaiſon en poivre & en indigo, & que pendant qu'on la raſſembleroit, les Hollandois de ces deux bords lui rendroient tous les ſervices qu'il exigeroit d'eux : mais qu'il demandoit auſſi la permiſſion d'envoyer, à Calecut, un ou pluſieurs Commis, pour raſſembler des marchandiſes, avec un logement sûr pour la conſervation de ce dépôt. On fait obſerver ici que l'Amiral auroit pû traiter, dans cette occaſion, l'article des droits & des impôts, & demander que la Nation Hollandoiſe en fût affranchie. Mais il jugea cette demande hors de ſaiſon, parce qu'on n'étoit pas en état de rendre ſervice au Samorin, & qu'il falloit attendre des conjonctures où cette faveur pût être exigée comme une récompenſe. D'ailleurs les Hollandois étoient obligés de reconnoître que ſes plaintes n'étoient pas ſans fondement. Il eſt vrai qu'on s'étoit engagé formellement à lui donner du ſecours, & que cette promeſſe avoit été négligée (44). Son Conſeil repliqua que les Hollandois ne trouveroient pas de grands avantages dans le Royaume de Calecut avant que les côtes fuſſent nétoyées des Vaiſſeaux Portugais, parce que les Mores de la Mer-rouge, de Perſe & de Cambaie n'y pouvant aborder, étoient obligés d'aller vendre leurs marchandiſes à Cochin & à Goa ; & que pour rétablir le Commerce, il falloit néceſſairement tenir au moins le Port de Cochin fermé. Cependant ils demanderent la ratification du Traité qui avoit été conclu avec l'Amiral Vander Hagen, & le renouvellement d'un acte d'alliance par lequel les Portugais & le Roi de Cochin fuſſent déclarés ennemis communs des deux Nations, avec promeſſe de la part des Hollandois de ſecourir le Samorin. L'Amiral ayant témoigné qu'il y conſentoit, le Chef du Conſeil étendit la main droite & lui fit ſigne de mettre la ſienne deſſus. Les autres Conſeillers firent la même cérémonie avec les Commis Hollandois. C'eſt parmi eux la forme ſolemnelle du ſerment. Enſuite les conventions furent rédigées dans les langues des deux Nations, & les Conſeillers Indiens ſortirent pour aller faire leur rapport au Samorin. Pendant leur abſence, les Hollandois dînerent de quelques viandes qu'ils avoient apportées de la Flotte (45), & de quelques fruits cuits que la Cour leur envoya.

Négligence reprochée à Verhoeven.

On le juſtifie.

Traité juré entre le Samorin & les Hollandois.

Le Traité fut ſigné peu de jours après, avec toutes les conditions que l'A-

(44) Page 51.

(45) Ce trait confirme ce qu'on lira dans le Journal de la Haie, ſur la grandeur que les Hollandois attribuent fauſſement à ces Cours des Indes.

miral

VERHOEVEN. 1608.

miral avoit propoſées. Il étoit écrit ſur une feuille de cocotier, & le Samorin y fit joindre une inſtruction pour reconnoître ſon ſeing. Il prit l'Amiral à part; & ſe faiſant un mérite de ſa ſincerité, il lui donna quelques avis ſur ſa conduite dans les Indes, qui ſe réduiſoient » à ſe tenir ſur ſes gardes contre » la tromperie, à ne hazarder que rarement de deſcendre à terre, & à ſe » défier de ceux qui lui feroient bon viſage (46).

Aſcendant que les Hollandois commençoient à prendre aux Indes.

L'Amiral, fort ſatisfait des apparences, mais faiſant peut-être, au Samorin même, l'application du dernier de ſes trois conſeils, leva l'ancre le 16 d'Octobre, & ſe rendit devant Cochin, où il trouva le Vice-Amiral avec ſes quatre Vaiſſeaux. Là, dans un Conſeil général, on prit des réſolutions qui marquoient l'aſcendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Verhoeven envoya des Députés à Achin, à Bantam, à Johor, & dans tous les lieux où l'alliance des Hollandois étoit reſpectée. Il communiqua, par un grand nombre de dépêches, à la Compagnie, aux Directeurs des Comptoirs & à tous les amis de la Nation, le Traité qu'il venoit de conclure avec le Samorin. Il fit offrir au Roi de Johor d'accomplir le Traité que Matelief avoit fait avec ce Prince, pour aſſiéger par mer la Ville de Malaca, pendant qu'il l'aſſiégeroit par terre. D'un autre côté, quelques-uns de ſes Vaiſſeaux ayant trouvé l'occaſion d'enlever ſucceſſivement divers bâtimens Portugais, il ſe trouva ſi chargé de priſonniers, que ne voulant, ni les garder toujours, parce que c'étoit un embarras conſidérable, ni les faire tuer de ſang froid, il prit le parti de les rendre, pour trois ou quatre Hollandois qui étoient retenus à Malaca. Il les fit mettre à terre au côté occidental de la Ville, où les priſonniers Hollandois furent amenés auſſi; & cet échange ſe fit de bonne foi (47).

Comment Verhoeven eſt informé de l'état de Malaca.

Il en tira l'avantage d'être parfaitement informé de l'état & des forces de Malaca, & de trouver dans les lumieres qu'il reçut, de juſtes raiſons pour abandonner le deſſein du ſiége. Il y avoit dans la Place cinq cens hommes de troupes reglées, outre les habitans, les domeſtiques, les Malais, & d'autres gens de diverſes Nations, capables de porter les armes. Elle étoit bien pourvûe d'artillerie, & de munitions de bouche & de guerre. D'ailleurs la Flotte n'avoit que neuf cens hommes de débarquement, & l'Amiral s'aſſura par ſes yeux qu'il en auroit fallu le double pour enfermer la Ville. Il apprit auſſi que le Roi de Johor n'avoit pas des troupes aſſez nombreuſes ni aſſez aguerries, pour favoriſer beaucoup l'entrepriſe par terre. Enfin n'oſant ſe promettre un ſuccès que la fortune avoit refuſé au brave Matelief, il remit à la voile pour s'avancer vers le Détroit de Sincapur (48).

Il renonce à faire le ſiége de cette Ville.

Il arriva le 5 à l'entrée du Détroit, qui a ſi peu de largeur, que les Vaiſſeaux ſont obligés d'y paſſer l'un après l'autre. Deux lieues par-delà s'offre la riviere de Johor, à l'entrée de laquelle on trouve deux petites Iſles en forme de pains de ſucre, dont l'une eſt une fois plus grande que l'autre. L'Amiral s'embarqua dans les chaloupes, avec une partie de ſon Conſeil, pour aller ſaluer le Roi de Johor à *Batuſabar* (49). Les éléphans de ce Prince furent envoyés au-devant de lui juſqu'au rivage. Il prit d'abord quelques jours pour ſe répoſer; mais ayant été invité le 9 à une fête annuelle, où le Roi devoit

Il ſe rend à Johor.

Proceſſion à laquelle il aſſiſte.

(46) Page 53.
(47) Page 66.
(48) Page 67.
(49) *Ibid.* Cette Ville eſt nommée *Batuſover* dans une autre Relation.

VERHOEVEN. 1608.

assister en cérémonie, il s'y rendit volontiers avec son cortege. Le Roi étoit assis sur son éléphant, au milieu des deux Princes ses freres (50). Ils étoient vêtus tous trois superbement. La procession se fit du Palais jusqu'au Temple, où le Roi fut reçu avec de grandes acclamations & s'arrêta quelque tems. On avoit dressé devant la porte un échaffaut, qui lui servit à descendre de son éléphant & à remonter. L'Amiral marcha devant lui à son retour, environné de ses Officiers, & précédé de ses Trompettes. L'après-midi, il porta ses présens au Palais. Raja Zabrang le prit par la main & le fit asseoir avec lui, à une table, qui fut servie à la maniere Hollandoise. Pendant le festin, on vit paroître deux jeunes filles, qui danserent au son d'une espece de tambour de basque, & des voix de quelques musiciens. Cette danse ne fut pas sans agrément pour l'Amiral (51). Deux jours après, le Roi & Raja Zabrand le prirent au Comptoir & le firent embarquer avec eux dans une fregate, pour remonter la riviere jusqu'à une nouvelle Ville que le Roi faisoit bâtir. Le soir, au retour, ayant eu l'honneur de souper avec ces deux Princes, ils ne furent servis que par des femmes.

Nouvelle Ville que le Roi bâtit.

Les Hollandois avoient eu d'autres vûes que celles de saluer le Roi, dans la visite qu'ils lui avoient rendue. L'Amiral ayant obtenu la liberté d'assister au Conseil de Johor avec ses propres Conseillers, y demanda, au nom des Etats-Généraux, du Prince Maurice & de la Compagnie, qu'il lui fût permis de bâtir une Forteresse dans le pays, autant pour la défense des habitans que pour celle des Hollandois, contre les Portugais, ennemis communs des deux Nations. Mais cette proposition n'eut pas le succès auquel il s'étoit attendu. Le Roi répondit que la disposition des affaires ne lui permettoit pas encore d'y consentir; qu'il offroit de continuer la guerre, & qu'il demandoit pour cela les secours de munitions de guerre & d'argent qu'on lui avoit promis; que l'amitié deviendroit ainsi plus étroite & plus ferme entre la Nation Hollandoise & ses sujets; & qu'on auroit le tems de se connoître assez pour se livrer mutuellement avec une confiance sans réserve (52).

Proposition de Verhoeven pour l'érection d'un Fort.

Réponse du Roi.

Cette politique déconcerta l'Amiral. Il se retira sur sa Flotte, où sur les instances de son Conseil, il résolut de représenter plus fortement au Roi les avantages que la construction d'un Fort apporteroit à son pays. Il y employa toutes les ressources de son adresse & de son habileté. Mais le Roi n'en eut pas moins pour se défendre. Il répondit que tout informé qu'il étoit des efforts qui se faisoient à Goa pour équiper une nouvelle Armade, il craignoit moins les Portugais qu'on ne pouvoit se l'imaginer, parce qu'il avoit une ressource toujours présente, qui étoit de se retirer avec ses gens vers le haut de la riviere; que si les Hollandois étoient une fois établis dans ses Etats, il perdroit cette facilité, parce que l'honneur lui feroit une loi de demeurer près d'eux pour les aider à soutenir les efforts des Portugais, & d'exposer par conséquent ses peuples à leur perte entiere. Ensuite, tournant ses réflexions avec la même adresse vers d'autres sujets de crainte, il représenta doucement à l'Amiral, que les Hollandois étoient hommes aussi-bien que les Portugais; qu'il y avoit

L'adresse des Indiens l'emporte sur celle des Hollandois.

(50) On a vû leur nom & leur caractere dans le Journal de Matelief. Celui qui se nommoit *Raja-Zabrang* étoit homme de mérite & fort affectionné aux Hollandois. Le nom du Roi étoit *Jean de Patan*. Voyez *le Journal de Matelief*.

(51) Page 68.

(52) Page 69.

beaucoup d'apparence qu'après l'établiſſement qu'ils déſiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du pays; que les Portugais en avoient uſé de même, & que cette liberté n'avoit pas moins ſervi que leur orgueil & leur mauvaiſe foi à leur attirer l'averſion de ſes peuples: qu'en croyant accorder une faveur aux Hollandois, il s'expoſeroit ainſi à la néceſſité d'entrer en guerre avec eux; & que deux Nations, qui étoient faites pour s'aimer, finiroient par une haine irreconciliable. Mais en refuſant la permiſſion de bâtir un Fort, il fit à l'Amiral une autre propoſition, qu'il crut capable de lui plaire. Après lui avoir raconté que le Roi de Patane, un de ſes freres, avoit été privé de ſa couronne & de la vie par la Reine ſa femme, pour avoir été ſurpris en adultere, & que le Royaume de Patane appartenoit de droit à la maiſon royale de Johor, il lui dit que puiſque les forces des Hollandois n'étoient pas ſuffiſantes pour le retablir dans ſon Royaume de Malaca, il le prioit de les employer à chaſſer du trône la Reine de Patane, & qu'il partageroit volontiers ce Royaume avec les Hollandois (53).

VERHOEVEN. 1608.

Propoſition que le Roi fait à l'Amiral.

Tous ces détours ayant fait juger à Verhoeven qu'il n'avoit rien à ſe promettre de ſes inſtances, il prit le parti d'entrer au contraire dans les idées du Roi, ſur le principe que ce Prince faiſant la guerre aux Portugais en faveur de la Nation Hollandoiſe, il étoit à craindre qu'après le départ de la Flotte, ſon mécontentement ne le portât à s'accommoder avec l'ennemi. On réſolut donc, dans un Conſeil général de la Flotte, premiérement, de l'aſſiſter d'une ſomme de trois mille réales de huit, qui ſeroit levée ſur les effets des deux bâtimens qu'on avoit pris au Cap de Rachado; en ſecond lieu, de lui donner vingt barils de poudre, & une certaine quantité de tintinago pour en fondre des boulets; 3°. de lui laiſſer deux Vaiſſeaux, pour croiſer devant la riviere de Johor, & veiller à la ſureté des habitans, à condition que l'accès leur ſeroit ouvert dans tous les Ports de l'Etat, & qu'ils auroient la liberté de ſe conformer aux inſtructions de l'Amiral (54).

Raiſon qui fait entrer Verhoeven dans les idées du Roi de Johor.

Après avoir affermi les diſpoſitions du Roi par l'exécution de ces trois articles, & laiſſé des Facteurs à Johor, on leva l'ancre, le 8 de Février 1609, pour ſe rendre à Bantam. Mais on reçut, dans cette route, une nouvelle qu'on étoit fort éloigné de prévoir, & qui devoit faire prendre une autre face aux affaires des Indes. Un yacht, qui venoit de Hollande & qui tomba dans la Flotte, apprit à Verhoeven que les Provinces-Unies avoient conclu avec l'Eſpagne une treve de douze ans, & lui remit de nouvelles inſtructions pour le Commerce & pour la guerre (55). On n'en mouilla pas moins le 15 à Bantam; mais le changement général des circonſtances, joint aux troubles particuliers qui regnoient dans cette Cour, fit tourner tous ſes ſoins à l'Amiral vers des lieux plus éloignés. Les ordres qu'il recevoit de Hollande l'appelloient aux Moluques, pour en aſſurer la conſervation; à Macaſſar, pour y faire alliance avec le Roi; à Banda, pour demander la liberté d'y bâtir un Fort; à Patane, pour y conclure, s'il étoit poſſible, un Traité avec la Reine; à *Lequevo Pe-*

1609.

Il ſe rend à Bantam. Nouvelle qu'il y reçoit de la tréve avec l'Eſpagne.

Ses nouvelles inſtructions.

(53) Page 71. Si l'on ſe ſouvient du caractere de ce Prince, tel qu'on l'a lû dans le Journal de Matelief, on ſera ſurpris de lui trouver ici l'eſprit ſi délié. Mais il faut ſe ſouvenir auſſi que *Raja-Zabrang* lui tenoit lieu de Miniſtre, & que tout ce qu'on raconte ici du Roi doit être entendu apparemment de ſon conſeil.

(54) Page 71.

(55) Page 73.

VERHOEVEN. 1609.

queno, pour y croiſer, & pour ſe rendre de-là au Japon, où la Compagnie vouloit ſe lier par un Traité avec l'Empereur (56).

Diviſions à Bantam.

Cependant il ne put refuſer ſon attention à ce qui ſe paſſoit ſous ſes yeux. Les *Ponganas* de Bantam, c'eſt-à-dire, les principaux Officiers de la Couronne, s'étoient ſoulevés contre le Gouverneur du Roi, ſous le prétexte ordinaire des mécontens, qui eſt l'intérêt de l'Etat pendant une minorité, mais au fond pour s'emparer de l'adminiſtration des affaires, & ſe rendre maîtres des revenus de la Couronne. La diviſion avoit été pouſſée ſi loin, que chaque parti s'étant retranché & fortifié dans la Ville, il s'y commettoit des hoſtilités comme en pleine guerre. L'Amiral ſe déclara neutre, fit des préſens au Roi, & lui propoſa de renouveller le Traité d'alliance avec la Compagnie. Mais ce Prince, mécontent peut-être de ne pas lui trouver plus de chaleur pour ſes intérêts, differa ſa réſolution juſqu'au rétabliſſement de la tranquilité publique. Le Roi de Jacatra, qui paroiſſoit avoir embraſſé ceux des Ponganas, étoit alors à Bantam. Verhoeven crut devoir lui offrir ce que l'autre ſembloit refuſer, d'autant plus qu'après avoir peſé les avantages de la Compagnie, il jugea que la Ville de Jacatra eut été bien plus commode que Bantam au Commerce des Hollandois. C'eſt la premiere trace qu'on trouve de cette idée dans les Relations Hollandoiſes; & les effets qu'elle produiſit bientôt pour l'établiſſement de Batavia, méritent bien qu'on la faſſe ici remarquer. Cependant le Roi de Jacatra, qui gardoit encore quelques meſures avec le Gouvernement de Bantam, remit ſa réponſe à ſon retour dans ſes Etats; mais il promit d'écouter alors les propoſitions des Hollandois (57).

Premieres idées des Hollandois pour leur établiſſement de Batavia.

Cette eſperance confirma l'Amiral dans la réſolution de laiſſer vuider leurs différends aux Javanois. Il détacha pluſieurs Vaiſſeaux vers les lieux où ſes ordres étoient néceſſaires pour l'exécution de ceux qu'il avoit reçus de la Compagnie, & ſon plus grand empreſſement fut de ſe rendre à Banda. On croit démêler, entre pluſieurs obſcurités du Journal, qu'après s'être accommodés par la treve avec les Eſpagnols & les Portugais, la crainte des Hollandois commençoit à venir du côté de l'Angleterre. Outre d'anciens ſujets de défiance (58), l'Amiral d'une Flotte Angloiſe, après avoir tâché inutilement de s'ouvrir l'entrée de Cambaie par un traité, penſoit à tourner ſon Commerce vers les Moluques. Verhoeven appréhendoit du moins que s'il y arrivoit avant la Flotte Hollandoiſe, il n'enlevât le girofle, les noix muſcades & le macis (59). C'étoit un motif ſi preſſant pour hâter ſa navigation, qu'a-

Les Hollandois ſe défient de l'Angleterre.

(56) Page 74.

(57) *Ibidem.*

(58) On a vû ci-deſſus que la Compagnie de Hollande accuſoit les Anglois d'avoir fourni des munitions de guerre aux Portugais des Moluques. Il eſt à propos de conſulter ici les Relations Angloiſes du même tems. Elles ſont au premier Tome de ce Recuil.

(59) Obſervez avec le Journal qu'entre Java & Madure, à l'Oueſt, il n'y a que quinze ou ſeize pieds d'eau. Tout proche giſſent les *Paternoſtiers*, Iſles fort dangereuſes à traverſer. Le paſſage entre Java & Baly eſt auſſi très-étroit; & le moindre grain, comme l'éprouva Verhoeven, peut mettre un Vaiſſeau en danger; de ſorte qu'avec de gros navires il vaut mieux aller chercher le paſſage *des Boucherons*. Ceux qui naviguent ſur la fin de la mouſſon d'Oueſt; c'eſt-à-dire, vers la fin de Mars ou au commencement d'Avril, feront bien de ranger la côte de Java juſqu'à ce que les Iſles de Banda ou d'Amboine, s'ils y veulent faire route, leur demeurent au Nord quart de Nord-Eſt; parce que les courans leur ſeront favorables le long de cette côte. La mouſſon d'Oueſt commence ici ordinairement dès les premiers jours de Novembre & finit à la fin de Mars. Mais on a

1. Pulovin. 2. Pulowynbeer.

T. VIII. N.° XIII.

bandonnant tout autre soin, il se reposa, sur ses Commis, du ménagement des alliances avec Patane, Macassar & les Princes de l'Isle de Borneo. Le 22 de Mars il traversa les vingt-une Isles, qu'on a nommées *Paternosters*, & qui sont situées au-delà de Madure (60). Dans sa route, ayant appris qu'on avoit vû à Banda un Vaisseau Anglois de cinq cens tonneaux, il le regarda comme l'avant-coureur de la Flotte qu'il redoutoit, & ce soupçon lui fit porter le cap droit vers cette Isle.

VERHOEVEN. 1609.

Isles nommées Paternosters.

Il arriva le 8 d'Avril dans le Port de *Nera*, où il trouva trois Vaisseaux de la Flotte de Caerden, le *Banda*, le *Patane* & *la Concorde*. Il ne manqua pas d'y trouver aussi le navire Anglois, qui se vantoit d'avoir un gros fonds d'argent, de toiles, d'armes, &c. & qui marquant beaucoup d'empressement pour trouver sa cargaison, avoit fait hausser considérablement le prix des noix muscades. Verhoeven, affligé du tort que cette méthode causoit aux Vaisseaux de sa Nation, résolut à son tour d'offrir au-dessus de lui, dans la vûe de le fatiguer. Mais on crut s'appercevoir que les idées de cet Anglois ne se bornoient pas au Commerce. S'il avoit apporté des toiles, pour les vendre aux Moluques, il ne pouvoit s'être chargé de tant d'armes que pour en accommoder les Espagnols de Ternate, qui en avoient besoin (61). Cependant le Capitaine de ce Vaisseau revint trouver l'Amiral, & le pria de lui déclarer s'il avoit quelque dessein formé sur l'Isle de Nera. Il ajouta que s'il lui faisoit cette question, c'étoit pour rappeller ses gens à bord; & se défiant, disoit-il, des Bandanois, il le pria de lui accorder son secours s'ils entreprenoient quelque chose contre les Anglois.

Verhoeven se rend à Banda, où il trouve des Anglois.

En effet ces Insulaires, après avoir envoyé dans la montagne leurs familles & leurs effets, s'étoient rassemblés au nombre d'environ deux mille hommes, & faisoient la garde chaque nuit autour de la Loge Hollandoise. Ils déclarerent à l'Amiral que leur intention n'étoit pas de le chagriner, & qu'ils ne pensoient qu'à tenir leurs conseils, suivant les usages de leur pays. Mais ils avoient envoyé demander du secours aux habitans des autres Isles, & aux Javanois, qui y étoient avec quelques Jonques au nombre d'environ quinze cens. Ceux de Lantor & leurs confédérés répondirent qu'une Flotte si considérable ne pouvoit être venue que dans l'une de ces deux vûes; ou de bâtir un Fort à Nera, ou de vanger le meurtre des Hollandois qui avoient été tués par les habitans de cette Ville (62), & que ces deux affaires ne les touchoient pas; qu'à l'égard du Fort, ils ne doutoient pas que l'Isle de Banda n'en fût menacée, soit de la part des Hollandois ou de celle des Espagnols; que c'étoit à ses habitans de prendre leur parti & de voir avec laquelle de ces deux Nations ils aimoient mieux s'allier (63).

Défiance des Insulaires.

Leurs raisonnemens.

Cette réponse n'ayant fait qu'augmenter les défiances des Insulaires de Banda, ils se fortifierent secretement à la pointe Sud-Oueſt de l'Isle, vis-à-

Ils se fortifient & trompent les Hollandois.

des calmes tout le mois d'Avril, & ensuite des vents variables jusqu'à la mousson d'Est qu'on a les vents de Sud Est, ou de Sud-Est tirant un peu plus à l'Est. Quand on navigue dans la saison des calmes, il est bon de raser aussi la côte, parce qu'on y trouve encore les courans de la précédente mousson. P. 77 & 78.

(60) Le Journal de Caerden n'a pas expliqué ce que cet Amiral étoit devenu. *Voyez la Note qui est à la fin.*

(61) Page 78.

(62) Voyez ci-dessus la Relation de Vander Hagen.

(63) Page 79.

1. Pulowin. 2. Pulowey. 3. Gunnanapi. 4. Labetak. 5. I

mapi. 4 Labetak. 5 Neira. 6 Wayer. 7 Lantoor. 8 Ortattan. 9 Combeer.

T. VIII. N.° XIII.

VERHOEVEN. 1606.

vis l'Iſle de *Goumeape*, où les Portugais avoient eu anciennement un Fort. Ils députerent en même-tems vers l'Amiral, pour s'excuſer de la longueur de l'aſſemblée & pour l'aſſurer qu'elle finiroit dans peu de jours. C'étoit un artifice, pour gagner du tems & l'employer aux préparatifs de leur défenſe. Un de leurs Saints, nommé *Daro*, avoit prédit qu'on verroit arriver des hommes blancs, avec pluſieurs Vaiſſeaux, qui ſe rendroient maîtres de leur pays; & le bruit s'étoit répandu, parmi eux, que cette prédiction alloit s'accomplir (64).

Comment Verhoeven fait bâtir un Fort dans l'Iſle de Banda.

Les Hollandois ſe défioient ſi peu de cette fermentation, que Verhoeven ayant fait avertir les *Orankaies* du deſir qu'il avoit de leur parler, ſe rendit avec ſon Conſeil au lieu qui fut aſſigné pour leur Conférence. Il s'y fit eſcorter à la verité par deux cens cinquante ſoldats. Les Orankaies n'avoient pas fait difficulté de s'y trouver. Il leur déclara l'ordre dont il étoit chargé de bâtir un Fort à Nera. Il leur préſenta les Lettres du Prince Maurice & des Directeurs de la Compagnie, qui étoient écrites en langue Portugaiſe & dont il leur fit lire la traduction en Malay. Cette propoſition parut les allarmer. Ils demanderent quelques jours pour délibérer entr'eux. Cependant, après avoir compris à quoi leur refus pouvoit les expoſer, ils feignirent de donner leur conſentement. Auſſi-tôt l'Amiral alla reconnoître la pointe de Nera, qui lui avoit paru convenable pour la conſtruction d'un Fort. Le lendemain, ayant fait deſcendre ſept cens hommes pour commencer l'ouvrage, il fut ſurpris de trouver la Ville abandonnée. Mais il compta pour rien ce premier effroi des habitans, qui s'étoient retirés à l'autre bout de l'Iſle. Les travailleurs en furent logés plus à l'aiſe. Il leur aſſigna leurs quartiers, avec une rigoureuſe défenſe de nuire aux Inſulaires ou à leurs biens. On abbattit les arbres néceſſaires, & l'on commençoit le travail, lorſqu'on s'apperçut que le terrain n'étant pas auſſi bon qu'on s'étoit imaginé, cette entrepriſe traîneroit trop en longueur. Le Conſeil fut d'avis de relever l'ancien Fort Portugais, dont la muraille ſubſiſtoit encore. On lui donna une forme quarrée, avec quatre angles bien flanqués; deux du côté de la mer & deux du côté de l'Iſle (65). L'ouvrage fut pouſſé avec tant d'ardeur, qu'il étoit en état de défenſe avant le 15 de Mai.

Trahiſon des Inſulaires.

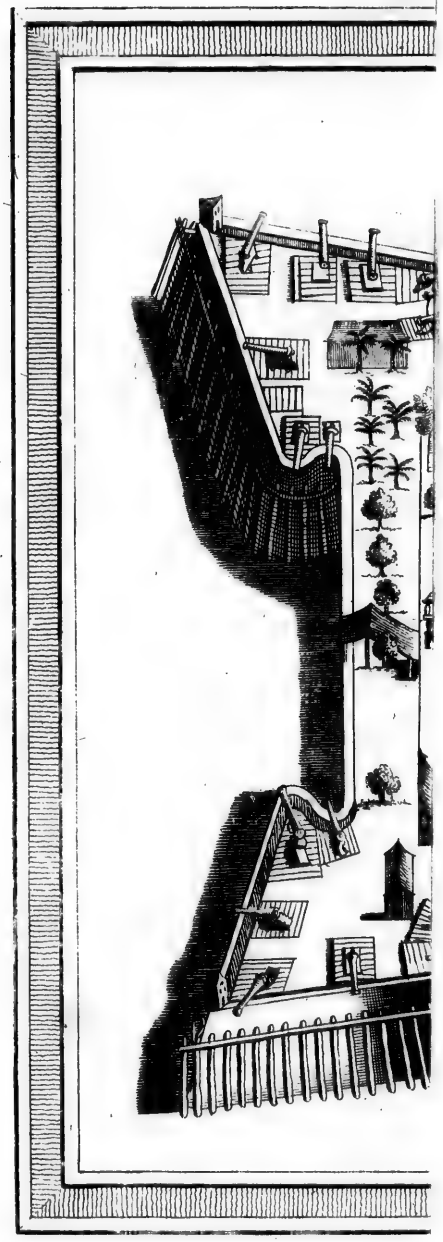
On n'avoit obſervé, dans cet intervalle, aucun mouvement extraordinaire parmi les habitans. Le 22, quelques Députés vinrent prier l'Amiral de marquer un lieu où l'on pût conferer ſur les interêts communs, & regler le prix du girofle & de la muſcade. Ils ajouterent que les Inſulaires avoient pris la réſolution de n'en vendre déſormais qu'à la Nation Hollandoiſe; mais qu'étant à peine revenus de leur frayeur, ils demandoient des ôtages. On leur envoya *Molre* & *Viſcher*, deux des principaux Commis, qui ayant fait quelque ſéjour à Nera ſçavoient un peu la langue du pays. Le rendez-vous fut donné ſous un grand arbre, à une portée de mouſquet du quartier.

L'Amiral Verhoeven eſt aſſaſſiné avec tout ſon Conſeil.

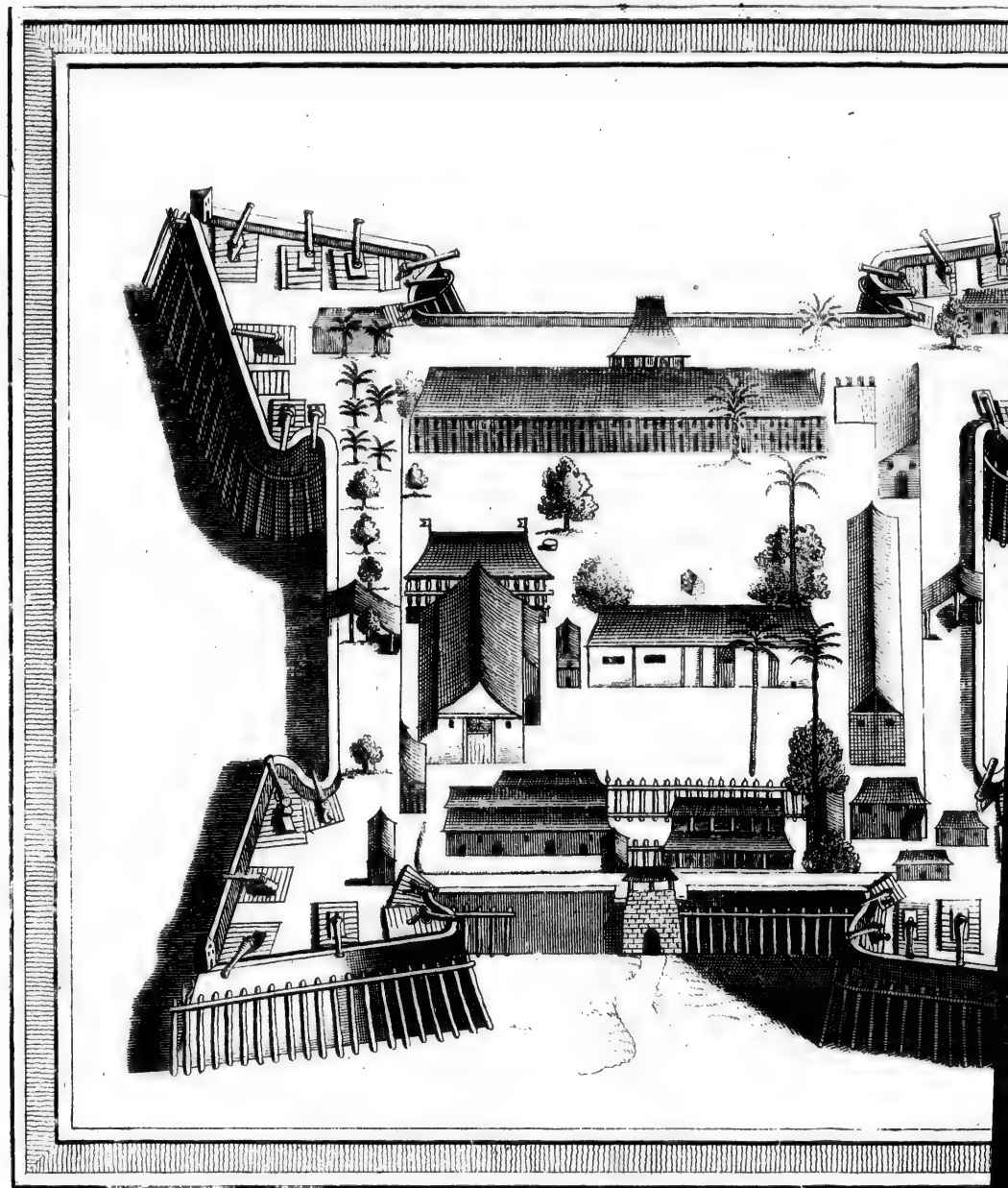
Après midi, l'Amiral & ſon Conſeil s'y rendirent à l'heure aſſignée, ſuivis d'une compagnie de mouſquetaires; & n'y trouvant perſonne, ils s'aſſirent tranquillement ſous l'arbre, réſolus d'attendre ſans impatience. Cependant ils envoyerent à la fin, dans une habitation voiſine, Adrien *Ilſevier*, qui ſça-

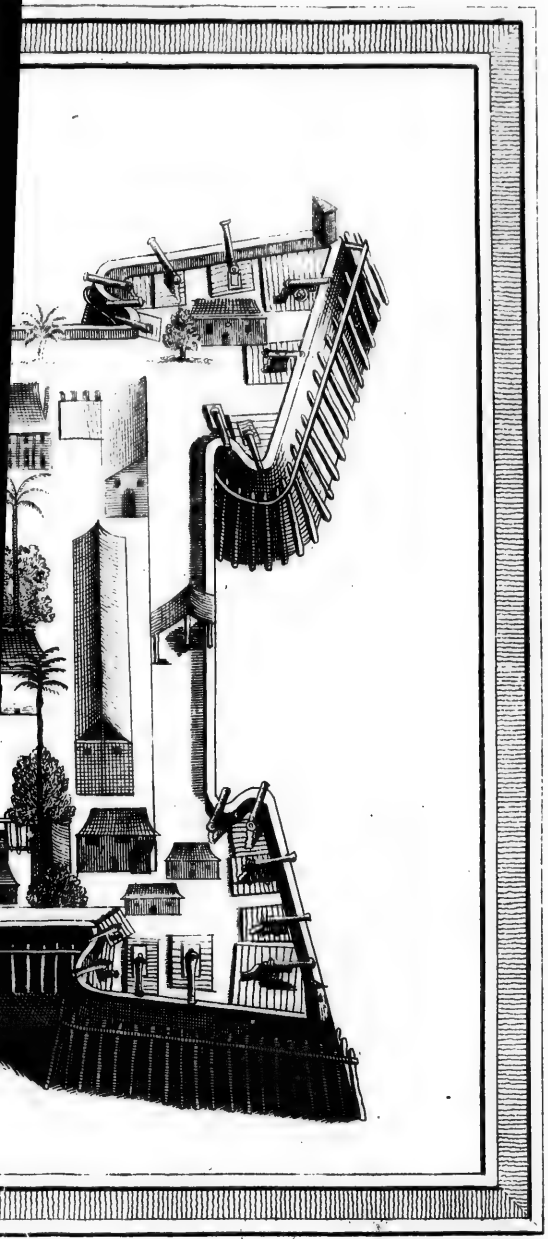
(64) *Ibidem.*

(65) Page 81. *Voyez la Figure.*



FORT HOLLANDOIS DE L'ILE DE BANDA.





T. VIII. N.° XV.

voit le Malay,
tirent en grand
rent qu'étant e
& ſon Conſeil
hoeven ayant
parts. Un Holl
certain du dan
deux ou trois b
ſacrés avec lui
avertis de cet
firent feu &
au travers du b
& percé de vi
principaux Off
lendemain, M
ſanglans de leu
ver leurs corps
çoient de leurs
Un revers ſi
remplacer les
dant l'arrivée
fortuné Verho
Fort avec auta
Toute autre
ſept pieces d'a
d'une juſte ve
lance avec les
tage des Holl
rarement à ce
ſon infortune
aux Indiens.
les avoir oubl
qui jouit des
ſubſiſtante, q
tranſmettre à
dans ces prin
qui ne les em
quelques ſold
Elle ſe fit av
gagerent à ne
conſentirent
& qu'il ne f
Gouverneur

(66) Pages 8
(67) *Ibid.*
(68) *Ibidem.*
(69) Témoin
d'Achin, de l

voit le Malay, pour les avertir qu'on les attendoit depuis long-tems. Ils sortirent en grand nombre au-devant de ce Député, & les principaux lui dirent qu'étant effrayés de la vûe des mousqueraires, ils supplioient l'Amiral & son Conseil de s'éloigner de cette milice & de s'avancer vers le bois. Verhoeven ayant eu la crédulité d'y consentir, fut aussi-tôt environné de toutes parts. Un Hollandois du Conseil s'écria : *Nous sommes trahis.* L'Amiral, trop certain du danger, demanda ses armes. A peine eut-il parlé, qu'il reçut deux ou trois blessures mortelles, & la plûpart de ses Conseillers furent massacrés avec lui (66). Les soldats, qui étoient à quelque distance, ne furent avertis de cet horrible évenement que par le bruit. Ils coururent au bois, firent feu & tuerent quelques Insulaires ; mais le reste de ces assassins passa au travers du bois & se retira dans l'habitation. On trouva l'Amiral sans tête & percé de vingt coups. *Bruin*, *Ilsevier*, *Groenewegen* & jusqu'à trente des principaux Officiers de la Flotte, étoient à peu près dans le même état. Le lendemain, *Molre*, *Visscher* & plusieurs autres, furent trouvés morts & tout sanglans de leurs blessures, assez proche de la Ville. On ne put même enlever leurs corps, au travers d'une multitude de zagaies que les ennemis lançoient de leurs murs, & qui tuerent encore un soldat Hollandois (67).

VERHOEVEN. 1609.

Autres Hollandois massacrés.

Un revers si funeste donna lieu, sur la Flotte, à quantité de promotions pour remplacer les Officiers. *Jansz Hoon* exerça les fonctions d'Amiral, en attendant l'arrivée du Vice-Amiral *Witert*, qui devoit remplir cette dignité. L'infortuné Verhoeven, & les compagnons de son malheur, furent enterrés dans le Fort avec autant de tristesse que de solemnité (68).

Promotion d'Officiers sur la Flotte.

Toute autre Nation, avec une Flotte aussi puissante & trois cens trente-sept pieces d'artillerie, n'auroit peut-être écouté que les premiers mouvemens d'une juste vengeance, & n'auroit pas mis le girofle & la muscade en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître, à l'avantage des Hollandois, que dans leurs Etablissemens des Indes ils ont sacrifié rarement à cette chimere (69). Leur Amiral s'étoit exposé volontairement à son infortune. Il ne devoit pas ignorer qu'il y a peu de confiance à prendre aux Indiens. Les conseils du Samorin étoient si recens, qu'il ne devoit pas les avoir oubliés. En un mot il étoit mort, & le desir de regner dans une Isle qui jouit des plus riches présens de la Nature étoit une passion toujours subsistante, que tout bon Hollandois devoit nourrir avec complaisance & transmettre à ses descendans. Les successeurs de Verhoeven entrerent si bien dans ces principes, qu'après avoir menacé les habitans avec un peu de bruit, qui ne les empêcha pas même de leur massacrer encore quelques Commis & quelques soldats, ils ne furent pas plus de six semaines sans conclure la paix. Elle se fit avec tant d'avantages pour leur Nation, que les Bandanois s'engagerent à ne vendre leur muscade & leur macis qu'aux seuls Hollandois. Ils consentirent que toutes les Jonques étrangeres allassent mouiller sous le Fort, & qu'il ne fût permis à personne de s'établir à Nera sans la permission du Gouverneur (70).

Remarque sur le caractere des Hollandois.

A quelles conditions ils font la paix avec les Bandanois.

(66) Pages 82 & 83.
(67) *Ibid.*
(68) *Ibidem.*
(69) Témoins leurs avantures de Bantam, d'Achin, de la Chine, &c. mais sur-tout celle de Ceylan, où après le plus odieux massacre de leur Amiral, avec un grand nombre de ses gens, ils rechercherent aussi-tôt l'amitié du Roi de Candy.
(70) Pages 87 & précédentes.

VERHOEVEN. 1609.

Ainſi, dans la joie d'avoir obtenu ce qu'on avoit déſiré, les outrages & les pertes furent aiſément oubliés. On célébra le Traité par des réjouiſſances communes, & la Flotte partit, comme triomphante, après avoir mis dans le Fort tout ce qui étoit néceſſaire pour le conſerver. Elle mouilla le 16 de Septembre dans la rade de Machian, ſous *Noſſeckia*, où les Hollandois trouverent un nouveau ſujet de ſatisfaction, en apprenant que l'Amiral Wittert avoit bâti un Fort dans l'Iſle de Motier, & qu'il y avoit laiſſé ſoixante ſoldats bien pourvus de munitions de guerre, & qu'il s'étoit rendu aux Manilles pour y inſulter les Portugais. A la vérité, ils entreprirent inutilement de chaſſer les Eſpagnols de leurs établiſſemens de Ternate & de Tidor. Les ſuccès furent partagés dans pluſieurs actions fort vives, & chacun s'affermit dans ſes poſſeſſions. Mais les Hollandois eurent l'avantage de s'attacher les Inſulaires, juſqu'à les diſpoſer, par un Traité, à refuſer toutes ſortes de communication avec les ennemis de la Hollande. Ils profiterent de cette conjoncture pour bâtir de nouveaux Forts ; un à Ternate, ſous le nom de *Willemſtadt* ; un à Machian ; un à Labova, qui eſt dans la dépendance de Bachian ; & pour s'y faire des établiſſemens inébranlables. Au commencement de l'année ſuivante, on vit arriver Paul *Van Caerden* (71), qui ayant été fait priſonnier par les Eſpagnols & conduit aux Manilles, venoit d'obtenir la liberté par un échange. Il choiſit pour ſa réſidence le Fort de Barneveld, dans l'Iſle de Labova, que les Hollandois commençoient à regarder comme un de leurs poſtes les plus importans. L'Auteur du Journal avoit vû Bachian & Labova.

Divers Forts Hollandois bâtis aux Moluques.

1610.

Ce que l'Auteur rapporte de Bachian & de Labova.

» Le 2 de Mai, dit-il, nous étant avancés ſur la riviere d'Ombachian, nous » remontâmes dans un canot juſqu'à un vieux Château ruiné, où quelques » années auparavant le Roi de Bachian faiſoit ſon ſéjour, pour tuer des buffles » & des ſangliers, dont le nombre y eſt incroyable. Mais ils ſont ſi ſauvages » qu'on ne les tue pas ſans peine. Les Inſulaires de Bachian, qui connoiſſent » leurs retraites, s'y gliſſent adroitement & les ſurprennent pendant la nuit. » *Ombachian* eſt un lieu très-agréable : c'eſt une plaine fertile, qui produit » une ſinguliere abondance de ſagu, de girofle, de limons & d'autres fruits. » L'Iſle eſt élevée, fort poiſſoneuſe, & paſſe avec raiſon pour la plus fertile » des Moluques. Le Roi ayant été contraint de l'abandonner, parce que les » Tidoriens l'infeſtoient continuellement par leurs ravages, s'étoit retiré à » Labova, grande Iſle à la portée du canon de Bachian. Le Roi de Labova » s'étoit fait baptiſer, avec tout ſon peuple, & reconnoiſſoit l'autorité des » Portugais. Celui de Bachian imita ſon exemple ; & ces deux Princes, éga- » lement foibles, s'unirent d'intérêts pour réſiſter aux Tidoriens leurs enne- » mis communs. L'Iſle de Labova, où les Hollandois s'applaudiſſoient d'a- » voir un Fort, produit beaucoup de girofle, qui ne peut être recueilli, parce » que l'Iſle eſt grande & qu'elle a peu d'habitans. On y trouve quantité de li- » mons, de *Cockaſi*, de poiſſons, de poules, de ſangliers, de ſagu, & diver- » ſes ſortes de denrées. Elle reſſemble beaucoup à celle d'Amboine. Le bois » qu'elle produit eſt propre au doublage des Vaiſſeaux (72).

Ce fut dans cette Iſle que l'Auteur apprit une cruelle action du Roi de Ternate.

(71) On a vû le Journal de ſon Voyage, ſans y avoir appris comment ce malheur lui étoit arrivé : On ne le trouve pas ici mieux expliqué.

(72) Pages 98 & 99.

VERHOEVEN. 1610.

nate. Ce Prince ayant épouſé la niéce du *Sugage* de *Sabgos*, eſpece de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée pendant la nuit ſans expliquer ſes motifs, & l'avoit fait jetter dans la mer (73). Le Sugage ſe reſſentit ſi vivement de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chaſſé du trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette juſtice, il joindroit ſes forces à celles de la Compagnie Hollandoiſe pour exterminer les Ternatois. Tous les Sugages & les autres Seigneurs des Iſles employerent leur médiation, dans une affaire dont ils redouterent les ſuites. Enfin l'on regla, dans une Aſſemblée générale, que le Roi ſeroit privé de ſa couronne & de tous ſes biens, à condition que le *Gongou*, ſon oncle, prendroit la qualité de Gouverneur, juſqu'à ce que ce Prince eût reconnu ſa faute, & qu'il eût donné des marques de répentir par une conduite plus digne de ſon rang. Ce n'étoit pas le ſeul crime qu'on eût à lui reprocher. Cette ſentence ayant été ſuivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris (74).

Le Roi de Ternate poignarde ſa femme.

Il eſt dépouillé de ſa Couronne.

Il ne paroît pas que les Hollandois euſſent pris la moindre part à cet événement, ni qu'ils fuſſent entrés juſqu'alors dans l'adminiſtration intérieure des Moluques. Ils ſe renfermoient dans leurs Forts, uniquement occupés des affaires du Commerce & de l'eſpérance de chaſſer les Eſpagnols. L'Auteur du Journal obſerve qu'en 1610, ils avoient ſept établiſſemens, dont il fait l'énumeration. A Ternate le Fort de *Maleye*, dont la garniſon étoit de quatre-vingt ſoldats, avec environ trois mille habitans dans leur dépendance; & celui de *Willemſtadt* ou *Tacomma*, qui avoit quatre-vingt-ſeize ſoldats de garniſon & plus de mille habitans (75). A Machian, le Fort de *Taffaſo*, celui de *Maurice* ou *Noffeckia*, & celui de *Tabillola*. On comptoit cent vingt-huit ſoldats dans ces trois Forts, & plus de huit mille habitans. A *Motir*, le Fort de *Naſſau*, avec quatre-vingt ſoldats de garniſon & plus de deux mille habitans. A Bachian, ou plutôt à Labova qu'on comprend ſous Bachian, le Fort de Barnevelt avec une garniſon de quarante-huit ſoldats. Ainſi la Compagnie n'avoit pas alors aux Moluques plus de quatre cens trente ſoldats. C'étoit trop peu, ſuivant l'opinion de l'Auteur, pour la garde de tant Places; ſur-tout avec le deſſein, dont on faiſoit profeſſion, de vouloir ſe délivrer de la concurrence des Eſpagnols, qui avoient dans leurs Forts de Ternate & de Tidor, huit cens ſoldats de leur Nation & preſqu'autant d'Indiens des Manilles (76). La Flotte Hollandoiſe avoit été obligée de laiſſer une partie de ſes forces à Banda. L'Auteur apprit, le 20 de Juillet, que la guerre s'y étoit renouvellée avec les Inſulaires, & l'Auteur ne fait pas difficulté de l'attribuer aux inſtigations des Anglois (77). Il fut impoſſible d'y envoyer du ſecours, parce que pluſieurs Vaiſſeaux, qui avoient leur cargaiſon, devoient retourner en Europe. L'Amiral Wittert étoit encore aux Manilles avec ſon eſcadre. Il ne reſtoit de libre que les *Provinces-Unies*, à bord duquel étoit l'Auteur du Journal, & qui ne voyant pas arriver la nouvelle Flotte qu'on attendoit de Hollande, prit auſſi le parti de lever l'ancre pour aller achever ſa charge à Greſſick, dans l'Iſle de Madure.

Forces des Hollandois & des Eſpagnols aux Moluques.

La guerre ſe renouvelle à Banda.

(73) Pages 100 & 101.
(74) Page 101.
(75) Page 102.
(76) Pages 103 & ſuivantes.
(77) Page 105.

VERHOEVEN. 1610

L'Auteur rencontra dans ſa route quelques Vaiſſeaux de la nouvelle Flotte, qui étoit partie de Hollande au mois de Janvier 1610, ſous le commandement de l'Amiral *Both*. Elle apportoit aux Indes un ſpectacle qui n'y avoit point encore paru. La Compagnie y avoit fait embarquer trente-ſix femmes Hollandoiſes, pour commencer à former de véritables colonies de ſa Nation; & s'il en étoit mort quelques-unes ſur la route, d'autres avoient reparé cette perte en donnant le jour à pluſieurs enfans (78). Des lettres que l'Auteur reçut des Moluques, le 18 de Novembre, jetterent beaucoup d'amertume ſur ſon retour, par les fâcheuſes nouvelles dont elles étoient remplies. Elles portoient que peu de jours après ſon départ de Ternate, le Gouverneur Van Caerden avoit été enlevé par une galere Eſpagnole, en ſe rendant de Maleye à Bachian, & qu'il étoit priſonnier dans le Fort de *Gammalamma*. Un article encore plus triſte lui apprenoit que l'Amiral Wittert avoit été ſurpris aux Manilles par les Eſpagnols & tué dans le combat: qu'ayant été attaqué par douze Vaiſſeaux à la fois, il s'étoit long-tems défendu; mais que ſa mort & celle d'un grand nombre de ſes gens avoit livré ſon Vaiſſeau à l'ennemi; que deux autres Bâtimens de ſon eſcadre avoient eu le même ſort; qu'à l'égard du reſte, le yacht l'*Aigle* avoit ſauté en l'air, & que le *Paon* & la chaloupe du *Delft* s'étoient ſauvés, ſans qu'on ſçût néanmoins ce qu'ils étoient devenus (79). Ainſi la Compagnie avoit perdu, dans ce voyage, preſque la moitié d'une des plus puiſſantes Flottes qu'elle eut encore fait partir pour les Indes, avec deux de ſes plus braves Officiers, *Verhoeven* & *Wittert*. Mais les ſuccès qui étoient reſervés à la Flotte de Both firent bientôt oublier cette diſgrace.

Premieres femmes Hollandoiſes qu'on voit aux Indes.

Carden eſt pris pour la ſeconde fois par les Eſpagnols.

Défaite des Hollandois aux Manilles.

Retour de l'Auteur.

L'Auteur du Journal retourna heureuſement dans ſa patrie, avec trois autres Vaiſſeaux que le ſien rencontra dans le cours de ſa navigation, & qui arriverent, dit-il, très-richement chargés (80).

(78) Page 106. (79) Page 107. (80) Page 108.

VOYAGE
DE DEUX VAISSEAUX AU JAPON, *détachés de la Flotte de* VERHOEVEN.

Introduction.

Premieres tentatives des Hollandois pour le Commerce du Japon.

ENTRE les Vaiſſeaux que l'infortuné Verhoeven avoit détachés de ſa Flotte, devant la riviere de Johor, il en avoit deſtiné deux, ſuivant ſes inſtructions, à tenter une entrepriſe que la Compagnie méditoit depuis long-tems, & qui avoit toujours été retardée par d'autres eſpérances. Le hazard, plutôt qu'aucune réſolution concertée, avoit conduit divers Hollandois aux Iſles du Japon. Ils y avoient pris une haute idée des richeſſes du pays; & le ſeul exemple des Portugais, qui y envoyoient régulierement des Vaiſſeaux de Macao, ſuffiſoit pour exciter leur émulation. Mais tant de calomnies, par leſquelles on s'étoit efforcé de les noircir dans toutes les Indes, leur faiſoient craindre les effets d'une injuſte prévention. Ils ſe perſuaderent du moins, que pour ſe préſenter dans les lieux où ils étoient mal connus, avec la confiance qui eſt néceſſaire pour le ſuccès du Commerce, ils devoient avoir preſſenti la diſpoſition qu'on auroit à les recevoir, & s'ouvrir, s'il étoit poſſible, une voie honorable par quelque Traité. Telles furent les vûes de Verhoeven (81).

Deux Vaiſſeaux vont ſonder les diſpoſitions des Japonois.

Les deux Vaiſſeaux qu'il avoit choiſis, pour les exécuter, ſe nommoit le *Lion* & le *Faiſceau de Fleches*. Ils partirent de Johor, le 17 de Mars 1609; & n'ayant point d'autre vûe que celle d'abreger leur navigation par la diligence, ils arriverent, le premier de Juillet, à la vûe d'une terre qu'ils prirent pour l'Iſle de Firando. Ils jetterent l'ancre dans un lieu où la ſonde leur fit trouver cinquante braſſes. Pluſieurs champans, qui vinrent à bord, leur apprirent qu'ils étoient dérivés à *Nangazaqui*, & leur montrerent Firando à l'Oueſt. On y mit le Cap, ſous la conduite de deux Lamaneurs Japonois, qui piloterent les deux Vaiſſeaux par le Détroit de Firando juſqu'à la rade. Une multitude d'habitans de tous les ordres fut attirée à bord par la nouveauté de ce ſpectacle. Le nombre, qui montoit à plus de deux cens, obligea les Hollandois de ſe tenir ſur leurs gardes. Cependant, n'ayant reçu que des témoignages de civilité, ils députerent à la Cour deux Commis, avec un Interprête, pour faire la propoſition d'un Traité de Commerce. Elle fut reçue favorablement. Le Gouverneur de Firando eut la curioſité de viſiter le yacht. Celui de Nangazaqui fit le même honneur aux deux Vaiſſeaux. Enfin les Commis ayant obtenu ce qu'ils demandoient au nom du Prince Maurice & de la Compagnie s'établirent à Firando, tandis que les deux Vaiſſeaux ſe hâterent de remettre à la voile, & de porter cette heureuſe nouvelle en Hollande. Ils étoient partis de Firando le 3 d'Octobre. Cinq ſemaines qu'ils prirent, pour ſe repoſer à Bantam, ne les empêcherent pas d'arriver au Texel le 20 de Juillet ſuivant.

Succès de leur voyage.

(81) Leurs efforts juſqu'alors inutiles vers la Chine leur avoient fait négliger le Japon, quoiqu'ils euſſent déja cherché l'occaſion de faire prendre une bonne idée d'eux aux Japonois.

VOYAGE AU JAPON. 1610.

Les Directeurs sentirent de quelle importance il étoit de ne pas perdre un moment. Ils firent partir aussi-tôt plusieurs Vaisseaux, avec des instructions, qui contenoient les plus sages mesures pour établir un Commerce solide au Japon. Un yacht, nommé le *Braque*, fut le plus prompt ou le plus heureux dans sa course. Il mouilla l'ancre à Firando le premier de Juillet 1611, proche de la loge qu'on y avoit accordée aux Hollandois. C'est son Journal qu'on présente ici, & qui ne doit pas être sans agrément pour ceux qui en ont trouvé aux avantures d'Adams, Hollandois naturalisé au Japon, dont on a lu la Relation dans le premier Tome de ce Recueil.

La Compagnie de Hollande envoie plusieurs Vaisseaux à Firando.

1611.

L'ancien & le nouveau Gouverneur de l'Isle s'étant rendus sur le bord des Hollandois, y témoignerent une satisfaction extrême de leur retour. On leur fit présent de deux petits vases de pierre, pour lesquels ils marquerent beaucoup de goût, & d'un demi-fromage dont ils ne firent pas moins de cas. Ce désintéressement & cette simplicité n'étoient pas d'un mauvais augure. Mais les Commis s'étonnerent de trouver la cargaison du yacht fort petite, après les avis qu'ils avoient donnés à Patane d'envoyer des marchandises plus considérables, sur-tout en soies crues, qui étoient devenues fort cheres au Japon. Ils ne pouvoient comprendre qu'on eût fait la dépense du voyage, & qu'on eût gardé à Patane ce qu'il falloit apporter. Un si fâcheux mal-entendu leur fit rabbattre quelque chose de leurs espérances, & les obligea même de préparer des excuses pour se justifier à la Cour (82). Elles furent prises de la grandeur des impôts, qui n'avoit pas permis à la Compagnie d'envoyer une plus grosse cargaison, avant que les conditions du Commerce fussent réglées.

Un yacht y arrive le premier.

Les espérances des Hollandois sont mêlées de crainte.

Le 2 de Juillet, un Capitaine Japonois, nommé *Loisane*, vint apprendre aux Hollandois qu'ayant rencontré, aux Manilles, le *Paon*, un des Vaisseaux de l'Escadre de *Wittert* (83), il lui avoit donné avis des faveurs qu'on avoit accordées à sa Nation dans le Port de Firando. Il n'ignoroit pas le combat des Manilles, dont il attribuoit le mauvais succès au mépris que Wittert avoit fait de ses ennemis, & à la négligence où cette disposition l'avoit fait tomber. Cet Amiral s'étoit signalé néanmoins par sa valeur; & la victoire avoit couté si cher aux Portugais, qu'ayant admiré la défense de leurs ennemis, ils se croyoient obligés de traiter assez bien les prisonniers (84). Un témoignage si avantageux étoit une bonne recommandation parmi les Japonois, qui sont naturellement braves & qui estiment cette qualité dans autrui.

Témoignage rendu à leur valeur.

Le même jour, un Agent du Gouverneur vint demander, aux Commis Hollandois, la liste des marchandises dont le yacht étoit chargé, pour l'envoyer à la Cour. Ils se défendirent de la donner, sous prétexte que n'ayant encore aucun traité avec l'Empereur ils ne devoient pas être assujettis à des usages qu'ils ignoroient; mais au fond pour cacher la petitesse de leur cargaison & pour ne se pas laisser traiter autrement que les Portugais, qui avoient été dispensés de cette servitude. Ils sçavoient d'ailleurs qu'on ne leur faisoit cette demande que pour se mettre en droit de regler le prix des marchandises;

Difficultés qu'ils ont à vaincre.

(82) Suite du Journal de Verhoeven, *ubi sup.* p. 110.

(83) Voyez la Relation du voyage de Verhoeven.

(84) Il y en avoit cent vingt-huit.

innovation tyrannique, qui n'étoit fondée ſur aucune loi, & dont il étoit d'autant plus important de ſe garantir, qu'après s'y être une fois ſoumis il auroit été trop tard enſuite pour s'y oppoſer. Cependant la crainte de déplaire leur fit répondre en général, qu'ils avoient apporté des draps, du poivre, des dents d'éléphans, quelques étoffes de ſoie & du plomb. Elle leur fit ajouter auſſi que dans un premier voyage, ils étoient moins venus pour exercer le Commerce, que pour remercier l'Empereur de la permiſſion qu'il leur avoit accordée, & pour annoncer l'arrivée des Vaiſſeaux que la Compagnie devoit envoyer réguliérement. On ne laiſſa pas de renouveller pluſieurs fois la même demande. Ils ſe retrancherent conſtamment dans leur premiere réponſe; & ne parlant que du voyage qu'ils ſe propoſoient de faire à la Cour, ils s'occuperent du ſoin de préparer leurs préſens. C'étoit un autre ſujet d'embarras. Quel moyen de faire des préſens conſiderables avec une petite cargaiſon? Cependant ils en comprenoient la néceſſité, s'ils vouloient obtenir une pleine liberté pour le Commerce, ſans aucune dépendance des Inſpecteurs & des Gardes. Les Japonois meſurent leur eſtime pour les Etrangers ſur la qualité des préſens qu'ils leur voient faire à l'Empereur & aux Princes; d'où l'Auteur conclut qu'il ne faut envoyer au Japon que des Vaiſſeaux richement chargés, afin qu'ils puiſſent ſoutenir de grands frais. Cette dépenſe, ajoute-t-il, n'iroit pas trop loin ſi l'on avoit toujours quelque rareté à préſenter, parce que l'Empereur fait moins d'attention à la valeur qu'à l'agrément de ce qui lui eſt offert; mais les Commis du yacht n'avoient acquis toutes ces lumiéres que depuis leur arrivée (85).

Préſens néceſſaires au Japon.

Ils prirent le parti d'écrire à Guillaume *Adamſz*, pour lui demander ſon conſeil & ſon crédit. Cet Adamſz, qui avoit été Pilote d'un Vaiſſeau Hollandois jetté par divers hazards ſur les côtes du Japon, s'étoit introduit à la Cour, où ſon eſprit, ſon experience & ſa droiture l'avoient mis dans le plus haut degré de faveur. En attendant ſa réponſe, les Hollandois s'attacherent à gagner l'affection du Gouverneur de Firando & de ſon frere, auxquels ils avoient déja reconnu de la diſpoſition à les obliger. Ce fut par leur conſeil qu'ils réſolurent de viſiter auſſi, dans leur voyage à la Cour, le Prince héréditaire, qui faiſoit ſa réſidence à *Jedo*, & qu'on croyoit d'autant plus proche du Trône que l'Empereur, qui étoit âgé de ſoixante-dix ans, penſoit à l'y placer par une réſignation volontaire. Il lui avoit déja donné le Royaume de *Quando*, avec le titre de Roi. On leur conſeilla de viſiter encore *Federiſamma*, fils du dernier Empereur, que divers incidens avoient éloigné de la ſucceſſion & qui réſidoit au Château d'*Oſaka*. On jugeoit qu'après la mort de l'Empereur ce Prince pourroit s'aider des intrigues de ſa faction pour remonter ſur le Trône. Les Eſpagnols ne l'avoient jamais oublié dans leurs viſites (86).

Les Hollandois écrivent à Guillaume Adamſz.

Conſeils qu'on leur donne.

Les Commis partirent de Firando le 17 de Juillet (87), avec un Interprête & un Gentilhomme Japonois que le Gouverneur leur donna pour guide. Ils ſe mirent dans la barque du Comptoir, qui étoit conduite par ſeize hommes, & accompagnée d'une autre barque que le Gouverneur envoyoit au

Ils partent pour la Cour. Detail de leur route.

(85) Pages 112 & ſuivantes.
(86) Pages 115.
(87) Pages 124 & ſuiv. Le détail de cette route mérite ſans doute d'être conſervé, par les raiſons qu'on a ſouvent expliquées.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Port de *Nangoia*. Le lendemain au ſoir, ils jetterent le grapin ſur la côte de l'Iſle d'*Ainoſſima*, à vingt & une lieues de Nangoia. Le vent avoit été contraire, & ne ceſſa pas de l'être le 19. Cependant ils s'avancerent le matin juſqu'à la Ville d'*Aſſiou*, qui eſt à douze lieues d'Ainoſſima, ſur un rivage de ſable blanc, dans un pays montueux. Sur le midi, ils ſe trouverent devant la Ville de *Coockors*, qui eſt défendue par deux Châteaux. Le ſoir, ils s'arrêterent devant *Ximontchogui*, Ville de grandeur mediocre, qui a pour défenſe une petite Forteresſe, & un Château ſitué ſur une montagne. Le 20, ils entrerent dans le Port d'*Iſacki*, qui offre deux Villages de trente ou quarante maiſons. Le ſoir du 26, ils jetterent le grapin devant *Mianos*. Le 27, ils paſſerent devant *Cadmenexegui*, où ils découvrirent un Village de chaque côté; & la nuit ils ſe mirent ſur le grapin à *Tſuoua*. Ils paſſerent celle du 30 à *Veſimado*, qui eſt à ſoixante lieues de Tſuoua. Le tems, qui fut fort gros le 31, ne leur permit qu'avec beaucoup de peine de gagner le Port de *Mouro*.

Le 3 d'Août ils paſſerent devant *Firmenſi*, qui eſt à cinq lieues de Mouro. C'eſt une belle Ville, défendue par un bon Château. Ils s'arrêterent la nuit à *Tackeſſima*, qui eſt à quatre lieues de Firmenſi, & le ſoir du 5 ils jetterent le grapin à *Fiongo*. Le 6, ils entrerent dans la riviere d'*Oſaka*, & s'étant mis ſur le grapin dans le fauxbourg qui ſe nomme *Auſſima*, ils y louerent une petite barque pour les mener à *Fuſſigny*, où les grandes ne peuvent pénétrer. Ils traverſerent Oſaka, pour remonter la riviere, où il y avoit ſi peu d'eau que les rameurs étoient ſouvent obligés d'y deſcendre & d'aider de la main au mouvement de la barque. Oſaka eſt une des principales Villes du Japon. Elle eſt défendue par un beau Château, où Federiſamma faiſoit ſon ſéjour. Ce Prince, alors âgé de dix-huit ans, n'étoit encore ſorti qu'une fois de cette retraite. Les raiſons qui l'avoient fait exclure de l'Empire n'empêchoient pas qu'il ne jouît d'un revenu conſiderable & qu'il ne poſſedât de grands tréſors. Il avoit dans ſes interêts une faction puiſſante, qui nourriſſoit dans ſon cœur l'eſperance de remonter ſur le Trône, ou il étoit d'ailleurs appellé par l'affection du peuple (88).

Ils changent de barque.

Oſako, grande Ville & ſéjour de Federiſamma.

Le 7, les Hollandois paſſerent devant le Village de *Sergate*, & l'après-midi ils aborderent à Fuſſigny. De-là, comme on va par eau à *Soringau*, il fallut prendre des chevaux pour ſe rendre à *Meaco*, qui en eſt à quatre lieues. Cette Ville eſt fort grande. Le Commerce y eſt floriſſant & ſoutenu par diverſes manufactures. Elle s'étend fort loin vers Fuſſigny, & Fuſſigny s'étendant auſſi vers elle, il s'en faut peu que ces deux Villes ne ſe touchent. Dans les guerres les plus animées, Meaco eſt reſpectée des deux Partis. Elle demeure comme neutre, en faveur de ſon commerce, qui ſe fait à peu près comme dans les Villes de l'Europe (89).

Fuſſigny & Meaco.

Privilege ſingulier de Meaco.

Les Commis Hollandois ayant appris dans cette Ville que les Lettres de Firando n'avoient pas été rendues à Guillaume Adamſz, lui dépêcherent un Exprès, dans la crainte de le trouver abſent lorſqu'ils arriveroient à la Cour. Ils furent informés auſſi qu'on avoit vû paſſer depuis quatre jours, à Meaco, des Ambaſſadeurs Portugais, qui avoient abordé à *Satſuma* dans un petit

Arrivée & faſte d'une Ambaſſade Portugaiſe.

(88) Page 125. (89) *Ibid.* & p. 126.

Vaiſſeau ; qu'ils avoient apporté de précieuſes marchandiſes & des préſens conſiderables, dans la vûe d'obtenir le payement d'une caraque qu'on leur avoit brûlée à Nangazaqui ; qu'ils étoient accompagnés d'un grand nombre de trompettes, de tambours & d'inſtrumens de muſique, & qu'ils marchoient avec une pompe extraordinaire au ſon de leurs Inſtrumens, & tant de magnificence dans leurs équipages, que leurs domeſtiques, juſqu'aux Négres, étoient vêtus de velours d'une même couleur. *Itakaria-Froimandonne*, Gouverneur de Meaco, à qui ils avoient fait de riches préſens, leur avoit fait donner quarante-huit chevaux, qu'ils avoient équipés à leurs propres frais (90).

Officiers Japonois fort déſintereſſés.

Le Gouverneur ne traita pas les Hollandois (91) avec moins de bonté. Non-ſeulement il leur accorda des chevaux, un paſſeport muni du ſceau impérial & des lettres de recommandation au Préſident du Conſeil, mais il refuſa leurs préſens, parce qu'il n'étoit pas accoutumé, leur dit-il, à rien prendre des Etrangers ; & lorſqu'ils le preſſerent avec beaucoup d'inſtances, il leur déclara qu'il étoit réſolu de ne rien accepter pour cette fois, mais que s'il leur reſtoit quelque choſe au retour, il leur permettroit de penſer à lui. Ils partirent, charmés de ce déſintéreſſement, pour ſe rendre à *Cauſate*, qui eſt à ſept lieues de Meaco. Le lendemain ils dînerent à *Sutſifamme*, d'où ils allerent paſſer la nuit à *Sequinoſo*. Le 12, ayant dîné à *Jacats*, ils s'y mirent dans une barque pour traverſer un petit golfe. Le ſoir, ils arriverent à *Narmi*, qui eſt à dix-neuf lieues de Sequinoſo.

Le 13 ils remonterent à cheval, pour aller dîner à *Okoſaki* & coucher à *Juſſindai*, qui eſt à quatorze lieues de Narmi ; par une ſi grande chaleur, qu'un homme de leur cortege en mourut ſubitement. Ils dînerent à *Ancrai*, d'où traverſant un petit golfe ils allerent paſſer la nuit à *Fouqueres*, qui eſt à treize lieues & demie de Juſſindai. Le 16 ils dînerent à *Futſigeda*, & de-là s'étant rendus à *Merico*, ils y trouverent Guillaume Adamſz, qui venoit au-devant d'eux. Le ſoir ils ſe rendirent enſemble à *Soringau* (92), où Adamſz alla trouver le *Coſequidonne*, c'eſt-à-dire, le Préſident du Conſeil, & l'*Ikoto-ſionſabrondonne*, pour leur donner avis de l'arrivée de ſes compatriotes & les prier de leur faire obtenir une prompte audience. Ils promirent de s'y employer avec zéle ; & leur promeſſe fut confirmée par un Gentilhomme, qu'ils envoyerent aux Commis pour leur faire un compliment fort civil.

Les Hollandois rencontrent Adamſz & arrivent à Soringau.

Cependant ils ſe préſenterent pluſieurs fois au Palais, ſans obtenir la faveur d'y être introduits. L'Empereur étoit occupé à faire examiner les comptes de ſon Tréſorier général, & ce ſoin demandoit néceſſairement ſa préſence. Ils apprirent, dans l'intervalle, que l'Ambaſſadeur Portugais étoit peu ſatisfait de ſa négociation. Les préſens qu'il avoit offerts à l'Empereur conſiſtoient en dix pieces de drap d'or, cent Catis de la plus belle ſoie, une coupe d'or travaillée avec beaucoup d'art, une montre d'or & d'autres bijoux précieux. Ils avoient été acceptés, mais d'une maniere peu obligeante, quoique l'Ambaſſadeur n'eût rien épargné pour donner une haute idée de la puiſſance de ſes Maîtres. Il avoit paru à la Cour, avec une groſſe ſuite de Portugais, qui portoient au col des chaînes d'or, & tous ſes Négres étoient ri-

Les Ambaſſadeurs Portugais & Caſtillans fort mal reçus.

(90) Page 117.

(91) Les deux Commis ſe nommoient Jâques *Specx* & Pierre *Regertz*.

(92) Réſidence de la Cour impériale.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

chement vétus. Mais l'Empereur avoit mal reçu ſes juſtifications (93). Il étoit arrivé vers le même tems un Ambaſſadeur du Viceroi Eſpagnol du Mexique, qui ne remporta pas plus de ſatisfaction de ſon audience. Il venoit remercier l'Empereur du ſecours qu'il avoit donné à Dom *Rodrigo de Buera*, qui avoit été Gouverneur des Manilles, & qui avoit échoué ſur la côte du Japon en allant à la nouvelle Eſpagne. Les préſens de cet Ambaſſadeur étoient ſomptueux; mais ſes démarches furent ſi hautaines & ſi peu meſurées qu'elles déplurent à la Cour (94). Il étoit allé ſaluer le Prince de Jedo, avant que d'avoir vû l'Empereur. Enſuite, étant entré à Soringau avec quarante Mouſquetaires, enſeignes déployées, il avoit fait ſonner ſes Trompettes dans toutes les rues de ſon paſſage, & cette vaine affectation avoit été accompagnée de pluſieurs décharges de mouſqueterie. Lorſqu'il fut introduit à l'Audience, il fit quatre demandes à l'Empereur; 1°. qu'il fût permis aux Caſtillans de conſtruire, dans les Iſles du Japon, autant de Vaiſſeaux qu'ils en ſouhaiteroient; 2°. qu'ils euſſent la liberté de faire reconnoître, par leurs Pilotes, toutes les côtes & tous les Ports du Japon; 3°. que l'Empereur défendît le commerce aux Hollandois dans tous les pays de ſon obéiſſance, & qu'il trouvât bon que le Roi d'Eſpagne envoyât des Vaiſſeaux de guerre au Japon, pour détruire & brûler ceux de la Compagnie Hollandoiſe; 4°. que les Vaiſſeaux Eſpagnols ne fuſſent pas ſujets aux viſites des Inſpecteurs, ni gênés dans la vente de leurs marchandiſes. Ces propoſitions avoient d'abord été données par écrit, & l'on avoit commencé par avertir l'Ambaſſadeur que l'uſage du pays ne permettoit pas de paroître devant l'Empereur avec des armes. Cet avis ne l'avoit pas empêché de ſe préſenter devant le Palais, avec l'enſeigne de ſon Maître & avec ſes ſoldats; mais il fut introduit ſeul au Palais. Les préſens du Viceroi du Mexique étoient une ſelle de cheval brodée d'or, un beau harnois de guerre, quelques précieux médicamens & d'autres raretés. On lui répondit, qu'il lui étoit permis de bâtir des Vaiſſeaux & de choiſir le lieu qui lui paroîtroit le plus convenable à ce travail; qu'il lui étoit permis de reconnoître les côtes du Japon, & qu'on lui fourniroit même des barques s'il en avoit beſoin; que les pays de Sa Majeſté Imperial étoient ouverts à tous les Etrangers; & que n'ayant aucune raiſon d'en exclure les Hollandois, il vouloit les laiſſer jouir d'un privilége qu'il accordoit à toutes les Nations; que ſi les Princes de l'Europe avoient la guerre enſemble, Sa Majeſté ne prenoit aucune part à leurs démêlés; enfin que tous les Marchands qui viendroient trafiquer au Japon, n'y avoient pas d'autre tribunal à redouter que celui de la raiſon & de l'équité (95). Adamſz étoit près de l'Empereur à cette audience. L'Ambaſſadeur raconta la mort tragique du Roi de France. Il parla auſſi de la tréve qui avoit été conclue entre le Roi d'Eſpagne & les Etats-Généraux; mais il aſſura qu'elle n'avoit pas encore été publiée en Eſpagne, & qu'il ignoroit ſi elle regardoit les Indes & l'Eſt du Cap de Bonne-Eſpérance. Adamſz trouva dans ce diſcours une affectation maligne, qui lui fit craindre quelque deſſein caché contre les Hollandois. Il lui parut impoſſible que l'Ambaſſadeur ignorât ce qui étoit connu depuis long-tems dans toute l'Europe; & dans les ſoup-

Fierté des Caſtillans.

Leurs demandes.

Réponſes de l'Empereur.

Pourquoi les Hollandois ſe croient menacés de quelque danger.

(93) Pages 129 & ſuivantes.
(94) Pages 132 & ſuiv.
(95) Page 132 & 133.

çons,

çons, dont il ne put se défendre, il soutint non-seulement que la treve avoit été publiée en Espagne, mais que l'Ambassadeur en étoit informé. En effet la preuve en étoit claire, puisque les Portugais, dans leurs dernieres hostilités, avoient allegué, pour excuse, (96) que la treve n'ayant été publiée qu'en Europe, elle ne devoit rien changer aux affaires des Indes.

Adamsz les justifie.

Le *Sionsabrondonne*, ou le Trésorier général de l'Empire, ne déguisa point aux Hollandois les fâcheuses impressions, que leurs ennemis avoient données de leur caractere & de leurs desseins. Il leur dit qu'on ne les croyoit attirés au Japon, que par l'espérance de faire des prises sur les Espagnols & sur les Portugais ; que cette opinion se trouvoit confirmée par le peu de marchandises qu'ils avoient apportées, & que le fond de leur Commerce consistoit apparemment dans les dépouilles de leurs ennemis. Adamsz prit ardemment leur défense. Il assura le Trésorier général qu'on reconnoîtroit bientôt au Japon la droiture & la probité des Hollandois ; que c'étoit par ces deux qualités que leur réputation étoit établie dans tous les lieux où ils avoient étendu leur Commerce, & que loin de chercher l'occasion d'enlever les Vaisseaux Castillans ou Portugais, ils étoient désarmés par une treve de douze ans, qui leur interdisoit toutes sortes d'hostilités & d'insultes. Il expliqua les raisons qui les avoient fait arriver avec une cargaison si médiocre. C'étoit l'empressement de venir recueillir le précieux fruit des bontés de l'Empereur, & de lui voir confirmer ses promesses par un Traité. Le Vaisseau qui étoit au Port de Firando ne devoit passer que pour un simple avant-coureur, qui annonçoit l'arrivée de quantité d'autres bâtimens & de toutes sortes de marchandises. Cette explication, dans la bouche d'un homme aussi considéré qu'Adamsz, produisit d'excellens effets (97). Le Cosequidonne, à qui les Hollandois rendirent une visite, les traita fort civilement. Ils lui présenterent huit aunes de drap rouge cramoisi, une piece de satin, semé de petites roses, une piece de damas, une piece de drap d'or, trois tapis de Nuremberg, une carabine & cent billes d'acier. Lorsqu'il eut jetté les yeux sur ce présent, il le fit éloigner aussi-tôt. Vous avez eu, leur dit-il, beaucoup de peine à transporter ces effets, & je vous assure qu'ils me sont inutiles (98). Ensuite, leur ayant appris que la nouvelle de leur arrivée avoit été fort agréable à l'Empereur, il leur demanda quelles propositions ils avoient à faire à la Cour. Un des Commis lui déclara naturellement qu'ils vouloient supplier Sa Majesté Imperiale, d'accorder aux Vaisseaux de leur Nation, des Patentes, à la faveur desquelles ils pussent négocier librement au Japon, décharger leurs marchandises, les mettre en dépôt dans des magasins, les faire voir & les vendre, sans être troublés par des Inspecteurs & des Gardes ; en reservant néanmoins pour Sa Majesté toutes les curiosités qui pourroient lui plaire, jusqu'à ce qu'elle eut daigné faire son choix (99). Le Cosequidonne approuva toutes ces demandes. Il promit de s'intéresser au succès, & de faire préparer les dépêches des Hollandois pour leur retour de Jedo, où Sa Majesté trouvoit bon qu'ils allassent visiter le Prince son fils, comme Adamsz lui en avoit fait l'ouverture. Il leur dit qu'on leur fourniroit pour ce voyage des chevaux, des barques & des guides. Ensuite, après les avoir entretenus quelque tems sur les affaires des Provinces-Unies, il leur promit de les

Demandes que les Hollandois veulent faire à la Cour.

(96) Page 134.
(97) Pages 136 & précédentes.
(98) Page 137.
(99) *Ibid.* & p. 138.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

préſenter le même jour à l'Empereur. Lorſqu'ils eurent pris congé de lui, il les reconduiſit juſqu'au delà de ſa porte. Mais ayant retenu Adamſz, il lui ordonna d'envoyer reprendre leurs préſens. Vous auriez dû les avertir, lui dit-il, de ne me les pas offrir. Vous ſçavez que mon uſage n'eſt pas d'en recevoir. Je n'en ſerai pas moins diſpoſé à leur accorder ma protection, quoique ce ne ſoit point par cette voie qu'on doive y prétendre. Adamſz lui repréſenta que ce qu'on lui avoit offert étoit de peu d'importance & ne meritoit pas le nom de préſent. Il le ſupplia de le garder, pour l'honneur de la Nation Hollandoiſe, & pour marquer du moins qu'il ne ſe tenoit pas offenſé de la hardieſſe qu'on avoit eue de l'offrir. Le Coſequidonne parut délibérer un moment. Enſuite, il déclara que pour donner aux Hollandois une véritable marque de ſon amitié, il vouloit bien renoncer une fois à ſes principes; & les ayant fait rappeller, il leur repeta cette déclaration dans les mêmes termes (1). On ne s'eſt étendu ſur ces circonſtances que pour entrer dans l'idée de l'Auteur du Journal, qui les fait regarder comme une diſtinction extraordinaire en faveur de ſa Nation. Elle ſurprit autant les Japonois, dit-il, qu'elle chagrina les Caſtillans & les Portugais, de qui le Coſequidonne n'avoit jamais voulu rien accepter, quoique tous les ans ils lui apportaſſent des préſens conſidérables; & les Commis en tirerent un augure favorable pour leur établiſſement au Japon (2).

Grand Officier déſintereſſé.

Ce qu'il fait en faveur des Hollandois.

Vers midi, ils furent appellés à l'Audience Impériale, où ils porterent auſſi leurs préſens. Chaque eſpece fut placée, ſuivant l'uſage de cette Cour, ſur une table particuliere. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoiſi, une demie piece de drap écarlate, une piece de karſaie cramoiſi, trois de velours noir uni, trois de camelot luſtré, deux de ſatin broché d'or, trois de damas, cinq tapis de Nuremberg, dix flacons de verre, deux cens catis de plomb, deux fuſils de huit pieds de long, deux carabines, cinq dents d'éléphant & deux cens billes d'acier (3).

Préſens qu'ils offrent à l'Empereur.

Lorſque les Hollandois eurent ſalué l'Empereur, ce Monarque leur demanda combien ils avoient de ſoldats aux Moluques; s'ils trafiquoient à Borneo; s'il étoit vrai que le meilleur camphre vînt de cette Iſle & comment il venoit; où croiſſent le meilleur *Aquila* & le meilleur *Calamba*; quels bois odoriferans les Hollandois avoient dans leurs pays & quels étoient ceux qu'ils eſtimoient le plus? Ils repondirent à toutes ces queſtions, par la bouche de leur Interprête. Auſſi-tôt qu'ils eurent pris congé, le Coſequidonne & le Sionſabrondonne les reconduiſirent hors de la ſalle, en les félicitant du bonheur qu'ils avoient eû de recevoir une audience ſi favorable. Ils leur dirent qu'eux-mêmes ils en étoient ſurpris; que l'uſage de Sa Majeſté n'étoit pas de ſe rendre ſi familiere; qu'elle ne faiſoit pas même cette grace aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui lui apportoient des préſens de la valeur de dix, de vingt & de trente mille ducats, & qu'elle n'avoit pas dit un ſeul mot aux Ambaſſadeurs d'Eſpagne & de Portugal (4). Adamſz, qui fut rappellé dans l'appartement Impérial, leur raconta que l'Empereur ayant conſideré curieuſement les draps, les camelots, les velours & les fuſils l'un après l'autre, lui

Ce Prince leur fait diverſes queſtions.

(1) Page 139.
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibid.*
(4) Page 140.

avoit dit : » Lorſqu'il nous viendra des Vaiſſeaux Hollandois, apporteront-» ils de belles marchandiſes & beaucoup de curioſités «? Adamſz avoit répondu, qu'il pouvoit aſſurer Sa Majeſté qu'on lui apporteroit quantité de belles choſes. » Oui, oui, avoit répliqué ce Monarque, je vois bien que » les Hollandois ſont paſſés maîtres dans les manufactures comme dans le » métier des armes (5).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Opinion qu'il a d'eux.

Les Commis, ayant fait écrire leurs propoſitions en Japonois, les remirent entre les mains du Coſequidonne, qui leur promit d'en tenir l'expédition prête pour leur retour. Le 18, on leur apporta un paſſeport pour dix chevaux, avec des lettres de recommandation pour le Prince héréditaire, auquel ils alloient faire leur cour à Jedo. Ils partirent le lendemain de *Soringau*, d'où ils ſe rendirent le ſoir à *Teſſeri*. Le 20, ils arriverent à *Miſſima*, qui eſt à douze lieues de Teſſeri. Le 21, ils dînerent à *Woudebro*; & traverſant une montagne, nommée *Facu-tamme*, où l'on monte & l'on deſcend pendant quatre lieues, par des paſſages fort difficiles, ils allerent paſſer la nuit à *Futſiſawa*, qui eſt à ſeize lieues de Miſſima. Le 22, ils déjeunerent à *Toska*, qui eſt à deux lieues de Futſiſawa; & vers le ſoir ils arriverent à Jedo, qui eſt à dix lieues de Toska (6).

Ils partent pour Jedo.

Adamſz, auſſi favoriſé dans cette Cour que dans celle de Soringau, leur donna pour logement une maiſon qui lui appartenoit, & ſe chargea de donner avis de leur arrivée au *Sadadonne*, Préſident du Conſeil du Prince & pere du Coſequidonne. Ce Seigneur lui répondit d'un accueil favorable pour ſes compatriotes, parce que le Prince ayant été informé, deux ans auparavant, qu'on avoit vû au Japon quelques Vaiſſeaux Hollandois, n'avoit pas ceſſé de témoigner depuis, qu'il ſouhaitoit beaucoup de voir quelques gens de cette Nation. Un Officier Japonois du Préſident reçut ordre d'accompagner Adamſz à ſon retour, pour aller faire des complimens aux Commis, de la part de ſon Maître (7).

Comment ils y ſont reçus du Sadadonne.

Le lendemain, ils allerent le remercier de cette faveur & lui préſenter cinq aunes de drap rouge-cramoiſi, deux pieces de camelot noir à gros grains, & une de camelot croiſé de la même couleur; une piece de damas noir; cinq pieces d'armoiſin blanc; trois flacons de verre & une carabine. Leur préſent fut accepté; mais le Sadadonne leur déclara, qu'en leur donnant ce témoignage d'amitié il s'écartoit de ſon uſage, pour leur inſpirer toute la confiance qu'il deſiroit d'eux. Il ajouta que tout incommodé qu'il étoit, il alloit monter au Château pour les faire expédier; & qu'ayant averti le Prince, dès le ſoir précédent, il les aſſuroit de l'impatience qu'on avoit de les voir. Cependant il leur fit paſſer plus d'une demie-heure à s'entretenir avec lui de l'état de l'Europe & des affaires de leur pays. Il s'informa de la cauſe de la guerre qui avoit duré ſi long-tems entre l'Eſpagne & la Hollande, & des négociations par leſquelles on étoit parvenu à la concluſion d'une treve. Les Hollandois ne lui déguiſant pas la petiteſſe de leur pays, il témoigna beaucoup d'étonnement, qu'un Etat ſi foible eût réſiſté avec tant de conſtance aux forces d'un ſi puiſſant Roi (8). Enſuite il leur fit ſervir une collation de fruits. Le grand âge de ce Seigneur & ſes incommodités ne l'empêcherent pas de les

Préſens qu'ils lui font.

(5) *Ibid.* & p. 141.
(6) Pages 141 & 142.
(7) Page 142.
(8) Page 143.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

reconduire jusques dans sa cour, en leur promettant de les faire avertir l'après-midi, pour se rendre avec eux au Palais.

Présens offerts au Prince.

Ils furent appellés vers deux heures & conduits à l'audience du Prince. Les présens qu'ils lui offrirent étoient une demie-piece de drap rouge-cramoisi, une piece de karsaie de même couleur ; quinze aunes de velours cizelé à fond verd & à fleurs noires ; neuf aunes & demie du même velours, à fond rouge & à fleurs noires ; une piece de damas ; une piece de drap d'or ; cinq tapis de Nuremberg ; une piece de camelot croisé ; trois dents d'éléphant ; cent billes d'acier ; un fusil à méche ; deux carabines & cinq cens catis de plomb (9). Ils reçurent du Prince un accueil gracieux, & des remercîmens du voyage qu'ils avoient entrepris pour le voir ; mais beaucoup moins d'explication que le Sadadonne ne leur en avoit fait esperer. Lorsqu'ils lui demanderent sa protection, suivant les ordres qu'ils feignirent d'avoir reçus de leurs Maîtres, il se contenta de répondre par un signe de tête, après lequel il les congédia. Mais l'Officier du Sadadonne les promena dans toutes les parties du Palais, & le Prince leur fit donner des chevaux & des barques pour retourner à Soringau (10). Adamsz en fit leurs remercîmens. Cette faveur étoit assez commune. Cependant l'Auteur du Journal, toujours sensible aux moindres apparences de distinction, ne manque pas de faire observer que l'Ambassadeur Espagnol avoit passé trois jours à Jedo avant que d'obtenir audience, quoiqu'il fût arrivé dans un équipage magnifique & qu'il apportât de riches présens. Les Hollandois en firent à divers Seigneurs de cette Cour ; mais toujours en draps & en bouteilles de verre. Le Prince leur envoya aussi les siens, qui n'étoient pas plus magnifiques. L'Auteur ajoute, pour s'en consoler, qu'ils furent apportés par un des principaux Seigneurs de la Cour, & qu'on pria les Commis de s'arrêter moins à la valeur du présent, qu'à l'affection avec laquelle il étoit fait & au plaisir qu'on avoit reçu de leur visite. Ils eurent néanmoins l'honneur de dîner chez un frere du jeune Gouverneur de Firando, un des premiers Gentilshommes de la chambre du Prince, à qui ils prodiguerent encore leur drap & leurs bouteilles (11).

Ils en reçoivent de fort modiques.

Ils retournent à la Cour par le Port de Wormgau.

Leur dessein étoit de retourner à la Cour Imperiale par le Port de *Wormgau*, qui est à dix-huit lieues de Jedo. On ne leur refusa point une galere pour ce voyage. Ils partirent le 25 d'Août, & dès le soir ils arriverent à Wormgau, où Adamsz possedoit une maison, comme à Jedo. Ils trouverent, dans ce Port, le Vaisseau de la Nouvelle-Espagne & l'Ambassadeur Espagnol, qui leur fit faire des complimens fort civils, auxquels ils s'efforcerent de répondre avec la même politesse. Deux Flamands, qui étoient à la suite de cette Ambassade, leur en apprirent le motif & le succès. Le véritable but des Espagnols étoit, premiérement, de ramener quelques Japonois qui s'étoient rendus l'année d'auparavant dans la Nouvelle-Espagne, avec Dom *Rodrigo de Buera*, & qui y avoient été reçus avec tant de magnificence, qu'outre les frais de l'Ambassade, il en avoit coûté plus de cinquante mille réales de huit au Roi d'Espagne. L'Ambassadeur n'étoit pas chargé, par ses instructions, de s'expliquer sur les Hollandois, comme il avoit fait à la Cour (12). Ses Officiers

Ce qu'ils y apprennent touchant les Espagnols.

(9) *Ibidem.*
(10) Page 144.
(11) Page 145.
(12) Cet article fait honneur à la bonne foi de l'Auteur du Journal.

lui avoient même reproché de s'être emporté au-delà des bornes, & l'avoient menacé de le contredire formellement par une proteſtation; mais il les avoit arrêtés, en leur déclarant qu'il prenoit ſur lui tout le mal qui en pouvoit arriver. Sa commiſſion ſe bornoit à remettre les Japonois dans leur patrie, & à obtenir deux permiſſions de la Cour : l'une, de viſiter tous les Ports du Japon, parce que les Eſpagnols, qui les connoiſſoient fort mal, y avoient perdu pluſieurs Vaiſſeaux richement chargés; l'autre, de conſtruire des Vaiſſeaux, parce qu'avec beaucoup plus de peine & de dépenſe on les faiſoit moins bons aux Manilles & dans la Nouvelle Eſpagne que dans les chantiers du Japon, où le bois étoit meilleur, les autres matériaux plus communs & les ouvriers en plus grand nombre (13). On a vû quelle avoit été la réponſe de la Cour à ces deux demandes.

VOYAGE AU JAPON 1611.

Les Hollandois apprirent encore, des deux Flamands, qu'on avoit découvert la Nouvelle-Guinée & la Côte de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils aſſurerent, comme l'Ambaſſadeur, qu'à leur départ des Ports Eſpagnols on n'y avoit point encore reçu la nouvelle de la treve; ou que ſi elle y étoit arrivée, on la tenoit ſecrete. Ils s'étonnoient eux-mêmes que les Hollandois en fuſſent informés, parce que le même Vaiſſeau Eſpagnol qui étoit au Japon avoit amené pluſieurs perſonnes qui avoient appris la mort du Roi Henri, par des lettres de France écrites à San-Lucar & à Seville. Cependant la mort de ce Monarque étoit poſterieure à la publication de la treve en Europe, d'où les Hollandois conclurent hardiment qu'il y avoit quelque deſſein caché ſous la diſſimulation des Eſpagnols, & qu'apparemment ils avoient embarqué des troupes ſur les Vaiſſeaux qui alloient de la Nouvelle-Eſpagne aux Manilles, pour les faire paſſer de-là aux Moluques & tenter de s'y rétablir avant que la treve fût publiée aux Indes (14). Cette conjecture paroiſſant tirer une nouvelle force de ſon importance, les Hollandois y trouverent une raiſon de preſſer la concluſion de leurs affaires, pour hâter leur départ. L'Ambaſſadeur Eſpagnol les envoya prier pluſieurs fois d'aller ſe réjouir chez lui, & de leur côté ils lui firent propoſer de leur accorder chez eux le même honneur. Mais perſonne ne voulant hazarder la premiere viſite, ces civilités demeurerent ſans effet.

Fondement de la défiance qu'ils conçoivent d'eux.

Leur fierté mutuelle.

Le 27, jour auquel les Commis avoient reglé leur départ de Wormgau, ils allerent paſſer la nuit à *Oxſo*, après avoir dîné à *Capacure*. Le 28, ils firent dix-ſept lieues, pour arriver le ſoir à *Inſuwarra*. Le 29, étant montés à cheval avant le jour, ils rentrerent à midi dans Soringau.

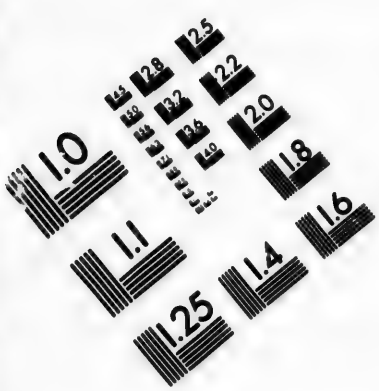
Deux jours après leur arrivée, Adamſz leur apporta les Patentes de l'Empereur, ſur leſquelles la liberté du Commerce devoit être établie. Ils s'empreſſerent de les faire traduire; mais ils n'y trouverent pas la clauſe qu'ils avoient particuliérement deſirée, c'eſt-à-dire, celle qui devoit les exempter de la viſite des Inſpecteurs & des Gardes. C'étoit néanmoins le principal objet de leur voyage, & le but même auquel ils tendoient uniquement. Une omiſſion de cette nature leur cauſa d'autant plus de chagrin qu'ils ne purent en pénétrer le motif, & qu'appréhendant d'ailleurs tout ce qui auroit été capable de les retarder, ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir renouveller leurs demandes. Cependant, après quantité de réflexions, ils ne purent

Les Hollandois reçoivent les lettres patentes de l'Empereur.

Ce qui manque à leurs deſirs.

(13) Page 147.

(14) Page 149.



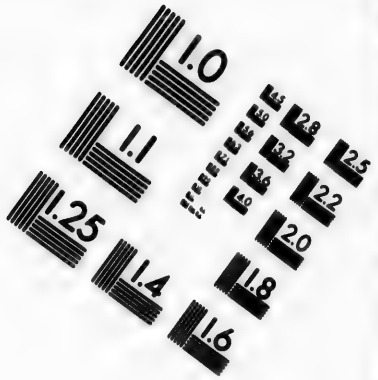
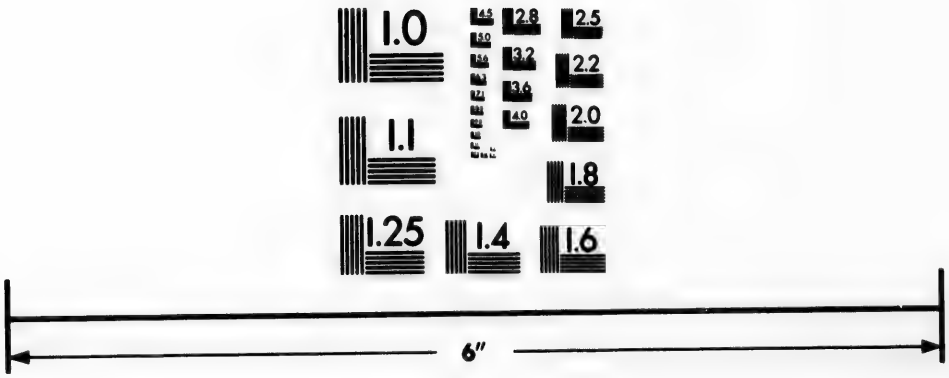
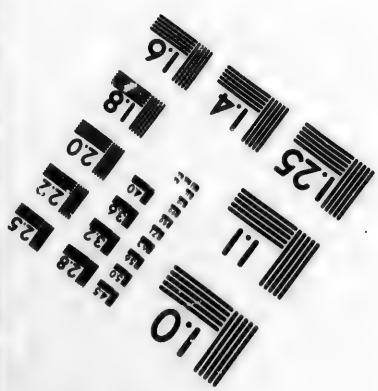
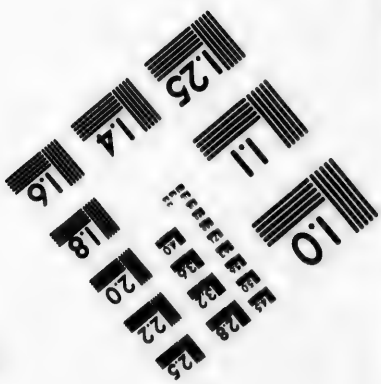


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

VOYAGE AU JAPON. 1611.

ſe déterminer à partir, ſans avoir tout tenté pour le ſuccès d'une affaire qui leur avoit fait entreprendre un voyage ſi pénible, & dont la Compagnie s'étoit repoſée ſur leur prudence & ſur leur capacité (15). La Patente Impériale étoit conçue dans ces termes (16) : » Nous ordonnons & commandons, par » ces Préſentes, très-expreſſément à tous & chacun de ceux qui ſont ſous notre » domination, de n'inquiéter en aucune maniere, ni donner aucun empê- » chement aux Vaiſſeaux Hollandois qui viendront dans nos pays du Japon, » en quelque lieu ou quelque Port que ce puiſſe être ; mais au contraire, de » les traiter favorablement & de les aſſiſter en tout ce qu'ils pourront de- » mander ; défendant à tous nos Sujets d'en uſer avec eux autrement que » comme avec des amis ; de quoi Nous leur avons donné notre parole & » notre promeſſe. Datté (ſuivant le ſtyle du Japon) l'an 1611, le vingt- » cinquiéme jour du ſeptiéme mois, qui étoit, ſuivant notre ſtyle, le 30 » d'Août.

Leurs repréſentations au Coſequidonne.

Dans la premiere viſite que les Commis rendirent au Coſequidonne, pour le remercier de ſa diligence à leur procurer l'expédition, ils lui repréſenterent triſtement ce qui manquoit à la faveur qu'on leur avoit accordée. Ce Seigneur leur répondit qu'ils devoient être tranquilles ſur cet article & que perſonne n'entreprendroit de les chagriner. Mais ſa bonté même ſemblant les autoriſer à s'expliquer avec confiance, ils le ſupplierent, s'il jugeoit qu'il y eût trop de difficulté à renouveller leur demande devant l'Empereur, de leur donner un acte de ſa main, avec lequel ils partiroient contens. Il les aſſura que cette précaution n'étoit pas néceſſaire, & que s'il naiſſoit quelqu'obſtacle il ſuffiroit d'en informer Adamſz, qui étoit eſtimé de Sa Majeſté Impériale & qui leur feroit obtenir une prompte ſatisfaction. On auroit peine à repréſenter l'embarras des Commis, qui ſe trouvoient partagés entre la crainte d'offenſer le Préſident par leur opiniâtreté, & celle de trahir également leur honneur & les interêts de la Compagnie. Ils s'épuiſerent en remercimens. Ils aſſurerent le Conſequidonne qu'ils ſe repoſoient parfaitement ſur ſa parole ; mais ils ajouterent néanmoins qu'un point de cette nature leur cauſeroit un tort extrême, parce qu'il empêcheroit leurs Vaiſſeaux de partir dans la ſaiſon convenable, & que s'ils manquoient de partir entre le huit & le neuviéme mois, ils ſeroient obligés d'en paſſer cinq ou ſix à Patane. La douceur extraordinaire du Préſident lui fit écouter favorablement toutes ces inſtances. Il leur dit enfin, que puiſqu'ils attachoient tant d'importance à leur demande, & que d'un autre côté cette affaire ne pouvoit être terminée ſur le champ, ils pouvoient ſatisfaire l'empreſſement qu'ils avoient de retourner à Firando, & laiſſer leurs interêts entre les mains d'Adamſz. Il leur promit tout ſon zéle ; & les congédiant du même air de bonté, il leur dit qu'avec un peu de patience il ne doutoit pas du ſuccès (17).

Leurs inſtances & réponſes de ce Seigneur.

Ils s'opiniâtrent à le preſſer.

Mais dans l'ardeur dont les Hollandois étoient animés, la patience leur parut la plus difficile de toutes les vertus. Ils dreſſerent le même jour un Mémoire qui contenoit leur demande, & les raiſons ſur leſquelles ils croyoient pouvoir l'appuyer. Ils le firent traduire en Japonois. Ils le ſignerent, & dès

(15) Page 152.
(16) Page 153.
(17) *Ibid.* & p. 154. Le Journal ne nomme que Speex dans cette épineuſe négociation.

le ſoir ils conjurerent Adamſz de le porter au Coſequidonne. Ce Seigneur ne refuſa pas de le lire ; mais s'excuſant ſur les affaires qui occupoient la Cour & ſur la crainte que ce Mémoire ne fût préſenté à contre-tems, il le remit entre les mains d'Adamſz. Cependant l'excellence de ſon caractere prévalut. Après quelqu'incertitude, il dit à Adamſz de ſe rendre le lendemain au Palais & d'obſerver lui-même quelqu'occaſion favorable. » Je me trouve-» rai, ajouta-t-il, fort près de Sa Majeſté, & j'engagerai le Sionſabrondonne » à s'y trouver auſſi. Si vous prenez ce moment pour préſenter la requête, » nous vous ſeconderons de tout notre crédit, & je ne déſeſpere pas d'une » réponſe favorable «. Adamſz ne manqua point de ſuivre ce conſeil. L'Empereur ſe trouva ſi bien diſpoſé, qu'après s'être fait lire le Mémoire, non-ſeulement il accorda tout ce qui lui étoit démandé, mais il ordonna qu'à l'heure même on en dreſſât l'acte, qu'il ſigna, & qu'il fit ſceller ſur le champ avec toutes les formalités établies. Il fut remis aux Hollandois par Adamſz, à qui l'Empereur avoit donné ordre de leur dire, qu'ils ne trouveroient de difficulté pour leurs affaires en aucun lieu ; qu'ils étoient libres de partir ; que leurs Vaiſſeaux ſeroient vûs avec beaucoup de ſatisfaction, & qu'Adamſz pouvoit les accompagner juſqu'à Firando. Les Japonois furent ſurpris eux-mêmes de leur voir obtenir ce qui venoit d'être refuſé aux Eſpagnols & aux Portugais (18). L'Auteur du Journal reconnoît que le Coſequidonne & le Sionſabrondonne les avoient ardemment ſervis (19).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Il cede à leur ardeur.

L'Empereur leur accorde tout ce qu'ils demandent.

Ils partirent de Soringau le 3 de Septembre, avec la joie de remporter tous les avantages qu'ils avoient pû déſirer pour leurs Maîtres. Adamſz leur fit prendre leur route par Urſimado, qui eſt à ſept lieues de Soringau. Le lendemain ils dinerent à *Haquinguawa*, d'où ils allerent coucher à *Arrai* par la riviere de *Senegouwo*, ſur laquelle ils firent quatorze lieues. Le 5, étant partis à minuit, ils allerent diner à *Futſiwa*, grande Ville, au milieu de laquelle ſe préſente un gros Château, & paſſer la nuit à *Naoting*. Cette journée fut de dix-huit lieues & demie, dans un pays bien cultivé & couvert de beaux arbres. Le 6, ils déjeûnerent à deux lieues de Nating, dans une Ville nommée *Aſtanamin*, de grandeur médiocre, mais célébre par un grand Commerce de bois. Les Marchands y ont, près de leurs maiſons, des cours, des magaſins & des appentis comme en Hollande. Enſuite Adamſz leur fit traverſer de-là un petit golfe d'environ ſept lieues, pour ſe rendre à *Kuwano*, qui eſt une grande Ville défendue par un beau Château, d'où paſſant par Domuda ils allerent coucher à *Camitamme*, après une journée de dix-ſept lieues. Le 7 ils dinerent à Stutſiſamme & coucherent à Thibes, qui eſt à douze lieues de Camitamme. Le jour ſuivant, ils reglerent entr'eux que Specx, Adamſz & le Gentilhomme que le Gouverneur de Firando leur avoit donné pour guides paſſeroient à Meaco, pour rendre les lettres du Coſequidonne à Itakura Froimendonne, & remercier ce Gouverneur des recommandations qu'il leur avoit données pour la Cour. D'ailleurs ils vouloient lui offrir encore une fois le préſent qu'il avoit refuſé. Ainſi s'étant ſéparé à *Woots*, où ils avoient diné, *Segerſtz* & Jean *Couſins* prirent la route de *Futſuni* avec le bagage, tandis que les autres ſe rendirent le ſoir à Meaco (20). Specx & Adamſz firent

Leur retour à Firando, & détail de leur route.

Une partie d'entr'eux paſſe par Meaco.

(18) Page 155. (19) *Ibidem* (20) Il paroît ici que l'Auteur du Journal eſt Jâques Specx ; car après cette ſéparation il continue de parler en ſon nom.

VOYAGE AU JAPON. 1611.

auſſi-tôt donner avis de leur arrivée aux gens de Froimendonne ; mais ce Seigneur étant occupé ce jour-là d'un feſtin, ils ne ſe rendirent au Château que le lendemain. Leurs préſens furent acceptés, à la preſſante ſollicitation d'Adamſz. Froimendonne apprit avec étonnement les faveurs extraordinaires qu'ils avoient obtenus à la Cour, & leur offrit toutes ſortes de commodités pour achever leur voyage. Ils prirent à Meaco quelques ouvrages de vernis, qu'ils avoient commandés en paſſant par cette Ville (21).

Ils y prennent des ouvrages de vernis.

Le 10, ils ſe remirent en chemin pour aller diner à *Tuſſoni*, où s'étant embarqués ſur la riviere, ils deſcendirent le reſte du jour & toute la nuit vers *Oſaka*. Ils arriverent le matin au Fauxbourg de Kuſſima. Delà leur curioſité les conduiſit à *Sackar*, Ville fort marchande à trois lieues d'Oſaka, pour y apprendre le cours & le prix des marchandiſes. Ils y trouverent un Hollandois, nommé *Melchior Van Santwart*, qui étoit arrivé au Japon avec Adamſz. Enſuite, étant retournés au Fauxbourg de Kuſſima, ils deſcendirent à *Dembe* ſur la riviere. Le ſoir du 14, ils arriverent à *Simmoieſecki*. Le 17, ils paſſerent devant la Ville de Frougi, d'où ils allerent mouiller au Port de *Feſſima*. Le 18, ils ſe rendirent à Nangoia, & le 19 à Firando (22).

Leur arrivée à Firando.

L'unique ſoin qui pût les faire différer quelques jours à lever l'ancre, regardoit le choix des Facteurs qu'ils vouloient laiſſer dans ce Port, & quelques ordres qu'il falloit donner pour y faire bâtir des magaſins. Mais, au milieu de leur ſatisfaction, ils regretoient de ne pouvoir témoigner au vieux Gouverneur de Firando une reconnoiſſance proportionnée à ſes bienfaits. Ce Seigneur avoit fait des dépenſes conſidérables en faveur de leur Nation. Il y avoit plus de huit ans qu'il avoit fait équiper une jonque à ſes frais, pour tranſporter à Patane *Quaeckernaeck* (23) & Van *Santuoort*, deux des Compagnons d'Adamſz, qui avoient obtenu de l'Empereur la permiſſion d'aller chercher les Hollandois dans cette contrée, pour les informer du Commerce qu'ils pouvoient faire au Japon. Cet équipement lui avoit couté 1500 catis d'argent, c'eſt-à-dire, 1875 réales de huit, dont il n'avoit pas tiré le moindre profit. En 1609, lorſque les deux Vaiſſeaux Hollandois, le *Lion* & le *Faiſceau de Fleches*, étoient venus à Firando, & qu'ils avoient envoyé des Députés à la Cour pour demander la liberté du Commerce, il leur avoit fourni à ſes propres frais une galere, avec cinquante-ſix Rameurs, dont ils s'étoient ſervis pendant deux mois ; & ce Bâtiment s'étoit trouvé en ſi mauvais état après leur départ, qu'il avoit fallu le mettre en pieces. Il avoit fait aux Hollandois des deux Vaiſſeaux la faveur de leur acheter leurs ſoies & leur poivre, dans la ſeule vûe d'empêcher que d'autres Officiers ne s'en ſaiſiſſent, & l'on ſçavoit qu'il avoit perdu conſidérablement ſur les ſoies. Il venoit de faire encore la dépenſe des barques qui avoient conduit les Commis à Soringau. Enfin n'ayant reçu des Hollandois aucune récompenſe pour tant de ſervices, le ſentiment qui les lui faiſoit continuer ne pouvoit être qu'une affection ſinguliere pour leur Nation ; d'autant plus que s'il eût marqué au Conſeil de l'Empereur le moindre mécontement de leur conduite, il étoit certain qu'ils n'y euſſent trouvé ni accès ni faveur (24). Cependant la peti-

Ils y établiſſent un Comptoir.

Embarras où les jette la reconnoiſſance.

Grands frais que le Gouverneur avoit faits pour les Hollandois.

(21) Page 158.
(22) *Ibid.* & pages ſuivantes.
(23) C'étoit le Capitaine du Vaiſſeau dans lequel Adamſz avoit abordé au Japon.
(24) Page 160.

teſſe

teſſe de leur cargaiſon, & la multitude des préſens qu'ils avoient répandus dans leur voyage à la Cour, ne leur permettoit pas d'écouter la reconnoiſſance & la générosité. Ils furent obligés d'employer ces deux excuſes, en promettant au Gouverneur que leurs premiers Vaiſſeaux les acquitteroient avantageuſement de toutes leurs obligations. Il ſe nommoit *Foie Samma*. On le pria néanmoins de recevoir tout ce qui reſtoit à lui offrir. C'étoit une demie piece de drap rouge cramoiſi, une piece de karſaie rouge, deux pieces de ſatin ſemé de petites roſes, une piece de damas, cinq pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, cinq cens catis de plomb, cinquante billes d'acier, une dent d'élephant, trois bouteilles de verre & un mouſquet. Il avoit fallu ménager, ſur le reſte de la cargaiſon, d'autres préſens pour le jeune Gouverneur, qui conſiſtoient en quatorze aunes de drap cramoiſi, une piece de karſaie rouge, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, trois pieces de damas blanc, trois pieces d'armoiſin blanc de ſoie crue, deux cens catis de plomb, une dent d'élephant, cinquante billes d'acier, & trois bouteilles de verre. Il en avoit fallu ménager pour *Novo Sauſamma*, frere du vieux Gouverneur, à qui l'on donna une piece de karſaie rouge, deux pieces d'armoiſin noir, une piece de ſatin ſemé de petites roſes, une piece de damas, un morceau de drap d'or & cent catis de plomb. Enfin, il avoit fallu penſer aux Agens & aux Gardes, qui ne purent être recompenſés fort liberalement, parce qu'ils étoient en trop grand nombre (25).

VOYAGE AU JAPON. 1611.

Ils ſont réduits à le payer d'excuſes.

Leurs derniers préſens.

Les Hollandois mirent à la voile le 28 de Septembre; & la célerité de leur navigation répondant à l'ardeur de leurs déſirs, ils porterent à leurs Maîtres l'heureuſe nouvelle d'un traité, qui devoit faire paſſer entre leurs mains toutes les richeſſes du Japon.

Leur départ du Japon.

VOYAGE

DE GUILLAUME ISBRANTSZ BONTEKOE aux Indes Orientales.

BONTEKOE. 1618.

Introduction.

DANS la varieté des Relations qui forment ce recueil, il y a peu de Lecteurs dont l'attention ne ſe reveille avec un nouveau goût, lorſqu'elle tombe ſur quelque recit qui ne l'intéreſſe pas moins par le ſentiment que par la curioſité. Le voyage de Bontekoe doit plaire à ces deux titres, ſur-tout avec le caractere de verité qui en releve le prix, & qui ne peut être ſuſpect dans un Ouvrage dont Thevenot a cru devoir enrichir ſa Collection. Guillaume Iſbrantſz *Bontekoe* commandoit le Vaiſſeau la *Nouvelle Hoorn*, envoyé aux Indes Orientales en 1618 pour de ſimples intérêts de Commerce (26).

Il partit du Texel le 28 de Décembre; & dès le 5 de Janvier, après

Départ & premiere diſgrace de l'Auteur.

(25) Page 161. On n'a pas dû trouver ce détail ſuperflu, ſi l'on conſidere que c'eſt comme le prix de ce que les Hollandois avoient obtenu.

(26) Relation du voyage de Bontekoe, page premiere. L'Ouvrage eſt en Hollandois. Il a été publié en François par Thevenot, & dans le Recueil de la Compagnie Hollandoiſe.

BONTEKOE. 1618.

avoir doublé la pointe d'Angleterre, ſon Vaiſſeau eſſuya trois furieux coups de vent, qui couvrirent d'eau la moitié du haut-pont. L'équipage en eut tant d'effroi, qu'on entendit crier de toutes parts : Nous coulons bas. La tempête fut ſi violente, les éclairs ſi fréquens, & la pluie ſi prodigieuſe, qu'il ſembloit que la mer s'étoit élevée au-deſſus de l'air, & que les élemens de l'air, de l'eau & du feu ſe fuſſent confondus. Le Maître donna ordre que l'eau fût puiſée avec des ſeaux de cuir; mais les paſſages ſe trouvoient ſi embarraſſés par les coffres, que dans le roulis continuel du Vaiſſeau, qui les faiſoit heurter l'un contre l'autre, on ne trouvoit pas de place pour le travail. Il fallut mettre en pieces ceux qui apportoient le plus d'obſtacle aux Ouvriers. On ſe vit enfin délivrés du danger, mais le gros tems dura juſqu'au dix-neuf, & ce ne fût que le vingt qu'on profita du calme pour ſe remettre en état de continuer le voyage. Deux Vaiſſeaux Hollandois qu'on rencontra ſucceſſivement, l'un nommé la *Nouvelle Zélande*, qui avoit pour Maître *Pierre Thyſz* d'Amſterdam, l'autre qui ſe nommoit l'*Enchuiſen*, ſous le commandement de *Jean Janſz*, apporterent de la conſolation & du ſecours à la *Nouvelle Hoorn*. Cependant elle en fut bientôt ſéparée, & les ayant rejoint aux Iſles du Cap Verd, Bontekoe apprit d'eux qu'au lieu d'obtenir des rafraîchiſſemens dans l'Iſle de Mai, comme ils s'en étoient flattés en y abordant, les Eſpagnols leur avoient tué trois hommes. Ils firent voile de conſerve pour paſſer la Ligne. Mais ils tomberent dans des calmes qui les retinrent trois ſemaines entieres, & qui les forcerent de preſſer leur route pour aller paſſer les Abrolhos avec un vent Sud-Eſt. Le calme les prit encore près de ces rochers, & leur fit craindre de ſe voir obligés de retourner ſur leur route, avec le danger d'avoir beaucoup de malades dans l'équipage. Ils les paſſerent néanmoins, & chercherent les Iſles de Fiſtan & de Condé, à la hauteur deſquelles ils ſe trouverent ſans les appercevoir. Enſuite le vent ayant paſſé au Nord, ils gouvernerent à l'Eſt pour relâcher au Cap de Bonne-Eſpérance; mais le vent étoit ſi fort de l'Oueſt, qu'ils prirent le parti de faire petites voiles, ſans oſer s'approcher de la côte. Le Conſeil s'étant aſſemblé, on réſolut de doubler le Cap, parce que les trois équipages étoient en bonne ſanté & qu'on ne manquoit pas d'eau. Cette réſolution fut exécutée heureuſement, & l'on rangea la terre de Natal, avec un fort beau tems. On étoit à la fin du mois de Mai, & cinq mois s'étoient déja paſſés depuis le départ de la *Nouvelle Hoorn* (27).

Rencontre de deux autres Vaiſſeaux Hollandois.

Premieres difficultés du voyage.

Maladies de l'équipage.

L'*Enchuiſen*, qui étoit deſtiné pour la côte de Coromandel, ſe ſépara ici des deux autres, pour prendre ſa route entre la côte d'Afrique & l'Iſle de Madagaſcar. Bientôt, à l'occaſion de quelque différend, Bontekoe quitta auſſi la *Nouvelle Zélande*. On ſe perdit de vûe à vingt-trois degrés de latitude du Sud, & depuis ce fatal moment, la *Nouvelle Hoorn* ne fit plus que s'avancer vers ſa perte.

Les maladies avoient commencé à ſe répandre à bord. Elles augmenterent ſi rapidement qu'il y avoit quarante hommes hors de ſervice. La plupart des autres étant auſſi fort mal, on tourna vers Madagaſcar, pour ſe rendre à la baie de Saint Louis. Mais on ne put trouver de mouillage où le Vaiſſeau fût en ſureté. La chaloupe fut miſe en mer, & Bontekoe y entra lui-même, pen-

(27) *Ibid.* p. 3.

dant que le Vaiſſeau faiſoit de petites bordées pour ſe maintenir. La mer briſoit ſi fort contre le rivage, qu'il étoit impoſſible d'en approcher. Cependant on vit paroître des hommes, & un Matelot de la chaloupe ſe mit à la nage pour leur parler. Ils faiſoient des ſignes de la main & ſembloient marquer un lieu propre au débarquement. Mais comme on n'étoit pas ſûr de les entendre, & qu'ils n'offroient aucun rafraîchiſſement, il fallut retourner à bord après une fatigue inutile. Les malades, qui virent revenir Bontekoe les mains vuides, en furent conſternés. On remit à la voile vers le Sud, juſqu'à la hauteur de 29 degrés, où changeant de bord on réſolut d'aller relâcher à l'Iſle Maurice ou à l'Iſle *Maſcarenhas*. En effet ayant gouverné pour paſſer entre ces deux Iſles, qui ne ſont pas éloignées l'une de l'autre, on aborda au Cap de Maſcarenhas, où l'on trouva quarante braſſes de profondeur proche de la terre (28). Quoique ce lieu ne fût pas bien ſûr, parce qu'on étoit trop près du rivage, on ne laiſſa pas d'y mouiller. Tous les malades brûloient d'aller à terre; mais les briſans ne leur permettoient pas d'en courir le danger. La chaloupe y fut envoyée, pour viſiter l'Iſle. On y trouva une multitude de tortues. Cette vûe augmenta l'ardeur des malades, qui ſe promettoient d'être à demi gueris auſſi-tôt qu'ils ſeroient deſcendus.

Bontekoe 1618.

On relâche à l'Iſle de Maſcarenhas, qui étoit encore déſerte.

Le Marchand du Vaiſſeau (29), qui ſe nommoit *Hein Rol*, s'oppoſoit à leur deſcente, ſous prétexte que le Vaiſſeau pouvoit dériver, & qu'on couroit riſque de perdre tous les gens qui ſeroient à terre. Ils inſiſtoient néanmoins avec les plus vives inſtances & les mains jointes. Bontekoe en fut touché. Après avoir prié vainement Rol d'y conſentir, il ſe chargea de l'évenement, & paſſant ſur le pont il cria joieuſement qu'il alloit mettre tout le monde à terre. Cette promeſſe fut reçûe avec de tranſports de joie. Les matelots qui étoient en ſanté aiderent aux Malades à deſcendre dans la chaloupe. Bontekoe leur donna une voile pour ſe dreſſer une tente, avec des proviſions, des uſtenciles & un cuiſinier. Il deſcendit lui-même pour leur ſervir de guide. Ce fut un ſpectacle fort touchant de les voir arriver ſur l'herbe, & s'y rouler comme dans un lieu de délices. Ils aſſuroient que cette ſeule ſituation leur donnoit déja du ſoulagement.

Ils trouverent quantité de ramiers, qui ſe laiſſoient prendre avec la main, ou tuer à coup de bâton, ſans faire aucun mouvement pour s'envoler (30). On en prit, dès le premier jour, plus de deux cens. Les tortues n'étoient pas moins faciles à prendre. Bontekoe, fort ſatisfait de voir ſes malades dans cette abondance, les laiſſa au nombre de quarante, pour retourner à bord.

Etat de cette Iſle.

Le mouillage lui parut ſi mauvais, que la nuit ſuivante il prit ſa chaloupe, dans le deſſein de chercher une meilleure rade. Le matin, à cinq milles de l'endroit où le Vaiſſeau étoit à l'ancre, il trouva une bonne baie, dont le fond eſt de ſable. A peu de diſtance dans les terres, on rencontre un lac dont l'eau n'eſt pas tout-à-fait douce. Bontekoe vit beaucoup d'oies, de pigeons, de perroquets gris & d'autres oiſeaux. Il trouva juſqu'à vingt-cinq tortues, à l'ombre, ſous un ſeul arbre. Les oies ne s'envoloient point & ſe laiſſoient tuer ſans quitter leur place. Elles étoient ſi graſſes qu'à peine pou-

Abondance des rafraîchiſſemens.

(28) Page 4.

(29) C'eſt ce que les Eſpagnols & les Anglois nomment le *Supercargo*, celui qui eſt chargé des marchandiſes.

(30) *Ibid.* p. 4.

BONTEKOE. 1618.

voient-elles marcher. Si l'on prenoit un perroquet ou quelqu'autre oiſeau, & qu'on le tourmentât juſqu'à le faire crier, ceux de ſon eſpece venoient voler autour de lui comme pour le défendre, & ſe laiſſoient prendre aiſément. Après avoir viſité toute la baye, Bontekoe fit porter la nouvelle de ſa découverte aux malades, qui ſe rembarquerent volontiers, dans l'eſperance de trouver une retraite encore plus commode. On y alla jetter l'ancre ſur trente-cinq braſſes d'eau. Il fut permis aux gens de l'équipage de débarquer tour à tour, & de chercher du rafraîchiſſement dans les bois. On commanda huit hommes avec une ſeine, pour pêcher dans le lac, où ils prirent de fort beaux poiſſons, tels que des carpes, des meuniers, & une ſorte de ſaumons gras & de très-bon goût. On trouvoit auſſi des *Drontes*, que les Hollandois nomment *Dod-aers*, eſpece d'oiſeaux qui ont les aîles petites & que la graiſſe rend fort peſans. Enfin l'on découvrit de l'eau douce, dans une petite riviere bordée d'arbres, qui deſcendoit des montagnes. En ſe promenant ſur le rivage on apperçut une planche, ſur laquelle on lut, en caracteres gravés, qu'Adrien *Martenſz Blok*, Commandant d'une Flotte de treize Vaiſſeaux, avoit perdu dans ce lieu quelques matelots, & des chaloupes qui s'étoient briſées en approchant de la terre. Cependant Bontekoe ne remarqua point que les briſans y fuſſent dangereux. L'Iſle n'étant pas peuplée, les matelots eurent le tems d'en parcourir toutes les parties, & d'y prendre librement le plaiſir de la pêche & de la chaſſe. Ils faiſoient des broches de bois, qui ſervoient fort bien à faire rôtir les oiſeaux; & les arroſant d'huile de tortue, ils les rendoient auſſi délicats que s'ils euſſent été bien lardés. Ils découvrirent une autre riviere de fort belle eau, qui étoit remplie de groſſes anguilles. En quittant leurs chemiſes & les étendant par les deux bouts, ils en prirent un grand nombre, qu'ils trouverent de fort bon goût. Ils virent des boucs, mais ſi ſauvages & ſi prompts à la courſe qu'on n'en put prendre qu'un vieux, dont les cornes étoient à demi rongées par les vers & dont perſonne ne voulut manger (31).

Autres avantages de cette Iſle.

Cette abondance de rafraîchiſſemens fut ſi ſalutaire aux malades, qu'étant parfaitement rétablis, on les fit retourner au Vaiſſeau, à l'exception de ſept, que leur foibleſſe obligea de demeurer dans l'Iſle juſqu'à ce qu'on remît à la voile. On n'avoit pas manqué de faire une groſſe proviſion d'oiſeaux & de poiſſon, qu'on avoit fait ſécher. L'Auteur obſerve que dans l'eſpace d'environ vingt jours tous les oiſeaux, effarouchés d'une chaſſe continuelle, s'envoloient lorſqu'on s'approchoit d'eux (32). Le premier Pilote ayant pris un fuſil pour tuer quelques oies, eut le malheur de le voir crever en tirant & de perdre un œil.

On leva l'ancre, dans le deſſein de relâcher à l'Iſle Maurice; mais le Vaiſſeau étant deſcendu trop bas, on ne la vit que de loin, au-deſſus du vent. Il ſe trouvoit dans l'équipage quelques perſonnes qui n'avoient pû ſe rétablir, ou qui s'étoient trompées en ſe croyant guéries. On regrettoit d'avoir quitté trop-tôt l'Iſle de Maſcarenhas. D'ailleurs on prévoyoit qu'il faudroit parcourir longtems les latitudes du Sud avant que de trouver les vents aliſés pour ſe rendre à Bantam ou à Batavia, & qu'on pouvoit être emporté par la force des courans, ce qui n'auroit pas manqué de faire renaître les maladies. Cette crainte

(31) Page 5. (32) Pages 6 & ſuivantes.

fit prendre la réſolution de porter droit ſur l'Iſle de Sainte-Marie, qui eſt voiſine de Madagaſcar, vis-à-vis de la Baye d'*Antongil*. On arriva au côté oriental de l'Iſle, ſur huit braſſes d'eau où l'on voit clairement le fond, & l'on mouilla dans l'enfoncement de la côte, ſur un fond de treize braſſes. Les Inſulaires, quoique moins accoutumés à la vûe des Européens que ceux de Madagaſcar, apporterent à bord des poules, des limons, avec un peu de riz, & firent comprendre, par leurs ſignes, qu'ils avoient des vaches, des brebis & d'autres proviſions. On leur préſenta du vin dans une grande taſſe d'argent. Ils le burent avec une extrême avidité, en mettant le viſage entier dans la taſſe, comme les bêtes boivent dans un ſeau; & lorſqu'ils eurent avallé ce qu'on leur avoit offert, ils ſe mirent à crier comme des furieux. Ils étoient nuds, à l'exception du milieu du corps, autour duquel ils portoient un petit pagne d'étoffe. Leur couleur étoit d'un jaune noirâtre (33).

BONTEKOE, 1618.

On mouille à l'Iſle de Sainte Marie.

Barbarie des habitans.

On deſcendoit chaque jour à terre, pour faire des échanges avec eux. Des ſonnettes, des cuillieres, des couteaux à manches jaunes, & des grains de verre ou de corail, leur paroiſſoient un riche équivalent pour des veaux, des brebis, des porcs, du riz, du lait & des melons-d'eau. Ils portoient le lait dans de grandes feuilles entrelaſſées les unes dans les autres. Mais comme ils avoient peu de limons & d'oranges, Bontekoe réſolut d'aller à Madagaſcar avec la chaloupe armée, & d'y porter des marchandiſes qu'il eſperoit troquer pour cette eſpece de fruits. Il entra dans une riviere, qu'il remonta l'eſpace d'une lieue ſans pouvoir pénétrer plus loin. Les arbres des deux rives ſe joignoient par leurs branches, qui pendoient juſques dans l'eau. D'ailleurs n'ayant découvert aucune apparence de fruits ni d'habitations, il fut obligé de retourner à bord. Un autre jour, il réuſſit plus heureuſement dans l'Iſle même où ſon Vaiſſeau étoit à l'ancre. Il trouva plus loin, ſur la même côte, des oranges, des limons, du lait, du riz & des bananes. Pendant neuf jours que ſes gens paſſerent dans cette rade, ils reprirent toute la vigueur qu'ils avoient en quittant la Hollande. Souvent, lorſqu'ils alloient à terre, ils ſe faiſoient accompagner d'un Muſicien qui jouoit de la viole, ce qui paroiſſoit jetter les Inſulaires dans une eſpece de tranſport. Les uns s'aſſeyoient autour du Muſicien & faiſoient claquer leurs doigts. D'autres danſoient & ſautoient, comme dans un tranſport de joie. Bontekoe ne remarqua point qu'ils euſſent d'autre religion qu'une groſſiere idolatrie. On voyoit en quelques endroits, au-dehors de leurs maiſons, des têtes de bœuf élevées ſur des pieux, devant leſquelles ils ſe mettoient à genoux, & qu'ils paroiſſoient adorer (34).

La *Nouvelle Hoorn* avoit été nétoyée juſqu'à la quille, & réparée ſi ſoigneuſement, que s'il reſtoit quelque défiance aux Hollandois, ce ne pouvoit être du côté de leur Vaiſſeau. Ils remirent à la voile vers le Sud, juſqu'à la hauteur de trente-trois degrés, qu'ils changerent de bord pour porter à l'Eſt, vers le Détroit de la Sonde. Le 19 de Novembre 1619, ils ſe voyoient à la hauteur de cinq degrés & demi, qui eſt celle de ce Détroit, lorſque Bontekoe, qui étoit ſur le haut-pont, entendit crier *au feu, au feu*. Il ſe hâta de deſcendre au fond de calle, où il ne vit aucune apparence de feu. Il demanda où l'on croyoit qu'il eût pris. Capitaine, lui dit-on, c'eſt dans ce tonneau. Il y porta la main, ſans y rien ſentir de brûlant (35).

1619.

(33) *Ibid.* p. 7. (34) Page 8. (35) Page 9.

BONTEKOE. 1619.

Etranges avantures des Hollandois.

Sa terreur ne l'empêcha pas de ſe faire expliquer la cauſe d'une ſi vive allarme. On lui raconta que le *Maître valet d'eau* (36) étant deſcendu l'après-midi, ſuivant l'uſage, pour tirer l'eau-de-vie qui devoit être diſtribuée le lendemain à l'équipage, avoit attaché ſon chandelier de fer à la futaille d'un baril qui étoit d'un rang plus haut que celui qu'il devoit percer. Une étincelle, ou plutôt une petite partie de la méche ardente étoit tombée juſtement dans le bondon. Le feu avoit pris à l'eau-de-vie du tonneau, & les deux fonds ayant auſſi-tôt ſauté, l'eau-de-vie enflammée avoit coulé juſqu'au charbon de forge. Cependant on avoit jetté quelques cruches d'eau ſur le feu, ce qui le faiſoit paroître éteint. Bontekoe, un peu raſſuré par ce récit, fit verſer de l'eau à pleins ſeaux ſur le charbon; & n'appercevant aucune trace de feu, il remonta tranquillement ſur les ponts. Mais les ſuites de cet évenement devinrent bien-tôt ſi terribles, que pour ſatisfaire pleinement la curioſité du Lecteur, par une deſcription intéreſſante, dont les moindres circonſtances méritent d'être conſervées, il faut que cette peinture paroiſſe ſous les couleurs ſimples de la nature, c'eſt à-dire, dans les propres termes de l'Auteur.

Le feu prend au Vaiſſeau.

Premiers effets de cet accident.

Une demie-heure après, quelques-uns de nos gens recommencerent à crier au feu. J'en fus fort épouvanté, & deſcendant auſſi-tôt, je vis la flamme qui montoit de l'endroit le plus creux du fond de calle. L'embraſement étoit dans le charbon, où l'eau-de-vie avoit pénétré; & le danger paroiſſoit d'autant plus preſſant, qu'il y avoit trois ou quatre rangs de tonneaux les uns ſur les autres. Nous recommençâmes à jetter de l'eau à pleins ſeaux, & nous en jettâmes une prodigieuſe quantité. Mais il ſurvint un nouvel incident qui augmenta le trouble. L'eau tombée ſur le charbon cauſa une fumée ſi épaiſſe, ſi ſulphureuſe & ſi puante, qu'on étouffoit dans le fond de calle & qu'il étoit preſque impoſſible d'y demeurer. J'y étois néanmoins pour y donner les ordres, & je faiſois ſortir les gens tour à tour pour leur laiſſer le tems de ſe rafraîchir. Je ſoupçonnois déja que pluſieurs avoient été étouffés, ſans avoir pû arriver juſqu'aux écoutilles. Moi-même j'étois ſi étourdi & ſi ſuffoqué, que ne ſçachant plus ce que je faiſois, j'allois par intervalles repoſer ma tête ſur un tonneau, tournant le viſage vers l'écoutille pour reſpirer un moment.

Enfin me trouvant forcé de ſortir, je dis à *Rol* qu'il me paroiſſoit néceſſaire de jetter la poudre à la mer. Il ne put s'y réſoudre: » Si nous jettons » la poudre, me dit-il, il y a de l'apparence que nous ne devons plus crain» dre de périr par le feu; mais que deviendrons-nous lors, nous trouverons » des ennemis à combattre, & quel moyen de nous diſculper (37)?

Une partie de l'équipage abandonne le Vaiſſeau dans les chaloupes.

Cependant le feu ne diminuoit pas; & la puanteur de la fumée, autant que ſon épaiſſeur, ne permettoit plus à perſonne de demeurer au fond de calle. On prit la hache, & dans le bas pont, vers l'arriere, on fit de grands trous par leſquels on jetta une grand quantité d'eau, ſans ceſſer d'en jetter en même-tems par les écoutilles. Il y avoit trois ſemaines qu'on avoit mis la grande chaloupe à la mer. On y mit auſſi le canot, qui étoit ſur le haut pont, parce qu'il cauſoit de l'embarras à ceux qui puiſoient l'eau. La frayeur étoit telle qu'on peut ſe la repréſenter. On ne voyoit que le feu & l'eau, dont on étoit également menacé, & de l'un deſquels il falloit être dévoré ſans au-

(36) Il ſe nommoit *Keellemin* ou *Guillemin*, natif de *Hoorn*.

(37) *Ibid.* p. 10 & ſuiv. On ne change dans ce récit que les expreſſions les plus groſſieres.

cune eſpérance de ſecours; car on n'avoit la vûe d'aucune terre, ni la compagnie d'aucun autre Vaiſſeau. Les gens de l'équipage commençoient à s'écouler; & ſe gliſſant de tous côtés hors du bord, ils deſcendoient ſous les porte-haubans. De-là ils ſe laiſſoient tomber dans l'eau, & nageant vers la chaloupe ou vers le canot, ils y montoient, & ſe cachoient ſous les bancs ou ſous les couvertes, en attendant qu'ils ſe trouvaſſent aſſez grand nombre pour s'éloigner enſemble. BONTEKOE. 1619.

Rol étant allé par hazard dans la galere fut étonné de voir tant de gens dans le canot & dans la chaloupe : ils lui crierent qu'ils alloient prendre le large, & l'exhorterent à deſcendre avec eux. Leurs inſtances & la vûe du péril lui firent prendre ce parti. En arrivant à la chaloupe, il leur dit; mes amis, il faut attendre le Capitaine. Mais ſes ordres & ſes repréſentations n'étoient plus écoutées. Auſſi-tôt qu'il fut embarqué, ils couperent le cordage & s'éloignerent du Vaiſſeau. Comme j'étois toujours occupé à donner mes ordres & à preſſer le travail, quelques-uns de ceux qui reſtoient vinrent me dire avec beaucoup d'épouvante, hà! Capitaine, qu'allons-nous devenir; la chaloupe & le canot ſont à la mer. Si l'on nous quitte, leur dis-je, c'eſt avec le deſſein de ne plus revenir; & courant auſſi-tôt ſur le haut pont, je vis effectivement la manœuvre des fugitifs. Les voiles du Vaiſſeau étoient ſur le mât, & la grande voile étoit ſur les cargues. Je criai aux gens, » *hiſſe vite* » *& deſerle*. Efforçons-nous de les joindre; & s'ils refuſent de nous recevoir » dans leurs chaloupes, nous ferons paſſer le Navire par deſſus eux, pour leur apprendre leur devoir. Reſſentiment de Bontekoe.

En effet nous approchâmes d'eux juſqu'à la diſtance de trois longueurs du Vaiſſeau. Mais ils gagnerent au vent & s'éloignerent. Je dis alors à ceux qui étoient avec moi; » amis, vous voyez qu'il ne nous reſte plus d'eſpérance que » dans la miſéricorde de Dieu, & dans nos propres efforts. « Il faut les redoubler, & tâcher d'éteindre le feu. Courez à la ſoute aux poudres, & jettez-les à la mer avant que le feu puiſſe y gagner. De mon côté je pris les Charpentiers, & je leur ordonnai de faire promptement des trous avec les grandes gouges & les tarrieres, pour faire entrer l'eau dans le Navire juſqu'à la hauteur d'une braſſe & demie. Mais ces outils ne purent pénétrer les bordages, parce qu'ils étoient garnis de fer. Efforts inutiles pour éteindre le feu.

Cet obſtacle répandit une conſternation qui ne peut jamais être exprimée. L'air retentiſſoit de gemiſſemens & de cris. On ſe remit à jetter de l'eau, & l'embraſement parut diminuer. Mais, peu de tems après, le feu prit aux huiles. Ce fut alors que nous crûmes notre perte inévitable. Plus on jettoit d'eau, plus l'incendie paroiſſoit augmenter. L'huile, & la flamme qui en ſortoit, ſe répandoient de toutes parts. Dans cet affreux état, on pouſſoit des cris & des hurlemens ſi terribles, que mes cheveux ſe hériſſoient, & je me ſentois tout couvert d'une ſueur froide. Accidens terribles.

Cependant le travail continuoit avec la même ardeur. On jettoit de l'eau dans le Navire & les poudres à la mer. On avoit déja jetté ſoixante demi barrils de poudre. Mais il en reſtoit encore trois cens. Le feu y prit, & fit ſauter le Vaiſſeau, qui dans un inſtant fut briſé en mille & mille pieces. Nous y étions encore au nombre de cent dix-neuf. Je me trouvois alors ſur le pont, près de l'armure de la grande voile, & j'avois devant les yeux ſoixante-trois Le feu prend aux poudres & le Vaiſſeau ſaute en l'air.

BONTEKOE. 1619.

hommes qui puiſoient de l'eau. Ils furent emportés avec la viteſſe d'un éclair, & ils diſparurent tellement qu'on n'auroit pû dire ce qu'ils étoient devenus. Tous les autres eurent même ſort.

Situation de l'Auteur.

Pour moi, *Guillaume Isbrantſz Bontekoe*, qui m'attendois à perir comme tous mes compagnons, j'étendis les bras & les mains vers le ciel & je m'écriai, ô Seigneur! faites-moi miſéricorde. Quoiqu'en me ſentant ſauter je cruſſe que c'étoit fait de moi, je conſervai néanmoins toute la liberté de mon jugement, & je ſentis dans mon cœur une étincelle d'eſpérance. Du milieu des airs, je tombai dans l'eau, entre les débris du Navire, qui étoit en piéces. Dans cette ſituation, mon courage ſe ranima ſi vivement, que je crus devenir un autre homme. En regardant autour de moi, je vis le grand mât à l'un de mes côtés & le mât de miſene à l'autre. Je me mis ſur le grand mât, d'où je conſidérai tous les triſtes objets dont j'étois environné. Alors je dis, en pouſſant un profond ſoupir; ô Dieu! ce beau Navire eſt donc peri comme Sodome & Gomorrhe.

Comment il ſe ſauve avec un ſeul homme.

Je fus quelques tems ſans appercevoir aucun homme. Cependant, tandis que je m'abimois dans mes réflexions, je vis paroître, ſur l'eau, un jeune homme qui ſortoit du fond, & qui nageoit des pieds & des mains. Il ſaiſit la cagouille de l'éperon, qui flottoit ſur l'eau, & dit en s'y mettant: me voici encore au monde. J'entendis ſa voix, & je m'écriai; ô Dieu! y a-t'il ici quelque autre que moi qui ſoit en vie? Ce jeune homme ſe nommoit *Harman Van Kniphniſen*, natif de *Cyder*. Je vis flotter près de lui un petit mât. Comme le grand, ſur lequel j'étois, ne ceſſoit pas de rouler & de tourner, ce qui me cauſoit beaucoup de peine, je dis à *Harman;* pouſſe moi cette éparre; je me mettrai deſſus, & la ferai flotter vers toi pour nous y mettre enſemble. Il fit ce que je lui ordonnois; ſans quoi, briſé comme j'étois de mon ſaut & de ma chute, le dos fracaſſé, & bleſſé à deux endroits de la tête, il m'auroit été impoſſible de le joindre. Ces maux, dont je ne m'étois pas encore apperçu, commencerent à ſe faire ſentir avec tant de force, qu'il me ſembla tout d'un coup que je ceſſois de voir & d'entendre. Nous étions tous deux l'un près de l'autre, chacun tenant au bras une piece du revers de l'éperon. Nous jettions la vûe de tous côtés, dans l'eſpérance de découvrir la chaloupe ou le canot.

La chaloupe retourne à ſon ſecours.

A la fin nous les apperçumes, mais fort loin de nous. Le Soleil étoit au bas de l'horiſon. Je dis au compagnon de mon infortune; » ami, toute eſpérance eſt » perdue pour nous. Il eſt tard. Le canot & la chaloupe étant ſi loin, il n'eſt » pas poſſible que nous nous ſoutenions toute la nuit dans cette ſituation. Ele- » vons nos cœurs à Dieu, & demandons-lui notre ſalut, avec une reſignation » entiere à ſa volonté «. Nous nous mîmes en priere & nous obtinmes graces; car à peine achevions-nous de pouſſer nos vœux au Ciel, que levant les yeux, nous vîmes la chaloupe & le canot près de nous. Quelle joie pour des malheureux qui ſe croyoient prêts à perir! Je criai auſſi-tôt, ſauve, ſauve le Capitaine. Quelques matelots qui m'entendirent, ſe mirent auſſi à crier; le Capitaine vit encore. Ils s'approcherent des débris; mais ils n'oſoient avancer davantage, dans la crainte d'être heurtés par les groſſes pieces. Harman, qui avoit été peu bleſſé en ſautant, ſe ſentit aſſez de vigueur pour ſe mettre à la nage, & ſe rendit dans la chaloupe. Pour moi, je criai; ſi vous voulez me ſauver la vie, il faut que vous veniez juſqu'à moi, car j'ai été ſi maltraité

que

que je n'ai pas la force de nager. Le Trompette s'étant jetté dans la mer, avec une ligne de ſonde qui ſe trouva dans la chaloupe, en apporta un bout juſqu'entre mes mains. Je la fis tourner autour de ma ceinture, & ce ſecours me fit arriver heureuſement à bord; j'y trouvai *Rol*, Guillaume *Van Galen*, & le ſecond Pilote, nommé *Meyndert Kryns*, qui étoit de *Hoorn*. Ils me regarderent long-tems avec admiration.

BONTEKOE. 1619. Maniere dont il y entre.

J'avois fait faire, à l'arriere de la chaloupe, une eſpece de petite *Tengue*, qui pouvoit contenir deux hommes. J'y entrai, pour y prendre un peu de repos; car je me ſentois ſi mal que je ne croyois pas avoir beaucoup de tems à vivre. J'avois le dos briſé, & je ſouffrois mortellement des deux trous que j'avois à la tête. Cependant je dis à Rol; » je crois que nous ferions bien de » demeurer cette nuit proche du débris. Demain, lorſqu'il ſera jour, nous » pourrons ſauver quelques vivres, & peut-être trouverons-nous une bouſ» ſole pour nous aider à découvrir les terres. On s'étoit ſauvé avec tant de précipitation qu'on étoit preſque ſans vivres. A l'égard des bouſſoles, le premier Pilote, qui ſoupçonnoit la plupart des gens de l'équipage de vouloir abandonner le Navire, les avoit ôté de l'habitacle; ce qui n'avoit pû arrêter l'exécution de leur projet, ni l'empêcher lui-même de périr.

Embarras de ceux qui avoient évité de périr.

Rol, négligeant mon conſeil, fit prendre les rames comme s'il eut été jour. Mais après avoir vogué toute la nuit dans l'eſpérance de découvrir les terres au lever du Soleil, il ſe vit bien loin de ſon attente en reconnoiſſant qu'il étoit également éloigné des terres & du débris. On vint me demander, dans ma retraite, ſi j'étois mort ou vivant. Capitaine, me dit-on, qu'allons-nous devenir? Il ne ſe préſente point de terre, & nous ſommes ſans vivres, ſans carte & ſans bouſſole. Amis, leur répondis-je, il falloit m'en croire hier au ſoir, lorſque je vous conſeillai fortement de ne pas vous éloigner du débris. Je me ſouviens que pendant que je flottois ſur le mât, j'étois environné de lard, de fromage, & d'autres proviſions. Cher Capitaine, me dirent-ils affectueuſement, ſortez de là & venez nous conduire. Je ne puis, leur repliquai-je, & je ſuis ſi perclus qu'il m'eſt impoſſible de me remuer. Cependant, avec leur ſecours, j'allai m'aſſeoir ſur le pont, où je vis l'équipage qui continuoit de ramer. Je demandai quels étoient les vivres: on me montra ſept ou huit livres de biſcuit. Je dis; ceſſez de ramer. Vous vous fatiguerez vainement, & vous n'aurez point à manger pour reparer vos forces. Ils me demanderent ce qu'il falloit donc qu'ils fiſſent. Je les exhortai à ſe dépouiller de leurs chemiſes pour en faire des voiles. La difficulté étoit de trouver du fil. Je leur fis prendre les pacquets de corde qui étoient de rechange dans la chaloupe. Ils en firent une eſpece de fil de caret; & du reſte, on fit des écoutes & des couets. Cet exemple fut ſuivi dans le canot. On parvint ainſi à coudre toutes les chemiſes enſemble & l'on en compoſa de petites voiles.

On a recours aux conſeils de l'Auteur.

Etat des vivres & des autres proviſions.

Invention pour faire des voiles.

Nous penſâmes enſuite à faire la revue de tous nos gens. On ſe trouvoit au nombre de quarante-ſix dans la chaloupe, & de vingt-ſix dans le canot. Il y avoit, dans la chaloupe, une capote bleue de matelot & un couſſin, qui me furent cédés en faveur de ma ſituation. Le Chirurgien étoit avec nous, mais ſans aucun médicament. Il eut recours à du biſcuit mâché, qu'il mettoit ſur mes playes; & par la protection du Ciel ce reméde me guérit. J'avois voulu donner auſſi ma chemiſe pour contribuer à faire les voiles; mais tout

BONTEKOE. 1619.

le monde s'y étoit oppoſé, & je dois me louer des attentions qu'on eut pour moi.

Route de la chaloupe en pleine mer.

Le premier jour, nous nous abandonnâmes aux flots, tandis qu'on travailloit aux voiles. Elles furent prêtes le ſoir. On envergua & l'on mit au vent. On étoit au 20 de Novembre. Nous prîmes pour guide le cours des étoiles, dont nous connoiſſions fort bien le lever & le coucher. Pendant la nuit, on étoit tranſi de froid; & la chaleur du jour étoit inſuportable, parce que nous avions le Soleil perpendiculairement ſur nos têtes. Le 21 & les deux jours ſuivans, nous nous occupâmes à conſtruire une arbalete, pour prendre hauteur. On traça un quadran ſur le couvert, & l'on prépara un bâton avec les croix. *Theunis Thybrandſſ*, menuiſier du Vaiſſeau, avoit un compas, & quelque connoiſſance de la maniere dont il falloit marquer la fléche. En nous aidant mutuellement, nous parvinmes à faire une arbalete dont on pouvoit ſe ſervir. Je gravai une carte marine dans la planche, & j'y traçai l'Iſle de Sumatra, celle de Java, & le Détroit de la Sonde, qui eſt entre ces deux Iſles. Le jour de notre infortune, ayant pris hauteur ſur le midi, j'avois trouvé que nous étions ſur les cinq degrés & demi de latitude du Sud, & que le pointage de la carte étoit à vingt lieues de terre. J'y traçai encore un compas, & tous les jours je fis l'eſtime. Nous gouvernions à ſept lieues au Sud, ou au-deſſus de l'entrée du Détroit, dans la vûe de choiſir plus facilement notre route lorſque nous viendrions à découvrir les terres.

Secours qu'on tire de l'art.

Des ſept ou huit livres de biſcuit, qui faiſoient notre unique proviſion, je reglai des rations pour chaque jour; & pendant qu'il dura, je diſtribuai à chacun la ſienne. Mais on en vit bientôt la fin, quoique la meſure pour chacun ne fût qu'un petit morceau de la groſſeur du doigt. On n'avoit aucun breuvage. Lorſqu'il tomboit de la pluie, on amenoit les voiles, qu'on étendoit dans l'eſpace de la chaloupe, pour raſſembler l'eau & la faire couler dans deux petits tonneaux, les ſeuls qu'on eût emportés. On la tenoit en reſerve pour les jours qui ſe paſſoient ſans pluie. Je coupai un bout de ſoulier, qui ſervoit de taſſe pour puiſer. Cette extrêmité n'empêchoit point qu'on ne me preſſât de prendre abondamment ce qui convenoit à mes beſoins, parce que tout le monde, me diſoit-on, avoit beſoin de mon ſecours, & que ſur un ſi grand nombre de gens la diminution ſeroit peu ſenſible. J'étois bien-aiſe de leur voir pour moi ces ſentimens; mais je ne voulois rien prendre de plus que les autres. Le canot s'efforçoit de nous ſuivre. Cependant, comme nous faiſions meilleure route, & qu'il n'avoit perſonne qui entendît la navigation, lorſqu'il s'approchoit de nous ou que quelqu'un trouvoit le moyen de paſſer à notre bord, tous les autres nous prioient inſtamment de les recevoir, parce qu'ils appréhendoient de s'écarter ou d'être ſéparés de la chaloupe par quelque fortune de mer. Nos gens s'y oppoſoient fortement, & me repréſentoient que ce ſeroit nous expoſer à perir tous.

Soulagement qu'on tire de la pluie.

Les gens du canot veulent paſſer dans la chaloupe.

Murmures contre Bontekoe.

Enfin nous arrivâmes bientôt au comble de notre miſere. Le biſcuit nous manqua tout-à-fait, & nous ne découvrions point les terres. J'employois tous mes efforts pour perſuader aux plus impatiens, que nous n'en pouvions être bien loin, mais je ne pus les ſoutenir long-tems dans cette eſpérance. Ils commencerent à murmurer contre moi-même, qui me trompois, diſoient-ils, dans l'eſtime de la route, & qui portois le Cap à la mer au lieu de courir ſur les

terres. La faim devenoit fort preſſante, lorſque le Ciel permit qu'une troupe de mouettes vint voltiger ſur la chaloupe, avec tant de lenteur qu'elles paroiſſoient chercher à ſe faire prendre. Elles ſe baiſſoient à la portée de nos mains, & chacun en prit facilement quelques-unes. On les pluma auſſi-tôt, pour les manger crues. Cette chair nous parut délicieuſe, & j'avoue que je n'ai jamais trouvé tant de douceur au miel même. Mais c'étoit un ſeul repas, qui ſuffiſoit à peine pour nous conſerver la vie. Nous paſſâmes encore le reſte du jour ſans avoir la vûe d'aucune terre. Nos gens étoient ſi conſternés que le canot s'étant approché de nous, & ceux qui s'y trouvoient nous conjurant encore de les prendre, on conclut que puiſque la mort étoit inévitable il falloit mourir tous enſemble. On les reçut donc, & l'on tira du canot toutes les rames & les voiles.

BONTEKOE. 1619.

Tout le monde ſe réunit dans la chaloupe.

Il y eut alors, dans la chaloupe, trente rames que nous rangeâmes ſur les bancs, en forme de couverte ou de pont. On avoit auſſi une grande voile, une miſene, un artimon, & une civadiere. La chaloupe avoit tant de creux qu'un homme pouvoit ſe tenir aſſis ſous le couvert des rames. Je partageai notre troupe en deux parties, dont l'une ſe tenoit ſous le couvert tandis que l'autre étoit deſſus, & l'on ſe relevoit tour à tour. Nous étions ſoixante-douze, qui jettions les uns ſur les autres des regards triſtes & déſolés, tels qu'on peut ſe les figurer entre des gens qui mouroient de faim & de ſoif, & qui ne voyoient plus venir de mouettes ni de pluie.

Conſternation publique.

Lorſque le déſeſpoir commençoit à prendre la place de la triſteſſe, on vit comme ſourdre de la mer un aſſez grand nombre de poiſſons volans, de la groſſeur des plus gros merlans, qui volerent même dans la chaloupe. Chacun s'étant jetté deſſus, ils furent diſtribués & mangés crus. Ce ſecours étoit leger. Cependant il n'y avoit perſonne de malade; ce qui paroiſſoit d'autant plus étonnant, que malgré mes conſeils quelques-uns avoient commencé à boire de la mer. Amis, leur diſois-je, gardez-vous de boire de l'eau ſalée. Elle n'appaiſera point votre ſoif & elle vous cauſera un flux de ventre auquel vous ne reſiſterez pas. Les uns mordoient des boulets de pierriers & des balles de mouſquet; d'autres buvoient leur propre urine. Je bus auſſi la mienne; mais la rendant bientôt corrompue, il fallut renoncer à cette miſérable reſſource.

Ainſi le mal croiſſant d'heure en heure, je vis arriver le tems du déſeſpoir. On commençoit à ſe regarder les uns les autres d'un air farouche, comme prêts à s'entre-dévorer & à ſe répaitre chacun de la chair de ſon voiſin. Quelques-uns parlerent même d'en venir à cette funeſte extrêmité, & de commencer par les jeunes gens. Une propoſition ſi terrible me remplit d'horreur. Mon courage en fut abbatu. Je me tournai du côté du Ciel, pour le conjurer de ne pas permettre qu'on exerçât cette barbarie, & que nous fuſſions tentés au-deſſus de nos forces, dont il connoiſſoit les bornes. Enfin j'entreprendrois vainement d'exprimer dans quel état je me trouvai, lorſque je vis quelques matelots diſpoſés à commencer l'exécution & réſolus de ſe ſaiſir des jeunes gens. J'intercedai pour eux dans les termes les plus touchans. Amis, qu'allez-vous faire? Quoi, vous ne ſentez pas l'horreur d'une action ſi barbare? Ayez recours au Ciel, il regardera votre miſere avec compaſſion. Je vous aſſure que nous ne pouvons pas être loin des terres. Enſuite je leur fis voir le pointage de chaque jour & quelle avoit été la hauteur.

Extrêmité du mal. On propoſe de manger les jeunes gens.

BONTEKOE. 1619.

Ils me répondirent que je leur tenois depuis long-tems le même langage ; qu'ils ne voyoient point l'effet des eſperances dont je les avois flattés, & qu'ils n'étoient que trop certains que je les trompois ou que je me trompois moi-même. Cependant ils m'accorderent l'eſpace de trois jours, au bout deſquels ils proteſterent que, s'ils ne voyoient pas les terres, rien ne ſeroit capable d'arrêter leur deſſein. Cette affreuſe réſolution me pénetra juſqu'au fond du cœur. Je redoublai mes prieres, pour obtenir que nos mains ne fuſſent pas ſouillées par le plus abominable de tous les crimes. Cependant le tems couloit, & l'extrêmité me paroiſſoit ſi preſſante, que j'avois peine à me défendre moi-même du déſeſpoir que je reprochois aux autres. J'entendois dire autour de moi : » Hélas ! ſi nous étions à terre, nous paîtrions du moins l'herbe comme les bêtes. Je ne laiſſois pas de renouveller continuellement mes exhortations. Mais la force commença le lendemain à nous manquer autant que le courage. La plûpart n'étoient preſque plus capables de ſe lever du lieu où ils étoient aſſis, ni de ſe tenir debout. *Rol* étoit ſi abbatu, qu'il ne pouvoit ſe remuer. Malgré l'affoibliſſement que m'avoient dû cauſer mes bleſſures, j'étois encore un des plus robuſtes, & je me trouvois aſſez de vigueur pour aller d'un couvert de la chaloupe à l'autre.

Cette réſolution eſt differe de trois jours.

La force manque pour ſe remuer.

Pluie favorable.

Nous étions au ſecond jour de Décembre, qui étoit le treiziéme depuis notre naufrage. L'air ſe chargea. Il tomba de la pluie, qui nous apporta un peu de ſoulagement. Elle fut même accompagnée d'un calme, qui permit de détacher les voiles des vergues & de les étendre ſur le bâtiment. On ſe traîna par-deſſous. Chacun but de l'eau de pluie à ſon aiſe, & les deux petits tonneaux demeurerent remplis. J'étois alors au timon, & ſuivant l'eſtime, je jugeois que nous ne devions pas être loin de la terre. J'eſperai que l'air pourroit s'éclaircir tandis que je demeurerois dans ce poſte, & je m'obſtinois à ne le pas quitter. Cependant l'épaiſſeur de la brume, & la pluie, qui ne diminuoit pas, me firent éprouver un froid ſi vif, que n'ayant plus le pouvoir d'y réſiſter, j'appellai un des Quartier-maîtres pour lui faire prendre ma place. Il vint, & j'allai me mêler entre les autres, où je repris un peu de chaleur.

On découvre la terre.

A peine le Quartier-maître eut-il paſſé une heure à la barre du gouvernail, que le tems ayant changé, il découvrit une côte. Le premier mouvement de ſa joie lui fit crier, *terre, terre.* Tout le monde retrouva des forces pour ſe lever, & chacun voulut être aſſuré par ſes yeux d'un ſi favorable évenement. C'étoit effectivement la terre. On fit ſervir auſſi-tôt toutes les voiles & l'on courut droit ſur la côte. Mais en approchant du rivage, on trouva les briſans ſi forts, qu'on n'oſa ſe hazarder à traverſer les lames. L'Iſle, car c'en étoit une, s'enfonçoit par un petit golfe, où nous eumes le bonheur d'entrer. Là nous jettâmes le grapin à la mer. Il nous en reſtoit un petit, qui ſervit à nous amarrer à terre, & chacun ſe hâta de ſauter ſur le rivage.

Joie des Hollandois en abordant dans une Iſle deſerte.

L'ardeur fut extrême pour ſe répandre dans les bois & dans les lieux où l'on eſperoit trouver quelque choſe qui pût ſervir d'aliment. Pour moi, je n'eus pas plutôt touché la terre, que m'étant jetté à genoux je la baiſai de joie, & je rendis graces au Ciel de la faveur qu'il nous accordoit. Ce jour étoit le dernier des trois, à la fin deſquels on devoit manger les mouſſes du Vaiſſeau.

Ce qu'ils y trouvent.

L'Iſle offroit des noix de coco ; mais on n'y put découvrir d'eau douce. Nous nous crûmes trop heureux de pouvoir avaller la liqueur que les noix

rendent dans leur fraîcheur. On mangeoit les plus vieilles, dont le noyau étoit plus dur. Cette liqueur nous parut un agréable breuvage, & n'auroit produit que des effets ſalutaires ſi nous en euſſions uſé avec modération. Mais tout le monde en ayant pris à l'excès, nous ſentîmes dès le même jour des tranchées & des douleurs inſupportables, qui nous forcerent de nous enſevelir dans le ſable les uns près des autres. Elles ne finirent que par de grandes évacuations, qui rétablirent le lendemain notre ſanté. On fit le tour de l'Iſle ſans trouver la moindre apparence d'habitation, quoique diverſes traces fiſſent aſſez connoître qu'il y étoit venu des hommes. Elle ne produit que des noix de coco. Quelques matelots virent un ſerpent, qui leur parut épais d'une braſſe. Après avoir rempli notre chaloupe de noix vieilles & fraîches, nous levâmes l'ancre vers le ſoir, & nous gouvernâmes ſur l'Iſle de Sumatra, dont nous eûmes la vûe dès le lendemain. Celle que nous quittions en eſt à quatorze ou quinze lieues. Nous côtoyâmes les terres de Sumatra, vers l'Eſt, auſſi long-tems qu'il nous reſta des proviſions. La néceſſité nous forçant alors de deſcendre, nous raſâmes la côte ſans pouvoir traverſer les briſans. Dans l'embarras où nous étions menacés de retomber, il fut réſolu que quatre ou cinq des meilleurs nâgeurs tâcheroient de ſe rendre à terre, pour chercher le long du rivage quelqu'endroit où nous puſſions aborder. Ils paſſerent heureuſement à la nâge & ſe mirent à ſuivre la côte, tandis que nous les conduiſions des yeux. Enfin trouvant une riviere, ils ſe ſervirent de leurs caleçons pour nous faire des ſignaux, qui nous attirerent à leur ſuite. En nous approchant nous apperçûmes, devant l'embouchure, un banc, contre lequel la mer briſoit encore avec plus de violence. Je n'étois pas d'avis qu'on hazardât le paſſage, ou du moins, je ne voulus m'y déterminer qu'avec le conſentement général. Tout le monde ſe mit en rang par mon ordre, & je demandai à chacun ſon opinion. Ils s'accorderent tous à braver le péril. J'ordonnai qu'à chaque côté de l'arriere on tînt une rame percée, avec deux rameurs à chacune, & je pris la barre du gouvernail pour aller droit à couper la lame. Le premier coup de mer remplit d'eau la moitié de la chaloupe. Il fallut promptement puiſer avec les chapeaux, les ſouliers & tout ce qui pouvoit ſervir à cet office. Mais un ſecond coup de mer nous mit tellement hors d'état de gouverner & de nous maintenir, que je crus notre perte certaine. Amis! m'écriai-je, tenez la chaloupe en équilibre & redoublez vos efforts à puiſer, ou nous périſſons ſans reſſource. On puiſoit avec toute l'ardeur poſſible, lorſqu'un troiſiéme coup de mer ſurvint. Mais la lame fut ſi courte qu'elle ne put nous jetter beaucoup d'eau, ſans quoi nous périſſions infailliblement; & la marée commençant auſſi-tôt à refouler, nous traverſâmes enfin ces furieux briſans. On goûta l'eau, qui fut trouvée douce. Ce bonheur nous fit oublier toutes nos peines. Nous abordâmes au côté droit de la riviere, où le rivage étoit couvert de belles herbes, entre leſquelles nous découvrîmes de petites féves, telles qu'on en voit dans quelques endroits de Hollande. Notre premiere occupation fut d'en manger avidement. Quelques-uns de nos gens étant allés au-delà d'une pointe de terre qui ſe préſentoit devant nous, y trouverent du tabac & du feu. Nouveau ſujet d'une extrême joie. Quelque explication qu'il fallût donner à ces deux ſignes, ils nous marquoient que nous n'étions pas loin de ceux qui les avoient laiſſés. Nous avions, dans la

BONTEKOE. 1619.

Ils ſe reconnoiſſent proche de Sumatra.

Nouveaux dangers pour arriver dans cette Iſle.

Ils y abordent; Péril qu'ils y courent.

BONTEKOE. 1619.

chaloupe, deux haches, qui nous ſervirent pour abbattre quelques arbres & pour en couper les branches, dont nous fimes de grands feux en pluſieurs endroits; & nos gens, diviſés en petites troupes, s'aſſirent autour & ſe mirent à fumer le tabac qu'ils avoient trouvé.

Vers le ſoir, nous redoublâmes nos feux; &, dans la crainte de quelque ſurpriſe, je poſai trois ſentinelles aux avenues de notre petit camp. La Lune étoit au déclin. Nous paſsâmes la premiere partie de la nuit ſans autre mal que de violentes tranchées, qui nous venoient d'avoir mangé trop de féves. Mais, au milieu de nos douleurs, les ſentinelles nous apprirent que les habitans du pays s'approchoient en grand nombre. Leur deſſein, dans les ténebres, ne pouvoit être que de nous attaquer. Toutes nos armes conſiſtoient dans les deux haches, avec une épée fort rouillée; & nous étions tous ſi mal, qu'à peine avions-nous la force de nous remuer. Cependant cet avis nous ranima, & les plus abbatus ne purent ſe réſoudre à périr ſans quelque défenſe.

Leur induſtrie les en délivre.

Nous prîmes dans nos mains des tiſons ardens, avec leſquels nous courumes au-devant de nos ennemis. Les étincelles voloient de toutes parts, & rendoient le ſpectacle terrible. D'ailleurs, les Inſulaires ne pouvoient être informés que nous étions ſans armes. Auſſi prirent-ils la fuite, pour ſe retirer derriere un bois. Nos gens retournerent auprès de leurs feux, où ils paſſerent le reſte de la nuit dans des allarmes continuelles. Rol & moi, nous nous crûmes obligés, par la prudence, de rentrer dans la chaloupe, pour nous aſſurer du moins cette reſſource contre toutes ſortes d'évenemens.

Explication qu'ils ont avec quelques Inſulaires.

Le lendemain, au lever du ſoleil, trois Inſulaires ſortirent du bois & s'avancerent vers le rivage. Nous leur envoyâmes trois de nos gens, qui ayant déja fait le voyage des Indes, connoiſſoient un peu les uſages & la langue du pays. La premiere queſtion à laquelle ils eurent à répondre, fut de quelle Nation ils étoient. Après avoir ſatisfait à cette demande & nous avoir repréſentés comme d'infortunés Marchands dont le Vaiſſeau avoit péri par le feu, ils demanderent à leur tour ſi nous pouvions obtenir quelques rafraîchiſſemens par des échanges. Pendant cet entretien, les Inſulaires continuerent de s'avancer vers la chaloupe, & s'en étant approchés avec beaucoup d'audace, ils voulurent ſçavoir ſi nous avions des armes. J'avois fait étendre les voiles ſur la chaloupe, parce que je me défiois de leur curioſité. On leur répondit que nous étions bien pourvûs de mouſquets, de poudre & de balles. Ils nous quitterent alors, avec promeſſe de nous apporter du riz & des poules. Nous fimes environ quatre-vingt réales de l'argent que chacun avoit dans ſes poches, & nous les offrimes aux trois Inſulaires, pour quelques poules & du riz tout cuit qu'ils nous apporterent. Ils parurent fort ſatisfaits du prix. J'exhortai tous nos gens à prendre un air ferme. Nous nous aſſimes librement ſur l'herbe, & nous nous remîmes à tenir conſeil après nous être raſſaſiés par un bon repas. Les trois Inſulaires aſſiſterent à ce feſtin, & durent admirer notre appetit. Nous leur demandâmes le nom du pays, ſans pouvoir diſtinguer dans leur réponſe ſi c'étoit Sumatra. Cependant nous en demeurâmes perſuadés, lorſqu'ils nous eurent montré de la main que Java étoit au-deſſous, & nous comprîmes facilement qu'ils vouloient nommer Jean *Coen*, Général des Hollandois, qui commandoit alors dans cette Iſle. Il nous parut certain que nous étions au vent de Java, & cet éclairciſſement nous cauſa d'autant plus

Ils raſſaſient leur faim.

Nouvelles qui les raſſurent.

de satisfaction, que n'ayant point de bousſole, nous avions héſité juſqu'alors dans toutes nos manœuvres. Il ne nous manquoit plus que des vivres, pour achever de nous rendre tranquilles. Je pris la réſolution de m'embarquer avec quatre de nos gens, dans une petite pirogue, qui étoit ſur la rive, & de remonter la riviere juſqu'à un Village que nous apperçumes dans l'éloignement, pour aller faire autant de proviſions qu'il me ſeroit poſſible avec le reſte de l'argent que nous avions raſſemblé. M'étant hâté de partir, j'eus bien-tôt acheté du riz & des poules, que j'envoyai à Rol avec la même diligence, en lui recommandant l'égalité dans la diſtribution, pour ne donner à perſonne aucun ſujet de plainte. De mon côté je fis, dans le Village, un fort bon repas avec mes compagnons, & je ne trouvai pas la liqueur du pays ſans agrément. C'eſt une ſorte de vin qui ſe tire des arbres & qui eſt capable d'enyvrer. Pendant que nous mangions, les habitans étoient aſſis autour de nous & conduiſoient nos morceaux de leurs regards, en les dévorant des yeux. Après le repas, j'achetai d'eux un bufle, qui me couta cinq réales & demie. Mais étant ſi ſauvage que nous ne pouvions le prendre ni l'enmener, nous y employâmes beaucoup de tems. Le jour commençoit à baiſſer. Je voulois que nous retournaſſions à la chaloupe, dans la vûe de revenir le lendemain. Mes gens me prierent de les laiſſer cette nuit dans le Village, ſous prétexte qu'il leur ſeroit plus aiſé de prendre le bufle pendant les ténebres. Je n'étois pas de leur avis, & je m'efforçai de les détourner de ce deſſein. Cependant leurs inſtances m'y firent conſentir, & je les quittai en les abandonnant à leur propre conduite. BONTEKOE. 1619.

Je retournai ſur le bord de la riviere, où je trouvai près de la pirogue quantité d'Inſulaires qui paroiſſoient en conteſtation. Ayant crû démêler que les uns vouloient qu'on me laiſsât partir & que d'autres s'y oppoſoient, j'en pris deux par le bras & je les pouſſai vers la pirogue d'un air de maître. Leurs regards étoient farouches. Cependant ils ſe laiſſerent conduire juſqu'à la barque, & ne firent pas difficulté d'y entrer avec moi. L'un s'aſſit à l'arriere, & l'autre à l'avant. Enfin ils ſe mirent à ramer. J'obſervai qu'ils avoient au côté chacun leur cris ou leur poignard, & par conſéquent qu'ils étoient maîtres de ma vie. Après avoir un peu vogué, celui qui étoit à l'arriere vint à moi, au milieu de la pirogue où je me tenois debout, & me déclara par des ſignes qu'il vouloit de l'argent. Je tirai de ma poche une petite piece de monnoie, que je lui offris. Il la reçut; & l'ayant regardée quelques momens d'un air incertain, il l'enveloppa dans le morceau de toile qu'il avoit autour de ſa ceinture. Celui qui étoit à la proue vint à ſon tour, & me fit les mêmes ſignes. Je lui donnai une autre piece, qu'il conſidera auſſi des deux côtés; mais il parut encore plus incertain s'il la devoit prendre ou m'attaquer; ce qui lui auroit été facile, puiſque j'étois ſans armes. Je ſentis la grandeur du péril & le cœur me battoit violemment. Cependant nous deſcendions toujours, & d'autant plus vîte que nous étions portés par le reflux. Vers la moitié du chemin, mes deux guides commencerent à parler entr'eux avec beaucoup de chaleur. Tous leurs mouvemens ſembloient marquer qu'ils avoient deſſein de fondre ſur moi. J'en fus allarmé juſqu'à trembler. Ma conſternation me fit tourner les yeux vers le Ciel, à qui je demandai le ſecours qui m'étoit néceſſaire dans un danger ſi preſſant. Une inſpiration ſecrete me fit prendre le

Peinture ſingulière de la peur & de ſes effets.

Elle fait chanter Bontekoe, lorſqu'il ſe croit menacé de la mort.

Bontekoe. 1619.

parti de chanter ; reſſource étrange contre la peur. Je chantai de toute ma force, juſqu'à faire retentir les bois dont les deux rives étoient couvertes. Les deux Inſulaires ſe mirent à rire, ouvrant la bouche ſi large que je vis juſqu'au milieu de leur goſier. Leurs regards me firent connoître qu'ils ne me croyoient ni crainte ni défiance. Ainſi je verifiai ce que j'avois entendu dire ſans le comprendre, qu'une frayeur extrême eſt capable de faire chanter. Pendant que je continuois cet exercice, la barque alloit ſi rapidement que je commençai à découvrir notre chaloupe. Je fis des ſignes à nos gens. Ils les apperçurent, & je les vis accourir vers le bord de la riviere. Alors me tournant vers mes deux rameurs, je leur fis entendre que pour aborder il falloit qu'ils ſe miſſent tous deux à la proue ; dans l'idée que l'un d'eux ne pourroit du moins m'attaquer par derriere. Ils m'obéirent ſans réſiſtance, & je deſcendis tranquillement ſur la rive.

Ruſe des Inſulaires.

Lorſqu'ils me virent en ſûreté au milieu de mes compagnons, ils demanderent où tant de gens paſſoient la nuit. On leur dit que c'étoit ſous les tentes qu'ils voyoient. Nous avions dreſſé effectivement de petites tentes, avec des branches & des feuilles d'arbres. Ils demanderent encore où couchoient Rol & moi, qui leur avions paru les plus reſpectés. On leur répondit que nous couchions dans la chaloupe, ſous les voiles ; après quoi ils rentrerent dans leur pirogue, pour retourner au Village.

Je fis à Rol & aux autres le récit de ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage, & je leur donnai l'eſperance de revoir le lendemain nos quatre hommes avec le bufle. La nuit ſe paſſa dans une profonde tranquillité. Mais après le lever du ſoleil, nous fûmes ſurpris de ne pas voir paroître nos gens, & nous commençâmes à ſoupçonner qu'il leur étoit arrivé quelqu'accident. Quelques momens après nous vîmes venir deux Inſulaires, qui chaſſoient une bête devant eux. C'étoit un bufle ; mais je n'eus pas beſoin de le conſiderer longtems, pour reconnoître que ce n'étoit pas celui que j'avois acheté. Un de nos gens, qui entendoit à demi la langue du pays & qui ſe faiſoit entendre de même, demanda aux deux Noirs pourquoi ils n'avoient pas amené le bufle qu'ils m'avoient vendu, & où étoient nos quatre hommes. Ils répondirent qu'il avoit été impoſſible d'amener l'autre, & que nos gens, qui venoient après eux, en conduiſoient un ſecond. Cette réponſe ayant un peu diſſipé notre inquiétude, je remarquai que le bufle ſautoit beaucoup & qu'il n'étoit pas moins ſauvage que le premier. Je ne balançai point à lui faire couper les pieds avec la hache. Les deux Noirs, le voyant tomber, pouſſerent des cris & des hurlemens épouvantables.

Occaſion qu'ils font naître pour quereller.

Ils viennent pour maſſacrer Bontekoe & ſes gens.

A ce bruit, deux ou trois cens Inſulaires, qui étoient cachés dans le bois, en ſortirent bruſquement & coururent d'abord vers la chaloupe, dans le deſſein apparemment de nous couper le paſſage, pour s'aſſurer la liberté de nous maſſacrer tous. Trois de nos gens, qui avoient fait un petit feu à quelque diſtance des tentes, pénétrerent leur projet & ſe hâterent de nous en donner avis. Je ſortis du bois, & m'étant un peu avancé, je vis quarante ou cinquante de nos ennemis qui ſe précipitoient vers nous, d'un autre côté du même bois. » Tenez ferme, dis-je à nos gens ; le nombre de ces miſérables » n'eſt pas aſſez grand pour nous cauſer de l'épouvante «. Mais nous en vîmes paroître une ſi groſſe troupe, la plûpart armés de boucliers & d'une ſorte d'épées,

pées, que regardant notre ſituation d'un autre œil, je m'écriai, » Amis, » courons à la chaloupe; car ſi le paſſage nous eſt coupé il faut renoncer à » toute eſperance «. Nous prîmes notre courſe vers la chaloupe; & ceux qui ne purent y arriver aſſez-tôt ſe jetterent dans l'eau, pour s'y rendre à la nâge. BONTEKOE 1619.

Nos ennemis nous pourſuivirent juſqu'à bord. Malheureuſement pour nous, rien n'étoit diſpoſé pour s'éloigner de la rive avec une diligence égale au danger. Les voiles étoient étendues en forme de tente, d'un côté de la chaloupe à l'autre; & tandis que nous nous empreſſions d'y entrer, les Inſulaires nous ſuivant de près, percerent de leurs zagaies pluſieurs de nos gens, dont nous vîmes les inteſtins qui leur tomboient du corps. Nous nous défendions néanmoins avec nos deux haches & notre vieille épée. Le Boulanger de l'équipage, qui étoit un grand homme plein de vigueur, s'aidoit de l'épée avec ſuccès. Nous étions amarrés par deux grapins, l'un à l'arriere & l'autre à l'avant. Je m'approchai du mât & criai au Boulanger, *Coupe le cableau.* Mais il fut impoſſible de le couper. Je courus à l'arriere; & mettant le cableau ſur l'étambord, je criai, *hache.* Alors il fut coupé facilement. Nos gens de l'avant le prirent & tirerent la chaloupe vers la mer. En vain les Inſulaires tenterent de nous ſuivre dans l'eau; ils perdirent fond & furent contraints d'abandonner leur proie. Les Hollandois ne s'échappent qu'avec peine.

Nous pensâmes à recueillir le reſte de nos gens, qui nâgeoient dans la riviere. Ceux qui n'avoient pas reçus de coups mortels rentrerent à bord, & le Ciel fit ſouffler auſſi-tôt un vent forcé de terre, quoique juſqu'alors il eût été de mer. Il nous fut impoſſible de ne pas reconnoître que c'étoit un témoignage ſenſible de la protection divine. Nous mîmes toutes nos voiles, & nous allâmes juſqu'au large d'une ſeule bordée, avec une facilité ſurprenante à repaſſer le banc & les briſans qui nous avoient cauſé tant d'embarras à l'entrée de la riviere. Nos ennemis, s'imaginant que nous y ferions naufrage, s'étoient avancés juſqu'à la derniere pointe du cap, pour nous y attendre & nous maſſacrer. Mais le vent continua de nous être favorable, & l'avant de la chaloupe, qui étoit fort haut, coupa les lames avec ce ſecours. En quel état ils ſe retirent.

A peine étions-nous hors de danger qu'on s'apperçut que le brave Boulanger, qui nous avoit ſi bien défendu, avoit été bleſſé d'une arme empoiſonnée. Sa bleſſure étoit au-deſſus du nombril. Les parties d'alentour étoient déja d'un noir livide. Je lui coupai ces chairs juſqu'au vif, pour arrêter le progrès du venin. Mais la douleur que je lui cauſai fut inutile. Il tomba mort à nos yeux, & nous le jettâmes dans les flots. En faiſant la revûe de nos gens, nous trouvâmes qu'il en manquoit ſeize, dont onze avoient été tués au rivage. Le ſort des quatre malheureux, qui étoient reſtés dans le Village, fut amerement déploré. Rien n'étoit ſi cruel que la néceſſité où nous étions de les abandonner. Cependant il y a beaucoup d'apparence qu'ils n'y purent être ſenſibles, & que c'étoit déja fait de leur vie. Mort étrange d'un de leurs gens.

Nous gouvernâmes vent arriere, en rangeant la côte. Le reſte de nos proviſions conſiſtoit en huit poules & un peu de riz. Elles furent diſtribuées entre cinquante hommes que nous étions encore. Mais la faim commençant bientôt à ſe faire ſentir, nous fumes obligés de retourner à terre, par une baie que nous découvrimes. Quantité de gens, qui étoient ſur le rivage, prirent la fuite en nous voyant débarquer. Nous avions fait une trop funeſte expérience Ils ſont obligés de retourner à terre.

BONTEKOE. 1619.

de la barbarie de ces Inſulaires, pour en eſperer des vivres. Mais nous trouvâmes du moins de l'eau douce. Les rochers voiſins nous offrirent des huitres & de petits limaçons de mer, dont nous mangeâmes avec d'autant plus de goût qu'ayant ſauvé un plein chapeau de poivre, que j'avois acheté dans le Village où j'avois laiſſé nos quatre hommes, il nous ſervit à les aſſaiſonner. Après nous en être raſſaſiés, chacun en remplit ſes poches, & nous rentrâmes dans la chaloupe, avec nos deux petits tonneaux pleins d'eau fraiche. Je propoſai en quittant la baie, de prendre un peu plus de large, pour faire plus de chemin. Ce conſeil fut ſuivi. Mais le vent, qui commençoit à forcer, nous fit eſſuyer pendant la nuit une groſſe tempête. Cependant les peines qu'il nous cauſa devinrent une faveur du Ciel. Si nous euſſions continué de ranger la côte, nous n'aurions pû nous défendre de relâcher près d'un autre aiguade qui ſe préſente dans la même Iſle, où nous aurions trouvé des ennemis cruels, qui s'étoient déclarés depuis peu contre les Hollandois & qui en avoient déja maſſacré pluſieurs. A la pointe du jour, nous eûmes la vûe de trois Iſles qui étoient devant nous. Nous primes la réſolution d'y relâcher, quoique nous ne les cruſſions point habitées. On ſe flattoit d'y trouver quelque nourriture. Celle où nous abordâmes étoit remplie de cette eſpece de roſeaux qu'on nomme bambous, & qui ſont de la groſſeur de la jambe. Nous en prîmes pluſieurs, dont nous perçâmes les nœuds avec un bâton, à l'exception de celui de deſſous; & les rempliſſant d'eau douce, comme autant de tonneaux que nous fermâmes avec des bouchons, nous portâmes une bonne proviſion d'eau dans la chaloupe. Il y avoit auſſi des palmiers, dont la cime étoit aſſez molle pour nous ſervir d'aliment. On parcourut l'Iſle, ſans y faire d'autre découverte. Un jour, me trouvant au pied d'une aſſez haute montagne, je ne pus réſiſter à l'envie de monter au ſommet, dans l'eſperance vague de faire quelque obſervation qui pût être utile à nous conduire. Nous cherchions les lieux où les Hollandois étoient établis. Il me ſembloit que ce ſoin me regardoit particulierement, & que tous nos gens avoient les yeux tournés ſur moi. Cependant, outre les maux qui m'étoient communs avec eux, je n'étois jamais venu aux Indes Orientales; & n'ayant ni bouſſole ni d'autres inſtrumens de mer, je ne me trouvois capable de rien pour notre conſervation.

Secours qu'ils y trouvent.

Ils abordent dans une Iſle deſerte.

Lorſque je fus au ſommet de la montagne, mes regards ſe perdirent dans l'immenſe étendue du ciel & de la mer. Je me jettai à genoux, le cœur plein d'amertume, & j'adreſſai ma priere au ciel, avec des ſoupirs & des gemiſſemens que je ne puis exprimer. Etant prêt à deſcendre, je jettai encore les yeux de tous côtés autour de moi. Je crus voir, ſur ma droite, que les nuées chaſſoient de terre, & que c'étoit cette raiſon qui rendoit l'horizon ſi fin. Auſſi-tôt je découvris deux hautes montagnes, dont la couleur me parut bleue. Il me vint à l'eſprit qu'étant à Hoorn j'avois entendu dire à Guillaume *Schouten*, qui avoit fait deux fois le voyage des Indes Orientales, qu'au Cap de Java il y avoit deux hautes montagnes qui paroiſſoient bleues. Nous étions venus dans l'Iſle en rangeant à main gauche la côte de Sumatra, & ces montagnes étoient à la droite. Je voyois entr'elles une ouverture, ou un vuide, au travers duquel je ne découvrois pas de terres; & je n'ignorois pas que le Détroit de la Sonde étoit entre Sumatra & Java. Ces réflexions me firent conclure qu'il n'y avoit point d'erreur dans notre route. Je deſcendis

Bontekoe découvre ſa route du haut d'une montagne.

plein de joie, & je me hâtai d'annoncer à Rol que j'avois vû les deux montagnes. Elles ne paroiſſoient plus lorſque je lui fis ce recit, parce que les nuées avoient achevé de chaſſer. Mais j'ajoutai ce que j'avois appris à Hoorn, de la bouche de Schouten, & j'établis mes conjectures par d'autres raiſonnemens. Rol y trouva de la vraiſemblance. Aſſemblons nos gens, me dit-il, & gouvernons de ce côté-là. Cette déclaration, que je fis à l'équipage, excita beaucoup d'empreſſement pour apporter à bord de l'eau, des roſeaux & des cimes de palmier. On mit à la voile avec la même ardeur. Le vent étoit favorable à nos nouvelles vûes. Nous portâmes le Cap droit à l'ouverture des deux montagnes, & pendant la nuit nous gouvernâmes par le cours des étoiles. Vers minuit, nous apperçumes du feu. On s'imagina d'abord que c'étoit le feu de quelque Vaiſſeau, & que ce devoit être une caraque. Mais, en approchant, nous reconnumes que c'étoit une petite Iſle du Détroit de la Sonde. Après en avoir doublé la pointe, nous vimes un autre feu de l'autre côté, & diverſes marques nous firent juger que c'étoient des Pêcheurs. Le lendemain, à la pointe du jour, nous fumes arrêtés par un calme. Nous étions, ſans le ſçavoir, ſur la côte interne de Java. Un matelot, étant monté au haut du mât, cria auſſitôt qu'il découvroit un gros de Vaiſſeaux. Il en compta juſqu'à vingt-trois. Notre joie nous fit faire des cris & des ſauts. On ſe hâta de border les avirons, à cauſe du calme, & l'on nagea droit vers cette Flotte. C'étoit un nouvel effet de la protection du Ciel; car nous ſerions allés nous jetter à Bantam, où nous n'avions rien de favorable à nous promettre, parce que le Roi de cette contrée étoit en guerre avec notre Nation; au lieu que par une faveur admirable de la providence, nous allâmes tomber entre les bras de nos Compatriotes & de nos amis.

Bontekoe. 1619.

Dans quelle eſperance il part avec ſes gens.

Ils découvrent une Flotte du haut d'un mât.

Ces vingt-trois Vaiſſeaux étoient Hollandois, ſous le commandement de *Frederic Houtman d'Alcmaar*. Il ſe trouvoit alors dans ſa galerie, d'où il nous obſervoit avec ſa lunette d'approche, ſurpris de la ſingularité de nos voiles & cherchant l'explication d'un ſpectacle ſi nouveau. Il envoya ſa chaloupe au-devant de nous, pour s'informer qui nous étions. Ceux qui la conduiſoient nous reconnurent. Nous avions fait voiles enſemble du Texel, & nous ne nous étions ſéparés que dans la mer d'Eſpagne. Ils nous firent paſſer, Rol & moi, dans leur chaloupe, & nous conduiſirent à bord de l'Amiral, dont le Vaiſſeau ſe nommoit *La Vierge de Dordrecht*. Nous lui fumes auſſi-tôt préſentés. Après nous avoir marqué la joie qu'il avoit de nous revoir, jugeant ſans explication quel étoit le plus preſſant de nos beſoins, il fit couvrir ſa table & s'y mit avec nous. Lorſque je vis paroître du pain & les autres viandes, je me ſentis le cœur ſi ſerré, que mes larmes inonderent mon viſage, & que je ne me trouvai point la force de manger. Nos gens, qui arriverent auſſi-tôt, furent diſtribués ſur tous les autres Vaiſſeaux de la Flotte (38).

Ils ſe trouvent en ſûreté parmi des gens de leur Nation.

Il eſt tems de revenir aux loix que je me ſuis impoſées; ſans craindre néanmoins qu'on me reproche d'avoir introduit un perſonnage ennuyeux, & preſque ſur, au contraire, que l'interêt qu'on a pris à ſes infortunes ſe repandra ſur la ſuite de ſon voyage, quoique les évenemens qui reſtent à lire ſe rapprochent plus de l'ordre commun du commerce & de la navigation.

(38) Relation du voyage de Bontekoe, page 20.

BONTEKOE. 1619. L'Amiral Hollandois les fait tranſporter à Batavia.

L'Amiral, après s'être fait raconter toutes les avantures des cinquante Hollandois, les fit embarquer dans un yacht, pour ſe rendre à Batavia (39). Ils y arriverent le lendemain matin. Les amis qu'ils avoient ſur la Flotte leur ayant fourni des habits à l'Indienne, ils entrerent dans la Ville en fort bon ordre. Ils ſe préſenterent au Général *Jean Pieterſz Coen*, qui n'avoit point encore été informé de leur arrivée, mais qui les reçut favorablement lorſqu'ils ſe furent fait connoître. Il fallut ſatisfaire ſa curioſité par un long recit. Bontekoe lui dit; » Seigneur Général, nous partimes tel jour du Texel, dans le » Navire nommé *la Nouvelle Hoorn*. En tel tems nous approchâmes du Dé» troit de la Sonde, juſqu'à telle hauteur. Là, le feu prit à notre Vaiſſeau. » Là, nous ſautâmes. Enſuite s'arrêtant au détail de toutes les circonſtances, » il expliqua la maniere dont cet accident étoit arrivé, combien il avoit » perdu de gens, comment il avoit ſauté avec le Navire, & comment le » Ciel l'avoit conſervé avec un ſeul jeune homme. « Le Général fort attentif à ſa narration, lui dit froidement après avoir entendu le reſte de ſes avantures; Que faire à cela? C'eſt un grand malheur (40). Mais s'échauffant un peu à la vûe du vin d'Eſpagne qu'il fit apporter, il prit une coupe d'or & but ſucceſſivement la ſanté de Bontekoe & de Rol. Pendant huit jours il les fit manger à ſa table. Enfin trouvant l'occaſion de les employer tous deux, il fit Bontekoe Capitaine du Vaiſſeau le *Bergerboot*; & deux jours après, il nomma Rol pour exercer la fonction de Marchand ſur le même Vaiſſeau. Leur joie fut très-vive de ſe trouver rejoints dans un même Navire, avec les mêmes commandemens qu'ils avoient eus ſur la *Nouvelle Hoorn*.

Bontekoe & Rol ſont employés par le Général Coën.

1620. Vaiſſeau dont l'Auteur obtient le commandement.

Ce Vaiſſeau étoit court. Il ne portoit que trente-deux pieces de canon; mais on lui en auroit cru davantage, parce que cette artillerie faiſoit preſque deux bordées l'une ſur l'autre. Il étoit chargé de viande, de lard, de riz & de munitions de guerre, pour ravitailler les Forts Hollandois. Deux autres Navires, le *Neptune* & l'*Etoile du Matin*, avoient reçu le même ordre. Ils partirent de conſerve au commencement de l'année 1620. En paſſant, ils relâcherent à *Greſſe* ou *Greſſic*, où le premier Commis du Comptoir Hollandois, qui ſe nommoit *Walter Hudden*, originaire de Riga en Livonie, augmenta leurs proviſions d'un grand nombre de vaches, de poules, d'oyes, & de quantité d'arrack & de ſucre brun. La nourriture qu'il leur donna pour ces beſtiaux fut du riz en coſſe, qui s'appelle *Padie*.

Il eſt envoyé pour ravitailler les Forts Hollandois.

Ils remirent à la voile & rangerent la côte juſqu'au de-là du Détroit de Baley ou *Baly*, pour s'avancer à la hauteur de *Solor*, parce que la mouſſon étant paſſée, ils eſperoient encore d'arriver à *Amboine* par cette route. Lorſqu'ils furent devant le havre de Solor, *Ramburg d'Enchuiſe*, Commis du Fort Hollandois, vint leur dire à bord que les habitans d'un Village voiſin, nommé *Larinque*, faiſoient beaucoup de tort au Commerce de leur Nation, & qu'avec trois Vaiſſeaux il ne falloit pas manquer l'occaſion de les reduire. Bontekoe & les deux autres Capitaines conſentirent à cette propoſition. Ils s'approcherent de ce Village, accompagnés de pluſieurs petits bâtimens du pays, qui ſe joignirent moins à eux pour les ſervir, que pour aſſiſter au ſpectacle. Le Village fut canonné; mais il avoit auſſi ſon artillerie, qui ne de-

(39) *Ibid.* p. 20. (40) *Ibidem.*

meura pas oiſive. Cependant elle n'empêcha pas les Hollandois de faire leur deſcente. Ils avoient crû cette expédition trop aiſée. Les habitans firent deux ſorties, dans leſquelles ils leur tuerent vingt-quatre ou vingt-cinq hommes, & leur en bleſſerent un grand nombre. Une ſi vigoureuſe réſiſtance força les trois Vaiſſeaux de lever l'ancre, & d'abandonner Ramburg à ſa conſternation (41). Ils gouvernerent au Nord-Eſt, pour paſſer au vent de l'Iſle de *Batambour*, dont ils eurent bientôt la vûe. L'ayant laiſſée à gauche, ils porterent le Cap au Nord-Eſt quart de Nord, vers les Iſles de *Burré* & *Blau*, qui leur demeurerent auſſi à gauche; & de-là ſur *Amboine*, où la force des courans les obligea de paſſer entre deux petites Iſles, pour entrer dans un golfe qui ſe nomme *Hiero*, vis-à-vis de *Combello* (42). De *Hiero*, qui eſt ſur ce golfe, & dont le territoire eſt couvert de girofle, on paſſe en peu de tems à cheval au Fort d'Amboine. Rol y obtint le gouvernement du Fort de *Batſian*, tandis que Bontekoe continua de viſiter toutes les Moluques, pour les fournir de proviſions. Enſuite, le déſir de faire ſes derniers adieux à Rol le conduiſit à Batſian. Il en reçut environ cent laſtes de cloux de girofle. Ce fut alors que leur ſéparation ſe fit, avec peu d'eſpérance de ſe revoir jamais. Ils s'embraſſerent, en répandant des larmes au ſouvenir de leurs miſeres communes. Bontekoe apprit dans la ſuite que Rol étoit mort à Maleie. Il retourna par le Détroit de Botton & par Greſſick à Batavia, pour rendre compte de ſon voyage au Général Coen, qui le chargea ſucceſſivement de deux autres commiſſions; l'une, d'aller charger du poivre à Jambai; l'autre, de ſe rendre aux Iſles qui ſont entre Batavia & Bantam, pour y prendre de la pierre qui ſe trouve au fond de la mer. On lui donna pour la ſeconde, quarante Laſcarins, excellens plongeurs, qui vont lier la pierre au fond de l'eau & la tirent dans les chaloupes. Elle ſe tailloit alors à Batavia, pour en faire les puits du Fort, qui en étoit preſqu'entierement conſtruit. Cette pierre eſt grande & d'une blancheur extraordinaire. Bontekoe, à ſon retour, fut nommé pour commander le *Groningue*, Vaiſſeau nouvellement arrivé de Hollande, qui étoit beaucoup mieux pourvû que le ſien. Il reçut alors de nouveaux ordres, qui l'occuperent l'eſpace de deux ans; mais dans les ſimples bornes du Commerce (43).

BONTEKOE. 1620.

Il ſe ſépare de Rol pour la derniere fois.

Meilleur Vaiſſeau dont il eſt nommé Capitaine.

Ce ne fut qu'en 1622 qu'il fut commandé, avec ſept autres Navires, pour faire le voyage de la Chine, ſous le commandement général de *Corneille Reyertz de Dergton*, dans la vûe de s'emparer de *Macao*, ou du moins des *Piſcadores*, & d'y établir un Commerce ſolide pour les Hollandois (44). Outre les inſtructions qui furent remiſes à l'Amiral, Coen avoit envoyé des ordres en divers lieux, pour raſſembler pluſieurs autres Vaiſſeaux qu'il deſtinoit à cette expédition. Il avoit écrit particuliérement à *Guillaume Janſz*, qui étoit allé aux Manilles, avec quelques Anglois, pour une autre entrepriſe; & quelques Navires de cette Flotte devoient joindre ceux de Reyertz, à des hauteurs reglées dans ſa lettre.

1622. Il eſt envoyé à la Chine.

Nous mîmes en mer, dit l'Auteur, le 10 d'Avril. Notre route n'eut rien de remarquable que l'habileté de nos Pilotes (45), juſqu'au 22 de Juin que nous

(41) Page 21.
(42) *Ibidem.*
(43) *Ibid.* p. 22.
(44) *Ibidem.*
(45) Page 23. C'eſt un détail qu'il ne faut pas dérober aux Navigateurs. Nous prîmes

BONTEKOE. 1622.

arrivâmes devant Macao. La Flotte s'étoit groſſie, dans cette navigation, juſqu'au nombre de quinze voiles, tant navires qu'yachts, entre leſquels il y avoit notre cours vers le Détroit de *Belimbuam* ou *Balimbuam*, pour le traverſer. Le 11, nous eûmes la vûe des terres de Sumatra; mais nous dérivâmes plus au Sud que nous ne l'aurions voulu; ce qui nous fit croire que les courans venoient du Détroit de la Sonde. Les 13, 14 & 15, nous eûmes des vents variables & nous dépaſsâmes l'Iſle de *Luſipara*. Les 16 & 17, nous courûmes le long de l'Iſle de Banca. Le 18, le 19 & le 20, nous n'avançâmes guères à la route, parce que le plus ſouvent nous avions vent & marée contraires; de ſorte qu'il falloit ſans ceſſe étaler le flot. Le 29, ſur le midi, nous nous trouvâmes à la bouque ſeptentrionale du Détroit de Balimbam, l'Iſle de Banca nous demeurant à une lieue au Sud-Eſt. Nous courûmes au Nord ſur l'Iſle de Pulopon, & le 30 nous mouillâmes à ſon bout, qui eſt au Sud-Eſt, ſur vingt-deux braſſes, fond de ſable. C'eſt un haut pays. Le premier de Mai, nous allâmes jetter l'ancre au côté occidental de cette même Iſle, ſur dix-neuf braſſes, fond de bonne tenue, par le travers de la baye de ſable, qui eſt au Nord, parce qu'il y a là une bonne aiguade dans un bois qui eſt dans un fond ou une vallée. Du bout ſeptentrional de l'Iſle de Banca juſqu'à l'Iſle Pulopon, il y a dix-huit milles (*); le cours au Nord. Le même jour nous remîmes à la voile, & nous portâmes le cap au Nord-Eſt & au Nord-Eſt quart de Nord, pour paſſer à l'Eſt de l'Iſle de Linga. Le 2, nous courûmes deux lieues d'une même bordée au Nord-Eſt quart à l'Eſt. Sur le midi, le cap oriental de l'Iſle de Linga nous demeura à quatre lieues au Sud Oueſt, quart à l'Oueſt. Le terrain en eſt fort élevé du côté ſeptentrional. De la côte occidentale de Pulopon juſqu'à la côte orientale ou au cap de Linga, la route eſt au Nord Eſt, ou un peu plus au Nord, & il y a neuf lieues. Le fond de dix-huit, dix-neuf & vingt braſſes. Le 3, l'Iſle de *Puloponiang* nous parut à l'Oueſt & au Sud-Oueſt. Le 4, ayant pris hauteur, nous nous trouvâmes par un degré quarante-huit minutes de latitude du Nord. Après midi nous eûmes la vûe de l'Iſle de *Lam*, à un mille de diſtance au Nord-Oueſt. La terre de cette Iſle eſt haute & ſe préſente comme une montagne. Le fond eſt de trente-cinq braſſes. Le 6, l'Iſle *Pulo-timon* nous demeura ſix lieues à l'Oueſt. Nous prîmes notre route Nord-Nord-Eſt vers *Pulo-candor*. Le 9, trois Vaiſſeaux, le *Groningue*, l'*Ours Anglois* & le *S. Nicolas*, eurent ordre d'aller juſqu'à *Pulo-cecer*. Le 18 au matin, nous eûmes la vûe de *Pulo-candor*, au Nord-Nord-Eſt, à la diſtance d'environ neuf milles. C'eſt une terre fort haute, avec de petites Iſles, la plûpart au côté Sud Eſt de la grande. L'aiguade eſt à la côte Sud-Oueſt. Depuis l'Iſle de Pulo-timon juſqu'à celle de Pulo-candor, le cours eſt Nord-Nord-Eſt, & le fond vaſard, de trente-cinq, quarante, cinquante & ſoixante braſſes, ſuivant les Cartes; mais lorſqu'on approche de Pulo-candor on ne trouve plus que trente, vingt-cinq & vingt braſſes fond de ſable ferme. Sur le ſoir nous courûmes à l'Eſt, faiſant le tour de l'Iſle fort proche de la côte, à la diſtance d'environ une demie lieue de la plus orientale des petites Iſles. Le fond eſt de dix-huit à vingt braſſes. Enſuite nous fîmes route par le Nord-Eſt, vers la côte de Chambay. Le lendemain, vers le ſoir, on voyoit encore Pulo-candor du haut des grands mâts. Le 22, nous découvrîmes *Pulo-chambay*, qui paroît de loin comme un amas de petites Iſles à ſept ou huit lieues en mer. Le 24 nous nous trouvâmes, par la hauteur de dix degrés trente cinq minutes (**), à un mille & demi de la terre. La partie de cette terre qui eſt proche de la mer, eſt baſſe & de ſable blanc; mais plus loin, le pays eſt haut & montueux. Le fond, à trois milles en mer le long de cette côte, eſt de ſable, à dix-ſept, ſeize, quinze, quatorze & treize braſſes. Le ſoir, on jetta l'ancre à quinze braſſes, vis-à-vis d'une pointe qui eſt par la hauteur de dix degrés trois minutes, & qui ſe nomme le Cap de *Cecir*. Au Nord de ce cap eſt un grand golfe, le long duquel & en-delà, en raſant la côte, on voit regner des dunes. Le milieu du pays eſt haut. La côte court au Nord-Eſt quart d'Eſt depuis le cap. Le 25, nous nous trouvâmes ſur la côte de la petite Iſle de *Pulo-cecir*, qui eſt preſque toute de rochers, & au Nord de laquelle on voit un golfe qui ſe préſente comme une riviere entre les hautes

(*) On lit 91 lieues dans le Recueil de la Compagnie; mais c'eſt une erreur.

(**) On lit 15 minutes dans le Recueil de la Compagnie.

deux Anglois. Après une revûe générale des forces, on fit faire l'exercice militaire autour des mâts.

BONTEKOE. 1622.

Dès le lendemain, trois Vaiſſeaux, le *Galias*, l'*Ours Anglois*, & le *Groningue*, commandé par Bontekoe, s'avancerent fort près de la Ville & mouillerent ſur trois braſſes d'eau. Le ſoir même, ils envoyerent trois volées de leur canon vers les murs. L'obſcurité devenant favorable, le *Galias* & le *Groningue* s'en approcherent juſqu'à la portée du mouſquet, ſur trois braſſes à demi flot. Il fut réſolu que Bontekoe & *Baſchert*, ſon Marchand, deſcendroient avec une partie de leur équipage pour tenter de ſurprendre la Ville; mais cette réſolution fut changée, parce qu'il parut dangereux de deſtituer un navire de ſes deux principaux Officiers. Bontekoe reçut ordre de garder ſon bord, & l'Amiral ſe chargea lui-même de la deſcente. Le 24, à la pointe du jour, on tira toutes les bordées, tandis que Reyertſz fit ſon débarquement à la tête de ſix cens hommes. On fit avancer deux yachts près du rivage, pour favoriſer l'entrepriſe. Les Portugais avoient fait un retranchement dans l'endroit où l'on pouvoit débarquer; mais après une légere réſiſtance, ils prirent la fuite & ſe retirerent vers une hauteur ſur laquelle il y avoit un couvent. L'attaque des Hollandois fut commencée avec beaucoup de réſolution. Les Portugais tenterent quelques ſorties & furent toujours répouſſés. Mais un accident imprevu renverſa toutes les eſpérances des aſſiégeans. Le feu prit à leurs barils de poudre; & dans l'éloignement des Vaiſſeaux, cette perte ne put être aſſez promptement réparée. Ils penſoient à faire leur retraite en bon ordre, lorſque les Portugais avertis de leur diſgrace par quelques déſerteurs Japonois, qui paſſerent dans la Ville, vinrent fondre ſur eux & leur tuerent quantité de gens. Le reſte ſe retira, avec beaucoup de confuſion, dans les barques qui les avoient apportés. La perte des Hollandois fut de cent trente hommes, avec autant de bleſſés, entre leſquels on compta Reyertſz, qui avoit déja reçu un coup de mouſquet dans le ventre en débarquant. Il eut néanmoins le bonheur de ſe rétablir.

Siége de Macao par les Hollandois.

Ils ſont forcés de l'abandonner avec perte.

On s'éloigna d'environ un quart de lieue de la côte, ſans aucun deſſein de recommencer le ſiege. On fit de l'eau dans une Iſle qui eſt au Sud de Macao. Les deux Vaiſſeaux Anglois & le Navire Hollandois *la Fidelité*, partirent pour le Japon. Deux jours après, l'*Ours* & la *Sainte Croix* prirent leur route vers l'Iſle de *Lamouen* ou *Lamoua* (*), rafant la terre dans le deſſein de viſiter la côte de la Chine; & le 29 toute la Flotte mit à la voile vers les Iſles Piſcadores, à l'exception d'un gros Vaiſſeau & de deux yachts, qui eurent ordre de de-

terres. C'eſt là que les dunes finiſſent. La côte y eſt très-haute, & le fond de trente, quarante & cinquante braſſes. Le 26, nous mouillâmes à la *Malebaie*, que les habitans nomment la Baye de *Ponderan*. Là paroiſſent, ſur le rivage, quantité de cocotiers entre pluſieurs petites maiſons. Quatre Vaiſſeaux, du nombre deſquels étoit le mien, furent envoyés le lendemain dans une autre baye, nommée *Camparyn*, qui eſt plus loin de ſix lieues. Nous y trouvâmes de l'eau douce, du bois & d'autres rafraîchiſſemens. On y acheta dix-ſept vaches & quantité de poules. Tout le reſte du mois & la plus grande partie du ſuivant ſe paſſerent dans la Malebaie, où pluſieurs Vaiſſeaux devoient joindre la Flotte. Le 20, ayant eu la vûe de diverſes Iſles ſur notre route, nous joignîmes quelques-uns des Vaiſſeaux qui nous venoient des Manilles, & le 22 nous parûmes devant Macao, où nous mouillâmes à quatre braſſes d'eau, ſur un fond de vaſe.

(*) Apparemment l'Iſle d'*Emoy*.

BONTEKOE. 1622.

meurer à la vûe de Macao juſqu'à la fin d'Août, pour attaquer les bâtimens qui pourroient y venir de Malaca.

Ils veulent s'établir aux Piſcadores.

On eut la vûe des Iſles Piſcadores le 4 de Juillet, & le 6 on vit paroître l'*Ours*, qui venoit réjoindre la Flotte. Après avoir fait le tour des Iſles en dehors, on mouilla derriere une des plus hautes, dont la forme reſſemble à celle d'une table. Quelques Pêcheurs Chinois, qui ſe préſenterent entre les Iſles, prenoient la fuite à la vûe d'une Flotte étrangere. On entra le lendemain dans une belle baie cloſe, d'un fort bon fond, ſur huit ou neuf braſſes d'eau. Le pays eſt plat, pierreux, & ſans arbres, mais couvert d'herbe longue, qui eſt une eſpece de foin. L'eau douce n'y manque pas, quoique dans le tems ſec elle ſoit un peu ſomache. On ſe rend aux ſources par deux golfes, où les Vaiſſeaux demeurent à l'ancre; mais on n'y trouve pas d'autres rafraîchiſſemens. Bontekoe, ſuivant l'ordre qui avoit été donné pour le rendez-vous, entra dans un Port nommé *Tayouan*, qui eſt à l'extrêmité de l'Iſle Formoſe, & où les Chinois faiſoient quelque Commerce. Sa ſituation eſt à douze lieues des Piſcadores. Dans l'intervalle, qui eſt ſi tortueux que les gros Vaiſſeaux n'y peuvent entrer, il n'y a pas plus d'onze pieds d'eau. La Flotte en tira diverſes ſortes de rafraîchiſſemens, qu'on faiſoit prendre par les yachts.

Le *Groningue* & l'*Ours* employerent quelques jours à viſiter la côte de la Chine, & s'avancerent juſqu'à l'embouchure de la riviere de *Chincheu*, où Bontekoe vérifia par ſes yeux ce que Jean Hugue *Linſchoten* en a rapporté. Après avoir mouillé dans différentes baies, & rencontré pluſieurs Corſaires Chinois, qui exercoient leurs pillages ſur leur propre Nation, ils rejoignirent la Flotte aux Piſcadores. Leurs gens s'y occupoient à conſtruire un Fort; & depuis le départ de Bontekoe, il y étoit arrivé quelques autres Navires Hollandois. Deux yachts, qui avoient été envoyés ſur les côtes de la Chine, avec ordre de demander aux Chinois la liberté du Commerce, rapporterent qu'ils avoient reçu des réponſes aſſez favorables, & qu'on leur avoit promis d'envoyer aux Piſcadores un Ambaſſadeur qui apporteroit d'autres explications à l'Amiral. En effet, le 24 d'Août, on vit paroître deux Jonques, qui avoient à bord le Miniſtre Chinois. Mais les conferences eurent peu de ſuccès, parce que le but de cette Ambaſſade étoit d'engager les Hollandois à s'éloigner, ce qui étoit directement oppoſé à leurs intentions. Auſſi prirent-ils la réſolution de s'avancer avec toutes leurs forces juſqu'à l'entrée de la riviere de Chincheu, pour éprouver ſi la crainte de leurs hoſtilités ne rendroit pas les Chinois plus traitables. La ſéparation de trois de leurs plus gros Vaiſſeaux, qui furent entraînés par les courans, ne les empêcha pas d'exécuter leur deſſein. Ils allerent jetter l'ancre devant la riviere, proche d'un gros Bourg, dont les habitans prirent la fuite & leur abandonnerent quarante-trois gros beſtiaux, avec quantité de volaille & d'autres rafraîchiſſemens. Là ne ſe propoſant plus de ménagemens, ils brûlerent dès le premier jour 50 ou 60 Jonques. Les jours ſuivans furent ſignalés par d'autres priſes, par des deſcentes, & des incendies (46). Cette petite guerre fut continuée avec divers ſuccès l'eſpace d'une année entiere, pendant laquelle on fit un grand nombre de priſonniers, & l'on brûla ou l'on prit quantité de Jonques. Enfin les Chi-

Conférences inutiles avec un Ambaſſadeur Chinois.

Longues hoſtilités des Hollandois contre la Chine.

(46) Page 29.

nois,

nois, fatigués de leurs pertes, envoyerent, le premier de Novembre 1723, un Miniſtre nommé *Cipzuan* (47) à bord de l'Amiral, pour lui déclarer que ſi les Hollandois étoient venus dans un eſprit de paix, & ſeulement pour obtenir la liberté du Commerce, il étoit facile de traiter & que les Chinois y étoient diſpoſés. Il ajouta, pour diminuer l'étonnement de l'Amiral, que plus de trois cens Marchands de ſa Nation s'étoient aſſemblés, & demandoient inſtamment cette permiſſion, qui valoit bien mieux pour eux que de perdre leur bien en continuant la guerre. Il dit encore que dans le canton où il faiſoit ſa demeure, il y avoit un Hermite qui menoit une vie ſolitaire dans les montagnes, quoique de grande maiſon, & fort riche avant ſa retraite; qu'il paſſoit même pour avoir été Gouverneur de quelque Province, & qu'après la mort de ſa femme, qu'il aimoit uniquement, il s'étoit retiré dans la ſolitude, où il ne ſe mêloit plus que d'aſſiſter les pauvres & d'aller intercéder pour eux auprès des Grands : que cet homme, qui étoit en odeur de ſainteté, avoit entrepris de parler des propoſitions de la Flotte étrangere, & de les faire réuſſir; & que paſſant pour prophete, il avoit annoncé aux principaux du pays, que la continuation de la guerre leur deviendroit pernicieuſe. L'Amiral, perſuadé par ces apparences de bonne foi, demanda s'il ne pouvoit pas conférer avec cet Hermite, pour l'inſtruire plus particulierement de la ſincérité des Hollandois, & des circonſtances qui regardoient leurs vûes du Commerce. Cipzuan s'engagea volontiers à lui en faire la propoſition. Etant parti dans ce deſſein, il revint le 5 avec l'Hermite & un autre Chinois. L'Amiral expliqua au ſaint homme les raiſons qui avoient amené les Hollandois. Après une longue conférence, dont les deux parties ſortirent également ſatisfaites, on lui remit une lettre pour les Officiers de ſa Province, qui contenoit tout ce qu'on lui avoit déclaré, & qu'il promit de rendre de ſa propre main.

BONTEKOE. 1623.

Négociation avec les Chinois.

Un Hermite du pays y eſt employé.

Deux ou trois jours après, Cipzuan apporta la réponſe. Elle étoit favorable. On convint bientôt que les Hollandois enverroient dans l'Iſle d'*Emoy*, deux ou trois de leurs Vaiſſeaux pour y regler les articles de la paix. La prudence ne permettant pas à l'Amiral de s'y rendre lui-même, Chriſtian Franſz partit le 14 avec les yachts, le *Muiden* & l'*Eraſme*; & le lendemain, il jetta l'ancre proche d'Emoy. Trois jours s'étoient paſſés juſqu'au 18, lorſque Bontekoe ennuyé de cette longueur s'embarqua dans ſa chaloupe, pour aller prendre quelques informations par ſes propres yeux. En approchant des yachts, quelle fut ſa ſurpriſe d'en voir un tout en feu, & l'autre qui avoit trois brûlots à ſon bord, naviguant au milieu d'une multitude de bâtimens Chinois? Plus de cinquante brûlots, qui s'étoient détachés contre l'*Eraſme*, avoient été évités par l'adreſſe & le courage des Hollandois, & les trois qui l'avoient atteint furent heureuſement détournés. Pour le *Muiden*, ſa miſene & ſes hunes d'avant étoient ſi enflammées, qu'il n'y avoit aucune eſpérance de le pouvoir ſauver. Auſſi le vit-on bien-tôt ſauter, avec tout ce qu'il y avoit de gens à bord (48).

Les Hollandois ſont cruellement trahis.

L'*Eraſme* ayant rejoint la Flotte, on apprit le détail de ce funeſte évenement. Auſſi-tôt que les deux yachts eurent jetté l'ancre, les Chinois avoient envoyé des Députés à bord, pour demander que les principaux Hollandois

(47) Pages 37 & ſuivantes.

(48) Page 38.

BONTIKOE. 1623.

vinſſent conferer avec leur *Totoc* ou leur Chef. Le Commandant avoit déſiré, au contraire, que le Totoc envoyât quelques-uns des ſiens, munis d'un plein pouvoir. Les mêmes Chinois qui retournerent à terre avec cette réponſe revinrent bien-tôt, autoriſés par le Totoc, & l'on commença la négociation. Il fut conclu que les Chinois viendroient trafiquer à Tayouan avec les Hollandois, & qu'ils y apporteroient autant de ſoies qu'on auroit de capital pour les payer; qu'ils ne navigueroient plus aux Manilles, à Cambaye, à Siam, à Patane, à Jamby, ni en d'autres lieux, ſans prendre des paſſeports Hollandois; & qu'ils enverroient cinq ou ſix Jonques à Batavia, pour conférer avec le Général ſur l'établiſſement des Piſcadores, dont ils avoient trop témoigné que leur principal deſſein étoit de chaſſer les forces Hollandoiſes (49).

Adreſſe des Chinois.

Après cet accommodement, les Plenipotentiaires Chinois étoient retournés dans l'Iſle, d'où ils étoient encore revenus, pour demander qu'on députât quelques Capitaines au Totoc, dans la ſeule vûe, diſoient-ils, d'écrire l'accord en Chinois & en Hollandois, & de le confirmer par un ſerment. Ils avoient amené huit Mandarins en qualité d'ôtages, & donné, ſuivant leur uſage, trois fléches pour derniere preuve de leur bonne foi. Le Commandant Hollandois ne fit pas difficulté de deſcendre lui-même, avec deux de ſes principaux Officiers, & une ſuite de trente hommes, commandé par *Reus*, Capitaine de l'*Eraſme*. On les reçut fort bien. On dreſſa ſur le rivage des tables pour les Matelots. Elles furent auſſi-tôt couvertes de vivres, tandis que les trois Officiers ſe rendirent chez le Totoc. Les Hollandois crurent s'appercevoir que dans le repas, où quelques Mandarins mêmes étoient à table, on s'efforcoit de les enivrer. Reus, ſans pouſſer trop loin la défiance, ſe contenta d'arrêter les progrès de l'yvreſſe en faiſant rentrer tous ſes gens dans la chaloupe, & promit avant ſon départ de la renvoyer le ſoir, pour les trois Officiers qui étoient chez le Totoc. Elle retourna au rivage à l'heure marquée. Mais on ne vit revenir ni la chaloupe ni les Officiers. On demanda aux ôtages d'où pouvoit venir un ſi long retardement. Ils répondirent que le feſtin du Totoc auroit ſans doute été magnifique, & que le plaiſir retenoit les convives. C'étoit un étrange feſtin, puiſque dans le cours de la même nuit les brûlots parurent quatre heures avant le jour, & firent l'exécution qu'on a rapportée. L'Auteur, qui partit bientôt pour Batavia, paroît avoir ignoré quel fut le ſort des trois Officiers Hollandois, & celui des huit ôtages qui étoient à bord. Mais il ajoute qu'après une ſi cruelle expérience de la perfidie des Chinois, l'Amiral s'attacha ſerieuſement à fortifier Piſcadore, & recommença les hoſtilités (50).

Bontekoe retourne à Batavia.

Le tems de Bontekoe étant expiré (51), envain *Reyerſz* le ſollicita de prendre un nouvel engagement. Il obtint la permiſſion de s'embarquer ſur le Vaiſſeau nommé *Bonne-Eſpérance*, qui étoit prêt à faire voiles pour Batavia. Sa navigation fut heureuſe; & ſon arrivée ne le fut pas moins, par l'occaſion qu'elle lui fournit de quitter les Indes. On équipoit à Batavia la *Hollande*, le *Gouda* & le *Midelbourg* pour aller en Perſe. Il demanda au Général *Carpentier*, qui avoit ſuccédé à *Coen*, la permiſſion de partir ſur un de ces trois bords. Elle lui fut accordée, avec la commiſſion de Capitaine de la *Hollande*, qui étoit

Il obtient une nouvelle commiſſion.

(49) Page 39. (50) *Ibidem.* (51) Page 40.

un fort beau Navire. L'Amiral Reyertſz, qui revint de Piſcadore vers le même tems, dans la réſolution de retourner auſſi en Europe, obtint le commandement de ces trois Vaiſſeaux, & monta celui de Bontekoe. Ils mirent à la voile le 6 de Février 1624, deſtinés tous deux à des infortunes qui cauſerent la mort de l'un, & qui rendirent le retour de l'autre preſqu'auſſi funeſte que ſon arrivée dans les Indes. Reyertſz étoit un habile homme, qui avoit rendu des ſervices conſidérables à la Compagnie (52). BONTEKOE. 1624.

Après avoir relâché à Bantam, & louvoyé de-là juſqu'à l'Iſle de *Sebbezée*, dans le Détroit de la Sonde, où la rapidité des courans les forca de ſéjourner trois ou quatre jours, ils partirent avec un vent très-favorable, qui ne les abandonna point juſqu'à la ſortie du Détroit. Enſuite il devint plus frais; mais après l'avoir eu long-tems à combattre, le 27, à dix-ſept degrés de latitude méridionale, ils le virent tourner au Sud, ſuivant leur eſpérance. Alors ils coururent à l'Oueſt, portant vers le Cap de Bonne-Eſpérance. Le 13 de Mars, ayant pris hauteur, ils ſe trouverent par les 22 degrés. Reyertſz tomba malade le même jour. Son départ avec Reyertſz.

J'entre encore dans un de ces recits, qui ne peuvent être intéreſſans que par le détail des circonſtances, & qui demandent par conſéquent d'être abandonnés à l'Auteur même, ſans égard pour ceux qui s'offenſent de la barbarie du langage de mer, & qui préferent l'ornement à la verité des peintures. C'eſt Bontekoe qui va repréſenter ſes propres craintes & tracer l'image d'une affreuſe ſituation. Infortunes de leur voyage.

Pendant les trois jours ſuivans, le vent devint ſi impétueux qu'il n'y avoit pas huit rhumbs ſur leſquels on pût ſe maintenir. Nous craignimes beaucoup d'être ſéparés pendant la nuit. C'étoit à nous à faire fanal. J'entrai dans la chambre du Commandant, où j'aſſemblai le Conſeil, quoiqu'il fût fort mal; & lui ayant expoſé le danger, je propoſai d'amener les voiles avant la fin du jour, pour nous tenir à mâts & à cordes dans l'obſcurité. J'eſpérois que nos conſerves feroient la même manœuvre en nous voyant, & que dans le cours d'une nuit nous ne ferions pas une ſi grande dérive, que nous ne puſſions le lendemain nous voir les uns les autres.

Le Commandant s'en étant remis à mon opinion, on ferla de jour la miſene & la ſivadiere. Les garcettes & les rabans furent bien amarrés, enſuite nous nous laiſſâmes aller à la dérive. Le *Goude* & le *Midelbourg* ſuivirent notre exemple, & porterent le Cap au Sud. La nuit, après ſix horloges, le vent devint ſi impétueux, que ceux qui ne ſe ſont jamais trouvés dans les mêmes occaſions ne peuvent s'en imaginer la force & la violence. Il parcouroit ſi rapidement tous les points du compas, qu'il étoit impoſſible de connoître ſur quel air on naviguoit. Le Navire s'enfonçoit autant dans l'eau que ſi les tourbillons étoient tombés directement deſſus pour le faire enfoncer. Les ancres, qui étoient ſur leurs boſſoirs, aux deux côtés de l'avant, étoient à tous momens ſubmergés; & pour peu qu'on fût demeuré dans le même point, ſans autre agitation, il auroit puiſé par-là bien vîte & n'auroit pû manquer de périr. Enfin notre grand mât s'étant rompu, à trois braſſes au-deſſus du haut pont, il tomba dans la mer; mais le Navire, qui apparemment enfonçoit, ſe releva un peu. Nous étions les uns près des autres; ce qui n'empêchoit pas Deſcription d'une furieuſe tempête.

(52) Pages 41 & ſuivantes.

BONTEKOE. 1624.

qu'il ne fallut s'approcher tête contre tête pour pouvoir s'entendre. Ceux qui étoient ſur le pont n'entendoient pas nos plus grands cris (53).

Singuliere apparence de la mer.

Ce prodigieux vent dura pendant ſix ou ſept horloges, & ne fit alors que commencer un peu à diminuer. Tandis qu'il étoit dans ſa plus grande violence, la mer étoit auſſi unie qu'une table. Il ſembloit même qu'elle ne pût s'élever. Mais, à meſure que le vent diminuoit, la mer s'élevoit avec tant d'impétuoſité, que le Vaiſſeau ſembloit prêt à tourner. Le roulis étoit ſi terrible, que le plat bord paſſoit quelquefois ſous l'eau à l'embelle. Elle couloit dans le fond de cale, où il s'en trouvoit déja ſept pieds avant que nous nous en fuſſions apperçus. Toutes les pompes jouoient ſans relâche, & l'eau ne laiſſoit pas de croître toujours. Nos allarmes devinrent fort vives. Le mal étoit ſans remede, & tous nos efforts paroiſſoient inutiles. Il arriva même que les pompes s'engorgerent de poivre, dont les bitonieres étoient toutes remplies. Il y avoit, à fond de cale, ſoixante pieces de canons de fonte & de fer, qui étoient ſur le gingembre & ſous le poivre. L'agitation prodigieuſe du Vaiſſeau les fit démarrer & rouler. Les tourillons heurterent contre les fronteaux des gruriers & les briſerent. Alors le poivre ſe répandit ſur les vaigres de fond; & l'eau ayant fait lever les parcloſes, il paſſa & couvrit les varangues.

Efforts de l'induſtrie & du courage.

Cependant comme nous étions perſuadés que le Vaiſſeau étoit capable de ſoutenir de grands efforts, cette penſée ranima notre courage & nous fit redoubler le travail. Nous tirames les pompes & nous les enveloppâmes par le bas, de pluſieurs lambeaux de nos pavillons. Nous paſſâmes le bout de chacune dans un pannier, que nous mîmes ſur les vaigres, & nous recommençames tous à pomper. Cet expédient nous réuſſit. Après avoir continué quelque tems la même manœuvre, nous vîmes que l'eau commençoit à baiſſer. Mais notre grand mât, qui étoit tombé dans la mer, ayant flotté toute la nuit, tantôt le long du navire, tantôt deſſous, nous appréhendâmes qu'il n'y fît quelque voie d'eau. Les gens du fond de cale, qui ſentoient encore mieux ce danger, nous excitoient par leurs cris à couper tous les cordages qui l'arrêtoient: il nous fut impoſſible de ſuivre leur avis. Nous coupâmes à la vérité les grands haubans de ſtribord, mais la force du roulis nous empêcha de couper ceux de babord. Ce fut tout ce qu'on put exécuter avant le jour. Avec le ſecours de la lumiere, nous achevâmes de couper ce qui retenoit encore le mât, & le premier flot l'éloigna du Navire.

Naufrage du Goude.

Le matin, ayant jetté les yeux autour de nous, la ſeule de nos conſerves qui s'offrit à notre vûe fut le *Midelbourg*, qui étoit entierement demâté, à l'exception de ſon mât d'artimon. Il avoit même perdu ſon beaupré & tout ſon éperon. Le *Goude* ne paroiſſant point, nous commençâmes à craindre qu'il n'eut fait naufrage; ſoupçon qui ne fut que trop vérifié, puiſqu'on ne l'a jamais revû. Quelques-uns de nos gens ayant puiſé de l'eau, y trouverent du poivre; ce qui augmenta notre chagrin, en confirmant la certitude de ſon naufrage. Cependant le tems devint fort beau. Nous appercevions toujours le *Midelbourg* au lof, ſans pouvoir nous rejoindre, parce que nous étions également déſemparés. Il mit ſa chaloupe à la mer. Le Patron, qui ſe nommoit Jean Dix, de Fleſſingue, étant arrivé à notre bord, nous repréſenta qu'ils

Triſte état des deux autres Vaiſſeaux.

(53) *Ibidem.*

avoient perdu preſque tous leurs mâts & leurs agrêts, & que ſi nous leur refuſions notre ſecours, ils n'avoient aucune eſpérance de pouvoir aller juſqu'aux terres. Notre mât de miſene, notre beaupré & notre artimon avoient été préſervés, auſſi-bien que notre grande vergue, qu'on avoit amenée ſur le pont avant que l'orage fût dans toute ſa force. Dans le *Midelbourg* au contraire, on avoit laiſſé les vergues aux Hunes, ce qui avoit contribué à la perte de toute ſa mâture. Il falloit que le moins maltraité des deux Vaiſſeaux ſe rendît utile à l'autre. Nous réſolumes, dans le Conſeil, de donner notre grande vergue & notre mât de hune d'avant, avec une groſſe éparre que nous avions encore. Mais nous conclumes auſſi qu'après leur avoir livré ces pieces, chacun de ſon côté feroit ſes efforts pour gagner la terre où il pourroit, ſans prétendre mutuellement à d'autres ſecours. Cependant on convint de ſe rendre, s'il étoit poſſible, à la baie de Saint Louis dans l'Iſle de Madagaſcar.

BONTEKOE. 1624.

La Nouvelle Hollande ſecourt le Midelbourg.

Ces réſolutions ayant été priſes au Conſeil, ma qualité de Capitaine m'obligeoit d'en porter l'ordre à l'équipage. On l'attendoit avec impatience; mais lorſque je l'eus expliqué, la plupart s'y oppoſerent, ſous prétexte que nous n'étions pas moins en danger que le *Midelbourg*, & que nous n'avions pas trop de nos apparaux pour nous-mêmes. Je demeurai ſurpris, & je leur dis avec douceur; » Amis, prenez y garde. Si nous laiſſons notre conſerve ſans » ſecours, Il faut qu'elle périſſe. Nous faiſons tous profeſſion d'être Chré» tiens. Nous ſommes obligés de ne pas démentir notre foi. Penſons à ce » que nous pourrions déſirer d'eux ſi nous étions dans le même état, & fai» ſons ce que nous voudrions qu'ils nous fiſſent. « Cette courte harangue reveilla leur humanité. Ils s'écarterent d'abord pour conférer enſemble. J'entendois dire à quelques-uns; » il eſt vrai que nous ſommes Chrétiens, comme » dit le Capitaine. Quels remords n'aurons-nous pas ſi le *Midelbourg* perit » par notre faute ? « Ils revinrent au pied du grand mât: Capitaine, me dirent-ils, après qu'on aura fait cette faveur au *Midelbourg*, pourrons-nous le laiſſer & nous ſéparer de lui ? Je leur répondis que c'étoit la réſolution du Conſeil. Ils s'écriérent alors qu'ils ſe ſoumettoient à tout ce qu'on avoit réſolu. Chacun contribua volontairement à faire deſcendre les pieces dans la chaloupe. Le Patron prit congé de nous, en ſe flattant de nous revoir tous enſemble dans la baie de Saint Louis. Notre équipage revint auſſi-tôt à la charge, & me demanda s'il n'étoit donc pas permis à préſent de ſe ſéparer du *Midelbourg* ? Je répondis qu'il n'y avoit plus à balancer. Auſſi-tôt toutes les manœuvres furent exécutées avec une ardeur merveilleuſe; & la driſſe de la miſene fut hiſſée juſqu'au ton, quoique tout le monde prétendît auparavant qu'il ſeroit impoſſible de la hiſſer lorſqu'on auroit donné le mât de hune.

Oppoſition de l'équipage.

Bontekoe le ramene à la ſoumiſſion.

Quel eſt le Peintre, qui ne trouve pas dans cette courte deſcription le ſujet d'un beau tableau ? Et quel eſt auſſi le Philoſophe, qui ne reconnoiſſe pas les traits de la nature dans cette variété d'actions & de ſentimens ?

Bontekoe ſe ſépara du *Midelbourg* le 22, & dès le 30 il eut la vûe de l'Iſle de Madagaſcar. Quelques bancs qui lui étoient inconnus, à l'Eſt de la baie qu'il cherchoit, le firent deſcendre dans ſa chaloupe pour ſonder toutes les profondeurs des petites Iſles, des Caps & des moindres pointes. Enfin il mouilla dans la baie de Saint Louis, où ſon premier ſoin fut de faire dreſſer des ten-

Séparation des deux Vaiſſeaux.

Ils arrivent à la Baie de S. Louis & ſe radoubent.

BONTEKOE. 1624.

tes, autant pour le ſoulagement de l'équipage, que pour le radoub du Vaiſſeau : mais la mer briſoit ſi fort, qu'il ne crut pas devoir y tranſporter les marchandiſes. Il fait ici une peinture de ſes ſoins & de ſes travaux, qui mérite d'être repréſentée pour ſervir d'exemple dans les mêmes circonſtances. Une longue expérience lui faiſant craindre pour les marchandiſes, il réſolut, ſans les faire ſortir du Vaiſſeau, d'y mettre un ordre qui facilitât le travail ; ce qui fut exécuté (54).

Enſuite il fallut obtenir des habitans la permiſſion de pénétrer dans les terres pour y couper un grand mât. Ils l'accorderent avec beaucoup d'humanité, en faiſant entendre par leurs ſignes qu'ils y joindroient toutes ſortes de ſecours. On prit des cordages, des palmes, des haches, des ſcies, & Bontekoe alla choiſir lui-même un arbre. La plus grande difficulté fut de l'amener juſqu'au Navire (55).

Les proviſions ne manquerent point à l'équipage, par la fidélité qu'on eut toujours à ſatisfaire les habitans pour le prix. Ils firent des tentes vers le rivage, où ils tenoient comme un marché de vaches, de limons, d'oranges, de poiſſon, de lait de miel & de cire. Mais ils avoient l'art de faire tourner le lait à demi, afin qu'il ne durât pas long-tems. Ils firent comprendre à Bontekoe, que leur Roi faiſoit ſa réſidence à cinq ou ſix journées de la mer, & qu'il parloit Eſpagnol. Auſſi-tôt deux Hollandois qui ſçavoient cette langue, furent Députés pour l'aller ſaluer & lui demander du riz à vendre. Ils furent bien reçus de ce Prince. Mais à l'égard du riz, il ſe plaignit d'en manquer lui-même, parce que les ſauterelles l'avoient détruit cette année-là. Bontekoe n'eut pas de peine à ſe le perſuader, lorſque s'étant avancé au milieu d'une piece de terre, une armée de ces inſectes qui ſe leva tout d'un coup, lui ſauta au viſage & à la poitrine avec tant de force, qu'à peine avoit-

Bontekoe députe au Roi du pays.

Sauterelles & leurs ravages.

(54) » On tranſporta promptement, » avec des ſacs, celles qui étoient à l'a- » vant, & la ſainte-barbe en fut remplie. On » en mit auſſi ſur le haut-pont, de ſorte » que l'avant fut bien-tôt vuide. On fit un » fronteau en travers, contre le grand mât, » afin que les marchandiſes & les encombre- » mens de l'arriere ne vinſſent pas rouler ſur » les ouvriers. On commença par lever les » parcloſes. On nettoya les anguillers & les » varangues. On fit paſſer des cordes dans » les anguillers, depuis l'avant juſqu'au grand » mât, pour achever de les mettre en état, & » pour les y maintenir ſi l'on ſe trouvoit expoſé » aux mêmes accidens. Enſuite, les marchan- » diſes ayant été remiſes dans leur place, on » tranſporta de même, dans la ſainte-barbe » & ſur le haut-pont, celles qui étoient à » l'arriere. Puis on fit comme à l'avant à » l'égard des parcloſes & des bitonnieres, » où l'on paſſa auſſi des cordes depuis l'avant » juſqu'à l'arriere, tellement qu'en cas de be- » ſoin on pouvoit tirer de chaque côté & » ſerrer ces cordes, & les faire jouer dans » les anguillers.

(55) » Après le travail, il ſe trouva que » le mât avoit dix-huit palmes de circonfé- » rence par ſon plus gros bout, & vingt-huit » de haut. On en reclampa le gros bout ſur » le motereau du grand mât briſé, qui mon- » toit encore juſqu'à trois braſſes & demi au- » deſſus du haut-pont, & l'on en fit l'aſſem- » blage à queue d'aronde. On le fortifia de » quatre jumelles. Le tout ayant été très- » bien ſurlié, l'ouvrage ſe trouva parfaite- » ment ferme, & le mât auſſi fort que s'il » eût été tout d'une piece. Après cela, on » ſcia le mât d'artimon par le milieu, & l'on » en mit les côtés à une diſtance l'un de » l'autre telle que la hune le demandoit, gar- » niſſant les trous avec des planches. Ainſi » la hune ſe trouva auſſi en état. On avoit » quelques-uns de ces fers crochus dont on » ſe ſert dans les corderies. On en fit une ſur » le bord de la mer. On prit un des plus gros » cordages, qu'on coupa en diverſes pieces. » On en défit la méche & les torons, & l'on » en fit des cordes pour les manœuvres cou- » rantes. On prit auſſi un des cables, qu'on » coupa pour en faire des haubans.

il la liberté de reſpirer. Elles avoient de petites aîles qui leur ſervoient pour voler ; mais étant à terre, elles ſautoient comme les autres ſauterelles. Le Roi dit aux Députés qu'il étoit quelquefois obligé d'employer trois ou quatre cens hommes à garder les campagnes, & que cette précaution ne ſuffiſoit pas pour défendre les champs de riz. Les Habitans ſe dommageoient de cette perte, en mangeant ces petits animaux mêmes, qu'ils faiſoient rotir ſur les charbons après leur avoir arraché les aîles (56). BONTEKHE. 1624.

La maladie de Reyertſz n'ayant fait qu'augmenter depuis la diſgrace de ſes trois Vaiſſeaux, il mourut dans l'amertume de ſon chagrin, onze jours après qu'on eut jetté l'ancre, Bontekoe le fit enterrer dans une Iſle couverte de grands arbres qui fait face à la baie. On le mit au pied d'un des plus beaux & des plus verds, avec un épitaphe de ſix vers ſur ſa tombe (57) ; & ſes obſeques furent honorées de trois décharges de mouſqueterie & de cinq coups de canon. Les habitans du pays groſſirent le convoi dans leurs barques. La plupart étoient d'un fort beau noir. Quelques-uns avoient les cheveux longs & pendans. D'autres les avoient friſés & creſpus, comme la laine de brebis : ceux des femmes étoient treſſés autour de leur tête. Elles les oignent d'huile de poiſſon, qui leur donne une ſorte d'éclat au ſoleil. L'unique habillement des deux ſexes eſt un petit pagne, qui ne leur couvre que la ceinture. Quelques-uns mêmes alloient entierement nuds, ſans aucune honte. Deux matelots de l'équipage, ſéduits apparemment par les careſſes & les offres des femmes, quitterent le Vaiſſeau pour ſe jetter parmi les Négres. Cette déſertion retarda le départ de quelques jours, qui furent employés à les chercher, ou à leur laiſſer le tems de reconnoître leur faute. On les apperçut même, avec les femmes qui les avoient corrompus. Mais ils prirent la fuite, & ſe cacherent ſi ſoigneuſement qu'on fut contraint de les abandonner à leur mauvais ſort. On avoit vû pluſieurs enfans preſque blancs, dont les cheveux tiroient ſur le blond, & qui paroiſſoient avoir eu des Européens pour peres. Bontekoe s'imagina que d'autres Hollandois, qui étoient venus dans cette baie, pouvoient avoir eu la même foibleſſe que ſes deux matelots, & s'étoient peut-être établis dans l'Iſle (58).

Mort de l'Amiral Reyertſz.

Matelots ſéduits par les femmes de l'Iſle.

Le 25 d'Avril 1625, après avoir fait une groſſe proviſion de limons & d'oranges, on mit à la voile d'un aſſez beau tems, qui dura juſqu'au 10 de Mai. Les vents devinrent alors ſi furieux, qu'on fut le jouet des flots juſqu'au 6 de Juin. Bontekoe commençoit à perdre l'eſpérance de pouvoir doubler le Cap, lorſqu'emporté contre le vent même, par la force des courans, il fut ſurpris de l'avoir doublé ſans s'en être apperçu. Il prit ſon cours vers l'Iſle de Sainte Helene qu'il découvrit le 14. Lorſqu'il eut rangé la côte, en s'approchant de la vallée de l'Egliſe, il apperçut par le travers de cette vallée une caraque Eſpagnole à la rade. Malgré le déſordre de ſon Vaiſſeau, il fit tous ſes efforts pour s'avancer vers la caraque, & pour aller bruſquement à l'abordage, dans l'opinion que les bordées de cette énorme maſſe portant trop

Rencontre d'une caraque Portugaiſe à Sainte-Helene.

(56) Page 44.

(57) Page 45. Les Vers ſont Hollandois. Voici la traduction : » La mort ſuit les hommes en tous lieux. Perſonne ne ſçait quand » elle le doit prendre, ni ſi c'eſt au Sud ou à » l'Oueſt qu'il doit la rencontrer. Dieu le » ſçait ſeul. Mais celui qui eſt ſoumis à ſa » volonté meurt content, dans quelque lieu » que la mort le ſurprenne.

(58) *Ibidem.*

BONTEKOE, 1625.

haut, il auroit pû la joindre & la prendre facilement (59). Les raffales qui s'échappoient d'entre les montagnes s'oppoſerent à ſon deſſein, & donnerent le tems aux Eſpagnols, non-ſeulement de touer la caraque par l'arriere, mais encore de débarquer du canon & de dreſſer des batteries ſur le rivage. Cependant une raffale ayant porté les Hollandois à la portée du mouſquet de ce gros bâtiment, ils armerent leur chaloupe & l'envoyerent aux Eſpagnols avec un pavillon de paix. A la vûe de cette manœuvre, les Eſpagnols firent avancer auſſi leur chaloupe entre les deux Navires. Ils demanderent d'où venoit le Vaiſſeau Hollandois. On leur répondit qu'il venoit de Java, & que s'étant écarté de ſes conſerves, il les attendoit inceſſamment. Leur réponſe ne fut pas moins civile, lorſqu'on leur demanda auſſi d'où ils venoient. La caraque avoit fait voile de Goa. Mais le Patron Hollandois leur ayant demandé la permiſſion de faire de l'eau, parce qu'étant arrivés les premiers il les en regardoit comme les maîtres, & n'ayant pas même fait difficulté d'ajouter qu'on ſe retireroit après avoir rempli les tonneaux, ils le traiterent avec les dernieres marques de mépris (60).

A cette nouvelle, qui fut rapportée auſſi-tôt par la chaloupe, Bontekoe aſſembla le Conſeil. On réſolut d'envoyer demander encore une fois la liberté de faire de l'eau, & de laiſſer le tems d'une horloge aux Eſpagnols pour prendre leur parti; après quoi, s'ils s'obſtinoient dans leur refus, il fut arrêté qu'on iroit les inſulter. La chaloupe retourna vers eux avec le pavillon de paix. Ils revinrent à la moitié du chemin, accompagnés d'un Moine, qu'on connut à ſes habits. Le Patron Hollandois ayant renouvellé ſes propoſitions, ne reçut encore que des outrages pour reponſe. A ſon retour, Bontekoe fit ſonner la cloche & commencer la priere (61). On mit des horloges de demie heure ſur les cabeſtans; & lorſqu'elles furent écoulées, le canon Hollandois fit un feu épouvantable ſur la caraque. Elle étoit à la juſte portée des coups. Son château d'avant paroiſſoit auſſi haut que les hunes de la miſene Hollandoiſe. On entendoit le craquement des planches, qui étoient briſées par les boulets. Mais la batterie que les Eſpagnols avoient élevée ſur le rivage tiroit continuellement, & tous ſes coups portoient auſſi. Ils bleſſerent même quelques gens de l'équipagne Hollandois. Bontekoe, craignant d'être coulé à fond, prit le parti de ſe faire touer le ſoir derriere quelques rochers, où il ſe vit à couvert de la batterie qu'il redoutoit (62). Il s'informa de la quantité d'eau qui reſtoit à bord, & l'on fit le calcul de la conſommation pour le paſſage de la Ligne & pour le reſte de la route. On trouva qu'il ne falloit compter que ſur quatre demi ſeptiers d'eau par jour, pour chaque homme. Les Officiers demanderent aux matelots s'ils vouloient ſe contenter de cette proviſion juſqu'en Hollande, ou ſe battre en déſeſperés pour chaſſer les ennemis de l'aiguade. Les voix furent recueillies. On conclut que le voyage ſeroit continué, dans la ſituation où étoit le Vaiſſeau. Bontekoe fit auſſi-tôt lever l'ancre. Lorſque le jour parut, les Eſpagnols eurent le tems de faire des décharges de mouſquet, qui incommoderent extrêmement la manœuvre. Cependant on vint à bout de s'éloigner, avec beaucoup de peine & de danger. L'Auteur ne déſavoue pas

Canonade entre les deux Vaiſſeaux.

Les Hollandois ſe retirent maltraités.

Avec quelle proviſion d'eau ils font route en Europe.

(59) Page 46.

(60) *Ibid.* Ces injures conſiſtoient à les traiter de *canaille*. L'Auteur rapporte les termes : *Anda pero anda canaglia.*

(61) Page 46.

(62) *Ibidem.*

qu'une

qu'une heure de retardement l'auroit exposé à perdre beaucoup de monde. Mais il se crut vengé en apprenant dans la suite, par six Vaisseaux Hollandois qui avoient relâché au même lieu, que la caraque avoit péri des suites de ce combat. Les six Vaisseaux avoient vû du moins une caraque coulée bas d'eau, quoiqu'ils n'eussent pû tirer le moindre avantage de sa situation, parce que les Espagnols, qui en avoient sauvé tous leurs effets, s'étoient cantonnés sur le rivage, à couvert de leurs batteries (63).

BONTEKOE. 1625. Sort de la caraque Espagnole.

Le reste de la Navigation ne fut qu'un mêlange d'évenemens communs, jusqu'au 12 d'Octobre, qu'ayant trouvé le fond à 50 brasses, vers les 40 degrés 55 minutes du Nord, on découvrit, deux ou trois jours après, une terre qui fut bientôt reconnue pour l'Irlande. On entra dans le Port de Kingsale, mais avec quelque défiance, parce qu'on y apperçut un grand Vaisseau de guerre, & que Bontekoe n'ignoroit pas que la Compagnie Hollandoise étoit en mauvaise intelligence avec les Anglois. Cependant il fut rassuré par le Capitaine, qui déclara lui-même qu'il n'avoit pas ordre de l'attaquer, & plus encore par l'arrivée de deux Navires de sa Nation, qui avoient été envoyés au-devant de la *Nouvelle Hollande* pour lui servir d'escorte. Il n'eut à combattre que l'incontinence & l'yvrognerie de ses gens (64). La plupart étoient descendus à Kingsale, & ses ordres réiterés n'étoient pas capables de les rappeller à bord. Il fut obligé d'employer des présens, pour engager le Maire de cette Ville à faire publier, que tout ce qui seroit avancé aux Matelots Hollandois étoit perdu pour les habitans. Cette ruse lui réussit. Tous les matelots, à qui l'on ne voulut plus rien fournir qu'à prix comptant, se rendirent à bord pour obtenir de quoi fournir à leur dépense. Au lieu de leur répondre, Bontekoe fit lever l'ancre & mettre le Cap à la mer. Ceux qui étoient encore à terre n'eurent d'empressement que pour rejoindre le Vaisseau dans des barques, accompagnés de leurs créanciers, à qui les anciennes avances furent payées sur le compte des débiteurs. Cependant l'Auteur ajoute, avec admiration, qu'il en resta trois ou quatre, qui s'étoient engagés dans une espace si court par des promesses de mariage, & qui eurent la fidélité de les remplir (65). Telle est l'impétueuse ardeur des gens de mer pour les plaisirs des sens, lorsqu'ils retrouvent la terre après un long voyage.

Bontekoe arrive en Irlande au Port de Kingsale.

Comment il arrache ses matelots à la débauche.

Bontekoe entra heureusement dans un Port de Zélande, le 15 de Septembre. Il finit sa Relation en bénissant le Ciel de l'avoir délivré de tant de périls, pendant un voyage de sept ans. Mais jugeant qu'on doit s'intéresser au *Midelbourg*, qu'il avoit abandonné au milieu des flots dans le triste état qu'on a representé, il donne quelques explications sur le sort de ce malheureux Vaisseau.

Il arrive dans sa Patrie.

Pendant que la *Nouvelle Hollande* se radoubloit dans la baie de Saint Louis (66), quelques gens de l'équipage apprirent des habitans qu'il y avoit un Vaisseau à la baie d'Antongil; mais ils n'eurent aucune certitude que ce fut le *Midelbourg*. En partant de Madagascar, ils se flatterent vainement de le trouver à l'Isle Ste Helene. Dans la suite, le Capitaine *Bierenbroots*, ayant relâché au Cap de Bonne-Espérance à son retour des Indes, y trouva des lettres, que les Officiers du *Midelbourg* y avoient laissées suivant l'usage, par

Eclaircissemens sur le sort du Midelbourg.

(63) Page 47.
(64) Page 48.
(65) Page 49.
(66) *Ibid.*

BONTEKOE. 1625.

Mort du célebre Guillaume Schouten.

leſquelles on fut informé qu'ils avoient fait des efforts inutiles, pour rejoindre la *Nouvelle Hollande* à la baie de Saint Louis; qu'ayant dérivé juſqu'à celle d'Antongil, ils y avoient relâché, & qu'ils s'y étoient radoubés pour continuer leur navigation; que la mort leur ayant enlevé, dans cette baie, le fameux Voyageur *Guillaume Corneliſſ Schouten*, qu'ils avoient à bord, ils l'avoient enterré honorablement, & conſacré ſa mémoire par une belle épitaphe. On liſoit, dans les mêmes lettres, quelques circonſtances de leur ſéjour au Cap & de leur départ. Depuis ce tems-là, on n'a rien appris d'eux par les voies du Commerce Hollandois. Mais d'autres nouvelles, venues de Portugal, ſemblent jetter quelque jour ſur la ſuite de leurs avantures. On a ſçû, par des lettres de Liſbonne, que le *Midelbourg*, s'étant rendu à la baie de Sainte Helene, avoit été attaqué par deux caraques, contre leſquelles il s'étoit ſi vigoureuſement défendu, qu'il avoit mis le feu à l'une des deux par un boulet de canon. Les Portugais, craignant pour eux-mêmes, finirent l'attaque & prirent le parti d'abandonner leur proie.

Bontekoe conclut que n'ayant pas eu d'autres lumieres ſur la fortune du *Midelbourg*, on ne ſçauroit douter qu'il n'ait été enſeveli dans le ſein des flots, ſoit par la violence des tempêtes, ſoit pour avoir été déſemparé dans le combat. On auroit pû croire, ajoute-t'il, que l'équipage manquant de vivres auroit voulu relâcher en quelque endroit, & qu'il auroit été contraint d'abandonner le Navire : mais, puiſqu'il avoit pris des rafraîchiſſemens au Cap de Bonne-Eſpérance, il ne paroît pas vraiſemblable qu'il ait peri par cette voie (67).

(67) *Ibidem.*

VOYAGE
DE PIERRE VANDEN BROECK
aux Indes Orientales.

1613. Introduction.

CE Journal porte un titre plus étendu. L'Auteur ayant fait quatre voyages en Afrique, donne autant de Relations, qui regardent le Cap Verd, le Royaume d'Angola, la riviere de Congo, le Royaume de Lovango, & quelques autres parties de cette vaſte région, où il exerça long-tems le Commerce. Mais les évenemens particuliers de ſa vie n'ont rien qui doive en faire regréter la ſuppreſſion; & ſes remarques ne ſeroient qu'une répétition, froide & ennuyeuſe, de tous les détails qu'on a déja pû trouver fatiguans dans le ſecond & le troiſiéme Tome de ce Recueil (68).

Ce qui rend ce Journal précieux.

Son voyage aux Indes Orientales mérite beaucoup plus d'attention, non-ſeulement parce qu'il offre une grande variété d'images, dans les différentes courſes de l'Auteur, & qu'il renferme quantité d'obſervations utiles & curieuſes; mais encore, parce qu'il eſt le premier de tous les voyages Hollandois, où l'on apprend par quel hazard le Comptoir de Jacatra devint un Fort nommé *Batavia*, qui a donné ſon nom à la célébre Ville qui le porte aujourd'hui. Cette obſervation le rend d'autant plus précieux, que le principal mérite du nouvel ordre qu'on s'eſt ici propoſé, conſiſte à ſuivre autant qu'il eſt poſſible, le fil des évenemens Hiſtoriques, pour faire remarquer l'origine & les progrès des grands établiſſemens. On a vû quels étoient les deſſeins de la Compagnie Hollandoiſe ſur Malaca. Ils avoient échoué deux fois, par la force des obſtacles; & le mauvais ſuccès d'une ſi importante entrepriſe ſembloit avoir fait perdre aux Directeurs l'eſpérance de ſe former aux Indes, ſuivant le conſeil de leurs plus habiles Amiraux (66), un centre de puiſſance, d'où tous leurs autres établiſſemens puſſent recevoir des ſecours & des ordres. Un heureux hazard fit revivre cette idée dans l'Iſle de Java, & donna bientôt naiſſance à une des plus riches & des plus belles Villes du monde.

Départ de l'Auteur.

Vanden Broeck partit du Texel le 2 de Juin 1613, en qualité de premier Commis, ſur le *Naſſau*, Vaiſſeau d'une Flotte commandée par l'Amiral Reynſt. Le premier d'Octobre, la Flotte mouilla dans les baies de Saint Antoine & de Saint Vincent, qui ſont vis-à-vis l'une de l'autre, à la diſtance d'environ trois lieues. L'Iſle de Saint Antoine eſt peuplée de quelques Portugais, de Mulâtres qui tirent leur origine de cette Nation, & d'un grand nombre d'Eſclaves des deux ſexes. Ils ſubſiſtent du Commerce des huiles, de tortues, qu'ils vont pêcher vers l'Iſle de Saint Vincent, & des peaux de boucs qu'ils apprêtent comme le cuir d'Eſpagne. Leur baie eſt un lieu commode pour les Vaiſſeaux fatigués d'une longue navigation; mais les Hollandois y

Son jugement ſur l'Iſle S. Antoine & ſur Annobon.

(68) Les Auteurs Anglois n'y ont pas donné place à Vanden Broeck, & ſemblent s'être diſpenſés, autant qu'ils l'ont pû, de parler des Hollandois. *Voyez l'Introduction de ce Volume.*

(69) Voyez les Mémoires de Warwyck & de Matelief, dans leurs Journaux.

VANDEN BROECK. 1614.

furent moins contens de l'eau. Ils la trouverent beaucoup meilleure dans l'Iſle d'Annobon, où ils relâcherent auſſi; ſans compter qu'ils n'y virent pas ſans admiration la multitude & la beauté des fruits. Entre les oranges qu'ils y prirent, il s'en trouva une qui peſoit trois livres, poids de Hollande. Le Gouverneur, redoutant leurs forces affecta de les traiter civilement, & leur demanda des lettres de recommendation pour les Hollandois, qui ſe préſenteroient dans ſa rade. Mais ils n'ignoroient pas qu'il ne faiſoit valoir ces témoignages qu'avec ceux qu'il voyoit les plus forts; & l'Auteur recommande à tous les paſſagers de ſe tenir toujours en garde contre l'infidélité des Portugais (70).

Il aborde à l'Iſle d'Anſuan.

La navigation de Reynſt ne fut point interrompue, depuis le 21 de Mars 1614, qu'il partit d'Annobon, juſqu'à la rade de l'Iſle d'*Anſuan*, où il mouilla le 3 de Juin. Il envoya le lendemain Vanden Broeck au Roi de l'Iſle, pour lui demander la permiſſion d'acheter des rafraîchiſſemens. Ce Prince qui étoit Arabe de naiſſance, vint au-devant du premier Commis Hollandois avec ſes inſtrumens de muſique, & le conduiſit dans ſon Palais, où ils convinrent de prix pour 203 bœufs, trente moutons, dix boucs & trois cens poules. Mais indépendemment de ce marché, Vanden Broeck obtint trois bœufs pour une barre de fer, un autre pour une ſonnette, & un autre encore pour une main de papier. Ces animaux, dans l'Iſle d'Anſuan, ont de groſſes boſſes ſur le dos. Le premier Commis ayant été renvoyé à terre de l'autre côté de l'Iſle, y fut magnifiquement reçu dans la Ville de *Demonio*, par une Reine nommée *Mollana Plachora*, dont le mari avoit regné ſur toutes les Iſles de Comorre. On comptoit, dans celle d'Anſuan (71), quatre grandes Villes murées & trente-quatre Villages. La Religion des Inſulaires eſt le Mahométiſme. Ils ont quantité de moſquées, & des Prêtres Arabes pour Docteurs. Leur caractere eſt fort humain. On ne voit pas paroître leurs femmes, avec la liberté qu'elles ont aux Indes. Leurs Eſclaves ſont en grand nombre. Ils les tirent, à bon marché, du pays des Abyſſins, d'Ethiopie & de Madagaſcar, pour les faire ſervir à cultiver leurs terres & aux uſages domeſtiques. L'Iſle eſt arroſée de quantité de ruiſſeaux, d'une eau fort claire, qui deſcendent des montagnes & qui répandent la fertilité ſur leurs bords. On y trouve diverſes ſortes de bons fruits, quantité de beſtiaux & de volaille, un nombre extraordinaire de cocos, & du poiſſon en abondance. Pendant la bonne mouſſon, les habitans vont prendre, à Madagaſcar, du riz, du millet, de l'ambre gris & des Eſclaves, qu'ils tranſportent en Arabie par la mer rouge, pour en rapporter des toiles, du coton & de l'*Amſion*. Vanden Broeck reçut ordre de viſiter auſſi l'Iſle de *Gaſiſa*, qui eſt à douze lieues d'Anſuan. Il mouilla, du côté du Nord, devant une baie de ſable blanc, la ſeule qui ſoit autour de

Comment il y eſt reçu, & remarques qu'il y fait.

Il viſite auſſi l'Iſle de Gaſiſa.

(70) Journal de Vanden Broeck, *ubi ſup.* p. 326 & précédentes.

(71) Elle eſt par les onze degrés cinquante minutes de latitude du Sud. La rade eſt aſſez bonne. Au bout ſeptentrional de la baie, les Vaiſſeaux ſont à l'abri de la mouſſon du Sud. Pour y entrer, il faut raſer la côte le plus qu'on peut, juſqu'à ce que la Ville de Samodo vous demeure au Sud-Sud-Eſt. Les grands Vaiſſeaux y mouillent ſur vingt-trois à vingt-cinq braſſes, fond de ſable, mêlé de roches. Au côté oriental, les Vaiſſeaux ſont à couvert de la mouſſon du Nord, dans une belle baie, où ils mouillent ſur vingt & vingt-trois, à trente braſſes, proche de la Ville de Demonio. Page 327.

l'Iſle (72). Le Roi, dont il fut bien reçu, lui fit préſent de quelques bœufs, mais fort maigres. L'Iſle a ſi peu d'eau douce, que la plûpart des habitans n'en boivent que de ſomache. Les Hollandois obſerverent avec étonnement que le bétail deſcend des montagnes, le matin & le ſoir, pour boire de l'eau de mer. Ils eurent l'occaſion de remarquer auſſi, que les habitans y étoient de mauvais naturel & fort déreglés dans leurs mœurs. Leurs Rois, qui ne doivent pas être bien puiſſans, puiſqu'ils ſont au nombre de dix, ſe font ſans ceſſe la guerre, & ces diviſions continuelles rendent le pays fort dangereux pour les étrangers (73). VANDEN BROECK. 1614.

Après un mois de ſéjour aux Iſles de Comorre, la Flotte Hollandoiſe s'avança vers l'entrée de la Mer-rouge. La Compagnie n'y ayant point encore envoyé de Vaiſſeaux, on réſolut au Conſeil de détacher Vanden Broeck ſur le *Naſſau*, avec la qualité de Capitaine-major, pour s'informer de la nature du Commerce, & des facilités qu'on pouvoit eſperer dans les Ports. Il rangea le pays de Melinde; & mettant le cap ſur la côte, il fit juſqu'à ſoixante lieues dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Le neuf de Juillet il entra dans une belle baie, près du Cap de *Dorfou*, à laquelle il donna le nom de Naſſau, parce qu'il ne la trouva point dans les Cartes. Le lendemain, ayant levé l'ancre & doublé le Cap de *Guardafu* (74), il continua ſa navigation vers le Mont *Felix*, où les habitans refuſerent de lui parler; & ceux d'un petit Village, nommé *Dordori*, prirent la fuite avec tous leurs effets. Quelques Navires Arabes, qui étoient à l'ancre de l'autre côté du Cap, apprirent au Capitaine-major qu'il étoit à *Illie de Matte*, d'où il devoit traverſer vers l'Arabie-heureuſe. Il la découvrit le 26, & ſon Pilote fut d'avis de mouiller une demie-lieue au-deſſous d'*Aden* (75). Il eſt envoyé dans la Mer-rouge.

Le Sous-Commis fut envoyé au rivage, avec la baniere blanche, pour déclarer au Gouverneur de la Ville ce qui amenoit les Hollandois dans cette mer. Il fut reçu civilement, & renvoyé avec du poiſſon frais & des moutons gras, pour aſſurer les Hollandois qu'on ſe réjouiſſoit de leur arrivée. Ils allerent mouiller le lendemain devant le Fort, ſur ſept braſſes d'eau, près de quelques petits bâtimens Arabes, Perſans & Indiens, qui s'étoient poſtés à l'abri du Fort pour décharger leurs marchandiſes pendant la nuit. Un Officier, qui vint à bord avec ordre de viſiter le Vaiſſeau Hollandois, invita Vanden Broeck à dîner de la part du Gouverneur. Vers midi, on vit venir de terre une obſcurité ſurprenante, qui amena une très-groſſe pluie; & dans le fond de cette horrible nuée on découvroit une rougeur fort vive, qu'on auroit priſe pour un four ardent. Le Gouverneur eut l'attention d'envoyer dire à bord, qu'on devoit prendre ſoin de jetter deux ou trois ancres. La nuée continua de rouler vers l'Ethiopie; & lorſque la pluie ceſſa, les Hollandois furent ſurpris de trouver leur Vaiſſeau couvert de ſable rouge, auſſi épais que le doigt. Quelques habitans ſenſés leur dirent que ces tourbillons ſe forment du ſable de la mer, qui enſevelit quelquefois dans ſa chute des caravanes entieres, & que c'étoient-là les véritables Momies qui ſe trouvent ſouvent dans cette contrée (76). Il arrive près d'Aden.

Orage ſingulier. Explication que l'on en donne à l'Auteur.

(72) Page 329.
(73) *Ividem.*
(74) A douze degrés quarante-cinq minutes de latitude du Sud.
(75) Pages 330 & précédentes.
(76) Page 331.

VANDEN BROECK 1614.

Vanden Broeck, qui ſe propoſoit d'obtenir la liberté du Commerce, s'étoit bien gardé de refuſer l'invitation du Gouverneur d'Aden. Il fut conduit au Palais avec beaucoup de cérémonie, entre deux haies de ſoldats. Le Gouverneur ſe nommoit *Heſſa-Aga*. Après avoir reçu quelques préſens, que le Capitaine-major lui apportoit, il lui demanda quelle étoit ſa Nation? » Je ſuis » Hollandois, répondit Vanden Broeck, Sujet des Seigneurs Etats-Généraux » & du Prince d'Orange, Alliés de Sa Hauteſſe; & je viens pour trafiquer » ici, avec la liberté que le Grand-Seigneur accorde à mes compatriotes dans » tous les pays de ſa domination (77) «. Le Gouverneur répliqua que ſi les Hollandois venoient en qualité d'amis, ils ne devoient pas douter qu'on ne les reçût avec les mêmes ſentimens; mais qu'auparavant il ne pouvoit ſe diſpenſer d'en donner avis au Bacha de *Yamen*, ou de l'Arabie-heureuſe. Cependant il prit ſoin de leur faire préparer un logement commode.

Il eſt invité à dîner par le Gouverneur.

Leurs explications.

Il part d'Aden pour Chichiri.

Après le repas, Vanden Broeck ne penſa qu'à retourner à bord, pour faire décharger quelques marchandiſes. Mais il apprit bien-tôt, de quelques Officiers Turcs, que le Bacha ne lui permettroit de laiſſer des marchandiſes à Aden qu'à ſon retour, parce que les Marchands étrangers paroiſſoient craindre que les Hollandois ne fuſſent venus pour enlever leurs Vaiſſeaux. Cette déclaration fut regardée comme un ordre de lever l'ancre. On alla mouiller devant une Ville d'Arabie nommée *Chichiri*, dont le Roi envoya auſſi-tôt à bord diverſes ſortes de rafraîchiſſemens. L'arrivée des Hollandois fut accompagnée d'un évenement fort extraordinaire. Dans la même rade où ils étoient à l'ancre, on vit paroître tout-d'un-coup une multitude de poiſſons inconnus dans ces mers, mais fort ſemblables aux grandes *Schooles* de Hollande, & plus encore aux ſardines de Portugal. Comme ils ſembloient venus avec le Vaiſſeau, les habitans leur donnerent le nom de Hollandois (78). On continua, pendant trois ans, de les voir dans une ſi grande abondance, que les hommes en étant raſſaſiés & dégoutés les faiſoient ſécher & les donnoient à manger aux chameaux. Enſuite ils diſparurent, & l'on n'en a pas revû (79) depuis.

Poiſſons extraordinaires, qu'on nomme Hollandois.

Le Capitaine-major étant deſcendu au rivage, le 20 d'Août, fut conduit au Palais du Roi par quantité de Soldats & de Marchands Arabes. Il n'explique pas comment il fut reçu; mais il ajoute qu'ayant été mené de-là dans une belle & ſpacieuſe maiſon, il y trouva un feſtin tout ſervi. Il paroît que la crainte eut d'abord plus de part que l'inclination à ces politeſſes. On appréhendoit qu'il ne violât le privilege de la rade. Mais lorſqu'il eut demandé la permiſſion d'y laiſſer deux ou trois de ſes gens pour apprendre la langue juſqu'à ſon retour, parce que la mouſſon étant paſſée il étoit obligé de ſe rendre à Bantam, toutes les défiances s'évanouirent. On lui accorda ſa demande, & ſur le champ on le pourvut d'une bonne maiſon. Il laiſſa dans la Ville un Facteur, nommé Antoine *Claaſz Viſcher*, avec deux hommes de ſervice. Le Roi lui promit une ſûreté inviolable pour ce petit Comptoir. Cependant la prudence ne lui permettant pas d'y laiſſer beaucoup d'argent, il envoya le Sous-Commis à bord pour en apporter ſeulement un ſac. La barque fut renverſée au retour, par les briſans, & tous les gens ſe ſauverent; mais le ſac d'ar-

Vanden Broeck laiſſe des Facteurs à Chichiri.

Un ſac d'argent perdu eſt retrouvé au fond de la mer.

(77) *Ibidem.* (78) Page 332. (79) *Ibidem.*

gent demeura au fond de la mer. Pluſieurs habitans, qui entreprirent de le retrouver pendant la baſſe-marée, y employerent inutilement leur peine. Un Quartier-maître Hollandois, bon nageur, plongea ſi heureuſement, que ſon pied ayant donné tout-d'un-coup ſur le ſac, il l'apporta dans ſes mains aux yeux des ſpectateurs, qui regarderent cet effet du hazard comme un véritable enchantement (80). VANDEN BROECK. 1614.

Chichiri, Ville de l'Arabie heureuſe, eſt ſituée par les quatorze degrés cinquante minutes de latitude du Nord, ſur un ſable aride, au bord d'une grande baie, où l'on mouille à une petite portée de canon de la Ville, ſur huit braſſes d'eau & ſur un bon fond. Elle eſt fort grande, parce que les maiſons ſont fort éloignées les unes des autres. La plupart ſont bâties d'argile, & blanchies de chaux. Le Château qui leur ſert de défenſe eſt flanqué de quatre tours rondes, qui le garantiroient d'une courſe, mais qui ne paroiſſent point à l'épreuve du canon. On découvre trois ou quatre moſquées dans l'enceinte des murs. C'eſt le principal Port du pays. Le Roi, qui ſe nommoit alors Sultan *Abdulla*, deſcendu des vrais Arabes comme tous ſes ſujets, tient ordinairement ſa Cour à *Hadermuid*, Ville dans les terres, à une journée de Chichiri. Il paye au Bacha un tribut annuel de quatre mille réales de huit & de vingt livres d'ambre gris. Le caractere de ſon peuple eſt la bonne foi, la douceur, la modeſtie, & ſur-tout la piété, dans les principes du Mahométiſme. Il eſt ſurprenant qu'avec ces qualités, que l'Auteur paroît attribuer aux deux ſexes, les femmes ſoient livrées à l'incontinence. » Les parens, » dit-il, regardent comme un honneur que les Etrangers veuillent bien avoir » commerce avec leurs filles, & vont même les leur offrir dans leur jeuneſſe » pour une récompenſe fort legere (81). « Les femmes de condition ne paroiſſent que maſquées, & ſont d'une fort belle taille. On voit arriver tous les ans à Chichiri, des Navires de l'Inde, de Perſe, d'Ethiopie, des Iſles de Comorre, de Madagaſcar & de Melinde. Les Hollandois en laiſſerent treize ou quatorze dans la rade (82). Deſcription de Chichiri. Caractere des habitans.

Ils leverent l'ancre pour ſe rendre à *Curſini*, autre Port de l'Arabie heureuſe, à l'entrée de la mer rouge (83). Vanden Broeck étant deſcendu au rivage, le Roi, nommé *Sayd Bon Sahidi*, ſuivi de mille ſoldats qui portoient des ſabres nuds ſur les épaules, vint le prendre familiérement par la main, & le conduiſit dans ſon Palais, où il lui fit toutes ſortes de careſſes. Mais apprenant que ce Prince étoit ami des Portugais & mal avec le Grand Seigneur, il ne jugea point à propos d'accepter la permiſſion qui lui fut offerte, de laiſſer quelques uns de ſes gens dans la Ville juſqu'à ſon retour. Curſini, Port de l'Arabie heureuſe.

Cette excurſion, qui n'étoit qu'un eſſai, ne fit pas oublier à Vanden Broeck qu'il devoit ſe rendre à Bantam avant la fin de l'année. Ayant remis à la voile, il paſſa par l'Iſle d'*Inganno* (84), où les hommes, les femmes & les enfans vont nuds, dit-il, ſans aucune honte. De-là gouvernant vers Java, il rencontra le Général *Both*, qui alloit faire de l'eau à Sumatra, L'Auteur ſe rend à Java.

(80) Page 333.
(81) Page 334.
(82) *Ibidem.*
(83) Par les quinze degrés trente-deux minutes. On mouille ſur ſeize braſſes d'eau, fond de roches, à une petite portée de canon de la Ville.
(84) L'Auteur l'appelle mal-à-propos *Juganno.*

VANDEN BROECK. 1615.

pour retourner en Hollande avec quatre Vaiſſeaux richement chargés. Il lui communiqua les obſervations qu'il venoit de faire dans la mer rouge, comme une ouverture importante, que les Directeurs ne devoient pas négliger. Le 30 de Décembre, il mouilla devant Bantam, où Jean *Pieterſz Coen* commandoit pour la Compagnie. Ce Général lui donna auſſi-tôt la commiſſion d'aller charger des vivres à Jacatra, pour les tranſporter aux Moluques. Alors, ſix cens livres de poivre ſe donnoient à Bantam pour quinze réales de huit; & la livre ne ſe vendoit que vingt-un ſols en Hollande (85). Dans ſa route, Vanden Broeck, rencontra l'Amiral Reynſt, auquel il rendit compte de ſes découvertes dans la mer rouge, & qui lui donna ordre de paſſer par l'Iſle de Botton, pour y établir un nouveau Facteur. Il fut bien reçu du Roi de cette Iſle, quoique l'épouvante y regnât par les ravages d'un grand crocodile, qui ſortoit chaque nuit de la riviere, & qui dévoroit ſans diſtinction les Inſulaires & les beſtiaux. De Botton, il alla mouiller le 6 d'Avril dans la rade d'Amboine, d'où il partit deux jours après, pour aller rejoindre aux Iſles de Banda, le Général Reynſt, qui étoit à l'ancre avec onze Navires ſous le Fort de Naſſau. Le jour même que cette Flotte avoit fait voile d'Amboine, le Mont *Gunnepi*, qui n'avoit pas ceſſé de brûler depuis dix-ſept ans, s'étoit ouvert avec un bruit prodigieux. Il avoit jetté tant de flammes, de groſſes pierres & de cendre, que le canon du Fort en ayant été couvert s'étoit trouvé hors d'état de ſervir. Dans une guerre fort animée, & qui ne paroiſſoit pas prête à ſe rallentir du côté des Bandanois, la garniſon Hollandoiſe auroit été fort en danger, ſi l'arrivée de la Flotte ne l'en eut délivrée. En approchant du rivage, Vanden Broeck rencontra pluſieurs grands morceaux de pierres brûlées, qui avoient été jettées du volcan dans la mer. Quelques-unes avoient plus d'une braſſe de long & ſe ſoutenoient ſur les flots; mais les petites étoient en ſi grand nombre, que les chaloupes avoient peine à les traverſer. L'eau même bouillit au bord de la mer, & l'on voioit flotter des poiſſons que la chaleur avoit étouffé (86).

Jean Pieterſz Coen Commande à Bantam.

Ravage d'un crocodile.

Volcan de Banda. Les Hollandois ſont maltraités dans cette Iſle.

Pendant le ſéjour que Vanden Broeck fit à Banda, il eut le chagrin de voir les Hollandois maltraités par les Inſulaires, & l'Amiral manquer de ſuccès dans ſes entrepriſes. Diverſes commiſſions dont il fut chargé pour les Moluques, lui épargnerent une partie de ce fâcheux ſpectacle (87). Enſuite ayant pris la route de Java ſur le *Midelbourg*, il reçut ordre à Bantam de ſe rembarquer ſur le *Naſſau*, pour ſe rendre en qualité de Préſident, aux Ports de la mer rouge dont les Hollandois lui devoient la connoiſſance. Sur la route, il crut devoir relâcher à Tikou & à Priaman, dans l'Iſle de Sumatra, où il acheta une certaine quantité de poivre. Il paroît perſuadé que le poivre de cette Iſle eſt le meilleur des Indes; & l'on pourroit, dit-il, y en charger tous les ans plus de trois mille barres (88). Sa commiſſion l'obligeoit à paſſer auſſi dans l'Iſle de Ceylan, où il devoit parler au Roi. Il alla mouiller dans la rade de *Palagama*. Mais la ſaiſon ne lui permettant pas de s'y arrê-

Vanden Broeck eſt renvoyé dans la Mer-rouge avec la qualité de Préſident.

(85) Page 335.

(86) Pages 336 & 337.

(87) Il en eut un autre aux Moluques. Ce fut celui d'un Soldat Allemand, qui remuoit les oreilles comme un chien, & qui les dreſſoit ou les laiſſoit pendre à ſon gré. Laurent *Reni* étoit alors Gouverneur Hollandois de toutes les Moluques.

(88) Page 339.

ter

ter long-tems, il s'excusa d'aller à la Cour de Candy, où le Roi l'avoit fait inviter; & les ordres dont il étoit chargé n'en furent pas moins exécutés par une lettre. » Ceylan, dit-il, est à son gré la plus agréable & la plus fertile » de toutes les Isles. Il ne connoît même aucun pays qui lui soit comparable. » On y voit de belles plaines & des montagnes couvertes de verdure. Le » quintal de canelle, qui est de cent huit livres, n'y revient pas à plus de » quarante sols. La monnoie dont on se sert, vers les côtes de la mer, pour » acheter & pour vendre, est du poisson sec (89) qui se prend proche des » Isles Maldives, & qu'on nomme *Albacorises*. Les éléphans de cette Isle ont » des qualités si extraordinaires qu'on leur attribue de l'intelligence. On as- » sure même que ceux des autres pays les reconnoissent & leur temoignent » du respect. « L'Auteur vit dans l'Isle de Ceylan » un homme & une fem- » me, qui avoient la jambe grosse, & telle que Jean Huighens en a donné » la représentation dans son Journal. On lui dit qu'ils étoient de la race de » Saint Thomas.

VANDEN BROECK. 1615. Jugement de l'Auteur sur l'Isle de Ceylan.

Mais suivons l'Auteur dans des lieux où il y ait plus de fond à faire sur ses lumieres. Il reprit sa route vers la mer rouge, où il mouilla, le 11 de Janvier 1616, au Port de *Chichiri*. Il y retrouva les Hollandois qu'il y avoit laissés. Les habitans ayant marqué une joie extrême de le revoir, cet accueil & le témoignage de ses Facteurs le déterminerent à laisser subsister ce Comptoir; mais il y établit Wouter Heute pour Directeur, à la place de Viscber, sur lequel il avoit d'autres vûes. Le 15, il fit voile à Mocka, & son arrivée causa beaucoup d'étonnement aux habitans de cette Ville, qui n'avoient jamais vû de Vaisseaux d'Europe (90). Il jetta l'ancre au milieu de trente bâtimens de diverses grandeurs, Indiens, Persans & Arabes. Deux ou trois Turcs lui vinrent demander aussi-tôt, de la part du Gouverneur, qui il étoit & quel étoit le dessein qui l'avoit amené. Sa réponse dut rassurer les habitans, puisqu'étant descendu au rivage, le 27, il y fut reçu au son des flutes & des tambours, & conduit de même au Palais, où le Gouverneur lui renouvella ses premieres questions. Ensuite, lui ayant fait donner une veste de drap d'or, il eut avec lui quelques momens d'entretien, il lui fit servir des rafraîchissemens, & il le fit conduire dans une belle maison qu'il avoit déja fait préparer, mais qui devoit couter aux Hollandois cent quarante réales de huit pendant la durée de la mousson, qui est de six mois. On s'accorda sur les droits qu'il falloit payer dans le Gouvernement de l'Arabie-heureuse. Ils furent reglés à trois & demi pour cent. Dès le lendemain, Vanden Broeck fit porter, dans la Ville, des marchandises qui s'y vendirent fort bien. Elles furent payées en réales & en ducats d'or (91).

1616. Il arrive au Port de Chichiri.

Il se rend à Mocka.

Comment il s'y établit.

Les esperances des Hollandois augmenterent beaucoup pour le Commerce, à l'arrivée d'un *Caffel*, ou d'une Caravane d'Alep & de Suez, qui entra dans Mocka le 6 de Mars. Elle étoit composée d'environ mille chameaux, qui apportoient deux cens mille réales de huit & cent mille ducats, tant de

Arrivée d'une caravane.

(89) Page 334. Ce sont de petites coquilles nommées *Koris*. Voyez la Description des Maldives & celle de Ceylan; car on ne rapporte ces remarques que pour relever le prix de celles qui sont faites pendant leur séjour dans quelque pays.

(90) Page 341. Quelle fausseté! *Voyez* les Relations Angloises du Tome premier de ce Recueil.

(91) Page 342.

VANDEN BROECK. 1616.

Hongrie & de Veniſe, que de divers pays des Mores. Les marchandiſes étoient des velours, des ſatins, des damas, des armoiſins, des étoffes d'or de Turquie, des camelots, des draps, du ſaffran, du mercure, du vermillon, & des merceries de Nuremberg. Les Caravanes emploient ordinairement deux mois à faire le voyage. Leurs marchandiſes, qui viennent des manufactures Arabes, Indiennes & Perſanes, ſe troquent à Mocka pour des toiles de coton, groſſes & fines, pour de l'indigo, du poivre, du girofle, des noix muſcades, du macis & des marchandiſes de la Chine (92).

Voyage de l'Auteur dans le pays de Mocka.

Vanden Broeck, dont les vûes n'étoient pas bornées dans les murs de Mocka, obtint du Gouverneur un paſſeport, que les Turcs nomment *Firman*, pour viſiter le pays ſous ſa protection. Cette lettre de faveur portoit ordre à tous les Seigneurs & les Gouverneurs de le défrayer libéralement & de le traiter avec diſtinction. Il partit à cheval, le 22 d'Avril, avec un de ſes Commis nommé Jean *Arentz*, & un Trompette (*).

Mouſſa.

Le premier jour de ſa marche, il ne rencontra qu'un ſeul Village; & le ſoir, il arriva dans une petite Ville nommée *Mouſſa*, à huit lieues de Mocka.

Fort d'Acuma. Fort d'Aſavinde. Offuſe.

Le lendemain il paſſa par le petit Fort d'*Acuma*, qui eſt à ſept lieues de Mouſſa; & trois lieues plus loin, il trouva celui d'*Aſavinde*, où il paſſa la nuit. Le 24, il traverſa la petite Ville d'*Offuſe*, à trois lieues d'Aſavinde. Cette Place eſt dans une ſituation inacceſſible, ſur la pente d'une montagne eſcarpée, où deux perſonnes ne monteroient pas facilement de front. Le Gouverneur, qui étoit Arabe, invita Vanden Broeck à dîner, & lui fit préſent d'une veſte de drap, parce que le froid commençoit à ſe faire ſentir. De-là les deux Hollandois allerent paſſer la nuit à *Sarvi-mota*, qui eſt à deux lieues d'Offuſe.

Sarvi-mota.

Taieſſe.

Le lendemain, ils ſe rendirent à *Taieſſe*, grande Ville murée, à quatre lieues de *Sarvi-Mota*, où ils furent logés chez le Gouverneur, qui leur fit beaucoup de careſſes & qui leur procura des chevaux frais, des chameaux & des ânes. Ils viſiterent la Ville, dans laquelle ils admirerent ſix hautes Tours, quantité de moſquées, & le magnifique tombeau d'un Bacha, qui avoit couté plus de mille réales de huit. Cette Ville eſt conſidérable par ſon Commerce. Le 26, ils paſſerent par le Bourg d'*Akar*, à cinq lieues & demie de Taieſſe, & par un autre Bourg nommé *Maiios*, qui eſt ſitué ſur la pente d'une montagne, d'où Vanden Broeck vit avec étonnement qu'on labouroit, qu'on ſemoit & qu'on moiſſonnoit en même-tems dans la plaine; ce qui dure, ajoute-t-il, toute l'année (93). Il arriva le ſoir à *Ype*, Ville à deux lieues & demie de Maiios, où il alla au bain, ſuivant l'uſage de Turquie. Le jour ſuivant, il paſſa par *Machadder*, Ville à cinq lieues & demie d'Ype; enſuite par *Nacaſmare*, autre Ville, & par *Jerrime*, qui eſt encore une Ville, à ſix lieues de Machadder. Le 27, il alla dîner à trois lieues & demie de Jerrime, dans une Ville nommée *Dammer*, dont le Gouverneur, qui étoit Hongrois, l'envoya recevoir par un corps de cent ſoldats, & l'engagea civilement à dîner chez lui. Le centre de Dammer eſt occupé par un Château de pierre de taille bleuâtre, mais mal pourvu de canon. De-là Vanden Broeck eut cinq lieues à faire juſqu'à *Seraſia*, où le Secrétaire du Bacha l'obligea de paſſer la nuit. Le ſou-

Akar. Maiios. Ype. Machadder. Nacaſmare. Jerrime. Dammer. Seraſia.

(92) *Ibidem.*

(*) Ce Voyage eſt un morceau curieux de Géographie.

(93) Page 344.

per fut magnifique. On y ſervit du cerf, des liévres, des cocqs de bruyere, des cailles, des pigeonneaux rôtis & en pâte, avec d'excellent vin rouge du pays; & pour deſſert, toutes ſortes de fruits, de tartes & d'autres pâtiſſeries.

VANDEN BROECK, 1616.

Le 28, les deux Hollandois étant remontés à cheval avant le jour, s'avancerent vers *Chenna*, ſéjour ordinaire du Bacha, à trois lieues de Seraſia. Vanden Broeck fut agréablement ſurpris de ſe voir amener, près de la montagne, un beau cheval, avec un harnois d'or & d'argent (94), pour faire ſon entrée dans la Ville. En approchant, il rencontra le Maréchal des armées, à cheval, avec un corps de trois cens ſoldats Turcs & Arabes, rangés ſous cinq drapeaux, qui, après l'avoir ſalué par trois décharges de leurs armes, ſe mirent en marche devant lui. Près de la Ville, le Bacha parut lui-même, avec plus de deux cens Seigneurs de ſa Cour, tous à cheval, vêtus d'étoffes d'or & d'argent, dont l'éclat étoit encore augmenté par la lumiere du ſoleil-levant. Le Bacha fit l'honneur à Vanden Broeck de lui envoyer deux garçons bien faits, vêtus en femmes (95), pour le prier de le ſuivre doucement juſqu'à ſon Palais, où il alloit l'attendre; & tournant vers la Ville, il reprit ſa marche. La foule des ſpectateurs étoit ſi grande dans les rues, que le Secrétaire & deux Pages à cheval furent obligés d'employer tous leurs efforts pour ouvrir un paſſage à Vanden Broeck. En arrivant au Palais, deux Palefreniers vinrent prendre ſon cheval par la bride, & le conduiſirent juſqu'à la porte de la ſalle, où il deſcendit ſur de grands tapis qu'on y avoit étendus (96).

Chenna, ſéjour du Bacha.

Honneurs rendus à Vanden Broeck.

Il marcha vers le Bacha, entre deux haies de Gentilshommes ou d'Officiers qui compoſoient ſa Cour. Ce Seigneur étoit aſſis dans un lieu élevé, & les reſpects qu'il ſe faiſoit rendre l'auroient fait prendre pour un Roi ou pour un Dieu (97). Lorſque Vanden Broeck lui eut rendu les ſiens, il le fit aſſeoir; dans une poſture apparemment qui ſentoit l'humiliation, car l'Interprête lui ayant repréſenté qu'un Capitaine Hollandois devoit être mieux aſſis, il lui fit apporter un beau ſiége (98).

Audience du Bacha.

Alors il lui demanda, d'un air ſevere, quel étoit le ſujet qui l'avoit amené; & Vanden Broeck lui ayant fait une réponſe dont il parut ſatisfait, il lui mit la main ſur ſa tête, & lui déclara qu'*il étoit le bien venu*. Mais jugeant qu'il devoit être fatigué du voyage, il abregea l'audience pour lui dire de s'aller repoſer. » Nous aurons, ajouta-t-il, le tems de nous entretenir. En le congediant, il lui fit donner, par ſon Secrétaire, une veſte d'étoffe d'or, comme une marque de la ſatisfaction qu'il avoit de le voir. Vanden Broeck étant remonté à cheval, fut conduit dans la maiſon du *Majordome*, où il devoit dîner. Enſuite on le mena dans celle qu'on avoit préparée pour ſon logement, où il trouva des vivres en abondance & toutes ſortes de commodités (99). Il avoit fait cinquante-cinq lieues depuis ſon départ de Mocka.

Fête qu'on donne à Vanden Broeck dans un jardin.

Le jour ſuivant, après avoir fait ſes préſens au Bacha & aux principaux Seigneurs de ſa Cour, il fut invité à une fête fort galante dans le jardin du Secrétaire. La compagnie fut nombreuſe & le repas très-ſomptueux. On voyoit

(94) *Ibidem.*

(95) Page 345.

(96) *Ibid.* L'Auteur ne dit point à quel titre on lui faiſoit tous ces honneurs.

(97) C'étoit apparemment une de ces eſtrades que les Turcs nomment *Sophas*.

(98) Page 345.

(99) Page 346. Les Turcs lui fourniſſoient toujours du vin.

VANDEN. BROECK. 1616.

dans le jardin diverſes ſortes de beaux arbres, tels que des amandiers, des vignes, des pêchers, des orangers, des citroniers & pluſieurs eſpeces de roſiers; des cabinets fort bien ornés, des jets-d'eau, & tout ce qui fait l'agrément des plus belles maiſons de campagne. Pendant qu'on étoit à table, il parut un léopard d'énorme grandeur, mais auſſi privé qu'un chien, qui vint manger ce qu'on lui jettoit, ſans nuire à perſonne (1).

Il viſite le Château. Antiquités qu'il y voit.

Dans le cours de l'après-midi, on permit à Vanden Broeck de viſiter le Château, qui ſert de Palais au Bacha. Il y vit plus de mille perſonnes en ôtage, hommes, femmes & enfans, tous fils ou ſœurs des plus conſiderables habitans de certaines Provinces, que cette contrainte retient dans la ſoumiſſion. Entre pluſieurs antiquités, on lui montra un grand édifice, qui paſſe pour avoir été bâti par Noé. C'eſt-là que les femmes du Bacha ſont gardées par des Eunuques. Le devant de la Moſquée, qui eſt fort belle, offre un gros morceau de bois, enfermé d'un treillis de fer, qu'on donne pour une piece de l'arche de Noé, & que les habitans réverent comme une relique. Vanden Broeck étant monté ſur les murailles du Château, y fit ſonner à ſon Trompette l'air, *Guillaume de Naſſau*. Auſſi-tôt un Officier Turc vint lui frapper ſur l'épaule, & lui dit: » Tout beau, Capitaine; crois-tu déja que le Château ſoit » à toi? « Il lui fit ſes excuſes, qui furent aſſez bien reçûes. L'Officier, changeant de ton & de manieres, lui fit beaucoup de careſſes & lui dit qu'il avoit été fort bien traité des Hollandois, qui l'avoient fait priſonnier à Dunkerque ſur les galeres de Spinola. Il lui fit voir d'autres curioſités du Château, telles qu'un grand lion, renfermé au ſommet d'une Tour dans une cage de fer, & un puits qu'on regarde comme l'ouvrage du Patriarche Jacob. Sa profondeur eſt d'environ cent braſſes. On y puiſe avec des ſeaux de fer, & l'eau en eſt ſi froide qu'on ne peut la tenir dans la bouche. Vanden Broeck vit auſſi une Moſquée différente de la premiere, couverte en plate-forme & ſoutenue par plus de cent cinquante colomnes d'une ſeule pierre, avec diverſes antiquités qui ont précedé la naiſſance de Jeſus-Chriſt (2).

Le Bacha refuſe aux Hollandois la permiſſion de s'établir à Mocka.

Dans la ſeconde audience qu'il reçut du Bacha, ce Seigneur lui déclara qu'il ne pouvoit lui accorder la permiſſion de laiſſer des Facteurs à Mocka, & que cette grace dépendoit uniquement du Grand-Seigneur. Les Mahometans craignoient que par degrés on ne voulût s'étendre juſqu'à la Mecque, qu'ils regardent comme le centre de leur religion. Ils alleguoient la conduite que les Hollandois avoient déja tenue. » Vous êtes allés d'abord à Aden, leur di» rent-ils, & d'Aden à Chichiri, d'où vous êtes venus à Mocka. Votre Vaiſ» ſeau eſt actuellement à *Hiddeda*, & ſe prépare à pénétrer plus loin dans » la Mer-rouge, quoique cette liberté ne s'accorde à aucune Nation Chré» tienne (3).

Ainſi, par l'imprudence de ceux qui étoient demeurés à bord du *Naſſau* & qui avoient agi ſans ordre, les Hollandois ne purent obtenir que la confirmation du Traité qui regardoit les droits d'entrée & de ſortie. Mais cette faveur même excita la jalouſie des Marchands Perſans & Indiens, qui payent quinze à ſeize pour cent (4). Le lendemain, cinquante ou ſoixante Seigneurs ac-

Il les conſole par un grand feſtin.

(1) *Ibidem.*
(2) Page 347. La forme de ce Temple étoit quarrée.
(3) Page 347.
(4) Page 348.

compagnerent Vanden Broeck à une petite lieue de la Ville, dans un jardin nommé *Roſſe*, où le Bacha lui avoit fait préparer un grand feſtin avec pluſieurs divertiſſemens. Le lieu même en fourniſſoit de très-agréables, par ſes beaux cabinets, ſes jets-d'eau, ſes excellens fruits & par ſes viviers remplis de poiſſon. VANDEN BROECK. 1616.

Chenna eſt ſituée ſur la Riviere de Yamen, ou de l'Arabie-heureuſe, à cinquante-cinq lieues de Mocka. Son circuit eſt d'environ deux lieues. Elle eſt murée de pierres griſes, fort dures. On n'y compte que trois portes, mais fort belles & bâties de pierre de taille bleuâtre. De diſtance en diſtance, on voit, autour des murs, de petites Tours rondes, avec des jalouſies. La Ville a quatre Moſquées & quantité de beaux édifices, un grand nombre de maiſons de plaiſance, & des bains publics, où les hommes vont le matin & les femmes l'après-midi. Il ſe trouve, parmi les habitans, pluſieurs enfans de Chrétiens, que les Turcs enlevent au Levant dans leur jeuneſſe, & qu'ils tranſportent dans ces contrées pour les peupler. Le Bacha, qui ſe nommoit *Jaffer*, étoit lui-même originaire de Hongrie. Il portoit la qualité de Viceroi du Grand-Seigneur, dignité qui n'eſt que triennale. Cependant il y avoit déja neuf ans que Jaffer en étoit revêtu, & l'on publioit qu'il avoit fait empoiſonner ſur la route deux autres Bachas, qui venoient aux tems reglés pour le remplacer. Il entretenoit une guerre continuelle avec les Arabes; ce qui n'empêchoit pas que le Commerce n'amenât ſur cette côte un grand nombre d'Indiens, de Perſans & de Juifs (5). Deſcription de Chenna.

Vanden Broeck étant parti de Chenna le 16 de Mai, arriva le 24 à Mocka, dont il fait auſſi une courte deſcription. Cette Ville, dit-il, eſt ſituée au bord de la Mer-rouge, ſur la côte de l'Arabie-heureuſe, à treize degrés dix-huit minutes de latitude du Nord. On y mouille dans une aſſez bonne rade, ſur quatre & cinq à ſept braſſes, fond de ſable. Elle eſt grande, mais ſans murs d'enceinte. Les maiſons y ſont fort belles, du moins celles qui ſont de pierre de taille bleuâtre, ou de brique; car d'autres ne ſont compoſées que d'argile & de roſeaux. L'extrêmité ſeptentrionale de la Ville eſt défendue par un petit Fort revêtu de pierre, qui fut l'ouvrage des Anglois, tandis que Henri *Middleton* dominoit dans le pays avec ſa Flotte (6). Cinquante ou ſoixante ans auparavant, Mocka n'étoit qu'un Bourg de pêcheurs; mais les Turcs en étant devenus maîtres, l'ont rendue propre à recevoir le grand Vaiſſeau qui deſcend chaque année de Suez, chargé de riches marchandiſes, parce qu'il couroit trop de riſques au paſſage de Babelmandel pour ſe rendre à Aden, où ſe faiſoit auparavant le principal Commerce du pays, & Mocka doit ſon opulence à ce changement (7). Elle eſt peuplée d'un mélange de diverſes Nations. Les ſeuls Banianes montent à plus de trois mille, la plûpart Marchands, Orfévres, Banquiers ou Artiſans. On y voit auſſi quantité d'Indiens, de Perſans, d'Armeniens & de Juifs. Cependant la plus grande partie des habitans eſt compoſée d'Arabes. Les Vaiſſeaux, qui y arrivent de divers pays, amenent un grand nombre de pélerins, que leur dévotion conduit à la Mecque. Ils viennent ordinairement depuis le milieu du mois de Mars juſqu'à la fin Vanden Broeck retourne à Mocka. Il décrit cette Ville.

(5) Page 349.

(6) Page 350. L'Auteur paroît oublier ici que quelques pages plus haut il a cru que ſon Vaiſſeau étoit le premier de l'Europe qui eût paru à Mocka.

(7) Page 350.

VANDEN BROECK. 1616.

d'Avril, & partent dans la ſeconde mouſſon, qui commence au mois d'Août. Les Hollandois virent ici, pour la premiere fois, du caffé (8), eſpece de féves noires, dit l'Auteur, que les Turcs mettent dans l'eau bouillante, qui en devient noire auſſi, & qu'ils boivent délicieuſement.

Les Hollandois abandonnent la Mer-rouge.

Après avoir perdu l'eſpérance d'établir un Comptoir à Mocka, Vanden Broeck prit la réſolution de caſſer celui qu'il avoit fondé à Chichiri, & d'en retirer ſes marchandiſes & ſes Facteurs, quoique le Roi & les habitans de la Ville en marquaſſent beaucoup de regret. Il reprit la route des Indes par Surate, où il tenta auſſi de faire agréer ſon établiſſement. Mais il y trouva deux obſtacles ; l'un, qui venoit de la néceſſité de faire un long voyage par terre, pour obtenir la permiſſion du Grand Mogol ; l'autre, de l'oppoſition des Anglois, qui n'épargnerent ni préſens ni promeſſes pour le faire congédier (9). Cependant, le chagrin qu'il en reſſentit l'ayant porté à ſe retirer bruſquement, les Marchands Indiens, qui craignirent pour quelques-uns de leurs Vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le Port, ſolliciterent le Gouverneur de le rappeller. On lui accorda, comme aux Anglois, la liberté de louer une maiſon dans la Ville, & d'y laiſſer quelques-uns de ſes gens juſqu'à ſon retour, à condition que dans l'intervalle il s'efforceroit d'obtenir l'agrément de l'Empereur (10). Ce changement, dit-il, ſurprit également les Anglois & les habitans.

Comment ils s'établiſſent à Surate.

1617. Naufrage de Vanden Broeck.

Ses courſes, & différentes commiſſions dont il fut chargé par le Général Coen juſqu'au mois de Juillet de l'année ſuivante, le conduiſirent ſur la côte d'Afrique, où il eſſuya une ſi furieuſe & ſi longue tempête, qu'ayant été pouſſé vers l'entrée de la mer rouge, & delà juſqu'à Daman, Ville des Portugais à l'extrêmité des Etats du Grand Mogol, il eut le malheur d'y faire naufrage. Il ſe rendit en diligence à Surate, pour donner avis de ſa diſgrace aux Facteurs qu'il y avoit établis, & pourvoir du moins à la ſûreté des marchandiſes qu'il avoit ſauvées. Sept Navires Anglois, qui étoient à l'ancre dans cette rade, lui refuſerent leur ſecours avec beaucoup de dureté (11). Heureuſement qu'après avoir échoué ſur la côte de Daman, il avoit eu la précaution de retrancher ſes gens & ſes effets dans une barricade, qui les mit à couvert de toutes ſortes d'inſultes, & qui lui donna le tems de tranſporter au Comptoir de Surate ſon girofle & ſes autres épiceries. Les frais exceſſifs dans leſquels il auroit fallu s'engager, pour équiper ou pour acheter un autre Vaiſſeau, le déterminerent à faire par terre un voyage long & penible juſqu'à Maſulipatan.

Route dangereuſe & pénible qu'il fait par terre.

Il partit au mois de Septembre, avec cent trois Hollandois & vingt-neuf Indiens, qui avoient compoſé l'équipage de ſon Vaiſſeau. Ses remarques, dans un pays peu connu des Européens, méritent autant d'attention, qu'il paroît y avoir apporté de ſoin.

Il paſſa d'abord par le Bourg de *Laſpour* ; enſuite par *Nosherni*, Ville habitée par un grand nombre de Perſans, où il ſe fabrique beaucoup de *Baftas*, gros & fins. Delà continuant ſa route par *Gandivi*, qui eſt à 18 cos de

(8) L'Auteur le nomme *Kahawa* d'après les gens du pays.

(9) Page 352.

(10) *Ibid.*

(11) Page 358. On voit ici une partie des raiſons qui ont fait ſupprimer aux Auteurs Anglois les Relations Hollandoiſes.

Surate, il alla paſſer la nuit au Village de Dagau, qui eſt à quatre cos de Gandivi. Le lendemain, il partit avant le jour pour ſe rendre au Bourg d'Armau, à ſept lieues de Dagau, & derniere place de la frontiere de Guzarate. Le jour ſuivant, il entra ſur les terres du Roi de Partabaſſa, où il paſſa par les Villages de *Cavendi* & de *Carondi*. Dans celui d'*Onui*, qui eſt à cinq cos d'Armau, on voulut lui faire payer, malgré ſon paſſeport, un impôt de cinq *Mamodis*, pour chaque homme & pour chaque bœuf chargé, & ſept mamodis pour chaque cheval. Il eut la fermeté de rejetter cette demande, & de continuer ſa marche par le Bourg de *Setion*, juſqu'à *Camela*, qui eſt à cinq lieues d'Onui. Son refus l'expoſa au dernier danger. Le jour ſuivant il fut environné d'une groſſe troupe de gens armés, qui avoient abbattu des arbres pour fermer les paſſages, & qui fondirent ſur la ſienne avec d'horribles cris. Les Hollandois ſe rangerent en bon ordre, & tirerent vingt-cinq coups de mouſquets, qui rallentirent un peu l'ardeur de leurs ennemis. Vanden Broeck détacha deux de ſes gens pour leur parler. Les Indiens n'eurent pas la hardieſſe de les attendre; mais un Japonois de la troupe Hollandoiſe en ayant arrêté un dans la fuite, le fendit en deux par le milieu du dos (12). Ils continuerent néanmoins de tirer des fléches, qui obligerent les Hollandois de faire une ſeconde décharge.

VANDEN BROECK. 1617.

Dangers de la part des Indiens.

Le ſoir, ils arriverent au Bourg de Gannotra, à ſept cos de *Camela*; & la crainte ayant fait fuir les habitans, ils y manquerent de vivres. Une juſte défiance les obligea le lendemain de marcher, enſeignes déployées, au travers d'une montagne où les chemins étoient fort rudes. Ils paſſerent par le Bourg de *Tawer*, pour ſe rendre à celui de *Gandebarri*, dont les habitans avoient auſſi pris la fuite, Gandebarri eſt à huit cos de Gannotra. Vers minuit, s'étant remis en marche ſur la montagne, ils paſſerent par le Bourg de Malganhan, d'où ils arriverent avec beaucoup de peine au Bourg de *Gandeberi*, qui n'eſt qu'à trois cos de *Gandebarri*. Ils ſe flattoient d'y prendre quelque repos, parce qu'ils n'étoient plus éloignés des terres du Decan. Mais leurs valets Indiens leur firent remarquer qu'ils étoient aſſez près d'une Forteresſe du Roi de Partabaſſa, d'où ils avoient à redouter quelque perfidie. En effet à peine furent-ils deſcendus dans la plaine, qu'ils virent accourir de toutes parts un grand nombre d'habitans, avec des cris affreux, qui ſignifioient dans leur langue, *tue, tue ces chiens d'infidéles* (13). Vanden Broeck mit ſa troupe en ordre & ne laiſſa pas d'avancer vers un petit bois, d'où il fit faire une décharge ſur ceux qui commençoient à le preſſer. La frayeur les diſſipa. Mais lorſqu'il eut paſſé le bois, il rencontra le Gouverneur du Fort à la tête d'un corps de cavalerie d'environ trois cens hommes, qui recommencerent les mêmes cris, & qui s'avancerent furieuſement vers les Hollandois, pour leur faire paſſer leurs chevaux ſur le corps. Vanden Broeck donna ordre à ſes gens de les attendre à la diſtance de trois picques, & de faire alors leur décharge. Elle abbattit le Gouverneur & quelques-uns de ſes cavaliers. Le reſte épouvanté prit la fuite avec beaucoup de confuſion. Deux autres corps, qui s'approcherent ſucceſſivement, furent auſſi forcés de ſe retirer. Cependant s'étant ralliés hors de la portée du mouſquet, tandis que la troupe Hollandoiſe continua de marcher,

Il eſt attaqué.

Il tue le Gouverneur d'un Fort Indien.

(12) Pages 359 & précédentes.

(13) *Mahar cotta, mahar cotta.* P. 360.

VANDEN BROECK. 1617.

ils ne ceſſerent pas de la ſuivre ; & leurs gens de pied, cachés dans les broſſailles, l'incommoderent beaucoup de leurs fléches & de leurs dards. Cette attaque dura pendant le reſte du jour, juſqu'aux terres du Décan, où les habitans de la frontiere, qui étoient en guerre avec Partabaſſa, vinrent au ſecours des Hollandois. Le Gouverneur du pays les reçut humainement & les fit conduire par une eſcorte, à plus d'une demie lieue, ſous les montagnes de *Gatos*. Ils avoient eu trois hommes de tués, & vingt-huit bleſſés. Le lendemain, ils furent eſcortés par huit ou dix cavaliers juſqu'au Bourg de Callava, qui eſt ſur une des plus hautes cimes des mêmes montagnes, où malgré les paſſeports dont ils s'étoient munis, on leur fit payer un droit de trente réales de huit. Mais ce n'étoit pas acheter leur ſalut trop cher. Ils apprirent, dans ce lieu, quelle avoit été la perte de leurs ennemis. Outre le Gouverneur de la Forteresſe, dont la mort cauſa celle de ſes femmes, de ſes domeſtiques & de tous ſes Eſclaves, qui ſe jetterent dans le bucher où ſon corps fut brûlé, les Hollandois leur avoient tué neuf cavaliers, ſoixante-ſeize hommes de pied, & ſept chevaux. Cette Nation de Partabaſſa, qui porte auſſi le nom de Raſpours, & celle des Phatannes, forment les meilleures troupes du Grand Mogol (14).

Perte des ennemis des Hollandois.

Le jour ſuivant, Vanden Broeck ne ſe croyant point en ſureté ſi près de la frontiere avec ſes malades, ſe fit conduire près d'une Forteresſe nommée *Vandanderin*, où le Gouverneur l'avertit qu'il devoit ſe défier d'un corps de deux cens cavaliers, commandés par Malder Gacon, qui l'attendoient au paſſage, ſur le bruit qui s'étoit repandu que les Hollandois étoient chargés de richeſſes. Comme il y avoit moins de fond à faire ſur la réſiſtance que ſur la ſoumiſſion, il envoya un préſent à cet Officier ; & lui ayant fait montrer ſon paſſeport, il obtint la liberté de continuer ſa marche après quelques jours de repos. Il traverſa d'abord *Fieſgau*, Bourg muré & défendu par un bon Château. Delà, il paſſa par un autre Bourg, nommé *Sinduat*, & par la petite Ville de *Berrenere*, à dix cos & demi de Wandanderin. Le lendemain, étant parti avant le jour, il paſſa par les Villages de *Sabergau*, *Malagam*, *Sankley*, *Sontanne*, & *Milgera*, juſqu'à la petite Ville de *Patoda*, qui eſt à quatorze cos de Berrenere. Ce pays, qui eſt très-fertile, regne entre les deux montagnes de Gatos, ſur chacune deſquelles on voit une Forteresſe ; l'une nommée *Aneque*, & l'autre *Teneque*. Elles n'offrent qu'un ſeul paſſage, qui eſt ſoigneuſement défendu par les Rois de Decan, de Viſiapour & de Golconde. Les Gatos s'étendent depuis Partabaſſa juſqu'à Coutſie, & forment dans cet eſpace une eſpece de mur (15).

Vanden Broeck emploie la ſoumiſſion.

Forteresſes d'Aneque & de Teneque.

Après un repos de quelques jours à Patoda, Vanden Broeck, conſidérant que la dépenſe de ſa marche étoit prodigieuſe, réſolut de laiſſer les malades dans cette Ville, ſous la conduite d'un Commis. Il les recommanda inſtamment à l'humanité du Gouverneur, & s'étant remis en chemin, il traverſa ſix Villages pour ſe rendre au Bourg de *Dutanna*, qui eſt à douze cos de *Patoda*. Le jour ſuivant, il eut ſept Villages à traverſer, juſqu'à *Laſour*, petite Ville murée, à dix cos de *Dutanna*. Le jour d'après, il fit dix cos pour aller dîner à *Niſiampor*, qui n'eſt gueres à plus d'un cos de *Doltabar*, capitale du

(14) Page 361 & précédentes.

(15) Page 362.

Royaume

Royaume de Decan (16). La curiosité de voir cette Ville l'en fit approcher avec une partie de ses gens; mais on lui déclara que l'entrée n'en étoit pas permise aux Etrangers. Elle est située dans une plaine fort unie, vers le pied d'une montagne presque ronde, qui dans la moitié de sa hauteur est non-seulement escarpée, mais taillée naturellement aussi droit qu'une muraille. Au sommet de cette montagne est une Forteresse, qui peut passer pour imprénable lorsqu'on n'y manque pas de vivres. On n'y peut monter que par un sentier étroit, qui est dans la Ville; elle est ceinte d'un double rempart, flanquée de tours rondes, environnée de fossés revêtus de pierres de taille, & munie d'un grand nombre de petites piéces de canon, dont quelques-unes sont à quatre ou cinq bouches. C'est-là que le Roi & les grands Seigneurs tiennent leurs femmes; ce qui en rend l'accès encore moins libre pour les hommes. Mais cette difficulté ne regardant que la Ville & la Forteresse, les Hollandois eurent la liberté de visiter les Fauxbourgs, qui sont fort grands & sans murs. Ils admirerent l'abondance qu'ils y virent regner (17).

VANDEN BROECK. 1617.

Situation de Doltabar, Capitale de Decan.

Le soir, ils se rendirent au Camp de *Melic-Ambaar*, Général des troupes du Royaume, où ils eurent la liberté de dresser leurs tentes, proche de son quartier. Vanden Broeck se présenta le lendemain à ce Seigneur, dont il sçavoit déja les avantures. Le pays de sa naissance étoit l'Abyssinie. Dans sa jeunesse il avoit été esclave d'un Seigneur du Decan, qui l'avoit acheté vingt pagodes, c'est-à-dire, environ quatre-vingt francs. Après la mort de son Maître, il avoit eu le bonheur de plaire à sa veuve, qui n'avoit pas fait difficulté de l'épouser. Mais n'en ayant pas reçu beaucoup de richesses, il avoit pris le parti de s'établir dans les montagnes, où il avoit d'abord vêcu de rapines. Une troupe de voleurs, qu'il avoit engagé à le suivre, s'étoit grossie jusqu'au nombre de cinq mille chevaux, malgré tous les efforts que Nisiamsian, Roi de Decan, avoit faits pour les détruire. Enfin ce Prince, craignant d'être attaqué par le Mogol, offrit la paix à Melic, avec tous les avantages qu'il crut capables de le faire entrer dans ses interêts. L'habileté de Melic n'étoit pas inférieure à son courage. Il refusa les offres du Roi; & le nombre de ses troupes n'ayant fait qu'augmenter, il se vit le chef d'une faction si puissante, qu'elle paroissoit le mettre en état de tout entreprendre. La Cour lui fit alors des offres beaucoup plus considérables. Il répondit que si le Roi vouloit épouser sa fille & lui accorder le titre de Reine, il promettoit d'embrasser son parti & de ne l'abandonner jamais. Le Roi y consentit. Il fit couronner la fille de Melic, avec toutes les solemnités qui pouvoient garantir sa bonne foi; il le créa Général de ses armées; & ne mettant point de bornes à sa confiance, il le combla de richesses & de faveurs. Dans ce haut degré de fortune & d'autorité, Melic demeura fidéle à ses engagemens, & n'oublia jamais ce qu'il devoit à son Maître. Mais il abusoit quelquefois de sa puissance pour satisfaire ses ressentimens. La premiere femme du Roi, fille du Roi de Perse, ayant reproché à celle qui l'avoit supplantée, de n'être qu'une misérable concubine & la fille d'un rebelle, Melic la fit empoisonner. Après la mort de Nisiamsian, le Prince héréditaire, qui n'avoit que cinq ans, ayant été reconnu pour son successeur, Melic, pour s'assurer de la Regence, fit empoisonner

Avantures de Melic-ambaar.

(16) Page 363.

(17) Pages 364 & précédentes.

VANDEN BROECK. 1617.

auſſi la Reine mere du feu Roi. Il gouverna depuis avec une autorité abſolue. Le jeune Roi n'avoit que douze ans à l'arrivée des Hollandois. Melic faiſoit tête alors aux forces du Grand Mogol, avec le ſecours du Roi de Golconde, qui lui entretenoit ſix mille chevaux, du Roi de Viſapour, qui lui en fourniſſoit dix mille, & de celui de Ballegate, de qui il en recevoit douze mille. Ainſi Melic ſe voyoit à la tête de quatre-vingt mille chevaux, avec un nombre d'infanterie proportionné. Vanden Broeck viſita ce redoutable camp, qui étoit preſqu'au pied des montagnes de Gatos, dans l'endroit où le paſſage eſt le moins difficile (18).

Sa figure & ſon caractere.

Melic étoit noir & de haute taille. Il avoit le regard ſévere; mais il ſçavoit ſe faire aimer, autant qu'il étoit reſpecté. Sa diſcipline étoit rigoureuſe; ſon gouvernement, équitable. Il apportoit un ſoin extrême à faire punir les voleurs. Pour ſupplice, il faiſoit verſer du plomb fondu dans le corps des coupables. Les liqueurs fortes étoient défendues dans ſon camp, ſous peine de mort. L'abondance y regnoit d'ailleurs, quoiqu'il eût environ quatre lieues de circuit (19).

Audience qu'il donne à Vanden Broeck.

Lorſque Vanden Broeck parut devant lui, il le fit aſſeoir avec beaucoup de civilité. Il lui fit préſent d'un ſabre du Japon, d'un poignard de Java, & d'une veſte d'or & de poil de chameau. Enſuite, s'étant informé de l'état des malades qui étoient demeurés à Patoda, il accorda pour eux un nouveau paſſeport. Le combat que les Hollandois avoient ſoutenu, dans leur route, lui avoit fait prendre une haute idée de leur valeur. Il propoſa ſérieuſement à Vanden Broeck de demeurer à ſon ſervice, en lui offrant une paye de cent pagodes par mois & le revenu d'un Village. Pendant l'audience, on lui amena quelques Députés du lieu où les Hollandois avoient été attaqués, qui venoient redemander quelques chevaux que Vanden Broeck leur avoit fait lever. » Le voilà devant vous, leur répondit-il en riant; prenez-le lui-même. » Pourquoi vous laiſſez-vous prendre vos chevaux? « Après l'avoir quitté, Vanden Broeck fut conduit, par ſon ordre, à ſon logement & dans ſon écurie, où il vit un très-beau cheval Arabe, qui avoit couté trois mille pagodes ou douze mille livres (20).

Continuation de la route.

Les Hollandois, étant partis le 23 de Novembre, traverſerent pluſieurs Villages & une petite Ville, d'où ils allerent paſſer la nuit à *Jekedonne*, Bourg de la domination du grand Mogol, à trois *gans* ou douze cos du Grand Mogol. Le lendemain, ils ne traverſerent que trois Villages, dans l'eſpace de huit cos qu'ils firent juſqu'à la Ville d'*Ambar*, où ils furent obligés de prendre des vivres pour trois jours. La route du jour ſuivant fut de quinze cos, juſqu'au Bourg de *Degau*, où ils arriverent le ſoir après avoir traverſé ſept Villages. Le lendemain ils firent douze cos & demi, juſqu'au Bourg d'Hartegum; & le jour d'après, douze cos juſqu'au Bourg de Mangalar. Melic avoit exigé des ſommes conſidérables de Mangalar, & de cinq cens autres Bourgs de la domination du Grand Mogol, qui ſont ſitués dans un pays très-fertile, le long d'un bras du Gange (21).

Le lendemain, Vanden Broeck traverſa ce bras à cheval, & fit douze cos,

(18) *Ibid.* & pages ſuivantes.
(19) Page 366.
(20) Page 367.
(21) *Ibid.*

pour aller loger le ſoir à *Cafrio*, où il rentra ſur les terres du Decan. Le jour ſuivant, il fit dix cos juſqu'à *Lavorra*; & delà, traverſant une montagne, il paſſa par la Ville de *Gandaar*, frontiere du Royaume de Golconde, qui étoit gardée par un Renegat Portugais, nommé *Manſſor Gaan*, avec un corps de ſix mille chevaux. Il vit, dans cette route, quantité de liévres, de cerfs, de cocqs de bruyere, de perdrix & de paons. On eſt ſurpris de trouver au ſommet de la montagne, aſſez proche de la Ville, un grand étang fort poiſſonneux (22). La nuit ſuivante, les Hollandois, firent huit cos & traverſerent pluſieurs Villages, pour arriver à *Carna*, ſur le bord d'une riviere. Ils continuerent de marcher, ſans ceſſer de voir quantité de Villages, juſqu'au lendemain, qu'ils ſe trouverent ſur les terres de Golconde. On leur accorda la liberté de dreſſer leurs tentes au Village de Chamentapour, près de la Ville royale de *Caulas*, où l'armée du Roi étoit campée. Ils s'approcherent le lendemain de cette Ville, mais ſans pouvoir obtenir la liberté d'y entrer. Elle eſt ſituée ſur la pente d'une montagne, & ceinte d'une muraille de pierre blanche & griſe (23). L'armée étoit compoſée de ſix mille chevaux, & de dix mille hommes d'infanterie.

VANDEN BROECK. 1617.

Caulas, Ville royale.

De Caulas, les Hollandois rencontrerent pendant trois jours pluſieurs places ruinées, juſqu'à Golconde, où ils arriverent le quatriéme, après avoir fait trente-ſix cos depuis *Chamentapour*. On leur refuſa l'entrée de Golconde, parce que les Seigneurs du pays y font réſider leurs femmes. Ils allerent loger à un demi cos d'une autre Ville, nommée *Bagganaga*, où le Sultan Mahomet *Cotta Baſſia*, Roi de Golconde, tenoit alors ſa Cour. Vanden Broeck informé que *Mier Caſſiem*, Gouverneur de Maſulipatan, ſe trouvoit alors dans cette Ville, lui fit donner avis de ſon arrivée. Le lendemain il ſe rendit lui-même chez le Seigneur, qui lui parut fort bien diſpoſé pour la Nation Hollandoiſe, & qui lui fit eſpérer toutes ſortes de faveur. Cependant lorſqu'il fut retourné au Bourg de *Mellictouſiar*, où il étoit logé, & qu'il ſe diſpoſoit à partir, ſon étonnement fut égal à ſon chagrin, de ſe voir arrêter, lui & tous ſes gens, pour être conduits dans la Ville avec quelque ſorte de violence. On leur donna pour priſon une vieille grange, où ils paſſerent triſtement pluſieurs jours, & d'où ils ne ſortirent qu'après avoir fait divers préſens aux Officiers qui devoient leur délivrer un paſſeport (24). Ils n'étoient pas même à la fin de leurs inquiétudes. Le Gouverneur de Maſulipatan ayant appris qu'ils étoient libres, fit appeller Vanden Broeck & le pria de lui faire voir ſon paſſeport, ſous le prétexte d'examiner s'il étoit en bonne forme. Mais lorſqu'il l'eut entre les mains, il refuſa de le rendre, parce qu'il ne jugeoit pas à propos qu'une troupe ſi nombreuſe paſſât dans ſon gouvernement. Le conſeil qu'il donna aux Hollandois fut d'aller à Petapoli, d'où ils pouvoient ſe rendre à Paliacatte. Vanden Broeck ſe retira triſtement, après avoir appris mieux que jamais, dit-il, à connoître le caractere des Indiens (25).

Ville de Golconde.

Les Hollandois ſont maltraités à Bagganaga.

Bagganaga, ſuivant ſes obſervations, eſt une fort grande Ville, qui offre un grand nombre de beaux édifices. Le Roi, qui n'étoit âgé que d'environ

Ce que c'eſt que cette Ville.

(22) Page 368.
(23) *Ibidem.*
(24) Page 369.
(25) *Ibidem.*

VANDEN BROECK. 1617.

vingt-trois ans, étoit descendu des Cherifs & né d'une femme Turque. Il avoit le teint blanc & le visage agréable; mais dans un âge si supérieur à l'enfance, il ne jouissoit point encore du gouvernement, & l'administration étoit entre les mains d'un Seigneur fort âgé, qui se nommoit *Mier Mahomet Mommin*. Les revenus annuels de cet Etat montent à plus de dix-huit cens mille Pagodes, dont la plus grande partie vient du sel, qui se transporte sur des Bœufs dans toutes les Indes (26). Mais ils étoient fort augmentés depuis onze ans, par la découverte d'une mine de diamans, d'où il sortoit chaque jour de nouvelles richesses. La Cour avoit défendu de vendre ceux d'une certaine grosseur (27), sans en avoir fait la déclaration. Aussi Vanden Broeck assure-t'il, d'après des personnes bien informées & dignes de foi, que le trésor royal en contenoit un plein vase, tous au-dessus de cinq carats (28).

Etat du Gouvernement.

Mine de diamans.

Cinq jours de marche, pendant lesquels les Hollandois firent cinquante-six cos & traversèrent dix-sept Villages, les conduisirent au Bourg d'*Abrahim Patam*, situé sur une riviere qu'il faut traverser pour se rendre à Petapoli. Avant que d'arriver à ce Bourg, ils avoient passé devant les deux principales Forteresses du Royaume, qui se nomment *Condiviri* & *Condepoulli* (29). Hans de Haas, Officier Hollandois, qui résidoit dans le pays avec la qualité de Gouverneur pour la Compagnie, leur écrivit qu'il leur conseilloit de prendre le chemin de Petapoli. Mais la plupart avoient d'autant plus de peine à s'y résoudre, qu'ils recevoient un conseil tout opposé des Indiens, & des Hollandois mêmes de Masulipatan, qui avoient été informés de leur marche. Ils se déterminerent enfin pour le dernier de ces deux partis. Vanden Broeck prit les devants, dans un palanquin; & traversant huit Villages, il entra dans Masulipatan quelques jours avant sa troupe, qui n'y arriva que le 24 de Décembre, après avoir été sept semaines & trois jours en chemin depuis Surate (30).

Embarras des Hollandois sur leur route.

Ces infortunés Hollandois n'étoient pas au terme de leurs disgraces. L'Officier de Police de la Ville prétendit se rendre maître de leurs armes, sous prétexte de les garder; & tandis qu'ils lui contestoient ce droit, Vanden Broeck apprit que les malades qu'il avoit laissés en chemin avoient été arrêtés, par l'ordre du Roi, dans le Bourg de Normol. Il partit aussi-tôt pour s'y rendre; mais ayant trouvé le pays en armes, & toutes ses sollicitations ne pouvant lui faire obtenir la liberté de continuer sa marche, il jugea que sa seule ressource étoit de se rendre à Petapoli par Badora. En retournant ainsi sur leurs pas, les Hollandois ne trouverent personne qui voulût leur vendre des vivres. Ils seroient tombés dans le dernier excès de la misere, sans le secours d'un honnête Persan, nommé *Mier Camaldin*, qui se chargea de les conduire jusqu'à Petapoli. Mais l'entrée de cette Ville leur ayant été refusée, ils se virent dans la nécessité de retourner à Montepouli, au travers de mille nouveaux dangers, qu'ils n'auroient jamais surmontés si le même Persan n'eut continué de leur servir comme de caution. Le Gouverneur de Haas leur avoit donné l'espérance de trouver une chaloupe à Montepouli. Ils n'en trouverent point; & ne recevant aucun secours des habitans, ils furent contraints

Autres infortunes des Hollandois.

Obligations qu'ils ont à un Persan.

(26) Page 370.
(27) Au-dessus de cinq carats.
(28) Page 370.
(29) Page 371. L'Auteur ne marque pas assez soigneusement les distances.
(30) Page 371.

de passer la nuit à l'air. De Haas leur envoya le lendemain son yacht, mais sans canot. Les Indiens du pays refuserent de leur en louer & de les mener à bord. Ce fut un nouveau sujet de désespoir, qui les força de traverser les brisans à la nage, avec leurs armes sur leurs épaules, au péril d'être engloutis mille fois par les flots. Cependant ils arriverent tous à bord; & levant aussi-tôt l'ancre ils firent voile vers Paliacate, où ils mouillerent le lendemain. Vanden Broeck se rendit avec soixante-trois de ses gens au Fort Hollandois de Gueldres; mais, en finissant le recit de ce voyage, il n'explique pas quel fut le sort du reste de sa troupe (31).

VANDEN BROECK. 1618.

Il se rend à Paliacate.

Après avoir pris quelques jours de repos, il consentit à s'embarquer avec de Haas, pour croiser sur les Portugais. Leur escadre étoit composée du Vaisseau le *Dergoes*, de trois fregates & d'une sangueselle. Ils se rendirent d'abord à *Tirepopeliere*, où la Compagnie avoit une loge, & d'où leur curiosité les conduisit par terre à *Polosere* & au Fort de *Bardaava* (32). Ils y furent bien reçus des Indiens, mais fort dégoutés de leurs usages par un spectacle barbare, dont ils ne purent se dispenser d'être témoins. Une fort jolie femme, de l'âge de vingt ans, devoit se brûler le lendemain avec le corps mort de son mari, & paroissoit s'y préparer avec beaucoup de fermeté. Vanden Broeck & de Haas s'efforcerent de lui faire perdre ce dessein. Elle ferma l'oreille à tous leurs discours. Son devoir leur dit-elle, l'obligeoit de suivre son mari dans l'autre monde. Elle ne vouloit pas demeurer exposée au mépris de sa famille & au rebut de tous les hommes, dont aucun ne voudroit l'épouser. Mais elle pria les deux Hollandois d'intercéder après sa mort pour ses malheureux enfans, & d'obtenir du Naïck qu'ils fussent nourris. Vanden Broeck la voyant attendrie par cette idée, renouvella ses efforts & lui promit, si elle vouloit abandonner sa résolution, de la transporter dans un autre pays, où son avanture seroit ignorée. Elle rejetta cette offre avec la même obstination. Le jour de la cérémonie, elle se para de ses meilleurs habits & de ses joyaux. Elle se frotta les yeux de jus de limon, & prononçant plusieurs fois le seul nom de *Ram*, elle se jetta intrépidement dans le feu. Quantité de Prêtres Banianes, qui étoient autour d'elle, faisoient un si grand bruit de leurs tambours, qu'il falloit être fort près du bucher pour entendre ses dernieres paroles. Mais les Hollandois avoient eu la précaution de s'approcher. Ils observerent que le bucher étoit composé de bois & de quelques bassins remplis d'huile, au milieu desquels on avoit ménagé un espace creux, dans lequel ils virent sauter la victime; & qu'aussi-tôt tous les assistans prirent des tisons brûlans dont ils couvrirent cet espace, avec des cris si confus, que si elle poussoit des gémissemens & des plaintes, il étoit impossible de les entendre (33). Le lendemain, on vit paroître une Comete surprenante, en forme de longue flamme, qui parut se détacher du Ciel, & qui traversant l'air comme un trait, alla tomber dans le pays du Naïck de Sangier. Les habitans la regarderent comme le présage d'une guerrre sanglante; & le hazard soutenant cette opinion, il arriva effectivement qu'un mois après, *Istopo*, Général du Naïck de *Madre*, commit les plus cruels ravages dans cette con-

Vanden Broeck se rend à Tirepopeliere.

Il voit brûler une femme Indienne.

Comete & ses suites.

(31) Page 372.

(32) Page 373. L'Auteur ne nous apprend pas ce que c'étoit que ces Places; & tel est le défaut des Relations Hollandoises, outre celui d'altérer les noms propres.

(33) Page 374.

VANDEN BROECK. 1618.

trée. Les Hollandois, obligés eux mêmes, de ſauver les effets de la Compagnie, abandonnerent, le 30 de Mars, une belle & riche loge que le Naïck leur avoit accordée (34).

Après différentes courſes, qui donnerent occaſion à l'Auteur d'acquerir une parfaite connoiſſance (35) des mœurs & des uſages de la côte de Coromandel, ſur-tout dans le Royaume de *Cotebipa*, où il réſida long-tems à *Nyſampatnam*, il ſe rendit à Achin, pour y faire confirmer le Traité de cette Cour avec les Hollandois. Il y vit le Roi de Pahan, dont le pays avoit été conquis par celui d'Achin, & qui étoit réduit à ſuivre ſon vainqueur dans la foule, comme un homme de la lie du peuple. Vanden Broeck obſerva que le Commerce du poivre étoit fort diminué dans le Royaume d'Achin, depuis que le Roi avoit fait couper la plus grande partie des arbriſſeaux pour ſemer du riz à leur place. De Sumatra, il alla relâcher le 7 de Novembre à Jacatra, où il apprit avec beaucoup d'étonnement que le Général Coen étoit en guerre avec le Roi de Bantam, & qu'il ſe fortifioit ſoigneuſement pour réſiſter à ſes ennemis. Cette diviſion eut des ſuites ſi importantes, par l'interêt que les Anglois y prirent, & par l'occaſion qu'elle donna aux Hollandois de s'établir ſolidement dans l'Iſle de Java, que le récit de l'Auteur doit être reſpecté, du moins dans ſes principales circonſtances.

Le Roi d'Achin fait couper les arbriſſeaux qui portent le poivre.

Récit de l'origine de Batavia.

Occaſion de la guerre avec les Anglois.

Vanden Broeck s'étoit diſpoſé le 11 de Décembre à partir pour Surate, lorſqu'on apprit à Jacatra que les Anglois s'étoient emparés par trahiſon d'un Navire Hollandois, nommé le *Lion noir*, qui venoit de Patane. Cette nouvelle lui fit abandonner le deſſein de ſon voyage. Il réſolut de fortifier la loge de ſa Nation à Jacatra, pour la mettre en état de ſe défendre contre les Anglois, de la part deſquels il jugea qu'il falloit s'attendre à d'autres inſultes. Elle fut entourée auſſi-tôt de paliſſades, & d'un rempart de terre. Les Javanois voyant croître ces travaux, commencerent auſſi à ſe fortifier. C'étoit ſe déclarer pour les ennemis de la Compagnie Hollandoiſe. Alors Vanden Broeck jugea qu'il falloit périr, s'il n'avoit pas des murs capables de le défendre; & dans une ſi juſte crainte, il entreprit de faire de ſa Loge un Fort à l'épreuve de toutes ſortes d'aſſauts. Il y fit travailler de toute ſa force: » Ainſi, dit-il, » dans un tems où les Hollandois ne penſoient à rien moins qu'à s'emparer » d'une Place dans les Indes, ou à s'en approprier par aucune autre (36) » voie, la néceſſité les contraignit d'en occuper une & d'y bâtir une Forte- » reſſe, qui eſt devenue leur boulevart. Ils doivent cet Etabliſſement à la ja- » louſie des Anglois, qui ne s'imaginoient pas que la guerre qu'ils entrepre- » noient dût procurer cet avantage à leurs ennemis. Les hommes forment des » projets, & Dieu diſpoſe des évenemens (37).

Réflexions de l'Auteur ſur cet évenement.

On ſe fortifie de part & d'autre.

Le Roi de Jacatra comprit aſſez quelles pouvoient être les ſuites de l'entrepriſe des Hollandois. Il avoit autrefois reçu d'eux de l'artillerie, dont il fit des batteries régulieres. De part & d'autre on s'arma de défiance, & les ouvrages furent pouſſés avec le dernier empreſſement. Mais les Javanois, qui l'emportoient par le grand nombre & qui avoient des matériaux en abondance,

(34) *Ibidem.*

(35) Il dit qu'il y avoit paſſé ſix années en différens tems. Ses Remarques trouveront place dans la Deſcription générale.

(36) Voyez les Relations précédentes & le Mémoire de Matelief, pour juger de la ſincérité de cette réflexion.

(37) Page 400.

avançoient beaucoup plus leur travail. Dans une ſeule nuit, ils dreſſerent ſous la Loge des Anglois, vis-à-vis d'un cavalier du Fort, une batterie de cables, de bois & de terre, qui auroit pû fermer la riviere aux Hollandois. Vanden Broeck aſſembla le Conſeil, & fit conſiderer que ſi l'on n'arrêtoit promptement cet ouvrage, la perte du Comptoir & la ruine de la Compagnie étoit certaine aux Indes. On prit la réſolution de tenir ferme, de continuer les fortifications & de ne pas ſe borner même à la défenſive (38). Un Commis, nommé *Lefevre*, fut envoyé le 23 de Décembre à la Loge des Anglois, pour leur déclarer que s'ils ne ſupprimoient pas volontairement la nouvelle batterie, on étoit déterminé à la détruire. Ils répondirent que c'étoit l'ouvrage du Roi & de ſes Sujets, & qu'ils n'avoient ni le droit ni l'intention d'y toucher. A peine Lefevre les eut-il quittés qu'ils y reçurent les Javanois, comme s'ils n'euſſent pû leur en refuſer l'entrée. Le Général Hollandois, qui étoit arrivé au Fort, fit prendre auſſi-tôt les armes, & chargea trois Officiers, chacun avec ſa troupe, de mettre le feu tout à la fois au quartier de la tranchée Javanoiſe, au quartier des Chinois, & à la Loge Angloiſe, qui embraſſoit la nouvelle batterie. On tira ſur eux quelques coups de canon, qui ne leur cauſerent aucun mal. Vanden Broeck eut ordre de faire tirer ſur la Ville, de la batterie du cavalier, qui n'étoit encore qu'à demi élevé, dans l'eſperance de faire breche au mur ennemi. Cinquante coups de canon, qui furent tirés pendant la nuit, ayant produit peu d'effet, on ceſſa, pour épargner la poudre. Les habitans de la Ville firent jouer auſſi leur artillerie, qui tua quinze hommes aux Hollandois & qui leur en bleſſa huit ou dix (39).

VANDEN BROECK 1618.

Déclaration des Hollandois.

Ils commencent les hoſtilités.

La Ville de Jacatra étoit ſituée à douze lieues de Bantam (40), ſur le bord d'une riviere. Le Roi l'avoit fait entourer, depuis peu, d'une bonne muraille de pierre rouge, & flanquer d'un gros cavalier, fort élevé, d'où le canon pouvoit incommoder beaucoup les Hollandois. L'entrée de la riviere étoit défendue auſſi par un baſtion; & le Roi fit boucher le paſſage avec des eſtacades, pour empêcher les Hollandois de ſortir. Pour eux, le fond de leur loge, qu'ils venoient d'ériger en Fort, conſiſtoit dans un nouveau bâtiment, nommé *Maurice*, qui regnoit ſur la riviere, & dans le vieux, nommé *Naſſau*, qui faiſoit face au Sud (41). Il y avoit au côté Septentrional une courtine de terre, le long du rivage, & une paliſſade de neuf pieds de hauteur, & de ſept d'épaiſſeur, mais qui étant ſans parapet, laiſſoit voir les Hollandois à découvert. Le côté oriental avoit trois angles ouverts, & le cavalier à demi élevé, ſur lequel on n'avoit pas laiſſé de placer déja deux pieces de canon de fonte. L'angle qui étoit ſur la riviere, du côté du bâtiment de Maurice, étoit élevé de deux pieds au-deſſus du rez-de-chauſſée, & capable de défenſe contre une irruption, ſans être à l'épreuve du mouſquet. Il étoit muni de deux pieces de fonte & de cinq autres pieces, groſſes & petites. L'angle de Nord-Eſt, qui regardoit la mer, étoit de même hauteur que la courtine, avec des paliſſades juſqu'au parapet, & un toît de bois pour ſe garantir de la pluie. Il étoit muni de ſept pieces de canon. Au côté du Nord-Oueſt, on n'avoit pas encore commencé d'angle, quoiqu'on en ſentît la néceſſité. Il n'y avoit qu'une ſimple défenſe de bambou, devant le bâ-

Ouvrages de l'ennemi.

Nouveau Fort des Hollandois.

(38) *Ibid.*
(39) Page 401.
(40) Par les ſix degrés dix minutes.
(41) Page 402.

VANDEN BROECK. 1618.

timent de Naſſau, & une galerie d'où l'on pouvoit tirer le mouſquet (42).

Le Général Coen, dont l'attention étoit partagée par d'autres ſoins, nomma Vanden Broeck, Capitaine-Major de la place. On continua de tirer tout le jour, tandis qu'on ne perdoit pas un moment pour achever le cavalier. Mais comme les Hollandois étoient à découvert en tirant, ils furent obligés d'employer leurs belles toiles & leurs précieuſes marchandiſes pour ſe couvrir. Un de leurs Officiers, qui entreprit de ſe rendre maître de la batterie ennemie, y fut tué avec ſept hommes, & cet incident releva beaucoup l'audace des Javanois. Ils mirent la tête du Lieutenant au bout d'un mât, devant leur batterie du cavalier; & malgré les oppoſitions de Vanden Broeck, ils dreſſerent une ſeconde batterie dans le quartier des Chinois, c'eſt-à-dire, près du bâtiment de Naſſau.

Le Pangoran de Bantam prend part à la guerre, ſollicité par les Anglois.

Cependant la nouvelle de cette guerre étant paſſée à Bantam, le *Pangoran* (43), ou le Miniſtre du jeune Roi, reprocha au Roi de Jacatra d'avoir ſouffert que les Hollandois euſſent pouſſé leurs travaux, & de ne s'y être pas oppoſé dans l'origine. Quoiqu'il vecût depuis long-tems en mauvaiſe intelligence avec lui, la crainte d'être attaqué à ſon tour, ſi les Hollandois demeuroient vainqueurs, le porta auſſi-tôt à lui envoyer un ſecours de quatre cens hommes. D'ailleurs les Anglois ne ceſſoient de l'animer; & lorſqu'ils eurent appris que leur loge avoit été brûlée à Jacatra, ils le ſolliciterent vivement de faire brûler auſſi celle de la Compagnie Hollandoiſe à Bantam. Mais il ferma l'oreille à leurs inſtances.

Rencontre des Flottes Angloiſes & Hollandoiſes.

Les Hollandois avoient dans leur Fort, deux cens quarante hommes, capables de porter les armes; mais ce nombre, qui ſuffiſoit pour faire tête aux Indiens, n'auroit pas réſiſté long-tems à une Flotte Angloiſe d'onze Vaiſſeaux, qui étoit attendue de jour en jour, s'il ne leur en étoit arrivé ſept, que la fortune ſembloit avoir réunis en leur faveur, dans une occaſion ſi preſſante. Coen s'embarqua promptement pour aller au-devant des ennemis. Il les rencontra le 31, dans le Détroit, & l'infériorité du nombre ne l'empêcha point de porter ſur eux; mais le vent ne lui ayant pas permis de les joindre, les deux Flottes s'obſerverent quelque tems. L'Auteur du Journal, ſans parler d'aucun combat, raconte que les Anglois brûlerent un vaiſſeau Hollandois, nommé le *Lion Noir*, qu'ils avoient pris avec ſa cargaiſon (44). Cette perte n'eut point apparemment de ſuites plus fâcheuſes, puiſqu'il ne paroît pas que la Flotte Angloiſe en devînt plus utile au Roi de Jacatra. Au contraire les Hollandois ayant achevé leurs ouvrages, firent planter de nouveaux drapeaux ſur les quatre angles de leur Fort, & commencerent à battre ſi furieuſement la Ville, que les Javanois, effrayés, témoignerent quelque diſpoſition à la paix. On entra ſerieuſement en négociation. Le Roi demandoit, pour premier article, que toutes les nouvelles fortifications fuſſent démolies, & qu'on lui payât une ſomme de huit mille réales pour le dedommager des frais de la guerre. Les Hollandois rejetterent la premiere partie de cette propoſition, & répondirent d'abord à la ſeconde, qu'ils n'avoient pas fait la guerre ſans raiſon,

Les Hollandois battent vigoureuſement Jacatra.

Propoſitions de paix.

(42) On ne change rien à cette deſcription de l'Auteur.

(43) C'étoit le Gouverneur du jeune Roi & le Chef de ſon Conſeil dans ſa minorité. *Voyez les premieres Relations Hollandoiſes.*

(44) Page 405. On lit dans le Voyage de Rechteren, qu'il y eut un combat.

& qu'ils

& qu'ils n'avoient pas moins ſouffert que le Roi. Cependant leur Conſeil fit réflexion qu'ils étoient mal pourvus de poudre ; qu'ils avoient à craindre qu'on ne leur coupât l'eau, ce qui leur auroit ôté l'eſpérance de ſe défendre plus de deux mois ; qu'ils faiſoient une perte conſidérable par l'uſage auquel ils étoient obligés d'employer leurs belles toiles, pour ſe couvrir dans leurs ouvrages ; qu'il étoit à ſouhaiter pour eux de mettre en ſureté la loge de Bantam, comme l'unique lieu d'où ils pouvoient faire donner des avis aux Vaiſſeaux de leur Nation qui arriveroient de l'Europe ; enfin que de quatre mois ils ne pouvoient recevoir aucun ſecours de Coen, qui avoit fait voile aux Moluques. De ſi fortes conſidérations diſpoſerent le Conſeil à faire offrir au Roi ſix mille réales, à condition que les anciens Traités recommenceroient à s'obſerver comme auparavant ; que le Fort demeureroit dans l'état où il étoit juſqu'au retour du Général Coen, ou des premiers Vaiſſeaux qui reviendroient des Moluques ; & que pour prévenir de nouveaux différends, les Anglois ne feroient plus leurs logemens ſi près du Fort. On ajouta, par une autre déliberation, que les Javanois mêmes & les Chinois ne pourroient bâtir qu'à vingt toiſes des fortifications Hollandoiſes (45).

VANDEN BROECK. 1619.

Craintes des Hollandois.

Quelques Députés, qui furent envoyés au Roi avec ces articles, les rapporterent ſignés de ſa main. Alors Vanden Broeck fit arborer de tous côtés des Pavillons blancs, & la joie parut commune dans les deux partis. Les Hollandois livrerent, dès le même jour, la ſomme dont on étoit convenu, & reçurent du Roi divers préſens. On étoit au 21 de Janvier 1619. Le Roi fit prier le lendemain Vanden Broeck de lui rendre une viſite, autant pour ſuivre l'exemple des anciens Commandans Hollandois, que pour lui donner une marque de confiance & d'amitié. Cette propoſition fut examinée au Conſeil, qui n'y découvrit aucun danger. Vanden Broeck ſe rendit à la Cour, le jour ſuivant, avec cinq ſoldats & un ſimple domeſtique ; eſcorte qu'il croyoit moins néceſſaire à ſa ſureté qu'à l'honneur de ſon rang. Il y porta même des préſens. Mais à peine y fut-il entré, qu'il ſe vit environné d'une troupe de Javanois, qui l'arrêterent priſonnier (46). Si cette trahiſon, dit-il, fut un malheur pour lui, elle tourna heureuſement à l'avantage de la Compagnie ; car, ſuivant les meſures concertées entre les Anglois & les Javanois, il auroit été impoſſible aux Hollandois de conſerver le Fort juſqu'à l'arrivée de leur Général. Les Anglois avoient déja planté ſécretement ſeize pieces de canon ſur leur nouveau logement, & le Fort n'auroit pû ſe défendre d'une (47) ſurpriſe.

La paix ſe conclut en apparence.

Vanden Broeck eſt arrêté par trahiſon.

Vanden Broeck fut conduit devant le Roi & le Chef des Anglois, qui lui firent lier les pieds & les mains. Il reçut ordre d'écrire à ſes gens qu'il étoit tems de ſe rendre, parce qu'ils ne pouvoient éviter d'y être contraints, & qu'ils étoient menacés de n'obtenir aucun quartier. Ce billet fut porté au Fort. Malgré la conſternation qu'il y répandit, les Hollandois répondirent qu'ils ne pouvoient ſe déterminer ſi promptement à ſe ſoumettre aux ordres d'un Commandant captif. Le lendemain, Vanden Broeck fut forcé d'écrire un nouveau billet, par lequel il confirmoit le premier, en offrant à ſa garniſon, de la part du Roi, un Vaiſſeau Anglois pour ſe retirer. Les Hollandois,

On le force d'écrire à ſa garniſon de ſe rendre.

(45) Pages 409 & 410.
(46) Page 411.
(47) Il paroît que les Anglois de Jacatra étoient ſimplement ceux du Comptoir.

VANDEN BROECK. 1619.

qui avoient repris courage pendant la nuit, proteſterent qu'ils étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Cependant, deux jours après, ils firent offrir au Roi deux milles réales pour la rançon de leur Gouverneur. Mais loin d'accepter cette offre, le Roi fit charger ſon priſonnier de chaînes, & l'envoya, ſous la conduite de deux Anglois, à l'endroit du rempart de la Ville qui répondoit au cavalier du Fort, avec ordre de ſommer le Fort de ſe rendre & de menacer la garniſon des dernieres extrêmités. Le trouble & l'indignation dont il étoit rempli ne l'empêcherent pas de recueillir ſon attention pour obſerver le rempart. Il reconnut que ſi les Hollandois n'euſſent pas ceſſé de battre en breche, la muraille n'auroit pas réſiſté longtems à leurs boulets (48).

Il eſt préſenté à ſes gens la corde au col.

Il fut préſenté à la vûe de ſes gens, la corde au col. Mais au lieu de leur propoſer de ſe rendre, il les exhorta de toute ſa force à ſe défendre courageuſement. Dans la colere où cette généreuſe tromperie jetta ſes guides, ils le ramenerent au Palais en le traînant ſur le pavé (49); & pour ſuppléer aux eſperances qui leur avoient manqué, ils jetterent le même jour dans le Fort, des fléches, auxquelles ils avoient attaché des billets, par leſquels ils offroient des conditions favorables ſi l'on vouloit ſe rendre, en proteſtant qu'après cet avis, on ne pourroit pas leur imputer le ſang qui ſeroit répandu. Le lendemain les Hollandois reçurent une lettre de *Dael*, Chef des Anglois, par laquelle il leur propoſoit, pour éviter de part & d'autre toute effuſion de ſang, de remettre entre ſes mains le Fort & le canon. Il promettoit de donner la vie à la garniſon & à tous les habitans, de quelque Nation qu'ils fuſſent, & de les garantir de la violence des Javanois. A ceux qui voudroient s'engager au ſervice des Anglois, ils offroient les mêmes gages qu'ils avoient reçus juſqu'alors de la Compagnie, & deux mois de plus pour le prix de l'engagement. Il aſſuroit que toutes ces conditions étoient approuvées du Roi, & que ſi l'on étoit diſpoſé à les accepter, on pouvoit lui envoyer des Députés, pour la ſûreté deſquels il donneroit des ôtages (50).

Une Lettre des Anglois fait impreſſion ſur eux.

Raiſons qui les obligent de capituler.

Cette lettre fit plus d'impreſſion que les menaces. Le Conſeil du Fort ne pouvoit douter que le Roi & les Anglois ne ſe fuſſent liés par un Traité pour détruire la Place. Il voyoit leurs batteries prêtes, leurs enſeignes arborées. Il ne lui reſtoit de poudre que pour l'eſpace d'un jour; &, ſuivant toute apparence, le Général Coen ne pouvoit être revenu que dans quatre mois. Enfin la plus grande partie de la garniſon étoit accablée de maladie ou de fatigue, & le nouveau logement d'ailleurs ne pouvoit être aſſez promptement muni de terre pour réſiſter au canon. De ſi puiſſantes conſidérations déterminerent les Officiers Hollandois à capituler, d'autant plus que le Général Coen avoit déclaré avant ſon départ, que ſi l'on étoit obligé de rendre la Place, il aimoit mieux qu'elle fût livrée aux Anglois qu'aux Javanois. Cette réſolution fut ſignée de vingt perſonnes, le 30 Janvier 1619, & approuvée de tous les habitans du Fort (51).

Qui n'auroit pas crû le triomphe des Anglois certain, & les Hollandois à la veille d'être chaſſés pour jamais de Jacatra? Dès le lendemain, Dael en-

(48) Page 412.
(49) *Ibidem.*
(50) Page 413.
(51) Pages 414 & précédentes.

voya un Commis dans la Place. On convint des articles ſuivans : Que le Fort, les habitans qui n'étoient pas ſoldats ou matelots, & les munitions de guerre demeureroient au pouvoir des Anglois ; que les marchandiſes, l'argent & les joyaux demeureroient au Roi ; que les Anglois donneroient aux Officiers & à la garniſon un bon Vaiſſeau, monté de deux pieces de canon, avec cinquante mouſquets, vingt picques, un baril de poudre, des voiles, des ancres, des cordages, & des vivres pour ſix mois ; que le Roi leur donneroit deux mille réales en argent ; que les Hollandois feroient voile à Coromandel, ſans relâcher en aucun autre lieu ſur la route ; que tous les Chrétiens qui ſe trouvoient dans le Fort auroient la liberté de ſe retirer, avec ſix mille deux cens réales & leur bagage ; que ceux qui ne l'étoient pas reconnoîtroient les Anglois pour maîtres, à l'exception des Javanois ; qu'aucun des priſonniers & de ceux qui pouvoient porter les armes ne ſerviroit de neuf mois contre les Anglois ; mais que les priſonniers ſeroient relâchés, pour aller rejoindre leur troupe. D'un autre côté, les Anglois s'obligerent à fournir aux Hollandois deux Vaiſſeaux, pour ſe défendre de toute inſulte, pendant qu'on équiperoit celui qui devoit les tranſporter, & à leur donner un paſſeport, qui conſerveroit toute ſa force juſqu'à ce qu'ils euſſent rejoint leur Général. Cette capitulation fut ſignée le premier de Février, par *Wydurck-rama*, Roi de Jacatra, & par les principaux Officiers des deux Partis. Dès le ſoir du même jour, toute l'argenterie du Général Coen fut livrée à Dael. Cependant Vanden Broeck n'obtint point encore la permiſſion de retourner dans le (52) Fort. Mais la fortune, qui veilloit pour les Hollandois, rétablit le lendemain leurs eſperances par une révolution ſurprenante.

VANDEN BROECK. 1619. Capitulation.

Le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proie qui alloit tomber au Roi de Jacatra, & touché d'ailleurs des avantages que les Hollandois lui faiſoient offrir pour l'engager dans leurs interêts, n'avoit pas plutôt appris la captivité de Vanden Broeck, qu'il avoit fait partir deux mille hommes, ſous la conduite du *Dommagon* (53), avec ordre de s'oppoſer à la ruine du Fort. Ce corps de troupes, étant arrivé le 2 à Jacatra, y fut reçu comme un nouveau ſecours. Le Dommagon ſe préſenta au Roi, qui étoit ſans défiance, & lui remit une lettre dont il étoit chargé pour lui. Mais comme il ſe trouvoit ſeul avec ce Prince, il prit ce moment pour lui mettre le poignard ſur la gorge, tandis que par ſon ordre ſes gens ſe ſaiſirent des avenues du Palais. Ils furent bien-tôt maîtres de toute la Ville. Le Roi, forcé par la crainte, ſe ſoumit à toutes les loix qui lui furent impoſées (54). Vanden Broeck fut tiré de ſa priſon & mené à Bantam. Les Anglois n'eurent pas d'autre reſſource que de ſe retirer dans leur Comptoir ; & le Fort ne fut plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour faire valoir aux Hollandois le ſervice qu'elles étoient venues leur rendre, y portoient toutes ſortes de rafraîchiſſemens, à condition néanmoins qu'ils ceſſeroient de travailler aux fortifications.

Etrange révolution, qui rétablit les Hollandois.

Comment le Roi de Jacatra ſe laiſſe ſurprendre.

(52) Page 415.

(53) Titre du premier Officier militaire de Bantam, comme celui du Gouverneur étoit le *Pangoran*.

(54) Ce fut un préſage de la deſtinée qui l'attendoit. A la fin il fut chaſſé de ſon Royaume avec ſes femmes & ſon fils aîné. Il ſe retira d'abord dans l'interieur de l'Iſle ; mais ayant été contraint de revenir, il fut réduit à gagner ſa vie à la pêche, avec un canot. *Page* 416.

VANDEN BROECK. 1619.

Vanden Broeck reçut des careſſes à Bantam, mais il y fut étroitement gardé dans le Palais du Roi. L'eſperance du Gouverneur étoit, qu'à l'arrivée du Général Coen la reconnoiſſance porteroit les Hollandois à lui remettre le Fort. Cependant ils y continuoient ſecretement leurs ouvrages; & ſuivant le conſeil que Vanden Broeck leur avoit donné, ils lui donnerent le nom de *Batavia*, qu'ils mirent en groſſes lettres au-deſſus de la porte. Lorſqu'ils eurent achevé tout ce qu'ils avoient entrepris pour le rendre capable d'une vigoureuſe défenſe, & que par des ſoins continuels ils l'eurent pourvu de vivres, leur courage ſe ranima ſi vivement qu'ils penſerent à éloigner les Javanois de leurs murs. Ils firent des ſorties, qui leur rendirent toute leur liberté. Mais elles expoſerent pluſieurs fois Vanden Broeck au danger d'être poignardé (55).

Le Fort eſt nommé Batavia.

1620. Retour du Général Coen.

Enfin Coen parut le 25 de Mars & mouilla ſous le Fort. La Flotte qu'il amenoit des Moluques étant compoſée de dix-ſept voiles, il trouva peu de réſiſtance à Jacatra. Douze compagnies de ſoldats & de matelots, qu'il fit débarquer le jour ſuivant, emporterent la Ville dans l'eſpace de trois jours. Il en fit raſer les murs & détruire les maiſons. L'Auteur du Journal s'étend peu ſur ce grand évenement; mais on en trouve quelques circonſtances dans un autre Voyageur. » Le Général, ſuivant le récit de Rechteren (56), ayant fait débarquer onze cens hommes, leur fit paſſer la riviere & donna auſſi-tôt l'ordre de l'aſſaut. La Ville, qui n'étoit qu'à une portée de mouſquet du Fort, fut vigoureuſement attaquée. Son Roi prit la fuite, avec une partie des habitans; & le reſte, à l'exception des femmes & des enfans, fut paſſé au fil de l'épée. Les murailles furent raſées, la Ville brûlée, & tout en fut éteint juſqu'au nom. Après avoir fait cette conquête, on prit des meſures pour ſe l'aſſurer. On travailla promptement aux fortifications de Batavia, & cette Place s'accrut bien-tôt, avec les forces des Hollandois (57).

La Ville de Jacatra eſt détruite.

Circonſtances tirées de Rechteren.

Coen force le Gouverneur de Bantam de lui rendre les priſonniers Hollandois.

La Flotte ſe rendit le 8 d'Avril dans la rade de Bantam, d'où Coen fit demander ſur le champ au Gouverneur tous les priſonniers de ſa Nation. Outre Vanden Broeck & ceux qui avoient été amenés de Jacatra, les Anglois avoient mis en dépôt, dans Bantam, ſoixante-dix autres Hollandois qu'ils avoient pris ſur le *Lion noir*. Il parut dur au Gouverneur de ſe les voir enlever avec ſi peu de ménagement; & dans le reſſentiment d'une demande ſi bruſque, il menaça Vanden Broeck de le faire tuer. Cependant Coen lui ayant fait déclarer que ſi les priſonniers n'étoient à bord dans vingt-quatre heures il devoit s'attendre à voir employer la force, il prit le parti d'en renvoyer ſoixante-trois; mais il retint encore Vanden Broeck avec ſept ou huit autres. Le ſoir, étant ſeul avec Vanden Broeck, il lui dit: » qu'il le comparoit à un » petit oiſeau, qu'un Roi tenoit dans une cage d'or, où il mangeoit les meil- » leurs morceaux de ſa table, & où il le combloit de careſſes. L'oiſeau dit » un jour au Roi: Il eſt vrai que vous me faites beaucoup de bien; mais » de quoi me ſert-il? Permettez qu'au moins une fois je me ſerve de mes aîles. » Je vous promets de revenir dans la cage dorée où vous me traitez ſi bien.

Allégorie Indienne.

(55) *Ibidem.*

(56) Dans la Relation de ſon voyage, page 160.

(57) Vanden Broeck raconte que Coen fut fâché, à ſon arrivée, qu'un autre que lui eût donné un nom au Fort, & qu'il fit effacer celui de *Batavia*, qu'il trouva écrit ſur la porte. Mais ce nom n'en a pas moins ſubſiſté. *Voyez ci-deſſous la Deſcription de Batavia par Graaf.*

» Le Roi prenant trop de confiance à cette promeſſe, lui laiſſa prendre l'eſ-
» ſor. L'oiſeau revint effectivement ; mais ce ne fut pas pour rentrer dans
» ſa cage (58).

VANDEN BROECK. 1620.

Le Gouverneur vouloit faire entendre, par cette allégorie, qu'il craignoit le retour de ſon priſonnier. Cependant il ſe détermina, le lendemain, à lui rendre la liberté. Vanden Broeck étant retourné à Batavia avec la Flotte, y fut reçu comme ſi tant d'heureux évenemens n'euſſent été dûs qu'à lui. Coen le renvoya bien-tôt devant Bantam avec quelques Vaiſſeaux, pour retirer de cette Ville tout ce qui appartenoit à la Compagnie Hollandoiſe. Quantité de Chinois, qui vinrent ſe rendre à lui, furent conduits à Batavia pour groſſir le nombre des habitans. Cependant il reçut ordre du Général d'en faire ſa déclaration au Pangoran, qui répondit que ces fugitifs le touchoient peu, & qu'il leur laiſſoit la liberté de choiſir leur retraite. Il ajouta qu'il avoit bien prédit que l'oiſeau s'envoleroit, & que s'il revenoit ce ne ſeroit pas pour rentrer dans ſa cage, mais pour faire envoler d'autres oiſeaux avec lui (59).

Guerre avec Bantam.

Le refus qu'il fit de livrer les marchandiſes de la Compagnie & onze Hollandois, qui occupoient encore le Comptoir, devint l'occaſion d'une guerre fort vive, qui acheva de juſtifier ſa prédiction. Vanden Broeck commença les hoſtilités le 2 d'Août. Dans l'eſpace de quelques mois, les Hollandois enlevérent, aux environs de Bantam, neuf jonques de différentes grandeurs, quinze Tingans, dix-huit Uligres, quarante-ſept Javanois & trente-quatre femmes; ſans compter cent trente-deux Chinois, dont la plûpart venoient ſe rendre volontairement, dans le deſſein de quitter Bantam & de s'établir à (60) Batavia.

Les Anglois, qui étoient en guerre ouverte avec la Hollande, ne ſe trouvérent pas aſſez forts aux Indes pour continuer plus long-tems de s'oppoſer à la naiſſance & aux progrès de cet établiſſement. Quelques-uns de leurs Navires ayant paru dans le Détroit de la Sonde, au commencement de l'année 1620, Vanden Broeck reçut ordre d'aller croiſer ſur eux, avec une eſcadre de ſix gros Vaiſſeaux & d'un yacht. Il en découvrit un, qu'il contraignît de venir mouiller ſous le pavillon Hollandois. Mais au lieu du butin qu'il avoit fait eſperer à ſes gens, il n'eut à leur donner que la nouvelle de la paix, qui étoit conclue entre l'Angleterre & la Hollande, & dont le Capitaine Anglois lui offrit des preuves par la lecture de pluſieurs lettres, en l'aſſurant qu'il étoit ſuivi d'un yacht de la Compagnie, qui venoit l'annoncer aux Indes. Elle fut publiée à l'arrivée du yacht, le 9 de Juin 1620. Les Anglois demanderent qu'on leur accordât, dans la nouvelle Ville de Batavia, la même place qu'ils y avoient eûe, pour y bâtir un Comptoir. Mais elle leur fut refuſée, parce qu'elle étoit trop voiſine du Fort. Coen leur aſſigna un autre lieu, proche de l'ancien Palais du Roi, ſans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes (61).

La paix ſe conclut entre les Anglois & les Hollandois.

Vanden Broeck, trop eſtimé pour demeurer long-tems ſans emploi, ſe vit bien-tôt revêtu du titre de *Chef & Directeur des Comptoirs d'Arabie, de Perſe & des Indes*, & chargé d'*aller travailler dans ces contrées à l'avancement du*

Vanden Broeck eſt envoyé dans la Mer-rouge.

(58) Page 417. Les Indiens aiment les fables & les allégories.
(59) Page 418.
(60) Page 419.
(61) Page 421.

VANDEN BROECK. 1620.

Commerce de la Compagnie (62). Il partit le 16 de Juin ſur le Vaiſſeau les *Armes de Zélande*, dont il prit auſſi le Commandement; & le 22 d'Août, il mouilla dans la rade d'Aden. En approchant de cette Ville, il obſerva qu'on voyoit ſouvent bouillonner les flots, & s'élever auſſi rouges que du ſang; ce qui lui parut cauſé par la rapidité des torrens & des ravins, qui apportent des terres quantité d'eau de cette couleur. Il remarqua même que ſi l'on puiſoit de cette eau rouge, on y trouvoit un ſediment épais, de ſable qui l'étoit auſſi; d'où il conclut qu'il ne faut pas chercher plus loin l'origine du nom qu'on a donné à cette mer (63).

Ses ſuccès.

On doit juger, par les obſtacles qui avoient arrêté ſes premieres entrepriſes, que ſes Maîtres avoient obtenu du Grand-Seigneur les permiſſions que le Bacha de Chenna lui avoit refuſées. Non-ſeulement il fut bien reçu dans tous les Ports de la mer rouge, mais il obtint, avec la liberté du Commerce, celle de prendre une maiſon dans Aden, où il laiſſa quelques Facteurs & des fonds. Enſuite, preſſé par la mouſſon, il remit à la voile pour Surate, où il arriva le 4 d'Octobre, & où le Gouverneur & les habitans ne parurent pas moins ſatisfaits de le revoir. Après y avoir pris poſſeſſion de ſon emploi, il ſe rendit à *Brochia*, à *Camdaia* & à *Amadabat*, pour y viſiter les Comptoirs qu'il y avoit anciennement établis. Enſuite il envoya *Wouter Heute*, un de ſes Commis, à la Cour d'Agra, pour y réſider auprès du Grand-Mogol, avec la qualité de Chef du Commerce (64). Tout ſembloit favoriſer ſes deſſeins, lorſqu'on apprit à Surate qu'un Vaiſſeau Hollandois, nommé le *Samſon*, s'étoit ſaiſi de pluſieurs navires richement chargés, qui appartenoient à divers Sujets du Grand Mogol. Ces hoſtilités, dont la raiſon n'eſt point expliquée dans le Journal, expoſerent au dernier danger les fonds de la Compagnie, qui montoient à plus de ſix tonnes d'or, dans les Etats du Grand Mogol. Les Anglois augmenterent le mal, en repréſentant à la Cour que l'expérience vérifioit enfin ce qu'ils avoient publié dans tous les tems, & qu'on pouvoit connoître ſi les Hollandois étoient de vrais Marchands, ou s'ils n'étoient pas plûtôt des voleurs & des Pirates (65). Cependant le zéle & l'habileté de Vanden Broeck arrêterent les ſuites de ce déchaînement.

Il ſe rend à Surate.

Viſite qu'il fait des Comptoirs en différentes Villes.

La confiance étant rétablie, il ſe crut obligé de monter à cheval, pour aller confirmer ſes gens dans les anciens comptoirs de la Compagnie, & pour en former de nouveaux. Sa premiere viſite fut à *Brochia*, Ville murée, où les Anglois achetoient depuis long-tems des toiles de coton. Delà il ſe rendit à *Boodra*, Ville du pays de *Banianes* (66), d'où il continua ſa route par *Mandabar*, ancienne Ville ruinée, où les Rois de Guzarate tenoient autrefois leur Cour, & que le Mogol fit raſer après avoir conquis ce Royaume. Il alla de Mandabar à Amadabat, grande & belle Ville murée, & ſiege d'un Officier conſidérable, qui y commandoit cinq mille chevaux, & qui expédioit toutes les affaires du Royaume au nom du Grand Mogol. Il paſſa delà par *Sirches*,

(62) Dans ſa Commiſſion, qui eſt du 14 Juin 1620, ſignée *Coen*, on voit que ce Général n'étoit pas encore réconcilié avec le nom de *Batavia*. Il y nomma cette Place le *Fort de Jacatra*.

(63) Voyez d'autres remarques ſur ce nom au premier Tome de ce Recueil, dans la Relation de *Caſtro*.

(64) Pages 425 & précédentes.

(65) Page 426.

(66) *Ibid.*

petite Ville où ſe prépare l'indigo, & où il vit l'admirable tombeau d'un ancien Roi de Guzarate. Le lendemain, il ſe rendit à Cambaie, belle & grande Ville, ſituée ſur une riviere de même nom, & riche par le Commerce des Banianes. Il y reçut la viſite d'un vieux Marchand, qui ſe diſoit âgé de cent quatre-vingt ans, & celle de ſon fils qui s'en donnoit cent ſoixante. Mais, autant que Vanden Broeck le put comprendre (67), c'étoient des années lunaires; de ſorte, dit-il, que pour en ajuſter cent quatre-vingt à notre maniere de compter, il en faudroit rabattre environ douze. VANDEN BROECK. 1620.

Après avoir employé fort utilement vingt-cinq jours à ce voyage, il eut la ſatisfaction de recueillir le fruit de ſes peines, à Surate, dans le cours d'environ cinq ans, pendant leſquels il fit partir pour la Hollande & pour Batavia un grand nombre de Vaiſſeaux richement chargés. Il obſerve que le premier Navire qui ſoit venu en droiture de Hollande à Surate, y arriva le premier de . . . . 1623, & qu'il ſe nommoit le *Schoon Hove*. Celui qui partit le premier de Surate pour aller droit en Hollande, ſe nommoit le *Heuſden*, & mit à la voile le 19 du mois de. . . . de la même année (68). Ce qu'il fait pendant cinq ans.

Entre pluſieurs remarques, qui méritent moins d'attention, Vanden Broeck raconte qu'en 1626 les Uſbecks, Nation, dit-il, qui confine à la Tartarie & à la Chine, ſe mirent en campagne avec une armée de trente mille hommes & de vingt mille femmes à cheval, qui emporta d'aſſaut Caboul, Ville de la frontiere du Grand Mogol, proche de *Candabar*; qu'elle y exerça des cruautés inouies; que les femmes étoient les premieres au combat; auſſi fermes à cheval & ſous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuſes & d'un regard affreux. Elles portoient, avec elles, des vivres pour quinze jours. Les Hollandois de Surate acheterent une jeune Eſclave de cette Nation, qui leur confirma cette nouvelle avec toutes ſes circonſtances (69). Amazones Tartares.

Les ſuccès de Vanden Broeck durerent ſans interruption juſqu'à l'année 1627, qu'il vit arriver Jean *Van Haſſel*, pour lui ſuccéder. En quittant ſon emploi, il ſe chargea de reconduire en Perſe *Moſſabecque*, Ambaſſadeur de cette Cour en Hollande, qui étant revenu ſur un Vaiſſeau de la Compagnie juſqu'à Maſulipatan, avoit pris ſon chemin par terre pour ſe rendre à Surate. Ce voyage, dans lequel il ne ceſſa point de ſe rendre utile au Commerce, l'occupa juſqu'au 5 de Mai 1629, qu'étant retourné à Surate, il s'embarqua ſix ſemaines après pour Batavia, ſur une Flotte dont la cargaiſon étoit de douze tonnes d'or. Il trouva ce Fort aſſiegé depuis le 22 d'Août, par une armée de quatre-vingt mille Javanois; & la mort du Général Coen, qui arriva le 20 de Septembre, rendit leur attaque encore plus redoutable. Cependant après avoir vû conſumer plus de la moitié de leurs forces, par les maladies, & par les ſorties des Hollandois, ils leverent le ſiége le 2 d'Octobre. Vanden Broeck fut honoré de la qualité d'Amiral, pour commander une Flotte de ſept Vaiſſeaux qui retournoit en Hollande. Il la ramena ſans autre perte que celle d'un bâtiment nommé le *Dordrecht*, qui fut brûlé par accident. Dix-ſept années, qu'il avoit employées avec autant d'utilité que d'honneur au ſervice de la Compagnie, lui procurerent, dans ſa patrie, les plus douces & les plus glorieuſes recompenſes (70). 1627. Vanden Broeck quitte Surate. 1629. Il revient en Europe.

(67) Page 427.
(68) Pages 428 & 430.
(69) Page 435.
(70) Il partit de Batavia le 17 Décembre 1629, & mouilla au Texel le 6 de Juillet 1630.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

CETTE Capitale des Etabliſſemens Hollandois, dans les Indes Orientales, a porté le nom de Batavia depuis ſa fondation; mais ce n'eſt que parmi les Européens, qui n'ont pas eu là-deſſus de meilleur exemple à ſuivre que celui de la Compagnie Hollandoiſe. Entre les Indiens, elle n'eſt encore connue que ſous l'ancien nom de *Jacatra*. Sa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale, au côté ſeptentrional de l'Iſle de Java, dans une plaine unie, mais baſſe, qui a la mer au Nord & de grandes forêts avec de hautes montagnes au Sud. Une riviere, qui ſort de ces montagnes, diviſe la Ville en deux parties. Les murs dont elle eſt entourée ſont de pierres.

Sa ſituation.

Ses fortifications & les portes.

On y compte vingt-deux baſtions, & quatre portes, dont les deux principales, nommées la *Porte Neuve* & la Porte de *Dieſt*, ſont bâties avec beaucoup d'art. Les deux autres portent les nom de *Rotterdam* & d'*Utrecht*. Dans toute la Ville, les deux côtés de la riviere ſont revêtus de pierre, juſqu'à la Barriere, qui ſe ferme chaque jour à neuf heures du ſoir & qui eſt ſoigneuſement gardée.

Batavia eſt environnée de foſſés larges & profonds, dans leſquels il y a toujours beaucoup d'eau, ſur-tout pendant les hautes marées, qui répandent leurs inondations juſques dans les chemins les plus proches de la Ville. Les rues ſont à peu près tirées au cordeau, & larges de trente pieds. Elles ont de chaque côté, le long des maiſons, un chemin pavé de brique, pour les gens de pied. On compte huit grandes rues droites ou de traverſe, qui ſont bien bâties & proprement entretenues. Celle du Prince, qui va du milieu du Château juſqu'à l'Hôtel de Ville & qui eſt la principale, eſt croiſée en deux endroits par des canaux. Tous les eſpaces qui ſont derriere les édifices ſont propres & bien ornés; car la plupart des maiſons ont des cours de derriere, pour l'entretien de la fraîcheur, & de beaux jardins, où l'on trouve, ſuivant le goût & la fortune des habitans, toutes ſortes d'arbres, de fleurs & d'herbes potageres.

Nombre & forme de ſes grandes rues.

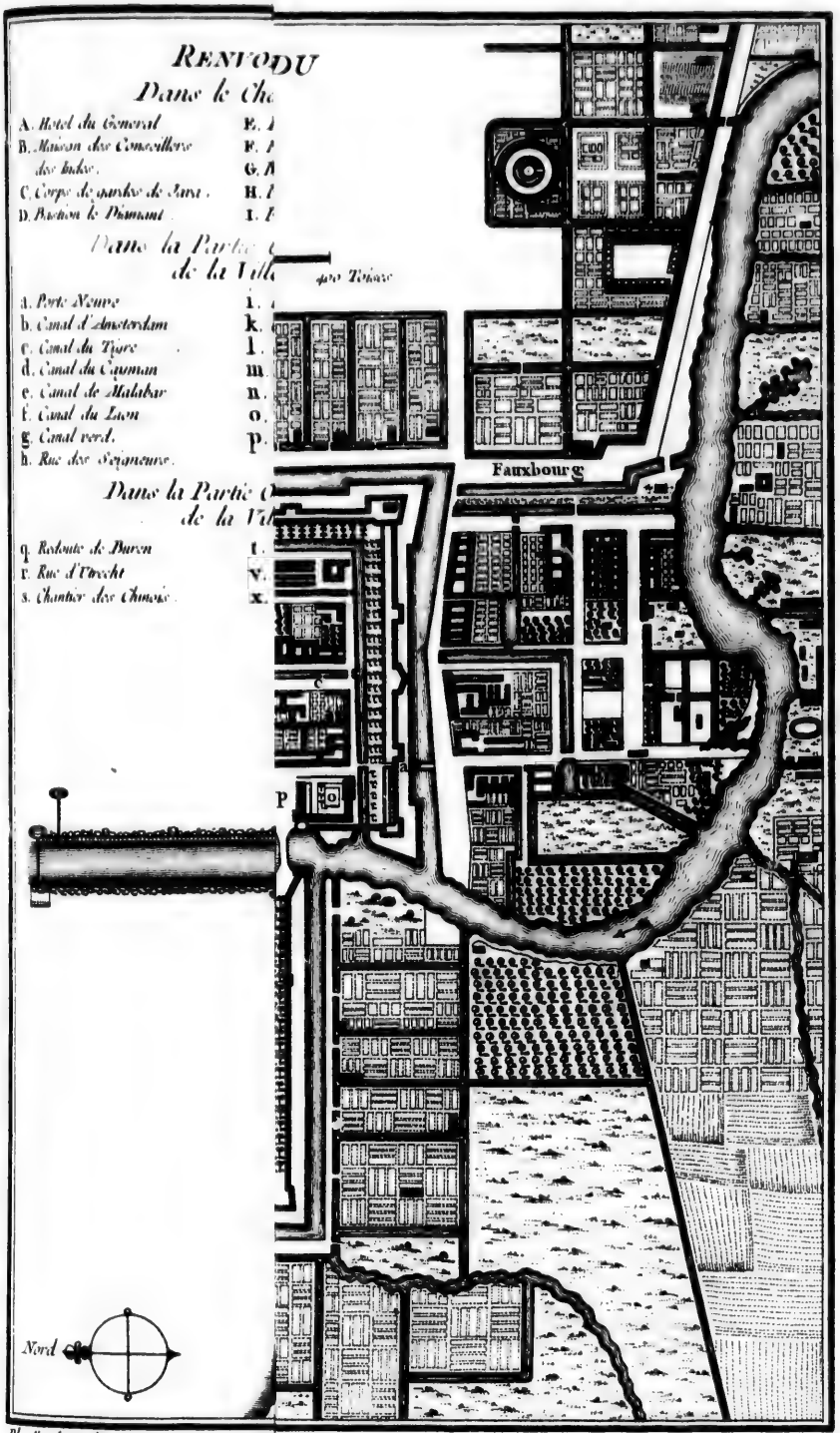
Ses édifices publics.

Egliſe principale.

Dans le dénombrement des édifices publics, *Graaf* (*) commence par l'Egliſe de la Croix, qui mérite autant de diſtinction par la beauté du bâtiment que par ſon uſage. Elle eſt de pierre, & ſes inſcriptions rendent témoignage qu'elle fut bâtie en 1640. Du milieu du toît s'éleve une petite tour d'un fort bel ouvrage, ſurmontée d'un ouvrage de fer qui ſe termine par une girouette. Cette tour contient une ſeule cloche, qu'on ne ſonne jamais que pour l'heure du Sermon. L'Egliſe eſt vaſte & fort claire. Elle eſt remplie de luſtres de cuivre,

(*) Voyages de Graaf, p. 275 & ſuiv. On s'attache particuliérement à ce Voyageur, parce que ſa Deſcription eſt la plus récente qu'on connoiſſe, qu'il y a profité de celles des Voyageurs précédens, qu'il avoit fait un long ſéjour à Batavia dans pluſieurs voyages, que ſon caractere eſt aſſez judicieux, & que ſes obſervations, qui ont été publiées en Hollande, n'ont point été contredites.

qu'on



Pheullard Sculp.

Tome VIII. N° 8.

PLAN DE LA V
CHATEAU DE B

Pour Servir à l'Histoire Gene

Tiré des Hollando

1750.

Echelle de Quatre cent

60 100 200

RENVOI

Dans le Chateau

A. *Hotel du General*
B. *Maison des Conseillers des Indes.*
C. *Corps de garde de Jave.*
D. *Bastion le Diamant.*
E. *Bastion le Rubis*
F. *Bastion le Saphir*
G. *Bastion la Perle*
H. *Pont du Chateau*
I. *Porte du Chateau*

Dans la Partie Orientale de la Ville

a. *Porte Neuve*
b. *Canal d'Amsterdam*
c. *Canal du Tigre*
d. *Canal du Cayman*
e. *Canal de Malabar*
f. *Canal du Lion*
g. *Canal verd.*
h. *Rue des Seigneurs.*
i. *Rue des Princes*
k. *Quartier de Banda*
l. *Quartier de Malabar*
m. *l'Ecluse neuve*
n. *Maison de Ville*
o. *l'Hopital*
p. *Rue du Pont*

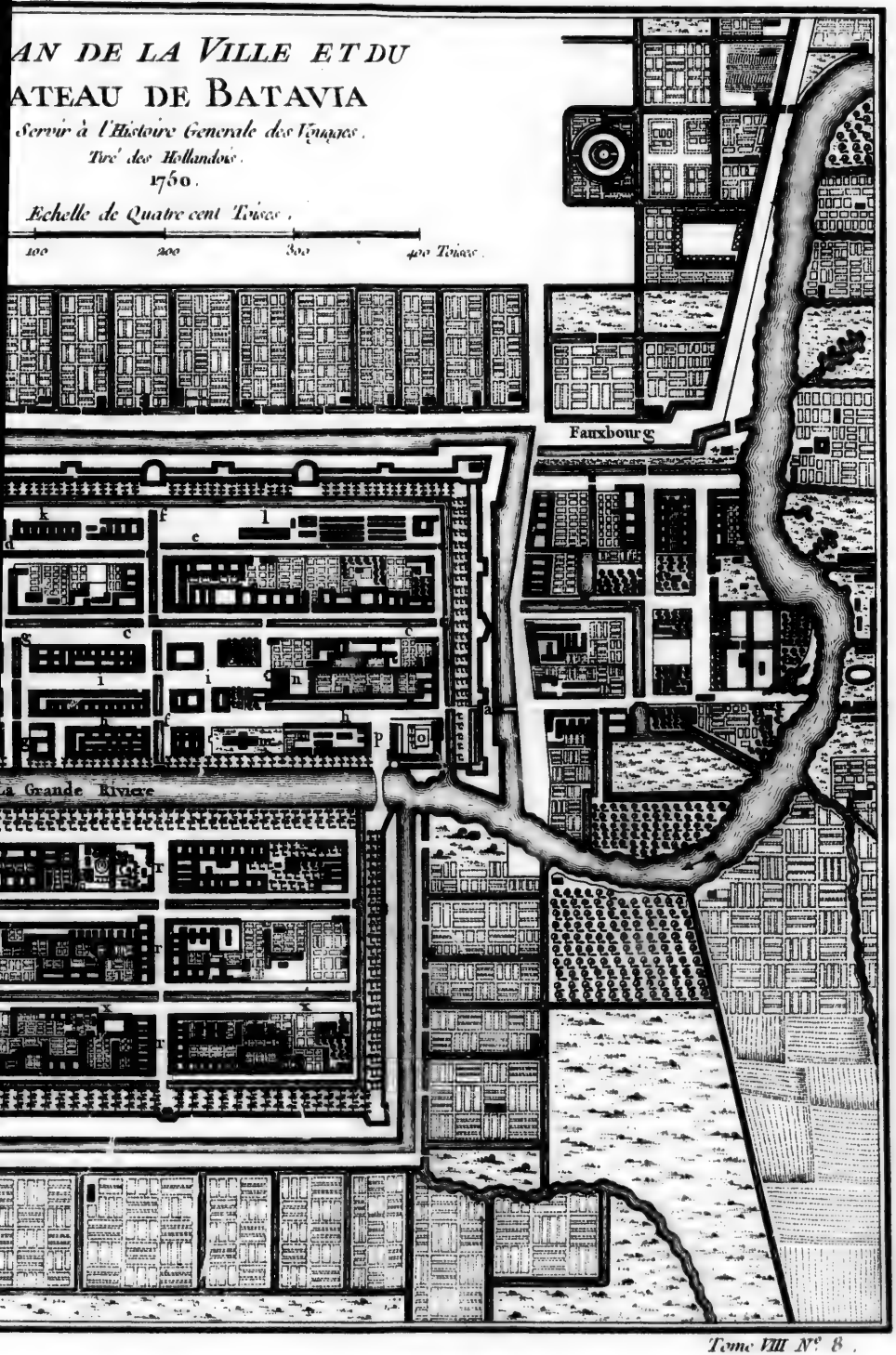
Dans la Partie Occidentale de la Ville

q. *Redoute de Buren*
r. *Rue d'Utrecht*
s. *Chantier des Chinois.*
t. *Chantier de la Compagnie*
v. *Rue des Gentilshommes.*
x. *la Poissonnerie*

La Grande Riviere

Nord

Pfeffinger Sculp.


AN DE LA VILLE ET DU
ATEAU DE BATAVIA
Servir à l'Histoire Generale des Voyages.
Tiré des Hollandois.
1760.
Echelle de Quatre cent Toises.
100
200
300
400 Toises.
Fauxbourg
La Grande Riviere

Tome VIII N.° 8.

qu'on y a transp
cipaux Officier
beaux bois.

L'Hôtel de V
dans une place
porte de l'ordr
de pierre. Il co
Echevins, les C
y voit une cour
ſons & les cac
Juſtice.

L'Hôpital eſt
de la Ville. Il
nir juſqu'à troi
Medecin, l'Apo
claves, qui ſon
preté, ont auſſi
ſans autre regl
de conſidératio
d'une fort bell
fait une autre p
d'une cloche a
Sermon auquel
ſont obligés d'
Religion eſt ra

La maiſon d
me les femmes
emploie, qui e
ble à leur ſexe
du côté orienta
poſe quelquefo
au Public. Mai
recteurs ſeuls c
deux Echevins
au travail. Cel
le fouet ſans i
les deux Inſpec

Les boucher
tenir plus facil
en deux longu
dre ſaleté n'eſt
chaque bouche
qu'elle ait été
été payé à l'E
haut la valeur
prendre pour

(71) Graaf, p

qu'on y a transportés de Hollande. La Chaire Evangelique & les bancs des principaux Officiers de la Ville sont ornés, en marqueterie, d'ébene & des plus beaux bois. DESCRIPTION DE BATAVIA.

L'Hôtel de Ville, qui n'a été bâti qu'en 1652, forme le centre de la Ville, dans une place fort grande & fort unie. L'édifice est à deux étages, avec une porte de l'ordre Corinthien, au-dessus de laquelle s'avance un beau balcon de pierre. Il contient de fort beaux appartemens, pour les Conseillers, les Echevins, les Chefs du Conseil de guerre, & quantité d'autres Officiers. On y voit une cour, entourée d'un mur de pierre fort haut, qui renferme les prisons & les cachots, avec le logement du Géolier & des Exécuteurs de la Justice. Hôtel de Ville.

L'Hôpital est un grand bâtiment, situé sur la riviere, qui passe au milieu de la Ville. Il est distribué en salles pour les malades, dont il peut contenir jusqu'à trois cens, & en appartemens commodes pour les Directeurs, le Medecin, l'Apoticaire, le Chirurgien, le Trésorier & le Concierge. Les Esclaves, qui sont employés au service des malades & à l'entretien de la propreté, ont aussi leur quartier. Tout est entretenu & payé par la Compagnie, sans autre regle que la volonté des Directeurs, qui nomment trois personnes de considération pour l'Intendance de cette maison. Elle est accompagnée d'une fort belle place, ornée d'arbres, & terminée par un quai de bois qui fait une autre promenade le long de la riviere. Deux fois chaque jour, le son d'une cloche annonce l'heure de la priere; & tous les Dimanches, on fait un Sermon auquel tous les malades que leurs infirmités ne retiennent pas au lit sont obligés d'assister. On observe que dans les établissemens Hollandois, la Religion est rarement négligée. Hôpital général.

La maison qu'on nomme le *Spinhuis*, est un grand édifice où l'on renferme les femmes de mauvaise vie. Elle tire ce nom de l'exercice auquel on les emploie, qui est de *filer*, ou de travailler à quelque autre ouvrage convenable à leur sexe. Le spinhuis de Batavia n'a point de vûe au-dehors, excepté du côté oriental, qui n'est fermé que d'une grille de fer, par laquelle on expose quelquefois les prisonnieres en spectacle, pour les faire servir d'exemple au Public. Mais cette grille est bouchée par une fenêtre de bois, que les Directeurs seuls ont droit d'ouvrir. L'inspection de cette maison est confiée à deux Echevins, & la conduite des penitentes à une femme qui les applique au travail. Celles qui n'ont pas rempli la tâche qu'on leur impose reçoivent le fouet sans indulgence. Chaque Dimanche on leur fait un sermon, auquel les deux Inspecteurs doivent assister. Spinhuis.

Les boucheries de Batavia sont situées au bord de la riviere, pour y entretenir plus facilement la fraîcheur & la propreté. Il y en a deux, qui consistent en deux longues rangées de piliers, couvertes d'un toît de tuiles, où la moindre saleté n'est pas soufferte. On y tue les bestiaux deux fois la semaine, & chaque boucher y a son banc. Mais avant qu'il puisse tuer une bête, il faut qu'elle ait été estimée par le Fermier Général, & que le dixiéme denier ait été payé à l'Etat; avec cette réserve, que si le Fermier en fait monter trop haut la valeur, au jugement de tous les autres Bouchers, il est obligé de la prendre pour le prix qu'il a prononcé (71). Boucheries.

(71) Graaf, p. 279.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Poiſſonnerie. La poiſſonnerie n'eſt pas différente des boucheries par la forme. Mais le centre eſt un bureau, où le crieur public vend aux Marchands tout le poiſſon que les pêcheurs apportent le matin. Cette vente ſe fait au plus offrant, & le droit du Crieur eſt de deux ſols par réale (*). La plûpart des poiſſonniers ſont Chinois. Ils payent chaque mois à l'Etat deux riſdalles pour leur banc. Depuis dix heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, on y trouve toutes ſortes de poiſſon de mer & d'eau douce. Vis-à-vis la Poiſſonnerie eſt le

Marché au riz. Marché au riz, qui eſt à peu près bâti dans le même goût, mais ſans aucun banc. L'Etalonneur a ſon logement à l'extrêmité, pour être toujours prêt à juger les différends qui peuvent s'élever ſur les meſures & les poids. Tous les ſix mois il les viſite à l'Hôtel-de-Ville, ſous les yeux de deux Echevins, & ſon ſalaire eſt de ſix ſols pour chaque nouvelle marque. On nomme *Ganting*, à Batavia, la meſure dont on ſe ſert pour meſurer & vendre le riz. Elle contient le poids d'environ quatorze livres, qui ſe vend ordinairement ſix ſols (72).

Marché à la volaille. Le Marché à la volaille eſt proche du pont neuf, qu'on traverſe pour aller à l'Egliſe de la Croix. On y trouve des paniers remplis de toutes ſortes de volaille. Le prix ordinaire d'une poule médiocre eſt de deux ou trois ſols, & le reſte à proportion. Ceux qui les vendent, ſont la plûpart des *Mardickres* & des *Toupaſſes*. De l'autre côté ſe préſentent quantité de cabanes compoſées de bambous, où l'on trouve continuellement du poiſſon ſec, des oignons, de

Marché aux fruits. la poterie & d'autres commodités de cette nature. Mais le plus agréable & le plus fréquenté de tous les Marchés de Batavia, eſt le Marché aux fruits & aux légumes, qui regne le long de la riviere juſqu'au pont neuf. Depuis quatre heures après midi juſqu'au ſoir, il eſt rempli de Chinois & de Mores qui y étallent leurs denrées, & d'acheteurs ou de curieux, qui viennent jouir de la

Halle Chinoiſe. beauté de ce ſpectacle. Au-delà de l'Hôtel-de-Ville, du côté occidental, on trouve un vaſte bâtiment de bois, diſtribué en cinq allées, dont les deux faces offrent une rangée continuelle de boutiques. C'eſt un Etabliſſement des Chinois, qui vendent, dans ce lieu, des étoffes & des habits tout faits, ſans autre aſſujettiſſement que de payer chaque mois trois riſdalles au Fermier de l'Etat, & de faire regner la propreté dans leur enceinte. Il n'y a aucune eſpece d'étoffe ni d'habit qu'ils ne fourniſſent; mais leur adreſſe eſt extrême à tromper; & loin d'en rougir, ils ſe vantent auſſi-tôt de leurs impoſtures, comme d'une preuve d'habileté (73).

Hôpital Chinois. Un des principaux édifices de Batavia eſt l'Hôpital Chinois, qui a été bâti près du Spinhuis en 1646. Il eſt environné d'une belle muraille de pierre; les chambres y ſont commodes, pour les malades, les orphelins, & pour les vieillards ou les infirmes qui ne ſont plus en état de gagner leur vie. L'inſpection en eſt confiée à deux Hollandois & deux Chinois. Les Comédiens de cette derniere Nation, les Artificiers, ceux qui ſe marient & ceux qui font enterrer des morts, ſont obligés de payer une certaine ſomme à cet Hôpital. Les Chinois riches lui font des préſens conſidérables pendant leur vie, & ne man-

Hôpital des Orphelins. quent pas de lui en laiſſer après leur mort. Enfin, un autre Hôpital de Batavia eſt celui des Orphelins, qui y ſont nourris & élevés des aumônes publi-

(*) Dans le Commerce d'Eſpagne & des Indes, la *Reale* vaut huit *Reaux de plate*; c'eſt-à-dire, une piaſtre.

(72) *Ibid.* p. 280. (73) Page 281.

ques. Il eſt fort bien bâti ; mais l'Auteur paroît regretter qu'un ſi bel Etabliſſement ne ſoit fondé que ſur des libéralités arbitraires. En 1686, il étoit encore ſans aucune autre ſorte de revenus (74). DESCRIPTION DE BATAVIA.

Autres édifices publics.

La Ville a des écuries publiques pour les chevaux, des maiſons de ſociété pour les Arts & les Métiers, des magaſins pour les voiles & les cordages, des greniers pour le riz, & un Collége pour l'éducation de la Jeuneſſe. Mais elle n'a point de maiſon de force pour la correction des hommes, telle que le Raſphuis d'Amſterdam, où l'on fait ſcier du bois de Breſil & ſubir d'autres exercices pénibles à ceux qui méritent cette punition. Les Hollandois des Indes ont quelques Iſles déſertes, qui leur tiennent lieu de Raſphuis, pour ramener à la ſageſſe les méchans & libertins.

Château de Batavia.

Le Château de Batavia demande un peu plus d'étendue dans ſa deſcription. Il eſt placé à l'embouchure de la riviere, fort près de la Ville. L'Auteur ne parle de ſa beauté qu'avec admiration. Sa forme eſt quarrée. Il eſt défendu par quatre baſtions, nommés le *Diamant*, le *Rubis*, le *Saphir* & la *Perle* ; tous revêtus d'auſſi belle pierre que le corps de l'édifice. Les foſſés en ſont larges & profonds, l'artillerie groſſe & nombreuſe, & la garniſon bien entretenue. Il a deux portes, dont la principale eſt celle qui regarde la campagne. Le pont qui traverſe le foſſé eſt ſoutenu par quatorze arches. Il a vingt-ſix toiſes de long & dix pieds de large, avec des gardefoux de pierre & un beau pavé de brique. Cette porte fut bâtie en 1636 (75). L'autre, qui ſe nomme la *Porte-d'eau*, eſt au Nord. Elle ſert tout à la fois de corps-de-garde & de Bureau pour les Gardes-magaſins, qui logent des deux côtés, le long de la courtine. Une Inſcription, qui eſt au-deſſus, rend témoignage qu'elle fut bâtie en 1630. Il y a deux autres petites portes dans les courtines, qui ſervent à recevoir le canon, les boulets & les munitions de bouche (76).

Edifices.

L'interieur du Château eſt compoſé de deux grandes places, environnées de bâtimens. La plus grande offre le Palais du Gouverneur général des Indes, qui s'éleve au-deſſus de tous les autres édifices & même au-deſſus des baſtions, ſur-tout par une belle Tour qui en fait préciſément le centre, & qui a pour girouette un navire de fer, aſſez mobile pour tourner au gré du vent. L'entrée eſt au milieu de la façade, & l'on y monte par un large eſcalier de pierre. Les appartemens en ſont vaſtes & bien diſtribués. C'eſt-là que s'aſſemblent le grand Conſeil, la Chambre des Comptes & la Secrétairerie. Les maiſons des Conſeillers des Indes ſont auſſi fort belles & bien ornées. Elles ſont aux côtés de la porte qui conduit à la campagne & qui eſt à l'Oueſt du Château. Il y a des corps-de-garde aux deux côtés. C'eſt-là qu'eſt auſſi le Laboratoire général pour la Chirurgie, & qu'on prépare les caiſſes de médicamens qui ſont tranſportées dans tous les Comptoirs Hollandois des Indes. Là ſont les Archives, où tous les papiers de la Compagnie ſont gardés, &c.

Magaſins.

On a ménagé dans toutes les parties du Château un grand nombre de magaſins pour les proviſions de bouche, telles que le bœuf ſalé, le lard, le *Mom*, qui eſt une biere forte de Brunſwick ; l'huile, le vinaigre, le vin, &c. & des caves pour la poudre, les feux d'artifice, &c. L'Egliſe eſt un petit édifice octogone, de fort bon goût, qui fut bâti en 1644. Elle eſt fort claire.

Egliſe.

(74) Page 282. (75) Page 283. (76) Page 284.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Le toit, qui eſt appuyé ſur des colomnes de bois, eſt en terraſſe. On y a tranſporté de Hollande des luſtres de cuivre & des orgues. Le pavé eſt de pierres blanches & bleues, polies & diſpoſées avec art. Les fenêtres d'enhaut ſont de beau verre, de pluſieurs couleurs ; & celles d'enbas, de roſeaux fendus à la maniere des Indes & diſpoſés fort ingénieuſement (77). La chaire du Prédicateur & les bancs du Général, des Conſeillers des Indes & des perſonnes de conſidération, ſont de bois de kajatte & d'autres bois précieux, dont le travail releve encore la beauté.

Dehors de Batavia.

L'Auteur nous laiſſe à deſirer dans cette deſcription la véritable grandeur de Batavia & de ſon Château. Il paſſe aux dehors de la Ville ; c'eſt-à-dire, à ce qu'ils offrent de plus remarquable. Elle eſt environnée de la Forteresſe (78) à l'Orient, juſqu'à la Riviere d'*Ansjol*, & à l'Occident, juſqu'à la Riviere d'*Anke*, le long du golfe ; au Midi, c'eſt-à-dire, vers la campagne, par le Fort de *Noordwick*, par celui de *Ryſwick*, qui a cinq baſtions, & par les reſtes de l'ancienne Jacatra ; de ſorte que les terres cultivées étant à couvert des irruptions, aucune crainte ne trouble les ſoins de l'agriculture. Auſſi voit-on, de ce côté-là, de belles allées d'arbres, des champs de riz & de cannes, de belles maiſons de plaiſance, & des jardins où l'on a raſſemblé toutes ſortes de fruits. Pour encourager les habitans à cultiver la terre & à planter des arbres, les Magiſtrats de Batavia firent arrêter, en 1659, le cours de la grande riviere au-deſſus de Ryſwich, & la détournerent dans deux larges & profonds canaux, dont l'un conduit à Ryſwick & l'autre à Jacatra. L'un de ces deux canaux ſe replie par un troiſiéme bras, qui va droit à la Ville & qui eſt retenu par une digue, près du ſecond pont de la porte neuve. Cette eau fait aller ſept moulins, ſoit à bled, à ſcier, à papier ou à poudre, dont la Compagnie tire un profit conſiderable. On voit en divers endroits, aux environs de la Ville, des tuileries, des briqueteries & un grand nombre de moulins à ſucre, qui rapportent beaucoup aux propriétaires & qui ſont d'une extrême commodité pour les habitans. On a deſtiné des lieux particuliers pour la purification du ſouffre, d'autres pour blanchir le linge ; & dans la vûe continuelle du bien public, on avoit fait bâtir, en 1658, une forte écluſe de pierres, pourvûe de bonnes portes, pour faciliter le paſſage de tout ce qu'on porte à la Ville. Mais le fond n'ayant pas été bien affermi, & ſes dépériſſemens l'ayant rendue inutile, on y a fait depuis un pont à rouleaux, ſur lequel on fait paſſer les batteaux. Une maladie contagieuſe, qui cauſa il y a quelques années beaucoup de ravage à Batavia, fit naître l'idée d'un *Lazaret*, qui a été bâti depuis, hors de la porte de Dieſt, ſur le chemin (79) d'Anke.

Canaux.

Pont à rouleaux.

Lazaret.

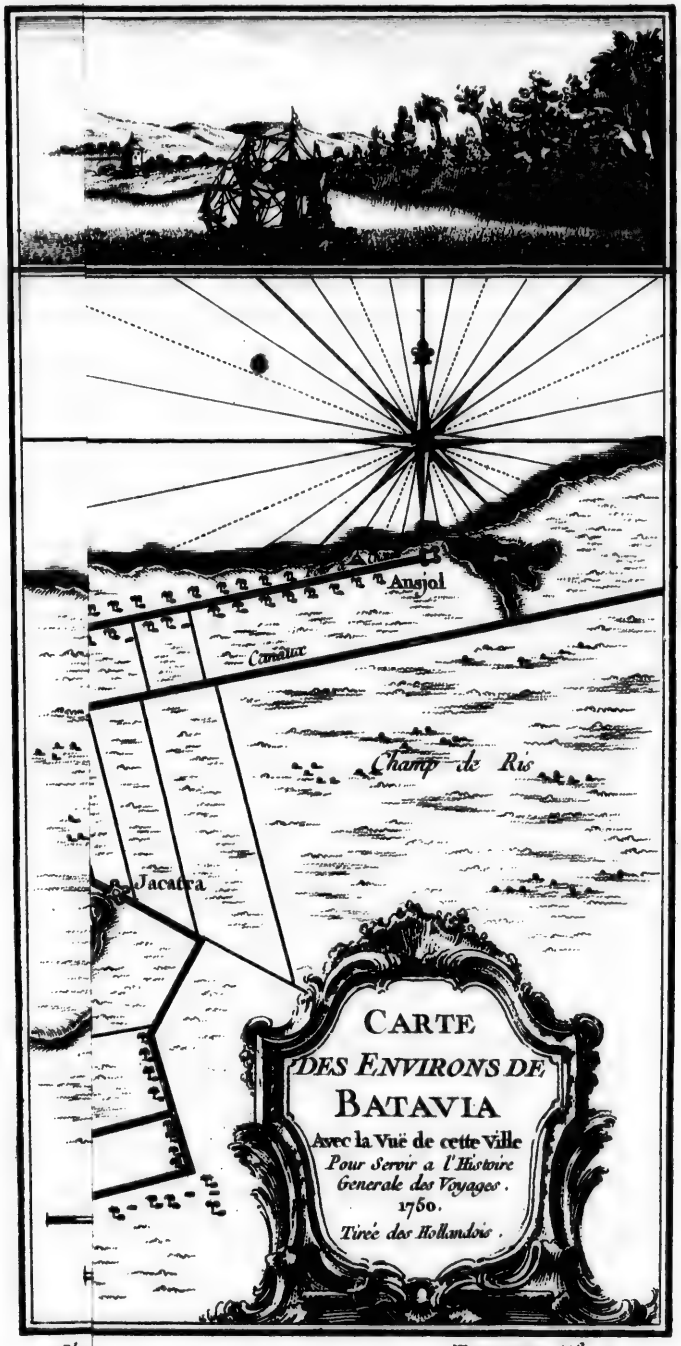
Habitans de Batavia.

Les habitans de Batavia ſont, ou libres, ou attachés au ſervice de la Compagnie. C'eſt un mélange de divers Peuples. On y voit des Chinois, des Malays, des Amboiniens, des Javanois, des Macaſſars, des Mardyckres, des Hollandois, des Portugais, des François, &c. Les Chinois y font un négoce conſiderable & contribuent beaucoup à la proſperité de la Ville. Ils ſurpaſſent beaucoup tous les autres peuples des Indes, dans la connoiſſance de la

(77) *Ibidem.*

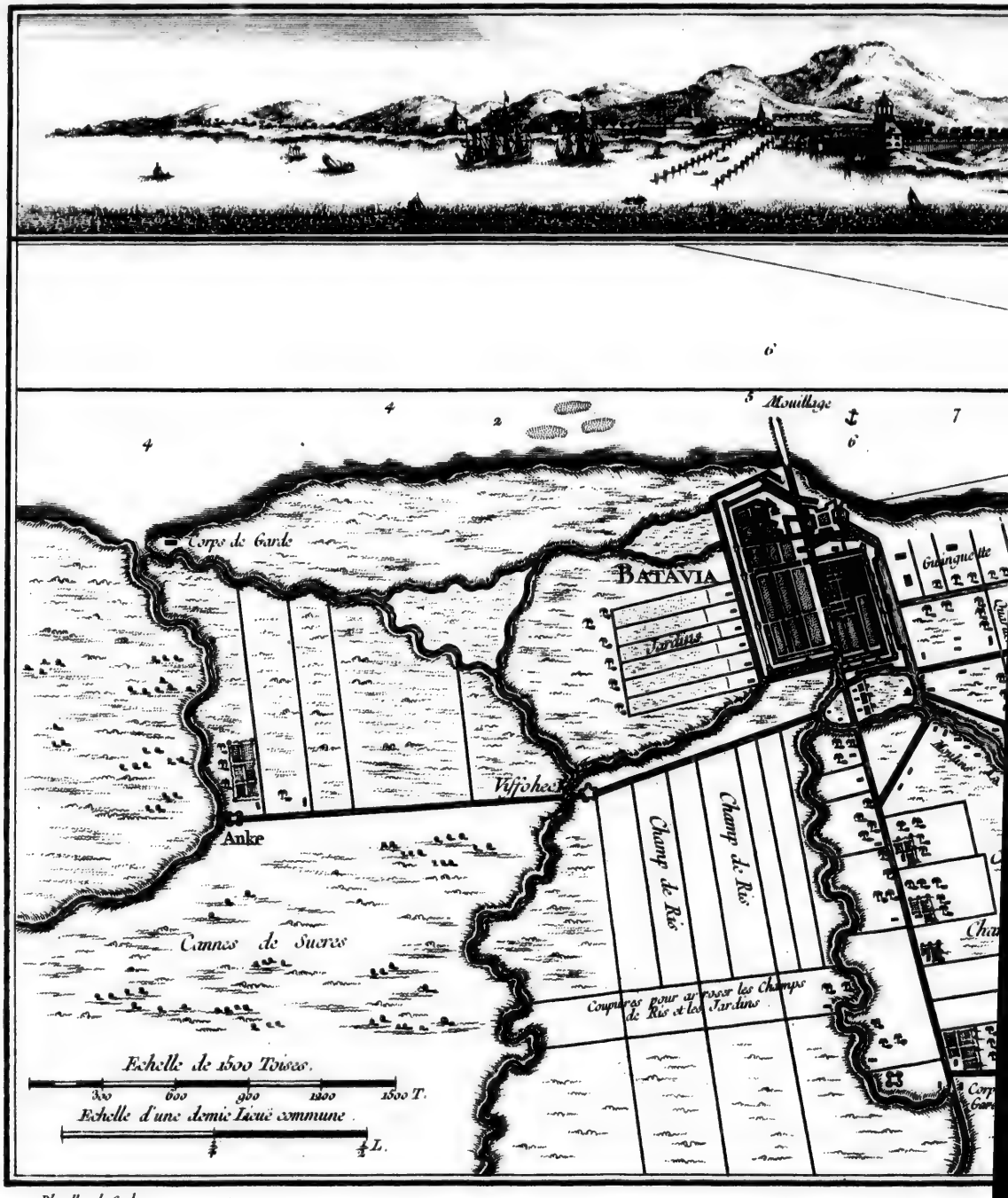
(78) Il faut entendre apparemment le Château.

(79) Pages 286 & précédentes.

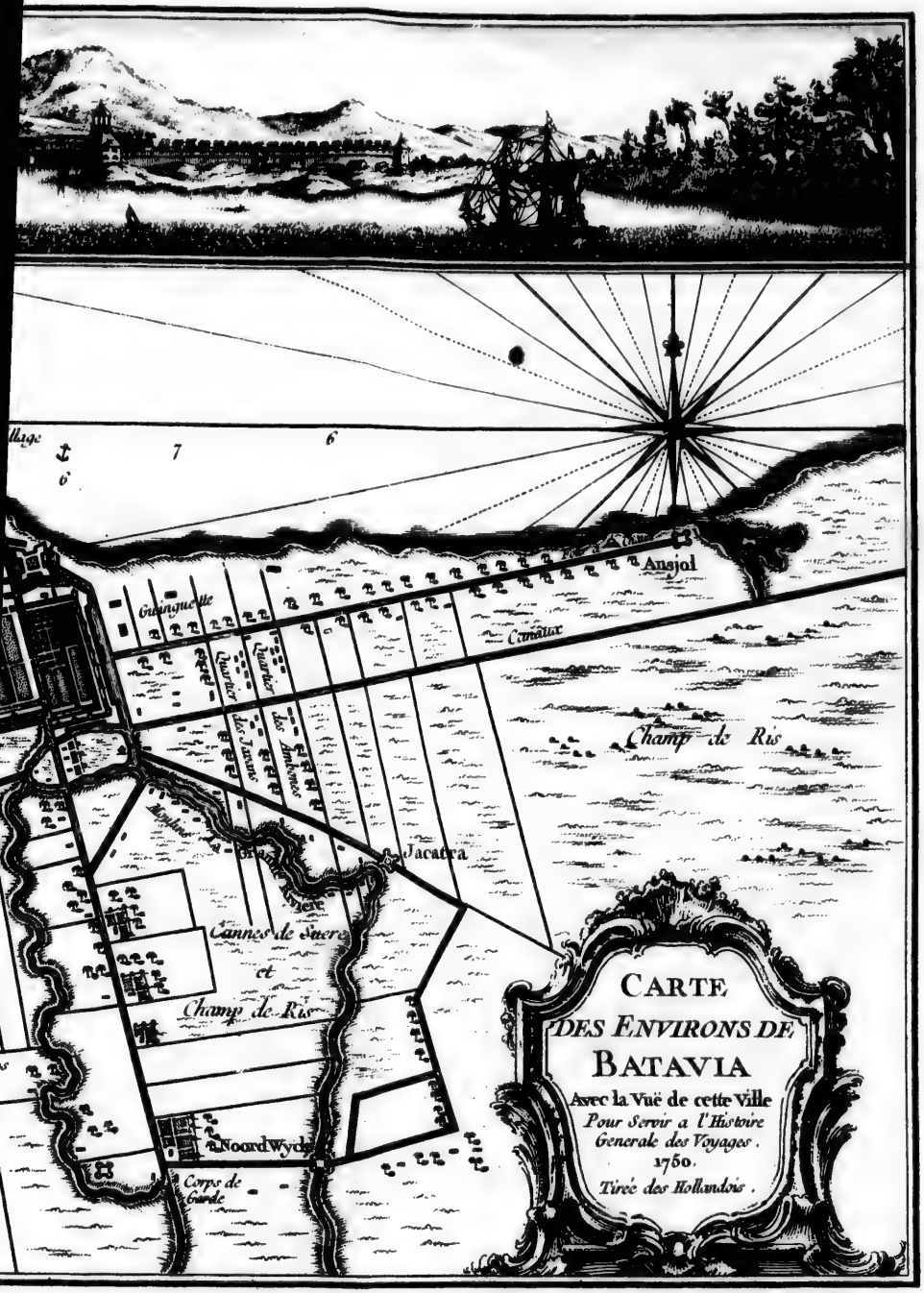


CARTE
DES ENVIRONS DE
BATAVIA
Avec la Vuë de cette Ville
Pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
1760.
Tirée des Hollandois.

Dheu



Dheulland Sculp.


Ansjol
Canaux
Champ de Ris
Jacatra
Cannes de Sucre
et
Champ de Ris
Noord Wyck
Corps de Garde
CARTE
DES ENVIRONS DE
BATAVIA
Avec la Vuë de cette Ville
Pour Servir a l'Histoire
Generale des Voyages.
1750.
Tirée des Hollandois.

mer & de l'ag
entretiennent
via, de riz, d
Ils affermoien
On les laiſſe v
qui veille à le
avec des man
des Tartares,
de grace. La
pandues en di
le plus floriſſa
Les Malais
s'attachent pa
quelle ils entr
niere des Indi
ſon, comme l
ſont de coton
des robbes flo
des hommes
leurs cheveux
couvertes que
apparence, au
continuelleme
verniſſées (8
Les *Mores*,
mêmes quarti
plus aux méti
rues, avec di
Les plus conſi
qu'ils apporte
Les Amboi
Chinois, ſur
& qui s'eſt fa
tion commun
ſons de bamb
aſſez d'adreſſe
dues en diverſ
nication du j
jours prête à f
ton dont ils l
de turban. Le
s'envelopent l
maiſons ſont
trois étages (8
Les Javano

(80) *Ibidem.*

mer & de l'agriculture. C'eſt leur diligence & leur attention continuelle qui entretiennent la grande pêche ; & c'eſt par leur travail qu'on eſt pourvû, à Batavia, de riz, de cannes, de grains, de racines, d'herbes potageres & de fruits. Ils affermoient autrefois les plus gros péages & les droits de la Compagnie. On les laiſſe vivre en liberté, ſuivant les loix de leur pays, & ſous un Chef qui veille à leurs interêts. Ils portent de grandes robbes de coton ou de ſoie, avec des manches fort larges. Leurs cheveux ne ſont pas coupés à la maniere des Tartares, comme dans leur patrie ; ils ſont longs & treſſés avec beaucoup de grace. La plûpart de leurs maiſons ſont baſſes & quarrées. Elles ſont répandues en différens quartiers, mais toujours dans ceux où le Commerce eſt le plus floriſſant (80). DESCRIPTION DE BATAVIA.

Les Malais n'approchent pas des Chinois pour la ſubtilité & l'induſtrie. Ils s'attachent particuliérement à la pêche, & l'on admire la propreté avec laquelle ils entretiennent leurs bateaux. Les voiles en ſont de paille, à la maniere des Indiens. Ils ont un Chef, auquel ils ſont ſoumis, & qui a ſa maiſon, comme la plûpart d'entr'eux, ſur le quai du *Rhinoceros*. Leurs habits ſont de coton ou de ſoie ; mais les principales femmes de leur Nation portent des robbes flottantes, de quelque belle étoffe de ſoie à fleurs ou à raies. L'uſage des hommes eſt de s'envelopper la tête d'une toile de coton, pour retenir leurs cheveux ſous cette eſpece de bonnet informe. Leurs maiſons, qui ne ſont couvertes que de feuille d'*Ole* ou de *Jager*, ne laiſſent pas d'avoir quelque apparence, au milieu des arbres dont elles ſont environnées. On les voit continuellement, ou mâcher du betel, ou fumer, avec des pipes de canne verniſſées (81). Malais.

Les *Mores*, ou les Mahométans, different peu des Malais. Ils habitent les mêmes quartiers, & leurs habits ſont les mêmes. Mais ils s'attachent un peu plus aux métiers. La plûpart ſont Colporteurs, & vont ſans ceſſe dans les rues, avec différentes ſortes de mercerie, du corail & des perles de verre. Les plus conſiderables exercent le négoce, ſur-tout celui de la pierre à bâtir, qu'ils apportent des Iſles dans leurs barques. Mores ou Mahométans.

Les Amboiniens ont leur habitation hors de la Ville, près du cimetiere des Chinois, ſur le chemin de Jacatra. Ils ont un Chef auquel ils doivent obéir, & qui s'eſt fait bâtir une fort belle maiſon dans le même lieu. Leur occupation commune eſt une eſpece de charpenterie, qui conſiſte à faire des maiſons de bambou pour ceux qui emploient leurs ſervices ; ouvrage qui demande aſſez d'adreſſe. Ils accommodent les chaſſis des fenêtres avec des cannes fendues en diverſes figures, d'étoiles, de lozanges, de quarrés, pour la communication du jour. C'eſt une Nation hardie, d'un commerce difficile & toujours prête à ſe ſoulever. Les hommes ont, autour de la tête, une toile de coton dont ils laiſſent pendre les deux bouts. Ils ornent de fleurs cette eſpece de turban. Les femmes portent un habit fort mince, au milieu du corps, & s'envelopent l'épaule d'une toile de coton qui leur laiſſe le bras nud. Leurs maiſons ſont de planches, couvertes de feuilles d'ole, & la plûpart à deux ou trois étages (82). Amboiniens.

Les Javanois habitent de l'autre côté du Cimetiere, dans des maiſons de Javanois.

(80) *Ibidem.* (81) Page 287. (82) Page 288.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

bambous, ſuivant l'uſage du pays. Elles ſont d'une grande propreté & couvertes des mêmes roſeaux. Quelques-uns s'occupent de l'agriculture. D'autres font des bateaux, qui ſervent aux gens de la Compagnie pour le tranſport de leurs denrées & pour la pêche. La plûpart des hommes vont nuds, ou ſans autre voile qu'une petite piece de toile qui leur deſcend juſqu'au genou. Ils ſont quelquefois ceints d'une eſpece d'écharpe, ſous laquelle ils portent un cri ou quelqu'autre arme. Leur tête eſt couverte d'un bonnet; mais ils ont toujours les jambes & les pieds nuds (83).

Gouvernement & Conſeils de Batavia.

Tout le Gouvernement des Hollandois, dans les Indes, eſt partagé en ſix Conſeils. Le premier & le ſupérieur eſt compoſé des Conſeillers des Indes, auxquels le Général préſide toujours. C'eſt dans cette aſſemblée qu'on délibere ſur les affaires générales & ſur les intérêts de l'Etat. On y lit les lettres & les ordres de la Compagnie, pour les faire exécuter ou pour y répondre. Ceux qui ont quelque demande ou quelque propoſition à faire à cette Chambre ſuprême peuvent tous les jours avoir audience. Le ſecond Conſeil, qui eſt plus proprement le Conſeil des Indes, eſt compoſé de neuf Membres & d'un Préſident. Il eſt le dépoſitaire du grand ſceau, ſur lequel eſt repréſentée une femme dans un lieu fortifié, tenant une balance dans une main, & dans l'autre une épée, avec cette inſcription autour de la figure : *Sceau du Conſeil de Juſtice du Château de Batavia.* Ce Conſeil porte le nom de Chambre ou de Cour de Juſtice. Toutes les affaires qui regardent les Seigneurs de la Compagnie & les Chambres des Comptes y reſſortiſſent. On y peut appeller de la Cour des Echevins, en payant vingt-cinq réales d'amende lorſque la premiere Sentence eſt confirmée.

Le troiſiéme Conſeil eſt celui de la Ville, compoſé des Echevins, qui ſont au nombre de neuf; entre leſquels on compte toujours deux Chinois. C'eſt-là que ſe plaident toutes les affaires qui s'élevent entre les Bourgeois libres, ou entr'eux & les Officiers de la Compagnie; avec la liberté de l'appel au Conſeil de Juſtice. Le quatriéme eſt la Chambre des Directeurs des orphelins, dont le Préſident eſt toujours un Conſeiller des Indes. Il eſt compoſé de neuf Conſeillers, de trois Bourgeois & de deux Officiers de la Compagnie, dont le devoir eſt d'adminiſtrer le bien des orphelins, de veiller à la conſervation de leurs héritages, & de ne pas ſouffrir qu'un homme, qui a des enfans, les quitte ſans leur laiſſer de quoi vivre pendant ſon abſence. Le cinquiéme Conſeil eſt établi pour *les petites affaires*, & ne porte pas d'autre titre. Son Préſident doit être auſſi un Conſeiller des Indes, & ſes fonctions conſiſtent à faire ſigner les bancs de mariage devant des témoins, à faire comparoître les Parties, à juger des obſtacles qui ſurviennent, & à tenir la main pour empêcher qu'un infidéle ne ſe marie avec une femme Hollandoiſe, ou un Hollandois avec une femme du pays, qui ne parle pas la langue Flamande. Enfin le ſixiéme Conſeil eſt celui de la guerre, dans un ſens reſſerré à la Bourgeoiſie. Il a pour Préſident le premier Officier des Bourgeois libres. Comme la garde de la Ville eſt entre leurs mains, c'eſt le Commandant actuel de la garde qui porte toutes les affaires de ſon reſſort à ce Tribunal, & la déciſion

(83) *Ibid.* Voyez la Deſcription générale des mœurs & des uſages des Indiens.

s'en fait ſur le champ. Cette Cour s'aſſemble à l'Hôtel de Ville, & donne audience deux fois la ſemaine (84).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Avec de ſi ſages Etabliſſemens pour l'entretien de l'ordre & de la Juſtice, l'Auteur ſe plaint que rien ne ſoit ſi mal obſervé à Batavia; & la peinture qu'il fait des vices publics juſtifie ſes plaintes.

Mœurs des habitans.

Son pinceau s'exerce d'abord ſur les femmes. Il en diſtingue quatre ſortes : les Hollandoiſes, les Hollandoiſes-Indiennes, & celles qu'il nomme les *Kaſtices* & les *Meſtices*. En général, dit-il, elles ſont inſupportables par leur arrogance, par leur luxe & par le goût emporté qu'elles ont pour les plaiſirs. On appelle *Hollandoiſes*, celles qui ſont venues par les Vaiſſeaux qui arrivent tous les ans; *Hollandoiſes-Indiennes*, celles qui ſont nées, dans les Indes, d'un pere & d'une mere Hollandois; *Kaſtices*, celles qui ſont nées d'un pere Hollandois & d'une mere *Meſtice*; & *Meſtices*, celles qui viennent d'un Hollandois & d'une Indienne. Il ajoute qu'on donne ordinairement aux enfans des Hollandoiſes-Indiennes le nom de *Liblats*, & que les femmes de cet ordre *ont le timbre un peu fêlé* (85).

Quatre ſortes de femmes.

Toutes ces femmes ſe font ſervir nuit & jour par des Eſclaves de l'un & de l'autre ſexe, qui doivent ſans ceſſe avoir les yeux reſpectueuſement attachés ſur elles, & deviner leurs intentions au moindre ſigne. La plus legere mépriſe expoſe un Eſclave, non-ſeulement à des injures groſſieres (86), mais encore à des traitemens cruels. On les fait lier à un poteau, pour la moindre faute; on les fait fouetter ſi rigoureuſement à coups de cannes fendues, que le ſang leur ruiſſelle du corps & qu'ils demeurent couverts de plaies. Enſuite, dans la crainte de les perdre, par la corruption qui pourroit ſe mettre dans leurs bleſſures, on les frotte avec une eſpece de ſaumure, mêlée de ſel & de poivre, ſans faire plus d'attention à leur douleur que s'ils étoient privés de raiſon & de ſentiment (87).

Une Hollandoiſe ou une Indienne de Batavia, n'a pas la force de marcher dans ſon appartement. Il faut qu'elle ſoit ſoutenue ſur les bras de ſes Eſclaves; & ſi elle ſort de ſa maiſon, elle ſe fait porter dans un palanquin ſur leurs épaules. Elles ont perdu l'uſage, ſi bien établi en Hollande, de nourrir leurs enfans de leur propre lait. C'eſt une nourrice, Moreſque ou Eſclave, qui les éleve. Auſſi preſque tous les enfans parlent-ils le Malabare, le Bengalois & le Portugais corrompu, comme les Eſclaves dont ils ont reçu leur premiere éducation; mais à peine ſçavent-ils quelques mots de la langue Flamande, ou s'ils la parlent, ce n'eſt pas ſans y mêler quantité de *Lipe tyole*, c'eſt-à-dire, de mauvais Portugais. Ils évitent d'employer une langue qu'ils ſçavent ſi mal, & la plupart ne rougiſſent pas d'avouer qu'ils n'entendent point ce qu'on leur dit. Des mêmes maîtres, ils tirent la ſemence & le goût de tous les vices (88).

Femmes Hollandoiſes, & Hollandoiſes Indiennes.

Les Meſtices & les Kaſtices valent moins encore que les femmes nées d'un pere & d'une mere Hollandois. Elles ne connoiſſent pas d'autre occupation que de s'habiller magnifiquement, de mâcher du betel, de fumer des

Meſtices & Kaſtices.

(84) Page 289.

(85) Page 290.

(86) Ces injures, telles que l'Auteur les rapporte, ne font pas prendre une haute idée de la politeſſe de Batavia : c'eſt *Puta raſtada*, *Fillo de Puta*, *Puta de Negro*, &c.

(87) Page 291.

(88) Page 292.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Bonkes, de boire du thé, & de ſe tenir couchées ſur leurs nattes. On ne les entend parler que de leurs ajuſtemens, des Eſclaves qu'elles ont achetés ou vendus, ou des plaiſirs de l'amour, auxquels il ſemble qu'elles ſoient entiérement livrées. Hollandois ou Mores, tout convient à leurs déſirs déreglés. Ce goût les ſuit juſqu'à table, où elles ne veulent être qu'avec d'autres femmes de leur eſpéce. Elles mangent rarement avec leurs maris, & ce déſordre eſt paſſé comme en uſage. D'ailleurs elles mangent très-malproprement & ſans ſe ſervir de cuilleres, à l'exemple des Eſclaves qui les ont élevées. Leur ſert-on du riz aſſaiſonné? Elles le remuent avec les doigts; & ſe le fourrent dans la bouche à pleines mains, ſans ſe mettre en peine du dégoût qu'elles cauſent aux ſpectateurs, par des ruiſſeaux de jus ou de ſauce qui leur coulent ſur le menton (89). Cette groſſiereté, qui vient d'un défaut d'éducation, & dont la plus grande abondance ne les corrige pas, éclate particuliérement dans les repas où elles ſont invitées par les Officiers de la Compagnie qui arrivent de Hollande. Leur embarras fait pitié. Elles n'ont point de contenance. Elles n'oſent ni parler ni répondre; & leur reſſource eſt de s'approcher les unes des autres, pour s'entretenir enſemble (90).

Moreſques.

Cependant, ſi l'on en croit l'Auteur, le mari d'une Caſtice eſt un homme heureux en comparaiſon de ceux qui ſont aſſez ennemis d'eux-mêmes, pour épouſer une Moreſque. Il s'en trouve peu de belles, dans la fleur même de leur jeuneſſe; mais elles deviennent d'une affreuſe laideur en vieilliſſant, & la plupart s'abandonnent à l'incontinence avec ſi peu de reſerve, qu'elles ne refuſent aucune occaſion de ſe ſatisfaire. Quoique les hommes de leur Nation leur plaiſent toujours plus que les Blancs, elles ne s'arrêtent point à la couleur lorſqu'elles ſont preſſées de leurs déſirs. L'Auteur n'entreprend pas d'expliquer ce qui peut porter quantité de Hollandois à ces triſtes mariages: mais il aſſure qu'ils ne ſont pas plutôt faits, que le mari s'en repent; parce qu'outre le refroidiſſement de l'amour, il ſe bannit tout à la fois de ſa patrie (91) & de ſa famille, avec laquelle il ne peut plus eſpérer de communication qu'après la mort de ſa femme; & ſi elle lui laiſſe des enfans, ſoit qu'il en ſoit le pere ou non, il ne peut quitter le pays ſans leur aſſurer une certaine ſomme, qui ſuffiſe pour leur nourriture & leur entretien (92).

Luxe des femmes.

Le reſte de cette peinture eſt beaucoup plus vif; mais, pour conſerver toute ſa force, il demande d'être rapporté dans les termes de l'Auteur, parce qu'un ſtile plus exact & plus ſerieux en affoibliroit les couleurs. » Reve-
» nons, dit-il, à nos Dames *Hollandoiſes*, *Caſtices & Meſtices*, & voyons leur
» luxe & leur fierté, particuliérement lorſqu'elles vont à l'Egliſe, le Diman-
» che, ou les autres jours de Sermon. C'eſt alors qu'elles ſont parées à l'en-
» vi. L'une porte un habit de velours, l'autre une étoffe d'or brodée, ac-
» compagnée d'une dentelle de même. Leur tête & leur col brillent de ru-
» bans d'or & de perles, leurs oreilles de beaux diamans, & leur gorge de
» croix de pierreries. La plus humble paroît plutôt une grande Princeſſe
» que la femme ou la fille d'un bourgeois. Il n'y en a pas une qui aille à
» l'Egliſe, ou qui en revienne ſans être ſuivie de ſes Eſclaves, qui lui por-

(89) Page 293.
(90) *Ibidem.*
(91) On a vû que ces mariages ſont défendus par l'Etat.
(92) Page 294.

» tent

» tent un parasol sur la tête, de peur que la blancheur de son teint ne re- » çoive quelqu'altération, ou que son sang ne s'échauffe. Quelques-uns de » ces parasols ont des ouvrages de sculpture, qui représentent des dragons & » d'autres figures, & sont entourés de grandes dentelles de soie qui pendent » en festons. La cour qui est devant l'Église est pleine d'Esclaves de l'un & » de l'autre sexe, de parasols, de conducteurs, de gardes, & d'une multi- » tude de carosses. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ceux qui » sont établis pour reprimer le vice, la vanité & le luxe (93), souffrent que » leurs propres femmes & leurs enfans, aient autant de luxe & de vanité que » les autres. Souvent leurs familles en montrent l'exemple & donnent occasion » de l'imiter. Ce qu'on peut dire là-dessus, c'est que leur doctrine n'a aucun » rapport à leur vie, & qu'ils enseignent un chemin où ils se gardent bien de » marcher eux-mêmes (94).

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Il s'étend jusqu'aux Ministres.

» Cet air de splendeur & de vanité est en usage, non-seulement à Batavia, » mais aussi dans tous les endroits des Indes où les Hollandois ont des Eta- » blissemens. Pour fournir au luxe & ne rien céder aux autres, chacun pren- » droit sur l'Autel. On voit, à Batavia, des femmes entretenues par l'Égli- » se, & qui reçoivent de la Diaconie, six, huit, & dix risdales par mois, » porter des colliers de perles & des chaînes d'or, & se faire suivre par quan- » tité d'Esclaves.

Ce que c'est que la plûpart des femmes de Batavia.

» Il y a de quoi s'étonner quand on considére à quel degré ces femmes por- » tent la fierté dans les Indes, & qu'on fait réflexion sur ce que la plupart » étoient en Hollande; car je ne veux pas y intéresser celles qui doivent être » exceptées. Les unes sont des personnes du bas ordre dans la vertu, qui, » pressées par la pauvreté, ou ayant commis quelques fautes, ont cherché une » derniere ressource aux Indes. D'autres chargées d'enfans ont pris le même che- » min pour se soutenir. D'autres, du plus bas étage, qui gagnoient leur vie à » servir & qui s'ennuyoient du travail, se sont bien trouvées d'avoir pris le » même parti. Je ne veux pas oublier celles, qui, après avoir vecû chetivement » en Hollande à vendre les denrées les plus viles, ont réussi dans leur voyage » & sont devenues des Dames des Indes (95). Mais je passerai sous silence que » malgré leurs avantures de Hollande, elles sont reçues aux Indes comme pu- » res, nettes & vertueuses, de sorte que souvent elles font de bons mariages. » Ce sont des choses passées. Le mari n'en sçait rien; & quand il le sçauroit, » c'est la mode. Elles n'en sont pas moins les maîtresses, & ne manquent pas » de se dire parentes & niéces de quelques Conseillers, de quelques Bourgue- » maîtres, ou de quelques Marchands considérables (96).

Les Directeurs s'opposent au départ des femmes.

La vie que les femmes menent aux Indes & les richesses qu'elles y amassent faisant beaucoup de bruit en Europe, il est naturel que les mêmes espérances en excitent un grand nombre à tout mettre en usage, pour se procurer le plaisir de voir la fameuse Ville de Batavia. Mais elles n'obtiennent pas indifféremment cette faveur; car si les Directeurs de la Compagnie vouloient l'accorder à toutes celles qui la demandent, on verroit sur les Vaisseaux plus de femmes que d'hommes. Pour éviter l'embarras qu'elles causeroient dans les voyages, &

(93) Les Ministres Ecclésiastiques.
(94) Page 295.
(95) Page 296.
(96) Pages 297 & suivantes.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Comment elles éludent leurs ordres.

les troubles qu'elles y feroient naître, elles ne peuvent s'embarquer sans une permission expresse des Directeurs. Celles qui ne laissent pas de passer sans aveu se tiennent cachées parmi les matelots, prennent l'habit de matelot, ou de soldat, mangent avec eux, & couchent dans une branle jusqu'à ce qu'elles soient en mer. Alors elles redeviennent femmes, & sous le nom de *Chambrieres*, elles rendent service aux Officiers pour laver le linge ou pour coudre. Elles ne se bornent pas toujours à ces exercices; mais les Officiers empêchent qu'elles ne se familiarisent trop avec l'équipage. Lorsqu'elles sont arrivées au Cap, souvent elles s'y arrêtent, pour s'attacher à quelqu'un de *ces honnêtes gens du Cap*, qui les prend à la bonne foi. Si elles ne trouvent pas à s'engager si avantageusement, leur ressource est de se livrer à quelque débauché, ou de tenir un cabaret d'arrak pour les matelots. Aussi-tôt qu'elles ont amassé quelque argent & qu'elles paroissent vêtues à la mode du pays, ce sont de véritables Dames, quelque mépris que leur vie scandaleuse ait merité en Hollande, & quoiqu'elles en soient quelquefois sorties par la crainte d'être enfermées dans un Spinhuis, ou d'être punies plus séverement.

Ce qu'elles deviennent au Cap de Bonne-Espérance.

Quand leurs ajustemens sont soutenus par l'agrément de la figure, elles forment de plus hauts projets. On les voit s'insinuer auprès des Maîtres de Navire, des Marchands, des Teneurs de livres, des Pilotes, & d'autres Officiers, qui leur portent regulierement leur tribut. Mais les plus jolies s'efforcent de plaire à ceux qui ont part à la direction des effets & du Commerce de la Compagnie. Sont-elles assez heureuses pour y parvenir? On n'est plus surpris de les voir dans une opulence qui les conduit quelquefois à la plus grande considération. Cependant il est rare que les richesses amassées par cette voie soient de longue durée. Leur sort ordinaire est d'être dissipées comme elles ont été acquises.

L'Auteur ajoute que si l'on ignore comment les choses se passent à Batavia, on pourra soupçonner que ce qu'il dit des femmes est faux, ou du moins exageré. Mais il proteste que la vérité lui est chere jusques dans les moindres circonstances, & qu'il a veillé seulement sur ses expressions, pour ne s'échapper à rien qui puisse blesser l'imagination des femmes d'honneur (97).

Observations sur les abus du Commerce à Batavia.

Ses observations ne sont pas moins curieuses sur les abus du Commerce Hollandois, & doivent trouver place ici puisqu'elles appartiennent particuliérement à Batavia.

Le Commerce, dit-il, considéré en général, est permis sans doute à tout le monde; & chacun a droit de l'exercer, lorsqu'il est capable de l'entreprendre & de le soutenir. Mais il en faut excepter ceux qui ont cédé ce droit en s'engageant au service d'autrui, & qui ont confirmé leurs engagemens par la foi d'un serment. C'est le cas de ceux qui sont employés par la Compagnie. Ils ont tous juré » de lui demeurer attachés & de la servir fidélement, par terre » & par mer, sans entrer dans aucun dessein qui puisse nuire à ses intérêts, » & particulierement sans entreprendre aucun Commerce pour leur propre » compte «. Cependant rien n'est moins observé que ce serment. Ceux qui ont quelque commandement sur les Vaisseaux de la Compagnie, profitent

Engagement de ceux qui servent la Compagnie.

(97) Page 299.

fort bien du droit d'*avarie ;* c'eſt-à-dire, qu'en ſuppoſant toujours que le voyage leur a cauſé quelque perte, ils demandent des dédommagemens pour un mal imaginaire. Il leur ſemble auſſi qu'en donnant de fauſſes couleurs à leurs motifs, ils ne violent point leur ſerment par le trafic de la viande, du lard, des eaux, des cordages, &c. quoiqu'ils les envoyent à terre par d'autres bâtimens, & qu'ils les vendent aux Chinois ou à d'autres Indiens (98).

Description de Batavia. Combien il eſt violé.

On a vû ſouvent à Malaca, des Maîtres de Vaiſſeaux, qui ayant fait tomber ſubtilement quantité de cordages entre les mains des Anglois, ont fait châtier le *Boſſeman*, qui prend ſoin des cables, & le *Skieman*, qui prend garde à la proue, comme s'ils s'étoient rendus coupables de vol ou de négligence. On en a vû d'autres qui ont fait jetter dans la mer de gros cables de Bengale, ſous prétexte qu'ils n'étoient pas bien faits; tandis qu'ils avoient des gens apoſtés pour les pêcher & les vendre aux Chinois (99).

Il n'y a pas plus de fidélité ſur terre. Il eſt triſte de voir combien de bois, de cloux, & d'autres matériaux s'évanouiſſent dans l'Iſle d'*Orwyt* & à Batavia. Combien n'y fait-on pas dans les atteliers de la Compagnie, de chaſſis de vîtres, de pôteaux, de portes & de fenêtres, qui ſervent aux maiſons des particuliers ? Combien de coffres, d'armoires & de cabinets en relief, qui ſont travaillés par les ouvriers de la Compagnie ? S'il y a quelque ouvrage à faire pour l'interêt public, s'il faut réparer quelques magaſins, on eſt ſurpris de la quantité de bois, de pierre & de fer qu'on y employe. Mais l'étonnement ceſſe lorſqu'on les voit ſervir à bâtir des maiſons & des jardins. Ceux qui ſont chargés de livrer des vivres & des rafraîchiſſemens pour les Vaiſſeaux, à Batavia, à Ceylan, à Bengale & au Cap, achetent ce qu'il y a de pire, & le portent en compte à la Compagnie ſur le pied de ce qu'il y a de meilleur & de plus cher. Un matelot ne reçoit que des os couverts de peau, au lieu des meilleurs moutons, qui lui ſeroient néceſſaires pour de ſi pénibles voyages. Auſſi les fortunes des Entrepreneurs cauſent-elles de l'admiration par leur rapidité comme par leur excès. Les Hôpitaux ne ſont pas plus exempts de ce déſordre. C'eſt un véritable ſujet de douleur de voir combien ils ſont négligés, & quel eſt le nombre des malheureux qui périſſent faute de ſoins & de ſecours, dans les lieux où ils ne ſont conduits que par l'eſperance d'en recevoir. Ces rapines ne portent plus le nom de vol. Elles ſont paſſées en uſage, & ceux qui trouvent l'occaſion de les exercer ſe perſuadent que l'impunité les rend permiſes (1).

Infidelités ſurprenantes.

Les Vaiſſeaux qu'on équipe à Batavia, pour le Japon, ſont chargés, non-ſeulement des effets de la Compagnie, mais auſſi de ceux des Particuliers ; & ſouvent les derniers ſont en ſi grand nombre, que ceux de la Compagnie demeurent au rivage. Les chambres au riz & aux voiles, la ſainte-barbe, le pont-coupé & la foſſe aux cables ſont remplis. La ſainte-barbe eſt quelquefois ſi pleine de grandes caiſſes, entaſſées les unes ſur les autres, qu'à peine peut-on manier le gouvernail, & qu'il ne reſte pas de place pour ceux qui doivent y coucher. Le même abus regne ſouvent au retour ; & de-là viennent les malheurs qui arrivent dans les tempêtes, lorſqu'on eſt au-deſſous du vent, près de la côte. Quel nombre ſuperflu d'Ecrivains, de Marchands, de Sous-

Abus ſur les Vaiſſeaux.

Officiers ſuperflus & dangereux.

(98) Page 300. (99) Page 301. (1) Pages 302 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

Marchans, de Teneurs de Livres & d'Aſſiſtans, qui partent tous les ans pour le Japon! On en compte quelquefois douze, & plus, ſur un ſeul Vaiſſeau, qui prennent le ridicule titre de *Stathouders* de la Compagnie. Ces inſectes rongeurs, qui vivent aux dépens d'autrui, partent chargés des interêts d'autres gens de leur eſpece, qui après avoir diſſipé leur bien dans la débauche, à Batavia, ont beſoin de ſe relever par un commerce défendu. Ils ſe ſoutiennent à peu près juſqu'au départ des Vaiſſeaux, & l'on s'imagineroit qu'ils tiennent à ferme le voyage du Japon & de Bengale. Ceux qui manquent d'induſtrie, ou qui n'ont pas des protecteurs puiſſans, demeurent abandonnés; car l'ardeur eſt ſi grande pour obtenir ces places, que les deux tiers de ceux qui les demandent ſont toujours rebutés. Ce Commerce particulier n'eſt pas ſeulement en uſage parmi les hommes. Les femmes s'en mêlent auſſi, quoique les Directeurs aient établi, par une Ordonnance particuliere, que ſi quelque femme eſt ſurpriſe dans ce cas, les dédommagemens de la Compagnie ſeront pris ſur le mari (2).

Ordonnance qui défend le Commerce aux femmes.

Fidelité Japonoiſe.

Quoiqu'il n'y ait pas de Fiſcal au Japon, de la part de la Compagnie, on ne laiſſe pas d'y veiller ſoigneuſement aux effets qui arrivent ſur les Vaiſſeaux Hollandois, & ce ſont les Japonois eux-mêmes qui donnent aux Européens l'exemple de cette fidélité. Auſſi-tôt qu'un navire a jetté l'ancre, ils mettent le ſceau ſur tous les ballots & les coffres; ils veillent jour & nuit pour empêcher qu'il ne ſorte des marchandiſes du Vaiſſeau. Mais toutes ces précautions ne ſont pas capables d'arrêter ceux qui font le Commerce particulier. Ils trouvent toujours le moyen de faire paſſer ce qui leur appartient & de recevoir ce qu'ils veulent emporter. La rigueur même de la Juſtice Japonoiſe eſt un frein trop foible. Quelques-uns de ces Négocians clandeſtins furent découverts la nuit, tandis qu'ils introduiſoient leurs ballots dans Nangazaqui, d'où ils comptoient de tirer d'autres marchandiſes par la même voie. La Cour en fut ſi choquée, que, par un ordre exprès de l'Empereur, le Gouverneur de cette Ville fit mener au ſupplice trente-neuf Japonois, qui avoient prêté la main à cette fraude. On coupa la tête à dix-neuf. On fendit le ventre à quelques autres, ſuivant l'uſage du pays. Quatre furent mis en croix, & le reſte périt d'une maniere cruelle. Deux Marchands Hollandois, qui avoient été arrêtés dans la même occaſion, ne furent relâchés qu'avec beaucoup de peine. On confiſqua les marchandiſes des Négocians particuliers, qui n'avoient pû être vendues l'année précédente; & le Directeur de la Compagnie, qui avoit fermé les yeux ſur le déſordre, fut renvoyé honteuſement à Batavia, après avoir été banni de tous les Ports du Japon ſous peine de la vie (3).

Punition rigoureuſe de quelques Infidéles.

Bengale, ſeconde Place du Commerce Hollandois.

Commerce clandeſtin.

Bengale eſt la ſeconde Place du Commerce de la Compagnie, après les Iſles Moluques. On y envoie, chaque année, de Batavia, plus de quinze Vaiſſeaux avec charge entiere, & rarement manquent-ils de revenir au même nombre. Dès qu'ils ont mouillé devant la Loge, le Fiſcal (4), accompagné de quelques Députés, s'y tranſporte pour faire la viſite. Il ſe rend d'abord dans la chambre de poupe, où, après avoir bû à l'heureux ſuccès du Commerce clan-

(2) Page 304.
(3) Page 305.
(4) Il faut ſuppoſer néceſſairement que Graaf n'accuſe que le Fiſcal de ſon tems; car on ne peut ſe figurer qu'il n'y ait aucune exception. Cependant ſes expreſſions ſont générales, & ſa Relation paſſe pour autentique.

deſtin, on délibere ſur les moyens de faire porter à terre les effets des Particuliers. Enſuite on défend, par une proclamation publique, aux Officiers & aux Matelots, de porter à terre ou de faire venir à bord aucune ſorte de paquet, de caiſſe, ſous peine de confiſcation des marchandiſes & d'autres châtimens proportionnés. Mais à peine le Fiſcal eſt-il retourné au rivage, que le Capitaine du Vaiſſeau, le Pilote, l'Ecrivain, le premier Marchand & tous les autres Officiers, envoient leurs effets dans des maiſons qu'ils ont louées pour ce tems-là, & négocient tout le jour avec les Marchands du pays. Quelques roupies diſtribuées aux Officiers du Port, ont la vertu de leur fermer les yeux (5). On jugera du profit de ce Commerce clandeſtin par les ſeuls retours de l'opium, qui ne s'achetant à Bengale que 70 ou 75 roupies, en vaut 200 ou 225 à Batavia (6). Les Comptoirs de la Compagnie Hollandoiſe, dans le pays de Bengale, ſont à *Ouglie*, à *Deka*, à *Bellezoor*, à *Malda*, à *Caſſamabaſſar*, à *Ragi-mohol* & à *Patna*. Celui d'Ouglie, qui eſt le principal, eſt ſur le petit Gange, à trente-ſix lieues de la mer. La charge des Vaiſſeaux conſiſte en noix-muſcades, en cloux, en macis, en canelle, en poivre, &c. qui ſe négocient pour des toiles fines, des fotaſſes, du kaffa, de l'opium, du muſc, des gingans, &c. (7)

Ses grands avantages.

Comptoirs de la Compagnie au Bengale.

Il part chaque année, de Batavia, quatre, cinq ou ſix Vaiſſeaux pour le Japon, qui en eſt à ſept cens cinquante lieues. Leur charge conſiſte en tables de bois de *Siampan*, en armoiſins, *Pansjes*, ſoies crues, épiceries, curioſités de l'Europe & autres marchandiſes, que les Hollandois troquent contre de l'or, du cuivre, des ouvrages de laque, des robbes de chambre, de la porcelaine, &c. Les Vaiſſeaux qui vont droit au Japon, ſont ordinairement voile de Batavia vers la fin de Juillet. Mais ceux qui doivent paſſer par Siam, où ils prennent des peaux d'élans, de cerfs, & d'autres peaux ſans apprêt, partent au mois de Mai & reviennent vers le mois de Janvier (8). On verra dans la ſuite comment le Commerce du Japon eſt demeuré entre les mains des ſeuls Hollandois, & à quelles conditions. Cet article n'appartenant qu'à Batavia, on remet auſſi, à d'autres Relations, quantité d'éclairciſſemens ſur le Commerce général de la Compagnie, qui dépendent de la connoiſſance des pays où elle a formé des Etabliſſemens.

Départ des Vaiſſeaux annuels de Batavia pour le Japon.

Les navigations les plus courtes, de Hollande à Batavia, ſont ordinairement de ſept mois, de ſix, & quelquefois même de cinq ou de quatre & demi. Mais on emploie ſouvent huit, neuf, dix & quinze mois dans les voyages malheureux (9). Les Vaiſſeaux qui partent de Hollande pendant la Foire d'Amſterdam, c'eſt-à-dire, au mois de Septembre, arrivent ordinairement à Batavia dans le cours de Mars ou d'Avril; tems favorable pour recommencer de-là d'excellens voyages, à Siam, à la Chine, au Japon, à Bengale, à la Côte de Coromandel, à Surate & en Perſe. Ceux qu'on appelle *de Noel*, c'eſt-à-dire, qui partent de Hollande aux mois de Décembre & de Janvier, arrivent entre Juillet & Septembre. Il ſe préſente alors peu d'occaſions pour d'autres voyages de quelqu'importance. Ceux *de Pâques*, qui ſont voile de Hollande dans les mois d'Avril & de Mai, arrivent au mois de Décembre;

Saiſons & durée des navigations de Hollande à Batavia.

(5) Page 306.
(6) Page 307.
(7) Page 348.
(8) *Ibid.*
(9) Page 354 & ſuivantes.

DESCRIPTION DE BATAVIA.

tems auquel ces voyages ſont fort déſavantageux, le long de la côte de Java, à Macaſſar, à Amboine, à Ternate & à Banda. C'eſt depuis la fin du même mois juſqu'à celui de Février, qu'il part auſſi des Vaiſſeaux de Batavia pour la côte occidentale, interieure & exterieure de Sumatra, pour *Padang*, *Paros*, Pouloſinka, Palimban, Jamby, Malaca, &c. (10)

Navigation de Batavia en Hollande.

Les Vaiſſeaux qui viennent de Batavia en Hollande, portent le nom de *Premier* & de *Second Envoi*. Ceux du premier, au nombre de ſix, ou huit, & quelquefois davantage, partent au mois de Décembre. Ceux du ſecond, font voile un mois ou ſix ſemaines après, parce qu'ils doivent attendre les bâtimens qui reviennent du Japon, de la Chine, de Bengale & de la Côte de Coromandel (11). La premiere de ces deux Flottes attend la ſeconde au Cap de Bonne-Eſperance, ou du moins ne remet en mer qu'après l'avoir attendue juſqu'au tems marqué pour leur jonction. Elles levent ordinairement l'ancre enſemble, & portant le cap Nord-Oueſt vers l'Iſle de Sainte Hélene, d'où elles continuent leur route ſur le même rhumb, ou un peu plus à l'Oueſt, vers l'Iſle de l'Aſcenſion. Après avoir traverſé la Ligne, elles s'avancent juſqu'au treize ou quatorziéme degré de latitude ſeptentrionale, pour paſſer à côté des Iſles de Sel. De-là le cours eſt preſqu'entiérement Nord. Vers le quinze ou ſeiziéme degré, on ſe trouve dans la *Mer-verte*, qui continue juſqu'au trente-quatriéme, d'où l'on ſuit le même cours pour paſſer au-deſſus des bancs de Terre-neuve, entre le quarante-deux & le cinquantiéme degré. On tourne enſuite à l'Eſt pour s'avancer vers *Hitland*, dans l'eſperance d'y rencontrer divers bâtimens qui croiſent au-devant de la Flotte, pour lui ſervir de convoi & lui fournir des rafraîchiſſemens. Avec ce ſecours, on fait voile de conſerve vers *Doggers-Land*, où ſe fait la ſéparation des Vaiſſeaux deſtinés pour la Meuſe & pour la Zélande (12).

Route des Flottes marchandes de la Compagnie Hollandoiſe.

(10) Page 355. (11) Page 356. (12) Page 358.

Il eſt tems d'interrompre les Voyages des Hollandois, pour introduire d'autres Nations ſur la ſcene ; mais ſans ſortir des mêmes Mers, où l'abondance des Relations nous met en état de parcourir ſucceſſivement toutes les contrées des Indes. Cependant, après avoir laiſſé la Compagnie Hollandoiſe à la veille de s'établir, dans l'Iſle de Ceylan, ſur les ruines des Portugais, il paroît néceſſaire de finir ce Livre par le voyage d'un Anglois, auquel on eſt redevable des plus parfaites lumiéres qu'on ait jamais eües ſur l'interieur d'une Iſle dont les Hollandois ne poſſedent que les bords. On en reviendra plus naturellement à la connoiſſance des parties qu'ils ont conquiſes, lorſqu'on y ſera ramené par une juſte diſtribution, qui doit faire trouver ici un rang convenable à tous les Voyageurs.

VOYAGE
DE ROBERT KNOX
aux Indes Orientales.

Introduction.

UNE Préface modeſte & judicieuſe (13), annonce le mérite de cette Relation & la confiance qu'on doit au caractere de l'Auteur. Deux témoignages, en forme d'approbation ; l'un, de la Cour du comité de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, & ſigné du Sécretaire ; l'autre, de *Chriſtophe Wren*, nom reſpecté en Angleterre ; achevent d'établir l'idée qu'on eſt porté à ſe former d'un ouvrage qui a été compoſé dans l'Iſle même de Ceylan, & par un Voyageur qui en ſçavoit parfaitement la langue & les uſages. Les Portugais & les Hollandois qui fréquentoient depuis long-tems cette Iſle, n'en avoient donné qu'une connoiſſance imparfaite, dans quelques Relations dont elle ne faiſoit pas le principal objet. Robert Knox eſt non-ſeulement le premier, mais le ſeul qui ait publié un *voyage de Ceylan*. Son Editeur nous apprend qu'il étoit fils d'un Capitaine de Vaiſſeau, au ſervice de la Compagnie des Indes, & qu'ayant obtenu le même degré après avoir paſſé près de vingt ans dans l'Iſle qu'il décrit, il fit un voyage à *Tarquin*. » Outre la ſin-» cerité qui ſe fait ſentir dans ſon Ouvrage, j'ai remarqué, ajoute l'Edi-» teur, dans les converſations que j'ai eues avec lui, qu'il étoit ſupérieur aux » préjugés, & qu'il n'étoit pouſſé ni par l'intérêt, ni par l'affection, ni par la » haine (14).

1657. Journal de l'Auteur.

En 1657, le 20 Janvier, l'*Anne de Londres*, fregate au ſervice de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales, partit des Dunes ſous le commandement du Capitaine Robert Knox, pere de l'Auteur. Elle étoit frettée pour le Fort de S. George, ſur la côte de Coromandel, & le jeune *Knox*, à peine âgé de dix-neuf ans n'avoit pas redouté les fatigues d'un ſi long voyage. Après avoir trafiqué l'eſpace d'un an ſur cette côte, un jour que le Capitaine chargeoit des marchandiſes dans la rade de Maſulipatan, pour retourner en Angleterre, il s'éleva une ſi furieuſe tempête que pluſieurs Vaiſſeaux firent naufrage à ſa vûe, & que le ſien ne put être ſauvé qu'en coupant le grand mât par le pied. Cet accident, qui le mettoit hors d'état de continuer ſon voyage, lui fit prendre le parti de gagner *Cotiar*, baie commode dans l'Iſle de Ceylan.

Accident qui le conduit dans l'Iſle de Ceylan.

Quelque défiance qu'il eût des habitans lorſqu'il fut entré dans cette baie, vingt jours de Commerce, pendant leſquels ſes gens eurent la liberté d'aller à terre & de retourner à bord diſſiperent toutes ſes craintes. On leur fournit de bonne grace, pour leur argent, tous les rafraîchiſſemens qui ſont propres

Comment il y eſt reçu.

(13) Elle eſt de l'Editeur, qui ſe nomme *Richard Hooke*.

(14) L'Ouvrage eſt en deux parties, dans un ſeul volume *in*-12. Il a été traduit de l'Anglois. La premiere Edition eſt de 1693, à Amſterdam. Il fut réimprimé à Lyon la même année.

KNOX. 1657.

au pays. Mais le Roi de Ceylan, qui apprit leur arrivée dans cet intervalle, conçut d'eux quelque soupçon, parce qu'ils avoient négligé de l'en informer. Il envoya vers le rivage un Officier à la tête de quelques troupes, qui fit prier le Capitaine de descendre, & de venir recevoir des lettres du Roi, dont il lui fit dire qu'il étoit chargé pour lui. Les Anglois saluerent cet Officier de leur canon, & le jeune Knox fut envoyé avec un Marchand du Vaisseau, pour lui faire les complimens du Capitaine. Il leur demanda qui ils étoient, & combien de tems ils vouloient s'arrêter dans la baie. Apprenant qu'ils étoient Anglois & qu'ils ne pensoient qu'à se radouber, il les assura que le Roi les verroit volontiers dans ses Etats, & qu'il avoit déja donné ordre qu'on leur accordât toutes sortes de secours; mais qu'il l'avoit chargé d'une lettre pour le Capitaine, qui devoit lui être remise en mains propres. Cet Officier, qui portoit le titre de Dissauva, s'étoit arrêté, à douze mille du rivage pour attendre la réponse des Anglois. Knox lui répondit que le Capitaine ne pouvoit abandonner son bâtiment pour aller si loin, mais qu'il descendroit volontiers sur le bord de la mer pour recevoir la lettre du Roi. Le *Dissauva* parut satisfait de cette réponse. Il pria les deux Anglois de passer à terre le reste du jour & la nuit, avec promesse de se rendre le lendemain au rivage avec eux. Le soir il leur fit dire qu'on alloit porter de sa part un présent au Capitaine, & que s'ils désiroient de lui écrire on se chargeroit volontiers de leurs lettres. Ce procedé leur parut si suspect, qu'ayant écrit au Capitaine ils lui conseillerent de ne pas quitter son Vaisseau. Mais cette lettre ne lui fut pas rendue.

Les Anglois sont trompés par l'artifice des Insulaires.

Cependant le présent, qui consistoit en betail & en fruits fut envoyé à bord. Ceux qui le portoient dirent au Capitaine que ses deux Envoyés venoient derriere avec le *Dissauva*, qui le supplioit de l'attendre à terre, où il lui remettroit la lettre du Roi. Le Capitaine, qui étoit sans défiance, traversa une petite riviere dans sa chaloupe & descendit sur la rive. Mais à peine s'y fut-il assis sous un arbre, qu'une troupe de soldats, qui s'étoient cachés aux environs, se saisirent de lui & de toute sa suite, avec d'autant plus de facilité, que sept personnes dont il s'étoit fait accompagner étoient comme lui sans armes. On ne leur fit aucun mal & rien ne leur fut ôté. Le Capitaine fut porté, dans un hamak, au même Bourg où son fils avoit passé la nuit, mais il n'obtint pas si-tôt la liberté de lui parler. Le jour suivant, neuf personnes de l'équipage, qui n'avoient aucun soupçon de l'infortune du Capitaine, descendirent à terre pour y couper quelques arbres. En y arrivant, ils furent arrêtés, & liés même étroitement, parce qu'ils avoient voulu faire quelque résistance. Ils furent conduits plus loin dans le pays, & délivrés de leurs liens lorsqu'on les crut en sûreté. Après s'être saisi de dix-huit Anglois & des deux chaloupes, le Dissauva chercha les moyens de se rendre maître du Vaisseau. Il protesta au Capitaine qu'il n'étoit arrêté que pour donner le tems au Roi de préparer le présent qu'il destinoit à la Nation Angloise; & s'étant efforcé de le rassurer par ses caresses, il le pria de faire dire à celui qui commandoit sous lui, dans le Vaisseau, d'attendre encore quelques jours, parce qu'en mettant trop tôt à la voile, il s'exposeroit à rencontrer plusieurs Vaisseaux Hollandois. Le Capitaine feignit de se rendre à cette raison. Il fit partir deux de ses gens, accompagnés de quelques Indiens dans un petit canot. Les Indiens étant

Le Capitaine & dix-huit de ses gens sont arrêtés.

Ruses des Insulaires pour se saisir du Vaisseau.

étant revenus ſans les deux Anglois, auxquels il avoit donné ordre de demeurer à bord, il dit au Diſſauva que les gens de ſon Vaiſſeau avoient refuſé de lui obéir, parce qu'il étoit priſonnier. Cet adroit Inſulaire lui propoſa d'envoyer ſes ordres par ſon fils, & de faire promettre à ce jeune homme de revenir auſſi-tôt. Le jeune Knox fit cette promeſſe & l'exécuta. Mais ſon pere lui avoit ordonné de redoubler la garde ſur le Vaiſſeau, de faire charger le canon, & de recommander qu'on ne ſouffrît pendant la nuit l'approche d'aucun batteau. L'Auteur, avant ſon retour, écrivit une lettre à ſon pere, ſignée de tout l'équipage, par laquelle on lui déclaroit qu'il ne devoit eſpérer aucune obéiſſance de ſes gens tandis qu'il ſeroit priſonnier, & qu'ils étoient réſolus de ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité. Cette piece, apportée par le jeune Knox, refroidit la chaleur du Diſſauva. Il abandonna ſon deſſein & laiſſa aux priſonniers la liberté d'écrire à leurs amis ſur le Vaiſſeau, & d'en faire apporter ce qui leur étoit néceſſaire. Ils demeurerent quelque tems dans cet état, nourris avec abondance, mais attendant vainement les ordres du Roi. Cependant, comme la ſaiſon avançoit, l'intérêt du Vaiſſeau obligea le Capitaine d'écrire enfin au Commandant qu'il pouvoit retourner à *Porto Novo*, pour y prendre les ordres de l'Agent de leur Nation (15).

KNOX. 1658.

Le Vaiſſeau Anglois leve l'ancre & laiſſe les priſonniers dans l'Iſle.

Après leur départ, les priſonniers demeurerent abandonnés à la diſcretion d'un peuple barbare. Ils étoient ſeize, dont les noms méritent d'être conſervés; le Capitaine, ſon fils, les ſieurs *Loveland*, *Gregory*, *Beard*, *Gold*, *Rutland*, *Mullins*, *Gutch*, *Berry*, *Knight*, *Winn*, *Hobbard*, *Emery*, *Warnham* & *Smith*. L'Auteur attribue leur diſgrace à la négligence qu'ils avoient eue de ne pas envoyer quelques préſens au Roi. Ce Prince ayant rappellé le Diſſauva & ſes troupes, ſans expliquer ſes intentions à l'égard des ſeize Anglois, ils furent menés plus loin dans le pays. On ne ceſſa pas de les bien traiter. Ils trouverent même une ſorte de politeſſe dans les habitans, qui ayant été autrefois ſous la domination des Portugais, ont appris d'eux les uſages de l'Europe, & prennent plaiſir à les obſerver avec les Etrangers. D'ailleurs le Capitaine avoit ſes gens autour de lui; & le plaiſir de vivre enſemble étoit pour eux une douce conſolation. Mais cet avantage dura peu. L'ordre vint de les diſperſer. L'Auteur eut, dans cette affliction, le bonheur de n'être pas ſéparé de ſon pere (16).

Noms des ſeize Anglois captifs.

Ils furent conduits d'abord par de grands bois, dont les chemins étoient fort larges, ſans y rencontrer néanmoins un ſeul habitant; & pendant cinq ou ſix jours de marche ils paſſerent les nuits ſur la terre, avec des branches d'arbres pour chevet. La nourriture ne leur manquoit pas. C'étoit du riz, du poiſſon ſec, & de la viande fumée. Quelquefois leurs gardes tuoient des daims, & tiroient des arbres du miel excellent dont ils leur faiſoient part. Ils trouvoient de l'eau en abondance, dans les étangs & les petites rivieres dont ces bois ſont remplis. Lorſqu'ils furent arrivés dans des lieux moins déſerts, on leur fournit des vivres préparés à la maniere du pays, avec des legumes & diverſes ſortes de fruits. Ils étoient traités aux dépens de la Province. La curioſité amenoit tous les habitans pour les voir. Enfin près de la Ville de *Candi*, où le Roi tient ſa Cour, Loveland & Gregory furent logés avec le

Ils ſont diſperſés.

(15) *Ibid.* p. 151. (16) *Ibid.* p. 155.

KNOX. 1658.

Capitaine & ſon fils, & les autres furent envoyés dans une Ville plus éloignée. L'ordre du Roi portoit toujours qu'ils fuſſent bien traités; mais on craignoit qu'étant tous enſemble, ils ne fuſſent à charge aux habitans de leur demeure (17).

1660. Situation du Capitaine & de ſon fils.

Le Capitaine & l'Auteur paſſerent près de deux ans dans cette ſituation. Ils furent ſéparés de Loveland & de Gregory le 16 Septembre 1660, pour être conduits dans une Ville qui ſe nomme *Bonder Conjowat*, à trente mille de Candi vers le Nord. La ſituation en eſt agréable & commode, mais l'air extrêmement chaud, & les maiſons fort ſombres & fort ſales. Le Capitaine eut la liberté d'en choiſir une, qui n'étoit compoſée que d'un toît ſoutenu par des piliers, ſans aucune muraille. On y mit pour le pere une eſpece de chalit, avec une matelas deſſus; ce qui paſſe pour une marque d'honneur dans la Nation. L'Auteur n'eut qu'un ſimple matelas, étendu ſur la terre. Les vivres leur furent toujours fournis avec la même abondance.

Maladie contagieuſe qui augmente leur miſere.

Pendant la premiere année de leur ſéjour dans cette Ville, il s'y répandit une fiévre contagieuſe, qui enleva un grand nombre d'habitans. Cette maladie devint ſi générale, que dans l'embarras où chacun étoit pour ſoi-même, il ne ſe trouva plus perſonne qui prît ſoin d'apporter leur nourriture aux deux étrangers. Ils furent obligés de faire cuire leur riz, & de préparer leurs autres alimens de leurs propres mains. Leur unique conſolation étoit d'avoir quelques livres de piété, dont ils faiſoient une lecture commune le matin & le ſoir. Lorſque la chaleur étoit paſſée, ils alloient reſpirer l'air aux environs de la Ville, où ils avoient la liberté de ſe promener (18).

Ce ſeroit dérober ſon principal agrément à ce récit, que de le dépouiller ici de ſes circonſtances pour le réduire en extrait. Je n'en retrancherai pas même les réflexions de l'Auteur, qui le rendent fort intéreſſant par leur ſimplicité.

Circonſtances touchantes de la mort du Capitaine.

Après avoir vêcu quelque tems dans cet état (19), nous tombâmes malades, mon pere & moi, de la fiévre qui regnoit par toute la Province. Sa vûe me faiſoit verſer une infinité de larmes, ſur-tout du chagrin de me trouver ſi mal que je ne le pouvois aſſiſter; & de ſon côté il étoit ſi affligé qu'il me diſoit ſouvent: » Qu'ai-je fait de t'avoir obligé de me venir retrouver à » terre? Ton obéiſſance t'a plongé dans cette ſervitude. Je ſuis vieux, & » vraiſemblement, ma vie ne ſera pas longue. Mais peut-être verras-tu auſſi » la fin de tes malheureux jours. Dieu veuille te les faire paſſer ſous ſa pro» tection, & répandre ſes bénédictions ſur toi.

La fiévre ne lui dura pas long-tems; mais il s'abandonna tellement à ſa triſteſſe, qu'à la fin il en fut tout-à-fait accablé. » J'ai couru, me diſoit-il » dans l'amertume de ſon cœur, & Dieu m'a délivré d'une multitude de pé» rils. Je n'étois jamais tombé entre les mains de mes ennemis. Faut-il que » ſur mes derniers jours, je me voie Eſclave des Infideles, & que je meure » éloigné de ma Patrie, où j'avois réſolu de me retirer après ce voyage, pour y » paſſer le reſte de ma vie en repos? « Pendant un peu plus de trois mois qu'il vêcut encore, il ne quitta pas ſon lit. Il n'avoit ſous lui qu'une natte & un petit matelas; & ſa couverture étoit un tapis, ſur lequel il étoit aſſis dans la

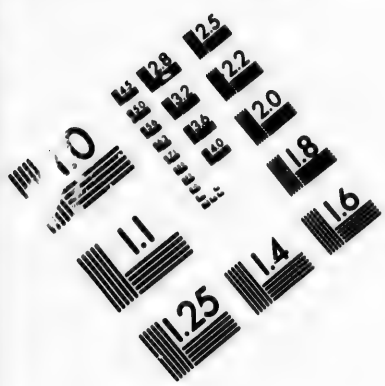
(17) p. 156 & ſuiv. (18) Pages 161 & 162. (19) Pages 162 & ſuiv.

chaloupe lorſqu'il avoit été pris. Pour moi, j'étois ſans autre couverture que mes habits. Lorſque le friſſon de la fiévre me prenoit, j'allumois promptement du feu. Le bois ne nous étoit pas refuſé; mais il falloit prendre la peine de l'apporter malgré ma foibleſſe. Un jeune Négre que mon pere avoit amené de *Porto Novo*, & qu'on nous avoit laiſſé pour le ſervir, nous voyant Eſclaves comme lui, refuſoit le plus ſouvent de nous obéir. Ma fiévre devint reguliere & me prenoit une fois en trois jours. Elle ne m'abandonna pas pendant ſeize mois. Lorſque les réflexions de mon pere tomboient ſur notre infortune, il ſe laiſſoit aller à des regrets capables de toucher les cœurs les plus barbares. Je me ſouviens qu'une fois, il paſſa neuf jours ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau froide, ſoupirant ſans ceſſe, & refuſant tout ce que je lui préſentois à manger. KNOX. 1660.

Il traîna ſa vie dans cette langueur juſqu'au 9 de Février 1661. La veille de ſa mort, il me fit aſſeoir près de ſon lit, quoique je fuſſe dans l'accès de ma fiévre. Il me dit » qu'il ſe ſentoit proche de ſa derniere heure; qu'il étoit ſûr » qu'avant la fin de la nuit Dieu briſeroit ſes fers, & qu'il ne pouvoit m'ex» primer la joie qu'il reſſentoit de quitter cette vie mortelle. Il ajouta qu'il » me parloit pour la derniere fois, & qu'il me conjuroit d'avoir ſoin de mon » frere & de ma ſœur ſi je retournois en Angleterre, où je trouverois qu'il » avoit diſpoſé de ſes biens à ma ſatisfaction par ſon teſtament «. A la fin de ce diſcours, il me donna ſa bénédiction. Enſuite il me dit que n'ayant point de drap mortuaire pour l'enſevelir, il falloit que je couvriſſe ſa tête de ſa chemiſe & le reſte de ſon corps de ſes habits; après quoi je l'envelopperois de la natte ſur laquelle il étoit couché. Ce fut ſur les neuf heures du ſoir, qu'il me fit ce triſte adieu. Il expira dans le cours de la nuit, entre deux & trois heures du matin.

J'étois également accablé de ma foibleſſe & de ma douleur. Cependant je rappellai un reſte de force pour lui fermer les yeux, & pour l'enſevelir comme il me l'avoit preſcrit. Notre Négre, que j'envoyai demander de l'aſſiſtance à la Ville pour l'enterrer, revint avec une de ces longues cordes qui ſervent à lier le bétail, & me dit qu'on ne pouvoit me donner d'autre ſecours, ſi je ne payois ceux dont j'employerois les ſervices. Cette barbarie me toucha ſenſiblement. Je n'avois aucun inſtrument pour creuſer, & la ſéchereſſe rendoit la terre extrêmement dure. Enfin deux ou trois Chingulais, à qui je fis un petit préſent, m'aiderent à ouvrir une foſſe, & nous y enfermâmes mon malheureux pere. Ce fut dans un bois, où nous nous promenions ſouvent, au Nord d'un champ de riz, ſur le chemin de *Handapoul*, Bourg dépendant de *Bonder Couſonat*, dans la Province de *Hoteurly*. Ainſi je demeurai ſeul, malade & captif, ſans autre conſolation ſur la terre, que de pouvoir jetter les yeux vers le Ciel & le prier pour ma délivrance. La Cour, bientôt informée de la mort de mon Pere, m'envoya deux Exprès, pour ſçavoir de moi s'il ne m'avoit rien laiſſé. Il m'avoit donné, en mourant, une bague d'or, une pagode, & quelques autres pieces d'argent, que je m'attendois à me voir ôter, avec quelques vieux habits. Mais on ſe contenta de prendre l'état de ce que je poſſedois; & le Roi fit ordonner aux habitans de me traiter avec plus de ſoin. La fiévre me quitta par degrés, après m'avoir tourmenté pendant ſeize mois; & le Ciel, que j'implorois ardemment, m'envoya une conſolation qui

Conſolation que le Ciel envoie à l'Auteur.



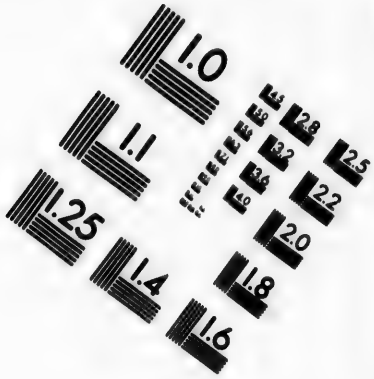
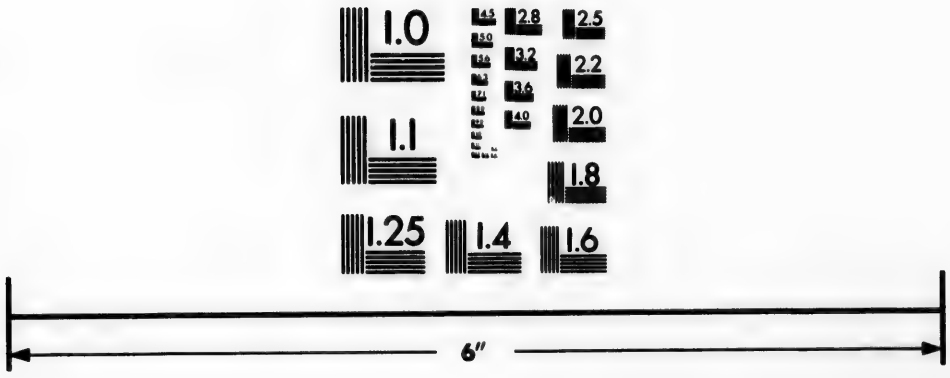
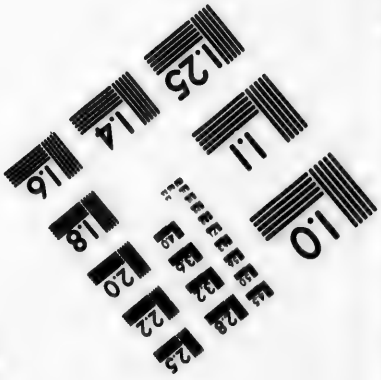


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

KNOX. 1660.

me donna de meilleures eſpérances de l'avenir. Un jour que je m'amuſois à la pêche dans un petit étang, je vis paſſer un vieillard, qui s'informa de mon Négre, ſi je ſçavois lire. Cette queſtion m'ayant fait tourner la tête, il me demanda ſi je voulois acheter un livre que les Portugais avoient laiſſé à *Colombo*, lorſqu'ils en avoient été chaſſés. La ſeule curioſité me fit ſouhaiter de le voir. Elle ſe changea dans un vif empreſſement lorſque je l'eus reconnu pour une bible. Il ne me reſtoit qu'une pagode, que j'aurois donnée volontiers; mais j'en fus quitte pour un bonnet qui m'étoit reſté, & j'achetai à ce prix une ſource de conſolation dans tous mes malheurs.

Etat de ſes compagnons.

Revenons à notre méthode, pour épargner au lecteur des détails moins intéreſſans. Les Compagnons de Knox avoient été conduits dans la Province de *Hottera Courly*, à l'Occident de la Ville de Candi. Ils avoient été logés ſéparement, à quatre ou cinq mille l'un de l'autre. Leurs Gardes les faiſoient dîner & ſouper dans des lieux différens, pour n'incommoder perſonne; & coucher ordinairement dans la maiſon où ils avoient pris le repas du ſoir. Leur lit étoit une méchante natte, qu'on leur faiſoit porter avec eux. Ils avoient ignoré long-tems qu'il y eût ſi peu de diſtance entre les lieux qu'ils habitoient. Quelques Inſulaires, par un ſentiment de compaſſion, leur procurerent l'occaſion de ſe rejoindre. Mais cette faveur dura peu, parce que n'étant qu'à deux journées de Colombo, qui eſt un Port de mer, on craignoit qu'ils ne priſſent enſemble des meſures pour leur fuite. Cependant comme on apprivoiſe inſenſiblement les bêtes ſauvages, le tems leur fit trouver divers moyens d'adoucir leurs Gardes. Ils apprirent quels étoient les priviléges de ceux qui ſont regardés comme domeſtiques du Roi. On étoit obligé de leur fournir ſeulement des vivres, & non des habits, qui commençoient néanmoins à leur manquer. Dans cette néceſſité ils eurent également recours à l'épargne & à l'induſtrie (20). Ayant remarqué que ce n'étoit pas un petit embarras pour le peuple de cuire & d'apprêter leur riz, ils propoſerent de ſe charger eux-mêmes de ce ſoin, à condition qu'au lieu d'une meſure pour chacun, on leur en fourniroit deux; & pour donner une couleur de juſtice à cette demande, ils ajouterent que cette quantité de riz étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance. Avec ce ſurcroît, qu'ils vendoient ſecretement, un peu au-deſſous du prix reglé, ils ſe procurerent aſſez d'argent pour s'acheter des habits. Enſuite ils apprirent tous à faire des bonnets à l'aiguille, qu'ils vendoient neuf ſols, quoiqu'il n'y entrât que la valeur de trois ſols de fil. Ce Commerce auroit achevé de les mettre dans l'abondance, ſi leur avidité ne leur en eut fait perdre le fruit. Ils firent une ſi grande quantité de ces bonnets, que ne trouvant plus à les vendre au même prix, ils firent une perte conſidérable ſur leur marchandiſe. D'un autre côté le changement de leur ſituation les rendit inſolens, juſqu'à vouloir maîtriſer le peuple; ce qui refroidit beaucoup l'inclination que ces Inſulaires avoient marquée à les ſecourir (21).

Comment ils rendirent leur ſituation fort aiſée.

Miſere de Knox. On lui en fait une loi d'honneur.

Knox commençoit auſſi à manquer d'habits, & la néceſſité le força de recourir au travail, à l'exemple de ſes compagnons. Mais lorſqu'il voulut commencer à faire des bonnets, quelques Seigneurs du pays lui repréſenterent qu'il y avoit beaucoup de différence entre lui & les autres Anglois; qu'il étoit

(20) *Ibid.* p. 176. (21) Pages 173 & ſuivantes.

fils de Capitaine, & que cette qualité ne lui permettoit pas de s'avilir par des occupations indignes de lui; que le Roi n'avoit paru le négliger que pour mettre ſon caractere à l'épreuve, mais qu'il lui feroit bientôt l'honneur de l'appeller à la Cour, & de lui donner quelque emploi d'importance; enfin que pour ſa réputation il devoit ſouffrir qu'on lui apportât ſes alimens tout préparés, & ſur-tout abandonner le deſſein de faire des bonnets (22). Ces conſeils auroient fait aſſez d'impreſſion ſur lui, s'ils euſſent été accompagnés de quelque ſecours. Mais, dans l'excès de ſes beſoins, il répondit que la diſtinction dont on le flattoit, devoit donc lui attirer un traitement plus favorable, & que n'en reſſentant pas moins les néceſſités de la nature, il inſiſtoit à demander une double meſure de riz, avec la liberté de s'occuper du travail comme les compagnons de ſa miſere. Cependant, pour mettre ſon honneur à couvert, il ajouta que ſon deſſein étoit d'employer ſon Négre à faire des bonnets. Cette explication lui fit obtenir, non-ſeulement deux meſures de riz pour lui-même, & une pour le Négre qui continuoit de le ſervir, mais encore des citrons, du poivre, du ſel, des œufs & de la volaille. Après avoir pourvû à ſa ſubſiſtance, il réſolut de ſe procurer une maiſon dont il pût jouir librement. Il avoit remarqué, dans ſon voiſinage, un jardin qui appartenoit au Roi, dans lequel il y avoit quantité de beaux cocotiers. Quelques Chingulais, dont il avoit gagné l'amitié, lui prêterent leur aſſiſtance pour s'y bâtir un logement commode. Malheureuſement, ces officieux amis furent appellés par quelques affaires qui ne leur permirent pas de continuer leurs ſervices. Il ne laiſſa pas d'achever ſon entrepriſe, avec le ſeul ſecours de ſon Négre; mais quoiqu'il commençât fort bien à parler la langue du pays, il n'en pouvoit connoître tous les uſages. Une loi capitale (23) de l'Iſle de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les Temples & les palais du Roi. Knox ayant trouvé le moyen de faire de la chaux, blanchit imprudemment le ſien, à la maniere de l'Europe. Cette témérité lui auroit couté la tête, ſi le Roi n'eut fait grace à ſa qualité d'Etranger. Une faveur ſi extraordinaire fit juger aux habitans qu'il étoit deſtiné à d'autres diſtinctions. On lui laiſſa la liberté d'élever des porcs & de la volaille, qui multiplierent ſi heureuſement, qu'il s'en vit bientôt un grand nombre. Des noix de cocos, qui tomboient dans ſon jardin, il faiſoit de l'huile, non-ſeulement pour ſes lampes, mais encore pour le ſervice de ſa cuiſine. Cette huile, dans ſa fraîcheur, ne le cede guères au beurre d'Angleterre. Il apprit auſſi à faire des bonnets à l'aiguille, qu'il vendit comme ſes compagnons. Dans cette tranquilité ils ne laiſſoient pas de penſer à rompre leurs chaînes, & leur eſpérance étoit qu'après avoir un peu mieux connu le pays, ils trouveroient le moyen de s'échapper. Quelques Européens avoient formé vainement cette entrepriſe avant eux. Les Inſulaires ſe défient de tous les Blancs qu'ils rencontrent. Ils les examinent; & s'ils ne ſont pas ſatisfaits de leurs réponſes, ils les arrêtent comme des fugitifs. Cependant il n'eſt pas impoſſible de tromper leur vigilance & de gagner quelque Port. Mais il faut être aſſez heureux pour y trouver un Vaiſſeau de l'Europe, ſans quoi l'on ſeroit expoſé à mourir de faim dans les bois (24).

Parti qu'il prend de travailler.

Il ſe bâtit une maiſon & court riſque de la vie.

(22) Page 182. (23) Page 185. (24) Page 189.

KNOX. 1660.

Autres captifs Anglois que Knox trouve dans l'Isle.

Knox trouva, dans l'Isle, d'autres captifs de sa Nation qui avoient été pris en 1658. Ils étoient treize, qui se nommoient *Vassal*, *Mergiason*, *Mareh*, *Kirby*, *Jelf*, *Cardiner*, *Dag*, *Stapleton*, *Man*, *Smart*, *Hobstain*, *Gony* & *Bingham*. Leur Vaisseau, commandé par le Capitaine *Johnson*, avoit fait naufrage aux Maldives; mais s'étant sauvés dans des chaloupes, ils avoient relâché dans l'Isle de Ceylan, où le Roi les avoit retenus. On leur avoit ôté tout ce qu'ils possedoient, à la réserve de leurs habits. Cependant ils étoient fort bien traités dans la Ville de Candi. Le riz, la volaille & les nattes leur étoient fournis en abondance. Il ne leur manquoit que de la grosse viande, & de l'argent pour en acheter. L'Auteur rapporte qu'il leur prit envie de tuer une vache, pour faire quelques bons repas, mais qu'incertains s'il leur étoit permis de prendre le bien d'autrui, ils proposerent leurs doutes à un Missionnaire Portugais (25), qui avoit eu la permission de s'établir à Candi. Il leur répondit qu'ils ne devoient pas faire difficulté de manger les biens de ceux qui possedoient injustement leurs corps; & pour les encourager, après qu'ils eurent tué la vache, il en mangea le premier. Entre ces anciens captifs Anglois, le Roi sembloit avoir pris en affection *Man* & *Smart*, qui étoient deux jeunes hommes fort bien faits. Cependant ayant appris que *Smart* étoit allé sécretement chez un Ambassadeur de Hollande, arrivé depuis peu à la Cour, il le relegua dans les montagnes, où ce malheureux Anglois perdit la vie par un accident tragique, après avoir épousé une femme de l'Isle, dont il eut un fils. Le sort de *Man* fut encore plus triste. Il y avoit au Port de Colombo un habile ouvrier Portugais, que le Roi souhaitoit d'engager à son service. *Man* fut employé pour lui faire cette proposition; mais n'ayant pû la lui faire gouter, il prit le parti de cacher la lettre qui contenoit son refus, dans la seule crainte d'offenser le Roi par une explication trop sincere. Mais l'Interprête ayant eu l'indiscretion d'apprendre au Roi ce qui s'étoit passé, cet impérieux Monarque fit mettre en pieces par les éléphans, & Man qui n'avoit pas répondu à sa confiance, & le Portugais qui n'avoit pas fait cas de ses offres, & l'Interprête qui ne lui avoit pas donné plutôt cet avis (26).

Décision d'un cas de conscience par un Missionnaire Portugais.

Sort funeste de deux jeunes Anglois.

1664.

Le Roi accorde la liberté aux captifs & change de résolution.

Il n'arriva point d'autre changement dans la situation des Captifs jusqu'à l'année 1664, que le Roi reçut une lettre en leur faveur, du Chevalier *Winter*, Gouverneur du Fort de Saint Georges. L'Ambassadeur Hollandois qui étoit à Candi, avoit été chargé aussi, par le Gouverneur de Colombo, de traiter de leur rançon. Le Roi prêta l'oreille à leurs propositions, & donna ordre que tous les captifs fussent rassemblés à Candi. Ils se trouverent au nombre de vingt-neuf. On leur déclara qu'ils étoient libres. Mais on leur fit entendre que si quelques-uns d'entr'eux souhaitoient de demeurer au service du Roi, il leur donneroit des Villages, des Esclaves & des emplois considérables à la Cour (27). Ce Prince, rempli comme tous les Rois de l'opinion de sa grandeur, s'étoit imaginé que la plupart des Anglois ne balanceroient pas sur ce choix. Mais lorsqu'il eut appris que ses offres étoient rejettées, il retracta ses promesses, & sa bonne volonté parut se changer en indignation. On avertit les captifs de se trouver tous les jours à sa porte, pour recevoir ses ordres. Ils obéirent pendant plusieurs jours, sans qu'on leur ordonnât rien de sa

(25) Page 193. (26) Page 194. (27) Page 206.

part. Leur embarras étoit à pénétrer ſi ce délai, qui ſembloit marquer de l'incertitude, venoit d'un reſte de bonté pour eux, ou de la crainte d'offenſer les Hollandois de Colombo; lorſqu'il arriva un évenement qui renverſa toutes leurs eſpérances. Le Palais du Roi fut attaqué pendant la nuit par un gros parti de Rebelles. Cette révolte ne dura que cinq jours; mais, dans les allarmes continuelles de la Cour, le Roi donna ordre que les captifs fuſſent renvoyés à leurs anciennes demeures, & ne voulut plus entendre parler de leur liberté. Ils furent diſperſés dans différentes Provinces. Knox ſe vit relegué dans celle de *Handapandoune*, à l'Occident de Candi (28).

KNOX. 1665. Revolte de ſes Sujets.

Nouvelle diſperſion des captifs.

Ce pays lui parut d'autant plus agréable qu'il eſt aſſez près de la mer. Il ſe flatta que le tems pourroit faciliter ſa liberté. Cependant, pour diſſiper les ſoupçons d'un peuple qui l'obſervoit nuit & jour, il bâtit avec l'aſſiſtance de ſes voiſins une maiſon ſur le bord d'une riviere. Il l'environna d'un foſſé, autour duquel il planta une bonne haie. Enſuite il ſe remit à faire des bonnets, qu'il vendoit avantageuſement aux environs de ſa demeure. Ce petit commerce le mit dans l'abondance. Ses voiſins, accoutumés à vivre familierement avec lui, le preſſerent de ſe marier. Il feignit de goûter leurs conſeils, dans la crainte de faire renaître leurs ſoupçons, mais n'ayant, dit-il, que de l'horreur pour cette union avec des Idolâtres, il leur fit conſidérer qu'il n'étoit pas encore aſſez bien établi pour fournir à l'entretien d'une femme, & qu'il vouloit d'ailleurs en choiſir une qu'il pût aimer. Il paſſa deux années entieres dans cette Province, ſans trouver l'occaſion de s'échapper. L'exemple de pluſieurs Etrangers qui avoient été arrêtés dans leur fuite & livrés au ſupplice, étoit une leçon qu'on lui repetoit ſouvent & qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux. En 1666 les Hollandois bâtirent un Fort, nommé *Arrandery*, dont il n'étoit ſéparé que par une chaîne de montagnes. Il tenta pluſieurs fois de s'y retirer, mais les paſſages étoient ſoigneuſement gardés. Le Roi, mécontent de l'entrepriſe des Hollandois, envoya des troupes pour les chaſſer de ce poſte, & s'en rendit maître par la négligence de la garniſon, qui fut enlevée elle-même & menée priſonniere à Candi (29). Knox étoit avec trois Anglois dans cette Province. La crainte qu'ils ne profitaſſent du trouble de la guerre pour ſe ſauver, les fit conduire dans une Ville éloignée, qui ſe nomme *Laggendeny*. Elle eſt ſituée ſur le haut d'une montagne. Knox y fut logé avec Loveland, parce que de tous les captifs Anglois ils étoient les ſeuls qui fuſſent ſans femmes. Tous les autres, déſeſpérant de revoir jamais leur Patrie, avoient pris le parti de ſe marier.

Situation douce de l'Auteur.

1666. Fort Hollandois d'Arrandery

Il eſt pris par le Roi de Ceylan.

Knox eſt transferé à Laggendeny.

A leur arrivée dans cette Ville, ils furent extrêmement affligés de n'y trouver que des apparences de miſere. C'eſt-là que le Roi fait ſouvent conduire les criminels qu'il deſtine à la mort. Knox ne douta pas qu'y étant relegué par un ordre exprès de la Cour, ſa vie ne fût ſérieuſement menacée. Cependant cette frayeur ne dura qu'un jour. Le Roi prévoyant qu'il ne manqueroit pas de s'abandonner au chagrin, après avoir été tiré d'une Province agréable pour être confiné dans des triſtes montagnes, envoya le lendemain aux habitans un des Seigneurs de ſa Cour, avec ordre de leur déclarer (30)

Ordre étrange du Roi aux habitans de cette Ville.

(28) Pages 207 & ſuivantes.
(29) Pages 219 & ſuivantes.
(30) Pages 222 & 223.

KNOX. 1666.

» que les Anglois n'étoient ni criminels, ni privés des bonnes graces de Sa » Majesté; qu'elle vouloit au contraire qu'ils fussent traités comme des per- » sonnes qu'elle estimoit, & qu'elle avoit dessein d'employer dans de gran- » des affaires; qu'elle ne les considéroit pas comme des prisonniers, mais » comme des Etrangers honorés de sa protection; que si les provisions de la » Ville n'étoient pas suffisantes, elle ordonnoit que les habitans vendissent » leurs bestiaux, leurs biens, & jusqu'à leurs femmes, pour nourrir leurs » Hôtes, & qu'ils leur cedassent leurs propres maisons «. Knox apprit, dans la suite, qu'en reléguant les Anglois dans ce lieu, le Roi n'avoit pas eu dessein de les chagriner, mais de se servir d'eux pour ruiner les habitans, qui s'étoient signalés dans la derniere révolte. Il ne dissimule pas que pendant trois ans qu'ils passerent dans cette Ville, ils exercerent avec rigueur le pouvoir qui leur étoit accordé. Ce ne fut pas sans peine qu'il se procura la liberté de retourner dans la Province de *Handupondoune*, où du profit qu'il tira de son commerce, il acheta une terre (31) dans celle d'*Oudaneur*, près de la Ville d'*Elledat*, à dix milles de Candi. Elle ne lui couta que vingt-cinq larées, qui font à la vérité une somme considérable dans l'Isle de Ceylan, quoiqu'ils ne reviennent qu'à la valeur de cinq piastres. Aussi-tôt qu'il eut acquis la propriété de ce fond, il y bâtit une maison, avec le secours de quelques Anglois qui n'étoient pas mariés. Dans les entretiens qu'ils avoient ensemble, ils mirent en question s'il étoit permis d'épouser des femmes Idolâtres, & si la Religion n'en étoit pas moins blessée, que d'une sale débauche, dont les plus sages d'entr'eux avoient peine à se garantir. La plupart se déclarerent pour le parti du mariage, fondés sur divers exemples de l'ancien Testament. Ils s'imposerent même la loi de n'épouser qu'une seule femme, malgré la liberté du pays, & d'exiger d'elle qu'elle embrassât le Christianisme. Knox conservant toujours l'esperance de recouvrer sa liberté, persista dans la résolution de garder le célibat. Il ne vouloit se former aucun lien qui fût capable de l'arrêter, ni mettre d'obstacle à un mariage avantageux qu'il pouvoit faire quelque jour en Angleterre. Vers le même tems, un de ses compagnons, nommé *Richard Vernham*, fut élevé à la dignité de Grand-maître de l'artillerie (32) & de Capitaine de neuf cens soixante-dix hommes. Le Roi lui donna, pour soutenir ce titre, le Gouvernement de plusieurs Villes, & lui fit présent d'une belle épée d'argent & d'une hallebarde; faveurs sans exemple pour de misérables Etrangers. Ensuite, comme s'il n'eût fermé la main si long-tems que pour l'ouvrir tout-d'un-coup par une profusion de bienfaits, il offrit des récompenses considerables à ceux qui voudroient accepter de l'emploi dans son armée pour attaquer le Fort de *Bibligom* (33), qu'il avoit résolu d'enlever aux Hollandois. Quelques-uns accepterent cette offre & lui trouverent de la fidelité dans ses promesses, quoique la guerre se fût terminée par la reddition volontaire de Bibligom.

Knox achete une terre.

Question sur le mariage avec des femmes idolâtres.

Un des captifs est élevé à de grands emplois.

Knox demeuroit borné au revenu de son travail & de sa terre, avec un seul de ses compagnons, qui se nommoit *Rutland*, & qui s'étoit déterminé, comme lui, à vivre dans le célibat. Ils avoient embrassé diverses sortes de commerce, qui leur rapportoit un profit considérable. Il ne leur manquoit

(31) Page 229. (32) Page 238. (33) Page 239.

que

que la liberté pour être heureux ; lorſqu'un jour Knox reçut, d'un des premiers Seigneurs de la Cour, cet ordre écrit de ſa main : » Après avoir reçu » cette Lettre, ne manquez pas de venir inceſſamment à la Cour, afin d'y » rendre vos reſpects à Sa Majeſté «. Le même meſſager portoit un autre ordre à tous les Officiers du pays, qui les obligeoit de lui prêter main-forte, ſi Knox refuſoit de le ſuivre. Un Chingulai de ſes amis lui avoit cauſé innocemment ce chagrin, en faiſant à la Cour un portrait avantageux de ſes bonnes qualités. Il ne put ſe défendre de faire le voyage de Candi. Mais s'étant rendu chez le Seigneur qui l'avoit fait appeller, il le ſurprit beaucoup, lorſqu'au lieu de rendre graces à ſes ſoins, il lui déclara » Que la Nation An- » gloiſe n'avoit jamais fait de tort au Roi, & que lui, qui étoit fils d'un » Capitaine de Vaiſſeau au ſervice de l'Angleterre, on ne pouvoit l'accuſer » d'être entré en ennemi dans l'Iſle, ni pour y demander des faveurs ; qu'il » n'y étoit venu que pour négocier, & que ſous de vains prétextes on l'avoit » retenu contre le droit des gens ; que depuis ce tems-là, il avoit traîné ſa vie » dans la miſere, forcé à de vils travaux pour ſe procurer l'habillement & » la nourriture ; que dans l'état où ſes fatigues l'avoient réduit, il n'étoit pas » capable de ſervir le Roi, & qu'il n'avoit que la mort à deſirer ſi on lui re- » fuſoit la liberté.

KNOX. 1666.

Knox eſt appellé à la Cour.

Sa fermeté à refuſer les faveurs du Roi.

Ce Seigneur, après l'avoir écouté paiſiblement, lui demanda s'il ſçavoit lire & écrire en Anglois. Il répondit, » qu'il étoit venu ſi jeune dans les In- » des & qu'il y avoit eſſuyé tant d'infortunes, qu'à peine ſçavoit-il parler la » langue de ſon pays ; que le Roi trouveroit, entre les autres Anglois, des » perſonnes plus propres que lui aux dignités dont il vouloit l'honorer ; & » que la plus grande faveur que Sa Majeſté pût lui accorder, après la liber- » té, étoit de lui laiſſer finir ſes jours dans ſon petit Etabliſſement «. Le Seigneur Chingulai prit alors un air chagrin, & traitant toutes ſes raiſons de ridicules, il lui dit de les aller conter à l'*Adigar* (35). Heureuſement ce premier Miniſtre ſe trouvoit dans un embarras d'affaires, qui ne lui permirent pas de l'écouter. Quelques jours ſe paſſerent, pendant leſquels Knox obſerva de ne pas quitter la Ville, pour ne pas s'expoſer au reproche d'avoir manqué de ſoumiſſion ; mais loin de ſolliciter la fortune, il rejetta les inſtances de ſes amis, ſur-tout celles de Richard Varnham, qui le preſſoit à toute heure de ſuivre ſon exemple. Enfin, demeurant inébranlable dans ſa réſolution, il retourna dans ſa terre ; lorſque le ſilence du Miniſtre lui fit juger qu'on ne s'offenſeroit pas de ſon départ. Un ordre exprès du Roi le rappella bien-tôt à Candi (36). Il s'y rendit encore, mais pour y jouer le même rôle ; & le Roi, dégoûté apparemment par ſon obſtination, lui laiſſa la liberté de ſe retirer. Rendu à lui-même, & à Rutland ſon cher aſſocié, il prit à ſon ſervice un jeune garçon, fils d'un des autres captifs, pour tenir la place de ſon Negre, à qui il avoit accordé la permiſſion de ſe marier. Il compte ici que ſa captivité avoit déja duré ſeize ans (37).

Quoique ſa ſituation fût aſſez douce, le deſir de revoir ſa Patrie ne l'abandonnoit pas. Toutes les converſations qu'il avoit avec Rutland ſe bornoient à former des projets de liberté. Enfin cette paſſion ſe fortifia tellement

Projets de Knox & de Rutland pour leur liberté.

(35) Page 250. (36) Page 252. (37) Page 254.

KNOX. 1673. dans leur cœur au commencement de l'année 1673, qu'ils prirent absolument la résolution d'exposer leur vie pour la satisfaire. Comme ils sçavoient parfaitement la langue de l'Isle, & qu'ils avoient obtenu, par degrés, la liberté d'aller vendre leurs marchandises dans différentes Provinces, ils s'informerent exactement des chemins, des postes gardés qu'ils avoient à passer, de la distance des villes, & des lieux plus ou moins fréquentés. L'habitude qu'on avoit de les voir errans, fit attribuer leur curiosité à de simples vûes de commerce. Ils conclurent de ces informations, que la voie la plus sûre pour leur fuite étoit la partie septentrionale du Royaume, parce qu'elle étoit la moins habitée.

Ils partent dans l'espérance de s'échapper. Après s'être fournis de toutes les denrées qui convenoient à leur route, ils invoquerent la protection du Ciel pour entrer dans la partie qu'ils connoissoient le moins. Tous les chemins y sont extrêmement difficiles & embarrassés (38). Ils consistent dans une multitude de petits sentiers, qui conduisent d'une Ville ou d'un Village à l'autre, les uns dans les champs & les autres dans les bois. D'ailleurs le pays est si couvert de haies & de buissons, qu'à peine y voit-on trente pas devant soi. Les sentiers même y changent assez souvent, parce qu'on en ferme un grand nombre lorsque les grains commencent à croître, & qu'on ne les ouvre qu'après la recolte. Malgré tous ces obstacles, les deux Anglois continuerent de marcher vers le Nord & pénétrerent jusques dans la Province de *Neure-calave*, à trois journées du lieu d'où ils étoient partis. Mais il leur fut impossible d'aller plus loin, parce qu'ayant vendu toutes leurs marchandises, on auroit commencé à les soupçonner de quelque mauvais dessein. Ils furent obligés de revenir ainsi sur leurs (39) traces.

Inutilité de plusieurs autres entrepriſes. Depuis cette premiere entrepriſe, ils tenterent sept ou huit fois le même voyage, avec aussi peu de succès. Ils allerent une fois jusqu'à *Hourly*, qui est à l'extrêmité du Royaume. Mais cette partie septentrionale étant fort seche & manquant de fontaines, ils furent forcés de boire de l'eau de pluie si bourbeuse, qu'en buvant, le limon s'attachoit à leur barbe. Elle étoit d'ailleurs si puante, qu'elle leur causa une fiévre violente à chaque voyage. Cependant ils tiroient quelque fruit de leurs peines, parce qu'ils apprenoient toujours quelque chose d'utile à leur dessein, & qu'ils découvroient du moins les routes. Plusieurs années se passerent encore, pendant lesquelles ils furent arrêtés, tantôt par la sécheresse, tantôt par les grandes pluies, & par d'autres obstacles. Mais enfin ils prirent une résolution si ferme, le 22 de Septembre (40) 1679, qu'en partant de leur maison ils ne se proposerent plus que la mort ou la liberté. Knox y laissa un vieux Chingulai, à qui il donna quelqu'argent, comme s'il n'eut été question que de lui confier le soin de son bien & de ses bestiaux.

1679.

Evasion de Knox & de Rutland, un de ses compagnons. Le tems de la nuit étant le plus sûr pour leur marche (41), ils partirent au commencement de la Lune, dont la lumiére leur fut long-tems favorable. Ils prirent d'abord par la montagne de *Bocaul*, qui étoit sans gardes; d'où ils se rendirent à *Bonder-cousovat*, & de là à *Nicavar*, derniere Ville de la Pro-

(38) *Ibid.* & suiv.
(39) Page 258.
(40) Page 264.
(41) *Ibid.* & pages suivantes.

vince de *Hotcourly*. Depuis cette Ville, on ne trouve aucune habitation juſqu'à *Parroa*, qui en eſt à ſeize milles dans la Province de *Nuve-calava*. Tout cet intervalle n'eſt qu'un Deſert, nommé *Parroa-mocolane*, rempli d'éléphans, de tygres & d'autres bêtes farouches. En arrivant à Parroa, ils réſolurent de gagner *Anarodgburro*, derniere Place du Roi de Candi, dont ils n'avoient jamais approché de plus près que de treize ou quatorze milles. Mais ils apprirent bien-tôt que le Gouverneur de la Province y envoyoit des Officiers, pour recevoir les revenus du Roi. La crainte de les rencontrer leur fit prendre un long détour, par la partie occidentale d'*Ekpoulpot*. Ils y acheterent du fil de coton & ſe mirent à travailler, avec la précaution de vendre peu de marchandiſes, parce qu'ils en avoient beſoin, comme d'un prétexte pour continuer leur marche. Après le retour des Officiers, ils rentrerent dans leur chemin; mais ils retomberent bien-tôt dans un autre embarras. La maiſon du Gouverneur de la Province ſe trouvoit ſur leur paſſage, dans un lieu nommé *Colliouvilla*, où ce Seigneur ne demeuroit que pour obſerver les paſſans. Leur frayeur fut extrême. Cependant, après un peu de délibération, ils réſolurent de ſe préſenter hardiment chez lui, comme s'ils euſſent été munis d'une pleine autorité pour voyager. Cette témerité leur réuſſit. Ils firent quelques préſens au Gouverneur; & lui ayant montré leurs marchandiſes, pour écarter ſes ſoupçons, ils feignirent d'être venus chercher de la chair boucannée de daims, qui eſt ordinairement fort commune dans cette Province. Ils ſçavoient, néanmoins, que la ſéchereſſe de cette année avoit rendu les daims fort rares. Auſſi le Gouverneur parut-il fâché de ne pouvoir leur en fournir; mais il leur conſeilla d'en chercher dans les Villages voiſins. Cette réponſe leur cauſa d'autant plus de joie, qu'elle leur offroit un prétexte pour s'avancer vers Anarodgburro. Il y avoit neanmoins des difficultés d'une autre nature à ſurmonter. D'anciennes informations leur avoient appris que pour trouver des lieux habités au Nord de cette Ville, il falloit marcher deux journées entieres dans des lieux deſerts, & qu'enſuite on entroit dans un pays habité par des Malabares, indépendans du Roi de Candi & des Hollandois. Ils appréhendoient de tomber entre les mains de ces peuples, qui étoient alliés du Roi, & qui ne pouvoient manquer de les reconnoître pour des fugitifs en les voyant ſortir de ſes Etats. Malgré la force de cet obſtacle, ils remirent à déliberer ſur leur conduite lorſqu'ils auroient paſſé Anarodgburro; & ne penſant qu'à profiter de la confiance du Gouverneur, ils firent deux ballots de leurs marchandiſes, dans l'un deſquels ils mirent ſecretement ce qu'ils avoient de moins précieux. Ils prierent ce Seigneur de ſouffrir qu'ils laiſſaſſent cette partie de leur bien dans ſa maiſon, juſqu'à leur retour. C'étoit une ſorte de caution volontaire, qu'ils crurent capable de prévenir tous les doutes. Ils affecterent encore de ne marquer aucun empreſſement pour leur départ.

Enfin, le Ciel leur ayant fait ſurmonter quantité d'autres obſtacles, ils ſe mirent en chemin ſans guide & traverſerent d'abord une épaiſſe forêt, où ils eurent le bonheur de ne pas s'égarer. Enſuite ils trouverent une petite riviere, nommée *Malouat-oya*. Leur premiere idée fut qu'allant ſe jetter vraiſemblablement dans la mer, elle pouvoit ſervir à leur faire trouver facilement les côtes. Mais la crainte que ce chemin ne fût trop long, leur fit re-

KNOX. 1679.

Plan de leur route.

Obſtacles qu'ils trouvent en chemin.

Inſulaires qui ne dépendent ni du Roi ni des Hollandois.

Comment Knox trompe un Gouverneur.

KNOX. 1679.

mettre à le prendre lorſqu'ils auroient perdu l'eſperance d'arriver à Anarodgburro. Ils continuerent de marcher avec ſi peu de détour, qu'ils y arriverent heureuſement. C'eſt moins une ville qu'un territoire (42), auquel les Chingulais donnent auſſi le nom de *Neur-ouang*. Knox le regarde comme la plus grande plaine de l'Iſle de Ceylan. Le centre eſt occupé par un étang d'un mille de longueur, environné de bois & de quantité de hameaux, dont les habitans ſont des Malabares, qui parlent un langage différent de celui de Candi. On n'apperçoit leurs habitations que de fort près. En entrant dans cette plaine, les deux Anglois furent quelque-tems incertains du chemin qu'ils devoient ſuivre. Mais ils entendirent le chant d'un cocq, qui leur fit juger qu'ils touchoient à quelque lieu habité. Ils ne balancerent point à s'y rendre, avec autant de hardieſſe que s'ils euſſent connu le pays (43).

Il arrive à Anarodgburro.

Auſſi-tôt qu'ils ſe furent approchés des maiſons, ils s'aſſirent ſous un arbre & déployerent leurs marchandiſes. Le peuple étant accouru à ce ſpectacle, ils ſe virent environnés d'une foule d'habitans, dont ils ne pouvoient ſe faire entendre. Cependant ils furent abordés par un vieillard, qui parloit la langue des Chingulais & qui leur fit diverſes queſtions. Ils donnerent tant de vraiſemblance à leurs réponſes, que joint à l'étallage de leurs marchandiſes, elles les firent paſſer pour des Marchands. Ils ajouterent qu'avec le deſſein de vendre, & la permiſſion du Gouverneur de *Callouvilla*, ils cherchoient l'occaſion d'acheter de la chair boucanée. Le Chef du canton, auquel ils furent préſentés, parut ſatisfait de cette explication. Dans la joie qui ſe répandit parmi les habitans, on leur donna une vieille maiſon pour leur retraite, & les principaux s'engagerent à leur fournir, dans quelques jours, autant de chair qu'ils en pourroient emporter. Ils profiterent du délai qu'on leur demandoit, [illegible] ſe procurer adroitement des informations. Ayant appris la route de *Jafnapat.n*, qui eſt un Port des Hollandois dans la partie ſeptentrionale de l'Iſle (44), ils jugerent que le même chemin devoit conduire à *Manaar*, autre Place maritime de leur dépendance, à deux ou trois journées d'Anarodgburro. Rien ne pouvoit mieux s'accorder avec leurs deſirs. Mais ſur quelques objections, qu'ils tirerent exprès de la ſûreté du pays, leur Interprête ajouta que les paſſages étoient continuellement gardés. Cet éclairciſſement leur fit abandonner un projet dont le ſuccès leur avoit paru certain. Ils ſe virent forcés de revenir à celui de ſuivre la riviere de Malouat-oya, qu'ils avoient laiſſée derriere eux (45); c'étoit le ſeul moyen de ſe dégager du traité qu'ils avoient conclu pour la chair de daim, en perſuadant aux habitans qu'ils vouloient retourner à Callouvilla & revenir avec leurs marchandiſes; ſans compter que s'ils avoient le malheur de rencontrer quelques Chingulais, ils ne devoient pas craindre qu'on eût de la contradiction à leur reprocher dans leurs vûes & dans leurs diſcours. Ils firent goûter heureuſement, à leurs hôtes, les raiſons qui les obligeoient de partir; & prenant des proviſions pour dix jours, ils ſe mirent en chemin un lundi, 12 d'Octobre (46). Ils s'étoient munis de quantité de choſes néceſſaires, telles que deux grandes feuilles de *Tallipos*, qui pouvoient leur ſervir de tentes & les mettre à cou-

Ils y ſont bien reçus, mais ils n'y peuvent pénétrer plus loin.

Parti qu'ils prennent.

Leurs préparatifs pour prendre une autre route.

(42) Page 276.
(43) Page 277.
(44) Page 281.
(45) Page 283.
(46) Page 285.

vert de la pluie ; des fusils, pour allumer du feu ; une peau de daim coupée en morceaux, pour garantir leurs jambes des épines, en traversant les bois ; une petite hache au bout d'un bâton, & de grands couteaux pendus à leur ceinture, pour se défendre des tygres & des ours. A l'égard des éléphans, il n'y a pas d'autre moyen, pour s'en garantir, que de les éviter par la (47) fuite. KNOX. 1679.

Un Lecteur, attaché à ce récit par tant de circonstances intéressantes, trouvera plus de plaisir encore à suivre l'Auteur dans ses propres expressions, & sa curiosité ne fera que s'échauffer pour le dénoûment. C'est donc Knox même, qui va exposer le reste de ses avantures jusqu'à Manaar.

Nous arrivâmes (48) vers quatre heures du soir à un mille de la riviere, dont nous étions résolus de suivre les bords. Il nous vint à l'esprit qu'on pouvoit avoir suivi nos traces, pour s'assurer si nous retournions à Collouvilla. Dans cette crainte, nous nous assîmes près d'un rocher, sur le grand chemin, où nous attendîmes la nuit ; & pour n'être pas sans excuses, l'un de nous devoit feindre de s'être trouvé mal & d'avoir été forcé de s'arrêter. Nous ne vîmes paroître personne. Aussi-tôt que le Soleil fut couché, nous quittâmes le grand chemin, & nous nous jettâmes dans le bois qui bordoit la riviere ; mais craignant toujours que notre marche ne fût découverte, nous eumes la précaution d'y entrer en marchant à reculons sur le sable. L'obscurité nous surprit bientôt & fut redoublée par la pluie ; desorte que nous fûmes obligés de tendre nos tentes & de faire du feu, pour attendre le lever de la Lune. Nous primes quelques rafraîchissemens ; après quoi nous étant couvert les pieds & les jambes de cuir de daim, nous recommençâmes à marcher au clair de la Lune. Mais l'épaisseur des arbres, qui rendoit la lumiere très-foible, ne nous permit de marcher que trois ou quatre heures. Nous rencontrâmes un éléphant, que nous nous efforçâmes inutilement de faire fuir. Il demeura ferme dans notre passage ; ce qui nous obligea d'allumer du feu entre quelques arbres, pour attendre que cette terrible bête se fût éloignée. Au lever du Soleil, nous ne découvrimes autour de nous qu'un affreux désert, dont la vûe nous persuada, que ce lieu n'avoit jamais eu d'habitans, & que nous commencions à nous éloigner de ceux que nous avions appréhendé de rencontrer. Cette idée nous fit croire que nous pouvions marcher en sûreté pendant le jour. Mais nous fûmes bientôt détrompés, lorsqu'en suivant la riviere, qui serpentoit vers le Nord, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup au milieu de quantité de Hameaux, que l'épaisseur des bois nous avoit empêché de découvrir. Notre frayeur augmenta beaucoup, à de grands cris que nous entendîmes autour de nous (49). Le bois étoit si clair que nous ne pouvions espérer d'y être cachés long-tems, & le parti de retourner sur nos pas nous paroissoit encore plus terrible. Dans cette consternation, nous apperçûmes un grand arbre, dont la grosseur extraordinaire nous fit juger qu'il étoit creux. Il l'étoit effectivement, & nous y trouvâmes une retraite assez spacieuse pour nous y enfoncer jusqu'au soir. L'obscurité nous étant redevenue favorable, nous traversâmes un grand chemin, pour retourner au bord de la riviere. Cependant les mêmes cris continuoient toujours, & nous firent douter si les ha-

Ils suivent les bords d'une riviere, dans l'espérance d'arriver à la mer.

Peines qu'ils ont à souffrir.

Fausses allarmes.

(47) Page 286. (48) *Ibid.* & pages suivantes. (49) Page 291.

KNOX. 1679.

bitans ne nous donnoient pas la chaſſe. Mais des éléphans, qui briſoient les branches entr'eux & nous, ſervirent à nous raſſurer, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence que des hommes euſſent la hardieſſe d'avancer, tandis que ces fiers animaux nous tiendroient lieu de rempart; & nous jugeâmes bientôt avec plus de vraiſemblance, qu'ils ne faiſoient ce bruit que pour éloigner les bêtes ſauvages de leurs champs. Auſſi dreſſâmes-nous nos tentes ſur le bord de l'eau, où nous dormîmes d'un ſommeil tranquille juſqu'au lever de la Lune. Tout le reſte de la nuit fut employé à ſortir du pays des Inſulaires apprivoiſés : c'eſt le nom qu'on leur donne, pour les diſtinguer des ſauvages (50), qui habitent les bois par leſquels nous devions paſſer. Nos craintes, en approchant de ces barbares, étoient d'une autre nature. Mais la providence veilloit ſur nous; car nous les trouvâmes partis des lieux que nous avions à traverſer. Il n'y reſtoit que quelques femmes, dont nous entendîmes les voix d'aſſez près pour diſtinguer leur ſexe. La ſaiſon des pluies rappelloit cette farouche Nation dans ſes déſerts, d'où elle ne ſortoit que pendant la ſéchereſſe, pour s'approcher de la riviere.

Ils ſe raſſurent, mais ſont déchirés par les ronces.

Nous commençâmes alors à marcher avec moins d'inquiétude & ſans attendre les ténébres, en continuant de ſuivre la riviere, qui nous retardoit ſouvent par ſes détours. Quelquefois les chemins étoient aſſez commodes; mais le plus ſouvent il nous falloit traverſer des ronces, qui nous déchiroient les bras & le viſage. Plus nous nous imaginions avancer vers la mer, moins nous trouvions d'eau dans la riviere; & pour augmenter notre embarras, nous en rencontrions d'autres, qui n'avoient pas une goutte d'eau, & qui s'uniſſant à la nôtre nous faiſoient douter du chemin. Chaque moment nous offroit des daims, des ours & des bufles, qui prenoient la fuite à notre vûe. Nous commençâmes à ne plus rencontrer d'éléphans; mais la riviere étoit remplie d'*Alligators* (51) & de rochers. On voit en divers endroits, ſur ſes bords, quantité de gros piliers de pierre, qui paroiſſent avoir ſervi à ſoutenir quelque édifice. Je remarquai même des traces de divers ponts (52), dont je ne pus m'imaginer quelle avoit pû être l'utilité, dans un lieu déſert qui n'a jamais été propre au commerce.

Anciens monumens qu'ils rencontrent.

Le Jeudi, après-midi, nous paſſâmes une riviere, qui ſe nomme *Coronda Oya*. Elle fait la derniere ſéparation des terres du Roi & de celles des Malabares, dont nous n'avions pas ceſſé de ſuivre les limites. Il nous fut impoſſible ici de pénétrer plus loin dans les bois, à cauſe des épines & des buiſſons dont ils ſont remplis. Mais comme on pouvoit marcher à pied ſec le long de la riviere, nous fîmes plus de chemin que nous n'en avions encore fait pendant le jour. Le Vendredi, entre neuf & dix heures du matin, nous obſervâmes des traces d'hommes ſur le ſable. C'étoit une marque certaine que le pays étoit habité. Mais nous ſçavions que ces habitans du Nord, quoique Malabares & Tributaires des Hollandois, avoient plus d'inclination pour le Roi de Ceylan que pour les Etrangers. Il ne nous paroiſſoit pas impoſſible qu'ils ne nous renvoiaſſent à ce Prince, & nous étions occupés de cette crainte; lorſque vers trois heures après-midi nous apperçumes, dans un détour, deux Bramines (53) aſſis ſous un arbre, qui faiſoient bouillir du riz à trente pas

Ils arrivent dans un canton habité.

(50) Page 293. (51) Page 295. (52) *Ibidem.* (53) Page 299.

de nous. Quoique leur frayeur parût égale à la nôtre, peut-être aurions-nous pris la fuite, ſi nous n'euſſions appréhendé qu'ils ne fuſſent armés d'arcs & de fléches, ou qu'ils ne ſoulevaſſent le pays contre nous. Après les avoir conſidérés un moment, nous avançâmes vers eux d'un air ſoumis, & nous leur demandâmes en langue Chingulaiſe la liberté de nous approcher davantage. Ils ne nous entendoient pas; & nous ayant parlé en Malabare, qui ne nous étoit pas moins inconnu, notre embarras auroit duré long-tems ſi nous n'avions pris le parti de nous expliquer par des ſignes. Ils nous répondirent de même, & nous firent entendre qu'ils nous recevroient volontiers, ſi nous mettions bas nos longues haches. Nous arrivâmes près d'eux, en levant les mains au Ciel, & nous leur montrâmes nos plaies qui étoient encore ſanglantes. Enfin l'expreſſion de notre douleur & de nos beſoins fut ſi vive, qu'elle nous attira leur compaſſion. Ils levoient de tems en tems les yeux, en s'écriant *Tombrane*, qui ſignifie *Dieu* dans la langue Malabare. Après nous être un peu raſſurés mutuellement, ils nous firent ſigne d'aller reprendre nos haches. Enſuite ils nous offrirent du riz & des herbes bouillies, & nous leur donnâmes en échange un morceau de tabac, dont ils parurent faire beaucoup de cas. Nous leur propoſâmes de nous conduire au Fort des Hollandois. Ils nous refuſerent ce ſervice, & nous firent entendre que nous étions hors de danger. Mais leur ayant montré en argent la valeur de cinq ſchellings, l'un d'eux les prit, & ſe mit à marcher devant nous, ſans attendre ſon compagnon. Cependant nous fumes étonnés qu'après avoir fait un mille, il ſe diſpoſa tranquillement à nous quitter. Comme il ne nous reſtoit plus d'argent, nous lui donnâmes un bonnet & un couteau, pour leſquels il alla un mille plus loin, en renouvellant ſes ſignes, pour nous faire connoître qu'il ne reſtoit rien à craindre. Il nous auroit été facile d'employer la force pour nous faire rendre ce qu'il avoit reçu de nous, ou pour nous faire conduire ſur les terres des Hollandois; mais dans la crainte qu'il ne ſoulevât contre nous le voiſinage, nous primes le parti de lui dire adieu avec beaucoup d'honnêteté (54). Nous continuâmes de marcher une heure ou deux. Le ſoir, ayant allumé un grand feu, pour épouvanter les éléphans qui ſont en grand nombre dans ces bois, nous paſſâmes la nuit ſous nos tentes.

Knox. 1679.

Leur embarras pour ſe faire entendre.

Ils ſont trompés par un Malabare.

Le lendemain, à la pointe du jour, il fallut ſuivre encore la riviere & continuer pendant deux heures une marche fort incertaine. Mais nous touchions à la fin de nos miſeres. Un homme que nous rencontrâmes ſeul, & que nous interrogeâmes en Chingulai, nous répondit dans la même langue qu'il appartenoit aux Hollandois, & que nous étions ſur leurs terres, à ſix milles ſeulement du Fort de *Sarepa*. Notre joie fut ſi vive, qu'après lui avoir dit ſans précaution, que nous nous étions ſauvés de Candi (55), nous lui promîmes une groſſe récompenſe pour nous conduire promptement au Fort. Mais il s'en excuſa froidement, ſur des affaires preſſantes qui l'appelloient d'un autre côté, & nous demeurâmes dans la crainte d'avoir commis une imprudence. Cependant il nous conſeilla de quitter la riviere, & d'aller droit aux habitations, où nous trouverions des guides. Le ſeul nom du Fort nous avoit animés d'un tel courage, que ſans conſulter plus long-tems la pru-

Leur arrivée ſur les terres des Hollandois.

(54) Pages 301 & ſuiv.

(55) Pages 303 & ſuiv.

KNOX. 1679.

dence, nous nous jettâmes dans la premiere route qu'il nous montra. Elle étoit coupée par quantité d'autres chemins, qui nous firent errer long-tems avec beaucoup de fatigue. Nous commencions à nous croire trompés, & le chagrin nous fit aſſeoir ſous un arbre. Une demie heure après, nous vîmes paſſer trois Malabares, dont l'un ſçavoit un peu de Portugais. Sans parler de Candi, ni de tout ce qui pouvoit s'oppoſer encore à notre impatience, nous lui dîmes que nous étions Hollandois, & nous lui offrîmes un petit préſent pour nous mener au premier Village. Il nous y procura un autre guide, qui nous conduiſit juſqu'au Fort de *Sarepa*, où nous arrivâmes le Samedi 18 d'Octobre, après dix-neuf ans & ſix mois d'eſclavage (56).

Ils en ſont bien reçus, & ſont menés de Manaar à Columbo.

Knox ſemble ici reſpirer, & prend enſuite un ton plus libre pour ſe louer de l'accueil qu'il reçut des Hollandois. Leur ſurpriſe fut d'abord extrême, parce qu'ils n'avoient jamais vû d'Européens qui ſe fuſſent encore échapés de Ceylan. Les deux Anglois furent traités, avec toutes ſortes de politeſſes, & conduits dès le lendemain ſous une eſcorte, à Manaar, où le Commandant du Château ne les reçut pas moins civilement. Il les retint l'eſpace de dix jours, pendant leſquels il ne manqua rien à la douceur de leur ſituation. De-là ils furent tranſportés dans une barque à la rade de *Columbo*, & pluſieurs Anglois qui étoient établis dans cette Ville, s'empreſſerent de les venir féliciter de leur délivrance. On leur fournit de l'argent & des habits. Le Gouverneur, qui étoit fils de M. *Riklof Van Gors*, Général de Batavia (57), & qui devoit y retourner bientôt, lui offrit de l'y mener avec lui. Knox auroit ſouhaité de pouvoir paſſer au Fort Anglois de Saint Georges; mais n'eſpérant pas d'en trouver l'occaſion, il conſentit à s'embarquer pour Batavia (58). Pendant le ſéjour qu'il fit à Columbo, il écrivit aux captifs Européens de Ceylan, pour leur marquer la route qu'il avoit tenue dans ſa fuite, & leur conſeiller de la prendre lorſqu'ils ſe détermineroient à ſuivre ſon exemple. Il laiſſa ſa lettre au nouveau Gouverneur de Columbo, qui lui promit de la faire remettre aux Anglois de Candi, mais qui le pria de permettre auparavant qu'elle fût traduite en Hollandois, afin qu'elle pût être utile aux priſonniers de ſa Nation (59).

Eclairciſſement ſur les Hollandois priſonniers dans les Etats du Roi de Ceylan.

L'Auteur, occupé juſqu'à préſent de lui-même & des autres captifs Anglois, n'obſerve qu'à la fin de ſon récit, qu'on pouvoit compter dans les Etats du Roi de Ceylan cinquante ou ſoixante Hollandois, entre leſquels il y avoit des Ambaſſadeurs, des priſonniers de guerre, des fugitifs, & des malfaiteurs qui s'étoient ſauvés des mains de la Juſtice. Il nous apprend (60) que ce Prince, qui ſe nommoit *Radga Singa*, loin d'être porté par un mouvement de haine à retenir les Européens, avoit pour eux une véritable eſtime & ne penſoit qu'à ſe les rendre utiles en les attachant à ſon pays. Les Ambaſſadeurs mêmes n'obtenoient pas facilement la liberté de quitter ſa Cour. Knox en vit cinq, qui furent retenus ſucceſſivement, & deux ſeulement qui furent renvoyés. Le premier s'étoit rendu à Candi, avant la révolte dont Knox fut témoin, & ne quitta pas cette Ville pendant le tumulte des armes. Le Roi, qui s'étoit retiré dans la montagne de *Galuda*, le fit amener près de ſa perſonne & lui

Etranges ambaſſades des Hollandois.

(56) Page 305.
(57) Page 312.
(58) Page 316.
(59) Page 317.
(60) Page 349.

donna

donna des gardes pour l'obſerver. D'autres ordres l'ayant retenu dans ce lieu après la guerre, une femme Chingulaiſe, qui avoit quelques mécontentemens domeſtiques, ſe retira chez lui. Elle avoit de l'eſprit & de la beauté. L'Ambaſſadeur en devint paſſionément amoureux. Mais ne pouvant obtenir ſes faveurs, il écrivit au Roi & lui promit d'embraſſer ſon ſervice, s'il vouloit obliger cette femme à le traiter avec plus de complaiſance. Ce Prince, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le retenir, accepta ſes offres. Il le fit venir à la Cour avec ſa maîtreſſe, il lui donna un logement magnifique, & fournit libéralement à ſa dépenſe. Mais après lui avoir laiſſé paſſer une nuit avec la Chingulaiſe, il la lui fit enlever le lendemain. Cependant ſes bienfaits diminuerent ſi peu, qu'il le créa Surintendant de ſes édifices & de ſes forges, avec la permiſſion de faire ſa demeure dans la Capitale. Quelque tems après, ce nouveau Courtiſan eut l'imprudence de donner avis au Gouverneur Hollandois d'*Arandery*, que les Chingulais avoient réſolu d'attaquer ce Fort. Sa lettre fut interceptée & remiſe au Roi, qui après lui avoir reproché ſa (61) perfidie, l'envoya au ſupplice ſans vouloir écouter ſes juſtifications.

Knox. 1679.

Le ſecond Ambaſſadeur Hollandois ſe nommoit Henri Drake, & fut envoyé à Candi en 1664. Knox fait l'éloge de ſon caractere. Le Roi, qui ne reconnut pas moins ſon mérite, le retint juſqu'à ſa mort; après laquelle il fit tranſporter ſon corps à Columbo dans un palanquin, avec des complimens aux Hollandois ſur la perte d'un homme qu'ils devoient regreter. En 1670, il en vint un autre, chargé d'une commiſſion particuliere pour affermir la paix. Le Roi le combla d'honneurs & le fit vêtir à la Chingulaiſe; faveur dont on ne connoît pas d'autre exemple. Mais elle n'empêcha pas qu'il ne demeurât long-tems ſans rien obtenir. Son humeur étoit impatiente. Il fit demander pluſieurs fois ſon congé, qui fut différé de jour en jour. Enfin, chocqué de ce retardement, il déclara que ſi ſon prédéceſſeur étoit mort en femme, il étoit réſolu de mourir en homme de cœur. On avoit peine à comprendre le ſens de cette ménace, lorſqu'un jour, ayant pris ſes armes, il ſe rendit à la porte du Palais. Là, ôtant ſon chapeau & faiſant une profonde reverence, comme ſi le Roi eut été préſent, il prononça un compliment & remercia Sa Majeſté de l'honneur qu'elle lui avoit fait. Enſuite il partit courageuſement, ſuivi de quelques Négres qui le ſervoient. On s'imagina que le Roi donneroit des ordres pour le faire arrêter, & qu'il le puniroit de ſon audace. Mais ſoit qu'il conçût de l'admiration pour une action ſi ferme, ou qu'il eût d'autres raiſons de ſe modérer, il lui laiſſa la liberté de continuer ſa route, & le fit même eſcorter par un Seigneur de ſa Cour juſqu'aux terres des Hollandois.

Fermeté ſinguliere d'un Ambaſſadeur.

Knox, qui, dans le cours de ſon Journal, n'a pas moins négligé les captifs François que les Hollandois, raconte ici qu'en 1672 ou 1673 (62), quatorze gros Vaiſſeaux François étant arrivés dans l'Iſle de Ceylan, pour y établir un Commerce, M. de la Haie, Amiral de cette Flotte, mouilla au Port de Cottiar, d'où il envoya trois de ſes gens à la Cour de Candi. Le Roi les traita magnifiquement. Il leur fit préſent à chacun d'une chaîne d'or, d'une épée damaſquinée & d'un beau fuſil. Sa réponſe n'étant pas moins favorable, l'Ami-

Pluſieurs François captifs dans l'Iſle de Ceylan.

A quelle occaſion.

(61) Page 341 & ſuiv.

(62) Page 351.

KNOX. 1679.

ral encouragé par de ſi belles eſpérances, prit le parti de laiſſer à Candi un Ambaſſadeur en chef, avec ſix autres François, pour réſider dans cette Cour juſqu'au retour de la Flotte, qui devoit aller trafiquer dans d'autres lieux. Avant ſon départ, le Roi la fit pourvoir de toutes ſortes de proviſions. Il permit aux François de bâtir un Fort dans la baye, & leur accorda même des ſecours pour ce travail. L'Amiral après y avoir mis une garniſon, & s'être engagé par ſon Ambaſſadeur à retourner bientôt, fit route vers les côtes de Coromandel. On ne le revit plus; & lorſqu'on eut perdu l'eſpérance de le revoir, les Hollandois ſe rendirent maîtres de ſon Fort. Quelques-uns croient, remarque Knox (63), qu'il perit dans une tempête, & d'autres, qu'il fut coulé à fond par les Hollandois. Mais il n'eſt queſtion ici que de l'Ambaſſadeur & de ſa ſuite.

Ambaſſade Françoiſe vers le Roi de Ceylan.

Il partit de Cottiar à cheval, ſans avoir donné avis de ſa marche à la Cour. Cependant le Roi n'eut pas plûtôt appris qu'il étoit en chemin, que lui ayant fait préparer une maiſon à Candi, il envoya au-devant de lui quelques-uns de ſes principaux Officiers pour l'y conduire. L'Ambaſſadeur fit ſon entrée à cheval, malgré le ſoin qu'on eut de lui repréſenter qu'il bleſſoit l'uſage du pays, & que le Roi pourroit s'en offenſer. Il n'en fut pas traité moins civilement. Pendant quelques jours, ſa maiſon fut entretenue aux dépens de la Cour; & lorſqu'on le vint prendre pour ſa premiere audience, il y fut conduit avec beaucoup de céremonie par les principaux Seigneurs. Le Roi ne donne ſes audiences aux Etrangers que la nuit. On les introduit dans une ſalle, où ils attendent qu'il les faſſe appeller. Le nouveau Miniſtre, comptant trop apparemment ſur le retour de la Flotte Françoiſe, ou moins prudent qu'il ne convenoit à ſon caractere, s'impatienta d'attendre une heure ou deux, & s'imagina qu'on ne l'avoit amené que pour lui faire affront. Dans cette idée, il ſortit bruſquement & reprit le chemin de ſon hôtel. On voulut le retenir. Cet obſtacle acheva de le mettre en fureur. Il porta la main ſur la garde de ſon épée, & l'on fut contraint de le laiſſer paſſer.

Imprudence de l'Ambaſſadeur.

Son triſte ſort.

Le Roi fut ſi choqué de cette hardieſſe, qu'il donna ordre auſſi-tôt que l'Ambaſſadeur & tous les François de ſa ſuite fuſſent enfermés dans une étroite priſon. Ils furent déſarmés & chargés de chaînes. Cependant on repréſenta au Roi que les gens de la ſuite étant domeſtiques, avoient été obligés d'obéir aux ordres de leur Maître. Ils obtinrent la liberté, & l'Ambaſſadeur demeura ſeul dans les fers, qu'il porta plus de ſix mois. Sa grace ne fut accordée qu'à l'interceſſion de la plûpart des Grands: encore ne ceſſa-t-il point d'être regardé comme priſonnier; & ſes gens, chagrins de la miſere où il les avoit plongés, l'abandonnerent à ſon humeur imperieuſe, pour ſe procurer dequoi vivre par leur induſtrie. Knox en avoit connu trois, dont l'un ſe nommoit *Du Pleſſis*, & un autre, *Blame*; mais le nom du troiſiéme étoit échappé à ſa mémoire. Le Roi les chargea tous trois du ſoin de ſon plus beau cheval, en qualité de ſes Ecuyers. Malheureuſement pour eux, ce cheval étant mort peu de tems après, il accuſa leur négligence, ſans vouloir prêter l'oreille à leurs excuſes. Du Pleſſis & Blame furent relegués dans les montagnes. La jeuneſſe du troiſiéme le fit traiter avec plus d'indulgence.

(63) Page 353. Knox étoit mal inſtruit, car on verra, dans ce Tome, la Relation du voyage de M. De la Haie & de ſon retour.

Knox. 1679.

Un peu avant le départ de Knox, ce Prince entreprit de réconcilier l'Ambaſſadeur & ſes gens. Les ayant fait aſſembler tous, il leur dit (64), » Que » l'inimitié étoit ſcandaleuſe entre des gens d'une même Nation, dans un » pays étranger où toutes ſortes de raiſons les obligeoient de bien vivre en- » ſemble ; que s'ils aimoient Dieu, leur Roi, & lui-même, qui n'avoit pour » eux que des ſentimens de bonté, ils renonceroient à leurs haines mutuel- » les ; enfin, qu'il leur conſeilloit de ſe rejoindre enſemble dans le même » logement & d'éviter à l'avenir tous les ſujets de diviſion. Cet avis étoit un ordre, auquel ils furent obligés d'obéir. Ils ſe rendirent tous chez l'Ambaſſadeur, où ils furent traités aux dépens du Roi. Mais après le repas ils ſe retirerent, auſſi irrités que jamais contre ce Miniſtre, dont la fierté leur étoit inſupportable.

Diviſions des François.

Knox les ayant laiſſés dans cet état, ſe crut obligé, après ſon retour en Angleterre, d'écrire la Lettre ſuivante à l'Ambaſſadeur de France à la Cour de Londres (65). » M. Je prens la liberté de mander à Votre Excellence qu'ayant » été près de vingt ans priſonnier dans l'Iſle de Ceylan, j'y ai connu un » Ambaſſadeur de France & quelques perſonnes de ſa ſuite. Ils ſont au nom- » bre de huit. M. De la Haie étant arrivé avec ſa Flotte, en 1672, dans le » Port de *Cottiar* ou de *Trinquemale*, envoya ces Meſſieurs au Roi du pays, » qui les retient dans un dur eſclavage. Comme je ſçai qu'il leur eſt impoſ- » ſible d'écrire en Europe, la compaſſion que m'inſpire leur état me porte à » vous ſupplier d'en donner avis à leurs amis. J'ignore le nom de leur Chef ; » mais je connois un de ſes parens qui ſe nomme *De Serle*, & MM. Du » Pleſſis & *De la Roche*, Gentilshommes de ſa ſuite «. L'Ambaſſadeur de France, après avoir reçu cette Lettre, eut un entretien avec Knox, qui lui donna d'autres éclairciſſemens. Mais il reſte à ſçavoir quel effet ils ont produit. L'Auteur ajoute qu'avec ce petit nombre d'Européens, il y avoit dans l'Iſle de Ceylan un Jéſuite Portugais, nommé le Pere *Vergunce*, qui y mourut fort âgé & très-eſtimé du Roi. Un jour que ce Monarque le preſſoit de quitter ſa robbe, qui étoit en pieces, & de s'attacher à ſa perſonne ; il lui répondit courageuſement, » Qu'il ſe glorifioit plus de ce viel habit & du » nom de Jeſus-Chriſt, que de tous les honneurs qu'on pouvoit lui préſen- » ter «. Ce témoignage eſt glorieux pour un Jéſuite, dans la bouche d'un Anglois (66).

Compte que l'Auteur rend de l'état des François de Ceylan à l'Ambaſſadeur de France à Londres.

Mais ne perdons pas Knox de vûe, juſqu'à la fin de ſes voyages. Les Hollandois profiterent de ſon ſéjour à Columbo, pour tirer de lui quantité d'éclairciſſemens ſur l'interieur de l'Iſle. Enfin, après avoir demeuré vingt-cinq jours dans ce Port, il s'embarqua pour Batavia, avec le fils du Général, au bruit de toute l'artillerie de la Ville. Ils portoient le pavillon au grand mât, dans un navire de huit cens tonneaux. Leur table étoit ſervie chaque jour de dix ou douze plats d'excellentes viandes, accompagnées de diverſes ſortes de vins délicieux. On employa ſix ſemaines au paſſage, depuis le 24 de Novembre juſqu'au 5 de Janvier ſuivant.

Retour de l'Auteur par Batavia.

1680.

Les politeſſes du Général de Batavia l'emporterent encore ſur celles de ſon fils. Mais elles étoient intereſſées. Après avoir fait à Knox toutes les queſtions

Politique des Hollandois.

(64) Page 358. (65) Page 359. (66) Page 368.

KNOX. 1680.

qui convenoient aux interêts de la Hollande, tandis que des Ecrivains apostés recueilloient par écrit ses réponses, il lui proposa de les signer. Comme elles étoient recueillies en Hollandois, Knox, qui ne sçavoit pas cette langue, refusa (67) de rendre un témoignage dont on pouvoit abuser, contre son intention. Il offrit seulement de déclarer, par un certificat séparé, qu'il n'avoit rien dit que de conforme à la verité. Le Général ne demanda rien de plus. Un de ses fils, nommé pour commander la Flotte qui devoit retourner cette année en Hollande, offrit à Knox le passage & sa table sur son Vaisseau, en l'assurant que MM. des Etats seroient charmés de conferer avec lui des affaires de Ceylan. Mais il demanda la liberté de passer à Bantam, où il trouva un Vaisseau Anglois, nommé le *César*, qui le rendit à Londres au mois de Septembre (68).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN.

1679.

Introduction, qui regarde les Portugais & les Hollandois.

ON a déja eu l'occasion de remarquer (69) que les Portugais ont possedé autrefois une partie des côtes de l'Isle de Ceylan, d'où ils faisoient des courses jusqu'à la Capitale, qu'ils brûlerent plus d'une fois, sans épargner le Palais du Roi ni les Temples. Ils s'y étoient rendus si formidables, qu'ils avoient forcé le Roi de leur payer un tribut annuel de trois éléphans & d'acheter la paix à d'autres conditions humiliantes. Ce Prince eut enfin recours aux Hollandois de Batavia, qui ayant joint leurs armes aux siennes, battirent les Portugais & les chasserent de tous les lieux où ils s'étoient fortifiés; mais ce fut pour s'établir à leur place. Ils refuserent après la guerre, sur-tout après s'être rendus maîtres de Columbo, en 1655, d'abandonner une conquête dont ils se voyoient en possession; & depuis ce tems-là ils ont apporté tous leurs soins à se fortifier sur les côtes. Leurs principaux Etablissemens sont *Jafnapatan* & l'*Isle de Manaar* au Nord; *Trinquemale* & *Batticalon* à l'Est; la Ville de *Point-de-Galle* au Sud, & *Columbo* à l'Oueſt; sans parler de *Negombo* & *Colpentine*, qui sont deux autres Villes, & de plusieurs Forts à l'embouchure des rivieres, ou dans les ouvertures des montagnes, pour la garde des passages. On peut donc regarder les Hollandois comme les maîtres absolus de la plus grande partie des côtes, dans une Isle qui a cent lieues de long & cinquante dans sa plus grande largeur. Sa figure est à peu près celle d'une poire (70).

Grandeur de l'Isle & sa forme.

Division des pays interieurs.

L'interieur de l'Isle, qui avoit été peu connu avant la Relation de Knox, est soumis à un seul Souverain, qui porte le titre de Roi de *Candi*, ou *Candi-uda*. Les habitans, qui sont de véritables Négres, se nomment *Chingulais*.

(67) Page 391.
(68) Page 322.
(69) Voyez ci-dessus le Voyage de Pyrard.
(70) Longitude, quatre-vingt dix-sept degrés vingt-cinq minutes cent secondes. Latitude, cinq degrés cinquante-cinq minutes dix secondes. On remettra la description des Côtes aux Relations Hollandoises, comme à son lieu naturel.

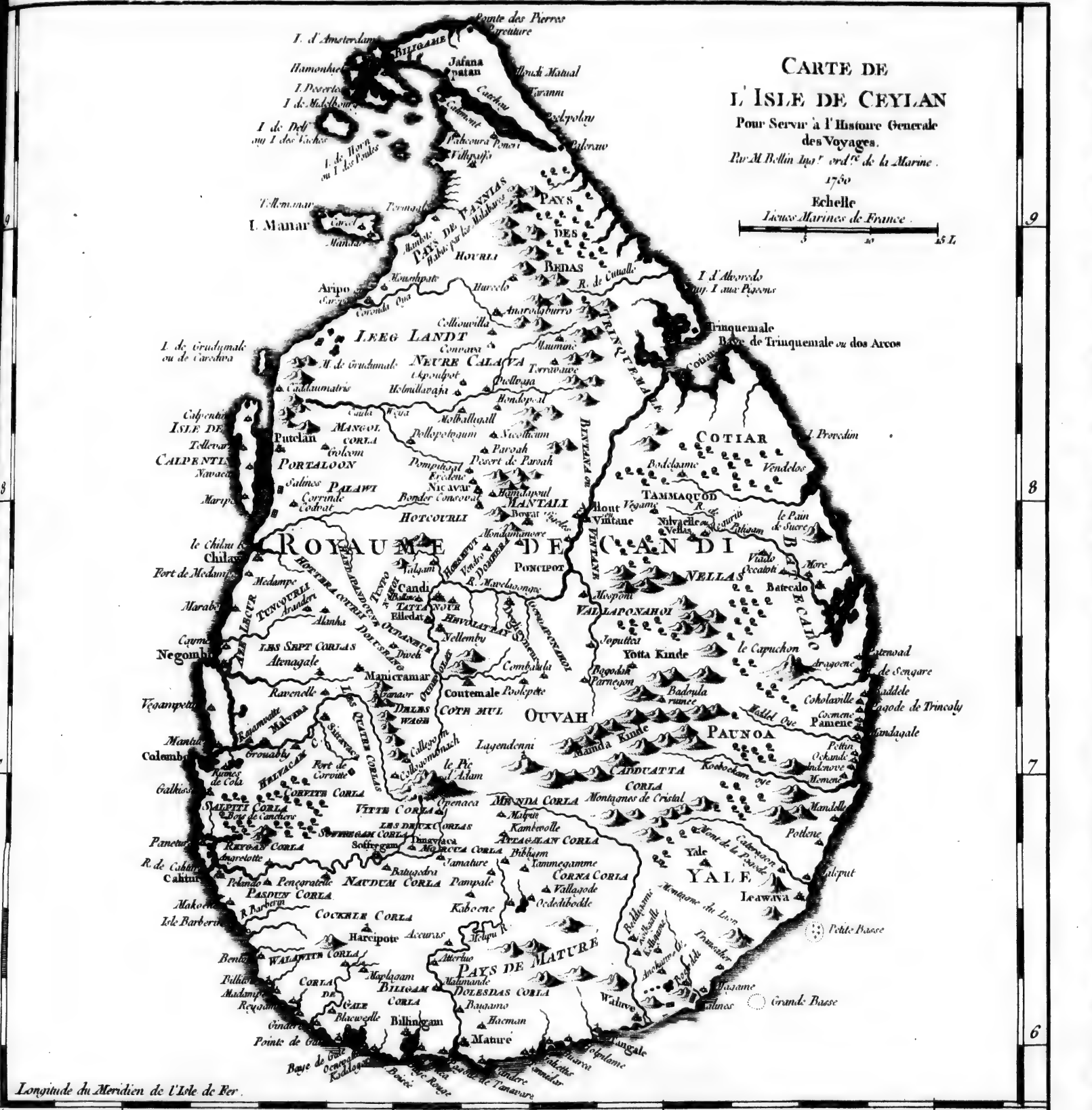
Provinces du Nord & de l'Est.

Provinces de l'Ouest.

Qualités du pays.

y page 4 & suivantes.

(73) Page 8.


CARTE DE
L'ISLE DE CEYLAN
Pour Servir à l'Histoire Generale des Voyages.
Par M. Bellin Ingr ordre de la Marine.
1760
Echelle
Lieues Marines de France.
ROYAUME DE CANDI
PAYS DES BEDAS
PAYS DE MATURE
COTIAR
PAUNOA
YALE
OUVAH
PORTALOON
NEURE CALAVA
LEEG LANDT
MANTALI
HOTCOURLI
PALAWI
MANGOL CORLA
Putelan
CALPENTIN
ISLE DE
Trinquemale
Baye de Trinquemale ou des Arcos
I. Manar
Jafana patan
Pointe des Pierres
Batecalo
Negombo
Chilaw
Colombo
Galkiss
Aripo
Harcipote
Batticalo
Yotta Kinde
Candi
Kandy
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer.
95
96
97
98
99
100
Tome VIII. N.o 9.

KNOX. 1680.

qui
rec
éto
refi
int
voi
Un
ant
l'af
res
un
Sep

1679. Introduction, qui regarde les Portugais & les Hollandois.

cou
le I
avo
che
aux
les
ce
s'ét
dor
leu
Jay
Vil
gon
l'er

Grandeur de l'Isle & sa forme.

gat
abl
lon
d'u

Division des pays interieurs.

eſt
di-

(70) Longitude, quatre-vingt [illegible] degrés vingt-cinq minutes cent secondes. La-

Candi-uda
pays n'offr
dont quelq
& petites
nos Bailliag
celle de *Ha*
& d'*Ouvah*
tre autres
qui ſe non
Capitaines
gnies la Pro
tre du pays
lées, & exp
vallées; *Po*
pieces de te
ou *quatre*
qui ſignifie
ſituée la Vi
ſont les m
Auſſi les ha
Chingulai,
le premier
rue, le nét
ſance, ni d
avoir de Go

Les Prov
Portaloun,
Bailliages,
eſt paſſée a
courly. On
les côtes. L
tagnes & en
Cependant
& les Bailli
gnes. Tous
ſonne n'a la
ment de fort
entretient u
lieux qui to

Le pays
rivieres, q
rochers pou
Celle de *Ma*
gne que les

(71) Relati
page 4 & ſuiv

Candi-uda signifie, dans leur langue, *le haut des montagnes* (71), & leur pays n'offre effectivement que de fertiles côteaux & de belles montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur extraordinaire. Il est divisé en grandes & petites parties; les unes, qui répondent à nos Provinces, & les autres à nos Bailliages. La Province de *Neure-calava*, divisée en cinq Bailliages, & celle de *Hotcourly*, qui en a sept, sont au Nord. Les Provinces de *Mantaly* & d'*Ouvah*, qui ont chacune trois Bailliages, sont situées à l'Est, avec quatre autres Bailliages particuliers qui n'ont pas été réduits en Provinces, & qui se nomment *Tammanquod*, *Bintana*, *Nellas* & *Paunoa*. Trente-deux Capitaines, qui dépendent entiérement du Roi, habitent avec leurs compagnies la Province d'Ouvah. Les Bailliages suivans sont renfermés dans le centre du pays : *Wallapon-ahoy*, dont le nom signifie *cinquante trous* ou *vallées*, & exprime la nature du terrain, qui est fort coupé de montagnes & de vallées; *Poncipot*, qui signifie *cinq cens soldats*; *Goddaponohoy*, ou *cinquante pieces de terre seche*; *Hevoihattay*, ou *soixante soldats*; *Cote-mul*, *Horsepot*, ou *quatre cens soldats*; *Tunponahoy*, ou *les trois cinquantaines*; *Oudanour*, qui signifie *la plus haute Ville*; *Tattanour*, ou *Ville basse*, dans lequel est située la Ville royale de Candi, capitale de l'Isle. Ces deux derniers Bailliages sont les meilleurs du pays, c'est-à-dire, les plus peuplés & les plus fertiles. Aussi les habitans sont-ils les principaux Sujets du Roi. C'est un proverbe Chingulai, que si la famille royale venoit à manquer, on pourroit prendre le premier venu dans l'un ou l'autre de ces deux cantons, le tirer de la charrue, le nétoyer, & qu'alors on auroit un Roi qui ne manqueroit, ni de naissance, ni de bonnes qualités (72). Entre plusieurs privileges, ils ne peuvent avoir de Gouverneur qui ne soit né dans le Bailliage même.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Provinces du Nord & de l'Est.

Les Provinces de l'Oueſt sont, *Oudipollat*, *Dolusbang*, *Hotteraocurly*, *Portaloun*, *Tuncourly* & *Cottiar*. Les trois premieres ont chacune quatre Bailliages, & chacune des deux suivantes n'en a que trois. Celle de *Cottiar* est passée au pouvoir des Hollandois, avec celles de *Baticalon* & de *Tuncourly*. On n'en nomme point ici dix ou douze qui leur appartiennent sur les côtes. La plûpart de ces Provinces & de ces Bailliages consistent en montagnes & en côteaux fertiles, d'où leur vient le nom général de *Candi-uda*. Cependant les Provinces de Neure-calava, de Hotcourly & de Hotteracourly, & les Bailliages de Tammaquod, de Vellas & de Baknoa sont sans montagnes. Tous les Bailliages sont séparés entr'eux par de grands bois, que personne n'a la liberté de vendre ou d'employer, parce qu'ils servent naturellement de fortifications. Pendant la guerre ou les troubles civils, chaque Bailliage entretient une garde; mais cet usage cesse pendant la paix, excepté vers les lieux qui touchent aux Etablissemens Hollandois (73).

Provinces de l'Oueſt.

Le pays, quoique montagneux, est arrosé d'un grand nombre de belles rivieres, qui tombent des montagnes. La plûpart sont trop remplies de rochers pour être navigables; mais il s'y trouve du poisson en abondance. Celle de *Mavelagongue*, qui est la principale, prend sa source sur la montagne que les Portugais ont nommée *Pointe-d'Adam*, & traversant toute l'Isle-

Qualités du pays.

(71) Relation de Knox, premiere Partie, page 4 & suivantes.

(72) *Ibid.* p. 6.

(73) Page 8.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

vers le Nord, va se jetter dans la mer à *Trinquemale*. Sa largeur est de la portée d'un trait d'arbaître. Les rochers, qui la rendent peu navigable, servent de retraite à un grand nombre d'*Alligators*. Elle passe à un quart de lieue de la Ville de Candi; & la rapidité de ses eaux ne permettant pas qu'on y fasse de pont, on la traverse sur de petits canots. C'est d'ailleurs une politique des habitans, de ne pas vouloir qu'il soit facile de voyager dans leur pays, & d'aimer mieux que les chemins soient fort embarrassés (74). Dans quelques endroits, cette riviere coule l'espace de quelques lieues sans être coupée par des rochers. Mais en général les Chingulais tirent peu d'avantage de leurs eaux, pour le commerce & le transport des denrées. A l'exception de la Province d'*Ouvah* & des Bailliages d'*Oudipolat* & de *Doluphang*, où le bois manque, toute l'Isle en est couverte. Elle est bien peuplée vers le centre, mais beaucoup moins vers les côtes. La température de l'air est mal-saine dans les parties septentrionales, quoique tout le reste du pays jouisse d'un air très-pur. Les vallées sont la plûpart marécageuses & remplies de belles sources. Celles qui ont cette qualité passent pour les meilleures, parce que le riz, principale subsistance des habitans, demande beaucoup d'humidité.

Montagne qui se nomme la Pointe d'Adam.

On découvre de loin, au Sud de Candi, une montagne qu'on croit la plus haute de l'Isle & dont la figure est celle d'un pain de sucre. Elle porte, dans le pays le nom de *Hamalel*; mais les Portugais lui ont donné celui de *Pointe d'Adam*. Une pierre plate, qui est au sommet, porte l'empreinte d'un pied humain, plus grand deux fois que sa mesure naturelle (75). Les habitans regardent comme une action méritoire d'aller rendre leurs adorations à ce pied, sur-tout le premier jour de l'année, qui tombe pour eux au mois de Mars, & l'on voit alors sur cette montagne des processions innombrables d'hommes, de femmes & d'enfans. C'est de la Pointe-d'Adam que sort la Mavelagongue & plusieurs autres belles rivieres.

Défenses naturelles du Royaume de Candi-uda.

Le Royaume de *Candi-uda* est défendu naturellement par sa situation (76). Dès l'entrée, on va presque toujours en montant, & l'accès des montagnes n'est ouvert que par de petits sentiers, où deux hommes ne passeroient pas de front. Elles sont entrecoupées de grands rochers, qui font trouver beaucoup de difficulté à parvenir jusqu'au sommet, & chaque ouverture est munie d'une forte barriere d'épines, avec quelques gardes qui veillent continuellement au passage.

Etrange variété du climat dans un petit espace.

C'est une variété fort remarquable que celle de l'air & des pluies dans les différentes parties de l'Isle. Quand les vents d'Oüest commencent à souffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'est alors le tems d'y remuer & de labourer la terre. Mais, dans le même tems, la partie orientale jouit d'un tems fort sec, & c'est alors qu'on y fait la moisson. Au contraire, lorsque le vent d'Est regne, on laboure les parties orientales de l'Isle, & les grains se recueillent dans la partie exposée à l'Occident. Ainsi la moisson & le labourage occupent pendant toute l'année les Insulaires, quoique dans des saisons opposées. Le partage de la pluie & de la sécheresse se fait ordinairement au milieu de l'Isle; & souvent il est arrivé à Knox d'avoir de la pluie d'un côté de la montagne de *Cauragahing*, tandis qu'il faisoit très-sec & très-chaud de

(74) Page 10. (75) Page 12. (76) Page 15.

l'autre côté. Il remarque même que cette différence n'eſt pas auſſi légere qu'elle eſt prompte ; car en ſortant d'un lieu mouillé, il ſe trouvoit tout d'un coup ſur un terrain qui lui brûloit les pieds. Il pleut beaucoup plus ſur les terres hautes, que ſur celles qui ſont au-deſſous des montagnes. Cependant la partie ſeptentrionale de l'Iſle n'eſt pas ſujette à la même humidité. On y voit quelquefois, pendant trois & quatre ans entiers, une ſi grande ſéchereſſe, que la terre n'y peut recevoir de culture. Il eſt même difficile d'y creuſer des puits aſſez profonds pour en tirer de l'eau qu'on puiſſe boire, & la meilleure conſerve une âcreté qui la rend fort déſagréable (77).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Veſtiges d'anciennes Villes.

On montre, dans l'Iſle, pluſieurs endroits où les habitans prétendent qu'il y avoit autrefois des Villes conſiderables, dont ces lieux portent encore les noms. Mais il y reſte à peine quelques veſtiges de bâtimens. Knox, après avoir parcouru pluſieurs fois toutes les Provinces, ne compte que cinq Villes qui méritent ce titre, dans leſquelles le Roi a des Palais meublés, mais qui tombent en ruines, à l'exception de celui qu'il habite. *Cande* ou *Candi*, eſt la principale. Elle eſt ſituée entre des montagnes, & ſon nom, dans le pays, eſt *Hingadagul-neure*, qui ſignifie *Ville du Peuple ;* ou *Moncaire*, c'eſt-à-dire, *Ville royale* ou *Capitale*. Son aſſiette a cet avantage, qu'étant au centre de l'Iſle, on y peut aborder de toutes parts avec la même facilité. Sa forme eſt triangulaire ; &, ſuivant l'uſage du pays, le Palais du Roi occupe la pointe de l'Eſt. Elle n'eſt fortifiée que du côté du Sud, parce que l'accès en eſt plus ouvert de ce côté-là ; mais ces fortifications ne conſiſtent que dans un rempart de terre, haut d'environ vingt pieds, qui traverſe la vallée d'une montagne à l'autre. Toutes les avenues de la Ville, à deux ou trois milles de diſtance, ſont fermées par des barrieres d'épines, où l'on fait une garde continuelle. La grande riviere, qui deſcend de la Pointe-d'Adam, paſſe à un quart de lieue vers le Sud. Pendant le ſéjour que Knox fit dans l'Iſle, le Roi quitta Candi, à l'occaſion d'une révolte de ſes Sujets, & ſon départ avoit commencé à cauſer la ruine de cette Ville (78).

Candi ou Cande, capitale de l'Iſle.

Nellemby-neur en eſt une autre, dans la Province d'*Oudipallar*, à douze milles de Candi, au Sud. *Allout-neur* eſt ſituée au Nord-Eſt de Candi, dans le pays de *Bintano*. C'eſt le lieu où le Roi tient en réſerve, pour les tems de guerre, de grands magaſins de bled & de ſel. Knox n'eut jamais l'occaſion de pénetrer dans ce Bailliage ; mais l'ayant découvert du ſommet d'une montagne, le pays lui parut fort uni & couvert de grandes forêts. Il eſt arroſé par la riviere de Mavelagongue.

Nellemby-neur.

Allout-neur.

Badoula, quatriéme Ville de l'Iſle, eſt à deux journées de Candi, vers l'Eſt de la Province d'Ouvah. Cette Place avoit été brûlée juſqu'aux fondemens par les Portugais. C'eſt dans la Province d'Ouvah que ſe trouve le meilleur tabac de Ceylan. Elle eſt bien arroſée, mais le bois y eſt rare. Les beſtiaux & le riz y ſont en abondance ; avec cette ſingularité, que les animaux qu'on y éleve ne peuvent vivre long-tems lorſqu'ils ſont tranſportés dans une autre Province (79).

Badoula.

La cinquiéme Ville eſt *Digligy-neur*, ſituée auſſi à l'Eſt de Candi, dans le pays de *Hevahatt*. C'eſt dans cette Ville que le Roi tient ſa Cour, depuis

Digligy-neur, où le Roi tient actuellement ſa Cour.

(77) *Ibid.* p. 17. (78) Page 20. (79) Page 22.

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1672.

l'année 1664. Le pays eſt couvert de montagnes & de rochers, qui en rendent le terroir fort ſtérile. Cependant le Roi l'a choiſi pour ſa réſidence, comme un lieu de ſûreté par le voiſinage d'une haute montagne nommée *Gaulada*, qui peut lui ſervir à tous momens de retraite, & où l'on peut recueillir aſſez de bled pour l'entretien des garniſons de trois Forts, qui en défendent l'entrée. Elle eſt eſcarpée de toutes parts, & revêtue de tant de rochers, de bois & de précipices, qu'une poignée de gens y réſiſteroit aux plus grandes armées (80).

Bourgs & Villages.

Outre ces cinq Villes, on trouve dans l'Iſle pluſieurs Places ruinées, qui conſervent encore le nom de Villes & dans leſquelles divers Rois ont tenu leur Cour. Mais il en reſte peu de traces. Telle eſt la Ville d'Anurodgburro, dans la partie ſeptentrionale du Royaume. On aſſure que quatre-vingt-dix Rois y ont regné; & le Peuple eſt perſuadé que les Eſprits de ces Princes ſont autant de Saints élevés en gloire, parce qu'ils ont érigé pluſieurs pagodes & d'autres monumens de religion. La riviere, qui paſſe près de cette Ville, eſt celle que Knox ſuivit dans ſa fuite. On voit, le long de ſes bords, quantité de pierres taillées, dont les unes ſont longues & propres à faire des colomnes, & d'autres quarrées, qui paroiſſent avoir été deſtinées pour paver; ſans compter les reſtes de trois ponts de pierre, dont les arches ſubſiſtent encore. Le pays d'ailleurs eſt deſert. On fait une garde exacte à quelque diſtance de cette Ville, parce que la frontiere eſt ouverte de ce côté-là, & que cette partie de l'Iſle eſt ſans montagnes (81).

Antiquités.

Province de Portaloun.

La Province de *Portaloun*, ſituée au Couchant de l'Iſle, a un Port de mer d'où une partie du Royaume tire du ſel & du poiſſon. Ses habitans entretiennent quelque commerce avec les Hollandois, qui ont un Fort à la pointe. A l'égard des parties orientales, que l'éloignement & la difficulté des voitures au travers des montagnes empêchent de tirer du ſel de ce Port, la Nature a pourvû d'une autre maniere à leurs beſoins. Le vent d'Eſt fait entrer l'eau de la mer dans le Port de *Leaouava*; & lorſqu'enſuite le vent d'Oueſt amene le beau tems, cette eau ſe congele & fournit aux habitans plus de ſel qu'ils n'en peuvent employer. *Leaouava* eſt dans une ſituation qui n'a jamais permis aux Etrangers d'en enlever le ſel. Cette Place eſt entourée de montagnes du côté de la terre; & du côté de la mer, le mouillage n'eſt jamais ſans danger. D'ailleurs, l'air du pays eſt fort mal-ſain. Les Chingulais attribuent tous ces avantages à la protection d'un Dieu qui réſide aux environs, dans un Village nommé *Coteragom*. Ceux qui vont faire leur proviſion de ſel, ſont obligés de lui offrir quelque préſent; & la puiſſance de cette Idole eſt ſi redoutable aux Inſulaires, que ceux mêmes qui ont trahi quelquefois leur propre Prince en faveur des Portugais ou des Hollandois, n'ont jamais voulu ſe fier avec eux pour l'attaquer de ce côté-là (82).

Sel de l'Iſle.

Maiſons des Chingalais.

Quoique les Bourgs & les Villages de Ceylan ſoient en fort grand nombre, il y en a peu qui méritent l'attention d'un voyageur. Les plus remarquables ſont ceux qui ſont conſacrés à leurs Idoles, dans leſquels on voit des *Deouals* ou des Temples. Les habitans s'embarraſſent peu d'aligner les rues & de donner quelque régularité à leurs maiſons; chaque famille habite un bâtiment

(80) Pages 23 & 24. (81) Page 24. (82) Pages 26 & 27.

ſéparé,

séparé, qui est environné ordinairement d'une haie & d'un fossé. Jamais les Chingulais ne bâtissent sur un grand-chemin. Ils ne veulent pas être observés par les passans. Leurs plus grands Villages ne contiennent pas plus de cent maisons. Le nombre ordinaire est de quarante ou cinquante, & l'on en voit aussi de huit ou dix. Mais on peut dire, comme de leurs Villes, que la plûpart ont été ruinés par divers évenemens. Ajoutez qu'ils les abandonnent, lorsque les maladies y deviennent un peu fréquentes & qu'ils y voient mourir en peu de tems deux ou trois personnes. Ils s'imaginent que le Diable en a pris possession; & cherchant à s'établir dans des lieux plus heureux, ils abandonnent leurs maisons & leurs terres (83).

DESCRIPTION DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Le Palais du Roi, à *Digligy-neur*, est environné d'un rempart de terre, revêtu de paille, afin que les pluies ne le fassent pas ébouler. L'enceinte est remplie de divers bâtimens irréguliers, la plûpart bas & couverts de chaume, à l'exception de quelques-uns, dont les toits sont de tuiles. Ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes à l'entour, pour donner de l'air, & entourées de balustres, les uns d'ébene & les autres de bois peint. Les fenêtres sont enrichies de plaques d'argent & d'ébene. Le sommet de chaque édifice est orné de vases de terre ou de moresque. Tous ces bâtimens forment une espece de labyrinthe, avec quantité de fort belles portes, dont deux sont à pont-levis. Knox releve beaucoup la beauté de ces portes. Les poteaux, dit-il, sont d'un relief admirable; & jusqu'aux serrures & aux verrouils, tout est orné de gravures (84). On trouve, à chaque porte & à chaque passage, des sentinelles, qui sont relevées exactement le jour & la nuit. Mais les maisons communes des habitans (85) sont petites, basses, couvertes de paille, bâties avec des perches, sur lesquelles ils étendent quelquefois de l'argile. Il ne leur est pas permis de leur donner plus d'un étage, ni de les couvrir de tuiles, ni d'en blanchir les murailles avec de la chaux, quoiqu'ils aient une sorte d'argile blanche, qu'ils pourroient employer à cet usage. Comme le pays est fort chaud, la plûpart abandonnent le soin de plâtrer leurs murs, & se contentent de branches & de feuilles d'arbres. Ils n'y ont pas même de cheminées. Le feu nécessaire pour la préparation des alimens se fait dans un coin, & noircit beaucoup le plancher. Cependant les grands Seigneurs ont des maisons fort belles & fort commodes, qui consistent ordinairement dans deux bâtimens opposés l'un à l'autre & joints par une muraille; ce qui forme un cour quarrée. Ils bordent les murs de bancs d'argile, frottés de fiente de vaches, qui les rend impénétrables à la pluie. Leurs domestiques & leurs Esclaves habitent d'autres maisons autour d'eux.

Palais du Roi.

Maisons communes.

Maisons des Seigneurs.

Knox distingue, dans le Royaume de Candi, deux sortes d'habitans; les uns, qu'il nomme *Wadas*, & qui paroissent avoir été le premier peuple de l'Isle. C'est une sorte de Sauvages (86), qui sont encore répandus dans les bois de plusieurs Provinces & qui se conduisent par des loix particulieres. Quelques-uns sont soumis au Roi & lui paient un tribut. Les autres ne reconnoissent pas de maîtres, & n'ont ni maisons ni villes. Ils ne labourent jamais la terre, & ne se nourrissent que de leur chasse. Leur demeure est sur les bords des rivieres, où ils passent la nuit sous le premier arbre que le hazard

Deux sortes de Nations. Celle qui se nomme les Wadas.

(83) Page 29.
(84) *Ibid.* III Part. p. 7.
(85) *Ibid.* IV Part. p. 198.
(86) IV Part. p. 107.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

leur préſente, avec la ſeule précaution de mettre quelque branches d'arbres autour d'eux, pour être avertis de l'approche des bêtes fârouches par le bruit qu'elles font en les traverſant. Knox vit, dans ſa fuite, divers lieux où quelques troupes de ces Sauvages avoient paſſé la nuit. C'eſt apparemment des Wadas qu'il faut entendre ce qu'on a lû dans le Journal de Pyrard, qui compare la figure des Inſulaires de Ceylan à celle des Négres d'Afrique.

Chingulais, Nation principale.

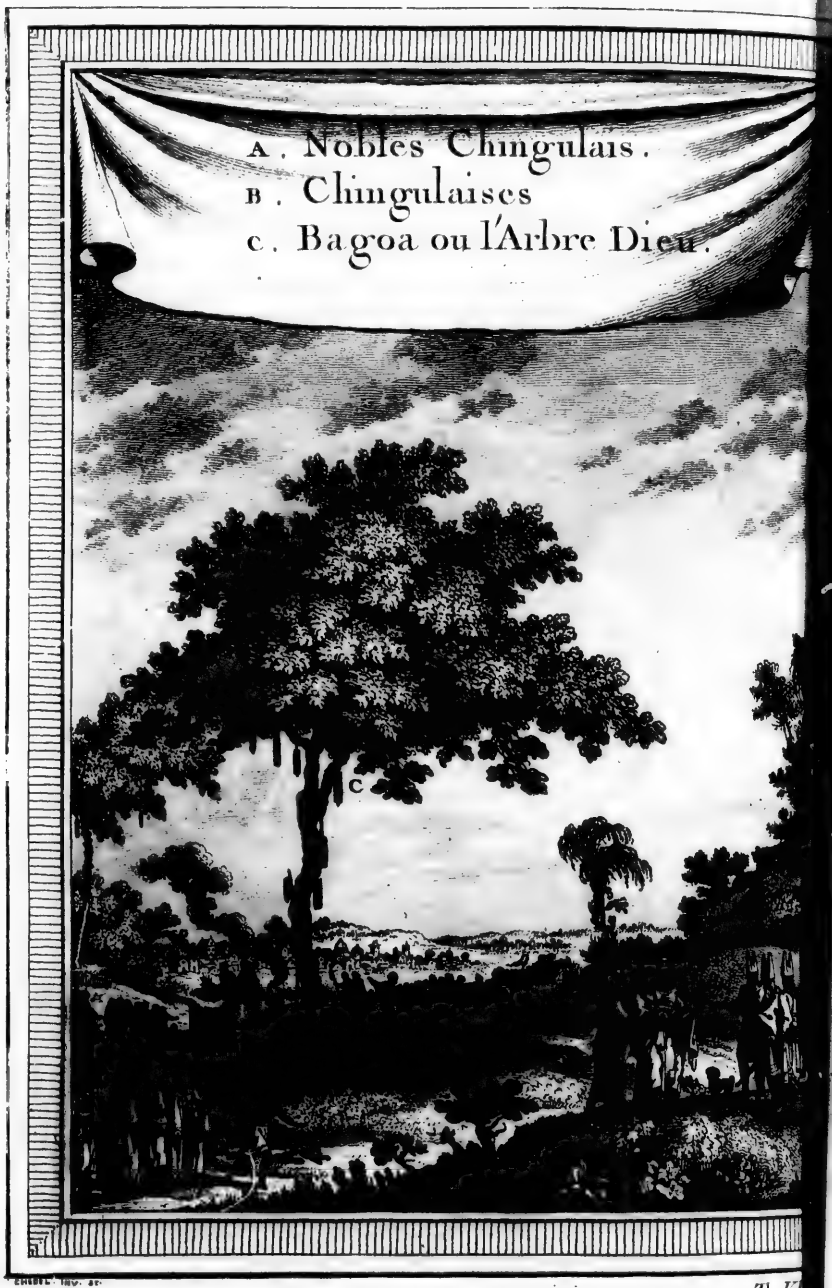
La Nation principale eſt celle des Chingulais, qui reſſemblent moins aux Négres d'Afrique qu'à de véritables Européens (87). Knox eſt moins porté à ſuivre l'opinion des Portugais, qui les font venir de la Chine, qu'à les croire ſortis des Malabares, avec leſquels il convient néanmoins qu'ils ont peu de reſſemblance. Ils ſont fort bien faits, & mieux même que la plûpart des Indiens. Ils ont beaucoup d'adreſſe & d'agilité. Leur contenance eſt grave, comme celle des Portugais (88). Ils ont l'intelligence fine. Leur langage eſt agréable, & leurs manieres obligeantes. Mais ils ſont naturellement trompeurs & remplis d'une préſomption inſupportable. Ils ne regardent pas le menſonge comme un vice honteux. Le larcin eſt celui qu'ils abhorent le plus, & qui n'eſt preſque pas connu parmi eux. Ils eſtiment la chaſteté, quoiqu'ils la pratiquent peu ; la tempérance, la douceur, le bon ordre dans les familles. On ne leur voit guères d'emportement dans l'humeur ; & s'ils ſe fâchent, on les appaiſe facilement. Ils ſont propres dans leurs habits & dans leurs alimens. Enfin, leurs inclinations & leurs uſages n'ont rien de barbare. Knox met néanmoins de la différence entre ceux qui habitent les montagnes & ceux qui font leur demeure dans les vallées & les plaines (89). Ceux-ci ſont obligeans, pitoyables, honnêtes pour les Etrangers. Mais les autres ſont de mauvais naturel, trompeurs & déſobligeans, quoiqu'ils affectent de paroître civils & officieux, & que leur langage & leurs manieres aient plus d'agrément que dans les vallées.

Leur caractere.

Habillement commun des Chingulais.

L'habillement commun des Chingulais eſt un linge autour des reins, & un pourpoint, tel, dit Knox, que celui des François ; avec des manches qui ſe boutonnent au poignet & qui ſe pliſſent ſur l'épaule comme celles d'une chemiſe. Leur tête eſt couverte d'un *bonnet de Tunis* ou d'autre ſorte, avec des oreilles à la mode du pays. Ils portent, au côté gauche, une eſpece de coutelas, & un couteau dans leur ſein, auſſi du côté gauche. Les femmes ont ordinairement une camiſole de toile qui leur couvre tout le corps, & qui eſt parſemée de fleurs bleues & rouges. Elle eſt plus ou moins longue, ſuivant leur qualité. La plûpart portent un morceau d'étoffe de ſoie ſur la tête, des joyaux aux oreilles, & d'autres ornemens autour du col, des bras & de la ceinture. Elles n'ont pas la figure moins agréable que les Portugaiſes, dont l'Auteur croit qu'elles ont appris à ſe faire reſpecter. L'uſage du pays leur accorde une liberté dont il eſt rare qu'elles abuſent. Elles peuvent recevoir des viſites & s'entretenir avec des hommes, ſans être gênées par la préſence de leurs maris. Quoiqu'elles aient des Suivantes & des Eſclaves pour exécuter leurs ordres, elles ſe font honneur du travail & ne ſe croient pas avilies par les ſoins domeſtiques (90).

(87) *Ibid.* p. 106.
(88) *Ibid.* p. 107.
(89) *Ibid.* p. 117.
(90) *Ibid.* p. 115 & 122.



T. VI

Les Nobles ont des pourpoints de toile de coton, blanche ou bleue, & un double linge autour des reins; l'un blanc, ſur la peau, & l'autre coloré, par-deſſus. Ils portent une ceinture bleue ou rouge, & un couteau dont le manche eſt travaillé. La poignée eſt damaſquinée d'or ou de cuivre, & le fourreau tout couvert d'argent cizelé. Ils ont à la main une canne peinte, & ſont ſuivis d'un valet, nud tête, en longs cheveux qui lui pendent ſur le dos, avec une ſorte de bourſe à la main, dans laquelle il porte du betel. Le Maître a toujours, dans la main, une boëte d'argent bien gravée, en forme de boëte à montre, qui contient de la chaux. Les Grands & les jeunes gens portent les cheveux longs & flottans ſur leurs épaules. Mais dans leurs voyages & leurs exercices, ils les nouent par derriere. Ils ſe perçoient autrefois les oreilles, comme les Malabares; mais le Roi ne s'étant pas aſſujetti à cet uſage, la mode en étoit preſqu'abandonnée. Les hommes ont aux doigts des bagues de cuivre & d'argent. Les plus riches en ont d'or. Perſonne ne porte d'étoffe de (91) ſoie.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Habillement des Nobles.

Le luxe des femmes de qualité ſurpaſſe beaucoup celui de leurs maris, & les hommes mettent même une partie de leur gloire (92) à faire paroître leurs femmes avec éclat. Elles aiment la ſimplicité dans leurs maiſons; mais elles n'en ſortent jamais ſans être couvertes d'une eſpece de chemiſe de la plus belle toile de coton, brodée de fleurs & de branches, avec des bracelets d'argent, & les doigts du pied & de la main chargés de bagues. Elles ont des colliers d'argent ou d'or, qui leur pendent ſur le ſein; des bijoux précieux aux oreilles, qu'elles font percer dès l'enfance; & pour rendre les trous plus grands, elles y mettent une feuille de betel roulé, qui les agrandit en effet juſqu'à faire croire aux Etrangers que ce ſont deux grands cercles qu'elles ont de chaque côté du viſage. Mais ce qu'elles regardent comme un ornement parut à Knox une difformité, dont il étoit d'autant plus choqué qu'elles ont d'ailleurs les traits fort agréables. Le reſte de leur parure leur ſied aſſez bien. Elles mettent de l'huile de coco à leurs cheveux, pour les rendre luiſans, & les laiſſent flotter par derriere. Leurs mains ſont nues. Une écharpe de ſoie, rayée ou à fleurs, qu'elles jettent négligemment ſur leur tête ou ſur les épaules, leur donne beaucoup de grace. Elles ont au milieu du corps une ou deux ceintures d'argent de trait. Mais, avec tous ces ornemens, elles ne portent pas de ſouliers, non-plus que les hommes, parce que cet honneur eſt réſervé au Roi ſeul (93).

Parure des femmes de qualité.

Les rangs, ou les degrés de diſtinction, ne viennent ni des richeſſes ni des emplois, mais de la ſeule naiſſance, & ſont par conſéquent héréditaires (94). De-là vient que perſonne ne ſe marie & ne mange avec un inférieur. Une fille, qui ſe laiſſeroit ſéduire par un homme de moindre condition qu'elle, perdroit la vie par les mains de ſa famille, qui ne croiroit cette tâche bien lavée que dans ſon ſang (95). Il y a néanmoins quelque différence en faveur des hommes. On ne leur fait pas un crime d'un commerce d'amour, avec une femme de la plus baſſe extraction, pourvu qu'ils ne mangent ni ne boivent avec elle, & qu'ils ne lui accordent pas la qualité d'épouſe. Autrement ils ſont punis

Mariage borné aux perſonnes du même ordre.

(91) *Ibid.* p. 213.
(92) *Ibidem.*
(93) *Ibid.* p. 215.
(94) Pages 123, 125.
(95) Page 124.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

par le Magiſtrat, qui leur impoſe quelque amende, ou les met en priſon. Celui qui porte l'oubli de ſon rang juſqu'à contracter un mariage de cette nature, eſt exclus de ſa famille, & réduit à l'ordre de la femme qu'il épouſe.

Haute Nobleſſe.

La plus haute Nobleſſe eſt compoſée de ceux qui ſe nomment *Hondreous*(96), nom tiré apparemment de celui de *Hondreoune*, qui eſt le titre qu'on donne au Roi & qui ſignifie *Majeſté*. C'eſt dans cet ordre que le Roi choiſit ſes grands Officiers & les Gouverneurs de Province. Ils ſont diſtingués par leurs noms & par la maniere dont ils portent leurs habits. Les hommes les portent juſqu'à la moitié de la jambe, & les femmes juſqu'aux talons. Les femmes de ce rang font paſſer auſſi un bout de leur robbe ſur leur épaule, & le font deſcendre négligemment ſur leur ſein; au lieu que les autres femmes vont nûes depuis la tête juſqu'à la ceinture, & que leurs juppes ne paſſent pas leurs genoux; à moins qu'il ne faſſe un froid extrême, car alors tout le monde a la liberté de ſe couvrir le dos, & n'eſt obligé qu'à faire des excuſes aux Hondreous, qui ſe trouvent dans les lieux publics. Une autre diſtinction eſt celle de leurs bonnets, qui ſont en forme de mitres, avec deux oreilles au-deſſus de la tête, & d'une ſeule couleur, ſoit blanche ou bleue. La couleur du bonnet & des oreilles doit être différente pour ceux d'une naiſſance inférieure (97).

Knox s'étend avec raiſon ſur ces différences, non-ſeulement parce qu'elles donnent l'idée d'une police bien entendue, mais encore parce qu'elles ſont peut-être l'unique exemple d'une ſubordination ſi parfaite dans toutes les parties d'une ſociété. Il y a deux ſortes de *Hondreous*, qui ne different l'un de l'autre que par rapport au mariage. Tous les Blancs ſont conſidérés comme Hondreous, & jouiſſent des mêmes privileges. Cependant deux choſes diminuent l'honneur qu'on leur porte; l'une, qu'ils mangent du bœuf; l'autre, qu'après avoir ſatisfait aux néceſſités naturelles, ils ne lavent pas leurs mains; ce qui paſſe dans le pays pour une abomination. La diſtinction des Nobles ne peut être augmentée que par un honneur particulier que le Roi confere, & qui eſt une eſpece de Chevalerie. Le Roi leur donne cette marque ſuprême de grandeur, en mettant autour de leur tête un ruban brodé d'or & d'argent, avec le titre de *Mundiana*; faveur ſi rare, que du tems de Knox, il n'y avoit dans le Royaume que deux ou trois Grands qui l'euſſent reçue (98).

Les Blancs ſont compris dans ce nombre.

Autres Ordres de la ſociété Chingulaiſe.

L'ordre qui ſuit les Hondreous eſt celui des Orfévres, des Peintres, des Taillandiers & des Charpentiers. Ces quatre profeſſions tiennent le même rang entr'elles, & ſont peu diſtinguées de la Nobleſſe par leurs habits, mais ne peuvent manger ni s'allier avec elle par des mariages. Les Taillandiers ont perdu néanmoins quelque choſe de leur ancienne conſidération; & Knox en rapporte la cauſe, comme une preuve ſinguliere de la délicateſſe des Chingulais ſur le rang. Un jour, quelques Hondreous étant allés chez un Taillandier, pour faire racommoder leurs outils, cet artiſan qui étoit appellé par l'heure de ſon dîner, les fit attendre ſi long-tems dans ſa boutique, qu'indignés de cet affront ils ſortirent pour l'aller publier; ſur quoi il fut ordonné que les perſonnes de ce rang-là, ſeroient pour jamais privées de l'honneur

Diſtinction de certains Artiſans.

(96) Page 126. (97) *Ibid.* (98) 126.

qu'elles avoient eues jusqu'alors, de faire manger les Hondreous dans leurs maisons. Cependant les Taillandiers ont peu rabbattu de leur fierté, sur-tout ceux qui sont employés pour les ouvrages du Roi. Ils ont un quartier de la Ville, pour lequel d'autres qu'eux n'osent travailler; & leur ouvrage ordinaire consistant à racommoder les outils, ils reçoivent, pour payement, au tems de la moisson, une certaine quantité de grains en forme de rente. Les outils neufs se payent à part, suivant leur valeur, & le prix est ordinairement un présent de riz, de volaille, ou d'autres provisions. Ceux qui ont besoin de leur service apportent du charbon & du fer. Le Taillandier est assis gravement, avec son enclume devant lui, la main gauche du côté de la forge, & un petit marteau dans la main droite. On est obligé de souffler le feu; & de battre le fer avec le gros marteau, tandis que le tenant il se contente de donner quelques coups pour lui faire prendre la forme nécessaire. S'il est question d'émoudre quelque chose, on fait la plus grosse partie du travail, & le Taillandier donne la derniere perfection. C'est la nécessité qui paroît avoir attiré tant de distinction à ce métier, parce que les Chingulais ayant peu de commerce au-dehors, ne peuvent tirer leurs instrumens que de leurs propres ouvriers (99).

Mœurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

L'ordre en paroît pris de leur nécessité.

Après ces quatre professions vient celle des Barbiers, qui peuvent porter des camisoles, mais avec lesquels personne ne veut manger, & qui n'ont pas le droit de s'asseoïr sur des chaises. Cette derniere distinction n'appartient qu'aux rangs qui les précédent. Les Potiers sont au-dessous des Barbiers. Ils ne portent point de camisoles, & leurs habits ne passent point le genou. Ils ne s'asseient point sur des chaises, & personne ne mange avec eux. Cependant, parce qu'ils font les vaisseaux de terre, ils ont ce privilege, qu'étant chez un *Hondreou*, ils peuvent se servir de son pot pour boire à la maniere du pays, qui consiste à se verser de l'eau dans la bouche sans toucher au pot du bord des levres (1).

Autres Professions.

Les Lavandiers, qui viennent après eux, sont en très-grand nombre dans la Nation. Ils ne blanchissent que pour les rangs supérieurs à eux. On les voit dans les rues, hommes & femmes, avec un linge sur l'épaule, qui est la marque de leur profession. Ils se servent de lie, qu'ils mettent au fond d'une cuve remplie d'eau; & plaçant le linge au-dessus de la cuve, ils lui laissent recevoir les vapeurs qui le pénétrent (2). Ensuite ils le mettent tremper dans la riviere; & sans le frotter, ils le battent contre un rocher, & le nettoient parfaitement sans les déchirer.

Les Tisserands forment le degré suivant (3). Outre le travail de leur profession, ils sont Astrologues & prédisent les bonnes saisons, les jours heureux & malheureux, le sort des enfans à l'heure de leur naissance, le succès des entreprises, tout ce qui appartient à l'avenir. Ils battent du tambour. Ils jouent du flageolet. Ils dansent dans les Temples & pendant les sacrifices. Ils emportent & mangent toutes les viandes qu'on offre aux Idoles. Les *Kildoas*, ou les faiseurs de paniers sont au-dessous des Tisserands. Ils font des vans pour nettoyer les grains, des paniers, des lits & des chaises de canne. On compte ensuite les faiseurs de nattes, nommé *Rinnerasks*, qui travaillent avec beau-

(99) Pages 130 & 131.
(1) Page 133.
(2) Page 134.
(3) Page 135.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

coup d'adreſſe & de propreté. Mais dans cet ordre, il eſt défendu aux perſonnes de l'un & de l'autre ſexe de ſe couvrir la tête. Les Gardes d'éléphans forment auſſi une profeſſion particuliere; comme les *Jaggeris*, qui font le ſucre. Jamais ces artiſans ne changent de métier. Le fils demeure attaché à la profeſſion de ſon pere. La fille ſe marie à un homme de ſon ordre. On leur donne pour principale dot les outils qui appartiennent au métier de leur famille. Il ne leur eſt pas permis, non-ſeulement de s'aſſeoir ſur des ſiéges, & de porter des camiſoles ni aucun linge au-deſſous du genou; mais de ſe ſervir même du linge qu'ils portent autour des reins, pour couvrir leur corps, à moins que la maladie ou l'excès du froid ne les y obligent. Ils ne doivent pas non plus prendre les noms qui ſont propres aux Hondreous, ni ſe dire jamais d'une condition plus haute que celle où ils ſont nés. Les noms des *Hondreous* ſe terminent toujours par *Oppou*, & ceux des autres par *Adgah* (4).

Dernier degré du peuple.

Les *Poddas* forment le dernier ordre du peuple, qui eſt compoſé de manœuvres & de ſoldats, gens dont l'extraction paſſe pour la plus vile, ſans qu'on en puiſſe donner d'autre raiſon, que d'être nés tels de peres en fils (5).

Eſclaves.

Knox, en parlant des Eſclaves, ne nous apprend pas mieux comment ils ſe trouvent réduits à cette condition. Leurs Maîtres, dit-il, leur donnent des terres & des beſtiaux pour leur ſubſiſtance; mais pluſieurs d'entr'eux mépriſent cette maniere de gagner leur vie, & ne ſont gueres moins riches que leurs Maîtres, excepté qu'on ne leur permet pas de ſe faire ſervir eux-mêmes par d'autres Eſclaves. On ne leur ôte jamais ce qu'ils ont amaſſé par leur diligence & leur induſtrie. Lorſqu'on achete un nouvel Eſclave, on le marie d'abord, & on lui forme un établiſſement, pour lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Les Eſclaves qui deſcendent des Hondreous conſervent l'honneur de leur naiſſance (6). Ce qu'on peut recueillir d'une obſervation ſi vague, c'eſt qu'il n'y a point de pays connu où l'eſclavage ait moins de rigueur.

Eſpece d'hommes fort ſinguliere.

Knox donne des idées plus claires d'une autre partie de la Nation, qui forme encore une propriété ſinguliere de l'Iſle de Ceylan. Ce ſont, dit-il, les *Gueux*, qui pour leurs mauvaiſes actions ont été réduits par les Rois au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ils ſont obligés de donner, à tous les autres Inſulaires, les titres que ceux-ci donnent au Roi & aux Princes, & de les traiter avec le même reſpect. On raconte (7) que leurs ancêtres étoient des *Dodda Vaddas*, c'eſt-à-dire, des chaſſeurs, qui fourniſſoient la venaiſon pour la table du Roi; mais qu'un jour au lieu de venaiſon, ils préſenterent de la chair humaine à ce Prince, qui l'ayant trouvée excellente demanda qu'on lui en ſervît de la même eſpece. Mais cette horrible tromperie fut découverte, & le reſſentiment du Roi en fut ſi vif qu'il regarda la mort des coupables comme un chatiment trop leger. Il ordonna par un Décret public, que tous ceux qui étoient de cette profeſſion ne pourroient plus jouir d'aucun bien, ni exercer aucun métier dont ils puſſent tirer leur ſubſiſtance, & qu'étant privés de tout commerce avec les autres hommes, pour avoir outragé ſi barbarement l'humanité, ils demanderoient l'aumône de génération en génération dans toutes les parties du Royaume, regardés de tout le

(4) Pages 135 & ſuivantes.
(5) Page 134.
(6) Page 137.
(7) Page 138.

monde comme des infames, & en horreur dans la ſociété civile. En effet, ils ſont ſi déteſtés, qu'on ne leur permet pas de puiſer de l'eau dans les puits. Ils ſont reduits à celle des trous & des rivieres. On les voit mandier en troupes, hommes, femmes & enfans, portant leur bagage & leurs alimens dans des paniers au bout d'un bâton. Leurs femmes ne portent rien. Elles danſent & font divers tours de ſoupleſſe, pendant que les hommes battent du tambour. Ils font tourner un baſſin de cuivre, ſur le bout du doigt, avec une vîteſſe incroyable. Ils ont l'adreſſe de jetter ſucceſſivement neuf balles, & de les recevoir l'une après l'autre, de ſorte qu'il y en a toujours ſept en l'air. Lorſqu'ils demandent l'aumône, ils donnent aux hommes les titres d'Alteſſe & de Majeſté, & aux femmes ceux de Comteſſe & de Reine. Leurs demandes ſont auſſi preſſantes, que s'ils étoient autoriſés à les faire par des Lettres-Patentes du Roi. Ils ne peuvent ſouffrir qu'on les refuſe. D'un autre côté, comme il n'eſt pas permis de les maltraiter ni de lever même la main ſur eux, on eſt obligé malgré ſoi de tout accorder à leurs importunités. Ils ſe bâtiſſent des cabanes ſous les arbres, dans des lieux éloignés des Villes & des grands chemins. Les aumônes qu'ils arrachent de toutes parts leur font mener une vie d'autant plus aiſée, qu'ils ſont exempts de toutes ſortes de droits & de ſervices. On ne les aſſujettit qu'à faire des cordes de la peau des vaches mortes, pour prendre & lier les éléphans ; ce qui leur procure un autre privilége, qui eſt d'en prendre la chair & de l'enlever aux Tiſſerands. Ils prétendent qu'ils ne peuvent ſervir le Roi & faire de bonnes cordes, lorſque les peaux ſont dechiquetées par d'autres mains ; & ſous ce prétexte ils réſiſtent aux Tiſſerands, qui dans la crainte de ſe ſouiller en touchant une race déteſtée, prennent le parti de fuir & d'abandonner leurs droits. Pour donner une idée plus affreuſe encore, de cette étrange ſorte de vagabonds, Knox ajoute qu'ils ne connoiſſent aucune loi de parenté, & qu'ils ne font pas difficulté de coucher librement, les peres avec leurs filles & les garçons avec leurs meres. Souvent, lorſque le Roi condamne au dernier ſupplice quelques grands Officiers qui l'ont mérité par leurs crimes, il livre leurs femmes & leurs filles aux Gueux, & ce châtiment paroît plus terrible que la mort. Il cauſe tant d'horreur aux femmes, que dans le choix que le Roi leur a quelquefois laiſſé de ſe précipiter dans la riviere ou d'être abandonnées à cette odieuſe race, elles n'ont jamais balancé à préférer le premier de ces deux ſupplices (8).

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

Etrange punition des femmes de qualité.

Le Gouvernement du Royaume de Candi a ſes loix & ſes maximes, qui rendent la Nation fort heureuſe, lorſque le Roi n'abuſe pas de ſon autorité pour les violer. Il y a deux Officiers principaux, ou deux premiers Juges, qui ſe nomment *Adigars*, & qui ſont chargés de l'adminiſtration civile & militaire (9). C'eſt à leur Tribunal qu'on appelle, en dernier reſſort, dans toutes les affaires où l'on ne s'en tient pas au jugement des Gouverneurs particuliers des Provinces & des Villes. Ces deux Officiers en ont de Subalternes, qui portent, pour marque de leur dignité, un bâton crochu par le haut. De quelques ordres qu'on leur confie l'exécution, la vûe de ce bâton eſt auſſi reſpecté que le ſceau même des Adigars. Si l'*Adigar* ignore ſes fonctions, ces Officiers l'en inſtruiſent. Dans toutes les autres charges il y a des Officiers

Gouvernement des Chingulais.

(8) Pages 138 & ſuivantes.

(9) *Ibid.* III Part. p. 61 & ſuivantes.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

inférieurs, qui suppléent à l'ignorance du premier par leur expérience & leurs lumieres (10).

Diſſauvas, & autres grands Officiers.

Les *Diſſauvas*, qui suivent immédiatement les *Adigars*, sont les Gouverneurs des Provinces & des Comtés. Mais tous les Gouverneurs n'ont pas le titre de *Diſſauvas*, non plus que d'autres grands Officiers, qui sont proprement les Généraux & qui commandent en chef un certain nombre de soldats. Ainsi la qualité de Diſſauva est un titre particulier d'honneur que le Roi joint à la dignité. Dans ces créations, il a moins d'égard à la capacité qu'au rang de la naissance, & l'opinion commune des Chingulais est toujours favorable aux choix qui tombent sur la premiere Noblesse. En nommant quelqu'un pour remplir une dignité, le Roi lui donne en même-tems de grandes marques d'affection & de faveur, dans la vûe apparemment de le rendre plus respectable aux peuples qu'il doit gouverner. Il lui fait présent d'une épée dont la poignée est damasquinée d'argent & de cuivre, & le fourreau couvert de lames d'argent; d'un couteau & d'une hallebarde. Il lui donne, pour sa subsistance, plusieurs Bourgs, qui sont habités par des gens de toutes sortes de métier, avec le revenu que le tréſor royal en tiroit, & une espece de terre que les habitans sont obligés de labourer pour l'usage du Gouverneur. Les Gouvernemens des Provinces assujettissent ceux qui en sont revêtus à faire leur réſidence à la Cour, où leur fonction ordinaire est de veiller à la garde du Roi. Mais ils ont, dans toutes les parties de leur juriſdiction, des Officiers qui les repréſentent. Ils ont des Cours de Justice, composées des principaux habitans de chaque Bourg, & de la Sentence desquelles on appelle à eux, avant que de faire passer les plaintes jusqu'aux Adigars. On peut appeller au Roi même, en se jettant à terre devant lui lorsqu'il sort de son Palais. Cependant cette voie, qui paroît une ressource toujours ouverte contre l'injuſtice, n'est pas sans danger. Il arrive quelquefois que le Roi fait battre & enchaîner le suppliant, pour l'avoir importuné; & l'affaire languit alors pendant plusieurs années (11).

Cours de Juſtice.

Noms d'honneur.

Les noms d'honneur qu'on donne aux Grands, sont, celui d'*Ouſſai*, lorsqu'ils sont à la Cour; ce qui revient à notre Meſſire; & lorsqu'ils sont éloigné du Roi ceux de *Sibatta* & de *Dishoudren*, qui signifient *Seigneurie* ou *Excellence* (12). S'ils sortent à pied, c'est toujours en s'appuyant sur le bras d'un Ecuyer. L'Adigar joint à cette marque de grandeur un homme qui marche devant lui, avec un grand fouet qu'il fait claquer, pour avertir le peuple de se tenir à l'écart. Ces Courtisans, au milieu de leurs plus grands honneurs, sont exposés à des infortunes qui rendent leur situation peu digne d'envie. C'est une disgrace fort ordinaire, pour un Seigneur, d'être enchaîné dans une obscure priſon. Ils sont toujours prêts à mettre la main l'un sur l'autre pour exécuter l'ordre du Roi, & ravis même d'en être chargés, parce que celui dont le miniſtere est employé pour la ruine d'autrui est revêtu ordinairement de sa dépouille (13).

Fortunes incertaines.

Forces du Royaume.

Le pouvoir du Roi consiſte dans la force naturelle de son pays, dans ses gardes, & dans l'artifice plutôt que dans le courage de ses soldats. Il n'a pas d'au-

(10) *Ibidem.*
(11) Page 62 & suiv.
(12) Page 75.
(13) Page 76.

tres

tres Châteaux fortifiés que ceux qui les font par la nature. Tout le pays n'étant qu'un amas de hautes montagnes, dont l'accès eſt fort difficile, peut être regardé comme un Fort imprénable. Les barrieres d'épine qu'on entretient à tous les paſſages, ſont redoublées à l'approche de la guerre, non-ſeulement à l'entrée des montagnes, mais dans toutes les Villes, les Villages & les chemins de traverſe. Ces portes d'épines ſont compoſées d'une eſpece d'arbriſſeau, dont les branches ſont garnies d'épines, longues de trois ou quatre pouces, & auſſi fortes que des clous de fer. Ces branches, qui ſont de la groſſeur d'un gros bâton, ſont courbées l'une près de l'autre & liées à trois ou quatre pieux droits qui ſont plantés, comme une porte de dix ou douze pieds de hauteur, & ſi bien ajuſtées qu'on peut les hauſſer & les baiſſer pour paſſer par deſſous. On fait une garde fort exacte dans tous les chemins & les paſſages qui menent à la Cour. Il n'y paſſe perſonne, ſans un ſceau, qu'on reçoit de quelques Officiers établis pour cette diſtribution. Les ſceaux ſont différens, ſuivant la qualité ou la profeſſion de ceux qui les demandent. Celui qui ſe donne à un ſoldat repréſente un homme armé, avec une picque ſur l'épaule; celui d'un laboureur, un homme portant deux ſacs aux deux bouts d'un bâton, ſuivant l'uſage du pays pour porter des fardeaux; celui d'un Blanc eſt le portrait d'un homme qui a l'épée au côté & un chapeau ſur la tête (14).

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

Paſſeports ſinguliers.

La milice eſt compoſée des Gardes du Roi, qui viennent faire alternativement leur ſervice à la Cour, & de ce qu'on appelle ſoldats du pays haut, qui ſont diſperſés dans tous les parties de l'Iſle. Les Gardes ſe ſuccédent de peres en fils ſans être enrôlés, & jouiſſent au lieu de paye, de certaines terres qu'on leur abandonne, mais qu'ils perdent lorſqu'ils négligent leur devoir. S'ils veulent quitter leur ſervice, ils en ont la liberté, en renonçant à leurs terres, qui ſont données à d'autres pour les remplacer. Leurs armes ſont l'épée, la picque, un arc, des fleches & de bons fuſils. Pour tentes, ils ſe ſervent de feuilles de *Talipot* (15), qui ſont legeres & fort commodes. Dans quelque partie de l'Iſle qu'ils ſe trouvent, le bois ne leur manque jamais pour faire des pieux ſur leſquels ils tendent leurs feuilles. Jamais ils ne livrent bataille en pleine Campagne. Jamais ils n'attendent l'ennemi pour le repouſſer. Leur habileté militaire conſiſte à dreſſer des embuſcades & à boucher les chemins. Ils ſe cachent entre les rochers & les arbres, d'où leur mouſqueterie eſt redoutable, & s'ils craignent d'être forcés dans ces retraites, ils ſe retirent au fond des bois, où il devient impoſſible de les trouver. Une autre de leurs défenſes eſt de faire tomber ſur leurs ennemis de grands arbres touffus, qu'ils coupent exprès, & de faire pleuvoir ſur eux une grêle de fléches & de balles, tandis qu'ils les voient dans l'embarras. Mais avec cette méthode ils n'ont jamais pû défendre les côtes de leur Iſle, qui ſont plus nûes que leurs montagnes. Cependant ils ont acquis beaucoup d'expérience par les longues guerres qu'ils ont eûes avec les Portugais & les Hollandois. La plûpart de leurs Généraux ayant ſervi ſous les Européens dans les intervalles de paix, ont pris le goût de notre diſcipline, qui les a rendus capables de battre quelquefois les Hollandois, & de leur enlever pluſieurs Forts. Le Roi donnoit autrefois un prix reglé à ceux qui lui apportoient la tête d'un ennemi. Mais ce barbare uſage ne ſubſiſte plus (16).

Milice Chingulaiſe.

Méthode militaire du pays.

(14) Page 82 & ſuiv. (15) Page 86. (16) Page 90.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

Religion de l'Isle de Ceylan.

La Religion des Chingulais eſt l'Idolâtrie. Ils rendent des adorations à pluſieurs divinités, qu'ils diſtinguent par différens noms, & dont la principale eſt celle qu'ils appellent *Oſſa*, *Polla*, *Maups*, c'eſt-à-dire, dans leur langue, Créateur du Ciel & de la Terre (17). Ils croient que ce Dieu ſuprême envoie d'autres Dieux ſur la terre, pour y faire exécuter ſes ordres, & que ces Dieux inférieurs ſont les ames des gens de bien, qui ſont morts dans la pratique de la vertu. Une autre divinité du premier ordre eſt celle qu'ils nomment *Buddou*, à laquelle il appartient de ſauver les ames, & qui étant deſcendue autrefois ſur la terre, ſe montroit quelquefois ſous un grand arbre nommé *Bogaha*, qui eſt depuis ce tems-là un des objets de leur culte. Elle remonta au Ciel du ſommet d'une haute montagne, où l'on voit encore l'empreinte d'un de ſes pieds. Le Soleil & la Lune ſont auſſi des Dieux pour les Chingulais. Ils donnent au Soleil le nom d'*Irri*, & à Lune celui de *Handa*, auquel ils joignent quelquefois celui de *Hamui*, titre d'honneur des perſonnes les plus relevées, & celui de *Dio* qui ſignifie *Dieu* dans leur langue, mais qu'ils ont emprunté apparemment des Portugais (18).

Temples & Prêtres.

Le nombre de leurs Pagodes & de leurs Temples ſurpaſſe toutes les idées qu'on peut s'en former. On en voit pluſieurs d'un travail exquis, bâtis de pierre de taille, ornés de ſtatues & d'autres figures, mais ſi anciens, que les habitans mêmes en ignorent l'origine. Il eſt certain qu'ils la doivent à des ouvriers plus habiles que les Chingulais, puiſque la guerre en ayant ruiné pluſieurs, ils n'ont pas été capables de les rebâtir. Quelques-uns de ces édifices, ſur-tout ceux qui ſont dediés au Dieu *Buddou*, ont la forme d'un colombier quarré & ſont à double étage. Les chambres hautes n'ont pas moins leurs Idoles que le Temple inférieur. Il s'y en trouve d'une figure monſtrueuſe, les unes d'argent, d'autres de cuivre & de différens métaux. On y voit auſſi des bâtons peints, des targes & d'étranges ſortes d'armes (19), des hallebardes, des fléches, des lances & des épées. On n'apperçoit point d'armes dans le Temple de *Budelou*, qui eſt un Dieu de paix. Les figures y repréſentent des hommes qui ont les jambes croiſées, vêtus de caſaques jaunes, les cheveux friſés, & les mains l'une ſur l'autre devant eux comme les femmes. Chaque Temple a ſes revenus en terres, qui leur viennent de la libéralité des Rois, & Knox avance hardiment que l'Egliſe poſſede plus de Villes que la Couronne. Ces biens ſont employés à la ſubſiſtance des Prêtres, à l'entretien des édifices & aux proviſions néceſſaires pour le ſacrifice. D'ailleurs les Temples ont leurs Officiers comme le Palais du Roi, & juſqu'à des éléphans, qui ne ſont entretenus que par une oſtentation de grandeur. Outre les Temples publics, il eſt permis aux particuliers de ſe bâtir des Chapelles dans leurs cours, où ils mettent une image de *Buddou*, avec des chandelles & des lampes (20).

Idoles.

Trois ſortes de Prêtres.

Les Chingulais ont trois ſortes de Prêtres, comme trois ſortes de Dieux & de Temples. Le premier ordre du ſacerdoce eſt celui des *Tirinanxes*, qui ſont les Prêtres de *Buddou* (21). Leurs Temples ſe nomment Ochars. Ils ont une maiſon à *Digligi* où ils tiennent leurs aſſemblées. On ne reçoit, dans cet ordre, que des perſonnages d'une naiſſance & d'un ſçavoir diſtingués. Ce n'eſt pas même

(17) Page 146.
(18) Page 147.
(19) Page 149.
(20) Page 151.
(21) Pages 153 & ſuivantes.

1. RADGA SINGA, ROY DE CANDY, dans l'Ile de Ceylan.
2. le Tirinauxé, ou Grand-Prêtre des Chingulais.

T. VIII. N.° IV.

tout d'un coup qu'
tent ce titre ne ſont
Digligi, où ils jou
de tous les Prêtres
même ordre. L'hab
tour des reins, ave
tête, portant à la
deur du Soleil. Ils
les oblige de ne m
qu'ils ordonnent l
qu'on les tue. Quo
noncer à leur ordi
tres (22) eſt de ce
Temples des autre
ple, lors même
ſe laver & à chang
mais de chair aux
à préſenter à l'Idol
ſe nommen *Deov*
ſont-ils pas exemp
ſont les *Jaddeſes* (
goutans, & dont l
dépens un Temple
les murs, des halle
Mais ces Temples
Jaddeſes eſt pour l
d'autres dangers; n
redoutable : & pou
ils lui ſacrifient ſo
comme ſon ouvra
titre par diverſes p
teſtant, & par con
connoître des éven
mes, ce qu'il penſ

» J'ai vû ſouve
» qu'on ne pouvo
» d'une cauſe ſur
» en pouſſant des
» & tremblans, fa
» cune liaiſon da
» meurent. Je pui
» telligible, qui
» tendu. Les habi
» qu'immédiatem
» toujours mouri

(22) Page 158.
(23) Pages 159 &

tout d'un coup qu'ils ſont élevés au rang ſublime de Tirinanxes. Ceux qui portent ce titre ne ſont qu'au nombre de trois ou quatre, qui font leur demeure à *Digligi*, où ils jouiſſent d'un immenſe revenu, & ſont comme les Superieurs de tous les Prêtres de l'Iſle. On nomme *Gonnis* les autres Eccléſiaſtiques du même ordre. L'habit des uns & des autres eſt une caſaque jaune, pliſſée autour des reins, avec une ceinture de fil. Ils ont les cheveux raſés & vont nue tête, portant à la main une eſpece d'éventail rond, pour ſe garantir de l'ardeur du Soleil. Ils ſont également reſpectés du Roi & du peuple. Leur regle les oblige de ne manger de la viande qu'un fois le jour; mais ils ne faut pas qu'ils ordonnent la mort des animaux dont ils mangent, ni qu'ils conſentent qu'on les tue. Quoiqu'ils faſſent profeſſion du célibat, ils ſont libres de renoncer à leur ordre lorſqu'ils veulent ſe marier. Le ſecond ordre des Prêtres (22) eſt de ceux qui ſe nomment *Koppuhs*, & qui appartiennent aux Temples des autres divinités. Leur habit n'eſt pas différent de celui du peuple, lors même qu'ils exercent leurs fonctions. Ils ne ſont obligés qu'à ſe laver & à changer de linge avant la cérémonie. Comme on ne ſacrifie jamais de chair aux Dieux dont ils ſont les Miniſtres, tout leur ſervice ſe reduit à préſenter à l'Idole du riz bouilli & d'autres proviſions. Leurs Temples qui ſe nomment *Deovels*, ont peu de revenu. Auſſi labourent-ils la terre & ne ſont-ils pas exempts des charges de la ſociété. Les Prêtres du troiſiéme ordre ſont les *Jaddeſes* (23), employés au ſervice des Eſprits, qui ſe nomment *Dagoutans*, & dont les Temples s'appellent *Cavels*. Un homme devot bâtit à ſes dépens un Temple, dont il devient le Prêtre ou le Jaddeſe. Il fait peindre ſur les murs, des hallebardes, des épées, des fléches, des boucliers & des images. Mais ces Temples ſont peu reſpectés du peuple. L'emploi le plus commun des Jaddeſes eſt pour les ſacrifices qui ſe font au diable, dans les maladies ou dans d'autres dangers; non que les Chingulais prétendent l'adorer, mais ils le croient redoutable : & pour écarter les maux qu'ils le croient capable de leur cauſer, ils lui ſacrifient ſouvent de jeunes cocqs (24). Knox eſt un Voyageur ſenſé, comme ſon ouvrage en fait foi; honnête-homme en apparence, & loué à ce titre par diverſes perſonnes d'honneur qui l'ont connu familierement, zelé Proteſtant, & par conſéquent ennemi outré de la ſuperſtition, & peu porté à reconnoître des évenemens ſurnaturels : voici néanmoins dans ſes propres termes, ce qu'il penſe de l'Empire du Diable ſur les Chingulais.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

Sacrifices faits au Diable.

» J'ai vû ſouvent (25) des hommes & des femmes ſi étrangement poſſedés, » qu'on ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que leurs agitations venoient » d'une cauſe ſurnaturelle. Dans cet état, les uns fuioient au milieu des bois, » en pouſſant des cris ou plûtôt des hurlemens. D'autres demeuroient muets » & tremblans, faiſant des contorſions, ou parlant comme des fous, ſans au» cune liaiſon dans leurs diſcours. Quelques-uns en guériſſent. D'autres en » meurent. Je puis affirmer que ſouvent le diable crie la nuit d'une voix in» telligible, qui reſſemble à l'aboiement d'un chien. Je l'ai moi-même en» tendu. Les habitans du pays remarquent, & j'ai fait la même obſervation, » qu'immédiatement avant qu'on l'entende, ou bien-tôt après, le Roi fait » toujours mourir quelqu'un. Les raiſons qu'on a de croire que c'eſt la voix

Témoignage de l'Auteur ſur les Diables de Ceylan.

(22) Page 158.
(23) Pages 159 & 160.
(24) *Ibid.*
(25) Pages 167 & ſuivantes.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

» du diable sont celles-ci : 1°. Qu'il n'y a point de créature dans l'Isle dont » la voix ressemble à celle qu'on entend; 2°. qu'on l'entend souvent dans un » lieu d'où elle part tout-d'un-coup, pour aller se faire entendre dans un au- » tre plus éloigné, & plus vite qu'aucun oiseau ne peut voler; 3°. que les » chiens mêmes tremblent à ce funeste bruit; enfin que c'est l'opinion de tout » le monde «. Il est aisé de juger que dans ces idées, l'Auteur devoit trembler autant que les Chingulais & leurs Chiens; mais à juger sérieusement de ses quatre preuves, il n'y a que la premiere d'embarrassante, en supposant que tous les animaux d'une Isle aussi grande que Ceylan, aussi couverte de bois & aussi déserte dans quelques-unes de ses parties, puissent être parfaitement connus. Mais dans cette supposition même, ne sçait-on pas que la faim ou la douleur fait pousser quelquefois des cris fort étranges aux animaux les plus familiers? A l'égard du prompt changement du lieu, il n'y a qu'à se figurer deux ou trois animaux éloignés entr'eux, qui crient successivement, excités peut-être par les cris l'un de l'autre. Au reste, cette observation de Knox n'a paru nécessaire ici, que pour expliquer l'excès de superstition (26) qu'il attribue aux Chingulais, & la multitude de fêtes & de pratiques religieuses qu'ils observent avec une fidélité qu'il admire. Ils croient d'ailleurs la resurrection des corps, l'immortalité de l'ame & un état futur de récompense & de punition. Ces trois principes suffisent pour les attacher à leurs idées de religion.

Remarques sur cet article.

Leurs sciences & leur papier.

Ils tirent peu de secours des sciences pour leur conduite, car ils vivent presque tous dans une profonde ignorance. Ce que la plupart apprennent est à lire & à écrire, mais ils peuvent ignorer l'un & l'autre sans en être plus méprisés. Leurs livres ne traitent que de religion & de médecine, & sont écrits sur des feuilles de Talipot. Ils se servent, pour leurs lettres & leurs écrits ordinaires, d'une autre sorte de feuilles qui se nomment *Taucoles*, & qui reçoivent plus aisément l'impression, quoiqu'elles n'ayent pas tant de facilité à se plier (27). Leurs plus habiles Astronômes sont les Prêtres du premier ordre; ce qui n'empêche pas que les opérations annuelles d'astronomie ne soient reservées aux Tisserands. Ils prédisent les éclipses du Soleil & de la Lune. Ils font, pour le cours de chaque mois, des Almanacs où l'on voit l'âge de la Lune, les bonnes saisons pour labourer & semer la terre, les jours heureux pour commencer un voyage & d'autres entrepriſes. Ils se prétendent fort versés dans la science des étoiles, qui est la source de leurs lumieres sur tout ce qui appartient à la santé & à la bonne fortune. Ils comptent neuf planetes, c'est-à-dire, sept comme nous, auxquelles ils ajoutent la tête & la queue du dragon (28). Le tems se compte parmi eux depuis un ancien Roi qu'ils nomment *Sacavarly*. Leur année est de trois cens soixante-cinq jours, & commence le 28 du mois de Mars; mais quelquefois le vingt-sept ou le vingt-neuf, pour l'ajuster au cours du Soleil. Elle est divisée en douze mois, & leurs mois en semaines, qui sont de sept jours comme les nôtres, & qui se nomment *Joida*, *Sanduda*, *Omphoruda*, *Bodaha*, *Braſpotenda*, *Secourada*, & *Henourada*. Les jours du service Ecclésiastique sont les Mercredis & les Samedis. Les Chingulais partagent le jour en trente heures, qui commencent

Astronômes Chingulais.

Leur office.

Leur mesure du tems.

(26) Pages 171 & suivantes.
(27) Page 272.
(28) Page 276.

au lever Soleil, & la nuit en autant de parties qui commencent au coucher de cet aſtre. Mais n'ayant ni horloges ni quadrans ſolaires, ils ne jugent du tems que par conjectures, ou par l'état d'une fleur commune, qui s'ouvre regulierement ſept heures avant la nuit. Le Roi eſt le ſeul qui emploie pour la meſure du tems une eſpece de clepſidre, dont le ſoin forme un office particulier du Palais. C'eſt un plat de cuivre, percé d'un petit trou, qu'on fait nager dans un vaſe plein d'eau, juſqu'à ce qu'il ſe rempliſſe & qu'il aille au fond.

Leurs poids.

Leurs meſures de grandeur (29) ſont le *Rian*, qui ſe prend depuis le coude juſqu'au bout du doigt du milieu, & le *Wadorian*, qui eſt le double du *Rian*. La moindre meſure pour le grain eſt un *Potta*, qui en contient autant qu'un homme en peut prendre avec la main. Quatre *Pottas* ſont une meſure qui ſe nomme *Bonder Nellia*, c'eſt-à-dire, *meſure royale*, & qui eſt tout ce qu'un homme peut manger de riz en un jour. C'eſt la portion qui ſe diſtribue au nom du Roi. Quatre *Bonder Nellias* ſont un *Courney*, qui eſt une fort jolie meſure de canne, en forme de panier. Dix courneys ſont un *Pale*, & ſe donnent au prix commun pour une *Larée*, qui eſt la cinquiéme partie d'une piece de huit; mais au tems de la moiſſon, deux pales ſe donnent pour une larée. Quatre pales ſont un *Ommouna*, qui eſt la meſure par laquelle on compte ordinairement le grain. Le plus petit des poids de l'Iſle eſt un *Collonda*, dont ſix ſont une piece de huit. Il y a des demi-collondas & des quarts. Ces poids ſont compoſés de petits grains rouges qui croiſſent dans le bois, & dont on compte dix pour un collonda. Vingt ſont le *Pallum*.

Leur monnoie.

Les Chingulais n'ont que trois ſortes de monnoie courante (30); l'une, anciennement fabriquée par les Portugais, qui porte d'un côté le portrait du Roi, & celui d'un Moine de l'autre. Elle ſe nomme *Tagum Maſſa* & vaut environ dix ſols. Il y a auſſi des demi *Tagums*. La ſeconde eſt une monnoie que tout le monde peut faire avec la permiſſion du Roi, & qui a la forme d'un hameçon pour la pêche. L'argent en eſt meilleur que celui des pieces de huit. La troiſiéme ſorte eſt celle du Roi, qu'il eſt défendu de contrefaire, ſous peine de mort. Elle ſe nomme *Ponnam*; & de la petiteſſe qu'elle eſt, il en faut ſoixante-quinze pour une piece de huit. En général l'argent étant fort rare dans le Royaume, tout ſe vend & s'achete ordinairement par des échanges.

Combien leur Commerce eſt borné.

Les habitans font très-peu de commerce avec les Etrangers. Pendant que les Portugais occupoient les côtes de l'Iſle & qu'ils vivoient en paix avec eux, le Roi permettoit des communications mutuelles, dont les deux Nations tiroient un égal avantage; mais il n'en veut aucune avec les Hollandois, quoiqu'ils l'aient ardemment recherchée (31). Ainſi le négoce des Chingulais eſt reſſerré entr'eux. Il ſe borne aux productions du pays, parce que celles d'un canton ne reſſemblent point à celles d'un autre. En raſſemblant ainſi tout ce que la nature accorde aux différentes parties du Royaume, ils ont de quoi ſubſiſter ſans le ſecours des regions étrangeres. L'agriculture eſt leur principal emploi, & les Grands ne dedaignent pas de s'y appliquer. Un homme de la premiere qualité travaille ſans honte à la terre, pourvû que ce ſoit pour lui-même. Mais il ſe deshonore s'il travaille pour autrui ou dans la vûe de quelque ſalaire. Le ſeul office

(29) Pages 238 & ſuiv. (30) Pages 241 & ſuiv. (31) Page 231.

MOEURS ET USAGES DE L'ISLE DE CEYLAN. 1679.

qu'il ne puiſſe exercer ſous aucun prétexte eſt celui de portefaix, parce qu'il paſſe pour le plus vil. Il n'y a point de marchés dans l'Iſle entiere. Les Villes ont quelques boutiques où l'on vend de la toile, du riz, du ſel, du tabac, de la chaux, des drogues, des fruits, des épées, de l'acier, du cuivre, & d'autres marchandiſes (32). Dans les cantons où le riz eſt le plus cher, la valeur de ſix meſures de Paris ne ſe vend que quatre ſols & demi : ſix poules ne coutent pas plus, & le prix d'un cochon de lait eſt le même. Un cochon gras vaut quarante-deux ſols, & une chevre graſſe environ trente ſols. Quatre mille feuilles de betel ſe donnent pour neuf ſols, quoique ces feuilles faſſent toutes leurs délices. Ils en mâchent tout le jour. Ils s'en rempliſſent la bouche en ſe couchant ; ils les y conſervent juſqu'à ce qu'ils s'éveillent, & ſe levent alors pour en prendre d'autres. Cet uſage eſt égal dans les deux ſexes. Ils ſeroient plus volontiers ſans viandes & ſans habits que ſans betel. Knox avoue qu'en ayant uſé long-tems, il lui étoit devenu impoſſible de s'en priver. Il eſt ſain, dit-il, il entretient dans la bouche une ſorte de parfum, qui donne une odeur fort agréable à l'haleine ; & ce qui ne ſert pas moins à le rendre précieux aux Chingulais, il leur noircit les dents, qu'ils auroient honte d'avoir blanches, parce que c'eſt la couleur de celles des chiens. Leur maniere de l'employer différe peu de celle qui eſt commune à la plupart des Indiens. Ils portent une petite boëte (33) qui contient de la chaux humide. Chaque fois qu'ils veulent renouveller leur betel, ils prennent de cette chaux, qu'ils étendent ſur la feuille. Ils y enferment quelques tranches de la noix d'areca, la roulent & ſe mettent à la mâcher, avec le ſoin de s'en frotter quelquefois les dents pour en augmenter la noirceur. On prend auſſi du betel ſans étendre la chaux ſur la feuille ; & ſans y rouler les tranches de noix, ils ſe contentent de prendre de la chaux entre les doigts & de ſe la mettre dans la bouche. Ceux qui s'attachent à cette méthode mâchent ainſi la noix & la feuille à part ; mais toujours accompagnées l'une de l'autre & de chaux, quoique ces trois ingrediens ne ſoient pas roulés enſemble.

Prix des denrées.

Betel, & maniere dont les Chingulais l'employent.

Cette chaux n'eſt le plus ſouvent que de la chaux commune, & ſemblable à la nôtre. Mais lorſqu'elle leur manque, ſur-tout en voyageant, ils en font une autre de certaines coquilles qui ſe trouvent dans leurs rivieres d'eau douce, & qui reſſemblent à celles des eſcargots (34).

Leur langue eſt ſi particuliere à leur Nation, que Knox ne connoît aucune partie des Indes où elle ſoit entendue. Ils ont à la vérité quelques expreſſions qui leur ſont communes avec les Malabares ; mais le nombre en eſt ſi petit, qu'ils ne peuvent mutuellement s'entendre. Le Chingulais eſt copieux, doux, élegant, & tient du caractere de ces Inſulaires, qui aiment la flatterie, les titres & les complimens. Ils n'ont pas moins de douze titres pour les femmes, ſuivant le rang & la qualité. Toi & vous s'expriment de ſept ou huit manieres différentes, qui ſont proportionnées auſſi à l'état, à l'âge, au caractere de ceux à qui l'on parle & qu'on veut honorer. Ces attentions de politeſſe ne ſont pas moins familieres aux Laboureurs, & aux Manœuvres qu'aux Courtiſans. Ils donnent au Roi des titres qui l'égalent à leurs Dieux ; & lorſqu'ils lui parlent d'eux-mêmes, c'eſt avec un excès d'humiliation. Ils éloi-

Langue de Ceylan.

(32) Page 238. (33) Pages 248 & 249. (34) Page 250.

gnent jusqu'à l'idée de leur personne, en y substituant les êtres les plus vils. Ainsi, au lieu de dire *J'ai fait*, ils disent; *le membre d'un chien a fait telle chose*. S'il est question de leurs enfans, ils les transforment de même; & quand ce Prince leur demande combien ils en ont, ils répondent qu'ils ont *tel nombre de chiens & de chiennes* (35).

Avec un respect si extraordinaire pour leur Souverain, on ne sera pas surpris qu'ils n'ayent pas d'autres loix que sa volonté. Cependant ils ont un certain nombre de vieilles coutumes, qui se conservent par la force de l'habitude. Leurs terres passent des peres aux enfans, à titre d'héritage, & le partage dépend du pere; mais si l'aîné demeure seul possesseur, il est obligé d'entretenir sa mere, ses freres & ses sœurs jusqu'à ce qu'ils soient autrement pourvûs (36). Les regles ne sont pas moins constantes pour la distinction des biens, pour le payement des dettes, pour les mariages & les divorces. Leurs mariages sont une pure cérémonie, qui consiste dans quelques présens qu'un homme fait à sa femme, & qui lui donnent droit sur elle lorsqu'ils sont acceptés. Les peres ne laissent pas de donner pour dot à leurs filles, des bestiaux, des Esclaves & de l'argent. Mais si les deux parties ne se conviennent pas, une prompte séparation leur rend la liberté, & le mari en est quitte pour rendre ce qu'il a reçu. Cependant la femme ne peut disposer d'elle-même, qu'après qu'il s'est engagé dans un autre mariage. S'ils ont des enfans, les garçons demeurent au pere & les filles suivent la mere. Les hommes & les femmes se marient ordinairement quatre ou cinq fois, avant que de se fixer solidement. Il est rare qu'un homme ait plus d'une femme; mais une femme a souvent deux maris. L'usage permet à deux freres, qui veulent vivre ensemble, de n'avoir qu'une femme entr'eux. Les enfans communs les reconnoissent tous deux pour peres & leur en donnent le nom (37). Un homme qui surprend sa femme au lit avec un amant, peut les tuer tous deux (38); mais les Chingulais connoissent peu les tourmens de la jalousie, & ne se croient pas deshonorés lorsque leurs femmes se livrent à des hommes d'une égale condition (39). Ces commerces d'amour ne passent pour un crime qu'avec des amans d'une naissance inferieure. La plus grande injure qu'on puisse faire à une femme, est de lui dire qu'elle a couché avec dix hommes de la lie du peuple (40). D'ailleurs la complaisance des hommes est extrême pour les femmes. Les terres dont elles héritent ne paient rien au Roi. Elles sont exemptes des droits de la douane, dans les Ports & sur les passages. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux; & par une loi, qui est peut-être sans exemple, on ne paie rien non-plus pour ce que porte une bête de charge femelle (41). Mais des usages si galans n'empêchent pas que pour conserver la subordination de la Nature, il ne soit défendu aux femmes, sans aucune distinction de naissance & de qualité, de s'asseoir sur un siége en présence d'un homme (42). L'autorité des peres sur leurs enfans va jusqu'à pouvoir les donner, les vendre ou leur ôter la vie dans l'enfance, lorsqu'ils les prennent

Loix de l'Isle.

Mariages & divorce.

Liberté des femmes.

Egards pour leur sexe.

(35) Page 267.
(36) Page 252.
(37) Page 227.
(38) Page 226.
(39) Page 223.
(40) Page 270.
(41) Page 229.
(42) Page 227.

en averſion ou qu'ils ſe trouvent incommodés du nombre (43).

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

On ne connoît pas, dans l'Iſle de Ceylan, le barbare uſage qui oblige les femmes de divers pays des Indes à ſe brûler vives après la mort de leurs maris. Le deuil même, auquel la bienſéance les aſſujettit, ne conſiſte qu'à laiſſer pendre leurs cheveux pendant quelques jours, & à faire retentir les louanges du Mort par leurs cris & par le récit de ſes vertus; après quoi elles ont la liberté de ſe conſoler promptement par un nouveau mariage. Les Morts de baſſe extraction ſont enterrés fort ſimplement dans les bois. Mais on brûle les perſonnes de qualité avec beaucoup de cérémonies (44). La premiere conſiſte à laver le corps. Enſuite, après en avoir tiré les inteſtins & l'avoir rempli de poivre, on le met dans un tronc d'arbre, qu'on coupe & qu'on creuſe exprès, pour attendre l'ordre du Roi, ſans lequel il n'eſt pas permis de lui faire d'autres funérailles. Cet ordre eſt quelquefois fort lent; mais lorſqu'il arrive, on met le corps ſur un chalit, ce qui paſſe pour la plus grande diſtinction, couvert d'un drap juſqu'à la tête; & pluſieurs hommes le portent ſur leurs épaules juſqu'au bucher, qui eſt dans quelque partie éminente d'un champ ou d'un grand chemin. C'eſt une pile de bois, de trois ou quatre pieds de haut, au-deſſus de laquelle eſt une eſpece de dais en forme d'arcade, avec des pendans de toile peinte, entremêlés de branches de cocotier. On y place le corps ſur ſon chalit, ſans aucune formalité de religion; & lorſqu'il eſt conſumé par les flammes, on ramaſſe toutes les cendres en un monceau de la forme d'un pain de ſucre, qu'on entoure de bonnes haies, pour en fermer l'accès aux bêtes farouches. La derniere cérémonie eſt d'y ſemer de l'herbe, qui en fait avec le tems un petit tertre fort verd. Knox vit rendre ainſi les derniers devoirs à l'oncle du Roi, qui étoit Chef des *Tirinanxes* & comme le Primat de la Nation. Si le Mort n'eſt pas d'une ſi haute qualité, on le brûle dans ſon tronc d'arbre, & le bucher n'eſt compoſé que de branches & de feuillages. L'Auteur parle, dans un autre lieu, de diverſes inſcriptions fort anciennes, qui ſe trouvent en divers endroits ſur des rochers, & dont les caracteres ſont ſi profonds qu'ils doivent durer juſqu'à la fin du Monde (45). Il ne peut juger s'ils ſont Malabares ou Chingulais; mais dans une Nation qui brûle ſes Morts avec tant de pompe, il eſt naturel de les prendre pour d'anciennes épitaphes.

Deuil des femmes.

Funérailles des Grands.

Maniere de les brûler.

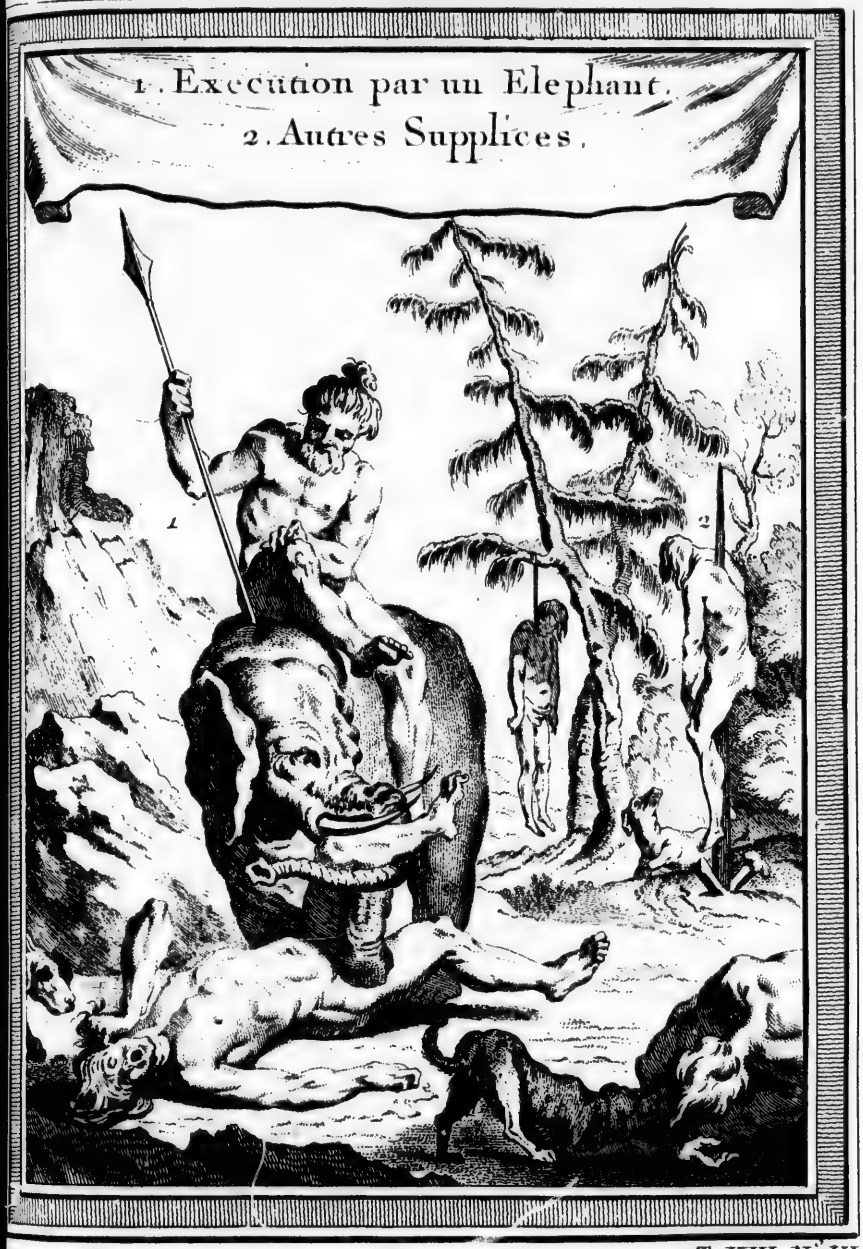
La vie des Chingulais eſt d'ailleurs aſſez longue; & quoiqu'ils ſoient ſujets à diverſes maladies, pour leſquelles ils n'ont ni Médecins ni Chirurgiens, ils trouvent, au milieu de leurs bois, dans l'écorce & les feuilles de leurs arbres, des remedes & des préſervatifs pour tous les maux dont ils ſont affligés (46). Leur régime ſert beaucoup auſſi à la conſervation de leur ſanté. Ils ſe tiennent le corps fort net, ils dorment peu, & la plûpart de leurs alimens ſont ſimples. Du riz à l'eau & au ſel, avec quelques feuilles vertes & le jus d'un citron, paſſe pour un bon repas. Ils ne mangent point de bœuf, & cette chair eſt en abomination parmi eux. Les autres viandes & le poiſſon même les tentent ſi peu, qu'ils les vendent ou les abandonnent aux Etrangers qui ſe trouvent dans leur pays. Ils auroient des beſtiaux & de la volaille en abon-

Maladies & remedes des Chingulais.

Leur régime ſert à leur ſanté.

(43) Pages 229 & 230.
(44) Page 227.
(45) Page 284.
(46) Page 286.

dance,



T. VIII. N°. III.

Maniere dont les Chingulais brulent leurs Morts.

T. VIII. N.° II.

dance, ſi les bêtes farouches ne leur en enlevoient beaucoup ; ſans compter que le Roi croit ſon repos intereſſé à tenir ſes Sujets dans la miſere (47), & permet même à ſes Officiers de prendre à très-vil prix leurs poules & leurs porcs. Les Grands ſe font ſervir ordinairement cinq ou ſix mêts, entre leſquels il n'y a qu'un ou deux plats de chair ou de poiſſon. Leurs autres mêts ſont des fruits & des légumes, mais ſur-tout du riz, qui eſt la nourriture commune, à laquelle tout le reſte ne ſert qu'à donner du goût. Leur boiſſon ordinaire eſt de l'eau. Ils ne boivent l'*Arrack*, qui eſt une ſorte d'eau-de-vie, qu'avant le repas, afin qu'il opere davantage (48). Leur vaiſſelle eſt de porcelaine ou de cuivre. Les plus pauvres ſe ſervent de feuilles. Ils ne manquent jamais de ſe laver la bouche & les mains après avoir mangé ; & leur maniere de boire (49) eſt en tenant le vaiſſeau à quelque diſtance & verſant la liqueur dans la bouche. Ils ont différentes ſortes de pâtiſſeries & de confitures, dont ils ſe font des préſens mutuels. Cette vie ſobre entretient également leur ſanté & la gaieté de leur humeur. Ils chantent ſans ceſſe, juſqu'en ſe mettant au lit ; & la nuit même, lorſqu'ils s'éveillent. Leur maniere de ſe ſaluer eſt libre & ouverte. Elle conſiſte à lever les mains, la paume en haut, & à baiſſer un peu le corps. Le plus diſtingué ne leve qu'une main pour ſon inferieur ; & s'il eſt fort au-deſſus par la naiſſance, il remue ſeulement la tête. Les femmes ſe ſaluent en portant les deux mains au front. Leur compliment ordinaire eſt *Ay*, qui ſignifie, *comment vous portez-vous ?* Ils répondent, *Hundoi ;* c'eſt-à-dire, *fort bien* (50). Tous leurs diſcours ont le même air de douceur & de politeſſe.

Gaieté de leur humeur.

Avec tant d'humanité dans le fond du caractere, Knox admira long-tems que ces Inſulaires euſſent beſoin d'être conduits avec beaucoup de rigueur, & que la Juſtice du Roi s'exerçât par des ſupplices cruels. Mais il reconnut enfin qu'il ne falloit en accuſer que le penchant de ce Prince, qui le portoit naturellement à la cruauté. Cette malheureuſe inclination ſe declaroit non-ſeulement par la nature des peines, mais encore par leur étendue. Souvent des familles entieres étoient punies des fautes d'un ſeul. Le Roi, dans ſa colere, ne condamnoit pas ſur le champ un criminel à la mort. Il commençoit par le faire tourmenter, en lui faiſant arracher avec des tenailles, ou brûler avec un fer chaud, diverſes parties de la chair, pour lui faire nommer ſes complices. Enſuite il lui faiſoit lier les mains autour du col (51) & le forçoit de manger ſes membres. On a vû des meres manger ainſi leur propre chair & celle de leurs enfans. Ces miſérables étoient menés enſuite par la Ville juſqu'au lieu de l'exécution, ſuivis des chiens dont ils devoient être la proie, & qui étoient ſi accoutumés à cette boucherie, que d'eux-mêmes ils ſuivoient les priſonniers lorſqu'ils les voyoient traîner au ſupplice. On voyoit ordinairement, dans ce lieu, pluſieurs perſonnes empalées, & d'autres, pendus ou écartelés. Le Roi ſe ſervoit auſſi d'éléphans pour exécuter les ſentences de mort. Ils percent le corps d'un homme ; & le déchirant en pieces, ils diſperſent ſes membres. On couvre leurs dents, d'un fer bien aiguiſé à trois tranchans (52) ; car les éléphans apprivoiſés ont les dents coupées par le

Rigueur des ſupplices, & cruauté des Rois.

(47) Page 203.
(48) Page 204.
(49) *Ibid.*
(50) Page 210.
(51) Page 28.
(52) T. I. p. 98.

Moeurs et Usages de l'Isle de Ceylan. 1679.

bout, afin qu'elles croiſſent mieux. Les priſons n'étoient jamais ſans un grand nombre de ces malheureux; les uns chargés de chaînes, à qui l'on fourniſſoit leur ſubſiſtance; d'autres, qui avoient la permiſſion de l'aller demander de porte en porte avec un Garde. On en faiſoit toujours mourir quelques-uns, ſans aucune forme de procès, & toute leur famille étoit ſouvent enveloppée dans leur châtiment. Ceux qui étoient capables de travailler, obtenoient la permiſſion d'élever une boutique dans la rue, vis-à-vis la priſon, & de ſortir pendant le jour pour vendre leur ouvrage; mais ils étoient renfermés à l'approche de la nuit. Enfin ce Roi ſanguinaire fit mourir ſon propre fils (53), ſur le ſimple ſoupçon d'un projet de révolte, & prenoit ſouvent plaiſir à faire couper la tête à de jeunes gens des meilleures familles du Royaume, pour la faire mettre enſuite dans leur ventre (54), ſans déclarer de quel crime il les croyoit coupables. On a lû, dans le Journal de Knox, qu'il ſe nommoit *Radja-ſinga*; nom qui ſignifie le *Roi lion*. Il ne deſcendoit pas directement du ſang royal, mais d'un ſecond mariage de la Reine veuve de ſon Prédéceſſeur, qui ayant été baptiſée & nommée *Donna Catharina* par les Portugais, n'avoit pas laiſſé d'épouſer, après la mort du Roi, le Chef des Tirinanxes. Elle en eut Radja-ſinga, & ce Pontife, qui gouvernoit pendant la minorité de deux jeunes Princes, abuſa de ſa puiſſance pour faire paſſer la Couronne à ſon fils. Ce Monarque étoit d'une taille médiocre, mais bien priſe. Il paroiſſoit âgé d'environ cinquante ans, obſerve Knox, mais ſans nous apprendre s'il parle du tems de ſon arrivée dans l'Iſle ou de celui de ſa fuite. Si l'on excepte la cruauté, l'orgueil & l'ambition, Radja-ſinga poſſedoit mille qualités qui le rendoient digne du Trône. Il étoit ſobre, prudent, moderé dans l'uſage de tous les plaiſirs, ami des Arts, & ſi porté à favoriſer les Etrangers, qu'il ne les retenoit malgré eux dans ſes Etats que pour les y attacher par ſes bienfaits. Le pays qui ſe trouvoit réuni ſous ſes loix avoit été diviſé en neuf Royaumes, que ſes Prédéceſſeurs avoient conquis par (55) degrés. Il falloit ſoutenir un gouvernement mal affermi, & réſiſter ſans ceſſe aux entrepriſes des Etrangers, qui s'étoient rendus maîtres de ſes côtes. Knox juſtifie ſa cruauté par ces deux motifs; & cette apologie n'eſt pas ſans force dans la bouche d'un homme qui avoit porté vingt ans ſes fers.

Origine du Roi & ſon caractere.

L'Auteur excuſe ſa cruauté.

Hiſtoire naturelle de l'Iſle de Ceylan.

ON ſe confirmera dans l'idée qu'on a dû ſe former du caractere de Knox & dans la confiance qu'il demande pour ſon récit, en apprenant, à la tête de cet article, qu'il ne promet point une Hiſtoire parfaite des productions de Ceylan, telle qu'on pourroit l'attendre d'un Naturaliſte qui auroit employé tous ſes ſoins à cette étude; mais une ſimple Relation (56) de diverſes propriétés de l'Iſle, que ſes malheurs lui ont laiſſé le tems d'obſerver.

Singularité de l'Iſle de Ceylan dans la culture du riz.

Ce qu'il rapporte du riz & de la maniere de le cultiver, n'eſt remarquable que par l'induſtrie des habitans. On ſçait que l'eau eſt néceſſaire pour la culture du riz, & l'on conçoit facilement qu'avec le ſecours des réſervoirs &

(53) Page 87.
(54) Page 81.
(55) Voy. ci-deſſus les Relations Holland.
(56) Page 31.

des canaux, les plaines du Royaume de Candi-uda peuvent devenir auſſi fertiles que les plus humides vallées. Mais ſi l'on ſe rappelle que le pays eſt un amas de montagnes, il paroît ſurprenant qu'elles ne ſoient pas moins cultivées. Les Inſulaires ont trouvé le moyen de les aplanir en forme d'amphitéatre (57) dont les ſiéges ont depuis trois pieds juſqu'à huit de largeur, les uns plus ou moins bas que les autres, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. On les unit, en les rendant un peu creux; ce qui forme une ſorte d'eſcalier, par lequel on peut monter juſqu'au dernier ſiége. Comme l'Iſle eſt fort pluvieuſe, & que d'un autre côté les ſources ſont ſi communes ſur les montagnes qu'il s'en forme un grand nombre de rivieres, on a pratiqué de grands réſervoirs preſqu'au niveau des plus hautes ſources, d'où l'on fait tomber l'eau ſur les premiers ſiéges, & couler par degrés aux autres rangs. Ces réſervoirs ſont en très-grand nombre & de différentes grandeurs. Les uns ont une demie lieue de long, d'autres un quart de lieue ſeulement, & leur profondeur eſt de deux ou trois braſſes. A préſent qu'ils ſont bordés d'arbres, on les prendroit pour de ſimples côteaux. On ne les fait pas plus profonds, parce que l'expérience a fait connoître qu'ils ſeroient moins commodes, & qu'après les grandes ſéchereſſes, qui tariſſent quelquefois juſqu'aux ſources, ils ſeroient plus difficiles à remplir. Dans les parties ſeptentrionales du Royaume, où l'on ne trouve ni ſources ni rivieres, on eſt borné à l'eau de pluie, qu'on retient dans des réſervoirs en forme de croiſſant. Chaque Village a le ſien; & lorſqu'ils ſont bien pleins, on regarde la moiſſon comme aſſurée. Le ſeul inconvénient eſt qu'il s'y trouve des alligators (58), qui ſe retirent à la vérité dans le bois, & de-là dans les rivieres, lorſqu'ils commencent à manquer d'eau; mais la ſaiſon des pluies les ramene.

Réſervoirs d'eau au ſommet des montagnes.

On diſtingue, dans l'Iſle, pluſieurs ſortes de riz, qui portent des noms différens, quoiqu'elles different peu pour le goût, & que cette variété ne vienne que du tems qu'il leur faut pour meurir (59). L'une meurit en ſept mois, d'autres en ſix, en cinq, en quatre & en trois mois. Celle qui meurit le plûtôt eſt de meilleur goût, mais rapporte moins. Il y en a même une eſpece qui meurit à ſec (60), & qu'on ſeme dans les lieux où l'art ne peut conduire d'eau. Ce ſeroit un tréſor pour les Orientaux, ſi elle n'étoit inferieure aux autres pour l'odeur & pour le goût. Outre le riz, l'Iſle fournit diverſes ſortes de grains, qui n'en approchent pas pour la bonté, mais qui deviennent une reſſource lorſque le riz manque. Tels ſont le *Coracan*, petite graine qui reſſemble à celle du ſenevé, & qui rapporte beaucoup dans les bonnes terres; le *Tanua*, graine auſſi petite que l'autre, & fort commune dans les parties du Nord; le *Moung*, qui reſſemble à la veſce; l'*Omb*, petite graine, qui ſe mange bouillie comme le riz, mais qui enyvre & cauſe des maux de cœur lorſqu'elle eſt trop nouvelle; le *Minere*, le *Boumas* ou le *Caravances*, & le *Tolla*, autres graines, dont la derniere donne de l'huile aux habitans pour s'oindre le corps.

Pluſieurs ſortes de riz.

Diverſes ſortes de grains.

Les Chingulais ont quantité d'excellens fruits; mais ils en auroient beaucoup davantage s'ils les aimoient aſſez pour donner quelque ſoin à leur cul-

Raiſons qui empêchent les Chingulais de cultiver certains fruits.

(57) Page 33.
(58) Page 37.
(59) Page 31.
(60) Page 38.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

ture (61). Ils s'attachent peu à ceux qui n'ont d'agréable que le goût, & qui ne ſont pas propres à leur ſervir d'aliment lorſque le grain commence à leur manquer. Ainſi les ſeuls arbres qu'ils plantent ſont ceux qui produiſent des fruits nourriſſans. Les autres croiſſent d'eux-mêmes; & ce qui diminue encore les ſoins des habitans, c'eſt que dans tous les lieux où la nature fait croître des fruits délicats, les Officiers du pays attachent, au nom du Roi, une feuille autour de l'arbre & font trois nœuds à l'extrêmité de cette feuille. On ne peut alors y toucher, ſans s'expoſer au plus ſévere châtiment & quelquefois même à la mort. Lorſque le fruit eſt mûr, l'uſage eſt de le porter dans un linge blanc au Gouverneur de la Province, qui met le plus beau dans un autre linge & l'envoie ſoigneuſement à la Cour, ſans qu'il en revienne rien au propriétaire (62). L'Iſle produit d'ailleurs tous les fruits qui croiſſent aux Indes.

Mango. Jacks. Mais elle en a de particuliers, tels que le *Mango* (63), qui eſt commun aux environs de Columbo; le *Jacks*, qui ſe nomme *Polos* lorſqu'il commence à pouſſer, *Coſe* lorſqu'il eſt tout verd, & *Ouaracha* ou *Vellas* dans ſa maturité. Ce fruit, qui eſt d'un grand ſecours pour la nourriture du peuple, croît ſur un fort grand arbre. Sa couleur eſt verdâtre. Il eſt hériſſé de pointes & de la groſſeur d'un pain de dix-huit livres. Sa graine, à laquelle on donne le nom d'*œufs*, eſt éparſe comme les pepins dans une citrouille. On mange le jacks comme nous mangeons le choux, & ſon goût en approche. Un ſeul ſuffit pour raſſaſier ſix ou ſept perſonnes. Il peut ſe manger crud lorſqu'il eſt mûr. Sa graine ou ſes œufs reſſemblent aux châtaignes par la couleur & le goût. On les fait cuire à l'eau ou ſous la cendre, & les habitans en ont toujours leur proviſion. Un ſeul jacks donne juſqu'à deux ou trois chopines de cette (64) graine.

Jombo. Le *Jombo* eſt encore un fruit que Knox n'a vû dans aucun autre endroit des Indes. Il a le goût d'une pomme. Il eſt plein de jus, & n'eſt pas moins ſain qu'agréable. Sa couleur eſt un blanc mêlé de rouge, qu'on prendroit pour l'ouvrage du pinceau.

Fruits ſauvages. Entre les fruits ſauvages qui viennent dans les bois, on diſtingue les *Muvros*, qui ſont ronds, de la groſſeur d'une ceriſe, & dont le goût eſt très-agréable; les *Dongs*, qui reſſemblent aux ceriſes noires; des *Ambellos*, qu'on peut comparer à nos groſeilles; des *Carolhos*, des *Cabellas*, des *Poukes* & des *Pollas*, qui peuvent paſſer pour autant d'eſpeces de bonnes prunes; des *Paragiddes*, qui ont quelque reſſemblance avec nos poires. Entre les fruits qui ſont communs à toutes les parties de l'Inde, tels que les noix de coco, celles d'areka, les plantains, les bananes, toutes ſortes d'oranges & de limons, les cannes de ſucre, les melons-d'eau, les grenades, le raiſin noir & blanc, les mirabolans, les codjux, &c. on diſtingue une ſorte de citron

Pautaring. qui ſe nomme *Pautaring*, & qui eſt beaucoup plus gros que les deux (65) poings.

Trois arbres ſinguliers. L'Iſle de Ceylan produit trois arbres, dont les fruits à la verité ne peuvent ſe manger, mais qui ſont remarquables par d'autres utilités. Le premier, qui

Le Tallipot & ſes propriétés. ſe nomme *Tallipot* (66), eſt fort droit, & ne peut être comparé, pour la hauteur & la groſſeur, qu'à un mât de Vaiſſeau. Ses feuilles ſont ſi grandes,

(61) Page 52.
(62) Page 54.
(63) Page 3.
(64) Page 59 & ſuiv. Il s'en trouve dans d'autres lieux des Indes.
(65) Page 62.
(66) Page 64 & ſuiv.

A. Chingulais a couverts de la pluie
sous la feuille de Talipot.
B. Arbre nommé Talipot.

T. VIII. N.° VII.

qu'une ſeule peut couvrir quinze ou vingt hommes & les défendre de la pluie. Elles ſe fortifient en ſéchant, ſans ceſſer d'être ſouples & maniables. La Nature ne pouvoit faire un préſent plus convenable au pays. Quoique ces feuilles aient beaucoup d'étendue lorſqu'elles ſont vertes, elles peuvent être reſſerrées comme un éventail; & n'étant pas alors plus groſſes que le bras, elles peſent fort peu dans la main. Elles ſont naturellement rondes, mais les Inſulaires les coupent en pieces triangulaires, dont ils ſe couvrent en voyageant, avec le ſoin de mettre le bout pointu par-devant, pour s'ouvrir le paſſage au travers des buiſſons. Elles les garantiſſent tout à la fois de la pluie & du ſoleil. Les ſoldats en font des tentes. Knox apporta, dans ſa Patrie, une de ces feuilles, dont on a vû qu'il s'étoit ſervi fort heureuſement dans ſa fuite. Elles croiſſent au ſommet de l'arbre, comme celles du cocotier, mais il ne porte de fruit que l'année de ſa mort. C'eſt une autre ſingularité, qui doit s'attirer d'autant plus d'attention, qu'alors uniquement il pouſſe de grandes branches, chargées de très-belles fleurs jaunes, d'une odeur à la verité trop forte, qui ſe changent en un fruit rond & dur, de la groſſeur de nos plus belles ceriſes. Mais ce fruit n'eſt bon que pour ſemer. Le tallipot ne porte donc qu'une ſeule fois, mais il eſt ſi couvert de fruit & de graine, qu'un ſeul arbre ſuffit pour enſemencer toute une Province. Cependant l'odeur des fleurs eſt ſi inſupportable près des maiſons, qu'on ne manque jamais d'y abbattre ces arbres lorſqu'ils commencent à pouſſer des boutons; d'autant plus que ſi on les coupe auparavant, on y trouve une fort bonne moëlle, qu'on réduit en farine pour faire des gâteaux qui ont le goût du pain blanc (67). C'eſt encore une reſſource pour les Inſulaires, lorſque le riz leur manque vers le tems de la moiſſon.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

Le ſecond arbre, dont Knox parle avec admiration, eſt le *Ketule* (68), qu'il repréſente auſſi droit que le cocotier, mais moins haut & beaucoup moins gros. Sa principale propriété conſiſte à rendre une eſpece de liqueur, qui ſe nomme *Tellegie*, extrêmement douce, très-ſaine & très-agréable, mais ſans aucune force. On la reçoit deux fois par jour, & trois fois des meilleurs arbres, qui en donnent juſqu'à douze pintes dans un ſeul jour. On la fait bouillir juſqu'à la réduire en conſiſtance, & c'eſt alors une eſpece de caſſonade noire, que les habitans nomment *Jaggory*. Avec un peu plus de peine, ils peuvent la rendre auſſi blanche que le ſucre, auquel d'ailleurs elle ne cede rien en bonté. Knox explique la maniere dont on tire cette liqueur. Lorſque l'arbre eſt dans ſa maturité, il pouſſe, vers ſa pointe, un bouton qui ſe change en un fruit rond, & qui eſt proprement ſa ſemence. Mais on ouvre ce bouton, en y mettant divers ingrédiens, tels que du ſel, du poivre, du citron, de l'ail & diverſes feuilles qui l'empêchent de meurir. Chaque jour on en coupe un petit morceau vers le bout, & la liqueur en tombe. A meſure qu'il meurit & qu'il ſe fanne, il en croît d'autres plus bas, chaque année, juſqu'à ce qu'ils gagnent la tête des branches; mais alors l'arbre ceſſe de porter & meurt, après avoir ſubſiſté huit ou dix ans. Ses feuilles reſſemblent à celles du cocotier, & tiennent à une écorce fort dure & pleine de filets, dont on ſe ſert pour faire des cordes. Elles tombent pendant tout le tems qu'il croît; mais

Le Ketule.

(67) Page 66. (68) *Ibid.* & ſuiv.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

lorſqu'il eſt arrivé à ſa groſſeur, elles demeurent pluſieurs années ſur l'arbre ſans tomber, & lorſqu'elles tombent, la Nature ne lui en rend pas d'autres. Son bois, qui n'a pas plus de trois pouces d'épaiſſeur, ſert comme d'enveloppe à une moëlle fort blanche. Il eſt fort dur & fort lourd, mais ſujet à ſe fendre de lui-même. La couleur en eſt noire. On le croiroit compoſé de piéces de rapport. Les Inſulaires en font des pilons pour battre le riz.

Le Gorunda-gouhah, qui porte la canelle.

Le troiſiéme arbre eſt celui qui porte la canelle & qui rend l'Iſle de Ceylan ſi chere aux Hollandois. On le nomme dans le pays, *Gorunda-gouhah* (69). Il croît dans les bois, comme les autres arbres; & ce qui doit paroître ſurprenant, les Chingulais n'en font pas plus de cas (70). On en trouve beaucoup dans diverſes parties de l'Iſle, ſur-tout à l'Oueſt de la grande montagne de *Mave-lagongue*; fort peu dans d'autres: & quelques-unes n'en portent pas du tout. L'arbre eſt d'une grandeur médiocre. Son écorce eſt la canelle, qui paroît blanche ſur le tronc, mais qu'on enleve & qu'on fait ſécher au ſoleil. Les Inſulaires ne la prennent que ſur les petits arbres, quoique l'écorce des grands aient l'odeur auſſi douce & le goût de la même force (71). Le bois eſt ſans odeur. Il eſt blanc & de la dureté du ſapin. On s'en ſert à toutes ſortes d'uſages. Sa feuille reſſemble à celle du laurier par la couleur & l'épaiſſeur, avec cette ſeule différence, que la feuille du laurier n'a qu'une côte droite, ſur laquelle le verd s'étend des deux côtés, & que celles de la canelle en ont trois, par le moyen deſquelles elles s'élargiſſent (72). En commençant à pouſſer, elles ont la rougeur de l'écarlate. Frottées entre les mains, elles ont l'odeur du clou de girofle plus que celle de la canelle. Le fruit, qui meurit ordinairement au mois de Septembre, reſſemble au gland; mais il eſt plus petit. Il a moins d'odeur & de goût que l'écorce. On le fait bouillir dans l'eau, pour en tirer une huile qui ſurnâge, & qui étant congelée, devient auſſi dure & auſſi blanche que du ſuif. L'odeur en eſt fort agréable. Les habitans s'en oignent le corps. Ils en brûlent auſſi dans leurs lampes. Mais on n'en fait des chandelles que pour le Roi.

Forme de ſes feuilles.

Uſage qu'on fait de ſon fruit.

L'Orula.

L'*Orula* eſt un arbre de la groſſeur du pommier, qui porte un petit fruit aſſez ſemblable à l'olive (73), excepté qu'il eſt plus pointu par les deux bouts. La peau en eſt d'un verd-rougeâtre & couvre un noyau fort dur, que les habitans emploient pour ſe purger & pour teindre en noir. L'eau dans laquelle on le fait tremper, après l'avoir pilé, emporte dans l'eſpace d'une nuit la plus forte rouillure du fer, & prend néanmoins une ſi profonde noirceur qu'elle pourroit ſervir d'encre.

Le Doune kaia.

Le *Doune-kaia-gauhah* eſt un arbriſſeau, dont les feuilles ſont larges de deux doigts & longues de ſept ou huit pieds, armées d'un rang d'épines au milieu & des deux côtés. On les fend pour en faire des nattes. Cet arbriſſeau porte un bourgeon fort long, qui a la forme d'un pain de ſucre, & qui eſt d'abord enveloppé de feuilles comme un chou. Leur couleur eſt d'un beau jaune d'or, & l'odeur en eſt excellente. Le bourgeon venant à s'ouvrir, s'étend en pluſieurs bouquets de petites fleurs blanches. On ſe ſert des racines du doune-

(69) Page 69.
(70) *Ibidem.*
(71) Page 70.
(72) *Ibidem.*
(73) Page 72.

kaia-gauhah pour faire des cordes, en les réduisant en courroies qu'on entrelasse. (74)

Le Capita.

Le *Capita-gauhah* (75), autre arbrisseau, de la grosseur du bras, est médecinal dans son bois, dans son écorce & ses feuilles. Il n'y a pas de bêtes qui en veuillent manger, sans en excepter les chevres, qui broutent quelquefois du pur poison (76). La feuille est d'un beau verd, ronde, mal unie & de la grandeur de la paume de la main. Son bois, quoique verd, est admirable pour le feu, & les Orfévres ne brûlent pas d'autre charbon.

Rattans.

Quoique les *Rattans* ne soient pas particuliers à l'Isle de Ceylan, ils y croissent avec plus d'abondance qu'en tout autre lieu, en s'étendant fort loin sur la terre, ou le long des arbres à la hauteur d'environ vingt brasses. Ils sont d'abord couverts d'une écorce qui les défend des injures de l'air, & si hérissés d'épines & de pointes, qu'on n'ose y toucher. Mais à mesure que l'arbrisseau croît, l'écorce mûrit & tombe. Il porte un fruit de la forme & de la grosseur d'une grappe de raisin, mais dont la peau est jaunâtre & écaillée comme le corps d'un poisson. Sa chair est blanche & renferme un noyau. Les habitans font de ce fruit une liqueur aigre & rafraîchissante (77).

Betel & son arbrisseau.

L'arbrisseau qui porte la feuille de *Betel* (78) croît en serpentant, comme le lierre, autour des arbres, sur-tout autour des jeunes arbres qu'on plante & qui croissent aussi dans la même proportion. Cette feuille est longue dans sa forme, mais plus large vers la queue & pointue par le bout. Sa couleur est un verd-naissant. La graine, qui ressemble au poivre-long, n'est d'aucun usage. Elle tombe & pourrit sur la terre, & l'on ne perpétue l'arbrisseau que par ses rejettons.

Arbres qui portent la noix d'Areca.

La noix d'areca, qui sert avec le betel, ne croît que dans les parties méridionales & occidentales de l'Isle. Les arbres qui la portent sont hauts & droits, mais rarement plus gros que le gras de la jambe. On n'en voit pas dans les champs, mais seulement dans les Villages, où ils forment comme un bois, sans aucun enclos pour distinguer ceux qui appartiennent à différens maîtres. Les habitans y mettent leur marque, à laquelle ils les reconnoissent. On ne les plante point. La noix tombe lorsqu'elle est mûre & rend bien-tôt racine. Ces noix croissent par pelotons au sommet de l'arbre, & leur couleur, qui est rougeâtre dans leur maturité, forme un spectacle fort agréable. On les fait sécher au soleil jusqu'à ce que la coquille soit un peu pourrie, & l'on prend ensuite la peine de les racler l'une après l'autre, avec un couteau de bois (79). Vingt milliers de ces noix ne se vendoient qu'un écu lorsque Knox arriva dans l'Isle. Mais le prix en étoit fort diminué à son départ, quoiqu'au défaut d'argent elles s'emploient comme une espece de monnoie, avec laquelle on se fournit de tout ce qui est nécessaire (80). Le bois de l'arbre sert à faire des lattes & des palissades, & les feuilles, pour envelopper toutes sortes de provisions.

Le Bogahah, ou l'arbre-dieu.

Knox parle, dans son Journal, du *Bogahah*, que les Européens ont nommé l'*Arbre-dieu* (81), parce que les Chingulais le croient sacré & lui rendent une

(74) Page 74.
(75) Il paroît que *Gauhah* signifie *arbre* en Chingulais.
(76) Page 75.
(77) Page 76.
(78) Page 77.
(79) Page 56.
(80) Page 58.
(81) Page 78.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

sorte d'adoration. Cet arbre est fort grand, & ses feuilles tremblent sans cesse, comme celles du peuplier. Toutes les parties de l'Isle en offrent un grand nombre, que les Chingulais se font un mérite de planter, & sous lesquels ils allument des lampes & placent des images. On en trouve dans les Villes & sur les grands-chemins, la plûpart environnés d'un pavé, qui est entretenu fort proprement. Ils ne portent aucun fruit, & ne sont remarquables que par la superstition qui les fait planter.

Herbes Européennes transplantées à Ceylan.

Un Européen, qui arrive dans l'Isle de Ceylan, est surpris d'y trouver non-seulement des choux, des carottes, des raves, du fenouil, du baume, du spermint, du senevé, du romarin, de la sauge, des concombres & des féves, mais jusqu'à des laitues (82) & d'autres herbes pour les salades. Il est vrai qu'à la réserve du spermint & du senevé, tous ces végetaux n'y croissent pas naturellement, & qu'ils y ont été transplantés par les Portugais & les Hollandois. Knox en conclut que toutes nos autres plantes ne s'accommoderoient pas moins du même terroir (83), & qu'elles y acquereroient peut-être un nouveau degré de force & de bonté. L'Isle a d'elle-même quantité d'excellentes herbes, qui se mangent bouillies, avec une sauce au beurre, ou qui servent à l'assaisonnement du riz. Quelques-unes demandent d'être six mois en terre (84) pour meurir parfaitement, & leur goût ne le cede pas à celui de nos asperges. Les unes ont les feuilles & la tige aussi rouges que du sang; d'autres sont vertes, & d'autres ont la feuille verte & la tige blanche. On distingue deux sortes de racines; la premiere, de celles qu'il faut planter près des arbres ou des échalas, le long desquels leur tige monte quelquefois jusqu'au sommet. La tige & les feuilles ne sont utiles à rien & sechent tous les ans; mais quelques-unes de ces racines ne laissent pas de croître dans la terre jusqu'à la grosseur du corps humain (85). Elles sont rondes, raboteuses & mal faites, mais d'un fort bon goût. Celles qui ne montent pas le long des arbres n'en ont pas moins la tige haute & les feuilles fort larges. Elles sont rondes & longues comme le doigt d'un homme; d'où leur vient le nom d'*Angul alloes*, qui signifie *Racine des doigts*. Leur couleur est blanche ou rouge. Celles qui croissent dans les bois sont beaucoup plus grosses, & plus enfoncées dans la terre. Knox ne sçait à quoi comparer plusieurs autres sortes de végétaux, qui s'apprêtent & se mangent avec le riz, & qu'il trouvoit excellens; tels que les carouelas, les *Ouattaeuls*, les *Morongos*, les cacorchouns & quelques autres (86).

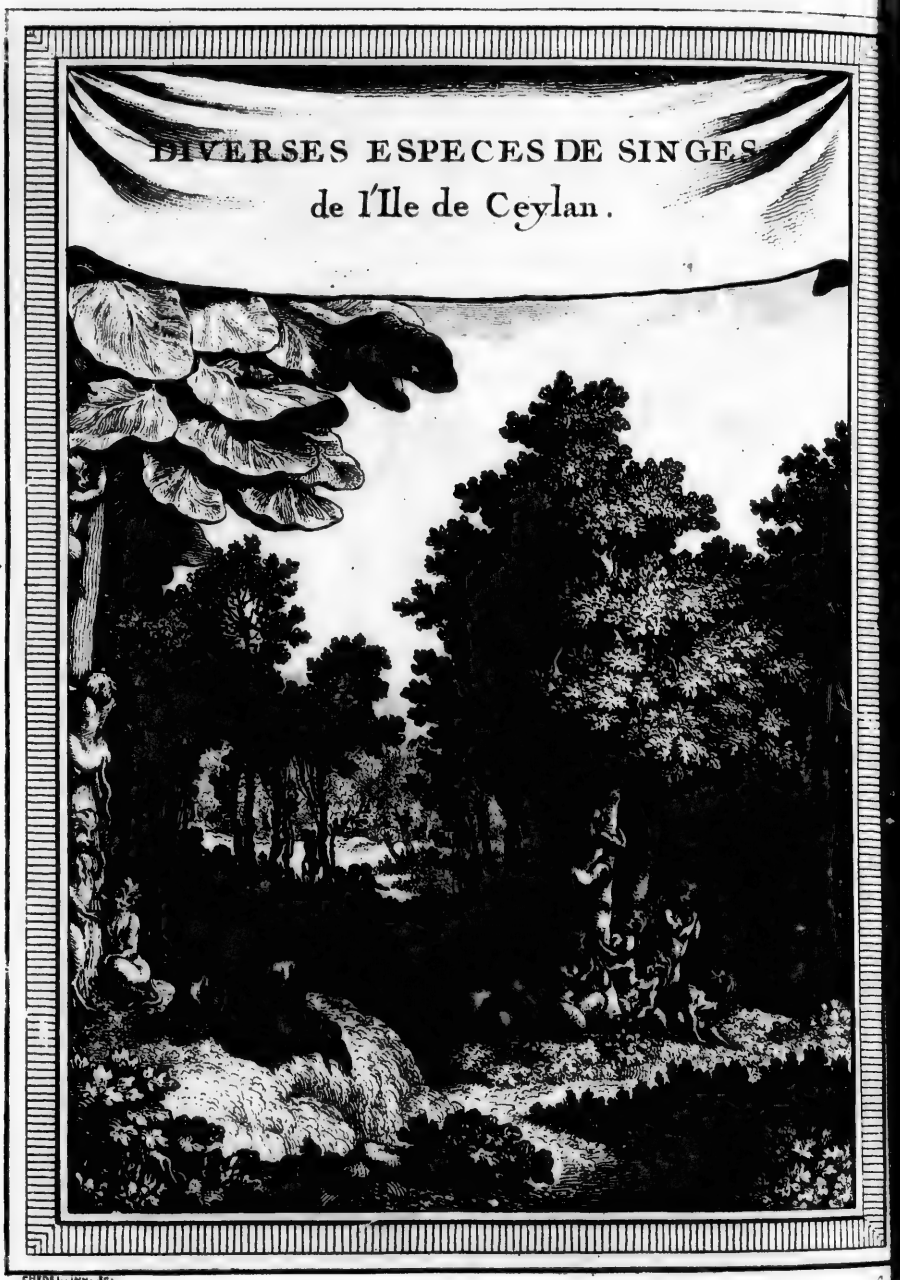
Grosseur de certaines racines.

Simples d'une vertu admirable.

Les Chingulais ont un nombre extraordinaire de simples ou d'herbes médecinales. Leurs boutiques de pharmacie sont dans les bois. C'est-là qu'ils composent leurs médecines & leurs emplâtres, avec des herbes, des feuilles & des écorces. L'Auteur vante, sans les nommer, celles qui gueriſſent si promptement un os rompu, qu'il se rejoint dans l'espace d'une heure & demie. Il vérifia par sa propre expérience la vertu d'une écorce d'arbre qui se nomme *Amaranga*, & qui s'emploie pour les abscès dans la gorge. On lui en fit mâcher, pendant un jour ou deux, en avallant sa salive; & quoiqu'il fût très-mal, il se trouva guéri en vingt-quatre heures (87).

(82) Page 74.
(83) *Ibidem.*
(84) Page 83.
(85) Page 82.
(86) Page 83.
(87) Page 85.

Ils



CHIGOT. INV. Sc.

T. VIII. N.°

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN. Fleurs.

Ils ont quantité de belles fleurs ſauvages, qu'un peu de culture ne manqueroit pas d'embellir; ſur tout leurs fleurs odoriferantes, que les jeunes gens des deux ſexes ſe contentent de cueillir, pour orner leurs cheveux & les parfumer. Leurs roſes rouges & blanches ont l'odeur des nôtres. Rien ne mérite tant d'attention qu'une fleur nommée *Sindris mal*, qui croît dans les bois, & que ſon utilité fait tranſplanter dans les jardins. Sa couleur eſt rouge ou blanche. Elle s'ouvre ſur les quatre heures après-midi; & demeurant épanouie juſqu'au matin, elle ſe ferme alors pour ne s'ouvrir qu'à quatre heures. C'eſt une ſorte d'horloge, qui ſert à faire connoître l'heure dans l'abſence du Soleil (88). Le *Pichamauls* eſt une fleur blanche, dont l'odeur tire ſur celle du jaſmin. On en apporte au Roi, chaque matin, un bouquet enveloppé dans un linge blanc & ſuſpendu à un bâton. Ceux qui le rencontrent en chemin ſont obligés de ſe détourner, dans la crainte apparemment qu'ils ne l'infectent par leur haleine. Quelques Officiers tiennent des terres du Roi pour ce ſervice; & leur charge les obligeant de planter ces fleurs dans les lieux où elles viennent le mieux, ils ont le droit de choiſir le terrain qui eſt de leur goût, ſans examiner à qui il appartient (89). Ils l'environnent d'une haie ou d'un foſſé, afin qu'il ne puiſſe ſervir à d'autre uſage, juſqu'à ce que les *Pichamauls* ceſſent d'y croître heureuſement. Le *Hop-mauls* eſt la fleur d'un grand arbre, & ſon unique production. L'odeur en eſt ſi fine, qu'elle paſſe pour la principale de celles qui ſervent à l'ornement de la tête.

Fleur qui ſert d'horloge.

Picha-mauls.

Hop-mauls.

L'Iſle de Ceylan a des vaches, des bufles, des cochons, des chevres, des daims, des liévres, des chiens, des jackals, des ſinges, des tygres, des ours, des ſangliers, des éléphans & quelques autres bêtes fauves, des lions, des chevaux & des ânes; mais elle n'a point de brebis (90). Entre les bêtes fauves on diſtingue un animal, nommé *Memima*, qui n'eſt pas plus gros qu'un liévre, mais qui reſſemble parfaitement à un daim. Il eſt gris & tacheté de blanc, & la chair en eſt excellente. Le *Gauvera* eſt une ſorte de taureau ſauvage, qui a l'échine aigue, les quatre pieds blancs & la moité des jambes de la même couleur. Knox en vit un, qui étoit gardé parmi les animaux du Roi, avec un tygre noir, un daim blanc & un éléphant moucheté.

Animaux de l'Iſle de Ceylan.

Memima.

Le Gauvera.

Les ſinges ſont non-ſeulement en grande abondance dans les bois, mais de diverſes eſpeces, dont quelques-unes ne peuvent être comparées à celles des autres pays. Il s'en trouve d'auſſi grands que nos épagneuls, qui ont le poil gris & le viſage noir, avec une grande barbe blanche d'une oreille à l'autre, qui les feroit prendre pour des vieillards. On en voit d'autres de la même groſſeur, mais d'une couleur différente. Ils ont le corps, le viſage & la barbe d'une blancheur éclatante. Cette différence de couleur ne paroiſſant pas changer l'eſpece, on les nomme également *Ouanderons*. Ils cauſent peu de mal & ſe tiennent conſtamment dans les bois, où ils ne vivent que de feuilles & de bourgeons. D'autres, qui ſe nomment *Rillours*, ſont ſans barbe; mais ils ont le viſage blanc & de longs cheveux ſur la tête, qui deſcendent & ſe partagent comme ceux de l'homme. Cette eſpece eſt extrêmement nuiſible, par les ravages continuels qu'elle commet dans les grains. Les Chingulais eſtiment

Singes nommés Ouanderons.

Rillours.

(88) Page 87. (89) Page 88. (90) Page 89.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

la chair de toutes leurs eſpeces de ſinges, & celle des chevreuils, dont ils ont auſſi diverſes eſpeces (91).

Variété ſurprenante de fourmis

La variété des fourmis n'eſt pas moins admirable dans l'Iſle de Ceylan que leur abondance. Celles qu'on nomme *Coumbias* & *Tale-coumbias*, ſont à peu près ſemblables aux nôtres pour la grandeur ; avec cette différence, que les premieres ſont rougeâtres, & que les autres, qui ſont noires, ne ſe trouvent que dans les arbres pourris & ſentent extrêmement mauvais. Celles d'une troiſiéme eſpece, qu'on appelle *Dimbios*, ſont grandes & rouges, & font leurs nids ſur les branches des grands arbres, dans des feuilles qu'elles ramaſſent enſemble, de la groſſeur de la tête humaine. On voit quelquefois pluſieurs nids ſur le même arbre ; & la crainte de mille dangereuſes piqûres ne permet alors à perſonne d'y monter. Les *Coura-atches* ſont une quatriéme ſorte de fourmis, grandes & noires, qui vivent dans la terre, où elles font des trous à peu près de la forme de ceux des lapins. Les champs ſont ſi remplis de ces terriers, que les beſtiaux ſont ſans ceſſe expoſés à ſe caſſer les jambes. Les *Coddias* ſont d'un fort beau noir & de la grandeur des précédentes. Elles vivent auſſi dans la terre ; mais elles ſont accoutumées à faire des excurſions en troupes fort nombreuſes, ſans qu'on ſçache ce qu'elles font, ni quel eſt le terme de leur marche. Elles mordent cruellement, lorſqu'on les bleſſe ou qu'on les détourne ; peu nuiſibles d'ailleurs quand on les laiſſe tranquilles (92).

Coumbias.

Dimbios.

Coura-atches.

Coddias.

Vacos, & leur ſingularité.

Les *Vacos* ſont en beaucoup plus grand nombre que toutes les autres. La terre en eſt couverte. Leur grandeur eſt médiocre. Elles ont le corps blanc & la tête rouge. Tout ce qu'elles rencontrent eſt dévoré. Elles mangent le drap, le bois, la paille qui couvre les maiſons, tout en un mot, à l'exception du fer & de la pierre. On n'oſe rien laiſſer dans une maiſon qui n'eſt point habitée. Elles montent le long des murailles & ſe font avec de la terre une ſorte de voûte, qu'elles continuent dans toute l'étendue de leur chemin, à quelque hauteur qu'elles arrivent. Si cette arcade ſe rompt en quelqu'endroit, elles reviennent toutes ſur leurs pas pour réparer leur édifice, & continuent leur marche après ce travail. Les habitans s'apperçoivent aiſément de leur approche par la vûe de ces petites voûtes, & ſont obligés à de précautions continuelles pour les détruire ou les éloigner (93). Dans les lieux qui ſont ſans maiſons, elles élevent de petites montagnes de terre, hautes de quatre, cinq ou ſix pieds, & ſi fortes qu'il n'eſt pas aiſé de les abbattre avec des pieux. Ces petites hutes, qui ſe nomment *Homboſſes*, ſont compoſées de voûtes ou d'arcades, & bâties d'une terre très-fine, dont le Peuple ſe ſert pour fabriquer des Idoles. Les vacos multiplient prodigieuſement, mais elles meurent auſſi par pelotons ; car lorſque les aîles leur ſont venues, elles s'envolent en ſi grand nombre vers l'Occident qu'on a peine à voir le Ciel ; & s'élevant à une hauteur qui les fait perdre de vûe, elles ne ceſſent de voler que pour tomber mortes après s'être épuiſées (94). Les oiſeaux qui ſe retirent un peu tard en font leur proie, & les poules s'en nourriſſent plus volontiers que de riz. Knox ajoute qu'il ne s'arrête point à diverſes autres eſpeces.

Trois ſortes d'abeilles.

Il n'y a guéres moins de variété dans les abeilles de l'Iſle. L'Auteur en diſ-

(91) Pages 109 & ſuivantes.

(92) Pages 99 & ſuivantes. L'Auteur ne donne pas une idée fixe de leur grandeur.

(93) Page 103.

(94) Page 105.

tingue trois sortes (95). L'une, qu'on nomme *Menlasses*, ressemble à celles de l'Europe, & se loge dans le creux des arbres ou dans les trous des vacos. Elle y fait son miel, que les Insulaires tirent facilement après en avoir chassé ces petits animaux, dont l'aiguillon n'est pas rédoutable. Les *Bamburos*, qui forment la seconde espece, sont plus grandes & d'une couleur plus vive que les nôtres. Leur miel est aussi clair que de l'eau. Elles font leurs niches sur les plus hautes branches des arbres, sans prendre soin de les cacher. Dans certaines saisons, des Villes entieres vont recueillir ce miel dans les bois, & chacun en revient chargé. La troisiéme sorte d'abeille, est noire, & n'est pas plus grosse que nos mouches communes. Elles se nomment *Conamyas*, qui signifie *Abeille aveugle*, & font leur miel dans les creux des arbres, mais en si petite quantité que les Chingulais l'abandonnent aux enfans.

Espece singuliere de sangsue terrestre.

Ils ont une sorte de sangsues noirâtres, qui vivent sous l'herbe, & qui sont fort incommodes aux Voyageurs qui marchent à pied. Elles ne sont pas d'abord plus grosses qu'un crin de cheval, mais en croissant elles deviennent de la grosseur d'une plume d'oie, & longues de deux ou trois pouces (96). On n'en voit que dans la saison des pluies. C'est alors que montant aux jambes de ceux qui voyagent pieds nuds, suivant l'usage du pays, elles les picquent & leur succent le sang avec plus de vîtesse qu'ils n'en peuvent avoir à s'en délivrer. On auroit peine à concevoir une action si prompte, si l'Auteur n'ajoutoit que le principal embarras vient de leur multitude, qui feroit perdre le tems, dit-il, à vouloir leur faire quitter prise (97). Aussi prend-on le parti de souffrir leurs morsures, d'autant plus qu'on les croit fort saines. Après le voyage, on se frotte les jambes avec de la cendre; ce qui n'empêche pas qu'elles ne continuent de saigner long-tems. On voit aussi des sangsues d'eau, qui ressemblent aux nôtres.

Oiseaux de l'Isle.

A l'égard des oiseaux de Ceylan, Knox ne nomme, de ceux de l'Europe, que des corbeaux, des hochequeues, des becassines, des pigeons, des ramiers & des paons. Il y a vû, dit-il, des oiseaux qui ressembloient beaucoup à la becasse & à la perdrix; mais ils sont très-rares. Les petits perroquets verds y sont en grand nombre & ne peuvent apprendre à parler (98). En récompense, le *Malcrouda* & le *Cançouda*, deux autres oiseaux de la grosseur du merle, dont le premier est noir & l'autre d'un beau jaune d'or, apprennent très-facilement. Les bois & les champs sont remplis de plusieurs sortes des petits oiseaux, qui ne servent qu'à l'ornement de la nature par la variété & l'agrément de leur plumage. Leur grosseur est celle de nos moineaux. On en voit de blancs comme la neige, qui ont la queue d'un pied & la tête noire, avec une touffe de plumes qui les couronne. D'autres, qui ne différent qu'en couleur, sont rougeâtres comme une orange mure (99), & couronnés d'une touffe noire. L'oiseau qu'on nomme *Carlo* ne se pose jamais à terre, & se perche toujours sur les plus hauts arbres. Il est aussi gros qu'un cygne, de couleur noire, les jambes courtes, la tête d'une prodigieuse grosseur, le bec rond, avec du blanc des deux côtés de la tête, qui lui forme comme deux oreilles, & une crête blanche de la figure de celle d'un cocq. On en voit

Le Malcrouda.

Le Cancouda.

Le Carlo.

(95) Page 106.
(96) Page 108.
(97) Page 110.
(98) Page 118.
(99) Page 119.

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

ordinairement trois ou quatre enſemble, qui ne ſont que ſauter de branche en branche. Leur cri reſſemble à celui du canard & ſe fait entendre d'un mille. On eſtime leur chair (1).

Oiſeaux de riviere & poiſſon.

Le Roi nourrit des oies, des canards, des cocqs d'Inde & des pigeons privés; mais c'eſt pour le ſeul amuſement, car il n'en mange jamais: ce qui porte à croire que ce ne ſont pas des productions naturelles du pays. Les étangs offrent quantité d'oiſeaux aquatiques, la plupart plus gros que des cygnes; qui vivent de poiſſon, & qui ont l'adreſſe de ſe dérober aux pourſuites des alligators. Il n'y a point de rivieres, d'étangs, ni de foſſés, qui ne ſoient remplis de poiſſon. Les gros ſaumons ſont en abondance dans la grande riviere de Mavolagongue, mais les habitans manquent d'induſtrie pour les prendre. Ils ont peu de filets, & Knox ne leur a gueres connu que l'uſage des panniers pour la pêche. On nourrit, en pluſieurs endroits, du poiſſon pour l'uſage & pour l'amuſement du Roi (2).

Serpens extraordinaires.

Un pays chaud, pluvieux, & rempli d'étangs & de bois, ne ſauroit manquer de produire un grand nombre de ſerpens. Celui que les habitans nomment *Pimberah*, eſt de la groſſeur d'un homme, & d'une longueur proportionnée. Sa proie ordinaire eſt le betail & les bêtes ſauvages; mais il uſe d'adreſſe pour les prendre. Il ſe tient caché dans les ſentiers où paſſe le daim, & le tue du coup d'une eſpece de cheville, dont ſa queue eſt armée (3).

Le Pimberah.

Le Polonga.

Il avalle quelquefois un chevreuil entier, dont les cornes lui percent le ventre & le tuent lui-même (4). Le *Polonga* n'a que cinq ou ſix pieds de longueur; mais ſon venin eſt fort dangereux, ſur-tout pour les beſtiaux. Knox en vit de deux ſortes; l'une verte, & l'autre d'un gris rougeâtre, tacheté de blanc. Le *Noya* eſt griſâtre & n'a pas plus de quatre pieds de longueur. Il tient quelquefois la moitié de ſon corps élevé pendant deux ou trois heures, ouvrant ſa gueule entiere, au-deſſus de laquelle on croiroit lui voir une paire de lunette (5). Cependant il n'eſt pas nuiſible, & par cette raiſon les Indiens lui donnent le nom de *Noya Rodgerah*, qui ſignifie *Serpent royal*. Lorſqu'il rencontre le *Polonga*, ils commencent un combat qui ne finit que par la mort de l'un ou de l'autre. Le *Caroula*, long d'environ deux pieds & fort venimeux, ſe cache dans les trous & les couvertures des maiſons, où les chats lui donnent la chaſſe & le mangent. Les *Gerendes* ſont en grand nombre, mais ſans venin, & ne font la guerre qu'aux œufs des petits oiſeaux. L'*Hiekanella* eſt une ſorte de lezard venimeux, qui ſe cache dans le chaume des maiſons, mais qui n'attaque pas les hommes s'il n'eſt provoqué. On ne ſe repréſente pas ſans fremir une groſſe araignée de Ceylan nommée *Democulo*, longue, noire, velue, tachetée & luiſante, qui a le corps de la groſſeur du poing & les pieds à proportion (6). Elle ſe cache ordinairement dans le creux des arbres & dans d'autres trous. Rien n'eſt plus venimeux que cet inſecte. Sa bleſſure n'eſt pas mortelle; mais la qualité de ſon venin trouble l'eſprit & fait perdre la raiſon (7). Les beſtiaux ſont ſouvent mordus ou picqués de ces animaux monſtrueux, & meurent ſans qu'on y puiſſe remédier. Les hommes

Le Noya.

Le Caroula.

La Gerende.

L'Hiekanilla.

Le Democulo, araignée terrible.

(1) Page 120.
(2) Page 124.
(3) Page 126. On ne s'attache qu'aux ſerpens qui ſont propres au pays.
(4) *Ibidem.*
(5) Page 27.
(6) Page 131.
(7) Page 132.

trouvent du ſecours dans leurs herbes & leurs écorces, lorſqu'ils emploient promptement cette reſſource (8).

HISTOIRE NATURELLE DE CEYLAN.

Le *Duberria* eſt un gros ſerpent d'eau, qui n'a point de qualité dangereuſe. On redoute beaucoup plus un animal amphibie qui ſe nomme *Kobbera Guion*, & qui reſſemble beaucoup à l'alligator. Il a cinq ou ſix pieds de longueur. Quoiqu'il plonge ſouvent dans l'eau, ſa demeure ordinaire eſt ſur la terre, où il mange les corps morts des oiſeaux & des autres bêtes. Sa langue, qui eſt bleue & fourchue s'allonge en forme d'aiguillon. Elle eſt effrayante, lorſqu'il la tire pour ſiffler ou pour bailler. Cependant loin de picquer & de mordre les hommes, il ſe contente de ſiffler lorſqu'il les apperçoit. Mais ſi les chiens s'approchent trop de lui, ſoit pour abboier ou pour le mordre, il les frappe ſi vivement de ſa queue, qui reſſemble à un fouet d'une aune de longueur, qu'il les fait fuir en criant. La chair de cet animal n'eſt pas bonne à manger.

Le Duberria.

Le Kobbera-guion.

Le *Tolla Guion*, que Knox prend pour le Guana des Indes Occidentales (9), eſt au contraire un mets excellent pour les Chingulais; & la raiſon qu'ils apportent pour en prouver la bonté, c'eſt que ſi l'envie prend de vomir, on ne rejette jamais cette chair, quoique l'eſtomac ſe décharge de tous les autres alimens. Le tolla-guion vit d'herbes & de feuilles. Avec la même forme à peu près que celle du kobbera-guion, il eſt plus noirâtre & moins grand. Sa retraite eſt dans le creux des arbres & dans les trous (10).

Le Tolla-guion.

L'Iſle de Ceylan a pluſieurs ſortes de pierres précieuſes; mais le Roi, qui en poſſede un fort grand nombre, ne permet pas qu'on en cherche de nouvelles (11). Dans les lieux où l'on ſçait qu'elles ſe trouvent, il a fait planter des pieux pointus, qui menacent ceux qui en approcheroient d'être empalés vifs. On tire, de pluſieurs rivieres, des rubis, des ſaphirs & des yeux de chat pour ce Prince. Knox vit pluſieurs petites pierres tranſparentes de diverſes couleurs, dont quelques-unes étoient de la groſſeur d'un noiau de ceriſe, & d'autres plus groſſes. Il vit auſſi des rubis & des ſaphirs. Le fer & le criſtal ſont communs dans l'Iſle, & les habitans font de l'acier de leur fer. Ils ont auſſi du ſouffre, mais le Roi défend qu'on le tire des mines. Ils ont quantité d'ébeine, beaucoup de bois à bâtir, de la mine de plomb, des dents d'éléphant, du turmeric, du muſc, du coton, de la cire, de l'huile, du riz, du ſel, du poivre, qui y croît fort bien & qu'ils recueilleroient en abondance s'ils avoient occaſion de s'en défaire (12). Mais les marchandiſes qui ſont véritablement propres au pays, ſont la canelle & le miel ſauvage. On jugera des avantages que les Hollandois en ont tiré depuis leur conquête par l'idée générale que Daniel Braems en donnoit il y a cinquante ans aux Etats-Généraux, dans ſon *rapport ſur l'état* des affaires de la Compagnie de Hollande aux Indes Orientales: voici l'article qui regarde Ceylan.

Pierres précieuſes.

Fer, criſtal, ſouffre.

» C'eſt une grande Iſle, ſéparée de la partie méridionale de la côte de Co-
» romandel par un petit trajet de mer. Elle eſt renommée pour la canelle,
» qu'elle produit abondamment. C'eſt cette épicerie qui a porté les Portugais

Rapport de Braems ſur l'Iſle de Ceylan.

(8) *Ibidem.*
(9) Page 154.
(10) La douceur de tous ces noms s'accorde avec ce que Knox dit ailleurs de celle de la langue.
(11) Page 135.
(12) Page 136.

» à faire la conquête des côtes, & la Compagnie à les leur enlever. Les pays » hauts sont restés sous l'obéissance du Roi de Candi, qui n'a jamais pû être » subjugué par les Portugais ni par les nôtres, à cause des chemins impra- » ticables du pays dont il est le maître, & des autres difficultés de cette en- » trepriſe. Ce Prince, à l'égard de la Compagnie, se contente d'être toujours » sur la défensive. C'est ce qui a donné jusqu'ici, à nos gens, la commodité » de faire sans empêchement les moissons de la canelle; mais plusieurs dou- » tent que cette tranquillité soit de longue durée, & craignent que la Com- » pagnie ne soit troublée dans la possession d'une Isle si importante. La dé- » pense qu'elle est obligée de faire à Ceylan est très-considérable, par les » pensions des Villes, les entretiens des Forts, les passages, les munitions, » les Commandans, Officiers, Garnisons & Commis à l'inspection du né- » goce; ce qui emporte une partie du profit, qu'il seroit facile d'augmenter, » en retranchant, avec la moitié des postes, les garnisons, les Officiers & » les Commis inutiles (13).

(13) Recueil de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales, Tome premier, p. 156. On verra, dans quelques Relations des Hollandois, ce qui concerne leurs Etablissemens, avec la description des lieux qu'ils possedent.

HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU XVe SIÉCLE.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.

VOYAGES DES FRANÇOIS AUX INDES ORIENTALES.

VOYAGE DE RENNEFORT.

INTRODUCTION.

QUELQUES voyages particuliers, entrepris ſans commiſſion & ſans autorité, tels que ceux de *Pyrard*, de *Vitré*, de la *Boulaie*, &c. avoient pû faire tourner la curioſité des François vers les Indes Orientales; mais il ne paroît pas que la deſcription d'un ſi beau pays, ait eu pendant long-tems plus de force que l'exemple de leurs voiſins, pour leur inſpirer le déſir de s'y former des Etabliſſemens. Ils ſe bornoient encore à quelques navigations vers les côtes d'Afrique, où l'on a vû dans les premiers Tomes de ce Recueil, qu'ils avoient établi divers Comptoirs, à quelques voyages dans la Mer-rouge, & à de foibles entrepriſes du côté de l'Amérique; & ſoit que les guerres civiles, qui les avoient triſtement occupés ſous pluſieurs regnes, euſſent trop partagé leur attention & leurs forces; ſoit que ſe renfermant dans leurs avantages naturels, ils n'euſſent pas encore aſſez compris quelle utilité ils pouvoient tirer des grandes Indes, on eſt ſurpris de les voir comme obſtinés dans l'indifférence & l'inaction, tandis que la plupart des autres Nations de l'Europe marchoient à grands pas dans une ſi belle carriere. Il falloit un *Colbert* pour réveiller leur langueur. Cepen-

INTRODUCTION.

Compagnie de Madagaſcar, en 1642.

dant le Cardinal de Richelieu lui en auroit dérobé la gloire, ſi les troubles de ſon adminiſtration n'euſſent interrompu ſes projets. En 1642, il ſe forma ſous ſes auſpices une Compagnie de Madagaſcar (1), qui ne ſe propoſoit de faire un Etabliſſement dans cette Iſle, que pour aſſurer à ſes Vaiſſeaux la facilité de pénétrer plus loin. Elle y fit d'abord quelques progrès. Mais ſes fonds étoient ſi médiocres, qu'après la mort de ſon protecteur elle tomba par ſa ſeule foibleſſe. C'eſt de là néanmoins qu'il faut tirer des éclairciſſemens pour l'expédition de 1664, & pour le voyage de Rennefort.

M. le Maréchal de la Meilleraie s'y ſubſtitue.

Il s'aſſocie à M. Fouquet.

Dans la décadence de cette Compagnie, M. le Maréchal de la Meilleraie, conçut le deſſein de relever, pour ſa propre utilité, une entrepriſe mal ſoutenue. Il fit partir quatre Vaiſſeaux, équipés à ſes frais, ſous la conduite de la *Roche Saint André*. Enſuite s'étant joint à M. Fouquet, alors Sur-intendant des Finances, il arma un autre Navire, dans la ſeule vûe de détruire deux Vaiſſeaux marchands qu'un foible reſte de la Compagnie avoit tenté de remettre en mer. Mais cette nouvelle dépenſe n'étoit pas néceſſaire pour le rendre maître abſolu à Madagaſcar, parce que la principale reſſource des aſſociés perit avec *Flacour*, qui après avoir paſſé ſept ans dans l'Iſle (2), ſans aucune aſſiſtance, fit naufrage en revenant en France pour y repréſenter ſa miſere. Sur cette nouvelle, M. Fouquet fit partir, pour ſon intérêt particulier, une fregate nommée l'*Aigle noire*, ſous le commandement de Hugo, Hollandois, avec ordre d'enlever le Fort de Madagaſcar, à ceux qui s'en étoient ſaiſis au nom du Maréchal de la Meilleraie. Cette fregate étoit revenue peu auparavant ſous le nom de Saint Paul. Le Capitaine Veron, qui la commandoit, étant devoué au Maréchal lui avoit apporté de l'Iſle des cuirs, du bois d'ébene, de l'indigo, du benjouin, de l'aloes & diverſes gommes, avec quelques pierreries, des eſſais de mine, de l'ambre gris & d'autres raretés, qui l'ont empêché de céder ſes droits tant qu'il a vécu. Ce fut de Veron, dont M. Fouquet ne ſe défioit pas, que le Maréchal apprit le départ de Hugo & la commiſſion dont il étoit chargé. Le Sur-intendant avoit fait changer de nom à la fregate pour déguiſer ſon deſſein. Mais quand la fortune l'auroit favoriſé, ſa diſgrace qui arriva bientôt l'eut empêché d'en recueillir le fruit.

Etat de la Colonie Françoiſe de Madagaſcar.

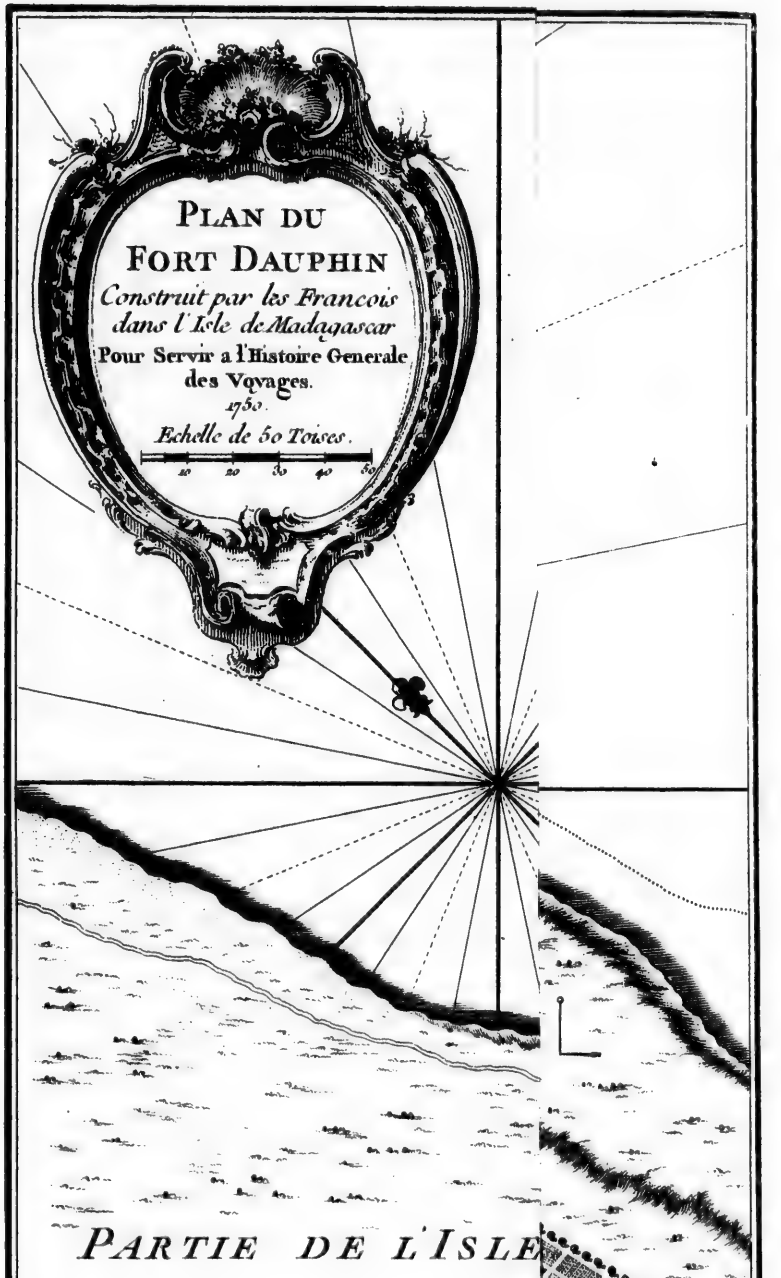
Fort Dauphin.

Lorſque la Compagnie de 1642, avoit pris poſſeſſion de l'Iſle de Madagaſcar, elle y avoit établi cent François; deux à *Galemboule*, deux dans la petite Iſle de Sainte Marie, vis-à-vis du même lieu, huit à Mananbarre, & le reſte au Fort Dauphin, ſiége du gouvernement. Ce Fort eſt ſitué à vingt-cinq degrés dix minutes de latitude méridionale, entre deux grandes pointes

(1) Le Chef ſe nommoit *Rieux*, Capitaine de Marine, & l'octroi étoit pour dix ans. Le premier Navire parti de France au mois de Mars, & commandé par le Capitaine *Cocquet*, ſe nommoit *le Saint Louis*. Le Sieur *Pronis*, qui commandoit les François de l'Etabliſſement, jetta les fondemens du Fort Dauphin, dans un lieu nommé *Tolonharen*. Voyez la Relation de *Flacour*, pages 203 & ſuivantes.

(2) Il étoit parti de France en 1648. Nous avons de lui une Hiſtoire de l'Iſle de Madagaſcar, publiée à Paris en 1661, avec une Relation des principaux évenemens qui ſont arrivés dans l'Etabliſſement François juſqu'en 1654, & celle même de ſa route. On n'apprend point dans cet Ouvrage qu'il ait péri ſur mer; l'on y voit au contraire ſon retour. Mais quoiqu'on ne puiſſe lui refuſer un rang entre les Voyageurs, la nature de ſon Ouvrage lui donne moins droit à ce titre qu'à celui d'Hiſtorien. Auſſi n'entrera-t-il dans ce Recueil que pour enrichir la Deſcription de Madagaſcar par ſes obſervations, & pour y faire figure un moment par quelques circonſtances de ſon Journal

qui



Tome VIII. N° 10.

INTRODUCTION.

qui font une anſe de ſept lieues de tour, ſur une petite langue de terre nommée Tholanhare. La côte eſt fort élevée dans cette partie de l'Iſle, & diviſée par pluſieurs baies ſi ſemblables, que ſans le ſecours de deux rochers, qui ſe préſentent à un quart de lieue du rivage, il ſeroit difficile de reconnoître le Fort. Mais la vûe de cette côte eſt agréable. Ses arbres, qui s'élevent beaucoup, ſont toujours revêtus de verdure, s'ils n'en ſont dépouillés par une vieilleſſe de quatre ou cinq cens ans, ou par le feu du ciel qui y tombe ſouvent avec des éclats terribles. Le Fort portoit le nom de *Fort Dauphin*. Dans le plan de ſon érection, il devoit être quarré. Il avoit au Nord deux petits baſtions de cailloux ſur le roc, qui commandoient un port, ou plutôt un baſſin, capable de recevoir ſeulement quatre Vaiſſeaux. L'enceinte du reſte de la place n'étoit que de pieux, de la groſſeur du bras, dont le tour avoit été reduit à cent cinquante pas de long & ſix vingts de largeur. La principale porte regardoit l'Occident, & une petite plaine qui formoit une perſpective agréable. L'autre regardoit l'Orient & la mer. On avoit élevé, dans l'enceinte, une Chapelle de planche, qui pouvoit contenir quatre cens perſonnes. La maiſon du Gouverneur, qui étoit du même côté, n'étoit pas bâtie plus magnifiquement. Mais on avoit employé, pour la conſtruction de la cuiſine & du magaſin, les plus gros morceaux de pierre qui s'étoient trouvés autour des roches. Le corps-de-garde, & douze caſes, pour le logement des ſoldats & des domeſtiques, étoient de pieux & de joncs. Tous ces édifices n'avoient, pour toîts, que des feuilles. Cependant on voyoit les fondemens d'une maiſon qui devoit être de pierre de taille, & qui étoit deſtinée pour loger le Gouverneur. Son jardin, qui étoit à la principale porte du Fort, offroit des melons de toutes les eſpeces, des concombres, de la chicorée, des laitues, des choux & des poix. De l'autre côté ſe préſentoient cinquante caſes, avec leurs jardins. Au centre étoit la maiſon des Miſſionnaires, une Chapelle, & un Seminaire de jeunes Négres, pris à la guerre ou donnés volontairement.

Son Port & ſes édifices.

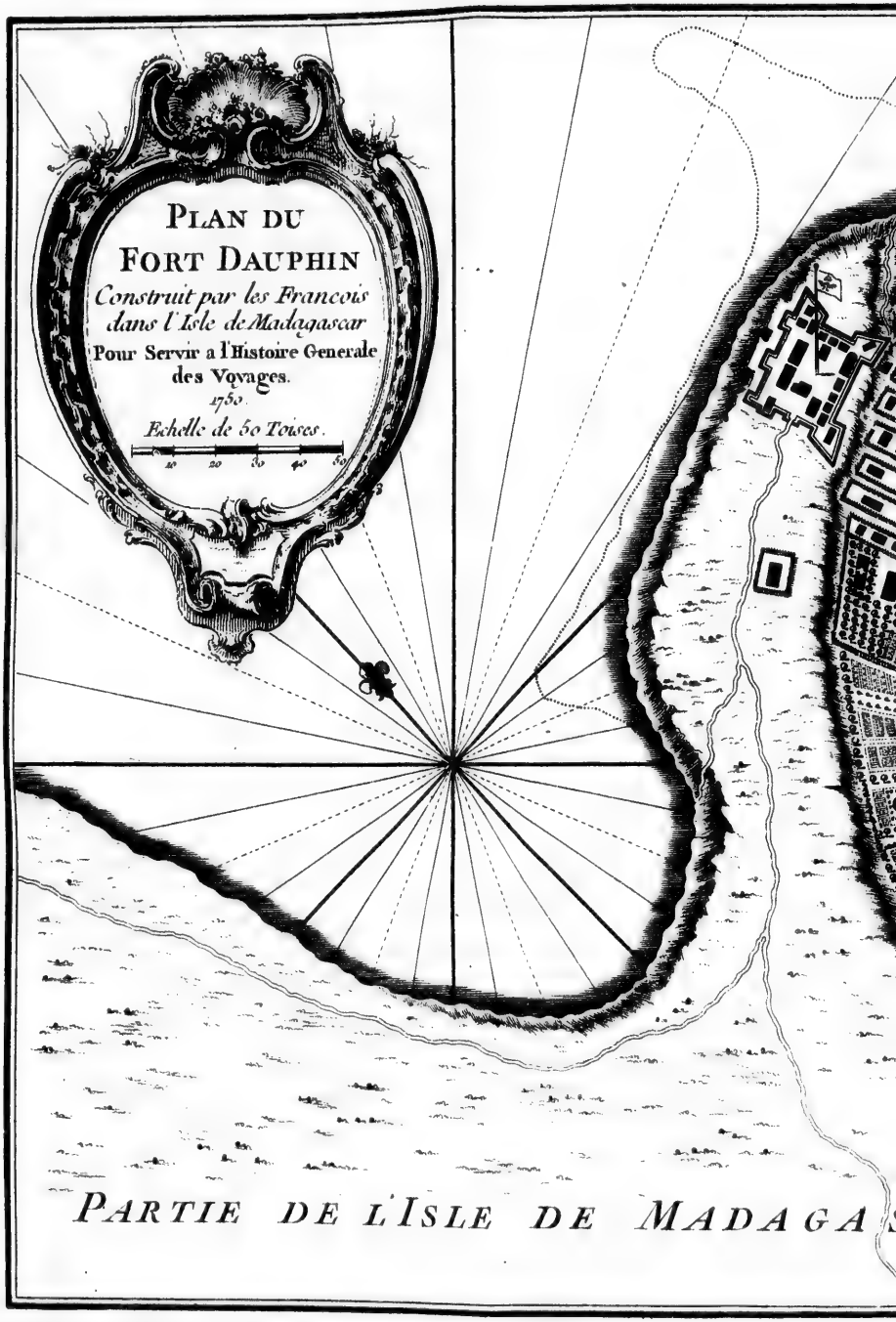
Dans le dernier Vaiſſeau que le Maréchal de la Meilleraie avoit fait partir, le Capitaine, qui ſe nommoit *Kerkadiou*, n'avoit d'autorité que ſur l'équipage. Un Chef de Colonie y commandoit quatre-vingt paſſagers; & le Miſſionnaire, nommé M. *Etienne*, y avoit vingt hommes à ſes gages. Ils aborderent à Madagaſcar vers la fin du mois de Septembre 1663; & quelques-uns des paſſagers, mécontens de leur Chef, le quitterent pour ſe ranger ſous les ordres du ſieur de *Chamargou*, alors Gouverneur du Fort Dauphin, à qui M. de la Meilleraie envoyoit une nouvelle commiſſion. Les anciens François n'étant plus qu'au nombre de ſoixante-dix, Chamargou ne rejetta pas ceux qui s'offrirent à lui; & ſes proviſions le mettant en état de faire mieux ſubſiſter ſes gens, cette raiſon lui en attira beaucoup d'autres. Ainſi le Chef de la colonie, à qui il en reſta fort peu, ſe vit forcé de renoncer à l'établiſſement dont il avoit formé le projet, & de reconnoître pour ſupérieur un Officier dont il ne devoit pas dépendre.

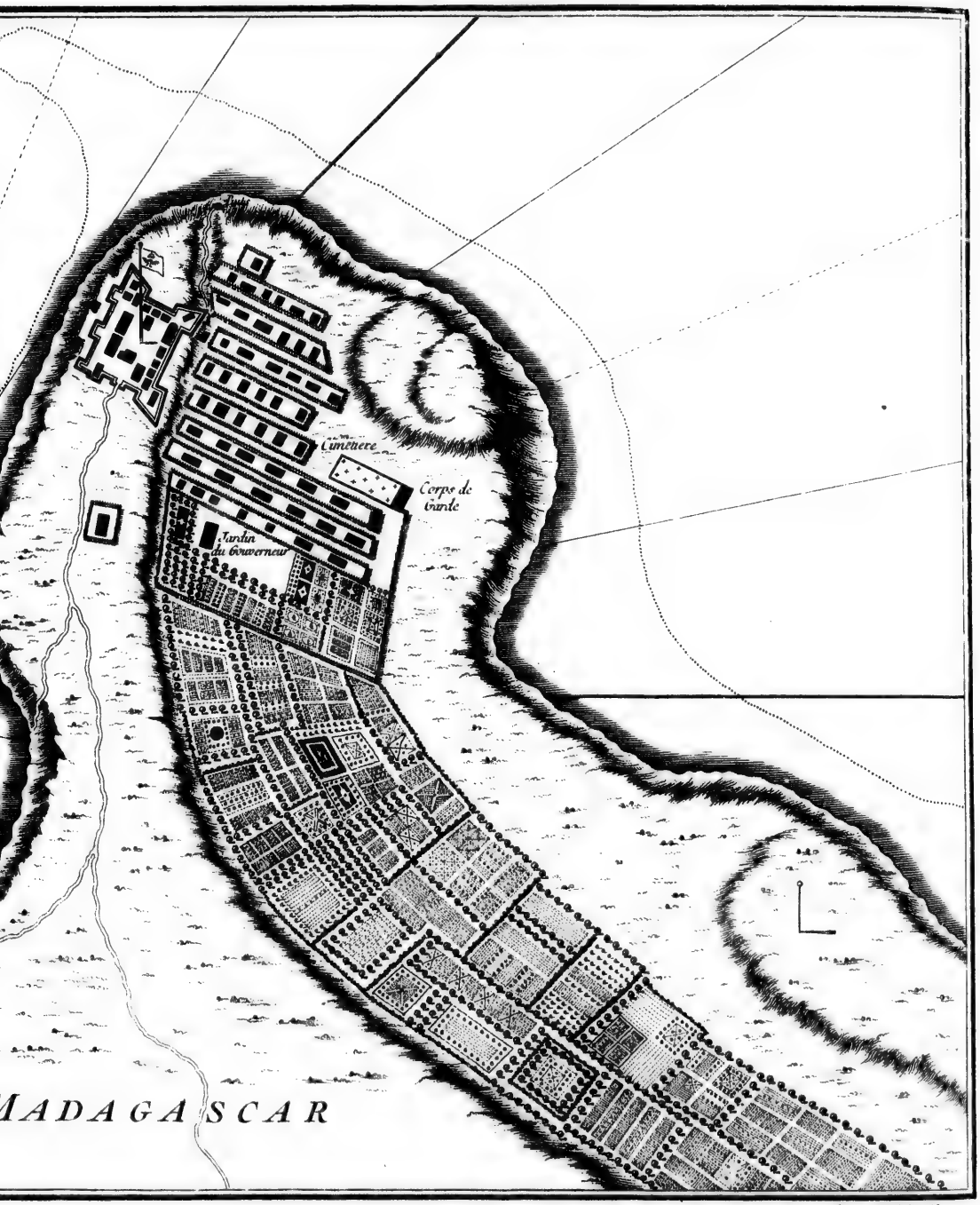
Vaiſſeau du Maréchal de la Meilleraie.

Chamargou, Gouverneur du Fort Dauphin.

Avant l'arrivée de ce Vaiſſeau, les Grands d'une partie de l'Iſle, qui avoient été ſoumis anciennement par la force des armes, ſe diſpenſoient d'apporter au Fort Dauphin les tributs qu'on leur avoit impoſés. La puiſſance des François, qu'ils voyoient réduits preſqu'à la moitié du premier nombre & fort déſunis entr'eux, ne leur paroiſſoit plus capable de les tenir en bride. Mais lorſque

Uſage qu'il fait de ſon autorité.


PLAN DU
FORT DAUPHIN
Construit par les François
dans l'Isle de Madagascar
Pour Servir a l'Histoire Generale
des Voyages.
1750.
Echelle de 50 Toises.
10 20 30 40 50
PARTIE DE L'ISLE DE MADAGA



Tome VIII. N° 10.

INTRODUCTION.

Chamargou se trouva fortifié par des secours auxquels il ne s'étoit pas attendu, il fit lever les tributs dans les Provinces de *Fangaterre* & de *Mandererei*. Ceux qui furent trop lents à le satisfaire se virent enlever leurs troupeaux. Le Missionnaire même, sous prétexte de prendre une parfaite connoissance du pays, eut la liberté de mêler, aux troupes du Gouverneur, quelques-uns de ses gens qui participoient au butin. La mort du Chef de colonie acheva d'affermir l'autorité de Chamargou. Pour éteindre entiérement les divisions, il prit le Lieutenant de cette petite troupe pour le sien. Alors, ne trouvant autour de lui que de l'obéissance, il envoya trente hommes en course, depuis les Matatanes jusqu'à la baie de Saint Augustin, qui en est à quatre-vingt lieues; & dans l'espace de deux mois toute cette étendue de pays fut soumise. La Case, dont la valeur sera celebrée dans la Relation de Rennefort, fut envoyé d'un autre côté avec vingt soldats, pour reconnoître l'Isle, soixante lieues plus au Nord que les Matatanes. Quarante des anciens François obtinrent un Commandant, pour aller jusqu'à l'extrêmité de l'Isle qui regarde l'Afrique, c'est-à-dire, plus loin qu'on n'avoit encore pénétré; dans l'espérance d'y trouver, avec quantité de bestiaux, des aiguemarines, des émeraudes & des rubis. On ne voyoit aucune raison de craindre que des expéditions si propres à repandre la gloire de la Nation, pussent affoiblir le centre de sa puissance, lorsqu'il n'avoit plus d'ennemis voisins, & que l'abondance y regnoit par les tributs de deux cens mille hommes, qui regardoient comme une faveur, dans leur propre pays, que cent soixante avanturiers ne leur ôtassent pas la vie. Ainsi, le Fort Dauphin jouit quelque tems d'une tranquilité profonde. Le Missionnaire, persuadé que le regne de la paix est celui de l'Evangile, jugea qu'il étoit tems de penser à l'exercice de son ministere. Mais l'impétuosité d'un zele mal entendu devint également funeste à l'établissement des François & à celui de la Religion.

Courses de diverses troupes Françoises.

Un Grand de l'Isle, nommé *Dian Manangue*, s'étoit rendu redoutable aux Insulaires par la protection des François, qui avoient cru se fortifier en augmentant la puissance d'un de leurs tributaires. Il commandoit, le long de la riviere de Mandererei; sur l'étendue de pays qui est entre la Province d'Anossy, où les François avoient leurs principales forces, & les Etats de plusieurs Grands qui avoient été soumis à l'Oueſt & au Sud. Les secours du Fort ayant animé ses troupes, tout avoit fléchi sous ses armes. Il passoit, parmi les Insulaires mêmes, pour le plus vaillant & le plus spirituel de tous leurs Princes. Cette opinion, qui étoit généralement répandue, fit juger au Missionnaire que la conversion d'un homme si respecté, seroit un exemple qui entraîneroit du moins celle de tous ses sujets. La langue françoise, que Dian Manangue entendoit fort bien, rendant son instruction facile, il fut appellé au Fort Dauphin par le Gouverneur, à qui le Missionnaire avoit fait approuver son dessein. Il se hâta d'obéir à cet ordre; & se croyant invité à quelque délibération de guerre, il offrit joieusement toutes ses forces au service des François. Le Gouverneur l'assura qu'il n'avoit pas de meilleurs amis, & qu'ils vouloient lui en donner une nouvelle preuve en se rendant utiles à son bonheur, comme ils avoient contribué à sa puissance & à sa gloire. Sur cette ouverture, le Missionnaire lui parla de la Religion Chrétienne, & le conjura, en l'embrassant, de prendre part avec eux à la félicité qu'elle promet. Cette

Histoire de Dian Manangue.

Son caractere.

On veut le convertir au Christianisme.

INTRODUCTION.

proposition lui causa d'autant plus d'étonnement qu'elle lui parut méditée. Il répondit néanmoins, avec douceur, qu'il laisseroit aux personnes de sa dépendance, & même à ses enfans, la liberté d'embrasser le Christianisme; mais que pour lui-même, il ne pouvoit quitter ses femmes & sa maniere de vivre. Le Missionnaire lui déclara que les François n'avoient pas de plus grands ennemis que ceux du véritable Dieu, & que s'il refusoit leur Religion, non-seulement ils ne vouloient plus d'alliance avec lui, mais qu'ils lui enleveroient toutes ses femmes. Dian, ébranlé de cette ménace, demanda quinze jours pour délibérer. Ils lui furent accordés; mais il ne parut point à l'expiration de ce terme. Le Gouverneur l'ayant fait appeller sous un autre prétexte, avec la précaution d'engager sa parole pour la sureté de sa personne, il ne balança point à se rendre au Fort. Le Missionnaire renouvella inutilement ses sollicitations. De part & d'autre, on s'étoit contenu dans les bornes de l'amitié. Cependant les réponses d'un homme intrepide, qui n'avoit fait que se confirmer depuis quinze jours dans sa résistance, commencerent à causer quelque allarme au Gouverneur. Il tira le Missionnaire un peu à l'écart, pour lui dire qu'étant armé d'un pistolet, il alloit casser la tête à cet opiniâtre, M. Etienne condamna ce dessein. Mais Dian étoit trop rusé & trop soupçonneux pour ne pas entrevoir le peril dont il étoit ménacé. Il changea insensiblement de langage; & par quelques objections auxquelles le Missionnaire n'eut pas de peine à répondre, il le disposa sans affectation à regarder ce changement comme un miracle de la grace. Le Gouverneur s'applaudit de sa modération. Enfin l'on ne se quitta, qu'après être convenus du jour auquel Dian devoit être baptisé chez lui.

Comment il s'en défend.

Adresse avec laquelle il s'échappe.

Il retourna plein d'inquiétude au pays des Machicores, qui est à vingt-cinq lieues du Fort Dauphin. Un de ses fils, qui avoit reçu le baptême, s'appercevant de son trouble & n'ignorant pas que le Missionnaire devoit venir dans peu de jours, fit le voyage du Fort pour demander que la cérémonie fût différée. Malheureusement le zéle l'emporta sur la prudence. M. Etienne, accompagné seulement d'un Clerc, d'un autre François & de six Négres qui portoient les ornemens sacerdotaux, se rendit chez Dian Manangue. Il y fut reçu civilement. Mais on lui fit comprendre qu'il s'étoit livré à des espérances trompeuses. Il employa inutilement pendant quelques jours les prieres & les exhortations. Enfin dans l'emportement de sa charité, sa prudence l'abandonna jusqu'à déclarer la guerre à celui qu'il vouloit convertir. Dian, plus moderé en apparence, protesta qu'il perdoit l'amitié des François avec beaucoup de regret, mais qu'il lui étoit impossible de les satisfaire. Il pria le Missionnaire, qui se disposoit à partir, de prendre encore un repas chez lui, affectant toujours un respect mêlé de crainte, qui sembloit laisser encore quelque espérance de sa conversion. M. Etienne, aussi imprudent dans sa confiance que dans ses ménaces, se rendit à cette invitation. Les viandes qu'on lui offrit étoient infectées d'un poison si subtil, que son Clerc en mourut trois heures après le festin. Pour lui & l'autre François, Dian Manangue, impatient de les retrouver en vie, les fit assommer tous deux à coups de bâton.

Il empoisonne le Missionnaire.

Une action si barbare lui ôtant toute espérance de se reconcilier avec le Gouverneur, il ne pensa plus qu'à finir cette tragedie par l'entiere destruction des François. On attendoit incessamment le retour des quatre hommes qui

Il fait massacrer quarante François.

INTRODUCTION.

étoient ſortis du Fort. Ce fut ſur eux qu'il tourna ſes premiers coups. Après avoir communiqué ſa fureur à ſon beau-frere, qui ſe nommoit *Lavarangue*, il le fit avertir, par ſes eſpions, du jour où ce corps de François entra ſur ſes terres. Ils allerent camper ſans défiance à une lieue de ſa demeure. Là s'étant amuſés à cueillir des cannes de ſucre, qu'ils lierent autour de leurs fuſils, ils furent attaqués par les gens de Lavarangue & maſſacrés juſqu'au dernier. On n'apprit ce triſte évenement, au Fort, que par le recit d'un Portugais, ſeul de ſa Nation parmi les François, qui s'étoit ſauvé heureuſement du carnage.

Ceux du Fort entreprennent de le punir.

L'état où le Gouverneur ſe trouvoit réduit par la perte de quarante hommes, ne l'empêcha pas de s'armer généreuſement pour les venger. M. *Manier*, Miſſionnaire, qui reſtoit ſeul de ſa profeſſion après la mort de M. Etienne (3), déploya le drapeau militaire, & prit l'office de le porter. Trente François, ſoutenus d'un petit nombre de Négres fidéles, marcherent auſſi-tôt vers la réſidence de leur ennemi. Chamargou, qui ſe mit à leur tête, avoit eſpéré de le ſurprendre. Mais dans l'attente du coup qui le menaçoit, il avoit déja raſſemblé quatre mille hommes, & s'étoit poſté aux environs de ſon *Donac* (4), après les avoir diviſés en pluſieurs troupes. Chamargou occupa le donac, plaça des ſentinelles & fit faire une garde reguliere. Au commencement de la nuit, Dian faiſant feu pour feu & répondant aux coups de fuſil des ſentinelles, avec des armes de même eſpece, qu'il avoit eues des François, s'approcha du donac & le fit environner. Il profita de l'obſcurité, qui empêchoit nos gens de ſortir dans la crainte de quelque piége, pour faire jetter des tiſons embraſés ſur un toît couvert de feuilles ſéches, où les François ne pouvoient ſe garantir des flammes, qu'en ſe précipitant dans les zagaies de ſes troupes. Cependant le feu ne prit pas, & la pointe du jour qui ſurvint fit retirer les aſſiégeans. Chamargou ſe tint dans le donac. Mais ayant beſoin d'eau & de vivres, il fit ſortir quatre François avec quelques Négres. Dian, dont rien n'égaloit la vigilance, ſurprit ces quatre hommes & les maſſacra. Enſuite ſe faiſant ſuivre de vingt de ſes fuſiliers & de trois cens Négres armés de zagaies, il ſe préſenta aux ſentinelles & les pouſſa juſqu'au donac, où il tua quatre autres François.

Danger auquel ils ſont eux mêmes expoſés.

Ils tombent dans une funeſte extrêmité.

Le Gouverneur comprit trop tard qu'avec ce qui lui reſtoit de monde, il ne pouvoit ſoutenir les efforts de quatre mille hommes, aguerris par les leçons mêmes des François, ſous leſquels ils avoient long-tems appris à combattre. Il réſolut de retourner au Fort Dauphin. Comme il falloit paſſer la riviere de Mandererei, il en ſuivit le bord, pour trouver un gué. Dian qui l'obſervoit, quoiqu'un reſte de ménagement l'empêchât de s'approcher à découvert, ſe hâta de traverſer la même riviere, & ſe couvrit des bois, pour faire autant de chemin que les François ſur la riviere. Un matin à la pointe du jour, tandis qu'ils étoient à ſonder le gué, il parut à l'autre bord, vêtu du ſurplis du Miſſionnaire & ſon bonnet quarré ſur la tête. Les François qui lui virent étendre ſon armée ſur le bord de la riviere, pour s'oppoſer à leur paſſage, abandonnerent une entrepriſe ſi dangereuſe. Ils camperent dans une

(3) L'un & l'autre étoient de la Maiſon de S. Lazare de Paris.

(4) C'eſt le nom que les Inſulaires donnent aux Palais de leurs Princes.

petite plaine, où leur unique reſſource étoit d'eſperer encore que leurs ennemis n'oſeroient les attaquer ouvertement. Mais ce camp auroit été leur tombeau, ſi le Ciel ne les eut ſecourus par d'autres voies.

Hiſtoire de Le Vacher de la Caſe.

Il y avoit dans l'Iſle un François, nommé *le Vacher de la Caſe*, dont les avanrures méritent d'être publiées, en faveur de ſon courage extraordinaire & du ſervice qu'il rendit dans cette occaſion à l'établiſſement de Madagaſcar. Il s'étoit embarqué en 1656, ſans autre motif que de voir le monde, dans un Vaiſſeau qui faiſoit le voyage de cette Iſle, pour M. le Maréchal de la Meilleraie. A ſon arrivée, les François du Fort Dauphin, qui étoient en fort petit nombre, ſe trouvoient expoſés à quantité d'inſultes de la part de leurs voiſins & de leurs tributaires. Mais lorſqu'ils ſe virent fortifiés par les ſecours du Vaiſſeau, ils s'animerent à la vengeance, autant pour l'intérêt de quelques Grands qui leur avoient été fidéles, que pour celui de leur propre gloire & pour la conſervation du Fort. La Caſe eut ſon quartier chez *Dian Raſiſatte*, Prince d'*Amboulle*. Il ſeroit trop long de raconter tous ſes exploits. Son coup d'eſſai fut de tuer Dian Ramael, Prince de *Mandarerei*, qui venoit brûler Amboulle à la tête de quinze mille hommes. Bientôt après, il vainquit dans un combat ſingulier, avec les armes du pays & à la vûe de deux armées, *Dian Dalax*, allié de Ramael. Enſuite les Princes des Caramboules & des Mahaphales, à la pointe méridionale de l'Iſle, & ceux d'Anoſſy ayant pris les armes contre divers amis des François, il marcha contr'eux, il les défit dans un combat, il enleva leurs familles & un grand nombre de leurs ſujets, qu'il envoya aux Commandans du Fort Dauphin, par l'ordre deſquels ils furent tués tous à coups de zagaie. On excepta néanmoins quelques enfans de Princes, deux deſquels furent conduits en France à M. de la Meilleraie, qui en fit élever un entre ſes Pages. On l'a vû depuis Gentilhomme de M. le Duc de Mazarin, ſous le nom de *Panola*; & s'étant marié à Paris, il étoit en 1684 Officier d'Infanterie dans l'Iſle Sainte Marguerite.

Ses grandes qualités & ſes exploits militaires.

Prince Negre marié à Paris.

La Caſe eſt mécontent du Gouverneur du Fort Dauphin.

Les victoires de la Caſe continuerent avec beaucoup d'éclat, & ce fut alors que la puiſſance de Dian Manangue, qui ne regnoit auparavant que vers la frontiere, au Midi d'Anoſſy, s'accrut tout-d'un-coup par le préſent que les François lui firent de leurs conquêtes. Mais Chamargou, qui étoit déja Gouverneur du Fort Dauphin, ne put voir ſans jalouſie la diſtinction dont un ſimple avanturier jouiſſoit parmi les Inſulaires. La Caſe fut reçu froidement à ſon retour; & ni ſes importans ſervices, ni ſa conduite, qui étoit capable de concilier aux François toute la Nation, ni l'intelligence de la langue Madecaſſe, qu'il avoit acquiſe en peu de tems, ne purent lui faire obtenir le moindre emploi. Son mécontentement fut égal à l'injure. Dian Raſiſatte, qui en fut informé, & qui le regardoit comme ſon défenſeur & ſon ami, demanda qu'il lui fût renvoyé. Il fit même valoir la néceſſité de punir un Grand du pays, qui s'étoit emporté en injures contre les François. Le refus du Gouverneur détermina la Caſe à quitter le Fort, avec cinq François & trois cens Négres qui s'attacherent à ſa fortune. Cependant, pour ôter à ſa fuite l'air d'une odieuſe déſertion, il commença par ſoumettre l'ennemi des François, qu'il contraignit de payer au Fort Dauphin un tribut annuel de cent onces d'or, deux cens bœufs & trois cens paniers de racine. Enſuite il ſe rendit à la Cour de Dian Raſiſatte, qui lui donna ſa fille. Cette Princeſſe,

Il épouſe une Princeſſe Negre.

INTRODUCTION.

nommée *Dian Nong*, n'avoit pas peu contribué aux empreſſemens, que ſon pere avoit marqués pour le retour de la Caſe. Après la mort de Raliſatte, qui arriva plutôt qu'on ne s'y attendoit, elle fut déclarée Souveraine d'Amboulle par l'autorité de ſon amant.

Chamargou veut le faire aſſaſſiner.

Cependant Chamargou, dont cet évenément ne fit que redoubler la haine, envoya quelques gens affidés pour tuer la Caſe & les cinq François qui l'avoient ſuivi. Ces aſſaſſins en ſurprirent un, qu'ils maſſacrerent; mais les autres ſe tinrent ſur leurs gardes. Bientôt les Grands des Provinces que la Caſe avoit vaincus, apprenant qu'il étoit réduit lui-même à ſe défier des François, reprirent leur indépendance. Le ſoin du tribut fut abandonné; & les François, obligés de reprendre les armes, n'eurent obligation qu'à Dian Manangue de la conſervation de leurs conquêtes. La Caſe, toujours affectioné à ſa Patrie, & fâché du préjudice qu'ils ſe cauſoient volontairement par leurs diviſions, prit le parti de ſe rendre au Fort Dauphin, dans la réſolution de ſe ſoumettre au Gouverneur, & de s'engager tout à la fois à payer le tribut & à le faire payer par ſes voiſins. Mais Chamargou ayant fait tuer à coups de piſtolets, dans une revue, quatre François qu'il accuſoit de conſpiration, la Caſe entendit le bruit des coups; & dans la crainte du même ſort, il ſe retira au milieu de trois cens Négres dont il avoit compoſé ſa garde.

Vers le même-tems, un Officier François nommé *du Rivau*, qui avoit partagé le commandement du Fort, s'embarqua dans un Vaiſſeau Hollandois, qui avoit pris des rafraîchiſſemens à Madagaſcar & qui faiſoit voile pour Batavia. Ainſi le pouvoir abſolu étant demeuré entre les mains de Chamargou, la Caſe crut ſa reconciliation plus difficile que jamais. Il ſe renferma dans ſa ſouveraineté d'Amboulle, où il mena une vie tranquille, tandis que les François accablés de maladies dans leurs habitations, virent continuellement diminuer leur nombre. Ils étoient reduits à moins de quatre-vingt, lorſque le Capitaine *Hugo*, envoyé ſecretement par M. Fouquet, parut avec ſa fregate (5). Suivant ſes ordres ſécrets, il propoſa au Gouverneur d'abandonner les intérêts de M. le Maréchal de la Meilleraie, & de s'unir à lui pour s'emparer de Madagaſcar au nom du Sur-intendant. Mais Chamargou eut aſſez d'honneur pour rejetter ſes offres. Il comptoit de recevoir du Maréchal des ſecours qui ne pouvoient être éloignés; & ſon zéle lui ayant fait découvrir que Hugo cherchoit à gagner les ſoldats du Fort, il prit des meſures qui l'aſſurerent de leur fidélité. L'état de la Colonie n'en fut pas moins languiſſant. Les tributs venoient avec lenteur. Divers pays, où Dian Manangue avoit ordre de le lever, étoient ruinés par les guerres que les François y avoient portées pendant vingt ans. Les fortes contributions devoient venir des Provinces voiſines d'Amboulle; mais le différend de la Caſe avoit rendu les Princes plus indépendans: & la prudence ne permettoit pas de les attaquer, dans la crainte qu'il n'en prît ombrage. Enfin la difficulté devint ſi grande pour les ſubſiſtances, que Chamargou délibéra d'abandonner le Fort, & de ſe rendre avec toutes ſes forces dans les terres de Lavarangue, Prince d'une Partie occidentale de l'Iſle où les vivres ſont en abondance, & beau-frere de Dian Ma-

Tranquillité de La Caſe dans ſa Souveraineté.

Chamargou eſt tenté de violer ſon devoir.

Embarras où il tombe.

(5) On a remarqué qu'elle ſe nommoit l'*Aigle noir*, & qu'elle avoit changé de nom.

nangue. Il lui fit propoſer une alliance avec les François. Mais Lavarangue répondit qu'il ne traitoit qu'avec des Souverains, & qu'ayant appris que les François avoient un Roi dans leur pays, il étoit diſpoſé à s'embarquer dans ſes canots pour aller faire alliance avec lui. L'Auteur obſerve agréablement, que ſi ce Prince Negre eut pû traverſer ainſi trois mille lieues de mer, aborder au Havre de Grace, & remonter la Seine juſqu'au pied de la galerie du Louvre, la pompe des plus magnifiques Ambaſſades n'auroit pas été comparable à la ſingularité de cette avanture.

INTRODUCTION.

Plaiſante idée d'un Prince Negre.

Telle étoit la ſituation des François du Fort Dauphin, à l'arrivée de Kercadiou. Ce ſage Officier, qui connoiſſoit la Caſe, avoit commencé par ménager ſon rappel & ſa reconciliation avec le Gouverneur. Enſuite, pour lui donner occaſion de mériter ſa grace par de nouveaux ſervices, on l'avoit envoyé en parti vers le Nord de l'Iſle, à la tête de vingt François. Kercadiou étoit retourné en France; & c'étoit pendant l'abſence de la Caſe, qu'étoit arrivé le meurtre du Miſſionnaire & des quarante François. Le Gouverneur, en partant du Fort pour marcher à la vengeance, lui avoit fait porter par quelques Négres l'ordre de le venir joindre. Ils l'avoient rencontré dans ſon retour, au milieu de cinq mille Eſclaves & de quinze mille bêtes qu'il avoit enlevées.

La Caſe eſt rappellé au Fort.

Ce brave guerrier n'eut pas plûtôt reçu ordre de Chamargou, que laiſſant dix François & des Négres pour conduire ſes priſes, il ne penſa qu'à s'avancer à grandes journées vers la réſidence de Dian Manangue. En chemin, il rencontra d'autres coureurs, qui venoient l'avertir de l'extrêmité où ſes camarades étoient reduits. Il marchoit avec dix François, & mille Négres accoutumés à vaincre ſous ſes ordres. Rien ne peut-être comparé à ſa diligence. Il joignit Chamargou, dans la petite plaine où il s'étoit campé le même jour. Il le pria de tenir l'arriere-garde; & marchant droit à la riviere, dont Dian Manangue occupoit le bord, il entra le premier dans l'eau en faiſant feu ſur les ennemis. La terreur de ſon nom eut plus d'effet que la force, pour leur faire abandonner la riviere. Il la paſſa. Comme la nuit approchoit & qu'elle pouvoit lui dérober Dian Manangue, il pourſuivit avec vigueur un gros de Négres où il le croyoit renfermé. *Razabel*, favori de ce perfide, eut la hardieſſe de faire front, & lui donna aux dépens de ſa vie le tems de ſe ſauver. Les ténébres ayant forcé la Caſe d'interrompre ſa pourſuite, il rejoignit le lendemain Chamargou, qui avoit paſſé la riviere, & l'eſcorta d'un air triomphant juſqu'au Fort. Peu de jours après, les dix François, qu'il avoit laiſſés à la garde des priſes, arriverent avec des reſtes peu conſidérables d'un ſi grand butin, parce qu'ils étoient tombés à leur retour dans une troupe de fuiards, qui leur en avoient enlevé la meilleure partie.

Effets ſingulier de ſon courage.

Il ſauve Chamargou & un corps de François.

De cent ſoixante-dix François qui ſe trouvoient dans l'Iſle après le départ de Kercadiou, quarante, maſſacrés par Lavarangue, trois, empoiſonnés ou aſſommés par Dian Manangue, huit, tués en courant à la vengeance, & douze, morts de maladie, laiſſoient de pitoyables reſtes qui avoient beſoin de fatigue & de précaution pour ſe conſerver. Si l'on excepte *Dian Nong*, Princeſſe d'Amboulle, *Dian Romouſaie*, Prince de *Lanceaux Gallions*, & quelques Matatanois, tous les Inſulaires qui connoiſſoient les François étoient leurs ennemis déclarés. La réputation de la Caſe, que les Naturels appelloient

Décadence de la Colonie Françoiſe.

INTRODUCTION.

Dian Pouſſe, du nom d'un ancien Conquerant de leur Iſle, valoit autant qu'une armée; mais il auroit fallu pluſieurs Héros de la même valeur, parce que les attaques ſe préparoient de pluſieurs côtés. Dian Manangue animoit l'Iſle entiere contre les François; & le déſeſpoir de ſe reconcilier jamais avec eux, l'ayant déterminé à ſe perdre ou à les détruire, il faiſoit profeſſion de ne plus reconnoître pour ſon pays & ſa réſidence, que le terrain où ſes troupes étoient campées. Il ſurprenoit les ſentinelles. Il venoit enlever les beſtiaux juſqu'à la porte du Fort.

La Caſe pourſuit Dian-Manangue.

Dans une extrêmité ſi preſſante, Chamargou fit réparer ſes clotures, & miner de la pierre de roche, pour ſe bâtir une maiſon capable de défenſe. La Caſe, qu'il ne put ſe diſpenſer de revêtir enfin de la qualité d'Enſeigne du Fort & de Commandant des troupes, ſe mit à la tête de trente François & d'un corps de Négres, pour chercher Dian Manangue & le pouſſer dans toutes ſes retraites. Il ſuivit ſes traces juſqu'aux Matatanes, où il ſe fortifia de cinq cens Sujets de Dian *Ramahaie* & de Dian *Ramahirac*, qui s'étoient maintenus dans l'alliance des François. Mais Dian Manangue, qui connoiſſoit mieux que lui toutes les routes, ne le vit pas plutôt éloigné du Fort, qu'il trouva le moyen de s'en rapprocher. Il y reſſerra les François diſperſés; & ſans la crainte du canon, qui le força de ſe retirer, il ne leur auroit laiſſé que le chemin de la mer pour reſſource. En ſe retirant même, il enleva mille bœufs que la Caſe avoit laiſſés en dépôt dans ſa marche, & ſix cens autres bêtes que le Gouverneur tenoit en réſerve au Fort de Mananbare, ſous la garde d'un Lieutenant & de deux cens Négres. Tant d'infortunes réduiſirent la garniſon du Fort au déſeſpoir. Quelques-uns oſerent s'emporter contre la mémoire du Miſſionnaire, auquel ils reprochoient toutes leurs diſgraces. M. Manier, qui avoit porté l'étendart avec ſi peu de ſuccès, ſe vit obligé de prendre la défenſe de ſon compagnon, & de ſoutenir publiquement que le reſte des François ne devoit leur conſervation qu'aux prieres de ce Martir. Il ménaça d'excommunier ceux qui manqueroient de reſpect pour ſon nom, & le Gouverneur joignit la ménace d'une rigoureuſe peine à celle des cenſures Eccléſiaſtiques. Ces défenſes produiſirent une modération forcée, qui changea le chagrin en un poiſon mortel. Pluſieurs en moururent, autant que de maladie & de miſere. Maiſon Blanche, Lieutenant du Fort Dauphin, fut de ce nombre. Tous les autres s'attendoient au même ſort, lorſqu'une faveur peu eſpérée du Ciel ramena la Caſe avec cinq mille bêtes. Les tranſports de joie furent proportionés à l'excès de la conſternation. Un ſecours ſi néceſſaire fit regarder encore une fois ce brave homme comme le libérateur de la Colonie.

Déſeſpoir de la garniſon du Fort.

Elle doit ſon ſalut à La Caſe.

Cependant Chamargou, qui ne pouvoit ſurmonter les mouvemens de ſa jalouſie, prit bientôt la réſolution de l'engager dans un autre courſe; moins pour chercher Dian Manangue, à qui ſes ruſes & la connoiſſance du pays aſſuroient toujours le moyen de ſe dérober, que pour confirmer dans l'alliance des François un grand nombre de Princes dont il ménaçoit de brûler le pays. Mais la mort du Maréchal de la Meilleraie, & l'arrivée du premier Vaiſſeau d'une nouvelle Compagnie, changerent tout-d'un-coup les intérêts & les diſpoſitions (6).

(6) Tout ce détail eſt tiré des Avant-propos de Rennefort, comme néceſſaire à l'éclairciſſement de ſon voyage.

C'eſt

INTRODUCTION.

C'eſt l'Hiſtoire de cet évenément, qui fait le principal ſujet de la Relation de *Souchu de Rennefort*. Il fit le voyage de Madagaſcar en qualité de Sécretaire d'un nouveau Conſeil qui avoit été créé pour cette Iſle, ſous le titre de Conſeil *de la France Orientale*, & dont le Préſident étoit M. de Bauſſe, frere uterin de M. de Flacour, Directeur général de l'ancienne Compagnie. Son ouvrage fut publié à Paris en 1687, in 4°. chez *Seneuze* & *Hortemels*; avec un avis de ces deux Libraires, qui porte qu'on s'eſt trompé au titre, & qu'au lieu d'*Hiſtoire des Indes Orientales*, on doit dire *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Indes Orientales*; ce qu'il ne faut entendre néanmoins que de la ſeconde partie, qui contient, entre diverſes expéditions, un voyage à Surate & dans l'Iſle de Ceylan. En général, Rennefort étoit homme d'eſprit, & d'un caractere aſſez judicieux. Sa moderation paroît juſques dans ſes plaintes; quoique le ſujet n'en pût être plus important, puiſque ſon honneur & ſa fortune y étoient intéreſſés. Il écrit avec plus de correction & de goût que la plupart des Voyageurs. C'eſt dans ſes propres termes qu'on va repréſenter le plan d'une entrepriſe, qui auroit eu plus de ſuccès, ſi ſes repréſentations & ſes offres lui euſſent fait accorder plus de part à l'exécution.

Caractere de l'Auteur.

§. I.

Préparatifs du voyage & Navigation de la Flotte Françoiſe.

RENNEFORT. 1665.

LA France étant devenue tranquille, après la paix des Pyrenées, par le mariage de Louis XIV & par la naiſſance d'un Dauphin, les Chefs de l'adminiſtration, qui avoient enfin reconnu par l'exemple des Etats voiſins, combien les voyages de long cours & le Commerce étranger contribuent à l'abondance & à la proſpérité d'une Nation, obtinrent du Roi, par une Déclaration du mois de Mai 1664, l'Etabliſſement d'une Compagnie Françoiſe pour le Commerce des Indes Orientales. M. Colbert, qui avoit formé le plan de cette extrepriſe, ſe répoſa du détail ſur un Sécretaire du Conſeil, qui fut établi comme premier Sindic à la tête de neuf célébres Négocians. Ces dix premiers Sindics s'aſſocierent à quelques autres Négocians de Paris, & manderent aux Echevins de Rouen, Lyon, Bourdeaux, Nantes, Amiens, S. Malo, la Rochelle, Marſeille, Tours, Caen, Dieppe, le Havre & Dunkerque, qui ſont les Villes les plus marchandes du Royaume, d'élire auſſi leurs Sindics, pour compoſer avec ceux de Paris une chambre de direction générale, qui choiſiroit les Villes où l'on jugeroit à propos d'établir des chambres de direction particuliere, & qui fixeroit le nombre des Directeurs. Le Roi, par ſa Déclaration, prêtoit trois millions de livres à la Compagnie, ſans intérêt, & ſans prétendre aucune part au profit pendant dix ans; ſe chargeant même de toutes les pertes qui pourroient arriver pendant cet intervalle: & pour rendre les Directeurs plus attentifs à leurs fonctions, chaque Directeur de Paris devoit être intéreſſé de vingt mille livres au moins, & celui d'une autre Ville, de dix mille, dans les fonds de la Compagnie.

Formation d'une Compagnie des Indes Orientales.

Ce que le Roi y met du ſien.

Cette bonté du Roi & l'état floriſſant du Roiaume étoient des diſpoſitions plus ſolides & plus favorables, que ne l'avoient jamais été celles qui avoient donné naiſſance aux Compagnies de Hollande & d'Angleterre. Les quatre

Comparaiſon des eſperances de la France avec celles de ſes voiſins.

KENNELORT. 1665.

premiers Vaiſſeaux que les Anglois envoyerent aux Indes furent coulés à fond par les Hollandois, avec tous les hommes qui étoient deſſus ; & cette nouvelle ayant paſſé juſqu'à Londres par l'indiſcretion de quelques matelots de Hollande, les Anglois exercerent une ſi furieuſe vengeance, que pour appaiſer leur reſſentiment, la Compagnie Hollandoiſe ſe vit obligée de leur donner des ſommes conſidérables. Ce différend, & la foibleſſe de ces deux Compagnies dans leur origine, n'ont pas empêché qu'elles ne ſoient devenues très-puiſſantes, ſur-tout celle des Hollandois, qui n'ont pas moins de Vaiſſeaux & de Places fortes aux Indes qu'en Europe. Auſſi les François, animés par cette réflexion, entrerent-ils fort ardemment dans les vûes du miniſtere. Le zéle fut égal dans tous les ordres. On arrêta de faire un fond de quinze millions, ſur lequel on conçut des eſpérances proportionnées à l'importance de cette ſomme, qui ſurpaſſoit beaucoup celle que d'autres Nations avoient employées au même Etabliſſement. Les Intéreſſés, qui devoient fournir leur part en trois payemens, firent le premier entre les mains des Sindics, à l'Hôtel des Indes Orientales, où l'argent du Roi fut porté au bruit des Tambours & des Trompettes.

Fonds de la nouvelle Compagnie.

Il y a députe dans les Cours des Indes.

Après s'être aſſuré d'un fond ſi conſidérable, la Compagnie reſolut d'envoyer dans les Cours de Perſe & des Indes, diverſes perſonnes d'expérience & de capacité, pour ſe concilier la faveur des Princes dont les Etats devoient être le principal théâtre de ſon commerce. Elle choiſit le ſieur *de Lalain*, Gentilhomme ordinaire du Roi ; le ſieur de *la Boulaie le Goux*, Gentilhomme Angevin, connu par la Relation de ſes voyages ; le ſieur *Mariage*, Marchand de Rouen, qui étoit revenu depuis peu d'Arabie, où il avoit paſſé ſept ans, & qui ſçavoit les langues Orientales ; le ſieur *Bebert* & le ſieur *du Pont*. Lalain & Mariage furent deſtinés pour la Perſe, le premier en qualité d'Envoyé du Roi, & l'autre ſous le titre de Marchand de la Compagnie. *La Boulaie*, honoré auſſi du titre d'Envoyé de Sa Majeſté, & les deux autres, en qualité de Marchands, eurent ordre de paſſer à la Cour du Mogol & dans celles des autres Rois des Indes. Ils partirent tous au commencement d'Octobre 1664.

Vaiſſeaux qu'elle fait équiper.

Pendant que les Directeurs généraux dreſſoient des inſtructions pour ceux qui devoient être chargés des interêts de la Compagnie, on travailloit au Havre, à la Rochelle & à S. Malo à l'armement de quatre Vaiſſeaux. Le premier étoit une Frégate nommée le *S. Paul*, montée de trente-deux pieces de canon & de quatre-vingt matelots, ſous le commandement du Sieur *Veron d'Oleron*, Capitaine d'une experience reconnue. *Kerkadiou*, Gentilhomme Breton, revenu depuis ſix mois de Madagaſcar, commandoit le ſecond ; qui étoit une Flutte, nommée *le Taureau*, montée de vingt-deux canons & de ſoixante-quatre hommes d'équipage. Le troiſiéme, nommé *La Vierge de bon port*, de vingt pieces de canon & de ſoixante mariniers, avoit pour Capitaine le Sieur *Truchot de la Chenaie*, de S. Malo. Enfin, le quatriéme, petite Frégate, nommée *l'Aigle blanc*, étoit commandée par le Sieur *De la Clocheterie*, de la Rochelle, homme d'une valeur & d'une réſolution ſingulieres, qui depuis quelques années avoit enlevé aux Eſpagnols, avec un ſeul bâtiment, deux grands navires chargés de piaſtres & d'Eſclaves, & qu'on avoit vû rentrer dans la rade de Breſt avec ſeize Vaiſſeaux de priſe à la queue du

sien. Les matelots des quatre Vaisseaux de la Compagnie étoient des meilleurs du Royaume, parce que la paix ne leur offroit point alors d'autre occasion de s'employer, & les deux cens trente hommes d'équipage furent l'élite de plus de mille qui se présenterent. On ne comptoit pas d'abord moins de quatre cens Passagers, entre lesquels étoient le Sieur *De Beausse*, Président du Conseil de la France Orientale; *Rennefort*, Auteur de cette Relation, Secrétaire du même Conseil, & le Sieur *De Montaubon*, ancien Conseiller au Présidial d'Angers, qui fut pourvû de la Charge de Lieutenant Civil de Madagascar. Mais, le jour du départ, ce nombre se trouva diminué par la crainte de la mer, dont la plûpart avoient vû de près l'agitation continuelle dans un trop long séjour qu'ils avoient fait à Brest. Il n'entra dans les quatre Vaisseaux que deux cens quatre-vingt-huit passagers.

RENNEFORT. 1665.

Nombre des passagers.

Raison qui le fait diminuer.

Le départ de la Flotte & les circonstances de sa navigation n'ont rien de remarquable jusqu'au 3 de Mars, qu'elle arriva heureusement à la vûe du Cap-Verd. Les Anglois & les Hollandois s'étoient long-tems disputé une petite Isle voisine, dont les derniers étoient alors les maîtres. On salua leur Fort. Un Officier, nommé *Nallot*, qui fut envoyé au Commandant, avec quatre soldats, & reçu fort civilement, reconnut que cette Isle avoit une lieue de tour; qu'elle étoit munie de deux Forts, l'un sur le roc, pour la défendre du côté de la mer; l'autre dans la plaine, pour la garde des magasins; qu'ils étoient munis de quarante pieces de canon, & que la garnison étoit de deux cens hommes. Le Commandant fit rendre leur compliment aux François des quatre bords & leur envoya des rafraichissemens; mais se défiant de quatre Vaisseaux bien armés, dont le dessein lui étoit inconnu, il se tint sur ses gardes & n'eut depuis aucun commerce avec la Flotte.

Départ de Brest.

Les quatre Vaisseaux entrerent, le lendemain, dans la premiere baie qui se présente après le Cap-Verd, & mouillerent à demie-lieue du rivage. Aussitôt quatre chaloupes, chargées d'Officiers, de soldats & de matelots, voguerent vers un endroit de la côte où quantité de Négres les attendoient sans armes & leur montroient que l'abord étoit facile. Les chaloupes étant arrêtées à plus de six toises de la terre par le sable & la basse mer, une foule de Négres se jetta dans l'eau avec tant d'empressement, pour transporter les François au rivage, que les matelots mêmes, qui se déshabilloient pour rendre ce service aux Officiers, furent contraints de le recevoir. Après avoir témoigné beaucoup de joie de l'arrivée de la Flotte, ils firent entendre, en langue Portugaise, que leur Alcade aimoit les François & qu'il recevroit volontiers leur visite.

Service que les François reçoivent des Négres.

Veron, Capitaine-Amiral, & Rennefort, escortés par douze fusiliers, se firent conduire dans un Village éloigné de six cens pas, composé d'environ cent cases rondes d'environ quatre pieds & demi de hauteur, dont la couverture se terminoit en pointe, comme celle de nos glacieres. Chaque case étoit ceinte d'une double palissade de branches de palmier, avec une petite cour à l'entrée. La cour de l'Alcade, qui surpassoit toutes les autres en grandeur, étoit au milieu de quatre cases, dans l'une desquelles il logeoit. Ses femmes en occupoient deux autres, & la quatriéme étoit pour son cheval. Les François le trouverent assis sur une sellette de bois, au milieu de cette cour. Il étoit noir, âgé d'environ quarante ans, bien fait, d'une contenance fiere &

Ils rendent visite à l'Alcade.

RENNEFORT. 1665.

ſérieuſe. Sa tête étoit couverte d'un turban de coton blanc & bleu, & ſes épaules d'une ſorte de tapis ou d'étoffe informe, qui eſt mieux connue ſous le nom de pagne. Une autre piece le couvroit depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Ses jambes & ſes bras étoient nuds ; & ſous les pieds il avoit un morceau de cuir, qui lui tenoit lieu de ſandales. Ses Officiers étoient à terre, les uns étendus, d'autres aſſis ſur leurs talons ; & le principal Conſeiller, qui ſe nommoit Jean *Amſterdam*, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, ſe tenoit accoudé ſur les genoux de ſon Maître. Après les premieres civilités, que l'Alcade reçut & rendit gravement ſans quitter ſa ſellette, les François lui préſenterent un flacon d'eau-de-vie. Il en but un grand coup, & le Conſeiller ayant ſuivi ſon exemple, à peine en reſta-t-il pour le troiſiéme. On convint enſuite de payer ſix bouteilles d'eau-de-vie, ſix aunes de toile & une barre de fer, pour le droit d'ancrage de chaque navire, & une bouteille d'eau-de-vie pour la charge d'eau & de bois de chaque chaloupe. Pendant cet entretien, les femmes de l'Alcade, qui étoient dans leurs caſes, où la curioſité leur faiſoit montrer la tête à chaque inſtant, lui firent dire qu'elles deſiroient beaucoup de voir les François. Il leur accorda cette ſatisfaction. Elles étoient vêtues comme les hommes, avec ſi peu de différence qu'on n'auroit pû reconnoître leur ſexe, ſi la nature, qui n'y étoit pas déguiſée, n'en eût fait elle-même la diſtinction. Mais il ne manque rien à la deſcription de leurs uſages, dans le premier Tome de ce Recueil. Avant la fin de l'audience, il arriva près de l'Alcade cinquante de ſes principaux Officiers, armés de coutelas, d'arcs & de fléches, quelques-uns de demi-piques & d'autres de ſimples zagaies. Cette viſite imprévûe cauſa quelque défiance aux François ; mais les plus ſages exhorterent les autres a cacher leur émotion.

Ils voient ſes femmes.

Naufrage d'une chaloupe remplie de François.

Dans cet intervale, une ſcene fort triſte occupoit l'attention des quatre navires dans la baie. *Le Tourneur*, Lieutenant du *Taureau*, avoit fait jetter quelques filets près du rivage, & la pêche avoit déja fourni de quoi raſſaſier plus de cent cinquante perſonnes, lorſqu'un coup de canon tiré de ſon bord lui fit abandonner cet amuſement. Il vit le pavillon du *Taureau* en berne, une chaloupe la quille en haut, des barrils qui flottoient & des hommes à la nâge, dont les uns s'efforçoient de gagner la terre & les autres de retourner vers le navire. Il ſçut bien-tôt que trente hommes s'étant embarqués dans cette chaloupe & pluſieurs jeunes gens s'étant pouſſés indiſcretement, elle avoit été ſurchargée d'un côté juſqu'à ſe renverſer dans les flots. On ſe hâta d'envoyer au ſecours les chaloupes qui étoient reſtées & trois canots conduits par des Négres. Dix-huit François furent ſauvés ; mais il en périt douze (7), avec le vieillard Négre, principal Conſeiller de l'Alcade, qui ayant entendu nommer le Capitaine Kercadiou, s'étoit empreſſé de l'aller voir à bord, parce qu'il l'avoit connu dans un autre voyage, & revenoit yvre d'eau-de-vie. Ce naufrage mérite l'attention qu'on y donne ici, par deux particularités dignes de mémoire. Un jeune François, nommé *Planſon*, qui nâgeoit parfaitement bien, voyant près de lui un autre jeune homme de ſes amis qui ne ſçavoit pas nâger, oublia le péril où il étoit lui-même pour le ſecourir, & lui dit de s'attacher à ſes habits. Mais les forces lui manquerent & ils périrent enſem-

Deux exemples d'une généreuſe amitié.

(7) De ce nombre étoit M. *Barſabette*, Prêtre de la Maiſon de S. Lazare de Paris.

ble. » Rare exemple d'amitié, obſerve l'Auteur, & malheureuſe fin de deux » jeunes gens bien faits, d'un caractere doux & dignes d'un meilleur ſort. Un autre François, nommé *Giron de la Martinette*, joignit plus de prudence au même ſentiment de généroſité. Un petit garçon de dix ans, fils du Sieur de Montauban, alloit périr à ſes yeux. Il le prit d'un bras; & nâgeant de l'autre, il le monta ſur la quille de la chaloupe renverſée. Enſuite, lui ayant recommandé de ſe laiſſer tourner par le mouvement de la vague, & de ne pas quitter le bois qu'on ne le vînt prendre, il ſe remit lui-même à la nâge, & ſon adreſſe autant que ſa force lui fit rencontrer un canot, dans lequel il monta. Mais ce canot, qui n'étoit capable de porter que trois hommes, lui paroiſſant ſurchargé de cinq qui s'y trouvoient déja, il ne balança point à s'élancer encore dans la mer, pour nâger bien loin vers le rivage, où il eut le bonheur d'aborder. Une chaloupe y amena auſſi le jeune Montauban, dont la vie rendit long-tems témoignage à la généroſité de ſon libérateur (8). RENNEFORT. 1665.

D'un autre côté, la mort du Conſeiller Jean Amſterdam n'ayant pas été long-tems ignorée des Négres, ſes femmes accoururent au rivage. Elles firent le tour de l'anſe, en verſant des larmes & priant les ondes, qui battoient juſqu'à leurs pieds, de leur rapporter le corps de leur mari. Lorſqu'elles virent commencer la nuit, ſans avoir pû retrouver cet objet commun de leur amour, elles accuſerent la mer de cruauté, avec des gémiſſemens qui ſe faiſoient entendre de fort loin. Leurs plaintes étoient d'autant plus juſtes, que le ſupplice du pays eſt de noyer les coupables. Elles ſe retirerent dans la caſe du Mort, où elles s'arracherent les cheveux, tandis que deux jeunes hommes ſe tenant aux deux côtés de la porte, firent entendre des ſons lugubres ſur deux inſtrumens ronds, de la forme de nos timballes. Un des fils du Conſeiller, voyant paſſer quelques François, les preſſa d'entrer, & leur fit connoître que ſi les habitans du Cap-Verd étoient ſenſibles à la douleur, ils n'étoient pas moins capables d'une juſte réſignation aux volontés du Ciel. Après trois jours de gémiſſemens continuels, on fit un ſacrifice pour Amſterdam. Ses parens allumerent un feu de branches de palmier, autour duquel cent perſonnes de l'un & de l'autre ſexe pouſſoient de grands cris vers le ſoleil couchant, pour le prier d'être favorable à l'eſprit du Mort. Ils les continuerent long-tems; tandis que le Prêtre (9), après avoir tenu les mains étendues pendant un quart-d'heure vers le ſoleil, égorgea un bœuf, fit brûler ſes entrailles & coupa la victime, dont il donna un morceau à chaque parent du Mort. Mort & funérailles d'un Grand du pays.

Rennefort, qui étoit homme d'eſprit & qui affecte de la ſupériorité ſur les opinions vulgaires, ne laiſſe pas de raconter ſérieuſement, que le même Prêtre qui avoit rendu les derniers devoirs au Conſeiller Amſterdam, ſe trouvant avec le Miſſionnaire François, dont il vouloit mériter l'eſtime & l'admiration, tira un couteau d'un pied & demi de lame, en appuya la pointe ſur ſon eſtomac, & lui dit de le pouſſer de toute ſa force. Ce défi étonna le Miſſionnaire; & ſur ſon refus, le Prêtre Négre frappa pluſieurs fois du poing ſans le faire entrer. L'Auteur ſuppoſe qu'il s'étoit frotté du jus de quelque herbe, dont la vertu arrêta le fer. Il juge auſſi que le Miſſionnaire fut fort Adreſſe d'un Prêtre Négre.

(8) Relation de Rennefort, p. 19.

(9) On a vû au ſecond Tome de ce Recueil, que les Prêtres de toutes les côtes d'Afrique ſe nomment *Marabouts*, *Marbunts* & *Marbuts*.

RENNEFORT. 1665.

prudent de ne pas hazarder l'épreuve d'un *ſecret de nature*, que les ſuperſtitieux auroient pû prendre pour un miracle (10).

Ce qu'il rapporte des uſages du pays n'ajoute rien aux deſcriptions qu'on a déja lûes, non-plus que celle qu'il fait de *Ruſiſque*, Ville ou grand Village à trois lieues de la baie où les quatre Vaiſſeaux étoient entrés. Mais on y trouva trois François, qui y exerçoient le Commerce pour la Compagnie d'Occident; & quelques Officiers de la Flotte s'étant rendus chez le Chef de ce Comptoir, y virent, devant ſa caſe, environ quatre mille peaux de bœufs en pile & trente-deux dents d'éléphans. Il leur dit qu'il avoit pouvoir du Roi *Daman* (11), de qui l'Alcade de Ruſiſque & celui du Cap-Verd dépendoient, de faire la traite des cuirs, de l'yvoire & de tout ce qui ſe trouvoit dans ſes Etats, en lui payant un droit de huit pour cent.

François qui étoient alors à Ruſiſque.

Les quatre Vaiſſeaux remirent à la voile le 11 d'Avril, après avoir pris hauteur devant Ruſiſque, qui eſt à quatorze degrés vingt minutes du Nord. La variation de l'aiman ſe trouva de quarante minutes vers l'Eſt. Le 16 on étoit à huit degrés de la Ligne; mais l'Auteur ne marque ce point que pour avoir occaſion d'obſerver que le tems doit être fort variable dans les latitudes ſuivantes, puiſqu'on ne s'y apperçut d'aucune de ces grandes altérations dont quantité de Voyageurs font un ſujet d'effroi. » A la verité, dit-il, il fait chaud » ſous le ſoleil; mais il eſt conſtant auſſi que ſa force lui faiſant tirer ſans » ceſſe quantité de vapeurs de la mer, il ne ſçauroit tout diſſiper, & qu'il en » retombe des roſées & de petites pluies, qui entretiennent l'air dans une tem» pérature ſupportable (12) «. Huit jours de calme furent le plus fâcheux obſtacle que les François eurent à combattre preſqu'au milieu de la Zone torride. Enſuite un vent favorable leur ayant fait paſſer la Ligne le 28, ils s'amuſerent beaucoup par la cérémonie du baptême. A ſept degrés au Midi le vent ceſſa & fit place encore à un calme de ſept jours. Enſuite il s'empara ſi bruſquement de leurs voiles, que les Pilotes étoient ſurpris d'avancer cinq ou ſix lieues par jour plus qu'ils n'avoient jugé; au lieu que depuis le Cap-Verd juſqu'à l'Equateur, leurs véritables hauteurs diminuoient de cinq à ſix lieues les eſtimes de la cingle, qu'ils faiſoient à l'œil; ce qui vient, ſuivant l'opinion de l'Auteur, des marées qui prennent leur cours de la Ligne au Midi & au Septentrion.

Obſervations de l'Auteur ſur la route.

Depuis le départ de Ruſiſque, les quatre Vaiſſeaux avoient toujours fait voile enſemble. Mais le *Taureau* tenoit mal le vent. On perdoit ſon feu de vûe pendant la nuit; & les autres étant obligés de le rejoindre de jour, on s'écarta de la route juſqu'à craindre les rochers nommés *Abrolhos*, dont la rencontre, en cette ſaiſon, fait perdre le voyage d'Orient, par la néceſſité de relâcher. On n'évita ce danger qu'en reculant de quatre-vingt lieues; après quoi, tournant le cap au Midi, on doubla les Abrolhos à dix-neuf degrés. L'*Aigle blanc* fut menacé d'un autre péril. Un Miſſionnaire, nommé *Bourrot*, qui y faiſoit la fonction d'Aumônier, ſe rendit à bord de l'Amiral pour donner avis d'une querelle ſi violente entre les paſſagers & les gens de l'équipage, qu'ils étoient prêts de partager le navire & le canon, & de ſe livrer le combat de la

Divers dangers qui menacent la Flotte.

(10) *Ibid.* p. 23.

(11) *Daman* eſt un titre qui revient à celui de *Roi*.

(12) La Relation de Pyrard & celles de pluſieurs autres en donnent une idée toute différente.

poupe à la proue. Le Capitaine ayant été appellé, on apprit de lui-même que ce différend avoit commencé par une diſpute de Religion, entre les paſſagers Catholiques & la plus grande partie de l'équipage, qui étoit compoſé de Proteſtans. Le Préſident fit tomber ſes reproches ſur les chefs, & deux des plus emportés furent condamnés à paſſer dans l'Amiral. RENNEFORT. 1665.

Obſervons avec l'Auteur, que dans ces latitudes éloignées les gens de mer aiment la pluie, parce que l'eau des Navires ſe corrompt. Quoiqu'elle ſe rétabliſſe, elle ne laiſſe pas de retenir le goût du bois des tonneaux, & ſi le fond de calle n'eſt pas menagé avec aſſez de ſoin pour ſaiſir le tems où la corruption ceſſe, elle recommence à ſe corrompre, & ne ceſſe gueres d'être mauvaiſe. Ainſi l'on regarde la pluie comme une faveur du Ciel, dont on profite en étendant des draps pour la recueillir. Mais l'eau eſt quelquefois ſalée; car s'étant formée dans l'air, des exhalaiſons de la mer, elle y demeure quelquefois ſi peu qu'elle n'a pas le tems de ſe purifier. S'il eſt difficile de conſerver les eaux, l'embarras n'eſt pas moindre pour les vivres. Le vin de France ne reſiſte pas aſſez & perd bientôt ſa bonté. Celui d'Eſpagne eſt toujours excellent. Avec une bonne proviſion de ce vin, ſi l'on pouvoit trouver le moyen de prendre terre une fois par mois, pour faire de l'eau & ſe procurer des legumes & quelques viandes fraîches, les perſonnes du temperament le plus délicat ſoutiendroient facilement tous les voyages de mer (13). Autres obſervations de l'Auteur.

Le 3 de Juin, à la hauteur du Cap de Bonne-Eſperance, l'Amiral aſſembla ſur ſon bord tous les Officiers & les Marchands de la Flotte, pour aſſiſter à l'ouverture de quatre boëtes de fer blanc, cachetées du ſceau de la Compagnie, que ſes ordres portoient de faire à cette hauteur. Elles contenoient les commiſſions de divers Offices, pour ceux qui devoient les remplir à Madagaſcar. Mais le Marchand de la *Vierge de bon Port*, qui ſe nommoit *Chervy*, & qui étoit dépoſitaire de celle de ce Vaiſſeau, refuſa d'ouvrir la ſienne & demeura ſur ſon bord. Cette ſingularité bleſſa l'eſprit du Préſident. Il ne put voir ſans chagrin que des Marchands nommés pour être ſes Conſeillers formaſſent déja des cabales. Il réſolut de quitter les autres Vaiſſeaux; & ſe trouvant dans l'Amiral, qui étoit le meilleur des quatre, il eſpera qu'en ſe diſpenſant de reconnoître l'Iſle de Maſcaregne, où l'on avoit ordre d'aborder, il pourroit arriver le premier à Madagaſcar (14). Ouverture des boëtes de la Compagnie.

Pendant qu'il s'occupoit de ce deſſein, la Flotte eut beſoin de toute l'habileté de ſes Mariniers, pour ſe défendre contre les vents & les flots à la hauteur du Cap des Aiguilles. La mer y fait un choc qui la répouſſe bien loin, avec des tournans ſi rapides qu'ils font pirouetter les Vaiſſeaux. Les quatre Navires François y perdirent quelque voile. Dans l'Amiral, celle de miſene & celle du petit hunier furent emportées. Les coffres, les cabanes, les mouſquets rouloient au hazard. Tout fut déſamarré entre les ponts & ſur le tillac, & cinq ou ſix hommes furent bleſſés. Ce déſordre n'étoit que le prélude d'une furieuſe tempête. La nuit du 7 au 8 de Juin, la barre du gouvernail de l'Amiral rompit, & les fenêtres de la chambre s'étant ouvertes, l'eau y entroit de la groſſeur d'un homme. Le jour ſuivant, l'agitation de la mer devint encore plus violente, quoique le vent fût médiocre. Les quatre Vaiſſeaux, comme Bouraſques & tempêtes.

(13) *Ibid.* p. 34. (14) *Ibid.* p. 36.

RENNEFORT, 1665.

enſevelis entre les vagues, perdoient la vûe l'un de l'autre à peu de diſtance. Une vague prit l'Amiral en pouppe, fit ſoulever le gouvernail, qui enfonça le banc de la chambre, & mouilla le Navire juſques par-deſſus les dunettes; accident qui étonna beaucoup le Capitaine & les Pilotes, & qui leur fit croire que le gouvernail avoit touché. Il eſt ordinaire de recevoir des coups de mer quand on vogue de largue ou de bouline, & que la mer briſe contre les côtés du bâtiment; mais un coup de vent arriere parut fort étrange (15).

Le Préſident ſe ſépare de la Flotte.

Ces menaces d'un élement perfide augmenterent le déſir que le Préſident avoit de quitter les autres Vaiſſeaux. Il l'avoit fait agréer au Capitaine, qui ſouhaitoit autant que lui de ſe voir au Port. Mais il falloit un prétexte pour juſtifier cette ſéparation, & les mettre tous deux à couvert des ſuites. Le Préſident eut recours au certificat de ſon Médecin, qui rendoit témoignage que l'air de terre étoit néceſſaire à ſa ſanté. Cette formalité leur parut ſuffiſante, & l'onziéme jour de Juin le *Saint Paul* fit route à part. L'Auteur, qui ſe trouvoit ſur le même bord, perd ici de vûe celle des trois autres Vaiſſeaux pour ſuivre le cours de ſes propres avantures.

Sous quel prétexte.

Il arrive à Madagaſcar.

Veron, Capitaine-Amiral du *Saint Paul*, fit gouverner entre l'Oueſt & le Sud juſqu'au trente-neuf degrés de latitude; pour éviter les dangereux courans, qui ſont entre Madagaſcar & les côtes de Moſambique. Enſuite deſcendant entre l'Eſt & le Nord, vers la pointe méridionale de l'Iſle qu'il cherchoit, il découvrit la terre le 9 de Juillet, à vingt-quatre degrés & demi. Il courut, ſans perdre la côte, juſqu'à vingt-cinq degrés. Le jour ſuivant, à dix heures du matin, après avoir tiré un coup de canon, dans l'incertitude de la ſituation du Fort, il remarqua de la fumée, qu'il prit pour celle d'un autre coup par lequel on lui répondoit. Dans cette confiance, l'ancre fut jettée devant une petite langue de terre, à trente braſſes de fond. Il n'étoit mort qu'un matelot à bord, dans un voyage eſtimé de plus quatre mille lieues ſur les Journaux (16).

§. II.

Etabliſſement de la Compagnie Orientale à Madagaſcar.

Défiance mutuelle des François du Fort Dauphin & du Vaiſſeau.

SI l'on ſe rappelle que Chamargou commandoit au Fort Dauphin pour le Maréchal de la Meilleraie, on ne ſera pas ſurpris que les premiers mouvemens, entre cet Officier & ceux du Vaiſſeau, ayent couvert de la défiance, & qu'ils ayent été accompagnés d'une juſte précaution. Veron ayant mis ſes chaloupes en mer envoya demander des ôtages au Gouverneur du Fort, pour la ſureté de l'Officier qui iroit traiter avec lui. De l'autre côté, pendant que le Trompette s'avançoit au rivage, un canot conduit par trois Négres aborda le Vaiſſeau, & l'on apprit d'eux la mort tragique du ſieur Etienne, Supérieur de la Miſſion. On voulut s'informer de la ſituation des François dans l'Iſle; mais ces trois Négres étoient des eſpions de Chamargou, dont on ne put tirer aucun éclairciſſement. Cependant il fit paſſer le ſoir à bord quatre François pour ôtages (17).

Le Préſident, pour commencer l'exercice de ſon autorité, fit aſſembler les

(15) *Ibid.* p. 37 & 38. (16) *Ibid.* p. 38 & 39. (17) *Ibidem.*

Officiers

Officiers qui ſe trouvoient ſur le *Saint Paul*, & chargea Rennefort d'aller traiter avec le Gouverneur. Ce ne fut pas ſans lui avoir fait valoir l'honneur qu'il auroit de prendre poſſeſſion de l'Iſle, puiſque le Roi par ſa déclaration lui donnoit d'élever une pyramide, ſur laquelle devoient être, avec les armes de Sa Majeſté & celles de la Compagnie, le nom & les armes de l'Officier qui prendroit poſſeſſion. Rennefort s'étant fait conduire à terre, accompagné d'un Lieutenant & de quatre Commis, déclara au Gouverneur les volontés du Roi & la mort de M. le Maréchal de la Meilleraie. Il lui offrit les proviſions de Commandant des armes, & de ſecond Conſeiller au Conſeil ſouverain, que S. M. établiſſoit à Madagaſcar pour le gouvernement des Indes Orientales. Enſuite il lui remit une lettre, que M. le Duc de Mazarin lui écrivoit. Chamargou, après l'avoir lue, dit qu'il étoit diſpoſé à quitter le Fort, puiſque le Duc de Mazarin avoit cedé ſes prétentions ſur Madagaſcar; mais qu'auparavant il ſouhaitoit de rendre les honneurs dûs à la mémoire de M. de la Meilleraie, qui avoit maintenu ſi long-tems & ſi généreuſement les François dans l'Iſle. A l'égard des effets de la Compagnie, il remit à déliberer lorſqu'il ſeroit libre, s'il devoit les accepter ou retourner en France (18).

RENNEFORT. 1665.

Rennefort eſt député au Gouverneur du Fort.

Comme il étoit ſans pain & ſans vin, dans le triſte état qu'on a repréſenté, il ne put offrir à ſes hôtes que du gibier, du riz & de l'hidromel. On lui propoſa de ſe rendre à bord, pour y prendre les meſures néceſſaires avec le Préſident, qui étoit revêtu des pouvoirs du Roi & de la Compagnie. Il y conſentit, à condition que le Lieutenant & les trois Commis demeuraſſent en ôtage dans les murs du Fort. Sa défiance ne parut point offençante. Il s'embarqua dans la chaloupe avec Rennefort. Le Capitaine ſe préſenta pour le recevoir à l'entrée du Vaiſſeau, & le conduiſit dans la Chambre, où le Préſident l'entretint long-tems des ordres du Roi & du projet de l'établiſſement. Il lui montra les ſceaux de Sa Majeſté, dont il fut obligé de lui expliquer la legende latine (19). A la fin de cet entretien, il lui confirma les offres qui le regardoient perſonnement. *Chamargou*, ſans expliquer ſes intentions, demanda encore qu'il lui fût permis de remettre ſa réponſe après qu'il auroit quitté le commandement, que M. de la Meilleraie lui avoit confié. A ſon départ, qui fut honoré de quelques coups de canon, les Officiers du Vaiſſeau lui firent préſent de vingt-quatre flacons de vin d'Eſpagne; & la chaloupe ne l'eut pas plutôt remis à terre, qu'il envoya au bâtiment un veau, du riz & des legumes.

Avec quelle précaution le Gouverneur ſe rend à bord.

Il ſe hâta de faire avertir le Commandant du Fort de Mananbare, à ſix lieues du Fort Dauphin, de laiſſer ſeulement deux François, de ſix qui compoſoient ſa garniſon, & de ſe rendre près de lui avec les autres. Ils obéirent pour la derniere fois à ſes ordres. Ils viderent le Vaiſſeau. On remarqua, par les témoignages de leur joie, combien ſon arrivée leur étoit néceſſaire, malgré l'adreſſe & la diſſimulation du Gouverneur, qui vouloit être plaint du trouble qu'on apportoit à ſa poſſeſſion, & faire croire qu'il avoit puiſſamment affermi dans l'Iſle l'autorité du gouvernement.

Il affecte de déguiſer ſa miſere.

Le treiziéme jour de Juillet fut choiſi pour rendre les honneurs funébres à M. le Maréchal de la Meilleraie. Tous les François de Madagaſcar aſſiſterent

Obſeques de M. le Maréchal de la Meilleraie.

(18) Pages 40 & 41.

(19) C'étoit, *Sigillum Ludovici decimi quarti Galliarum Regis, ad uſum ſupremi Conſilii Galliæ Orientalis.*

RENNEFORT. 1665.

à ſon ſervice, & ſon éloge fut prononcé par le ſieur Flachier, Docteur en Théologie. La céremonie fut terminée par une décharge de tout le canon du Fort, auquel celui du *Saint Paul* répondit de ſept coups. Le Docteur Flachier étoit parti anciennement pour la Cochinchine, ſous la protection de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon; & ſon Vaiſſeau ayant eu le malheur d'échouer au Cap de Bonne-Eſpérance, le Capitaine Kercadiou y paſſant en 1663 l'avoit amené à Madagaſcar.

Articles ſignés pour la Compagnie.

Après avoir laiſſé à Chamargou le tems de ſatisfaire ſa reconnoiſſance pour ſon bienfaicteur, Rennefort ſe rendit au Fort Dauphin, pour y dreſſer les articles qui étoient déja concertés. Ils portoient que le lendemain, 14 de Juillet, le Gouverneur remettroit au porteur des ordres de Sa Majeſté, l'Iſle de Madagaſcar & le Fort; qu'on feroit l'inventaire de tout ce qui appartenoit à M. le Duc de Mazarin, & que la Compagnie lui en tiendroit compte; que le Gouverneur demeureroit Commandant de toute la milice de l'Iſle; que les anciens François de Madagaſcar ſeroient engagés au ſervice de la Compagnie; qu'ils payeroient un tribut pour les terres qui leur appartenoient en propre & qu'ils ſeroient guet & garde, ou qu'ils ſeroient tranſportés en France. Ces articles furent approuvés par l'aſſemblée des anciens habitans, à l'exception du Gouverneur, qui remit encore à déclarer ſes intentions.

Rennefort prend poſſeſſion de l'Iſle en ſon nom.

Le 14, tous les paſſagers & les matelots du *Saint Paul* qui ſe trouvoient en état de porter les armes, deſcendirent au rivage & furent rangés en ordre de bataille. Rennefort s'y rendit au bruit du canon, & s'étant avancé à leur tête vers la principale porte du Fort, il les quitta ſuivi de trois Mouſquetaires, pour s'approcher du Gouverneur, qui l'attendoit entre deux files des ſiens. Il lui préſenta un double des articles qui avoient été ſignés le jour précédent, en lui déclarant qu'il venoit prendre poſſeſſion de l'Iſle au nom du Roi, pour la Compagnie des Indes Orientales. Dans l'inventaire du Duc de Mazarin, qui fut fait immédiatement, on trouva quatorze pieces de canon, cinq cens boulets, mille livres de chaînes à charger, cent grenades vuides, cinquante balles ramées, une petite quantité de plomb & un baril de poudre. Budée Lieutenant du Vaiſſeau s'étant enſuite avancé avec ſa troupe, Chamargou quitta le Fort au bruit du canon & de celui du *Saint Paul*; & ſes gens, qu'il avoit laiſſés au corps-de-garde, allerent le joindre auſſi-tôt que Budée les eut relevés.

Le Préſident ſe loge dans le Fort.

Après cette priſe de poſſeſſion, le Préſident de Beauſſe, qui étoit atteint d'une maladie ſérieuſe, ſe fit conduire à terre dans ſon lit; & du rivage, il fut porté par huit Négres au logement des Gouverneurs du Fort. Sa foibleſſe & ſon grand âge ſembloient lui annoncer une mort ſi prompte, que Chamargou en conçut l'eſperance de rentrer bien-tôt dans le poſte qu'il venoit de lui réſigner. Auſſi différa-t-il d'accepter les propoſitions qu'on lui faiſoit au nom de la Compagnie. Il s'établit dans une Habitation voiſine du Fort, avec les anciens François de l'Iſle qui voulurent s'attacher à ſa fortune. Cependant l'eſperance continuelle où l'on étoit de voir arriver les trois Vaiſſeaux, & la diminution des infirmités du Préſident, lui firent accepter des emplois qui lui parurent ſolides, & qu'il s'expoſoit à perdre par de plus longs délais. Lorſqu'il eut reçu ſes Lettres de Commandant des armes dans l'Iſle de Madagaſcar & de ſecond Conſeiller du Conſeil ſouverain des Indes, il prit un loge-

Chamargou s'engage au ſervice de la Compagnie.

ment dans le Fort & fit préſent de cinquante bœufs pour la ſubſiſtance de la garniſon. RENNEFORT. 1665.

Mais cet arrangement ne pouvoit être utile, dans les vûes de la Compagnie, qu'autant qu'il devoit s'accorder avec un plan général, dont l'exécution étoit impoſſible avant l'arrivée des trois autres Vaiſſeaux. Des meſures imparfaites, telles qu'on commençoit à les prendre dans leur abſence, produiſirent la diviſion, mal beaucoup plus funeſte que ceux auxquels on croyoit remedier. Le Préſident voulut exercer toute l'autorité qu'il ne devoit avoir qu'à la tête du Conſeil; & Chamargou, qui n'étoit pas diſpoſé à la reconnoître ſans droit & ſans forme, ſe plaignit qu'en attendant l'arrivée de ceux qui devoient lui donner tout ſon poids, on ne l'appellât point à la direction des affaires. Dans ſon reſſentiment, il menaça de quitter le Fort & de s'établir dans un autre endroit de l'Iſle avec ceux qui voudroient le ſuivre. Rennefort, pour concilier les interêts de ces deux hommes, propoſa d'établir un Conſeil proviſionnel. Son ſentiment fut appuyé de celui de La Caſe & de Veron. Mais le Préſident, dont l'ambition étoit flattée de commander ſeul, fut extrêmement choqué de cette oppoſition; & dans la crainte qu'elle ne vînt à ſe fortifier, il prit le parti de ſe réconcilier avec Chamargou, en partageant avec lui le gouvernement. L'un prit toutes les diſpoſitions des magaſins & du commerce, & l'autre, celles de la milice & de la guerre. Cependant, pour donner quelqu'apparence de juſtice à leur conduite, ils formerent une ſorte de Conſeil, compoſé de gens qui leur étoient entiérement dévoués. En vain Rennefort eut la fermeté de proteſter contre cet établiſſement, au nom de la Compagnie & du véritable Conſeil. Il n'en tira point d'autre fruit que de demeurer ſans fonction; expoſé au reſſentiment de ceux qu'il offenſoit, ſi l'amitié de La Caſe & du Capitaine-Amiral ne l'euſſent mis à couvert de la violence (20).

Diviſions qui naiſſent entre les François.

Pendant ces agitations domeſtiques, les Grands, qui avoient ſecoué le joug des François, depuis la révolte de Dian-Manangue, faiſoient obſerver tout ce qui ſe paſſoit dans le Fort. L'arrivée d'un Vaiſſeau, qui devoit être bien-tôt ſuivi de trois autres, en ramena pluſieurs à la ſoumiſſion. *Dian-Ramonſaie* & les Matatanois envoyerent le tribut; & *Dian-Bel*, Prince des Ampatres, fit préſent de cinquante-huit bœufs, dont Chamargou ne fit pas difficulté de ſe ſaiſir.

Effet de leur arrivée ſur les Grands du pays.

Dian-Nong, Princeſſe d'Amboulle, qui en étoit devenue Souveraine par la protection de La Caſe, vint au Fort avec un nombreux cortege, autant pour y faire briller ſes charmes que pour rendre ſon hommage. Elle ſe fit apporter dans un *Tacon*, eſpece de brancard que deux hommes ſoutiennent ſur leurs épaules, accompagnée de douze femmes qu'on portoit de même, de cinquante autres femmes & de quatre cens hommes à pied. Etant deſcendue à cinq cens pas du Fort, pour y faire camper ſon corps de troupes, elle ſe mit en marche avec ſes femmes, précédée ſeulement de vingt gardes, armés de zagaies & de boucliers, avec La Caſe à leur tête. Elle fut reçûe dans le Fort. La Caſe, lui ſervant d'Interprête, dans la viſite qu'elle rendit au Préſident, témoigna pour elle combien elle ſe croyoit redevable aux Francois, &

Viſite de la Princeſſe Dian-Nong au Fort.

(20) *Ibid.* p. 73 & ſuivantes.

RENNEFORT. 1665.

demanda la continuation de leur amitié. Ses douze femmes préſenterent douze petites corbeilles de jonc, remplies de fleurs d'orange, de jaſmin & de grenade, avec ſix manilles d'or & une pierre précieuſe ſur chaque corbeille. Les cinquante autres offrirent auſſi chacune leur panier, plein des meilleurs fruits du pays, & d'excellentes racines dont le goût vaut celui des marons de Lyon. Dian-Nong, en ſe retirant, laiſſa vingt bœufs à la porte. Ce préſent fut donné de fort bonne grace, mais reconnu avec ſi peu de libéralité, que la Princeſſe, qui ſçavoit bien que les grains de verre qu'on lui donna, n'étoient pas d'un grand prix, s'en retourna peu ſatisfaite. Elle déclara librement que des gens qui s'entendoient ſi mal en généroſité pour des Princes dont l'amitié leur étoit néceſſaire, devoient eſperer peu de ſuccès dans leur entrepriſe (21).

Figure de cette Princeſſe.

Dian-Nong étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre. Elle avoit la peau belle & la gorge bien faite, quoiqu'elle eût trois enfans du Sieur de la Caſe; les dents admirables, le fond des yeux d'une blancheur éblouiſſante, & la prunelle brune. Son habillement étoit un corſet ſans manches, & un pagne de ſoie, de coton & d'herbe, qui la couvroit juſqu'aux genoux. Elle portoit des tours de grains de corail, d'or & de petites coquilles fort rares, à la maniere des Dames du Cap-Verd, mais ſans aucun de ces petits paquets remplis de caracteres, qui ſe nomment *Griſgris*, & qui ſont auſſi reſpectés à Madagaſcar que ſur les côtes d'Afrique. Elle avoit renoncé à cette ſuperſtition en abjurant le Mahométiſme. Sa coëffure étoit compoſée de petites treſſes de ſes propres cheveux, qui tomboient juſqu'à la moitié de ſon corſet par les côtés, & qui étoient tournés en rond par derriere. Toutes les Dames de ſa ſuite étoient parées dans le même goût; mais le prix ou la rareté des grains marquoit les différences de leur qualité. Elles avoient les oreilles percées; & le trou, qui étoit de la grandeur d'un petit œuf, étoit rempli d'un bois rond enrichi de plaques d'or (22).

Allarmes de Dian Manangue.

Dian-Manangue, devenu le plus cruel ennemi des François après avoir été le plus fidéle de leurs alliés, n'apprit pas ſans effroi l'arrivée du premier Vaiſſeau de leur Flotte. Ses terreurs augmenterent beaucoup par la naiſſance d'un monſtre demi-homme & demi-taureau, dont une vache ſe délivra dans ſon camp: préſage qui, dans l'opinion des Inſulaires, annonce d'affreux déſaſtres; quoique l'Auteur aſſure qu'il ne ſoit pas tout-à-fait extraordinaire dans leur Iſle. Les Grands qui avoient embraſſé ſon parti commençoient à trembler pour eux-mêmes. C'étoit le tems de renouveller avec eux l'alliance de la Colonie. Mais les deux Commandans François, après s'être accordés pour le partage de l'autorité, paroiſſoient plus diviſés que jamais dans la maniere de l'exercer. Chamargou avoit repris ſes eſperances en voyant décliner la ſanté du Préſident. Il employoit toute ſon adreſſe à gagner les nouveaux venus par des promeſſes & des préſens; & pour ôter aux anciens l'occaſion de s'engager dans le Parti oppoſé à ſes interêts, il leur propoſa des courſes avantageuſes, ſous le commandement de La Caſe, qu'il étoit bien-aiſe auſſi d'éloigner. Ce Guerrier, qui n'étoit attaché à la Compagnie par aucun lien, partit ſans difficulté ſur l'ordre de ſon Gouverneur. Deux jours après ſon départ, on fut averti que Dian-Manangue s'approchoit du Fort avec ſix à ſept mille

Chamargou s'embarraſſe par ſa politique.

(21) *Ibid.* p. 76, 77.

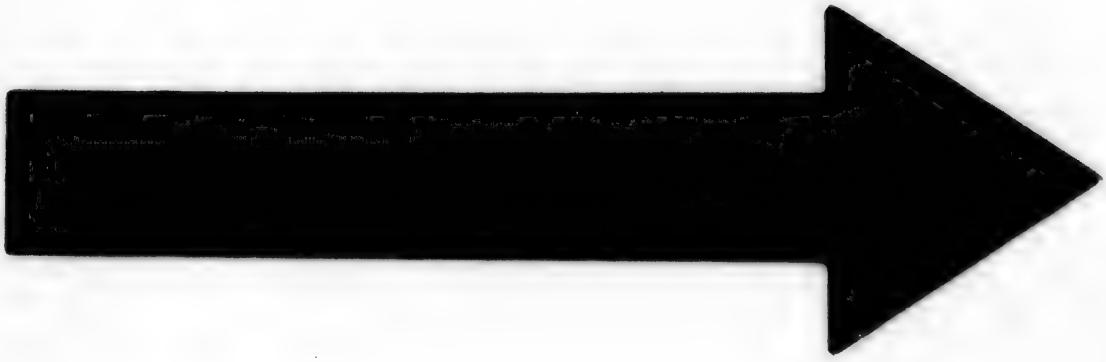
(22) *Ibid.* p. 78, 79.

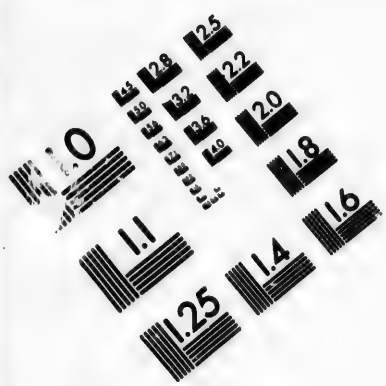
hommes. L'allarme fut d'autant plus vive, qu'il ne reſtoit preſque perſonne qui fût exercé à combattre les Négres ; & Chamargou ſe repentit trop tard d'avoir oublié ſa sûreté pour ſatisfaire ſon ambition. Cependant il comprit qu'en ſe déterminant à tout riſquer, il pouvoit tirer parti de la crainte du Préſident pour l'avantage même de ſes vûes. Il donna ordre que ceux qui vouloient combattre ſous ſon enſeigne fuſſent prêts dans deux heures à le ſuivre. Tous les François, ſans conſulter le Préſident, ſe rangerent autour de lui, avec quatre cens Négres que Dian-Ramouſaie lui donna ſous la conduite de ſon fils. Il partit avec beaucoup de réſolution ; mais Dian-Manangue trouva ſa reſſource ordinaire dans les chemins détournés. On ſçut même qu'il ne s'étoit propoſé, par une marche ſi prompte, que d'éprouver le courage des nouveaux venus. RENNEFORT. 1665.

Tout ce qu'il y avoit de François bien intentionnés dans le Fort, attendoient impatiemment l'arrivée des trois Vaiſſeaux, comme le principal fondement de leurs eſperances communes pour le bon ordre & le progrès de la Colonie. Le 14 d'Août, on apperçut du Fort un petit bâtiment, qu'on prit pour une chaloupe. Elle doubloit la pointe d'Itapere, du côté du Nord ; ce qui fit juger que les trois Vaiſſeaux avoient abordé dans quelque partie de l'Iſle & qu'ils envoyoient prendre langue. Le Capitaine-Amiral, qui l'apperçut auſſi de ſon bord, envoya au-devant d'elle ſon Enſeigne & ſon Ecrivain dans une chaloupe, avec un Pilote & quelques Matelots. Chamargou ſe hâta d'en faire avertir le Préſident, qui, dans la crainte qu'on ne donnât de mauvaiſes impreſſions de ſon gouvernement, fit pointer une piece de canon ſur la chaloupe du Capitaine, pour la couler à fond. La piece fut tirée, mais avec peu de ſuccès, parce qu'elle étoit rechargée extraordinairement pour porter plus loin. Au ſecond coup, elle recula ſi bruſquement, que le feu de la lumiere ayant volé ſur le magaſin, prit aux feuilles ſeches qui le couvroient. Les poudres y étoient dans des barrils. On en prit une ſi vive allarme, que le Préſident ſe fit emporter hors du Fort, & que Chamargou fit retirer ce qu'il avoit de plus précieux. Cependant les ſecours furent aſſez prompts pour empêcher que le feu ne prît aux poudres. Le petit bâtiment qui avoit doublé Itapere, s'étant approché du Fort, on le reconnut pour une pirogue, dans laquelle il y avoit douze Négres, qui la mirent auſſi-tôt à ſec. On apprit d'eux qu'à la premiere nouvelle de l'arrivée d'un Vaiſſeau, le Sieur Manier, Miſſionnaire des Mataranes, s'étoit mis dans cette pirogue pour ſe rendre au Fort ; mais que ce petit bâtiment ayant tourné dès le premier jour, il eût péri ſans le ſecours d'un Négre, qui l'avoit ſauvé à la nâge. Cet accident lui avoit fait prendre ſon chemin par terre. Il arriva le lendemain, accompagné de ſix autres Négres ; & dans le compte qu'il rendit de ſa miſſion, il avoua que ne ſçachant point aſſez la langue du pays pour ſe faire entendre, il n'avoit baptiſé que trois perſonnes (23). Avanture d'un Miſſionnaire.

Enfin, peu de jours après, l'avis vint au Fort que deux des trois navires, le *Taureau* & la *Vierge de bon port*, étoient à l'ancre dans l'anſe aux Gallions. Le Préſident & Chamargou prévoyant que leurs meſures communes ne ſeroient pas agréables aux Officiers qui alloient paroître, leur dépêcherent quelques- Deux des trois autres Vaiſſeaux arrivent dans l'Iſle.

(23) *Ibid.* p. 82.





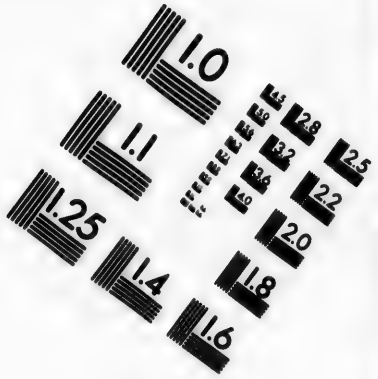
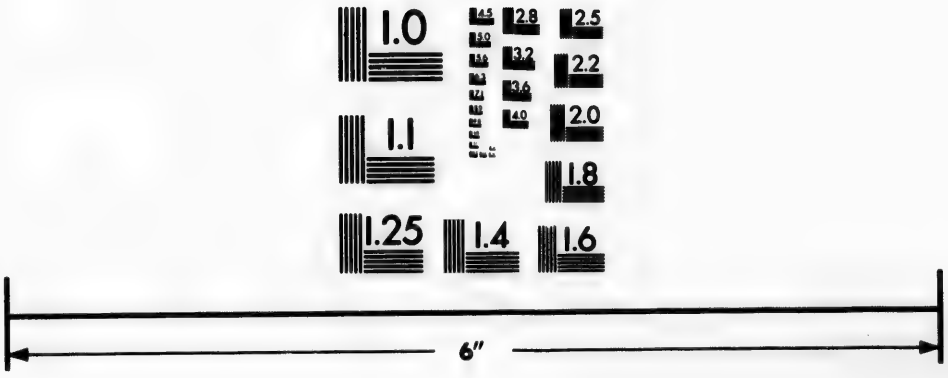
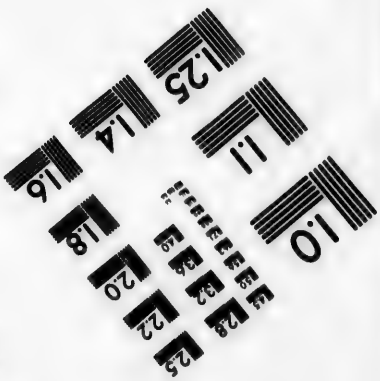


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

RENNEFORT. 1665.

Premiers effets de leur arrivée.

uns de leurs partisans pour leur témoigner l'impatience qu'ils avoient de partager avec eux le Gouvernement, & pour leur offrir tous les avantages qu'ils pouvoient desirer. Rennefort partit de son côté pour se rendre aux Vaisseaux; mais si mal guidé & par des chemins si difficiles, qu'après avoir marché dans l'eau jusqu'aux genoux l'espace de deux lieues, il fut arrêté par la chûte d'une riviere qu'il ne put passer. Un François de la Ferté-Jouarre, qui l'accompagnoit, surmonta toutes les difficultés pour joindre le Sieur de *Montaubon*, & le prier, de la part de Rennefort & de plusieurs autres Officiers, de leur accorder, en arrivant au Fort, une conversation particuliere, dans laquelle ils lui promettoient des informations nécessaires à l'Etablissement de la Compagnie. Mais les Envoyés du Président, beaucoup plus intéressés à prévenir les Chefs des deux Vaisseaux, leur avoient déja donné des idées plus flatteuses, qui les firent entrer au Fort dans la disposition de profiter des conjonctures pour leur propre utilité (24). Montaubon, *Chevry*, *Des Essarts*, Nallot & Houdry y arriverent par terre, avec six Commis & cinquante hommes. Les autres, qui étoient restés à bord, vinrent mouiller dans le Port.

Eclaircissemens sur l'Isle de Bourbon, autrefois nommée Mascaregne.

Le récit de leur navigation n'eut d'intéressant que les éclaircissemens qu'on reçut d'eux sur l'Isle de *Mascaregne*. Après avoir vû disparoître le *S. Paul*, ils avoient cherché cette Isle, où ils étoient arrivés le 2 de Juillet. Elle est située entre vingt & un & vingt-deux degrés de latitude méridionale. Sa figure est ronde, & son circuit de soixante lieues. Les malades qui descendirent au rivage furent promptement rétablis, par la bonté de l'air & par l'excellence des rafraîchissemens. La chasse y étoit abondante & si facile, que les tourterelles, les ramiers & les perroquets, loin de s'effrayer de la vûe du chasseur, venoient l'entourer & se laissoient choisir. Les taureaux, les vaches & les chevres étoient en grand nombre. Les porcs, qui n'étoient pas moins nombreux, vivoient de tortues de terre, qui y rampoient de toutes parts; & les tortues de mer se promenoient sur le sable, où il n'étoit pas difficile de les arrêter. Quelques chasseurs indiscrets en tirent les oiseaux plus rares, en les épouvantant à coups de fusil; mais les animaux de terre, & les poissons d'étangs & de rivieres y étoient toujours innombrables. La plûpart des arbres y distilloient des gommes précieuses. Ils étoient fort hauts, propres à bâtir des maisons, mais d'un bois extrêmement dur, & trop lourd pour la construction des Vaisseaux, & facile d'ailleurs à se fendre en séchant. La terre paroissoit très-féconde, & les eaux y étoient excellentes, sans aucun animal dangereux. On trouvoit, sur le rivage, de l'ambre-gris, du corail, & les plus beaux coquillages du monde. La moitié de l'Isle avoit été autrefois embrasée, & le feu y avoit laissé de grandes marques de sa violence. Avec tant d'avantages, elle n'avoit dans toute sa circonférence aucun endroit où le mouillage fût sûr. Les ouragans y sont fréquens, & si terribles, qu'ils déracinent les arbres & qu'ils y brisent ou abîment les navires (25).

On trouve deux François dans cette Isle déserte.

Six Passagers, qui avoient entrepris de la reconnoître, y trouverent deux François, qui s'étoient construit une case près d'une fontaine, entourée de tabac, de racines & d'herbes potageres, dont ils y avoient apporté les graines. Ils nourrissoient, dans un enclos, quantité de porcs & de cabris, non-

(24) *Ibid.* p. 83.

(25) *Ibid.* p. 85 & suivantes.

seulement pour leur subsistance, mais encore pour en vendre aux Etrangers qui n'avoient pas le tems d'en prendre à la chasse. L'un de ces deux Solitaires se nommoit Louis *Payen*, natif de Vitry-le-François, homme de bonne mine & de compagnie agréable, quoiqu'il vécût depuis trois ans dans ce desert, après en avoir passé sept à Madagascar. L'autre étoit soumis à ses ordres, & s'engagea dans la suite au service de la Compagnie. Le premier, repassant en France, fut pris par les Anglois & perdit tout ce qu'il portoit d'utile à sa fortune. Après avoir obtenu la liberté, il se fit Hermite dans le pays de sa naissance, où l'Auteur le croyoit encore vivant lorsqu'il publia cette Relation (26). Outre ces deux habitans, l'Isle en avoit dix autres, sept hommes & trois femmes, qui y étoient passés avec eux de Madagascar. Mais s'étant révoltés contre les deux François, ils avoient cherché leur retraite dans des montagnes inaccessibles, où six soldats furent envoyés inutilement pour les découvrir. Le *Taureau* & la *Vierge de bon port* avoient laissé à Mascaregne un Marchand, nommé *Baudry*, avec un des principaux Commis, qui se nommoit *Renaud*, & vingt ouvriers sous son ordre. *L'Aigle blanc*, quatriéme Vaisseau de la Flotte, avoit pris sa route de cette Isle de Bourbon à *Galemboule*, Province de Madagascar, pour y aller reconnoître l'état d'un ancien Etablissement François, nommé le *Fort Gaillard*.

RENNEFORT. 1665.

Habitans qu'on y laisse.

Le Président, pour effacer les premieres impressions de sa conduite, déclara qu'il étoit résolu de suivre le plan des Directeurs Généraux, & d'exécuter à l'égard de ceux qui venoient d'arriver tout ce qu'il leur avoit fait esperer par ses Députés. Le Conseil reçut la forme de son établissement. Mais tous les Officiers de ce Corps prirent les sentimens de leur Chef pour Rennefort ; & s'ils ne purent lui ôter la qualité de Sécretaire, ils éviterent soigneusement de l'employer. Il attribue cette fâcheuse disposition à des vûes criminelles, qui leur faisoient redouter son zéle & sa fidélité pour la Compagnie. Leur espérance étoit de le faire renoncer de lui-même à l'exercice de son emploi, par les dégoûts qu'ils affectoient de lui causer. Le 9 de Septembre, on lui fit signer des ordres expédiés pour le départ du *S. Paul*. Il étoit une heure après minuit lorsqu'ils lui furent portés, & c'est l'unique fonction qu'il fit de sa Charge. Houdry reçut ordre, suivant les instructions de la Compagnie, de partir sur ce Vaisseau pour aller reconnoître les lieux où l'on pouvoit établir des Comptoirs & des correspondances. Il devoit se rendre dans l'Isle de *Socotra*, & prendre, autant qu'il lui seroit possible, des informations sûres de la côte d'Asie jusqu'au Sein Persique.

Rennefort demeure sans être employé.

Dans l'interieur du Fort, chacun s'attachoit particuliérement à ses interêts, & faisoit tourner à son avantage les profits & les fonds mêmes de la Compagnie (27). On consumoit les provisions. On négligeoit de pourvoir à la nécessité des ouvriers & des soldats. Enfin la derniere extrêmité fit courir à la traite, dans quelques Villages des environs, d'où l'on apporta des racines, des féves, du miel & du riz. Pour soulager le Fort, le Commandant fut prié de mener soixante François dans les Provinces d'Anossy & d'Amboule, sous prétexte d'y reprendre un certain nombre de fusils qu'on y avoit laissés. Pendant seize jours qu'il employa dans ce voyage, il trouva tous les lieux aban-

Course de Chamargou.

(26) *Ibid.* p. 87. (27) *Ibid.* p. 90.

RENNEFORT. 1665.

donnés sur son passage. A peine surprit-il quelques Esclaves, par lesquels il fut informé que les habitans de ces Provinces s'étoient retirés, avec leurs troupeaux, dans des précipices au pied des montagnes. Quelques Seigneurs, qu'il fit assurer de l'inclination qu'il avoit pour la paix, le joignirent dans sa route & lui jurerent un nouvel attachement. Un d'entr'eux tendant la main vers un quarré de pieux, éloigné d'environ deux cens pas, dit au Commandant, » qu'il voyoit les *Emonouques* ou les tombeaux de son pere & de ses » deux freres, morts sur ce même champ, dans un combat qu'ils avoient livré » pour les François; qu'il le prioit de ne pas troubler leurs Esprits dans la » promenade qu'ils y faisoient invisiblement le jour & la nuit, & que c'étoit » le premier témoignage qu'il lui demandoit de son affection «. Chamargou n'en assit pas moins son camp dans le lieu où cette priére lui étoit adressée; & le Seigneur Négre, craignant que les pieux mêmes des tombeaux ne fussent employés à faire du feu, fit apporter au camp d'autres provisions de bois par ses Esclaves (28).

Un Négre le prie de respecter les tombeaux.

Arrivée du quatriéme Vaisseau de la Flotte.

Le 2 de Novembre, on apperçut de la pointe *Tholanare* un bâtiment qui descendoit vers le Midi avec le vent & la marée. C'étoit l'*Aigle blanc*, qui mouilla le lendemain au Port. Il s'étoit rendu à Galemboule. Seize Passagers y étant descendus avec deux Chefs de Colonie, avoient trouvé pour seuls habitans, dans le Fort Gaillard, deux François, desquels ils avoient appris que leur Commandant, nommé *Belleville*, avoit fait voile depuis six mois, avec un de leurs compagnons, pour la petite Isle de *Sainte Marie*, qui est située un peu au-dessus de cette Province. Ce Vaisseau, déchargé de dix-huit personnes & d'une partie de ses marchandises, avoit pris la route de Sainte Marie, dans la seule vûe d'y prendre Belleville & le François qu'il avoit avec lui (29). Il les reçut sur le bord d'une anse qui regarde Madagascar, sans que l'Auteur explique le dessein qui les y avoit conduits; & s'étant chargé de quelques rafraîchissemens pour le Fort Dauphin, il y alla répandre la joie par ce foible soulagement. Chamargou, qui revint au Fort sans avoir tiré le moindre fruit de son voyage, se crut trop heureux de trouver quelques provisions fraîches à son retour. On donna deux commissions d'Enseigne à deux jeunes Passagers qui l'avoient suivi; l'un nommé *D'Epinay*, d'une bonne Maison de Bretagne; & l'autre, qui se nommoit *Nicole de Blainville*, fils du Président de Chartres (30).

Mort du Président de Beausse, & ses derniers sentimens.

La fatigue du travail & les inquiétudes de l'ambition avoient jetté le Président de Beausse dans un état de langueur, qui ne lui permettoit plus d'espérer une longue vie. Il pria un des Missionnaires d'inviter Rennefort à lui rendre une visite; & lorsqu'il le vit paroître: » Point de rancune, lui dit-il; je » vais mourir. Que demandez-vous de moi? « Rennefort lui répondit qu'il souhaitoit de le voir en bonne santé. » J'ai toujours eu de l'amitié pour vous, » reprit-il. Si j'ai fait quelque chose qui n'ait pas répondu à ce sentiment, » je vous en demande pardon; & si vous m'avez causé des déplaisirs que mon » amitié ne méritoit pas, je vous les pardonne de bon cœur «. Il ajouta que le Sieur de Montaubon succederoit à son Emploi, & qu'il falloit se soumettre à la forme de Gouvernement que les plus forts ne manqueroient pas d'é-

(28) *Ibid.* & p. suiv. (29) Pages 92 & 93. (30) Pages 94 & 95.

tablir,

tablir. Rennefort lui déclara que pluſieurs raiſons lui faiſoient deſirer de retourner en France, & qu'il étoit aſſez jeune pour eſperer de pouvoir revenir à Madagaſcar. Il ſe plaignit de n'avoir pas eu le Brevet de Sécretaire du Roi, & de ne lui pas ſucceder, comme on lui en avoit donné l'eſperance à Paris. » Je » meurs trop tôt, répondit le Préſident, & vous n'êtes pas aſſez âgé pour deve- » nir mon ſucceſſeur. D'un autre côté, ne faites pas de fond ſur les promeſſes » de ceux qui nous ont embarqués. Je leur ai donné les Mémoires de feu mon » frere (31) & les miens. J'ai été Directeur d'une Compagnie qui envoya » des Vaiſſeaux à Madagaſcar il y a quelques années. On me faiſoit eſperer » que je ſerois ici le maître. Cependant on a nommé des Facteurs qui préten- » dent l'être autant que moi «. Après cette explication, le Préſident découvrit à Rennefort des ſentimens dignes de ſes lumiéres; & lui voyant verſer des larmes, il en répandit auſſi. Enſuite l'ayant prié de l'embraſſer, il lui dit le dernier adieu. Sa mort arriva le 14 Décembre 1665. RENNEFORT. 1665.

Son caractere.

Pierre de Beauſſe, Préſident Garde des Sceaux du Conſeil Souverain de la France Orientale, joignoit à d'excellentes qualités naturelles un mérite acquis par l'experience du monde & par l'étude. Rennefort lui accorde le *fond d'un très-honnête homme*, & tout à la fois, du ſçavoir & de l'agrément. La fortune, ajoute-t-il, ne l'ayant pas aſſez favoriſé pour mettre ſa famille dans l'élévation qu'il deſiroit, il en avoit cherché les moyens dans l'étude de la Chymie; & rebuté enfin de cette chimere, il avoit quitté ſa Patrie pour tenter la fortune par une autre voie. Montaubon lui ſucceda dans ſes deux Charges.

Découverte d'une mine de topaſes.

Vers la fin du mois de Décembre, quelques Négres du Fort Dauphin y apporterent des pierres précieuſes; les unes jaunes, qui paſſerent pour de parfaites topaſes; les autres, brunes & de la même eſpece, mais encore éloignées de leur perfection. La mine en fut découverte dans un étang, formé à deux lieues de la mer, par une riviere qui s'y jette à la pointe d'Itapere. La plûpart des François coururent avidement à la ſource de ces richeſſes. Mais le plus grand nombre fut épouvanté par les crocodiles, qui ſembloient garder l'étang. Ceux que cette crainte ne fut pas capable d'arrêter, ſe trouverent rebutés par la puanteur de l'eau, qu'il falloit remuer pour découvrir les pierres, & par la néceſſité de demeurer long-tems dans la vaſe pour les retirer (32).

1666.

Origine du Fort de S. Louis dans la Baie d'Antongil.

Ce fut l'année ſuivante, dans le cours du mois de Février, que le *S. Paul*, dont on a rapporté le départ du Fort Dauphin, ayant relâché dans la Baie d'Antongil, y fut joint par le *Taureau*; & que Houdry, Marchand du *Saint Paul*, également las de ſes courſes & de ſes démêlés avec Veron, Capitaine de ſon bord (33), prit le parti de renoncer aux projets dont on lui avoit confié l'exécution, & de jetter ſur le rivage de cette Baie les fondemens d'un Fort, qui fut nommé *Saint Louis*. Il s'y établit avec quinze hommes; & quelqu'un l'ayant informé qu'à quatre ou cinq braſſes de fond dans la mer il étoit reſté quatre pieces de canon d'un ancien naufrage, il fit plonger des matelots, qui les tirerent heureuſement pour ſervir à ſa défenſe.

Mort de deux des principaux Officiers de la Flotte.

La Flotte Françoiſe perdit, vers le même tems, deux de ſes principaux Officiers; Le Tourneur, Lieutenant du *Taureau*, homme d'une vigilance & d'une activité infatigables; & peu après, Kercadiou, Capitaine du même

(31) M. de Flacour. (32) Pages 96 & 97. (33) Pages 100 & ſuiv.

RENNEFORT. 1666.

Vaiſſeau. La mort de Kercadiou fut pleurée de tout le monde au Fort Dauphin. Il avoit fait quatre voyages aux Indes Orientales, dont il avoit recueilli peu de fruit. Cependant, pour employer les termes de l'Auteur, ſi la France diſtribue des lauriers à ceux qui vont porter ſa gloire dans ces régions éloignées, elle n'en doit pas être avare pour cet illuſtre Capitaine. Sa derniere courſe à Sainte Marie & dans la Baie d'Antongil n'avoit pas rapporté beaucoup d'utilité pour les vivres ; mais elle fut très heureuſe pour les bijoux & les parfums. Il n'en revint perſonne qui n'eût quelque piece d'ambre gris. On avoit trouvé les rivages couverts de coquilles, qui avoient perdu ſeulement un peu de leur luſtre, pour avoir été battues des rayons du ſoleil. Mais celles qu'on avoit détachées du pied des rochers furent conſervées comme les plus belles du monde (34).

Eloge de Kercadiou.

Belles coquilles.

Depuis la mort du Préſident, Rennefort ſe diſpoſoit à retourner en France, lorſqu'il eut la ſatisfaction de voir arriver au Fort Dauphin le brave La Caſe, qui revenoit couvert de nouveaux lauriers. Il ne le nomme jamais ſans joindre à ſon nom quelque marque d'honneur ; & ſes exploits, dit-il, doivent être regardés comme le principal ornement de cette Relation. On a vû qu'il étoit parti avec trente François & un corps de Négres auxiliaires. Il employa quatre jours à grimper & à deſcendre la montagne de *Vattemaleſme*, qui eſt à quatre lieues du Fort, & s'étant rendu dans la Province d'Amboulle, il y trouva quinze cens Négres des pays bas de l'Iſle, & douze cens Amboullois auxquels il avoit promis de les aſſocier à ſon entrepriſe. Deux mille autres Amboullois l'ayant joint le lendemain, il ſe vit une armée de ſix mille ſix cens hommes, ſans y comprendre les trente François. Après les avoir animés par des repréſentations de combats & par d'autres exercices, il les diviſa en deux corps, pour trouver plus facilement les moyens de ſubſiſter ; l'un de quinze cens Négres, commandé par Dian-Ramahaie, avec dix François ; & l'autre, dont il prit lui-même la conduite. Le rendez-vous étoit la plaine de Mananbambe ; & le premier objet de la guerre, d'attaquer *Dian-Ravaras*, un des plus redoutables ennemis des François (35).

Nouveaux exploits de La Caſe.

La Caſe, dont la marche fut retardée par le paſſage de pluſieurs grandes rivieres, fut ſurpris, à ſon arrivée dans cette plaine, de voir en feu quantité de Villages, que Ramahaie détruiſoit pour châtier les habitans de leur déſertion. Il approuva cette ardeur, & fit brûler lui-même une Ville nommée *Manampy*, à dix-neuf degrés trente minutes. Enſuite s'étant arrêté une lieue plus loin, dans la plaine de même nom, ſes eſpions lui rapporterent que Ravaras avoit paru avec dix-huit mille hommes ſur les montagnes voiſines. Huit François, qui s'étoient détachés pour reconnoître le pays, alloient tomber dans cette nombreuſe armée, ſi La Caſe ne ſe fût hâté, en leur faveur, de faire avancer ſes troupes. Son nom, qu'elles répetoient pour cri de bataille, & la vivacité de ſes mouvemens avoient déja fait préceder l'épouvante. Ravaras ne put contenir ſes gens dès la troiſiéme décharge des armes à feu. Ils prirent la fuite avec tant de vîteſſe & de confuſion, qu'à peine Ramahaie, qui avoit or-

Il gagne une bataille.

(34) *Ibid.* p. 105.

(35) On ne croit pas devoir ſupprimer cette expédition, parce qu'en ſatisfaiſant la curioſité du Lecteur ſur les progrès de La Caſe, elle ſert, par les détails, à la Géographie de l'Iſle de Madagaſcar.

dre de les pourſuivre, pur-il en arrêter mille, dont la moitié fut tuée ſur le champ & le reſte gardé pour l'eſclavage. RENNEFORT. 1666.

Après cette victoire, La Caſe s'arrêtant quelques jours dans la plaine de Manampi, envoya dix François & mille Négres au-delà d'une riviere nommée *Manghourou*, dans le pays des *Lavaleſſes*, dont le nom ſignifie *Porteurs de longues zagaies*, Négres moins noirs que les autres habitans de l'Iſle. Le Chef de ce Parti avoit ordre de demander au Prince des Lavaleſſes une fille que le Sieur *Pronis*, premier Commandant des François dans l'Iſle, avoit eu d'une femme Négre. Elle étoit Chrétienne, & depuis la mort de ſon pere elle n'avoit pas ceſſé de demeurer dans cette Province. Le Prince des Lavaleſſes, qui en avoit fait une de ſes femmes, refuſa de la rendre & ſe retira dans des lieux où il étoit impoſſible de le forcer. Son refus devint un prétexte pour le pillage. Les François lui enleverent quinze cens bêtes & huit cens Eſclaves, qu'ils conduiſirent dans la plaine de Manampi, où La Caſe étoit déja revenu avec quinze mille bêtes & trois mille Eſclaves. Cependant le Prince Négre, appréhendant la continuation de cette guerre, voulut paſſer lui-même au camp de La Caſe & lui accorder la ſatisfaction qu'il demandoit. Il s'embarqua dans une pirogue avec quatre de ſes principaux Conſeillers. Mais tandis qu'il traverſoit la riviere de Manghourou, quelques chaſſeurs François tirerent ſur la pirogue & bleſſerent un de ſes Conſeillers. L'effroi qu'il en eut le fit retourner à la rive, & cet accident fit perdre l'occaſion de délivrer la fille de Pronis (36).

Femme chrétienne d'un Prince Négre.

La Caſe alla camper dans la plaine de Mananbambe, où il fit la revûe de ſes troupes & de ſon butin. Il lui reſtoit cinq mille cinq cens quatre-vingt Négres, n'en ayant perdu que vingt dans ſon expédition; & vingt-neuf François, parce qu'une maladie avoit arrêté le trentiéme aux Matatanes. On compta cinq mille Eſclaves & vingt mille bœufs. Comme il étoit impoſſible de trouver aſſez de fourage, & de faire traverſer aſſez promptement les rivieres à tant d'hommes & d'animaux, La Caſe en fit trois corps; & choiſiſſant le bord de la mer pour ſon retour, il ſe fit ſuivre de dix François, de ſes trois cens Gardes & de douze cens Amboullois, avec le tiers des priſes. Ramahaie & Ramahirac prirent la conduite des deux autres corps. Le rendez-vous fut aſſigné dans la plaine d'*Itaphoure*, où ils arriverent tous preſqu'en même-tems. De pluſieurs armées ennemies, qui voltigerent autour d'eux dans leur route, il n'y en eut pas une qui osât les attaquer; ſans qu'on puiſſe apporter d'autre cauſe d'une timidité ſi peu naturelle à ces Inſulaires, que la haute opinion qu'ils avoient conçue du Héros François. Il partagea le butin avec les Négres & leur laiſſa preſque tous les Eſclaves. Sa chere Dian-Nong vint le recevoir à Mananbarre, où il trouva auſſi Chamargou, qui ſous prétexte que les anciens François n'avoient aucun engagement avec la Compagnie, ſe mit en poſſeſſion de toutes les richeſſes qu'ils avoient enlevées aux ennemis de leur Nation. A la verité, il en mit les deux tiers à part, pour M. le Duc de Mazarin. Mais le Fort ne fut pas ſoulagé, ſoit par la foibleſſe ou l'infidelité du Conſeil, qui ne devoit pas ſouffrir, ſuivant la remarque de l'Auteur, qu'on fît ſubſiſter des droits que M. de Mazarin avoit cedés, ni

Butin de La Caſe.

Chamargou ſe l'attribue.

(36) Pages 106 & ſuiv.

RENNEFORT. 1666.

ceux que Chamargou s'attribuoit pour la qualité de Gouverneur qu'il n'avoit plus. Cet imperieux Officier tenoit ſes beſtiaux à deux lieues du Fort, dans un lieu nommé *Fanshere*, qu'il ſe propoſoit de faire ériger en Marquiſat (37).

Honneurs rendus à La Caſe par le Conſeil.

Cependant la réputation & l'autorité, dont La Caſe jouiſſoit parmi les Négres, firent ſentir au Conſeil de quelle importance il étoit pour la Compagnie de s'attacher un homme dont elle pouvoit eſperer tant de ſervice. Il lui envoya une Commiſſion de Lieutenant, & deux jours après il lui fit préſent d'une belle épée, avec des félicitations ſur le ſuccès de ſon voyage. Ce Guerrier, qui depuis neuf ans n'avoit tiré que des mauvais traitemens & des chagrins pour fruit de tant de belles actions, parut extrêmement ſenſible à l'honneur qu'il recevoit du premier Corps de ſa Nation. Il offrit d'entreprendre la conquête entiere de l'Iſle (38); mais il avoit encore des ennemis ſecrets, dont la jalouſie traverſa ſes glorieux deſſeins. Lorſqu'il eut appris que Rennefort retournoit en France, il le pria d'aſſurer les Directeurs généraux & la Cour même, qu'avec des ſecours médiocres il exécuteroit ce qu'il avoit propoſé au Conſeil, & qu'il demandoit, pour unique récompenſe (39), de n'être pas ſujet à rendre compte de ce qui lui ſeroit accordé. On verra, dans le Supplément qui ſera joint à cette Relation, quel fond l'on auroit pû faire ſur ſes offres. Rennefort, affligé de le voir preſque nud, lui envoya des dentelles & deux juſtaucorps: mais plus ſenſible à l'honneur qu'à l'abondance & aux commodités de la vie, il ne voulut recevoir ce préſent qu'après avoir fait accepter à ſon Bienfaiteur quelques pierreries qui faiſoient toute ſa richeſſe (40).

Sa générosité.

Arrivée d'un houcre François.

Le 12 de Février, on vit entrer dans le Port un *Houcre*, nommé le *Saint Louis*, qui étant parti au mois de Juillet de l'année précédente, apportoit une Colonie de cinquante hommes, ſans autre artillerie que deux petites piéces. On apprit, par cette voie, les changemens qui s'étoient faits dans la Direction générale de la Compagnie, & que par un ordre du Roi l'Iſle de Madagaſcar avoit été nommée *Iſle Dauphine*. La Cheſnaie, Capitaine de la *Vierge de bon port*, n'en eut que plus d'empreſſement pour ſon retour en France. Il avoit promis à la Compagnie d'abréger ſon voyage autant qu'il lui ſeroit poſſible. En vain le Conſeil & Chamargou, qui devoient eſperer peu d'approbation pour leur conduite, s'efforcerent de retarder ſon départ, ſous prétexte de lui donner, au lieu de ſon Vaiſſeau, qui étoit fort uſé, le *Taureau*, preſque neuf & vaquant par la mort de ſes Officiers. Il mit à la voile, avec Rennefort, dans ſon ancien navire, qui avoit fait vingt fois le voyage de l'Amérique, & qui devint le ſujet de vingt paris au Fort Dauphin, qu'il ne pourroit pas doubler le Cap de Bonne-Eſperance (41).

Madagaſcar nommée l'Iſle Dauphine.

Retour de Rennefort en France ſur la Vierge de Bon port.

L'ancre fut levée le 20 de Février, & la navigation ne fut troublée par aucun accident juſqu'à l'Iſle de Sainte Helene. On ne regarda pas même comme une diſgrace de trouver dans cette Iſle un Fort Anglois, dont les gens du Vaiſſeau n'avoient encore aucune connoiſſance; & Rennefort ne s'attache au récit de ce qui s'y paſſa, que pour faire une triſte comparaiſon des politeſſes que les François y reçurent, avec la maniere dont ils furent traités par les An-

(37) Page 113.
(38) Page 114.
(39) Page 115.
(40) *Ibidem.*
(41) Page 117.

glois à la fin de leur voyage. On étoit à une demie lieue du rivage, lorſque dans une petite baie qui s'offroit à la vûe, on découvrit un Fort portant pavillon Anglois. On le ſalua auſſi-tôt de trois coups de canon, & l'on fut remercié d'un coup. Une chaloupe s'étant approchée à la portée du piſtolet, demanda, en langue Angloiſe, d'où étoit le navire. On lui répondit, de France. De quel quartier de France ? de S. Malo. D'où vient-il ? de Madagaſcar. Le nom du Capitaine ? La Cheſnaie. Qu'il deſcende, reprit-on, & qu'il vienne montrer ſes Commiſſions au Gouverneur. Enſeignez-nous un lieu de bon ancrage. On lui répondit qu'on pouvoit mouiller en ſûreté dans cet endroit même. Les ancres y furent jettées ſur vingt-quatre braſſes (42). RENNEFORT. 1666.

Le Lieutenant du Vaiſſeau, qui ſe nommoit *La Poupardrie*, ſe diſpoſant à deſcendre au lieu du Capitaine, qui étoit fort indiſpoſé, un Officier Anglois du Fort arriva au bâtiment, le reconnut & fournit des rafraîchiſſemens. La Poupardrie ſe rendit au Fort avec lui, fit voir les Commiſſions du Capitaine & demanda la permiſſion de faire de l'eau, qui lui fut accordée fort civilement. Le lendemain, Rennefort, accompagné de l'Ecrivain & de cinq ou ſix des principaux Paſſagers, alla rendre viſite au Gouverneur, qui leur fit ſaluer ſa femme & deux de ſes filles. Il leur préſenta quelques liqueurs, en attendant le dîner. Enſuite les ayant menés lui-même à la chute d'un ruiſſeau, qui tombe d'entre deux grands rochers à côté du Fort, il prit la peine d'en faire détourner un courant de la double groſſeur du bras, qu'il fit réduire en tuyaux commodes pour remplir les tonneaux. Comment il eſt reçu des Anglois à Sainte Helene.

Le dîner fut ſervi avec beaucoup de propreté, en viandes moitié Angloiſes & moitié Françoiſes. On eut les Dames à table, & la liberté n'y regna pas moins qu'en France. Rennefort fut choqué ſeulement, que lorſqu'on en fut aux ſantés, elles furent bûes de tout le monde dans le même verre. La Cheſnaie s'étant fait apporter ſur le ſable, dans ſon lit, fut transferé par l'ordre du Gouverneur dans la plus belle chambre du Fort. Le logement étoit à main-gauche, élevé en menuiſerie à la maniere d'Angleterre, & couvert de tuiles qui avoient ſervi de leſt à quelque Vaiſſeau. On y montoit par un balcon de ſix marches, qui donnoit dans une grande ſalle-d'armes bien entretenue. Les quatre coins de la ſalle ouvroient quatre appartemens, chacun de trois chambres, tendus & meublés d'étoffes des Indes & de tapis de Perſe, de lits & de ſiéges d'ébene gris & noir, bien tournés & ſemés de cloux dorés. Entre quelques tableaux, on y voyoit le portrait du Roi Charles II, dans l'endroit le plus apparent de la chambre du Gouverneur, d'où celui de Cromwell avoit été ôté & mis dans la ruelle du lit, le viſage vers la tapiſſerie ; ſur quoi l'Auteur obſerve que la politique regne juſques dans les lieux les plus éloignés & les plus ſolitaires. A main droite, vingt caſes alignées ſervoient de cazernes aux ſoldats de la garniſon. Le Fort étoit environné de rochers d'une hauteur effrayante, à l'exception du côté de la mer. Sa forme étoit triangulaire. Deux de ſes baſtions portoient ſept pieces de gros canon de fer, pointées ſur l'eau ; & le troiſiéme, qui faiſoit le derriere, armé de quatre pieces, auroit pû ſervir comme de ſecond Fort, ſi le premier eût été forcé. Les deux premiers étoient flanqués de deux redoutes, chacune avec deux pieces de canon qui raſoient la mer & qui défendoient l'accès de l'Iſle. Fort Anglois. Ses appartemens. Ses forces & ſa ſituation.

(42) Pages 139 & ſuivantes.

RENNEFORT. 1666.

On connoît l'Iſle de Ste Hélene par quantité de Relations précédentes; mais celle-ci eſt la premiere où elle paroiſſe réguliérement habitée. Le Gouverneur, nommé *Stringer*, étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans. Le nombre des habitans montoit à cinquante Anglois & vingt femmes, qui étoient entretenus de biſcuit, d'huile & de bœuf ſalé, aux dépens de la Compagnie Angloiſe des Indes Orientales. La plûpart avoient des habitations dans l'Iſle, & venoient à leur tour faire guet & garde au Fort. Ils avoient quelques Négres pour les ſervices pénibles. Rennefort admira la quantité de pois, de féves, de raves, de navets, de choux, d'ananas, de bananes, de citrons, d'oranges, de grenades & de melons, qui étoient le fruit d'une ſoigneuſe culture. Le raiſin même y meuriſſoit; & rien ne s'y trouvoit contraire aux commodités de la vie qu'une prodigieuſe quantité de rats, auxquels le Gouverneur ſe propoſoit de faire une ſanglante guerre. Les cabris y paiſſoient en grand nombre. On y avoit porté des chevaux; mais ils étoient devenus ſi farouches, que lorſqu'on les pourſuivoit juſqu'aux extrêmités de l'Iſle, ils ſe précipitoient du ſommet des rochers dans la mer plutôt que de ſe laiſſer prendre. Les perdrix & les pintades y faiſoient le divertiſſement de la chaſſe. M. Stringer commettoit à ſes Négres le ſoin d'environ quatre-vingt vaches, & laiſſoit à quatre femmes celui du lait & du beurre (43).

Etat où étoit alors cette Iſle.

Il fit voir aux François les curioſités de ſon cabinet, entre leſquelles Rennefort admira les oſſemens d'un *Lamantin*, ou d'une vache marine, nommée auſſi *Manatée*, & la peau préparée pour en faire un juſtaucorps, qui devoit être à l'épreuve du piſtolet. On y voyoit un poiſſon volant, le plus gros dont on eût l'exemple, quoiqu'il ne le fût pas plus qu'un maquereau ordinaire; de l'ambre-gris, & toutes les eſpeces d'étoffes & de curioſités qu'on apporte des Indes; cinq livres de civettes, dans une bouteille de verre, eſtimées cinq ou ſix mille francs. Les Officiers du Vaiſſeau acheterent, pendant leur ſéjour, des boëtes de civette, des bagues de cornaline, des manches de couteau d'agathe, du ſatin de la Chine, des porcelaines, des cannes du Japon & d'autres marchandiſes Indiennes, dont les Anglois de l'Iſle étoient bien pourvûs. Deux chats muſqués, ou deux civettes, leur couterent ſoixante piaſtres (44).

Cabinet du Gouverneur.

Le Capitaine un peu moins malade, ſe fit conduire au Vaiſſeau pour y recevoir le Gouverneur Anglois, ſa femme, ſon fils, ſes deux filles & ſon gendre. On y but encore les ſantés des Rois de France & d'Angleterre. Enfin le 7 d'Avril, après avoir levé les ancres & reçu du Gouverneur des lettres pour la Compagnie Orientale de Paris, on fit aux Anglois des remercimens de leur politeſſe par la bouche des canons, auxquels ceux du Fort répondirent coup pour coup. Il ſeroit difficile de comprendre comment de ſi belles apparences d'amitié ſe changerent bientôt en cruelles hoſtilités, ſi l'on differoit plus long-tems à faire obſerver que la paix étoit rompue entre les deux Nations, & que ce fâcheux évenement, qui avoit déja fait répandre beaucoup de ſang en Europe, étoit encore ignoré dans les regions éloignées (45).

Rupture de la paix entre la France & l'Angleterre.

Pendant ſept jours, la navigation fut fort douce juſqu'à l'Iſle de l'Aſcenſion, où l'on mouilla le 15 du côté du Nord, à ſept degrés quarante minutes du Sud, hauteur qui eſt préciſement celle du milieu de l'Iſle. A peine le Vaiſ-

(43) *Ibid.* p. 141 & 142. (44) *Ibid.* p. 143. (45) Page 144.

seau fut-il arrêté, que des milliers d'oiseaux vinrent se percher sur les mâts & les cordages. La chute de cinq cens, qui furent tués dans l'espace d'un quart d'heure, n'empêchoit pas que les autres ne continuassent de voltiger autour du Navire. Ils devinrent si importuns qu'ils mordoient les chapeaux & les bonnets de vingt hommes qui descendirent au rivage. On avoit relâché dans cette Isle pour y prendre des tortues. Les Pêcheurs furent disposés sur deux anses, où ils en prirent dès la premiere nuit dix ou onze, dont chacune pesoit trois ou quatre cens livres. Deux François étant montés au plus haut endroit de l'Isle, allumerent quelques brossailles séches, d'où le feu se communiqua aux pierres sulphureuses dont elle est composée, & causa un vaste & prompt embrasement. On sçait d'ailleurs que l'Isle de l'Ascension n'a que sept lieues de tour, & qu'à l'exception des tortues, des oiseaux & du sel, qu'on y trouve toujours en abondance, elle est sterile dans toutes ses parties (46). RENNEFORT. 1666.

Rennefort observe, dans la suite de la route, qu'après avoir passé la Ligne le premier jour de Mai, on recommença pour la premiere fois à voir l'étoile du Nord, vers le troisiéme degré de latitude méridionale; & que le 4 de Juin, à trente degrés, la croisade, qui avoit servi de guide quand le Soleil de midi avoit manqué au-delà de l'équateur, cessa de se faire voir. Le vent favorable ayant permis le lendemain de dresser le Cap sur les Isles Açores, on remarqua que depuis l'Isle de l'Ascension le Vaisseau avoit dérivé de quatre cens cinquante lieues. Les singes & les cameleons qui étoient à bord moururent à cette hauteur. La mer, sous le tropique du cancer jusqu'à trente-huit degrés, étoit couverte d'herbes (47). Observations de l'Auteur.

Le 17, après avoir doublé les Açores, on vit l'eau bondir avec tant de force, qu'on étoit dans la crainte de quelque écueil. Mais on fut rassuré par le spectacle agréable des élancemens d'un *Espadon*, qui retombant sur une baleine, la perçoit de l'espece d'épée qu'il a sur la tête. Sa grosseur est celle d'un homme. Rennefort admira beaucoup le courage d'un animal si médiocre, qui s'obstinoit à tuer un monstre trente fois plus gros que lui. Il observa l'industrie de la nature dans d'autres petits poissons, qui nagent autour d'une coque de limon blanc, attaché à des branches de *Goesmon* dont ils se nourrissent. Lorsqu'ils sont poursuivis de quelqu'un de ces monstres, qu'il appelle les tirans de l'Empire de Neptune, ils se serrent sous ce limon, qui est presqu'aussi brûlant que l'eau forte, & doivent leur sureté à l'instinct qui fait craindre ces herbes à leur ennemi. Rencontres diverses.

Depuis trente jusqu'à quarante-trois degrés, on vit des mâts rompus, des vergues & des hunes de Vaisseaux, qui donnerent l'idée d'un épouvantable débris. Le choc de tant de pieces étoit à redouter pour la *Vierge de bon Port*, vieux bâtiment pourri & prêt à s'ouvrir. On fut informé dans la suite qu'il s'étoit donné un furieux combat entre les Flottes combinées de France & de Hollande & celle d'Angleterre; mais quel regret n'eut-on pas de n'avoir pas mieux profité de cette espéce d'avertissement, pour éviter l'infortune dont on étoit ménacé? A quarante-six degrés, pendant un calme de huit jours, un épervier se percha sur le grand mât du Navire, & prit ensuite son vol vers Présages du malheur qui menace les Vaisseaux François.

(46) Page 149. (47) Page 150.

RENNEFORT. 1666.

la Rochelle. Il montroit le bon chemin ; mais les ordres de France & de Madagaſcar n'étoient pas de le ſuivre, & l'on devoit aborder au Havre de Grace, pour la commodité de tranſporter la charge des Vaiſſeaux à Rouen & à Paris par la riviere de Seine. L'agitation des flots fut violente depuis 47. juſqu'à 51. degrés. On vit des baleines d'une prodigieuſe groſſeur, qui firent redouter leur approche. Les matelots allarmés s'écrierent que le cœur du Préſident de Beauſſe, qu'on apportoit de Madagaſcar, cauſeroit la perte du Vaiſſeau, & demanderent qu'il fut ſacrifié à la ſureté commune, comme les Momies d'Egypte ſont jettées à la mer auſſi-tôt qu'elles ſont découvertes. La ſuperſtition l'emporta, & le cœur fut enſeveli dans l'Ocean. Enfin l'on entra dans la Manche, entre les Sorlingues & l'Iſle d'Oueſſant. Le lendemain, la terre qui s'offrit du côté droit fut priſe pour celle de France, par le Pilote même, qui étoit du Havre, & qui crut reconnoître *la Heve* (48).

Superſtition des matelots.

La joie d'un ſi heureux retour ne peut être repréſentée par aucune expreſſion. On n'avoit perdu que deux perſonnes, qui s'étoient noyées par leur imprudence. Toutes les marchandiſes étoient bien conſervées. Le Vaiſſeau avoit été orné de banderolles neuves, les galeries peintes, & tous les vieux dehors revêtus de belles apparences. On avoit fait faire à bord dix habits d'étoffe des Indes, pour vêtir dix matelots qui devoient conduire les Officiers à terre ; & tous avoient le cœur & les yeux ſur cette terre, après laquelle on ſoupiroit depuis ſi long-tems (49).

La Vierge de Bon-port eſt attaqué par les Anglois.

Une grande chaloupe, qu'on crut diſpoſée à s'approcher du Vaiſſeau pour lui offrir un Pilote Coſtier, paſſa d'abord à force de rames ſous la proue. Pendant qu'elle s'éloignoit, on vit paroître trois Navires, dont l'un ſe détacha vers le bâtiment François, qui voguoit peſamment ; ſi lourd & ſi ſale de la longueur du voyage, qu'il avoit les côtés revêtus d'un pied de mouſſe. La Chenaie fit arborer pavillon blanc. L'autre ayant pris le vent, leva pavillon Anglois à la portée du piſtolet, & l'on reconnut qu'il étoit percé pour trente-deux pieces de canon, dont les bouches parurent auſſi-tôt (50). Un Officier Anglois demanda dans ſa langue ; d'où eſt le Navire ? On répondit, de France. De quel endroit ? De Saint Malo. D'où vient-il, de Madagaſcar. Auſſi-tôt cent voix s'écrierent, amene pour le Roi d'Angleterre, & quelques boulets de canon ſifflerent dans les voiles de la *Vierge*. Quel fut l'étonnement des François, qui n'avoient encore été avertis de la guerre que par d'aveugles preſſentimens ? Ils ſe hâterent de préparer leurs armes. La Chenaie, dans la confiance d'une pleine paix entre les deux Nations, avoit même négligé de regler les quartiers pour le combat, parce que la route qu'il tenoit n'étoit pas fréquentée des Corſaires. Une ſi cruelle ſurpriſe ne l'empêcha pas de faire tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme de courage, quoiqu'à demi-malade, & de ſe poſter au pied du grand mât pour commander le gouvernail & la mouſqueterie (51).

Combat.

L'artillerie fut diſpoſée en peu de tems ; mais les Anglois n'avoient pas attendu, pour tirer, que les François fuſſent préparés à ſe défendre. De

(48) Pages 149 & ſuiv.

(49) Page 152.

(50) La deſcription du combat ne doit pas paroître étrangere à ce Recueil.

(51) *Ibid.* p. 154.

soixante-onze hommes, dont la *Vierge* étoit montée, il y en avoit dix hors de combat avant qu'on eut mis le feu au canon. Un passager, nommé *Petit de la Lande*, ayant une jambe & un bras rompu, & trois clous dans une épaule, demandoit d'être placé sur les haubans, pour attendre la mort en combattant du bras qui lui restoit. Enfin l'on fit feu; & si le canon des François ne donnoit qu'un coup pour trois, leur mousqueterie fit bientôt disparoître les Anglois du Tillac. Mais, quoique le Vaisseau eût de si bons Tireurs qu'ils prenoient au front ceux qu'ils pouvoient ajuster, les ennemis s'animant ensuite d'une ardeur singuliere, sortoient de leur Navire pour charger le canon par dehors. La Poupardrie, Lieutenant de la *Vierge*, se portoit dans tous les lieux où il remarquoit de la foiblesse ou de la lenteur. Il pointoit presque toutes les piéces. Il y mettoit le feu: mais un boulet ennemi le prenant sous le bras, tandis qu'il souffloit la méche pour allumer un canon, éteignit sa vie & sa valeur. RENNEFORT. 1666.

Le Capitaine Anglois, après avoir tâté tous les côtés du bâtiment par plusieurs volées, fit tirer, en passant à proue, deux canons chargés de balles de mousquets, pour nettoyer le tillac. Elles enveloppérent Rennefort sans le toucher. Alors l'ennemi s'approchant à la longueur d'une demie-picque, les cris de cent hommes montés sur les haubans, le sabre d'une main & le pistolet de l'autre, firent connoître que leur dessein étoit d'en venir à l'abordage. Mais ils se refroidirent au mouvement que les François firent eux-mêmes pour aller à eux (52), & s'étant éloignés après le coup de pistolet, ils donnerent lieu de croire qu'ils abandonnoient le combat. Cependant ils retournerent bientôt avec une nouvelle furie; & deux bordées de seize pieces, qui jouoient successivement & sans interruption, causerent d'autant plus de mal aux François, que ne pouvant virer avec la même facilité que le Navire ennemi, ils ne lui répondoient que de neuf coups qu'ils avoient de ce bord. La vûe de la terre les avoit animés jusqu'alors à la manœuvre des voiles, dans l'espérance de se retirer sous le Fort, ou de voir paroître du secours. Mais *le Quesne*, ce même Pilote, qui avoit cru reconnoître le Havre avec tant de certitude, s'écria qu'il s'étoit trompé, & que la côte qu'on appercevoit étoit celle de l'Isle de Guernesay. Il avoit reçu un coup de mousquet dans les dents, qui ne l'empêcha pas de publier cette fâcheuse nouvelle, & l'Auteur rend témoignage qu'il ne cessa pas d'agir en homme de résolution. La connoissance de son erreur fit tomber les cordages des mains des matelots, & cesser de tirer les pieces de derriere, où l'on n'avoit pas épargné la poudre, pour avancer la retraite par l'effort qu'elles faisoient en reculant. Erreur funeste aux François.

Le corps du Vaisseau étoit fort maltraité. Plusieurs coups de canon qui l'avoient percé dans l'eau faisoient des voies si larges, que les deux pompes ne suffisoient pas pour le soulager. L'embarras du fond ne permettant pas non plus de boucher les trous, quelqu'un proposa de demander quartier. Il n'en fut pas crû (53). Le canon continua de jouer encore l'espace d'une heure, jusqu'à ce que l'eau, qui entroit dans la soute aux poudres, & la multitude des blessés qu'il devenoit impossible de soulager, firent penser tout le monde à se rendre. Le Capitaine étoit résolu de se brûler. On pria Rennefort de s'op- Etat de leur Vaisseau.

(52) Page 155. (53) Page 157.

RENNEFORT. 1666.

poſer à cette réſolution déſeſperée, & de prendre le commandement. Il donna ordre en particulier, à deux matelots, d'arrêter le Capitaine s'il vouloit s'avancer vers les poudres; & voyant que le Navire prenoit eau par quatre ouvertures, qu'il y avoit quarante hommes ou morts ou hors de combat, que la plûpart des canons étoient démontés, & que pour comble d'infortune un autre Vaiſſeau venoit encore ſur eux, il déclara qu'il étoit tems de ſe ſoumettre. On cria auſſi-tôt bon quartier. Les Anglois l'accorderent; mais leur réponſe ne fut pas entendue d'abord aſſez clairement, pour ſauver la vie à un jeune homme qui eut la cuiſſe emportée d'un coup de canon. Cependant on entendit enfin diſtinctement *bon quartier*, avec ordre de baiſſer le pavillon. Les François mirent toutes leurs armes ſur le tillac, & les deux bâtimens s'étant joints, le Capitaine Anglois, ſon ſabre à la main, monta ſur les haubans de ſon Navire, d'où il coupa les cordages de ſa priſe. Ses gens entrerent dans la *Vierge*, ſans faire d'autre injure aux François que de les dépouiller. La Chenaie & Rennefort furent conduits dans la chambre de pouppe du vainqueur, qui ſe nommoit *Goodman*, & qui leur témoigna civilement que la valeur avec laquelle ils s'étoient défendus lui donnoit envie de les ſervir.

Ils demandent quartier.

Civilité du Capitaine Anglois.

Cependant ceux qui étoient dans le Vaiſſeau François, s'appercevant qu'il ſe rempliſſoit d'eau, ſe mirent à jetter des cris terribles, pour implorer la pitié de ceux qui pouvoient les ſecourir. Mais l'aſſiſtance ne put être aſſez prompte. Ce Navire, chargé de ſix vingts hommes, tant Anglois que François, vivans, bleſſés, morts & mourans, de cuirs, de tabac, de bois d'ébene, de benjoin, d'or, d'ambre gris, de poivre & d'aloes, diſparut en un inſtant, ſans qu'il reſtât la moindre apparence de mâts, de voiles & de cordages. Vingt hommes, qui attendoient, ſur le gaillard, à ſe mettre à la nage lorſque le Navire ne les ſoutiendroit plus, furent accablés de la voile de miſene. Les autres entreprirent de nager vers les Vaiſſeaux Anglois, & les chaloupes furent envoyées à leur ſecours. Pluſieurs périrent, & l'on vit manquer à quelques-uns la voix & la vie au moment qu'on les croyoit prêts de monter à bord. L'Auteur confeſſe, à l'honneur du Capitaine Anglois, qu'il n'épargna aucun ſoin pour ſauver ces malheureux. Il tira pluſieurs coups de piſtolet ſur les gens de ſes chaloupes, pour exciter leurs efforts. Il avoit même déliberé s'il feroit approcher ſon Navire de celui qui ſe perdoit; mais le riſque d'être accroché par des déſeſperés, qui pouvoient l'entraîner dans leur ruine, l'empêcha de hazarder un Vaiſſeau qui étoit confié à ſa (54) conduite.

Le Vaiſſeau François s'abîme dans les flots.

En cherchant, dans la ſuite, comment il pouvoit être arrivé que des Officiers, des Pilotes & des matelots, qui avoient couru long-tems les côtes de la Manche, euſſent pris une terre pour une autre, on reconnut que cette erreur avoit été volontaire. Il eſt certain, ſuivant le témoignage de Rennefort, que preſque tous les coffres étoient à double fond & cachoient des pierreries. La correſpondance étant ordinaire, pendant la paix, entre l'Iſle de Guerneſay & Saint Malo, ceux qui apportoient des richeſſes ſecretes eſperoient qu'en les laiſſant dans cette Iſle, ils éviteroient d'être viſités dans les Ports de France (55).

A quoi le malheur des François doit être attribué.

(54) Pages 256 & ſuiv.

(55) *Ibid.* p. 161.

RENNEFORT. 1666.

Le Capitaine Anglois, qui avoit perdu quarante hommes, prit dans les barques & les petits bâtimens qui ſe trouvoient à Guerneſay des matelots pour les remplacer. Le Général Lambert, qui s'étoit flatté de ſuccéder à Cromwell, étoit alors priſonnier au Château (56). Le 17 de Juillet, la Chenaie & Rennefort, avec vingt-ſix autres priſonniers François, furent tranſportés dans l'Iſle de *Wight*. La Chenaie y mourut au commencement d'Août, de la même maladie qu'il avoit eue pendant quatre mois, & dont il ſe croyoit délivré lorſqu'il perdit ſon Vaiſſeau (57). Rennefort demeura priſonnier, ſur ſa parole, au Château de Carelſbrooke, qui ſervoit de demeure à Milord *Colpeper*, Gouverneur de l'Iſle. Il en donne la deſcription; il eſt ſitué à trois lieues de *Cowes*, ſur une petite montagne. Outre la force naturelle de ſon aſſiette, il eſt muni d'ouvrages avancés, de bons remparts, & de ſoixante pieces de canon. Il a deux cours, avec une haute Tour au milieu, & trois grands corps de logis, dont l'un, qui eſt magnifiquement meublé, ne ſert de logement qu'au Roi. Les deux autres contiennent les appartemens du Gouverneur & de ſa famille. Au côté droit de la Tour, on montre trois petites chambres fort triſtes, où le Roi Charles I. fut priſonnier l'eſpace d'un an. Celui qui l'y avoit gardé, & qui avoit commandé dans l'Iſle pour le Parlement, y étoit alors confiné. C'étoit le célébre *Robert* d'*Anvers*, de la maiſon des *Villers*, qui étoit à la tête de la Cavalerie Angloiſe lorſque ce malheureux Prince fut mis ſur l'échaffaut. Il fut cité, après le rétabliſſement de Charles II. On lui demanda s'il étoit Gentilhomme. Son arrogance lui fit répondre qu'il n'en connoiſſoit point, & qu'il étoit Anglois populaire. Il fut tenu trois jours dans l'incertitude de ſa Sentence. Enfin la Chambre des Seigneurs lui fit délivrer acte de ſa roture, qu'il avoit déclarée, & le condamna aux horreurs d'une priſon perpétuelle. C'étoit un homme d'un caractere ferme. Il ſçavoit toutes les langues de l'Europe. Mais ſa ſituation lui étoit devenue ſi inſupportable, que depuis un an, dans l'amertume d'un noir chagrin, il ſe privoit volontairement de la lumiere du Soleil. Il ſe mettoit au lit, lorſque le jour alloit paroître, & ne ſe levoit qu'à l'arrivée de la nuit (58).

Sort des priſonniers.

Mort de La Chenaie.

Deſcription du Château de Carelſbrooke, dans l'Iſle de Wight.

Trait curieux du regne de Charles II d'Angleterre.

Sort de Robert d'Anvers.

Rennefort paſſa neuf mois dans l'Iſle de Wight, ſans trouver à ſa priſon d'autre déſagrément que ſa longueur. Il fut échangé, au mois d'Avril 1667, pour trois Maîtres de barques; & s'étant rendu à Londres, qu'il trouva preſqu'entierement conſumé par le fameux incendie du mois de Septembre précédent, il en partit bientôt pour retourner en France. Les propoſitions de la Caſe, qu'il fit à la Compagnie, ne furent pas mieux reçues qu'elles ne l'avoient été à Madagaſcar. On n'écouta pas plus favorablement ſes conſeils pour le ſuccès de l'Etabliſſement dans cette Iſle, & pour celui de l'entrepriſe des Indes. » Il reconnut, dit-il, que la Compagnie étoit peu diſpoſée à faire » le bonheur de ceux que la fortune avoit condamnés. Mais il lui reſta la » conſolation d'avoir été fidéle à tous les devoirs de ſon emploi; & il ne » tint pas à lui qu'on ne profitât mieux de quelques expériences, qui lui » avoient couté la perte de ſon bien, le naufrage & la priſon (59).

Retour de Rennefort en France.

(56) Page 160.
(57) Page 165.
(58) Pages 166 & 169.
(59) Pages 187 & 188.

§. III.

VOYAGE DE MONDEVERGUE,

OU

SUPPLEMENT AU VOYAGE DE RENNEFORT.

MONDEVERGUE. 1666.

Départ d'une Flotte de dix Vaiſſeaux.

ON a dû prendre aſſez d'intérêt à l'état du Fort Dauphin, à la fortune de la Caſe & à celle de l'Etabliſſement François, pour regreter que les Mémoires de Rennefort ſe trouvent interrompus par ſon retour. Mais la Relation qu'il a redigée lui-même ſur les Mémoires d'autrui, me fournira de quoi ſatisfaire abondamment la curioſité du Lecteur (60).

Dès le mois de Mars 1666, *François de Lopis*, Marquis de Mondevergue, revêtu par le Roi des charges de *ſon Amiral & Lieutenant Général pour commander les Places & les Vaiſſeaux des François, au-delà de la Ligne Equinoxiale*, étoit parti de la Rochelle pour Madagaſcar, avec une Flotte de dix Navires de la Compagnie, eſcortée par quatre Vaiſſeaux du Roi, ſous la conduite du Chevalier de la Roche, Chef d'Eſcadre. Les bâtimens de la Compagnie ſe nommoient le *Saint Jean de Port*, Amiral, de ſix cens tonneaux & trente-ſix pieces de canon; la *Marie*, de même port & de même force; le *Terron*, de trois cens cinquante tonneaux & vingt-quatre canons; le *Saint Charles*, de trois cens tonneaux & vingt-quatre canons; la *Mazarine* & la *Ducheſſe*, chacun de deux cens tonneaux & de vingt-quatre pieces de canon; & quatre Houcres de quatre-vingt-dix tonneaux, nommés le *Saint Denis*, le *Saint Jean*, le *Saint Luc* & le *Saint Robert*. Les Capitaines, ſous *M. de Mondevergue*, étoient les ſieurs de *Favet*, de *Boiſpean*, de la *Garenne*, de *Gournay*, de la *Buche*, de *Chanlatte*, *Louvel*, *Firlin* & la *Moeſſe*. Cette Flotte portoit, avec divers Officiers employés par la Compagnie, les ſieurs de *Faye* & *Caron*, Directeurs du Commerce, d'*Epinay*, Procureur Général du Conſeil des Indes; quatre compagnies d'Infanterie, commandées par les ſieurs *Bechon*, Capitaine du regiment de Duras; de *Nez*, Capitaine de Navare; *Martimont* de Schulemberg, & d'*Erguien* de la Fere; huit Marchands, quatre François & quatre Hollandois; dix Chefs de colonie avec leurs Engagés, trente-deux femmes & quelques enfans. On faiſoit monter tout ce nombre à deux mille hommes, dans leſquels on comprenoit les équipages (61).

1667.

Après une longue navigation, qui promena les François au Breſil, & delà au Cap de Bonne-Eſpérance, ils arriverent le 10 de Mars 1667 à la vûe de Madagaſcar; & divers obſtacles, qu'ils eurent encore à combattre, ne les empêcherent pas de mouiller cinq jours après dans la rade du Fort Dauphin.

Etat du Fort Dauphin à ſon arrivée.

Leur étonnement fut extrême de voir ce fameux Fort, où leur Nation étoit établie depuis vingt-cinq ans, en ſi mauvais état qu'à peine offroit-il quelques huttes pour le logement des principaux Officiers. Il ne préſentoit, du côté de la mer, que deux petits baſtions ruinés, & quelques pieux irréguliers, avec

(60) Elle eſt à la ſuite du Voyage de Rennefort, avec d'autres voyages, qui trouveront place dans ce Recueil.

(61) *Ibid.* p. 190 & 191.

neuf pieces de canon de fer, ſans affuts & ſans aucune élevation. Des premiers Agens de la Compagnie, les uns étoient morts, d'autres étoient retournés en France, & le reſte étoit allé tenter fortune dans des lieux plus heureux. Des quatre Vaiſſeaux qui les avoient apportés, la *Vierge de bon Port*, chargée des avis & des richeſſes de la colonie, avoit péri dans ſon combat contre les Anglois. La fregatte le *Saint Paul*, qui étoit ſortie du Fort Dauphin avec un Marchand & des Commis, pour aller reconnoître les côtes des Indes, n'avoit pas paſſé la baie d'Antongil. Elle avoit perdu ſes Officiers & ſon Marchand, qui s'étoient mis hors d'état de finir ce voyage par leur meſintelligence & leurs diſſipations. Enſuite, étant revenue au Fort, elle avoit fait voile en France ſous la conduite de Cornuel, qui de Pilote étoit devenu Capitaine. Le *Taureau* s'étoit perdu, faute de cables & de cordages, en allant reconnoître le Nord de l'Iſle. Il ne reſtoit que l'*Aigle blanc*, & le houcre *Saint Louis*, qui étoient au Port ſans Officiers & ſans agrets. Le *Saint Louis* s'étant rendu dans la baie d'Antongil, pour acheter du riz & l'apporter au Fort, où les François étoient à l'extrêmité du beſoin, ſon Capitaine, nommé de *la Vigne*, & *Guibillon*, qui y faiſoit l'office de Marchand, avoient débarqué avec ſi peu de prudence, qu'un Grand du pays, mécontent de leur Nation, les avoit aſſaſſinés. En un mot, le Fort Dauphin n'avoit plus d'autres Officiers que *Chamargou*, qui continuoit d'y exercer le commandement des armes pour la Compagnie, la *Caſe* & *Budée* ſes Lieutenans, & *Chervy*, ſeul chargé de la partie du commerce & des proviſions, contre lequel tous les Engagés demandoient juſtice, en ſe plaignant qu'il les faiſoit perir de (62) miſere.

MONDEVERGUE. 1667.

Mondevergue & les deux Directeurs, qui ne trouverent aucune proviſion dans les Magaſins de la Compagnie, parce que chacun des anciens Chefs avoient fait tourner les profits à leur ſeule utilité, furent obligés de regler la ſubſiſtance en argent. Ils ordonnerent un écu par jour aux Capitaines, trente ſols aux Lieutenans, dix-huit aux Enſeignes, douze aux Sergens & ſix aux Soldats; aux Marchands quarante ſols, aux ſous-Marchands vingt-cinq, aux Chefs de la colonie vingt, aux Commis quinze, aux Ouvriers dix, & ſix aux Engagés. Enſuite, pour mettre un frein à l'avidité des anciens habitans, qui avoient exceſſivement encheri les vivres, on fit publier que les pieces de cinquante-huit ſols ſeroient reçues pour quatre francs, ſous peine de cinq cens livres d'amende. Alors les Directeurs en acheterent des anciens François, & redonnerent à deux ſols ce qui leur en coutoit cinq (63).

Ordre de police établi par le nouveau Gouverneur général.

Après l'établiſſement de cette ſage police, on déclara quelle devoit être la forme du gouvernement. Dans une Aſſemblée générale des habitans, où les quatre compagnies d'Infanterie furent rangées ſous les armes, le Gouverneur général monta ſur une eſtrade élevée de deux pieds, au milieu de laquelle étoit un fauteuil, avec deux bancs couverts de tapis aux armes de France & parſemés de fleurs de lis. De Faye, Caron, Chamargou & d'Epinay, qui compoſoient le Conſeil furent placés à la droite du Gouverneur. La gauche étoit pour les Eccléſiaſtiques; mais ils ſe diſpenſerent d'aſſiſter à cette cérémonie. Les lettres du Roi furent lûes par Giron de la Martinette, Commis dans l'abſence du Sécretaire. Elles furent enregiſtrées dans les formes; après

Inſtallation de Mondevergue en qualité de Gouverneur général.

(62) *Ibid.* p. 120 & ſuiv. (63) Page 222.

MONDEVERGUE. 1667.

quoi l'inſtallation de Mondevergue fut célébrée par une décharge de tous les canons du Fort & des Navires, & de la mouſqueterie des quatre Compagnies. Le pouvoir de Mondevergue étant abſolu ſur la milice & les Officiers de marine, en qualité de Gouverneur général & d'Amiral, il pourvut à pluſieurs charges vacantes. Les troupes camperent dans une petite plaine, où les Officiers firent bâtir des huttes & des caſes. Ce lieu fut proprement le ſiege du gouvernement, car l'intérieur du Fort étoit habité par des Marchands, par les Commis & les Chefs de colonie, dont tous les égards étoient pour les Directeurs. On forma cinq Conſeils, ſous les noms de Conſeils de milice, de marine, de commerce, de ſubſiſtance & de colonie. Les Directeurs s'attribuerent le droit de préſider aux trois derniers; ce qui devint une ſource de diviſion, parce que Mondevergue ſe trouvant bleſſé d'être au-deſſous de deux Marchands, refuſoit ordinairement d'y aſſiſter. Il arriva même que dans une occaſion où la plupart des habitans l'avoient prié de s'y trouver, pour apporter quelque remede aux beſoins de la colonie, il prit querelle avec de Faye, & que ſon Capitaine des gardes chocqué de voir porter ſi peu de reſpect à ſon Maître, menaça ce Directeur de le maltraiter. Ce différend, qui ne ſe termina point par une reconciliation ſincere, & qui fut porté juſqu'en France, contribua beaucoup dans la ſuite à la diſgrace de Mondevergue (64).

Diviſions entre les Chefs.

Cependant les vivres continuoient de manquer dans la colonie, & tous les efforts des Chefs n'y pouvoient établir pour long-tems l'abondance. On y voyoit quelquefois arriver beaucoup de riz, & les Journaux font foi que dans l'eſpace de dix-neuf mois, il en fut déchargé ſix cens mille livres ou trois cens tonneaux. Mais il étoit toujours menagé avec peu de conduite, & quelquefois pillé par des gens que la faim reduiſoit au déſeſpoir. La Caſe, dont le zele ne rallentiſſoit pas plus que le courage, amena pluſieurs fois des milliers de beſtiaux, qui ne furent pas mieux ménagés; ſans compter que les pluies continuelles en faiſoient périr un grand nombre. Ce Heros de Madagaſcar, qui étoit ſans ceſſe en courſe, ſignaloit ſouvent ſa valeur par de nouvelles victoires. L'Auteur raconte, à l'occaſion des combats livrés aux Négres (65), que n'ayant jamais vû de cheval dans leur Iſle, ils furent effrayés d'en voir paroître un, qui avoit été apporté ſur la Flotte. Ils le nommerent *Dian Beliche*, qui ſignifie Roi des Diables; & dans une action, où Chamargou le fit monter par un de ſes domeſtiques, les ennemis, au nombre de ſept ou huit mille, ſe renverſerent avec une confuſion ſurprenante à la vûe de ce terrible animal. On en fit un grand carnage, & leur Chef périt dans la mêlée. Cependant un de ſes favoris, nommé *Chaſafac*, déſeſperé de la mort de ſon Prince & réſolu de ne pas lui ſurvivre, attendit Dian Beliche de pied ferme, & lui lança une zagaie qui le bleſſa au poitrail. Le ſang qu'il vit couler lui ayant appris que ce monſtre n'étoit pas immortel, il acheva de le tuer à coups de zagaies, ſans épargner le Cavalier, qui avoit été renverſé. Quelques François, qui arriverent trop tard pour arrêter la premiere fureur du Négre, le tuerent à coups de fuſil (66).

Mauvaiſe conduite des Directeurs.

Effroi qu'un cheval cauſe aux Inſulaires.

Mais les avantages qu'on avoit remportés ſur les Negres, & la reconciliation même qui ſe fit avec *Dian Manangue*, le plus redoutable ennemi des François, ne ſervit pas autant qu'on ſe l'étoit promis à faire proſpérer l'Eta-

Dégouts qu'on inſpire à la Compagnie.

(64) Pages 224, 225 & 230. (65) Pages 233, 234. (66) *Ibid.*

bliſſement. Les Directeurs ſe perſuaderent enfin que Madagaſcar n'étoit pas tenable, & que la Compagnie devoit chercher plus loin des facilités, qu'ils déſeſperoient de trouver dans cette Iſle. Ils renvoyerent en France quelques-uns de leurs Agens pour faire ces repréſentations à la Compagnie; & ſans attendre leur retour, Caron ſe chargea de paſſer à Surate, dans l'eſpérance d'y acheter des marchandiſes qu'on pût envoyer en France, & qui fiſſent montre du moins, pour l'argent qui en étoit ſorti. Il partit le 27 d'Octobre, avec pluſieurs autres Marchands, ſur le *Saint Jean de Port*, accompagné d'un ſeul houcre. Sa navigation fut heureuſe. Les Courtiers Banians lui ayant bientôt fait trouver à Surate de quoi charger ſon Vaiſſeau, il ſe hâta de le renvoyer à Madagaſcar, pour donner des preuves de ſa diligence & de ſa capacité. Ce Navire arriva au Fort Dauphin le 21 Juin 1668, avec une riche cargaiſon de toiles des Indes, de ſalpêtre, de poivre, de ſucre, & d'autres marchandiſes (67). Les beſoins n'ayant fait qu'augmenter dans la colonie pendant ſon abſence, on le fit mettre à la voile pour l'Europe, avec les Mémoires de tout ce qui s'étoit paſſé depuis plus d'un an dans l'Iſle de Madagaſcar. D'un autre côté, le Conſeil fit ſortir du Fort quantité de bouches inutiles, ſur la *Couronne* & le *Saint Denis*, pour aller attendre à Socatora le tems de ſe rendre à Surate. On leur donna la valeur de ſoixante & dix mille francs en argent & en plomb, avec ordre de l'employer en bled, en riz, & en autres rafraîchiſſemens pour le ſoulagement du Fort (68).

MONDEVERGUE. 1667.

Un Directeur abandonne la Colonie.

1668.

Bientôt De Faye, qui avoit toujours attendu de France une Flotte conſidérable & des préſens d'importance pour ſe rendre à Surate, ennuyé du retardement & las de ſon inutilité & de ſa miſere, prit auſſi la réſolution de partir. Trois Vaiſſeaux qui arriverent le 28 d'Août lui en offrirent l'occaſion. Mais en s'embarquant pour Surate, les chagrins qu'il avoit eſſuyés dans ſon ſéjour à Madagaſcar lui firent écrire en France qu'il conſeilloit d'abandonner entierement cette Iſle. Il repréſentoit qu'elle devoit être moins regardée comme un objet de commerce, que comme un lieu de repos & de rafraîchiſſement pour les Flottes qui ſeroient envoyées plus ſoin. » Son but, ſuivant la remar- » que de l'Auteur, étoit de faire un commerce de marchandiſes raſſemblées » dans des Magaſins, & non de faire ſortir des entrailles d'une terre incon- » nue, des richeſſes dont la découverte demande de grands ſoins, & autant » de patience que d'application «. Il partit le 19 d'Octobre, après avoir remis les ſceaux du Roi entre les mains d'Epinay (69). Mais il alloit chercher la mort à Surate, où une diſſenterie le mit au tombeau le 30 d'Avril de l'année ſuivante (70).

Le ſecond Directeur la quitte auſſi.

1669.

Après ſon départ, on ne vit regner, dans le Fort Dauphin qu'une affreuſe langueur. Quelques Vaiſſeaux de la Compagnie, qui y relâcherent par intervalles, furent témoins de la miſere des habitans, ſans pouvoir contribuer à les ſecourir. Il ſe paſſa une année entiere juſqu'à l'arrivée de la fregatte le *Saint Paul*, commandée par Cornuel, qui mouilla dans la rade le 2 d'Octobre 1669. Elle venoit de France pour ſe rendre à Surate. *Preaux Merley*, Capitaine de la Marine, qui portoit les ordres du Roi & de la Compagnie dans les pays orientaux, remit à Mondevergue un brevet de Lieutenant

Langueur qui regne au Fort Dauphin.

(67) Pages 242 & ſuiv.
(68) Page 247.
(69) Pages 250 & ſuiv.
(70) Page 288.

MONDEVERGUE. 1669.

Général de l'Isle Dauphine, dont le Roi honoroit Chamargou; charge assez inutile, mais dont il ne laissa pas de prêter serment entre les mains du Gouverneur, à la tête des troupes & des François de l'Isle. Un Gentilhomme, nommé *de Chemeson*, qui employoit son bien pour la Mission de la Chine, étoit arrivé aussi par cette fregatte, avec quelques Ecclésiastiques dévoués à la conversion des Infidéles. Ils attendoient plusieurs Vaisseaux du Roi, qu'ils avoient laissés prêts à partir, avec une Flotte de la Compagnie, pour se rendre à Surate. Pendant qu'ils étoient au Fort Dauphin, on y vit arriver le *Saint Denis* & le *Saint Jacques*, deux houcres qui venoient de Surate chargés de rafraîchissemens, & qui annoncerent le passage de deux autres Vaisseaux, partis du même lieu pour retourner en France. Le *Saint Denis* remit presqu'aussi-tôt à la voile pour lui servir d'avant-coureur, & pour donner avis, à la chambre générale, de l'arrivée du *Saint Paul* à Madagascar (71).

Mondevergue prend le parti de retourner en France.

Mondevergue avoit reçu, par cette fregatte, des lettres du Roi par lesquelles Sa Majesté lui laissoit le choix ou de conserver son gouvernement, ou de retourner à la Cour. Il fit assembler les principaux François de l'établissement & les troupes, pour leur en faire la lecture. Ensuite il déclara qu'il prenoit le parti de conserver son emploi. Mais soit qu'il eût quelqu'ordre secret de quitter, ou que son inclination l'y portât, il ne se disposa pas moins à s'embarquer sur les Vaisseaux qu'on attendoit de Surate. Ainsi son unique but dans la lecture qu'il avoit fait de ses lettres, étoit de se faire honneur de la nomination du Roi, & d'en conserver les droits jusqu'à son départ.

Huit jours avant l'arrivée des deux Vaisseaux de Surate, le houcre *Saint Jean* partant du Fort Dauphin pour les Indes, fut poussé sur la côte par un vent si furieux, qu'il s'y brisa. Sa cargaison, qui étoit de quarante-quatre pieces de canon, d'ancres, de voiles & de cables, fut entierement perdue. Mais de trente-cinq hommes il ne se noya qu'un matelot (72).

Dans les Vaisseaux la *Marie* & la *Force*, qui arriverent de Surate, *Boispean*, qui les commandoit, amenoit prisonnier par l'ordre de Caron un Député des François de Surate à la Chambre générale de Paris, qui n'avoit été informé de sa détention qu'après s'être embarqué. Il se nommoit Joubert. Caron écrivoit à Mondevergue que par des raisons particulieres, dont il informoit la Compagnie, il étoit à propos de retenir ce Député à Madagascar. Il l'en prioit même, mais sans lui expliquer autrement ses motifs. D'un autre côté, Joubert se plaignant de la violence avec laquelle il étoit traité, Mondevergue & d'Epinay, jugerent qu'ils ne devoient avoir aucun égard à la priere de Caron, ni empêcher un Député d'aller rendre compte à la Chambre générale; sur-tout après la mort du sieur De Faye dont il étoit parent, & sous la protection duquel il avoit fait le voyage des Indes (73).

1670. Il s'embarque, & les vents le repoussent dans l'Isle.

Enfin Mondevergue s'étant embarqué sur la *Marie*, au bruit du canon du Fort & de la mousqueterie des troupes, qui le conduisirent jusqu'au rivage, fit mettre à la voile le 15 d'Avril 1670. Il avoit engagé la Case à partir avec lui, par un sentiment de reconnoissance pour ses services, & dans la vûe de faire connoître son mérite en France (74). Mais le vent l'ayant séparé de l'autre Vaisseau, dans lequel étoit Joubert, il ne put doubler le Cap de

(71) Page 364. (72) *Ibid.* & p. suiv. (73) Page 366. (74) *Ibid.*

Bonne-Esperance.

Bonne-Eſperance. Les tempêtes, qui continuerent d'arrêter ſa navigation, l'obligerent de retourner à Madagaſcar. Il y fut reçû avec les honneurs dont il avoit toujours joui; & perſonne n'oſa lui conteſter ſes droits. Cette prolongation d'autorité dura juſqu'au mois de Novembre, qu'on vit arriver au Fort Dauphin une Flotte royale de dix Vaiſſeaux, commandée par M. de la Haie, avec la qualité d'Amiral & de Gouverneur de Madagaſcar.

MONDEVERGUE. 1670. Arrivée d'une Flotte & d'un nouveau Gouverneur.

Tous ces bâtimens étoient fort bien armés en guerre, depuis cinquante-ſix juſqu'à trente-quatre pieces de canon (75). Une Flotte ſi nombreuſe avoit rencontré, vers la hauteur du Cap de Bonne-Eſpérance, un autre Vaiſſeau François, dans lequel étoit M. *Palu*, Evêque d'Heliopolis, & d'autres Miſſionnaires qui alloient à Siam & à la Cochinchine. Preſque tous les matelots de ce Vaiſſeau, nommé le *Phenix*, étoient morts ou hors d'état de ſervir; & ſa perte étoit infaillible, ſi *la Clide*, Capitaine de la flûte, ne lui eut donné trente hommes pour le conduire juſqu'à Madagaſcar, où il arriva heureuſement (76).

Le Navarre, principal Vaiſſeau de la Flotte, portoit le Pavillon d'Amiral des mers du Midi; & *la Marie*, dans laquelle Mondevergue s'étoit embarqué, le portoit auſſi. Mais l'autorité de l'ancien Gouverneur expirant à l'arrivée du nouveau, *la Marie* reçut ordre de mettre pavillon bas. Enſuite on éleva un trône ſous la porte du Fort, où de la Haie, fit lire les patentes du Roi, qui lui donnoit un pouvoir abſolu pour le gouvernement & l'exercice de la juſtice, ſans en excepter les Eccléſiaſtiques. Il reçut le ſerment d'obéiſſance, qui fut ſuivi de la publication d'une amniſtie générale de la part du Roi, dans laquelle étoient compris les originaires mêmes du pays, & d'un ordre ſous peine de mort à tous les François, qui étoient au ſervice des Etrangers, d'entrer au ſien ou à celui de la Compagnie Françoiſe. Le nouveau Gouverneur étant deſcendu du trône déclara que le Roi nommoit Chamargou Lieutenant général, & la Caſe Major de l'Iſle; après quoi il en prit poſſeſſion pour Sa Majeſté, à qui la Compagnie l'avoit enfin rendue. L'Auteur obſerve ici que la Compagnie avoit été trompée, & qu'elle n'auroit pas conſenti volontiers à ce déſiſtement, ſi elle eut mieux connu l'infidélité de ceux qui ne lui avoient fait prendre une mauvaiſe idée de ſon établiſſement, que parce qu'ils manquoient de génie & de réſolution pour en faire valoir les avantages (77).

De la Haie ſuccede à Mondevergue.

La Caſe eſt nommé Major de l'Iſle.

De la Haie, dont l'autorité étoit ſans bornes, & par conſéquent bien différente de celle de Mondevergue, qui ne pouvoit rien exécuter ſans l'approbation des Directeurs & du Conſeil, réſolut d'abord de nettoyer les environs du Fort Dauphin, de tout ce qui étoit capable de lui donner de l'inquiétude. Dian Ramouſaie paroiſſant balancer à lui rendre l'hommage, il donna ordre à Chamargou & la Caſe de l'y forcer par les armes. Ce Grand, le plus proche voiſin des François & juſqu'alors leur allié, avoit marié depuis peu une de ſes filles à *Ramilange* leur ennemi. Comme il pouvoit leur nuire & qu'il ſembloit s'y être engagé par cette alliance, la prudence obligeoit de prévenir le mal qu'il pouvoit cauſer. On le ſomma de renvoyer au Fort toutes les armes à feu qu'il avoit eues des François, & celles qu'il avoit négociées d'un petit Vaiſſeau Hollandois qui avoit abordé ſur ſes terres. Il répondit avec audace qu'il ne rendroit les armes qu'avec la vie. Ce refus lui attira la

Guerre ſans ſuccès.

(75) Pages 378 & ſuiv. (76) Page 380. (77) Page 381.

MONDEVERGUE. 1670

guerre, jusques dans le lieu de sa résidence. Il s'y défendit courageusement, & se voyant contraint de céder, il fit une belle retraite. On jugea que le nouveau Gouverneur n'avoit pas été bien servi dans cette occasion. Chamargou, qui n'obéissoit pas volontiers dans des lieux où il avoit commandé, fut bien-aise de lui donner ce dégout; d'autant plus qu'il ne trouvoit pas, dans son gouvernement, la même douceur, & la même politesse que dans celui de Mondevergue (78).

On en rejette la faute sur Chamargou.

Ce Prédécesseur, que ses vertus avoient fait regreter, demeura dans l'Isle assez long-tems pour jouir de la douceur d'une comparaison dont il remportoit tout l'avantage. Il ne se rembarqua qu'au mois de Février 1671, sans autre chagrin que celui de ne pas être accompagné de la Case (*), que son nouvel emploi attachoit pour toute sa vie à Madagascar. Mais il ne prevoyoit pas le sort qui l'attendoit en France. Pendant sa route, il ne s'apperçut pas qu'il étoit observé par quatre Gardes, qui avoient ordre de ne pas lui permettre de quitter le Vaisseau. En arrivant au Port Louis, il trouva un Commissaire nommé pour lui demander compte de son administration. Après quelques discussions, dont le détail est ignoré, on lui laissa le choix du Château de Saumur ou de celui d'Angers, dont on lui déclara que le Roi lui faisoit une prison. Il mourut au Château de Saumur, sans avoir pû obtenir la liberté de se présenter au Roi, qui lui connoissoit autant de sagesse que de valeur, & qui l'auroit écouté plus favorablement qu'une troupe de Marchands & de Financiers déchaînés contre lui (79).

1671. Retour & sort de Mondevergue.

La Haie abandonne aussi Madagascar.

Son départ avoit semblé porter le dernier coup à l'établissement de Madagascar. La Haie reconnoissant bientôt que son habileté & son pouvoir étoient bridés par des ressorts secrets, qui ne lui permettroient jamais d'y être le maître absolu, prit le parti d'y laisser l'empire à ceux qui en avoient joui les premiers, & de passer avec sa Flotte à *Mascaregne*, qui commençoit à se nommer l'*Isle de Bourbon* (**). Mais il s'y fit accompagner de tous les Officiers qu'il avoit amenés de France. Ainsi l'*Isle Dauphine*, pour laquelle on avoit formé en France de si glorieux projets, fut presqu'entierement abandonnée par le Roi, comme elle l'avoit été par la Compagnie (80). Il n'y resta que ceux qui avoient commandé pour M. le Maréchal de la Meilleraie, avec les anciens François, & quelques Missionnaires que leur zele y retint. De la Haie étant arrivé devant l'Isle de Bourbon le premier de Mai 1671, fit reconnoître son autorité dans l'habitation de *Saint Denis*, qui avoit été formée au mois d'Août 1665 (†), & publia, comme à Madagascar, l'amnistie & les Ordonnances du Roi. Celle qui regardoit la chasse fut exécutée si rigoureusement, que trois François ayant été pris dans cet exercice, on les fit tirer au billet. Un Gentilhomme, sur qui le sort tomba, fut attaché au tronc d'un arbre, pour y être passé par les armes. Cependant les fusiliers avoient ordre de tirer en l'air, pour lui donner seulement toute la peur. Mais elle fit tant d'impression sur lui, qu'il en mourut bien-tôt (81).

Il donne une forme à l'Etablissement de l'Isle de Bourbon.

(78) Page 382.

(*) Voyez sa mort, à la fin de la Description.

(79) Pages 378 & 379.

(**) Elle le portoit déja du tems de Flacourt.

(80) Page 383.

(†) Voyez ci-dessus la Relation de Renefort.

(81) Le Journal du Voyage de M. de la Haie dit que c'étoit pour avoir volé des fruits dans les jardins du Roi.

La Compagnie des Indes Orientales avoit renoncé si absolument à l'Isle de Madagascar, que dans la crainte de donner quelque jalousie au nouveau gouvernement, elle avoit défendu à ses Vaisseaux d'y aborder même pour faire de l'eau. Son Etablissement favori étoit alors à Surate, où, depuis la mort de Faye, elle avoit envoyé deux Directeurs généraux, nommés *Blot* & *Gueston*. Caron, qui l'étoit encore, fut rappellé en France, sous prétexte qu'on y avoit besoin de ses lumieres pour la continuation d'une si grande entreprise, mais en effet pour rendre compte de sa conduite, sur les plaintes que Joubert avoit portées contre lui. Mais son Vaisseau en ayant rencontré un autre, dont le Capitaine lui inspira des craintes, il voulut entrer dans la riviere de Lisbonne, pour se mettre à couvert du ressentiment de ses Maîtres. Lorsqu'il se croyoit prêt à descendre au rivage, après avoir été visité de la part de M. de Saint Romain, alors Ambassadeur de France à la Cour de Portugal, son bâtiment fut poussé contre un rocher qui le brisa. Il y perit, avec toutes les richesses qu'il apportoit des Indes (82).

MONDEVERGUE. 1671.

Sort du Directeur Caron.

La Haie, qui avoit apporté de France des présens pour le Grand Mogol, fit le voyage de Surate avec sa Flotte, dans le dessein de se rendre à Deli pour les présenter lui-même. Il fut extrêmement mortifié d'y trouver, entre les mains d'un Directeur de la Compagnie, l'ordre de les remettre au Comptoir François. Ces présens consistoient en un carosse magnifique, une chaise à porteurs, de très-belles tapisseries, quelques pieces de canon, & diverses étoffes très-riches. Mais un obstacle qu'on nous laisse ignorer ayant empêché le Directeur d'exécuter sa commission, ils demeurerent dans la loge de Surate, où ils étoient encore lorsque cette Relation fut publiée (83). La Haie continua son voyage dans plusieurs parties des Indes. Nous en avons le Journal, qui suivra immédiatement cet article. Mais on n'y trouve rien qui ait rapport à la situation où il avoit laissé le Fort Dauphin; & c'est par d'autres voies, que l'Editeur du voyage de Mondevergue s'est procuré de tristes éclaircissemens sur le sort des François du Fort Dauphin (84).

Dépense inutile en présens pour le Grand-Mogol.

» L'Amiral de la Haie, dit-il, passant par Madagascar à son retour de » Saint Thomé, envoya une chaloupe au Fort Dauphin, pour s'informer » de ce qui s'y étoit passé depuis son départ. On n'y trouva que des Négres, » qui parurent surpris que des François leur demandassent où étoient les » François. Ils répondirent; vous ne sçavez donc pas que les Hollandois sont » descendus ici, qu'ils en ont tué une partie, & qu'ils ont fait passer le reste » sur leurs Vaisseaux. Ces Négres traiterent fort bien les gens de la chaloupe » & leur firent présent de divers rafraîchissemens pour M. de la Haie. Mais » depuis, un Capitaine François allant à Surate & passant à la vûe du Fort » Dauphin, le fit reconnoître par une chaloupe, dont la plupart des matelots » furent tués à coups de zagaies par les Négres. Le récit de M. de la Haie a » donné lieu à l'opinion qui s'est répandue, que pendant la guerre de la » France avec la Hollande, les Hollandois avoient détruit l'Etablissement » des François dans cette Isle. Mais les gens de cet Amiral avoient été trom-

Eclaircissement sur les François restés au Fort Dauphin.

(82) Pages 385 & suiv.
(83) Page 386.
(84) A la fin de l'Ouvage, pages 387 & suivantes.

MONDEVERGUE. 1671.

» pés par les Négres, & l'on ſçait aujourd'hui comment l'Iſle de Madagaſcar » fut entierement abandonnée (85).

Faux bruits, qui font place à la verité.

» Un Capitaine, nommé le B.., commandant un houcre, dans lequel il » paſſoit, à l'Iſle de Bourbon, de jeunes filles tirées des Hôpitaux de Paris, » voulut aborder auparavant à Madagaſcar, dans l'eſpérance d'y vendre à » plus haut prix des eaux-de-vie dont il étoit chargé, & de rendre ſon Com- » merce plus prompt & plus avantageux. Il s'aviſa de publier qu'on n'y ver- » roit plus de Vaiſſeaux du Roi, nonplus que de la Compagnie. Son eau-de- » vie fut vendue fort cher. Cependant les Miſſionnaires ſe diſpoſoient ſecre- » tement à s'embarquer dans le houcre, où le Capitaine leur avoit promis » de les recevoir. Mais ce bâtiment fut ſi furieuſement agité dans la rade, » que s'étant briſé ſur la côte, tous ceux qui ſe ſauverent du naufrage ſe » virent dans la néceſſité de demeurer au Fort. Les filles avoient été miſes à » terre; de ſorte qu'il n'en perit aucune.

» On vit arriver, peu de tems après, un grand Vaiſſeau qui alloit à Su- » rate, & qui reçut à bord non-ſeulement les Miſſionnaires, mais tous ceux » qui voulurent quitter l'Iſle. Le Gouverneur même, nommé *de la Breteſche* » & gendre du fameux de la Caſe, qui étoit mort (86), y mit ſa femme, Mort de La Caſe & de Chamargou. » ſes belles-ſœurs & le reſte de ſa famille. *Chamargou*, qui avoit maintenu » ſi long-tems ſon autorité dans l'Iſle, avoit payé auſſi le dernier tribut à la » nature. Il avoit laiſſé deux enfans naturels, que les Miſſionnaires conduiſi- » rent en France.

Fin tragique de l'Etabliſſement François à Madagaſcar.

» Lorſque ce Vaiſſeau ſe diſpoſoit à lever l'ancre, il ſe faiſoit dans l'Iſle » un Traité pernicieux pour le reſte de l'Etabliſſement. La guerre étant al- » lumée depuis quelque-tems entre Dian Manangue, ſoutenu de pluſieurs » Grands, & d'autres Négres dont la Breteſche avoit embraſſé le parti, les » alliés des François, qui les voyoient partir ſucceſſivement de l'Iſle, ſe dé- » terminerent à faire ſecretement leur accord avec Dian Manangue, dans la » crainte d'être accablés ſans reſſource lorſqu'ils auroient perdu leurs pro- » tecteurs. La même raiſon rendit les domeſtiques Négres des habitations » Françoiſes, faciles à ſuborner. Ces perfides, qu'on nommoit ordinaire- » ment *Marmittes*, égorgerent tous les François qu'ils purent ſurprendre. » Heureuſement pour les autres, le Navire étoit encore dans la rade. Ayant » été averti par un ſignal, il envoya ſa chaloupe au pied du Fort Dauphin, » pour recevoir les miſérables reſtes de ce fameux Etabliſſement.

(85) Voyez ci-deſſous la deſcription, vers la fin. On verra dans la ſuite comment les François y ſont retournés.

(86) L'Auteur ajoute, que les quatre premiers Commandans de l'Iſle de Bourbon ont été les Sieurs *Renaud*, *Le Hure*, *Dergeret* & *Florimond*.

DESCRIPTION
DE L'ISLE DE MADAGASCAR.

S'Il y a quelque fond à faire sur la fidélité d'un Ecrivain, c'est particulierement dans les circonstances où cette description fut composée. Rennefort, qui l'envoya, de Madagascar même, à la Compagnie des Indes, avoit non-seulement à soutenir l'opinion qui l'avoit fait nommer Secretaire du Conseil, mais encore à redouter la critique des anciens François de l'Isle, qui auroient pris plaisir à démentir son témoignage. On peut donc supposer hardiment qu'elle n'a pas besoin d'autre recommandation. Celle de Vincent *le Blanc* a toujours passé pour fabuleuse, & n'est fondée d'ailleurs que sur le rapport d'autrui. François *Cauche*, qui a publié en 1651 une Histoire de Madagascar, n'en avoit connu qu'un canton par ses propres yeux, & tenoit tout le reste de divers matelots, aussi peu capables de faire de justes observations que de les écrire. *Flacour*, Directeur général de la Compagnie de l'Orient, & Commandant pour le Roi dans l'Isle de Madagascar, auroit été plus capable de satisfaire la curiosité du public dans l'ouvrage qu'il publia sous le même titre, s'il n'eut été soupçonné d'avoir embelli son sujet, pour accréditer le nouvel Etablissement. Cependant comme il y auroit de l'injustice à pousser ce soupçon plus loin, son témoignage doit avoir quelque poids dans les parties du moins qui regardent l'Histoire Naturelle, à laquelle il paroît s'être attaché avec quelque soin.

Jugement sur divers Ecrivains.

L'Isle connue sous les différens noms, de *Madagascar*, qu'elle porte dans les Relations de *Marco Polo*; de *Saint Laurent*, que les Portugais lui donnerent après l'avoir découverte le jour de cette Fête, en 1492; de *Madecasse*, que lui donnent ses habitans naturels, & d'*Isle Dauphine* que les François lui ont donné en 1664 (*), est située le long des côtes orientales d'Afrique. Elle s'étend depuis onze jusqu'à vingt-cinq degrés cinquante minutes de latitude méridionale, qui font trois cens trente-six lieues Françoises de longueur. Sa plus grande largeur est de cent vingt lieues, & sa circonférence d'environ huit cens (87). C'est la plus grande Isle de toutes les mers connues. Elle a été visitée de toutes les Nations de l'Europe, qui poussent leur navigation au-delà de l'Equateur, particulierement des Portugais, des Anglois & des Hollandois; mais il paroît que les difficultés qu'ils ont trouvées à s'en rendre maîtres, ou à s'y établir, leur en ont fait abandonner le dessein (88).

Situation & grandeur de l'Isle.

Sa pointe, au Sud, s'élargit vers le Cap de Bonne-Espérance; & celle du Nord, beaucoup plus étroite, se courbe vers la mer des Indes. Cette terre est extrêmement relevée par des montagnes fort droites & fort hautes. Mais on y voit de très-agréables plaines, & de grands bois toujours verds, dont les arbres sont si durs que la coignée s'émousse au premier coup. Il faut vingt années à leurs rejettons, pour atteindre à la grosseur du bras. On trouve dans les

Idée générale du pays.

(*) Elle est nommée *Menuthias* par Ptolomée; *Cirné*, suivant quelques-uns, par Pline; *Sarandip* par le Géographe Nubien & par les Arabes.

(87) Pages 44 & 118.

(88) Page 45.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

bois quantité de foſſes, où l'amas des feuilles & des branchages ſe corrompant avec l'eau de pluie, engendre une pourriture qui infecte l'air, & qui rend les habitations voiſines aſſez mal ſaines aux Etrangers. Cependant les citroniers, les orangers & les grénadiers n'en croiſſent pas moins en abondance. Ils ſe mêlent avec d'autres arbres, dont les fleurs reſſemblent au Jaſmin d'Eſpagne; & ce mêlange forme naturellement des berceaux qui ſurpaſſent la régularité de l'art. Ces beaux lieux ſont plus fréquens à quelques milles des bords de la mer; & le ſable délié, que le vent y ſouffle, eſt propre à les entretenir dans leur beauté (89).

L'Iſle eſt arroſée dans toutes ſes parties par de grandes rivieres, & par un grand nombre de fontaines, dont les eaux ſont meilleures que celles de France.

Nombre des habitans.

On y voit des Villes, des Bourgs & des Villages. Cependant le nombre de ſes habitans n'eſt pas proportionné à ſon étendue (*). On n'en compte pas plus de ſeize cens mille, tous Noirs, à l'exception de ceux d'une petite Province au-deſſus des Matatanes, & de la plûpart des Grands, qui étant deſcendus des Arabes conſervent encore quelque choſe de leur teint; mais il noircit inſenſiblement & chaque génération y apporte quelque différence (90).

Leur figure & leur caractere.

Les Madagaſcarois, ou les *Madecaſſes*, ſont grands, agiles, & d'une contenance fiere. Ils ſçavent prendre un air riant, ſous lequel ils cachent le fond d'un grand deſſein ou d'une forte paſſion, avec autant d'art que les plus grands fourbes de l'Europe. Ils ſont capables d'arts & de ſciences, Il y a peu de métiers en Europe, dont ils n'ayent du moins des idées groſſieres, & qu'ils n'exercent avec utilité. Ils écrivent en caracteres arabeſques, de la droite à la gauche. Ils s'appliquent à l'aſtrologie, & leurs prédictions ſe font par des points nombrés, qui reſſemblent beaucoup à la *Nomancie* & à la roue de Pythagore.

Figure des femmes.

Les femmes y ſont bien faites, & d'une complexion fort amoureuſe. L'Auteur leur attribue de la bonne mine & de la beauté, des yeux brillans, des dents admirables, une peau fort douce, mais fort noire: & qui voudra, dit-il, conſidérer ſans prévention que ce noir eſt inaltérable & n'a pas les inégalités des teints blancs, y trouvera une beauté plus conſtante; elles ſont d'ailleurs fort propres. Elles ſe ſervent de la pâte dont on a parlé à l'occaſion de Dian Nong, & leur parure eſt celle qu'on a repréſentée dans le même article (91).

Elles ſont capables de tendreſſe & de fidélité.

Elles ont quelquefois des amans, qu'elles aiment avec autant de fidélité que de tendreſſe. Le Commandant François de l'Iſle de Sainte Marie en avoit épouſé une, qu'il ſurprit avec un Négre. Il employa la double autorité de Gouverneur & de mari pour faire attacher le Négre à un arbre, où il le fit percer de quatre coups de zagaie. On le crut mort. La Dame eut le ſoin d'envoyer reconnoître s'il l'étoit effectivement; & lui ayant trouvé quelque reſte de force, elle lui ſauva la vie, en faiſant mettre dans ſes plaies des blancs de poule écorchée vive (92). Les Inſulaires ont beaucoup de complaiſance pour les femmes. Jamais ils ne marquent de colere ni de triſteſſe en leur pré-

(89) Page 118.

(*) Flacour nomme pluſieurs Provinces & diverſes rivieres (*p. 4 & ſuiv.*); mais avec peu d'exactitude dans les grandeurs & les diviſions. C'eſt néanmoins ce qu'on a de plus détaillé ſur la Géographie de l'Iſle.

(90) Page 127.

(91) Page 128. Voyez ci-deſſus la Relation de Rennefort.

(92) Page 130.

fence. Ils y trouvent au contraire une ſource de joie, qui les diſpoſe toujours à jouer, à chanter & à danſer. Enfin, là comme dans tous les pays du monde, les femmes ſont le charme de l'ennui, le ſoulagement des plus grandes fatigues, la plus agréable moitié de la ſociété, & la conſolation de ceux qui ſont maltraités par l'injuſtice ou par la cruauté des hommes, qui ſe traitent mutuellement comme des tygres.

DE MADAGASCAR.

Une raiſon qui s'oppoſe beaucoup à la multiplication des habitans, eſt l'uſage établi dans l'Iſle, de diſtinguer des jours heureux & malheureux pour la naiſſance des enfans, & d'abandonner impitoyablement ceux qui n'arrivent pas au monde dans un jour heureux. Les autres, au contraire, ſont reçus comme les favoris du Ciel. Ils ſont lavés dans quelque eau courante & ſoigneuſement nourris par leurs meres, qui les portent ſur leur dos dans une toile. Celles qui ont les mammelles aſſez longues, les donnent par-deſſus l'épaule. Celles qui les ont plus courtes, portent leurs enfans devant elles. On trouve à Madagaſcar, comme au Cap-Verd, des meres & des nourrices qui n'ont pas plus de dix ans. Elles ſont un mois ſans ſortir, après leurs couches; & deux mois après elles portent, pour marque de leur délivrance, un petit ballet de feuilles de latanier. A l'égard des mariages, on ne fait aucune information ſur la conduite des filles. Elles ont la liberté de diſpoſer de leurs faveurs. Un Grand épouſe ordinairement quatre femmes, qui ſont logées ſéparément, parce qu'il leur eſt difficile de s'accorder ſur un interêt auſſi ſenſible que l'affection de leur mari. Un Inſulaire, qui veut ſe marier, demande une fille à ſes parens, & leur donne, pour l'obtenir, des bœufs, des moutons, des manilles d'or & d'argent, ou d'autres richeſſes proportionnées à ſon rang. La religion n'entre pour rien dans les cérémonies du mariage (93).

Raiſon pour laquelle l'Iſle n'eſt pas plus peuplée.

Mariages.

On voit, à Madagaſcar, des femmes qui ſortent de l'ordre commun par leur courage & par leurs vertus. Les Annales du pays célebrent une *Dian-Rena*, qui fit la conquête de l'Iſle, & dont l'hiſtoire eſt écrite. *Dian-Nong*, maîtreſſe ou femme de *La Caſe*, offre mille exemples de généroſité & de courage. Elle l'avoit ſuivi pluſieurs fois à la guerre. Il lui avoit dû plus d'une fois la vie. Chamargou, qui cherchoit à le faire périr, avoit payé des Négres pour l'aſſaſſiner. Ils le ſurprirent endormi & ſans gardes, dans ſa propre maiſon, où ils auroient pénétré juſqu'à lui, ſi Dian-Nong, la zagaie à la main, ne ſe fût miſe en état de les arrêter & ne lui eût donné le tems de ſe reconnoître. Elle l'avoit ſauvé dans une autre occaſion, où elle fut bleſſée en combattant généreuſement pour ſa défenſe (94).

Femmes de Madagaſcar.

Les habitans de Madagaſcar ont des loix, dont ils ne connoiſſent pas l'origine, mais qui s'obſervent avec beaucoup d'uniformité dans toutes les parties de l'Iſle. On perce les mains aux voleurs. On coupe la tête aux meurtriers, avec des fers de zagaie. C'eſt le *Rohandrian*, ou le Grand de la Province, qui juge avec les Chefs de chaque Village. Il ne prend rien pour le procès d'un criminel, & croit gagner aſſez de purger le pays d'un ſcélérat. Mais, dans les cauſes civiles, on lui amene, pour ſon droit, un nombre de beſtiaux proportionné à l'importance du procès.

Loix & Juſtice.

Le vaſſal ne peut jamais ſe diſpenſer de ſuivre ſon Chef à la guerre. Il fuit lorſqu'il le voit fuir ou tomber d'un coup mortel. Il ſe préſente aux coups avec

La bravoure des Négres dépend de leurs Chefs.

(93) Page 131. (94) Page 139.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

courage, lorſqu'il eſt animé par l'exemple; & ſi la mort eſt inévitable, il la reçoit ſans murmure. Auſſi la fuite d'une armée de Négres commence-t-elle toujours par leurs Chefs; & de-là vient que les mêmes combattans qui tournoient le dos au premier effort des François, devenoient au contraire braves & réſolus ſous leur conduite. Si le Grand eſt vainqueur, la cruauté eſt le premier effet de ſa victoire. Il extermine ordinairement la race de ſon ennemi. S'il eſt vaincu & que ſon ennemi lui laiſſe la vie, il meurt quelquefois de honte & de chagrin (95).

Leurs Villes.

Les Villes ſont ordinairement d'environ mille caſes. Elles ſont entourées d'un foſſé large & profond de ſix pieds, & d'une forte paliſſade ſur la crete interieure. Le *Donac*, ou la maiſon du Seigneur, s'éleve au-deſſus des autres, quoiqu'elle ne ſoit bâtie que de planches & couverte de feuilles, comme celles de ſes plus vils Sujets. Après le coucher du ſoleil, tous les habitans qui ne ſont pas arrêtés par l'âge ou la maladie s'aſſemblent autour du Donac, pour danſer & pouſſer des cris de joie. Ils battent la terre de la plante des pieds, avec un air d'emportement qui effraie les Etrangers. Ils chantent ou racontent, en heurlant, les exploits de leurs ancêtres. Ils exaltent la valeur de leur Prince. Ils lui prédiſent toutes ſortes de proſperités. Les femmes danſent en rond, au ſon d'un Inſtrument compoſé d'une groſſe canne, avec des filets qui ſervent de corde. Elles en jouent preſque toutes, en ſe l'appuyant ſur la mammelle gauche, qu'elles font entrer dans une demie-calebaſſe attachée au bout de la canne. Elles touchent les cordes de la main droite, & le ſon eſt accompagné de leur chant (96).

Leurs Caſes.

Les caſes, ou les hutes communes, reſſemblent à celles du Cap-Verd; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont ſi baſſes qu'on ne peut s'y tenir debout. Les Bourgs n'ont pour défenſe qu'une paliſſade de pieux. Les Villages ſont ſans pieux & ſans foſſés. Quelquefois même ils changent de ſituation. Quatre Négres élevent facilement une caſe & la tranſportent ſur leurs épaules. Mais les uſages y ſont les mêmes que dans les Villes. Lorſqu'un Seigneur en viſite un autre, celui qui reçoit cet honneur prête à ſon hôte celle de ſes femmes pour laquelle il lui remarque du goût, & ce ſeroit lui faire un inſigne affront que de ne pas s'en ſervir. Les richeſſes de l'Iſle conſiſtent en troupeaux, dont le ſoin regarde les hommes; comme celui de cultiver le riz & les racines eſt abandonné aux femmes. Elles ſe ſervent d'un bâton pour faire un trou en terre, à côté du gros orteil de leur pied droit. Elles y laiſſent tomber les grains de riz; ou, s'ils s'en écartent en tombant, elles les y pouſſent avec le même orteil. Les racines ſe plantent de même. C'eſt une occupation commune aux deux ſexes, de faire des pagnes ou des tapis de coton, qu'ils teignent de diverſes couleurs. Ils n'ont pas de métiers dreſſés; mais étendant leurs filets à terre, ils y paſſent d'autres filets, avec de petits bâtons qu'ils levent & qu'ils baiſſent. L'or, l'argent & les pierres précieuſes n'ont d'uſage, parmi eux, que pour l'ornement des femmes (97).

Agriculture de Madagaſcar.

Nourriture des habitans.

Leur nourriture ordinaire ſe réduit au lait de vaches, au riz & aux racines. S'ils mangent quelques pieces de bœuf rôti, ce n'eſt qu'aux jours de fête ou de grande cérémonie. Ils les rôtiſſent avec la peau, après l'avoir nettoyée, comme on nettoie celle de porc. Leur liqueur cherie eſt une eſpece d'hydro-

(95) Page 128. (96) Page 125. (97) Page 126.

mel,

mel, composé de trois quarts d'eau & d'un quart de miel qu'ils font bouillir & écumer, & qu'ils conservent dans de grands vaisseaux de terre noire. Elle y acquiert un goût fort agréable, mais nuisible à l'estomac des François. Ils font aussi un vin de cannes de sucre & de bananes. Le premier est plus fort que leur liqueur de miel; & l'autre n'a que de l'agrément, sans aucune (98) force. DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

L'habit le plus somptueux d'un Madecasse est un pagne sur les épaules, & un autre qui le couvre de la ceinture aux genoux; avec des semelles de cuir pour sandales, & une sorte de panier sur la tête. Les gens du commun ne portent, comme la plûpart des Négres d'Afrique, qu'un petit morceau de toile par devant, & un autre derriere; ou une ceinture, dont les deux bouts pendent & les couvrent fort mal. Leur habillement.

On a vû, dans la Relation du premier voyage des Hollandois, comment ces Insulaires enterrent leurs Morts; & dans celle de Reinefort, quel respect ils ont pour les tombeaux. Mais ils ne joignent nulle pratique de religion à ces devoirs funebres. Ils n'ont d'ailleurs aucun Temple, ni d'autre Divinité connue que celle qu'ils se font chacun dans leur case, & qui est une espece de grillon qu'ils nourrissent au fond d'un grand panier, dans lequel ils mettent aussi ce qu'ils ont de plus précieux. Ils donnent à cet assemblage le nom de leur *Oly*. Ils dansent autour, avec un emportement qui ressemble à la fureur; & lorsqu'ils se croient inspirés de cet Oly, ils exécutent courageusement ce qui se présente à leur imagination. Quoiqu'ils n'aient pas d'autres principes que ceux de la Nature, ils sont livrés à mille superstitions; & dans leurs grossieres idées d'Astrologie, ils ne voient & ne s'imaginent rien à quoi ils n'attachent quelque liaison avec l'avenir (99). Lorsqu'on les interroge sur l'origine de leur existence & de celle du Monde, on ne tire d'eux que des fables ridicules. Cependant l'usage de la circoncision, qu'on croit généralement répandu dans l'Isle, ne laisse aucun doute que des Juifs ou des Mahométans n'y aient porté quelques lumieres de religion. Cette cérémonie se fait de trois en trois ans. On bâtit, dans chaque Ville, une halle élevée sur des piliers de bois & ceinte de pieux en palissade. Le Grand, après avoir égorgé un taureau, dont il répand le sang autour de cet espace avec du vin de miel, ouvre la palissade & plante à cette ouverture un bananier chargé de ses feuilles & de ses fruits, auquel il suspend une ceinture teinte du même sang. Ce lieu passe alors pour sacré. On n'en approche qu'avec respect, & ce sentiment permet encore moins d'y entrer. Les peres des enfans, qui doivent être circoncis, jeûnent pendant les huit premiers jours de la Lune de Mars; & pour dernier acte de cette pénitence, ils les promenent dans les rues sur leurs épaules, enveloppés dans leurs pagnes. Les jeunes gens à marier suivent la procession, armés de leurs zagaies, dont ils font des gestes menaçans comme s'ils alloient au combat. Après avoir tourné trois fois autour du lieu sacré, ils s'arrêtent devant l'ouverture; où, se séparant en deux troupes, ils s'exercent par de feintes attaques jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude sur des nattes qu'on leur a préparées. Le lendemain, un Prêtre, dont l'office est de chasser les mauvais Esprits des enfans, court en furieux dans chaque case, menace Leur Religion.

Cérémonie de leur circoncision.

(98) *Ibid.* & p. 127. (99) Page 133.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

les Eſprits, les force de ſortir & de ſe réfugier dans un poulet qui eſt lié à la porte du Grand, & qu'il écraſe. Enſuite les peres & les meres ſe préſentent au Grand, avec autant de bœufs & de poulets noirs qu'il y a d'enfans, & le prient de nommer le jour de la circonciſion. Ce jour arrive. Le Grand, aſſis à l'entrée de la halle, ſur une table couverte de pagnes, reçoit les offrandes des meres. Il entre dans la halle. Il ſe place au centre, & les peres lui préſentent leurs enfans ſur une pierre fort polie, qui ſert de théâtre à l'opération. Chaque pere égorge auſſi-tôt ſon poulet, dont il fait diſtiller le ſang ſur la plaie de l'enfant. La mere trempe du coton dans le ſang du poulet & dans celui du bœuf, qu'on égorge auſſi, & le lie ſur la bleſſure (1). Si l'on compare cette cérémonie avec celle des Négres d'Afrique, on y trouvera ſi peu de différence, qu'elles doivent venir de la même ſource (2).

Entretien de l'Auteur avec un Ombiaſſe.

Rennefort, ſurpris de ne pas trouver des principes de religion plus développés dans les habitans de Madagaſcar, voulut ſçavoir d'un de leurs Sçavans, ſur quoi il fondoit l'adoration d'un auſſi vil animal que celui qu'ils nourriſſent dans leurs olys. L'*Ombiaſſe*, tel eſt le nom par lequel on les diſtingue, lui répondit fort gravement que dans le ſujet ils reſpectoient le principe, & qu'il falloit déterminer un ſujet pour fixer l'eſprit. Cette réponſe cauſa de l'admiration à Rennefort. Mais ſe rappellant les rêveries des Egyptiens & de tant d'autres Peuples, il demanda à l'Ombiaſſe ſi le Soleil ne lui paroiſſoit pas plus adorable que ſon Grillon. Il me le paroît autant, lui dit le Prêtre Négre : & ramaſſant un caillou ; dans cette pierre que tu vois, ajouta-t-il, le Soleil eſt tout entier. Pour expliquer cette doctrine, il continua de lui dire, que plus l'objet paroiſſoit humble, plus il repréſentoit le véritable Etre ; que la Nature s'ouvroit pour s'expliquer elle-même ; qu'un rayon de la lumiere qui anime ce véritable Etre, s'épanchant de tous côtés, pénetroit tous les ſujets ; qu'il y avoit à la verité moins d'éclat dans les ſujets les plus ſimples ; mais que par cette raiſon même il y avoit plus de ſa vertu, & un certain amas du principe qui s'y pouvoit recueillir plus facilement. Il refuſa de donner plus d'étendue à ſon explication ; mais il ſoutint qu'on pouvoit donner à une figure la vertu du véritable Etre. Rennefort lui demanda, en riant, s'il ſçavoit quelque ſecret qui pût l'empêcher de ſe noyer lorſqu'il retourneroit en France. L'Ombiaſſe lui donna un morceau de fer rond & plat, de la grandeûr d'un quart-d'écu, ſur lequel étoient ſept fois trois pointes, & quelques caracteres Arabes, en l'aſſurant qu'auſſi long-tems qu'il le porteroit ſur lui, il n'avoit rien à craindre de l'eau pour ſa perſonne. Rennefort avoue qu'il portoit ce taliſman lorſque ſon Vaiſſeau périt dans la Manche ; mais il ne veut pas qu'on le ſoupçonne de lui avoir attribué ſon ſalut (3).

Animaux de l'Iſle.

Il n'y a point de pays connu, où les bœufs & les vaches ſoient en auſſi grand nombre qu'à Madagaſcar. On en diſtingue trois eſpeces ; l'une, qui a les cornes telles qu'on les voit communément en France ; une autre qui les a pendantes ; & la troiſiéme, qui n'en a point. Mais les trois eſpeces ont une boſſe de graiſſe entre les épaules & le col. Les moutons ont la queue large d'un demi-pied, & traînante juſqu'à terre. On trouve par-tout des porcs ſauvages

(1) Pages 132 & 133.
(2) Voyez la Relation de Moore, au troiſiéme Tome de ce Recueil.
(3) Pages 134 & 135.

& privés, & quantité de cabris, quoique l'Isle soit infestée par des animaux que les habitans nomment *Farafes*, de la nature du loup, mais encore plus voraces. On est obligé d'entretenir, nuit & jour du feu dans les cases, pour en éloigner de si dangereux ennemis. Entre plusieurs especes de singes, il s'en trouve une qui n'est pas moins redoutable, du moins dans les lieux qui en sont peuplés. Un chasseur François, attaqué par une troupe de ces méchans animaux, n'eut l'obligation de sa vie qu'à son chien (4). Les Insulaires croient en général que les singes sont une espece d'hommes fainéans, qui ne veulent pas prendre la peine de se bâtir des cases. Les crocodiles sont communs dans les rivieres de l'Isle, d'où ils se répandent dans les étangs. On trouve dans les forêts quantité de chats sauvages, qui ne sont pas moins timides que nos liévres. Les chiens & les porc-épis y sont en abondance. On y rencontre une infinité de couleuvres, quelques-unes aussi grosses que la cuisse, mais sans aucune qualité nuisible. Rennefort, après avoir confirmé par son experience que les cameleons prennent la couleur de l'objet sur lequel ils sont posés, ajoute qu'elle leur entre par les yeux, comme un petit filet de vin qui tombe dans un verre le rougit peu à peu (5).

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Les rivieres & les étangs de Madagascar sont remplis de poisson, & ses côtes maritimes offrent une abondance continuelle de raies, de solles, de dorades, de rougets, de turbots & de bonites. Les huîtres y sont de la grandeur de la main, mais d'un goût douçâtre, qui les rend moins agréables que les nôtres (6).

Rivieres & Etangs.

On y trouve des perdrix rouges & grises, plus petites de moitié que celles de France & moins succulentes; des tourterelles, des ramiers, un nombre infini de canards & de sarcelles; des perroquets gris, dont les jeunes sont d'un goût plus exquis que les ramiers & les tourterelles; des faisans, des poules pintades & des poules communes; des poulets-d'inde, dont la race y est venue de l'Europe; des oiseaux de la grandeur du cygne, que les François nomment *Flamans* d'après les Portugais, qui les ont nommés *Flamingos*. Le nombre des petits oiseaux y est infini, & leur ramage véritablement délicieux. Les mouches à miel & les vers à soie travaillent sur presque tous les arbres; les mouches, dans une sorte de ruches, qu'elles se bâtissent sur de fortes branches, & quelquefois dans le creux des troncs; les vers à soie, dans leurs coques, dont tous les branchages sont chargés (7).

Oiseaux.

Flacour, qui s'étoit appliqué particuliérement à l'Histoire naturelle de l'Isle, nomme quantité d'autres animaux, & s'attache plus soigneusement à leur description (8).

Autres animaux observés par Flacour.

Le *Tendrac* est une espece de porc-épi, dont les Insulaires trouvent la chair excellente, quoique Flacour, qui la trouvoit fade, longue & mollasse, n'en ait jamais pû manger. Ces animaux dorment six mois, pendant lesquels ils s'enterrent dans des trous assez profonds, où ils ne prennent aucune nourriture. Leur poil, qui est aussi piquant que celui du hérisson, tombe alors, & renaît lorsqu'ils se réveillent.

Le Tendrac.

(4) Page 119.
(5) Page 120.
(6) *Ibidem.*
(7) Pages 120. 121. Voyez la Relation du premier voyage des Hollandois.
(8) Histoire de l'Isle de Madagascar, pages 151 & suivantes.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Le *Foſſa* eſt une ſorte de blereau, qui mange les poules. Sa chair eſt d'auſſi bon goût, lorſqu'il eſt jeune, que celle du levraut.

Le Foſſa.

Le Saca.

Le *Saca* eſt une eſpece de chat-ſauvage. Il s'en trouve de très beaux, qu'on prend aſſez facilement lorſqu'ils cherchent à s'accoupler avec les chats domeſtiques. La plûpart de ceux-ci ont la queue recoquillée.

Vondſira.

Le *Vondſira* eſt un petit animal ſemblable à la belette, rouge-brun, qui aime beaucoup le miel, & qui jette une odeur de muſc.

Falanouc.

Le *Falanouc* eſt la vraie civette. Cet animal eſt fort commun dans l'Iſle; & dans pluſieurs Provinces, les habitans en mangent la chair.

Tſitſibi.

Le *Tſitſibi* eſt une eſpece d'écureuil gris, qui ſe cache dans des trous d'arbres, & qu'il eſt très-difficile d'apprivoiſer.

Tretretretre.

Le *Tretretretre* eſt un animal de la grandeur d'un veau de deux ans, qui a la tête ronde & une face d'homme, les pieds de devant & de derriere ſemblables à ceux du ſinge, le poil friſé, la queue courte & les oreilles de l'homme. Il reſſemble, dit Flacour, au *Tanacht*, décrit par Ambroiſe *Paré*. C'eſt un animal fort ſolitaire, que les Inſulaires évitent avec autant de ſoin qu'ils les fuit.

Antamba.

L'*Antamba* eſt une ſorte de grand chien farouche, qui a la tête ronde & quelque reſſemblance avec le léopard. Il dévore les hommes & les veaux. Sa retraite eſt dans les montagnes les moins fréquentées, d'où il deſcend pour exercer ſes ravages.

Mangarſahoc.

Le *Mangarſahoc* eſt un grand animal, qui a le pied rond comme le cheval, & de longues oreilles. Lorſqu'il deſcend des montagnes il voit à peine devant lui, parce que ſes oreilles lui cachent les yeux. Son cri eſt celui d'un âne. Flacour le prend pour un âne ſauvage.

Breh.

Le *Breh* eſt une ſorte de grand cabri, fort ſauvage, qui a une ſeule corne ſur le front.

Famocantrara.

Le *Famocantrara* eſt un petit animal, aſſez ſemblable au lézard, qui vit d'inſectes & qui ſe tient attaché à l'écorce des arbres, où l'on a peine à l'appercevoir. Il tient le goſier ouvert, pour y recevoir des araignées & des mouches, dont il fait ſa nourriture. Au deſſus du dos, de la queue, des jambes, du col & à l'extrêmité du muſeau, il a comme de petites pattes, ou des griffes, qui lui ſervent à s'attacher contre les arbres, mais qui n'empêchent point qu'il ne ſaute très-rapidement ſur la poitrine des Négres, lorſqu'ils s'approchent d'un arbre où il ſe trouve. Ils le craignent beaucoup, parce qu'il ſe colle ſi fortement ſur leur peau, qu'ils ne peuvent s'en défaire qu'avec le ſecours d'un raſoir.

Mandouts.

Le *Mandouts* eſt une eſpece de couleuvre, entre pluſieurs autres qui reſſemblent à celles de France: mais celle-ci eſt de la groſſeur de la cuiſſe humaine. Elle vit de rats, & de petits oiſeaux qu'elle mange dans les nids.

Scorpion d'eau.

Les marais & les eaux croupies ſont infeſtés d'une eſpece de ſcorpion, que les beſtiaux avallent quelquefois en buvant & qui leur cauſe la mort.

Vancoho.

L'inſecte qui ſe nomme *Vancoho* eſt une ſorte d'araignée, qui a le ventre gros, rond & noir. La Nature n'a rien de plus dangereux. Un homme qui en eſt piqué, tombe auſſi-tôt ſans connoiſſance. Flacour a vû des Négres demeurer deux jours en pamoiſon & froids comme la glace, pour une piqûre fort légere en apparence. Les remedes des Inſulaires ſont des décoctions d'herbes, & beaucoup de ſoin à tenir le Malade près d'un grand feu.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

L'*Anacalife* eſt une bête rampante, qui s'engendre entre l'écorce des arbres pourris, longue de cinq ou ſix pouces, & remplie de jambes comme la chenille. Elle eſt plate & menue. Elle a la peau très-dure. Son venin eſt auſſi ſubtil que celui du ſcorpion & du vancoho. Anacalife.

Les rats, les ſouris, les cloportes, les perce-oreilles, les punaiſes & les autres inſectes, qui ſont fort incommodes aux habitans de Madagaſcar, leur cauſent moins de mal enſemble qu'une autre petite bête, qui ſe nomme *Acolalau*, aſſez ſemblable au barbou. Toutes les caſes des Négres en ſont remplies. Elle ronge tout ce qui s'y trouve, meubles & habits. Sa multiplication eſt ſurprenante. Quoiqu'elle ſoit d'abord très-petite, elle devient groſſe comme le pouce. Il lui croît enfin des aîles, qui ne la rendent pas plus dangereuſe, mais qui en augmentent l'incommodité lorſqu'elle commence à voler. Acolalau.

Entre diverſes ſortes de vers, il y en a qui ont la tête faite comme la méche d'une tarriere, & qui percent le bois le plus dur en le rongeant. Ils font un trou à mettre le doigt, de la groſſeur de leur corps. D'autres, qui rongent le bordage des navires, ont la tête de la même forme, mais ſont couverts d'écailles. Ils ne percent la planche qu'obliquement, ſans en ſortir jamais; ce que Flacour regarde *comme une grace de Dieu*; parce qu'autrement, dit-il, il n'y auroit point de navire qu'ils ne fiſſent couler à fond.

L'*Anacandef* eſt une petite couleuvre, menue comme un tuyau de plume, qui entre dans le fondement des hommes. Elle ſe darde & ſe gliſſe ſi promptement, tandis qu'on ſatisfait aux néceſſités communes, que ſi l'on perd un moment pour la retirer, elle entre dans le fondement, perce les inteſtins & cauſe des douleurs qui ſont ſuivies de la mort. Anacandef.

Le *Herechereche* eſt une mouche luiſante, dont tous les bois ſont remplis, comme d'autant de bluettes de feu, qui forment un ſpectacle ſingulier pendant la nuit. Quelquefois elles s'attachent en grand nombre aux maiſons. Flacour crut un jour la ſienne en feu; mais ayant été déſabuſé, il ne trouva qu'un ſujet d'amuſement & d'admiration dans ce qui avoit cauſé ſa frayeur. La variété infinie des mouches, dans l'Iſle de Madagaſcar, lui fit abandonner l'entrepriſe de les décrire. Entre pluſieurs eſpéces de fourmies, il y en a qui donnent un miel très-agréable. On en diſtincte deux ſortes; l'une ailée, qui fait ſon miel dans le creux des arbres; l'autre ſans aîles, qui le fait dans de groſſes mottes de terre, nommées *Vontontanes*, élevées en pointe, dures, & percées d'une infinité de trous, qui ſervent de paſſages à une multitude incroyable de ces petits animaux. Herecherche. Fourmies qui donnent du miel.

Les vers à ſoie ſont de quatre ſortes : 1°. ceux qui produiſent une ſeule cocque & qui reſſemblent aux nôtres, avec cette différence que cette cocque eſt armée de petites épines. 2°. Ceux qui produiſent quantité de petites cocques enfermées dans une grande, qui en contient quelquefois plus de cinq cens. 3°. Ceux qui font leur ſoie dans un arbre, nommé *Anacau*, qui reſſemble au cyprés & qui croît au bord de la mer. Les cocques ſont ſeules, ſuſpendues à un petit filet, & couvertes, à l'entour, de petit fetus des feuilles de l'arbre. Cette ſoie eſt la plus fine & la plus forte. 4°. Enfin ceux qui font leur ſoie ſur un arbre, nommé le *Vontaquier*, dans des petites cocques, qui ſont auſſi ſeules. Flacour aſſure que dans l'Iſle de Sainte Marie, les habitans mangent ces vers, lorſqu'ils ſont en feves, & qu'ils en jettent la ſoie. Quatre ſortes de vers à ſoie.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Ses obſervations embraſſent auſſi les oiſeaux & les poiſſons. Mais dans le nombre infini des eſpéces, on ne s'arrêtera qu'à celles qui paroiſſent particulieres à l'Iſle (9).

Poules, Faiſans & Perroquets.

En général les volailles ſont plus petites à Madagaſcar qu'en France. Les œufs de poule n'y ſont pas plus gros qu'un œuf de pigeon. Quoiqu'il y ait quantité de gros faiſans, tels que les nôtres, on en diſtingue une petite eſpece, qui a les plumes violettes, le bec rouge, & dont la chair eſt excellente. Les gros perroquets ſont noirs. Il s'en trouve de rouge-bruns, mais fort petits; & de verds, qui ne ſont pas plus gros qu'un paſſereau.

Le Foulimene ou l'oiſeau de feu.

Le *Foulimene*, ou l'oiſeau de feu, a véritablement les plumes de la rougeur de l'écarlate. Sa beauté fait regretter la difficulté de l'élever. Il meurt en hiver; & ſi l'on en met pluſieurs enſemble, ils s'entrebattent continuellement.

Trois ſortes d'Aigrettes.

Madagaſcar a trois ſortes d'Aigrettes; de blanches, de noires & de griſes. Elles vivent le long des eaux & ſur le bord de la mer. Leurs plumes ſont d'une beauté extraordinaire.

Voroudoul.

Le *Voroudoul* (10) eſt une eſpece d'orfraye, qui ſent de loin un homme moribond ou attenué par la maladie, & qui vient faire des cris, aux environs ou au-deſſus de la caſe.

Vorouchoſſi.

Le *Vorouchoſſi* eſt un oiſeau blanc, qui ſuit toujours les bœufs & qui vit de mouches. Les François l'ont nommé *Aigrette de bœufs*, parce qu'il a quelque reſſemblance avec l'Aigrette; mais ſes plumes n'ont pas la même beauté.

Raſſangue.

Les oies ſauvages, qui ſe nomment *Raſſangues*, ont une crête rouge ſur la tête.

Taleva.

Le *Taleva* eſt un oiſeau de riviere, de la groſſeur d'une poule, qui a les plumes violettes, le front, le bec & les pieds rouges. Flacour en parle avec admiration. Les oiſeaux aquatiques ſont rarement gros dans l'Iſle de Madagaſcar. D'un grand nombre, que l'Auteur nomme, la plûpart ne le ſont pas plus qu'un pigeon. Il diſtingue pluſieurs ſortes de cercelles. Le *Mentavaza* eſt un oiſeau d'excellent goût, qui vit ſur le ſable de la mer, & qui a le bec long & crochu. Sa couleur eſt griſe; & ſa groſſeur, à peu près celle d'une perdrix.

Le Mentavaza.

Le Voroupatra.

Le *Voroupatra* eſt une eſpece d'autruche, qui ſe retire dans les lieux déſerts, & qui fait ſes œufs d'une ſinguliere groſſeur.

Le Hotahota.

Le *Hotahota* eſt un petit oiſeau, qui ſans reſſembler à la caille, habite comme elle les champs cultivés & ne s'éleve gueres au-deſſus de la ſuperficie. Les cailles du pays ſont plus petites qu'en France, & volent ſi peu qu'on les prend à la courſe.

Le Vourou-amba.

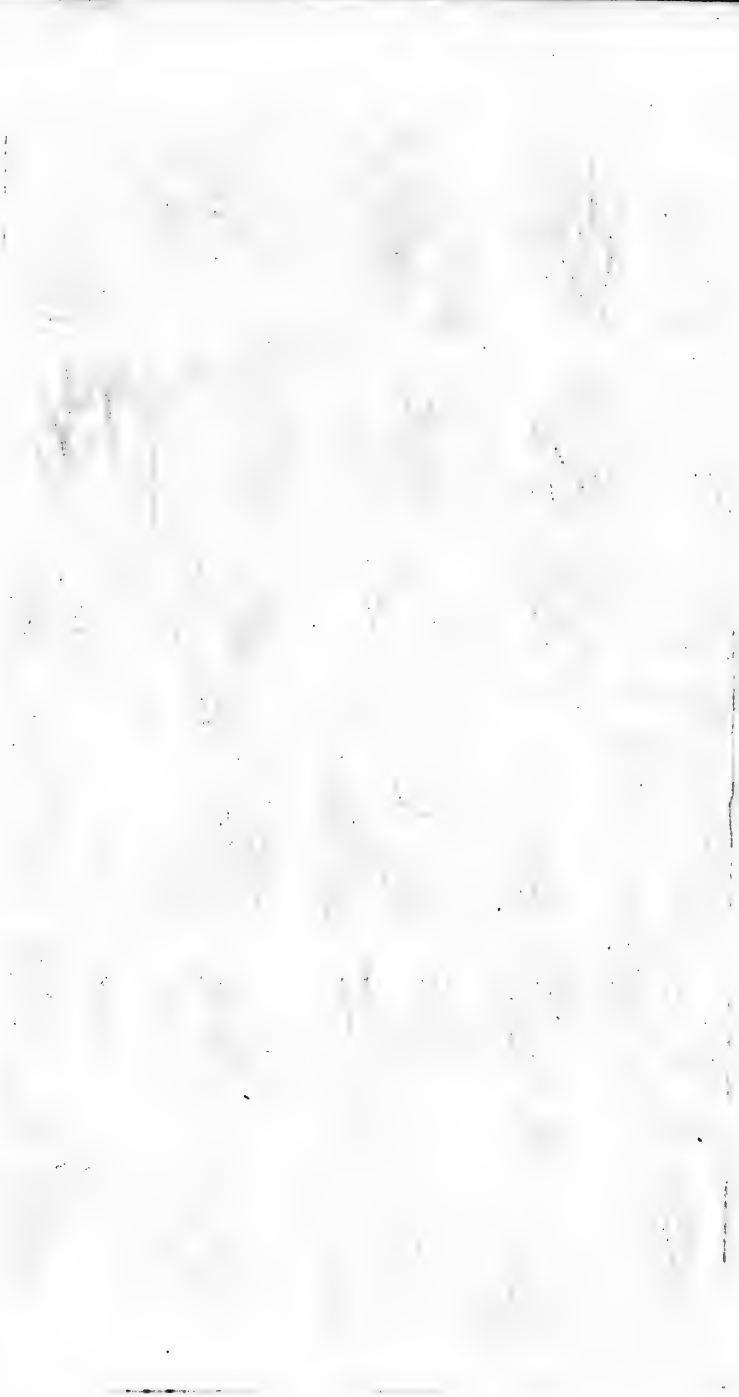
Le *Vourou-amba* eſt un oiſeau nocturne, qui a le cri d'un petit chien, & qui imite auſſi les plaintes d'un petit enfant nouveau-né.

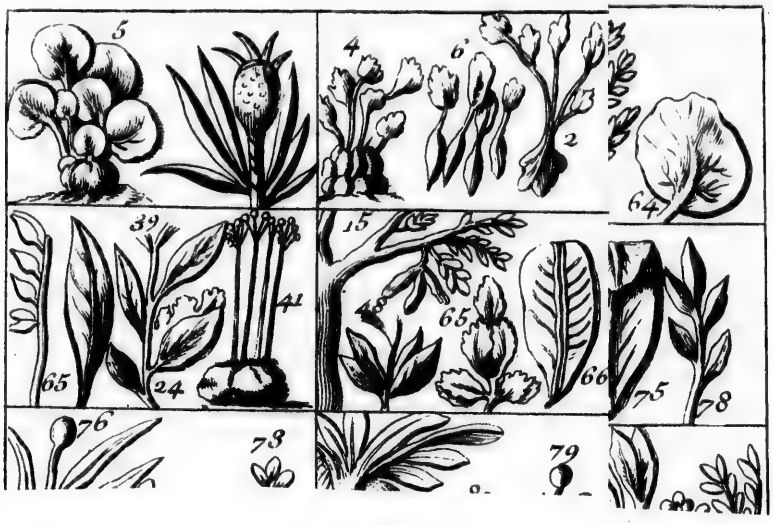
Etrange chauve-ſouris.

Le *Fany* eſt une chauve-ſouris, de la groſſeur d'un chapon, qui ſe pend aux arbres ſecs, par deux crochets que la nature a mis au bout de ſes ailes, dans leſquelles elle ſe trouve enfermée comme dans une bourſe. L'Auteur

(9) Flacour, *ibid.* p. 163.

(10) *Voron* ſignifie *Oiſeau* en général, dans la langue Madecaſſe.




5
4
6
2
64
39
41
65
24
15
65
66
75
78
76
78
79

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

assure qu'elle ne fait pas d'œufs. Elle *enfante*, dit-il, ses petits entre ses aîles, & les allaite comme une chienne. Elle a le corps velu, & le museau pointu comme un renard. On ne connoît point d'oiseau si gras, quoiqu'elle se nourrisse uniquement de fruits.

Sanglier de mer.

Entre les poissons qui ne sont pas connus hors de Madagascar, Flacour n'en remarque point de plus extraordinaire, que le sanglier de mer. Il en vit un, de la grosseur d'un bœuf, & sans écailles, mais velu comme un sanglier, qui avoit un trou sur la tête & une nageoire sur le dos, les pieds de crocodile, deux yeux fort petits, environ cinquante dents de chaque côté de la gueule, aussi grosses que les doigts humains; la queue velue, & de la longueur d'une brasse, qui diminuoit en pointe. Ce monstre étoit mort, proche du Fort Dauphin, où la mer l'avoit jetté, & commençoit à sentir si mauvais qu'on n'osa l'écorcher.

Le Fiantsado, poisson couvert d'une peau osseuse.

Le *Fiantsado* est un autre poisson des mêmes côtes, qui n'est couvert que d'os au lieu de peau; mais l'Auteur n'en donne pas d'autre description. Les coquillages y sont d'une beauté admirable, & d'une variété de formes qui ne l'est pas moins. Dans les roches de la mer, la nature paroît avoir imité les arbres, les buissons & d'autres excrescences qui ne se voient ordinairement que sur la terre. On y trouve jusqu'à des grappes de raisin & des potirons. Ces rochers sont une espece de corail blanc.

Fruits & Plantes.

Entre les fruits & les plantes, Rennefort vante une noix particuliere à l'Isle, qui a l'odeur de toutes les épiceries. Sa grosseur est celle de la noix muscade; mais elle est plus brune & plus ronde. La nature produit du poivre, aux environs mêmes du Fort Dauphin, mais en petite quantité, parce qu'il y manque de culture. Le bled & le raisin n'y arrivent point à leur maturité, sujet continuel de plainte pour les établissemens Européens, quoique cette privation soit compensée par l'abondance du riz blanc, qui croît dans les lieux bas lorsqu'il est soigneusement cultivé, & par celle du riz rouge, qui n'est pas moins abondant sur les montagnes (11). Le tabac y est très-commun, mais d'une violence extraordinaire. On se dispense de nommer quantité d'arbres, de fruits, de plantes & de racines qui sont les mêmes qu'en Afrique & dans les Indes. Mais Flacour en décrit plusieurs qui sont propres à Madagascar.

Racines.

Outre les ignames, dont l'Isle a plusieurs sortes, on y trouve quantité d'excellentes racines. Aussi les habitans en font-ils leur principal nourriture. La meilleure est 1°. l'*Ouvisoutchi* (12), qui devient très-grosse dans une bonne terre. On en voit de la grosseur du corps d'un homme; mais ordinairement de celle de la cuisse. Les habitans, dans leur commerce, en donnent cent cinquante pour une vache.

L'Ouvisoutchi.

2. La *Cambare* est de même grosseur; mais on en donne cinq cens pour un *Ouvisoutchi*.

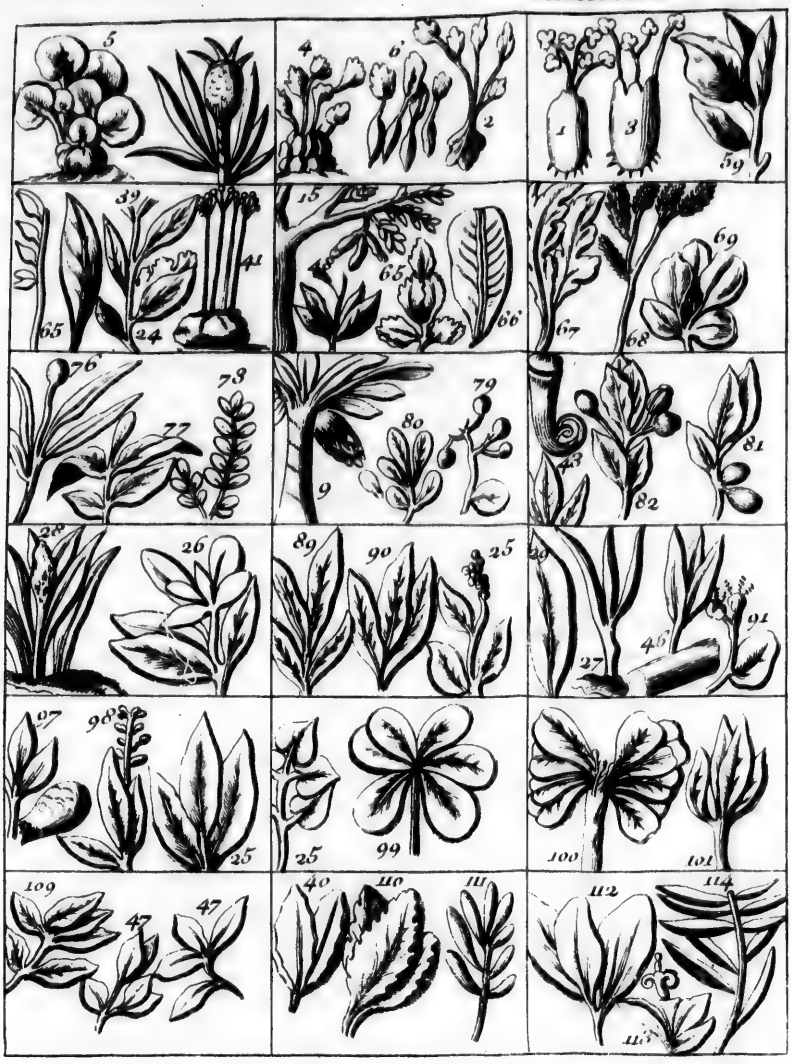
La Cambare.

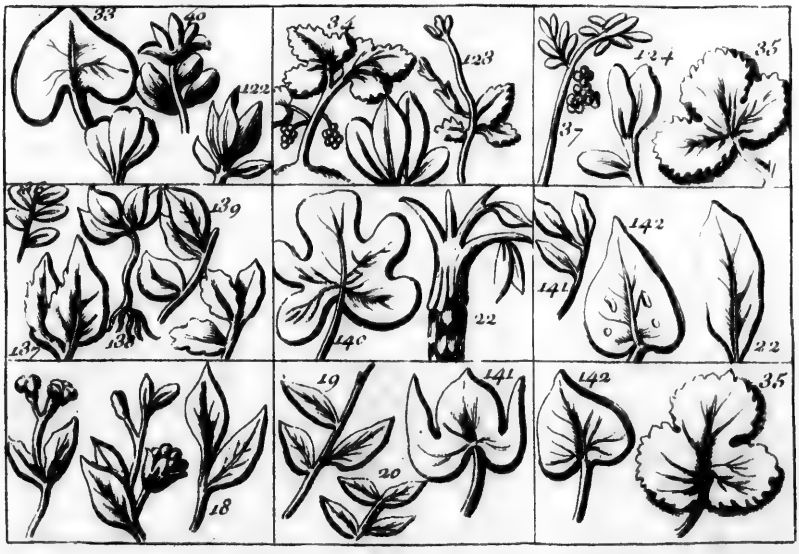
3. Les *Ouvihares* (13) sont les moindres & les moins cheres, quoiqu'elles soient aussi fort estimées; mais elles multiplient plus que les autres. On coupe ces racines en pieces pour les planter. Elles demandent huit mois pour arriver à leur maturité. L'*Offeque* est fort amere. Mais les Négres, qui l'aiment

Ouvihares.

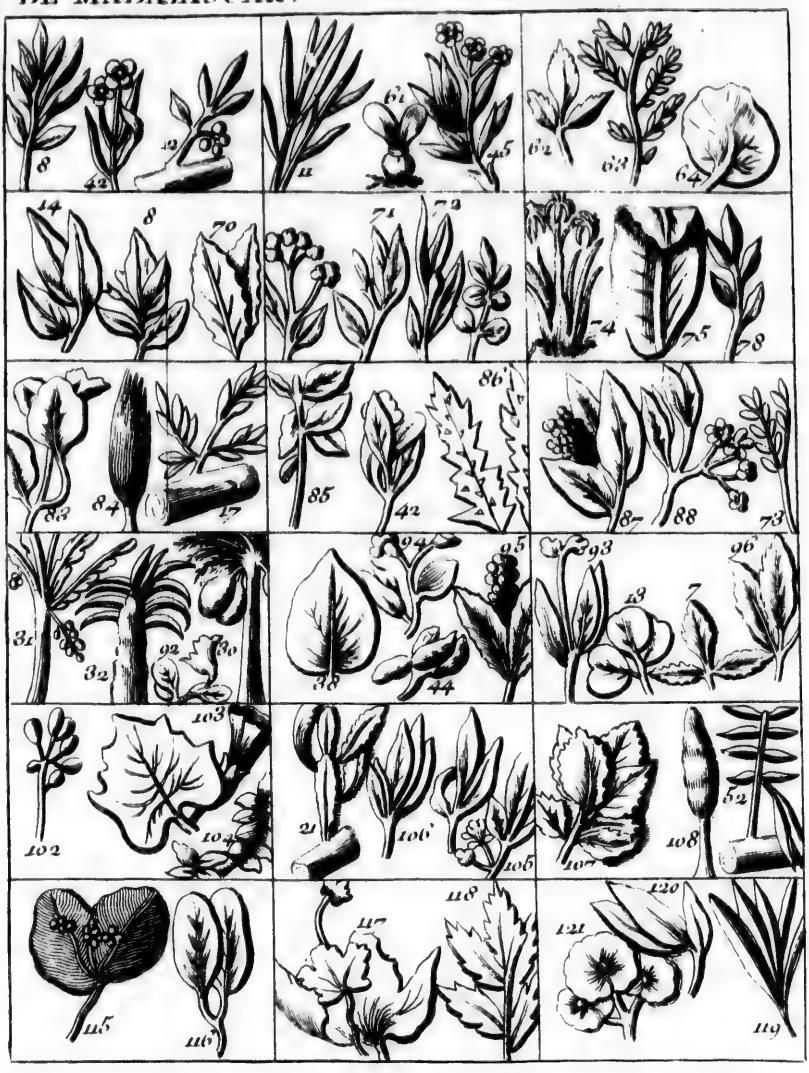
Offeque.

(11) Pages 121, 122.
(12) Flacour, *ubi sup.* p. 114 & suiv.
(13) *Ouvi* signifie *Racine*, en général.

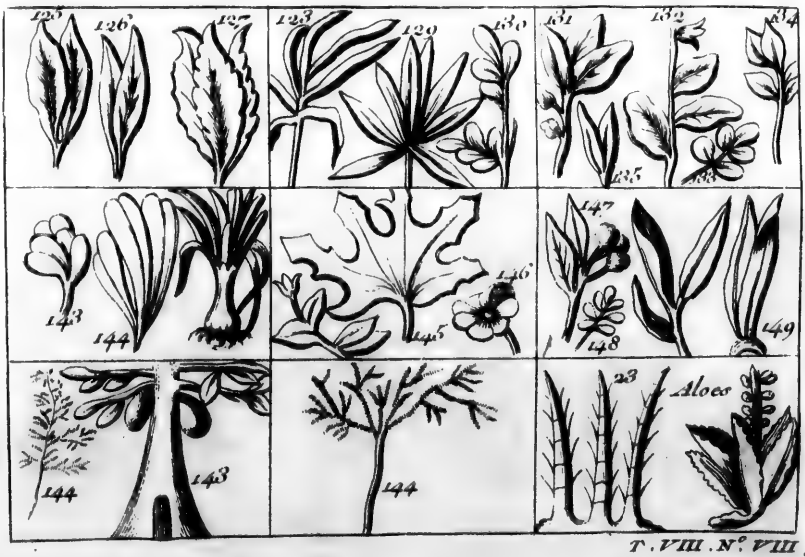

5
4
6
2
1
3
59
39
41
65
24
15
65
66
69
67
68
76
78
77
79
80
9
81
43
82
28
26
89
90
25
27
46
91
97
98
25
25
99
100
101
109
47
47
40
110
111
112
114
113


33
40
122
34
123
124
35
37
139
138
140
22
142
141
22
19
141
20
142
35
18

59
69
81
82
91
46
101
114


8
42
42
11
61
45
62
63
64
14
8
70
71
72
74
75
78
83
84
47
85
42
86
87
88
73
8
31
32
92
80
38
94
95
44
93
43
7
96
102
103
104
21
106
106
107
108
52
115
116
117
118
120
121
119

24
35
22
22
35


125
126
127
123
129
130
131
132
134
135
143
144
145
146
147
148
149
144
143
144
23
Aloes

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

beaucoup, la font bouillir pour lui ôter cette qualité. Sechée enſuite au Soleil, elle ſe garde pluſieurs années ſans corruption ; & pour la manger, on la fait ramollir dans l'eau.

La Mavondre.

4. La *Mavondre* eſt une autre racine d'un goût très-agréable, de la groſſeur d'un œuf de poule. La peau en eſt amere, mais la chair a le véritable goût des marons. Les *Valeves* & les *Triats* ſont auſſi des racines qui ſe cultivent.

Racines qui viennent ſans culture.

5. D'autres viennent ſans culture ; telles que les *Ouvienpaſſos*, qui ſe trouvent dans les bois, & ſur le bord de la mer. Elles ſont de la groſſeur & de la longueur du bras. Leur goût tire ſur celui des cambares : les *Ouvirandres* ſont de la groſſeur du pouce & de fort bon goût. Elles croiſſent dans les étangs & pouſſent une feuille longue comme la main, & large de deux doigts : les *Ouvidambous* ſont la racine d'une ſorte de vigne, qui porte des raiſins noirs, tirant ſur le goût du muſcat, & dont le bois meurt tous les ans. Cette racine, qui eſt d'ailleurs peu agréable, ne ſe mange que dans les tems de famine ; les *Vahalaies* ſont groſſes comme la tête d'un homme, & leur goût eſt celui de la poire de bon-chrétien. Elles ont l'écorce griſe, & ſe mangent crues ou cuites. Elles ſont l'unique nourriture du peuple, dans quelques cantons où elles croiſſent en abondance : les *Fanghits* deviennent monſtrueuſement groſſes. Elles appaiſent tout à la fois la faim & la ſoif. On les mange crues, & la digeſtion en eſt facile. Leur écorce eſt rougeâtre. Elles croiſſent ſous un petit buiſſon, & l'on en voit de plus groſſes que le corps d'un homme.

Fandre.

La *Fandre* eſt une herbe rampante, dont la racine ſe mange ; comme celle du *Hombouc*, qui eſt une autre herbe. Les Sonzes ſont une eſpece de choux, dont les feuilles ſont rondes, & ſi larges, que de quelques-unes on pourroit faire un paraſol. Ces feuilles, cuites avec la viande, ont le goût de nos choux ; & leur racine ne l'a pas moins agréable que le cul d'artichaut.

Houmimes.

6. Les *Houmimes*, ou *Voamitſas*, ſont de petites racines de la groſſeur du pouce, qui multiplient extrêmement. Elles approchent du goût des navets.

Tantamou.

Le *Tantamou* eſt la racine d'une eſpece de nenuphar qui a la fleur violette. On la fait cuire dans l'eau ou ſous la braize. Les hommes & les femmes en ſont également friands, parce que ſa vertu, contraire à celle de notre nenuphar, eſt d'exciter à la luxure.

Ampambe.

L'*Ampambe* eſt une ſorte de millet, qui croît de la hauteur d'une picque, & qu'on cultive ſoigneuſement. Il eſt difficile à digerer. Les *Voanghenbes* ſont de petites feves, d'un fort bon goût lorſqu'elles ſont vertes. Les *Voandſorous* ſont de petits pois de la groſſeur de la veſce, que Flacourt trouvoit auſſi bons que les nôtres. Les *Antaes* ſont une eſpece de phaſeoles.

Voandzou.

7. Le *Voandzou* eſt une eſpece de féves, qui multiplient beaucoup. Elles croiſſent en terre, chacune dans ſa gouſſe. Les feuilles de l'herbe reſſemblent à celles du treffle.

Varvattes.

8. Le *Varvattes*, ou les *Ambarvatſis*, ſont des plantes qui reſſemblent au genet d'Eſpagne. Elles fleuriſſent de même, & portent une gouſſe qui contient une petite graine ſemblable à de la veſce, elles croiſſent de la hauteur d'un petit cerifier. Les vers à ſoie ſe nourriſſent de leurs feuilles.

Bananes de diverſes ſortes.

9. On ne nomme les bananes, que pour faire honneur à Madagaſcar par la variété de leurs eſpeces. Il s'en trouve de groſſes comme le bras, & d'autres qui n'ont pas plus d'un pouce d'épaiſſeur, mais toutes fort bonnes & très-

nourriſſantes,

nourriſſantes. Dans pluſieurs cantons, on fait des pagnes de filamens de la tige du bananier, qu'on prendroit pour des étoffes de ſoie.

10. L'*Ananas* n'eſt pas excellent aux environs du Fort Dauphin. 11. Les cannes de ſucre n'y ſervent qu'à faire une boiſſon très-forte, qui ſe conſerve peu, & qui ſe boit le troiſiéme jour. Ananas & cannes de ſucre.

12. Le *Voanato* eſt le fruit d'un gros arbre, qui croît ſur le bord de la mer. Sa chair eſt pâteuſe, mais nourriſſante. Les habitans la mangent, ou ſeule, ou avec du lait & du miel. L'arbre qui porte ce fruit eſt rouge, dur, peſant, incorruptible, excellent pour bâtir. Voanato.

13. Le *Vontaca* eſt un fruit de la groſſeur d'un coing, revêtu d'une coque auſſi dure que la gourde. Il eſt rempli de groſſes graines plates, ſemblable à la noix vomique, mais plus petites. La chair eſt agréable & de bonne odeur dans ſa maturité. Flacour croit que c'eſt ce qu'on appelle aux Indes *Cydonium Bengalenſe*. Vontaca.

14. Le *Voarots* eſt le fruit d'un grand arbre, très-branchu depuis le pied, qui s'éleve en forme ovale. La feuille reſſemble à celle de l'olivier. Le fruit eſt une eſpece de ceriſe un peu aigre, mais qui a peu de chair, parce que le noiau en eſt très-gros. Elle croît par bouquets; & l'on en diſtingue trois couleurs, la rouge, la blanche & la noire. Voarots.

15. Les *Tamarindes* de Madagaſcar ſont les plus beaux arbres du pays, par leur grandeur, leur groſſeur, & l'épaiſſeur de leurs branches. Les gouſſes, qui portent le fruit, ne ſont pas plus grandes que celles des féves de France. Outre les qualités du fruit, qui ſont connues dans la Médecine, Flacour aſſure que l'écorce du bois & le bois même, bouillis dans l'eau, ſont un ſpecifique contre l'enflure & l'obſtruction du foie. Les habitans nomment cet arbre *Monte*. Tamarinde.

16. Le *Voaverome* eſt un fruit violet, auſſi petit que la grozeille rouge, doux & très-agréable. On s'en ſert pour teindre en noir & en violet. Voaverome.

17. Le *Voalelats* eſt une ſorte de meure blanche, dont l'arbre néanmoins, ni les feuilles, ne reſſemblent point à nos meuriers. Ce fruit eſt d'une aigreur exceſſive. Voaletats.

18. Le *Voanounoue* eſt le fruit d'une eſpece de figuier, dont les feuilles reſſemblent à celles du poirier. Ce fruit reſſemble, par la forme & le goût, aux figues de Marſeille. L'arbre coupé jette du lait, & l'écorce ſert à faire des cordages. Il croît fort haut; ce qui n'empêche que quelques-unes de ſes branches ne touchent à terre, où elles prennent racine & forment d'autres arbres. Flacour en a vû quatre, qui étoient devenus des arbres de deux braſſes de tour. Il a parlé d'un autre arbre de l'Iſle de Sainte Marie, dont le fruit n'eſt pas plûtôt tombé qu'il prend racine & forme un bois ſi épais qu'il eſt impoſſible d'y paſſer. Cet arbre ſe nomme *Thiouts*, & le fruit *Voathiouts*. Madagaſcar a une autre eſpece de figuier, nommé *Nonnoue Iſſaie*, dont le fruit eſt bon, mais auſſi petit qu'une ceriſe. Voanounoue.

19. Le *Voavalouts* eſt le même fruit qui ſe nomme Durion aux Indes; de très-bon goût, mais fort pierreux. Voavalouts.

20. *Azonvalala* eſt le nom d'un petit fruit rouge; agréable au goût, & de la groſſeur de la groſeille rouge. Il croît ſur un arbriſſeau, qui ſe forme en buiſſon. Azonvalala.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Voafoutre. 21. Le *Voafoutre* eſt un fruit de la groſſeur d'une poire de muſcat, qui étant bouilli, ou roti, a le goût de la châteigne. L'arbre croît aſſez haut. C'eſt le bois le plus dur du pays. Il prend un beau poli, de couleur tannée. Ses feuilles ſont de la longueur de celles de l'amandier, mais déchiquetées, avec une fleur, à chaque déchiqueture, de la même forme & de la même couleur que celles du romarin, ſans aucune odeur. De cette fleur ſe forme le fruit, qui croît auſſi autour des feuilles & à l'extrêmité. Flacour en parle avec admiration.

Entſaſacale. 22. L'*Entſaſacale* eſt le fruit d'un arbre de la grandeur de l'amandier, droit, peu branchu, dont les feuilles reſſemblent à celles du noyer. Le fruit eſt long, comme un bâton de caſſe & diviſé auſſi par petites cellules, mais tendre juſques dans ſon écorce. Il eſt jaune dehors & dedans. Le ſuc qui en ſort eſt doux, & jette une odeur qui l'eſt auſſi: on en voit de noirs & de gris blancs. Il ne naît, ni des branches, ni des feuilles, mais de l'écorce du tronc, à laquelle il tient par une petite queue; ce qui a paru fort admirable à l'Auteur.

Voafontſi. 23. Le *Voafontſi*, ou *Voadourou*, eſt le fruit de la plante du balizier, des feuilles duquel on couvre les maiſons. Ces feuilles, étant employées ſeches, durent ſix ans ſans pourriture. Les tiges, qu'on fait ſécher auſſi, ſervent à faire des parois & des enclos. Des feuilles vertes, les Négres font des nappes, des aſſiettes, des cuillieres, des gobelets à boire. Elles ſont longues d'une braſſe, & larges d'environ deux pieds. Quelques-unes ont juſqu'à huit & dix pieds de haut, ſans la tige, qui en a quelquefois plus de douze. La plante croît en forme de pannache. Son fruit a celle d'un grand trochet, de la longueur d'un épi de bled de Turquie; mais il eſt couvert d'une écorce fort dure, & chaque grain eſt de la groſſeur d'un pois. Il eſt enveloppé dans une ſorte de chair bleue, dont les Négres font de l'huile. Du grain, ils font de la farine, qu'ils mangent avec du lait.

Alamoutes. Les *Alamoutes* ſont une eſpece de prunes noires, qui ont le véritable goût de la prune, & dont l'arbre, qui eſt épineux, reſſemble auſſi au prunier par la feuille: mais au lieu de noiau, ce fruit a dix ou douze petits pepins plats.

Les grenades & les oranges de Madagaſcar ſont excellentes. Les oranges qu'on nomme *Voangiſſaies*, croiſſent par bouquets de dix ou douze, & leur chair a le goût du raiſin muſcat. On diſtingue, dans l'Iſle, ſept ſortes de citrons, qui ſont différentes par leur groſſeur & par leurs qualités. Mais le plus admirable eſt celui qui ſe nomme *Vaatrimon*. Il eſt cornu & gros comme la tête d'un enfant. Son écorce eſt excellente à confire.

Voaravendſara. 24. Le *Voaravendſara* eſt le fruit d'un arbre, nommé *Ravendſara*, de la grandeur de notre laurier, auquel il reſſemble auſſi par la feuille, quoiqu'il l'ait plus petite. Son fruit eſt une noix verte, dont l'écorce & la chair ont le goût du girofle. L'arbre ne produit que de trois en trois ans. On diſtingue le mâle & la femelle. Sa fleur reſſemble auſſi à celle du girofle. Les habitans ſe ſervent de la noix pour aſſaiſonner leur poiſſon, avec du gingembre & de la feuille d'ail. Mais ils la rendent rare, ſans y penſer, par l'imprudence qui leur fait couper les arbres, pour en recueillir plus aiſement le fruit & les feuilles.

25. Le poivre blanc eſt en abondance dans tous les bois. Il ſe nomme *Lale-vitſit.* C'eſt la pâture des tourterelles & des ramiers. Mais les François n'ont pas découvert de poivre noir à Madagaſcar. Ils y ont trouvé des *Cubebes*, qu'on nomme aux Indes *Poivre à queue*, ou *muſqué.* Lale-vitſit, ou poivre blanc.

26. Le *Longouze*, ou *Cardamome*, fruit auſſi rouge que l'écarlate, dont la chair eſt blanche & tirant ſur l'aigre, & qui produit une graine noire que nous avons nommée grand *Cardamome*, eſt en fort grande abondance à Madagaſcar. 27. Le vrai gingembre y eſt d'une beauté ſinguliere. Grand Cardamome.

28. La *Zedoaire* y croît de tous côtés ſur les montagnes. Zedoaire.

29. La *Tametanes*, que nous avons nommée *Terra merita*, dont la racine eſt auſſi jaune que le ſaffran (ce qui lui a fait donner auſſi le nom de *Saffran indique*) vient ici d'elle-même, & viendroit encore mieux ſi elle étoit cultivée. Elle ſert aux Teintures. La Tametane.

30. Les cocotiers ſont rares dans l'Iſle.

31. Le *Voazatre* eſt un fruit qui croît en forme de glane d'oignons, d'un arbre moyen, dont les feuilles ſont longues & larges, en forme d'évantail. De ces feuilles, on fait des nattes, des cordages & des paniers. Le fruit, qui eſt de la groſſeur d'un œuf, contient une ſubſtance molle, ou plutôt une eſpece d'humeur, qui a le goût de notre pain d'épice. Voazatre.

32. Le palmite, grand arbre, qui du haut de ſa tige pouſſe un rejetton des feuilles qu'il doit produire & qu'on appelle le chou de palmite, croît ici parfaitement. Ce chou a le goût du chardon, ou de la tige des choux communs. Palmite.

33. Le *Voachits* eſt une eſpece de vigne, dont le raiſin a le goût du verjus de France. Sa feuille eſt ronde, comme celle du lierre, & ſon bois eſt toujours verd. Voachits.

34. On a trouvé dans le canton d'*Alfiſſac* de vraies vignes, dont Flacour planta quelques ſeps au Fort Dauphin. Il en mangea les premiers raiſins en 1655. Vraies vignes.

35. L'*Ambouton* eſt une petite herbe qui vient dans les près, d'un goût un peu rude & amer. Les Négres en mangent, dans les tems de famine. Mais dans les autres tems ils ſe contentent de la mâcher, comme une eſpece de bétel, pour ſe noircir les dents, les gencives & les levres, & pour ſe rendre l'haleine agréable. Ambouton.

36. Le *Langou* eſt une ſorte de noix à pluſieurs angles, qui croît ſur une herbe rampante, & que l'on mâche pour le même uſage que la précédente. Langou.

37. La *Zamale* eſt une autre herbe, extrêmement puante, qui guérit les ulceres des gencives, & dont les nourrices frottent celles de leurs enfans, pour les préſerver ou les guérir des douleurs des dents. Zamale.

38. Le betel porte le nom de *Tamboure*, à Madagaſcar, & ſe mâche, comme aux Indes, avec un peu de chaux vive & de noix d'areca, que les Inſulaires nomment *Fourenfourou.* Tamboure ou Betel.

Le *Fansha* eſt un arbre qui a la feuille de la fougere, & dont le bois eſt fort dur & marqueté d'ondes noirs. Il croît fort grand; & lorſqu'il eſt coupé, il jette une liqueur rougeâtre. Flacour le prend pour le *Filix arborea.* Fansha.

39. Le *Latac Anghome Lahé*, c'eſt-à-dire, *Teſticule de Taureau*, avec lequel Latac-anghome-lahé.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

il a de la reſſemblance, eſt le fruit d'une herbe rampante, qui porte des fleurs blanches de l'odeur du Jaſmin, mais plus grandes & en bouquet.

Singofau.

Le *Singofau* eſt une grande feuille, longue de trois palmes, épaiſſe & large de quatre doigts, qui ſortant d'une plante s'attache au tronc des arbres. Les Négres broient cette feuille, après l'avoir chauffée au feu, & s'en frottent le tour des yeux pour s'éclaircir la vûe.

Rhombe à grandes feuilles.

40. La *Rhombe* à grandes feuilles eſt une eſpece de menthe ſauvage, qui a la double odeur de canelle & de girofle, & qui s'éleve de la hauteur de deux coudées.

Mouyta.

41. Le *Mouyta*, herbe qui croît le long des eaux & dans les lieux marécageux. Les Négres s'en ſervent pour les maux de tête. Flacour le prend pour le *Cyperus Orientalis*.

Tongue.

42. *Tongue* eſt le nom d'une herbe qui ſert contre le mal de cœur & les poiſons. Elle a la fleur du jaſſemin & la racine fort amere. C'eſt la racine qu'on emploie.

Anramitaco.

43. L'*Anramitaco* eſt une plante qui croît de la hauteur de deux coudées. Elle porte au bout de ſes feuilles une fleur ou un fruit creux, ſemblable à un petit vaſe, qui a ſon couvercle, & qui ne laiſſe pas de ſe remplir d'eau lorſqu'il pleut. On en diſtingue de rouges & des jaunes.

Voamenes.

44. Les *Voamenes* ſont une eſpece de petits pois rouges, peu différens de ceux qu'on nomme *Condoure* aux grandes Indes, & qui ſervent de même au lieu de *Borax*, pour ſouder l'or. Après les avoir pilés, on y mêle un peu de jus de citron, & l'on trempe l'or dans le ſuc avant que de le mettre au feu.

Fionouts.

45. Le *Fionouts*, ou *Voulibohits*, eſt une herbe qui a les fleurs mouchetées de jaune, & dont les feuilles, qui ſont fort graſſes, ſervent à faire tomber le poil. Elle a l'odeur du melilot. On la brûle toute verte, pour en tirer les cendres, qui ſervent à la teinture noire & bleue. Cette cendre ſe nomme *Fonfouts*.

Fimpi.

46. Le *Fimpi* eſt un arbre de la grandeur de l'olivier, dont l'écorce eſt griſe & ſent le muſc. Elle a le goût plus picquant que le poivre. Flacour croit que c'eſt le *Coſtus Indicus*. Elle ſeche comme la canelle, devient blanche, & jette une très-bonne odeur au feu. Le bois en eſt très-dur & ſent auſſi fort bon. En quelques endroits de l'Iſle, cet arbre rend une gomme qu'on emploie dans les parfums. Elle eſt noire en dehors; mais briſée, elle devient blanche & griſe.

Mandriſe.

47. Le *Mandriſe* eſt un bois marbré, violet dans le cœur, qui a les feuilles petites comme l'ébenier.

Mananghamette.

48. *Mananghamette* eſt un bois rouge-brun, qui noircit comme l'ébene.

Ebenier.

49. On trouve à Madagaſcar trois eſpeces d'ébenier. La principale, qui porte le nom de *Hazon Mainthi*, c'eſt-à-dire, *bois noir*, eſt un grand arbre dont les feuilles ſont d'un verd obſcur & auſſi petites que celles du grand myrthe. L'écorce du bois tire auſſi ſur le noir.

Aloës.

50. L'*Aloes* eſt commun à Madagaſcar. Il y vient de la grandeur de l'olivier. Ses feuilles, qui ſont vertes & preſſées, ont l'odeur de myrthe.

Souirſa.

51. Le *Souirſa*, herbe déchiquetée, eſt excellente pour la fiévre, en l'appliquant broiée ſur la région du foie & du cœur. Elle a le goût un peu acide de l'alleluya.

52. L'*Anacomptis*, arbre qui porte un fruit un peu plus long & moins gros que le doigt, de couleur brune, tachetée de gris-blanc. Ce fruit jette une ſorte de lait doux, qui ſert à faire cailler le lait de vache. Les feuilles reſſemblent à celles du poirier. Anacomptis.

53. La *Taratantilla* eſt une eſpece de bouys. Tarantatilla.

59. Une eſpece de figuier dont le fruit eſt amer. Figues ameres.

62. *Hota*, herbe à trois feuilles, qui a la vertu d'étancher le ſang des plaies. Hota.

65. Le *Sanjene Lahé*, eſt un bois dont l'odeur approche de celle du cumin, quoiqu'elle ſoit plus forte. L'écorce, qui a l'odeur plus agréable, reſſemble à celle du ſureau. Les habitans ſe ſervent du bois pour les brûlures. Sanjene-lahé.

L'*Encafatré* eſt un bois qui a le cœur verd, & qui eſt marbré. Il a l'odeur du bois de roſe; & frotté avec de l'eau ſur une pierre, il guerit les Négres de leurs maux de cœur. L'Encafatré.

Le *Mera* eſt un arbre qui a la feuille de l'olivier, le cœur jaune, autant de dureté que le bouys, mais qui eſt ſans odeur. L'*Azonorouts* eſt un arbre d'un beau bois, qui ſert à faire des peignes. Le Mera. Azonorouts.

Le *Tomboubitſi* eſt un arbre qui a le cœur orangé. Le *Fatra* eſt, ſuivant Flacour, l'arbre qui porte le benjoin. Le *Sandraha* en eſt un autre, qui avec le mérite d'être fort haut & fort droit a celui d'être plus noir que l'ébene, & d'être auſſi uni que la corne. Mais les plus gros n'ont pas plus de ſept pouces de diamétre. Tomboubitſi. Fatra. Sandraha.

Le *Cocombe* eſt encore un bois noir, mais ordinairement tortu. Il croît dans les lieux pierreux. Ses feuilles ſont très-petites & en moindre nombre que ſes épines. Sa fleur eſt d'une odeur très-agréable, & le bois même en rend une aſſez bonne au feu. Il eſt aſſez gros, mais fort court. Cocombe.

L'*Envilaſſe* eſt une autre eſpece d'ébene, qui reſſemble beaucoup au ſandraha. Envilaſſe.

66. Le *Zaa* eſt un arbre rampant, du bois duquel on fait les manches des zagaies. Zaa.

67. Une eſpece d'abſynthe fort amere.

68. Le *Fiou* eſt une herbe qui n'eſt compoſée que de petits filamens. Fiou.

69. Le *Tamboure-ciſſa* eſt un arbre qui produit une ſorte de pommes, dont la plus ſinguliere propriété eſt de s'ouvrir en quatre, auſſi-tôt qu'elles ſont mûres. Leur chair eſt remplie de grains, couverts d'une peau épaiſſe & tendre, de couleur orangée, dont on fait une teinture ſemblable au rocou d'Amérique. Tamboure-ciſſa.

70. La *Voanane* eſt un fruit d'un demi-pied de long, qui a quatre quartiers, & qui ſe mange. Son goût eſt celui d'une poire pierreuſe. Il arrête le flux de ventre. Voanane.

71. Le *Tſimandats* eſt une herbe que les Négres emploient pour la groſſe vérole. 72. La *Ragante* en eſt une autre, à laquelle ils attribuent la même vertu. Tſimandats. Ragante.

73. L'*Indigo* ou l'*Anil*, qui ſe nomme *Banghets* à Madagaſcar, eſt fort commun dans l'Iſle & ſert aux teintures des Négres. Voici la maniere dont ils le préparent. Ils en amaſſent une certaine quantité lorſqu'il commence à fleurir, & le mettent pourrir dans de grands vaiſſeaux pleins d'eau, où ils le remuent chaque Maniere dont les Négres préparent l'indigo.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

jour avec un bâton. Lorſqu'il eſt pourri, ce qui ne demande que trois ou quatre jours, ils ôtent les tiges & les filamens. Enſuite, remuant encore ce qui reſte, ils font écouler l'eau dans d'autres cuves. Elle ſe trouve teinte en violet-brun. Ils la paſſent au travers d'un ſas; après quoi ils jettent environ une chopine d'huile d'olive ſur quatre ou cinq muids de cette eau. Ils la remuent long-tems, avec une ſorte de moulinet. Enfin l'ayant laiſſée raſſeoir, juſqu'à ce que la lie ſe précipite au fond, ils la font écouler par un petit trou couvert d'une toile; & la lie qui reſte, ſechée à l'ombre, eſt la teinture qui ſe nomme Banghets ou Indigo.

Linghirouts. 74. Le *Vahon-ranou* ou *Linghirouts*, eſt une Plante qui vient d'un gros oignon. Elle pouſſe une racine très-groſſe, qui étant rapée & mêlée dans la bouillie des enfans, chaſſe ou tue infailliblement leurs vers. La fleur eſt fort belle & croît ſur le bord des étangs. Les feuilles, broyées avec de l'eau, la font mouſſer comme le ſavon. Auſſi s'en ſert-on pour ſe nettoyer le viſage.

75. Forme d'une feuille de bananier lorſqu'elle eſt jeune.

76. Graine à fleur bleue, qui eſt mortelle pour les poules qui en mangent.

77. Graine à fleur jaune.

L'Anacau. 78. L'*Anacau* eſt un arbre ſemblable au cyprès, qui croît ſur les bords de la mer.

Le Souhiſoroua. 79. *Souhiſoroua* eſt le nom d'un fort grand arbre.

Le Soaſumach. 80. Le *Soaſumach* eſt un autre arbre, dont la graine reſſemble au *Sumach*.

Mihohats. Tocamboa. 81. *Mihohats*. 82. *Tocamboa*, fruit d'un arbre qui reſſemble à une petite poire, & qui fait mourir les chiens.

Azou-paſſech. 83. L'*Azou-paſſech* eſt un arbre qui porte un fruit de très-bon goût, de la groſſeur d'une datte.

Voarodoul. 84. *Voarodoul*, fruit jaune, dont on fait peu de cas.

Vahats. 85. Le *Vahats* eſt un arbriſſeau, dont la racine eſt propre pour la teinture. Elle fait un beau nacarat. Mais avec un peu de jus de citron, elle fait un jaune-doré.

Anghive. 86. L'*Anghive* eſt un autre arbriſſeau, dont la racine, bûe en décoction, guérit la ſtrangurie & ſoulage la gravelle. Son fruit eſt de la groſſeur de la groſeille verte. On en diſtingue une autre ſorte, qui eſt la grande, & dont le fruit eſt gros comme un œuf de poule & rouge comme l'écarlate. Il ſe mange.

Andian-bouloha. 87. L'*Andian-bouloha* eſt un arbriſſeau qui croît le long du rivage de la mer & qui a la feuille ſemblable à notre cynogloſſe. Il a ſa graine par bouquets.

Varaucoco. 89. *Varaucoco* eſt le nom d'un arbriſſeau rampant, qui s'entortille aux grands arbres. Il porte un fruit violet, de la groſſeur d'une pêche, dans lequel ſe trouvent quatre gros grains ou quatre noyaux. Sa chair eſt douce & d'un goût agréable, mais pâteuſe. Du bois de l'arbre, on fait des cercles pour les ſeaux & les petits barils. L'écorce rend une gomme rouge & réſineuſe. La ſeconde peau, brûlée à la chandelle, fond comme la gomme laque, dont elle a auſſi l'odeur.

Rhaa, qui produit le ſang de dragon. 90. *Rhaa* eſt le nom que les Inſulaires donnent à l'arbre qui produit le ſang de dragon. On n'en parle ici que pour en diſtinguer un autre, nommé *Maſoutra*, qui jette auſſi du ſang. 91. Son fruit a la groſſeur & la forme d'une petite poire, excepté que le gros du fruit eſt du côté de la queue. Il contient un noyau, qui n'a qu'une peau peu ferme, & dans ce noyau eſt une amande

de la forme, de la couleur & de l'odeur d'une noix-muſcade. Les Négres tirent de ces amandes une huile, que Flacour traite de ſouverain remede pour l'éréſipelle, les inflammations & les démangeaiſons de la peau.

92. Le *Lalonde* eſt le jaſſemin de Madagaſcar, qui a les feuilles plus grandes que celui de l'Europe. Il croît en arbriſſeau, & ne rampe ni ne s'attache. Sa fleur jette une odeur admirable. Jaſſemins de Madagaſcar.

93. Le *Honnits-ancazon* eſt un arbriſſeau qui porte une fleur de l'odeur du jaſſemin, mais beaucoup plus blanche. La queue de la fleur, qui eſt blanche auſſi, a plus de ſix pouces de long.

94. Le *Voahé* eſt un arbriſſeau, qui porte des fleurs blanches ſemblables à celles du *Lilium-convallium*. Voahé.

95. Le *Langhare* eſt un autre arbriſſeau, qui croît ordinairement en buiſſon. Ses feuilles ſont longues & déchiquetées, comme celles du châteigner, mais plus dures & un peu plus piquantes par ſes dentelures. Son bois eſt droit. Ses fleurs naiſſent ſans queue, ſur l'écorce de ſon tronc, qui en eſt toute couverte. Elles ſont auſſi rouges que du ſang, & d'un goût un peu âcre, qui provoque la ſalive en la mâchant. C'eſt un purgatif aſſez fort, que les Négres traitent de poiſon. Langhare.

96. Le *Mimbouhe* eſt un arbre dont la feuille jette une fort bonne odeur & peut paſſer pour un bon cordial. Mimbouhe.

97. Le *Harame* eſt un grand arbre, d'où ſort la gomme qu'on appelle *Tamacha*. C'eſt plus proprement une réſine, fort odorante lorſqu'elle eſt fraîche. Sa grande vertu eſt de réſoudre les tumeurs froides & d'arrêter les fluxions froides. C'eſt auſſi un baume excellent pour les plaies. Son fruit eſt auſſi gros que nos noix vertes, & très-réſineux. On fait, de ſon bois, des planches pour les navires & les barques. Harame.

98. Le *Seva* eſt un arbriſſeau, dont les feuilles ſont verd-brunes par-deſſus, blanches & cotonnées par-deſſous, & de la grandeur de celles de l'amandier. Elles ont une qualité aſtringente, qui les rend bonnes pour le flux de ventre. Seva.

99. Le *Himahavale* eſt un arbre, dont les feuilles viennent ſix à ſix, en bouquet. C'eſt un bon cordial, par l'excellence de ſon odeur. Himahavale.

100. L'*Endrachendrach*, arbre dont le bois eſt jaune & jette l'odeur du ſandal-citrin. C'eſt le plus dur de tous les bois. Il ne ſe corrompt pas plus que le marbre; ce qu'exprime ſon nom, qui ſignifie *perpétuel & ſans fin*. Sa peſanteur eſt égale à celle du fer. L'arbre eſt grand & gros. Endrachendrach

101. Le *Tſimadan* eſt un arbre dont la feuille eſt ſouveraine pour les maux de cœur, & contre la peſte & les maladies contagieuſes. Tſimadan.

102. Le *Ferocoſſe* eſt un arbriſſeau, qui porte de petites gouſſes rondes & bonnes à manger. Ferocoſſe.

103. Le *Hirare* eſt une eſpece de *Solanum-ſoporiferum*, dont la fleur eſt blanche, en forme de clochette, mais un peu plus longue. Son fruit, qui reſſemble à celui du *Strammonium*, a la même vertu. Flacour croit que c'eſt ce que les Médecins nomment *Datura*. Hirare.

104. Le *Voatolalac* eſt un arbriſſeau épineux, dont le fruit l'eſt auſſi & ſe nomme *Baſſy*. Il eſt renfermé dans une gouſſe. Voatolalac.

Le *Mandouavatte*, arbriſſeau, dont le bois ſert à faire des manches de zagaies, porte un fruit ſemblable aux avelines. Mandouavatte.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Salonta. Le *Salonta* eſt une eſpece de tithimale, qui n'a qu'une tige à quatre cornes, & qui porte, à la cime, douze ou quinze feuilles en forme de bouquet, ſemblables aux feuilles de *Laureole*. Ses fleurs ſortent entre les feuilles & ſont couleur de chair. Elle croît de la hauteur d'une toiſe.

Sira-manghits. 106. Le *Sira-manghits*, arbre dont les feuilles & le bois jettent une odeur agréable, qui eſt celle du ſandal blanc & citrin. C'eſt un ſpécifique admirable pour les maux de cœur, & pour fortifier le foie & les parties nobles. L'écorce a l'odeur du girofle & jette une réſine jaune.

Aboulaza. 107. L'*Aboulaza* eſt un arbre, excellent auſſi pour les maux de cœur.

Laheric. 108. *Laheric*, eſpece d'arbre qui reſſemble au *Ravier*. Sa ſouche eſt droite & creuſe. Les feuilles croiſſent à l'entour, en forme ſpirale; ce qui forme un ſpectacle très-agréable.

Mihohats. 109. Le *Mihohats* eſt un arbriſſeau, dont on vante la vertu cordiale & confortative.

Sinhahoric. 110. Le *Sinhahoric* eſt une herbe qui reſſemble beaucoup à l'aigremoine, tant en forme qu'en vertu.

Rombave. 111. Le *Rombave* eſt un arbriſſeau, dont on fait de très-bons cercles, & qui jette une gomme blanche.

Aborach. 112. L'*Aborach* eſt une eſpece d'*Arnogloſſe*, qui en a auſſi la vertu.

Lalonda-ſecats. 113. Le *Lalonda-ſecats*, qui ſignifie *Jaſſemin-bâtard*, eſt une ſorte de jaſſemin à petites fleurs.

Tſangou-manghits. 114. Le *Tſangou-manghits* eſt une eſpece de ſcolopendre, qui a pluſieurs feuilles longues & étroites, rangées de côté & d'autre, & qui jettent une odeur agréable. Les femmes en font des couronnes & des guirlandes.

Fooraha. 115. Le *Fooraha*, arbre qui jette un baume verd, très-ſouverain pour les plaies, les coupures & les contuſions. Les femmes en mêlent dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux.

Arindrauto. 116. *Arindrauto* eſt le nom d'un arbre, dont le bois rend une excellente odeur au feu, lorſqu'il eſt pourri.

Ouvi-laſſa. 117. L'*Ouvi-laſſa* eſt une plante rampante, dont la racine reſſemble au jalap, & jette une gomme ſemblable à la ſcammonée. Flacour éprouva inutilement ſa vertu, quoique les Négres la croient purgative, juſqu'à donner le flux de ſang.

119. Eſpece de ſcolopendre à pluſieurs feuilles.

Laſſa. 120. Le *Laſſa* eſt un arbre dont on tire une eſpece de filamens, qui reſſemblent aux crins de cheval, & qui ſervent à faire des lignes pour la pêche.

Vahia. 121. Le *Vahia* eſt une herbe rampante, comme le lierre-terreſtre, qui jette une excellente odeur.

Vouli-vaza. 122. Le *Vouli-vaza* eſt un arbriſſeau qui porte un bon fruit, de la groſſeur de la prune-impériale & rempli de petits grains. Sa fleur eſt la plus agréable que Flacour eût jamais ſentie. Elle a l'odeur de jaſſemin, de canelle, de fleur d'orange & de girofle, mêlées enſemble. Elle eſt fort épaiſſe, blanche & bordée d'un peu de rouge. Sa longueur eſt celle du narciſſe. Flétrie, elle jette une odeur encore plus fine; ce qui fait qu'on la porte dans la poche.

123. Eſpece de gentianelle, qui eſt fort cordiale.

Fariſate. 125. Le *Fariſate* eſt un arbriſſeau dont la racine eſt jaune, l'écorce un peu épaiſſe & fort jaune, le goût amer & aſtringent. Les habitans s'en ſervent contre les maux de cœur & les poiſons.

127 Le

127. Le *Limiraven* eſt un arbre dont les feuilles croiſſent cinq à cinq & reſſemblent à celles du châteignier. Leur vertu eſt cordiale. Limiraven.

129. L'*Ampalantangh-vari*, autrement le *Titouraven*, eſt un grand arbre, dont les feuilles ſont aſtringentes. Ampalantangh-vari.

130. Le *Tavebotrech*, arbre dont le bois en décoction avec le *Tangouarach*, qui eſt le bois de mer, & du miel, eſt excellent contre toutes les maladies du poulmon, de la poitrine & contre la pleuréſie. Tavebotrech.

131. *Tanhetanhe-anhela* eſt le nom d'une herbe très-aſtringente, dont on ſe ſert pour arrêter le ſang des plaies. Tanhetanhe-anhela.

132. Le *Tafara*, herbe dont la décoction & le marc appliqué ont une vertu admirable pour la guériſon de l'hernie. Tafara.

133. Le *Laubingue*, herbe ſouveraine pour le flux de ventre, priſe en décoction & appliquée. Laubingue.

134. *Sanghira*, eſpece d'indigo que les Négres regardent comme un ſpécifique pour les maladies contagieuſes. Sanghira.

135. Le *Monteroh* eſt une herbe fort viſqueuſe, dont la vertu eſt émolliente, comme la mauve & la guimauve. Monteroh.

138. Herbe, nommée *Ampouli*, dont la racine broyée dans l'eau eſt ſouveraine pour les maux de cœur. Ampouli.

141. *Tendrocoſſe*, herbe dont la décoction eſt ſouveraine pour faire venir le lait aux femmes ou pour l'augmenter, & pour fortifier toutes les parties nobles. Tendrocoſſe.

142. *Halampou*, arbre, dont le bois ſent l'eau-roſe & ne ſe corrompt jamais. Halampou.

143. *Violaca-laca* eſt le nom d'un arbre, dont le fruit reſſemble au poivre noir, ſans en avoir le goût. Il eſt aſtringent & deſſicatif. Les ramiers & les tourterelles en ſont fort friands. Violaca-laca.

144. Le *Saldits* eſt une plante agréable, qui tient de la nature de l'arbriſſeau & qui porte des fleurs d'un rouge-écarlate, en forme de pannache. Sa graine a la groſſeur & le goût du pignon. C'eſt un puiſſant vomitif, qui peut paſſer pour un poiſon. Sa racine, bûe en poudre, en eſt l'antidote. Saldits.

La *Pendre* eſt une plante qui a la feuille piquante, & qui jette dix ou douze fleurs blanches d'une odeur merveilleuſe. Les femmes en font tremper dans leurs huiles, pour s'oindre les cheveux. Pendre.

L'*Apocapouc* eſt un arbre, dont le fruit, qui eſt de la groſſeur d'une amande, paſſe pour un poiſon, mais qui entre néanmoins dans les huiles pour les cheveux. Apocapouc.

L'*Onivau* eſt un autre arbre qui produit auſſi une eſpece d'amande, dont on fait une huile pour les cheveux & qui ſe mange. Onivau.

Le *Voulou*, qui eſt le *Mambou* ou *Bambou* des Indes, croît en abondance dans pluſieurs parties de Madagaſcar. On trouve, dans cette Plante, le *Tabaxir* ou *Sacar-mambu*, eſpece d'amidon ou de ſucre inſipide, dont les habitans font peu d'uſage, auſſi-bien que du fruit, qui reſſemble au grain de ſeigle, & qui eſt de la groſſeur d'une petite féve. On en pourroit faire d'excellente farine. Mais le bois de la Plante s'emploie de mille façons, comme aux Indes. Voulou.

On trouve, ſur les feuilles d'un arbriſſeau de Madagaſcar, une eſpece de

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

ſucre, qui eſt formé par certains papillons. Il a la douceur & la dureté du ſucre. Les habitans, qui l'aiment beaucoup, prétendent qu'il eſt ſouverain pour la toux & pour les fluxions de poitrine. Le petit animal qui le produit s'engendre ſur l'écorce de l'arbriſſeau, en forme de mouche noire, dont les aîles ſont blanches à l'extrêmité. Cette mouche reſſemble d'abord à une fleur, qui ſeroit attachée ſur l'écorce. Un mois après, elle ſe détache & ſe transforme en un petit papillon. Les uns ſont rouges, d'autres verds, d'autres jaunes. Ils commencent par ronger une partie des feuilles de l'arbriſſeau; après quoi ils font leur ſucre, qui acquiert la dureté du ſucre de Candi.

Ampouſoutchi. 145. L'*Ampouſoutchi* ou l'*Afouth*, eſt un arbre de la nature de celui qu'on nomme *Mahaut* en Amérique. Il ſert à faire des cordages. Aucun bois n'en approche pour la légereté. Il eſt blanc. Son charbon, qui eſt auſſi très-léger, ſeroit fort bon pour faire de la poudre à tirer.

Herbes aſtringentes. 146. La *Manonarive* eſt une herbe cordiale. 147. Herbe aſtringente, nommée *Menavonhe*. 148. *Marointſi*, herbe, bonne, comme la précédente, pour étancher le ſang & pour arrêter le flux de ventre.

Hanghatſinah. 149. *Hanghatſinah*, petite Plante, d'une fort belle forme d'arbriſſeau, que les Négres emploient pour la brûlure.

Anazé. 150. L'*Anazé* eſt un arbre ſingulier, qui croît dans quelques cantons de Madagaſcar, tels que les *Mahafales*, les *Ampatres* & *Anoſſi*. Il devient gros par le pied & ſe termine en pyramide. Il porte une eſpece de gourde, remplie d'une poulpe blanche, qui tire ſur l'aigre & ſur le goût de la crême de tartre, dans laquelle ſe trouvent pluſieurs noyaux, durs & de la groſſeur des noyaux de pin.

Tanevoul. 151. Le *Tanevoul* eſt un arbre dont les feuilles croiſſent ſans queue autour des branches. On les y croiroit collées. Elles ſont longues & étroites.

Ouvivave. L'*Ouvivave* eſt une eſpece de canne noueuſe, dont la racine eſt bonne à manger & tire ſur le goût de l'igname.

Soumontſoui. Le *Soumontſoui* eſt un arbre qui a le cœur tirant ſur le violet, & marbré. On s'en ſert pour teindre en rouge.

On trouve auſſi, à Madagaſcar, beaucoup d'aloës, & des ébeniers noirs & gris. Les femmes y paîtriſſent une pâte, avec un jus d'herbe qui fait tomber le poil.

L'Auteur vante beaucoup un petit arbriſſeau dont la feuille reſſemble à celle du Philaria, & qui eſt extrêmement propre à chaſſer du corps humain toutes ſortes d'humeurs malignes, ſans en excepter le poiſon vénérien. Il remarque, à cette occaſion, que les maux de cette nature ſont communs à Madagaſcar, & qu'on y connoît heureuſement la vertu de cette Plante. On en mâche les feuilles, on les avalle & l'on s'étend enſuite devant un grand feu. L'humeur agitée trouve ordinairement une iſſue par-deſſous la plante d'un des deux pieds. Mais Rennefort ajoute que l'art manque aux habitans pour guérir l'ulcere. Ce qui eſt chaſſé de l'interieur s'arrête, dit-il, au-dehors (14). On voit quantité de ces Inſulaires, guéris dans le fond, qui ne laiſſent pas d'avoir exterieurement la moitié du corps gâtée (15).

(14) Pages 121, 122.

(15) Voyez la Relation du premier voyage des Hollandois.

Nota. On a joint ici d'après Flacour la figure de toutes ces Plantes.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

La gomme de *Tamaca*, l'encens & le benjoin, ſont des richeſſes qui ſe trouvent dans la même Iſle. L'ambre-gris n'y eſt pas rare ſur les côtes. L'Auteur embraſſe le ſentiment de ceux qui le croient un fray de poiſſon, durci au ſoleil. S'il s'en trouve, dit-il, de grandes pieces, c'eſt un aſſemblage fortuit de pluſieurs frays. En un mot, comme le muſc vient d'un animal terreſtre, il ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un autre parfum de quelqu'animal de mer (16). Gommes.

L'Iſle a quantité de Talc, dont on garnit les fenêtres au lieu de verre; des mines de charbon, de ſalpêtre & de fer, dont les Inſulaires font des raſoirs, des zagaies, & des inſtrumens à couper & à ſcier le bois. Ils ont de l'or & de l'argent; mais on ignore de quels lieux ils tirent ces deux métaux. Comme on n'a jamais aſſez pénetré dans l'interieur du pays pour découvrir la ſource de ces richeſſes, on eſt réduit à des conjectures, qui portent ſur la reſſemblance de hauteur & de paralelle avec d'autres pays où l'on a trouvé beaucoup d'or. L'Auteur eſt perſuadé qu'ils en ont des mines. Cependant, non-ſeulement ils en refuſent la connoiſſance aux Etrangers; mais, pour en écarter l'idée, ils aſſurent que ce qui ſe trouve d'or & d'argent parmi eux leur eſt venu d'une Flotte d'Arabes, qui ſe rendirent maîtres de l'Iſle au commencement du quinziéme ſiécle, & qui établirent des Commandans de leur Nation dans tous les quartiers. C'eſt auſſi l'origine qu'ils attribuent à leurs Grands, & la raiſon qu'ils donnent pour expliquer comment ils ſont moins noirs que le commun des autres habitans. En effet, ils le ſont de moitié moins que ces femmes vagabondes, qui portent en France le nom de *Bohémiennes* (17). Minéraux.

En pierres précieuſes, Madagaſcar fournit des rubis-balais, des aiguemarines, des topaſes, des opales & des amethiſtes. Un jour Rennefort fut ſurpris de ſe voir préſenter, par un ſoldat du Fort, une pierre triangulaire, couleur bleu-céleſte & de la groſſeur d'un œuf de pigeon, qui ne lui couta preſque rien. Ce ſoldat l'avoit eue d'un Négre, qui l'avoit trouvée ſur le bord de la mer. Rennefort l'ayant conſervée, avec les pierreries du brave La Caſe, qui étoient des aiguemarines, des ametiſtes, de petites opales, des topaſes, &c. eut la ſatisfaction, en paſſant à ſon retour par l'Iſle de Sainte Hélene, de la voir admirer par les Anglois comme une merveille de la Nature. Mais elle eût le ſort de ſon Vaiſſeau, dans le naufrage qu'il fit preſqu'au Port (18). Pierres précieuſes.

L'Auteur du Journal qui a été publié ſous le nom de M. de la Haie, confirme la plûpart de ces obſervations. On trouve, dit-il à Madagaſcar des topaſes, des amethiſtes, & quelques autres pierres qui tiennent toujours de ces couleurs: mais on en fait peu de cas aux Indes. M. Caron, arrivant à Surate, en préſenta neuf au Gouverneur de la Ville, qui les refuſa, en riant de ce préſent, quoiqu'elles fuſſent des plus belles qu'on eût jamais vûes, & que la moindre fût de la groſſeur d'un œuf de caille. On les fit voir à pluſieurs Orfévres, qui n'offrirent pas plus de neuf roupies pour la plus groſſe. On a vû dans cette Iſle, ſuivant le même Ecrivain, des aigues-marines & d'autres pierres qu'on nomme *de lait*, parce qu'elles tirent ſur le blanc. Elles ſont plus eſtimées qu'aucune autre. Un Négre du côté ſeptentrional de l'Iſle troqua pour quelques marchandiſes, avec des Portugais, un diamant de fort grand prix, Remarques ſur les pierres de Madagaſcar.

(16) Page 123.
(17) Pages 123 & 125.
(18) Voyez ſa Relation.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

qui étant tombé entre les mains du Viceroi de Goa, fut envoyé comme un tréſor de Madagaſcar à la Cour de Portugal. L'ambre-gris qui ſe trouve dans l'Iſle paſſe pour le meilleur de toutes les Indes, & l'on en rencontre preſque par-tout. Mais les Négres, connoiſſant fort bien ſa vertu, ne s'en défont pas volontiers & le montrent rarement aux Etrangers. Le criſtal y eſt auſſi fort beau, ſur-tout dans la Province de Galemboule, où l'on en tire des pieces de ſix pieds de long & de quatre de large ſur autant d'épaiſſeur. Les Négres n'y travaillent que le ſoir, apparemment parce qu'ils n'aiment point à le voir embarquer dans nos navires.

Cette Iſle a des mines d'or.

A l'égard de l'or & de l'argent, le même Auteur obſerve que ſi Madagaſcar en a des mines, c'eſt dans la pointe du Nord, dans le quartier des vieux & des nouveaux Maſſelages. C'eſt-là particuliérement que les Arabes ont habité; & pendant le gouvernement même de M. de la Haie, un Marchand de Surate, nommé *Bangi-Ravadas*, y envoyoit tous les ans un navire de cent ſoixante tonneaux, qui rapportoit de précieuſes richeſſes, pour quelques pagnes de ſoie, du coton, de la cornaline & de l'agathe qu'il y portoit. Un Portugais du Mozambique, nommé Vincent *Dorade*, aſſura l'Auteur qu'en 1669, étant aux Maſſelages, un Négre lui avoit donné un rendez-vous pour lui montrer l'endroit des mines; mais qu'ayant été découvert par d'autres Négres, il avoit été arrêté & condamné à mort le lendemain.

Des Roquettes, Commandant aux Mattelanes pour la Compagnie Françoiſe, a crû que ce lieu étoit le véritable endroit des mines. Il en apportoit pour raiſon, que tout l'or qu'on a découvert dans l'Iſle venoit de ce quartier; qu'il y avoit vû de la poudre d'or entre les mains d'un Négre, & que lui ayant demandé d'où il la tiroit, cet Inſulaire lui avoit répondu qu'il y en avoit beaucoup à cinquante lieues de ſa demeure. Mais quoique Des Roquettes fût homme d'eſprit, que pendant plus de trois ans il ait rapporté tous ſes ſoins à ce grand objet, & que la langue du pays, qu'il parloit parfaitement, lui donnât beaucoup de familiarité avec les Négres, il ne put pouſſer plus loin ſes découvertes. L'Auteur conclut par les réflexions ſuivantes : » La verité eſt » qu'on a vû l'or aſſez commun aux Mattalanes; mais ce n'étoit qu'une cer- » taine quantité, qui couroit toujours dans le commerce de cette contrée » parmi les Noirs ſeulement. Depuis que les François y ont envoyé de la » cornaline, il y eſt devenu plus rare, parce qu'ils en ont troqué beaucoup » pour cette marchandiſe, qu'ils aiment avec tant de paſſion, que non-ſeu- » lement ils donneroient leur or, mais juſqu'à leurs femmes & leurs enfans » pour s'en procurer. Comme leur avidité pour la cornaline eſt toujours la » même, & que pour en obtenir ils avouent qu'ils n'ont plus d'or à donner, » on peut croire hardiment qu'ils n'en ont pas de mine, & que l'or qu'ils » avoient leur étoit venu des Arabes (19).

Concluſion.

Eclairciſſemens ſur La Caſe & ſa famille.

On apprend dans le même Journal que La Caſe, dont on a vû tant de fois le nom, mourut au mois de Juin 1670, d'une colique du pays; que le 19 du mois ſuivant, *La Breteche*, Lieutenant réformé, ayant épouſé la fille aînée de ce brave Guerrier, obtint ſa Charge de Major de l'Iſle, avec une des compagnies d'Infanterie qui étoient au Fort Dauphin; que le 27, la Princeſſe

(19) Journal du voyage de M. de la Haie, en 1670, p. 98 & ſuivantes.

Dian-Nong, à qui l'Auteur donne toujours le nom de Madame de la Caſe, ſe remaria ſécretement avec un François nommé *Tomaſſin*, & que M. de la Haie fut mécontent de ce mariage. Elle faiſoit alors ſa demeure dans un lieu nommé *Andravoule*, qui avoit appartenu à ſon premier mari, & où M. de la Haie lui avoit rendu une viſite éclatante, peu de jours après ſon (20) arrivée. DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Empruntons du même lieu quelques obſervations qui ne peuvent qu'enrichir cet article, & qui paroiſſent le fruit de l'experience pendant un long ſéjour à Madagaſcar. Obſervations ſur divers points qui regardent l'Iſle.

Suivant l'opinion des plus experts, on lui donne de trop, dans les Cartes, deux degrés Oueſt en longitude, & vingt-cinq ou trente lieues en latitude. Le Fort Dauphin eſt ſitué préciſement à vingt-cinq degrés de latitude & à ſoixante-neuf degrés quarante minutes de latitude du Sud. C'eſt non-ſeulement le principal, mais encore le premier endroit de l'Iſle où les François ſe ſoient établis. Les Relations de Flacour ſont remplies de fauſſetés, dont le but étoit d'attirer, par de flatteuſes eſperances, un grand nombre d'habitans à la Colonie dans ſon origine (21).

Le Port, ou l'Anſe Dauphine, eſt aſſez bon pour cinq ou ſix navires; mais s'ils veulent être en ſûreté, ils doivent mouiller fort près de la terre, ſous le Fort, & ſe tenir ſur quatre amares. Toutes ſortes de vents y agitent les flots, ſur-tout ceux du Sud & du Sud-Eſt, qui ſoufflant dans l'ouverture, expoſent toujours les navires à quelque danger. Ceux du Sud-Oueſt ſont encore plus dangereux, par le Reſſac, qui cauſe une agitation épouvantable. L'Anſe a trois lieues d'ouverture. En y entrant, on découvre un rocher nommé *Stapere*, qui s'avance d'une bonne lieue dans la mer & qui ſert de marque pour reconnoître le Fort. Jugement ſur l'Etabliſſement des François.

La pointe, ſur laquelle il eſt bâti, a toujours été reconnue pour le canton le plus ſain de l'Iſle. Ceux du pays la nomment *Ithollonhare*, & donnent le nom d'*Annoſſi* à la Province. Il s'y trouve peu de beſtiaux, & de-là ſont venus les malheurs des François, qui étoient obligés de faire continuellement des partis pour en tirer des autres Provinces. La longueur du chemin & la difficulté des paſſages, ôtoient aux Inſulaires le deſir de leur en amener. Le riz ne leur venoit auſſi que d'Antongil & de Galemboule, lieux fort éloignés. Il falloit y envoyer des navires, ſans quoi il leur étoit impoſſible de ſubſiſter. Leurs habitations étoient au nombre de cinq ou ſix; les unes à trois lieues, d'autres à cinq, & plus ou moins loin du Fort. Elles ne leur ſervoient guères qu'à nourrir les beſtiaux qu'ils enlevoient dans leurs courſes. Cependant ils y cultivoient un peu de tabac; mais ils n'en ont jamais aſſez recueilli pour en vendre. Les autres denrées qu'ils devoient à leur travail étoient employées à l'entretien de leur vie, & celle dont ils tiroient le plus d'avantage étoit le vin de miel. Les traités qu'ils faiſoient avec les Princes de l'Iſle, & dont Flacour relevoit les avantages avec tant d'éclat, ne leur ont jamais donné que des eſperances imaginaires (22). Enfin, ſi l'on excepte la pureté de l'air, le lieu qu'ils avoient choiſi étoit le moins favorable à leur Etabliſſement.

(20) Journal de La Haie, pag. 76, 78 & 79. Deſcription.
(21) *Ibid.* p. 81. *Voy.* l'Introduction de cette
(22) Page 83.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Baie d'Antongil.

La Baie d'Antongil eſt à l'Eſt de l'Iſle, par ſeize degrés cinquante minutes de latitude, & ſoixante-treize degrés dix minutes de longitude. Les navires y ſont en ſûreté de tout tems, du moins s'ils mouillent au fond de la Baie, qui a dix-huit lieues de profondeur. Son ouverture eſt large de cinq ou ſix lieues, & va toujours en augmentant; ce qui rend la ſortie aſſez difficile. Cependant le fond étant bon par-tout, on y louvoie facilement. Il eſt malheureux que les pluies y aient des qualités dangereuſes, qui rendent cette partie fort mal-ſaine. Les François y avoient formé une habitation, que cette raiſon leur a fait abandonner. Antongil n'auroit pas laiſſé de fournir beaucoup de riz au Fort Dauphin, ſi les Négres du pays s'étoient crûs aſſurés d'un commerce régulier. Mais ne voyant pas venir tous les ans des navires à la traite, ils n'en ſemoient pas autant qu'ils l'auroient pû; & les François, qui venoient par intervalles, étoient ordinairement renvoyés avec cette excuſe. Les Hollandois y chargent preſque tous les ans deux Flutes, qu'ils font partir du Cap de Bonne-Eſpérance, & dont l'une paſſe à Moriare, pour y laiſſer ſon riz au Comptoir Hollandois. C'eſt le meilleur riz, non-ſeulement de l'Iſle, mais du Monde entier. Le fer, le cuivre & l'étain en menilles, ſont les marchandiſes les plus recherchées des Négres. Mais il y faut toujours joindre de la raſſade & de la verroterie (23).

Baie de S. Auguſtin.

La Baie de S. Auguſtin, qui eſt au Sud-Oueſt, par les vingt-ſix degrés de latitude & ſoixante-ſix de longitude, n'eſt pas favorable aux navires dans le mauvais tems, parce que le fond y eſt ſi dur qu'il fait chaſſer les ancres au moindre vent. Son ouverture eſt large de quatre ou cinq lieues, & ſon enfoncement d'une demie. Elle eſt remplie de bancs de ſable, qui cauſent beaucoup de briſans. Le premier fond eſt de vingt-huit à trente braſſes près de la terre. Le vent qui en vient eſt dangereux, & celui qui vient de la mer l'eſt encore plus. Les Anglois ont eu long-tems ce lieu pour entrepôt, dans leurs voyages aux Indes; mais ils ne mouilloient pas dans la Baie. Ils ſe tenoient à l'abri d'une Iſle qui en eſt à deux lieues en mer, où ils avoient un petit Fort de terre dans une plaine fort aride. La plûpart des gens qu'ils y avoient laiſſés étant morts de maladie, ils ont abandonné cet Etabliſſement. On trouve dans cette Baie, de l'eau & du bois, par la facilité que les chaloupes ont, en haute mer, d'entrer dans deux rivieres où les Négres fourniſſent des beſtiaux pour du ſel, qui y eſt extrêmement rare. Ils aiment beaucoup auſſi la poudre à tirer, quoiqu'on ne leur voie pas d'armes à feu. Avec un peu de familiarité, on trouve parmi eux du caret, qui eſt aſſez beau, des coquillages, & une ſorte de gomme qui reſſemble au ſang de dragon, & dont ils ſe ſervent comme de poix pour calfater leurs canots (24).

Pointe du Nord peu connue.

La Pointe Nord de Madagaſcar, qui eſt par onze degrés quarante-cinq minutes de latitude, & ſoixante-treize degrés quarante-trois minutes de longitude, eſt encore peu connue, parce qu'étant remplie de petites Iſles, de rochers & de bancs, la navigation y eſt toujours dangereuſe. En 1668, un navire de la Compagnie Françoiſe, ſous le commandement du Capitaine *Le Bourg*, fut chargé de cette découverte par M. de Mondevergue. Il avoit à bord un Commis intelligent, nommé *Perrier*, qui avoit ordre de tenir un

(23) *Ibid.* p. 83 & 84.

(24) Page 85.

journal exact des baies, des anſes, des rivieres & des ports, avec toutes les circonſtances qui pouvoient être utiles aux projets de la Compagnie. Leur rapport ſurpaſſa toutes les eſperances qu'on en avoit conçues. Ils avoient mouillé dans pluſieurs baies, ſur-tout dans celle des Vieux & des Nouveaux *Maſſelages*, dont ils firent une admirable peinture. Mais, juſqu'à préſent, ces lumiéres ſont demeurées ſans aucun fruit (25).

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Ajoutons, à cette Deſcription, quelques obſervations curieuſes de Flacour, ſur le langage, les lettres, le papier & l'encre de Madagaſcar (26).

Obſervations de Flacour ſur la langue de Madagaſcar.

Pour découvrir, dit-il, l'origine de la langue Madecaſſe, il faudroit être verſé dans la connoiſſance des langues Orientales, avec leſquelles il ſemble qu'elle a quelque rapport. C'eſt une langue très-abondante, qui regne dans toutes les parties de l'Iſle, mais qui reçoit quelque variété de la différence des accens. La prononciation eſt breve dans pluſieurs Provinces, longue dans d'autres, plus affectée dans quelques-unes.

Cette langue a des mots compoſés, ſuivant la méthode Grecque. La conjugaiſon des verbes eſt réguliere; actif & paſſif, modes & tems diſtingués.

Les lettres, dont les Ombiaſſes ſe ſervent, ſont les véritables lettres des Arabes, au nombre de vingt-huit & de la droite à la gauche. Mais quelques-unes ſe prononcent différemment: par exemple, la lettre *ïe* prend le ſon du *zeta* pour les Madecaſſes. *Iaho*, qui ſignifie *je*, ſe prononce *zaho*. La lettre *the*, que les Arabes prononcent *T*, eſt *ts* dans la bouche d'un Madecaſſe. Il nommeroit *Tſiare* ce qu'un Arabe appelleroit *Tiare*. Le *vau* ſe change en *b*. L'uſage de ces lettres eſt venu, dans l'Iſle, depuis environ deux cens ans (27), avec les Arabes dont on a déja parlé.

Le papier ſe fait avec la moyenne écorce d'un arbre, qui ſe nomme *Avo*; ſi douce, que dans pluſieurs cantons on en fait des pagnes, qui approchent de la ſoie. Il ſe fait à peu près de la même maniere qu'en France, quoique les Négres y emploient moins d'uſtenciles & d'appareil. Sa couleur eſt jaunâtre; mais il ne boit point, pourvû qu'avant que de coller les feuilles, on les mouille dans une décoction de riz & qu'on les liſſe enſuite, après les avoir fait ſécher. On fait bouillir, l'eſpace d'un jour, cette écorce dans un grand chaudron, avec une très-forte leſcive de cendres. On la pile dans un mortier de bois, pour la réduire en bouillie. On détrempe cette bouillie dans de l'eau bien nette. Enſuite un chaſſis, compoſé de certains petits roſeaux fort délicats, ſert à la prendre & à la faire un peu égouter; après quoi elle eſt verſée ſur une feuille de baliſier, qu'on a frottée d'un peu d'huile & ſur laquelle on la fait ſécher au ſoleil. Auſſi-tôt que chaque feuille eſt ſeche, on la frotte avec le mucillage de la décoction de riz. On la fait ſécher une ſeconde fois, on la liſſe, & l'on peut alors s'en ſervir.

L'encre ſe fait avec la décoction d'un bois nommé *Arandranto*, qu'on laiſſe tarir juſqu'au degré d'épaiſſeur qui convient. Cette encre eſt fort bonne, ſans être auſſi noire que la nôtre. Cependant, avec le mélange d'un peu de couperoſe, elle devient auſſi noire & plus luiſante que celle qui ſe fait de noix de galle. C'eſt du même bois que ſort le *Carabé*, ou la gomme d'ambre.

(25) Pages 87 & 88.
(26) Flacour, *ubi ſup.* p. 194 & ſuiv.
(27) Flacour écrivoit vers 1655. Ainſi c'eſt preſqu'un ſiécle de plus.

DESCRIPTION DE MADAGASCAR.

Flacour eut la curiosité d'en tirer lui-même, par des incisions qu'il fit à l'écorce.

Les plumes de Madagascar sont des morceaux de canne, de la longueur de la main & de la grosseur de nos plumes, qui se taillent par le bout & qu'on fend comme les nôtres. Mais il faut toujours observer que ces connoissances & leur usage sont renfermés entre les Ombiasses. Ils ont même des Livres, & l'Auteur en vit un assez grand nombre, dont il rapporte les titres. La plûpart sont des Traités de Médecine & d'Astrologie. Celui qu'ils nomment *Fassini*, est un Dictionnaire des langues Arabe & Madecasse. Quelques exemples donneront une légere idee de celle du pays :

Quelques exemples de la langue Madecasse.

Jours de la Semaine	&	*Planetes qui y président.*
Alahadi, Dimanche.		*Samoussi*, le Soleil.
Alatinin, Lundi.		*Azohora*, la Lune.
Alatalata, Mardi.		*Alotarida*, Mars.
Alaroubia, Mercredi.		*Alacamari*, Mercure.
Alacamissa, Jeudi.		*Azoali*, Jupiter.
Alazouma, Vendredi.		*Alimouzetfari*, Venus.
Alasaboutsi, Samedi.		*Alimareche*, Saturne.
Eringandro,		Semaine.

Les années se comptent par les jours de la Semaine : c'est-à-dire, de sept en sept, dont la premiere se nomme l'année du Dimanche ; la seconde, celle du Lundi, &c. C'est l'année du Vendredi, que se fait la circoncision. Le premier mois commence à la nouvelle Lune de Mars.

Vatravate, Mars.	*Hiahia*, Septembre.
Saffard, Avril.	*Sacamasseh*, Octobre.
Atsihi, Mai.	*Sacavé*, Novembre.
Valasçira, Juin.	*Voulanbitou*, Décembre.
Fossa, Juillet.	*Asaramanghits*, Janvier.
Maca, Août.	*Asarabé*, Février.

Les heures du jour se connoissent par l'ombre de l'homme, debout au Soleil. Ils la nomment *Saa*. La douziéme heure de la nuit, qu'ils appellent *Terac-anrou*, c'est six heures du matin. La premiere heure du jour se connoît par l'ombre de l'homme, qu'on mesure par les plantes des pieds, ou des semelles. Il faut qu'on en puisse comptet vingt-quatre. Chaque heure a son nom propre.

Flacour fit traduire, en langue Madecasse, la plûpart de nos Formules communes de Priéres. Quelques-unes suffiront ici, pour le dessein qu'on s'est proposé.

Notre Pere, qui êtes aux Cieux, votre Nom soit sanctifié, votre Royaume nous arrive, votre volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, & ne nous induisez point

Amproy antsica izau hanantang and anghitsi ; angharanau hostissahots, vahouachanau hoavi aminay, fiteianuau hoefaizangh an tane toua andanghitsi ; mahoumehohanau anrou anion abinaihane antsica, amanhanau manghafaca hanay ota antsica. Tonaz ihai manghafaca hoia anreo mauouanai, amanhanau aca

en

en tentation, délivrez-nous du mal.
Ainſi ſoit-il.

Je vous ſalue, Marie, pleine de grace, le Seigneur eſt avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, & béni ſoit le fruit de votre ventre, Jeſus.

Je crois en Dieu le Pere Tout-puiſſant, Créateur du Ciel & de la Terre, & en Jeſus-Chriſt ſon fils unique, Notre-Seigneur, qui a été conçu du Saint-Eſprit, né de la Vierge Marie, qui a ſouffert ſous Ponce-Pilate, a été crucifié, mort & enſeveli, eſt deſcendu aux Enfers, & le troiſiéme jour eſt reſſuſcité de mort à vie, eſt monté aux Cieux, eſt aſſis à la droite de Dieu le Pere tout-puiſſant, d'où il viendra juger les Vivans & les Morts. Je crois au Saint-Eſprit, la Sainte Egliſe Catholique, la Communion des Saints, la Rémiſſion des péchés, la Réſurrection de la chair, la Vie éternelle.

1. Un ſeul Dieu tu adoreras, & aimeras parfaitement.
2. Dieu en vain tu ne jureras, ni autre choſe pareillement.
3. Le Dimanche tu garderas, en ſervant Dieu dévotement.
4. Pere & mere honoreras, afin que tu vives longuement.
5. Homicide point ne ſeras, de fait ni volontairement.
6. Luxurieux point ne ſeras, de corps ni de conſentement.
7. Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton eſcient.
8. Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement.
9. L'œuvre de chair ne deſireras, qu'en mariage ſeulement.
10. Biens d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injuſtement.
1. Tous les Dimanches Meſſe oiras, & Fêtes de commandement.
2. Tous tes péchés confeſſeras, à tout le moins une fois l'an.
3. Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement.
4. Les Fêtes tu ſanctifieras, qui te ſont de commandement.
5. Quatre-Tems, Vigiles jeûneras, & le Carême entiérement.
6. Vendredi chair ne mangeras, ni le Samedi mêmement.

mahatetſeanai abin ſiuetſeveteſe raiſi, feha hanau metezahanai tabin haraiſiian abi. Amin.

Salama Ramadriama, Maſimpenou Tompou aniſica hotang aminau hanau miſſahots rauvanga vaiuaue; abi, nare niſſahotſe enghe zanaca, nitondanrau Rhaiiſſa.

Zaho macatau abinahanhare rai manghat auuanh abi: nambouatſeri enghe langhit ſe amantane, aman ahin Rahiiſſa Chririſtou zananea anri irere tompon aniſica ni nitanaheri tahin maſia pangh ahé nihzahanhare nivelomeri tabin, Ramariama mihole niaret ſeri tambane Ra Pontio Pilato, niſapanri ni matenallevenghri, nare niroron anhafou, anrou fahatellou nitambellome tauuanghareo omma tenanon ghari andanghiſſi aretoumouetſeri anchavana nihzahanhare rai ommahataua abi tafara ho aviri manzaca oulon velome amau oulon mate.

1. *Hanauho manghandrian zahanhare irere nahanau mitciaha anrita coüa.*
2. *Acamifante hanau avau anghara vi zahanhare na raha afe coüa.*
3. *Acamiaſa avau alahadi fahahanau ma nompoho anih zahanhare anrou izanghe.*
4. *Hanaumihaſſihi rai nih œman reine nahouhanau mivelome lavahahats.*
5. *Acahanau mamonno oulonto, na anih fitcia coüa.*
6. *Acahezauho anau na amiſiteia na anvatanh.*
7. *Acamanghalats anau rahanoulon na tſiare mitane azeanpoh.*
8. *Amiſahad anau tſito, acamavende hanau.*
9. *Acamiteia hanau na mila oulon lehatſi mirachebau anau aminri.*
10. *Acamibenefiteia raha noulon, acamarangou anau lehatſi miviliaze.*
1. *Anrou alahadi abi hanau mitainou la Meſſe amannih fiſſavatſe reo iraha abi.*
2. *Mitataha anau hotamh abi faha iracho abini taun abi.*
3. *Hanau ho hazonh vatanh nih rahiiſſa nahohane aze anrou niſiſſavats ni Paques.*
4. *Acamiaſſa anrou fiſſavatſe.*
5. *Anrou zauma amau faboutſi acahonmanchena na ounouſe nih raharah.*
6. *Hanauho mia foutche faha reo effapoul anrou aman effats hohats, aman anrou ni hira abi* (*).

(*) On trouve, dans la Relation de *Cauche*, quelques Dialogues en François & en Madecaſſe, p. 175 & ſuiv. Mais Flacour aſſure que loin d'être exacts, il n'y a point d'habitans de l'Iſle qui les puiſſe entendre. *Voyez l'Avant-propos de Flacour.*

VOYAGE
DE LA HAYE
aux Indes Orientales.

1670. Introduction.

CETTE Relation (28) eſt liée ſi naturellement avec celle qui la précéde, qu'elle ſeroit déplacée dans tout autre ordre. Elle lui donne autant de jour qu'elle en reçoit. L'Editeur obſerve avec raiſon qu'elle mérite d'être diſtinguée par ſa ſimplicité & ſon exactitude; deux qualités qui ſont le principal prix d'un Journal. Tout ce qu'elle renferme eſt de M. de la Haie même, & du ſieur Caron, alors Directeur général aux grandes Indes pour la Compagnie de France, qui accompagna toujours M. de la Haie depuis ſon arrivée à Goa juſqu'à la priſe de Saint Thomé. L'Editeur offroit de montrer les originaux ſignés de leur main. M. de la Haie étoit un Gentilhomme François, qui ſe trouvoit Gouverneur de Saint Venant, & Colonel d'un regiment d'Infanterie, lorſque le Roi lui confia le commandement de ſa Flotte. Après avoir exécuté tout ce qu'on va lire, il continua de porter les armes en France; & Rennefort nous apprend qu'il fut tué au ſiége de Thionville, où il faiſoit les fonctions de Lieutenant-Général des armées du Roi. Ses proviſions de Lieutenant-Général pour le Roi dans l'Iſle Dauphine & dans toutes les Indes, ſont à la tête de l'ouvrage, datrées à Saint Germain en-Laie le 5 Décembre 1669.

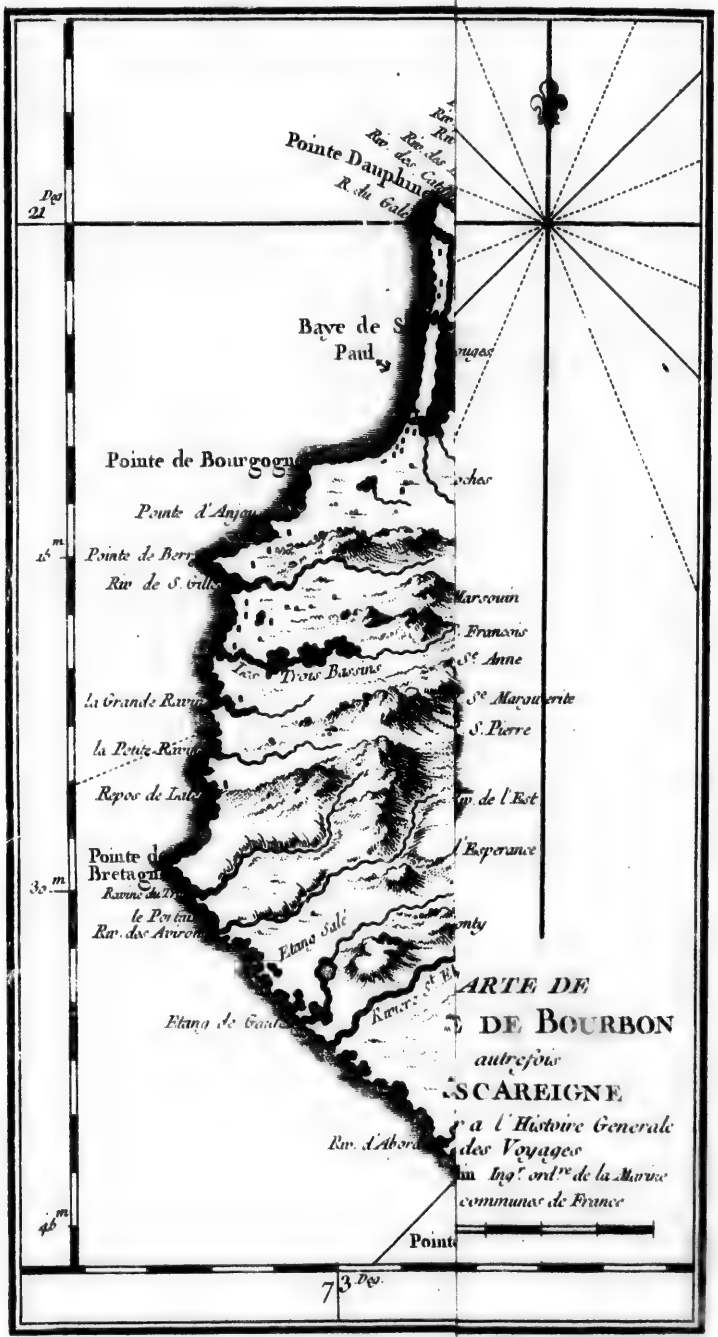
Motifs du voyage.

L'eſcadre des Vaiſſeaux du Roi étoit compoſée de cinq Vaiſſeaux de guerre, d'une fregate d'avis & de trois fluttes, qui portoient deux mille cinquante hommes (29). Cette Flotte, la plus puiſſante que les François euſſent jamais fait partir pour les Indes, devoit non-ſeulement relâcher à Madagaſcar & à l'Iſle de Bourbon, pour y faire reconnoître de la Haie en qualité de Gouverneur général au nom du Roi (30); mais ſes ordres portant de viſiter les Etabliſſemens François des Indes, elle devoit paſſer dans tous les lieux où la Compagnie avoit commencé à porter ſon Commerce ſous la glorieuſe protection de Sa Majeſté. Les vents ſemblerent reſpecter les ordres de Louis le Grand. On a vû dans la Relation de Rennefort, que le nouveau Gouverneur de Madagaſcar arriva dans cette Iſle le 24 d'Octobre, & qu'après y avoir paſſé environ ſix mois dans l'exercice de ſa dignité, il ſe rendit avec toute ſa Flotte à l'Iſle de Bourbon, pour en prendre auſſi poſſeſſion au nom du

(28) Elle fut publiée à Paris en 1698, chez Robert *Seneuze* & Nicolas *Pepie*, *in*-12°. ſous le titre de *Journal d'un Voyage des grandes Indes*. On n'en connoît pas d'autre édition.

(29) L'Auteur nomme les Vaiſſeaux & les Capitaines: la *Navarre*, monté par l'Amiral & commandé par M. *de Turelle*. Le *Triomphe*, commandé par M. *Ferrand*; le *Jule*, par M. *de Luché*; le *Flamand*, par M. *du Maine*; le *Bayonnois*, par M. *des Marets*; la *Diligente*, par M. *de la Houſſaie*; la *Sultane*, par M. *de Beaulieu*; l'*Europe*, par M. *Deſprés*; l'*Indienne*, par M. *de la Clide*.

(30) Voyez dans la Relation de Rennefort, tout ce qui ſe paſſa dans l'Iſle à ſon arrivée.



Tome VIII. N.° 11.

Roi. C'eſt de ce point qu'il faut le ſuivre ici, pour éviter d'inutiles répetitions.

De la Haie. 1670.

Il trouva quatre habitations déja établies dans cette nouvelle Colonie, par cinquante François qui l'avoient formée ſous le gouvernement du ſieur Renaud, au nom de la Compagnie Orientale (31). Il s'y fit reconnoître le 6 de Mai 1671, au nom du Roi; & le premier acte de ſon autorité fut de ſubſtituer à l'ancien Gouverneur un Capitaine reformé d'Infanterie, nommé *de la Hure*. Des quatre habitations Françoiſes, qui ſe nommoient *Saint Paul*, *Saint Denis*, *Sainte Marie* & *Sainte Suſanne*, les trois dernieres étoient dans la plus belle partie de l'Iſle, depuis le Cap de Saint Bernard, juſqu'à la riviere de Sainte Suſanne. Le beau pays s'étend encore plus loin & n'a pas moins de quinze lieues de long ſur quatre de large; mais on s'étoit réduit dans des bornes où les terres qu'on avoit cultivées étoient très-fertiles, & rendoient avec uſure tout ce qu'on leur avoit confié. Le bled, le riz & toutes ſortes de legumes y meuriſſoient parfaitement. La vigne, qu'on y avoit plantée depuis deux ans, n'y croiſſoit pas moins; mais le raiſin n'y parvenoit point à la même maturité; ſans compter qu'il étoit mangé par les oiſeaux auſſi-tôt qu'il commençoit à meurir. Les Vaiſſeaux mouilloient depuis ſept ans devant Saint Denis, le ſeul endroit du beau pays où les chaloupes puſſent aborder; ce qui donnoit beaucoup de peine aux habitans de Sainte Marie & de Sainte Suzanne pour le tranſport de leurs denrées. Cet endroit n'eſt qu'une rade, où le mouillage n'eſt pas ſûr.

En quelé at De la Haie trouve l'Iſle de Bourbon.

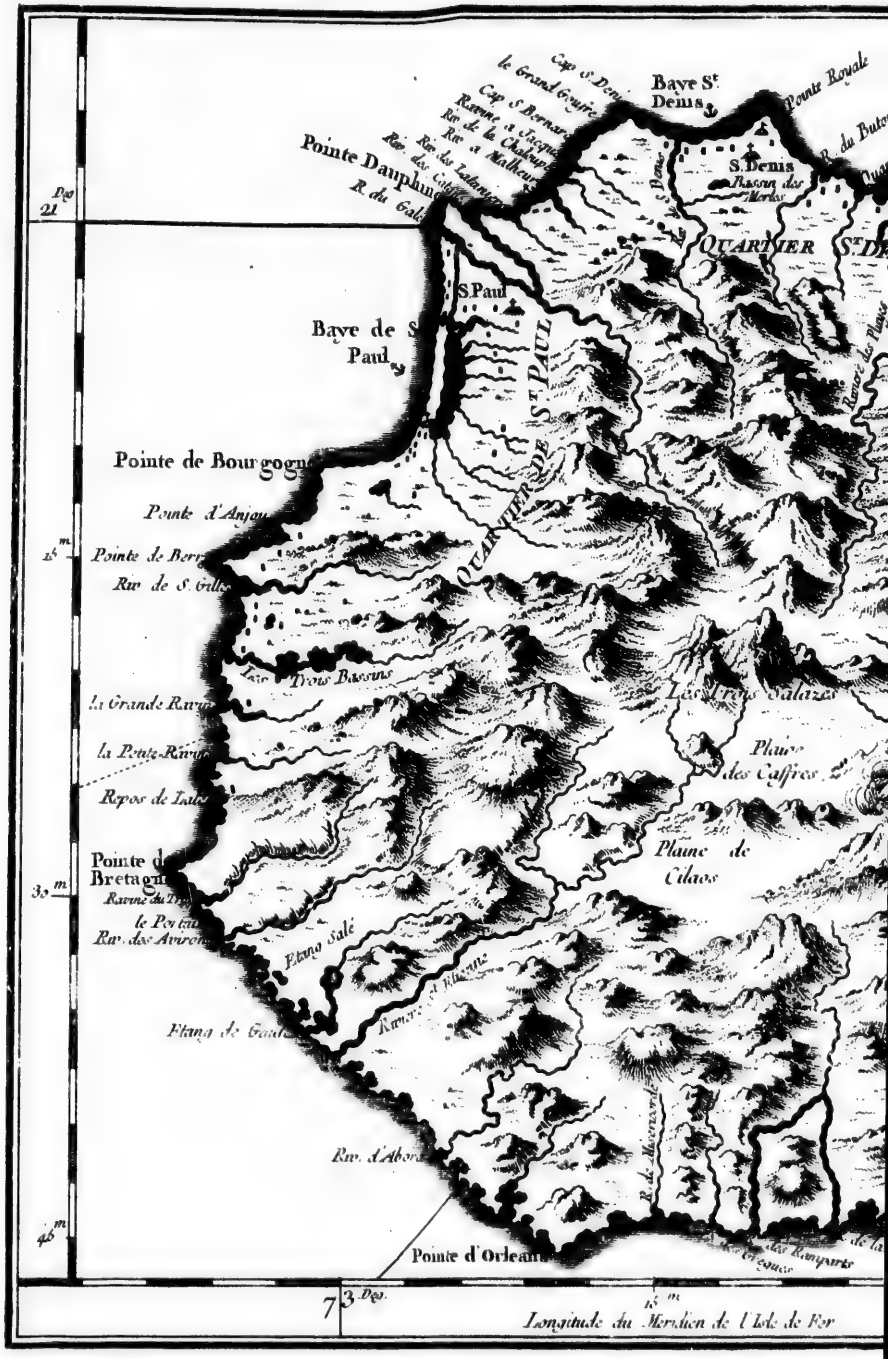
Ses quatre habitations.

Saint Paul avoit été la premiere habitation des François dans l'Iſle de Bourbon, & l'ancien Gouverneur y avoit toujours fait ſa réſidence. Elle eſt au pied d'une montagne, à deux lieues du bord de la mer. Cet eſpace forme une belle plaine, arroſée alors d'un étang qui ſe débouchoit vers la mer lorſque les pluies l'enfloient trop. On aidoit même à l'écoulement des eaux, par une large ſaignée, qui pouvoit recevoir une chaloupe auſſi long-tems que l'eau couloit, mais qui ſe rempliſſoit de ſable lorſqu'elle venoit à diminuer. Les Vaiſſeaux ſont plus ſurement ſur cette côte qu'en aucun autre endroit de l'Iſle, parce que non-ſeulement la mer y eſt moins grande, mais les deux pointes y forment comme une anſe, qui donne quelque abri. La riviere de Saint Gilles eſt bornée d'un côté par une de ces pointes, qui ſe nomme le *Gallet*. Ce lieu paroiſſoit fort commode pour une habitation, ſi la terre y pouvoit être cultivée; mais elle eſt couverte de pierres qui la rendent difficile à défricher. L'Auteur obſerve qu'avec un peu de travail on auroit ouvert avantageuſement la riviere, qui tire à ſon embouchure trois braſſes d'eau fond de roche (32).

Les taureaux & les vaches que M. de la Meilleraie y avoit laiſſés, trente-cinq ans auparavant, en revenant de Madagaſcar, s'y étoient extrêmement multipliés, mais moins que les porcs & les cabris. Tous ces animaux étoient devenus ſi ſauvages, qu'il falloit des chiens & des chaſſes reglées pour les prendre. Les habitans avoient déja remarqué que chaque eſpece avoit ſon tems. Celui des porcs & des cabris commençoit au mois de Juin & duroit

(31) Voyez la Relation de Rennefort, où l'on trouve l'origine de cet Etabliſſement, & une deſcription de l'Iſle.

(32) Journal du voyage de M. de la Haie, p. 71 & ſuiv. On y a beaucoup travaillé depuis, comme on le verra dans la ſuite.


Baye St. Denis
Pointe Royale
S. Denis
Pointe Dauphine
QUARTIER
S. Paul
Baye de S. Paul
QUARTIER DE S. PAUL
Pointe de Bourgogne
Pointe d'Anjou
Pointe de Ber
Riv. de S. Gilles
Les Trois Bassins
La Grande Ravine
la Petite-Ravine
Repos de Jules
Pointe de Bretagne
Ravine du Trou
le Portail
Riv. des Avirons
Etang salé
Etang de Gaud
Riv. d'Abord
Pointe d'Orleans
Plaine des Cafres
Plaine de Cilaos
Pointe du Cap
Deg. 21
15 m.
30 m.
45 m.
73 Deg.
15 m
Longitude du Meridien de l'Isle de Fer

Baye St Denis
Pointe Royale
R. du Butor
Quartier Veron
Ravine St Marc
Ravine St Marc
Ravine des Chevres
S. Denis
Bassin des Merles
QUARTIER St DENIS
St Suzanne
QUARTIER DE St SUZANNE
R. St Jean
Pointe des Bois Rouges
Riviere du Mat
R. des Roches
R. du Marsouin
R. St Francois
Ste Anne
Ste Marguerite
R. St Pierre
Pointe de l'Est
R. d'Esperance
Pointe de Conty
Cascades
Montagne Rouge
Les trois Salazes
Plaine des Cafres
Volcan
Plaine de Cilaos
Brule
Pave
Ravine des Remparts
Passe Vallée
CARTE DE
L'ISLE DE BOURBON
autrefois
MASCAREIGNE
Pour Servir a l'Histoire Generale des Voyages
Par M. Bellin Ingr ord.re de la Marine
Lieues communes de France
Meridien de l'Isle de Fer

De la Haie. 1670. jusqu'en Janvier. Les pigeons descendoient des montagnes au mois de Novembre, & se trouvoient excellens jusqu'au mois de Mai, qu'ils retournoient dans leur retraite. Les perroquets commençoient en Mars & ne se retiroient qu'au mois de Novembre : non que ces animaux ne fussent bons toute l'année ; mais au tems qu'on vient de nommer, ils trouvoient dans le plat pays certaines graines qui servoient beaucoup à les engraisser, & qui les rendoient incomparablement plus délicats (33).

1671. De la Haie fait voile aux grandes Indes. Après avoir exécuté les ordres du Roi dans les Isles de Madagascar & de Bourbon, M. de la Haie, qu'on y avoit honoré du titre de Viceroi, reprit celui d'Amiral pour continuer son voyage avec son escadre. Il mit à la voile le 12 d'Août ; & dès le 27 il eut la vûe de l'Isle d'Anjouan, où il relâcha pour se procurer quelques rafraîchissemens. Le reste de sa navigation fut heureux jusqu'au 27, qu'il arriva devant Surate. Il y fut visité à bord, non-seulement par les Directeurs du Comptoir François, mais par le fils même du Gouverneur de Surate, qui lui apporta une collation de confiture à la mode du pays ; & dans les occasions qu'il eut de descendre à terre, soit pour y conférer sur les affaires de la Compagnie Françoise, soit pour donner au sieur Caron le cordon de l'ordre de Saint Michel, qui lui étoit envoyé par le Roi, il fut reçû avec toutes les distinctions qui convenoient à son rang. Les Nations Françoises, Angloises & Hollandoises avoient alors, sur les bords du Sualis, qui est la rade de Surate, chacune leur loge & leur Comptoir, pour faciliter la décharge des marchandises qui n'étoient pas pour Surate, en attendant le tems de les envoyer aux autres Comptoirs qu'elles avoient dans les Indes. Ce fut dans ce lieu que de la Haie fit la cérémonie de donner l'ordre de Saint Michel au Directeur de la Compagnie Françoise.

Il arrive à Surate.

Scrupule de l'Evêque d'Heliopolis. L'Evêque d'Heliopolis, Chef des Missions de l'Inde, refusa d'y célébrer la Messe, quoique cette circonstance fût portée dans les instructions de l'Amiral. On jugea que ses difficultés venoient de la Religion Protestante, dont le Directeur faisoit profession. Mais ce Prélat devoit croire, suivant la remarque de l'Auteur, que la Cour qui sçavoit à qui elle faisoit l'honneur de conférer l'ordre de Saint Michel, n'avoit pas pris cette résolution sans avoir bien examiné si les Statuts peuvent s'accorder avec la qualité de Protestant (34).

1672. L'Amiral, un peu mortifié de trouver entre les mains de Caron des ordres contraires à l'espérance qu'il avoit eue de se rendre lui-même à Delly, pour y porter au Grand Mogol les présens du Roi qu'il avoit à bord (35), leva l'ancre le 9 de Janvier 1672. L'Auteur donne une légere idée de Surate.

Etat de Surate. Richesse de quelques Negocians. C'est une Ville célébre des Etats du Grand Mogol, qui avoit été revêtue, depuis cinq ans, de murailles & de bastions. Les habitans s'étoient vûs obligés à cette dépense par les courses d'un Prince du pays, révolté contre le Mogol. Surate est arrosée d'une très-belle riviere, où l'Amiral prit plaisir à jetter l'ancre, & qui peut recevoir des Navires de douze cens tonneaux. La Ville n'est pas moins grande que Lyon. Son Commerce l'a peuplée d'un million d'ames. Les Banians, Secte Indienne, qui ne s'attache qu'au trafic & qui mé-

(33) Pages 70, 71, 72 & suiv.
(34) Pages 105, 108 & 109.
(35) On a lû, dans la Relation de Rennefort, que ces présens demeurerent au Comptoir de Surate.

priſe toute autre fonction, y ſont les plus opulens. On en pouvoit compter juſqu'à trente qui étoient riches de deux cens mille écus, & plus du tiers de ce nombre qui jouiſſoient de deux ou trois millions. Le Fermier Général de la Province de *Madaba*, nommé *le Deſſaie*, en poſſedoit trente, & l'on en donnoit vingt-cinq à *Vergivara*, autre Négociant, qui faiſoit des avances avec interêts aux Marchands Mores & Européens. Il jouiſſoit en propriété de l'Iſle de *Grandivie* & de plus de dix lieues de pays aux environs, dont il tiroit la meilleure partie du bois qui s'employoit dans Surate à bâtir ou à brûler. Les lieux où Surate fait ſon principal commerce ſont *Mocka*, *Maſcat*, *Baſſorat*, la Perſe, Cambaye, Patan, le Bengale, &c. Outre les profits que ſes Marchands tirent de leurs retours, ils fourniſſent toutes les marchandiſes que ceux des autres Nations chargent pour l'Europe & pour les Indes. Ils tiennent toutes les manufactures voiſines, auſſi-bien que celles d'Agra & du Malabar, d'où viennent l'indigo & le ſalpêtre, deux marchandiſes qui ſont toujours d'une reſſource aſſurée pour l'Europe (36).

De la Haie. 1672.

Richeſſe de quelques Négocians.

Le Grand Mogol tient, dans cette Province, un Sécretaire d'Etat, qui fait ſa réſidence à Surate; non-ſeulement pour faire payer les troupes, qui y ſont quelquefois envoyées, mais encore pour y faire adminiſtrer ſoigneuſement la juſtice, & pour s'oppoſer particulierement à l'avarice des Gouverneurs. Il eſt chargé de rendre compte au Souverain, du départ de deux Navires qui portent les Pelerins à la Mecque, & dont le Grand Mogol tire un revenu annuel de quatre ou cinq millions. L'autorité du Cadi, ou du Grand Prêtre, n'a guéres moins d'étendue. Tous leurs Officiers doivent être ou Mogols ou Perſans. L'Auteur parle avec admiration de leur figure & de leurs manieres. Ils ſont blancs, dit-il, bien faits, de haute taille, & d'une modération qui s'attire naturellement du reſpect. Ils tiennent pour maxime que dans toutes ſortes d'évenemens, un homme doit toujours conſerver la liberté de ſa raiſon, & que l'emportement n'eſt jamais pardonnable. Leur politeſſe eſt extrême pour les Etrangers (37).

Gouvernement du Mogol à Surate.

La Religion eſt libre à Surate, & l'Auteur ne croit pas qu'en aucun lieu du monde, Dieu ſoit honoré par une plus grande variété de cultes. Mais les détails de Religion & d'uſages ſeroient ici deplacés. Ils demandent même d'autres garants que MM. de la Haie & Caron, qui reconnoiſſent modeſtement, après quelques vagues remarques, » qu'ils ont eu peu de ſoin de s'en » informer, & qu'ils n'ont pas le talent d'en raiſonner juſte (38).

Liberté de Religion.

L'eſcadre ayant remis à la voile s'arrêta le lendemain devant *Daman*, Ville aſſez forte, & bien bâtie, qui appartient aux Portugais, mais preſque ſans Commerce depuis la diminution de leur puiſſance aux Indes Orientales. Enſuite l'Amiral alla mouiller devant *Verſara*, Forteresſe de la même Nation, d'où il envoya complimenter le Gouverneur, qui eut la politeſſe de l'en venir remercier à bord. C'étoit un engagement à deſcendre, qui fut encore fortifié par la curioſité de viſiter le Fort. La Haie & Caron s'y étant rendus, obſerverent que le baſtion ne pouvoit ſervir de retraite en hiver, qu'à des Navires de trois ou quatre cens tonneaux, & que l'entrée en eſt difficile, quoiqu'il n'y ait pas moins de cinq braſſes d'eau en baſſe mer.

Ville de Daman aux Portugais.

Fort de Verſara.

(36) Pages 110, 111, 112. (37) Pages 113 & 114. (38) Page 115.

DE LA HAIE. 1672. La Place ne consiste qu'en une redoute, sur laquelle on apperçoit quatre ou cinq pieces de canon. Le Fort n'est renfermé que de pieux. Mais les Portugais n'y ont rien à redouter, parce qu'à l'exception du Havre, ils n'y possedent rien qui puisse les exposer à la jalousie de leurs voisins. Ils n'y font aucun commerce; & les habitans de cette partie du Malabar, sont des Pêcheurs qui vivent misérablement de leur profession.

L'Amiral se rend à Goa. Le 25, on mouilla dans la rade de Goa, où l'Amiral fut extrêmement satisfait de trouver à l'ancre un Navire François nommé *le Breton*, qui lui apportoit cent mille francs pour l'entretien des troupes. Il descendit à Goa, pour y avoir quelques conférences avec le Viceroi Portugais. L'Auteur observe que leur abord fut également fier de part & d'autre, & la cérémonie très-courte. Cette Ville, qui est grande comme Rouen, n'est plus que l'ombre de ce qu'on l'a vûe dans sa prospérité. Les édifices qui se présentent le long de la riviere rendent encore témoignage à son ancien éclat. » Elle étoit » autrefois, dit l'Auteur (39), ce que Surate est aujourd'hui pour le Com- » merce. Mais depuis que les Hollandois ont soumis les Portugais, le Com- » merce y a manqué & s'est retiré avec les Banians & les Bramines. S'il s'y » trouve encore quelques Marchands qui négocient en Perse, au Pegu, aux » Manilles & à Macao, leur fond est si modique qu'ils sont obligés de s'as- » sembler quatorze ou quinze, pour former une cargaison de 40. ou 50. » mille livres. Leurs plus grands retours sont de Mozambique, d'où ils tirent » quelque peu d'or & quantité d'yvoire, qu'ils débitent à Surate, à *Diu*, &c «. Au lieu de ces nombreuses caraques, qui ont fait long-tems l'ornement & la terreur de la mer, ils ne reçoivent tous les ans, du Portugal, qu'un ou deux Navires, qui leur apportent du vin, de l'huile & quelques denrées, & qui prennent à Goa quelques effets pour Lisbonne. Les Jesuites, si l'on en croit l'Auteur, sont les seuls qui ne se soient pas ressentis de la décadence de cette superbe Ville. » Ils y jouissent encore de sept cens cinquante mille livres de » rente (40) & d'une autorité presqu'absolue.

Etat de cette Ville.

Mirzeou, Comptoir François. L'Amiral continua sa route vers *Mirzeou*, Forteresse bâtie anciennement par les Portugais, qui en avoient été chassés depuis dix ans, & où le sieur de Flacour (41) avoit établi un Comptoir pour la premiere Compagnie de France, près d'une Ville nommé aussi *Mirzeou*, & premiere place de la dépendance du Roi de Cannava sur la frontiere du Visapour. Cet Etablissement a été négligé depuis, par la seule raison que les Directeurs ne le reconnoissoient pas pour leur ouvrage. Mais l'Auteur de cette Relation, qui y avoit été employé pendant dix mois pour la même Compagnie, en parle avec regret, & s'étend sur ses avantages avec un détail, dont le tems n'est pas assez éloigné pour le faire regarder comme inutile. *Mirzeou*, dit-il, n'est qu'à trois lieues au Nord de l'autre côté de la riviere, qui sépare les terres de Visapour & de Cannava. Ce fut en allant de Surate à Balliepatan, pour la traite du poivre, que Flacour y établit un Comptoir. Il apprit, en ce lieu, comment le beau poivre qui s'achetoit à Radiapour étoit porté de Sonda à *Oubdin*, & que c'étoient les longues voitures & les droits excessifs des douanes, qui le rendoient si cher

Comment il fut établi.

(39) Comparez cette description avec celle de Pyrard, à la fin de sa Relation.

(40) Page 131.

(41) Neveu de Flacour, qui avoit été Directeur pour la premiere Compagnie à Madagascar. *Voyez la Relation de Rennefort.*

pour la Compagnie. Sonda n'étant qu'à deux journées & demie de Mirzeou, il comprit que par cette voie les François pouvoient avoir à cinq ſols la livre, le poivre qui leur revenoit à 8 & 13 ſols dans Radiapour. Cette découverte l'obligea d'en écrire au ſieur Caron. Il reçut ordre d'obtenir du Roi de Viſapour les mêmes droits, pour la Compagnie, que ceux dont les Anglois jouiſſoient à *Coroual*, qui eſt une autre Forteresſe de la même dépendance. Cette grace fut obtenue. Flacour établit ſon Comptoir, où il confia les interêts de la Compagnie à un Commis, qui ſe nommoit Aubert. Quinze jours après, un Envoyé du Roi de Sonda vint offrir le poivre au plus vil prix. Mais lorſque le Commis en informa les Directeurs de Surate, il reçut de Caron, pour toute réponſe, un triſte recit de la mauvaiſe intelligence des François à Surate, & des dettes de la Compagnie. Dans la ſuite il ne laiſſa pas de recevoir huit mille roupies, qui ſervirent à le délivrer de ſes engagemens. Mais le Comptoir fut enfin reduit à de ſi fâcheuſes extrêmités, que les Facteurs ſe virent forcés de le vendre aux Anglois pour ſubſiſter (42). Outre le négoce du poivre, celui des toiles y eſt plus ſûr qu'à *Radiapour*, & tous les Navires qui partent pour la Perſe & pour Baſſarat, y peuvent charger du riz à meilleur compte. L'Auteur répete avec douleur que malgré tous ces avantages, la Chambre générale, qui mépriſe tout ce qui lui vient de ſes inférieurs, ferma les yeux ſur ſes propres intérêts & ne ſe rendit point à des raiſons ſi puiſſantes (43).

De la Haie. 1672.

La Compagnie l'a néglige mal à propos.

Pendant que l'Amiral étoit allé viſiter *Mirzeou*, il avoit envoyé un Vaiſſeau de ſon eſcadre à *Tiercery*, autre comptoir François, dont le même Flacour avoit alors la direction. Le Commerce y conſiſtoit en poivre, qui ſe débitoit en Perſe, à Baſſorat, à Mocka & à Maſcate. Ce poivre eſt fort menu, comme ſur toute la côte, & le meilleur pour les Indiens, parce qu'ils ne s'en ſervent qu'en grain, & qu'ils ne le concaſſent pas comme nous. Il ne revenoit qu'à deux ſols neuf deniers la livre (44). Mais le pays eſt mauvais, & l'on n'y trouve pas d'autres rafraîchiſſemens que du bois, de l'eau & de la volaille.

Tiercery, autre Comptoir François.

Le 10, après avoir rencontré le Vaiſſeau qui revenoit de *Tiercery*, l'eſcadre mouilla devant la riviere de *Panniany*. *Flacour*, qui étoit venu rendre ſes devoirs à l'Amiral, fut envoyé à terre vers le Samorin, pour le complimenter de la part du Général François, & de Caron Directeur pour la Compagnie. On apprit le ſoir que deux Princes, neveux du Samorin, devoient venir le lendemain à bord. L'Amiral donna ordre aux barques longues & aux chaloupes de l'eſcadre d'aller les prendre au rivage. Elles les amenerent vers midi, accompagnés du Sécretaire d'Etat du Samorin & de quelques Officiers. Après les avoir reçus avec beaucoup de civilité, on les conduiſit dans la chambre de l'Amiral, où ils renouvellerent le Traité d'alliance avec la Compagnie. On leur promit la protection du Roi de France, à condition qu'ils ne s'engageroient dans aucune guerre ſans en avoir donné avis au Miniſtre du Roi dans les Indes, ou dans ſon abſence, aux Directeurs des Comptoirs François. Non ſeulement ils y conſentirent, mais ils ratifierent la donation déja faite des terres d'*Allicot*, &c (45). Les affaires firent place au

Alliance des François avec le Samorin.

Deux Princes, ſes héritiers.

(42) Page 135 juſqu'à 139.
(43) Page 139 & 140.
(44) Pages 140 & ſuiv.
(45) Page 142.

De la Haie. 1672. plaisir. Entre quantité de liqueurs & de confitures qui leur furent présentées, ils ne s'arrêterent qu'au rossolis de Turin, dont ils burent avec tant d'excès, qu'en retournant à terre au milieu de la nuit, ils ne se souvenoient plus de ce qu'ils devoient rapporter au Samorin.

Leur caractere. Le premier de ces Princes se nommoit *Herampate*. Il étoit fils d'une sœur du Samorin; & les loix du Royaume le rendoient successeur présomptif de son oncle maternel, à l'exclusion des Princes fils du Monarque regnant. L'autre se nommoit *Mavanxoure*, & portoit le titre de second Prince du Sang. Ils se ressembloient beaucoup par les traits du visage; tous deux le visage plein, l'œil ferme, & la taille bien fournie quoique médiocre. Mais ils étoient d'une humeur différente. Le premier étoit affable, enjoué, libre, & sans goût pour les cérémonies; l'autre, froid & reservé. Ils étoient arrivés à bord dans deux barques différentes. Le Prince successeur avoit paru le premier. Leur suite étoit nue; mais ils étoient vêtus richement. Lorsque le second s'étoit approché du premier, il s'étoit deshabillé par respect; & l'on apprit que l'usage du pays, entre les Princes, ne permet pas à un Prince inférieur de se présenter vêtu, devant celui qui le surpasse en dignité (46).

Caron rend visite au Samorin. Comment il est reçu. Le 15 au matin, Caron, accompagné de dix autres Officiers de la Compagnie, se rendit à terre pour faire ratifier au Samorin les conventions du jour précédent. Il trouva ce Prince dans une maison voisine de la riviere, où il s'étoit rendu la veille. Elle avoit moins l'apparence d'une maison royale que d'un simple colombier. Il attendoit les François à cinq ou six pas de la porte, sous une espece de *Divan*, d'où il les conduisit au pied d'une échelle de planche qui répondoit à une trappe qu'il falloit lever pour entrer dans la salle d'Audience. Cette salle ressembloit fort au grenier d'une maison de Village. On y voyoit, sur une mauvaise estrade, un vieux tapis & un coussin fort sale. Le Samorin s'y assit. On jetta sur le plancher un autre tapis pour le Directeur François; mais lorsqu'on s'apperçut que cette situation lui étoit incommode, on lui apporta un petit coffre sur lequel il ne fit pas difficulté de s'asseoir. On fit la lecture des articles, qui furent expliqués par un Interprête, approuvés & signés. Caron demanda la liberté de se retirer, après avoir embrassé le Samorin & les Princes ses neveux (47). Son départ fut célébré par une décharge de quantité de boëtes à feu. L'Auteur, qui étoit du cortege, observe que sur les bruits répandus en Europe, les François s'étoient formé de hautes idées de la grandeur & de la magnificence de ce Monarque; mais que loin de trouver autour de lui quelque sujet d'admiration, ils n'y virent qu'une troupe de misérables, sans aucune apparence de dignité. Le Samorin étoit de petite taille, maigre & décharné. Il ne paroissoit âgé que d'environ soixante ans; mais ses infirmités ne lui permettant pas de s'appliquer aux affaires, il étoit gouverné par les deux Princes ses neveux, dont on louoit d'ailleurs le bon naturel. Ils accompagnerent tous deux le Directeur François jusqu'au rivage. Le Prince successeur le conjura de rendre leur alliance aussi durable que le Soleil & la Lune; & pour la confirmer, il lui fit présent d'une bague qu'il portoit au doigt (48).

Erreur dans l'opinion qui s'étoit répandue de ce Prince.

Les François prennent possession d'Alicor. L'Amiral & le Directeur se rendirent à terre le 17, pour visiter le do-

(46) Page 143. (47) Page 144. (48) Pages 144 & 145.

maine

maine d'*Allicot*, que le Samorin avoit donné à la Compagnie. Ils y trouverent une loge, où les Hollandois entretenoient quelques Gardes & leur pavillon au sommet d'un arbre. Mais à l'approche des François, cette petite garnison se retira, après avoir mis le feu à la maison qu'elle abandonnoit. Le pavillon fut ôté, pour faire place à celui de France. Les Hollandois ont toujours disputé ce territoire à Flacour, qui l'avoit obtenu du Samorin en 1670. Ils ont offert de produire des contrats, par lesquels leurs droits étoient établis depuis plus de quinze ans, & l'Auteur avoit vû à Surate quantité de protestations entre les Directeurs des deux Comptoirs. Mais l'Amiral, qui crut ce différend fini par le nouveau Traité, laissa de l'argent & des munitions à Flacour, pour élever une redoute dans le domaine (49) d'Allicot. DE LA HAIE. 1672.

L'escadre partit le 19; & courant au Nord sur vingt brasses d'eau, fond qu'on est obligé de tenir à cause de brisans qui sont marqués proche de Batacallor, elle s'arrêta le 20 à l'entrée de cette baie. L'Amiral & le Directeur, qui n'ignoroient pas dans quelle inquiétude leur Flotte avoit jetté les Hollandois, s'approcherent d'une petite Forteresse qu'ils ont au bord de la riviere, pour sonder leurs dispositions. Le Commandant du Fort envoya prier l'Amiral d'expliquer les siennes. On répondit à son Envoyé qu'on n'avoit dessein que de faire de l'eau; & sur cette réponse le Commandant fit offrir des rafraîchissemens à la Flotte. Mais on les attendit inutilement, & l'on ne reçut pas d'autres nouvelles du Fort (50). Fort Hollandois de Batacallor.

Le lendemain, en remettant à la voile, l'objet d'un si long voyage cessa d'être un mistere, & l'Amiral déclara ouvertement que ses ordres étoient pour Trinquemale, baie célébre de l'Isle de Ceylan. Tel étoit le sujet du départ de l'escadre, & ce secret qui avoit causé tant d'allarmes en Europe & aux Indes. Cependant ceux qui connoissoient les affaires Orientales, avoient fort bien jugé que les vues de Caron regardoient l'Isle de Ceylan, ou quelque autre lieu négligé par les Hollandois, qui jouissoient paisiblement de la plus riche partie du Commerce des Indes. L'objet du voyage de La Haie est dévoilé.

Caron, né en Hollande, mais originaire de France, avoit quitté le service des Hollandois pour s'attacher à celui de la Compagnie Françoise. Un long séjour dans les Indes, où il étoit employé dès l'année 1644, lui avoit fait reconnoître que les Hollandois avoient fort mal entendu leurs intérêts lorsqu'ils avoient choisi Batavia pour le centre de leur Etablissement. Ce poste est trop à l'Est; & les Portugais avoient commis la même faute en choisissant Goa, qui est trop à l'Oueſt. Ceylan est comme au milieu des Indes. Le Commerce peut s'y faire, des quatre endroits du vent & des mousſons. Tous les Navires qui arrivent de l'Europe vont tomber d'eux-mêmes & sans ordre à la vûe de cette Isle. Les plus importantes places des Indes, c'est-à-dire, le Bengale & Coromandel, sont dans le même chemin. Enfin Caron avoit persuadé au ministere de France (51), que la Compagnie Françoise cherchant à se faire un Etablissement général où les Navires de France pussent aborder facilement, décharger, & de-là choisir librement leur route, Les François veulent s'établir dans l'Isle de Ceylan. Fondemens de ce projet.

(49) Pages 148 & 149.
(50) Page 152.
(51) On lit dans une Lettre du Sieur Caron à M. Colbert, qui est à la fin du Journal de La Haie, toutes les raisons sur lesquelles il établissoit son sentiment.

De la Haie, 1672.

n'en pouvoit pas désirer de plus avantageux que la baie de *Trinquemale* ou celle de *Cotiary*. » Voilà, dit-il dans sa lettre, une place qui a toutes les » qualités qu'on voudroit trouver réunies; une place enrichie, dans ses en- » virons, de hautes terres, & des bois pour servir à tout; une place où » peuvent hiverner, carener, radouber & mouiller en toute sureté mille Na- » vires, à l'abri de toutes sortes de vents, avec un fond de sable vazeux qui » naît par-tout de 15, 12, 10, 7, 6, & jusqu'à 5 & 4 brasses d'eau proche » la côte; en un mot une place à laquelle tous les Navigateurs n'ont encore » rien trouvé ni connu de pareil dans les quatre parties du monde, & où l'on » pourra s'établir & se fortifier, avec la dixiéme partie de la dépense que les » Hollandois ont faite à Batavia & les Portugais à Goa «. Si les Hollandois, ajoute-t-il, n'ont pas fait état de Trinquemale & de Cotiary, c'est que ces deux lieux étoient trop éloignés de leurs forces au côté de l'Oueſt, qui sont Point de Galle, Columbo, Negombo & Jafnapatan, où ils trouvent beaucoup plus de canelle qu'il ne leur en faut (52).

Avantages de la Baie de Trinquemale.

Les Hollandois ne possédent rien justement dans cette Isle.

Il avoit fortifié de si belles idées dans l'esprit du Ministere, en lui représentant que les Hollandois n'avoient aucun droit de s'y opposer, parce qu'ils ne possedoient rien en propre dans l'Isle de Ceylan. Ils étoient convenus en 1636, par un contrat formel avec le Roi, de chasser les Portugais de son Isle, avec la condition expresse que les Places, les Villes & les Forteresses qu'ils prendroient sur les Portugais seroient aussi-tôt livrées à ce Prince, qui les feroit démolir, & qui payeroit en canelle, à un prix reglé, les frais & les dépenses de la guerre. Sur cette convention les Hollandois avoient pris en 1638 les Forteresses le *Pagode*, près de Trinquemale, & celle de Batacallor; & les avoient fidélement remises au Roi de Ceylan, qui les avoit fait grossierement démolir. Ensuite s'étant rendus maîtres de Point de Galle, de Negombo, de Columbo & Jafnapatan, ils avoient retenu toutes ces Places, contre la foi de leur engagement, & sous divers prétextes; mais cette infidélité même n'empêchoit pas qu'en écrivant au Roi ils n'eussent toujours reconnu qu'elles lui appartenoient, & qu'ils ne les nommassent dans leurs lettres les *Forteresses de votre Majesté Impériale* (53). Le Roi n'ayant pas laissé de leur en demander plusieurs fois la restitution, & d'employer même les armes pour s'y rétablir, ils ne lui avoient pas donné d'autre raison que l'envie qu'ils avoient de les garder pour lui, dans la crainte que les Portugais ne s'y rétablissent (54).

En quoi les François manquerent dans leur entreprise.

C'étoit sur ce fondement que la Compagnie Françoise se proposoit de faire alliance avec le Ceylan, & de former avec sa permission un établissement dans la baie de Trinquemale, sans entreprendre néanmoins de chasser les Hollandois de leurs possessions. La justice de ce dessein devint encore plus claire, lorsque le Roi eut accepté la proposition des François, & qu'il eut promis de leur abandonner en propriété Cotiary & Trinquemale. Mais pour réussir dans un sujet de cette importance, il auroit fallu garder moins de ménagement avec les Hollandois, & ne pas attendre que les forces de l'escadre Françoise fussent consumées par la mort ou les maladies. D'ailleurs on s'étoit trop ouvert sur le plan de l'entreprise, à Surate & dans d'autres lieux,

(52) Lettre de M. Caron, *ubi sup.* (53) *Ibidem.* (54) *Ibid.*

d'où les Hollandois avoient reçu des informations qu'ils n'avoient pas négligées (55). De la Haie. 1672.

L'Escadre Françoise étant dont arrivée le 22, à l'entrée de la baie de Trinquemale, l'Amiral & le Directeur se mirent dans une barque longue, accompagnée de quatre houcres & de quelques chaloupes armées, pour faire de leurs propres yeux les premieres observations. *Turelle*, qui commandoit le *Navare*, eut ordre de suivre jusqu'au signal, avec toute l'escadre. On découvrit d'abord sur la pointe du Nord, une Forteresse, bâtie par les Hollandois, qui porte le nom de la baie. Plus loin, dans la baie même, on apperçut au Sud un autre Fort, qui salua le pavillon François de sept coups de canon. L'Amiral fit répondre de cinq coups. Enfuite on découvrit au Nord-Oueſt un enfoncement, qui forme un des plus beaux bassins du monde, où le fond est à choisir depuis dix brasses jusqu'à vingt-cinq. Outre l'entrée par où les petits bâtimens avoient passé, la baie en a une seconde, formée par une Isle qui est située précisément au milieu de ces deux ouvertures (56).

Ils arrivent dans l'Isle de Ceylan.

Premieres observations de l'Amiral.

L'Amiral, après avoir dépêché un bon Pilote, pour reconnoître particulierement toutes les baies, fit mettre à terre un homme du pays, qu'il avoit pris en passant devant Mangalor, avec ordre d'amener à bord quelque Insulaire de qui l'on pût prendre langue. Le lendemain, il alla visiter une pointe, qui pouvoit être fortifiée; & dans la vûe de se rendre maître des entrées, il mit une Compagnie d'Infanterie dans l'Isle qui forme les deux passages. Le travail fut commencé. Vers le soir cinq Négres du pays, qui furent amenés à bord, & deux desquels se disoient Gouverneurs des terres voisines, pour le Roi de Candi, déclarerent qu'ils avoient reçu ordre de ce Prince, d'offrir toutes sortes de rafraîchissemens aux Vaisseaux François. Ils raconterent à l'Amiral que les Hollandois étoient en paix avec le Roi depuis six ans. Leur recit parut suspect. Cependant ils furent traités civilement, & l'Amiral leur remit une lettre de civilité pour leur Prince, dont ils promirent d'apporter la réponse. Mais on apprit bientôt, par une chaloupe qui avoit été envoyée à terre, que ces cinq hommes étoient Malabares, & que ceux qui s'étoient dits Gouverneurs pour le Roi, n'étoient que les Commandans de quelques Compagnies de Malabares au service des Hollandois. On fut informé aussi qu'ils étoient venus par l'ordre du Gouverneur de Trinquemale, pour observer le dessein des François, & qu'ils lui avoient porté la lettre qu'on leur avoit confiée : que depuis six mois les Hollandois étoient en guerre avec le Roi de Candi, du côté de Columbo; qu'ils avoient fait venir à Trinquemale deux cens Malabares; qu'ils avoient tué depuis peu 30 Chingulais, qui sont les Naturels du pays, & qu'ils avoient chassé les autres de la côte de cette baie (57).

Il travaille à se rendre maître de l'entrée de la Baie.

Ruse des Hollandois.

Les Négres de Mangalor étant revenus le 25 avec un des sujets du Roi de Candi, on apprit, avec plus de confiance, que ce Prince attendoit depuis longtems les François, mais que leur lenteur lui faisoit craindre qu'on ne lui eût donné de fausses espérances; qu'il avoit actuellement la guerre avec les Hollandois, & que depuis peu il les avoit lui-même attaqués à Corlas; que cinq mois auparavant il leur avoit fait essuyer une autre attaque, par quatre de ses

Comment ils vivoient avec le Roi de l'Isle.

(55) *Ibidem.* (56) Pages 153, 154. (57) Pages 155 & suiv.

De la Haie. 1672.

Généraux : que ces ennemis de l'Iſle avoient brûlé depuis quelques jours & abandonné leur Fort de Cotiary ; enfin que le Roi avoit quantité de canelle à vendre, parce que regardant les Hollandois comme ſes ennemis, il y avoit long-tems qu'il ne faiſoit plus de Commerce avec eux. L'Amiral fut curieux de vérifier ſur le champ s'ils avoient abandonné leur Fort. S'y étant rendu lui-même, il le trouva effectivement déſert. Mais il y reſtoit trois pieces de canon, & quelque proviſion de poudre, ſans aucun boulet. On n'y toucha point ; & pour éviter toutes ſortes de plainte, on ne voulut pas s'emparer du Fort : d'autant plus que loin de commander la riviere qui vient de Candi, il en étoit aſſez éloigné. Cependant l'ordre fut donné de pouſſer le travail dans l'Iſle qui ſépare les deux entrées, & d'y conſtruire des Magaſins. L'Amiral prit auſſi le parti d'envoyer, à la Cour de Candi, trois François avec des lettres pour le Roi, accompagnés d'un corps de cadets qui devoient les eſcorter pendant quelques jours, & du Topaſe de Mangalor (58) pour leur ſervir d'Interprête.

Ménagement que les François gardent pour eux.

Les reſſentimens commencent à éclater.

Malgré les ſoins que les François & les Hollandois ſembloient avoir apportés juſqu'alors à ne ſe donner mutuellement aucun ſujet de plainte, il étoit bien difficile qu'avec des intérêts ſi oppoſés, l'une & l'autre Nation demeurât long-tems dans cette eſpéce d'équilibre. Les Hollandois furent les premiers qui parurent en ſortir. Le 2 d'Avril, le Patron d'une petite barque apporta ſur la Flotte une lettre du Gouverneur de Trinquemale, qui portoit un ordre inſolent aux François de ſortir de la baie du *Repos*, où l'eſcadre avoit mouillé, avec un reproche d'y être entré ſans ſaluer le pavillon du Fort. On ne fit aucune réponſe à la lettre ; & quelques Officiers ſe contenterent de dire au Porteur, que lorſque ſes Maîtres écriroient avec le reſpect qu'ils devoient à la France, on pourroit leur répondre (59). On ne laiſſa pas de le ſaluer de trois coups de canon, auxquels il eut l'audace de répondre d'un ſeul. Quelques jours après, deux François de la garniſon du Fort étant venus ſe rendre ſous le pavillon de l'Amiral, une chaloupe Hollandoiſe vint les redemander, & déclara que s'ils n'étoient pas rendus le Gouverneur recevroit tous les François qui paſſeroient au Fort. On lui donna pour réponſe les copies imprimées d'une Ordonnance du Roi, qui obligeoit tous ſes ſujets de retourner au ſervice de leur Patrie. On ajouta que c'étoit l'unique explication qu'on avoit à donner au Gouverneur ; & qu'à l'égard de ſa premiere lettre, on en feroit connoître l'inſolence en Europe, où MM. les Etats en ſeroient informés (60). D'autres déſerteurs du Fort aſſurerent qu'on y étoit dans une vive inquiétude, & qu'avant l'arrivée de l'eſcadre le Gouverneur avoit reçu ordre d'arborer tous ſes pavillons ſur les avenues & les pointes de la baie, mais que par une négligence irréparable il avoit laiſſé la place vuide. Ceux qui connoiſſoient aſſez les Hollandois pour ſçavoir qu'ils négligent peu les affaires importantes, jugerent que ce bruit n'avoit été répandu dans le Fort que par des vûes politiques, ſoit pour faire ſuppoſer qu'ils croyoient leurs droits certains, ou pour faire entendre qu'ils étoient réſolus de les ſoutenir (61).

Les François mépriſent les injures.

Cependant l'Amiral ayant écrit le 28 au Gouverneur, par un de ſes Gardes,

(58) C'eſt un nom Indien, comme celui de Caſcarin & de Chingulay.

(59) Page 160.

(60) Pages 161 & 162.

(61) Pages 162 & 163.

cet Envoyé rendit témoignage à ſon retour qu'il avoit été reçu fort civilement. Le Gouverneur avoit promis de répondre dans l'eſpace de deux jours. Il avoit fait tirer ſept coups de canon, au départ du Garde; ce qui ſembloit marquer qu'il avoit changé d'humeur, ou reçu de nouveaux ordres. Sa réponſe fut apportée par un Officier qui la remit au corps-de-garde François, mais qui partit en murmurant de la contrainte où l'on tenoit les Hollandois, dans un lieu qui leur appartenoit par des droits légitimes (62). De la Haie. 1672.

On apprit à bord que les Députés de l'Amiral étoient arrivés à la Cour de Candi, & qu'ils y avoient été reçus avec autant de joie que de civilité. Bientôt pluſieurs Grands de l'Iſle parurent ſur le rivage, eſcortés d'une troupe nombreuſe; & quelques-uns paſſerent ſur le Navire, pour y faire leurs complimens à l'Amiral. Ils lui promirent quantité de rafraîchiſſemens de la part du Roi, mais ils en apporterent peu. Cependant les beſoins de l'eſcadre devenoient preſſans. On y avoit déja perdu un grand nombre de ſoldats, & pluſieurs Officiers de conſidération, entre leſquels l'Auteur nomme M. de *Grateloup*, Maréchal de Camp, M. le Chevalier de *Certaine*, qui commandoit le *Jule*, & M. de *Turelle*, Chef d'eſcadre. Les malades ſe multiplioient tous les jours. Quelques Grands de l'Iſle preſſerent l'Amiral de les envoyer à terre, & lui promirent de ne les y laiſſer manquer de rien. Il ſe rendit lui-même à Cotiary, pour leur faire dreſſer des tentes à deux lieues de la mer, ſur les bords de la riviere de Candi. Le ſoir il rendit viſite aux Grands, qui étoient campés dans un lieu voiſin, & qui vinrent au-devant de lui avec une ſuite de trois cens hommes armés de mouſquets, d'arcs & de picques. Etat de l'Eſcadre Françoiſe.

Les circonſtances changerent beaucoup le 15, lorſqu'on vit paroître à l'entrée de la baie une Flotte Hollandoiſe de quatorze Navires (63), qui mouilla ſous la pointe du Nord, devant le Fort de Trinquemale. On regla auſſi-tôt, dans un Conſeil, l'ordre que l'eſcadre devoit tenir en cas d'attaque. Enſuite un Officier, nommé *Beauregard*, fut envoyé à l'Amiral Hollandois, pour lui demander ſi ſon deſſein étoit d'entrer dans la baie. Il devoit lui dire, dans cette ſuppoſition, que le Viceroi (64) le prioit de prendre toute autre route, & fondoit cette priere ſur le don que le Roi de Ceylan, juſte Souverain de la baie, en avoit fait aux François. Beauregard fut aſſez mal reçu. L'Amiral Hollandois qui ſe nommoit *Riklof*, lui répondit qu'il ne communiquoit ſes deſſeins à perſonne; que s'il avoit celui d'entrer dans la baie, il n'en demanderoit pas la permiſſion, & que le lendemain il s'expliqueroit par écrit (65). Arrivée d'une Flotte Hollandoiſe. Premieres explications entre les deux Amiraux.

En effet on vit arriver le 16, à bord du Navarre, un Capitaine & un Lieutenant Hollandois, qui apportoient une lettre au Viceroi, de la part de M. Riklof Ranjonce, Amiral de la Flotte Hollandoiſe & Gouverneur de l'Iſle de Ceylan. Elle contenoit que MM. les Etats & la Compagnie de Hollande, lui ayant confié le ſoin & la défenſe de toutes leurs Places de guerre dans l'Iſle de Ceylan, & le long ſéjour que la Flotte Françoiſe faiſoit dans cette baie, qui étoit une dépendance de ſon Gouvernement, lui donnant un juſte ombrage, il prioit M. le Viceroi d'en ſortir; que le lieu de lui-même étoit Ils s'expliquent par écrit.

(62) Page 170.
(63) Pages 175 & ſuiv.
(64) M. de la Haie prenoit la qualité de Viceroi dans les lieux qui paſſoient pour appartenir au Roi.
(65) Page 176.

DE LA HAIE. 1672.

peu capable de lui fournir des rafraîchiſſemens; que s'il en avoit beſoin, il lui offroit ceux qui ſe trouveroient ſur ſa Flotte; qu'il étoit même diſpoſé à l'accompagner dans quelque autre lieu, pour s'en procurer enſemble; enfin, qu'il le prioit de lui faire connoître au plûtôt ſes intentions. Les deux Envoyés furent reçus avec plus de civilité, que les Hollandois n'en avoient eu pour Beauregard. Le Viceroi, dans ſa réponſe, à laquelle il fit joindre une copie de la lettre qu'il avoit envoyée le 28 au Gouverneur de Trinquemale, aſſuroit l'Amiral que ſon intention étoit d'entretenir la paix, l'union & l'amitié, qui ſubſiſtoient depuis ſi long-tems entre le Roi ſon Maître & MM. les Etats des Provinces-Unies; que celui qui penſoit à la rompre devoit prendre garde aux ſuites; que cette baie appartenoit au Roi de Ceylan, & que les Hollandois n'y pouvoient juſtifier aucun droit; qu'il s'étonnoit fort de la priere qu'on lui faiſoit de ſortir d'un lieu, qui appartenoit maintenant aux François par le droit legitime d'une donation volontaire, & qu'il n'avoit pas été moins ſurpris de ſe voir traité ennemi dans tous les Ports Hollandois où il avoit paſſé: qu'il offroit néanmoins à l'Amiral toute l'aſſiſtance & tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin (66).

Donation du Roi de Ceylan en faveur des François.

Dès le même jour, on fit revenir les malades à bord; & le lendemain on reçut des Grands les expéditions de la donation des baies de Trinquemale, Cotiary & dépendances. Le Viceroi ſe rendit le jour ſuivant à Cotiary, pour en prendre poſſeſſion au nom de la France, & le pavillon y fut planté. Deux jours après, on reçut par une nouvelle lettre, la derniere réſolution du Conſeil Hollandois. Beauregard fut envoyé le 23 avec la réponſe du Viceroi, & reçu avec beaucoup de civilité. On s'empreſſa de lui demander s'il apportoit la paix ou la guerre. Il répondit que M. le Viceroi n'avoit pas d'autre ordre ni d'autre intention que d'entretenir la paix; que ſi les Hollandois néanmoins vouloient commencer la guerre, il avoit aſſez de force pour la ſoutenir: que d'ailleurs le Roi de Ceylan lui offroit quinze mille hommes, prêts à la commencer, & lui promettoit d'y en joindre bientôt vingt mille autres, & de faire même une partie de la dépenſe. Quelque ſens que les Hollandois puſſent donner à cette explication, ils affecterent de la recevoir comme une aſſurance de paix; & dans les témoignages de leur joie, ils burent à la bonne intelligence des deux Nations (67).

Les François ſe bornent à la défenſive.

Cependant le Viceroi, qui ne penſoit effectivement qu'à demeurer ſur la défenſive, apporta tous ſes ſoins aux préparatifs qui pouvoient le mettre à couvert de toute ſurpriſe. Il donna des ordres preſſans pour faire achever les fortifications de la petite Iſle. Quelques Navires Hollandois étant entrés dans la baie de Cotiary, il fit mouiller une de ſes fregates, nommée *la Diligente*, vis-à-vis du pavillon François, qui étoit planté ſur une eſpece de halle que les Grands avoient fait conſtruire pour ſervir de Marché, avec ordre de ſe laiſſer couler à fond plûtôt que d'en partir, mais de ne pas tirer la premiere, & de ſe défendre ſeulement lorſqu'elle ſeroit attaquée ou qu'elle verroit inſulter le pavillon. Il étoit gardé par un enſeigne & douze ſoldats, qui avoient reçu les mêmes ordres. Bientôt le nombre des Navires Hollandois augmenta dans la baie juſqu'à treize. Ils s'approcherent pluſieurs fois du pa-

Les Hollandois s'entendent mal en ruſe.

(66) Pages 177, 178. (67) Page 181.

villon, & même de l'eſcadre, avec toutes les apparences qui précédent ordinairement le combat; mais lorſqu'ils étoient à la portée du canon, ils faiſoient vent arriere; & ces tentatives n'aboutirent qu'à ſortir de la baie pour aller remouiller devant leur Fort. L'Auteur obſerve qu'ils manquoient de prudence, & que rien n'étoit plus mal imaginé que ce ſtratagême, parce que les gens du pays, qui obſervoient leur conduite, & qui ne pouvoient la prendre que pour une marque de crainte, ſe confirmoient dans la haine qu'ils leur portoient, & dans l'eſpérance qu'ils avoient conçûe de l'arrivée des François (68). Auſſi le Viceroi fit-il arborer le même jour un pavillon de France ſur une autre pointe de la baie, vis-à-vis de laquelle il fit jetter l'ancre au Vaiſſeau le *Flamand*, pour marquer ſa poſſeſſion (69). DE LA HAIE. 1674.

Il ſe paſſa néanmoins, ſur terre, quelques petites actions où les armes furent employées avec divers ſuccès, mais ſans aucun avantage conſidérable. Quelques corps-de-garde François, qui étoient gênés par l'ordre de ne pas commencer l'attaque, furent enlevés ſans réſiſtance. D'autres, forcés de ſortir des bornes qu'on leur avoit impoſées, repouſſerent la violence & firent tourner le dos à leurs ennemis. Le Vaiſſeau le *Phenix*, qui ayant été ſéparé de l'eſcadre revenoit au rendez-vous dans la baie, tomba au milieu de la Flotte Hollandoiſe, où il fut retenu, ſans qu'on touchât néanmoins à ſa cargaiſon. Mais ce n'étoient pas les difficultés de la guerre qui commençoient à cauſer de l'embarras aux François. Ils avoient d'autres combats à ſoutenir contre la diſette des vivres & contre les maladies. Quelques bufles qui leur étoient envoyés par les Grands de l'Iſle, étoient bien éloignés de ſuffire à leurs beſoins, & tous les environs de la baie ayant été ravagés depuis long-tems par les Hollandois, ne pouvoient leur fournir d'autres rafraîchiſſemens (70). Les troupes Chingulaiſes, qui étoient ſur le rivage avec leurs Grands, ne ſouffroient pas moins de l'éloignement où elles étoient de toutes ſortes de proviſions. Elles battirent un corps de Hollandois, qui avoit entrepris de ruiner les moiſſons de riz pour l'année ſuivante; mais les dépouilles qu'elles leur enleverent ne conſiſtoient que dans leur bagage, de la poudre, des balles, & quelques barils de vin d'Eſpagne (71).

Embarras où la diſette & les maladies jettent l'Eſcadre Françoiſe.

Le Viceroi, effrayé ſur-tout du nombre de ſes morts & de ſes malades (72), jugea que l'honneur du nom François ne lui permettoit pas d'expoſer ſon eſcadre à demeurer ſans matelots pour la ſervir, & ſans ſoldats pour la défendre. De concert avec le Directeur, qui le preſſoit continuellement de ne pas attendre l'extrêmité, il prit enfin la réſolution de ſauver ce qui leur reſtoit d'hommes, & d'aller chercher des rafraîchiſſemens dans des lieux plus favorables. Les Grands informés de ſon deſſein en parurent fort affligés. Ils craignoient pour leur tête, lorſque leur Roi viendroit à ſçavoir que la diſette avoit forcé les François de partir. Le Viceroi leur répondit qu'il étoit ſatisfait de leur bonne volonté; qu'il comprenoit bien que toutes les terres voiſines étant ruinées par leurs ennemis, il ne dépendoit pas d'eux d'y faire naître l'abondance, & qu'il en rendroit témoignage au Roi par une

Les maladies obligent les François d'abandonner leur entrepriſe.

Regrets des Inſulaires.

(68) Page 187.
(69) *Ibidem.*
(70) Pages 205, 206 & ſuiv.
(71) Page 216.
(72) Il y avoit ſoixante-dix-huit malades ſur le ſeul *Flamand*.

DE LA HAIE. 1672.

Ambaſſade (73) qu'il avoit deſſein de lui envoyer. Il leur promit de revenir auſſi-tôt qu'il lui ſeroit poſſible, & de laiſſer une garniſon Françoiſe dans la petite Iſle qu'il avoit fortifiée. Leurs plaintes & leurs inſtances n'en furent pas moins vives. Quatre d'entr'eux s'étant rendus le 5 de Juillet à bord du *Navarre*, y porterent une lettre du Roi, par laquelle ce Prince leur marquoit qu'ayant appris avec chagrin combien les maladies cauſoient de mal aux François, il leur envoyoit ſept Médecins de ſa Cour avec toutes ſortes de drogues pour leur gueriſon. Ils ajouterent qu'ils avoient fait bâtir ſur le champ des loges, où les malades ne manqueroient d'aucune commodité. La réponſe du Viceroi fut qu'il ſe préparoit à partir dans trois jours : qu'il remercioit beaucoup le Roi, mais qu'il avoit beſoin de vivres encore plus que de remédes, & que ces ſecours d'ailleurs étoient venus trop tard (74).

Remarque ſur un oubli important.

L'Auteur du Journal ne donnant pas ici plus de lumiere ſur l'Ambaſſadeur qui fut envoyé à la Cour de Candi, ni ſur le nombre d'hommes que le Viceroi laiſſa dans le Fort de l'Iſle, on exhorte le lecteur à conſulter la Relation de *Knox*, qui contient des éclairciſſemens fort curieux ſur ces deux articles. Il y apprendra auſſi qu'après avoir attendu inutilement le retour de l'eſcadre Françoiſe, le Roi de Ceylan & tous ſes ſujets demeurerent perſuadés qu'elle avoit péri dans les flots ou par les forces ſupérieures des Hollandois. Cette idée pouvoit naître aux Inſulaires, & paroître vraiſemblable à Knox même, pendant le ſéjour qu'il fit dans leur Iſle. Mais il eſt ſurprenant qu'ayant achevé ſa Relation en Angleterre, il n'ait pas cherché des informations qui auroient diſſipé ſes doutes, ou du moins que ſon Traducteur n'ait pas pris la peine de reformer ce qui manque à la vérité de ſon recit.

L'Eſcadre Franç. quitte l'Iſle de Ceylan.

La veille du jour qui avoit été marqué pour le départ de l'Eſcadre, le Viceroi & le Directeur firent partir une flute, ſous le commandement de *Beauregard*, Capitaine des Gardes du Viceroi, avec leurs dépêches pour la France, & l'ordre exprès de ne les remettre qu'entre les mains du Roi. Le lendemain 9 Juillet, toutes les ancres furent levées, & l'on mit à la voile dès la pointe du jour, pour ſortir de la baie de Cotiary. Les Navires Hollandois étoient rangés, & liés les uns aux autres avec des cables, devant leur Forteresſe. On paſſa fort près d'eux, ſans y remarquer le moindre mouvement qui ménaçât l'Eſcadre. Ils triomphoient ſans doute de voir abandonner volontairement ce qu'ils n'avoient oſé tenter d'obtenir par la force. Beauregard prit librement la route de l'Iſle de Bourbon, dans ſa flute ; & de la Haie fit gouverner vers Coromandel, où il eſpéroit de trouver des rafraîchiſſemens. On arriva le 11 à la vûe de la Terre-Ferme, devant *Negapatan*, dont on n'étoit qu'à trois lieues. Une grande muraille blanche, & le pavillon Hollandois qui s'élevoit à côté d'une grande pagode en forme de pyramide, firent découvrir auſſi-tôt cette Place. Mais comme il y avoit peu de ſecours à s'y promettre, on prit le parti d'aller mouiller le lendemain à *Tranquebarre*, Ville & Forteresſe qui appartenoit aux Danois depuis pluſieurs années, & qu'ils avoient fait ſoigneuſement réparer (75).

Elle relâche à Tranquebarre.

Le Gouverneur Danois, qui n'avoit alors dans ſa rade que deux petits Na-

(73) Voyez la Remarque ſuivante.

(74) Pages 125 & ſuiv. On ſupprime quantité de regrets & d'inſtances des Inſulaires.

(75) Page 232.

vires

vires de ſa Nation, envoya complimenter auſſi-tôt le Commandant de l'Eſcadre Françoiſe, & lui fit offrir des rafraîchiſſemens. Mais lorſqu'il apprit qu'elle portoit un Amiral de France, il fit ſaluer le pavillon avec les plus grands honneurs (76). Enſuite il renvoya les Députés à bord, pour ſupplier l'Amiral d'aller ſe rafraîchir dans le château, avec offre d'aller lui-même au devant de lui. De la Haie répondit qu'il iroit avec joie remercier le Gouverneur de toutes ſes civilités. Une heure après, on vit paroître dans deux barques, M. le Gouverneur & ſa ſuite. Mais il fut trois heures à ramer contre le vent, & la force de l'orage l'obligea de retourner à terre. L'Amiral, ſenſible à tant de politeſſes, partit le lendemain dans ſes propres chaloupes, avec ſes Gardes & un grand nombre d'Officiers; ce qui n'empêcha pas le Gouverneur de venir encore au devant de lui, pour le conduire au rivage. Il avoit fait préparer un riche palanquin & ſix chevaux de main. Mais l'Amiral voulut aller à pied juſqu'au Château. Toute la garniſon étoit ſous les armes, & le canon joua continuellement. On ſervit un fort beau dîner, pendant lequel on but les ſantés de Leurs Majeſtés Très-Chrétienne & Danoiſe. L'Amiral ne fit pas difficulté de déclarer qu'il étoit abſolument dépourvu de vivres; & n'en deſirant point qu'il ne fût diſpoſé à payer, il propoſa au Gouverneur de lui fournir trois cens milliers de riz, trois cens vaches ou bœufs, trois cens porcs & huit cens pieces de volailles (77). Les Danois ne parurent point embarraſſés de cette demande; mais ils manquoient de goudron, de cordages, de vin & de viande ſalée d'Europe. Sans les tenir quittes de ce qu'ils promettoient de ſi bonne grace, on prit la réſolution de ſe rendre à Madraſpatan, où il étoit arrivé depuis vingt jours cinq navires Anglois. L'Amiral fut reconduit avec les mêmes honneurs juſqu'au rivage. Le Gouverneur ſe rendit à bord avec lui. On s'y étoit attendu : & d'un préſent de vingt vaches, de vingt cabris & de quelques bonnes pieces de volaille qu'il y avoit envoyé avec différentes eſpeces de légumes, on avoit préparé un excellent ſouper, où la joie & la politeſſe ne regnerent pas moins que la bonne chere. Les François rendirent les honneurs de l'artillerie avec uſure, & le Gouverneur Danois ſe retira fort ſatisfait. L'Amiral, preſſé de partir, le pria de lui envoyer le lendemain ce qu'il avoit de riz, de beſtiaux & de volailles, en promettant de prendre le reſte à ſon retour de Madraſpatan. Il lui laiſſa le prix de tout ce qu'il s'étoit engagé à fournir; & pour lui marquer une reconnoiſſance indépendante de leur traité, il lui fit préſent d'un fuſil d'une beauté extraordinaire, d'une épée & d'un baudrier en broderie, d'un travail fort riche (78).

De la Haie. 1672.

Civilités du Gouverneur Danois.

Elles lui ſont rendues ſur l'Eſcadre.

Après avoir reçu des Danois tout ce qu'ils pouvoient accorder, on remit le 16 à la voile avec le vent le plus favorable, parce qu'on étoit en pleine mouſſon pour le Nord. On arriva le lendemain à l'embouchure de la riviere de *Porto novo*, où l'on avoit ſçu du Gouverneur de Tranquebarre que les Officiers du *Phœnix* avoient traité pour quelques vivres, & qu'ils avoient fait d'avance une partie du payement. L'Amiral deſcendit à terre avec quelques Officiers & ſes Gardes; mais ayant laiſſé ſa ſuite au rivage & gardant l'*incognito* ſous le nom d'un Marchand, il fut informé par ſes propres yeux que

L'Amiral deſcend à Porto-novo.

Il ſe rend *incognito* dans la Ville.

(76) Page 233.
(77) Page 235.
(78) Page 237. On verra dans la ſuite quelques Relations Danoiſes, qui feront connoître l'origine & l'état de cet Etabliſſement du Dannemarck.

De la Haie. 1672.

la riviere n'a que ſix pieds d'eau, de haute mer, & n'en a guères plus d'un en baſſe marée ; que les grandes vagues y rendent l'abordage auſſi rude qu'à Tranquebarre ; que le riz & les vivres ne manquoient pas dans le pays, mais qu'il falloit vingt-cinq ou trente jours pour en faire une certaine proviſion. L'Amiral & deux hommes qui l'accompagnoient paſſerent la nuit à terre, pour éviter l'embarras de chercher un logement. Le lendemain, dès la pointe du jour, ils entrerent dans la Ville. Ils en parcoururent les rues & viſiterent le Marché. L'Amiral s'informa du prix des vivres. Il s'entretint avec divers Marchands. Mais tout étant plus cher qu'à Tranquebarre, il n'y acheta rien. La Flute l'*Europe*, qui n'avoit pas rejoint l'Eſcadre, avoit chargé les proviſions pour leſquelles on avoit eu de l'inquiétude (79).

L'Eſcadre arrive à S. Thomé.

L'eſperance qui reſtoit à l'Amiral étoit de relâcher à *S. Thomé*, où les vivres ſont ordinairement en abondance. On leva l'ancre pour ſuivre la côte. Le 19 après midi, on eut la vûe des ſept Pagodes, à une lieue de terre du côté de l'Oueſt ; & le 20 on mouilla devant la Ville de S. Thomé, qui appartenoit au Roi de *Golconde*. Trois navires Anglois, qui étoient devant Madraſpatan, Forteresſe de leur Nation, apprirent à l'Amiral qu'il s'étoit fait une ligue offenſive & défenſive entre la France & l'Angleterre, & que ces deux Couronnes avoient déclaré la guerre aux Hollandois. Il envoya deux de ſes Officiers à Madraſpatan, pour ſaluer le Gouverneur. Mais n'ayant d'abondance à ſe promettre que du côté de S. Thomé, il en députa deux autres au Gouverneur de cette Ville, pour lui demander la permiſſion de prendre des vivres, du bois & de l'eau, après être convenus du prix.

Brutalité du Gouverneur More.

Courbaſſon, Lieutenant du *Navarre*, & *Thibaud*, qui furent chargés de cette commiſſion, trouverent tant de difficultés à ſurmonter les briſans, qu'ils furent obligés de mouiller le grapin & de mettre leur pavillon en berne. Une barque du pays vint au-devant d'eux ; mais ceux qui la conduiſoient leur firent défenſe, de la part du Gouverneur, de deſcendre au rivage. Un ordre ſi dur ne les empêcha pas d'envoyer un Matelot, qui fut conduit devant le Gouverneur, & qui lui en fit des plaintes. Cet orgueilleux More répondit qu'il ne prétendoit pas qu'aucun Chrétien mît le pied ſur ſes terres, & qu'il n'avoit pas d'autre réponſe à faire aux Officiers François. Enſuite il fit donner, aux yeux du Matelot, trente coups de bâtons à l'Indien qui l'avoit amené devant lui. Cette nouvelle, qui fut communiquée auſſi-tôt à l'Amiral, lui fit aſſembler le Conſeil, & l'on y réſolut de faire une ſeconde tentative auprès du Gouverneur. Le même jour au ſoir on apprit, par une Lettre de Flacour, envoyée depuis un mois de la côte de Malabar à Madraſpatan, que les Hollandois s'étoient ſaiſis de la Terre d'Allicot & l'avoient forcé de ſe retirer (80).

Il renouvelle ſes injures.

Ce fut le 22 que *Maillé*, Commandant des Cadets, fut conduit à terre pour renouveller au Gouverneur la propoſition de l'Amiral. En arrivant au rivage, il le trouva couvert de Mores, qui feignirent même de s'oppoſer à ſa deſcente. Cependant il ſe fit conduire chez le Gouverneur, qui, après avoir répeté ce qu'il avoit dit au Matelot, ajouta qu'il feroit couper la tête au premier François qui viendroit lui faire la même demande (81).

(79) Page 240 & 241. La hauteur priſe devant Porto-novo étoit de onze degrés trente minutes du Nord.

(80) Pag. 242 & ſuiv.

(81) Page 245.

Un procedé ſi barbare & la mort d'un Courrier de la Compagnie Françoiſe, qui avoit été aſſaſſiné quelques années auparavant dans cette Ville, parurent des offenſes qui demandoient une vengeance éclatante. On réſolut, au Conſeil, d'attaquer la Ville; & ſur le champ l'ordre fut donné aux Pilotes de ſonder les lieux où les navires pouvoient mouiller à la portée du canon. De la Haie. 1672. Les François penſent à la vengeance.

Dès la nuit ſuivante, toute l'Eſcadre s'approcha de la Place, le côté en travers, pour commencer à faire jouer l'artillerie. Les Mores jetterent quantité de fuſées volantes, dans la vûe apparemment de faire connoître qu'ils étoient préparés. Elles n'empêcherent point l'Amiral de ſe mettre le lendemain dans une chaloupe, ſuivie de quelques autres, chargées d'Infanterie, & de chercher un lieu commode pour le débarquement. Cependant il envoya demander, pour la troiſiéme fois, au Gouverneur, s'il vouloit lui fournir des vivres pour ſon argent; mais il n'obtint, pour réponſe, que des injures & des menaces. (81). Troiſiéme inſulte du Gouverneur.

Au même inſtant, il fit dire au Commandant d'un navire Anglois, qui étoit à l'ancre vers la Ville, de ſe mettre au large; & les chaloupes s'étant rangées au Nord de la Place, le ſignal de la flamme rouge fut donné pour faire jouer le canon. Pendant le premier feu on deſcendit à terre, en échouant quelques chaloupes. L'Amiral fit mettre en bataille ce qu'il avoit de monde, avec ordre de marcher droit à la Ville. Cet air d'intrépidité parut effrayer les Mores. Ils ſe hâterent d'arborer pavillon blanc ſur un baſtion. L'Amiral s'avança vers la Place. Un Religieux Portugais vint conferer avec lui. Pendant leur entretien, on ôta la flamme rouge, & le canon ceſſa de tirer. Mais les troupes Françoiſes continuerent leur route au Sud, le long du bord de la mer. Les Mores promirent des vivres. *Fournier*, Sécretaire de l'Amiral, eut ordre d'acheter ſur le champ ce qu'il en trouveroit, & de le diſtribuer aux troupes qui étoient à terre. Avant que de retourner à bord, l'Amiral les fit camper à une portée de mouſquet de la Ville. La guerre eſt déclarée. Les Mores compoſent.

Le 24, on lui remit, ſur le *Navarre*, une Lettre du Pere *Ephraim de Nevers*, Capucin (83), qui lui conſeilloit de ne pas ſe fier aux promeſſes des Mores, & d'exécuter promptement ſon entrepriſe s'il avoit quelque deſſein ſur la Ville, parce que le Traité n'étoit qu'un artifice, dont ils eſperoient du tems pour l'arrivée d'un ſecours conſiderable qu'ils attendoient. Il ajoutoit que S. Thomé étoit la meilleure Place de la côte, & par conſéquent la plus importante pour la Compagnie. On tint Conſeil. Cet avis, joint aux inſultes récentes, détermina l'Amiral à ne plus garder de ménagement. Il deſcendit à terre, ſuivi de quantité d'Officiers & de Volontaires. Le Directeur même ſuivit cet exemple, avec une partie de ſa maiſon. *Beaurepaire*, Major de l'Eſcadre, eut ordre de faire deſcendre les matelots avec des haches, & de faire débarquer pendant la nuit les munitions de guerre. Les conſeils d'un Capucin font attaquer la Ville.

L'Amiral continua de reconnoître la Place, à la clarté des étoiles. Vers la pointe du jour, il donna ordre à *Rebré*, Capitaine d'Infanterie, d'aller ſe poſter avec ſa Compagnie près d'un baſtion qui fait face à la terre du côté du Nord. On y porta deux échelles, l'une de corde & l'autre de bois. Au Sud, on pointa quatre pieces de canon, pour battre une fauſſe porte ſous le baſtion le plus proche de la mer. Les Mores firent des rondes pendant toute

(81) Page 246. (83) Page 247.

De la Haie. 1672.

la nuit & tirerent par intervalles. On ſçut, à la pointe du jour, qu'il étoit entré cette nuit quelques ſoldats dans la Ville, & qu'on en avoit fait ſortir les enfans & le bagage (84).

Vive attaque.

A ſix heures du matin, tout étant diſpoſé pour l'attaque, on n'attendoit plus qu'une barque, qui devoit apporter des munitions de l'Eſcadre, lorſque les Mores commencerent à tirer de la Ville ſur les navires. On fit à l'inſtant le ſignal, pour avertir les Vaiſſeaux de faire feu. En même-tems la porte, devant laquelle étoient les quatre petites pieces, fut attaquée, & bien-tôt rompue à la faveur de la mouſqueterie & des grenades. On commençoit à s'ouvrir un paſſage au travers des pierres, lorſqu'on fut averti que Rebré étoit monté à l'eſcalade, & qu'étant entré dans la Ville par ſon baſtion il s'étoit déja rendu maître de la principale porte. L'Amiral ſe mit à la tête de quelques troupes pour l'aller joindre. Un ſoldat lui préſenta les clefs de la porte, qui avoient été ôtées à quelques Négres dans leur fuite. Il les remit à Rebré, avec de grands éloges de ſon action; & ſur le champ il le nomma Gouverneur de la Place (85).

Les François ſe rendent maîtres d'une porte de la Ville.

Le Gouverneur eſt fait priſonnier.

On détacha une partie des troupes à la ſuite des fuyards, avec défenſe néanmoins de tuer ni de maltraiter perſonne. Le Gouverneur ayant été arrêté parmi les priſonniers, fut amené à l'Amiral, devant lequel il ſe mit à genoux. Les François n'avoient perdu perſonne dans une action ſi bruſque; mais il ſe trouva dix bleſſés, entre leſquels on comptoit *Montagu*, Enſeigne du *Jule*, & *Vallancour*, jeune Volontaire. L'Amiral tourna vers le Ciel les premiers mouvemens de ſa reconnoiſſance. Il fit chanter le *Te Deum* dans la Cathédrale de S. Thomé, qui fut trouvée dans le même état où les Portugais l'avoient laiſſée; c'eſt-à-dire, avec ſes tableaux & tous ſes autres ornemens. Il alla faire enſuite le tour des remparts, d'où il découvrit la cavalerie Moreſque, qui étoit venue apparemment au ſecours de la Ville, mais qui ſe retiroit après avoir reconnu qu'elle arrivoit trop tard. Les magaſins de munitions ſe trouverent aſſez bien fournis de poudre, de boulets de pierre, de fuſées & de mouſquets. L'Amiral viſita auſſi les Villages voiſins, pour raſſurer les Mores, qui commençoient à déloger. Il ſe fit montrer le riz en grain & en paille, & les autres proviſions. A ſon retour, il reçut les complimens du Gouverneur de Madraſpatan; & les Portugais étant venus en troupes pour le féliciter de ſa victoire, il leur accorda la liberté de ſe rétablir dans leurs maiſons (86). Les jours ſuivans furent employés à faire apporter dans la Ville les proviſions des Villages voiſins, & des munitions de l'Eſcadre. On n'y trouva point d'oppoſition de la part des Mores, qui paroiſſoient conſternés de leur perte; & l'Amiral eut le tems de donner tous ſes ordres pour la conſervation d'une Place dont il reconnut l'importance. Mais, ſans prévoir encore d'où viendroient les plus grands obſtacles, il jugea qu'avec ſi peu de monde il auroit beſoin d'une fermeté extraordinaire pour ſoutenir long-tems une ſi grande entrepriſe. La Ville de S. Thomé, que les Portugais ont pris plaiſir à fortifier tandis qu'ils en étoient les maîtres (87), eſt revêtue d'une excellente muraille de pierres de roche, très-dures & très-bien cimentées, qui a dix-huit pieds

Actions de graces rendues dans la Cathédrale.

Etat de la Ville & perte des Mores.

(84) Page 248.
(85) Pages 249 & 250.
(86) Page 251.
(87) Ils avoient changé ſon nom de *Meliapar* en celui de *S. Thomé*, à l'honneur de l'Apôtre S. Thomas, qui y a ſouffert, dit-on,

de haut. Elle eſt défendue par ſeize baſtions, & la garniſon étoit de ſept cens hommes; ce qui n'avoit point empêché que cent vingt mouſquetaires & cinquante matelots François ne s'en fuſſent mis en poſſeſſion. Les ennemis y avoient perdu quatre-vingt hommes; trois cens s'étoient ſauvés par une porte, deux cens avoient ſauté par-deſſus les murailles, & le reſte étoit demeuré priſonnier avec le Gouverneur & ſon fils, qui furent envoyés à bord du *Jule*. Mais on ne pouvoit douter que les Mores ne penſaſſent bien-tôt à réparer leur honte. L'Amiral, pour communiquer à ſes gens le deſir de garder leur conquête, voulut que les ſeize baſtions priſſent des noms François (88). Il donna ordre que les Mores fuſſent bien traités, autant pour les accoutumer à la domination de leurs nouveaux Maîtres, que pour rendre la vie douce aux François en faiſant regner également l'abondance ſur l'Eſcadre & dans la Ville. Tous les habitans du pays, apprivoiſés par les careſſes des vainqueurs & par la fidélité du payement, apporterent leur riz ſans violence. On vit arriver auſſi quantité de bœufs & de volaille. Quelques maiſons furent réparées pour ſervir de magaſins. Une partie du canon de la Flotte borda les remparts, & l'on diſtribua des munitions dans tous les quartiers. L'Amiral ne fit pas même difficulté d'engager à ſon ſervice une Compagnie de *Caſcarins* & de leur avancer leur paie, qui étoit de trois livres par mois & douze pour le Commandant (89).

De la Haie. 1672.

Les François ſe préparent à ſoutenir un ſiége.

Il avoit employé tranquillement quinze jours à ces diſpoſitions, lorſqu'il fut averti qu'on voyoit paroître, à trois lieues de la Ville, un corps d'Infanterie & de Cavalerie d'environ ſix mille hommes. Cette nouvelle lui annonçoit un ſiége, qu'il prit la réſolution de ne pas attendre dans ſes murs. Le 9 de Juillet au ſoir, ayant raſſemblé quatre cens hommes, auxquels il fit diſtribuer de la poudre & des balles, il partit à leur tête vers le milieu de la nuit. Caron fut laiſſé à la garde de la Place, avec le nouveau Gouverneur. L'armée Françoiſe arriva près du camp des Mores à la pointe du jour. L'avant-garde, commandée par *Maillé*, fut découverte en entrant dans un champ de riz fort bourbeux. La ſentinelle More, qui entendit du bruit, tira ſon coup. Auſſitôt toute la Cavalerie ennemie fit un mouvement. Mais quelques François, qui s'étoient avancés les premiers, ayant fait feu ſur le camp, & l'avant-garde ſuivant avec la même ardeur pour les ſoutenir, on trouva peu de réſiſtance. L'Infanterie Moreſque prit la fuite, tandis que la Cavalerie ſe tint à l'écart par eſcadrons, & l'on paſſa au travers du camp, qui étoit déja comme abandonné (90). Cependant le corps de réſerve, commandé par *Chateaupers*, & l'arriere-garde par *Rochambeau*, furent attaqués à la faveur d'un petit Village ſur la gauche du camp, où la plus grande partie des fuyards s'étoient déja rendus. L'Amiral, qui avoit prévû cet évenement, s'étoit tenu à la queue, d'où tournant bruſquement ſur la droite, il fit feu ſi à propos ſur les Mores & ſur quelque Cavalerie qui les ſuivoit, qu'il les eut bien-tôt diſperſés. Lorſ-

Approche de ſix mille Mores.

L'Amiral va les attaquer & les défait.

le martyre, après avoir prêché l'Evangile aux Indiens. Le Port eſt excellent.

(88) Voici les noms : 1. le baſtion de *la Haie*; 2. le *Caron*; 3. le *Major*; 4. le *Colbert*; 5. le *Portugais*; 6. la *Porte-royale*; 7. la *Marie*; 8. le *S. Louis*; 9. le *Redan*; 10. le *Rebré*; 11. le *Soleil*; 12. le *Dauphin*; 13. le *François*; 14. le *Bourbon*; 15. le *Marin*; 16. l'*Amiral*. Il y a un autre baſtion avancé, qu'on nomme le *Fort ſans peur*.

(89) Journal de la Haie, ſeconde Partie, page 3.

(90) *Ibid.* p. 5.

De la Haie. 1672.

qu'il les vit en fuite, il s'écarta pour quelques beſoins dans un chemin creux, où il fut attaqué par ſept hommes, dont les uns étoient armés de piſtolets & les autres de ſabres. Il para le coup du premier & le tua. Un autre, étant venu à la charge, emporta dans le ventre la moitié de ſon épée, qui s'y rompit. Cette vigueur & la nobleſſe de ſon maintien parurent inſpirer de la crainte aux autres; mais un d'entr'eux, néanmoins, ſe jetta ſur lui le poignard levé. Son bonheur amena quelques François, qui le délivrerent d'un danger ſi preſſant. Il en fut quitte pour une légere bleſſure à la main. Quelques-uns l'accuſerent d'imprudence; mais d'autres firent tomber le reproche ſur ſes Gardes & ſur quantité d'Officiers ſans commandement, qui ne devoient pas abandonner ſa perſonne (91).

Péril où ſa vie eſt expoſée.

Retraite glorieuſe des François.

Toutes les troupes s'étant raſſemblées autour de lui, il les mit en bataille près du camp même des Mores. Ce ne fut pas ſans peine qu'il leur ôta le deſir de s'arrêter au pillage. La Cavalerie ſe tenant hors de la portée du mouſquet, on ne pouvoit entreprendre de l'attaquer; mais il étoit à craindre qu'elle ne profitât du moindre déſordre pour tomber ſur les vainqueurs. On prit le parti de retourner à la Ville. L'avant-garde ayant commencé à défiler, on détacha des Mouſquetaires pour eſcarmoucher ſur les aîles. Enſuite les deux autres corps marcherent dans le même ordre, ſuivis par les Mores juſqu'à une demie-lieue de la Place. Il n'étoit que dix heures du matin lorſque les François y rentrerent, ſans autre perte que trois morts & douze bleſſés. Les ennemis avoient perdu beaucoup de monde, & quelques chevaux pris ou tués. L'Amiral éleva, au poſte de Commiſſaire d'artillerie, un Soldat nommé *La Roche*, qui lui avoit ſauvé la vie, & qui prit le nom de *La Jonquiere* en changeant de condition.

Repréſailles exercées contre les Mores.

La Cavalerie Moreſque exerça ſa vengeance par l'incendie de quelques Villages voiſins de la Ville. On ſortoit ſur elle, auſſi-tôt qu'on la voyoit paroître; elle prenoit la fuite au moindre mouvement des François. Quelques Mores ayant pris un Caſcarin de la garniſon, lui couperent la tête & la planterent à la vûe des murs. Le frere de ce malheureux vint demander à l'Amiral un des principaux priſonniers, pour lui faire le même traitement. Il ſouhaitoit qu'on lui donnât le fils de l'ancien Gouverneur; mais ſa demande fut rejettée avec indignation. Cependant on lui remit un priſonnier, auquel il coupa auſſi-tôt la tête, qu'il porta près du camp des Mores. L'intention de l'Amiral étoit de leur faire comprendre que leurs priſonniers ſeroient traités comme ils traiteroient ceux de la Ville.

Siége qui dure deux ans.

Ce n'étoit que le prélude d'une guerre qui devoit durer deux ans entiers; avec des circonſtances qui n'appartiennent pas à un Recueil de voyages, mais mais qui mériteroient un rang diſtingué dans l'Hiſtoire. Les Mores formerent, par degrés, un ſiége qui ne fut interrompu, dans certains intervalles, que par les excès de leur crainte ou de leurs pertes. Il fut pouſſé d'abord avec une vigueur qui couta la vie à leurs plus braves Généraux, & qui ne fut pas moins funeſte aux François. La Haie même y fut bleſſé pluſieurs fois. Rebré, dont l'Auteur ne parle jamais ſans éloge, y périt les armes à la main. Quantité d'autres Officiers y trouverent auſſi leur derniere heure, avec le regret ſans doute de n'avoir pas répandu leur ſang ſur un plus grand théâtre, ou de ne

(91) Pages 6 & 7.

De la Haie. 1672.

l'avoir pas employé plus utilement pour leur Patrie. Mais la plûpart avoient du moins l'eſperance que S. Thomé demeurant aux François, on conſerveroit la mémoire des Héros qui l'auroient conſervée. Ils ſe flattoient que les avis qu'on prit ſoin de donner en France, & de l'importance de l'entrepriſe, & du beſoin qu'elle avoit d'être ſoutenue par quelques ſecours, exciteroit la Cour ou la Compagnie à ne pas les abandonner entiérement. Cependant la Place, l'Eſcadre, le Général & les troupes furent oubliés, comme des choſes étrangeres à la France. Les Directeurs mêmes du Comptoir de Surate n'y prirent qu'un médiocre interêt. On vit l'Eſcadre inſenſiblement anéantie par la fureur des vents & par divers combats, la garniſon réduite preſqu'à rien par des attaques & des ſorties continuelles, & le petit nombre d'Officiers & de Soldats qui ſurvécurent, attenué par la faim & la miſere. Une Flotte de vingt & un Vaiſſeaux Hollandois, qui ſurvint dans ces circonſtances, & dont les troupes ſe joignirent à celles des Mores, acheva de réduire les François à des extrêmités ſans exemple, & les mit enfin dans la néceſſité de compoſer pour le ſalut de leurs triſtes reſtes (92).

Traité de la reddition de S. Thomé.

Les conditions furent honorables. Elles portoient en ſubſtance, que les François remettroient la Ville, avec l'artillerie & les munitions; mais que tous les honneurs de la guerre leur ſeroient accordés, & que les Hollandois leur prêteroient, pour leur retraite en France, deux navires bien équipés, & montés, l'un de vingt pieces de canon, l'autre de dix, qui ſeroient reſtitués dans le même état à la Compagnie de Hollande; que le Directeur général de celle de France, avec ſes domeſtiques, ſes armes & ſes équipages, ſeroit tranſporté à Surate dans les Vaiſſeaux Hollandois; ou que s'il vouloit faire le voyage par terre, on lui fourniroit les ſecours & les paſſeports néceſſaires (93). La datte du Traité eſt le 6 de Septembre 1674. Il fut exécuté avec autant de politeſſe que de fidelité. Les Hollandois abandonnerent aux François deux bons Vaiſſeaux, nommés le *Velſon* & le *Ramequin*, où l'on mit auſſi-tôt le pavillon de France. Tous les matelots qui ſe trouvoient dans la Ville furent envoyés à bord; & le 23, l'Amiral, étant ſorti avec la garniſon, s'embarqua pour ſe rendre au Velſon, après avoir fait remettre les clefs de la Ville aux Commiſſaires Hollandois par *Serillac*, qui avoit exercé les fonctions d'Aide-Major. Le premier Commiſſaire de Hollande, nommé *Piget*, conduiſit l'Amiral juſqu'à ſon navire, & lui fit un compliment ſans affectation ſur le courage & la conduite extraordinaires avec leſquels il avoit ſoutenu l'honneur & les interêts de la France pendant un ſiége de deux ans, que ſes difficultés ne rendoient pas moins mémorable que ſa longueur. Le Directeur François ſe rendit à Madraſpatan, où il devoit attendre des commodités pour ſe retirer à Surate. L'ordre du départ fut donné ſur les deux Vaiſſeaux pour la nuit ſuivante. Tout parut calme & ſérieux dans la Ville & ſur la Flotte Hollandoiſe. On n'y entendit aucune marque de réjouiſſance. Enfin, pour employer les termes de l'Auteur, » On peut dire que jamais vaincus ne fu-

Départ de la Haie & des François pour retourner en France.

(92) La plus grande partie du Journal contient les évenemens de ce ſiége. On ne ſçauroit le lire ſans regretter de le voir comme enſeveli dans l'oubli. Cet Amiral De la Haie mérite un rang entre nos grands Hommes.

(93) Pages 189 & ſuiv. Remarquez que M. Caron étoit retourné en France dès le mois d'Octobre 1672. *Voyez* ſon ſort dans la Relation de Rennefort. Il eut pour ſucceſſeur à S. Thomé, M. Baron, venu de Surate au mois de Mai.

DE LA HAIE. 1672.

» rent traités avec plus d'honnêteté, & qu'on ne voit guères de vainqueurs » plus modeſtes & plus retenus (94).

Offres que le Roi de Golconde fait à La Haie, par eſtime pour ſon merite.

La réputation de La Haie étoit ſi bien établie parmi les Mores, que trois jours avant ſon départ il reçut, par un de leurs Chefs, une Lettre du Roi de Golconde, qui lui marquoit, » Que dans l'opinion qu'il avoit de ſes gran- » des qualités, il ne faiſoit pas difficulté de lui avouer qu'il s'eſtimeroit heu- » reux d'avoir pour Général de ſes armées un ſi illuſtre & ſi généreux Guer- » rier, & que s'il vouloit accepter ſes offres, il lui donnoit le choix d'une de » ſes Provinces, & promettoit à tous les François qui voudroient le ſuivre » à Golconde, des emplois proportionnés à leur mérite «. L'Envoyé répeta, de bouche, des témoignages ſi flatteurs de l'eſtime d'un grand Monarque (95).

Le ſilence de l'Auteur, ſur la navigation des deux Vaiſſeaux, donne lieu de ſuppoſer que le retour des François fut heureux; & ce qu'on a lû, dans l'Introduction de cet Article, ſemble marquer que les ſervices de La Haie ne demeurerent pas ſans récompenſe.

Eclairciſſemens ſur S. Thomé & ſur le tombeau de l'Apôtre S. Thomas.

Quelques Remarques ſur S. Thomé, que l'Auteur a recueillies, dit-il, avec beaucoup de ſoin (96), & dont il y auroit de l'injuſtice à ne pas lui faire honneur, termineront agréablement cet extrait de ſon Journal. Suivant ſes obſervations, cette Ville continue de réunir dans ſa ſituation & dans celle des lieux voiſins, depuis Sadraſpatan juſqu'à Rimougoit, tous les avantages qui la rendirent autrefois chere aux Portugais. Elle eſt ſituée ſur la Côte de Coromandel, dans le Royaume de *Carnate*, Province de *Meliapor*, ſur les ruines de l'ancienne *Callames*. Elle fut bâtie par les Envoyés d'un Roi de Portugal, & la Religion eut beaucoup de part à cette entrepriſe. Il étoit queſtion de découvrir des races de Chrétiens, qui s'étoient diſperſées après le martyre de l'Apôtre S. Thomas, & dont on ſuppoſoit que les deſcendans avoient toujours vécu dans l'oppreſſion. Les Portugais s'établirent d'abord dans un Bourg nommé *Palliacate*, huit lieues au Nord de Meliapor, d'où ils firent partir quantité de gens pour cette découverte. Comme on étoit perſuadé que le corps de ce ſaint Apôtre repoſoit dans ces quartiers, les Députés reçurent ordre de prendre les plus ſoigneuſes informations. Cependant ils ne furent redevables de cet éclairciſſement qu'au hazard. Un jour qu'ils paſſoient devant une petite Pagode ronde, & que la curioſité les y eut fait entrer, ils y trouverent un Vieillard Arménien, qui y demeuroit depuis dix-ſept ans, & qui leur apprit que c'étoit le Tombeau de S. Thomas. Telle étoit du moins ſon opinion; & dans la joie de ſe voir avec des Chrétiens, il ne leur cacha pas comment il étoit parvenu à cette précieuſe connoiſſance. Quelque accident l'ayant rendu aveugle, il s'étoit fait ſervir par un homme du pays. Ce valet, qui aimoit à chanter, proferoit quelquefois dans ſes chanſons le nom de S. Thomas. Surpris de l'entendre, l'Arménien lui avoit demandé ce que ſignifioit ce nom, & de qui il l'avoit appris. Le valet avoit répondu que c'étoit celui d'un Chrétien qu'on avoit fait mourir depuis un grand nombre d'années, & dont il connoiſſoit la ſépulture. L'Arménien s'y étoit fait conduire auſſi-tôt; il y avoit fait ſa priere, & le Ciel lui avoit rendu la vûe. Ce miracle n'ayant pû lui laiſſer aucun doute, il s'étoit déterminé à paſſer le reſte de ſa vie dans un lieu

Hiſtoire merveilleuſe

(94) Pages 208 & précédentes.
(95) Pages 203 & 204.
(96) Pages 209 & ſuiv.

où

où il avoit reçu des marques si certaines de la faveur divine & de la présence du saint Apôtre. Son valet, qui n'avoit pas cessé d'y demeurer avec lui, confirma ce témoignage (97). De la Haie. 1675.

Les Portugais étant retournés à Palliacate avec une nouvelle si agréable, leur Gouverneur fit aussi-tôt dresser un Autel dans la Pagode. Il se hâta d'en donner avis au Viceroi de Goa, qui envoya ses ordres pour y commencer un Etablissement. Le Roi de Portugal, informé de cette merveilleuse avanture, fit bien-tôt partir des Vaisseaux chargés de tout ce qui peut servir à la construction d'une grande Ville. Elle fut bâtie autour de la Pagode, qui en devint l'Eglise Cathédrale; & s'étendant jusqu'à l'ancienne Ville de Meliapor, on s'accoutuma par degrés à regarder les deux Villes comme une seule, qui prit le nom de *S. Thomé*. Le Roi de Golconde, qui depuis vingt-cinq-ans s'étoit rendu maître du Royaume de Carnate, ne put souffrir qu'une Puissance étrangere possédât cette importante partie de son domaine. Il fit assiéger la Place en 1662, c'est-à-dire, dans un tems où le nom Portugais avoit cessé d'être redoutable aux Indiens. Elle fut prise le premier jour de Mai (98).

A quelle occasion la Ville de S. Thome fut bâtie.

Les Portugais la perdent.

Les Portugais avoient apporté tous leurs soins à la fortifier du côté de la mer; & leurs ouvrages étoient peu alterés en 1672, quoique les Mores n'y eussent fait aucune réparation. Les Eglises mêmes étoient en assez bon état, & l'on y voyoit encore plusieurs précieux ornemens (99). Avant la conclusion du Traité, De la Haie fit transporter à Madraspatan la plus grande partie de ces richesses ecclésiastiques, pour être remises aux Capucins, parce que les Hollandois, moins scrupuleux que les Mores, ne voulurent pas répondre qu'elles seroient respectées lorsqu'ils en seroient les maîtres (1).

A quelques lieues de S. Thomé on trouve plusieurs Bourgs & quelques petites Villes, dont la situation est avantageuse au Commerce. *Sadraspatan* est un petit Bourg d'environ sept lieues au Sud, où les Hollandois avoient un Comptoir. Il s'y étoit établi quelques ouvriers, qui y faisoient quatre ou cinq sortes de toiles, entre lesquelles on estimoit particuliérement les gazes. Mais le principal objet des Hollandois, dans cet Etablissement, avoit été une sorte de belle pierre grise qu'ils faisoient tailler sur les lieux, & dont ils transportoient beaucoup à Batavia (2).

Villes voisines de S. Thomé.

Convelland, qui se trouve directement entre Sadraspatan & S. Thomé, est un autre Bourg où les Anglois entretiennent aussi des ouvriers en toiles. Les vivres y sont toujours en abondance; c'est-à-dire, le riz, les pois, quelques especes de grains, le sel, les bestiaux & la volaille, qu'on y obtient à meilleur compte qu'en aucun autre endroit de la Côte.

Madraspatan, qui s'appelle aussi *Madras*, est une Ville éloignée d'une lieue au Nord de S. Thomé, où les Anglois avoient fait élever un Fort, nommé le *Fort S. Georges*, à quatre bastions réguliers. Elle étoit assez peuplée, sur tout de Portugais, qui avoient été chassés de S. Thomé par les Mores (3).

Palliacate, où les Hollandois s'étoient établis depuis quarante-cinq ans,

(97) Pages 210 & 211.
(98) Pages 211 & 212.
(99) *Ibidem.*
(1) Page 202.
(2) Pages 212 & 213.
(3) Si l'on s'en rapporte aux Voyageurs Anglois, Madras, ou Madraspatan, n'a pas moins de cent mille habitans, dont vingt mille sont Catholiques & vivent paisiblement sous la direction des Capucins, qui jugent de tous leurs différends. On verra la description de cette Ville dans un autre article.

De la Haie. 1675.

eſt encore une Ville de la même Côte, qui étoit alors mieux peuplée que celle de Madras. Le Fort, qui ſe nomme *Gueldres*, étoit auſſi à quatre baſtions. Un grand nombre d'ouvriers, que les Hollandois y raſſembloient de toutes parts, avoient rendu cette Place conſiderable par ſes manufactures. Ils tiroient d'ailleurs, des environs, une groſſe quantité de ſalpêtre.

Remarques ſur le Journal de La Haie.

Outre le motif de faire honneur de ſes Remarques à l'Auteur du Journal de La Haie, on a celui d'offrir au Lecteur l'occaſion d'obſerver les progrès des Etabliſſemens Européens, & de comparer l'état où il les trouve dans une Relation, avec l'idée qu'on lui en a fait prendre dans une autre. Mais il ne faut pas manquer de ſe ſouvenir ici que l'Auteur, reſſerré dans S. Thomé pendant le ſiége, n'avoit pû étendre les connoiſſances dont il ſe vante, qu'aux lieux les plus voiſins de cette Ville. Il paroît avoir ignoré que les Hollandois poſſedent la Ville de *Negapatan*, qu'ils ont enlevée aux Portugais dans la partie méridionale de Coromandel, & les Comptoirs de *Guenepatnam*, de *Maliſpatnam*, de *Pelicol*, de *Datskorom*, de *Benliſpatnam*, de *Naguernautie*, &c. où il ſe fait non-ſeulement un grand commerce de toiles de coton, mais encore un débit conſidérable des marchandiſes qu'ils y apportent, telles que des épiceries, du cuivre du Japon, de l'étain, de la mine d'or, &c. En relevant auſſi les avantages des Etabliſſemens de cette Côte, il ne devoit pas diſſimuler que le Commerce y étoit alors expoſé aux violences continuelles des Mores, parce que la plûpart des Gouvernemens du pays étant affermés, les Fermiers, qui ſe trouvoient ſoutenus par les forces du Roi de Golconde, employoient toutes ſortes de moyens pour amaſſer de l'argent. Auſſi les Directeurs Hollandois ſe plaignoient-ils des vexations auxquelles ils étoient expoſés, & dont ils ne pouvoient ſe garantir que par des préſens ſi conſiderables, que la ſûreté qu'ils obtenoient par cette voie ne diminuoit guères moins les profits de leur Commerce. Ce fut même le prétexte qu'ils firent valoir, dans la ſuite, pour s'emparer de *Maſuliſpatan* par la force des armes (4). Mais l'Auteur du Journal regrettoit ſi amerement la perte de S. Thomé, & répete ſi ſouvent que la Compagnie Françoiſe auroit dû ne rien ménager pour la conſervation d'un poſte ſi favorable à ſes entrepriſes, que dans le deſſein qu'il avoit apparemment de faire goûter cette idée en France, il a ſupprimé tout ce qui pouvoit donner de l'éloignement pour ſon opinion. Il n'eſt pas moins remarquable qu'il ne diſe rien à l'avantage de *Pondichery*, qui n'eſt qu'à vingt-cinq lieues de S. Thomé, & qui commençant alors à ſe former ſous les plus heureux auſpices, méritoit mieux que *Tiercery* & *Mirzeou* (5) qu'il en expliquât l'origine & les progrès. Mais cette négligence ſera réparée dans d'autres Relations; comme toutes les Villes, qui ſont ici nommées, trouveront place dans la deſcription générale des pays où elles ſont ſituées.

(4) Recueil des Voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la Compagnie Hollandoiſe aux Indes Orientales, T. I, p. 154.

(5) Voyez l'Hiſtoire de ces deux Etabliſſemens François, dans le cours du Journal.

Nota. On apprend, dans une Lettre de M. Caron à M. Colbert, que De la Haie avoit laiſſé, dans la petite Iſle de la Baie de Trinquemale, un Officier, nommé *De l'Esboire*, pour commander les François, & le Pere *Maurice*, en qualité d'Intendant. Ils furent pris à compoſition honnête par les Hollandois, & menés priſonniers à Batavia.

FIN DU HUITIE'ME TOME.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES PARAGRAPHES CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVERTISSEMENT, *Pag. i*

SUITE DU LIVRE IV.

Voyages dans la Tartarie, le Tibet, la Bukkarie & la Chine.

SUITE DU CHAPITRE VIII.

PARAG. VIII. *Septiéme voyage de Gerbillon, à la ſuite de l'Empereur*, 1

PARAGRAPHE VIII. *Huitiéme voyage de Gerbillon en Tartarie*, 30

SECONDE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

Voyages des Hollandois aux Indes Orientales.

INTRODUCTION, contenant l'origine & les premiers progrès de la Compagnie Hollandoiſe des Indes orientales, 67

PARAGRAPHE I. *Voyage de Corneille Houtman, aux Indes orientales, premier des Hollandois*, 75

PARAG. II. *Voyage de Jacques Van-Neck & de Wybran Van-Warwick*, 121

DESCRIPTION *de l'Iſle de Java, avant l'établiſſement des Hollandois*, 134

PARAG. III. *Hiſtoire naturelle de l'Iſle de Java*, 150

PARAG. IV. *Poids, Meſures & Monnoie des Indes orientales*, 156

VOYAGE *de Paul Van Caerden aux Indes orientales*, 159

Second VOYAGE *de Jacques Van Nek aux Indes orientales*, 168

PARAG. II. *Voyage de deux Vaiſſeaux Hollandois au Royaume d'Achin, lié avec ceux de Van Caerden & de Van Nek*, 178

Trois voyages aux Indes orientales, depuis 1599 juſqu'en 1601, 185

PARAG. I. *Etienne Vander Hagen*, ibid.

PARAG. II. *Wolphart Harmanſen*, 189

PARAG. III. *Corneille de Ween*, 196

VOYAGE *de François Pyrard, qui eſt le premier des François aux Indes orientales*, 198

PARAG. I. *Route & Avantures de l'Auteur, juſqu'aux Iſles Maldives*, ibid.

PARAGRAPHE II. *Arrivée de l'Auteur à Goa*, 225

PARAG. III. *Retour de l'Auteur en Europe*, 233
PARAG. IV. *Description des Isles Maldives ; leur situation ; leur nombre ; leur forme & leur climat*, 242
Figure, Caractere, Langue, Mœurs, Usages & Religion des Habitans, 244
DESCRIPTION *de l'Isle de Goa*, 258
VOYAGE *de Georges Spilberg aux Indes orientales*, 269
Second VOYAGE *de Vibrand Van Warwick aux Indes orientales*, 285
Second VOYAGE *d'Estienne Vander Hagen, aux Indes orientales*, 301
VOYAGE *de Corneille Matelief, aux Indes orientales*, 308
DESCRIPTION *des Isles Moluques*, 357
Histoire naturelle des Moluques, 374
Second VOYAGE *de Paul Van Caerden, aux Indes orientales*, 378
VOYAGE *de Pierre Willemsz Verhoeven, aux Indes orientales*, 386
VOYAGE *de deux Vaisseaux au Japon, détachés de la Flotte de Verhoeven*, 403
VOYAGE *de Guillaume Isbrantsz Bontekoe, aux Indes orientales*, 417
VOYAGE *de Pierre Vanden Broeck, aux Indes orientales*, 451
DESCRIPTION *de Batavia*, 480
VOYAGE *de Robert Knox, aux Indes orientales*, 495
DESCRIPTION *de l'Isle de Ceylan*, 516
Histoire naturelle de l'Isle de Ceylan, 538

LIVRE SECOND.

Voyages des François aux Indes orientales.

VOYAGE *de Rennefort. INTRODUCTION*, 551
PARAG. I. *Préparatifs du voyage & navigation de la Flotte Françoise*, 561
PARAG. II. *Etablissement de la Compagnie Orientale à Madagascar*, 568
VOYAGE *de Mondevergue*, ou *Supplément au Voyage de Rennefort*, 588
DESCRIPTION *de l'Isle de Madagascar*, 597
VOYAGE *de La Haye, aux Indes orientales*, 626

Fin de la Table des Chapitres & Paragraphes.

On trouvera le Privilege au premier Volume.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Huitiéme Tome de l'*Histoire des Voyages*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 17 Juillet 1750. GEINOZ.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON, *Pere, Imprimeur de Monseigneur l'Archevêque.*